

Amédée Papineau

Correspondance
1857-1903

Texte établi
avec introduction et notes
par
Georges Aubin

© Georges Aubin et
Éditions Point du jour
521, rang Point-du-Jour Sud
L'Assomption, QC
J5W 1H6



Nous remercions la SHLJP de Montebello
qui a permis la publication de ces deux volumes
sur la correspondance d'Amédée Papineau,
par une contribution financière.

Graphisme et infographie : Irène Ellenberger

Maquette de la couverture : Irène Ellenberger

Correction, révision et relecture : Yolande Gingras

Première de couverture : Membres de la famille Papineau devant la Maison Bellerive.

(Source : collection Jacqueline Papineau.)

Quatrième de couverture : Photo de Georges Aubin : archives personnelles.

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

PdF (numérique) : ISBN : 978-2-924900-57-4

Dépôt légal (numérique) : février 2022

ISBN : 978-2-923650-47-0

Dépôt légal : troisième trimestre 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

N'eut été de la persévérance de Georges Aubin, Amédée Papineau serait totalement méconnu.

Monsieur Aubin, par son immense travail en archives, nous le ressuscite et porte à notre connaissance une incomparable famille canadienne-française du XIX^e siècle où tout devenait possible.

Nous remercions Georges Aubin pour cette histoire vraie qui met en scène plusieurs des nôtres.

(Yolande Gingras, éditrice)

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

AAP	Archives de l'Archevêché de Poitiers (France)
ADDS	Archives départementales des Deux-Sèvres
ADML	Archives départementales de Maine-et-Loire
AFB	Archives de la famille Bourassa
angl.	Anglais
APO	Archives publiques de l'Ontario (Toronto)
APSS-M	Archives des prêtres de Saint-Sulpice, Montréal
ASC	Archives du Séminaire de Chicoutimi
ASQ	Archives du Séminaire de Québec
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ-G	Bibliothèque et archives nationales du Québec à Gatineau
BAnQ-M	Bibliothèque et archives nationales du Québec à Montréal
BAnQ-Q	Bibliothèque et archives nationales du Québec à Québec
BNF	Bibliothèque nationale de France
BNM	Bibliothèque du Nouveau Monde
ca	Circa, environ
CFP	Casimir-Fidèle Papineau, notaire
CPAP	Coupures de presse colligées par Amédée Papineau dans son journal (inédit), BAnQ-Q,P417/8/9
DAB	<i>Dictionary of American Biography</i>
DBC	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i>
DC	<i>Dictionnaire du clergé canadien-français, par J.B.A. Allaire (1910)</i>
DEP	Denis-Émery Papineau, notaire
DOLQ	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, I</i>
DPQ	<i>Dictionnaire des parlementaires du Québec</i>
ED	<i>Encyclopaedic Dictionary, 4 vol. (Philadelphie, 1894)</i>
FJD	François-Joseph Durand, notaire
fo	Folio
FP	Une femme patriote, correspondance de Julie Papineau (1997)
FSM	François-Samuel MacKay, notaire
GPFC	<i>Glossaire du parler français au Canada</i>
HAF	Hippolyte-A. Fissiault-Laramée, notaire
JAP	Journal (inédit) d'Amédée Papineau, 1876-1902, BAnQ-Q,P417/8/9

JFL	<i>Journal d'un Fils de la Liberté</i> , nouvelle édition, par Amédée Papineau (2010)
JGP	Joseph-Godfroy Papineau, notaire
JQ	<i>Les Journaux du Québec de 1764 à 1964</i> , par André Beaulieu et Jean Hamelin (1965)
lat.	Latin
LDCorr.	<i>Lettres à divers correspondants</i> , 2 tomes, par L.-J. Papineau (2006)
LJ	<i>Lettres à Julie</i> , par L.-J. Papineau (2000)
LMD	<i>Lovell Montreal Directory</i>
LND	Louis-Napoléon Dumouchelle, notaire (non encore coté)
LSE	<i>Lettres à ses enfants</i> , 2 tomes, par L.-J. Papineau (2004)
LSF	<i>Lettres à sa famille</i> , par L.-J. Papineau (2011)
Mic.	Microfilm
MNBAQ	Musée national des beaux-arts du Québec, Québec
M.P.	Membre du Parlement
M.P.P.	Membre du Parlement de la Province
MRCP	Member of the Royal College of Physicians
NAP	Note d'Amédée Papineau
<i>Op. cit.</i>	<i>Opere citato</i> – titre d'une œuvre déjà mentionné
PUL	Presses de l'Université Laval
S.d.	Sans date
TLF	<i>Trésor de la langue française</i>
vol.	volume
XT	Xiste Tétreault, notaire

INTRODUCTION

Amédée Papineau et le domaine de Bellerive

*Imposez-moi le silence sur la religion
et le gouvernement
et je n'aurais plus rien à dire*

La Promenade du sceptique (Diderot, 1747)

En circulant par la rue Notre-Dame vers l'est, dépassé la célèbre prison des Patriotes, nous voyons à droite un îlot de grands arbres séculaires formant un joli parc donnant sur le fleuve, cependant enlaidi par la présence de deux cabanes de guingois. L'espace voisin est même devenu en hiver un déversoir à neige.

Amédée Papineau, la cinquantaine avancée, marié à Mary Westcott et père de deux puis de trois enfants, vécut pourtant une dizaine d'années dans ce décor somptueux qu'il appelait Bellerive. C'était la réalisation d'un vieux rêve : avoir une maison à soi et un vaste terrain avec vue sur le fleuve. Le rêve dura dix ans et fut interrompu dans des conditions mystérieuses, ponctué de rebondissements qui durèrent dix autres années.

C'est en juin 1857 qu'Amédée acquérait Bellerive, terrain et maison, au coût de 2250 £ (10 000 \$). Il engagea aussitôt une douzaine d'ouvriers qui travaillèrent à l'aménagement paysager, fit construire une serre qu'il annexa à sa maison, pour y cultiver la vigne et tous les légumes et fleurs qu'il aimait : les semaines passant, il approchait du paradis sur terre. L'été, une fontaine magique, rehaussée d'une statue, faisait belle vie à des poissons rouges pour le bonheur des enfants. La pelouse, immense, atteignait le quai sur le fleuve où une digue devait protéger le domaine des assauts des glaces en débâcle. En portant le regard vers l'ouest, tout au loin sur le fleuve, se voyait la construction du pont Victoria.

Les meubles, achetés par le père Westcott à Saratoga ou à New York, firent leur entrée en masse. Toutes les chambres furent aménagées avec des meubles en acajou, en érable ou noyer.

Amédée Papineau travaillait au Palais de justice de Montréal comme protonotaire à la Cour supérieure. Les chercheurs en archives peuvent lire encore les signatures

de *Monk, Coffin & Papineau*, les trois protonotaires, au bas des documents légaux de cette époque. Depuis 1845, Amédée gagnait cependant un salaire moindre que celui de ses deux collègues. Vingt fois, il demanda aux autorités de corriger cette anomalie. Sans succès.

Tout à coup, on découvrit après la mort d'un des protonotaires un trou de plusieurs milliers de dollars qui manquaient au coffre. Sur qui tombèrent les soupçons? Amédée Papineau fut éclaboussé par le scandale. Où était passé cet argent? Qui, mois après mois, s'était emparé de cette somme? On parla de pécumat, crime gravissime, passible de réclusion.

Un ordre de la Cour surgit soudain qui déclarait le fils Papineau susceptible de « prise de corps » jusqu'au paiement de la somme due. Que faire? Pour sauver Bellerive, Amédée songea à se départir de ses biens, quitte à les récupérer plus tard, quand la tempête serait calmée. Il eut l'idée de vendre son domaine à sa femme, vu que les meubles lui appartenaient déjà. Mais une loi interdisait à un propriétaire de vendre ses biens à sa conjointe. En habile tireur de ficelles, Amédée réagit rapidement et, le 14 octobre 1867, il vendait le domaine de Bellerive à son cousin Casimir Dessaulles pour une somme de 15 000 \$. Cette transaction visait évidemment à échapper à une saisie ou à des créanciers éventuels. Quinze jours plus tard, la femme d'Amédée vendait tous les meubles et les autres objets qui leur appartenaient à Alexis-Maurice Laframboise, un autre cousin. Elle en dressa une liste exhaustive qui nous permet aujourd'hui de connaître la quantité et la qualité des meubles possédés par les Papineau à Bellerive. Nous y remarquons deux vélocipèdes, une fontaine en *terra cotta* et sa statue, quantité de chaises et bancs de jardin, une voiture phaéton, plusieurs *sleighs*, ciels de lit en acajou ou en noyer, des ottomanes, candélabres en argent, une orgie de tableaux et de toiles peintes, quatre services de thé de Chine, coutelleries nombreuses, quatre douzaines de bouteilles de champagne dans la cave, enfin tout le luxe d'une famille bourgeoise. La surprise dans cette longue énumération est d'y trouver deux pistolets.

Puis, la famille Papineau partit pour un grand voyage en Europe au cours duquel Amédée écrivit à son père Louis-Joseph le récit de ses pérégrinations. J'ai déjà fait éditer ces lettres d'Amédée à son père dans *Lettres d'un voyageur, d'Édimbourg à Naples, 1870-1871*.

Au retour d'Amédée en 1871, ledit propriétaire de Bellerive, Casimir Dessaulles, qui n'avait jamais occupé la maison, la vendit à son tour à Mary Westcott pour la somme qu'il l'avait payée, soit 15 000 \$. La famille d'Amédée ne réintégra pas pour autant Bellerive qui resta à l'abandon jusqu'à plus-value.

Le temps passa et le gouffre financier du protonotariat n'était toujours pas comblé. Du trio *Monk, Coffin & Papineau*, seul subsistait désormais Amédée Papineau, qui n'avait toujours pas récupéré son juste salaire et la « prise de corps » était toujours suspendue au-dessus de sa tête.

Bellerive fermée, Amédée continua à mener grand train de vie. Il avait

emménagé dans une nouvelle maison, d'abord louée, appelée Terrasse Prince de Galles, que Mary achètera ensuite. Elle était située au 893 rue Sherbrooke, entre Peel et McTavish. En janvier 1873, les Papineau y donnèrent un bal grandiose et reçurent des invités de marque dont lord Dufferin, gouverneur général du Canada, et son épouse.

Subitement, attiré par les grands espaces ou voulant échapper aux affres du protonotariat, Amédée se sentit de nouveau séduit par les voyages. En janvier 1876, il était à Londres où il obtenait un passeport du *Foreign Office* pour voyager sur le continent avec sa femme, ses deux enfants et une servante. La famille d'Amédée entreprit alors une seconde odyssée qui dura cinq ans.

Bellerive était de nouveau mise en vente. Pendant qu'Amédée se prélassait avec sa famille, il reçut une lettre des avocats Louis-Amable Jetté et Frédéric-Liguori Béïque annonçant qu'ils avaient découvert des transactions plus ou moins légales dans l'affaire Bellerive. Amédée reçut cette lettre le 22 janvier 1878 à Alger. Il écrivit aussitôt à Henri-Gustave Joly, premier ministre du Québec, lui demandant d'acheter son domaine. Justement, le gouvernement parlait de construire un chemin de fer vers l'est; il pourrait avoir besoin du terrain de Bellerive. Enfin, le 24 décembre 1878, le gouvernement du Québec achetait Bellerive de Mary Westcott pour la jolie somme de 52 992 \$ - plus de cinq fois le prix d'achat initial - attendu que le terrain était requis pour la construction d'atelier de gare et autres fins d'utilité publique pour le chemin de fer appelé Québec-Montréal-Ottawa occidental. Le contrat fut signé ce jour-là devant le notaire Henri-Abdon-Alexandre Brault.

Amédée reçut la confirmation de cette vente à Toulouse par une lettre personnelle signée du premier ministre Henri-Gustave Joly de Lotbinière.

Les descendants Papineau m'ont toujours affirmé qu'Amédée avait laissé dans sa famille l'image d'un type très original. Allez savoir.

Pendant ce grand voyage qui dura cinq ans, la famille d'Amédée passe de la Scandinavie à l'Algérie, assiste à un carnaval à Rome; Amédée suit avec son fils des cours de droit à Toulouse, achète toute une cargaison de statuettes, de tableaux, de souvenirs hétéroclites : il en fera une exposition permanente dans son musée construit (1880) à côté du manoir qu'il a agrandi à sa mesure.

Le temps est venu d'écrire ses mémoires. Il commence à ressasser ses souvenirs. L'introduction à ces mémoires a vu le jour en édition (*Souvenirs de jeunesse*). Il adore voir publiées ses lettres aux lecteurs dans les journaux, découpe ses articles qu'il collectionne : il redresse des opinions, s'avoue toujours Fils de la Liberté, partisan de l'Union continentale, écrit ses initiales au bas de ces articles anonymes, parce qu'il sait bien qu'on s'y intéressera un jour. Il continue la rédaction de son journal dans de grands agendas imprimés à cet effet. Il se rend jusqu'en 1902, conservant ce qu'il juge essentiel à sa vie quotidienne, au mépris de toute calligraphie.

Il abjure le catholicisme et se convertit à la religion presbytérienne calviniste, devient fièrement disciple de Chiniquy.

Martha Jane Curren travaille dans son manoir à Montebello comme fille de table. Il l'adopte, lui donne le prénom d'Iona et l'épouse à New York. La mariée a 24 ans; Amédée déclare être âgé de 60 ans, quand il en a 77. Un document signé « Iona Papineau » révèle qu'elle ne souhaite pas faire connaître publiquement son mariage d'ici au décès d'Amédée, à moins que ce dernier n'en autorise la publication avant.

Avec Marie Westcott, il a eu un seul fils, prénommé Louis-Joseph, qui a étudié à Genève, connaît l'allemand, l'anglais et un peu de français. Ce Louis-Joseph épousera Caroline Pitkins Rogers, Américaine de Philadelphie, qui aura quatre fils. La descendance d'Amédée est assurée.

Les mésententes entre Amédée et son fils sont nombreuses; en dernier recours, jugeant que son fils prodigue, qui a si peu travaillé, lui doit au bas mot une somme de 17 000 \$: Amédée le fait interdire et lui nomme un curateur.

Amédée s'était procuré un canot à moteur pour se promener sur l'Outaouais. On voulut le lui emprunter. Amédée refusa net. Est-ce là l'élément déclencheur qui le précipita dans la tombe plus tôt que prévu? Il avait 84 ans. On en parle encore.

Georges Aubin
L'Assomption, février 2018

CHRONOLOGIE

1857

Janvier : les parents d'Amédée et sa sœur Azélie sont à Philadelphie et Washington; n'en reviendront qu'en mai.

1^{er} février : Amédée décide de ne plus renouveler le bail de Lis Carol; il commence à se chercher une maison.

3 juin : Amédée achète Bellerive (maison de John Richardson), bâtie sur le bord du fleuve, rue Sainte-Marie [Notre-Dame], angle Dufresne, un peu à l'est de la Prison neuve.

9 juin : M. Westcott, Marie et les enfants partent de Lis Carol pour Saratoga.

7 juillet : Amédée gagne sa cause contre la municipalité de Saint-André-Avellin, à la suite du procès qu'il lui avait intenté pour extorsions et taxation arbitraire.

9 juillet : Amédée part pour Saratoga rejoindre sa femme et ses enfants.

5 août : décès de tante Rosalie Papineau-Dessaulles à Saint-Hyacinthe.

17 septembre : mariage d'Azélie Papineau et Napoléon Bourassa.

16 octobre : Amédée arrive à Montebello; il reviendra à Montréal le 27 octobre.

1^{er} novembre : une douzaine d'ouvriers travaillent déjà à l'aménagement paysager de Bellerive, et ce, jusqu'au 15 novembre. Amédée transformera Bellerive en un joli domaine assorti d'une vaste serre et d'un vivier avec fontaine.

1858

Avril : Amédée se plaint au gouverneur et au secrétaire provincial qu'il reçoit un salaire annuel de 450 £ alors que ses collègues et ceux de Québec en reçoivent un de 750 £ pour un même travail.

5 mai : emménagement de la famille d'Amédée à Bellerive.

16 juin : Marie Westcott et ses enfants partent pour Saratoga et n'en reviendront qu'au début de l'automne. Amédée, seul, continue à vaquer au chantier de Bellerive.

5 juillet : naissance d'Augustine Bourassa, fille de Napoléon Bourassa et d'Azélie Papineau; première nièce d'Amédée.

1859

De grandes quantités de bois ont été coupées illégalement dans la seigneurie. Amédée planifie l'arrestation des voleurs en engageant les hommes de Jos Montferrand qui suivront les cages jusqu'à Montréal.

1860

18 mai : naissance de Marie-Louise Papineau, dernière enfant d'Amédée et de Marie Westcott. Elle sera baptisée le 29 janvier 1861 en l'église presbytérienne américaine

de Montréal. Présence de Louis-Joseph Papineau et James Randall Westcott, grands-pères.

1861

12 avril : premières salves de la guerre de Sécession qui durera quatre ans. Amédée prendra nettement position pour les États du nord.

28 août : Marie et ses enfants sont à Saratoga pour un certain temps.

1862

18 août : décès de Julie Bruneau-Papineau d'un infarctus. Elle sera inhumée dans le caveau familial le 21 août. Le journal *Franco-Canadien* du 22 août publie une notice nécrologique rédigée par Hector Fabre, mais non signée, que reprendront tous les autres journaux, dont *Le Courrier des États-Unis* de New York.

1863

Juillet : Amédée et toute sa famille partent pour Saratoga en passant par Alburgh, Swanton, St. Albans, Burlington. Ils prendront quelques jours de vacances dans le Connecticut.

5 octobre : une lettre d'Antoine-Aimé Dorion à Amédée précise que selon les Statuts refondus, le salaire des protonotaires et greffiers à Montréal est fixé à 1950 £ et que cette somme a été divisée comme suit : 750 £ à Monk; 750 £ à Coffin et 450 £ à Amédée Papineau.

1865

Mars : décès de Samuel Wentworth Monk, protonotaire. On découvre un déficit considérable au greffe des protonotaires Monk, Coffin et Papineau. Amédée est soupçonné de péculat.

3 avril : décès de James Randall Westcott, père de Marie. Celle-ci est accablée par un deuil de deux ans.

Avril : le trio de protonotaires se nomme maintenant Papineau, Coffin et Honey.

1866

2 janvier : à Montréal, décès de William Craigie Holmes Coffin, protonotaire.

19 juin : Amédée envoie un protêt et des sommations aux représentants de défunt Monk.

1867

14 octobre : Amédée vend Bellerive à Georges-Casimir Dessaulles pour 15 000 \$. Cette transaction vise à échapper aux saisies de créanciers éventuels.

16 octobre : Amédée revend à son père toutes les terres non concédées (le franc-alieu) de la seigneurie de la Petite-Nation qu'il avait acquises en 1854.

9 novembre : Amédée et son épouse vendent à A.-M. Laframboise tous les meubles qui se trouvent dans la maison de Bellerive. Marie Westcott en dresse une liste détaillée.

12 novembre : Laframboise signe un bail à loyer à dame Marie Westcott-Papineau de tous les meubles qui lui ont été vendus.

1868

1^{er} juin : première requête d'Amédée à Narcisse-Fortunat Belleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, pour justifier son comportement devant les poursuites qu'on pourrait lui intenter dans l'affaire Monk.

1869

27 mars : à Montréal, décès d'Azélie Papineau, épouse de Napoléon Bourassa et sœur d'Amédée, âgée de 34 ans.

Juillet : Amédée et sa famille sont en vacances à Portland, Maine.

Août : au cours de ce voyage aux États-Unis, la famille est pour la première fois confrontée au problème d'alcool de Louis-Joseph, fils d'Amédée.

30 septembre : jugement du juge J. Torrance, de la Cour supérieure (cause 1191) : un ordre de payer une somme d'argent déposée entre les mains de Monk, Coffin et Papineau, est valide, malgré le décès de Monk et Coffin; vu que le protonotaire Papineau est encore un « *officier de la Cour et, comme tel, est sujet à être poursuivi sommairement par règle pour contrainte par corps pour n'avoir pas obéi audit ordre; nonobstant que Papineau n'ait eu aucun contrôle sur les affaires de la Cour supérieure, il est néanmoins responsable de tous les deniers qui ont pu être déposés au protonotaire.* »

28 octobre : deuxième requête d'Amédée à Narcisse-Fortunat Belleau.

1870

18 mai : la famille d'Amédée quitte New York pour un long voyage de 14 mois en Europe.

1871

Juillet : retour de la famille d'Amédée à Montréal qui emménage temporairement au 90, rue Saint-Denis, maison de Napoléon Bourassa.

23 septembre : mort de Louis-Joseph Papineau au manoir de Montebello.

28 septembre : inhumation de Louis-Joseph Papineau dans le caveau de la chapelle funéraire, près du manoir. Antoine-Aimé Dorion et Thomas Storrow Brown prononcent l'éloge funèbre.

7 octobre : Amédée et sa famille emménagent dans une nouvelle maison, louée, Terrasse Prince de Galles n° 4, située au 893, rue Sherbrooke, entre Peel et McTavish.

7 décembre : Georges-Casimir Dessaulles vend Bellerive à Marie Westcott pour la somme de 15 000 \$.

1873

14 janvier : bal chez Amédée et Marie. Parmi les invités de marque : lord Dufferin, gouverneur général du Canada, et son épouse.

17 février : Marie Westcott achète d'E.M. Hopkins la propriété désignée, Terrasse Prince de Galles.

1875

18 août : à Montebello, mariage d'Ella Papineau et John Try Davies devant le révérend John H. Dixon, recteur de Grenville.

4 novembre : décès d'Ella Papineau à Londres, district de May Fair, au 4 Clarges Street [près de Piccadilly St.]; âgée de 23 ans. Cause du décès : maladie de cœur depuis deux ans, thrombose, selon Frederick T. Roberts, M.D., MRCP. Enregistrement du décès le 6 novembre 1875 par John Langford Hughes, lord maire de Londres.

31 décembre : vendredi, Amédée prend sa retraite du protonotariat de la Cour supérieure. Il est fêté par ses collègues qui soulignent son départ en lisant une adresse qui loue sa gentillesse et son urbanité (*kindness and urbanity*). La cérémonie est rapportée dans un entrefilet du *Montreal Star* du mardi 4 janvier 1876.

1876

1^{er} janvier : seul Napoléon Bourassa rend visite à Amédée à Montréal pour le jour de l'An.

4 janvier : une enquête au palais de justice commence, présidée par le commissaire Hemming. Amédée y présente un document contenant différentes propositions concernant le protonotariat et est interrogé pendant trois heures.

24 janvier : Amédée est à Londres où il obtient un passeport du *Foreign Office* pour voyager sur le continent avec sa femme, ses deux enfants et une servante. La famille d'Amédée va entreprendre un second grand voyage qui durera cinq ans.

25 janvier : Amédée retrouve sa famille à Paris.

2 février : John Try Davies, veuf d'Ella, laisse Paris pour Londres où il récupère la dépouille de sa femme pour la faire inhumer à Saratoga.

13 juillet : Amédée, qui a laissé sa famille en Europe, est présent à Saratoga, au cimetière Greenridge où repose sa fille Ella.

15 juillet : à Montréal, Amédée loue son logis du 893, rue Sherbrooke, à Arthur Boyer.

29 juillet : il est au manoir de Montebello.

3 août : il choisit Augustin-Séraphin-Camille Papineau, son neveu, comme agent seigneurial. Ce dernier succède à F.S. MacKay et sera agent jusqu'au 1^{er} août 1887.

22 août : à Philadelphie, Amédée visite l'Exposition du centenaire des États-Unis et loge au sein de la famille Rogers, 3913 Spruce Street, jusqu'en septembre.

6 septembre : Amédée compte parmi les passagers du *Rothnia* qui quitte New York pour Liverpool.

23 septembre : Amédée retrouve sa famille à Saint-Moritz en Suisse.

27 septembre : Louis-Joseph Papineau, fils d'Amédée, est mis en pension à Genève,

au Plateau-de-Champel, chez le professeur A. Keller-Miroglio. En 1876, Amédée et sa famille ont visité la France, la Belgique, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la future Norvège, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie.

1877

21 mai : à Genève, Amédée rédige un testament olographe.

23 mai : il fait un « pèlerinage » à Lyon, sur la tombe de son frère Lactance.

Juillet : Amédée retourne en Amérique.

13 juillet : de passage à Montréal, Amédée demande officiellement de devenir sénateur.

10 août : il est présent au manoir pour le partage de la seigneurie héritée de son père. Son cousin et notaire, Denis-Émery Papineau, dresse l'acte de partage.

2 septembre : Amédée retrouve sa famille à Fribourg en Suisse.

27 octobre : après avoir visité l'Espagne, la famille d'Amédée traverse en Algérie. Arrivée à Oran, puis Alger.

26 décembre : Louis-Amable Jetté et Frédéric-Liguori Béïque annoncent à Amédée qu'ils ont découvert des transactions plus ou moins légales dans l'affaire Bellerive. Amédée recevra cette lettre le 22 janvier 1878 à Alger.

1878

20 mars : la famille quitte l'Algérie pour l'Espagne à bord de l'*Oncle Joseph*. Arrivée à Carthagène (Espagne) le lendemain.

19 avril : Amédée visite le cimetière, l'église et la paroisse de Montigny en Poitou, berceau de ses ancêtres.

1^{er} mai : ouverture de l'Exposition universelle de Paris. Amédée reste dans cette ville jusqu'au 9 juillet.

12 août : Amédée est revenu seul en Amérique. Il fait pour la première fois le trajet Montréal-Montebello en train. Règlement de la succession et travaux de réparation au manoir.

19 août : Amédée écrit au secrétaire provincial à Québec, réitérant sa demande d'ajustement de son salaire de protonotaire, de janvier à octobre 1876 (neuf mois).

21 août : Amédée entend un phonographe pour la première fois, rue Saint-Jacques à Montréal.

27 septembre : il retrouve sa famille à Baden.

7 octobre : Amédée demeure à Toulouse, hôtel Tivollier, jusqu'en mars 1879.

16 décembre : Amédée écrit à Henri-Gustave Joly de Lotbinière, lui demandant de régler ses arrérages de salaires de protonotaire et de voir à l'acquisition de Bellerive.

24 décembre : le gouvernement du Québec acquiert Bellerive de Marie Westcott et paie 52 992 \$, attendu que le terrain est requis et nécessaire pour la construction d'atelier de gare et autres fins d'utilité publique pour le chemin de fer de Québec-Montréal-Ottawa occidental. Le contrat est signé ce jour-là devant le notaire H.-Alexandre-A. Brault.

1879

1^{er} janvier : à Toulouse, Amédée rédige un autre testament olographe où il précise qu'il souhaite être incinéré.

2 janvier : toujours à Toulouse, lettre d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière, premier ministre du Québec, à Amédée, lui annonçant que le gouvernement du Québec a acheté de Marie Westcott, la maison et le terrain de Bellerive.

Octobre-décembre : Amédée et sa famille passent l'hiver en Italie, dont une semaine en Sicile.

18 décembre : arrivée à Malte.

1880

Mars : Amédée s'installe seul à la pension Weiss, Villa Cotticelli, à Castellamare, près de Naples.

20 mai : Amédée et son fils Louis-Joseph laissent l'Europe pour l'Amérique.

7 juin : à Philadelphie, fiançailles de Louis-Joseph Papineau, fils d'Amédée, et Caroline (Carrie) Pitkin Rogers.

10 juin : Amédée et son fils sont à Montréal et logent à l'hôtel Windsor. Le soir, ils assistent au drame *Papineau* de Louis Fréchette.

11 juin : Amédée assiste au *Retour de l'Exilé*, autre drame de Louis Fréchette. On mentionne la présence du « fils du grand patriote dans la salle ».

17 juin : Amédée écrit à sa femme pour lui apprendre qu'elle a perdu 20 000 \$ dans le *Reading Stock and Commercial National Bank de Saratoga*.

1^{er} juillet : autre testament olographe d'Amédée Papineau, écrit en français et en anglais : vu les difficultés d'exiger une incinération, il demande que son corps soit mis dans un cercueil en métal et enfoui dans le caveau familial, angle sud-ouest; il répudie toutes les religions et leurs sectes, désirant une inhumation exclusivement civile et que ce testament soit publié après sa mort dans plusieurs journaux.

Juillet-août : travaux de rénovation au manoir. Déménagement des meubles de la Terrasse Prince de Galles au manoir de Montebello. Construction du musée d'Amédée.

9 août : à Philadelphie, dépôt d'un contrat de mariage entre Louis-Joseph Papineau et Caroline Pitkin Rogers chez le notaire Alex Ramsay. Le contrat a été rédigé par Amédée.

17 août : à Montréal, dépôt du même contrat de mariage dans le minutier du notaire François-Joseph Durand.

24 août : à Philadelphie, mariage de Louis-Joseph Papineau, seul fils d'Amédée, avec Caroline Pitkin Rogers, fille de Talbot Mercer Rogers, marchand, et de Jane Elizabeth Slocum. Marie Westcott, mère de l'époux, est absente.

1881

Amédée entreprend la rédaction de ses mémoires, inspirés largement de son *Journal d'un Fils de la Liberté*.

12 août : à Montréal, naissance de Louis-Joseph Papineau, fils de Louis-Joseph

Papineau et de Caroline Pitkin Rogers. Premier petit-fils d'Amédée. Il sera baptisé en l'église presbytérienne américaine de Montréal le 12 septembre. Signature des parents et des grands-parents, ainsi que d'Ella Slocum. Louis-Joseph Papineau, petit-fils d'Amédée, se mariera, aura des descendants et vivra jusqu'en 1971.

1882

4 février : à Montréal, Amédée assiste aux funérailles de Maurice Laframboise, son cousin par alliance. Présence de Joseph-Adolphe Chapleau, alors premier ministre du Québec.

1883

Mars : Amédée se rend à Saratoga pour les funérailles du cousin Joseph G. Cooke.
15 novembre : Marie Westcott et sa fille Marie-Louise partent pour le sud des États-Unis; elles comptent se rendre jusqu'en Floride.

1884

2 janvier : Amédée reçoit pour étrenne un flageolet double à plusieurs clés, cadeau d'Adolphe Cherrier qui le reçut de Denis-Benjamin Viger. Ce dernier en jouait tous les jours de son long emprisonnement dans les cachots de Montréal en 1838-1839.

1885

11 juin : codicille ajouté à ses anciens testaments : Amédée se réclame du sens du mot « Dieu » au *Dictionnaire philosophique* de Voltaire.
17 juillet : Louis Fréchette, poète québécois, rend visite à Amédée à Montebello et rédige un sonnet intitulé *Montebello* qu'il dédie à Marie-Louise Papineau, âgée de 25 ans, fille d'Amédée.

1886

Octobre : Amédée demande à Laurent-Olivier David, Honoré Beaugrand et Louis Fréchette de l'accompagner à New York pour l'inauguration de la Statue de la Liberté.

Novembre : à la suite d'une dispute orageuse au manoir, la rupture semble effective entre Amédée, Caroline P. Rogers et L.-J. Papineau; ce dernier prend la résolution de ne plus jamais revenir à Montebello du vivant de son père, promesse qu'il ne tiendra pas.

1887

29 janvier : Honoré Mercier, du Parti national, devient premier ministre, procureur général et président du Conseil exécutif de la province de Québec. Amédée salue l'événement.

Septembre : Louis-Philippe Hébert, sculpteur, travaille à compléter une statuette représentant Louis-Joseph Papineau, père d'Amédée.

1888

26 janvier : Amédée vend son franc-alleu (terres non concédées) à William Owens pour la somme de 55 000 \$.

1889

2 mars : Amédée prononce un discours improvisé d'une heure sur 1837-1838 au Club national. « *Ses allures de gentilhomme inspirent le respect et sa parole franche et animée porte la conviction dans l'esprit et dans le cœur. Il suffit de le voir et de l'entendre une fois pour juger de suite qu'il appartient à cette génération d'hommes distingués où sa famille a brillé au premier rang.* » Présence de L.-O. David et Euclide Roy.

17 août : Amédée accorde à Joseph-Godfroy Papineau un permis de chasse et pêche sur certains lots de la Baie Noire; permis renouvelé le 6 novembre 1894.

1890

8 novembre : à Montréal, Marie Westcott décède d'un infarctus à l'hôtel Windsor.

14 novembre : Marie-Louise Papineau, fille d'Amédée, signe une procuration donnant à son père tous les pouvoirs d'administrer la succession de défunte Marie Westcott.

1891

Au recensement de cette année, Amédée se déclare déiste.

18 mars : parmi ses dernières volontés, Amédée songe à exiger la publication de sa dénonciation du pouvoir clérical comme étant l'ennemi de la liberté et du progrès de l'humanité.

21 juin : Amédée prononce un discours patriotique devant 30 000 personnes réunies devant le monument aux Patriotes du cimetière de la Côte-des-Neiges.

1892

2 février : dans le journal d'Amédée, première mention du nom de Jane Curren, « fille de table », qui deviendra sa seconde épouse.

10-12 octobre : Amédée se rend à New York pour les fêtes du 400^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

1893

22 février : Amédée écrit *La Patrie vengée*, texte qu'il appelle sa philippique contre l'épiscopat canadien. Les journaux refusent de publier ce texte.

3 août : il abjure le catholicisme et choisit de devenir presbytérien calviniste.

ca 31 août : l'*Oswego Daily Times* (NY) rapporte la conversion d'Amédée; le journal titre : «Montreal's Latest Religious Sensation».

8 octobre : à Montréal, Amédée rencontre Charles Chiniquy pour la première fois.

1894

10 janvier : à Montréal, Amédée dîne au sein de la famille Chiniquy, rue Hutchison. Dans la soirée, il est reçu officiellement presbytérien calviniste lors d'une cérémonie en son honneur en l'église Unie Saint-Jean, angle Sainte-Catherine et De Bullion.

11 janvier : le *Star* de Montréal publie un reportage sur la nouvelle profession de foi d'Amédée.

15 janvier : un article de *La Minerve*, « Papineau-Chiniquy, convertis et pervers », accuse Amédée d'avoir abjuré par avarice, parce qu'il ne voulait pas payer ses taxes scolaires et la répartition découlant de la construction de la nouvelle église.

19 janvier : *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* traite de « l'apostasie » d'Amédée Papineau. *The Mail* (Toronto) mentionne « Mr. Papineau's conversion » et parle de l'intolérance du sénateur Joseph Tassé à ce sujet.

24 janvier : décès d'Ézilda Papineau, sœur d'Amédée.

27 janvier : on refuse l'inhumation d'Ézilda dans la chapelle funéraire et on l'enterre dans le cimetière catholique de Montebello. Amédée est indigné.

1895

26 mars : Amédée évalue que son fils Louis-Joseph lui doit 17 554 \$.

1^{er} mai : **Amédée déclare avoir adopté comme sa fille Miss Martha Jane Curren**, demeurant à Saint-Amédée et employée comme fille de table au manoir; il lui donnera désormais le prénom d'Iona.

22 juillet : Amédée donne un terrain pour agrandir le cimetière de Notre-Dame de Bonsecours à Montebello. Ce terrain est situé entre le cimetière actuel et la ligne de chemin de fer.

3 août : Marie-Louise Papineau révoque la procuration qu'elle avait donnée à son père, en novembre 1890, pour administrer l'héritage de Marie Westcott. Elle ne veut plus que son père s'immisce dans ses affaires. Amédée se sent insulté de pareille démarche de sa fille.

23 septembre : François-Samuel MacKay fils commence à dresser l'inventaire des biens de Marie Westcott.

1^{er} octobre : Napoléon Bourassa et Hector Chauvin retirent du mausolée de la famille le corps d'Azélie Papineau pour l'inhumer dans le cimetière catholique, au-dessus du cercueil de sa sœur Ézilda.

9 octobre : Marie-Louise Papineau, coexécutrice de la succession de Dame M.E. Westcott, sa mère, confie ses pouvoirs à Francis McLennan, avocat de Montréal.

10 octobre : avis, réquisition et protêt à la requête d'Amédée Papineau, ès qualité, contre Marie-Louise Papineau, sa fille.

16 décembre : jugement rendu dans la cause de Marie-Louise Papineau, nommant le juge A.-C. Papineau, coexécuteur et fidéicommiss de défunte Marie Westcott.

1896

16 janvier : document officiel venu de Londres et signé de Marie-Louise Papineau, donnant pouvoir d'attorney à Francis McLennan, avocat à Montréal, pour la représenter dans le litige qui l'oppose à son père. Signatures de Rupert Paul, 2 Pall Mall East, Londres, secrétaire de lord Kinnaird, comme témoin de Marie-Louise; de John D.Venn, notaire à Londres; et aussi de John Fair, notaire à Montréal, collègue de Francis McLennan.

16 mars : Amédée fait « interdire » son fils pour prodigalité et nomme Jean-Baptiste Doutre, avocat, pour être son curateur. Ce dernier occupe la fonction de curateur de son fils jusqu'au 2 mai 1898, alors qu'Amédée deviendra lui-même curateur de son fils.

1897

30 janvier : testament olographe d'Amédée Papineau.

3 février : codicille d'Amédée Papineau, ajout à son testament olographe du 30 janvier.

19 avril : à New York, mariage d'Amédée Papineau et Jane Iona Curren, fille de Robert Curren et de Martha Davis, devant l'alderman Joseph Schilling.

Un document signé « Iona Papineau » révèle qu'elle ne souhaite pas faire connaître publiquement son mariage d'ici au décès d'Amédée, à moins que ce dernier n'en autorise la publication avant.

1898

27 janvier : le mariage d'Amédée et Martha Jane Iona Curren est officialisé au manoir de Montebello en présence de Jean-Baptiste Sincennes, pasteur presbytérien d'Angers. L'acte est consigné au registre presbytérien de la paroisse L'Ange-Gardien, *township* de Buckingham. Auparavant, un permis de mariage avait été donné par Joseph-Adolphe Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, «*to any protestant Minister of the Gospel to marry Louis-Joseph-Amédée Papineau and Martha Jane Iona Curren.*»

1899

20 septembre : cérémonie de baptême de Lafayette Papineau au manoir de Montebello, par J.-B. Sincennes, pasteur de l'église presbytérienne d'Angers. Fils présumé d'Amédée et d'Iona Curren. L'acte mentionne que Lafayette Papineau est né le 15 février 1898. Il faut comprendre 1897. Signatures du père et de la mère d'Iona et de Florence Curren. Iona signe elle-même « Iona Papineau ».

1900

15 décembre : *La Patrie* publie un reportage sur « Montebello, la patrie des Papineau », après une interview d'Amédée.

1901

8 mai : mariage de Marie-Louise Papineau, 40 ans, fille d'Amédée, avec John Charles Sheffield, 66 ans, veuf, ex-capitaine des Royal Scots Fusiliers, fils de défunt Robert Sheffield, baronnet, en l'église presbytérienne Trinity, à Wimbledon, district de Kingston of Ham, comté de Surrey, Angleterre. J.C. Sheffield décédera en 1903 et Marie-Louise Papineau restera veuve jusqu'à son décès à Hove, Sussex, Angleterre, le 8 mars 1937.

13 juin : par un dernier testament olographe, Amédée nomme Iona Curren, son épouse, François-Samuel MacKay fils, notaire, et Arthur -A. Cherrier, ses exécuteurs testamentaires.

10 août : naissance d'Angelita Papineau, fille présumée d'Amédée et d'Iona Curren.

1902

3 mars : Iona rédige un testament demandant l'incinération de son corps.

1903

23 novembre : Amédée meurt dans son manoir de Montebello dans des conditions mystérieuses.

26 novembre : son corps est incinéré au cimetière Mount Royal. L'incinération est consignée au registre de l'église presbytérienne Saint-Jean, en présence des témoins F.-S. MacKay fils et du D^r Calvin E. Amaron, ministre.

1^{er} décembre : le *Montreal Witness* rapporte le décès d'Amédée Papineau en soulignant ses qualités de patriote et ses talents d'écrivain.

21 décembre : l'urne funéraire contenant les cendres d'Amédée est enfouie dans le caveau familial des Papineau à Montebello, en présence de son fils, de Victor Morin, notaire, et de J.A. Carpendale.



Correspondance



À son père et sa mère
[à Philadelphie]¹

Lis Carol, dimanche
4 janvier 1857

Chers parents,

Entre les bals, visites du jour de l'An, et les procès et les veilles, je n'ai guère la force ni le temps de vous faire une longue lettre aujourd'hui. Roy vient vous enlever l'après-midi que je vous aurais consacrée. J'ai son brouillon de requête libellée par laquelle nous demandons un bref de *mandamus* contre la municipalité [de] Saint-André, et il va venir pour en conférer avec moi et la mettre en état d'être présentée demain ou mardi. Il a été très dilatoire et va me faire perdre bien du temps et déranger mes plans de voyage; sans compter qu'il me faut maintenant déboursier les 200 \$ de taxes et frais que je vais être obligé de leur payer sous protêt, faute d'un jugement à temps pour arrêter la vente, cette dernière étant fixée au 2 février².

Dimanche 11 janvier 1857

Chers parents,

Voilà où en était ma lettre de dimanche dernier lorsque Roy vint en effet, puis dans la soirée Casimir Dessaulles, puis le lundi je courus toute la journée, en vain! après deux juges de la Cour supérieure pour obtenir le *mandamus*. Ils refusèrent, les uns malades, les autres au moment de le devenir (ou de partir pour circuit). Finalement, il fallut tout confier au jeune McCord, avocat, qui se trouvait en ville et qui, partant mardi, devait tout porter à son frère et obtenir tout de lui. Pendant ces courses il faisait très froid et je souffrais légèrement d'un supposé torticolis. Mardi matin, je me réveillai impotent, ne pouvant remuer d'une ligne dans mon lit, sans la plus atroce douleur dans le cou et l'épaule. Je jugeai que c'était bien une attaque (la première un peu forte) de véritable *bona fide* rhumatisme! cette horreur de notre horrible climat. Chère Marie me dit qu'il fallait suer et, pendant 24 heures, elle me fit suer et jeûner. Puis, j'envoyai chercher le Dr Macdonnell qui me donna léger émétique, puis l'huile de ricin, puis me chauffa la nuque avec de la térébenthine, puis me dit que j'étais bien. Je ne suis sorti qu'hier, et encore, me sentant languissant et frileux, et surtout bilieux, car cette méchante bile revient toujours au bout de toutes ces indispositions. J'ai pris, hier soir, le merveilleux dissolvant du *Blue Pill*, chassé ce matin par le Seidlitz et le Plantagenet. Le foie dégagé, la tête s'en trouve de suite soulagée. Les douleurs rhumatismales m'ont, j'espère, quitté pour ne plus revenir. Et quel surcroît! Pendant les 24 heures que je suis dans mon lit, n'ayant que la bouche et les narines de découvertes, le thermomètre s'y tenait à 40 ° malgré que le poêle y fût entretenu rouge nuit et jour. Pendant ces 24 heures et les 48 qui les suivirent, le thermomètre marquait 15 ° et 20 °; 0 ° Fahrenheit au dehors, et ce froid extrême ne tuait pas un vent furieux qui soufflait tout en même temps, en sorte que graduellement l'hiver envahit les trois quarts du logis et, chose encore inouïe dans cette caverne du nord, la famille se réfugia graduellement dans le salon, où, deux nuits de suite, couchèrent en bivouac père, mère, enfants, grand-père. Encore une journée de cette tempête, et il aurait fallu se sauver jusqu'à la ville. C'est sans précédent dans mon expérience. Enfin, voilà encore : les journaux nous disent qu'il y a 70 ans la glace couvrit les rapides à Lachine comme ils le font en ce moment, mais jamais depuis cette époque! Où

en est le record? Cela dépasse la mémoire de nos courtes générations. Voilà néanmoins ce que nous assurent les gazettes, ces véridiques et infaillibles témoins. Cette visite boréale avait été précédée d'un doux temps qui, pendant les visites aux dames, tentait les élégants papillons comme moi à s'habiller trop légèrement pour ne pas souffrir bientôt de rhumatismes.

Elle a été suivie de deux jours de dégel! Ces vicissitudes continuelles de température rendent cet hiver très malsain. Il y a beaucoup de picote, de fièvres scarlatines, rougeole, etc. Une journée de cette semaine, le greffe faillit être déserté. Honey et Campbell sont malades, je l'étais, M. Coffin avait son rhumatisme dans les dents, au point de ne pouvoir les fermer, et la goutte frappait à la porte de M. Monk! Dumas était en course pendant le grand froid. Il revenait de L'Assomption où il travaillait au cadastre seigneurial. Il faillit geler. Foule de nez et d'oreilles que l'on rencontre dans nos rues en portent les marques. Pauvre Ézilda semble en avoir été effrayée ou ennuyée, au point de se réfugier à l'abri de la montagne, chez M^{me} Bourret³. Elle m'a promis pourtant de revenir demain.

M. Westcott est à vos ordres pour le voyage de Washington. Dites-lui combien de chambres vous désirez avoir et leur nature; il écrira à M. Lester de les retenir. Mais pour quand? et combien de temps? Il pense lui-même qu'une dizaine de jours suffiraient à tout ce voyage, qui dirait les dix jours précédant le 5 mars. Avant le jour d'inauguration, vous auriez visité Mount Vernon et les bibliothèques, musées, collections du Capitole, des ministères, du Smithsonian Institute, de sorte que le lendemain de l'inauguration vous pourriez revenir à Philadelphie.

Votre lettre adressée à Saratoga n'y est jamais parvenue. Nous devinons enfin que vous ne l'aurez pas affranchie et – chose absolue à l'intérieur des États-Unis – elle sera restée à dormir dans le bureau de poste de Philadelphie. Vous l'y trouverez, à moins qu'elle ne soit déjà enterrée au Dead Letter Office à Washington. C'est 3 ¢ de port, à l'intérieur, payables d'avance et de rigueur. La même chose arrive-t-elle à votre lettre à M. Desplace? Avez-vous écrit aux Porter sans rien recevoir d'eux?

Nous nous consolons des rigueurs du froid que nous éprouvons en lisant les deux volumes du D^r Kane⁴ et ses observations thermométriques de 67 °.

– Ô! sans compter ses trois []



À son père et sa mère

Lis Carol, dimanche
17 janvier 1857

Chers parents,

Je n'ai pas reçu de lettre de papa cette semaine, parce que peut-être il m'en donna deux la semaine précédente. En revanche avons reçu les bonnes longues lettres de maman et d'Azélie, à Ézilda, avec la promesse qu'Azélie va bientôt en donner une à Marie aussi. Elle sera reçue avec un bien vif plaisir.

S'il y a relâchement dans ma correspondance avec papa, il y en a en surcroît avec MacKay

et autres. Je suis en procès de tous côtés. C'est un *mandamus* contre la municipalité [de] Saint-André-Avellin pour extorsions, et taxation arbitraire et excessive; une action contre ma propriétaire pour l'obliger à renouveler une glacière et un évier qui sont complètement en ruine; enfin, une saisie-gagerie contre Francisco et *uxor* et sous-locataires parce qu'il y a mauvaise volonté, je crois, à ne me rien donner depuis novembre, et à ne vouloir pas même s'entendre sur le prix du loyer nouveau depuis mai, en conséquence des restaurations et améliorations faites. Il sous-loue la grande salle seule pour 80 £ ou 90 £, et pourrait bien payer par conséquent s'il le voulait.

Le temps arrivait qu'il fallait payer à Gibeau le montant de la cotisation sous protêt, ou se soumettre aux dangers de la vente de quelque partie du franc-alleu, telle par exemple qu'une chute sur laquelle l'acquéreur aurait pu jeter de suite les fondations de digues et moulins, qu'il m'aurait fallu ensuite racheter à grands frais et troubles. Si nous pouvions être sûrs de la jurisprudence, et surtout des juges de ce malheureux pays, il y aurait presque certitude que le *mandamus* me donnerait pleinement droit et en ferait payer tous les frais et dommages à ces municipaux. Mais qu'oser et que croire, dans une infime colonie, où, sous un système gouvernemental si absurde et si illogique que le nôtre, la Cour d'appel vient de renverser 13 sur 21 des jugements de la Cour supérieure!

Dans cette affaire de *mandamus*, grâce aux criaileries démagogiques pour « la décentralisation judiciaire », nous sommes à Aylmer réduits à deux termes seulement par année, et à la décision finale et sans appel du seul juge McCord, qui y a la même autorité que deux juges de la Cour supérieure auraient à Montréal, avec 10 termes par année! N'est-ce pas monstrueux et un déni de justice que pareil système de décentralisation, qui rejette en quelque sorte « hors la loi » les parties éloignées du pays où les justiciables, pauvres colons, ont encore plus besoin de justice prompte, et certaine et peu coûteuse, que les habitants plus fortunés des anciens centres d'établissement. Sous ces circonstances, j'ai pris le parti le plus prudent de payer sous protêt ce qui devra m'être remboursé avec des intérêts et dommages plus tard, si je gagne mon procès. Les censitaires et les squatters, sur mon franc-alleu encore pis, sont très lents à payer. J'avais écrit à MacKay de faire un choix des plus récalcitrants et des plus capables en même temps et de les poursuivre au terme de circuit de Lochaber, mi-février. Il ne l'a pas encore fait, mais parle de m'envoyer, et à vous, une liste pour faire nous-mêmes le choix. J'ai répliqué qu'il est bien mieux situé et éclairé pour le faire. Je ne sais pas à quoi me décider pour mes squatters. Il m'écrivait qu'aucun n'a assez pour soutenir les frais d'expulsion qui retomberaient sur moi. Il est impossible aussi de les laisser ainsi dévaster, et sans titres, par conséquent sans responsabilité, puisque la loi ne leur présume pas un titre comme elle le faisait pour le squatter en censive, qu'elle présumait concessionnaire.

Je perds ma créance de cheval avec Paquette, qui n'a plus de meubles et dont les terres vous doivent presque autant qu'elles valent!

Une trentaine de terres sont offertes en vente par la municipalité Saint-André pour taxes (se montant à quelques chelins ou \$ seulement sur chaque), terres qui vous doivent presque autant qu'elles valent, et dont la vente purgera votre créance et hypothèque au bout d'une année! Que faire? Plusieurs de ces terres sont abandonnées. C'est un des beaux traits de ce code municipal, qui nuira infiniment plus à la colonisation que n'a jamais fait la tenure seigneuriale,

et qu'il dépouillera les seigneurs de leurs arrérages, à moins qu'ils n'ajoutent à leurs créances en se portant cautions et garants en quelque sorte de leurs débiteurs, en payant leurs taxes d'année en année. Cette législation affecte d'une manière très injuste l'hypothèque privilégiée de bailleur de fonds et attaque tout notre système français de jurisprudence. Resterait à le faire interpréter par nos tribunaux au moyen d'opposition à la vente (c'est trop tard déjà) ou de *mandamus*, pour faire ordonner à la municipalité de sauvegarder les droits hypothécaires du seigneur dans le titre à donner aux acquéreurs. Ce titre se donnera un an après la vente, s'il n'y a pas eu de rachat dans l'intervalle. Mais je crois que vous y couperiez court, si vous faisiez décréter et vendre la terre par le shérif dans l'intervalle; chose facile si nous étions dans la juridiction de Montréal, possible (?) dans celle d'Ottawa.

Dites à M. []



À son père et sa mère

Lis Carol, dimanche

1^{er} février 1857

Chers parents,

Je deviens presque aussi paresseux que papa, qui n'a pas écrit ni moi non plus dimanche dernier. Mais j'ai au moins l'excuse de n'avoir que bien peu à dire dans notre paisible vie d'oursons endormis sous la neige, et d'avoir été en Cour tous les jours de semaine, avec surcroît de besogne parce que M. Monk a la goutte et reste chez lui.

Il paraît que l'hiver a fini par vous atteindre. Il est bien étrange dans ses caprices et ses variations. Jeudi et vendredi étaient délicieux de calme et de soleil réchauffant. Nous aurions dit mars. Puis hier les tourbillons de neige nous sont arrivés du nord et tombèrent tout le jour en avalanches. Il y a 2 pieds de plus de neige ce matin. À son lever, le soleil dissipa le brouillard et il y eut une heure de calme absolu, le manteau éblouissant de neige, tombée comme un duvet, se dorant et rosissant aux rayons de l'astre. Les arbres couverts de flocons épais retenus par toutes les branchettes. Puis tout d'un coup le vent nous arrive à la course de la vallée de l'Ottawa, avec un nuage de poudrerie qui efface presque le jour! Cette poudrerie s'amoncelle depuis lors dans tous les chemins et bas-fonds. Dames et domestiques renoncent à la ville et au service divin, et restent cabanées.

Heureusement pour lui (puisque'il fallait qu'il nous quitte), M. Westcott était parti pendant le beau temps et a dû atteindre Saratoga hier après-midi, avant que la tempête ait pu encombrer les chemins. Plusieurs jours avant, il avait écrit à M. Lester (au moment de retourner à Washington) de s'aboucher directement avec vous et de tâcher de vous y procurer la pension que vous désiriez à Washington. C'est bon marché, votre pension de Philadelphie. J'espère qu'il vous en trouvera une à Washington pas plus du double de prix; c'est pourtant douteux. Alors vous pourriez y être moins longtemps. Les abords de Mount Vernon sont difficiles en hiver, puisqu'on s'y rend par eau et que les glaces obstruent probablement la navigation cette année.

Les horreurs de nos hivers et tant de plaintes de toutes parts m'ont enfin amené au

sacrifice de songer à déménager pour la quatrième fois. Puisse-ce être la dernière fois! Je ne renouvellerai donc point le bail de Lis Carol même si madame l'offrait au même prix. Elle en demande le double, 100 £. Puis nous sommes à bâtir un nouveau château en Espagne. Oh! mais qu'il est beau ce dernier! Incomparablement plus beau que la douzaine de ceux qui l'ont précédé. J'ai donc écrit au propriétaire du terrain, du beau coteau, des terrasses, du magnifique verger, de la vieilleasure française que nous allons restaurer, et qui va former le noyau et centre du plus pittoresque ermitage et logis du Canada, sans excepter le manoir de Montebello, non plus que sa loge gothique pourtant si parfaite. Les plans, les élévations, le dessin des parterres, tout est déjà tracé sur le papier... quoique je n'aie pas encore reçu la première réponse du propriétaire qui me dise qu'il songe le moins du monde à se défaire de son patrimoine. Ézilda même en est enthousiaste, car elle n'aura qu'un bloc et un coin à tourner pour entrer tous les matins à la chapelle de l'évêché! Nous serions au centre du monde pieux, littéraire, élégant, de tous les mondes enfin. C'est le verger et la vieille maison toute en ruines et abandonnée de John McDonnell, entre la rue Saint-Antoine et le cimetière juif. Laasure a été construite avant la conquête, ses murs ont 3 pieds d'épaisseur, il n'y a pas un colombage, ce ne sont planchers et cloisons que de bois avec de grosses poutres à 8 pieds au-dessus de nos têtes; les enduits sont sur la pierre brute. C'est noir, c'est obscur, c'est à moitié sous terre. Ça [a] une couverture plus élevée et plus ample que le carré qu'elle recouvre. C'est tout pourri, tout moisi, tout caché derrière d'énormes sapins et sapinettes; enfin, c'est à deux pas d'un cimetière de juifs errants. Quelles attractions pour moi! Pour les femmes légères et mondaines, j'y agrège un élégant pavillon moderne, à grandes croisées, à balcons, à véranda, à gaz, à aqueduc, à fournaies, à tout ce que vous voudrez, où madame aura salon, salle à manger, boudoir, *norcerée*, bain, bibliothèque, cuisines, etc. J'aurai mon antre dans la vieille maison hantée, mon étude et mon musée.

Il y a au verger le plus gros pommier du Canada, de l'Amérique peut-être. Il a 40 pieds de haut, et chacune de ses huit ou dix branches, régulièrement disposées en entonnoir, formerait à elle seule un pommier de trente ans! Cet arbre seul me déciderait! Voyez si l'enthousiasme est haut monté; un vrai «castel in the air», suivant l'expression anglaise plus correcte que notre «château en Espagne». Lundi ou mardi, la réponse de M. John McDonnell va descendre et asseoir notre castel sur terre ferme, ou le jeter à la poudrerie qui souffle en ce moment.

Dessaullles est rétabli, venu à Montréal cette semaine, songe à donner bal aux mariés vers le 10. Ézilda et moi irons. Je leur porterai une jolie garniture de cheminée, trois vases de porcelaine que j'ai achetés. Chère Ézilda hésite à aller à Verchères sans invitation, elle n'en a pas reçu. Sommes surpris du silence de Fleurine comme de celui d'oncle Pierre, qui ne répondent pas à nos lettres. Oncle curé est venu en visite d'un instant et n'en a rien dit.

De l'Ottawa n'avons pas de nouvelles fréquentes non plus. Ils ne nous ont pas envoyé les comptes sur lesquels Auguste devait instituer quelques actions, pour l'exemple, au circuit du 15 courant à Lochaber. Je crains qu'il ne soit trop tard. Il y en aura un autre en mai, puis en octobre. Mes squatters ne paient pas, ni ne déguerpissent! MacKay ne m'envoie pas le sou. Et les créanciers me tourmentent ici.

Ézilda vous a écrit la maladie *empirante* de pauvre dame Tainsh. Elle n'en reviendra pas, je pense. C'est bien malheureux pour lui. Il m'a fait demander des graines que je lui ai envoyées. Il aura commencé ses couches chaudes. Procurez-vous donc à Philadelphie, ou

mieux à Washington, un peu de graines de ce fameux *Sorghum Sarcharinum*⁵ qui va nous donner (même au Canada), céréale, fourrage, mélasse et sucre! Il croît partout où croît le maïs. Je désire beaucoup l'essayer ici. Apportez aussi ce bégonia *venusta*. Le *Sorghum* se distribue du Bureau of Agriculture et par tous les M.C. et sénateurs.

Cette pauvre M^{me} Beach, nous sommes touchés de son souvenir. Que d'infortunes accumulées sur une si excellente famille. Que font maintenant William et James? Donnez-nous-en des détails.

La veille du départ de M. Westcott, avons eu M. et M^{me} Barthe, Adolphe Cherrier et dame, frère et beaux-frères. Ces derniers nous faisaient de la musique, pendant que Barthe me délectait avec ses souvenirs de Benoît-Champy, Béranger, Lamennais. Il suivit ce dernier au cimetière, mais de très loin, pour éviter les coups de bâtons des gens de Caïphe et de Pilate, qui bouscullaient les milliers qui se pressaient à la suite du convoi. Le grand homme, dans son cercueil en bois de pin brut, faisait trembler l'empereur Napoléon III aux Tuileries. Benoît-Champy, rallié à l'Empire par sa femme, vient d'être nommé président du Tribunal qui correspond à notre Cour de circuit, je crois, (tribunal de première instance?).

Louis-Joseph nous a présenté sa deuxième dent hier, 31 janvier. Engraisse toujours néanmoins. Ella pèse 36 lb, a grandi de 3 pouces en un an. Santé parfaite chez tous. Qu'il en soit de même à Philadelphie. Vous embrassons tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol, dimanche

1^{er} mars 1857

Chers parents,

Coup sur coup avons reçu trois lettres de vous cette semaine, toutes charmantes dans leurs genres et sujets divers. Celle d'Azélie à Marie nous a surtout fait un vif plaisir. Je la supplie d'en écrire maintenant d'aussi bonnes à ses amies Delisle et de Saint-Ours, qui s'étonnent qu'elle ne leur ait point répondu depuis qu'elle est assez rétablie pour le pouvoir faire. Toutes deux m'en ont parlé. Je leur ai dit que je ne doutais pas qu'elle profiterait du séjour si intéressant de Washington, offrant tant de thèmes à sa plume, pour leur donner de ses nouvelles prochainement.

Après une dissipation extrême, surtout pendant les derniers huit jours du carnaval, que nous festoyions presque toutes les nuits, il m'a fallu près d'une semaine de sommeil continu pour me restaurer un peu. J'en suis encore à peine réveillé. Je me renferme de nouveau dans mon ermitage, et au milieu de mes livres qui valent bien après tout les fêtes du dehors et qui fatiguent bien moins. Je n'ai pas, durant ce temps, perdu tout à fait de vue le chapitre des affaires. De consentement et satisfaction mutuels de toutes parts, avons, Francisco et sa femme, résilié le bail de la maison Bonsecours. Un brave jeune Allemand du non de Rohland, très monsieur dans sa toilette, ses manières et sa physionomie, qui paie 1000 \$ au St. Lawrence Hall pour le

loyer de leur buvette et qui veut ajouter à cette besogne, billard, jeu de quille, buvette, et logement de sa femme et enfant dans la maison Bonsecours, qui a bon ameublement, qui prête de l'argent (à gros intérêt probablement), qui très probablement aussi sait jouer plus ou moins et en tirer profit, qui a des « trésors » à la banque, devient votre locataire en me donnant 600 \$ *per annum*, payables par quartiers d'avance. Il donne 1000 \$ de compensation à Francisco pour son bail, vaisselle, quelques meubles. Il entretiendra probablement beaucoup mieux et plus proprement la maison.

Francisco se va faire regrattier, marchand de volaille, cuisinier en ville. Il me fait peine, mais c'est mieux pour nous. Il n'avait ni le capital ni l'ordre et propreté suffisants pour cette maison Bonsecours.

Et l'affaire McDonnell. C'est un curieux homme, ce me semble. Nous nous étions quittés il y a près d'un mois, après une première entrevue, lui avec l'espoir de vendre tout le lot aux Épiscopaliens pour 6000 £ (!) pour leur cathédrale; et moi, avec sa promesse qu'il me reverrait avant de quitter la ville. Depuis lors, mot⁶. Ces jours-ci, j'ai été faire le tour du lot convoité, bien certain d'y trouver force affiches « À vendre » ou « À louer ». Rien de tout cela; et à la fin février! Va-t-il le laisser à l'abandon l'an prochain comme tout cet hiver? Ne peut-il pas, ou ne veut-il pas, réparer et mettre en état locatif? C'est assez singulier, n'est-ce pas? En examinant, je vois que tout est en ruine, les clôtures mêmes sont à renouveler *in toto*. Il me semble que 1500 £ devrait être le maximum de valeur de la moitié. Restaurations et additions me coûteraient 3000 \$. Voilà un loyer ou intérêt, qui se monterait à 130 £ *per annum*. Je crains qu'il n'insiste pour 2000 £, et je ne vois pas alors possibilité de payer si cher. C'est bien désirable pourtant que cette acquisition, et la jolie retraite que j'en ferais. Mais il faut savoir toujours se bien borner et [demeurer] fidèle à la maxime du sage Franklin : « Ne jamais trop payer pour son jouet⁷ ». Je lui écris donc aujourd'hui pour en arriver à une conclusion quelconque.

J'ai reçu de MacKay (premier envoi depuis novembre!) 20 £ au lieu de 100 £ que ce devrait être. Je ne puis que répéter que je suis gêné et harcelé par ce manque de fonds, autant qu'il est possible d'être, et que ma position en est des plus désagréables. Il semble n'avoir (ni Auguste) rien fait pour des poursuites à ce terme de Lochaber, terminé le 15. Et je ne sais pas encore s'il a payé, sous protêt et à temps, avant le 2 février, mes taxes à Saint-André! Sa correspondance est si irrégulière et incomplète!

Aimond est à me tourmenter pour 25 £ pour la maison du bedeau. Je vous ai écrit, n'est-ce pas, la mort de pauvre M^{me} Tainsh? Je n'ai aucun détail ni nouvelles directes du manoir.

Quant au *mandamus*, il a dû être rapporté à Aylmer le 25. La municipalité avait trois jours pour plaider. Ce délai passé, elle serait forclosée. Nous resterait une enquête *ex-parte* à faire, produire pièces authentiques et prouver par une couple de témoins, peut-être, ma possession de plusieurs lots, très divers de dimensions, dans les limites de Saint-André. Puis Roy monterait avec moi arguer la cause devant le juge McCord. S'ils contestent, serons peut-être obligés de monter en mars. Sinon, pourrions remettre en mai, pour me trouver en même temps au terme de circuit à Lochaber, 1-6 mai.

Pendant que j'écrivais M. Thibodeau m'est venu voir. Arrivé il y a deux jours, retourne demain ou mardi. M'a demandé de l'argent pour de l'avoine pour Spot, disant que M. MacKay lui avait dit qu'il ne pouvait lui en donner parce que personne ne payait, et qu'il ne pouvait

faire payer personne! Il me semble évident qu'il n'ose poursuivre; peut-être craint-il de se dépopulariser en le faisant; qu'il cherche à concilier tout le monde et n'a pas l'énergie de les tourmenter. Tous sont très bien là-haut. Toute la famille. Au manoir, tout en ordre. Aimond voudrait finir la maison du bedeau ce mois-ci.

Vous voilà à Washington, et M. Westcott vous y a rejoints. Il nous a écrit de New York, nous dit comment il y a vu et entendu Thalberg. Lui, si enthousiaste de musique, comme il aura joui! Puis au Capitole, vous êtes bien logés, tous quatre ensemble, bien accueillis, bien fêtés. Vous verrez ce grand bal de l'inauguration! Et l'inauguration elle-même, quel imposant spectacle! Cette succession, si simple et si grandiose tout à la fois, de premiers magistrats de 30 millions de souverains qui montent au Capitole et qui en sortent après quatre années, sans un mot de réplique, un soupçon d'hésitation. Tandis qu'en Europe, il faut d'horribles crises, de sanglantes révolutions pour effectuer ce même procédé. Comme ce spectacle doit étonner encore plus que nous les millions d'esclaves européens!

Nous avons perdu toute notre neige, par suite de deux ou trois dégels qui se sont succédé presque tout le mois. Depuis trois jours, il a gelé, et tombé 2 à 3 pouces de neige. Il faisait ce matin un temps charmant, ce que les Yankees appellent «brighth, clear, cool, and bracing». Thermomètre @ + 20 °. Je m'amusai pendant une heure à *ébaguer* mon verger. Rentrant avec une poche d'habit pleine, j'eus curiosité de compter : 150 œufs par bague⁸; 85 bagues : 12 750 œufs! Et je n'ai que 30 jeunes pommiers et peu de bagues. Que de millions et billions dans un grand verger négligé!

Merci des détails sur ce pauvre D^r Nancrède, votre dîner chez M. Marcy, etc.

Je prie M. Westcott, en repassant à New York, de m'y acheter chez l'agent Binninger & Co., Park (ou College) Place : 1 douzaine, n° 1, Catawba Dry Wine; chez Harper's, Vaux⁹, *Architecture*, 1 vol. 8°, 2 \$. S'informer des prix de pistolets et carabines à répétition (nouveau brevet) tirant 10 à 20 balles, coup sur coup, la charge et amorce contenue dans chaque balle, et *waterproof*. «Patent repeating Rifle», compagnie américaine. C'est encore mieux que Sharp's Patent et tout récent. Au reste, n'êtes-vous pas à la source suprême, le Patent Office? Enfin la graine de *Sorghum Saccharatum*.

L'encre est trop pâle à Washington. Peine à lire votre si bonne longue lettre. Tous en parfaite santé, vous serrant dans nos bras et sur nos cœurs. Faites mieux que nous, écrivez toujours. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Vous n'avez pas le temps de lire les débats du Parlement britannique, encore moins ceux du singe de Toronto. M. Roebuck veut annexer le territoire de baie d'Hudson à « ce Canada » et le coloniser, « afin qu'il soit d'autant d'importance dans le monde politique et industriel qu'il couvre d'espace sur la carte du nouveau monde et puisse par là servir de contrepoids aux États-Unis » (*sic!*) J'allais acheter sa photographie, exposée au vitrail de Dawson. Je m'en abstiendrai bien! Tous ces Anglais sont-ils niais d'ignorance et de préjugés. Que de rêves creux ne font-ils pas encore à cette heure! Faites donc rire les Statesmen de Washington en leur citant ce simple exemple des derniers débats à Westminster!

A.T. Millichamp, Esquire
Hartlebury, near Stourport
Worcestershire, England

Montreal (Lower Canada),
March 5th 1857

Dear Sir,

In the absence of my father, the Hon. L.-J. Papineau, who has passed the Winter south, in the United States, I beg to answer your letter of 24th December last.

My father has now for several years, withdrawn entirely from public and political life, and could be of no service to you in that career, and I [] that I speak his feelings and sentiments such as he would himself convey them to you, in saying that if your republican principles are so strong as you express it, as to deter you from entering the church and preferring emigration to America, it is not towards Canada that you should turn your hopes and your steps; but rather towards the United States, where republican sympathies and institutions might give free scope to your aspirations.

I have the honor to be, Sir, your most obedient servant.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol,
dimanche 8 mars 1857

Chers parents,

Il y aurait bien raison et juste cause de nous gronder, si tous avions été quinze jours sans vous écrire. Mais si je n'ai point écrit l'avant-dernier dimanche, je l'ai du moins fait le dernier dimanche, et Ézilda n'a-t-elle pas écrit sa lettre hebdomadaire? Et Marie donc! à New York, Philadelphie, et Washington? On aura négligé de vous les expédier de Philadelphie à Washington. (À cette dernière ville, nous avons adressé à «Webster House», faute d'avoir eu de vous une adresse plus spécifique, telle que n° et rue). Après votre départ de Washington, il y sera arrivé lettre d'Ézilda et de M. Judah. Quels ordres avez-vous laissés, pour qu'elles en reviennent à Philadelphie? Et M. Westcott aussi? Voyez-y.

J'ai reçu de MacKay, ces jours derniers, très longue lettre, compte de gestion, 27 \$, détails de la vente (un mois avant) pour taxes à Saint-André. Ces ventes (½ douzaine qui trouvèrent acheteurs sur une quarantaine d'annoncées) sont toutes nulles, tant le tout fut stupidement conduit par Gibeau. Il m'est évident qu'il y a plus de bêtise que de malice chez tous ces pauvres magisters ruraux. Aussi le gros volume du *Code municipal* de Drummond a tellement jeté le chaos dans toutes et chacune des corporations paroissiales, que les rouges même s'accordent avec les bleus pour, tous d'un commun accord, dès la première semaine de la session, crier qu'il faut tout rechanger et refondre, et retourner au système des Conseils de comté! Ainsi va le *pendulum* législatif qui, à chaque vibration annuelle ou bisannuelle, ajoute une couche

(*stratum*) nouvelle au bouleversement de notre révolution chaotique. Arriverons-nous jamais à une création et à un monde habitable? Du train que nous mène le «gouvernement responsable» depuis 17 ans, nous courons risque de rencontrer la comète que l'on annonce devoir prochainement heurter et éteindre notre globule terrestre, longtemps avant d'avoir créé notre monde social et politique, avant d'avoir organisé le vaste Empire anglo-canadien, démocratico-monarchique, que rêvent M. Roebuck, le ministère anglais et les adeptes de La Fontaine.

Marie a été bien plus sensible à vos reproches et à ceux de son père que l'imparfait qui vous écrit. Elle a pris à la lettre l'assurance que faute de nos lettres vous alliez perdre la moitié de la jouissance des fêtes d'inauguration. Je l'assure, moi, que toutes ces belles choses et personnes vous auront tous distraits et accaparés bientôt après vos lettres jetées à la poste. Je le souhaite, du moins.

J'ai réservé vos gazettes, que je vous adresse maintenant toutes sous une même enveloppe, ce jour, à Philadelphie.

La lettre de MacKay contenait l'envoi si touchant de ce pauvre cher frère, que je vous transmets sous ce pli après en avoir retranché ma part. Je vais lui répondre aussitôt que je pourrai y inclure une traite sur Londres. En attendant répondez-lui vous-même de suite, pour moi comme pour mère et vous. Ce me semble indiquer (indice bien important, s'il était vrai) un retour de sensibilité affectueuse. Et j'en cherche avidement la confirmation dans quelques taches sur la première page de sa lettre à vous, qui peuvent être des larmes! Pauvre frère!...

Notre ministère, qui a dit si peu dans le discours du gouverneur, nous ménageait une agréable surprise, et le voilà qui nous présente, coup sur coup, de grandes réformes et projets. Ligne hebdomadaire de vapeurs océaniques, siège permanent du gouvernement, et un million pour y élever un Capitole, mise en force dans tous les comptes et bureaux publics de la monnaie décimale (loi de Hincks), \$ et ¢, refonte et décentralisation judiciaire, puis une nouvelle loi municipale.

J'ai le premier volume de l'*Histoire de la Louisiane* par Gayarré. Je lis le deuxième volume (occupation espagnole) que m'a prêté M. Jacques Viger. Je voudrais ce volume, et le troisième qui devait nous dire l'américanisation après l'annexion aux États-Unis. Vous les trouverez peut-être (probablement) à Philadelphie. Ils ne sont pas à New York. Ont été imprimés à la Nouvelle-Orléans. Gayarré est venu ici l'an dernier et c'est de lui-même que M. Viger a reçu ce volume 2. Achetez-moi ces 2^e et 3^e volumes, je vous prie.

Avez-vous trouvé l'autobiographie de Frémont? Si vous ne l'avez pas rencontré à Washington, ne manquez donc pas de l'aller voir en passant dans New York. Et la graine de *Sorghum Saccharatum* au Patent Office? Cette plante qui va abolir l'esclavage! en nous dispensant du travail et du climat de l'esclave, dès que l'Algérie et les Indes anglaises et l'Afrique centrale nous auront de leur part fourni le coton. Dieu nous aide!

Buchanan, Cass et Floyd, vont-ils annexer Cuba, la Basse-Californie et encore une large tranche du Mexique? Oui, mais ils s'arrêteront là, et se garderont bien d'y ajouter un contrepoids d'Esquimaux! Avez-vous parlé un peu franchement et sérieusement à Cass? Il est trop vieux.

Marcy ira-t-il en ambassade? Ou rentre-t-il chez lui? Et Cushing?

Pas un mot de McDonnell à qui j'écrivis dimanche, le pressant. Curieux homme! Vous connaissez grande maison Blache et verger, rue La Montagne. Vendue cette semaine 2325 £, à

l'encan et grand concours¹⁰. J'en déduis que j'offre libéralement 1500 £ à McDonnell pour la moitié de son terrain. Il demandait 6000 £ à la Fabrique de l'église anglicane pour le tout!

M. et M^{me} Casimir Dessaulles, descendus chez Guillaume Lamothe, iront les amener ici demain s'ils veulent bien. M^{me} Laframboise, un garçon mercredi. Mère et fils en santé. À Lis Carol, santé parfaite. Sénateur Dessaulles à Toronto. Toute la plaidoirie à mon *mandamus* est en droit. Ergo, admission des faits avancés dans ma requête. Audition encore à fixer.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

23 000 œufs de chenilles arrachés des branches de mon petit verger. Mille amitiés et baisers. Écrivez toujours aux imparfaits.



À son père et sa mère

Lis Carol, dimanche
15 mars 1857

Chers parents,

Lettre de papa de Baltimore, le 8, reçue le 11. Ce même jour, Casimir Dessaulles et sa belle mariée arrivaient à Lis Carol pour y passer quelques jours. Ils parlent de nous quitter demain ou mardi. Sont allés à Saint-Vincent aujourd'hui, où madame a une sœur au couvent. Vous voyez comme tout change et se gâte dans ce monde et cette génération, puisque pendant que « les plus sages et éclairés des Américains doutent de la république », toutes les jeunes femmes (M^{me} Casimir Dessaulles ne fait pas exception) adorent les barbes de leurs maris en dépit de vos mauvais conseils de les leur arracher. Votre lettre leur a fait grand plaisir, et ils promettent de suivre tous vos bons conseils, hors celui de défigurer « la figure divine de l'homme ».

Chère Ézilda est partie mardi pour Verchères dans la voiture d'oncle curé qui avait ramené les pères Oblats qui y avaient fait la neuvaine. Elle ne m'a pas encore écrit depuis. Et il [y] en a un autre « qui ne m'a pas encore écrit », c'est très singulier. C'est maître McDonnell, qui n'a pas répondu à ma lettre pressante d'il y a quinze jours. J'en conclus qu'il n'aime pas à me donner un refus formel et qu'il tient à son absurde estimation de 5 à 6000 £! Le cottage et verger Rankin se vendent cette semaine prochaine; il est possible qu'ils me soient adjugés.

Je n'ai pas reçu les boutures d'acacia; je les guette; je crains qu'elles n'arrivent flétries ou gelées. Vous auriez peut-être mieux fait de les porter de suite à une couche chaude de Philadelphie, d'où vous les auriez apportées vous-même bien enracinées au printemps. Si elles m'arrivent, il me semble que je ne puis faire mieux que de les mettre ainsi chez Lunn, ou Cockburn, si (probable) je n'ai pas d'occasion pour l'Ottawa. Sorties de la tombe de Washington, ce sont de précieuses reliques.

Je voudrais bien pouvoir faire inviter par notre comité, au Congrès scientifique, des hommes comme Pierce et Marcy. Mais il a été déjà décidé que nous n'inviterions que des hommes de science et d'études. L'on avait d'abord proposé d'inviter tous les gouverneurs des États et des Provinces et le Cabinet de Washington.

Voyez comme l'américanisme nous gagne un peu plus chaque année. Notre sénat électif commence à s'organiser. Maintenant, le ministère de finance, tory, Cayley, qui combattit toujours le projet de Hincks, et qui l'a laissé lettre-morte depuis que Hincks l'avait enfin pu coucher parmi nos statuts il y a trois ans; ce Cayley introduit un bill pour obliger tous les comptes publics, à dater du 13 juin prochain, d'être tenus en dollars et centimes. Il est vrai que c'est par saccades, et à regret souvent et sans système ni principes, que le gouvernement se laisse entraîner peu à peu, à force d'efforts et de résistances, vers néanmoins l'assimilation, qui finira par l'annexion complète un jour. Ainsi, par un retour sur moi-même et vers le bon vieux temps du régime colonial, c'est vers Downing Street que le ministère tourne ses yeux et ses supplications en ce moment, et qu'abdiquant sa « responsabilité » si vantée et le « Self Government », il demande en grâce à la métropole de nous choisir une capitale pour les Canadas-Unis, vu « l'impossibilité » où nous sommes d'en faire nous-mêmes sagement et librement le choix. Les moutons de Québec, à qui l'on enlève ainsi la proie si convoitée, et à eux si solennellement promise, sont prêts néanmoins, dit-on, à se soumettre et à voter pour l'arbitrage de Downing Street! Quelle tourbe ignoble que ces Canucks pur-sang! Ils ramperont toujours.

MacKay est descendu il y a quelques jours à Saint-Eustache, avec sa femme et ce petit enfant de deux mois! Quels imprudents! Il est venu ici vendredi et a dîné avec nous. Il m'a dit qu'il avait réservé vos poursuites pour le terme de mai, 6 mai, à Lochaber. Dans le chaos d'idées et de législation qui nous obsèdent, nous voilà guéris, encore une fois, des municipalités de paroisses, et l'on va nous remettre sous le régime de celles de comté! Le changement sera peut-être assez prompt, pour enlever aux plaideurs tout remède contre les corporations actuelles pour tout comme le mal qu'elles ont fait et voulu faire! C'est de l'anarchie toute pure et du despotisme qui savoure de la Russie plus que de l'Angleterre, qui, malgré toutes ses fautes, respecte un peu des droits acquis, et pêche plutôt par un respect exagéré de la propriété. Ici, c'est du socialisme que l'on nous fait, sous les dehors menteurs de l'ordre et de la légalité.

MacKay ne m'a pas apporté d'argent, la chose dont je presse le plus. Je ne sais comment je sortirai d'embarras. Il faudra que je vous renvoie de ces bons du Central New York Rail Road, pour réaliser lors de votre passage de Philadelphie à Saratoga.

Judah m'a dit qu'il correspondait par télégraphe. Mes lettres ne lui apprenaient par conséquent rien. Il ne m'a pas dit qu'il songeait à aller au-devant de vous et de sa femme.

M^{me} Laframboise a été assez indisposée, mais c'est passé. Il y a beaucoup de croup et coqueluche en ville. Le petit d'Émery a eu le croup, l'un des petits Dorion. Les nôtres sont très bien. Tous vous embrassons tous trois de tout cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Nos regrets à M^{me} Judah et D^{lle} Burroughs.



The Hon^{ble} W. Cayley¹¹
Inspector General
Toronto

Montreal,
March 16th 1857

Sir,

I have seen with pleasure your intention of enforcing the statute in all public accounts rendered to Government. I suppose that it will apply to officers of justice as well as Customs, and that our Fee fund, and Court House duties in Lower Canada will have to be kept in decimal currency.

Can I then be allowed to suggest the propriety of extending its requirements at the same time to our tariffs of fees and taxes; which are now in Halifax currency, and will therefore make the entries in our books much more complicated if we have to refer continually to both currencies than if those tariffs were at once converted into the decimal. The opportunity is readily offered by the new Judicature Bill just introduced by the Hon. Mr. Cartier, in which a clause might be introduced to that effect.

Another most favorable opportunity of establishing the decimal currency, and making it familiar to the popular mind, is the entire remodeling of the Land Roll of most of Lower Canada by the commutation of tenure in the seigneuries. Let the Seigneurial Commission be instructed in forming the Cadastres to convert to old French *livre* currency into the new decimal, instead of the Halifax, and the People would at once begin to understand the simplicity and advantages of the change.

May I add one more remark? The French translator of the Currency Act, forgetting that cent was a specific term that signified (and could signify noting else) the one hundred part or fraction of the monetary unity, and applicable therefore to any decimal currency whatever might be the quantum of its unity; thought that as its translation *centime* applied in France to the 100th of the unity *franc*, he should not in America apply it to the 100th of our unity dollar and felt bound in consequence to coin a new word, *centin*, that sounds too much like *centime*, but that has lost, with its termination *ime* all sense and signification, and grammatical occurrence. On the other hand, it is true that the name Dollar, or Franc, or Florin, or of any other unity, is entirely arbitrary, and could well be translated if thought advisable. But why should it be here, with us? When the word Dollar, universally understood throughout the continent, is moreover so easily pronounced in french, and sounds so nearly alike in both languages? It is a great advantage, and one to be cultivated wherever possible that there are so many words common to both the english and the french languages; and such is the practice much at present in both countries. The word *piastre* is also used by the French in the Canada East, for the coin equivalent to our half-*livre*, and ought not to be given by the French in Canada to another and so different a coin.

The word dollar should therefore be preserved in the french version. Mill is Millime, dime is Decime; and can no more than centime be anything else according to the established rules of construction and terminations.

I beg you will pardon the liberty I have thus taken in addressing you. But I thought the occasion and the question too pertinent to abstain, and would be my apology.

I have the honor to be, Sir, your most obedient servant.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol, dimanche
22 mars 1857

Chers parents,

Depuis dimanche dernier, sommes rentrées dans le calme le plus absolu dans notre ermitage, calme qui effraie tant les mondains comme j'en connais et qui nous suffit pourtant à nous quatre, Marie, moi et les deux bijoux, parce que nous savons bien employer tous nos moments et ne permettons jamais à l'ennui de s'en mêler. Ou lundi, plutôt, je devrais dire, puisque c'est dans l'après-midi de ce jour que M. et M^{me} Casimir Dessaulles nous ont quittés pour retourner à Saint-Hyacinthe. Ils ont paru satisfaits de leur visite et elle nous a été certainement très agréable. C'est une charmante petite femme, enfant plutôt, mais qui malheureusement nous semble délicate, un peu trop. Le sénateur Dessaulles est revenu de Toronto jeudi et n'a fait que passer, arrêtant un instant à mon greffe. Il n'aime pas Toronto et encore moins les *Torontoniens*, qui aiment tant à fêter qu'ils n'osent inviter de dames à leurs dîners et qui, le lendemain, se contentent d'échanger leurs visites par des cartes jetées à la poste. Force brouillards, froids, poussés de la mer Ontario.

Reçue dépêche télégraphique, deux jours après la vente du lot Rankin à haut et puissant financier Renaud (redoutable compétiteur), qui le voulait pour agrandir son verger et déboucher sur les deux rues. Il lui coûta 925 £ (plus que valeur). Vous avez oublié (et beaucoup) leurs mérites respectifs, lorsque vous préférez ce lot à celui de McDonnell. Malheureusement, cet original s'enveloppe d'un mystère qui nous intrigue mais que je finis par désespérer de pénétrer, puisqu'il est demeuré absolument sourd, et muet, à mes deux pressantes lettres, du 1^{er} et du 15 courant, de nous donner une réponse immédiate quelconque! Il avait bien reçu celle de février à même adresse. Les deux dernières n'ont donc pu lui échapper. C'est incompréhensible pour nous. Et j'en conclus qu'il... je ne sais quoi! Les conjectures peuvent être multiples et sont toutes oiseuses. Le regrettons beaucoup. Il n'y a point d'affiches de louage ni de vente, ni sur place, ni dans les gazettes! Veut-il en faire une vraie mesure hantée ou quoi?

J'ai enfin reçu un mot d'Ézilda, avec lettre pour vous que j'ai expédiée. Elle ne me dit rien de Verchères ni de la famille : « comme les nouvelles sont rares ici, je n'ai rien à vous dire de l'endroit »! J'espère qu'elle vous en dit plus long. Je n'en sais pas davantage de Montebello, ni d'Aylmer. À M. Tainsh, avec nos condoléances, j'ai expédié *instantanément*, du bureau des messageries à celui de la poste, le paqueton précieux venu du tombeau de Washington, changeant l'enveloppe et rafraîchissant l'humidité du linge qui entourait ces précieuses boutures. Puissent-elles végéter et, plantées autour de notre chapelle funéraire, nous ombrager tous un jour. J'ai bien recommandé au jardinier d'y mettre tout son art et savoir-faire. J'espère MacKay

retourné à Papineauville, quoiqu'il ne m'ait pas encore écrit, et qu'il dût le faire en arrivant.

Gareau est encore venu cette semaine me demander la permission de couper de l'épinette (rouge et blanche) sur la réserve de Cooke, pendant les trois ou quatre semaines d'intervalle entre le charriage et l'encageage de son pin. J'ai dit oui, à tels prix, si Cooke vous dit oui aussi. MacKay me disait que le peu de neige et les grands dégels de février devaient nuire beaucoup à la sortie des bois. Gareau me dit, au contraire, que les chemins sont magnifiques dans la forêt et qu'il tire et tirera tout son bois facilement. MacKay n'a mot de Taylor; Gareau en a vague rapport qu'il travaillait vers le lac [], mi-chemin entre lac Papineau et le fleuve.

Il y a doute maintenant si les municipalités de paroisse seront abolies durant cette session ou si l'on attendra à la suivante. Depuis quatre jours, l'Assemblée se débat sur la question du siège du gouvernement, comme la plus importante qu'il puisse y avoir; l'indépendance, l'annexion, ne les agiteraient pas davantage. Le ministère en est ébranlé dans ses fondements. Quelles vagueries! Le seul côté sérieux, c'est l'abdication *pro tanto* de leur « responsabilité » et « Self Government », en faveur de Downing Street que l'on supplie de reprendre rênes et fouet! Il est bon de s'y arrêter et d'en stigmatiser le ministère actuel.

Vous ne voulez plus que je vous envoie de nos journaux. Ils vous ennuiant, ou vous font honte à l'étranger. Ils sont bien insignifiants en effet. Et je suppose que le *Weekly Herald* vous suffit amplement, pour tenir note des quelques événements principaux.

Pour une fois le Grand Tronc est calomnié! Ce n'est pas « cette compagnie anglaise » qui nous massacre cette fois, mais une compagnie américo-canadienne, en intime alliance et continuation du Grand Central de New York, dont vous et votre fils êtes actionnaires et par conséquent avez votre part de responsabilité dans cette catastrophe. L'éveil est donné dans la législature de Toronto, et l'on va y bâcler de suite un statut très sévère pour l'inspection et contrôle des chemins de fer, de leurs ponts, chaussées, chars et locomotives, ainsi que pour ceux des voitures d'eau, vapeurs. C'est sur le *Great Western* qu'est arrivé l'accident qui traverse le Niagara par ce fameux pont suspendu et qui va se terminer vis-à-vis le Détroit. Et, encore une fois, ces bons Anglais que vous accusez de barbarisme sur les côtes de la Chine, vous voyez qu'avec Cobden ils répudient et condamnent l'échauffourée d'un simple amiral, et qu'ils vont rebâtir Canton et faire des excuses aux Célestiaux. Le diable même n'est pas aussi méchant qu'on se l'imagine.

Quand quittez-vous Philadelphie pour New York? Que nous le sachions un peu d'avance, pour que notre correspondance n'aille pas en désarroi comme pendant votre voyage à Washington.

M. Westcott n'a pas soufflé mot de ses contrariétés et chagrins, mais Marie devine bien par la teneur de ses lettres que son voyage de Washington l'a peu amusé. Elle devine « qu'il a été indisposé et qu'il ne s'y est pas plu ». Dites-moi privément de quelle nièce vous parliez.

Le 2^e volume de Gayarré est plein d'intérêt. Pendant que le Canada succombait sous le Traité de cession, la Louisiane s'insurgeait! Ses « citoyens français » repoussaient le despotisme espagnol. Aubry, digne vice-roi de Louis XV, dénonçait ensuite au gouverneur espagnol-irlandais O'Reilly les créoles ses compatriotes, qui avaient chassé le premier gouverneur Ulloa, et les regardait fusiller! faute d'un bourreau qui voulût les pendre. Un pauvre esclave noir à qui l'on promettait sa liberté, se coupa le poignet plutôt que de se faire bourreau! Aubry

s'embarqua pour France avec ses soldats. La mer (Dieu le voulait!) l'engloutit. C'est une noble page d'histoire. Son écho devait sonner autour de Montgomery, Carroll et Franklin? Que de mystère chez nous! Qui le débrouillera? Vous faites allusion aux archives secrètes de Washington; le Congrès continental devait en savoir plus long que nous n'en savons. C'est à fouiller, avec ardeur et vénération.

J'envoie demain votre lettre à Lactance. J'y ajoute quelques lignes. Une lettre de chère Ella à sa chère tante. Elle en parle souvent, et de ses pépé et mémé. Elle grandit beaucoup. Baby se développe aussi corporellement et intellectuellement. Je voudrais bien voir sorties ses incisives supérieures. Il est trop bon, trop riant, le petit coquin. Nos respects et amitiés à M^{me} Judah. Nous vous embrassons de tout notre cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

L'hiver recommence : un pied de neige hier! N'avez-vous pas eu de rapports avec O'Callaghan? Vous verrez Bidwell. Frémont sera candidat... et président, et c'est lui qui vous annexera. Jamais les hommes du Sud et les traîtres, leurs alliés du Nord, ne le voudraient. C'est par trop évident. Buchanan et son parti annexeront au Sud, et toujours au Sud.

Vaux fut l'associé de Downing. J'ai son volume; ne l'achetez donc pas. Achetez 1 ou 2 douzaines du plus vieux «Dry Catawba», chez Beninger & Co., si pas trop cher, 8 \$ à 10 \$. Pour carabine, j'y verrai plus tard. *Sorghum Saccharatum*! Le tocsin de mort de l'esclavage! Ah! Ne l'oubliez pas! Et c'est tout, hors l'argent.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
477 Walnut Street
Philadelphie

Lis Carol, dimanche
29 mars 1857

Chers parents,

Voilà aujourd'hui la première journée printanière que nous ayons eue, le premier soleil. Tout février et tout mars ont été on ne peut plus désagréables : toujours sombres, humides, glacés, et fondant un si peu, presque tous les jours, avec alternatives de quelques grains de pluie et quelques flocons de neige, que nous n'avions ni hiver ni printemps. Température malsaine et attristante, qui a fait mourir foule de vieillards : M. Gérard 90, M. de Chantal 90, M. Jobin, du faubourg Saint-Laurent, le père Cardinal, etc., sans compter foule de jeunes aussi, de fièvres scarlatines, typhus, grippe. Nous doublons de précautions à Lis Carol. Et parents, enfants, serveurs se médicamentent par précaution, *secundum artem carissimae matris Juliae Bruneau-Papineau*¹². Va-t-elle se réjouir et nous féliciter du succès, à la longue, de tant de sermons hygiéniques qui semblaient jusqu'ici perdus dans le désert! Ce qui me donne le plus de bile, je pense, c'est la perversité des propriétaires qui rêvent El Dorado du siège du gouvernement pour notre Montréal, et qui en conséquence demandent tous des prix fabuleux pour un coin

de terre où je puisse asseoir ma cabane. Déception suit déception, et nos efforts n'aboutissent encore à rien.

Lettre de MacKay hier avec des projets de contrat à signer, dont les termes sont toujours à varier sans conclusions. C'est Gareau, c'est Deschâtelets, etc. Il m'envoie 40 \$ au lieu de 400 \$; assez pour payer l'escompte de billets à renouveler, sans pouvoir rien acquitter qui vaille mention.

Major est venu juste à propos le lendemain de la réception de vos graines par l'obligeance de M. Judah, pour les emporter et les remettre à M. Tainsh. J'ai présumé garder les doubles pour moi. Des quatre paquets de *Sorghum*, deux à semer sur couches et en plein champ à Montebello, un à Lis Carol, mais que ferai-je du quatrième? Voulez-vous que je les confie aux mains habiles de Cooper et de Shepherd?

Major va descendre 600 cordes de bois à Montréal ce printemps; il désire me descendre mes 600, malgré ses promesses et ses plaintes de l'an dernier, qu'il y perdait, qu'on ne l'y prendrait plus.

Êtes-vous bénéficiaire de la chapelle Saint-André? La Fabrique, poussée par Gibeau, s'est vengée à Noël en y vendant vos deux bancs seigneuriaux.

MacKay dit que Benjamin ayant porté du blé au moulin de Plantagenet, le meunier lui avait dit avoir moulu cet hiver 1000 minots de blé venant de votre seigneurie! Ajoutez, dit MacKay, ce qui s'en porte à L'Original et vous jugerez si vous devriez améliorer votre moulin!

Avec grand plaisir, j'aurais traduit et publié la lettre de donation de M. Peabody, si vous vous étiez donné la peine de m'adresser une coupe du journal de Washington ou Baltimore qui la contenait. Où vouliez-vous que je le prenne ici?

En arrivant, M. Judah s'est mis en tournée seigneuriale. Je ne l'ai pu voir. Mais dès son retour, je ne manquerai pas de lui porter le volume de Christie. J'ai écrit à MacKay de me donner les volumes qui manquent des *Transactions Agricultural...* de New York.

Vous ne m'avez pas bien compris. Le comité du Congrès scientifique a décidé qu'ils ne feraient point d'invitations politiques ni littéraires, mais d'hommes scientifiques seulement. Je ne dis pas pourtant que nous ne ferons pas plus tard quelques exceptions pour des hommes hors ligne comme Pierce, Buchanan.

Oui, ce fut Farinelli qui guérit Philippe V d'Espagne, fut son Premier ministre; mais pas par son violon, mais son chant, sa voix. Chanteur miraculeux¹³!

Ézilda ne revient pas et n'a écrit qu'un mot. L'attendons bien pourtant hier. Au reste, point d'inquiétude. Elle s'amuse bien. Et la glace, encore excellente, le sera pour quinzaine encore au moins. Elle est très pure et a près de 4 pieds d'épaisseur cette année! Elle m'a envoyé la lettre ci-incluse, pour vous la faire parvenir.

Tim nous quitte demain pour se faire voiturier de place. Il le regrettera et nous reviendra plus tard. En attendant, avons attrapé le noir de Laframboise, Bristol, sortant de l'hôpital Saint-Patrice, et il vient demain remplacer Tim. Il prétend nous servir de cocher et de jardinier tout à la fois! Je doute qu'il puisse faire face à tant d'ouvrage.

Qu'est devenu votre ami de Norristown ou Germantown, M. Sherwood et sa famille?

Vous visiterez les jardins botaniques Bertham avant de quitter Philadelphie?

Notera-t-on à Washington les événements de Terre-Neuve, et la convention entre

l'Angleterre et la France? Les gazettes américaines en parlent-elles un peu? Ils envoient des délégués en Angleterre et au Canada. Et il y a déjà avis de motion au Conseil législatif à Toronto pour considérer la question.

Que dit maintenant le D^r Meigs d'Azélie et de sa guérison? A-t-elle encore besoin de ses soins? Prescrira-t-il régime, etc., à votre départ? Quand venez-vous à New York? Bientôt?

Avons hâte de vous revoir à Lis Carol. Écrivez d'avance, à M. et M^{me} Westcott, quand vous attendre.

Adieu, mille baisers de tous à tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Care of Mrs. James Porter
135 West Fourteenth St.
City of New York

Cour de circuit,
lundi 13 avril 1857

Je reçois ce matin la vôtre du 9. Comme je vois que vous n'avez pas reçu la lettre que je vous ai adressée chez les Porter, et que vous parlez de m'acheter des Sparkling Catawba (que je redoute), je m'empresse de vous dire qu'au contraire c'est du Dry Catawba (préparé comme le hock et non mousseux) que je vous ai demandé. Une douzaine. Le trouverez chez Bining & Co., College (ou Park) Place, je crois. Voyez le *Directory*.

Aussi chez Edward Dix & Co., libraires, n° [] Broadway, un volume sur les vivariums pour salons, prix 1 \$; et un autre volume *Adornments of Houses of taste*, etc., 2,50 \$. J'oublie maintenant le titre exact, mais les prix et sujets de ces deux volumes vous les indiquent assez.

Tous bien. Je ne puis [rien] dire de plus. M. Westcott est à New York. Vous pourrez le rencontrer en trouvant son adresse au bureau de M. North, son neveu, secrétaire du chemin de fer de l'Hudson, 68 Warren Street.

J'ai adressé ma lettre précédente aux soins de M^{me} Porter, 126 West, 14th St. Vous datez 136. J'adresse celle-ci 136. Tâchez de retrouver l'autre.

Nos respects et amitiés. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol,
dimanche 19 avril 1857

J'ai si peu à dire depuis ma dernière et suis si fatigué du travail qui commence au jardin, outre que j'écris aujourd'hui à Lyon pour y faire parvenir 40 £ à pauvre frère, que je vais vous faire la plus courte lettre possible.

J'écris surtout pour vous presser (si le D^r Meigs ne m'a pas déjà anticipé) de faire boire à Azélie, tous les jours que vous serez à Saratoga, de l'eau de Hamilton Spring (derrière le Congress Hall), ferrugineuse et tonique, trois fois par jour, un gobelet avant chaque repas.

Ne manquez pas aussi de laisser à M. Westcott les 200 \$ que vous lui devez.

Ella écrit sa lettre à mémé, que j'inclurai dans ma présente.

La navigation est ouverte à Montréal. Trois vapeurs sont entrés au port hier soir. Celle du lac Champlain ne peut s'ouvrir avant 8 ou 10 jours de cette date. Vous devrez l'apprendre aussi facilement par Whitehall que nous par Rouses Point, je pense. Vous attendrez ses vapeurs, je suppose, pour traverser le lac? Arrêtez-vous à Albany en passant? Ou père y retourne-t-il seul de Saratoga?

Présentez nos meilleures amitiés à la famille et à tous les amis à Saratoga. Pressez sérieusement le chancelier et sa famille de venir cet été à Montréal et à Montebello. Je suis sûr que ce leur serait agréable. Au prochain revoir, à la fin! Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Baby a enfin ses deux incisives supérieures (qui l'ont tourmenté tout l'hiver). Avant-hier et hier. Deux larges pelles, d'après son père.



Mlle Ézilda Papineau
Montebello

Lis Carol,
lundi 11 mai 1857

Ma chère Ézilda,

Tu as été trop bonne et trop ponctuelle, pour que je retarde d'un jour à répondre à ta lettre si bienvenue du 9, reçue ce matin seulement. Sommes heureux de vous savoir rentrés au logis, tous sains et saufs (le bagage inclus, je suppose, puisque tu n'en parles pas), et surtout que vous le trouvez tout peigné et brossé par la prévoyance de la bonne Marguerite à y faire le bredas avant votre arrivée.

Quelle belle chose que ce chemin de fer! Quelle perfection il aura, lorsqu'il atteindra le quai même du vapeur à Grenville! Je doute pourtant que tout le fret que toi et moi lui fournirons, suffise pour l'empêcher de faire banqueroute et d'arrêter si le malheur voulait qu'il en fût ainsi. Nous ne pourrions graisser ses roues pendant 24 heures avec nos grosses affaires.

Je n'ai pas encore de nouvelle de M^{lle} de Couagne et de sa cuisinière, quoique j'en aie parlé à Adolphe et aussi au D^r de Couagne.

J'envoie ci-inclus les peignes de mère (ou au moins un pour ne pas faire port double). L'autre suivrait.

Cher papa s'occupe d'abord de faire payer (ou saisir) Taylor et son bois. Puis il arrange avec Fortin jeune et il fait couper les pivots des noyers en pépinière; il apprend tout ce qu'il peut de mon *mandamus*; il gronde Aimond et lui ronge les ongles, voire même les bras. Puis il me fait dire si tout mon bois est charrié, cordé, mesuré, et à quelle époque la plus éloignée possible il me le faut faire descendre, vu que je n'ai pas encore acheté mon *home*, où je le voudrais faire débarquer et empiler. Major ne serait pas raisonnable de ne pas me l'amener à Bonsecours pour 2 \$ la corde, si cela me convenait mieux qu'à Griffintown.

Chère Ella pleura deux ou trois fois dans la journée après le départ de ses chers pépé et mémé, et *aunties*. Elle les embrasse de tout son petit cœur. Ses parents en font autant.

Après trois journées de grandes chaleurs de juin, qui ont fait ouvrir tous les bourgeons des arbres et poussé l'herbe de 3 ou 4 pouces! la nuit dernière nous a donné près d'un pouce d'épais de glace, et quelques grains de neige! Faites donc des jardins après cela. Au lieu de semer aujourd'hui en pleine terre, je me suis mis à une nouvelle série de couches chaudes, au cas que la comète ne nous permette d'autre culture, de tout l'été, que sous des verres!

La hausse et la baisse dans nos espérances d'achat de maison s'alternent comme les variations de la température : samedi, tout était en noir; aujourd'hui, tout est redevenu couleur de rose. Trois propriétés s'avancent sous nos doigts à prix raisonnables. Nous n'avons plus, ce me semble, que l'embarras du choix! Demain peut-être, le kaléidoscope aura tourné. Cela m'impatiente, et j'ai hâte d'en finir. J'appelle M. Westcott à Montréal pour nous y aider.

Ma Cour a commencé ce matin. Bien difficile de remplir ton mémoire d'ici à 8 jours.

Mille baisers et amitiés à vous tous. Ton frère affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol,
dimanche 17 mai 1857

Chers parents,

Le bon M. Westcott que nous avons télégraphié de venir nous aider à un choix de maison, au moment où l'on nous pressait de conclure, nous est arrivé depuis mercredi. Et pourtant le choix n'est pas encore arrêté! Mais ça viendra, j'espère.

Vous avez reçu les quarts (3) de ciment, achetés chez Brewster et Mulholland. Des pots à fleurs, chose étonnante, sont toujours très rares et difficiles à trouver dans Montréal. J'ai cherché en vain chez tous les épiciers qui ont coutume de s'en assortir. C'est un seul facteur de Saint-Eustache qui les approvisionne. Ne pourriez-vous pas les demander là de lui directement? Il pourrait les porter au Lac des Deux-Montagnes (ou Pointe-aux-Anglais), ou à

Sainte-Anne peut-être où le *Lady Simpson* le prendrait en passant.

Tous mes moments sont si préoccupés par pas et démarches, pensées et rencontres pour achat de logis, que je n'ai pas eu le temps de courir pour les achats d'Ézilda. Je me hâte d'en finir, pour vaquer à autres choses. Je vais portant voir le tapissier sans faute ces jours-ci.

Taylor va vous donner plus de 600 \$ que vous m'enverrez pour rencontrer le billet de la Banque du peuple de 100 £, et celui de la banque de Molson de 59 £, qui deviennent dus tous deux en juin.

Il vaut beaucoup mieux mettre deux ou trois couches fines de ciment l'une sur l'autre, qu'une seule épaisse, afin de boucher l'une par l'autre les crevasses qui s'y font toujours en séchant.

Je crois qu'avant la fin de cette semaine je serai en état de vous écrire d'expédier mon bois parce que je saurai si je dois le débarquer et empiler ici, ou à l'autre bout de la ville. Si c'est ici, il faut que Major consente à me l'amener à Bonsecours pour 2 \$ seulement, ou je serai obligé de faire marché avec quelque autre marin moins pirate?

Révérénd M. Adamson vous a adressé une lettre très polie, en remerciement du catalogue de Philadelphie, et une copie du catalogue de notre bibliothèque parlementaire qui vient d'être imprimé, gros volume plus épais encore que celui de Philadelphie. M. Westcott, Marie, les enfants, vous embrassent tous de tout cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Gareau a-t-il hypothéqué et signé?



À son père

Lis Carol,
mardi 19 mai 1857

Cher papa,

Il ne faut pas attendre Taylor, ce me semble, davantage. Il a eu deux ans à payer. Et s'il est en état de donner 400 \$ comptant, il peut tout aussi bien payer le tout si ce n'est que 500 \$, comme vous le calculez. Je comptais, moi, sur 600 \$. Si vous lui avez promis crédit pour cette balance, alors ayez au moins un billet à trois mois, en bonne et due forme, avec bon endossement, que je puisse le faire passer et escompter à la banque et en retirer de suite la valeur. Ces billets qui deviennent dus en juin sont trop importants pour que vous ne fassiez pas tout pour les rencontrer et acquitter.

C'est comme pour Gareau : MacKay a dû depuis trois semaines lui faire signer son contrat, qu'il a, sous un prétexte ou un autre, négligé de signer tout l'hiver. La seule garantie réelle, c'est le paiement avant l'exportation (c'est-à-dire sortie de la seigneurie); la meilleure ensuite, c'est l'hypothèque sur leurs biens-fonds. La plus faible (et Belle, l'agent du gouvernement ici me le dit), c'est la promesse de nous payer après la vente des bois sur « le passeport assermenté de l'inspecteur des bois du gouvernement ». Ainsi, il faut bien arrêter et saisir les bois de Gareau, s'il n'a pas signé ce contrat hypothécaire.

Cooke a-t-il fait du bois carré cet hiver? Il aurait, dans ce cas – au delà de ce qu'il vous doit et paye – le même bonus à me payer que l'an dernier.

Le pauvre Thivierge me semble s'alarmer bien inutilement. Il restera toujours beaucoup de bois de scierie après l'exploitation du bois carré par Taylor. C'est néanmoins plus dans notre intérêt, son exploitation, que celle de Taylor, de beaucoup; et dans l'intérêt des colons. C'est donc à voir et calculer entre vous et moi, sur les meilleures informations à recueillir, si Taylor doit être limité à une année ou deux de plus, et pas davantage, afin de ne pas nuire au bail de Thivierge qui nous est très favorable?

M^{me} Judah recommande de préférence le tapissier français Gauthier (toujours si occupé), au jeune tapissier Ives[?], qu'elle me dit connaître tous deux. Je le verrai.

Dawson a fait encadrer toutes les gravures admirablement et à bon marché. Je les lui ferai emballer toutes ensemble avec celles de chez M^{me} Cherrier.

Où en est la maison du bedeau? Et quelle mine?

Je vais donc stipuler ici pour l'affrètement de mon bois de corde. Comment peut-il ne s'en trouver que 38 au lieu des 50 stipulées? Au reste, c'est assez.

J'espère que je pourrai dans ma prochaine vous annoncer que nous avons nouveau logis ou que tout est rompu. La maison Lamothe est trop chère de 500 £; c'est trop à jeter.

Mille amitiés aux habitants chéris du château de Montebello. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

La locomotive du Long-Sault se brisait au lendemain de votre passage et n'a pas marché depuis! Elle doit recommencer demain. Abbott est très content de 50 \$, gain net de la semaine qu'elle a marché. Il pense réussir.



À son père et sa mère

Lis Carol,
dimanche 24 mai 1857

Chers parents,

Je n'ai pas encore pu fréter une barge pour aller chercher mon bois. Dans tous les cas, je vous envoie d'avance deux blancs de connaissance, que vous ferez signer par le capitaine de la barge, et dont il gardera un double, et vous, l'autre pour moi. Vous aurez le soin d'y bien remplir tous les blancs, tels que je les indique au crayon suivant le cas, afin que, s'ils en perdent en route comme ils ont fait jadis, ils aient à le payer cette fois. À moins qu'ils n'y objectent absolument, vous tâcherez d'insérer l'obligation de décharger au quai de Bonsecours à Montréal, vu qu'ils préfèrent ordinairement décharger à Griffintown.

Après les fortes gelées des 12 et 13 du courant, nous sommes depuis le 20 en plein été; nuits même sont chaudes, les journées, oppressives. Quel climat! Aussi, faut voir l'ombrage s'étendre sous les arbres, les feuilles s'agrandir d'un pouce par 24 heures. Ce n'est qu'hier que nous avons semé une partie du jardin. Si nous avons maintenant chaleurs et sécheresse, avant que l'herbe n'ait poussé, nous n'aurons point de foin encore cette année.

J'ai rencontré le Père Bourassa et son frère dans la rue, qui m'ont dit avoir passé par Montebello, en route pour L'Acadie.

J'ai ordonné les épiceries pour Ézilda, et les effets de chez Hagar. Le sucre est à 18 et 20 s. N'y a-t-il pas moyen de faire avec moins de trois quarts? Un de sucre écrasé, gros grain, et un de sucre en poudre, fin (sans pains), ne suffiraient-ils pas? Ou ne vous en reste-t-il pas de pains? Faites-moi connaître, bien en détail, tous les arrivages d'effets. Ceci s'adresse autant à Ézilda qu'à père!

Il faut insister pour que Taylor paie de suite tout le prix de son bois, ainsi que pour la rentrée de toutes autres dettes, Gareau, Cooke, etc., vu qu'il vous est impossible et à moi de faire face ici même, sans parler de là-haut, à toutes les pressantes dettes qui nous obsèdent. Fin de juin, voilà 160 £ de billets à rencontrer. Avec quoi? Ce devient de plus en plus inquiétant et tourmentant. Mussen m'envoie demander une vingtaine de £ dus, deux fois par semaine!

Sommes en santé et dans le plus grand et sale bredas. Tout en cendre, poussière, chaux, confusion et désordre. Heureusement que les enfants peuvent se réfugier en plein air et au soleil. Leur teint s'anime, se colore presque. Il les y faut tenir tout l'été, pour les fortifier. Parlent de me quitter au 1^{er} juin avec M. Westcott. Mille amitiés à vous tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

J'ai engagé Émery pour vos cadastres, à la suite de ceux des Dessaulles, pour la fin juillet.



À son père et sa mère

Lis Carol,
dimanche 31 mai 1857

Chers parents,

Vous vous vengez de mes courtes lettres en ne m'en envoyant aucune, ni courtes ni longues! Et pourtant, je cherche à m'excuser (au milieu d'un surcroît d'occupations par suite d'un cours diplomatique qui doit incessamment aboutir à l'acquisition d'un château, ou villa magnifique) par des envois et expéditions successives des achats commandés. Vous avez reçu les effets d'épicerie d'Hutchison? de ferronnerie d'Hagar? le ciment de Brewster? Tous les articles reçus correspondent-ils avec les factures ou connaissances? S'ils s'en trouvent d'écartés, vous devez m'en donner avis immédiat!

Mère a été sévèrement malade d'érysipèle; le silence de père indique peut-être que lui aussi est malade, et pourtant n'en n'apprenons rien que par des rumeurs dans les rues! Azélie écrit une longue lettre à Marie, il y a trois jours, où il n'est question que de rubans, et ne dit rien de la maladie de maman. Nous n'y comprenons rien. Tirez-nous d'inquiétude.

MacKay n'a pas encore paru. Mais il est anticipé par l'envoi d'effets d'Azélie par le Père Bourassa.

J'ai fait marché avec Dickenson pour descendre mes 35 cordes bois jusqu'au Marché Bonsecours pour 2,25 \$ la corde, et je lui ai dit de l'aller chercher de suite. Dès qu'il arrivera chez vous, écrivez-moi pour que je retienne force charretiers d'avance. Dès qu'il partira, écrivez

encore pour que je guette son arrivée à l'heure précise et n'encombre pas le quai, et que la police n'intervienne point. S'il n'arrive pas d'ici à mercredi, écrivez encore, que je le stimule.

Avons tant hésité, tant négocié, tout manqué, tant rompu qu'il est inutile de rien dire avant contrat signé. Suffit (entre nous) de vous souffler que nous allons probablement posséder la villa de feu l'honorable John Richardson, à la traverse de Longueuil, faubourg Québec, grande maison pierre de taille, cottage de jardinier en pierre, écuries en pierre, remises, glacières, en bois, grand mur brique à espaliers, jardins, 2 arpents et plus, haute futaie, vue de fleuve incomparable, pour 9000 \$, en paiements de 9 années. Aux quartiers Saint-Antoine et Sherbrooke, elle en vaudrait 12 000 \$ ou 14 000 \$. M. Westcott m'avance les paiements annuels, jusqu'à ce qu'il vous plaise m'en prêter une partie sur le capital de lods et ventes, lorsque vous le toucherez; ou le tout, si vous ne pouvez lui aider. Je vous donnerai hypothèques à l'un et à l'autre. Après tout, j'en souffle trop; si le vent souffle ce dernier rêve comme tant d'autres avant. Sommes pourtant à rédiger l'acte et à courir depuis deux jours à la recherche d'un arpenteur. Ça donc l'air conclu.

Mot de tante Malhiot, ni de ses projets.

Les gravures sont toutes encadrées, hors celle de Washington, et le sont très joliment. Je les ferai toutes emballer, ensemble celles de chez M. Cherrier, et expédierai probablement cette semaine.

Sera-ce un quart (ou demi-quart) que j'achèterai de sucre en fleur? Redpath (*Sugar Refinery*) n'en aura que dans une dizaine de jours.

Je ne peux recommander que Gauthier l'aîné pour tapisser le grand salon. Il me promet de monter dans une quinzaine, après ses engagements préalables.

J'avais dit à Aimond d'aligner maison du bedeau sur celle de Taillefer que vous m'aviez dit être sur la bonne ligne quoiqu'elle me parût, à l'œil, encore trop rapprochée du chemin.

M. Westcott parle de m'enlever femme et enfants vers la fin de la semaine. Chère Marie s'est donné beaucoup de trouble et encore plus de fatigue, à nettoyer la vieille maison de M^{me} Connelly comme si elle voulait en renouveler le bail pour dix ans. C'était bien inutile, ce me semble. Mais les dames découvrent sous les tapis des morceaux de poussières et décombres.

Malgré mes réitérations, l'on persiste à m'adresser deux exemplaires du *National*, le vôtre et le mien. Vous l'adresse-t-on en sus directement? Recevez-vous le *Weekly Herald*?

Les commissaires seigneuriaux semblent décidés à ne pas indemniser pour la banalité! même s'il y a preuve faite! À plus forte raison, là où les seigneurs ne font rien valoir. Émery travaille à prévenir tant de maux. Il va passer de chez Pangman, M^{me} Viger, chez les Dessaulles, pour monter chez vous pas avant juillet. Faites du travail préliminaire. Établissez par exemple (par et pour vous-même), ce que je crains que Dumas n'ait déjà fait à sa façon, la valeur du blé d'après les livres des marchands de l'endroit, Cooke, Cole, Beaudry, Tucker, MacKay, Major. Ils ne veulent (les commissaires) n'allouer que 6/3, dans la plupart des seigneuries, comme prix moyen du blé. J'ai dit à Dumas cet hiver que le prix était toujours plus élevé sur l'Ottawa qu'à Montréal, à cause des chantiers. Voyez tous ces marchands après la clause de l'Acte seigneurial à cet égard. Qu'il y aurait à dire sur ces questions seigneuriales, en conversation; par lettre, impossible. Ainsi, à propos d'une requête-protêt, que M^{me} Masson, me dit-on, et quelques seigneurs vont envoyer (et que je refuse de signer à cette époque) contre l'arbitraire de la Cour de commissaires et l'Acte d'amendements de 1856. C'est trop tard et n'avons plus d'appel à

faire à la législature. C'est aux tribunaux réguliers (tant coloniaux qu'au Conseil privé) qu'il en faudra appeler lorsque tous les cadastres auront été faits, et que les seigneurs volés auront suffisamment réalisé le mal pour le sentir et se coaliser sérieusement et effectivement pour le combattre. Je crains que Dessaulles ne s'y laisse prendre et n'aille appuyer cette requête dans le sénat. Je vais lui écrire un mot.

Taylor paie? Cooke paie? Gareau? etc. Je ne peux lancer Roy vers Aylmer et l'argument de mon *mandamus*. C'est provoquant. Je ne sais que penser du juge McCord et de son inaction et silence. Nous vous souhaitons santé, et vous embrassons mille fois. Mais écrivez! Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Hon. L.-J. Papineau
Montebello
privée

Montréal, 4 juin 1857

Cher papa,

Je viens de recevoir de maman la lettre que je vous inclus, ainsi qu'une copie pour vous de la réponse que je lui fais et que j'envoie par la même malle. Je crois devoir vous les transmettre sans vouloir pourtant y ajouter un mot de commentaires; je n'en ai pas le cœur! L'injustice est trop évidente et trop déraisonnable, pour que je lui offre d'autre défense. Moins nous en parlerons, mieux ce sera. Ce sont de ces tristes épisodes qui ne devraient jamais se présenter au sein des familles.

La propriété Richardson est à nous. J'ai signé le contrat hier; leur ai payé les premiers 1000 \$. J'ai neuf ans à payer les autres 8000 \$. C'est un bon marché. Elle vaut peut-être intrinsèquement 12 000 \$. Elle en vaudrait certainement 16 000 £ si elle était située à la montagne, ou au faubourg Saint-Antoine. Elle est parfaitement située pour nous. Je crois que M. Westcott, suivant sa présente intention, pourra facilement m'en prêter tout le capital. Vous devez la connaître. Les fondations de ses bâtisses furent construites par les Français et sont inébranlables, en ciment indestructible. À l'encoignure de la traverse de Longueuil, à 5 ou 6 arpents en-dedans des cent-chaînes ou barrières de péage.

M. MacKay m'a remis les 450 \$. Ils seront bien utiles et bien employés au paiement des deux billets de banque, et de comptes criards dans le cours de ce mois.

M. Westcott, Marie et les enfants partiront lundi pour Saratoga. Ils voulaient voir l'achat de la maison accompli.

M. MacKay part à midi pour Saint-Eustache, devant monter lundi à Montebello, où il remettra un petit paquet pour Azélie. Qu'il envoie de suite à Taylor, le registrateur, l'hypothèque donnée par Gareau.

Vous savez ce que je pense de l'alliance d'Azélie. C'est fait, il n'y a plus lieu à commentaires.

Elle devrait être libre dans son choix. À elle toute la responsabilité. À nous les regrets. Puisse-t-elle ne jamais les partager! J'en supplie bien sincèrement la Providence, de tout mon cœur de frère! Nous devons, nous devons faire tout le possible pour que son établissement soit aussi respectable et aisé qu'il le comporte.

Pauvre Ézilda s'est tourmentée en voyant arriver tant de sucre-pain et de sucre-cristallisé, sans une pincée de sucre-fleur. Elle m'a donc jeté à la figure une cuillerée de mon beau sucre-cristallisé! Je croyais pourtant lui avoir écrit qu'il n'y avait pas encore à Montréal de sucre-fleur, mais que dès qu'il y en aurait (sous 15 jours), je lui en enverrais un quart.

Les trois quarts de ciment sont-ils reçus?

La machine à glace, le diamant à vitre suivront dès que je les recevrai. Je vais expédier, aujourd'hui ou demain, les médicaments. Que chère Ézilda continue, comme elle a si bien commencé, à accuser réception, en détail et *seriatim*, de tous mes envois.

La barge de Dickenson est-elle rendue à Montebello? Avis immédiat, dès qu'elle y paraîtra! Il sera fâcheux de faire porter tout ce bois à Lis Carol pour le reporter encore à l'automne peut-être. Mais ce « peut-être » est si incertain, que je ne vois pas jour à mieux. Juge Aylwin (qui occupe ma maison) est fâché de la vente et ne voudra peut-être pas me la céder avant mai prochain.

Croiriez-vous que le froid intense de l'hiver dernier ait pu tuer deux de mes vignes chasselas, bien enterrées? Ç'a l'air d'être le cas!

Jamais la végétation (la feuillée des arbres surtout) ne s'est développée, je pense, aussi tard et aussi promptement. Les feuilles d'érable croissaient d'un pouce par jour! Mon *Sorghum*, transplanté en pleine terre, a plus de 15 pouces de haut.

Adieu, cher papa. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À sa mère

Montréal, 4 juin 1857

Pauvre chère mère,

Je suis autant surpris que chagrin de la lettre que je reçois de vous. Il faut que vous ayez bien mal lu ma lettre, ou plutôt qu'un peu préjugée, vous ayez précipitamment sauté à des conclusions aussi fausses qu'injurieuses à mon cœur et à mes sentiments envers vous et mes sœurs.

Je ne demande nullement à papa de m'aider à m'acheter une maison à Montréal, encore bien moins de le faire aux dépens de mes sœurs.

J'ai compris de Marie (il ne m'en a rien dit) que spontanément et de lui-même mon père lui aurait dit, à son dernier passage à Montréal, que si nous achetions et que M. Westcott ne pût ou ne voulût pas m'en prêter tout le capital ou prix, lui, mon père, pourrait me prêter la balance dans trois ou quatre ans, lorsqu'il touchera une somme de 3 à 4000 £, montant du

capital de ses lods et ventes, époque à laquelle il aura cette somme à placer à intérêt et où il pourra la placer à aussi bon intérêt et aussi sûrement et profitablement pour lui et les siens (sœurs incluses), sur mes biens-fonds que sur tous autres.

Il ne s'agit nullement, de la part ni de mon père, ni de moi, de jamais faire d'injustice à mes sœurs, de jamais me favoriser plus qu'elles, de jamais leur nuire à mon profit, de jamais les dépouiller pour m'enrichir. Ni lui ni moi ne l'avons jamais fait, n'avons nullement, que je sache, l'intention de le faire, et j'espère bien que nous ne le ferons jamais.

Mais il est une chose que vous avez déjà faite plusieurs fois, que vous faites en ce moment, vous pauvre chère mère, c'est d'imaginer et faire imaginer à mes chères sœurs des craintes et des préjugés des plus injustes et des plus dangereux pour elles autant que pour moi, qui dans l'ordre naturel peux être appelé plus tard à remplacer cher papa comme leur protecteur naturel et légal, et qui, en dépit de tous préjugés, serai toujours prêt à assumer et à bien et fidèlement remplir cette sainte mission, si la Providence m'y appelle. Mes sœurs, partageassent-elles vos préjugés, n'en souffriront jamais de ma part; mais moi je souffrirai (et je souffre dès aujourd'hui moralement) dans leur estimation. Permettez que je vous le dise chère maman : vous avez tort et vous faites mal.

Votre fils affectionné et dévoué.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol,
mercredi 10 juin 1857

Chers parents,

Depuis quelque temps, pauvre tante Luce Cherrier devenait de plus en plus souffrante. Elle résolut donc de venir à Montréal, pour y faire une retraite à La Providence ou à Saint-Pierre. Elle trouva plus commodément à se loger dans le voisinage des Pères Oblats, et ce fut là qu'elle vint régler ses affaires spirituelles. Pendant cette retraite, elle tomba très malade, et l'hydropisie s'annonça sous des symptômes graves et rapides. Elle voulut donc, après communion, retourner à Lachine, où elle fut portée vers la fin de la semaine dernière. Elle eut deux ou trois jours de mieux, puis dissolution rapide. Et elle succomba lundi. Elle est inhumée ce matin même. La Cour s'ouvrant ce matin (premier jour du terme de circuit), outre qu'il y a des procès par jury à la Cour supérieure et l'absence d'Adolphe m'empêchent d'y assister.

Il m'a fallu aider à Adolphe à faire les achats pour funérailles, tant Toussaint et son gendre De Couagne sont dépourvus. J'ai écrit hier à oncle curé à Verchères.

M. et M^{me} Lester et leur fils Charley sont arrivés ici dimanche. Ils sont repartis hier matin pour Saratoga, m'enlevant tous M. Westcott, chère Marie, les chers enfants. Lis Carol est comme un tombeau! Écrivez-moi souvent pour l'éclairer. Je vous embrasse tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Cooper me vend pour vous un quart de poterie de serre. J'ai acheté orangers et citronniers, et fleurs et fruits, @ 50 ¢ la pièce. Je vous en céderai.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.

Lis Carol,
lundi 15 juin 1857

Chers parents,

Les médecines de chez Lyman Savage & Co. furent remises à Dickenson le 5, et sont parties, me dit ce dernier, samedi seulement, avec le quart de poterie. J'envoie demain l'*ice freezer* et un diamant en-dedans du *freezer* (de chez Hagar). Prix du diamant à charger à Aimond 5 \$. En s'en servant, ne pas peser dessus. Me suis bien adonné à l'acheter au moment où, « le meilleur vitrier de Montréal » étant présent, il l'a choisi pour moi.

Un vapeur est à charger mon bois, me dit Dickenson. Faites-lui bien signer le connaissance (*bill of lading*), et envoyez-m'en le double par la poste.

J'ai remis la note de maman à la modiste (vis-à-vis Savage, le bijoutier), qui me donnera son chapeau vendredi. Je tâcherai qu'il vous arrive lundi soir par la grande ligne.

Envoi demain d'une petite boîte de 50 choux-fleurs précoces et 50 tardifs (de chez Shepherd), en même temps que les effets d'Hagar. Inclus 2 \$ d'estampilles de poste.

Tous bien à Saratoga. Mais Dessaulles, en ville, me dit que sa maman n'est pas bien du tout; qu'il vous écrit à cet effet.

J'ai fait avertir Gauthier que le temps est venu de tenir sa parole d'aller tapisser; n'ai encore pu le voir moi-même. Les gravures seront emballées demain, partiront dans deux ou trois jours.

Aylwin voulait acheter, est furieux que je l'ai devancé, et je doute qu'il veuille déguerpir cet automne. Ce n'était pas un marché à perdre en le remettant au hasard.

En hâte. Votre fils affectionné qui vous embrasse tous de tout cœur.

L.J.A. Papineau (de Bellerive)

C'est le nom, me disent les héritiers Richardson.



À son père et sa mère

Lis Carol,
dimanche 21 juin 1857

Chers parents,

Papa me reproche de n'écrire pas assez souvent ni longuement. Mais il ne faut pas oublier qu'outre mes nombreuses occupations, j'ai de surplus deux longues lettres par semaine à faire pour chère Marie à Saratoga. J'ai d'ailleurs si peu à dire, me tenant plus coi que jamais depuis

que femme n'est plus ici pour m'arracher « les nouvelles » au retour au logis. Vous me reprochez avec justice, je pense, de n'avoir pas été assez explicite au sujet de Bellerive. L'incertitude (elle diminue chaque jour) de savoir si nous obtiendrions possession cet automne, ou seulement au 1^{er} mai prochain, s'explique ainsi : le juge Aylwin voulait lui-même acheter, ou tout au moins y rester casé longtemps encore, à 80 £ de loyer. Il a donc fallu acheter sans le consulter, ni le mettre de la partie. Il est très fâché, et nous a été grossier à tous, vendeurs et acheteurs. Quoiqu'il n'eût pas l'ombre de raison, et que j'eus[se] l'extrême délicatesse de le prévenir d'avance qu'on m'offrait la vente et que je lui laisserais la préférence s'il la désirait. Sur sa déclaration qu'il n'y songeait plus, et qu'il serait très consentant à me montrer les lieux, je commençai mes négociations. Voilà une des raisons pour lesquelles je tenais à conclure, une fois la chose en question. Le Grand Tronc va probablement aussi porter un embranchement de la Pointe Saint-Charles, par la rue Craig, jusqu'au port d'Hochelaga, et négocie en ce moment avec la Corporation. Or, la rue Craig tombe dans la rue Sainte-Marie à quelques arpents de Bellerive. Ce sera une voie d'omnibus, qui augmente de suite, et beaucoup, la valeur de cette propriété. Elle aurait pu me coûter plus dans six mois ou un an. Enfin, tout l'hiver et printemps, nous avons cherché sur une centaine de sites, c'était le meilleur et le moins cher tout pesé. Temporisation eût donc été folie.

La partie coûteuse de son entretien, c'est un quai ou terrasse de 400 pieds sur le fleuve. Heureusement, il a été renouvelé tout en longs et forts piquets de cèdre, il y a trois ou quatre ans, qui pourra durer 30 ans à venir. La maison, toute en pierre, fut rebâtie en 1832 sur des fondations françaises si solides qu'il aurait fallu les miner pour les détruire. Il y a excellent cottage, en pierre, pour jardinier et grand caveau à légumes au-dessous, écurie en pierre bâtie par les Français, qui en vaut trois et quatre en brique ou bois, pour la durée et pour le confort surtout (chaude l'hiver et fraîche l'été). En un mot, ce me semble une très excellente acquisition. Quant au jardin, il est très garni de vignes, fruits, arbustes, quelques très gros arbres, surtout autour de la maison. Mais il est à refaire dans le goût moderne, paysagiste, pittoresque, anglais, *downingiste*; ah! que dis-je? Je voulais dire chinois-chinois, jardin chinois, que j'en veux faire. Et vous l'admirez dès lors, n'est-ce pas? Pour cela, il faut changer les carrés actuels, planter beaucoup, creuser, terrasser. Le cajeu qui, le printemps prochain, descendra mon bois au 1^{er} mai et viendra s'accoster au quai même de Bellerive, m'apportera aussi des centaines de cèdres, pins, sapins, sapinettes, pruches, épinettes, petits mais très racineux, dont les pieds trempant dans l'eau pendant tout le trajet, reprendront à coup sûr, puis les pièces du cajeu serviront aux clôtures et autres réparations. Il faut un *vérandah* et quelques petites additions. Nous ferons un peu, chaque année, le plus économiquement possible. Un magnifique mur en brique (brique importée d'Angleterre et pure comme pierre) demande quelques vitraux pour en faire une serre ou vignerie. Un joli berceau ou kiosque est suspendu, dans le jardin, à 30 pieds au-dessus du fleuve et courant Sainte-Marie. Les vapeurs y passent à chaque instant. Cette vue est magnifique; et fait oublier en un instant la bouffée gazeuse et alcoolique qu'il a fallu humer en passant l'établissement des Molson. Ces usines sont très éloignées de nous, et nulle autre ne peut nous nuire dans le voisinage, si ce n'est celle d'Handyside (et le vieux gazomètre), fermés tous deux depuis dix ans et en ruines.

Il faut donc laisser passer la colère du juge et attendre l'approche de l'automne, avant de sortir du doute. Il se décidera peut-être à quitter pour l'hiver.

Vous êtes impatients de ne pas voir paraître le tapissier. Je le suis autant de le poursuivre en vain. De fait, c'est l'été comme le printemps que tous les gens de sa profession sont surchargés d'ordres et commandes, et ne savent de quel côté donner. L'automne et l'hiver, personne ne les emploie. C'est donc tout incertain l'époque à laquelle il montera, malgré toutes ses promesses de semaine en semaine. Mieux vaut pourtant l'attendre que de faire gâter un si beau papier. Les autres effets s'acheminent lentement. Il n'y a guère d'abord qu'un vapeur par semaine. Et les achats se font lentement et s'expédient encore plus lentement.

Les 10 ou 11 tableaux ou gravures ont été portés hier chez Dickenson. Devaient partir ce soir, ne partiront que lundi ou mardi (par *Mercury* peut-être). Un «quarter-cask» (trentaine de galons) de bon xérès partira probablement en même temps que ces tableaux.

Hier, le *Phoenix* vous a remis pour certain, carton de chapeau et crêpe, boîte de choux-fleurs, et panier de 5 douzaines oranges, ½ douzaine citron, 1 coco; et 1 n° *Journal des Demoiselles*, livré ici au lieu de Montebello. Avez-vous reçu les numéros précédents de 1857? Avec tableaux et vin, j'enverrai aussi le quart de sucre en poudre.

Hagar a dû vous expédier *Ice Freezer* et diamant, il y a plusieurs jours déjà, je n'y comprends rien. Ces deux items m'ont déjà fait faire trois voyages chez lui. Il en faut un quatrième. La faute, je crois, est surtout chez les *forwarders*.

Le bureau de poste de Sainte-Angélique est-il aboli, que le maître de poste (Benjamin) n'a pas fait de rapport à Lovell pour son *directoire*¹⁴ général, et que Tucker inscrit Alanson Cooke et Benjamin Papineau comme étant du village de Papineauville? Écrivez-en donc de suite à Benjamin. Puis le rapport de Major par rapport à Montebello me paraît insuffisant. Envoyez-moi donc une liste de tous les notables, artisans, professionnels, etc., de Notre-Dame de Bonsecours qui sont dans la juridiction de la poste de Montebello, pour que je fasse compléter l'énumération de ce *directoire*. La population aussi, de chaque village. Il n'est pas question des paroisses ou *townships*.

Vous avez reçu des estampilles de poste?

Pouvez-vous trouver 50 £ pour une nouvelle meule au moulin? Puis les fonds sont de nouveau épuisés, après de la Banque payée et quelques dettes, les plus criardes. Il en reste encore pour une centaine de £ en sus, qu'il faudrait bien pouvoir décharger. Il vous faudrait donc me faire encore des remises. Je ne sais où trouver les 30 £ de constitut LeCavelier au 1^{er} juillet.

Chère Ella m'écrit en même temps que sa maman. Et l'on dit que le baby cherche à parler. J'ai hâte de les aller rejoindre. Ella pesait 40 lb le jour de sa naissance, 5 ans le 12 courant. Le changement d'air et beaucoup d'exercice en plein (ils y passent toute la journée), leur a donné de grands appétits, des couleurs. Pas d'autres nouvelles de Saint-Hyacinthe sur l'état de santé de ma tante. Elle a gros rhume qui la fatigue beaucoup de tousser avec son infirmité; puis (incroyable!) elle sort dans le jardin qu'elle veut toujours surveiller. Dessaulles est en ville avec sa dame et petite fille.

Je redoute la journée de demain, et l'infini trouble de charrier tout ce bois. Il vaut pourtant mieux qu'il ne vienne que par 21 cordes à la fois. C'est plus que je ne peux décharger en 24 heures. C'est une assertion universelle, à Montréal, que le bois est toujours mal cordé sur les

bords de l'Ottawa. Aimond n'est pas cordeur de profession. Et c'est un art qui cause de très graves différences dans les mesures. L'on y perd probablement toujours à la campagne.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol,
mardi 22 juin¹⁵ 1857

Chers parents,

Hier a été journée bien employée et mémorable. Le bois, arrivé au quai à 8 h a.m., était tout cordé dans ma cour à 8 h p.m. Sans trop d'encombre, confusion, surcharges ni disputes. Et, à cette dernière heure, je pouvais m'asseoir en paix dans un bon fauteuil de la grande salle des Artisans, pour y savourer tout à mon aise les accents de toute mélodie des Thalberg, Mollenhauer, Parodi et Patti-Strakosch! C'est bien certainement la plus forte combinaison d'artistes que nous ayons encore entendus à Montréal¹⁶. Thalberg a étonné et enthousiasmé tout le monde¹⁷. Et pourtant je suis si sage (et c'est si cher¹⁸), que je me résigne à n'y plus y retourner.

Ni les uns ni les autres ne vous trompez si fort sur le compte du bois; puisqu'ils m'en ont livré 21 cordes, moins un cordon seulement. Mais je tiens une forte semonce à M. Aimond qui a pu recevoir 20 à 30 bûches qui m'ont valu force murmures des charretiers, et que les scieurs et fendeurs de Montréal ne voudront jamais entamer, et qui doivent être taxées à charge contre le bûcheron qui a fait mon bois.

Dickenson promet (je doute qu'il tienne sa promesse) d'aller chercher le reste (15 cordes) – de suite. S'il y va, il faudra les mêmes précautions de connaissance. J'inclus donc deux nouveaux blancs. Ils m'ont aussi remis les cruches, paniers, etc.

La Breeze doit demain (ils remettent de jour en jour) vous porter 1 quart xérès, 1 quart sucre, et deux caisses contenant les précieux tableaux. Je désespère du tapissier Gauthier, que l'on se dispute toujours de tous côtés. Ézilda, dans sa lettre d'hier, parle du freezer, mais ne dit pas si le diamant d'Aimond y était renfermé.

Toujours froid. Demain, la grande fête Saint-Jean-Baptiste. Bien à Saratoga. Très en hâte. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

L'évêque de Montréal est en lutte avec la Fabrique pour lui enlever les honneurs des chandeliers et crucifix sur le banc d'œuvre. Le cousin Théode Doucet est à la tête des fabriciens qui résistent à l'évêque. Ce dernier leur dit qu'il « faut faire comme à Rome ».

Chapeau de maman a coûté 6 \$; le crêpe, 5/6 la verge. Je les ai chargés au compte courant de papa.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Lis Carol,
lundi 29 juin 1857

Chers parents,

Le fait que tous les vins que je vous ai précédemment envoyés, en bois, m'ont paru, plus tard au goûter, bien inférieurs aux échantillons d'après lesquels j'avais acheté, et le fait avéré, d'après des informations récentes et sûres que les matelots sont très aptes à percer et sucer les liqueurs qu'ils transportent sur nos lignes expéditionnaires si mal organisées, pour y substituer *pro tanto* de l'eau ou du whisky, m'ont décidé à vous expédier le baril de xérès par la voie plus respectable et plus rapide de Lachine. Vous l'aurez reçu par le *Phœnix* vendredi ou samedi soir. Qu'Ézilda ait bien soin, en le couchant sur le côté, pour qu'il y repose plusieurs semaines avant de le percer et tirer, de faire poser la bombe sur le dessus; car il coulait un peu, comme font tous quarts par la bombe si on n'a pas le soin de la tenir en haut. Je tiens toujours le mien en bois, avec une bonne champelure. Si toutefois elle persiste à le vouloir mettre en bouteilles, il faudrait que celles-ci fussent neuves ou lavées avec un soin extrême. Il est étonnant comme le vin est aisément gâté par le moindre reste d'autres espèces. Vous en avez 34 gallons @ 2 \$. Je le trouve très bon et pur.

Vous avez reçu les lettres de Marie et d'Ella que je vous ai expédiées. Elles m'appellent et me pressent de les rejoindre; et c'est certainement mon désir et mon dessein de les aller rejoindre dès le commencement de la vacance, vers le 10 juillet. J'espère les ramener au 25, le plus tard, pour que nous puissions tous ensemble nous rendre à Montebello le 1^{er} d'août. J'aurai bien des choses à y faire en effet. L'affaire Taylor et Thivierge, celle de Saint-André : *mandamus*; celle des squatters dans Saint-Pierre, dont quelques-uns doivent être expulsés sans pitié. Il me semble que pour l'affaire de la rivière Kinongé, il y faudrait une exploration par hommes experts et impartiaux. Je viens bien plus à l'exploitation de Thivierge, dans l'intérêt commun de la seigneurie, et des colons et des nôtres, qu'à l'avantage de Taylor et les prix qu'il nous donne. Si les deux exploitations se nuisent (au lieu de s'aider, comme je le concevais), c'est celle de Taylor qui doit céder, indubitablement. Et où en est notre M. Gareau! Son bois s'encage-t-il? Vous en prévient-il? Y envoyez-vous un mesureur capable et sûr, qui en prenne bien le montant? D'après son contrat, il doit nous avertir et nous devons tout faire mesurer avant qu'il parte. J'ai prévenu l'agent du gouvernement ici, afin d'en obtenir ensuite le rapport que lui fera Gareau, pour voir s'il arrive ici avec plus de bois qu'il n'aura prétendu en avoir coupé là-haut. Dès son retour de Québec, il doit en payer le montant.

Et Alanson Cooke? A-t-il fait du bois carré encore cette année? S'il l'a fait, il me devra le même bonus que l'an dernier, en sus de ce qu'il vous doit sur son achat. S'assurer de cela avant qu'il ne parte ses cages.

C'est le bureau de « Sainte-Angélique », Benjamin, maître de poste, dont je vous demande information; et non pas « Petite-Nation », qui n'existe plus, je le sais bien.

Le jardinier a-t-il passé la bêche avec précaution en-dessous des noyers doux dans la

pépinière, pour en couper la racine pivotante? En le faisant de bonne heure ce printemps, ils feraient beaucoup de chevelu tout l'été et l'automne, et nous pourrions les transplanter au printemps prochain avec une belle chance de réussite. A-t-il planté des ormes et érables le long du grand chemin, dans le verger? Continue-t-il ses plantations d'arbres résineux près du cottage? Voici le moment précis pour transplanter ces sortes d'arbres : petits et avec autant de mottes que possible et toutes leurs racines. Il ne faut pas exposer ces dernières à l'air, encore moins au soleil, plus de quelques minutes. Arroser amplement les trous avant d'y poser les arbres; et poser ces derniers au niveau et même un peu au-dessus du niveau d'alentour.

Vous dites que les nouveaux concessionnaires dans votre village « murmurent » et se plaignent que vous ne leur donnez pas en outre une rue à la rivière. Sont très bons! Et c'est précisément ce que nous ne voulions pas, lorsque vous rachetiez, il y a un an, de la Fabrique, à très gros prix, le chemin qui leur avait été anciennement réservé! C'est précisément ce que nous ne voulons pas, faire du domaine une grève et un port public, la plus grande et dégoûtante des nuisances! Après le droit de passage, ils réclameraient un quai, je suppose! Messieurs les commissaires, en venant acheter au village, savent qu'ils ne doit s'étendre qu'au nord du grand chemin, et que son port est chez Major et les Grant. Qu'ils se donnent bien la peine d'en faire les quelques arpents de route! Prétendraient-ils que toutes les terres du front sont ou doivent être ouvertes aux passants chercheurs de grèves? L'impudence de ces « murmures » est vraiment admirable! Il n'y a pas de vergers, ni jardins possibles si tous ces vagabonds ne sont pas restreints à suivre les routes publiques. Et c'est ainsi que des faveurs passées, accordées aux piétons, ils prétendront bientôt à un droit de passage général pour voitures, etc. Qu'ils s'arrangent avec les Grant, s'ils le veulent, à l'est de votre clôture. Heureusement que le code municipal leur défend de forcer des voies à travers jardins, vergers et parcs.

Se porte-t-il des colons ce printemps vers la côte Azélie? Je ne leur donnerais pas d'autre choix, à moins d'anciennes terres reprises. Car il ne faut pas négliger de fortifier cette localité, si vous tenez à maintenir l'église où elle est. Eût-elle brûlé ce printemps, ne l'auraient-ils pas transportée au-delà du pont de la Kinongé? L'a-t-on fait assurer depuis? Elle devrait l'être. Rebâtit-on les écuries du curé?

Recevez-vous maintenant *Le National* directement et régulièrement? On ne me l'envoie plus.

Vous me disiez d'abord que j'avais 38 cordes de bois, puis ensuite 35. J'en ai reçu 21. Combien en reste-t-il? Envoyez le tout, si ces vilains se représentent pour le charger, comme ils m'ont promis. Je doute pourtant qu'ils tiennent à leur marché. Car je cède cette balance aux cousins Adolphe Cherrier et les Papineau, qui en ont besoin. Je voudrais bien pouvoir contracter avec des bûcherons sûrs et avec un armateur fiable aussi; j'en ferais dès lors 5 à 600 cordes, valant ici 6 \$ la corde, ce qui me laisserait pour profit toute ma propre provision gratis! Je vais, tout de bon, songer à cette exploitation. Si par exemple j'achetais une barge, Dickenson ou autre me la monterait d'ici gratis pour le privilège de la charger de marchandises pour leur compte. Rendue chez vous, nous la chargerions par les bûcherons, qui seraient payés pour, à loisir au fur et à mesure que le bois serait charrié. Au printemps, je la ferais touer par un des *puffers* qui la laisserait descendre jusqu'à mon quai à Bellerive, après avoir disposé au port de Montréal du surplus au-delà de ma provision. Quelque chose dans ce genre. Elle remonterait de nouveau gratis; plus toutes vos provisions. Il faut connaître l'exact tirant d'eau possible dans

votre misérable canal de Grenville. Acheter ensuite ici une barge bonne, quoique de seconde main, qu'on peut trouver quelquefois à très bas prix.

La plus grande et belle des dames-jeannes (5 ou 6 gallons) était cassée, que le *Mercury* m'apporta. La fabrique des MM. Hudon¹⁹ ici, peut vous donner une meule pour 30 £ à 35 £. Rappelez-vous que MM. les commissaires ne se font pas fi de juger la question de banalité *ab initio et ovo*, en déclarant que tel moulin banal a forfait en n'étant pas en bon ordre ou en ne marchant que partie d'année! Enfin, il n'est d'absurdité qu'on n'attribue aux doctes juges suprêmes, MM. Norbert Dumas et Henry Judah. Si vos censitaires, comme ils n'y manqueront – la famille toute la première – de le décrier ce pauvre moulin, cela peut affecter beaucoup le montant d'indemnité.

Émery ira chez vous avant le 1^{er} d'août, m'assure-t-il. Vous débattrez et réglerez tout cela avec lui. Il fait le tour de toutes les seigneuries : partout on l'appelle pour établir les réclamations des seigneurs. Il vient de quitter Pangman; va, je crois, maintenant chez les Dessaulles. De chez eux, chez vous. Il faut être bien ferré pour tenir tête aux commissaires et censitaires réunis et unis! Ayez bien à la main, et à l'esprit, les deux Actes seigneuriaux, celui de 1854 et les amendements de 1855. Puis préparez pour Émery toutes les données statistiques et du terrier qui lui serviront de bases à ses calculs. Il n'aura pas le temps d'en ramasser les éléments, car on l'appelle de toutes parts. Judah est probablement déjà indisposé un peu contre moi de ce que je n'ai pas acheté de son frère. Il est le seul de mes amis qui considère que j'ai fait « un très mauvais marché, inconcevable ». Tous autres m'applaudissent, même l'honorable M. Bourret. Que cette lettre ne traîne jamais jusque sous les yeux de Dumas ou Judah, lorsqu'ils monteront chez vous.

Vous m'avez sans doute écrit par la malle de ce matin. Je ne finirai celle-ci que demain, pour y répondre.

Mardi 30 juin. Je sors de la poste et suis désappointé. Il n'y a pas de lettre de vous. J'ignore donc si le xérès reste en chemin, à se boire, et si mon bois se charge ou non. J'expédie par le *Lady Simpson* de demain, un gros paquet de livres (envoi de M. Corning d'Albany), bien ficelé entre des planchettes, papier, etc.

Rien de neuf, si ce n'est l'épouvantable naufrage du *Montréal*, dont les gazettes vous donneront tous les détails.

Avez-vous reçu quarts sucre et les deux caisses de gravures? Ces dernières, en ordre ou brisées?

Le *mandamus* a été plaidé par Thomas McCord contre Aylen; est maintenant en délibéré devant le juge McCord.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol,
dimanche 5 juillet 1857

Chers parents,

Vous avez été agréablement surpris le jour même où vous m'écriviez et vous désoliez de ne voir venir personne. Ce soir-là, vous receviez à bras ouverts le brave colonel Pierre Bruneau (toujours à l'avant-garde) et la bonne tante Philippe. J'espère qu'un aussi bon commencement va maintenant vous assurer une succession non interrompue de visiteurs jusqu'à l'automne. Attendez la nichée de Lis Carol pour le 1^{er} d'août.

J'ai écrit une lettre menaçante à Dickenson, le sommant d'apporter mon bois incontinent, le prévenant que je partirais à la fin de la semaine et que je le tiendrais responsable de tous dommages, puisque son *Mercury*, contre ses promesses, était redescendu sans charger ce résidu de bois. Je ne lui ai pas encore payé le fret (@ 2,25 \$ la corde) des 21 cordes qu'il a descendues, et n'y suis pas tenu tant qu'il n'a pas accompli son marché d'en descendre 36 (qui devaient l'être d'un seul chargement). Il faudrait maintenant écrire à Casimir Papineau et à Adolphe Cherrier, dès qu'il chargera le résidu puisque ce sera eux qui le recevront et pour eux-mêmes; Adolphe en prendra d'abord 10 cordes @ 4 \$ au débarcadère sur le quai; et les Papineau, le restant, au même prix. Et je laisserai au greffe, entre les mains de M. Honey, le caissier, le montant du fret. Casimir Papineau paiera le constitut LeCavelier (30 £), si les héritiers ne se présentent pas à moi avant mon départ.

Je partirai sans un sou, faute d'un peu d'argent de vous. Mais vous aurez l'argent de Gareau et Cooke, qu'il faudra me ménager pour que vos créanciers, plus encore que les miens, ne me fassent jeter sous les verrous à mon retour de la terre de Liberté. Le contraste serait trop fort pour mes nerfs.

Vous semblez avoir oublié que vous avez copié mon livre des comptes courants jusqu'à la vacance [d']août 56 (au lieu de « février », comme vous le dites). Je vous les porterai encore en août pour cette année, pour ne pas les copier deux fois à un mois d'intervalle. Quoique vous ayez réduit la très forte balance que vous me deviez au 31 décembre, elle est encore forte en ma faveur. Mais il y a beaucoup de comptes d'acquittés; si nous pouvions en restreindre les nouveaux pour un an seulement!

Le paqueton que je vous envoyai par *Lady Simpson*, si bien ficelé entre planchettes, portait sur ces planchettes qu'il venait d'Erastus Corning, d'Albany, par express. Voilà tout ce que j'en sais de son origine. Est-ce que l'enveloppe était rompue lorsqu'il vous parvint, qu'il n'indiquait plus sa source? Je n'ai point de lettre. Mais j'ai pensé qu'il devait y en avoir ou un *mémoire* quelconque entre les feuillets d'un des volumes. Il me semblait aussi, à juger par l'extérieur, qu'il devait y avoir plus de six volumes contenus dans ce paquet.

Le tapissier (employé de Hill) devait monter demain. Indisposition. Il me dit qu'il vous a écrit pour vous prévenir qu'il ne monterait pas maintenant que mercredi, et sans faute. Que c'est le meilleur tapissier anglais dans Montréal.

Le sucre est en poudre (un gros quart) a-t-il été reçu même jour que les gravures?

Nous sommes heureusement bien d'accord sur la distribution du verger, terre à céréales, plantations, etc. Je n'en demande dans le verger (des résineux) qu'autour de la chaumière du jardinier. Le reste ne doit porter que fruits. Je m'associerai à la réparation de la grande route

du domaine, si vous le voulez, pendant mon séjour, c'est-à-dire faites bien relever la chaussée et vider les ruisseaux ou fossés des deux côtés; et en août je ferai effardocher le mauvais bois auprès et le long de cette route qui l'ombrage trop et contribue à gâter la chaussée. Votre expérience confirme celle de tous ces chétifs Yankees, qui insistent qu'il faut décapiter les arbres forestiers que l'on transplante. Ils ont bientôt refait une tête, et plus belle et plus compacte que l'ancienne, tandis qu'un simple et léger élagage ou raccourcissement des branches n'empêche pas la plupart, dont les racines ont été toutes brisées, de languir pour périr à la fin.

Avez-vous les deux statuts seigneuriaux, celui de 54 et l'amendement de 55? Il faudrait les étudier pour vous les rendre tout familiers à l'esprit avant la visite d'Émery et des commissaires.

Je ne vois plus sur mes mémoires (c'est-à-dire les vôtres) que le drap à voiture et vernis à harnais. Je m'efforcerai de l'accomplir avant mon départ. Hutchison a expédié les dernières épiceries et fruits secs demandés, et il y a ajouté à ma réquisition un quart (4 douzaines) d'excellente bière blanche de Bass & Co., qui à mon dire vaut bien mieux que les clarets, mieux même que xérès pendant les chaleurs d'été. L'amertume de cette bière est excellent tonique. Il faut penser aussi à la papeterie.

J'ai grand hâte de m'envoler! Après la lettre que vous m'écrivez aujourd'hui même ou demain, vous m'adresserez ainsi : «L.J.A. Papineau, care of James R. Westcott, Esq., Saratoga Springs, N.Y.», car, si je le puis, j'espère bien m'échapper jeudi, ou vendredi au plus tard, quoique (pour les surprendre) j'écrive aujourd'hui à Marie que je ne partirai peut-être que lundi (demain) en huit.

Dessaullles a enfin consenti à se mettre sous le traitement de D^r Macdonnell, qui lui promet guérison s'il l'écoute. Il est en ville.

Tous bien à Saratoga. Je me sentirai si loin de vous que j'aurai besoin d'un redoublement de correspondance. Écrivez-moi très souvent. Nous serons si dissipés, ne pourrions peut-être le faire aussi bien. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Montréal, 7 juillet 1857

Chers parents,

Toujours des sujets de deuil qui viennent frapper aux moments inattendus. Marie, dans sa dernière, me disait avoir rencontré Marcy dans une soirée à Saratoga. Elle s'écriait : Quelle tête magnifique! C'est un autre Webster! C'est le plus grand homme qui reste aux États-Unis! Puis, le 4 juillet, cet homme était à Ballston Spa, et sa grande âme émue à cet anniversaire glorieux, comme le furent jadis celles de Jefferson, d'Adams et de Monroe, s'envola tout à coup comme elles avaient fait et les alla rejoindre au séjour des immortels! Ce jour est si grand, est si beau qu'il tue les grands hommes d'Amérique, et les divinise. C'est la véritable apothéose.

Une lettre du jeune McCord m'annonce que j'ai gagné mon procès contre la municipalité Saint-André. Jugement sur le *mandamus* en ma faveur. Ces causes ne sont pas appelables. Il ne

me reste plus qu'à leur faire dégorger. J'y verrai en août.

Je pars. Je voudrais être rendu à Saratoga jeudi soir, partant d'ici jeudi matin [9 juillet], 6 h. J'espère le faire. J'ai mon passeport du gouvernement. Le *Phœnix* vous portera jeudi un panier à champagne (non de), contenant var^s et un canistre de vernis à harnais (un gallon).

Malgré tout, parce que c'est mieux, bien moins coûteux, aussi pliable et ouvrable, remplaçant partout maintenant et cuir et drap, j'envoie ces cotonnades peintes que j'avais proposées d'abord, puis bordure et galons, avec papeterie, cire, livres, etc.

Lorsque j'écrivais ma dernière, j'avais tout à fait oublié les lods et ventes. En les touchant ce matin, je me retrouve à flot. Je laisse à Casimir Papineau les 30 £ pour les héritiers LeCavelier.

Si l'on va chercher le bois, veuillez en avvertir de suite Casimir Papineau ou Adolphe Cherrier, à qui tous deux je laisse toutes instructions, et l'argent du fret avec le caissier Mr Money. Écrivez-moi souvent.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Saratoga Springs, dimanche
12 juillet 1857

Chers parents,

Je n'ai pas manqué de m'envoler à la première heure des vacances pour accourir vers mes trésors, enchâssés dans ce paradis de délices, Saratoga. Saratoga! que ce mot et ces lieux ont de touchantes associations pour moi. Comme le hasard ou la fortune, m'y témoigna souvent et me témoigne encore, d'égards. Malgré le cours des ans et les vicissitudes de la vie, quoique j'y revienne toujours avec variations, j'y suis toujours heureux et béni. Longtemps avant de l'avoir connu, d'en savoir même la situation géographique, ce nom indien²⁰ avait charmé mon oreille, et j'avais lu la défaite de Burgoyne et la honte de nos conquérants. Puis après les horreurs de novembre et décembre 1837, j'y reçus les premières consolations de l'exil. J'y retrouvais mon père et des amis et compatriotes proscrits, sous les toits hospitaliers du chancelier Walworth et du juge Cowen; et nous y passions ensemble les fêtes du jour de l'An, des Rois. Et nos généreux hôtes nous introduisaient à leurs amis. Et, à la première soirée, au premier salon américain que je vis, je rencontrai une petite fille que je remarquai, dont j'ignorais le nom, que je ne revis plus de plusieurs mois, qui allait aux écoles, en était sortie ce soir-là par faveur particulière; qui, nombre d'années plus tard, devait être ma Marie. Et c'est à Saratoga, que s'écoula paisible, comparativement heureux, le premier été de notre exil; que mon vénérable aïeul vint vous y faire ses derniers adieux! À Saratoga, j'étudiai l'anglais, enseignai le français. À Saratoga, mes études des lois publiques et privées, de la politique, histoire, littérature, la nature, la chasse. Et que de charmes la nature et l'art y déploient. Comme l'homme surtout ajoute tous les ans aux beautés naturelles par l'élégance, le bon goût, et la richesse de ses érections! C'est une ville, ce sera bientôt une cité, mais cité rurale, abritée dans un bocage.

Depuis deux ans et demi que je ne l'avais vu, il y a plusieurs rangées nouvelles de rues ajoutées au village, tant à l'est qu'à l'ouest. Les établissements s'étendent moins rapidement vers le nord et le sud. Le style italien moderne, que l'on adopte le plus généralement avec le grès rouge (*old red sandstone*) naturel ou artificiel, paraît mieux en réalité que ses dessins dans les livres, à l'inverse de mon favori gothique, que les ouvriers ne savent pas bien traduire de son beau idéal sans l'immortel Downing. La population est de 7 ou 8000 âmes, sans parler des milliers de visiteurs étrangers qui comme moi y viennent chercher santé, repos, plaisir, contemplation, bonheur.

J'ai passé la matinée seul dans le cimetière rural de Green Ridge. Ces champs des morts, si pittoresques, sont les meilleurs temples où adorer Dieu. Comme dans notre chapelle de Montebello, le sentiment religieux se développe plus vivace et sanctifiant chez moi, dans cette communion avec les morts et la nature, qu'au milieu d'une foule frivole et stupide qui déploie ses vêtements ornés et à la mode, ses étourderies et inattentions, ses récitatifs de perroquets pendant qu'un prédicateur grossier et banal ou un chant trivial et inharmonieux achèvent de tout gâter et salissent le service divin et en dégoûtent toute âme délicate, toute intelligence cultivée.

Le trajet du lac Champlain ne m'a jamais paru plus attrayant que cette fois. Un temps magnifique. L'ardeur d'un soleil brillant tempérée par une brise légère qui fixait le thermomètre à 70°, assez de mouvement dans l'onde pour scintiller comme une mer de feu, une atmosphère très pure qui dessinait clairement les habitations, et chaque roche blanche sur les penchants des collines faisant l'illusion d'un chalet, et qui déroulait rangée derrière rangée de montagnes s'élevant jusqu'aux pics de 4 et 5000 pieds dans les Adirondacks et les Verts-Monts. Contempler ce grandiose panorama dans les bras moelleux d'un fauteuil, sur le pont supérieur du beau vapeur *Canada*, si vaste, si propre, si tranquille, si joliment meublé et doré, si rapide dans sa course sans bruit ni sans secousse, entouré non pressé d'une compagnie peu nombreuse et de bonne tenue, fut un ensemble de jouissances peu commun.

Aussi, que le contraste fut grand lorsque je tombai dans les tourbillons de poussière qui m'enveloppèrent dans le trajet d'une heure entre Whitehall et Saratoga! C'était bien le purgatoire, avant d'atteindre le paradis de Washington Street!

J'ai trouvé Marie, les enfants, Ellen, joufflus et rougeauds²¹ à un degré surprenant. L'air et l'eau de Saratoga (pour ne rien dire de l'art culinaire de *grandma*) font des merveilles. Et ce n'est pas moins l'intelligence que les membres qui se développent rapidement. Le petit garçon nous étonne par ses gentillesse et sa parole (verbale ou pantomimique). Il sait maintenant faire *smaquer*²² ses baisers, indiquer toutes ses volontés, ses désirs, ses besoins, remercier ou reprocher, se traîner ou marcher même, avec léger appui. «Ma Ma, Baba, Papa, bye-bye, Granpa, Granma, Na-Na» (pour manger). Se donner de grands coups de poing dans la figure, ou se frapper du front sur le parquet, pour s'éclater de rire à ce mauvais tour. Mordre pour rire, tout aussi bien qu'embrasser. Faire crier sa poupée de caoutchouc pour vous faire peur, afin toujours de se donner le prétexte de grands éclats de rires, lorsqu'il vous fait sauter de peur! Se réveiller au milieu de la nuit, pour embrasser son papa, et à chaque baiser qu'il lui donnait se tourner aussitôt en offrant un à sa mère, pour qu'elle n'ait point de jalousie. Faire mille petits tours d'un œil si espiègle et si intelligent que tout le monde dit qu'il est à croquer. Il est de grande force et de grande activité. Cette qualité aura peut-être plus besoin d'être modérée que d'être excitée.

Je ne vous ai pas écrit dans mes dernières des invitations au congrès scientifique parce que j'attendais toujours que notre comité s'assemblât pour les émettre, pour proposer la liste de vos amis et miens. C'est bien tard, mais elle n'eut pourtant lieu que mardi dernier, à la veille de mon départ. Eh bien, il fut là décidé (à la réquisition plutôt de l'association-mère aux États-Unis qu'à l'initiative du comité local de Montréal) que personne en Amérique ne serait invité nominale et individuellement par la société, qui n'était pas membre actif (et payant, voilà le secret) de l'association. C'est donc la liste révisée de l'an dernier qui nous guide. J'y trouve les noms d'Isaac Lea, et d'E.B. O'Callaghan. Ils recevront donc la circulaire de notre comité. Mais Henry Vethake, le chancelier, etc., ne peuvent être invités que par vous et moi. Tous ceux présents à la réunion deviennent d'ordinaire membres actifs en payant les 3 \$ de souscription annuelle, et alors auront droit à un billet de retour qui leur vaudra franchise sur la plupart des pyroscaphes et chemins de fer. Maintenant, voulez-vous bien écrire de suite à M. Vethake, l'invitant en votre nom et au mien de venir à Lis Carol pour le 12 août et à Montebello, et de vous écrire s'il accepte. J'en ferai autant auprès du chancelier (momentanément absent) et à O'Callaghan. S'ils acceptent, nous serons tenus de redescendre de Montebello à Lis Carol pour cette époque. S'ils répondent qu'ils ne peuvent venir, alors (mieux pour nous et les enfants) resterons auprès de vous.

Ne l'ayant pas reçu avant mon départ, j'espère que vous n'aurez pas écrit dimanche, ni lundi ni mardi. Mais depuis, vous auriez dû m'écrire ici. Si vous l'avez adressée à Montréal, Adolphe n'a pas eu l'esprit de me l'acheminer jusqu'ici. J'attends en hâte. Je me sens trop éloigné de vous, la distance est doublée. Raccourcissez-la en doublant la correspondance.

Ce paysage du lac Champlain est décidément ce que je trouve de plus beau en Amérique. Je m'étonne toujours que les citoyens de Montréal n'en fassent pas fréquemment un pique-nique de 24 heures.

Tous vous saluent et vous adressent mille baisers. Vous désirent tous ici avec nous.

Je vous adresse en même temps un second journal avec les funérailles de Marcy. Conservez-moi-le bien avec le premier.



À Louis-Antoine Dessaulles

L'hon. L.-A. Dessaulles
Saint-Hyacinthe

Lis Carol, 5 août 1857

Mon cher Dessaulles,

Quoique l'événement fût certain et attendu, la nouvelle que tu m'as donnée ce matin n'en est pas moins très pénible à nous tous.

Tu as eu le bonheur d'avoir pour mère une femme extraordinaire pour ses vertus et son intelligence. Je ne lui connais pas d'égale dans notre pays, et son courage aux époques des épreuves publiques comme son dévouement et sa charité dans les rapports moins saillants

mais non moins remarquables ni méritoires dans l'exercice journalier des vertus domestiques, la placent au rang des femmes modèles, aussi rares dans l'antiquité que de nos jours.

Ses neveux, elle les aime et les traite toujours comme ses propres enfants et c'est avec des sentiments filiaux²³ de vénération et de regrets les plus vifs et les plus profonds que nous nous approcherons de sa tombe pour lui rendre nos derniers hommages.

Dans l'incertitude de vos arrangements et de vos désirs; n'ayant reçu aucune indication à cet effet, j'ai omis d'annoncer le décès dans le *Herald* de demain avec une invitation aux parents et amis d'assister aux funérailles. Je me le reproche maintenant que la rentrée chez moi me permet la réflexion. Émery l'a peut-être fait, s'il a reçu des instructions. Vous auriez dû me donner vos ordres, j'aurais voulu m'y dévouer.

Je suppose que nous partirons à temps par le train de 7 h, vendredi matin. Je voudrais revenir avec papa dans l'après-midi. Une légère diarrhée chez les enfants (n'en parlez pas un mot à papa ni autres) me fait désirer la fuite de Montréal pour Montebello samedi matin.

Nous avons au ciel, à côté de sa mère notre aïeule, une nouvelle et bien puissante protectrice, mon cher Dessaulles.

Ton cousin affectionné.

L.J.A. Papineau



Hon. L.-J. Papineau
Saint-Hyacinthe

Lis Carol, 5 août 1857

Cher papa,

Vous avez eu, vous avez donné, le bonheur de voir chère tante Dessaulles avant sa mort, de recueillir ses derniers adieux, ses dernières pensées, de lui donner une de ses dernières joies et consolations.

Forte d'intelligence comme de son grand cœur, elle a su rester calme et maîtresse de toutes ses facultés jusqu'au dernier instant. Elle est morte tranquille et en paix avec ce monde et le monde nouveau qui l'appelait. Son courage et ses vertus publiques, comme celles de la vie domestique, l'ont revêtue du caractère d'une matrone grecque et romaine comme de celui de la femme chrétienne.

Ce dévouement sans bornes au bonheur d'autrui, et d'abnégation de soi-même, qui formaient les traits si saillants de son caractère si pur et si beau, l'ont rendue héroïque à l'instant même où elle allait passer la porte, que tant redoutent, de l'éternité. « Retirez-vous, allez vous reposer, vous faites trop pour moi, je puis rester seule ». Oh! oui, sa grande et sainte âme ne craignait pas la mort, le passage d'une existence noble et heureuse à une carrière plus heureuse, plus glorieuse encore. Puissent ses prières là-haut atteindre les destinées de ceux qu'elle laisse sur cette terre : elle nous les prodiguera.

Nous nous empresserons vendredi matin autour de son cercueil, pour lui faire hommage de vénération, amour et gratitude. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Nous reviendrons ensemble à Montréal dans l'après-midi, pour monter samedi à Montebello.



À son père et sa mère

Lis Carol, dimanche
27 septembre 1857

Chers parents,

Je ne vous ai pas encore écrit depuis qu'il m'a fallu vous quitter. J'ai délégué ce devoir et plaisir à chère Marie qui l'a fait. J'ai eu beaucoup d'occupations depuis mon retour. Le terme supérieur est très lourd et pendant que mes collègues siègent en haut, je fais presque toute la besogne de bureau; sans parler des commissions, approvisionnements de Lis Carol et Montebello. Je me flattais que Dessaulles monterait très prochainement, et emporterait quelques effets. Il est à la merci du D^r Macdonnell, revenu hier seulement de Niagara. Son voyage est donc problématique. Je vais faire un premier par la voie ordinaire.

Il y a deux entonnoirs pour les dalles du château avec étain et arcanson pour soudage, et fer à souder tout préparé. Ce fer est de cuivre étamé. Si on le fait chauffer à rouge, l'étamé se fond et l'instrument est gâté. Il faut donc qu'Aimond comprenne qu'on le fait chauffer modérément, juste assez pour fondre le soudage à poser. J'ajouterai des fruits, etc.

Sommes chagrins d'apprendre vos indispositions. Elles venaient naturellement après toutes les fatigues des noces. Je les redoutais pour vous. Puis la température a été si maussade. Des pluies et froids de novembre, suivis maintenant de chaleurs d'été. Tout le monde s'en ressent. Ici à Lis Carol, ce sont trois servantes et la chère Ella qui toutes souffrent de rhumes, maux de gorge.

J'ai parlé au D^r Macdonnell du nez de maman. Il croit qu'elle devrait descendre le faire soigner. Si elle ne peut endurer l'onguent, qu'elle continue l'usage de l'eau, des poudres qu'il avait envoyées en premier lieu. Il consent enfin à toucher au caustique la verrue sur le sourcil du petit, qui va toujours grossissante. Son éruption est, dit-il, la conséquence naturelle de sa dentition.

Avons eu tout à l'heure la visite de Dessaulles, sa dame et leur charmante petite Caroline. Ils nous ont donné de petits présents, souvenirs de chère tante Dessaulles. C'est de l'attention de leur part. Mais les souvenirs sont trop profondément gravés dans tous les cœurs qui l'ont connue pour qu'il y ait besoin de mementos!

Les travaux d'emménagement de chère Marie, qui se font pourtant sans bruit et sans fracas, sont gigantesques. Tous les poêles sont montés, fenêtres, planchers, toute la maison lavés et frottés, tapis posés, des confitures et preserves de toutes sortes. Elle est admirable

administratrice, et pourrait seule remplacer le gouverneur et tout son ministère, lorsque le règne des Women Rights sera arrivé.

Louis-Joseph marche tout seul et s'écrie qu'on l'insulte lorsqu'on offre la main pour soutenir ses pas chancelants. Il veut être sur pattes et courir toute la journée. Il continue à engraisser et montre même des joues toutes rouges. Le rhume de chère Ella ne sera rien sans doute. Ce qui nous surprend, c'est son origine que nous ne pouvons deviner.

Casimir Dessaulles, qui n'est retourné à Saint-Hyacinthe avec sa dame qu'hier, m'a fait une excellente suggestion. Il a fait peindre à froid avec du goudron de charbon de terre l'arbre et les bras de roues de ses moulins. C'est une précaution facile et peu coûteuse, et qui doit doubler et tripler la durée du bois si exposé aux alternatives de sec et mouillé d'une roue de moulin. Je vous en enverrai donc pour le moulin de Papineauville.

Ni Gibeau, ni MacKay, ni Auguste ne m'ont encore écrit! J'ai réitéré mes lettres à Gibeau et Auguste. Je n'ai pas vu Major.

Votre vieux Groux, à l'instant de mon départ, me parut disposé à contracter pour mon bois de corde. Il serait facile, me dit-il, de le charger sur deux radeaux de cèdre, de 25 cordes chacun, amarrés près de votre écurie, et de bonnes dimensions pour passer dans le canal de Grenville dont quelques écluses n'ont pas, je crois, plus de 10 à 12 pieds de largeur. Le savoir au juste, de Major ou autre, avant de construire la cage. Que monsieur le meunier me prépare un minot (ou deux) de fleur de sarrasin pour le 25 octobre prochain, époque à laquelle j'irai vous enlever à votre dangereux séjour : délicieux et salubre à un étonnant degré pour l'été; excessivement dangereux pour l'hiver. Père et mère, tous deux vous vous sentez assez moins bien cet automne pour devoir anticiper du mal de l'hiver, si vous le passiez dans cette solitude. Il n'y a là-dessus qu'une opinion dans la famille et chez les amis ici. C'est donc de rigueur! Vous vous arrêterez aussi longtemps à Lis Carol, en passant, qu'il nous sera possible de vous rendre le séjour agréable. Ella et baby promettent d'y aider leurs parents.

Marie vous a écrit le mauvais succès de ma mission au Montreal House. On leur demandait 4 \$ par jour (!) Pour un salon et une chambre à coucher au troisième, repas à table d'hôte. La pension de la rue Bonsecours a paru préférable sous ces circonstances. La dame paraît bonne et ses chambres propres. Elle y pensionnait ces derniers mois M. et M^{me} Laroque (de Saint-Hyacinthe?). Elle désire savoir au plus tôt leur décision, vu qu'elle a d'autres applications et qu'il lui faut quinzaine pour les meubler. C'est 60 \$ par mois, deux chambres et tous leurs repas dans leur salon, leur donnant feu et luminaire en sus. Ce n'est pas cher.

Nous vous embrassons tous cordialement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Déchiffrez-vous plus facilement mon griffonnage officiel que le privé? Lequel aimez-vous mieux?

Mussen est payé.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Lis Carol, dimanche
4 octobre 1857

Chers parents,

Nous avons eu bien du chagrin, de l'inquiétude, de la fatigue et des veilles, toute cette semaine passée. Heureusement que je puis écrire aujourd'hui ma lettre hebdomadaire, et ne pas interrompre ma correspondance pour vous donner de mauvaises nouvelles. Nous avons presque tous été victimes de l'influenza. Après l'homme et trois des filles, Ella en fut atteinte, puis le baby à son tour. Les enfants ont eu de très grosses fièvres, abattement, douleurs aux poumons, au point de mettre Marie et moi à la torture. Ce n'est qu'aujourd'hui que le petit a passé la crise, et que la toux et la fièvre l'ont quitté. Le D^r Macdonnell s'est montré très assidu, très prudent et très judicieux. Et nous voilà maintenant rendus à l'état normal. L'influenza est épidémique en ce moment à Montréal. Et les variations si grandes et si subites de la température nous l'ont apportée.

Lundi matin. Le mieux des enfants continue, ils ont bien dormi, ont bien mangé hier. Il fait trop beau et trop chaud aujourd'hui. Il pleuvra demain.

Votre lettre (de papa) par cousine Fleurine est trop triste et mélancolique pour ne pas me confirmer dans mes sollicitations pour vous arracher à la solitude d'hiver. Vous y vieilliriez et affaibliriez dans la tristesse. La société qui vous plaît et à qui vous savez si bien plaire, malgré un peu de surdité, vous réclame. [] agréable et bien complète, il est vrai (je n'en demande jamais d'autre), mais elle absorbe trop de votre temps et vous prive de cet exercice journalier en plein air qui est aussi essentiel²⁴ à la vieillesse qu'à l'enfance ou à l'âge mûr. Avec la promesse de la prendre bien régulièrement, je me soumettrais à regret, si (chose encore essentielle et que ni bibliothèque ni résolution ne vous donneront) vous aviez un bon médecin à portée. N'en ayant, ni ne pouvant [en] avoir, je vous supplie encore de venir passer l'hiver au sud.

Les propos attribués à Mégandie sont évidemment apocryphes, quoique les gazetiers se plaisent à les reproduire à tour de rôle. Il y a sans doute bien des maladies nouvelles, ou compliquées, qui échappent à la science, mais les maux ordinaires de l'humanité se sont reproduits trop souvent, ont été trop souvent traités de mille manières diverses, pour qu'après tant d'expériences et d'essais, il n'y ait pas une méthode orthodoxe de les vaincre, si elle est appliquée par un homme de sens et de savoir. C'est le médecin qui souvent fait défaut à la science, mais la science existe, elle est connue et vraie. Rapprochons-nous donc des bons médecins, tenons-nous à leur portée.

J'ai remis votre tableau des concessions à Émery. Il dit qu'il lui sera très utile. Qu'il en confèrera avec les commissaires et qu'il fera les corrections voulues aux lettres de réclamations. Quant à la déviation du chemin dans Saint-Pierre, je ne puis juger sans savoir précisément ce dont ils parlent. Est-ce en-deçà ou sur le domaine que serait la déviation désirée, sur quels numéros enfin? Je ne me rappelle pas de longues côtes bien difficiles dans cette concession; néanmoins, il peut y en avoir et la déviation serait peut-être désirable. Mais il ne faut rien

préjuger ni décider, avant que je n'aie vu ce qui en est. Est-ce l'action de Gibeau et son Conseil qui prétendent faire acte d'autorité et juridiction en proposant ce chemin, ou des poursuites? Maître Gibeau s'obstine à ne pas répondre à mes deux lettres. Je ne vois guère moyen d'éviter maintenant l'envoi de MacKay pour lui demander officiellement et au Conseil une réponse, ou constater par l'inspection de leur registre qu'ils n'ont rien fait, pour de suite (ce de suite est bien prolongé) prendre une règle ou autre procédé analogue devant le juge pour les constituer en mépris de Cour et passer outre à l'action en dommages. Il peut se faire que dans l'intervalle ils aient convoqué le Conseil pour délibérer avant de me répondre. Est-ce qu'il n'y a personne de discret sur les lieux [] pût apprendre ce qu'il s'y passe et s'y fait, et éviter un voyage exprès de MacKay?

Le juge McCord tout à fait rétabli.

Vous avez reçu le panier de fruits et fer-blanc, fer à soudage, etc., pour les dalles de la maison. Aimond les doit poser de suite, ainsi que rattacher le cordage de la plate-forme là où il est besoin. A-t-il fini la cuisine du bedeau? Et posé des portes à la grange Grant? Faites-vous du foin de grève?

Vous pensez toujours à contracter pour mon bois lorsque vous voyez des censitaires? Où en est l'éclaircie de Landreville? Je vous enverrai caleçons, etc., par Marguerite.

Vous souhaitant santé et bonne résolution, je vous embrasse tous, les parents et les jeunes mariés. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Lis Carol, dimanche 11 octobre 1857

Chers parents,

J'ai de meilleures nouvelles à vous donner aujourd'hui que la semaine dernière. Ella est tout à fait bien, et le rhume du petit l'a presque quitté. Ils ont tous deux recouvré l'appétit, et leur faim est vorace et difficile à apaiser quoiqu'ils mangent du matin au soir. M. Westcott, qui est parti pour New York jeudi, n'a pu quitter Saratoga sans une dépêche télégraphique de nous, l'assurant du rétablissement des enfants.

Quelle délicieuse température que nous avons depuis huit jours; que vous devez jouir de la chute des feuilles dorées à Montebello et des magnifiques effets de lumières sur les bois et les montagnes! Notre artiste doit y trouver son paradis d'*honeymoon* parfait. Marie et moi avons voulu voir l'effet de ce soleil d'octobre sur Bellerive. Avec la gracieuse permission du juge Aylwin, qui nous autorise à fouiller le jardin à satiété cet automne, nous nous y sommes transportés hier après-midi. C'est très beau dans l'image créée que nous en portons dans nos têtes et génies créateurs, mais c'est horrible de sauvagerie et de désordre dans les mains du jardinier actuel, qui semble avoir laissé tout en friche! Il y a du travail, de l'exercice, et par

conséquent de la santé, autant que de fleurs et fruits à y cueillir, pour deux à trois années à venir. Je voudrais, dès la récolte faite, y mettre mes travailleurs cet automne, et préparer lits et bordures pour y pouvoir transplanter au printemps à bonne heure; préparer aussi cet automne les fosses à vignerie, etc.

J'ai reçu lettre de M. MacKay. Il ne me donne pas la réponse principale et la plus désirée et pressée, savoir si le Conseil de Saint-André a biffé mon nom du rôle d'évaluation, en obéissance au mandat péremptoire de la Cour supérieure! Ce fait ignoré retarde toutes mes démarches ici! Il dit qu'il y a rumeur qu'ils veulent remédier à leur impasse en demandant l'érection civile de leur paroisse. Je ne vois pas en quoi cela leur aiderait, d'ici à quelques années, mais pour l'avenir il est du plus grand intérêt de voir à ce qu'ils ne s'approprient point, par cette érection civile, aucune partie de territoire aujourd'hui inculte et non concédé qui devra former plus tard établissement et paroisse à part, en arrière de Sainte-Angélique aussi bien que Saint-André. Pour pouvoir faire à temps toute opposition voulue, il faut (je vous prie) tranquillement prier MM. les curés, tant de Bonsecours que de Saint-André, de vous laisser savoir de suite le premier pas ou démarche qui pourrait se faire ou produire dans cette direction. Une commission permanente pour l'érection des paroisses, « dans cette partie du diocèse de Bytown qui se trouve dans le Bas-Canada », a été proclamée dans la *Gazette officielle* du 17 janvier. Elle se compose du shérif Coutlée, de Thomas McCord, avocat (jusque-là c'est très bien); mais qui sont leurs collègues? James Doyle, André Larue et John Murphy? Demandez à MacKay. J'ai déjà prévenu McCord de cette rumeur. Il est bon d'espérer que ce n'est que rumeur, et ne pas l'éventer nous-mêmes prématurément.

MacKay me donne à espérer que les poursuites contre les squatters, les amèneront tous à prendre des baux et à payer des acomptes aux premiers chemins d'hiver. Pourquoi pas plus tôt et avant qu'ils ne partent pour les chantiers? Ces poursuites paraissent d'ailleurs ne rien produire pour le moment, puisqu'on n'a pas attendu la récolte pour la saisir. Je crois que MacKay devrait préparer des blancs de baux, qu'il irait avec moi, fin de ce mois, faire signer de porte en porte. Je ne vois pas d'autre remède. Qu'en dites-vous? Si vous approuvez, notifiez-le de suite.

Faites donc dire au meunier Guénette, de me préparer deux minots de fine fleur de sarrasin, d'avance, que je rapporterai avec moi.

Que dit Major des plaintes contre le tracé de son chemin de Saint-Pierre?

M. Bourassa a-t-il essayé son pinceau panoramique; de l'île Viger ou de l'île Rosalie, ou d'autre point qui commande bien la rive nord depuis les écuries jusqu'aux montagnes de la vallée de la Kinongé?

J'ai vu M^{me} Chalifoux, qui paraît réjouie de les avoir chez elle et qui dit que tout sera prêt pour le 25. Elle a écrit qu'elle ne pouvait assortir la jolie tapisserie verte pour exhausser la cloison entre salon et cabinet. Je trouve la chose bien telle qu'elle est, parce que la chaleur du poêle du salon réchauffera mieux ce cabinet à coucher que si la cloison touchait au plafond. M^{me} Papineau verra l'ameublement qui va se faire. Il y a un piano dans le salon en bas, en bois-rose; avec un autre à l'étage supérieur, la maison résonnera de musique en surabondance.

Prévenez les gens que je vais monter. Je pourrai peut-être, pendant cette visite, persuader quelqu'un de contracter pour mon bois et cageux.

Abbott me dit qu'il a rompu le marché avec Sykes et que le chemin de fer est maintenant sous son seul contrôle direct, et que tout ira dorénavant à la perfection; qu'il a perdu 4000 \$ au moins par la mauvaise administration de Sykes. Je lui souhaite meilleure conduite et meilleur succès.

Vieille Marguerite, j'espère, s'est rendue sans encombre ni accidents; n'a rien perdu de ses nombreux paquets qui semblaient l'inquiéter.

Tante Benjamin se décide à monter passer l'hiver à la seigneurie. Si le sort ou l'entêtement vous y retiennent, ce sera quelque consolation de la savoir auprès de vous, avec toute son expérience musicale et ses excellents cœur et soins, hypothèse pourtant que je repousse toujours.

Ma tante va monter cette semaine avec Auguste. Moi, la semaine prochaine. En attendant, songez si vous avez quelque chose à demander, que je puisse de suite l'acheter et vous porter.

J'ai hâte de vous aller embrasser tous. Marie et les chers enfants le font en attendant, avec moi, de cœur.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Lis Carol, mardi 13 octobre 1857

Chers parents,

Je monterai vendredi le 16, s'il fait beau. J'écris à MacKay de se tenir prêt à aller avec moi au village Saint-André, samedi soir ou dimanche matin, suivant qu'il croira le mieux, de façon à pouvoir adresser les habitants à la porte de leur église dimanche prochain. De là irons à Saint-Pierre faire signer des baux dans le franc-alleu des contrats de concession dans la censive. Je vous prie donc de me faire préparer d'avance une bonne petite charrette, confortable, légère et solide en même temps, et un bon cheval, ce qui veut dire ni votre charrette, ni le Spot. Louez, d'Aimond ou autre, voiture et cheval, bon cheval fort, vif, et en même temps habitué aux mauvais pas qui abondent dans les savanes de ces concessions de l'intérieur.

À notre retour de Saint-André, j'anticipe avec plaisir l'excursion avec cher père au moulin Thivierge. Faites aussi avertir Paschal Beaudry d'être bien monté de chiens, pour la chasse au chevreuil, fin de la semaine prochaine. Il lui faut plusieurs jours d'avis.

Santé parfaite à Lis Carol. Malheureusement c'est le tour d'autres familles, les enfants d'Émery, le dernier (garçon) surtout, bien malades. Beaucoup d'enfants meurent de la grippe, et des adultes même.

Mille amitiés. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Parlez à Major, voir s'il serait bon qu'il aille en même temps voir Saint-Pierre pour la déviation demandée à son chemin? Reçu votre lettre de samedi. Je vais chercher sardines salées et vous porterai, pour sûr, hadoc²⁵ fumé.



À son père et sa mère

Montréal, mercredi 28 octobre 1857

Chers parents,

Je voulais vous écrire suivant ma promesse hier soir pour la malle de ce matin. Il m'a été impossible. D'abord ma première pensée fut d'écrire sur le *Lady Simpson*, mais le vent qui roulait le bateau comme une cuvette et donnait le mal de mer aux dames, m'en empêcha. Puis arrivant à Lis Carol à 10 h, je n'eus pas le courage de renvoyer à la poste le pauvre homme qui avait passé trois heures à m'attendre au dépôt de la rue Bonaventure.

J'ai trouvé tout le monde bien, femme, enfants, sœur. M. et M^{me} Bourassa nous ayant désertés trop tôt; rendus de l'après-midi à leur pension. La valise d'Ézilda de la perte de laquelle je me plaignis tout le long du chemin et n'y pas trouver nulle part, ni en avoir mot de personne, était pourtant restée au débarcadère ici, oubliée par Casimir Papineau, qu'Auguste avait chargé d'aller la prendre le lendemain. Il n'y alla que samedi. Et le gardien à qui je la demandais, hier soir, ne se rappelait plus l'avoir donnée à Casimir Papineau samedi. Marie la fit venir lundi du bureau de Casimir à Lis Carol. Ainsi, tout est rentré dans l'ordre, comme je vous disais qu'il le serait probablement.

Je ne leur parle pas de notre détorce; j'espère qu'elle va se dissiper promptement.

À mon réveil ce matin, mon petit général était à faire ses exercices de parade devant son papa. Il fit plusieurs fois le tour de la chambre en caracolant sur un bâton en guise de coursier, et battit ensuite le réveil sur un tambour que sa mère lui acheta ces jours derniers. Aidé de sa sœur, il a commencé aussi des exercices gymnastiques qui consistent à vouloir grimper les escaliers et toutes les tables et chaises sur son passage. Ils s'exerçaient tous deux après déjeuner à danser sur la caisse de livres de M. Bourassa. Il n'y a plus à les quitter d'un instant. Et, malgré tous les soins, je leur trouve à tous deux des bosses et des taches noires sur le front et les joues. Ils sont pleins de vie et d'activité.

Écrivez-nous souvent, nous ferons de même, jusqu'au moment plus heureux où vous viendrez nous rejoindre.

En me rendant chez Major, je rencontrai Titlit (de côte Ézilda) qui voulait faire 20 cordes de bois pour moi sur le domaine. Il devait s'y engager avec papa qu'il allait voir. Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Lis Carol, 1^{er} novembre 1857

Chers parents,

J'écris en famille. M. et M^{me} Bourassa, Ézilda et Marie sont à babiller dans la pièce voisine. Ézilda était en ville, aux offices divins, tout le jour, et ce soir M. et M^{me} Bourassa l'ont ramenée. Il fait beau et clair de lune. Les chers petits sont dans leurs nids.

Je viens de fermer mes lettres à cher Lactance et au directeur, avec lettre de change pour 40 £ sterling. Je vais copier de votre lettre pour Auguste, mais comme il eût été bien plus court et plus prompt de lui écrire vous-même directement, pour ne rien dire de postage, etc.

Je suis enfin engagé dans mes travaux de jardin à Bellerive. C'est un Sébastopol de tranchées et bouleversements! J'y aurai demain 12 à 13 travailleurs, @ 1 \$ en moyenne chacun par jour! J'ai presque peur. Je prévois une dépense de 200 \$, plutôt que 100 \$, que j'y voulais mettre. Il me faudrait de l'argent, puisque c'est tout au comptant. Voyez si vous pouvez collecter un peu, pour m'en donner un peu. J'ai encore déboursé hier 50 \$ d'honoraires d'avocat pour le franc-alleu. Vous vous rappellerez que vous ne m'avez rien donné des 80 £ de Gareau.

À propos, n'est-ce pas singulier que l'honorable Jones (toujours si ponctuel) ne soit pas venu réclamer le semestre de septembre? Est-ce qu'il aurait enfin appris la mort de M^{me} Dorion-Pétrimoulx? Ou aurait-il épuisé des quittances de cette dame? C'est, dans tous les cas, un répit.

À mon retour, j'ai trouvé sur ma table, un paquet à mon adresse, venant évidemment, par l'écriture et adresse, de France, mais sans timbre, ni lettre ni rien d'indicatif. Je ne sais absolument point de qui, ni par quelle voie. C'est évidemment pourtant, ce me semble, un présent et souvenir de pauvre cher Lactance, et je l'en remercie en conséquence dans ma lettre. C'est un très beau volume en maroquin et doré, très richement illustré de très nombreuses et très curieuses gravures fines, allégoriques, des attributs de la Sainte-Vierge dans ses Litanies et son Immaculée Conception.

Malheureusement, la Cour d'enquête qui recommence demain m'appellera de Bellerive chaque jour entre midi et 3 h. J'ai obtenu sentence de ratification de mon titre, hier, sans aucune opposition. Elle est donc bien claire et quitte, cette propriété. C'est une grosse besogne d'y avoir tant de travailleurs de 7 à 6 h. Et d'y être presque tout le temps. Et il faut pourtant bien profiter du peu de beaux jours qui nous restent à l'automne. Je me restreins comme de raison aux essentiels.

Nous vous embrassons tous de tout notre cœur aimant et dévoué. Adieu, chers parents, nous ne serons parfaitement heureux que lorsque vous viendrez nous rejoindre. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Lis Carol, dimanche 15 novembre 1857

Chers parents,

Nous nous flattons que vous êtes maintenant hors d'inquiétudes, par la réception de la malle et de nos lettres perdues. Il y avait fatalité dans cette *écartade* de la lettre précisément qui devait accuser réception des 50 \$, et reconnaître qu'en effet ma mémoire, non mes livres, m'avait trompé et que vous m'aviez bien donné une grande partie de l'argent Gareau. Ce qui avait faussé ma mémoire, probablement, c'est que vous en aviez retenu une forte portion pour payer à Fabre & Gravel. Je vous expliquais tout cela dans un feuillet que je m'empressais de glisser dans la lettre d'Ézilda du 6, afin qu'il n'y eût point de délai et d'anxiété; et c'est juste cette malle qui se perd! J'en ai prévenu notre maître de poste, D^r Meilleur, qui m'en a remercié et m'a dit qu'il allait voir de suite à la retrouver. Elle se sera perdue sous les soins de vos nuisances, le chemin de fer de Grenville ou le capitaine du *Phœnix*.

Je voudrais bien vous expédier ces jours-ci une tinette de sardines salées que je vous ai achetées, et un panier-champagne de pamphlets, fameuses, etc. C'est en tremblant que je les confierai à cette mauvaise ligne de transport. Il faudra que vous les fassiez guetter au passage du *Phœnix*, mardi, mercredi, et jeudi pour les demander au capitaine même à son toucher au quai de Major.

Je vous ai déjà écrit combien j'avais été favorisé par la température pendant dix jours de travaux à Bellerive, et combien j'avais mis ce bon temps à profit. J'ai juste fini, que voilà de grosses gelées qui nous attaquent avec violence. Hier, et cette nuit dernière surtout, le froid est intense, la gelée à glace très forte, avec toutes les apparences d'une chute de neige et de l'hiver. Il me reste encore mes vignes à enterrer, et quelques tulipes à planter. La plupart de ces dernières sont déjà remises en terre. J'en ai trouvé plus d'un minot à Bellerive. Ces menaces d'hiver vont avoir cela de bon, qu'elles vont nous amener chère maman, que nous attendrons certainement cette semaine. Je voudrais bien que vous l'accompagniez. Vous aurez de la misère à faire ce long trajet sur les chemins d'hiver.

Est-ce que vous ne pouvez pas presser MacKay de régler : c'est bien mal de sa part!

Lorsque vous viendrez, vous vous ferez conduire à Vaudreuil, pour y monter dans les chars du Grand Tronc. De notre belvédère, suspendu au-dessus du fleuve, nous avons la vue tout entière du pont Victoria. La navigation est si active aussi qu'il ne se passe pas une demi-heure sans qu'un navire à vapeur ou à voiles ne défile sous nos yeux, très rapidement en descendant, très lentement en remontant. C'est un spectacle continuel des plus animés et des plus gracieux. Cela seul donne la palme à Bellerive sur tout autre établissement à Montréal, voire même Cherry Hill.

Avons eu hier le plaisir de M. et M^{me} Bourassa à dîner. Ils ont l'air satisfaits de leur pension; leur petit logis semble confortable. Il a commencé à travailler à son atelier. Ils ont dîné il y a quelques jours chez M^{me} Judah.

Il y a toutes sortes de nouvelles et rumeurs. Delhi est prise, après grand carnage; les détails manquent; mais, quelle qu'ait été la victoire des Anglais après six jours d'assaut, ils avouent néanmoins que le roi des rebelles et un grand nombre de ses sujets ont su échapper à leur « juste vengeance ». Où se sont-ils retirés? Feront-ils résistance sur un autre point? Nous ne savons encore. Nouvelle ici est l'entrée en force, le 25 du courant (10 jours seulement!), du nouveau système judiciaire, la plus grande innovation depuis 1849, et pourtant l'on ignore encore qui seront les nouveaux juges et où iront ceux de circuit actuels, qui deviennent juges de la Cour supérieure et résidant dans les nouveaux districts. On disait que Bruneau aurait le meilleur de ces districts, celui de Saint-Hyacinthe. Il me disait hier qu'il n'avait encore rien su de son sort! Cartier est pourtant arrivé depuis deux jours, et va probablement distribuer ses faveurs et les proclamer au public. Mais on dit que sa visite se rattache aussi à la dissolution du Parlement, qui paraît et certaine et imminente. Rouges et Bleus sont d'accord aujourd'hui à y croire. Les élections se feront en décembre. Y aura-t-il reconstruction du Cabinet avant, ou après les élections? Tout le monde est sur le qui-vive. Une rumeur, qui s'accrédite beaucoup, c'est que la métropole a certainement choisi Ottawa pour la capitale! C'est très possible! Aurions-nous alors le chemin de fer du Nord? Ce serait plus probable qu'aujourd'hui.

Vous verrez par le coupon que je vous envoie, pris d'une gazette que pauvre M^{me} Beach m'adressait, que William Porter a perdu son fils aîné qui ne peut avoir moins de 12 à 14 ans! C'est fort triste. Nous n'avons pas de lettre et malheureusement la gazette ne donne pas l'âge, ni la maladie.

Un autre coupon que j'inclus, est l'annonce du nouvel inspecteur de la chasse qui fait connaître la défense absolue, et la grosse amende, de prendre truite d'octobre à février. Avis à Major, au seigneur, aux sauvages Commandant, Simon. Faites coller cette proclamation à porte d'église ou chez Major; que personne ne l'ignore, que personne ne viole la loi.

La lettre perdue vous disait que la lettre à M^{le} Darcy avait été reçue et acheminée d'ici.

À propos, la lettre des 50 \$ n'était pas « enregistrée », c'est là le procédé de rigueur pour lettres d'argent, et non pas l'affranchissement qui peut se payer d'avance ou non, à volonté, excepté les 2 sous pour l'enregistrement qui se paient toujours d'avance.

Le fait d'un gouverneur des Illinois, du nom en Bellerive, en 1760, faisant le commerce des pelleteries, est intéressant. J'en parlerai à Andrews qui dit en savoir quelque chose.

Chère Ella ne souffre plus de sa dent; mais il faut les faire plomber. Louis-Joseph a eu sa première grosse dent la semaine dernière et une deuxième cette semaine. Il est rougeaud et jofflu, mange comme un ogre. Ella est très bien aussi. Le temps sec et pur d'hiver va leur valoir mieux que l'humidité d'automne. Les apparences de neige sont de plus en plus imminentes pour ce soir.

Adieu, chers parents, vos enfants vous embrassent tous tendrement et ont hâte, grand hâte de vous voir les rejoindre, que nous soyons tous en famille cet hiver.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

On soupçonne M^{me} Casimir Dessaulles en « situation intéressante ».

Monsieur J.B. Homier fils
Collecteur de la Fabrique
Montréal

Montréal, 19 novembre 1857

Monsieur,

Vous auriez pu vous exempter d'adresser vos mémoires coup sur coup à mon père, en vous adressant à moi directement, qui suis sur les lieux et l'agent général de mon père à Montréal, fait assez généralement connu.

La seule réponse que j'aie à vous donner, c'est qu'en raison comme en loi il y a plus que présomption que des dettes de la Fabrique de 1832 et 1834 ont été acquittées depuis longtemps et que mon père ne lui doit rien.

J'ai l'honneur de me souscrire votre etc.

L.J.A. Papineau



À son père

Lis Carol, vendredi 27 novembre 1857

Cher papa,

Je profite d'un moment de répit pour vous écrire. Le dernier des dix systèmes de judicature essayés depuis les jours néfastes de 1837, s'il n'est pas meilleur que ses devanciers et a les mêmes chances de durée, a du moins ce mérite additionnel qu'il double et triple la besogne, pour les juges, les avocats et les greffiers. Deux juges et un greffier suffisaient jadis à la fois. Maintenant, il faut que trois ou quatre juges, et les trois greffiers, siègent tous les jours, simultanément, dans autant de salles séparées! La machine est en pleine opération, et devra broyer les faibles. Les avocats sont censés être présents aux trois audiences au même instant, et, à moins de confier les deux tiers de leurs causes aux mains de jeunes confrères inexpérimentés, qui n'auront pas eu le temps même de les étudier, ils les verront impitoyablement rayées du rôle pour jusqu'au terme suivant! Jadis un juge, un greffier et 20 ou 30 étudiants comme scribes, expédiaient à l'enquête 20 à 30 causes à la fois. À commencer mardi prochain, trois juges, trois greffiers et trois scribes, siégeant en trois salles, n'expédieront plus que trois enquêtes à la fois! Un seul juge décidant en Cour supérieure, au lieu de deux à trois, il s'ensuit qu'il y aura trois ou quatre appels pour un d'interjeté au tribunal suprême, où les frais et honoraires sont si exorbitants.

La mise en force de cette loi nouvelle est proclamée pour le 24 novembre. À cette époque, le cabinet se trouve brisé, désorganisé; le gouverneur, sans conseil. Il s'ensuit que la moitié des juges se trouvent sans commissions ou sans juridiction! Qu'il y ait un intérim dans l'administration de la justice pour les deux tiers du pays! Un ministère nouveau s'enfante en ce moment; Dieu veuille qu'il éclore sous les prières ferventes du loyalisme qui jeûne et supplie aujourd'hui pour le succès des Anglais contre les rebelles d'aujourd'hui, les pauvres Hindous; et qu'il veuille bien demain proclamer et nous donner des juges et leurs satellites pour que justice (telle quelle) se fasse. Des méchants osent croire que cet intérim va peser sur nous pendant toute la durée

d'élections générales, et que la justice ne se trouvera remontée qu'après l'année 1857! Faut-il qu'il y ait tant de fatalités dans ces années 37, 57? C'est la même chose dans le monde financier, en Europe autant qu'en Amérique : populations et gouvernements sont en banqueroute. De ce désordre universel surgira-t-il des révolutions? Les tyrans vont-ils trembler de nouveau derrière leurs baïonnettes?

À propos de baïonnettes, vous voyez l'autre jour les autorités civiles aux Indes reconnaître l'innocence d'une centaine de prisonniers hindous, et ordonner leur élargissement. Au moment où ces malheureux quittent leur cachot, un régiment régulier de l'armée britannique se jette sur eux et les passe tous au fil de la baïonnette. C'est la civilisation européenne et chrétienne que l'on parle d'imposer à ces pauvres ignorants de barbares et païens.

Cooke m'est venu voir il y a quelques jours, pour s'excuser en tremblant de ce qu'il n'osait vous porter 100 £ à 150 £ seulement, sans vous prévenir d'avance par mon entremise; qu'il faisait tous les efforts du monde pour trouver 200 £ qu'il vous avait imprudemment promis, mais que son bois ne se vendait pas, pas un morceau; et que les banques n'escomptaient pas, pas un dollar. Il paraissait presque sincère. C'est si difficile de juger l'homme. Il m'a demandé de faire du bois carré sur le franc-alleu. Je le lui vends 5 \$, au lieu de 4 \$ l'an dernier. S'il le revend pour 12½ c ou plus, ce qui est probable. Moins de 12½ c, je me contenterai encore cette fois des 4 \$. Le tamarac (épinette rouge) que le gouvernement vend le double du pin blanc, *viz* 2 sous, je lui ai vendu 2 c.

Je trouve l'explication de l'étrange silence de McCord jeune sur mes affaires (ne répondant pas depuis trois mois à aucune des lettres que Roy et moi lui avons adressées), dans sa candidature qui se laisse percer pour la représentation de notre comté. Il lui faudrait les votes de Saint-André, aussi bien que ceux d'autres arrondissements! Émery a écrit à MacKay qu'il ne pouvait pas et ne se présenterait point; que si MacKay lui-même ne le faisait pas (pour même raison qu'il ne pouvait sacrifier ses affaires et intérêts privés), il devait soutenir Cooke, qui était resté fidèle au parti et à ses promesses électorales, et ne pas le repousser pour de petites questions de localité lorsqu'il avait bien servi les intérêts généraux. J'en dis autant, et qu'il faut le préférer à un étranger. Mais voici venir peut-être ma nouvelle complication. Si Rose est entré au ministère, comme on le disait hier, il va peut-être tourner de nouveau son ambition vers notre comté et le solliciter. Il persuadera facilement peut-être à Cooke de lui céder sa chance. Je vous prie donc, et MacKay et Cooke, de ne pas vous lier ni arrêter encore à aucune candidature définitive. Si McCord peut trahir son client pour sa propre candidature, il cédera volontiers cette candidature au solliciteur général pour une place qu'il demande depuis plusieurs mois! Quels hommes! et quelles institutions!

Nous vous remercions beaucoup de nous avoir communiqué la lettre si intéressante et si bien écrite du pauvre William Porter sur la mort si touchante et si héroïque de son cher fils. Quelle perte irréparable, quelle douloureuse séparation! Avant de l'avoir reçue, nous avions déjà écrit, Azélie à M^{me} Beach, moi au pauvre Porter lui-même. Mais nos données étaient alors trop incomplètes. Vous l'avez fait vous-même depuis, bien mieux et bien plus à propos, en réponse à William et à M^{me} Beach. Que cette chère et si digne famille est horriblement éprouvée! Comment s'expliquer que les bons ne soient pas moins épargnés que les méchants par les coups aveugles du sort?

Hier était le jour d'Action de grâces, dans la plupart des États-Unis, pour toutes les bontés dont la Providence abonde en faveur de cet heureux pays; et nous avons comme de raison fêté le jour à Lis Carol. M. et M^{me} Bourassa se sont joints à nous pour dîner en famille. Il y avait le dinde traditionnel, le vin américain pur, le *mince-pie*, les châtaignes, tous les plats de rigueur. Avons bu au cercle qui dînait au même instant dans la rue Washington de Saratoga, et au pauvre cher papa isolé sur les bords sauvages et solitaires de l'Ottawa, les souhaitant avec ardeur auprès de notre foyer.

Quoiqu'il fasse un temps magnifique ce matin, la terre est gelée et l'a été très fortement par un froid rigoureux et un vent furieux depuis trois ou quatre jours. L'hiver devrait arriver, avec son manteau de neige qui nous donnerait des chemins. On nous dit qu'il n'en reste plus du tout des chemins, à la campagne. Ils doivent être affreux après tant et de si longues pluies, du 1^{er} mai aux derniers jours de novembre.

La lettre de M^{lle} Darcy donnait peu de détails généraux que M^{me} Bourassa ait voulu communiquer, même à sa mère. Ces dames ont toutes leurs petits secrets privés. Elle était souffrante de névralgie en sus de ses bronchites, semble avoir misérable santé. M^{me} Colston passe l'hiver dans la ville, ayant pris maison près de M^{lle} Darcy.

Je viens d'appliquer caustique au sourcil de cher petit bonhomme, qui y pousse de petites verrues. Il est charmant de santé et par conséquent d'humeur, depuis que ses quatre premières molaires ont enfin percé la gencive. Il est gros, gras et très rougeaud, très actif, tout le temps sur ses petits pieds. Il y a maintenant signes de ses ouillières ou canines. Chère Ella grandit toujours, sans perdre d'embonpoint : il n'est donc pas surprenant peut-être qu'elle soit pâle, mais j'aimerais mieux lui voir plus de sang, et manger plus de viande qu'elle ne fait. Son appétit n'est pas assez fort, ce me semble. Elle a pris cœur à sa lecture, épelant une page tous les jours. D'elle-même, elle commence à vouloir parler français.

Les embarras de pauvre Thivierge me font peine. J'espère qu'il pourra loger sa famille cet hiver. Cette cabane est horrible.

Cher Papa, je ne pourrai plus vous écrire aussi souvent. Venez nous rejoindre. Adieu, cher père. Tous vous embrassant tendrement.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Mère vous écrira au commencement de la semaine, puisque je le fais aujourd'hui.



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Palais de justice, mercredi 2 décembre 1857

Cher papa,

Reçue aujourd'hui votre lettre de lundi le 30, avec les 478 \$ de votre bordereau, plus \$ 4 montant d'un billet que vous avez oublié de compter, c'est-à-dire 8 billets de 4 \$ (au lieu de « sept » que vous écrivez).

Je vous avais écrit longue lettre vendredi le 27, qui devait partir samedi matin pour arriver dimanche chez vous. Ou n'est-elle arrivée que lundi après le départ de la vôtre? Je ne voudrais pas qu'elle fût perdue!

Encore un vieux brave ami et patriote qui nous a quittés : honorable Pierre de Boucherville est décédé lundi soir, 1^{er} courant. Il est mort sans vouloir voir les prêtres, et a mis dans son testament de l'enterrer sur son domaine. Grande commotion s'ensuit. Le curé écrit à l'évêque. Il y a grand conseil de chapitre. De Bleury (beau-frère) y est allé hier après-midi. Comme il n'est pas revenu ce matin, j'en conclus que la famille aura vaincu les résistances et réussi à faire remplir par le curé, la partie civile de ses doubles fonctions de curé ecclésiastique et d'officier de l'état civil. Il m'avait dit que s'il n'y réussissait pas, il reviendrait de suite à la ville où les amis du vieil athlète étaient prêts à recevoir ses dépouilles et à leur faire des obsèques démonstratives, en dehors du giron de l'Église²⁶.

Rose va se présenter à Montréal, croit-on maintenant. Appuyez Cooke contre un Haut-Canadien que l'on va, dit-on, vous envoyer de Bytown.

Tous bien. Tout en hâte, au milieu des enquêtes par-dessus la tête. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À Georges Boucher de Boucherville

Georges de Boucherville
Saint-Hyacinthe

Montréal, 6 décembre 1857

Mon cher Boucherville,

Je vous prie de m'écrire le plus tôt possible et de me donner autant de détails que vous pourrez sur la vie du vénérable père que vous venez de perdre. On m'a demandé une notice biographique et je voudrais, en m'acquittant de ce devoir, rendre justice au digne patriote dont les vertus publiques et privées ont été si remarquables. Les hommes comme lui sont toujours rares. Ils le sont particulièrement dans notre pays et à notre triste époque où les principes, la consistance, les convictions, tout semble céder à une soif avide et rampante de l'or et des places – les devoirs sont sacrifiés à l'intérêt personnel – et où l'expédience semble justifier les plus grands écarts.

Il me faut toute les données possibles sur sa naissance, les différentes phases et fonctions de sa vie, leurs dates surtout; sur son caractère et ses occupations. Toutes les circonstances de sa dernière maladie et de l'épisode si remarquable de sa mort et de ses obsèques.

Il y avait plus que de la vertu et du courage, c'est de l'héroïsme qui lui fait conserver jusqu'à la fin et emporter dans le tombeau ses croyances religieuses. Je désire particulièrement connaître tous les faits, dans leurs plus précis détails, afin de pouvoir rendre pleine et entière justice à l'illustre défunt et aux autorités ecclésiastiques, comme à sa famille et à ses amis. Nous avons déjà à cet égard mille versions diverses. La vérité, et la vérité seule et toute la vérité, doit

être proclamée. C'est une déesse à qui j'ai toujours sacrifié et dont le culte m'est plus cher que tout autre au monde. Je veux lui rendre hommage en cette circonstance mémorable.

L'on me presse de publier ce travail sous une quinzaine de jours. Vous m'obligeriez donc infiniment, si vous vouliez me donner la journée de mardi qui est fêtée et qui vous permettrait de m'aider de votre dévouement à la mémoire d'un homme de bien, d'un modèle que nous devons offrir en exemple à un peuple que tant de faux amis ont trahi dans le passé et trahissent encore tous les jours. Votre tout dévoué.

L.J.A. Papineau



Montréal, 6 décembre 1857

Cher papa,

D'après les nouvelles venues de diverses parties du comté d'Ottawa, il paraissait que ce comté allait être perdu ou tombait sous le régime du Haut-Canada, et que Cooke ne réussirait point à s'y faire réélire. Sous ces circonstances, Émery a enfin consenti à s'y présenter. Et je m'empresse de vous le faire savoir. Je vous prie donc de le faire dire de suite à Fortin, Aimond, MacKay, etc., et à tous les bons électeurs de la seigneurie. L'on pense qu'il sera élu unanimement. Il a toutes les qualités pour rallier et satisfaire toutes les opinions et tous les intérêts.

Très en hâte, pour la malle de demain matin. Tous en santé parfaite ici. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Il prépare son adresse.



À son père

Montréal, 7 décembre 1857

Cher papa,

J'ai accordé à Cooke privilège de faire du pin carré et de l'épinette (tamarac), à l'exclusion de tout autre; et j'ai en conséquence écrit en même temps à Gareau qu'il eût à se restreindre entièrement (même sur son territoire) à ne faire que du pin carré, aux termes de son bail. Je vous en préviens au cas que l'un ou l'autre n'aille vous solliciter pour d'autres termes; ainsi que Taylor et Thivierge. Il faut que ces quatre se restreignent aux termes de leurs marchés respectifs, pour ne pas nous entraîner dans des conflits et difficultés.

Taylor travaille-t-il? Il faut s'en assurer. Et s'il y est, le notifier formellement, par écrit et deux témoins, de ne couper que 25 000 pieds cet hiver.

Pauvre Thivierge se loge-t-il²⁷?



À son père

Lis Carol, jeudi 17 décembre 1857

Cher papa,

Malgré tous les accidents et délais des malles, je me flatte qu'il n'y en a pas eu de perdues tout à fait, et que toutes nos lettres sont maintenant échangées. Avons reçu les vôtres du 4, du 11 et des 14 courants.

Vous vous rappelez que je vous ai remis en octobre une petite clé de cuivre d'une boîte de fer-blanc contenant de vos papiers. Vous la mîtes dans votre tiroir de commode sous clé. Ézilda dit que vos boîtes de papiers ne sont pas dans sa chambre, mais que vous en avez dans la ci-devant bibliothèque et dans le dernier étage de la nouvelle bibliothèque.

Le procès entre Kierskowski et autres contre le Grand Tronc sera porté en appel, ici d'abord, au Conseil privé plus tard. Il y a trop gros intérêts en jeu, pour qu'aucun côté n'essaie jusqu'au bout.

On m'a demandé une notice biographique sur M. de Boucherville, que j'aimerais à écrire si je pouvais obtenir de son fils, ou autre de sa famille, les renseignements que je leur ai demandés²⁸. J'attends leurs réponses à ma lettre.

Il serait trop loin et trop coûteux, ce me semble, pour Thivierge de venir chercher des provisions jusqu'à Montréal, et il me semble que vous pourriez bien vous porter sa caution chez n'importe quel marchand des environs pour un 25 £, en votre ou mon nom. S'il croit pouvoir acheter à meilleur compte à Montréal, qu'il y vienne (mais les chemins?) et j'y cautionnerai pour lui à ce montant.

Je n'avais qu'une réponse, prompte et péremptoire, à donner à la Fabrique de Montréal, que leur créance plus ou moins apocryphe était prescrite en loi depuis longtemps et qu'ils en sont à ne plus nous en parler. C'est la fin.

Je ne vous demandais pas d'écrire à Gareau; je l'avais fait moi-même, c'était au contraire d'être en garde contre des sollicitations qu'il aurait pu vous adresser, à l'encontre des relations que j'avais établies entre lui, Cooke, Thivierge et Taylor. Je vous prie de faire efforts avant de descendre pour conclure avec quelqu'un pour une cinquantaine de cordes de bois pour moi, pour 25 cordes au moins, si on ne peut en avoir plus.

Si vous voyez McCord et Delisle pendant cette campagne électorale, tâchez d'apprendre du premier surtout, la raison de son étrange silence à l'égard de mon affaire de *mandamus*, en n'y faisant rien, et ne répondant ni à Roy ni à moi depuis trois mois!

Quel étrange oubli d'Émery, de son adresse! Elle aura voyagé jusqu'à Toronto où les employés du grand monopole, enchantés de la trouvaille et de ses bonnes dispositions à l'égard de la voie rivale de l'Ottawa & Huron, se seront empressés d'en faire offrande aux bureaux de l'exécutif. Là, on aura lu et digéré l'adresse, et bien ri de son auteur; et l'on se gardera bien de transmettre le paquet à l'auteur sous l'enveloppe et le sceau du maître général des postes. Mais on aura pu au contraire expédier un télégramme, de suite, à l'évêché de Bytown! Il n'en faut pas plus pour ruiner notre homme; si le diable de son côté ne lui donne tout son appui.

Je vais vous donner le pendant de cette étourderie dans l'anecdote électorale de Terrebonne. L'exécutif... rouge, siégeant à Montréal, se prépare une éclatante candidature et victoire pour ce comté, qui devait tomber comme une bombe sur le magasin ministériel, au moment décisif de la nomination, et l'emporter d'emblée. Pour mieux masquer cette batterie formidable, *Le Pays* annonçait que « le petit Morin serait tout déconvenu », et qu'il fuirait devant tel et tel candidat, deux ou trois hommes de paille qu'il nommait. La veille de la nomination, l'on expédie de Montréal le candidat mystérieux, lui recommandant de filer droit et vite pour le chef-lieu. Mais on aurait dû lui donner un tuteur, ou tout au moins un aide de camp, pour le tenir sur la bonne voie. Pressé par l'amour filial, il ne peut résister à la tentation de saluer sa bonne mère en passant, de souper et coucher sous le toit qui l'a vu naître. Après les embrassements et les bénédictions maternelles, viennent les petites confidences. On se garde bien d'envoyer quérir le frère sénateur; mais par un pur hasard, le curé et l'ami de la maison viennent faire leur petite veillée. La mère, le curé et l'ami de la maison discutent, attaquent, prêchent, conseillent, supplient et pleurent enfin, dit-on, de saintes larmes. Le candidat ne peut résister à ces pleurs maternelles, pastorales et amicales²⁹. Il se couche le cœur tout contrit. À 11 h du matin de la nomination, le candidat Rouge arrive à Sainte-Thérèse pour y annoncer à ses amis qu'il renonce à sa candidature. À midi, les journaux de toutes couleurs nous l'annoncent : « M. Morin fut élu membre pour Terrebonne par acclamation. » Et Wilfred C.H.R. Masson reprit le chemin du logis! Je consigne ici cet exploit, de peur que la chronique ne l'oublie. Je ne vous parlerai pas des nouvelles que la presse publie, à son détrompe, sur toutes les élections et que vous lirez dans leurs colonnes. C'est l'histoire secrète que nos journaux ne songent jamais à sauver de l'oubli. Et pourtant, qu'il y a de drôles de choses qui passent inaperçues, et qui semblent triviales, et qui cependant décident du sort des empires!

C'est aussi la candidature du major Campbell qui a ramené Laberge dans l'arène. Il s'en était d'abord bien résolument retiré. Les apparences de défaite de Cartier, à Montréal et à Verchères, sont grandes; et pourtant tout peut encore revirer. Il y a toujours trop de candeur, de bonne foi et de confiance chez les partis jeunes et les jeunes partisans; et les gouvernements sont vieux et rusés, et diplomates.

Gugy fait des exploits à Québec et le peuple le lynche! Il ne lui manquait plus que cette dernière gloire!

Pendant que les politiciens se battent, nous les pauvres greffiers sommes battus... de travail. Sorti hier du terme de circuit, j'entre aujourd'hui dans un terme de la Cour supérieure. Il n'y a plus de répit, de prise d'haleine. Les plaideurs ont maintenant leur pain quotidien. Si encore les avocats n'étaient pas là pour y ajouter le gros sel.

M. Westcott nous arrive cette semaine. Que n'en faites, ou plutôt que n'en pouvez-vous faire autant? Je suis bien certain que vous le désireriez autant que nous. Que les fêtes auraient été complètes alors! Il y a de grands préparatifs de *Christmas Tree*, illumination, bonbons, jouets, etc. Ella voudrait bien surprendre Santa Claus au moment de sa visite. Mais elle se console par la promesse et permission d'arranger le *Christmas Tree* elle-même, cette année, et de donner la surprise de cet arbre magique à son petit frère.

Tous vous appellent, cher papa. Hâtez-vous de venir nous rejoindre, dès que des chemins de neige et les censitaires payant vous le permettront. Que ce soit bien à bonne heure en janvier. Forçons pour les fêtes des Rois. Tous vous sautent au cou par leur délégué, votre fils.

L.J.A. Papineau

Maman, gants de papa?



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Lis Carol, dimanche 27 décembre 1857

Cher papa,

Votre bonne lettre du 22 nous a été remise hier par Aimond, avec la moitié de bœuf et 13 lb de beurre frais. Ces provisions ne pouvaient être mieux choisies. Le beurre frais est difficile à trouver au marché par le temps qui court. Nos marchés ont pourtant été assez bien approvisionnés en général, jusqu'à ces jours derniers, grâce à la température extraordinaire des mois de novembre et décembre, qui n'ont pas montré signe d'hiver avant le 21. Ce jour-là était brillant et doux comme un beau jour d'octobre. Les chemins secs et durs, et les voitures roulant. Ce n'est que le 22 que la neige est tombée de 3 pouces d'épais et que les traîneaux sont sortis pour la première fois de leurs remises. Depuis ce jour, le froid a augmenté et l'hiver règne suprême. Le fleuve commence à charrier des glaçons. Les vapeurs traversiers marchaient encore il y a trois jours!

Nos élections sont heureusement passées et finies, dans Montréal, et nous pouvons nous détourner de la place publique, souillée et repoussante, pour rentrer dans le foyer domestique et nous serrer autour de lui, dans ces jours de fête et de joies pour les enfants, parents et amis. La corruption et la démoralisation sont portées au-delà de toutes limites. On calcule que les candidats et leurs comités, de part et d'autre, n'ont pas dépensé moins de 40 000 \$, dans la ville de Montréal seule. Le second jour surtout, les électeurs « libres, intelligents et indépendants » ne votaient plus, à moins de recevoir de 5 \$ à 10 \$ par voix. Aimond vous racontera les tentations de son frère, qui triomphera néanmoins du diable comme un nouveau saint Antoine. Où de pareilles vilénies nous poussent-elles? On ne se contente pas de vendre sa voix, mais on n'hésite pas à jurer ensuite « sur les saints Évangiles » que l'on n'a rien reçu, directement ni indirectement! Et il y a plus de Franco-Canadiens que d'Irlandais qui ont succombé de la sorte! Ces derniers, au contraire, se sont cette fois couverts de lauriers, par leur sobriété et par leur fidélité presque universelle au drapeau. Faudra-t-il que la « race inférieure » du Bas-Canada dépérisse plus rapidement sous le régime anglais, dans l'espace d'un seul siècle, que ne l'a fait la pauvre Irlande en cinq siècles? C'est un horrible problème qui se dresse devant nous! On dit que cette corruption s'étend aux campagnes, qu'un grand nombre de « nos braves habitants » du district sont aussi à l'enchère! C'est incroyable!

Vous, au comté d'Ottawa, avez encore un moment de lutte à soutenir. Je vous souhaite d'en sortir honorablement. Vous paraissez sûr de votre paroisse. D'après Aimond, il n'en

serait pas tout à fait ainsi. Depuis votre discours, qui aurait convaincu tout le monde, MacKay aurait fait une tournée, dans laquelle il aurait vanté le « protestant » Cooke, pour son passé; ce qui ferait dire aux gens qu'Émery pourrait bien ne pas valoir mieux que son prédécesseur; que Bonsecours doit se défier de la branche cadette, qu'il en serait tout autrement si c'était l'oncle, etc. Est-ce d'Aimond? Est-ce de Fortin? Est-ce de plus loin? Si après la nomination vous voyez que l'on persiste à contester l'élection, vous ferez bien de revoir vos gens et de leur parler, et expliquer. Que l'on ne veut voir que la religion de Cooke, tandis que l'on ne doit surtout juger que sa conduite politique et parlementaire; qu'il n'est plus du reste question de lui; et que c'est précisément par déférence pour des préjugés religieux qu'on l'a remplacé par un candidat catholique, mais surtout canadien, bas-canadien, libéral, intéressé beaucoup dans le comté avec toute sa famille, et préférable dès lors de beaucoup à un étranger du Haut-Canada, tout catholique qu'il puisse être. Il faut qu'Émery triomphe; mais il ne faut pas s'endormir sur confiance aveugle en son étoile.

Chère petite parfaite Ella s'est surpassée en ingénuité et amabilité à propos de l'arbre de Noël et Santa Claus. Elle n'a cessé d'y songer depuis trois mois, et de nous en préparer toutes les surprises. Pendant des semaines, elle a cousu des sachets pour mémé, Grand Pa, ses tantes, et papa; sans négliger ses leçons de lecture et d'écriture. Puis elle a dit que cette année, elle voulait préparer le *Christmas Tree* elle-même, pour en ménager la surprise et la joie à «little brother». Tout fut fait et se passa d'après ses propres plans et suggestions. Elle choisit et distribua les rôles, ordonna les costumes, et tous les détails de la fête. En vous les racontant, c'est donc elle que vous verrez l'âme de tout le drame. La grande table centrale fut portée du petit salon dans le grand. L'arbre de Noël, beau sapin de cinq pieds de haut, placé au centre de la table, supporté par un rocher couvert de mousses, décoré de rubans, guirlandes de fleurs, globes de verre colorés, lampions; portant force fruits que la baguette magique de Santa Claus distribuerait en dons aux bons mortels, grands et petits. Les plus lourds de ces dons se groupaient sur la table, tout alentour du rocher; quelques-uns même jonchaient le parquet. Le 24, veille de Noël, M. et M^{me} Bourassa dînaient avec nous. Il n'y avait pas plus d'une demi-heure que nous étions remontés, de la salle à dîner au petit salon, lorsqu'une fanfare bruyante éclata devant la maison. Je courus à la fenêtre, et vis un équipage traversant la pelouse, arriver au perron. J'allai ouvrir la porte et «*sure enough*», j'aperçus un petit nain à barbe blanche, tout enveloppé de fourrures, à figure joufflue, nez aquilin, large bouche épanouie de rires, que je ne pus méconnaître pour autre que Santa Claus lui-même! Dès que je pus reprendre mes sens, d'une visite aussi inattendue, je priai le personnage de vouloir bien entrer, et l'introduisis à la compagnie. Il leur fit à tous de grands *salaams*, puis d'une voix solennelle, proclama :

– As I was going around this evening, carrying my presents and toys for good children down all the chimneys, I passed before this house and thought I would enquire first if there were any bad children. If there are any bad ones, here is a rod I have brought for them. – Toute la compagnie s'empessa de lui déclarer que nous n'avions que de bons, et de très bons enfants.

– I am glad to hear it. Since you have no bad children here, I will break my rod.

Et aussitôt, le bon Santa Claus, avec un peu d'effort, brisa sa verge en deux, et en jeta les morceaux à terre.

– And now, since I am here, I may as well stay a little longer with you, and beg you to show me your Christmas Tree.

– Oh! yes! Oh! yes! Good Santa Claus! s'écria tout le monde.

Sans plus d'invitation, il se dirigea de suite vers le grand salon, dont il ouvrit toute grande la porte, en nous priant tous de le suivre. L'illumination était brillante : bougies, lampions, feu de cheminée. L'arbre resplendissait au centre de la chambre. Nous priâmes alors Santa Claus, puisqu'il se trouvait au milieu de nous, de vouloir bien combler ses faveurs, en distribuant les fruits du *Christmas Tree* aux personnes présentes. Ce qu'il fit avec grâce et promptitude, et force saluts à chacun des récipiendaires. Ce fut une longue et fatigante opération, pour un pauvre petit saint emmaillotté de pelleteries comme il était.

Aussitôt la distribution finie, sans s'arrêter à les examiner et à en jouir un peu lui-même, le bon saint s'excusa sur l'heure avancée de la nuit, ajoutant qu'il avait tant de cheminées à visiter avant le coucher de la lune, qu'il ne savait pas quand il pourrait finir sa tournée et se jeter dans son lit pour s'y reposer de toutes ses fatigues. Nous lui conseillâmes de dormir bien tard le matin de Noël, sans s'inquiéter si tous les bas et chaussons étaient bien remplis. Et il se retira. C'est la première fois, je crois, que Santa Claus soit ainsi apparu à des yeux mortels, et c'est un caprice qu'il s'est imaginé de lui-même. Pour une première visite, il s'en est acquitté à merveille : nullement embarrassé d'un rôle si étrange et si nouveau. J'ai ramassé la baguette qu'il brisa dans le petit salon, et j'en fais relique.

Ces joies domestiques me font oublier, un instant, les douleurs et le sort de la patrie. Les hommes faibles se découragent. Et ceux qui n'ont pas beaucoup de vertu sont prêts à dire comme tant de patriotes devenus ministres l'ont déjà dit : à quoi sert se sacrifier pour le peuple? Le peuple ingrat et corrompu? Le peuple n'est bon qu'à exploiter. Exploisons et vivons. Après nous, le déluge!

Je dis : prions et travaillons. Et ne trahissons jamais le peuple, même lorsqu'il se trahit lui-même. S'il ne voit pas la lumière, ses enfants la verront. *Magna est veritas et praevalerebit!* Quand? Lorsque Dieu le voudra, et que son heure sera venue. En attendant, prions et travaillons. Aide-toi et le ciel t'aidera.

Je n'ai jamais pu comprendre la loi du talion, et que le crime (quoi qu'il enfante) pût jamais justifier le crime!

J'espère que Tucker me donnera les 400 \$ que vous annoncez. Les bons du chemin du Central N.Y. ne sont pas encore assez relevés de la dépréciation pour qu'il vaille bien les vendre. Je pense pourtant que l'on pourra faire un emprunt suffisant pour payer M. Jones s'il insiste. N'aurait-il pas pu attendre encore une année, que le capital des lods et ventes vous sera payé par le gouvernement? Un quartier de la pension d'Azélie devient dû au jour de l'An, que je vais lui payer. Je donnerai aussi les étrennes aux fillettes, que vous avez la bonté de leur faire.

Nous allons confier à Aimond une petite caisse contenant des effets divers, quelques noix et farine surfine de sarrasin et une lettre de maman. J'aime mieux confier la présente à la poste, qui vous la portera peut-être plus promptement.

Sommes tous en bonne santé, regrettant que vous n'êtes pas encore au milieu de nous. Il a fait très froid la nuit dernière et le fleuve devra bientôt nous donner des traverses. Vous

descendrez, je suppose, avec le cher Émery. Je le plains bien; autant s'il réussit que s'il succombe dans cette lutte. La vie publique devient de plus en plus à charge et repoussante, pour les hommes honnêtes et patriotiques. Et faut-il donc l'abandonner aux fripons comme le font tant de consciencieux citoyens des États-Unis? Il me semble encore que non! Que chacun à son tour en porte sa part de fardeau.

Adieu, cher papa. Hâtez-vous de venir compléter le cercle heureux de Lis Carol.

Mille embrassements vous y attendent. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Palais de justice, 30 décembre 1857

Cher papa,

Je m'empresse de vous écrire deux mots pour vous rassurer un peu, comme votre lettre du 28 reçue hier m'indique de l'inquiétude à propos de nouvelles saisies de terres par Gibeau & cie. En feuilletant les statuts à la hâte, je suis confirmé dans l'opinion qu'il y a beaucoup plus de malice que d'esprit chez ces gens-là, et qu'ils sont incapables de donner une forme légale et tenable à leurs exactions et persécutions. Leur avis (de Taylor) dans la *Gazette officielle* est nul, et rendrait toute adjudication nulle! Il faut bien garder cela entre nous, et ne pas leur montrer leurs bévues! Ils annoncent la vente comme devant avoir lieu à Saint-André! Soit, elle ne peut avoir lieu qu'à Aylmer!

Ils sont obligés de copier du rôle d'évaluation et de donner, dans leur affiche de vente, le nom du propriétaire ou occupant de chaque lot, s'il est connu; et, s'il ne l'est pas, ils doivent le mentionner par le mot «unknown» – «inconnu», vis-à-vis chaque numéro. Ils n'en font rien, et c'est ainsi qu'en dépit de la loi et en dépit du jugement de *mandamus*, suspendu sur leurs têtes, ils osent ressaisir et vendre plusieurs de mes lots dans Saint-Pierre qu'ils savent bien m'appartenir! Je n'en dirais rien à MacKay; n'en parlerais qu'à Auguste et les laisserais profondément ignorants de leurs bévues, les laisserais faire jusqu'au bout, sans un mot d'opposition, assistant néanmoins par agent à leurs procédés et notant bien, devant témoins et minutieusement, tous leurs faits et gestes.

Je quitte Auguste. Je vais parler à Roy. Dès les élections finies, il faut sévir par de nouveaux avocats, si McCord et Roy restent apathiques.

Qu'Émery ne s'effraie point des menaces de largesses de Friel. Il y a plus de vent que de substance. Même Renaud, par ici, est plus chiche qu'on ne disait. Il n'y a que les ministres, chacun pour lui-même, qui peut dépenser ses 2000 \$ ou 5000 \$ pour s'assurer sa grasse office. Un journal ministériel anglais, ce matin, accuse Friel d'être le correspondant «chaudière» du *Herald*! Est-ce possible?

Aimond emprunta 5 \$ qu'il doit vous rembourser de suite ou que vous pouvez charger à son compte.

Je termine l'année en vous priant de donner votre bénédiction paternelle à vos enfants et petits-enfants. Acceptez leurs souhaits pour que vous restiez de longues années encore au milieu des vôtres et de leur dévouement filial. Venez les rejoindre le plus tôt possible.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Il est essentiel que nous sachions le plus tôt possible s'ils ont obéi au *mandamus* et s'ils ont vraiment biffé (sur le rôle d'évaluation et par des résolutions dans leur procès-verbal de séances subséquentes à août) mon nom dudit rôle. Émery ou MacKay, en allant à Saint-André, doivent être chargés de cette besogne. Puisque, s'ils l'ont fait, je ferais de faux frais en prenant, comme je le propose, une règle de Cour contre eux dès après l'élection.

Répondez de suite!



Hon. L.-J. Papineau
Montebello³⁰

Lis Carol, mercredi 6 janvier 1858

Cher papa,

Je ne suis pas sorti aujourd'hui (les Rois). L'on m'apporte ce soir votre lettre du 3, qui se plaint bien naturellement de ce que je ne réponds pas à la vôtre du 28. Et pourtant, en touchant cette lettre du 28, j'y répondis de suite.

Ne vous inquiétez pas des saisies de Saint-André! Elles sont nulles; entre autres raisons, il y a la majeure (plus que suffisante) que la vente est annoncée pour avoir lieu à Saint-André au lieu d'Aylmer (voyez *Gazette du Canada* du 19 et 26 décembre).

Quant à Tucker, je ne l'ai pas vu, il n'est pas venu me voir, ne m'a rien payé.

Cette lettre est-elle perdue dans la tempête affreuse que nous avons eue? L'avez-vous reçue depuis? Je ne sais. J'écris donc deux mots, 7 p.m., et les envoie porter par Jacques à la poste.

La neige recommence à tomber ce soir. Le télégraphe nous annonce le plein triomphe d'Émery. Papin et Laframboise sont-ils élus? Étonnant, n'est-ce pas, que je l'ignore? Le *Herald* n'en sait rien! C'est à deux pas de nous, comparé à celle d'Émery. Je les crois pourtant élus, à faibles (!) majorités.

Mère et Ézilda parties aujourd'hui passer quelques jours chez M^{me} Bourret, en vous attendant impatiemment.

Je demandais encore (si important!) dans cette lettre perdue, de faire vérifier par ceux qui iraient à l'élection à Saint-André, par le feuilletage des minutes du Conseil municipal, s'ils s'y sont conformés au mandat péremptoire en y biffant mon nom par résolution ou autrement depuis le mois d'août. Faites maintenant un exprès (MacKay ou autre) pour avoir cette donnée essentielle.

Aussitôt reçue, je poursuis avec rigueur les procédés de ce *mandamus*, actions de dommages, etc., qui ont horriblement languì et compliquent l'affaire par ces nouvelles et audacieuses saisies de plusieurs de mes lots du domaine dans Saint-Pierre!

Le reste du cercle à Lis Carol en parfaite santé. Vous embrassons de tout cœur et vous appelons. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Lis Carol, mardi 9 février 1858

Chers parents,

Nous avons reçu votre billet par le voiturier qui vous mena. Vous avez eu un heureux voyage. J'espère qu'il continuera de même, et que bientôt vous nous reviendrez.

Une lettre de MacKay nous apprend la triste nouvelle de la mort de Rodolphe Thibodeau, et que sa mère est très malade, ainsi que le plus jeune frère. Il n'y a qu'une sœur qui ait échappé au mal. C'est une famille horriblement éprouvée. Toute la famille MacKay, revenant des vêpres à Bonsecours, s'est trouvée à son trépas! John MacKay est aussi retenu par la maladie, à Saint-Eustache, de son dernier enfant, 22 mois, aussi des fièvres scarlatines, il suppose.

Nous avons heureusement échappé jusqu'à présent. Le petit d'Émery est mieux.

Vieille Marguerite bien, et Tainsh. Les censitaires ne payant rien, vous attendent en mars, pense MacKay.

Michel Beaudry, maire. Les voyers, inspecteurs, tous changés dans le sens de Beaudry, contre la majorité d'Ézilda et Azélie.

Tous en santé, vous embrassant de tout cœur, présentant nos meilleures amitiés à oncle curé, tante et cousine Malhiot, et au colonel Bruneau.

Ella s'amusa beaucoup au party chez M^{me} Wood, ce qui la consola un peu de votre départ. On dit que les dames l'y remarquèrent parmi quarantaine pour sa sagesse et son maintien! Louis-Joseph est toujours le même bon vivant, gros, gras, rougeaud, riant, sautant, courant, criant.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



L'hon^{ble} Geo. E. Cartier
Procureur général
Toronto
(privée)

Montréal, 18 mars 1858

Mon cher Monsieur,

Plutôt comme ami qu'en votre qualité officielle, je prends la liberté de vous écrire pour vous parler d'une affaire d'intérêts privés. Je le fais avec hésitation, dans un temps où vos

moments sont précieux et si amplement taxés par les devoirs législatifs et administratifs tout à la fois.

Mais c'est précisément en vue de changements probables, pendant la session, dans les tarifs judiciaires, que j'ai cru devoir prendre cette liberté.

La position exceptionnelle dans laquelle je me trouve par rapport à mon salaire, m'oblige à cette démarche.

Depuis la dernière répartition des salaires (4 juillet 1855), voilà bientôt trois ans, des cinq protonotaires de première classe (Québec et Montréal), quatre MM. Burroughs, Fiset, Monk et Coffin, ont reçu chacun 750 £ par année. Moi seul y fais exception, et n'ai reçu que 450 £ par année!

On dira que j'étais le junior; mais non, je fus commissionné deux ou trois ans avant M. Fiset; qu'il y avait trois protonotaires à Montréal, deux seulement à Québec; mais il y a aussi plus d'un tiers d'affaires en sus à Montréal qu'à Québec, et les revenus de notre greffe justifient de plus hauts salaires que le greffe de Québec. Les fonctions imposées par les lois de judicature, lors et depuis cette dernière répartition de salaires, étaient telles que j'ai dû m'y dévouer au moins autant que mes collègues; et j'ai dans le fait tenu tout le Circuit et la moitié de la Cour d'enquête, et par conséquent rempli certainement le tiers de nos fonctions pendant ces trois dernières années.

Et maintenant, sous votre nouveau code judiciaire, qui est calculé pour l'avantage du public et pour l'expédition des affaires, il est certain que nos devoirs et responsabilités sont de beaucoup augmentés. Les fonctions ministérielles des juges nous sont dévolues. Il y a à peine un jour d'intermission entre les termes, et au lieu de nous relever tour à tour, il nous faut maintenant tous trois siéger simultanément, à la Cour supérieure, à la Cour d'enquête, et peut-être bientôt aussi au Circuit. Jusqu'à présent, j'ai suivi la 2^e division de la Cour supérieure, tant en terme qu'aux enquêtes, simultanément avec MM. Monk et Coffin dans les deux autres divisions de ce tribunal, mais en sus j'ai suivi seul tous les termes de la Cour de circuit, beaucoup plus fatigants que ceux de la Cour supérieure. Depuis novembre, j'ai dû remplir plus du tiers de nos fonctions. Et je ne reçois pourtant que le quart environ du salaire. Je ne me plains pas de ma part du fardeau; je me chargerais volontiers et de grand cœur même de la moitié, si la chose était possible : je ne blâme ni mes collègues, à qui leur âge donnerait bien droit à moins de travail, ni votre système judiciaire, qui certainement devra faciliter beaucoup l'administration de la justice et l'expédition des affaires. Mais je me dis : si d'un côté je fais autant de travail que chacun des quatre autres protonotaires, si j'ai la même position officielle, les mêmes devoirs et responsabilités, si j'ai le même rang social, la même localité à habiter et les mêmes dépenses à encourir pour la vie; et si d'un autre côté le public est amplement récompensé du travail additionnel que juges, greffiers et autres officiers ont à subir pour expédier les affaires en litige par le nouveau code, pourquoi ne recevrais-je pas le même salaire que chacun des quatre autres?

L'on est naturellement préjugé en sa propre faveur. Mais je vous avoue franchement, mon cher Monsieur, que l'anomalie de ma position me paraît si étrange et si peu soutenable, que je suis convaincu que vos sentiments de justice diront comme moi, et que vous profiterez de l'occasion de votre nouveau tarif pour faire disparaître toute distinction entre mes collègues et moi, et me donner le même salaire de 750 £.

À part de ces considérations générales, je pourrais vous en offrir plusieurs de particulières. Mais je ne veux pas insister sur des détails. Je me contenterai d'observer que le salaire actuel ne suffit pas au coût toujours croissant de la vie dans nos villes. Les denrées ne baissent point. À Montréal, malgré la crise commerciale, les loyers ne cessent d'augmenter. Jusqu'à cette année, j'avais été très heureux sous ce rapport, mais mon bail expiré, je me suis trouvé dans la nécessité en quelque sorte d'acheter une habitation plutôt que de me soumettre aux loyers énormes que l'on demande. Il me semble que je ne dois pas dépendre sur des ressources particulières de famille, pour vivre et élever mes enfants, lorsque toute ma vie et tout mon temps se trouvent engagés et dévoués à une carrière publique, qui s'était ouverte sous l'ancien régime des honoraires, avec un prestige et des apparences que des considérations de bien public ont brisés depuis. Le bien public peut toujours et doit s'accomplir, sans néanmoins froisser inutilement les intérêts des particuliers.

Avant d'adresser une demande officielle, j'ai cru qu'il serait convenable et plus poli de vous en prévenir par cette communication; et j'ose me flatter que vous trouverez un moment pour me répondre. Et que cette réponse justifiera ma démarche. J'attendrai avant de préparer ma requête au gouverneur en conseil.

J'ai l'honneur de me souscrire, cher Monsieur, votre très humble serviteur.

L.-J.A.P.



L'honorable George E. Cartier
Procureur général
Toronto
(privée)

Montréal, 19 avril 1858

Je voulais vous remercier plus tôt de votre réponse du 26 mars.

L'obstacle dont vous parlez, et qui est en effet le seul qui semble s'être présenté à votre esprit comme au mien, ne m'avait pas échappé.

L'on doit toujours s'attendre à des objections de ce genre de la part des gens du Haut-Canada. Mais il est facile d'y répondre, puisque ce cri qu'ils répètent sans cesse à toute demande venant du Bas-Canada, est on ne peut plus injuste : lorsque l'on pense, et qu'on le leur rappelle, qu'à l'époque de l'Union leur dette nationale était de 5 000 000 \$, tandis que la nôtre n'était que d'un demi-million, et que néanmoins elle fut déclarée alors commune aux deux provinces! Et c'est pour effacer, en partie, cette immense injustice qu'il fut alors solennellement stipulé dans la constitution même que les frais d'administration judiciaire du Bas-Canada seraient toujours à la charge du fonds consolidé du Canada. Cette réponse doit toujours être péremptoire à leurs objections. Vous pourriez d'ailleurs leur suggérer qu'en toute probabilité, à l'avenir, les fonds d'honoraires de nos officiers de justice ne présenteront plus de déficits, en conséquence des nouveaux tarifs que vous vous proposez de promulguer bientôt.

À part de ces considérations générales, je suis forcé de dire que, fallût-il même augmenter d'encore 300 £ ce déficit, il me semble que ce ne pourrait être une raison de me refuser ce qui

aurait dû m'être accordé dès 1855, en même temps qu'à mes quatre collègues, égalité de salaire, comme il y a entre nous égalité de rang, de devoirs, de responsabilité et de services. Ce déficit ne serait pas un reproche à me faire.

De la part de vos co-ministres du Bas-Canada comme de vous-même, et notamment de MM. Sicotte et Loranger, je suis bien persuadé que j'ai justice entière, et même empressée, à attendre. Je n'hésite donc plus à adresser au gouverneur en conseil une demande officielle d'une réhabilitation qui, depuis 1850, m'aurait déjà donné la petite fortune de 2000 £ à 2500 £. Qu'à l'avenir du moins je ne perde pas aussi énormément par une anomalie que je n'ai pas méritée.

J'ai l'honneur de me souscrire, mon cher Monsieur, votre très humble serviteur.

L.-J.A.P.



À Sir Edmund Walker Head³¹
Petition to the Governor in Council

(sous enveloppe à)
L'honorable T.J.J. Loranger³²
Secrétaire provincial
Toronto

Montreal, April 19th 1858

To His Excellency the Right Honorable Sir Edmund Walker Head, Baronet, Governor General of British North America, &c.

The petition of Louis-Joseph-Amédée Papineau, Esquire, joint-prothonotary of the Superior Court for Lower Canada at Montreal.

Respectfully sheweth :

That of the five Prothonotaries of the first class, for the two large Districts of Quebec and Montreal, Messrs Burroughs, Fiset, Monk and Coffin receive each seven hundred and fifty pounds of salary *per annum*; while your petitioner receives only four hundred and fifty pounds. That the official rank, station, duties, responsibilities and services, as well as the necessities of life in the cities of Montreal and Quebec are the same for all five.

That the only plausible reason in support of the exceptional salary of your petitioner might have been possibly the fact of his appointment to office long subsequently to his colleagues Messrs Monk and Coffin, if such had ever been the rule of administrative precedents in Canada which he believes it never was; but on the contrary, the example is striking, of Mr. Fiset being commissioned two or three years after your petitioner, and receiving at once the same salary as his colleague Mr. Burroughs, who was appointed as long ago as either Mr. Monk or Mr. Coffin.

That under successive changes in the judicature laws, intended for the public good and the better and more expeditious administration of justice, the duties and responsibilities of your petitioner, as well as of other officers, have been much increased, so as to require entire devotion to their office; and that on the other hand, the cost of living has steadily become greater and greater in the cities; and that while therefore the whole life and career of your petitioner are devoted to the public service, his salary of 450 £ is inadequate to the support of

his family; and he humbly conceives that he should no more than any of his colleagues have fall back upon private resources and means to supply such deficiency of salary.

Your petitioner therefore, as fully confident of the justice of Your Excellency's Government as he is conscious that equality of rank, duty, responsibility and services, should entitle him to an equality of salary and compensation, most respectfully solicits from Your Excellency's Government that his salary as joint Prothonotary be raised to the sum of seven hundred and fifty pounds *per annum*.

And your petitioner will ever pray.

L.J.A. Papineau



À Louis-Antoine Dessaulles

Montréal, 20 avril³³ 1858

Mon cher Dessaulles,

J'adresse une requête au gouverneur en Conseil, à propos de l'augmentation de mon salaire, dont je t'ai parlé. Je te prie de l'appuyer de tes bons services, auprès surtout de MM. Cartier, Sicotte, Loranger et Rose. Je n'ai pas besoin de te répéter tous les arguments et toutes les bonnes raisons qu'il y a à donner à l'appui d'une aussi bonne cause.

L'anomalie et l'injustice de ma position exceptionnelle sont trop palpables pour qu'il faille en dire beaucoup pour convaincre tout homme qui y donnera un moment d'attention. J'ai pleine confiance dans la justice de ces messieurs, et qu'ils ratifieront la chose.

Sans remonter à l'époque de ma nomination en 1844, lorsque j'acceptai, sans l'avoir sollicitée et sans y avoir même songé, la charge de protonotaire qui, à cette époque, était si relevée par les gros honoraires qui appartenaient en pleine propriété à cet officier, autant que par le rang social et officiel que cette charge conférait. L'on était loin de prévoir qu'en 1850 cette propriété (telle elle a toujours été considérée en Angleterre) serait en quelque sorte confisquée et convertie en des salaires fixes, moindres de moitié et plus que les revenus précédents de la charge. L'on ne devait pas du moins s'attendre que cette innovation pourrait affecter les personnes alors en charge, et qui étaient entrées dans cette carrière officielle et pour la vie, et qu'une sécurité immémoriale avait en quelque sorte consacrée; et que ce changement n'aurait été applicable et appliqué qu'à nos successeurs *in futuro*.

Quoi qu'il en soit, nos intérêts individuels (pas mal comme ceux de ces pauvres seigneurs) furent en 1850 sacrifiés à l'intérêt public, et d'une manière à nous froisser considérablement : à tel point qu'en 1855 il n'y eut qu'une voix, dans l'opinion publique, dans la presse, dans le gouvernement, dans les Chambres, pour dire que les salaires alloués étaient tout à fait insuffisants, et qu'il fallait les augmenter. M. Drummond introduisit une loi à cet effet et lui donna rétroactivité jusqu'au janvier précédent. C'est sous cette loi de 1855 que les salaires actuels furent fixés. Dans leur distribution, je ne sais par quel motif, ou pour quelle raison, quoique M. Monk eût demandé 900 £, que M. Coffin eût demandé 800 £, et que moi j'eusse demandé (sans spécifier de montant quelconque) « un salaire égal à celui que le gouvernement donnerait à mes collègues ».

Le salaire des cinq protonotaires des grands districts, Montréal, Québec, fut fixé à 750 £ pour chacun, excepté moi malheureux, à qui l'on n'alloua que 450 £. Depuis cette époque jusqu'à la mise en opération, en novembre, du nouveau code de M. Cartier, j'ai toujours tenu la Cour de circuit et la moitié de la Cour d'enquête, c'est-à-dire un plein tiers de nos fonctions pour un quart du salaire. Sous le nouveau système, j'ai même fait plus de mon tiers de la besogne, puisqu'il m'a fallu suivre, simultanément avec mes collègues, et la Cour d'enquête en trois divisions, et la Cour supérieure en terme en trois divisions, et, en sus de mes collègues et à moi seul, toute la Cour de circuit, dont un seul terme est plus fatigant que trois termes supérieurs. Il n'y a plus un jour de répit. La commission, la charge, les fonctions, les devoirs, la responsabilité, l'obligation du séjour à la ville, de plus en plus coûteux, de ne point suivre d'autre profession, tout enfin est égal pour moi, comme pour chacun de mes quatre collègues, et pourquoi donc le salaire ne serait-il pas le même?

On aurait pu prétexter que j'avais été adjoint à MM. Monk et Coffin après bien des années de service de leur part, si ce principe n'avait jamais été admis dans la pratique du gouvernement, ce qui n'est pas. Mais voilà, au contraire, M. Fiset, qui est mon junior de commission de trois ans et plus, je crois, qui fut adjoint à M. Burroughs à Québec, et qui reçut de suite le même salaire que lui, quoique son junior de 25 à 30 ans.

Il n'y a donc vraiment pas l'ombre de raison pour justifier ou pour maintenir l'anomalie de ma position. Et je suis convaincu qu'en représentant convenablement la chose aux messieurs de l'administration, ils s'empresseront de me rendre justice. Personne ne peut mieux le faire que toi.

Je t'ai dit que mon salaire ne suffisait pas à mes justes dépenses. Et tu en seras facilement convaincu, si tu réfléchis aux prix toujours croissants des loyers, des vivres, des denrées de toute espèce. M'étant dévoué tout entier à une carrière publique qui s'était offerte avec tant de garanties assurées et permanentes de gros revenus, supérieurs même au salaire de 750 £, il me semble que je suis pleinement en droit à ce dernier du moins, comme chacun de mes collègues; et que je ne dois pas être réduit à chercher dans des ressources individuelles le soutien et l'éducation de ma famille, sans même la possibilité de faire les moindres économies.

Ce paragraphe, intercalé dans ma lettre à Dessaulles du 28 juillet 1862.

Je t'ai dit d'autres motifs d'égards mérités, pour un fonctionnaire qui s'est toujours trop respecté pour sacrifier comme tant d'autres ses convictions et ses principes au veau d'or du jour, et qui n'a jamais cabalé pour violenter l'opinion publique, mais a su s'abstenir même de voter aux élections. Aussi, j'espère bien que ce nouveau gouvernement apportera à la corruption et à la vénalité le remède radical du vote au scrutin et de la défense à tout fonctionnaire public, petit ou grand, de voter lui-même ou de faire voter son voisin ou son inférieur. C'est une des plaies à purger.

Le seul prétexte plausible, quoique injuste, que l'on ait pu ci-devant faire valoir contre moi, c'était le déficit considérable entre les recettes et les dépenses des greffes. Ce déficit est comblé par le nouveau tarif qu'a promulgué M. Cartier l'an dernier. Mais son école avait oublié que les frais d'administration de la justice du Bas-Canada devaient rester une charge, par l'Acte d'Union, des fonds consolidés, vu que le Bas-Canada, libre de dette, se mariait à la province

supérieure obérée de cinq millions de dollars! Et que le malheur de ce déficit ne devait pas retomber exclusivement sur moi comme le bouc émissaire.



À James Randall Westcott

Lis Carol, 21st April 1858³⁴

You will have to sleep at Rouses Point and reach Montreal next morning at 9 o'clock. We are anxious to welcome you Tuesday morning, when I will meet you at landing, with the waggon and old Charley.

Love to mother and all. My parents left this morning. Fine weather.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau³⁵
Montebello, C.E.

Première lettre de Bellerive³⁶, 5 mai 1858

Chers parents,

N'ai pas eu une minute de loisir depuis votre départ pour vous écrire deux lignes. Sommes enfin chez nous, casés à merveille et enchantés. Mais tous brisés de fatigue.

Je vous envoie deux lettres reçues hier de Lyon.

Une lettre d'Azélie aujourd'hui. J'ai couru chez M^{me} Chalifoux réclamer le *Harper* et le chapelet. Elle m'a remis en sus (qu'Azélie ne semblait pas soupçonner) deux gilets de son mari, une boîte de dentifrice et la clé de leur pendule.

Elle ne me souffle pas un mot de mon bois, de mes arbres et des apparences que la crue des eaux de l'Ottawa me permette encore d'y expédier une barge. J'attends et souffre impatiemment l'avis de dépêcher cette barge dès que vous télégraphiez que l'eau monte assez pour aborder.

Faites cerner les arbres d'avance, de tranchées qui préparent l'enlèvement presque instantané.

Sommes chagrins d'apprendre que mère ait tant souffert. J'espère qu'elle s'est rétablie.

Vous embrassons tous de tout cœur. M. Westcott se joint à nous. Les travaux sont incessants. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, 15 mai 1858

Chers parents,

Landreville qui a passé ici hier soir, remontant aujourd'hui, nous lui avons confié les deux gilets de M. Bourassa, sa clé, le chapelet de sa femme. Sa visite impromptue nous a empêchés de lui rien donner de plus. Il me dit qu'il y avait plusieurs gros arbres d'arrachés en partie, lorsque M. Tainsh les arrêta en leur disant qu'ils étaient trop gros. Comme néanmoins j'ai été horriblement trompé ici, sous ce rapport, je vous prie d'y suppléer s'il en est temps encore, en ajoutant aux arbres de 4 à 8 pieds, cinq ou six grosses sapinettes (épinette blanche des Canadas) de pas moins de 12 (et mieux 15) pieds de hauteur, avec les racines intègres et les branches bien garnies jusqu'à terre et pendantes, pleureuses. Bien garnir les racines (dessus et dessous) de pesat ou foin bien mouillé, pendant tout le trajet sur la barge. J'écris lettre sur lettre à Dickenson pour qu'il expédie cette barge. Il ne répond pas!

Sommes bouleversés par l'aqueduc qui nous introduit l'eau aux écuries, dans la maison, dans le vignoble et fontaine, par les carriéreurs qui charrient de la pierre, les maçons qui comprennent mille tourmenteurs. Je me lève à 4½ ou 5, travaille comme nègre jusqu'à 9. Cours en Cour. Reviens travailler jusqu'à 7. Dîne, couche à 9 h, épuisé. Ne soyez pas surpris que je n'écrive pas. Soyez-le si je n'oublie aucune des commissions de Montebello. Le tapissier Gauthier même est venu diriger le choix de tentures à décors, qui vont éclipser celles de Montebello!

Enfants ont eu le rhume, sont mieux. Vous chérissant, embrassant, parlant sans cesse de vous tous. M. Westcott, Marie, Ella, baby se joignent à moi pour vous embrasser tous. Inclus graines iroquoises de M. Trudeau, une autre citrouille de tante Philippe Bruneau. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Un mot de lettre dès que la barge arrivera chez vous!



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Mercredi 26 mai 1858

2^e salle d'audience, Cour supérieure

Chers parents,

Vos quatre longues pages serrées du 23 (24) lundi, reçues hier, me font honte de mon silence. Au milieu des plaidoiries et criailleries d'avocats qui m'étourdissent, j'essaie de le rompre. Vous semblez m'attribuer les efforts du manœuvre seuls, et par conséquent pour juste punition de la fatigue à excès. Mais je vous assure qu'à part les pas et démarches incessants de 6 a.m. à 7 p.m., pour courir chez les ouvriers et fournisseurs ou pour surveiller ceux

qui sont à l'œuvre, c'est plus l'inquiétude et la surveillance de tant de petits travaux divers et languissants qui me fatiguent que le travail manuel. Au reste, je le prévoyais, et il en faut prendre son parti, que tout ira clopin-clopant jusqu'à l'automne. Mon entrepreneur, Larivière, a trop d'entreprises diverses, et toutes commencent à la fois, mais par conséquent marchent lentement. Nous sommes minés tout en même temps par derrière et par devant, et sommes obligés de nous servir de ponts-levis pour entrer ou sortir. Nous avons eu l'eau de l'aqueduc depuis le 18, dans le vignoble, dans l'écurie et dans le bas de la maison. Encore une couple de jours, et elle atteindra le faite même, et écoulera dans le bain et les latrines.

Tout le jardin potager est ensemencé, hors le maïs. Les tulipes en fleur et belles. Les arbres et arbustes de Rochester semblent bien reprendre. Beaucoup des jeunes poiriers et cerisiers vont fleurir. Les vignes du vignoble ont déjà gagné une quinzaine sur celles en plein air. Les arroser beaucoup, et tenir dans atmosphère chaude et humide jusqu'au moment de la floraison, pendant laquelle il faut suspendre tout à fait l'arrosage, pour le reprendre ensuite jusqu'à ce que le raisin ait atteint sa grosseur. Pendant qu'il mûrit, discontinuer presque les arrosages. Beaucoup d'air le jour, du 1^{er} juillet au 1^{er} septembre. À la moindre apparition de moisissure, saupoudrer abondamment de soufre.

M. Westcott et chère Marie m'aident puissamment durant les quelques heures que je suis obligé de passer ici, et j'espère les retenir jusqu'à la mi-juin. Les rhumes des enfants ont cessé. Depuis deux jours qu'il fait soleil, ils les passent au jardin. Le grand plaisir, celui qui dure le plus, de Joe-Joe, c'est d'aider « Po-lin » (la jardinière) avec sa petite bêche, qu'il manie avec beaucoup de dextérité et qu'il ne veut jamais quitter que lorsqu'il tombe de fatigue. Son premier cri à son réveil, et qu'il accompagne souvent de pleurs amers, c'est : « Out! Out! Out! Out! » qui ne cesse qu'avec le déjeuner et la sortie.

M. Westcott a souffert de rhume et mal de gorge obstiné. Il est un peu mieux aujourd'hui.

Vous ne devez pas vous apitoyer sur le sort de Taylor, si surtout il fait tort à Thivierge, à qui il avait déjà en quelque sorte jeté défi et menaces. Si vous avez bien et dûment notifié, par au moins deux témoins et écrit, l'an dernier, Taylor qu'il n'ait pas à couper plus de 25 000 cet hiver; et qu'il y ait sur mesurage excès de plus de 1000 pieds (*viz* 26 000), je vous prie en mon nom de faire de suite saisir le tout (avec toutes les formalités légales), et ne lui donner ensuite passeport qu'en doublant le prix de l'excédent des 25 000 pieds. Ce qui ne doit pas empêcher Thivierge d'instituer de suite une action en dommages en son propre nom, si Taylor lui brise sa digue ou son moulin.

Il est évident que l'excédent qu'il aurait coupé serait *in toto*, et *ex delictu*, ma propriété par adjudication judiciaire à intervenir, et qu'il devra se considérer comme très heureux de le ravoir en ne payant que le double de la coupe. Mais ce devra s'accompagner de l'avis et défense absolue de continuer l'an prochain son exploitation.

Vous devriez envoyer une couple de témoins experts et capables, de suite, pour vérifier et calculer le montant de terrain inondé au lac Papineau. Cette vérification ne saurait se faire par supposition, semaines et mois après. Le vieux Hillman et un bon habitué de chantiers, seraient compétents. Ce n'est pas à négliger, si surtout les riverains de l'augmentation de Grenville étaient mécontents et se plaignaient. Il faut surveiller Gareau de plus près encore cette année, et insister pour son certificat et passeport des agents du gouvernement. L'avertir que je l'exigerai

et dès qu'il l'obtiendra et en pourra fournir copie certifiée. Qu'il lise bien son contrat. S'il a coupé, contre son contrat et contre ma défense formelle, et contre les droits de Cooke, de l'épinette (tamarac), le retenir tout et faille avertir Cooke de suite. Vous vous rappellerez que j'ai vendu pour cet hiver cette coupe de tamarac à Alanson Cooke, qui m'en donne bon prix. *Ergo*, faire aussi mesurer le bois de Cooke, avant qu'il ne l'expédie.

Avons choisi de belles tentures chez Fabre & Gravel : panneaux à vignettes paysagistes, pour le salon; panneaux de chêne, pour salle à manger; marbré, pour les corridors et escaliers. Gauthier promet les poser vers l'automne. Il faut en finir avec Larivière et l'extérieur avant de pouvoir décorer l'intérieur. Il y faudra peindre, blanchir. Bellerive semble toujours gagner dans l'estime de tous et, depuis huit jours que le feuillage se développe, ses charmes vont croissant. Le mouvement de la navigation est incessant, et des plus animés et variés.

Dans la confusion du déménagement, j'avais oublié une lettre à mère que je retourne et que j'expédie aujourd'hui.

Il est vrai que M. Lemieux a donné avis d'interpellations à propos de vos arrérages. Dessaulles lui en parlera. Il devait remonter hier, il est retenu encore quelques jours.

J'écris et menace Dickenson. Il a le monopole de l'Ottawa, et peut se moquer de nous. J'ai pourtant sa promesse écrite que sa barge arriverait à mon quai au plus tard au courant de cette présente semaine!

M^{me} Casimir Dessaulles et son gros garçon vont à merveille. Ils ont désappointé heureusement tous les plus mauvais pressentiments. J'espère que chère sœur sera aussi heureuse de son côté. Êtes-vous sûr de Murray? Il faudrait l'amener d'avance et le bien tenir.

Je ne suis ni de la faction Young ni de la faction Delisle. Je ne veux pas de docks millionnaires. Je demande de simples quais de cèdre et pin devant ma Bellerive.

Le compte du D^r Macdonnell est pour lettres et poudres envoyées à mère l'été dernier, et excessif comme tous ses mémoires. Je le payerai néanmoins aujourd'hui même.

La veuve Pariseau m'avait déjà obsédé avant de vous écrire. Louis Caty est interdit pour ivrognerie, et je ne sais comment faire payer ces gens sans les poursuivre.

Je vais chercher du ciment. Il m'en faut aussi pour ma fontaine.

Vous parlez de George Cooke et de son pouvoir d'eau. Il n'a d'autre titre que celui donné par Auguste, qui me réserve le pouvoir d'eau. Voyez-y donc avec MacKay. Vous n'aviez pas donné votre adresse à Rolland, qui l'attendait pour expédier.

Nous ne pourrons aller vous embrasser avant le retour de Saratoga. C'est à regrets, mais ce semble le seul possible sous toutes les circonstances. Adieu, chers parents. Mille amitiés de nous tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 6 juin 1858

Chers parents,

Je désire répondre à la bonne longue lettre de papa du 1^{er} courant. Je ne puis m'empêcher de commencer néanmoins par des lamentations et imprécations de ce que la barge ne m'apporte ni bois, ni arbres. Nous sommes à brûler les copeaux et des branches vertes pour faire la marmite, et à voir les arbustes plantés au printemps se dessécher, faute de leurs protecteurs et voisins présomptifs, les sapins et pins! Je me renferme dans un silence dédaigneux et menaçant envers M. Dickenson, à qui je n'aurai qu'une demande en dommages à signifier bientôt, en le sommant devant la justice. Les Grant lui ont-ils fait peur en se vantant de le payer avec mon fret? Quel peut être le mystère? J'ai hâte de le voir résolu. Vous feriez bien de lui adresser de suite encore une lettre par la poste, en l'avertissant que pour moi je vous ai écrit que je ne voulais plus avoir de rapport avec lui, autre qu'une action en justice qui va lui être signifiée sous peu. J'ai les preuves écrites et autres en main.

Vous croyez que rien n'avance à Bellerive, parce que je n'ai pas le temps d'en dire grand-chose. Il est vrai que ça ne va pas aussi vite que je le souhaite, et que de dix ouvrages commencés pas un n'est encore complété; néanmoins, il y a progrès continu et le résultat frappe plus lorsqu'on regarde en arrière jusqu'au 3 mai (un mois passé), que lorsqu'on s'impatiente d'un jour à un autre. « Le mur de brique » est « à bas », et l'effet est surprenant. Le terrain semble doublé d'étendue et de beauté. La grille et porte du front sont rehaussées, remodelées. Clôture neuve, blanchie, embouvetée et peinturée sur toute la façade du terrain. La base du portique et son escalier posés. Nouveau plancher et crèches, et la citerne aux urines, dans l'écurie. Pontage nouveau aux remises et portes à lisses ou roulantes en posage. Le premier étage, en pierre, de la tour presque fini; reste à y superposer deux étages en brique, produits du mur démoli. Tous les murs et cheminées de maison, cottage, écurie, recrépis. L'eau partout : bains et arrosages à discrétion. *Ergo* : pousses de 2 à 3 pieds aux vignes. Bêchage, sarclage, échenillage continuels. Fontaine et statue arrivées de New York seront posées sous huit jours.

Je vous ai envoyé deux quarts d'un ciment hydraulique de Glasgow, très vanté, dont j'ai pris un quart pour ma fontaine. Nous sommes embaumés par les lilas en fleurs. Les marronniers sont couverts de leurs beaux panaches blancs, ainsi que l'aubépine. Le contraste du feuillage des grands marronniers et des grands cormiers devant la maison est admirable. Le chant des oiseaux, innombrables, s'enrichit depuis une couple de jours de celui du moqueur noir (*vulgo* oiseau chat) qui est plus riche et plus varié que celui de la grive, à qui il ressemble beaucoup. M^{me} Aylwin nous avait dit qu'il nichait tous les ans dans un gros lilas près de la maison. Ce bosquet charmant a failli disparaître il y a deux jours, sous une bourrasque de vent effroyable. Elle a brisé une grosse³⁷ érable et rompu cinq ou six branches de marronniers et d'érables dont chacune aurait seule fait un arbre très respectable de sept ou huit pouces de diamètre; et abattu deux pagées de clôture sur la grève. C'est le vent de sud direct, qui nous vient 4 lieues de La Prairie sans obstacle. C'est le seul auquel nous soyons exposés, et il est rare. Le grand magasin nous protège contre le nord-est; les maisons vis-à-vis et notre clôture de 12 pieds, contre les vents ordinaires qui sont presque toujours nord-ouest, ouest et sud-ouest.

Holland promet toujours trouver le papier demandé : il ne l'a pas encore. Le Français chez Boulanger était un *humbug* qui demandait le double de nos jardiniers du pays. Merci d'avance du figuier, du cyprès-pleureur. N'oubliez pas les tigridias dont M. Tainsh m'a dit qu'il avait beaucoup à me céder. Aussi la *lobelia cardinalis*, cette native que n'éclipsent aucune des plantes vantées de la Chine et des Indes. Beaucoup de petits cèdres (*arbor vitae* de moins de 2 pieds de haut) pour haies, 200 au moins.

Il vous faut un tout autre genre de porte d'entrée à l'avenue d'un château rustique qu'il ne faut à mon tout petit domaine de ville. Je tâcherai de vous en dessiner une, mais il faudrait que je fus[se] là pour la faire exécuter sous mes yeux.

Les petits verres colorés ne sont pas encore arrivés. Je n'en trouve pas, faut bien patienter.

Gravel vous envoie tous les livres demandés qu'il a pu trouver sur ses tablettes, il en manque deux ou trois. Béranger j'ai intercepté pour le parcourir, vu que c'était le seul exemplaire qu'il y eut à Montréal. Je vous l'expédierai bientôt.

Je n'oublierai pas le soufflet à sabler par M. Coursolle.

La municipalité Saint-André, au lieu de se conformer aux réquisitions de la loi et du tribunal, s'est contentée cavalièrement d'éditer une lettre au greffier. La règle a été en conséquence déclarée absolue. Ils sont en mépris de Cour. Nous allons demander la contrainte par corps. Laissons-nous les surprendre. N'éventez pas la chose.

Il faut que je voie les Caty et écrive à Auguste s'il ne vient bientôt.

Le séminaire a réitéré sa demande cette semaine. Je vous envoie leur compte.

Vous voyez l'erreur de me considérer l'acquéreur, lorsque je n'agissais que comme votre agent, et que les lots vous furent adjugés. Mais il y a erreur chez vous aussi qui parlez des deux lots de front, qui vous furent adjugés avant 37 à votre poursuite contre McGill; tandis que l'adjudication dont parle maintenant le séminaire est celle des lots de derrière, (2) ou (4) suivant que vous regardez l'acquisition Donegani comme un mythe ou une réalité – qui furent vendus à l'encan après la faillite de McGill vers 1845 ou 46, et dont il n'existe aucune preuve de records. Le dossier est en grande partie adhiéré. Le registre de la Cour de banqueroute n'en parle pas!

J'ai écrit lettre à Rolland, pensant que ce ferait plus d'impression que message verbal. Tout le monde est négligent. Il y a 15 jours que j'attends un serrurier! Je ne trouve plus de spermaceti (véritable) dans notre pauvre et économique cité. Il faut être châtelaine pour vouloir encore de ce luxe coûteux. Je brûle à Bellerive de la bougie de 36 sous. Il faudra faire ses commandes à New York, où l'on dit qu'il y a encore un petit nombre de millionnaires dans la 5^e avenue qui n'ont pas fermé palais.

Hutchison avait oublié une douzaine cognac (première qualité), qu'il a dû expédier depuis. Goûtez et faites rapport.

L'Église me scandalise. Elle obstrue le cours de la justice. Voilà deux termes entiers de la Cour d'enquête qu'elle a monopolisés, chacun de huit jours (trois causes d'inscrites sur une même page). Un pauvre idiot, qui fit donation de sa terre pour « œuvres de charité », et d'une; un marguillier en charge qui prend une pauvre veuve au collet au milieu de la messe et l'expulse de son banc qu'elle avait payé, et de deux. Un curé, fidèle aux traditions bibliques, visitant sur les enfants les crimes des parents, et qui chasse du chœur des gamins de 7 et 9 ans parce

que le père est « un impie qui blasphème contre son curé » (*sic*); le curé le dit lui-même dans une lettre au père, que celui-ci produit en Cour, et de trois. Puis crescendo. C'est l'évêque de Montréal qui poursuit la Fabrique de Varennes pour le prix d'une terre valant 1000 £ qu'il leur a vendue pour 3000 £, « dans le but de favoriser l'éducation et les bonnes œuvres », mais dont « l'usufruit appartiendra au curé ». Ce curé (M. Desautels, que vous connaissez bien) entra dans la boîte des témoins, et jura qu'il « était tout à fait désintéressé dans l'issue de ce procès », lui, l'usufruitier. Le président (juge Day) en jugea autrement, et pria M. le curé de sortir de la boîte. Et de quatre. Et c'est ainsi que l'on va. Le jour qu'un mandement ou lettre pastorale dénonçait l'Institut et entraînait 140 résignations, deux moines mendiants débarquaient d'Italie et paraaient nos rues pieds nus et têtes nues. Il y eut immense sensation. Tout le monde (de toutes croyances) s'arrêtait pour les contempler. Après quelques jours de sermons, de courses et de quêtes, l'évêque adoucit la règle, « vu la rigueur de notre climat », et leur permit de chausser de grosses claques de cuir de vache. Mais les jambes sales sont vierges de chaussons et de culottes. Puis la tête (à chevelures courtes et crépues) continue, exposée tout à tour (« j'ai vu, de mes propres yeux vu ») aux ardeurs du soleil et à la pluie battante. Un de mes maçons me disait :

– M. Papineau, avez-vous vu ces pauvres frères, ah! c'est à faire pleurer! Ils sont si pauvres, si pauvres qu'ils n'ont que leurs soutanes, et que l'évêque leur a fait charité de souliers. Aussi, les gens en ont ben pitié : dans not' rue seule, nous avons ramassé plus de 60 piastres qu'on leur a données.

Entre la propagande romaine, le gouvernement responsable et le Grand Tronc, notre pauvre pays est à la torture d'un triangle de fer qui l'étouffera. Il faudrait un miracle pour le sauver. Ces gens en feront pour le tuer.

Je retarde le départ pour Saratoga, de semaine en semaine, tant que je pourrai. Ce retardera d'autant le voyage à Montebello. Chère sœur Azélie sera rétablie, et aura élargi le cercle de la famille d'un beau, (et bon!) bambin avant notre réunion. En attendant, rendez-vous aux souhaits de tous, et posez devant son mari pour un portrait en pied qui soit bon et fidèle, comme je sais qu'il est capable de le faire, et comme il le désire, et le désirons tous, puisqu'il n'y en a pas un de ceux déjà pris qui nous satisfasse pleinement.

M. Westcott, Marie, les chers et bons enfants sont tous en parfaite santé. Tous vous embrassent tous de tout cœur.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.

Salle d'audience, Palais de justice, 14 juin 1858

Chers parents,

M. Côme Cherrier vient de me dire qu'il montera mercredi avec sa dame et deux demoiselles. Je tâcherai d'acheter le vin, si je puis. En Cour tout le jour. Arbres et bois à recevoir à Bellerive. Bien difficile de trouver un instant de loisir. 2 quarts ciment hydraulique (de Glasgow). Excellent, prouvé, durcit à l'eau rapidement. N'y pas ajouter plus du quart, au tiers de sable, suivant la qualité du sable. On en essaie une poignée d'avance. Le tenir surtout à l'abri de l'air, comme la plus fine fleur, c'est-à-dire dès qu'on en tire du quart, recouvrir le quart de papier et planches avec soin, et tenir en lieu sec. Ne jamais démêler plus d'un seau à la fois, et démêler un peu plus clair que du mortier. Notre sable était excellent, donc n'avons mis que $\frac{1}{4}$ de sable à $\frac{3}{4}$ de ciment. Vos ciments n'ont jamais tenu, probablement parce qu'ils étaient éventés, ou trop de sable. Aussitôt démêlé, aussitôt appliqué.

J'attends la barge d'un instant à l'autre. Oncle Pierre, en ville, a dîné à Bellerive hier. Chers Marie, enfants et M. Westcott me quittent mercredi [16 juin] pour Saratoga.

Adieu. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.

Montebello³⁸ [Bellerive], 20 juin 1858

Chers parents,

Dans la presse les affaires, j'ai peine à écrire deux mots, à plus forte raison de faire toutes vos commissions aussi promptement que je le désirerais. Je vais vous adresser par *Lady Simpson* fruits secs : raisins, prunes, figues et dates; la peinture rouge d'Ézilda, le soufflet à sable de Coursolle. En proposant la troisième couche de peinture (grise), on applique aussitôt une couche de sable; lorsque c'est bien sec, encore une couche de peinture (quatrième) et aussitôt une deuxième couche de sable. La couleur de la peinture (non celle du sable) détermine la couleur du tout. Néanmoins, si le sable est blanc, il éclaircira un peu la teinte de la peinture; s'il est noir, il la rembrunira. Démêlez en conséquence.

Vous avez vu la réponse brève et cavalière de Cartier à M. Lemieux, « que M. Papineau avait été payé ». Je ne vois donc pas prudence à entreprendre de nouveaux travaux à Montebello, et ne sais vraiment pas où vous en prendrez l'argent, mais Ézilda nous écrit que vous vous exposez et que votre santé en souffre; ce qui est bien plus important encore que la question d'argent, et plus regrettable. Laissez aux jeunes à faire des folies. J'en ferai à Bellerive et pour vous et pour moi.

Je vous remercie beaucoup des arbres et fleurs reçus, bien plus frais et dispos que je ne n'avais lieu d'espérer après leur longue transplantation. Il a fallu débattre beaucoup avec les Dickenson et leur allouer avec menaces le fret de 35 \$, quoiqu'il y en ait à peine mesuré 31. Néanmoins, la chose s'est faite promptement. Tout le bois était cordé, les arbres à l'ombre dans un coin du jardin, entre 5 a.m. et 3 p.m. En trois jours, j'ai planté tous les arbres et les haies de cèdre. Que l'été continue maintenant aussi pluvieux que le printemps, et je vous montrerai de belles choses à l'automne. J'achète une trentaine de gros arbres résineux, de pas moins de 10 pieds de haut, pour compléter mes plantations. Les gerbes et les diamants de la fontaine s'épanouissent admirablement contre le vert des grands arbres. Le portique, et ses colonnes et pilastres et pendentifs, est presque complet, et d'un bel effet. La tour est couverte, et d'une composition nouvelle qui doit éclipser celle de Warren, voire même les miennes à Montebello, et qui, recouverte de sable au lieu de gravois, est plus agréable aux pieds.

Gareau m'a exhibé son passeport hier, qui indique 540 morceaux de pin sur le franc-alleu et 153 morceaux sur les terres du gouvernement dans Rippon (?), plus 30 morceaux d'épinette (tamarac) sur franc-alleu, et sept morceaux sur terres du gouvernement. Je lui rappelai la défense formelle de couper tamarac cette année. « Oh! C'est un restant de l'an dernier ». Benjamin, en le mesurant, aurait dû en avertir Alanson Cooke. Gareau vous a-t-il payé son bois? J'ai vu Belle; il est vrai que Taylor et lui sont convenus de faire mesurer du bois pris sur des terres du gouvernement « dans Grenville ». Ce doit être plutôt dans le *township* au nord du lac Papineau. Mais n'est-ce pas alors sur les limites des Hamilton de Hawkesbury? Serait bon d'avertir ces derniers, qui tiendraient notre homme en échec. Au reste, réglons mieux pour l'avenir. Ce printemps, en recevant son argent et lui donnant quittance, faites-lui signer devant deux témoins ou notaire, l'engagement formel de ne couper que tant de bois l'hiver prochain, et absolument de n'en couper que sur nos terres, qu'il nous payera tout le bois qu'il fera sortir par la Kinongé. Sans cet engagement formel et signé, nul arrangement. Seul moyen d'empêcher des fraudes.

Le 16, seul jour d'intermission entre les Cours de circuit et supérieure, je passai à Bellerive. MacKay me chercha en vain au greffe deux fois. Il m'a laissé lettre par rapport au plus insolent, récalcitrant, de mes squatters, un Larivière qui s'est moqué de vous et de moi. Il y a jugement en expulsion d'obtenu; il s'en rit, délègue son fils pour s'arranger. Si MacKay est bien fondé dans l'espoir de vendre à un autre qui fait application pour cet automne, je lui vendrais et chasserais Larivière, ayant bien soin de faire d'abord saisir et enlever sa récolte. Au reste, qu'il avise avec vous, et fasse pour le mieux. Je ne puis guère y songer en ce moment. C'est le lot numéro 40 est. Il n'y a ni domaines, ni pouvoirs d'eau, à l'est dans toute cette misérable côte Saint-Pierre.

Dès la session finie, tâchez qu'Émery et Judah se rencontrent à Montebello et que votre cadastre y soit clos définitivement.

Nos stupides employés de poste, ici, renvoient vos lettres à Belle-Rivière, quelque part derrière Terrebonne, je crois. Jusqu'à ce qu'ils apprennent mieux, adressez-moi à Bellerive, cité de Montréal. J'ai porté plainte au D^r Meilleur.

Chers Marie, enfants, M. Westcott, partis depuis mercredi, je n'en ai pas un mot, probablement pour même raison que les bêtes de posteurs auront chassé la lettre jusqu'à « Belle-Rivière »! C'est ainsi que je n'ai reçu qu'hier, 19, celle d'Ézilda du 14!

Holland promet toujours la tapisserie.

La peinture verte est-elle reçue? Les livres de chez Gravel?

Veillez donc écrire directement à Auguste, que je ne puis voir et à qui je n'ai vraiment pas un instant pour écrire. Veut-il se charger de mes actions en dommages contre les municipaux de Saint-André? Que Roy ne peut guère aller à Aylmer. Que McCord est trop négligent pour poursuivre. C'est une étrange abnégation de la part des avocats de refuser des causes et des clients. Le monde progresse-t-il vraiment? On nous en donne triste signe en voulant pendre la femme Bélisle et un homme, le 25 du courant, ici. C'est Cartier qui relèverait l'échafaud à Montréal, qui y pourrissait depuis 1837, et c'est le lendemain de la fête nationale, le 25 juin, qu'on nous donnerait la fête d'une pendaïson³⁹!

Puis encore un exemple. L'interdiction de l'Institut par l'évêque, qui lui ferme les portes de Notre-Dame pour le 24, nous chasse de la ville. Nous irons jusqu'au calvaire de Rouville, et à son sommet nous protesterons contre la persécution de l'évêque. Nous y célébrerons la fête nationale. Nous y contrasterons les vertus et le patriotisme de l'évêque de Forbin-Janson avec l'intolérance et l'aveuglement du saint du jour, l'évêque Ignace de Montréal. Roy (Rouër), Papin, et même Théode Doucet (marguillier en charge) ont résigné dans des lettres remarquables les charges d'officiers qu'ils occupaient dans l'association Saint-Jean-Baptiste, qui est l'instrument servile de l'évêque en refusant à l'Institut le privilège accoutumé de marcher dans ses rangs à la procession annuelle du 24.

Ézilda fait faire pour sa grosse cloche un petit clocheton pointu à l'angle sud-ouest de la couverture de votre grosse tour? Sa corde descendant en dehors jusqu'auprès du sol? Je rêve pour plus tard (quand nous serons riches) une couverture semblable, à quatre pans bien raides, se terminant en pointe, pour « le rempart » de brique qui couvre cette tour de la bibliothèque.

Les fleurs n'étant pas étiquetées, je suis trop mauvais botaniste pour découvrir la *lobelia cardinalis*, ou la distinguer, si elle y est, des phlox (qui, je présume, est le *Drummodii*, si joliment étoilé ou panaché). Les tigridias feront charmante bordure devant la vignerie. Le cyprès-pleureur est planté entre un saule et un peuplier, tous deux pleureurs aussi, derrière la fontaine.

Reçu aujourd'hui votre billet d'hier. Étrange confusion que vous faites par rapport aux terrains McGill. Il n'y en a jamais eu plus de six. Les deux du front, vous n'aviez jamais concédés à McGill, ou bien les aviez repris sur exécution avant 1837. Lorsqu'il fit banqueroute en 45 ou 46, ses quatre lots (derrière vos deux du front) furent vendus à l'encan par ordre du commissaire des banqueroutes, Badgley. J'acquis les deux premiers adjoignant vos lots du front; Donegani acquit les deux du fond, adjoignant les propriétaires sur la rue Sanguinet. Voilà les faits. Maintenant le séminaire crut que j'achetais en mon nom, au lieu d'agent simplement que j'étais. Je payerai Abbott.

Guettez un panier de fruits, et porte-voix (25 pieds) au passage du *Phœnix* mercredi ou jeudi.



À Marie Westcott

Mrs. L.J.A. Papineau
care of Jas. R. Westcott, Esq.
Saratoga Springs, N.Y.

Bellerive, Sunday morning, 20th June 1858

Chère Marie, dear children,

It is most distressing not to have yet received a word from you since our long separation! It seems an age since we parted. For fear of worse, I have taken the resolution to believe the letter miscarried. I am helped in that belief, by the circumstance of a letter of Ézilda addressed to Bellerive, being again sent back by some impudent or stupid employé in the P.O. here, to Belle-Rivière, some obscure village back of Terrebonne! Altho mailed at Montebello on the 14th, it reached me on the 19th only. I suppose your letter has taken the same course. I send Daniel this morning with hopes he may bring it to me. I lodged a bitter complaint with Mr. Post Master Meilleur, yesterday, who promised the thing would not be repeated. But I advise you to avoid all doubts and show them their stupidity at same time, to address your next thus : «L.J.A. Papineau, Esquire, Prothonotary, Bellerive, Montreal City, C.E.»

I enclose you poor Ézilda's letter : you see we were a little premature in blaming their silence about cook and some other little arrangements. The day you left, the barge arrived with fire-wood, trees, etc. We had a little trouble about the bill, and more in landing. However, by the next evening, all the wood was stowed away, and in three days all the trees were planted. It follows that I had great exertions. Came at same time a most extraordinary and sudden shifting of weather, the wind veering suddenly from direct S. to direct N., so sudden that I entered Atwater's store, melting with perspiration, and in five minutes coming out felt a cold blast, buttoned up my coat, drove in waggon rapidly home, and felt chilly when I got there. Consequence : a little choleric symptoms the next morning. Dieting and cognac have cured me, leaving a weakness. Old Po-lin had a regular cholera, diarrhea, vomiting, etc., had to take strong stimulants, poor man, to check it, and so unused to them that he was crazy-dizzy for half a day!

I hope you have escaped the visitation in healthy Saratoga, and that the weather like everything else behaved itself properly at that favored source of health. Let me hear it soon from you! Be very careful of those dear little ones, so subject to colds as they are. Let my Love-Dove drink nothing but the Hamilton, whenever thirsty. Jojo, for sake of the luxury, not against his red cheeks, must content himself with a sip now and then of the Congress.

You will not be so rash as to suppose that Mr. Larivière can have improved very much since your departure, or that he wished to tease the lady only, and that he would be more considerate for the forlorn husband. You will not be surprised therefore to hear that «those screws» have not yet appeared, much less worked on the premises. Nevertheless I hope to have some progress to report in each letter. Thus, the roof of tower was completed last evening, by the application of Russell's new patent elastic roofing, highly recommended from Portland and Albany, and by Mr. Atwater here, and sanctioned by the Corporation and Fire Departments. It looks as if it might be superior to the Warren gravel roofs. It is a thick cotton cloth duly

impregnated with a composition that looks like a mixture of tar and (possibly) caoutchouc, duly spread and nailed, very pliable. On that, a thick coat of liquid varnish, smelling but little and thinner than Warren's, and then a quantity of sand instead of gravel spread upon, adhering soon, and drying «without ever after cracking nor melting», certainly better to walk upon than the gravel. It has this advantage, that it can be applied on steep roofs as well as flat ones.

And then, the portico : all up (almost), columns, pilasters, drops and pendants. The effect is full as good as on the plans, very *distingué*. Two of the cornice brackets are also up, to show, and well they show. Four or five immense timbers are in the stable yard, to be put on lower warf, tomorrow, I believe.

No Gauthier, no Gosselin, altho I have called daily. Fountain has burst its lower hoop, it is presumed, from the thundering, volcanic, explosion and earthquake which caused Miss Polin and her brother Po-lin to jump two feet in the air (so they assert), while sodding it. And strange, malgré that terrific occurrence, they kept silent about it until yesterday, when I noticed the basin leaking. I sent for the cooper who of course declares it cannot affect the tub's water-holding faculties much, and for the mason, who declares that all the cimenting and patching over it will never keep the water from leaking. Neither of them is absolutely right. I believe a good coat or two of cement inside will stop the leakage; but it will not prevent the gradual decay of the woodwork from outside. Eventually we will have to line the inside with brick wall and cement.

The effect of the evergreens along avenue is very good. The *arbor vitae* hedges are made all along the front stone fence and the brick wall; and along the fence next to belvedere, opposite the Saratoga bed. They look very pretty. I must now complete the whole by 20 or 30 large evergreens. They are ordered for Tuesday, not to cost more than 40 ¢ apiece. What beautiful groupings! I will beat poor Downing.

With the difference of sexes, I am as badly off as Miss McFlimsy : she had «nothing to wear⁴⁰», I have nothing to eat. Meats, coconut puddings, even apples, everything rots, with these alternatives of heat and damp. The only meal is between 1 and 2 noon. When I go to St. Nicholas Hotel (Jacques Cartier Square), and get a good soup, a good plate of meat and potatoes (the choice of four or five), and sometimes a pudding, sometimes an orange, all for 25 ¢. The whole town is dining (worded «lunching») there : lawyers, merchants, notaries and their clerks, from the East and from the West ends. The bread is excellent, made by the Frenchman, as light as wind, and now with good white flour. From this description of the one meal, you may perhaps conclude that my speech was as figurative as that of the aforesaid interesting lady.

I enclose a note from Dessaulles, which will explain itself. The two pretty square baskets are in my dressing room, waiting for the darlings. I have smiled and bowed to him two or three times, but at respectful quarantine distances. It is a grave assault upon the charming faculties of Bellerive, this absolute desertion, this solitary confinement of a lone man, these naked rooms and walls and walks. The protecting fences and railings, assume a taller prison-like appearance more and more every day. Most of the poetry of the place has flown. But I think I promised, or at least should, not to complain too much. You and the dear children and grandparents are happy, and full of home enjoyment. Let me not mar it by my lamentations. Let my Love-Dove learn reading and writing, and drowing, and all the spare time exercise much, very much in the

open air, in the beautiful grove of the Congress, with Jojo and maman rather than the nurse. Poor mother needs as much recreation as they. No better spot than the shades of Congress Park. Let chère Marie do better than last year in that respect. Leave the nurse at home to the sowing and let her go with the children to the playground. If she will not go with them alone, she certainly will if Grand-pa will accompany her. I will fancy them all four near the circular R.R. every morning before breakfast, and again from 10 to 12.

Sunday evening. Your letter was brought to me by Daniel at 1 o'clock. But why should it have been so long coming? It must have arrived only last evening, and bears no other marks than Saratoga and Montreal. It is a great relief to hear you all well, and had a happy journey. I had forgotten my praises, and now reminded by your letter, I declare I have every evening but the last hunted up the roaches, and found but few comparatively. They will easily be destroyed before winter.

I have written you a good long one. Do the same. I write also a long one to father. And must adieu, with a thousand warm kisses to my trio darlings. Love to grandparents and cousins, and all. Yours forever.



Euclide Roy
Président de l'Institut Canadien
Montréal

[Montréal,] 24 juin 1858⁴¹

M. le président,

La noble association qui vous a choisi pour son chef, et dont je m'honore d'être membre, va dans l'intérêt – sous des circonstances bien particulières – s'éloigner de la ville qui l'a vue naître et qu'elle n'a jamais encore quittée. Je vais la saluer au passage. Retenu par des devoirs officiels, c'est à regret que je ne puis la suivre. Mais tout mon cœur, toutes mes pensées vont avec elle.

Puisque des âmes faibles, soufflées par un fanatisme aveugle, la proscrivent au jour de la fête nationale, elle, cette société vraiment nationale, qui n'a pas voulu nier une patrie à la moitié des Canadiens parce qu'ils n'étaient pas français, parce qu'ils n'étaient pas catholiques; elle, cette jeunesse pensante et éclairée, libérale, tolérante, avide de savoir, avide de vérité, qui n'a pas peur de la Raison, qui ne l'abdique en faveur de personne et que la censure (ce monstre inconnu à la constitution anglaise mais que l'on voudrait nous importer de l'étranger) dénonce parce qu'elle a sur ses tablettes Voltaire et le *Witness*, à côté de *L'Univers* et du *Free Witness*; elle, cette phalange patriotique qui la première sortit des décombres de nos mauvais jours, la première releva le drapeau de la nationalité et du progrès après l'époque funèbre où tout semblait perdu; elle a fait, dans cette circonstance critique un choix judicieux.

Sans se mêler aux rangs des frères ingrats et dénaturés, elle aurait pu porter sa bannière pure et sans tache jusqu'au pied des autels, et là l'y planter à la face de ses persécuteurs, sans peur et sans reproches. Elle ne pouvait s'y cacher derrière les murs : car en ce jour solennel, tous

les enfants de la Patrie ont besoin de joie et d'expansion, il leur faut bénir Dieu à ciel découvert. Elle va donc, comme les premiers chrétiens qui, lorsqu'on les chassait d'une ville, en secouaient la poussière de leurs pieds et se retiraient au désert pour prier Dieu; elle va se réfugier sur la montagne qui domine notre beau pays. À l'ombre de cette forêt d'érables, elle va rompre le pain de la fraternité. Dans ce temple de la nature et de son créateur, elle va retremper son courage, son ardent amour de la science, sa foi dans l'avenir de l'Humanité; elle va proclamer, acclamer cent fois cette Liberté civile, cette Liberté politique, cette Liberté religieuse que nous garantissons nos lois et que toutes les réactions d'outremer ne sauraient arracher à notre sol d'Amérique : elle priera pour tous ses frères; elle priera pour cette nationalité naissante et faible que des traîtres parmi nous, par des appels insensés aux distinctions de races et de religions, ont, aussi souvent que ses ennemis naturels, cherché à étouffer à chaque pas de vie qu'elle essaie.

Elle gravira, en rangs serrés, tous les cœurs à l'unisson, le sentier difficile de ce calvaire moderne : autour de ce monument élevé jadis par un évêque pieux mais éclairé, à la religion et à la nationalité pour les rallier toutes deux lorsque toutes deux semblaient prêtes à sombrer dans un abîme commun; elle protestera solennellement contre les persécutions du fanatisme dont elle est aujourd'hui assaillie. Elle jurera, à la face du ciel et du pays, sur ce pinacle qui perce au-delà des nues : « Faire son devoir, adviennne que pourra. »

Ah! ce monument, il n'est plus que ruines et que débris! Que la miséricorde divine en détourne le néfaste présage d'un peuple qui, chaque fois qu'il aura une aspiration de vérité, de liberté, d'indépendance, de nationalité, d'existence enfin, rencontrera chez ses propres enfants, les traîtres, les dénonciateurs, les persécuteurs qui riveront ses fers et maudiront son âme, qui le traîneront à l'échafaud, qui jetteront son corps à la voirie!

Le jour, le lieu, les temps doivent faire sur nous tous une impression profonde. Leur enseignement, nous le recueillerons.

L.J.A. Papineau



À Marie Westcott

Mrs. L.J.A. Papineau
care of Jas. R. Westcott, Esquire
Saratoga Springs, N.Y.

Bellerive, Sunday June 27th 1858

Chère Marie et chers enfants,

After waiting anxiously all the week for a letter (or letters) from you, I was so disappointed even this morning when Dan returned from the P.O. with nothing, that I have been unable to settle down all day to either pen or book. It is too bad to be forsaken as it seems altogether. I have had but one letter from you since you left, and that was a short one on your first arrival at the Springs. All day long alone with the dogs and cats, not a soul about this large vacuum; seeing and hearing groups of parents and children all around in the distance is too much for

my philosophy. I am (or rather was) – would it be possible, I should have changed so much – very fond of being alone with thoughts, meditations and books. But I am now getting perfectly disgusted with the spot and may quit it soon.

The works are also dragging in a manner to make a man desperate. At present rates, it is evident they will not terminate before the autumn. I must see architect and contractor this week, and have a regular fight. There have been two holidays this week which account for some delay : St. Jean-Baptiste *Fête* on Thursday, and Friday, they all had to go, workmen, gardeners, and all, and see a man and a woman hung! The attractive spectacle gathered more than lectures and divine service ever could : over 20 000 (not souls) but human beings⁴². Men ($\frac{1}{4}$), women old and young ($\frac{1}{2}$), boys ($\frac{1}{4}$), a most horrible feast for a people to gloat upon. Thus have the gallows, proscribed and prostrate since our martyrs hung on them in 1839, being restored by Cartiers, Sicottes and other patriots of *ci-devant*. It was a worthy accompaniment to the bishop's doings of *la veille* against the Canadian Institute. He declared there would be no mass, the church door of Notre-Dame would be closed, students and school boys would be kept from the procession, if the Canadian Institute was, as usual in former years, invited to join in the celebration! Our poor society had therefore to go picnicking at Mont Rouville. I sent them a strong letter of adhesion, and of regret at being unable to join them. It was duly read among the toasts and amidst warm plaudits. «This Canada» of ours seems fairly started on the back track.

From my new dressing room in the tower, the four national flags were displayed to greet the Institute, when they passed in the Grand Trunk ferryboat. They acknowledged it by the waving of flags and handkerchiefs and the band striking a tune.

The extension to the wharf, begun next to Mr. Logan's lot, has reached a few feet opposite the new inclined fence, say one fifth in a week of what is to be done in three, not five, weeks as per written agreement. It will be 10 to 11 feet high, and a perfect protection, I believe. Should I not begin at once filling it in with all the rubbish they can gather. If Larivière has done little, it seems to me we (the Po-Lins, etc.) in the garden have done much. 16 large trees have been planted, 10 to 12 feet high, and so very bushy that the screen is excellent, effectually cutting off the avenue from the lawn. There are groups besides where you pointed. And the very tedious and laborious (therm. at 90°) work of filling in the trenches that it now takes three months to dig out, is also complete. The harmony of avenue, borders and evergreen plantations, is very good. How I wish you were here to enjoy it before the scorching sun has made any gaps in it. We cannot hope to save them all. The lawn has been mowed and rolled. The fountain, plastered anew with cement inside, leaks no more, handsome gravel in the bottom of it shows well and gives transparency to the water. Minnows I put in have died from the heat the water absorbs in these tropical days. The heat is extreme, both night and day. A swarm of bees have made their domicile between the first window and shutter of the brick room of the gardener's cottage. I know not what to do with them : gather honey all summer and run the risk of their stinging the children when they return, or to give them away at once to some fellow brave enough to catch them?

Mr. Gauthier was here, he says we should take all the paper off the wall of parlor, and if there are cracks, he will mend them before putting on the new. And I think it ought to be done

in our bedroom also, and in the nursery. They smell bad, while the two rooms opposite that had such bad smells of mustiness, are perfectly sweet now. Old papers and old glue or paste (I remember reading) are unhealthy and should be removed before papering anew. Shall I wait till your return, or have it done at once?

Speak of more agreeable things. Your happiness in Saratoga, all about the children, their health, occupations, exercise, etc., and yourself also, how do you fare. Mr. Côme Cherrier came back from Montebello yesterday. He was three days there, suffering all the time of his migraine, poor man. He left his wife and two daughters for a whole week behind him. They seemed pleased with their visit, Mme Cherrier (tasteful woman) admiring father's library tower; Mr. Cherrier had of course to side with mother.

I send you, preciousy enclosed, a card of the Mayoress, received yesterday. Azélie remarkably well. The work of the caterpillars shows now very much on four or five apple trees. I cannot check them : they scatter on every leaf.

Do write, for gracious sake, and keep from despair. My love to your excellent parents, to the cousins, the Waylands and the Lesters. Tell me your doings, day after day. A thousand kisses to my three treasures. Adieu.

Visited the Harrison Stephens' Palace⁴³ yesterday. Beautiful ceilings. What about furnace?

El: 7: !



À Marie Westcott

Bellerive, Sunday July 4th 1858

Très chère Marie,

What a glorious day for the glorious Anniversary! And how happy my heart feels at the relief your letters have brought at last! It is well they came for such a day. It would have been awful without them. My lone spirit had a fair play with my imagination, and I fancied you and father had come to New York, during that torrid spell, and had both fallen sick, and could not write and would not telegraph, and I got as excited as I have seen you and laughed at often. I would have telegraphed that very day to Saratoga, Friday 2nd July, if the villains at P.O. had not that morning handed me yours of 24th June, addressed at «Bellerive, City of Montreal»; and which they had the impudence (of course the plea of stupidity was no longer admissible) to send on 27th to Belle-Rivière, and which had returned on the 1st inst. I called a second time on Dr. Meilleur, with the envelope, and told him the third time «that bit of impudence occurred, I should report him to Post Master General, and post him in newspapers.» He protested of his innocence (!) (admitted), and that it would not occur again. Now, we must not give it up so. I wish you to continue addressing thus : «L.J.A. Papineau, prothonotary, Bellerive, Montreal (City), C.E.»

I felt such happiness and relief that I went to theatre in the evening – first time I had been out at night since you left – to hear a very good American actrice, Miss Coombs⁴⁴. I was well

repaid for I had a glorious feast on my return. The moon had just risen. The sky so pure, the air so balmy and soft! A slight and perfumed breeze from the land of Freedom. I threw myself in bed. Twelve struck. The whole city hushed in perfect slumber. Not a soul met or heard in the whole length of St. Mary Street, proving it as peaceful a quarter as any in town; a new discovery. And presently, before I could fall asleep, a dull, low, distant, booming sound struck my pillow. And again and again. I jumped out of bed and ran to the window in our bedroom. The golden rays of the moon were dancing and breaking on the rapid stream. Not a sound, but the ripples on our beach. «A mistake, of course», said I, and I returned to bed. Presently, the same dull booming sound in my ears. I started again for the window, and this time sure enough. It was the Liberty guns! Forty miles, fifty miles, the glorious sounds they came, on the wings of that soft breeze that my treasures had breathed and perfumed with their kisses and those of a thousand flowers blooming on freedom's soil. For more than an hour, I sat – I shall not mention the unpoetical costume – at that window, breathing that pure air, and listening eagerly to that distant thunder. My eyes searched thro the gloom, to discover those British sentries pacing on those British battlements on St. Helen's Island. What language did that thunder speak to them? It must have been another tongue to them that it was to me. And yet, who knows the conflicting accents it may have borne.

When I woke up in the morning, I thought I had been dreaming. But no, the fact was confirmed to me by one of the workmen, who enquired of me what those guns were who had fired all night. I ran up to the top of the tower; and unfolded first the stars and stripes, and then the canuck, and then the french, the british ensign last came grouping around the flag. They were displayed till 5 o'clock, when a tremendous shower (the first rain since a fortnight, and most needed) forced me to lower the colors. Yesterday's festival was completed by the receipt of yours of July 1st, and own dear Love-Dove's letter to her «dearest Papa». Better than fireworks or champagne, they crowned the feast.

As a shadow to the picture, Mrs Connolly (save the mark!) stepped in behind your letter and Ella's, with a «little note». The thing is so characteristic of the poor dear woman, that I must transcribe it for you *in toto* :

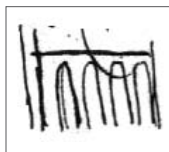
Montreal, 1st July 58,

L.-J.A.P. Esq.

Sir, A person has been sent to Lis Carol competent to judge of the age of the fruit trees, and reports that 9 only are found standing. For our mutual satisfaction, it will be imperative that you depute a competent individual and having knowledge of the fact to take up Mr. Clarke on the way (who resides in my small cottage at foot of the grounds), to go over the number you state as having planted and left, according to list in my possession. An aperture for a stove-pipe has been discovered, which escaped the notice of Mr. A. Mondelet. I am not aware that the whole of the keys delivered when you entered the place were given up? Your obdt servant, J. Connolly.

«Sir...?» I fear the dear lady will be so far disappointed as never to hear evermore from her late-correspondent. To complete the joke, P.O. stamp of a ½ penny «paid» was imprinted on envelop, but she thought better of it after, and had it immediately erased. I therefore paid the penny.

I am sorry that the garden should look so much better now than it will when you return. With the exception of the lawn, everything looks so neat and green and fresh. The broad borders of avenue and the thick background of bright sprouting evergreens, forming a dense glade and screen. But alas, the young shoots begin even now to turn yellow, some even red, and many a tree I fear will die or at least lose much of its foliage before summer is thro. Do your best, and pay heavy prices, you cannot teach the people to take up trees properly. They will always pull up and mangle them. We were unfortunate too, in the hot dry burning weather setting in immediately after our plantation. I believe evergreens ought to be planted like deciduous trees, very early in spring. The three thorn acacia is now in full leave, or rather feathers. What a beautiful, airy graceful spray of foliage these two trees display at our gate! The other gate is contracted for. I could not get another workman, and had to give Larivière



his 40 \$. It is to be up next week. Very much like the other in general outline, with archway and cornice; but heavier bars, terminating in round arches and with rounded entrance, 6 feet inside the fence, as agreed with you. The wharf is $\frac{3}{4}$ made of very good, heavy and dry cedars, will be a very great comfort in being perfect protection (my bugbear). The Logan wharf is to be masoned tomorrow. The blown down fence was restored yesterday, but sloping triangularly so as to offer less resistance to the wind. Old Poulin is sawing wood, more than $\frac{1}{3}$ done and stowed away. The shed next to stable full. And yesterday, they (Larivière men) began a rough shed over that piling at north gable of house. A large box of boards protects the American Ivy growing on the brick chimney. Three peahen eggs are warmed under the motherly Shanghaïs. I gather four or five eggs everyday; Dan and I eat two. The balance is stowed in salt for your return.

I frightened Footney; he frightened Larivière, and there has been more activity and work done this last week. Larivière himself calling everyday. The immense ponderous screw was brought into the yard four days ago, and into the kitchen hall two days ago. In a day or two more, it may possibly be tried unto the ceiling. It is big enough to raise the whole house off its foundations; but they are not sure of the result. It is evident that rafters were cut away both below and above for furnace, waterpipes, etc., and that new ones have to be put it; a good deal of a job, I fear. The staircase has to be altered much also. The foundation (same as vinery's) of 12 x 12 verandah is laid. The floors of tower completed. The walls furred; ready for lathes and plasterers. The latter to begin on Tuesday, they say. Windows and frames of tower all in : nice, large panes. The glass and paint to be last after plasterers have done. What is done of front ornaments had a first coat of paint. But nothing was added this week, except four more brackets (6 in all), and part of cap to one upper window. Remains to complete that cap, to complete caps of other windows, brackets, two balconies. The portico (columns and all) almost complete. Very pretty, stately rather. The most *distingué* in Montreal. The wharf will be completed this next week. The anxiety now is how to fill half of it. Almost all the trash in the garden has been thrown in the gap by Chartier, and has not sufficed to fill from Logan's beyond my canal drain! I have about as much dirt again from the brick wall, in the dug yard and near the root house. Altogether will not fill half. We cannot cut down the already too steep hill. We must gather all the stones and pebbles on our shore. And finally, risk the action of the

ice next winter on what remains unfilled? Larivière thinks there would not be much danger; I think there would be.

There is a fine display of roses, white, red, pink, black, yellow. The cabbage, the little scotch (only two stocks of it) a miniature pink rose, very double and not larger full blown than a 25 ¢ piece. Superabundance of orange lillies that must be thinned out. Many perennials and annuals to be supplied. I was at Lunn's a few days ago to pay the grapes I bought in the Spring, and was almost dazzled by the display of verbenas, moss roses, phloxes, petunias, geraniums and pelargoniums bedded, heliotrops spread in large beds amidst green, smooth lawns. Another summer, I hope our purse will allow us to borrow from Lunn's a little of that dazzle. His forced black hamburgs have bunches weighing now already over a lb apiece. What will they be by the 1st of September, time of ripening! His gardener, Mr. Middleton, and the aspect of his vineries, confirmed me definitely in favor of the spare system rather than the renewal system, for vineries. Tell Mr. Stevens so. Lunn's grapes are 9 years old only, as big as your arm, and carry a big two to five lb bunch on every foot of the single cane; canes or vines, three feet apart.

The sample of freestone was duly delivered by express. I thanked father for it. It is darker than I remembered. We must copy it the best we can. Mr. Gould's is not so very dark than after all. I will not neglect, nor forget, any of your instructions : about light color for steps of verandah, closet in bath and bedrooms with place for bedding. But I cannot understand your meaning about table and shelves in kitchen. I see no table there. And know absolutely nothing about the shelves. I am very stupid, or your indications are vague and insufficient, so far as kitchen and pantry go.

The paper smells so bad on nursery wall, as well as in our bedroom, that I am going to have Mrs. Higgins wash it off. Gauthier says that all paper must also come off the parlor walls. The fountain works well now. I think it will stand a very rich, graceful luxury to a garden.

Harry is quite well of his foot, altho kept bandaged with cold water, *par précaution*. Charley takes me to office in the morning, and Harry comes for me at 2. Cow very fat, but butchers unreasonable offered 23 \$ to 28 \$. I ask 35 \$. Gives us all the luxury we have, milk; and think best perhaps to keep her till frost, when we would kill her and eat her ourselves. Daniel, very drunk first Sunday, has behaved very good and well ever since (last Sunday included) a good man, very neat and careful of horses, harnesses and all. Hope we may keep him from the cursed poison.

Potatoes, beans, corn, beets, onions, beautiful. Carrots and parsnips, complete failure, were resown last evening after the shower. Showery again today. 50 cauliflowers; 50 drumhead cabbages, planted three days ago, stand up well. I will plant 50 or 100 more cabbages. Good for cow, and such a capital caveau to store them away. State of ice house, I ignore. So abstemious and lacedemonian when alone, like a true saint and hermit, that I have not asked for a piece of ice since you left. Preserves untouched.

Mr. Côme Cherrier's family all returned from Montebello on Wednesday or Thursday, «delighted with their visit», stereotyped style. Azélie was perfectly well, and her nurse had arrived from Montreal. I must write to father today.

Why do you seem to doubt my endorsing the praises of your Saratoga friends, when I several times repeated, for some days before you left, that I thought you so well preserved,

looking as well and as young as me, all truthfully seen and professed? *Elle a toujours été un peu méchante pour son pauvre mari et l'a toujours un peu grondé, mais, bonne et belle d'ailleurs comme un ange, aujourd'hui encore comme il y a dix ans.* That's the whole truth.

The bees have already gathered several large white honeycombs, delicately deposited on the window sill, between the glass and the outside shutter, so that from the brick room, we safely can watch and see them work, a first class premium hive. Now, the wiseacres Po-lin & Co. tell me that one or two young swarms will come from this hive towards fall, and that I had better stand the two picturesque straw hives that you know, on a bench under the window, outside, and they secure an increased aviary before winter. What say you? Remember they go in at the top of the shutters and descend inside to the very bottom, to build their wax combs, at the sill of window. I would like to keep them, if there was no danger for the children. But I dread that.

I will secure the blue tassels of horses.

I have not seen nor heard of word of the girls since they left. Mary Ann was going to Casimir's. Anne had no place, I believe. And Bridget, who went to Hon. Mr. Morris⁴⁵, lost her master a few days ago by an apoplectic fit. I hope it was not her luxurious cooking that killed him. I am sure it never would have killed me, at least by surfeit and succulence. It might in the end have starved me perhaps. Or she may have tried marvels, and some extraordinary new dish for a new master. She overdid herself, and hence the fatal consequences. I thank her, now, for having been so considerate à mon égard. The four dogs are still with us, the fifth (Fidèle) has never returned. In spite of waterings, the draught has destroyed many of your flower seeds just starting. I never saw the earth so hot, baked and cracked in a garden, notwithstanding such good soil. The caterpillars are done, cant eat anymore and are cocooning. But they have eaten, and very much of the leaves on all the old apple trees. What say you of my shortening therein considerably, so that their heads may be accessible in the spring to the egg hunters? Such tall trees can never be saved from caterpillars; and no fruit can ever grow on them. Tell me, for now is the trimming season. I am sure you now see me, and the garden, grounds, house, all as they are. But no room left me to speak of you and the dear ones at Saratoga. And yet, imitate my example, and as in your last letter, fill your pages with a thousand details about your life and occupations in Saratoga, about the family there, friends, society, your everyday life. I dine daily at the St. Nicholas, for 25 ¢. And 5 ¢ extra for bordeaux or bitter ale. On Sunday, I lunch, do not dine, at home. And now I am going to that choice lunch, and after will write to Love-Dove, and to my father.

My love to your parents, cousins and friends. Take the biggest share for yourself and Ella and Louis-Jojo. Your ever devoted, chère Marie.

U:3:!



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.

Bellerive, dimanche 4 juillet 1858

Chers parents,

Je fus pendant dix jours sans un mot de Saratoga! Vous pouvez imaginer mon anxiété. Ma lettre avait été envoyée d'ici à «Belle-Rivière», quoique cette fois elle fût adressée à «Bellerive, City of Montreal, C.E.». La malice et l'insolence étaient trop patentes, j'allai donc signifier à M. le D^r Meilleur que si la chose se répétait encore, je la dénoncerais au maître de poste général et à la presse. N'en continuez pas moins que de m'adresser ainsi, de Montebello comme de Saratoga.

La famille Cherrier est revenue enchantée, me dit-on. Je n'ai vu que M. Cherrier. Il a déterré un statut de la 9^e année George IV, qui autorisait un mode sommaire de saisie des bois enlevés illégalement. Père a ces vieux statuts dans sa bibliothèque, qu'il y réfère. Mais Cherrier et moi doutons qu'il y ait des commissaires autorisés à agir sous ce statut. Le plus court serait de m'écrire en hâte s'il s'esquivait, et je prendrais une saisie-arrêt avant jugement à la Cour supérieure ici, et ferais saisir sa cage à la Barre à Plouffe. J'ai d'ailleurs revu Belle, qui me dit que deux de ses agents, qu'il a envoyés l'un après l'autre – dont l'un nommé McCallum – compter les souches du bois coupé par Taylor dans le *township*, au nord de la seigneurie et du franc-alleu, lui ont fait des rapports qui diffèrent peu l'un de l'autre sur la quantité qu'il aurait aussi prise. Il a dit ne pouvoir me les communiquer. Mais je préviendrais Taylor qu'il ait à m'exhiber son passeport, lorsqu'il l'obtiendra de M. Belle à son passage ici. Vous m'aurez en même temps envoyé copie de votre mesurage lors de l'encageage. Je ne demande pas mieux de le restreindre, soit à ne couper que chez nous, soit à ne point couper du tout, si cela fait tort à nous ou à Thivierge. Mais puisqu'il prétend avoir coupé du bois dans le *township*, écrivez donc (je le répète) aux MM. Hamilton à Hawkesbury, pour savoir si c'est ou non sur leurs limites.

Au moment d'empaqueter le soufflet à sabler, je me suis aperçu qu'il était vieux et ne soufflait pas. J'ai donc dû le retenir pour le remettre à M. Coursolle et faire changer. Avez-vous reçu les vins de Lamothe, et sont-ils bons? Vous ne n'en avez rien dit.

Cette affaire McGill n'offre pas de solution encore satisfaisante. Il n'est pas difficile de persuader au séminaire que je n'étais que votre agent, lors de cette vente, en 45 ou 46, et que vous n'avez jamais eu et ne pouvez encore avoir de titre. Ils n'ont pu prendre de notes qu'à la criée à l'encan; puis tout est resté là. Le pis est que Chevrier ne trouve rien de l'état de votre créance et réclamation contre la faillite McGill dans son bureau, pas plus que je n'en avais trouvé au greffe de banqueroute. Donegani non plus n'a aucun titre. Cherrier n'y voit pas plus clair que moi. Il pense comme moi qu'il faudrait prendre possession du tout, et sous-louer, pour obtenir prescription avec le temps! C'est long. Vous comprenez bien, maintenant dans tous les cas, que les deux lots du front sur la rue Saint-Denis n'ont jamais été dans la faillite McGill, puisque vous les aviez acquis à ex. du shérif dès 1836 à l'instance de l'honorable Ferrier. C'est un fait que je n'ignorais pas et que je n'avais jamais perdu de vue. Mais voici un nouvel incident. On nous avait assuré que McGill était mort dans les *townships*, et sans enfants. Il y a huit

jours, il est entré au greffe faire sa déclaration devant moi comme tiers-saisi dans une cause! En voyant sa signature, je crus à un revenant. Il est vieux, habillé en vrai habitant. Il demeure à Hemmingford, comté de Beauharnois. Son bureau de porte : «Babyville, Sherrington». Et il a plusieurs enfants! Reviendraient-ils contre nous plus tard? Si nous ne pouvions compléter notre titre? Je ne l'ai pas éclairé, comme de raison, sur l'imperfection du vôtre. Mais j'hésite maintenant à en parler à Badgley, qui lui, juge en banqueroute, a peut-être encore partie du dossier chez lui (dans quelque coin de ses greniers).

Le livre de Dessaulles sur constructions rustiques, j'ai la presque certitude de le lui avoir remis vers le printemps, lorsqu'il s'agit d'emballer pour déménagement. Mais s'il ne l'a pas été, il serait enfoui je ne sais où. M^{me} Papineau, qui a fait la grande partie des emballages, aurait elle-même impossibilité d'indiquer son gîte dans le chaos qui encombre la chaumière, des planchers jusqu'aux plafonds. N'avons dans la maison que les quatre murs nus. Il y a longtemps que je recherche un moment de loisir pour dessiner quelque plan de porte d'entrée. Des miennes, il n'y en a qu'une de posée. Je crois que la deuxième sera d'un meilleur goût, et j'aimerais que vous la verriez avant de bâtir la vôtre. J'inclinerais pourtant pour une porte à toit rustique, comme on en voit souvent en France, et comme le séminaire en a une (assez mal taillée) à sa ferme de la montagne.

Ici, nos travaux marchent à vue d'œil, quoique pas à la vitesse que je désire pour en voir la fin. Un exhaussement à mon quai de quatre pieds de haut, dans toute sa longueur de près de 500 pieds, n'est pas un petit travail : il sera fini dans une couple de jours, coûtera 200 \$, protégera le terrain contre les *déboulis* et contre les voleurs, formant alors clôture de 12 pieds au lieu de 8. Le portique (colonnes, etc.) est presque fini. On pose les corniches et consoles aux fenêtres. Ce sera très beau, façade élégante et riche. La tour va recevoir la latte et plâtrage cette semaine.

À vos arbres de Montebello, j'ai ajouté depuis une vingtaine de gros résineux – il y en a de 12 à 15 pieds. Ils forment admirable bordure et bosquet des deux côtés de l'avenue. Mais hélas, combien vont rôtir, sur le nombre, au soleil brûlant que nous avons? N'avons pas eu un coup de tonnerre à Montréal cette année. La sécheresse était déjà longue et grande lorsqu'un orage abondant, samedi soir et ce matin, a rafraîchi et humecté le sol gercé, les plantes jaunissantes. Mais d'électricité, point!

Heureux d'apprendre que la nourrice d'Azélie est rendue auprès d'elle. À quand l'événement?

À Saratoga, santé et jouissances parfaites. JoJo engraisse, sa chevelure pousse, il commence à comprendre et à obéir maman, il balbutie l'a.b.c. et boit le Congress Water qui répugne à sa sœur. Chère Ella m'a écrit une longue lettre. Elle lit et coud tous les matins, donne des soupers à foule de cousins et cousines tous les après-dîners. Ont repris leurs bains quotidiens. Engraisent et prennent des couleurs. L'air de Saratoga est certainement merveilleux pour les enfants. Et il ne m'a certainement jamais fait de mal. Chère Marie va se reposer de trop de fatigue. Ce déménagement a été affreux. Et elle a encore travaillé bien fort une fois rendue à Bellerive. Il y a plus de compagnie à Saratoga que l'an dernier. Et la saison promet.

Plus de la moitié de mon bois est déjà scié, fendu, cordé. Il m'a fallu ajouter encore un appentis au pignon nord de la maison, à la douzaine de bâtisses que nous avons, pour le mettre

à l'abri. Mon gazon commence à faire parade. La fontaine fonctionne admirablement. Mais le soleil y cuit le poisson. Je l'ai faite très peu profonde, à cause du danger pour les enfants; je n'en pourrai faire l'aquarium que je projetais.

Je verrai aux lettres métalliques. Mais il faut avoir patience avec moi, car c'est peu à peu que je puis faire, tant et mille occupations m'obsèdent.

Adieu, chers parents. Faites mieux que moi, vous êtes en bande. Écrivez-moi. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Si ce mémoire de Franchère est correct, renvoyez-moi-le. Samedi matin, la lune se levait, minuit venait de sonner, le canon d'Indépendance, porté par une brise du sud, chaude et embrumée, venait me réveiller dans mon lit, mieux encore, réveiller les sentinelles anglaises sur l'île Sainte-Hélène. Au soleil levant, elles purent apercevoir le drapeau étoilé au sommet de ma tour.



À Marie Westcott

Prothonotary's Office, July 8th 1858

Très chère Marie,

A letter from father of the 6th announces the birth, on the evening of the 5th, of Miss Bourassa, weighing only 10 lb! I abridge, in a hurry, the report :

Elle a soupé de bon appétit avec nous hier soir. Elle est sortie de table quelques minutes avant 8 h pour monter dans sa chambre se reposer un instant sur son sofa. Il n'y avait eu nul changement de force, de santé, d'appétit. Après peu de minutes, elle fit demander sa maman, qui est descendue nous dire : « L'accouchement commence ». Bourassa dans le salon jouait sur le⁴⁶ violoncelle en attendant qu'elle descendît au piano. Bientôt, mère vint nous dire de monter.

Les douleurs ont été vives mais continues et efficaces. Dix heures sonnant, une grosse fillette a fait un accompagnement de cris qui promettent une ténor de grande force. Le curé (Bourassa) va baptiser et être parrain, avec la grand-mère, qui nommera M^{lle} Marie-Julie-Augustine. Augustine, du nom de la belle et bonne demoiselle Darcy, que nous avons l'espoir de voir avec nous vers la fin de ce mois ou commencement du prochain, et alors, tous de Bellerive, comme tout le présage : notre Azélie, qui a eu la grossesse et l'accouchement les plus heureux, va se rétablir promptement et, dès lors, hâtez, pour la prolonger, votre visite ici avec le cher M. Westcott et M^{me} Westcott, si possible. Elle («the latter») s'accoutume au plaisir d'être avec ses petits-enfants. Il faut espérer qu'elle ne s'en séparera pas si vite. Chère Ella va avoir des occupations multipliées pour sa famille ainsi augmentée. Ses soins ont été utiles à M. JoJo, qui devient meilleur tous les jours, à cause des bons conseils et des bons exemples qu'elle lui donne. M^{lle} Julia⁴⁷ a grandi, il est temps que sa maman l'introduise en société dans les soirées et les parties et les pique-niques qu'elle donnera. Ajoutons à ces détails les soins qu'elle aura à donner à sa petite cousine Bourassa, la tâche bien forte. Mais ses parents et grands-parents lui aideront de si bon cœur qu'elle pourra suffire à bien remplir tous ses devoirs comme de coutume.

À revoir à vous tous. Nous n'avons pas eu la tiédeur d'attendre au 5 de juillet pour fêter le 4. Le champagne a sonné à l'heure et au jour où le canon avait sonné la glorieuse Indépendance. Nous avons bu : « Honneur à ce grand jour, et prospérité à la noble république qu'il a enfantée! » Angelle était avec nous depuis quelques jours. MacKay, sa femme et sa fillette étaient venus dîner avec nous, tous quatre sont repartis le soir. Je pensais hier soir que chère Marie était le plus bel ornement de quelque brillante réunion, soit chez M. Westcott, soit ailleurs, pour fêter l'heureux anniversaire, tandis que notre chère Azélie était sur le lit de misère. Mais ce sont choses inévitables. L'une et l'autre étaient, aussi bien que chacune pouvait et devait l'être, dans leur situation diverse, modèles à chérir et à admirer pour se bien retirer de la besogne à remplir alors. Je ne doute pas que, si c'eût été un garçon, il serait venu le 4; pour une fille, arriver le 5, pendant la célébration républicaine chez nos voisins, n'est pas du tout mal. En tirant son horoscope, je puis prédire qu'elle aura assez d'indépendance pour faire un jour, diablement, enrager un mari⁴⁸. Elle ne pèse que dix livres seulement, c'est toujours moins que l'enfant d'Auguste. Elle est grosse, grasse, longue et rouge à merveille⁴⁹.

I found, from the enclosed notice, two crystal gazeliers⁵⁰ for saloon, and one bronze for dining room, each with four branches, so pretty and so cheap, and selling off (of course) so rapidly (the fast left) that I purchased them, altho it would have been so much better for you to have chosen them. The crystal one, 35 \$ each; the bronze, 25 \$. I am sure you will like them. You might have found better in New York, but not cheaper, and the freight, duty, fragility, etc., make it better to have purchased here.

I send *Herald* to your good father, with the birth of Miss Bourassa.

À la course, très pressé. Votre tout dévoué mari.

A thousand kisses to my dear ones. I will write the usual on Sunday. Tell me before hand when you go to New York, not during this horrid broiling weather.

B:Z:!

—o—

À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 8 juillet 1858

Chers parents,

La lettre d'Ézilda de lundi, celle de père du lendemain, m'ont pris par surprise, mais d'une surprise bien agréable puisque l'événement que je n'attendais qu'à la fin du mois, est arrivé et s'est passé si heureusement. Chère sœur Azélie, en vraie Canuck, a su faire de cela une petite affaire qu'elle expédie en moins de deux heures, une première fois (ce sera une demi-heure à l'avenir), comme ses cousines, M^{me} Laframboise, etc. Elle s'est montrée forte et courageuse. Je l'en félicite de tout mon cœur et son bon mari. Je la remercie de m'avoir donné cette relation nouvelle et intéressante d'oncle et nièce. J'ai hâte de voir cette petite nièce de

10 livres! Je me suis empressé d'envoyer la bonne nouvelle à Saratoga. Je vois chère Ella sauter de joie et s'impatienter d'aller à Montebello soigner ses deux Julie. Elle négligera probablement l'ancienne pour la nouvelle. Elle qui exprime si souvent le désir! «Oh, I like a little brother, but I wish I had a sister also», va en trouver une dans M^{lle} Marie-Julie-Augustine. Si j'avais eu l'adresse de M^{lle} Darcy, je lui aurais adressé le *Herald*, comme je l'ai fait pour les Porter à New York. Vous avez les félicitations de la famille Cherrier, M^{me} Bourret, Delagrave, enfin tous les parents et amis que j'ai rencontrés. J'y ajoute l'oncle colonel qui, comme de raison, arrive à l'instant, tant à propos pour y ajouter aussi les siennes : « Que la naissance d'un enfant, c'est la fête des bonnes gens; que le Bourassa est un bon fruit; qu'il veut voir la 5^e génération, etc. ». Il est en route pour Trois-Rivières où pauvre oncle Joseph l'appelle, est maladif et désire toujours le voir. M^{me} Bourret m'a dit qu'elle ira certainement vous voir. J'ai invité M. Delagrave, de la Nouvelle-Orléans, à y aller. Il est avec sa petite dame créole, que je n'ai pu rencontrer. Ils veulent aller passer un mois à Cacouna, Québec, etc. Je lui dis que Montebello est sur la route de la Louisiane, pour leur retour.

Je vous ai envoyé panier de citrons et oranges, mardi, sur lettre d'Ézilda. Je ferai envoi semblable mardi prochain, guettez-le.

De Saratoga, toutes les nouvelles sont bonnes : santé et contentements parfaits.

À Bellerive, travaux se traînant lentement. Tout y sera beau quand fini. Mille amitiés. Rétablissement prochain de la chère malade. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À Marie Westcott

Bellerive, Sunday July 11th 1858

Très chère Marie,

Your most welcome letter came to hand in good time, yesterday, to be answered today. But it did not come alone, and tho its silence ment to enhance the agreeableness of the surprise, there were but few minutes between its reception and that of a little square package per express. Before unfolding the envelope : «There's the portrait of Mrs. Papineau and the children!» I exclaimed to the clerk who delivered it to me in the office. What a perfect little gem of a picture it is! Such excellent likenesses. And how earnest the dear little ones look! They felt all the responsibility of sending to their dear papa a true and faithful picture of their beloved little phiz. Jojo sits as grave and as sober as a judge. Did he not understand perfectly it was for papa he was sitting so steady? I see he did. And dear Love-Dove, whose features are exquisitely recorded, had to put a little frown on her eyebrown, and press her lips well together, to be sure not to move during the process. Papa is very, very thankful to dear mama and to his dear little children, for such a timely, most acceptable present. He would have thanked mother much more heartily, if she had been sitting (as a mother always should) enthroned between her treasures. Let her have another *séance* from the same skilful artist, that papa may again be tenfold gratified. The present picture will fix my gaze daily until the other comes to supplant it.

You are quite right in what you say about the influence of society upon children, particularly girls. I always dread it. Most people are so foolish and so careless, and more so of course with other people's children than their own. They have some flat and universally applied compliment to bestow on their good looks, particularly their «splendid eyes», etc., all which generate foolish prides and notions in the little innocent souls that should be preserved unsullied of all such trash. Try to avoid it all for dear Ella. She is now too old and too young both for society.

Maman and brother's company, and Grand-papa's and good books that is what is good for dear Love-Dove, better than parties. This of course is for dear mother's ear alone.

The whole front of the house was at last completed last evening, so far at least as the wood-work is concerned, cornices, balconies; and truly it is graceful, artistic sight. Nobody passes in the street without looking in, and many stop. I hope it will be fine enough this week, altho rainy yesterday and today, for the painters to work in earnest. To think there are but three weeks to the 1st of August, and so much yet to be done! The plumbers annoyed me these four days with their tedious presence and snail-work : carrying the hot and cold water pipes into pantry, with mounting of its sink, and carrying the cold water up to my dressing room, and into our bedroom. How many marble tops did you order for washstands? They have made but one. Is it for you or for father? And do you want another? Do you want them put up before your return? I told the plumber he must allow coil enough of pipe inside or behind washstands, to allow their lifting to put down or take up carpets. He says it can be done. I don't see how it can be very well. I have had all the window and door frames of the tower well sunk in beds of mortar. A most essential thing, before they begin lathe and plastering, which I believe is seldom done. I watched it, and now understand the gusts of cold air «thro the walls» of Lis Carol. I think the tower, with its hollow wall, and thus cemented around its openings, must be as warm as the stone part of the house. The floor of pantry and its staircase bulkhead are full of sawdust, as well as the box around its sink pipe. I had my finger in it myself, to be sure it was done perfectly.

The wharf should (and could easily) have been finished last week. They went off two days for want of wood; will be completed tomorrow. I will have a scaffold erected, and stones and sand from the beach carried up and wheeled over the new wharf, to fill it up after disposing of all the trash above.

The garden would even now be almost perfect, if that row of grapevines between the house and the fountain were removed. They must be in the fall. We want flowers, bright colors and continual blooming on the borders. We could raise them early in the spring, in the vinery.

I had sweet herbs, parsley, etc., resowed this week; and Chartier and I have begun the thoro trimming of dead or deformed limbs in apple and other trees. This will particularly gratify your good father, who seemed so annoyed by them. They needed much surgery. The caterpillars have left their broad mark on them. There must be a very different kind of egg hunting next March from this year's. I have seen your marble mantle-piece-centre fruit-escutcheon, and all. Looks well. They were to have brought it and placed it this week; but I suppose they like to exhibit it in their shop for a while. Did I tell you that I mowed the whole of our lawn in half a day? I am quite expert with the short and broad scythe appropriate to short green grass.

I received a letter from Ella, that you addressed to Mary Ann. The latter had gone for two days in the country, and Mrs. Casimir had availed herself of that mistake to dismiss her. She went to board with Bridget's mother, and is without a situation. At same time, she has fallen with Jacques again, and latter stopped me in the street to boast that he was going to marry Mary Ann. The cook has gone to Cacouna with the young Morris' family. Anne has no place either. They say the ladies are all gone to the country. But I suspect wages have lowered, and less servants employed in these «hard times». David continues to behave well. I am quite satisfied. I did not sell the cow because they don't offer enough. She gives plenty of milk, and that is about all we have to eat. The house is very uncomfortable in these northeasters as they have broken panes in almost every window. Not cold enough however for fire in stove.

From Montebello yesterday's news continue to give wonderful accounts of Azélie's progress to convalescence. She will prove a true Canuck. It is a great relief to see things have passed off so well. We all dreaded it some.

I am glad to hear you enjoy yourself so well in Saratoga. You do well to avail yourself of it, as well as the children. I would not like to abridge it too soon for you all, but if I go for you, will you be ready to come back last week in August? My vacation ceases on September 1st, and that very day Courts begin. Cartier's bill (his new bill of this year) – he had a new one last year – is now in force and increases still prothonotary's duties, but is silent on subject of salaries, which should be increased as judicial fonctions are now devolved upon us of giving judgments in default cases, and that every day as they occur.

I enclose for my dear little Ella a miniature poppy, *à la chinoise*, grown in our garden, not three inches long, roots, stock, buds and blommon, all complete.

That excellent, motherly Mrs. Cowen has spoken kindly of me. Thank her warmly when you meet. She and her husband were indeed remarkably kind and hospitable to the Canadian exiles of 37-38. We never can forget it. Mrs. Rogers also was a good woman. How badly I feel still for the treatment of the chancellor last year! Can't you find something about it this year? Why did you not speak frankly to young Mrs. Walworth about it, since she shows such different feelings? What of your friend Maria? And your going to New York?

My love to father, mother, the cousins and all. A thousand hearty kisses to Bijou, to Love-Dove and to the judge Louis-Jojo. How I see him trotting in Congress Park! And I wish more to see him there with my bodily eyes, precious little man!

Attention! The triad portrait! Adieu, ma très chérie.

B:Z:!

I enclose check on bank.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau

Montebello, C.E.

In haste

Bellerive, dimanche 11 juillet 1858

Chers parents,

En recevant lettre de papa du 9, j'ai couru chez le D^r Macdonnell qui se réjouit de l'événement et qui dit qu'il n'y a pas d'inquiétude à avoir pour le sein. Que cela arrive souvent à premier accouchement. Qu'il n'y a pas d'instrument pour suppléer à l'action naturelle de la langue et des lèvres; que la petite qui est trop faible, dans les premiers jours, saura bien se servir avant longtemps. Mais que le meilleur remède à appliquer de suite, c'est de faire venir un nourrisson fort, du voisinage, qui ait 4 ou 5 mois et qui aura bientôt allongé le mamelon suffisamment pour la petite. S'il n'y a pas de nourrisson à se procurer, il faut que la nourrice et autres adultes y suppléent. C'est l'affaire de quelques jours de détendre les cordes du mamelon. La pompe, qui soulage de surabondance de lait, ne peut suppléer (nuit plutôt) à l'action naturelle de la bouche.

Mardi, au marché, j'achèterai des fruits que le *Phœnix* de mercredi vous remettra. J'ai porté les gravures pour être encadrées.

L'express m'a apporté ce matin un charmant cadeau, que la lettre de Marie m'avait caché pour que la surprise en fût encore plus agréable. Ce sont les portraits d'un fini et d'une ressemblance parfaite, de nos deux chers bijoux. JoJo juché sur une chaise haute, avec la gravité d'un juge; et sa sœur debout, appuyée sur le bras de la chaise, se pinçant les lèvres et fronçant légèrement le sourcil, pour assurer à son papa la perfection et l'image fidèle de sa *Love-Dove*. C'est un fort joli petit tableau ovale, à fond clair, sans reflets métalliques. Il n'y manque malheureusement que la maman qui aurait certainement dû trôner entre ses trésors.

Vous avez lu l'horrible faux-fuyant des ministres, qui, pour s'arrêter sur le penchant de leur chute et racheter les millions dilapidés, veulent économiser quelques centaines d'écus sur les salaires des pauvres serviteurs publics. M. Monk, inquiet de sa surabondance, télégraphia aussitôt pour s'assurer si cela affecterait les officiers de justice. On lui répond que non. Moi, plus philosophe, attends toujours imperturbablement la foudre, et vois dans tout cela peu de chance de l'augmentation demandée. En attendant, je bâtis un palais de goût et d'art, en bois de pin, faute de marbre et de bronze. J'en ferai sous peu, du marbre et du bronze, avec un peu de peinture et de sable. Et s'il faut plus tard le quitter pour un taudis, mes successeurs diront :

– C'était un homme de goût, ce pauvre M. Papineau; dommage qu'il s'y soit ruiné!

C'est faire mieux que Donegani, pas mieux que Wilson, qui finit bien ce que Donegani commença mal.

Carrol m'est venu voir et demande en grâce des nouvelles de sa terre, et des chances de la voir achetée par Auguste, et lui-même payé? Que lui répondre?

Tous les ornements de ma façade sont finis d'hier, balcons inclus. C'est superbe de bon style! Un *bricklayer* franco-canadien américanisé, à qui je faisais caler portes et fenêtres dans le mortier, pour assurer la chaleur de la tour me dit :

– Oh! vous savez bâtir comme votre oncle à Saint-Hyacinthe, j’vois ça. Sa maison lui a coûté 1500 à 1600 £.

Jusque-là, le compliment me parut fort équivoque. Mais il s’empressa d’ajouter que le logis d’oncle Augustin est un modèle de confort, de solidité, d’incombustibilité, etc. Les éloges ne tarissaient plus.

Les petits rosiers, que vous soupçonniez être nains et d’Écosse, ne le sont pas généralement : c’est une rose semi-double d’un beau rouge dont je vous ferai part. Je n’ai trouvé que deux pieds de cette charmante petite rose naine, très double et pas plus large qu’une pièce de 10 centimes. Vous en aurez un. J’ai beaucoup de passeroles très jolies et variées de couleurs, mais pas une double. Je me passionne pour cette fleur de plus en plus, en proportion que je me dégoûte des dahlias. Je vais en faire une collection complète des doubles. Je commence à croire que mon jardin est presque fini. J’aurai fait l’ouvrage de deux ans en une année. En ce moment, je taille à force⁵¹ mes antiques pommiers, qui sont hérissés de trognons qui les font périr, vu que l’écorce ne peut escalader et recouvrir ces bouts morts qu’on ne doit jamais laisser. Rien ne tue plus certainement et plus promptement un arbre que ces excroissances que des massacres de prétendus jardiniers savent laisser.

Vous ai-je dit qu’un essaim d’abeilles s’était fourré entre fenêtre et contrevent du cottage? Il y a déjà rempli la moitié de l’espace, de rayons de miel. C’est une très forte ruche. Je vais placer mes deux ruches paillassons au-dessous, pour recueillir les jeunes essaims de l’automne. Voilà de l’improvisation. Les abeilles, ainsi veuves, étaient de bon augure, si je n’ai pas oublié toute ma latinité.

Embrassez bien la chère malade (convalescente plutôt) et sa chère petite fille, ma nièce. Et mille amitiés à tous autres de la famille. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À Marie Westcott

Bellerive, Sunday July 18th 1858

Très chère Marie,

The birth of that little Miss Bourassa has been as useful to me as to you, since it was procured me also two of your coveted letters in the same week. I am not ready to subscribe however to all the benefits you seem too hastily to anticipate from sister Azélie’s prolific dispositions. A good thing must be enjoyed, but no excessive gusto of it should follow.

Your letter points to every change of temperature being (as invariably the case with our observations now of many years) almost simultaneously the same at Saratoga and at Montreal. We too have had the N.E. storm, and a very cold and long one, with torrents of rain. Since, hot and very damp and sultry weather. Unhealthy certainly. I am prudent, and feel I need it in all these strange variations of weather, and with such poor food and uncomfortable quarters. I looked forward with dread to the perfume of paint supplanting for a long month at least the perfume of the flowers. It has begun at last. This day the house is perfumed with the odious

linseed. The whole front (stone and portico and all) has received its first coat of paint. This shade is very near the sample of your father's freestone. I find it rather dark. They promise to lighten a little the subsequent coats. It will look rich. There has been a little more progress this last week than the preceding. The wharf is complete. I do breathe more freely! I feel at home more. I can sleep more soundly, altho doors have disappeared altogether on the river side. No common fruit pilferers would dream now of escalating those ramparts. None but desperate burglars or murderers, and they would have to bring scaling-ladders and all the paraphernalia of war. But then, the four dog-sentries, and the innumerable revolvers, and hot and cold water in profusion, surely we could now withstand a siege!

The lathing and plastering of tower begun. Your excellent advice that the stovepipe holes be opened in a corner was very timely. I was just about piercing the holes in a perpendicular line in very centre of boudoir and all. Instead, it should and will be in a corner, of course. Mrs. Higgins has taken off all paper in parlor, in our bedroom, and in nursery. I do not recollect the paper you speak of for nursery, unless you meant that very pale, sky blue or lilac, as the one your father admired. But will it do to have blue ground to both papers of different shades, in two adjoining rooms? The copper boiler is up and in full operation : hot water (when stove is lit, a rare occurrence nowadays!) flows freely into bathtub and into pantry sink! In an hour they could set up our three washstands, all the pipes being laid.

Our strawberry bed is very fine and prolific. And gratifying, under the hautbois for me, lays a thick bed of very large red or pine berries for your father and yourself, some of these would have measured more than three inches circumference! The new beds are also doing finely, so next year I hope you will remain till the strawberry season at least is over. And now the gooseberries are just beginning to ripen, a few; they are very abundant and of many varieties. Currants innumerable. Cherries, a fair quantity. But instead of little birds, I fear the big birds here will eat them all before you return. I will religiously abstain myself from touching them. They will be very abundant when all our young trees bear. Grass on lawn getting pretty thick, mowed and rolled every week, rather coarse and rank some of it, but very sweet smelling from the vernal grass (some of the mixture) still. I prefer the laundry-green-all, red top and white clover. Let lawn makers remember that. It is now too late for us! One dahlia in bloom, all growing well. The display of hollyhocks is splendid : all single but such harmonic tints, from white thro pink, to dark red. A splendid flower, and we must make a fine collection of the double ones. All the firewood cut, split and piled under cover. Five peahens' eggs hatching. Met Arthur Mondelet at P.O. He was very more than usually cordial. He can now sympathize with me. Since Mrs. Connolly is dissatisfied because he let Lis Carol for 60 £ and taxes and repairs, to one captain Burke, a staff officer, inspector of Military hospitals, as good a bargain as the poor fellow could make for her. He said she had bored him about the trees, that we had not planted. But that he had told her we had left house and grounds in first rate order, and she should be satisfied. But she is not. «She will not stay put.» I have another note, much more courteous in form as impudent in substance. Of course nothing will break my silence! I hope she will favor me with a long series of such curious autographs.

I am delighted with the account you give of the children, how weighty they are getting to be, in wisdom of course as well as body. There is a gain of 5½ lb for Jojo in 9 months; and of

5½ lb for Ella in 12 months. Jojo weighs one lb more than Ella did at 2 years old. He may turn out as tall as Grand-pa after all. He is to be the general, certainly.

Of course I got back your roll of gilt paper from Gravel's, but I think the others are more safe and cleaner there than they would be here. All the plated goods were sent here, and I paid the bill last week. I cannot get locksmith nor any thing done inside, until the walls, suspended on screws since a fortnight, are settled where they are to be settled. That gives you the measure of Larivière's mismanagement. The screws are actually there, all this time, squeezed between floor and ceiling, with more than a foot deep of rubbish all around, waiting for other Atlases of screws to help them in their gigantic operations! I thought you were to settle at once about the steam furnace, with Mr. Heartt, etc., without waiting for the trip to New York?

As to the gazeliers, of course we meant to, and can, adapt them to any kind of lighting-gaz, oil, spirits, or anything else. Sharply asks 40 \$ to 45 \$ for the same kinds of crystal gazeliers, and Levey 50 \$. It was a bargain since such luxuries were needed. Perhaps we might have done without them. I will tell Mr. McGinnis he must put cul-de-lampes in ceilings of library and of boudoir.

I faithfully feed cucumbers to the roaches. Roaches all gone, and yet a few every night, queer animals indeed. However, they are certainly getting very scarce. It is well for us, there is no fire in kitchen to warm them on cold rainy days.

Notwithstanding vacation, I appear every day at office, but for such a short time, before or after dinner at St. Nicholas' that I feel shamed by the assiduity of Mr. Monk, who walks down (I always ride) from Amelia lodge, and stays all day! Well, he is making up for his time of sickness, and he is not building, etc.

Azélie and father wrote to Miss Darcy, Philadelphia, to hasten to Montebello. Father writes to me thus :

Moi, j'ai dit : Venez le plus vite que vous pourrez, nous serons tous si heureux et reconnaissants, ne tardez pas. Je souhaiterais savoir votre itinéraire. Si vous deviez passer à Saratoga, j'écrirais à M. Westcott pour qu'il vous y accueillît de tout cœur. Votre intimité commencerait avec ma chère Marie et ses bijoux d'enfants. Vous les presseriez de venir ici. Toutes deux, vous êtes mon idéal des grâces, bonté et perfections de la femme. Vous êtes bien faites pour vous aimer et pour que je vous aime. Venez donc toutes deux, mais vite, vite.

Il n'y a pas le temps d'avoir réponse. J'incline à croire que c'est plutôt par Saratoga que par Niagara qu'elle viendra. Communique ceci à chère Marie.

Le changement subit de température a fortement incommodé mère. Elle en est revenue⁵².

I suspect it was as much the excitement of Azélie's accouchement, as the weather, made mother sick. Please watch for Miss Darcy, and direct her as to her course to Montreal. Let her stop at Donegana's and tell her send me word on arriving. I will show her the city a bit, and then send her up the next day to Montebello. I cannot of course think of leaving town with her for Montebello. Perhaps she may be introduced by you and father to friends coming from Saratoga to Montreal. It would be much more agreeable for her. Azélie's convalescence is wonderfully happy and rapid. Father's letter implies that they had not yet received your letter, which I forwarded since he wrote, I suppose.

Your letter has just been brought to me by Daniel, who is gratified at your approval. Let me get them on Saturdays rather, when possible.

I «taste not, touch not» the cherries, keeping them for you and father. The birds here know better than to touch them. The workmen alone, I dread. Gooseberries (my favorites) ripening. Some beautiful, double, poppies. Your seeds in bowl of apple tree, I had watered and they were growing. Caterpillars and boys in killing them, have destroyed your aerial bed. I must see to the beans tomorrow : they are fit for salting. Potatoes, beautiful, in full bloom. Corn fine and beets and cabbages. The pup is getting as ugly as Spring. They calumniated poor Dick certainly, when they fathered him of the brute.

I am delighted you are so reasonable as to accede at once to return. This solitude is horrible. If there is sickness in New York, let us give up the trip. I could not be more than a week away, altogether surely. Let us put off buying there till next year. Or perhaps you can find Centre Ottoman in Troy or Albany. *En attendant le revoir*, forget not my triad daguerreotype!

Love to all, the big big share for my triade, with many kisses. Ton mari.

B. J. !

Why never address me by title of office and Bellerive? The latter is booked in new directory. Tes lettres sont trop courtes.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.

Bellerive, dimanche 18 juillet 1858

Chers parents,

Reçue la lettre de papa avec les 984,82 \$ de M. Tucker. J'ai dit à Casimir Papineau de préparer la quittance, et envoyer la lettre à M. Jones.

Envoyez-moi tout ce que vous pourrez de l'argent de Taylor et Gareau, car je n'en aurai pas trop pour payer vos comptes. Je ne parle pas de mes dépenses quotidiennes, si lourdes avec tant d'ouvriers que je ne puis guère y suffire. Ces réparations, une fois commencées, grossissent toujours malgré soi, et je vais bien y mettre 2000 \$ où je pensais que 1000 \$ suffiraient. C'est inévitable. Mais je crois qu'après tout, l'établissement aura un air très distingué, parmi les premiers de Montréal, et que la valeur capitale en sera accrue d'autant.

Auguste vous a envoyé femme et enfant, mais ne monte pas lui-même; dit qu'il ne peut quitter tant que Laframboise est à Toronto, promet de le faire après la session, et de prendre mes actions contre la municipalité. Comme de raison, il n'y a pas à hésiter, et personne n'est plus chagrin que moi des délais que l'incapacité ou le mauvais vouloir de McCord ont apportés et apportent encore à tout progrès. De même de Roy, pour cause assez raisonnable de ne pouvoir se transporter si loin qu'Aylmer pour une seule cause. Auguste peut et s'en chargera, j'espère. Tout cela montre l'absurdité du système de décentralisation judiciaire, qui détruit le

barreau, et qui équivaut à un déni presque absolu de justice aux justiciables. Il n'y a que les fripons et les débiteurs qui y gagnent!

J'espère que ce que vous dites de Gibeau est vrai et se réalisera de tous points. C'est une peste que pareilles gens pour une colonie naissante. Je manquerai de m'informer de M. Chartrand⁵³. Mais c'est un sort qui fait hériter le seigneur de Petite-Nation de tous les notaires et arpenteurs du seigneur de Soulanges : leurs réputations sont si différentes sous certain rapport! Ces braves gens veulent goûter viande et poisson. Heureusement qu'ils ont un ogre à rencontrer dans le fils du seigneur de Petite-Nation, qui leur peut rappeler un peu l'ancien seigneur.

Je n'oublie pas le canard d'Ézilda; mais Hagar, comme les encadreurs, comme charpentiers, menuisiers, maçons, peintureurs, couvreurs, et *hoc omne genus*, trompent et trompent, et remettent et remettent, et il faut toute la patience angélique de votre fils pour ne pas succomber à tous ces mécomptes. Vous vous réjouissez que « mes améliorations sont enfin finies ». Vous lisez aussi mal mes lettres que vous dites que je lis mal les vôtres. Plût au ciel que tout fût fini ici, mais je n'entrevois la fin qu'avec la chute des feuilles et les frimas d'automne! Il y a bien de fait; il y en a autant à faire.

Je vous fais demander l'index de Paris, par Gravel. Ce n'est pas nous qui avons sollicité *Le Semeur* de nous défendre (et sa défense est bien lourde et gauche), mais il n'est pas mal qu'il soit là pour l'occasion. Comme vous le disiez vous-même en Chambre, dans cette occasion solennelle qui amena le duel de ce pauvre Hawley : Où en serions-nous sans le protestantisme? Il est bien absurde comme dogme, mais, comme émancipation de l'esprit humain, comme institution politique et civile, comme contrepoids à la plus puissante et plus absolue théocratie que le monde ait peut-être vue, il a sa place au soleil. Je le répète : où en serions-nous sans son épouvantail? L'Inquisition nous rôtirait! Au reste, vous semblez lui croire vie dans le futur. Vous ne pouvez ignorer que le protestantisme s'en va tout aussi rapidement que le catholicisme. Ils ont fait leur temps, et tout pronostique leur décadence. Le rationalisme anglo-germanique supplante Luther partout, et Calvin même à Genève. Et où est le puritanisme si absolu et si puissant de la Nouvelle-Angleterre? Partout, il s'y cache (littéralement), il a honte devant l'unitairianisme. Or le rationalisme et l'unitairianisme, masques et mots pour ne pas effaroucher les masses, mais compris et goûtés par tous les hommes à cervelles des pays protestants, c'est un déisme pur. Il [n'] y aura bientôt (qui dit bientôt, en parlant des révolutions religieuses de cette pauvre humanité, parle longues périodes puisque les révolutions politiques elles-mêmes marchent si lentement à vie d'homme) plus [rien] des religions actuelles, qui toutes s'entendent si bien pour oublier l'esprit et le nom même de leur fondateur, pour s'affubler de mille dénominations hostiles et sectaires. Leurs hiérarchies (presque toutes despotiques et souillées de sang humain) ont tout sacrifié à de vains formulaires; et Dieu ne peut que les avoir toutes en horreur! Spiritualisme, mormonisme, cette lave et écume de l'éruption volcanique, sont pleins d'enseignement pour qui veut ouvrir les yeux et contempler la révolution spirituelle qui tourmente l'humanité!

Vous attendez M^{lle} Darcy. J'ai écrit à Marie de tâcher de la voir à son passage à Saratoga, et de lui faciliter la route. Elle viendra, je suppose, ici avec quelques amis ou connaissances. Je vous l'acheminerais de mon mieux. Je ne saurais l'accompagner, car j'aurai peine à trouver

quelques jours pour aller chercher Marie et les enfants. Ce qui m'impatiente tant avec nos ouvriers, c'est que j'attends qu'ils nous débarrassent et s'en aillent, pour pouvoir ramener ma famille sur un toit habitable; il ne l'est certainement pas pour eux en ce moment.

Votre plan de fleurs pour mes bordures est admirable, et je ne manquerai pas d'en profiter l'an prochain. Mais vous êtes comme tous les prédicateurs, qui prêchent mieux qu'ils ne font et qu'ils pourraient faire.

Taylor vous a-t-il payé tout ce qu'il me doit? Dois-je lui signifier par protêt notarié qu'il ne fera plus de bois? Dans quelque forme que cet avis se donne, il doit se donner de suite, afin de lui donner le temps de faire ses arrangements en conséquence pour l'hiver prochain. Avec ce privilège exclusif, Thivierge payera-t-il son loyer et ses coupes?

Tirez-moi d'embarras. Vous m'avez écrit que vous aviez payé 1/3 le papier de Holland. Après deux mois de vaines promesses et vaine attente, il me dit qu'il ne peut appareiller le papier, et m'offre 9/ pour les 9 pièces. J'insiste pour « les neuf trente sous qu'il a reçus », suivant votre lettre. Il est grossier. Je sors menaçant. À vous maintenant à vérifier de suite, par son compte acquitté, et à m'écrire pour me tirer de l'impasse, si vous m'y jetez. Est-ce 1/3 ou 1/?

Le vin acheté chez Lamothe était 7 \$ le rouge, la douzaine; 6 \$ le blanc. Buvez-les cette année. Guettez maintenant (par *Phœnix*) deux boîtes, 2 douzaines blanc, 2 douzaines rouge, vin supérieur mais buvable l'an prochain seulement, @ 6 \$ chaque douzaine, que j'ai achetés de lui hier, qu'il expédiera mardi ou mercredi. Laissez-les en caisse, et dans le coin le plus frais de votre cave.

Heureux de l'heureuse convalescence de chère Azélie. Je vous embrasse tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À Marie Westcott

Bellerive, Sunday July 25th 1858

Très chère Marie,

Hélas! again that I should have to begin my Sunday letter without your own sweet one before me to cheer and inspire me. And not that portrait of my trio-treasure united, either. And the sky is dark, the northeast blowing cold and dull. My spirits are therefore very naturally, far below the freezing point. The wind pierces and shrieks thro all the doors and windows, from very kitchen to garret, literally. In spite of remonstrances and entreaties, they would not complete the window in the kitchen, yesterday evening, altho the wall is perforated almost down to the sink and that a wheelbarrow could past thro it. They have raised the partitions with screws, at last yesterday morn; but to do that, they have destroyed all partitions, bells and bell wires, plastering, etc. The basement looks a perfect wreck, and off they march at 12 o'clock, without even removing their rubbish. A more forlorn and ruined basement it is impossible to imagine, an absolute wreck. Ah! but the verandah is complete, and it has made a dark cellar of your laundry room. I have now to go and buy an iron grating (for some dollars) to remedy

partly the evil. Gas, no, we have no gas, tallow or oil will have to be lit therein about 3 p.m. on washing days.

Poor Bridget smelt a rat when she gave up her berth. *Per contra*, I think the kitchen, with its enlarged opening, will look quite bright and well lit. I will follow directions about the table. It looks more like a cupboard; it cannot however rest directly against the wall, on account of the multitudinous drains and water pipes that pass there, and everywhere. The arched window is over; bedroom is almost finished; it is in place, and only wants plastering in the thickness of the wall, and to give us from it, and from upper verandah, a full and beautiful view of garden, avenue, fountain, I have trimmed the lilac hedge most unmercifully, bringing it down to the level of vinery wall.

Most of the doors and windows, and pantry closets, are almost finished. Remember, they finish nothing but everything is progressing sensibly. Larivière is now fairly alarmed and hurrying to complete by 1st of August. He is trying, really he is, to complete now in six days what must take him 12 days at least. Thus, the screws that have raised the house are still laying on its floors, the ironpipes holes to be placed in holes that are to be pierced thro floors of tower are actually lying since three days on the hall floor, second story. The plasterers have certainly deposited one coat of plaster over the sides and ceilings of the four stories of the tower; they have however two more coats to put on the same, in the course of this week. Painters have laid one (of three) coats of paint, pretty generally in and out on new works. How long will it take (after they have done their three coats) for my Coursolle to doub his three coats on all the old works? It makes me savage at times. I dread to have to run down to bring you back in all the smell and discomfort of paint and paper hardly dry yet; and fortunate if we can achieve even as much, before the 1st of September. Brick floor and two ashbins, completed yesterday in basement of tower. For a week past, an immense trap open in the floor of dining room, for the future dumb-waiter, while that interesting and useful serviteur has as yet no existence beyond the cerebral conception of my architect. I live in dread of poor Dan, or Miss Po-lin, becoming suddenly the dumb-waiter themselves by pitching head foremost down that yawning abyss. A good exemplification, where we have had so many already to convince us, of poor Larivière's mismanagements. He may well remain poor at that rate. But we must give him credit for some good intentions, no doubt, and I think his works will be good enough in the end.

The old fence between the house and the wharf, all removed. A beautiful terrace it will make, and cool shaded walk with the beach-view (same level) of the water and shipping. It will be to many the pleasantest portion of the garden. All the rubbish, stones, glass, crockery, twigs, brambles, old mortar, shavings, that can be gathered all over our extensive domain, are about being piled down inside of new wharf, filling the latter and clearing the grounds of the most extraordinary accumulation of dirt you can imagine. It is inconceivable how much these workmen create of it, and what a crop our fruit and forest trees have added to workmen's produce, besides a couple of cords of large limbs for firewood. I suppose the trees had never been trimmed since the days of Mr. Richardson. Miss Poulin has consumed the most of our border moss in laying and well this week the prettiest border of it the whole length of the avenue on both sides. What a rich, pretty frame it will make to the dark gravelled avenue!

The hollyhocks, now in full bloom, make a beautiful display in every direction. He had two or three other pretty flowers in bloom, that we never had before, blue, one is a fine kind of monkshood, and another like a spirea somewhat blue, and a kind of sweet pea, not scented, and with a dozen blossoms in grape or spike shape, like a wistaria herbaceous. Neither of them had I seen before.

Writing at my desk, near front window of parlor, I hear the waves beating very distinctly and very loud against our beach. I may fancy myself as fashionable as any of your wanderers. I am at Nahant or Newport? or Niagara? Comme vous voudrez.

Speaking of fashionable life (I had almost forgotten, in my solitude, that there was such in the world), we have a half a dozen of noblesse in Montreal at present, amongst them Count Montholon, who was a boy of the deathbed of Napoléon le Grand, and who is now Consul Gen. at New York. Did I tell you Delagrave's brother and his Creole wife, had been here from New Orleans? I could not meet them.

I have not heard from Montebello neither this week. It is too bad. I have no news is good news. This weather is more favorable probably for Azélie than it is for most people. Poor Mr. Bernard, the auctioneer (I think you knew by sight), a most respectable, amiable gentleman, died in a couple of days of inflammation of the bowels⁵⁴. Just the season and the weather for that dreaded disease. There have been several other sudden deaths, by *coups de soleil* when it was so hot, by dysenteries, etc. Now it is so cold. Do be very careful, all of you, and particularly of the children who are more sensitive than adults to these great variations of temperature. They are very trying. I have felt bilious some times. But have corrected it with Plantagenet⁵⁵ and that invaluable medicine, Gregory's mixture⁵⁶. You have the mixture and the Congress and the pine atmosphere : you can master the weather.

P.m. And now Daniel comes from church and brings no letter for me, neither from Ottawa neither from you. One in your handwriting for Mary Ann. It is too bad. I have no heart to write another line. I feel very bad indeed. Your letters are the only consolation in all this troubled desert, and when these fail – why? – I want to forget everything. I would like to go to bed and to sleep, if I could.

Adieu. Kiss the dear children for me. I never felt so bad at being separated from you three as I do. And when I don't hear from you, I feel strangely anxious. Oh! do write for Saturdays in future.

Ever yours too devotedly and fondly.



À Marie Westcott

Bellerive, Tuesday evening July 27th 1858

Dearest Marie,

I hasten to destroy and dissipate if possible the dark cloud I sent you yesterday, by acknowledging the receipt today of your most welcome. It had gone again to Belle-Rivière! But there is so much stupidity or malice in the proceeding that we must «fight it out». I notified Post Master Meilleur to that effect this very day. So, for a little while longer, I will put up with the inconvenience of not receiving your letters directly, until I have settled the Post Office people. Address therefore your next as the last : «L.-J.A.P. Prothonotary, Superior Court, Bellerive, City of Montreal, C.E.» Don't make the mistake of calling my Court the «Queen's Bench»: it has ceased to be for the last 8 years! And then I will take the delay as coolly as possible, not fret to death as I did last Sunday, when I had forgotten that you were to have tried the experiment anew. Our trouble would be over now if you had persevered at first, and not given it up at first miscarriage of our correspondence. Of course, all good comes at once, as all evil also. The mail therefore brought a letter from father with yours. Azélie was sitting at their dinner table, and her daughter Augustine was promenading the verandah.

The 40 \$? I thought they would be for the Centre Ottoman; or your New Year's present of a mirror for consol table. But pearls? true pearls? I leave it to your discretion and choice.

Father will come down to Montreal to meet Miss Darcy and take her up. Father prays we all go up. I cannot see any possibility of so doing. I am straining every moment to hurry on the work here, to go about 20th to 24th August for you. I must be back 30th August. Courts begin September 1st. I have told Mary Ann, Daniel, to find a cook. I have hired two extra men (on my own hook) to hasten repairs.

Now you have seen Ch. and wife, surely you will know the secret! The 40 \$ are given on absolute condition that a few days express will deliver me my trio-daguerreotype!

A thousand hearty kisses to the three sweet ones. Love to father, mother, the cousins, etc.
Ever yours. Pauvre mari.

B:Z:!

Impossible to give over 400 \$ for steam apparatus. Wait awhile. We can manage it much cheaper, and avoid smoke and dust.



À Marie Westcott

Bellerive, Sunday August 1st 1858

Très chère Marie,

Here we are on the 1st of the month when we are to meet again, and on the day when all should have been ready to receive you even now. Still we must feel relieved at the prospect that the end of this chaos is coming. Two days more will probably rid us of Larivière! And to expedite things, I am going to call Coursolle to begin whitening of ceilings and paint the interior, while Clarke is painting exterior. Larivière has now 7 carpenters and joiners at work. He says he would rather have built us a new house, than all this patching, tearing down to rebuilt almost anew. He may be not far from truth, all woodwork is awfully slow and costly. Half of the new windows are fitted in, half glazed, half painted. Remember, all is by halves. The glazed window stands nailed in today in your beautiful arch, in your bedroom. Fine view of garden from it, and from garden it (together with balustrade on roof of tower) sets off the house wonderfully well. Fancy, in addition, that since yesterday, all that is seen of house and tower from the iron jetty at foot of the big pine tree, is converted in beautiful red sandstone, by a most simple contrivance of mine : 1 barrel of brown cement such as I used for fountain, ½ bushel of coarse salt, a ladder or two, a bucket, and whitewashing brush, and a mason @ 1,20 \$ *per diem*. The composition sticks like paint to brick, stone and mortar, and is exactly the shade. The portico is tin-roofed. The whole front has received two coats, and will tomorrow be sanded. A fourth coat over the sand will be the best one, the one to fix the exact shade we want. I am a good deal perplexed about it, and wish I had your advice and that of your father to guide us in its choice. It is impossible to give it that purplish veining tint that shows in the stone sample your father sent; and that sample looks as if containing more mica or shining metallic particles than the freestone generally does. I have seen the shades of it vary much, and it seems to me that it must according to quarries and localities. I have certainly seen different samples in Burlington, Vt., New York and Philadelphia. We will do our best to bring it close to your father's sample, certainly in tint if one shade lighter.

Two beautiful centre pieces have been inserted in ceilings of library and boudoir. Plastering of this, and my dressing room, complete. Last coat wanted in pantry. They put three coats of plaster, the last white. The old mantle piece in parlor is cut up for the pretty flower-shelf in balcony of portico; but the new one is not brought yet. I saw it complete two weeks ago, but think it best to have cornice and ceiling painted and plastered before sending for that white marble to be stained by droppings? The dumb-waiter, almost complete, seems to work more simply and with less noise than father's : it is pushed or pulled up or down by the hands on the shelves on pullies, without the turning of a cogwheel.

The partitions have been raised anew. Very hard work, and can never be perfect, altho this time well secured by beams on the ground, etc. I feel reconciled to forgo the steam apparatus, when I see the bill Mitchell has already presented, even before completion of washstands (over 300 \$), and when I see at a Canadian tinsmith just from Alburgh, and at the white who has fixed the apparatus at Montreal Bank; two or three portable furnaces warranted not to smoke

nor dust, and one of which would not cost 100 \$, completely fitted up. That Canadian has introduced the aquarium. He has one beautifully fitted up, rockwork, plants, fishes, écrevisses, snails, and all; asks 20 \$, means 15 \$. I added to its beauty on Friday by giving him mosses gathered by me in St. Hyacinthe Domain on Thursday. Met Dessaulles and wife in Notre-Dame Street on Monday or Tuesday. Dessaulles was going up to Toronto. «Take my wife back to St. Hyacinthe on Thursday, says he, you will see the races». Thursday, 11 a.m., thick clouds rolling in, big drops dropping. I ride to Thompson's to apologize and excuse myself from going. The lady was gone to the boat. To the boat I proceed, to apologize. The last bell ringing. Jump on board. Lady and many sportsmen friends, shame me out of my apology. Boat starts, and off I go, with caban and thread-bare cap you know. *Entre nous*, the decisive mobile of my yielding was to see and learn by Laframboise's mansion, completed two weeks since, and which they inhabit since a week. My egotism was rewarded by the sight of the Casimir Dessaulles's baby, of the exquisite rose and lily beauty Mrs. Noad⁵⁷ (not of Louisville but formerly Miss Brown of St. Antoine Street, that you know, stopping at Laframboise's) of two beautiful native pink varieties of spirea that I gathered for our garden on the Race Course, while the fools were gazing at the horses; and rewarded by the news, while discussing an excellent dinner at Laframboise's, seated between Mesdames Charles Rolland on my right, and Guillaume Lamothe on my left, by first telegraphic despatch to our host of the defeat and resignation, that very morning, of the Macdonald-Cartier Ministry, to be replaced by Brown, Dorion, Dessaulles, and all the horrible Clear Grits and Rouges in the land! Should I be blamed for such an escapade from my architectural workshop, or praised for my good luck?

The Laframboise mansion (with exception of black cemented walls) is a splendid affair. Verandahs, porch and hall, ceilings, bay and oriel windows, gazeliers, staircases, etc., are very fine, and balconies too. I have learnt something, and will copy.

I was back to town by 10 o'clock same day; Laframboise came along, en route for Toronto; while Bourret, Starnes and others of the ex's were coming down. What a revulsion! Who would have dreamt of it, six months ago, immediately after the elections, when the Rouges seemed «no where». The «draw-back» to us is that the Ministry has been knocked over for maintaining the Queen's decision that Ottawa should be the Capital. These horrible sans-culottes of Rouges and Clear Grits have declared most uncerimoniously and solemnly : «That it is the opinion of this House that the City of Ottawa ought not to be the permanent seat of Government for the Province.» Of course the constitutional fiction of the Queen's (c'est-à-dire Secretary Labouchère's) decision being spurned and insulted in «the cry» of our absurd Tories and Ministerials, and Loyalty is mounting its War Horse. In the meantime, the constitutional Governor General has sent for those «insulters of the Queen», Brown and Dorion, to form another Ministry, and carry on «Her Majesty's Government». The broth is brewing, and tomorrow will probably bring us the list of the new Administration. Rumor gives the leadership of the Senate to Dessaulles! Not too bad! Poor Émery had of course to vote with Cayley and Cartier for Ottawa and his constituency.

You speak of your pearls, but not a word of mine! Where is that daguerrian per express? I do not give it up so, because I ask for it every week, and every week you answer not. Don't disappoint me!

As to your going to New York, dream not of it, with yellow fever rumors. Absurd. Let the ottoman, etc., go. And your friend Maria can come to see you and benefit by the trip to Saratoga better than you would by going south. Let it be so. On that condition, I go for you and give the 40 \$ for baubles. You and I may go to Albany and Troy, and choose an ottoman there. I think you could get a good and cheap mirror for mantlepiece at Sharpley's. I see some there. Unless relieved by Cartier's successors of the standing injustice, it will be hard for us by and buy. For all this purchase and improvements swallow cash most greedily. Larivière asks 160 \$ odd for parchings of outbuildings, etc. But I calculate that we can save 100 \$ a year by wages and food of a chambermaid, which can be dispensed with an account of pantry new, dumb-waiter, hot and cold water everywhere, no slops to gather and carry, speaking tube, etc. That may pay the interest of capital laid out on such improvements.

Mary Ann came here, and wish me to protest for her to you that Jacques had told lies, and there was nothing between them. She mended some of my clothes, and said she hoped to find a place yet. Have not seen her since, about a week. Promised to look for a cook for us.

At very same instant, Daniel returns from town and tells me Mary Ann went yesterday to Chambly, engaged to an english family lately arrived. Another seamstress? As well as cook and nurse to look for? Try to keep Ellen. I must now see about it myself; and will tomorrow call at the Registry Offices.

I would wish to write much more, if I had not to write to father also on many subjects. It is a pity Miss Darcy was not more explicit, because father must meet her at Donegana's Hotel. I cannot offer him a room here even for himself. Impossible. And he will not know when to come down.

Many kisses to the dear children and to your dear self, chère Marie. May we meet in three weeks now at furthest. Love to parents and all.

At theatre, Friday, to see Mrs. Waller play Lady Macbeth to perfection, I espied Mrs. Burr (or Burt?) of Saratoga (widow Henry Beach, Miss Young⁵⁸) with a minister-looking man, white cravat and fanning himself. I don't know whether she saw me. Many Americans in town. The Chancellor? What of?

Adieu. À bientôt le revoir.

Le vôtre, le tien.

Q: 7: 1

As you say, portico all to be oaked inside, sandstone outside. New wharf filling up. I will forward your note to father with mine. My Love-Dove drinks the Hamilton each day? and reads? and is very good? and not too much dissipation? And Jojo grows a man?

Received wedding card of Mr. and Mrs. Edmund Barnard. She is from Albany : «Ellen Austin». You see I feel better today, with your good letter before me. Ah! when we meet, we shall be happy again! n'est-ce pas? Bonsoir.

Q: 7: 1

À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 1^{er} août 1858

Chers parents,

Je vous écris un mot à la hâte, pour envoyer par mon homme et ne pas manquer la malle de demain, qui vous portera en même temps le billet de Marie à propos de M^{lle} Darcy. Ce me sera vraiment pénible, cher papa, de vous voir descendre à l'hôtel au lieu de mon logis, mais la saleté et la confusion sont telles qu'il vous serait impossible d'y rester. Je n'ai qu'un coin et que l'on balaie pour mon grabat, qui fuit de chambre en chambre à la merci des *rippes*, du mortier, des vitres cassées. La moitié des fenêtres n'ont plus de châssis, et je les barricade la nuit avec les volets contre le vent ou la pluie qui y pénètrent malgré tout. C'est une torture que ces maudits ouvriers me font subir depuis deux mois! Ils devaient me livrer le tout complet hier soir. Ils y sont pour encore un mois presque, je le redoute! C'est horrible.

Vous voyez par la communication de M^{lle} Darcy, qu'il n'y avait rien d'arrêté pour sûr. Marie écrira au premier avis, et je vous écrirai de même le jour que mademoiselle descendra à l'hôtel Donegana. Mon équipage sera à vos ordres du matin au soir pour la promener, dans et hors la ville, aux alentours.

Malgré que je sois l'esclave des ouvriers à presque toutes les heures du jour, je me suis échappé une demi-journée, jeudi, pour aller étudier le château de Laframboise, qu'ils habitent depuis dix jours. C'est fort beau. C'est à dîner, chez lui, que le télégraphe nous annonça la défaite et résignation du ministère Macdonald-Cartier! Puissent ses successeurs vous rendre justice! La dette Dorion-Pétrimoult est éteinte; ça compense un peu la perte du siège du gouvernement? Et si Dessaulles est président du Sénat? Encore mieux?

Reçues les 9/ de Holland. Lui ai fait vos excuses et les miennes.

Vous ne m'avez pas accusé réception des quatre gravures encadrées.

Dumas (j'espère encore que ce sera Judah) demande si vous serez prêt à le recevoir pour clore le cadastre dans à peu près un mois.

Je n'ai encore pu rencontrer M. de Beaujeu pour lui parler de Chartrand. Il combat à son manoir et censitaires et commissaires, qui tous s'entendent pour le piller, me dit son avocat (quoique Rouge) Laflamme. Il en est de même partout.

Je ne trouve pas Grenier. Écrivez-lui donc un mot par la poste, qu'il vous paie. On me demande 20 \$, votre souscription au monument des victimes de 37-38. Ne l'avez-vous pas payée? On en a grand besoin. La construction progresse. Nous voulons l'inaugurer à l'automne.

J'ai hâte de vous voir et de vous montrer mes merveilles de Bellerive. Je vous embrasse tous. Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Dearest Marie,

The longer these workmen are at our future home, the nearer the time of their final finishing, the nearest approach to the day so longed for when I will go to meet my treasures and bring them back; the more nervous and impatient I grow from day to day. I had wished to answer, on receiving it, your good long letter of the 4th inst., but I have been so incessantly with the workmen everyday long, urging them, directing them, obliging them to fill up omissions, and to correct many commissions and blunders, that every night I go to bed early and quite exhausted. You have no idea, and I cannot write down all the many little details of blunders and annoyances I have to endure. In spite of all, nothing is yet absolutely right and completed. Larivière, I told you last Sunday, had a day or two more work; yet, it was on Friday only that his five workmen exclaimed :

– Ah! à la fin, tout est fini!

Right glad to escape from such a savage exacting proprietor as your poor tolerant husband. I prevailed on the two foremen, brothers Lortie, to stay all Saturday, yesterday, to complete fully. I went to dinner at 1. When I returned at 3, I met them loaded with their tools, opposite Molson's, and they too certified that there was really nothing, nothing more to do; and could not therefore wait for my return. On rising this morning, I opened the windows on each floor, to dissipate the suffocating smells of oil and turpentine. I opened the back window in parlor, and sat down to my desk, in front of it, to write a few words; I had just taken my seat, when I felt a stroke on the back of my chair and, with a crash like a gun shot, heard by Daniel in the yard, the window laid on the floor behind me, cracked and split, and a pane worth 1,50 \$ shattered to atoms. The miserable Larivière men had *fait semblant* of putting up the windows, but had omitted the pins in the hinges! There are knobs, bolts, hooks, fifty little things, yet essential, left undone; patches of plastering, etc. Coursolle's painters, in the interior, are ahead of Larivière's painters outside. And even he, began the week with four men to end it with one only. It took all of yesterday for Clarke's three men to sand the front cornice and brackets, and put in three panes. No wonder work costs so much, in such a country and with such workmen.

You reproach me with not answering all your requests and recommendations of your letters. My letter answers have been not words but deeds; by faithfully, I believe, carrying out every suggestion, *au fur et à mesure*, as soon as received. Thus the slips of wood, well smoothed and well sunk to level of plastered walls, in window casings where plaster was broken by the heavy iron bolting bars of inside shutters, to be well papered hereafter, have been placed two weeks ago. The only repugnant order, Madame, is that awful boring of another breach in our strong fortification walls, to let in the winter blasts along with a little light. And even that I have at last conceded, after immense heart-heavings, this very day. Tomorrow the sacrifice will be complete, and my good neighbor and workman, mason Dufresne⁵⁹, will lay his sacrilegious hands and pickaxe upon the foundations of the house, south gable, laundry room; open a vast aperture and therein insert the old frame that stood in the kitchen : the entirety of which has been removed in one piece, frame, studs, window and shutters, minus two broken panes.

You are to understand, almost incredible and beyond my understanding, that carpenters and joiners of Larivière's are gone, have done, more or less. And that I have now to deal with painters and paper and bell-hangers only. Wonderful, after four long months of purgatory. The attic is all painted, even the old windows, that we are too poor to afford to exchange this year for new ones. They look well enough under paint now, where there was none left to your sight. Being all painted, Gauthier has sworn all his best promises to paper it tomorrow, and the paper I have accordingly brought from Gravel's. If Coursol does not prove as great a cheat and laggard as Larivière, he will begin oaking the bedrooms of second floor, and proceed as fast as, and just ahead of, Gauthier, the paperer. I will bring the dining room and parlor papers from Gravel only the day when wanted. The marble mantelpiece all put up, beautiful, but impaired slightly by antic shape of our old grate. If we had a few dimes of dollars to add to our heavy expenses a new grate, *à l'américaine* (thus they all call them here, the arched grates of French origin) would have been the complement of the mantelpiece. Useless regret now, the thing is sunk and fixed in plaster and for good.

I think now best to put up caps to pilasters of parlor only after the walls and arch are papered. Of course, it was not the south gable alone that I had properly colored *à la freestone*, but the whole river side of house and tower. Even the north gable of house hardly seen from the ferry, and from there only, will be colored if we have any cement left. The *hirondellière* was put up on Friday, just as desired, as were also heavy wooden steps from veranda to the ground. They had so much defaced our fine stone steps of front in removing them, that we found them worthless for that veranda staircase. They will answer now for rustic seats *à la Cherry Hill*, in garden and on my beautiful wharf-terrace. Ah! there is my field of operations. I give you the proud highland garden, but I humbly claim for my improvements the river-level-woodland.

I began, this very morning, negotiations with our neighbor for the removal of his little nuisance building from our boundary line. He wanted a quiproquo, but I hope to make a good bargain yet, without calling in the help of Jove Andrews. Two of Larivière's joiners (hélas! the plane and chisel again) are to come tomorrow, on my own hook, to make with our own timber, the closets in our bedroom and in the bathroom, exactly as you directed them to be made; and cotton pasted on yours, and papered over. I suppose the one in bathroom had better be oaked like privy or painted pale sea green as the opposite wall has been. Which? Your father's paper «must be stretched» to cover both rooms. My boast above, of having fulfilled every one of your orders, is to be modified so far as to confess that I have forgotten to clean the flue in father's bedroom, and that it can be done now only after all the paint and paper is well dried, I suppose. *Nous verrons* tomorrow what is possible, after consulting with the painters, the present major-domos.

I am glad you agree with me to try one of White's portable furnaces, large enough to heat two first floors. I think it will satisfy us, seeing how much is done already by pipes and registers being laid. And as to gazeliers, of course those I bought would answer gaz, fluid, or oil, according to the finishing of the nipples we adopt. Your uncle's description of the portable gas pleases me, and I hope in your letter to manufacturer you enquired whether our gazeliers would answer, and that the reply will be favorable. The metal and glass tubes for the passage of the gas must be tight enough to allow the safe passage of a fluid without leakage.

I foresee however the expense of a reservoir and conducting tubes thro floors and ceilings above. Why not our own simple plan of fluid lamps fixed on each branch of our gazeliers, with the apparatus your father brought us last winter for generating on the very spot and nipple, the gas from the fluid? Your «portable gaz» (or rather fluid, since your uncle speaks of it by the «gallon») is probably nothing else than our fluid, carried back to one common reservoir (instead of our tin-can) for all gazeliers, in the garret. Let us save that reservoir and fluid-ducks, and not make ducks and geese of ourselves. There is another novelty, advertised by our Hibbard⁶⁰, and that must, I suppose, have also its fashionable run. It is a coal or mineral oil, as pure, as liquid, as inodorous and as clean, as our fluid. Let others try it, altho it looks well. Fluid, with safety burners, is good enough for me.

If you wish to know more of my miseries and camp-life, I can inform you that I now dress and undress in your father's bedroom, the mantelpiece for toilet-bureau, a chair for washstand, and that I sleep on my cot in one of the attic dormitories; windows open all night, to prevent suffocation from heat and smell of paint. I will be ready after this campaign, and inured for any other campaign that chances political, social, or others may entail. Upper Canada is ready to rise in insurrection almost at the outrageous violation of the constitution to which the Governor General has had to resort to save his Tory ex-Ministry from the triumphant clutches of their Clear Grit and Rouge adversaries! Thus *au besoin* and when cornered, the veil is thrown aside, and the great humbug of «Responsible Government», so called, the bauble that amuses this Baby Canada these last eighteen years, stands revealed to the world. Papineau told them in Parliament, ten years ago, that it was «un leurre et une déception», nothing but glitter and deception. In the meantime, the country was given a prey to official sharpers and railway jobbers, and is verging upon bankruptcy.

Dessaullles made a capital speech in the Senate, and declared he had refused a seat in the Government, altho urged to accept, but that all his sympathy and devotion were given to the Brown-Dorion administration. McGee has made a splendid and telling oration. I must send it to you, with an article from *The Globe* (Brown's paper), speaking the Upper Canada popular voice. A tremendous crisis we shall have, and Governor Head must pack up his trunks and depart. Of course, *en attendant*, the Cartier Ministry are come back to the Treasury bench and keys. Poor Dorion has to ascend the hustings, and run another election! Shameful plot and treason!

(And now for a fifth page). You told me not to speak to you politics. Hard for even a man to hold his tongue just now, when all are engrossed with the momentous question, even women and children of this poor unfortunate colony, even to the exclusion of and forgetting almost that greater and stupendous revolution that annihilates the Atlantic and brings Europe and America in juxtaposition! The results of this last great triumph of science are as yet incalculable for our political economists, and even our poetical imaginations may be astonished and surpassed by the reality of the practical fruits it will bear. The happy, prosperous and free Republic of America cannonaded its hourrahs, and pealed its thanks to heaven from everyone of its steeples. Canada, thunderstruck at its political enslavement just proclaimed, remained silent. Let these words of a patriot reach the American ear thro the press. Put in a Saratoga paper or others all from «Upper Canada is ready to, etc.» Except the sentence referring to

Dessaulles, and the last word above : «Let these words of, etc.», omitted. Do, please. We need sympathy and support from public opinion in the States, as we have now to appeal to England. Send me two or three copies of the paper. Send a copy for *The Tribune* to republish. Head it: «Extract from a letter just received from Canada», with the title : «Another crisis in Canada».

And now my last, sweetest corner, for a thousand thanks to my dear trio, mother, Ella, Jojo, for their united scribbling on the 4th instant. «Dear Papa, come to see Ella and Jojo». Oh yes! poor Papa is very, very, anxious to go, and doing all in his power to achieve that journey soon. He is growing too impatient at the delays. But hopes to see the house and grounds all ready soon to bring back his dear treasures to a pleasant and comfortable home of happiness. Oh! let father and mother come back with us. They should be the first friends to enjoy its freshness with us. Come now, I am in earnest in this invitation, and you Mary join me and decide them.

Laframboise's white parlors woodwork is varnished and polished like marble. Why not ours? I will have Coursolle fix bookcase. The Hill, auctioneer bookcase, asks 140 \$ or 150 \$. Ours will do for a year or so. The sand is put on immediately after, and on a coat of paint, which does not exclude a fourth coat over the sand (without glare or varnish prepared expressly), to give the proper tint of freestone, which the sand has not. Trust with me to our best painters, to whom I have raised every possible objection and question. If the work is not good when complete, they will have to make it good, that's all.

I would not bother myself another word or step for M^{lle} Darcy. If she chooses to come, *c'est bien*, welcome her when and how she may come, *et voilà tout*. She can find her way up here somehow without breaking necks. Of course, I wrote to father I would call him down to Montreal the moment she arrived at Donegana's.

Love to you all. My choicest, warmest kisses to my trio. Are the cousins yet in Saratoga? My daguerreotype? The Chancellor? You don't answer my letters.

À toi pour toujours et toujours.

Hadley's. *Je ne dis pas non... si... nous avons le temps.*

P.S. And again a 6th page needed. The servants! I looked for a cook one day last week, and engaged one the next day. A neat looking and neat boasting girl, only a little homelier than poor Bridget, and who is quite willing to cook a good plain dinner and dessert, and wash our clothes, for 6 \$ per month, in consideration of what she heard of Mistress and Master, and of a good and permanent place; and *surtout* «having lived 5 or 6 years with the Yankees, she knew how nice and cleanly Yankee households are.» *C'est parfait*. But yesterday, I rejected a chambermaid who did not like children, and who expected 1 \$ extra for cabs hire on Sundays. We lived so far from St. Patrick's! Now, I know not what I am to hire? One or two more girls? Nurse? Or chambermaid? Or seamstress? Or how combine the three into two? I require immediate instructions on this subject, as Mrs. Skinner is sending applicants daily. What of Ellen? What of a french nurse? *Répondez de suite*. Dan is the best groom I ever saw. Horses beautiful. Ah! if there was not one frightful drawback. Twice I have had trouble on its account, twice only. In every other respect, an excellent man. Never forgets; what a quality! Jacques just passed here, and stopped a moment, en route for Longueuil and in haste. Always crackbrained

and communicative, he is making love for others, now his suit of Mary Ann is *passée*. He is this Sunday playing the *Barbier de Séville* to a great and noted personage. Guess? The great Dr. Tumblety⁶¹! hurrying on a love message, showed me the address on the *billet doux*, and expects to bring the lady back by next ferry for Dr. Tumblety, to display thro the town this afternoon, in the best livery establishment the city can afford! What a fool that poor Jacques be! And what a charlatan that celebrated physician! Who now occupies with his bushels of pills and flaming handbills the jewelry store of the Jew Townsend, corner Notre-Dame Street and Place d'Armes. Did I tell you Mary Ann was engaged in Chambly? And Anne at Hon. Pangman's at Mascouche?

Seen no one and nothing from town today, the Queen's message to President per Atlantic cable, a Revolution in Toronto, the World in convulsion, who knows what is going on. I have passed a solitary quiet day scribbling to you, listening to birds' carols, reading Harper's and Béranger, looking at sky, the mighty flood of the St. Lawrence, the drifting, snowy or golden in turn, mist of our pretty fountain, feeding the corporeal man with the luscious gooseberries. Another year you will help me make gallons of wine with them.

Adieu, mes chéris. Bonsoir.



À Marie Westcott

Bellerive, Sunday August 15th 1858

Chère Marie,

You must have been as much surprised at my telegram, as I was at father's sudden appearance at Bellerive on the evening of the 10th, while I was on the roof of the tower, displaying all our flags in honor of the triumphant entry of Dorion into the city. I told him the flags would answer for his arrival also. Altho mother was suffering of rheumatism in the shoulders, he left at the pressing fancy of Mme Bourassa, who was sure that her friend being as anxious as herself to meet her would certainly by that time have reached Montreal. But better still, he left so carefully as to forget Miss Darcy's address behind him, and when here, had no other alternative but to telegraph to her thro Saratoga friends. Miss Darcy answered here direct the next day that she should start from Philadelphia for Montreal next Monday, tomorrow, and I take it from yours, that it was the only answer she gave, and deign not inform you of your telegram's receipt, is it so? In the meantime, father was shocked at my camp-life, and hurried away the next morning to take refuge at Mr. Côme Cherrier. He left Friday evening for St. Hyacinthe, whence he will return on Tuesday probably. I never saw a more foolish bungling affair altogether. I am sorry your parents and yourself should have been put to any trouble about it.

The completion of our labors, here, is like a *feu follet*, wisp-of-the-will. From week to week, as I expect to catch and hold it, it slips thro my fingers into the next week, and the next. I was so mad this week, that I had a notarial protest served upon Larivière⁶². He did

me the politesse of one in return, urging that I had delayed his workmen, and taken them often away from his contract-job for my own repairs. A poor reason in law. But sufficient to palliate some [of] his negligence and procrastination. This plea of extras is always at hand with builders, and hard to get over. It is the confounded laziness of all these workmen that is most provoking. They idle full one third of their time, and days. I am now deprived for two days of Coursolle's oaker or grainer, by the death of a sister of his. And he can get no other, he says. He had only two men, this last week, instead of four the week before; and we are at his mercy, not with a written contract like Larivière's. It is only yesterday that Clarke's painters began graining, and they went pretty quick. They promised the last coat of paint outside for tomorrow. I thought Mr. Gauthier slow, but he treads on the heels of the painters. He has finished your father's room and the next, and the nursery, and half of our bedroom. He had not quite border enough to put above wardrobe, but will manage to patch another to look like it. There was just paper enough, by leaving the wall blank behind wardrobe, and behind your father's washstand. He stretched the cotton cloth himself on your closet (which was made this week, as well as the one in bathroom, as large both as possible, with moveable shelves, and bars to hang up dresses – very convenient). And he will begin the dining room tomorrow. I gave up the beautiful same vignettes in this room. Surely you would not deny me those in parlor also. If you get tired of them after a while, they can always be removed and replaced by plain panels. You see them not in hotels, unless the hotels are as well furnished as private homes. When we go to Paris in the *Leviathan*, we will ascertain what the fashion is there and then. All my anxieties restored!

Have just caught four boys on the new wharf, stealing choke cherries and green thorn-apples. They had only to pile half a dozen stones, and climb upon them. What would men robbers not do to reach vinery, etc.? Must pick every stone off the beach!

Mr. Mace's patent is very nice and lucidly illustrated and explained, and costly besides, and absolutely the same in principle as the gas generator that your father brought us. The shades on our gaseliers can cover a large fluid lamp that would be sure to burn all the evening. Hibbard has them; asks, I think, 1,50 \$ for each burner. See if you can procure them cheaper in Saratoga, that I may know before I start. When will that be? It seems impossible now for me to leave before next week, about the 23rd or 24th. It will give me three or four days only in Saratoga. I must blow and thunder tomorrow all around, to douse these painters to a sense of propriety. They should allow me to go by Saturday at least.

I have not answered your question, who I am to leave in the house when I go, for the very simple reason that it is one of the puzzling problems that I have pondered and been unable to solve. I see none but Miss Poulin, if she will. She has had to watch all the workmen every day at dinner time, from stealing all fruit. I will not fail to gather and take to your father all the few currants left. Part stolen, part dried up. The innumerable birds must also have had their share. Saw a wild pigeon this morning, feasting on choke cherries.

I thought I had answered all your enquiries. Well, about ceilings, they have been well patched and mended, and whitewashed where needed. There is still a little of it to be done. I perceive, could not until it was whitewashed, that it leaks still a little, about the privy, thro hall ceiling. A great shame for Mitchell, now all about is painted. It may be, as it is in kitchen, the

mere condensation of the warm atmosphere on the cold outside of lead pipes. What remedy then? *Nous verrons.*

Locks on edges of doors, painted, having brought in Coursolle in haste to escape to you, it was impossible to have locksmith Gosselin fix bells on damp plastered walls, or now on fresh paint and varnish. It must be put off to mid-September. Dto plated knobs to doors, after the varnish is well hardened on the paint.

The parlor grate, with russian sheet and black varnish, has been remodeled to match the marble mantle. This latter is paid.

Oh! for cash, and cash. Please, mention to father I will need the other 600 \$ about 1st October, if he can get them from your uncle. The closet in bathroom will be oaked. The mantle in dining room is white, and will be varnished and imitate white marble.

It is dreadful about Dr. Allen. It can be no other than Fanny's husband⁶³. We have not heard of it yet. He was delicate. It would be a most shocking calamity. Fate seems very cruel to that most worthy family. Or is it the natural fleeting course of this poor breath of like called humanity!

I cannot find the stereoscope. You give me no indication whatever of its whereabouts. I might as well look for a needle in a hayloft. Dogs moaning all around, they are all shut up in haylofts, garrets, etc., to preserve veranda from their paws. Three of our big cats died last week. I supposed from eating poisoned rats. No, people tell me from the smell of paint. I enquired anxiously whether it would kill dogs and human beings; and was gratified to hear that it would kill neither dogs nor men, only cats. I prefer sleeping however with open windows and a couple of blankets pardessus.

On our return, the children had better sleep for a couple of weeks in attic, where comparatively there is no smell left.

Extremely hot weather these last four days, oppressive and debilitating. I lack some of the energy necessary to the emergency, and had a surplus of purchases, for father. His tenant Rohland is quietly absquatulating from Bonsecours house, and might have disappeared entirely without my knowledge, if I had not just heard of it Friday. I seeked him in vain yesterday; he hides. I believe he has left nothing but his wife in the house, and she, he could not take away, I am told, because she fell in our ice house a few days ago, and broke her ankle. The rascal should have given me the house that I might rent it on 1st of May, not in mid-summer.

I would write most willingly twice a week if I had a minute's leisure to do it. Now today, with the heat, and anxieties and impatience to join you, and impaired digestion, I feel exhausted and able only to lay down, if there was a bed in a cool room. Neither bed nor cool room are attainable! That cot, of course, is no bed. Split and ripped open ½ and stuffed with boards. *Tu le verras.*

Adios and courage. We will soon meet and see the end of these miseries. *10 000 baisers à mes trois trésors.*



À son père et sa mère

Bellerive, 1^{er} octobre 1858

Chers parents,

Je ne vous oublie pas. Je ne néglige pas non plus vos affaires, ni vos commissions mais je suis si obéré d'affaires de Cour, d'affaires de ce nouvel établissement, tant fatigué, tant tourmenté des ouvriers, que si j'ai un instant de répit dans les 24 heures, je les dévoue à la paresse ou au sommeil.

Taylor m'est venu voir aujourd'hui en Cour. Je lui ai donné refus péremptoire de continuer son exploitation, et averti que j'allais le protester par l'entremise d'un notaire; quoiqu'il cherchât à me persuader qu'il était au moment de s'entendre avec Thivierge pour exploiter en commun. Il s'est levé et est sorti sans me saluer, murmurant et menaçant qu'il allait faire enregistrer le permis de mon père « qu'il valait, si sa signature valait quelque chose, pour 20 années autant que pour une seule ».

Vous me demandez l'état de nos comptes. J'ai acheté ces jours-ci une lettre de change pour cher Lactance, 49 £ que je vais lui expédier. Il vous reste une balance d'une quinzaine £ entre mes mains, qui sera plus que dévorée d'un jour à l'autre. Je suis trop pressé de créanciers pour mes améliorations à Bellerive pour ne pas vous demander de me tenir en fonds.

L'affaire Rohland ne s'arrangeant nullement à l'amiable, je fais vendre tous ses effets et je prends deuxième instance pour le faire expulser et résilier le bail. Vogeli est pire que lui, n'a rien payé. Il est tout aussi sous saisie. La maison nous tombe sur les bras pour tout l'hiver. Je cherche à persuader Compain⁶⁴, dont la maison est vendue pour y bâtir une banque, de se transporter chez vous. Il est le seul restaurateur qui ait su se maintenir dans Montréal. Il dit comme tout le monde : « C'est hors du monde et du quartier d'affaires ».

Je regrette beaucoup que la modestie de Bourassa l'ait empêché d'exposer votre portrait faute d'être parfait. Si la ressemblance générale est bonne, ce suffisait pour le public qui ne critique pas minutieusement dans un immense concours où il y a tant à voir et où l'attention est si partagée par mille objets divers. Son buste de Jacques Cartier est très bien. Il devrait continuer ce genre. Je suis surpris et chagrin qu'il songe à passer l'hiver au fond des bois. Ce n'est pas à Montebello qu'un artiste doit chercher une clientèle. Ce serait une triste économie de fuir ses chances de clientèle, qui ne se présentent que dans les villes et à l'impromptu, à toutes saisons, pour éviter les frais d'une pension aussi modeste que celle de l'an dernier. Sans cette mise de capital à l'aventure, il est impossible à un artiste, comme à l'homme de profession, au négociant, à tout homme d'affaires, de jamais s'établir et prospérer.

M^{lle} Darcy est très aimable. Notre désorganisation de ménage et le mauvais temps, presque continuel, gâtent sa visite. Nous l'avons menée à l'exposition. Elle dînera chez nous demain. Elle voit Azélie chez M^{me} Bourret. Azélie et grosse petite Augustine viendront trouver un coin chez nous demain. J'espère qu'elles n'auront pas trop de misère. Marie s'épuise de fatigue. Ça n'a plus de fin, ces travaux de toutes espèces. Nous serons admirablement chauffés à la vapeur, avant la fin de l'ordre, j'espère : partie des tuyaux sont déjà posés.

Dimanche 3 octobre. Le mauvais temps ne nous donne jamais plus de 24 heures d'intermission. C'est un horrible automne. M. et M^{me} Bourassa et M^{lle} sont chez nous d'hier.

M^{lle} Darcy a dîné avec nous hier soir. Elle part demain matin avec une famille de voyageurs qui s'en vont à New York. Elle sera à Philadelphie samedi.

Sommes tous en parfaite santé. Faites signifier de suite à Taylor, par MacKay, un protêt bien rédigé par lequel je lui défends absolument toute exploitation sur le franc-alleu et sur la rivière Kinongé et ses affluents, à peine de confiscation des bois et de dommages en sus pour l'entrée forcée sur mes terres (*trespass*).

J'écris à Lyon aujourd'hui. Lavez-vous fait vous-même cet été? Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Vous ne m'avez pas donné les mesures de l'entonnoir de dalleau⁶⁵ demandées, et le ferblantier et moi avons oublié les dimensions de ceux de l'an dernier.



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 21 octobre 1858

Cher papa,

Reçue aujourd'hui la vôtre d'hier, avec la traite de Cooke (Alanson) pour mille dollars (1000 \$) que je déposerai demain à la banque. Je payerai les comptes mentionnés.

M. Bourassa voit quelques commandes en perspective, et semble décidé à passer l'hiver ici. Je fus surpris d'apprendre par oncle colonel Pierre, ces jours-ci, que ses parents et son frère le curé lui avaient conseillé d'aller passer l'hiver chez vous, au lieu de chercher à se faire un établissement et une carrière en restant à la ville. Il parle de monter samedi, laissant Azélie et petite ici jusqu'à son retour. Je l'approuve fort dans cette dernière décision. Quant à acheter maison et y tenir ménage à la ville, c'est peut-être au-delà de ses forces et des talents domestiques de sa femme; et pourrait être ajourné pour un temps, tant du moins que leur famille ne sera pas trop nombreuse pour se tenir en pension. Avec grand tact, modération, et habileté de ménage, il est moins coûteux de tenir son propre logis que de pensionner, mais je doute que ces deux artistes puissent s'y faire économiquement.

Si je puis échapper à mes cerbères d'ouvriers, qui m'ont tant tourmenté pour ne pas finir leurs ouvrages, et qui vont me tourmenter plus encore maintenant pour se faire payer et pour me surcharger au-delà de nos conventions, je courrai conférer avec vous pendant deux ou trois jours en novembre.

Oncle Pierre montera au commencement du mois. Je ne comprends pas qu'il fût sage, qu'il fût possible pour vous de tenir deux établissements simultanément, à Montebello et à Montréal. La maison Bonsecours me tourmente horriblement en ce moment, autant que Bellerive au moins. C'est trop long à énumérer. J'ai été très mal servi par mes avocats Roy (l'ami Roy!) et Marchand. Frais énormes accumulés, bail résilié, maison vide, pas de locataires probables, dommages et détériorations épouvantables, et procès encore peut-être pour maintenir vos droits aux additions et améliorations faites par Francisco, et que la canaille de Rohland réclame comme les ayant payées à Francisco.

Votre copie (j'y pense maintenant) de la commutation du franc-alleu, vous l'aurez envoyée au receveur général Taché, et c'est *filé* dans son département ou le département du terrier seigneurial à Toronto. Je n'ai que ma copie, enregistrée. J'en aurai une de Fissiault pour M. Judah, que je verrai et à qui je donnerai toutes les explications indiquées, et tous les remerciements pour sa conduite, pour pommes, etc.

Vous aurez appris maintenant les tristes nouvelles de la mort de M^{me} Loranger, de la fausse couche de sa sœur, M^{me} Auguste Papineau de deux jumelles! Pauvre Auguste n'a donc pu me voir.

Enterrons demain votre juge McCord. Pauvre homme, je le voyais dans son lit, il y a quelques jours, se flattant encore de passer quelque jour à Montebello pour vous saluer. Hydropisie.

Je ne vous ai envoyé que deux quarts de fameuses, de chez Shepherd. Je suppose que les deux autres sont de M^{me} Judah. M. Bourret, toujours déclinant, parti avec sa dame pour New York, Philadelphie, etc.

Mille amitiés de tous vos enfants à leurs chers bons parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, samedi soir 30 octobre 1858

Cher papa,

M. Bourassa arrive de Montebello, sans une ligne pour moi, mais, mille fois pire! sans un mot de réponse à l'invitation que l'on vous a envoyée au grand dîner et convention des démocrates, le 4 novembre prochain! L'occasion est trop solennelle, la crise politique trop sérieuse et trop intéressante, pour ne pas faire l'effort d'une page brillante et énergique. Vous la leur devez d'autant plus que c'est à mon avis que l'on vous a simplement invité comme un convive. L'on voulait beaucoup vous faire descendre et prendre le fauteuil au dîner et dans la convention. Je leur dis que non, que vous étiez fermement décidé à ne plus prendre une part active dans les démonstrations publiques, etc.

De la conquête en 1760 à 1792, pendant toute une génération, le pays fut gouverné despotiquement par la loi martiale ou un gouvernement civil tout à fait irresponsable. La constitution de 1792 ou 93, ne fut jamais qu'un presque vain simulacre de la constitution britannique dont elle portait le nom, et que les gouverneurs et leurs Conseils irresponsables mettaient sans cesse à néant, en entraînant la législation de la branche populaire, ou pis encore, en *appiétant* sur ses privilèges, jusqu'au point de s'emparer souvent des fonds publics, sans votes de l'assemblée et en dépit de ses remontrances, lui refusant toute comptabilité. Lutte constitutionnelle et glorieuse d'un demi-siècle, mais qui fut insuffisante pour assurer au peuple ses libertés. Il ne fallait rien moins que l'appel suprême aux armes, et le sang des martyrs, pour faire disparaître cette audacieuse et incroyable moquerie de constitution.

Si depuis 1850 nous jouissons du gouvernement représentatif, nous n'en devons point de remerciements à Downing Street ni à ses députés les gouverneurs, qui presque tous, tour à tour, ont voulu jouer le rôle de proconsuls despotiques, au lieu de représentants de rois et d'une reine qui savent régner constitutionnellement. Des libertés si chèrement acquises, après des luttes aussi longues, aussi difficiles, doivent nous être chères; et nous devons les défendre avec d'autant plus d'acharnement et de jalousie, qu'elles sont encore de si fraîche date, encore si mal assises. Il reste encore des velléités de réaction, sinon dans les bureaux de Downing Street, du moins chez le député que le hasard ou la faveur là-bas, et notre mauvaise étoile ici, nous ont envoyé pour rouvrir des plaies qui semblaient se cicatriser. Vous vous joignez donc de tout cœur et de toute l'énergie d'un vieil athlète populaire, à la démonstration de jeudi prochain, à la convention du lendemain. Votre père et vous avez, l'un après l'autre, lutté pour les libertés canadiennes pendant près d'un siècle, et vous suppliez la Providence d'en agrandir le cercle pour la génération qui vous remplace, qu'elle du moins, plus heureuse que ses devancières, puisse enfin atteindre la plénitude du *Self Government*, à l'abri de tout danger, de toute attaque d'outre-mer.

Je vous supplie très ardemment d'écrire cette lettre en recevant la présente, et de me l'adresser pour la malle de mercredi matin ou plus tard, afin que j'aie le temps de la traduire en anglais. Copiez-la au net pour que je n'aie que la traduction à faire, et que je puisse leur livrer l'original français sans ratures. Je suppose que vous l'adressez à MM. Bristow, Papineau & Donnelly, secrétaires du banquet à l'administration Brown-Dorion, Montréal.

Sommes tous bien et presque casés. La fournaise chauffera cette semaine. M. et M^{me} Westcott arrivés de Saratoga hier. Azélie, belle petite fillette, et son mari, très bien.

Adieu, chers parents. Mille amitiés. Vous embrassons de tout notre cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Protêt à Taylor?



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 7 novembre 1858

Chers parents,

Les doutes sont dissipés, et c'est bien la rougeole que le cher petit Louis-Joseph a. Après grosse fièvre et toux, est venue l'éruption, qui hier et aujourd'hui est très forte et générale. Il en est soulagé, mais très impatient et avec peu de sommeil. Le docteur nous rassure en disant qu'elle va bien. Je crains qu'Ella et la petite Augustine n'y puissent échapper non plus, ainsi que la couturière, Mary Ann. C'est la chambrière Émily, qui est partie avec cette maladie, il y a quinzaine, que le petit l'aura prise. Ceci, en sus des séances continuelles de nos Cours, et la liquidation des comptes d'ouvriers, décide de l'impossibilité pour moi d'aller vous voir cet

automne. Ce que je regrette beaucoup. Je vous ai adressé hier soir (pour demain), par *Lady Simpson*, un quart d'excellentes bouctouches.

Crispin, qui a épousé une fille Caty, me demande l'usage (sujet à vente et louage) du terrain de la rue Saint-Denis pour y pâture une vache. Il y mettrait une clôture temporaire, ce qui nous donnerait l'occasion d'exercer possession du lot entier en prescription contre D. Y voyez-vous d'objection? Il professe en même temps le désir d'acquitter la balance de créance contre les héritiers Caty. Pouvez-vous m'en envoyer l'état, afin que je le lui présente?

Vous m'avez dit de payer chez Sharpley, une buvette 3 £, et deux vases 4 £, achetés en avril, mais ils demandent en outre 11,5 £ pour des couverts (6) de table, 2,5 £ pour un réticule (!), 1,5 £ pour un plateau, achetés en mars et avril. Est-ce à payer?

Azélie m'a dit de lui donner 30 £ par votre ordre. Ce que j'ai fait en conséquence.

Oncle Pierre est monté à bonne heure cette semaine. Nous l'avons tous chargé de vous consoler pour nous, puisque nous sommes privés de votre société cet hiver. Le cher bon et gai oncle, digne successeur de l'oncle Ignace, est bien capable de remplir son rôle de consolateur et bon compagnon. Il nous représente auprès de vous. Nous regrettons beaucoup que vous n'ayez pas eu les tantes aussi. M. et M^{me} Bourassa ont enfin trouvé une pension, avec peine néanmoins. Ils seront confortablement logés, je pense, vis-à-vis le Champ-de-Mars. Un salon et une chambre à coucher, à côté, au rez-de-chaussée! Ne payeront que 15 £ pour le tout, avec leur pension et celle de leur bonne. Bourassa s'installe dans les deux salons de devant, au premier de la maison Bonsecours, pour son atelier. Il y aura d'affreuses réparations à faire pour le printemps. C'est horrible à contempler, les dégâts des canailles qui en sont sorties.

Votre lettre a été lue et accueillie avec enthousiasme au grand banquet de l'administration de Brown-Dorion⁶⁶. Le parti paraît zélé et déterminé. L'on pense que le gouverneur a déjà demandé son rappel.

Sommes heureux d'avoir M. et M^{me} Westcott avec nous en ce moment. J'ai commencé ma lettre ce matin. Ce soir, le cher petit paraît encore mieux. La fièvre l'a presque quitté. Il tousse moins. Est moins abattu. L'éruption est complète. Et, grâce à l'appareil à vapeur, la maison est très chaude, de la cave au grenier, et il ne court point risque de prendre de froid. Nous vous embrassons tous de tout cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Et mon Taylor est-il bien et dûment protesté?



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 26 novembre 1858

Chers parents,

Une lettre de Marie vous a annoncé le complet rétablissement de notre cher Louis-Joseph. Il reprend couleurs et embonpoint, sa gaieté et son impétueuse activité, ses grands éclats de rire, ses efforts à faire des surprises et des tours de force qui puissent nous étonner, comme grimper par-dessus tables, chaises, lits et escaliers. Il est cavalier aussi intrépide qu'était sa sœur, sur son cheval de bois. Son jeu favori, du matin au soir, ce sont des voitures et des chevaux, qu'il improvise avec des chaises et des lits. Notre admirable appareil à vapeur, qui maintient une chaleur uniforme d'à peu près 70° Far. dans toute l'étendue de la maison, de la cave au grenier (chaleur douce, sans odeurs, sans fumée), nous rassure contre les courants d'air qui auraient pu être dangereux pour notre convalescent. Il est descendu dîner avec nous dimanche, et fut reçu à grands transports de joie dans les bras de « sissa Edda », qui ne l'avait vu depuis trois semaines. La chère petite en avait les larmes aux yeux. Elle lui avait ménagé la surprise d'un soldat français battant du tambour, acheté la veille de ses propres deniers.

J'ai besoin de plus de détails sur le compte de Taylor, pour pouvoir obtenir des opinions arrêtées sur les moyens répressifs à adopter. Il est essentiel de savoir où est situé son chantier, s'il en a un seul. Si c'est dans le franc-alleu? S'il en a plusieurs? Combien dans le franc-alleu? Combien au-delà, sur les terres de la Couronne? Dans quel *township*? Me définir aussi exactement que possible les sites de ses chantiers? Les réponses exactes que MacKay obtint de ses agents lors du protêt⁶⁷? (Une copie de ce protêt). L'étendue de l'exploitation? Il faut absolument avoir, pendant tout l'hiver, des agents qui espionnent et surveillent tous ses mouvements, qui aillent toujours deux au moins de compagnie, qui puissent au printemps jurer de la quantité de souches et arbres abattus, de leur valeur, de leur position et site sur le franc-alleu, qui les aient vu couper et coupés, et traînés et mis à flot, qui puissent les identifier plus ou moins. Personne n'est plus à même, ni plus capable, ni plus intéressé que Thivierge. Qu'il s'y dévoue, ainsi que ses employés. Envoyez d'autres pour corroborer leurs observations, et leur témoignage, comme les Hillman ou autres habitués aux chantiers. Il est essentiel que nos agents et envoyés obtiennent de Taylor, Croft, et leurs engagés, des aveux que ce sont eux qui exploitent, d'après quelle autorité, etc. Le seul recours certain et sûr, ce sera au printemps la saisie-revendication des bois. Si Taylor ou autre intervient alors pour les réclamer, nous le prendrons à partie pour dommages et empiétations. La vente du bois nous indemniserait. Mais c'est alors que nos agents et espions de l'hiver seront essentiels pour établir notre propriété dans le bois saisi, qu'il a été bien et dûment coupé sur le franc-alleu, et flotté d'icelui. Taylor prétendra au contraire que le bois vient des *townships*. Il en cherchera à faire contre-preuve. Le malheur de ne pas l'avoir protesté avant l'ouverture de son chantier, c'est qu'il aurait droit à indemnité pour les préparatifs et l'exploitation même qu'il aura faits jusqu'au moment du protêt?

Quant à la voie d'arrestation et prise de corps contre lui ou son beau-frère, ce procédé est toujours dangereux, même lorsque le droit en est exceptionnel parce que des défauts de

formalités vous amènent des actions en dommages pour faux emprisonnement qui vous jettent à la merci d'un jury (corps parfois très opaque, quoi qu'en disent les philosophes politiques).

La saisie-arrêt, saisie-revendication est sûre et certaine, pourvu que vous ayez bien d'avance préparé vos preuves par témoins compétents et en nombre suffisant, pour bien établir votre propriété aux bois saisis. Ainsi donc, essentiel de suivre à l'œil, tout l'hiver, jour par jour en quelque sorte, l'exploitation sur le franc-alleu, son site, son étendue, le nombre de souches, le nombre de plançons, leur accumulation sur la rivière et ses tributaires, leur flottaison. Qu'il y ait suite et continuité dans nos observations, comme il faudra suite et continuité dans nos témoignages, et preuve par conséquent. S'assurer des noms et domiciles des engagés et agents de Taylor et Croft, dont le témoignage ne serait pas moins précieux que celui de nos propres agents. Vous aurez un juge à Aylmer avant cette époque. Puissiez-vous y avoir un avocat!

J'ai enfin vu votre portrait chez Bourassa. Je suis loin d'en être aussi satisfait que vous. Les desseins et dessins en sont bons. La pose excellente. Mais l'expression manque complètement, la physionomie. Je lui prête deux excellents daguerréotypes, qui lui aideront à corriger. La femme, leur belle petite, sont en bonne santé, contents tous de leur pension. La bonne s'y trouve bien mieux qu'à la villa de Bellerive. Elle ne voyait que ciel, terre et eau. Maintenant, tout le beau monde défile sous ses fenêtres. Elle s'ennuyait mortellement à Bellerive. Elle est maintenant enchantée de Montréal. Prêchez donc le bon goût, le pittoresque, l'artistique, l'architecture paysagiste!

Je n'ai pas approuvé l'inauguration impromptue, intempestive, toute locale et restreinte, du monument national aux victimes de 1837-38. J'étais en remède et je n'ai pu y assister. Ce fut décidé tout à coup pour ramasser quelques écus pour payer les ouvriers à la clôture de la saison. Lors de la translation des cendres au printemps, j'espère y figurer. Bien mieux, tous s'attendent que vous y serez, *dux major et magnus*. Ce serait bien le plus beau, le plus sublime acte que vous pourriez commettre comme pour clore votre carrière politique. Préparez-vous-y d'avance. L'on s'attendra à une « oration », discours pathétique et digne de toute votre éloquence passée.

J'ai rencontré Crispin dans la rue, qui m'a promis venir au greffe régler. Il n'est pas encore venu. Vos invitations sont trop cordiales, sont trop pressantes, pour que je ne fasse pas quelque effort gigantesque, durant l'hiver, pour vous aller voir. Je n'ose encore le promettre absolument, tant je suis lâche et redoute le trajet en traîneau. Mais si la saison était belle, la santé bonne, je ne dis pas non. Je vous assure que je n'ai pas moins d'impatience que vous-même d'aller vous embrasser.

J'ai à peu près terminé le règlement de mes comptes avec l'architecte et l'entrepreneur. Il y a encore quelques petits comptes à part, puis celui de Coursolle, le peintre, que je redoute. La fournaise est en partie payée. C'est l'appareil de Gold, de New York. Le même qui chauffe le musée géologique de sir William Logan, et que je crois vous avoir montré. Il nous semble parfait et économique. Reste à l'éprouver néanmoins dans les grands froids. C'est alors seulement que nous le jugerons définitivement.

J'ai reçu des lettres de Lyon, de la fin d'octobre, accusant réception de mes 40 £ sterling et couvrant deux lettres de pauvre Lactance, dont la santé physique est parfaite, l'état mental toujours le même.

Vous voyez le rapport de l'ingénieur Troutwine, de Philadelphie, que les projets de ports artificiels de M. Young et autres pour Montréal sont chimériques, et que le pont Victoria et le Grand Tronc vont faire de Portland le port maritime des Canadas au détriment de Montréal et de Québec même. C'est tout d'accord avec mes prévisions et d'accord avec l'expérience de toutes les lignes commerciales de l'Amérique depuis l'introduction des chemins de fer.

J'ai payé Renaud, Sharpley, Hilton. J'ai eu coutume de vous donner mes comptes à copier deux fois l'an. Ici l'hiver, l'été quand je suis allé vous voir. Je ne l'ai pas fait cet été. Je me proposais de vous copier le compte de toute l'année avec la fin de décembre.

Avons célébré la Sainte-Catherine par dîner à Bellerive, où M^{lle} Bourassa s'est jointe à nous, aussi bien que ses parents; la veille du départ de M. et M^{me} Westcott, qui nous ont quittés beaucoup plus tôt que nous ne nous y attendions et qu'ils n'auraient dû.

L'on désire augmenter le nombre de syndics (réduit à deux, M. Lunn et vous-même) de l'École britannique canadienne. M. Lunn vous prie de lui adresser un mot d'autorisation à cet effet. Je suppose qu'une courte lettre par laquelle vous le constitueriez votre procureur et agent (*proxy*), pour voter pour et en votre nom à toute élection de syndics additionnels qui pourrait être légalement convoquée et tenue, est ce qui suffirait. Envoyez-moi-la, je la lui passerai.

Faites mieux que moi. Écrivez-nous souvent. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, jeudi 9 décembre 1858

Chers parents,

L'excellente (très excellente) lettre de papa du 6 est devant moi, et c'est de mon niz⁶⁸ de bibliothèque et j'y réponds. Hier, fête; aujourd'hui, point de Cour, je profite de ces deux jours pour faire paresse et me recruter un peu pour le terme de demain. J'étais fatigué, et souffre un peu de froid pris dans les transitions continues de température que nous avons eues depuis un mois. Un jour de grand froid, un autre de neige, un autre de dégel et de pluie. Succession et alternatifs continus qui donnent toutes sortes de maladies. La ville est un hôpital. Avons eu deux servantes et l'homme, malades tour à tour. Il y a du croup, des rougeoles, des fièvres scarlatines, des rhumatismes à foison. Pauvre de M. Paul Lacroix a succombé, et Jacques Viger a été très malade, est un peu mieux, espèce de fluxion. Le D^r Nelson voulait d'abord que ce fût hydropisie du cœur et qu'il en mourût. Il croit maintenant le rattraper. Je suis allé le voir. Il est certainement très changé.

Je m'empresse de vous répondre, à cause de cette affaire Taylor. Cet homme perd la tête. M. Belle m'a dit qu'il ne faisait pas de bois cet hiver sur les terres du gouvernement parce qu'il lui en avait refusé la permission après l'avoir convaincu de fraude l'hiver dernier. Ceci simplifie mon action contre lui. Je saisisrai tout son bois, puisque tout aura été coupé chez moi. Mais comment ose-t-il, outre son prétendu privilège perpétuel, y trouver en outre un privilège exclusif? Évidemment, c'est un fripon sans responsabilité, qui n'a rien à perdre et

qui est prêt à tout. Il est très malheureux que vous lui ayez donné un permis aussi vague et indéterminé que celui dont vous m'envoyez copie dans votre dernière. Il me confirme dans mon opinion qu'il avait droit de continuer son exploitation d'année en année, jusqu'à ce qu'il reçût avis et défense de ne faire davantage. Cet avis, c'est mon protêt, qui est venu trop tard pour prévenir, cet automne, des préparatifs de chantier qu'il nous fera payer. Il a bien demandé permission verbale, d'année en année. Il me l'a bien demandé, comme à vous cet automne. Et tout cela. Mais où en sont les preuves? Où en sont vos témoins? Vous aurez la satisfaction de lui demander sur faits et articles, lorsqu'il vous donnera telles réponses qu'il lui plaira. C'est un pauvre témoin que celui-là!

Quant à la poursuite devant Cole, juge de paix, qu'il institue en ce moment contre Gareau et Thivierge, ces individus n'ont qu'à se présenter à l'audience avec leurs titres, leurs baux, qu'ils produiront et montreront au juge de paix, plaidant en même temps qu'ils ont autorité de moi, propriétaire du franc-alieu Papineau, de faire du bois sur ma propriété, l'un, des billots, l'autre, du pin carré; et que ledit plaignant Alexander Taylor au contraire n'y a aucun droit, à leur connaissance, et certainement aucun droit exclusif. Le juge de paix décidera entre ces trois individus, et donnera probablement gain de cause à Thivierge et Gareau. Ce qui terminera cette phase de l'affaire. Ni vous ni moi ne devons intervenir pour le moment si la chose est possible. Si le juge de paix décidait contre Thivierge et Gareau, ces derniers en appelleraient par *certiorari* à la Cour supérieure, qui rectifierait de suite la chose. Ce *certiorari* s'obtient sous 12 mois, sans avis d'appel lors du jugement de l'officier de paix. Ainsi, n'est besoin d'en parler.

Vous convenez bien qu'entre Taylor et moi, c'est la Cour de circuit s'il n'y a pas d'objection de part ni d'autre, la Cour supérieure, strictement parlant et en loi, qui peut seule décider. Mais dans aucun cas nous ne pouvons aller au circuit de Terrebonne, qui n'a aucune juridiction sur ma propriété, ni sur Taylor ni moi.

À propos de mon titre, lorsque j'en demandai copie à Fissiault pour la commission seigneuriale, je vis que c'était la quatrième expédition, ce qui me confirme dans le préjugé où j'étais que vous en aviez eu au moins une, sinon deux copies. Il est possible qu'une se trouve à Aylmer dans le procès en *mandamus*. Vous pourriez écrire au protonotaire Lafontaine de vous l'envoyer. Ces expéditions sont trop volumineuses et coûtent trop pour les éparpiller dans tous nos procès.

Vous ne me promettez pas que Thivierge, et plusieurs autres témoins intelligents et désintéressés, seront aux aguets tout l'hiver pour suivre le (ou les?) chantier de Taylor, ses coupes, et leurs exactes positions, le nombre de souches et billots, toutes choses auxquelles il faudra jurer au printemps en saisissant ses bois. Ceci est trop essentiel pour ne pas y dévouer toute notre attention. Je n'ai pas revu Auguste depuis son voyage. Quelle raison vous donnait-il pour ne pas instituer mon action en dommages et restitution contre municipalité Saint-André? Il est évident qu'il me faudra un avocat au printemps; j'en vais chercher un tout l'hiver! Un juge, nous en aurons toujours. Cela ne manque jamais⁶⁹.

Je voulais vous écrire longuement, encouragé par les éloges que m'a valus ma dernière. Mais le courrier (chère Marie qui part pour la ville) me presse de clore abruptement.

Les enfants sont parfaitement bien. La température admirable de tout le logis, nous promet santé continue. Je ne conçois pas que cet appareil puisse ne pas remplacer tous les

autres avant longtemps. Et quant au prix, qui n'est pas excessif, si l'on considère ses avantages et son économie, [il] devra encore diminuer avec la compétition qui finira par s'établir en dépit du brevet, puisque de légères variations permettent toujours l'application du même principe de la vapeur. Ce qui étonne (c'est de toutes les grandes découvertes) : qu'il faille tant d'années écoulées pour arriver à une application aussi simple et aussi effective de la vapeur.

M. et M^{me} Bourassa, et leur belle petite, en parfaite santé aussi. Je ne vois encore que M^{me} Doucet (Théode) sur le chevalet de Bourassa. Il me semble que M. Pinsonnault et sa famille devaient lui donner besogne. Je ne sais.

Dès que la poursuite sera commencée contre Thivierge et Gareau, donnez-m'en avis et ses détails.

M. et M^{me} Wescott se sont rendus sans accidents, mais avec de la fatigue et des retards, le vapeur ayant été obligé de rebrousser chemin et de les confier à Burlington au trajet de terre par les chars.

Les enfants commencent à rêver de Santa Claus et Christmas. Tous vous embrassent, tous, de tout leur cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 19 décembre 1858

Chers parents,

La volumineuse dépêche de papa reçue jeudi. Si occupé en Cour supérieure, que je n'ai pas encore eu le temps de voir Judah, quoique j'aie frappé une fois à son bureau. Je ferai l'échange de l'original pour la copie de l'état demandé. Je suis très satisfait du résultat devant la Cour des juges de paix. Je suis fâché seulement que vous en ayez eu autant d'inquiétude et de fatigue à dresser vos longues plaidoiries. Je suis bien aise que vous n'ayez pas eu à dévoiler toute notre stratégie à Taylor prématurément. C'est pourquoi aussi, quoique aussi désireux que vous de me débarrasser de ce fripon, je crois encore qu'il vaudrait peut-être mieux attendre le printemps pour faire saisir ses coupes. Et je vais vous en donner quelques raisons qui devront, je pense, vous paraître aussi concluantes qu'elles me le paraissent. Il n'y a d'abord aucun doute quant à la nullité de son titre et de ses prétentions. Il sera, je pense, possible de lui arracher à lui-même (et prouvable peut-être par ses propres aveux à d'autres personnes) que sa permission de coupe était précaire, et annuelle, et renouvelée verbalement d'année en année. Il faudrait apprendre d'eux s'il n'a pas fait de temps à autre de tels aveux à Thivierge, Beaudry, les Tranchemontagne, etc., aux Cooke peut-être ses parents? Il faudrait sommer et interroger comme témoin le M. Cross dont vous parlez. Est-ce son beau-frère? Son appui? Quel est son nom de baptême et son domicile, et profession? Ne m'avez pas encore dit s'il a un seul ou plusieurs chantiers. Et où situés? Préparez-moi toutes ces données sans lesquelles je ne puis risquer une saisie. Quoique parent, Cross sera témoin compétent, ainsi que les Cooke, parce que Taylor est commerçant, et l'exploitation de la forêt, un acte commercial. Puis, de par

un statut récent, nos tribunaux sont compétents à sommer des témoins dans le Haut-Canada, et vice-versa.

Mais venons-en à mes raisons pour ne pas saisir. Revendiquer durant cet hiver; d'abord, il ne perd rien à attendre, puisque mon protêt en octobre a, du jour de sa signification, mis fin à son permis d'exploitation; sauf toujours – soyez en sûr – à déduire de nos dommages pour *trespass*, indemnité que nous serons condamnés à lui payer pour ses préparatifs de chantier de l'automne. Depuis le jour de ce protêt, il est donc à travailler pour moi, et responsable de tout ce qu'il coupe. Si je fais saisir maintenant, il montre ma plaidoirie, mon acte de saisie et ma déclaration, bien et longuement motivée, à un bon avocat, ne s'en fiant plus au premier conseil du premier notaire ou avocassier venu. Et il apprendra de lui qu'il n'a rien de mieux à faire que de plier de suite bagage, de sortir du franc-alleu, et de tout laisser son dégât à l'abandon. Conséquence : que les 300 morceaux de bois et plus, qui seuls peuvent nous indemniser de ses torts, resteraient à pourrir près de leurs souches, à moins que nous n'allions nous-mêmes, à tous les frais et dépens de les exploiter et de les amener nous-mêmes au marché! Vous sentez bien que ce serait là sa vengeance. Sans parler de la difficulté et du coût additionnel d'une saisie multiple d'arbres épars dans la forêt! Puis les frais du shérif, qui nommera ses gardiens d'office, à plusieurs dollars par jour, pendant plusieurs mois! Non, effarouchez Taylor le moins possible d'ici au printemps. Dès que son bois sera tout rassemblé, lancé à l'eau, et flotté à l'embouchure de la Kinongé, j'y paraîtrai avec ma saisie-revendication, appuyée de mon titre au franc-alleu, et de mon protêt d'octobre. Le shérif s'emparera du bois, et y mettra sa coûteuse garnison, qui prendra sa large part du gâteau. Nous presserons la plaidoirie pour amener issue et jugement au terme de juillet de la Cour supérieure. Quinze jours après, jugement, et aurons exécution et vente de la cage au plus haut enchérisseur. Il aura fallu annoncer largement à Montréal, à Ottawa, et à Québec, et y avoir par là amené assez de compétiteurs et acheteurs, pour réaliser nos frais, indemnité et dommages. Ces derniers devront, j'espère, par le jugement, être fixés au double de la valeur intrinsèque du bois. Ce qui le punira, en même temps que nous serons indemnisés, et l'effrayera de recommencer. Ses voies de fait contre Gareau, et ses poursuites contre lui et Thivierge, montrent que cet homme est aussi bête et aussi mal avisé que malhonnête. Il ne peut donc pas être dangereux. Mais poussez toujours Gareau à le poursuivre de son côté, ce qui aidera à le dégoûter de la rive nord de l'Ottawa.

Je vous ai dit que M. Belle m'avait dit l'avoir surpris à frauder, et qu'en conséquence il n'avait point de permission d'exploiter cet hiver sur les terres du gouvernement. Ce qui lui ôterait un moyen de défense difficile et gênant pour nous. Tout le bois qui descendra sur la Kinongé sera donc évidemment le nôtre. Plus il en descendra, le mieux pour nous, le pire pour lui. Laissez-le donc tranquille, sous l'empire de mon protêt, jusqu'au printemps. Le surveillant par nombre suffisant de bons témoins compétents et intelligents, qui pourront prouver qu'ils l'ont vu faire chantier, et couper tant d'arbres, et débiter tant de morceaux sur mon franc-alleu. Cette accumulation de preuves est ce qui m'inquiète le plus, parce que je n'y peux voir, et que c'est l'essentiel et ce sur quoi mon action peut faillir; certainement qu'elle ne le peut sur la question de droit, qui est claire. Je suis obligé de m'en fier à vous pour ces moyens de preuve, et je vous prie de m'écrire ce que vous en faites.

Le pauvre commandeur Viger est mort après trois semaines de maladie, que [Wolfred] Nelson appela hydropisie du cœur. Je suis toujours étonné que les parents n'insistent point sur l'autopsie, dans tous les cas de maladies internes, mal définies surtout. Les médecins et la médecine, qui en profiteraient tant, n'osent le plus souvent la demander à cause d'étranges préjugés, qui ne devraient jamais exister chez des parents éclairés et philanthropes. Mais le plus étonnant, c'est qu'il est mort sans testament! Lui qui avait vraiment des trésors littéraires plus précieux que de l'or, et qui les estimait encore plus probablement qu'ils ne valent en réalité, qu'il soit mort sans en disposer paraît incroyable. Je m'attends toujours à en voir surgir un es main du Père Martin et ses confrères jésuites. Mais jusqu'à présent, tout testament échappe aux recherches de Côme Cherrier et des D^{lles} Lennox! Qui sont ses héritiers? Peu de jours avant sa mort, je me rencontrais à le visiter au même instant que M. Quesnel, et, assis dans son fauteuil, haletant d'oppression, il déclamaient contre ses concitoyens qui ne savaient pas apprécier leur compatriote Cartier, pendant que la reine l'honorait à Windsor, en même temps qu'elle créait Taché chevalier! M. Quesnel le suppliait de se tranquilliser pour ne pas étouffer. Puis, au sortir de sa chambre, M. Quesnel me disait qu'il le trouvait mieux et qu'il se relèverait peut-être. Et moi, je pressais M. Quesnel de lui parler de ses manuscrits et de chercher à les lui faire léguer à la bibliothèque parlementaire ou à la Société historique de Québec. M. Quesnel me le promit, ajoutant en même temps que M. Viger lui avait dit « que toutes ses affaires étaient réglées, et bien réglées ». Ne devait-on pas s'attendre dès lors à un testament? Où est-il?

Notre garçon s'appelait : « Louis JoJo ». Depuis quelque temps, il nous reprend ou se reprend lui-même, vingt fois par jour : «No baby more : Papineau.» Ou «no JoJo more; Man Pa-Pi-no », qu'il prononce fièrement, lentement, et empathiquement⁷⁰. Une seule leçon donnée, que nous oublions souvent, il nous la rappelle ainsi journellement.

Ella progresse dans son école domestique, et, tout en apprenant le dessin, l'écriture, la lecture, la géographie, etc., en anglais; elle comprend comme intuitivement tout ce qui se dit en français devant elle. Et sait bien le répéter plus tard en anglais. Ses cheveux ne sont plus nattés, mais depuis quinzaine, se déroulent en grosses et longues boucles qui tombent au-delà de sa taille par derrière. Superbe chevelure, dont elle est trop fière pour que nous la vantions à ses oreilles. Santé parfaite, quoique la ville soit presque un hôpital. Les enfants de M. Monk ont tour à tour les fièvres scarlatines. Très malades. La maladie est virulente. Je donne les pilules homéopathiques de belladonna et d'aconit, comme préservatifs à nos bijoux. Azélie, et mari et fille sont très bien. Tous vous embrassons de tout notre coeur, vous souhaitant santé et bonheur dans votre heureuse et sanitaire retraite. Nous aussi avons l'air pur du fleuve. La fournaise toujours parfaite : grand froid. *Relations des jésuites*, en deux gros 8°. Je les cherche pour vous. Adieu.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 28 décembre 1858

Chers parents,

Les deux dernières de papa et celle d'Ézilda, dûment reçues. Je suis fort embarrassé de répondre *satisfaitement* aux parties d'affaires de celles de père. Quant aux bons conseils domestiques, aux bons souhaits, et aux dons de cette époque dorée des fêtes, je n'ai que mille remerciements à lui offrir de la part de tous. Particulièrement de la part de Marie, qu'il n'avait besoin de lui faire un présent aussi considérable, mais qu'en le remerciant de tout son cœur, elle lui demande permission d'en approprier une partie, 5 \$, en son nom comme sa souscription à l'achat par la nation de Mount Vernon et du tombeau de Washington, qu'elle veut voir le nom du patriote canadien sur cette liste de souscription. Elle en demande en ce moment à toutes les Américaines et Américains de Montréal. Elle a profité de la fête nationale du 22, pour ouvrir cette liste.

Christmas a été fêté dignement. Le sapin décoré, le dîner en famille, la visite de Santa Claus, etc. Hier soir, concert-promenade à l'Hôtel de Ville, pour le monument aux victimes de 1837-38. Le rhume d'Ella est passé : c'est la moutarde un cataplasme sur poitrine et gorge, qui l'a guérie. Rappelez-vous que c'est un remède souverain. Dès qu'il y a irritation et semblant d'inflammation des bronches ou des poumons, appliquez moutarde jusqu'à irritation prononcée de la peau. C'est bien mieux que tous les baumes, sirops, qui ne graissent que l'estomac et ne peuvent guère atteindre les poumons.

Nous jouissons du grand spectacle de la formation des glaces sur le fleuve. C'est aussi beau dans son genre que le panorama si mouvant de la navigation, l'été. Sommes enchantés de Bellerive, de sa fournaise, etc.

Vous ai-je dit que Papineau, lorsqu'il voit sa mère et sa sœur en prières, s'approche souvent d'elles (toujours spontanément), se met à genoux, se cache la figure dans ses petites mains croisées et dit : «God bless me, when good child.» Ou : «God bless good baby.» Ainsi, une seule leçon, une fois donnée, lui suffit pour longtemps. Il commence à chanter ou réciter de petits vers ou chansonnettes. Il est enthousiaste d'un grand fouet, d'un fusil, d'un sabre, et d'un tambour que Santa Claus lui a apportés. Les bonbons et les poupées ne lui vont plus. Chère Ella a tricoté un porte-montre pour son papa, et brodé des mouchoirs pour son frère, et brodé des porte-aiguilles pour ses bonnes, et voulait donner «a set of jewellery with my own money» à sa mère! Je lui ai donné une boîte de peinture, et elle enlumine ses livres d'images. Ces deux enfants sont parfaits, bons et affectueux de plus en plus. JoJo devient raisonnable, et cédant aux arguments.

Je voudrais bien rester dans ce chapitre, et ne pas avoir à passer à celui des affaires. Celui-ci m'est sombre et nébuleux on ne peut plus. J'ai consulté Dorion qui pense un peu comme moi que la saisie-revendication, procédé un peu long à terminer avec notre organisation judiciaire d'Ottawa, ferait mieux au printemps qu'à présent. Mais il m'a référé au remède de poursuites et amendes devant les juges de paix, à répéter aussi souvent qu'il continuera à dévaster et piller le bois d'une manière malicieuse ou ruineuse. Voyez 4^e et 5^e Victoria, chapitre 26 (année

1841), 13^e et 14^e Victoria, chapitre 40 (1850) et 14^e et 15^e Victoria, chapitre 95 (1851), pour les procédures devant les juges de paix, et l'Acte de 1850 particulièrement, pour les pénalités qu'encourent Cross et Taylor. Poursuite sommaire devant juge de paix pour quiconque coupe un arbre sans permission. Amende de 1 \$ à 6 \$, en sus de la valeur de l'arbre, que le juge de paix peut le condamner à payer jusqu'à concurrence de 25 \$. Saisie-exécution de ses bœufs et outils d'exploitation en satisfaction de cette condamnation. Instituez la poursuite en mon nom, à l'enquête produisez mon titre. Il produira son permis. Vous produirez mon protêt pour prouver que son permis est expiré de la date de ce protêt. Il sera condamné et exécuté. Il se désistera, quittera les chantiers. Et que ferez-vous de tout le bois coupé çà et là? Vous pouvez le poursuivre criminellement, si vous pouvez obtenir un *indictment* du grand jury, pour vol et dévastation de la forêt. Serait-il condamné dans votre district par le petit jury? Je ne vois pour ma part que le remède civil et effectif de la saisie-revendication de bois, lorsqu'ils auront acquis une grande valeur réalisable de suite sur le marché. En attendant, s'il se porte à des voies de fait, ou grosses avanies, à la forêt ou au moulin et digue de Thivierge, prenez de suite le procédé sommaire ci-dessus devant la justice de paix.

Avez-vous écrit au protonotaire Lafontaine, pour retirer de la procédure en *mandamus*, la copie de mon titre? Avez-vous de MacKay copie de mon protêt contre Taylor? Je devrais en avoir une copie ici pour préparer ma saisie-revendication.

Vingt fois j'ai cherché Judah, ne l'ai rencontré qu'une fois. Je ne comprends pas bien son calcul et tableau ci-inclus pour lods et ventes. Émery l'a-t-il compris? Et s'explique-t-il de façon que vous comprendrez sa propre note? Je ne sais. Émery m'a dit, depuis, que Judah avait dû prendre le résultat dans les anciennes seigneuries pour base de son calcul. C'est-à-dire que les lods et ventes lorsque les terres ont été concédées, il y a 20 à 30 ans, de façon à être maintenant toutes défrichées et en pleine valeur, rapportent, dans les seigneuries à rentes semblables aux vôtres, à peu près la moitié autant que les rentes. Or, vos 70 000 et quelques arpents vous donnant environ 800 £ de rentes, tant en blé qu'en argent, Judah devrait vous allouer 400 £ de lods. Je pense ainsi moi-même. Émery croit (j'ignore, vous ne m'avez rien dit) que vous avez demandé 300 £. Judah vous offre 204,2 £! C'est loin de compte. Si je puis le rejoindre, je lui exposerai mes vues. Écrivez-lui. Qu'il prenne la base d'Émery, trouvée dans L'Assomption, Châteauguay, Monnoir, Saint-Hyacinthe. Il s'agit de perdre ou gagner un capital de 1000 à 2000 louis, par le *dictum* et *factum* absolu d'une commission arbitraire. Tous les seigneurs en sont là. C'est odieux. Et ils auraient pu éviter tout cela s'ils avaient eu l'intelligence et l'énergie de s'entendre et de s'entraider. Chacun qui fait aujourd'hui le meilleur marché qu'il peut. C'est pitoyable. Il y aura toujours le remède en appel au Parlement et aux tribunaux pour les lésés, si vous protestez lors de l'adjudication finale des commissaires. Il faut donc se garder d'acquiescements précipités et imprudents.

Donnez-moi les résidences exactes de Taylor et de Cross, noms et résidences de leurs engagés sur franc-alleu. Par MacKay ou par la malle, je vais vous envoyer le dernier *Traité sur les justices de paix*. Votre *Relations des Jésuites* est chez le relieur.

Vous souhaitant longues et heureuses vieillesse, chers papa et maman, nous vous demandons vos bénédictions paternelles avec la nouvelle année. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

À son père

Bellerive, 31 décembre 1858

Cher papa,

Je ne puis mieux finir l'année que par une épître à mes chers et excellents parents. Malheureusement je n'ai qu'un instant, venu du greffe tout exprès pour faire un petit paquet qu'il faut que je retourne porter de suite à Major, qui est venu au greffe m'avertir qu'il partait à 4 h cette après-midi.

Tous en parfaite santé. Chère Azélie s'est un peu gelé le visage hier, trop absorbée dans l'occupation favorite du beau sexe, la course aux magasins (*shopping*). Neige en rentrant, puis pommade l'ont guérie. Mais nous avons été privés de l'avoir hier soir à une petite réunion de famille.

Je ferai mes visites du jour de l'An avec Bourassa. J'espère que ce gros vent du sud n'amènera pas de pluie pour gâter la fête. Il faisait 20° sous zéro hier. Aujourd'hui, dégel. Quel hiver! La glace paraît ferme aujourd'hui, et les charges traversent à Longueuil.

J'avais payé Lamothe avant réception de votre dernière.

Émery calculait le revenu de vos rentes à 800 £, et *ergo* que les lods et ventes devraient vous être alloués à la moitié (400 £), suivant le taux moyen des seigneuries établies depuis une vingtaine ou trentaine d'années au moins et toutes défrichées.

Envoyez les noms, domiciles, adresses exacts de Taylor, de Cross et de tous leurs engagés que vous pourrez connaître. Puis la copie de mon titre que Lafontaine, protonotaire à Aylmer, vous enverra si vous le demandez; puis copie de mon protêt du mois d'octobre. Je ne puis rien commencer sans ces données et les pièces. Je vais poursuivre en dommages Cross aussi bien que Taylor.

Adieu, chers parents. Mille et mille bons souhaits du nouvel An. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Major dit qu'il a apporté un panier pour M^{me} B., que je vais échanger contre le paquet que je lui porte. Vous pouvez m'adresser dorénavant : « Bellerive, Montréal, C.E. » Les gens de la poste le comprennent maintenant. M. Westcott l'emploie toujours.



À James Randall Westcott

Bellerive, 31st Dec. 1858 – 1st Jan. 1859

My dear father,

How can I better close the old year and open the new one than by passing these fleeting moments in communication with you! The momentous hour of transition is nigh. Our dear Mary has returned from her church lecture preparatory to Sunday communion, and, fatigued a little with the Christmas festivals, a *soirée* last evening – the first of a little series at Bellerive, and the reception prospects of the morrow, has retired to bed.

The dear children are also «snug in their cots, with dreams of sugar plums dancing thro

their heads.» We had a little sociable last evening of about 20 people, with singing and a little dancing, which went off well; and that encourages us to have two or three more in the course of the season; less ceremonious than one single grand crash such as the one I hope you attended and enjoyed, and at the «Bottling House»; less expensive and more fitting to our snug little villa than to a large mansion. I dislike crowding friends like herrings, and most social meetings are nowadays spoilt by the size of houses being inadequate to the extent of the circle of acquaintances.

Having missed making calls last year by the snow storm that buried us for two days at Lis Carol, I determined to «go it very strong» this year. One of the first good resolutions with which to inaugurate the coming year. I have just completed my list of calls, and reckon 124 houses upon it, some with two or three families. It will take four days, I suppose, of active devotion to the ladies. Mary described to you the very patriotic festival we had on the 22nd. How the star spangled banner was unfurled for the first time thro the streets of Montreal (first time since it entered triumphant in 1775!), at the head of a goodly procession of the sons of New England, who marched bravely from the Montreal House up thro Place d'Armes and great St. James to the American Church. We had a most «donder and blixen» oration from a New York divine who claims direct descent from one of the May Flower Passengers and Pilgrims, and who is due course opened the mighty Eagle's pinions and spread them wide and strong over the heavens of Montreal. I thought it was good, and would do good to fan a little the slumbering fires of national spirit in the breasts of our Canada Yankees. Mary improved the occasion by scattering in the evening, at the exercises in the Bonaventure Hall, hundreds of sheets of appeal for Mount Vernon Fund, and starting subscription lists that are gradually and respectably filling. We are doing good in our own little ways.

Dear Ella was up till 10 last evening, enjoying the *soirée* and the dance immensely. Everyone admired her. About 11, good Papineau woke up, and hearing the music under his nursery, very considerably proposed to Mary Ann to go down with her, so that «Baby teach Ma'ny Ana play piano.» She persuaded him to adjourn his lesson until the next morning. Papineau is the only name he will now acknowledge. «No more Baby, no Jojo, Pa-Pi-No» with much emphasis. Pépé is quite proud of it and says he is right, and only claiming his due and rightful title. I admired the bonhomie of Grand-pa's self-reproaches at forgetting Christmas Tree presents to Papineau! Surely he is a very unfortunate boy to have such a Grand-pa, who never did anything for him. I think the dear children, good as they are, and as I pray God they may always be, are blessed beyond measure and beyond deserves, with such grand-parents and mother as they have, and their fate is too good when compared with so many less fortunate little ones of man.

Dear father, let me close with the most fervent wishes and prayers for a long and happy existence, for the most excellent parents and grand-parents of my dear wife and dear children. The same as I addressed today to my own natural parents on the Ottawa, equally dear and deserving all. A happy new year! When will you come, father? Ever yours affectionately.

L.J.A. Papineau

Many thanks for the luscious Christmas hamper. That Otsego bass is A.1., true to its high reputation.

Chers parents,

L'excellente et affectueuse lettre de père à Marie lui est parvenue aujourd'hui, et les reproches si modérés à mon adresse piquent ma paresse et me font courir prendre ma plume. Le fait est que j'attendais la décision de la Commission seigneuriale, pour avoir quelque nouvelle importante à communiquer. Mais cette décision traîne. Et, pis est par contrecoup, fait traîner la recette! Chose assez étrange.

Je remis à M. Judah la dernière lettre que papa lui adressa, y ajoutant aux bas quelques mots de mes propres remarques (après en avoir pris copie que je garde). Il me dit qu'il était très pressé, mais qu'il y regarderait incessamment, et tâcherait de faire justice. Je lui demandai alors de me payer le semestre des intérêts échus le 1^{er} courant sur le taux du premier état.

– Non, dit-il, nous avons ordre exprès du gouvernement de ne payer ce semestre qu'après avoir définitivement réglé avec les seigneurs le montant de capital des lods.

– Mais, dis-je, cela n'affecte en rien la question et le gouvernement ne peut intervenir pour suspendre l'ordre de la loi qui dit que ces semestres seront provisoirement payés au 1^{er} janvier et juillet.

– Non, je ne puis. Mais je ferai les calculs d'après la lettre de monsieur votre père, et je déciderai bientôt.

J'y retournerai trois ou quatre jours après. Rien encore de décidé, ayant été trop occupé.

– Alors, dis-je, ayez la bonté de me faire avertir dès que vous aurez décidé.

– Oui.

Adieux amicaux. Mais pas un mot depuis.

Maintenant, il faut que je vous prévienne de deux choses. D'abord (voyez le dernier Acte d'amendement, je crois, celui de 1856), vous n'avez que 15 jours de délai, après la clôture du cadastre, pour en appeler aux commissaires réviseurs. Maintenant, votre cadastre est-il clos? Dans ce sens? Ou ne le sera-t-il, je pense, que du jour qu'ils vous signifieront (d'une manière assez informe, ils le font généralement de leur bureau ici) que le cadastre est clos, jugement rendu, et allocation faite? Voyez la loi, et soyez prêt à *filer* avis d'appel dans tous les cas (ce qui servirait en quelque sorte de protêt général, lors même que vous ne voudriez pas ensuite persister à porter le tout en appel).

Mais voici bien plus de drôle encore (car gouvernement et commissions en font tant et tant, à faire rire, sinon pleurer, les anges). Judah aurait laissé percer que le gouvernement allait se déclarer dans l'impossibilité de rencontrer le semestre de juillet prochain, et y jeter le fardeau de tout le fonds de rachat des lods sur les censitaires ou les seigneurs. L'on peut bien s'imaginer ce que veut dire l'alternative! C'est presque incroyable, et pourtant que ne pas croire du « gouvernement responsable » et de ses administrateurs? N'en vont-ils pas faire de belles encore, à propos du siège du gouvernement et de « l'insulte à la reine » et *hoc omne*...

Les froids atroces, la température polaire qui ont envahi ce pauvre pays déjà tant tourmenté des hommes que la nature devrait le prendre en pitié, nous ont cloués au logis, et privés du concert d'Azélie⁷¹ et de plusieurs lectures intéressantes, entre autres celle du D^r Rae⁷²

qui faisait trouver 40° de froid très tolérable, en racontant qu'il couchait sur la neige à une température de 60° et 70°.

Mardi, nous aurons à Bellerive, une petite soirée américaine. La semaine suivante, une petite soirée canadienne, pour faire suite à la petite soirée de famille que nous avons eue. M. et M^{me} Bourassa sont, comme de raison, de tous ces plats. Chère Azélie est en effet un peu pâle et un peu maigrie peut-être. Ce qui peut être dû à sa grosse et florissante *nourrissonne*, ou peut-être à un secret qui n'a pas été confié à Marie, mais qu'elle va chercher à pénétrer. Si elle était enceinte, je suppose qu'elle en aurait déjà prévenu sa maman. Et dans ce cas elle devrait, je suppose, sevrer la petite Augustine. Leur bonne est délicate et trop faible pour son métier. Le D^r Macdonnell lui a dit qu'elle serait mieux à la vie de campagne. Oui, l'air de campagne est merveilleux, mais il ignore comme nos paysans en neutralisent les vertus par leur hygiène et affreuse nourriture.

Chère Ella, qui m'alarme toujours par sa pâleur, et à qui je ne sais quels remèdes donner, a voulu que sa première épître à plume, au lieu de crayon, fût adressée à *Aunt* Ézilda pour l'inviter à descendre à Bellerive. Cette lettre est commencée. « Le Papineau », comme l'appelle Grand Pa dans sa dernière, a retrouvé depuis huit jours ses grosses joues saignantes que la rougeole avait pâlies. Il est tapageur, hardi, entreprenant, persistant; mais jamais colère. S'il faut céder, et avoir un chagrin, il pleure mais sans se fâcher. Quelquefois il nous touchera, en se lamentant sur « poor Papineau ». Mais le plus souvent, s'il voit qu'il faut abandonner la partie, il le fait héroïquement sans avoir l'air de céder ou de retraiter avec regrets. Sa tête trop allongée se reforme peu à peu. Son front se développe bien et haut. À propos, la physionomie et les traits de cher papa, sur la toile historique de Bourassa, se reforment aussi peu à peu, et commencent à me réjouir que nous aurons enfin un portrait digne et de l'homme d'État et de l'artiste. Bourassa travaille aussi une belle Vierge pour l'évêque de Montréal.

J'attends toujours les données essentielles à mon action contre Taylor, que vous me préparez. Les copies de ma commutation et de mon protêt; les noms, domiciles et professions, de Taylor et de Cross; la preuve testimoniale que vous accumulez; les noms et domiciles des témoins, tant engagés de Taylor que ceux de Thivierge et autres. Aussitôt tout cela reçu, je préparerai avec un avocat mes batteries. Il faut les bien monter à l'avance. Une défaite serait des plus désastreuses.

Et encore, est-ce cette année ou l'année prochaine, qu'il est donné aux conseillers municipaux, de faire un nouveau rôle d'évaluation générale? Encore un gantelet à courir! Si les imbéciles pouvaient s'oublier, et laisser passer l'époque. N'en soufflez mot!

Quelle anarchie d'idées, de sympathies, de propos et de passions, ne présente pas notre pauvre patrie! Des représentants de Montréal qui veulent lui enlever le siège du gouvernement, pour plaire à la reine (c'est-à-dire à son secrétaire colonial, Labouchère, et à son gouverneur général, Head) et recevoir pour récompense des places de juges et de tout petits titres de nobilité. Des évêques qui voient jouer la comédie « au profit des pauvres » et encouragent la vente des billets; puis qui, lorsque les comédiens leur en apportent la recette, ah! s'écrient : *Vade retro*, argent du diable!

Un colonel anglais, commandant la citadelle de Québec, qui loue sa bande de musiciens

pour bon argent comptant à une troupe dramatique qui va jouer « pour les pauvres », et qui rompt ensuite son marché parce que, dans l'interlude, l'on se propose de chanter une pauvre petite romance historique de l'an 1759, le « Drapeau de Carillon »! Holà, les braves ont-ils peur des revenants?

À Montréal, un Anglo-Canadien se lève dans un club anglo-canadien et déclare que «The leaders of the French Canadians in 1834, it will now be admitted by all, have exhibited a distinguished intelligence, spirit and forecast, which scarcely leave them behind the old American colonists themselves. In sound argument and good English, these alleged Frenchmen succeeded in beating the rhetorical chief of the Colonial Office, his subalterns, his commissioners and his governors... The leaders of that factious party still live in our midst; all of them having paid the penalty of expatriation, either voluntary or forced; many of them have retired from active political life, but in their retirement they have earned the respect of every Canadian who looks with an eye of judgment and impartiality upon the proceedings of those days, and who can fully appreciate the outrageous tyranny of which the party they led were the victims, when trodden under the heel of one unscrupulous oligarchy in the colony, and a relentless Colonial Office in Downing Street.»

Et les Anglos d'applaudir. Au même instant, quelques-uns de ces « leaders de 1834 et 1837 », qui ont toute leur vie protesté contre l'intervention de Downing Street, ont, depuis que Downing Street prétend avoir abdiqué *in toto*, sollicité de nouveau son intervention pour fixer la capitale du Canada « quasi indépendant » (et plus loyaux que la reine et les anciens tories auxquels ils ont succédé); ils s'écrient que la décision du Bureau colonial en faveur d'Ottawa doit prévaloir contre le vote de notre législature à sa dernière session! N'en voilà-t-il pas assez (entre mille) pour crier et pour croire au chaos! J'espère que la Providence daigne s'abaisser jusqu'à nous, et qu'elle travaille et brasse toute cette fange pour un nouveau *Fiat lux* dans notre petit coin de notre petit globe. Les hommes m'ont l'air tous de ne savoir ce qu'ils veulent ni ce qu'ils font.

L'Institut me demande une lecture. Ne serait-ce pas folie d'ajouter un faux ton de plus à toute cette cacophonie? Je ne veux pas avoir l'outrecuidance de prétendre démêler ce nœud gordien. Je l'ai essayé un jour, et le prophète ne fut pas compris. Au bout de dix années pourtant, il s'est découvert un disciple. Joseph Doutre, qui lapidait le prophète lorsqu'il prêchait. Et pourquoi irais-je crier les mêmes vagueries qui me sont restées au cœur et au cerveau? Pour recevoir de nouvelles pierres de la nouvelle génération de l'Institut? J'aime mieux laisser toute la besogne à la Providence. Je rêve toujours qu'elle pense à nous, vermiseaux, et qu'elle nous fusionne pour l'unité continentale, humanitaire et républicaine. *Fiat Voluntas Dei*.

Dimanche matin. Je voulais remplir cette dernière page, parler de vendre les lots de la rue Saint-Denis, tourmenter Appleton, etc., mais chérie va partir pour l'église et me presse de clore.

M. Jacques Viger n'a pas fait de testament. M. Quesnel me dit que les D^{lles} Lennox restent avec 7 ou 8000 £ pour leur part. M. Denis Viger et quelque trois ou quatre cousins dans le comté de Terrebonne, sont les héritiers.

Major me disait qu'Aimond descendrait prochainement. Il vous porterait les *Relations des Jésuites* que j'ai chez moi reliées. On y a conservé strictement l'orthographe des premières éditions.

Le froid a presque triomphé sur notre fournaise. Nous y allons faire ajouter trois radiateurs aux sept, pour résister aux plus grands froids. Il a gelé les tuyaux d'eau dans la tour. Et le thermomètre est tombé à 60° dans la *norcerée*.

Il y a un joli lac d'eau courante au milieu du fleuve glacé, vis-à-vis Bellerive. C'est un nouveau paysage, qui cadre bien avec nos arbres séculaires autour de la maison et les résineux que j'ai plantés dans le jardin. Le vieux pin qui y était déjà ressemble à un pin d'Italie, depuis que je lui ai enlevé dix pieds de sa tête. Les deux Dessaulles ont passé et repassé cette semaine devant notre porte, et trop pressés pour arrêter.

Émery se fait vieux, et se dégoûte d'un patriotisme qui lui a coûté si cher à l'élection. (Entre nous!). Pensez à des élections générales prochaines. Ses enfants ont des convulsions à chaque dent qui perce, et des rhumes, presque grippe, etc. C'est de la dégénération générale.

Adieu, très chers parents que nous tous embrassons de tout notre cœur. Votre très affectionné.

L.J.A. Papineau

Les cinq enfants de Cornwallis Monk ont les fièvres scarlatines! Il y en a beaucoup en ville, et beaucoup plus de rougeole encore. Tante Bruneau est chez M. Bourret toujours malade. Il aura peine à passer l'hiver.



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 22 janvier 1859

Cher papa,

J'ai de meilleures nouvelles à vous donner aujourd'hui que dans ma dernière. M. Judah, par des calculs qu'il ne m'a pas expliqués encore, mais dont il me donnera la méthode, vous a finalement adjugé un revenu annuel pour lods de 262,18,8 £ = 1051,73 \$; et il m'a, ce jour, payé à ce taux, avec tous les arrérages d'intérêt depuis 3½ ans, ensemble la somme de 1541,35 \$. D'après l'état original, vous ne receviez que 176 £ par an; d'après sa première adjudication, vous n'auriez que 204 £. Et pourtant, vous demandiez 300 £ par an. Je suppose qu'il faudra se contenter de cela. Tous les seigneurs perdent, plus ou moins heureux encore de n'être pas écorchés vifs.

Ce qui est peut-être mieux encore : M. Judah, bien au contraire des rumeurs dont parlait Émery, m'a dit que le gouvernement allait se décider à payer aux seigneurs tout le capital des lods et ventes, ne laissant plus que les rentes à la charge des censitaires.

La session va s'ouvrir, et M. Lunn et quelques autres messieurs qui veulent pétitionner la législature de les incorporer comme syndics de l'École britannique canadienne, réitèrent, et par leur procureur Dunkin, la demande que je vous avais faite et que vous semblez avoir oubliée, d'une lettre adressée à M. Lunn ou moi, ou à quiconque, déclarant que vous n'avez pas d'objection à un tel acte d'incorporation, que, renonçant vous-même à un syndicat auquel vous n'avez nullement exercé depuis votre départ du pays en 1837, vous désirez néanmoins pour le

bien de l'éducation que cette propriété et cette fondation prospèrent. Vous n'étiez que trois syndics, M. de Rocheblave décédé; M. Lunn et vous n'étiez pas incorporés, mais receviez de temps en temps de l'aide du Parlement du Bas-Canada.

J'attends toujours Aimond pour vous envoyer quelques petits effets. J'attends toujours documents et données sur le chantier et transactions de Taylor et associé, pour consulter et poursuivre. Le temps passe rapidement. Puis voilà que les Cours s'ouvrent de nouveau lundi, après la vacance. J'aurai moins de loisirs. Pensez-y.

Et que signifie la nomination par le gouverneur (que je vois dans la gazette) de trois évaluateurs pour la paroisse Saint-André-Avellin? « Jean-Baptiste Laflamme, Herménégilde Lavallée et Louis Hot(te) ». Est-ce parce que les électeurs auraient dû les choisir en décembre et ne l'auraient pas fait? Cette nomination *gubernatoriale* date du 5 janvier. Et qui sont ces messieurs? Sont[-ce] des créatures de Gibeau et Leduc? Sont-ce au contraire d'honnêtes et indépendants cultivateurs? Faudrait les suivre de près, et voir ce qu'ils feront cette année de mes propriétés!

J'ai vu avec plaisir que ni Gibeau ni Taylor n'ont essayé de saisir ni vendre, cet hiver, chez moi. Où en sont ces gens-là, et leurs sentiments et desseins? MacKay et Cooke pourraient vous en dire quelque chose peut-être. Important de me tenir au courant.

Je regrette d'annoncer que le petit garçon d'Émery, le dernier, âgé de neuf mois, est très malade. L'on craint qu'il ne meure. Il a eu de violentes convulsions, souvent répétées, et le docteur a lancé les gencives plusieurs fois. Il n'a pas moins de 9 ou 10 dents, si jeune! Son estomac est paralysé par ces convulsions. Il ne garde plus rien. Les remèdes, mouches, agissent mal. Il semble perdu. Bel enfant, comme le cadet.

Azélie, Marie et jolie Augustine en parfaite santé. *Ditto* à Bellerive. Marie ose laisser sortir Papino depuis deux ou trois jours dans le jardin. Il en est enchanté. Bien vêtu, et pour peu de temps, dans les belles journées, je suppose qu'il ne peut pas y avoir de danger maintenant, près de deux mois après sa rougeole?

Oncle curé Bruneau nous est venu voir il y a deux jours. Je lui ai montré le logis de la cave au grenier. Il est très bien, avec toujours le même air de jeunesse. La famille Malhiot aussi, bien portante.

Avons grande (!) soirée mardi. Nous n'en voulions d'abord qu'une petite. Puis le cercle va s'élargissant. Oh! mais j'allais oublier! M^{me} Chalifoux n'offre que 100 £ pour plusieurs années, et demande toutes les réparations, une centaine de £! M^{me} Genant ne mord point. Mais Francisco, qui dit qu'il a fait plus d'argent là que nulle part ailleurs, brûle d'y rentrer. Il offre 100 £ pour la première année, 125 £ la suivante, puis il va d'ici au 1^{er} mai remettre à ses frais toute la maison à neuf! Il ne garderait de buvette que dans le rez-de-chaussée. Les étages supérieurs seraient une pension des plus respectables, avec table d'hôte publique de midi à 2 h. Je ne lui ai pas donné d'encouragements, mais il est possible que nous ne trouvions pas mieux. Le dernier locataire était si salaud que Francisco réparait sur la scène comme un modèle d'ordre et de propreté. Il l'était presque autant que le peut être un aubergiste. Je prendrais de strictes précautions et conditions de bail. En attendant, je cherche toujours une respectable locatrice.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche matin 30 janvier 1859

Chers parents,

Je voulais, hier soir et ce matin, vous faire une longue lettre, vous copier entre autres l'état de comptes entre père et moi. Mais vous savez combien je suis lâche lorsque indisposé. Et ayant pris du froid, outre la fatigue et dissipation des soirées, je me trouve avec un peu de fièvre et des douleurs dans tous les muscles, qui me rendent le travail trop à charge.

Attendant toujours M. et M^{me} Thibodeau, j'ai acheté hier les effets demandés, et, s'ils peuvent s'en charger, je vous enverrai par eux une poche contenant : 1 boîte harengs, 1 saucisson 3 lb, 2 demi-mains papier et 200 enveloppes grandes, les 3 volumes *Relations des Jésuites*, *Harper's* pour juin, juillet, août et novembre. Les autres de 58, Ézilda a déjà, ou Azélie. Si j'ai le temps, j'ajouterai 8 lb de dattes et 4 numéros du *N.E. Farmer* (après analyse).

M. MacKay a belle grâce de me reprocher de ne pas commencer la poursuite contre Taylor, lorsque le document le plus important et le seul qui me manque maintenant, est une copie de mon protêt d'octobre dernier! Il faut se presser de me l'envoyer. M. Lafontaine, greffier, ne fait pas mieux, mais j'y puis suppléer ici. Bien loin d'être enclin à courir saisir un plançon ici, un plançon là, épars dans la forêt, je serais enclin de laisser Taylor descendre sa cage jusque dans ma juridiction de Montréal, où j'obtiendrais prompte et sûre justice. Il faudrait pour cela avoir des témoins actifs et intelligents qui la suivraient pas à pas, dont quelques-uns s'engageraient à bord pour la descendre, et qui pourraient l'identifier sans un instant d'interruption dans leur poursuite. Il faut qu'elle s'arrête au Sault-au-Récollet pour y être inspectée par M. Belle et obtenir son passeport. Je la saisisais alors. La justice sera certaine, expéditive, et bien moins coûteuse que d'attendre six mois ou plus pour un jugement d'adjudication du tribunal d'Aylmer. Qu'en dites-vous?

Dans tous les cas, secouez la paresse de MacKay.

Le juge Guy montait aujourd'hui à Aylmer pour tenir la Cour supérieure. Je l'ai pressé de s'y rendre par voiture privée au lieu de la diligence si lente, et par conséquent de prendre la route du nord pour vous faire visite en passant.

Dans le compte des commissaires seigneuriaux, ils portent jusqu'au 16 février 1858, vous aurez reçu d'eux, sur rapport supplémentaire de 45,47 \$ en personne. Comme je savais ne pas les avoir reçus moi-même, je vous demande si vous vous rappelez de ce paiement. À propos, vous savez que les cadastres (nouveaux terriers seigneuriaux) sont confectionnés en monnaie décimale, nouvelle : dollars et centimes. Dieu merci! que l'on me débarrasse de vos favoris tournois, parisis, etc.

Notre soirée s'est bien passée et semble avoir plu. Coursol en donne une mercredi le 2. Azélie a dîné avec nous hier. Elle et son mari, et sa belle petite Augustine, sont bien. Tous vous embrassant tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

S'est-il pris des terres dans la côte Azélie, à l'automne et cet hiver?

Voyez comme je suis raisonnable, ou indifférent : je n'ai pas envoyé à la ville, hier soir, chercher un Extra avec le discours du gouverneur! L'on semble se résigner, à Montréal, à voir la capitale s'ériger à Ottawa, et tous disent : cela vous assure le chemin de fer du nord, de Québec à Ottawa. Quel avantage pour nous! Ce chemin fera partie du grand chemin Atlantique et Pacifique!



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

[Bellerive, 5 février 1859]

1858 janvier 6
balance en ma faveur
rapportée de l'an dernier

25,16,4 £

1858 janvier 7
assurance du manoir 10 £
cab 6/3; poste/3
Opodeldock 2/6
escompte billets H.C. 1/1½
McCloskey 1,3,9 £
Guill. St-Jacq. 30 £

40,13,10½ £

1858 janvier 21
pour constitut Lecavelier
à vous-même
et l'hon. Robert Jones
pour moitié du capital
Dorion-Pétrimoult
212,10 £ avec intérêts

212,10,0 £

1858 janvier 23
cash à vous 10/29
cash à père pour Azélie 10/
Ézilda 2/6
poste 1/3
Lyman 5/9
poste 1/6
vin Azélie 1 £
Wistar pour Verchères 5/
Horace Greely 1/10½

2,17,9½

1858 février 19
poste /6
L'Avenir 57,5

Le Pays 57,1
 Smillie pour Ézilda 9/
 voyages à Verchères 3 £
 pordlb. /7½
 poste /4
 à Émery pour son élection [] £
 4,7,1½
 1858 mars 4
 25 £
 poste /9
 Hagar's 5,18,1 £
 poste 6/
 Merrill pour mère 4/6
 Lamplough & Campbell⁷³ 2,6,7 £
 33,10,5 £
 1858 mars 23
 à Azélie 3^e quartier de pension 15 £
 lettre de change sur Londres
 pour 40 £ sterling : 48,13,4 £
 poste 3/ et 4/
 Vilmaire, fer à souder 15/6
 64,13,1
 1858 avril 1^{er}
 poste 3/ et 3/
 paillassons 4/3
 médecine lay 1/3
 montre d'Ézilda rép. 8/9
 cabs /10½
 cash 5 £
 poste /3
 express 2/7½
 maçon, rép. maison Bonsecours 6,18,9 £
 12,18,2
 1858 mai 26
 D^r McD. 57-58,4,10 £
 pour relever le billet d'Appleton
 du 12 mars qu'il ne peut payer, 50 £
 Auld. & Co 27th, ciment hydr. 1,11,3 £
 56,1,3
 1858 juin 8
 Evans iode, Ézilda 3,2,6 £
 cartg, 1/
 langue fumée 4/
 dattes 2/6
 Abbott & Co., meubles 18,3,3 £
 doz. pres col. 3/9

Saint-Jacques const. Lal. 1 ^{er} juillet 30 £	
	51,17,0
1858 juillet 6	
rouges 11/3	
journaux 5/7	
Boyer saindoux 2,3,9 £	
gazette naissance M ^{me} Bourassa 3/	
fruits 7/	
poste /3	
votre part d'assurance maison Bonsecours	
à l'Équitable ⁷⁴	
	3,10,10
1858 août	
de Londres 10,6,3 £	
Rohland me payera la bal. 6,3,9 £	
que j'ai payés	
poste /6	
à l'hon. Jones, balance	
du capital Dorion-Périmoult 208,6,8 £	
	218,13,5
1858 août 18	
et intérêts 11,1 £	
qui se trouve enfin éteinte	
Adams encadred gravures 2,6,6 £	
télégramme à Miss Darcy 4/6	
puis 5/	
	13,13,0
1858 août	
fruits 11/3	
medicines pour mère 4/	
poste /3	
McGibbon 13/4	
Franchère 7,10 £	
Robillard 1,10 £	
votre souscription au monument	
victimes 1837-38, 5 £	
poste /4	
	15,9,2
1858 sept. 21	
adm de Bourassa à l'expo provinciale 5/	
Maintland Tylee & Co., vin 11,17,3 £	
lettre de change sur Londres 48,17,9½ £	
poste 2/1	
cadenas pour maison...	
	61,4,1½

1858 oct. 2	
...Bonsecours 5/4	
carter for balls 1/3	
savon-dentifrice 3/4	
à Azélie Bourassa le 19, 5 £	
Renaud & cie 8 £	
<i>Le National</i> à nov. 58,1 £	
poste /3	
	14,10,2
1858 oct. 22	
poires 4/6	
caraquettes 18/9	
poste /3	
Rural Reg. 1/3	
poste /6	
2 b. fameuses 1,15 £	
Nov. 6 à Azélie Bourassa 25 £	
bouctouches 18/9	
affid. /3	
poste /6½	
Adams	
	28,19,9½
1858 nov. 13	
cadre pour votre portrait 7,10 £	
poste 4/11	
Sharpley 21,15 £	
Hilton 8 £	
(rapport d'août, déficit de Rohland	
pour assurances 6,3,9 £)	
Herbert musique	
	43,13,8
1858 nov. 29	
pour Azélie Bourassa 1,5 £	
décembre 6 à Azélie Bourassa 20 £	
Lamothe, vins 14,7,11½ £	
<i>Traité des juges de paix</i> ⁷⁵ 16/3	
Wright victuailles 4,3 £	
Acte de Can. pour...	
	40,12,2½
1858 déc.	
...commission seigneuriale 15/	
vos étrennes à Azélie, Marie	
et leurs enfants 15 £	
Rolland 6,8,1 £	
Vilmaire 7/6	

Atwater & Co., 16,13,3
Hagar 33,8,8
Hutchison (1858) 49,15,9½

122,7,8½

1065,19,3½

par erreur 2,0,7

1067,19,10½

Voilà des comptes qui ne se balancent pas trop mal. Mais j'ai reçu il y a quelques jours une grosse somme des commissaires seigneuriaux. De ces 1541 \$, je voudrais maintenant emprunter de vous une partie. Comme toujours, lorsque l'on bâtit, ou même que l'on ne fait que réparer, il en coûte le double de ce que l'on calcule d'abord. Ainsi, moi qui avec tous mes plans, devis, contrats écrits, étais bien sûr de ne pas dépasser 500 £, je me trouve avec un 1000 £ d'améliorations. Je n'avais pas songé à ma fourniture de 500 \$. Il a fallu un tapis neuf pour salon, des miroirs, quelques meubles. Les ouvriers ont bien su ajouter des extras. Les vieilles clôtures n'ont pu servir, comme j'avais calculé d'abord. Somme toute, voilà le résultat. Maintenant, je n'aime pas à demander à M. Westcott, qui fait plus que sa part en m'avancant le capital, et qui a un *instalment* de 1000 \$ à payer aux héritiers Richardson au 1^{er} mai. Comme il est ponctuel que vous toucherez le capital même des lods et ventes, avant la fin de l'année, soit 4400 £, je n'hésite pas à vous demander l'emprunt de 1000 \$ sur ces 1500 \$ reçues l'autre jour. Quant à l'intérêt, je ne vois pas pourquoi je ne vous offrirais pas 7 %, que je paie sur un autre emprunt, ou même 8 % que vous donnent les dividendes de chemins de fer et banques. Avec cela, je finirai de payer tous mes ouvriers et toutes les améliorations faites. Je n'en ferai plus. Mais j'aimerais mieux compléter tous ces travaux dès la première année, pour en jouir ensuite paisiblement, que de traîner et tenir tout bouleversé et en désordre pendant des années.

J'ai reçu aujourd'hui (5 février) votre lettre d'hier et la copie du protêt, document indispensable et pour consulte et pour *filer* dans la cause. Instance que je vais maintenant avoir de suite à instituer. Comme il faudrait spécifier dans mon affidavit un montant de plançon et valeur quelconque d'idems, j'aimerais à avoir prochainement un nouveau rapport de la quantité qu'il a fait. Vous parliez de plus de 300 morceaux à la fin de décembre, si je me rappelle bien.

Auguste qui était en ville hier, et à qui j'ai raconté toutes les circonstances, est pourtant bien de mon avis, que j'épargnerais de grands frais, de grands délais (qui peuvent à Aylmer se prolonger plus d'une année!), en faisant suivre pas à pas, nuit et jour, la cage jusqu'au Sault-au-Récollet pour la saisir là dans ma juridiction. La crainte de ventes simulées est vaine. Dès que je puis identifier ma propriété, il n'importe que des mains d'un voleur elle ait passé par celles d'une demi-douzaine d'honnêtes acquéreurs. Néanmoins et toutefois, si vous croyez impossible de trouver d'experts agents comme les Hillman ou autres qui sont habitués aux chantiers et à la descente des cages, et qui, connaissant bien les gens de Taylor, pourraient toujours suivre et identifier la cage, il faudra bien saisir dans la rivière Kinongé. Une des

plus grandes difficultés, c'est de trouver un bon avocat qui veuille suivre une cause à Aylmer. Auguste m'a positivement refusé de se charger d'aucune affaire davantage dans votre district, tant qu'il a plus à faire à Saint-Hyacinthe qu'il n'y peut suffire.

Votre portrait est encadré et exposé dans l'atelier de Bourassa. Que je songe à lui trouver un théâtre d'exposition plus public. Que pouvez-vous suggérer? Il faudra persuader au gouvernement d'en faire faire une copie pour l'Hôtel du Parlement, en remplacement du gâchis de Hamel.

Oui, si le siège du gouvernement se transporte à Ottawa, nos propriétés augmenteront de valeur, à condition toutefois que cela entraîne la construction du chemin de fer du Nord et que comme le suggère la sage et profonde *Minerve*, ce soit le commencement du grand chemin Atlantico-Pacifique! Voilà un grand projet! Mais il en pourrait à être comme de la Confédération des provinces. Dans quels abîmes nos grands hommes d'État, éclos sur le fumier du « gouvernement responsable », sont à chaque instant prêts à plonger leur patrie! Et faut-il avouer que c'est à je ne sais quelle vertu, magnanimité, de Downing Street que nous devons d'échapper à la ruine absolue. C'est la main du secrétaire colonial qui nous retire aujourd'hui du gouffre! qui donne des leçons à notre gouverneur, et à nos ministres, de respecter la constitution honteusement violée, et d'éviter une fédération qui serait le coup de grâce de « la nationalité des Québécois », qui ne rêvent que capitale et Cour! C'est à mourir de honte et de dépit.

M. Thibodeau s'est trouvé trop chargé pour pouvoir prendre les *Relations des Jésuites*. Il vous a posté quatre *Harper* pour Ézilda, deux demi-rames de papier, huit paquets d'enveloppes, quatre *N.E. Farmer*, saucisson de 3 lb, 8 lb de dattes, une boîte pleine de harengs fumés.

Avons eu grand bal chez Coursol, 150 personnes présentes, toute la maison déménagée, trois salles de danse, une de carte; un souper magnifique. Pendant la fête, des incendiaires faisaient un feu de joie d'une grange de M. Quesnel pleine de foin, située dans la prairie devant la maison.

D'après ce qu'Ézilda dit d'oncle Pierre, il est évident qu'il faut le secouer et le pousser à prendre sans cesse de l'exercice, sortant en plein air, le faire marcher et l'empêcher de dormir le jour, surtout après les repas; autrement il peut tomber d'apoplexie ou paralysie.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

1858 Dt L.J.A. Papineau avec son père

janvier 5

par 5 coupons du havre de Montréal échus ce jour

38,2,6

janvier 9

des commissaires seigneuriaux

semestre de lods et ventes

échus 1^{er} du courant (par chèque 352,48 \$)

88,2,4

de vous-même, en billets de banques

100,0,0

février 9	
d'Adam Rohland, a/c de loyer	
dû d'avance le 1 ^{er} du courant; maison Bonsecours	
	12,10,0
février 20	
par autant payé pour moi à Fabre & Gravel	
service pour chapelle funéraire	
don de Marie, etc.	
	6,13,9
février 20	
papeterie	
	0,6,2
février 27	
d'Adam Rohland, balance du 2	
de loyer échu 1 ^{er} octobre	
	25,0,0
mars	
de Teavill Appleton, a/c d'arrérages	
de constitut (pour billet escompté 196,88 \$)	
	49,4,5
mars 16	
de Samuel MacKay, agent seigneurial	
	15,0,0
mars 19	
du même	
	2,10,0
mai 17	
coupons des 6 %	
bons de N.Y.C.R.R. échus 1 ^{er} du courant	
	30,0,0
juin 2	
d'Adam Rohland, montant du loyer	
échu d'avance 1 ^{er} juin dernier	
	37,10,0
juillet 6	
des commissaires seigneuriaux	
semestre des lods et ventes	
échus 1 ^{er} du courant (par chèque 361,28 \$)	
	90,6,5
juillet 7	
par 2 coupons du havre de Montréal	
échus le 5	
	38,2,6

juillet 16	
par chèque de Stephen Tucker	
reçu de vous par la poste aujourd'hui	246,4,1
juillet 28	
de Holland, papier de tenture renvoyé	0,9,0
août 12	
de Henry Judah, prix de 2 lots à la Bourgogne	
vendus sans garantie	
(les ex. gmy à l'Acte	
vous exonérant de tout arrérage)	50,0,0
oct. 21	
par chèque d'Alanson Cooke	
reçu de vous par la poste ce jourd'hui	250,0,0
oct. 16	
par 34 v. tapis toile peinte 3,19,4	
chaises 6/6	
pot /1	
achetés par moi à l'encan de Rohland	4,5,11
nov. 2	
de Félix Vogeli, loyer de rez-de-chaussée	
maison Bonsecours pour ce mois courant	2,10,0
déc. 2	
de Félix Vogeli, loyer de rez-de-chaussée	
maison Bonsecours pour ce mois courant	2,10,0
	1 089,7,1 £
	1 067,19,10½ £
Balance à reporter	
contre moi	21,7,2½ £

Maintenant, vous voyez que d'un côté j'ai oublié de reconnaître 30 £ de coupons du N.Y.C.R.R., échus 1^{er} novembre, que je n'ai remarqués au coffre-fort qu'il y a quelques jours! et que n'ayant pu cette fois faire recevoir par l'obligeant caissier de la Banque du peuple, à cause

de leur exigüité – leur grandeur près⁷⁶! – j’envoie à M. Westcott qui me les changera. Il y en a cinq, y ayant cinq bons ou *debentures*.

Et d’autre côté, j’ai pris de vous charger 47,6,1 £ d’épicerie de 1857, payés à Hutchison en mars 1858! Ces deux items se trouveront aux comptes de 1859, au lieu de ceux de 1858 où ils auraient dû figurer.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, mercredi 16 février 1859

Chers parents,

J’ai à vous annoncer le décès de ce pauvre oncle Toussaint Cherrier⁷⁷, malade comme vous savez depuis longtemps, alité depuis cinq ou six semaines, de consommation ou phtisie. Il sera inhumé à Lachine vendredi matin. Je me ferai un devoir d’y assister.

J’ai à répondre à deux de vos lettres, du 7 et du 11. Le mémoire de Lyman est incorrect. Ils ont la faculté de les toujours mélanger. Je leur ai demandé leurs mémoires depuis six mois, contre vous et contre moi, et deux fois ils me les ont donnés incorrects. Ils vont essayer encore une fois à les débrouiller.

Voici une température de mars à vous faire du bien là-haut, les vieux qui parlez de sortir de vos *ouaches*. Certainement que les ours seront tentés de le faire par une température de mars et un ciel aussi beau la nuit comme le jour. L’hiver semble s’être tout concentré dans la semaine froide et polaire de janvier et vouloir maintenant faire place au printemps. Que chère Ézilda en profite pour descendre, car nous pourrions bien avoir des revers en mars qui rendraient le voyage difficile et pénible. La voiture qui l’amènerait, pourrait remmener la bonne d’Azélie, qui ne peut plus soutenir la fatigue de sa besogne, quoique son élève M^{lle} Augustine soit pourtant un modèle de santé et de bonté. Marie et moi l’avons visitée cette après-midi. Elle nous a parlé et souri à merveille. Elle est étonnamment grosse et forte et a une expression de bonté très charmante. Elle commence à enchanter les oreilles de papa et maman par ces premières paroles si touchantes aux cœurs des parents.

L’enfant d’Émery, convalescent.

Ella et Louis-Joseph ont eu tour à tour un gros rhume qui semble s’être communiqué de la première au second, une espèce d’influenza qui les a pris nous ne savons d’où ni comment. La température d’été de toute la maison nous faisait espérer d’y échapper tout l’hiver. Les voilà guéris.

M^{me} Judah est un peu mieux depuis quelques jours. Azélie et Marie lui ont fait des visites. Mais elle leur paraît (et elle le dit elle-même) déclinant vers une autre et meilleure sphère que notre boule. M. Judah m’a arrêté dans la rue pour me dire qu’il n’avait pas encore eu le temps de vous écrire, et qu’il se réservait d’ailleurs de le faire un peu plus tard, parce qu’il avait trouvé moyen de grossir encore un peu le montant de votre part. Il n’en est pas de même de son

collègue Dumas, qui joue un rôle odieux, me dit-on, contre ce pauvre de Beaujeu à le rendre fou! prenant parti et argumentation à l'enquête avec l'avocat des censitaires (Doutre) contre celui de Beaujeu (Laflamme) avec une partialité et *animus* tels que de Beaujeu est très décidé à en appeler en Angleterre. M. Cherrier croit que son appel ferait annuler, par le Conseil privé, bonne partie sinon le tout, et de la loi et du jugement si remarquable de la Cour seigneuriale!

Marie transmet ses listes à Philadelphie avec la jolie somme de 120 \$ à 130 \$, pour l'achat de Mount Vernon, qui d'ailleurs est assuré maintenant par un premier versement à l'indigne Washington d'aujourd'hui, de 85 000 \$ fait la semaine dernière. Outre le prix monstrueux de 200 000 \$, il en faut encore presque autant pour assurer un fonds d'embellissements et d'entretien à perpétuité. Les dames américaines le feront. Mieux valoir par elles que par leurs hommes. Mais la honte en reste à ceux-ci, et comme particuliers et comme souverains dans le Congrès et dans les législatures d'États.

Oui, il est heureux d'avoir de grands censitaires comme Cooke et Tucker que d'avoir affaire à leurs nombreux et pauvres sous-inféodés. Plus il y en aura, mieux pour nous.

Vous ne dites point s'il s'est pris des baux chez moi cet automne? surtout dans côte Azélie? Quelqu'un (qui?) me disait que presque toute cette côte était prise!

Avant de me quitter au printemps de 1858, vous avez copié à Lis Carol, mes comptes jusqu'à janvier 58. Au reste, je vais vous en faire nouvelle copie à partir de la date que vous indiquez, juillet-août 57.

Oui, les 1000 \$ me seront très utiles. Je les ai portés à mon débit. L'intérêt court sur ce prêt, disons du 15 du courant, payable par semestres. J'aurais bien voulu balancer tous mes frais d'amélioration et bâtisses, et n'ai encore pu les compléter par deux ou trois mauvais vouloirs d'ouvriers qui me tracassent. Des extras que l'on demande à la fin, qui ne sont que de grosses impositions. Ainsi Aubertin, pour son plan, valant 20 \$, à qui j'ai offert 25 \$, en veut 50 \$! Larivière a une balance pour les écuries et remises d'une trentaine de \$; il demande 68 \$! De vrais bédouins. Coursolle, peintreur, m'a promis son compte tout l'hiver, ne l'a pas encore donné! Oh! non, je vous le conseille bien, bien fort, n'allez pas vous bâtir deux belles habitations nouvelles à Montréal. Il en a fait une pour Azélie. Soit. Elle sera à deux pas des églises et du confessionnal pour les pécheresses. Quand les remords vous mangeront, mère et vous y prendrez refuge. Quand la conscience sera nette, vous vous risquerez dans le purgatoire de Bellerive. Avec votre manoir de Montebello pour la saison d'été, sûrement que les deux logis de vos enfants vous suffiront à Montréal pour la saison d'hiver. Les ouvriers, architectes, entrepreneurs construisent maintenant chaque année de 5 à 800 maisons à Montréal, dont grand nombre pour eux-mêmes, qu'ils mettent en vente dès qu'elles sont achevées. Ainsi M. Judah en achetait une l'autre jour au Beaver Hall pour son parent, M. Woodward, pour 1100 £ cash qui en vaut 1300 ou 1400 £, terrain, maison, écuries et les appareils d'eau, gaz etc. Les maisons Jackson dans Cornwall Terrace sont à vendre. Choisissez, vous avez le premier choix. On m'en demandait 1500 £ il y a deux ans. Je vous en promets une pour 1000 £ ou 1200 £ aujourd'hui. Vous ne saurez bâtir sans qu'il vous en coûte un grand tiers de plus que d'acheter tout bâti. Si vous ne vouliez pas vendre le terrain sur la rue Saint-Denis, il faudrait au moins en tirer le meilleur parti en bâtissant un grand nombre de petites habitations en brique qui, disons, au nombre de huit ou dix, avec passage et la ruelle, se loueraient de 40 £ à 50 £ chaque

logement, et vous rapporteraient 8 à 10/100. Les maisons de première classe, comme il vous en faudrait une pour Azélie et vous-même, coûtent toujours beaucoup plus à bâtir qu'elles ne rapportent. Elles ne donnent jamais 6/100, et finissent toujours par tomber dans le marché et à se vendre à un tiers de moins qu'elles n'ont coûté à construire. Cette classe, il faut donc l'acheter des fous qui la font, et non pas suivre leur fol exemple.

Plus grande folie, encore, est la très grande propriété comme la maison Bonsecours, qui devrait donner 200 £ de loyer pour payer en intérêt de 6/100, et pour laquelle on offre 100 £!

Aurons-nous la capitale à Ottawa? Aurons-nous surtout, par conséquence, le chemin de fer? « Mais, c'est décidé! » Ah! oui, si nous n'allions d'abord pour quatre ans à Québec! C'est bien long, quatre années au Canada! Où seront Cartier et ses collègues, et « la décision de la Reine » (!!!) dans encore quatre ans? Non, tout sera de nouveau mis en question. C'est l'opinion générale à Toronto, à Montréal, à Québec! Quel pays, et quels politiciens!

Mille amitiés et embrassements de nous tous à vous tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Le rapport de Thivierge sur l'état du chantier Taylor, et la quantité de bois coupé? Surveillance des cotiseurs de Saint-André! Vous n'avez pas répondu si vous avez reçu les 45,47 \$ des commissaires seigneuriaux le 16 février 1858.



Note⁷⁸

[ca20] février 1859

Trouvé parmi les papiers d'oncle Toussaint Cherrier par son fils Adolphe, peu de temps après son décès en fév. 1859.



L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 27 février 1859

[recettes]

1857 1^{er} août
d'Adam C. Rohland 2^e quartier loyer d'avance
37,10,0

7 août
de vous-même, en partant pour Montebello
55,0,0

4 novembre
d'Adam C. Rohland 3^e quartier loyer
37,10,0

16 novembre
5 coupons du N.Y.C.R.R. échu 1^{er} du courant
30,0,0

18 novembre	
de vous-même par l'entremise de mère	15,0,0
2 décembre	
de vous, par la poste	120,10,0
	1 083,4,8 £
[dépenses]	
1857 5 août	
livret à Azélie 10/4	
Hibbard, 2 longs globes 1 £	
Wistar's balsam 5/	1,5,0
6 août	
3 sardines 3/9	
gâteaux 2/	
essence vanille 2/3	
jambons	0,8,0
6 août	
langues, etc. 1,18,6	
fruits 9/11	
gâteaux, etc. 10/6 pour vous	2,18,11
8 août	
Azélie, frais de voyage	
de Montréal à Montebello 1,18,6 £	1,18,6
31 août	
à Bourassa, portrait de mémé 7,10	
ear-rings Azélie 7/	7,17,0
1 ^{er} septembre	
P.O. stamps 2/6	
fruits cerises 5/	
gruyère 7/	
Ireland cartes pour Azélie...	0,14,6
5 septembre	
...1,11,3 £	
enveloppes 5/; et 5/	
cartes 17/6	
Lyman, rue St-Paul 3,7 £	6,5,9

9 septembre	
Sharpley 13,5,2	
Dawson 3,5,8	
ruban Azélie 4/	
poste /3	
	16,14,8
15-23 septembre	
fruits 9/10½	
bonbons 8/	
Mussen bal. 20,11,9 £	
Wilson, gâteaux de...	
	21,9,7½
23 septembre	
...noces 2,14 £	
<i>Herald</i> 2/6	
poste 4/6	
	3,1,0
26 septembre	
<i>Herald</i> annonce d'un bracelet d'Azélie perdu 6/3	
	0,6,3
28 septembre	
Poste Azélie 2/6 et 4/9; et cartes 8/2 : 1,5 £	
fruits 5/ Aitken	
	2,5,5
5 octobre	
lainages 2,14 £	
fil Azélie 1/	
arnica 2/3	
gélatine 3/	
fruits 4/8	
	3,4,11
7 octobre	
hadoc fumé 1/8	
gruyère 7/16	
pommade 1/3	
médecines 9/9	
pantoufles pour...	
	1,0,2
15 octobre	
...père et mère 13/9	
saindoux 8/4	
hadoc fumé 3/	
<i>Le National</i> ...	
	1,5,1
29 octobre	
...à 20 novembre 1857 1 £	

à Azélie pour toilette d'hiver 17,10 £	
	18,10,0
31 octobre	
lettre de change sur Londres	
pour 40 £ sterling 47,11,1 £	
poste 2/1	
	47,13,2
3 novembre	
constitut Dorion-Pétrimoulx	
(échu 1 ^{er} sept) 12,10 £	
bill of lading /6	
	12,10,6
19 novembre	
médecines 1/6	
poste /6	
Ed. Mussen 3,15,3	
Mer...	
	3,17,3
26 novembre	
...rill 17,12,8 £	
souliers mère 4/6	
banc à Saint-Jacques 1,5 £	
	19,2,2
12 décembre	
gants, etc., mère 3/1½	
cash à mère 2,10 £	
vin Azélie 10/	
poste 1/1	
	3,4,2½
21-27 décembre	
Smillie 1/3	
Express 1/3	
prêté à Aimond 1,5 £	
1 ^{er} quartier pension à...	
	1,7,6
28 décembre	
...Azélie 15 £	
étrennes à Éz. et Az. 10 £	
Éz. 2/6	
étrennes d'Ézilda et...	
	25,2,6
...mère aux enfants 9/4	
essences 6/	
cahier 1/3	
	0,16,7
	1 109,1,0 £

1 083,4,8

Balance en ma faveur
portée à l'année 1858

25,16,4 £

Cher papa,

Voilà la balance des comptes de 1857, telle que vous la demandiez le 11. Je n'ai pas manqué de faire votre commission à M. Cherrier, pour lui, sa dame et ses demoiselles. L'occasion du mariage de M^{lle} Louise au printemps, serait à saisir pour qu'ils aillent passer la lune de miel dans les bocages de Montebello. Ils y pourraient roucouler comme des pigeons sauvages.

J'ai reçu le 23 la vôtre du 21, me donnant des détails sur les coupes et dégâts de Taylor et Cross. Le soir même, à la brunante, m'apparaissait un spectre à ma porte : Thivierge en propre personne qui venait me confirmer le rapport dans votre lettre! J'eus longue et confidentielle leçon à lui faire, pour qu'il vous le répêât. M'a eu l'air trop simple pour se la rappeler jusqu'au retour. Et elle est trop longue pourtant pour coucher toute dans une lettre. Je lui dis d'être tranquille, de garder sa tête et son sang-froid, qu'il serait certainement débarrassé de ses cauchemars l'été prochain. Qu'il devait retourner avec ses trois employés, aux chantiers de Taylor, y faire parler ses gens, compter les souches, les morceaux de bois coupés, etc. Qu'il aurait avec ses hommes, aidé du huissier Hillman et autre agent de justice capable et actif, à surveiller mes fripons et de les suivre au besoin, et suivant mes instructions subséquentes, jusqu'à Québec s'il le fallait. Que je ferais saisir les bois au moment le plus opportun, soit à la Kinongé, au Long-Sault, ici, ou Québec même. Il me dit que les engagés de Taylor et Cross seraient, suivant la coutume, ceux qui descendent le bois, qu'il serait facile de les suivre puisqu'on les connaissait; que tout le bois, chaque morceau était marqué trois fois des lettres G.C. Quel obstacle y aurait-il donc à l'identifier? Je ne trouve pas un avocat capable qui veuille aller plaider à Aylmer. Plusieurs capables se chargeraient volontiers de faire la poursuite et saisie dans cette juridiction de Montréal. J'ai le droit de saisir mon bois partout où je le trouve dans la province, et en quelques mains qu'il ait passé. J'enverrais d'ici un ou deux huissiers habiles, avec le bref en mains, qui s'aboucheraient avec Hillman et tel autre agent que vous pouvez trouver (un habitué de cages, qui ne puisse pas être trompé et qui pourrait toujours suivre et identifier et la cage et son équipage avec les gens de Thivierge. Ceux-ci, connaissant bien tous les engagés de T. et C. Nous aurions prompte et certaine justice ici, et à un quart des frais et délais de votre juridiction d'Aylmer.

Quand Taylor se présenterait chez vous pour vous offrir le prix de coupe, vous lui signifieriez (devant témoins, si c'est possible) que vous n'avez ni ne voulez rien avoir à faire avec lui, ni rien recevoir de lui. Qu'il ait à s'adresser au propriétaire du bois. Là-dessus, il prendrait probablement la route de Montréal avec son bois. Il serait guetté jour et nuit, et suivi de pas en pas jusqu'au Sault-au-Récollet, et où M. Belle et ses agents m'aideraient à lui barrer le passage. Et plus j'y songe et plus je me consulte, plus je suis convaincu que c'est le seul moyen à adopter. Avec les chars et *steamers*, et plusieurs agents actifs, il est facile de précéder, suivre, guetter et toujours identifier une cage qui va si lentement. Je me mettrai de la partie au besoin. Aussitôt saisie, il est facile d'obtenir un ordre de la Cour pour faire vendre la cage et en consigner

les deniers en Cour pour attendre le résultat du procès. Cette vente peut avoir lieu dans ce marché! À l'embouchure de la Kinongé, il n'y aurait point d'acheteur.

Avons eu oncle colonel Pierre à dîner et coucher. Il nous a semblé rajeuni, sans aucune trace de la maladie. Bon teint, bon œil, bonne tête, bonne langue. C'est encore une cure miraculeuse de M^{me} D^r Purgonne⁷⁹. Pauvre chère mère peut bien se vanter, lorsqu'elle peut nous montrer des résultats aussi positifs.

M^{lle} Augustine a hier montré ses deux premières dents, sans aucun malaise qui les fit pressentir. Marie écrit un mot à Azélie rapport à la nièce de Basile Charlebois, etc.

Regrettons beaucoup qu'Ézilda ne soit pas descendue avec curé Bourassa ou avec oncle Pierre. Nous ne lui pardonnons point. Il faut encore la presser de venir faire carême avec nous. Oncle dit qu'elle se fatigue trop à sa cuisine.

Je ne vois que Francisco qui veuille prendre la pauvre maison Bonsecours. Je pense qu'il faudra que je la lui donne.

Les gens de Saint-André qui vous disent que le grand lac Simon passe au nord, vers le centre de la seigneurie, se trompent et vous trompent. Mais ils le confondent avec le petit lac (assez grand), qui forme la source de notre petite rivière Rouge, branche Est de la rivière Petite-Nation dans le *township* de Suffolk. J'aimerais à le visiter.

Les graines de fleurs ne sont pas encore étalées. Je vous les enverrai dans des lettres dès que je pourrai me les procurer. Je tiens le mémoire de M. Tainsh devant moi. Reçu hier le vôtre du 25, avec la traite de Tucker sur Mackenzie & cie que je présenterai demain. Vous me dites de mettre ces 197 \$ à Banque d'épargne. Ne les faut-il pas envoyer en mars à Lyon? Vous ne pouvez guère mettre de côté sans que ça ne s'écoule presque aussitôt. Je vais presser Appleton de nouveau de me donner son billet. Oh, à propos des maisons Jackson, trop tard pour les grandes. Les trois vendues à l'automne à sir George Simpson pour 1500 £ chacune. Les petites se louant mieux que les grandes, il n'est pas pressé de les vendre. Ne feriez-vous pas mieux d'en louer une d'abord, puis de ne l'acheter qu'après l'avoir essayée? D'autre côté, il y a plusieurs belles maisons neuves à vendre à Beaver Hall, c'est-à-dire entre Beaver Hall et la rue Sherbrooke. En voulez-vous? Si on ne la loue pas au printemps, il sera difficile d'en trouver à l'automne.

Marie et moi remercions bien chère maman de sa lettre du 20. Elle sait bien que ses bons conseils ne sont jamais perdus pour moi. Tel maître, tel valet, Dubois est un jésuite qui a cherché à vous tromper et vous toucher, après m'avoir été très grossier. Ce mémoire a grossi et s'est doublé depuis deux ans. Je n'ai qu'une réponse à donner, poliment, à Fabre;

– Mon cher ami, voilà deux ou trois ans que l'on nous obsède de ce mémoire. Si vous voulez poursuivre, faites-le de suite, et que je mette fin de mon côté par le plaidoyer de prescription. La prescription absolue, fin de non-recevoir, sans serment ni rien, en vertu d'acte de 1850 à 54, qui prescrit tout compte quelconque datant de plus de cinq ans. L'acharnement de ces gens d'Église est admirable.

Sommes tous bien. Vous embrassons tendrement. Vous souhaitons au premier printemps. M. Westcott arrivera cette semaine. Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 19 mars 1859

Chers parents,

Notre correspondance est aussi languissante que la saison. L'on croirait que les routes défoncées engloutissent nos lettres au passage. De fait, les Cours m'ont tenu captif et fatigué. Il y a pourtant eu dans l'intervalle plusieurs événements à noter. La mort, un peu précipitée, de M. Bourret a été un coup terrible pour sa pauvre dame, qui ne voyait pas le danger et qui se flattait toujours de le voir se rétablir avec la belle saison. J'ai été aujourd'hui l'assermenter comme tutrice de ses enfants. D'après sa conversation et les conseils que lui ont donnés le notaire, M^e Labadie, et le juge Berthelot qui a pris vif intérêt à son sort, il pourrait se faire qu'elle resterait avec peu. On lui conseille de se mettre en état de renoncer à la succession, au besoin, les affaires paraissent obscures. Il serait endetté pour l'achat de son fief. Et c'est ce qui l'a tant tourmenté et chagriné depuis le jour qu'il s'est trouvé malade. Ils vont faire encan du ménage le mois prochain; et cherchent un petit logement.

Une veuve plus soudainement affligée encore est M^{me} Bruyère! Son mari, parti de Douvres par une nuit tempestueuse⁸⁰, a vu le vapeur qui le portait se briser sur la jetée de Calais. Débarqué dans une chaloupe de sauvetage, mouillé, transi de froid, saisi d'épouvante, il aurait fait quelques pas sur les quais de Calais et serait tombé mort dans la rue! Wilfred Masson, télégraphié, serait de suite accouru de Paris recueillir son cadavre.

Pourquoi ajouter encore à ces tristes nouvelles? Je trouvai à la poste aujourd'hui une lettre de M^{me} Beach à Azélie, que je lui portai aussitôt et qu'elle me communiqua. M^{me} Beach exprime sa surprise, d'après lettres récentes de père et d'Azélie, que nous soyons encore dans l'ignorance de la mort de M. Allan. Elle nous avait adressé des gazettes contenant son décès, à Montebello, à Bellerive et à Saint-Hyacinthe. Nulle n'est parvenue! La rumeur n'était donc que trop vraie. Il n'y avait qu'un mois qu'il s'était construit un charmant cottage à Irvington, sur l'Hudson, à un mille de la résidence de Washington Irving, «Sunnyside», et qu'il y était pour passer l'été avec sa femme et une petite fille de 8 mois «Daisy», à ce «Daisy Cottage», lorsqu'il tomba malade. Un mois après, le 8 août, il expirait d'engorgement du foie et débilité générale. Fanny et son enfant passent l'hiver chez M^{me} Porter. Au printemps, Fanny emmènera sa mère et M^{me} Beach passer l'été avec elle et sa petite à ce cottage, où ils nous invitent tous à les aller voir, ne pouvant eux-mêmes venir nous voir. M^{me} Beach souffre toujours l'injustice des parents de son mari. James, sa femme et un enfant sont en visite chez eux. William et sa famille en parfaite santé. Notre pauvre M. Flagg, devenu aveugle par cataracte, a subi l'opération sur un œil, qu'il a perdu complètement par le non-succès de l'opération. Il se prépare en tremblant à subir l'essai sur le dernier espoir de l'autre œil. Encouragée par les flatteries de papa, cette pauvre M^{me} Beach cherche à chasser ses ennuis par des essais de poésie et parle d'un poème entier qu'elle aurait complété. Voilà bien des nouvelles mauvaises à accumuler dans une seule lettre, et je cherche de tous côtés quelques compensations meilleures. En tournant sur l'horizon politique, j'ai peine à n'y rien voir qui puisse faire digression agréable. À part de quelques actes isolés de courage

et d'indépendance des juges, un barreau, qui protestent contre les outrages à la constitution et à la justice. Le pouvoir n'en semble pas moins cautionner, triomphant dans sa carrière de despotisme et de corruption. Quelle infamie que l'échantillon d'un gouverneur anglais qui, non content d'un salaire et accessoires qui ne peuvent se monter à moins de 40 000 \$, demande encore au trésorier de cette pauvre colonie une pitance de 60 \$ pour faire imprimer les cartes de visite de sa lady Head!

Il n'y a qu'un point qui brille un peu. Encore! Faut-il espérer la régénération et la liberté de l'Italie de l'ambition d'un usurpateur et d'un tyran qui voudrait singer son oncle en tout, et faire comme lui « sa campagne d'Italie » et son « royaume d'Italie »? C'est bien se donner au diable, que d'appeler un pareil libérateur.

Merritt demande le Zollverein, l'union douanière avec les États-Unis, en protestant de son horreur pour toute union politique avec ses infâmes républicains! Quels polichinelles d'hommes-État le Canada n'invente-t-il pas!

Francisco, ébloui par le Capitole d'Ottawa, s'est sauvé de Montréal, traqué par ses créanciers, et s'est réfugié dans votre ville où il attend la législature et l'exécutif. Compain hésite. Dans l'intervalle, je [me] crois presque assuré d'un excellent locataire, un jeune Canadien très intelligent et très industriel, qui fait d'excellentes affaires comme marchand-épicer, propriétaire de l'arène de Mile End, marchand de chevaux, propriétaire de maisons, qui veut ajouter à toutes ces entreprises celle de maître de pension! Il ferait rouler les quilles derrière son magasin d'épicerie, et dans le haut logerait sa famille qui prendrait à son tour soin de pensionnaires. Il me donnerait 500 \$ la première année, 600 \$ les quatre années suivantes. Il se nomme Jean-Baptiste Émond et doit me voir définitivement mardi. Il m'est bien recommandé, même par des dévots de tempérance. S'il fait boire les autres, il ne boit pas lui-même. Sa physionomie est certainement en sa faveur. Je prendrai toutes les précautions des paiements d'avance, et il fera toutes réparations, etc.

Vous aurez enfin revu Thivierge, depuis son excursion à Montréal. Il vous aura fidèlement répété tout ce que je lui disais. Il est prêt (comme il est capable?) de se dévouer et ses hommes à la garde et poursuite de mes brigands et de leur butin. Entretenez bien et souvent ses bonnes résolutions. Assurez-vous d'un ou deux autres agents, plus capables encore que lui de suivre et d'identifier et cage et équipement. Tenez-moi bien au courant des progrès de l'exploitation, et de ce qu'on en dit.

Nous voilà au milieu de la tempête équinoxiale. Il fait tous les temps tour à tour. Les traverses devant Montréal sont mauvaises, presque rompues. Avons eu tant de dégel et de pluie et soleil, que l'on s'attend à l'ouverture prochaine de la navigation.

Pauvre Émery est à Montréal depuis huit jours, fatigué et malade. Il parle pourtant de remonter lundi ou mardi. Sa famille est rétablie. À Saint-Hyacinthe, tout le monde est en santé. Casimir Dessaulles et sa dame sont venus aux bals d'assemblée pendant l'hiver. Leur garçon est fort et robuste. Plus heureux sous ce rapport que Dessaulles, dont la petite Caroline est délicate.

J'inclus dans la présente, et répéterai la chose, quelques graines de la seule *squash* qui soit parfaite, tant pour manger verte pendant l'été, que pour consommer mûre à l'hiver. Elle ne demande point de beurre, tant riche elle est. N'en semez point d'autres pour ne pas en perdre

de suite la pureté. Semez en pots sur couche chaude. De même des melons. Vous êtes convenu, je crois, que ce petit melon vert était le seul à cultiver en ce pays. Il dégénère de suite si on en pousse d'autre espèce dans le même jardin. La *squash* dont je parle plus haut est la petite graine. J'ajoute quelques (grosses) graines d'une autre espèce, excellente aussi, mais qui est d'été plutôt que d'hiver. Si vous semez l'une dans le grand jardin, il faudrait semer l'autre près le cottage du jardinier, pour qu'abeilles et vents n'en puissent mêler les pollens.

Sommes en bonne santé, vous souhaitant même bonheur. M. Westcott et Marie vous embrassent. M. Westcott voudrait nous quitter cette semaine. Azélie n'a pu le venir voir une seule fois en trois semaines! M. Bourassa est revenu d'Acadie.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Sommes sans cocher depuis huit jours, en ayant chassé deux, coup sur coup, pour ivrognerie! Que de misères ces domestiques nous font!

La bonne d'Azélie a eu tant peur de les quitter qu'elle n'a plus d'attaques de son mal!



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 3 avril 1859

Chers parents,

Le logis est dégarni, la mère et les enfants ont de l'ennui, quand l'excellent «grand-pa» n'y est plus. Il nous a quittés jeudi, à grands regrets de part et d'autre, par la voie facile et sûre de Caughnawaga. Et néanmoins, l'on est inquiet et l'on se chagrine parce que la lettre qu'il devait nous adresser de Burlington n'est pas venue. Elle n'arrivera maintenant que mardi matin avec celle directe de Saratoga. Marie ne peut jamais se réconcilier à ces séparations et voudrait bien que son père se décidât à venir demeurer à Bellerive. Il aime très naturellement son pays, beaucoup mieux que « ce Canada », mais l'amour de son enfant, qui semble s'accroître et se multiplier pour ses petits-enfants, pourrait bien finir par triompher. Il me semble que lorsque les familles le peuvent (hélas, combien peu ont cette bonne fortune!), elles devraient chercher à se grouper ensemble, au lieu de se fuir et disperser vers tous les points du globe. Il en est ainsi de M. Westcott, et de vous. Que pour la plus grande partie de l'année, tout au moins, nous nous trouvions tous réunis, l'hiver à Montréal, l'été à Saratoga ou Montebello alternativement, tous, tous ensemble!

Je suis enfin sorti d'inquiétude par rapport à la maison Bonsecours, ayant signé le bail⁸¹ avec M. Jean-Baptiste Émond, qui la prend pour un an @ 500 \$, ou pour cinq ans @ 400 \$ la première et 600 \$ chaque année subséquente. Il va tout y réparer. Fera magasin d'épicerie dans le bas, pension dans le haut. J'ai annexé au bail un inventaire du jeu de quilles et des becs à gaz, etc., que je lui loue avec la maison mais qui n'ont pas l'habitude d'y rester, étant considérés comme meubles enlevables par chaque locataire, contrairement à nos anciennes coutumes qui changent en faveur des locataires, la classe commerciale et la plus nombreuse et influente, aux dépens de la petite classe jalouée et suspecte des propriétaires, dans notre société nouvelle.

Azélie vous a d'abord envoyé un peu de graines d'oiseaux. J'en ai envoyé une lb depuis. Laporte est commode pour cela, puisqu'il n'en coûte que deux sous l'once. Je vais ainsi vous adresser des graines de fleurs; celles de melons, je puis vous [les] recommander comme les meilleures possibles.

Le printemps est précoce, mais il n'est pas chaud, langoureux plutôt; c'est mieux qu'une chaleur qui ferait bourgeonner les arbres fruitiers prématurément. Avez-vous encore de la glace sur l'Ottawa? Quand marcheront vos vapeurs? La débâcle s'est faite devant Montréal bien tranquillement, sans encombre et sans inondation. Il ne reste que de larges battures sur les grèves. Le chenail est large et parfaitement libre. Il semble ouvert jusqu'à Varennes, et les vapeurs devraient nous arriver de leurs quartiers d'hiver à Boucherville.

Nous avons hâte de vous voir descendre tous trois de Montebello. Arrivez vite. Azélie parle de quitter sa pension la semaine prochaine, fin de son mois de loyer, pour aller faire une longue visite à Saint-Hyacinthe. Marie l'a invitée à descendre à Bellerive à son retour de cette visite.

L'on disait au Palais hier que le district d'Ottawa était enfin gratifié d'une justice complète. Le protonotaire Lafontaine était promu et fait juge. M. Driscoll, avocat de Montréal, le remplaçait au greffe. Il y a un précédent greffier fait juge : notre juge en chef Reid avait été d'abord protonotaire.

Que dit votre vieil ami, M. Besserer, du siège du gouvernement? Est-il bien certain de l'avoir? Y a-t-on commencé les travaux?

Mais voilà que l'on dit que vous l'allez perdre par la révolution qui va rompre l'Union et annexer le Haut-Canada aux États-Unis. Il y a toutes sortes de sourdes rumeurs d'un mécontentement très profond, et plus caché qu'il n'appert dans la presse et dans l'enceinte du Parlement. Un indice officiel, intéressant à suivre, sont les résolutions proposées par les honorables Morris et Merritt, le premier dans le Sénat, le second dans l'Assemblée. Tout le monde finira peut-être par croire ce que vous leur disiez il y a dix ans : que « le gouvernement responsable n'était qu'un leurre et une déception ». Le Canada multiplie ses prophètes : il finira peut-être par les comprendre et les croire. Pourvu que son intelligence se développe assez vite pour que les brigands n'aient pas encore pu trouver le fond de son trésor, lorsqu'il s'éveillera!

Sommes en parfaite santé à l'exception des « chaboulures⁸² », comme nous les appelions jadis, qui tourmentent autant le Papineau d'aujourd'hui qu'elles tourmentaient anciennement son père. Elles l'éveillent quelquefois, la nuit, et le fatiguent beaucoup le jour. Ne savons trop qu'y faire, n'en sachant la cause. Donnons tour à tour «Gregory's mixture» et soufre dans mélasse. Avions coutume de les attribuer à sa dentition. Elle est suspendue, et néanmoins les éruptions continuent. Ella a déjà une dent de devant percée, qui cherche à chasser les dents de lait.

Pauvre Augustine la bonne a souffert d'un gros rhume. Est bien mieux.

Adieu, chers parents. Impatients de vous voir arriver. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Chers parents,

Les grands travaux de jardinage ont commencé avec vigueur et grande force de bras. L'on ferme les livres, pour pratiquer pendant les six prochains mois tout ce que l'on a étudié et appris pendant les mois d'hiver. S'ensuit que la main, tremblante de ses efforts de la journée, laisse tomber la plume à la veillée, et que le sommeil nous domine. Que la correspondance en souffrira beaucoup.

Mais si je suis bref ce soir, ce n'est pas le sommeil qui en est cause. Je suis au contraire trop bien éveillé. J'ai cinq ou six lettres à écrire, et presque autant de procès à aviser! Spoliations privés, spoliations publiques, il en foisonne. Et il faut faire face à toutes à la fois.

Deux vauriens de cochers me désertent en trois semaines. Et il faut en chercher d'autres. En même temps, un paon et presque tous mes charmants pigeons de prix me sont volés. Toute la police est aux aguets et plusieurs fois m'ont appelé à confronter des suspects. Puis des sous-entrepreneurs me poursuivent en Cour de circuit : procès à vider. Puis les grands voleurs sur l'Ottawa demandant immédiate attention, d'après la vôtre du 8 reçue hier. Je vais y répondre. Puis les voleurs, plus grands encore, à Toronto, nous menacent de nouveau.

Hier, je reçois lettre pressée et alarmée de Dessaulles, qui crie aux seigneurs : « Assemblez-vous, et pétitionnez le Sénat; nous tâcherons d'arrêter le torrent. »

Cartier a enfin présenté ses fameuses résolutions (fameuses elles seront!) pour le rachat des lods et ventes. Eh bien, devinez! Laissés à la merci des censitaires, ces derniers, les riches surtout, vous auraient bientôt, quoique peu à peu, payé le capital en rachetant leurs constituts. Aujourd'hui, le « gouvernement responsable » et paternel se charge de ces constituts au profit des censitaires, et s'engage à en payer la rente semi-annuellement aux seigneurs, à perpétuité. Mais lorsque le seigneur voudra son capital, il proposera au gouvernement le rachat, et ce bon gouvernement promet d'avance à tous les seigneurs de consentir à ce rachat toutes les fois qu'il en sera remis, au faible escompte toutefois de 25 %. Oui! lorsque le gouvernement rachètera ces constituts, il s'engage d'avance à vous donner 75 % de votre capital «in full satisfaction of such rents forever»! Et voilà! Avez maintenant, messieurs les seigneurs!

Revenons à nos moutons, la bergerie de l'Ottawa. Je vous ai déjà dit, je crois, que les tribunaux d'une province (haute ou basse, est ou ouest) avaient maintenant juridiction d'assignation dans l'une et l'autre section. Ainsi donc, j'appelle et Taylor et Cross devant la Cour supérieure à Montréal. Bon. J'y vais voir de suite. De votre côté, outre Thivierge et ses hommes qui doivent relever garde jour et nuit incessamment, appelez Gareau à vous fournir sa quote-part d'hommes habiles et habitués au service des cages et à leur identification, pour aider à Thivierge à la garde et surveillance incessantes, depuis le moment que les morceaux tous comptés à la passe chez Thivierge seront encagés au *boom* jusqu'au moment où ils tomberont (cage) entre les mains du shérif de Montréal ou députés aux frontières de notre district.

Je vais engager d'habiles huissiers que je vais vous dépêcher pour s'aboucher d'abord avec vous et vos gardiens Thivierge et consorts; pour ensuite se tenir à l'écart jusqu'au moment où

l'on entrera dans le piège. Va sans dire que tout ceci demande beaucoup de discrétion et de silence. Ayez de vifs et sûrs messagers pour courir au bureau du télégraphe à Hawkesbury m'avertir à chaque pas ou mouvement important, et vous en rapporter mes réponses. Vous sentez bien que pour une affaire de 3 000 \$, il n'y a pas à ménager les sous. Il faut que tout marche et bien, et à quelque prix que ce soit, dussions-nous en perdre la moitié. Ce procès fera époque, et leçon à d'autres.

Mais encore, Taylor va dans l'intervalle se présenter chez vous avec des offres. Je vous prie de lui répondre en deux mots :

– Vous avez fait ces bois chez mon fils et malgré ses défenses; je ne suis que son agent, mais nullement autorisé à transiger avec vous aujourd'hui. Mon fils est lésé et mécontent, et c'est avec lui, et lui seul, que vous pouvez vous arranger. Allez le voir si vous voulez. En attendant, si vous le désirez, je vais envoyer mesurer le bois, et je ferai rapport de sa quantité à mon fils.

Il ne pourra guère, ainsi posé, se refuser au mesurage du bois. Envoyez-y deux mesureurs au moins et témoin, et qui fassent rapport ou calcul écrit. Puis tenez-moi au courant, jour par jour, outre la voie du télégraphe, lorsqu'ils partiront, ou s'ils vendaient. J'engage d'habiles avocats, habitués à ce genre d'affaires, MacKay et Austin.

De suite : les noms de baptême de Boyer et Séguin? et de tous autres qui descendront la cage? C'est entre leurs mains que l'on saisira, et ergo il les faut associer à Taylor et à Cross dans le bref et l'instance!

Voulez-vous encore une affaire? 150 pieds de mon quai ébranlés, tordus, enfoncés. Demain, notification et protêt à l'entrepreneur Larivière qu'il l'a garanti contre les glaces.

Avec toute cette besogne à arranger, m'excusez-vous de ne rien ajouter, sinon que tous sommes en parfaite santé, vous appelant à grands cris dès l'affaire Taylor expédiée.

Et dites ce que vous conseillez aux seigneurs!

Je voudrais écrire à M^{mes} Beach et Allan. Forcé d'ajourner encore.

Terme de circuit demain! Je ne dis donc pas un mot de politique, où il y a pourtant tant à dire! Adieu, chers parents. Vous embrassons de tout notre cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Azélie va à Saint-Hyacinthe demain. Les vapeurs courent ici. J[e m]'informerais de ceux d'Ottawa.



À Sébastien Clément-Larivière

Bellerive, 11 avril 1859

Mon cher Monsieur,

Je regrette beaucoup d'avoir à vous annoncer que votre quai, garanti contre l'effet des glaces, n'a pu leur résister; et que l'extrémité voisine du terrain de M. Logan, et qui fut la première faite par vous, a considérablement souffert dans une longueur de 100 à 150 pieds. Aussitôt que la baisse de l'eau et des glaces m'a permis d'y descendre, je suis allé samedi avec des témoins⁸³ constater l'état du quai. Et je vous prie de venir en faire autant le plus tôt qu'il vous sera possible, et avant que l'eau ne remonte, afin d'aviser à y remédier.

Votre serviteur.

L.J.A. Papineau



À son père

En Cour, mardi 12 avril 1859

Mon cher père,

J'ai répondu dimanche à votre lettre du 8, qui m'annonçait que la cage devait partir hier. J'ai couru de suite à la besogne, fait les affidavits, donné les cautionnements, sorti les brevets, enfin tout est en règle. Les officiers du shérif seront aux aguets avant 24 heures.

Mais je vous dépêche de suite, cette après-midi, un M. Édouard Trépanier, beau-frère de M. Montferrand, qui a depuis une quinzaine d'années fait l'office de guide et conducteur de cages avec M. Montferrand et qui est par conséquent très habile et fiable, et capable de reconnaître et identifier une cage entre mille, comme je reconnaitrais mes chevaux entre mille équipages roulant sur le pavé. Je lui donne un mot d'introduction pour vous, bref, en cas il fût perdu, mais suffisant pour vous satisfaire, et signé « Papineau ». J'espère qu'il aura le temps de se rendre jusque chez vous (où il espère arriver demain soir, malgré mauvais temps, mauvais chemins) parce qu'il est très intéressant qu'il y fasse la connaissance de Thivierge et des autres surveillants qui doivent suivre la cage, et qu'il s'entende avec eux sur leur tactique et leur rendez-vous. En cas toutefois que la cage ne soit déjà en route, il s'en va droit à Carillon (où il tâchera d'emprunter un canot d'écorce de M. Montmarquet ou autre, pour redescendre) et d'où il continuera à remonter en battant la route pour y rencontrer et la cage et mes gens : ce qui sera difficile pour lui et qu'ils pourraient se croiser. J'espère donc encore beaucoup (et désire) qu'il ira jusque chez vous avant le départ, et que ce dernier aura été retardé par le mauvais temps qu'il fait!

Il est essentiel que vous ayez engagé assez de gens sûrs et fiables avec Thivierge, pour qu'en même temps qu'ils n'effraient pas et n'éventent pas la surveillance par leur nombre, ils puissent ne jamais perdre de vue le total du bois un seul instant, depuis la sortie de la Kinongé jusqu'à la rencontre du shérif, c'est-à-dire que dans le Long-Sault surtout, où la cage sera divisée en trois *cribs* probablement, deux témoins ensemble pour chaque *crib* les suivent pas à pas, à vue sans

être vus. Vous comprenez parfaitement que s'ils rencontrent deux ou trois autres cages dans le Long-Sault, et que nous perdions, un seul instant, vue de toutes ou une des parties de la nôtre, nous perdons l'identité, et nous perdons notre cause! La seule difficulté, et elle est grande, est dans le Long-Sault : impressionnez bien cela à nos gens! Que ces derniers aient donc un ou deux canots d'écorce avec eux, pour descendre par le canal Grenville, chaque équipage vis-à-vis son *crib*. Puis, de Carillon, ils suivront tous ensemble dans un seul canot à distance (n'être pas vus! mais voir toujours!) pendant que Trépanier marchera en avant dans son canot, pour prévenir le shérif au lieu convenu.

J'ai donné à M. Édouard Trépanier 12 \$ a/c. Je vous prie de lui en donner autant pour redescendre, ou même plus s'il en a besoin. Je l'ai engagé à raison de 2 \$ par jour tant qu'il sera dans mon emploi, outre ses frais de route. De son côté, il se nourrit à ses frais. Il vous expliquera (ce que je n'aime pas à confier à lettre en cas qu'elle ne s'écarte) les arrangements du shérif pour la saisie, et le lieu probable.

Le cousin intime de chère Marie, qui demeura longtemps chez M. Westcott, M. James H. Westcott, marié à une fille du juge Warren, de Saratoga, jeune marchand riche à New York (et qui m'avait bien aidé dans ma correspondance avec M^{lle} Westcott. Entre nous!) est mort de typhus en quelques jours. Grand chagrin.

Autre mort presque subite : Charles Roy! Il y a donc autant de jeunes que de vieux qui partent. Mais qu'elles sont nombreuses les morts, parmi nos connaissances, depuis un an ou deux, tant aux États qu'au Canada!

M. M^{me}, M^{lle} Bourassa, M^{me} Laframboise, partis hier pour Saint-Hyacinthe. Traversés à Longueuil par le vapeur du Grand Tronc. Navigation du Saint-Laurent parfaitement commencée, vapeurs et voiliers.

J'apprends à l'instant que le lac des Deux-Montagnes tenait encore hier, ce qui donne temps à Trépanier de monter jusque chez vous.

Le *Lady Simpson* espère marcher jeudi ou vendredi. Va sans dire qu'ils s'attendent par conséquent à connexion⁸⁴ avec votre chemin de fer et le *Phœnix*. Nous nous verrons la semaine prochaine.

Il m'a fallu avancer une centaine \$ au shérif, outre un cautionnement de 800 £ contre une saisie illégale! Adieu. Écrivez et télégraphiez tous les jours. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



L'hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.
Pressée

En Cour, jeudi 14 avril 1859

Cher papa,

Je reçois à l'instant une lettre de vous datée du 13 (hier) et timbrée par l'habile maître de poste Major « 14 » (ce matin) et néanmoins la lettre a dû partir hier matin au plus tard; et néanmoins, elle ne dit rien de ma lettre de dimanche qui montrait que je ne perdais pas un instant à anticiper les événements que vous m'annonciez comme déjà accomplis, quoiqu'ils ne le fussent pas encore, et sur quelles assertions je guide et mets en campagne tout un petit régiment de gendarmes!

Et néanmoins, dans cette lettre d'hier vous vous plaignez de mes procrastinations! Vous me disiez que tout le bois était rendu et engagé à l'embouchure de la Kinongé, et partirait lundi ou mardi dernier! Maintenant et s'ils ne doivent partir que la « semaine prochaine », d'après cette dernière lettre, voilà une dizaine de £ bien inutilement jetés à l'eau. Ce que je redoute, c'est que le shérif n'apprenne l'état véritable et ne rappelle ses officiers, stationnés tant d'avance à Sainte-Anne (Bout de l'Île).

Enfin, Trépanier est rendu chez vous et je n'ai pas besoin d'ajouter à mes lettres de dimanche et de mardi, pour vous convaincre que Thivierge et un homme additionnel, pour suivre et identifier le bois jusqu'ici, serait tout perdre et tout sacrifier (*sic*). J'ai établi tout mon plan après consulte et entente avec des hommes de loi et d'affaires, plus entendus et que vous et que moi, et rien de ce que j'ai demandé n'est de trop dans une cause si difficile et si délicate, et où il est si essentiel de rompre effectivement un très mauvais marché.

Le lac des Deux-Montagnes n'est pas libre, et par conséquent, la cage fût-elle partie, elle serait arrêtée en route pendant plusieurs jours encore. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

L'hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.

Bellerive, dimanche 17 avril 1859

Chers parents,

Je reçois lettre de papa de vendredi matin le 15. Je suis bien étonné que Trépanier ne soit pas encore arrivé chez vous à cette date! Je me confiais surtout à lui pour bien conduire cette affaire; s'il me fait défaut, il faudrait que j'y aille moi-même la semaine prochaine. J'attendrai donc avec une impatience fiévreuse votre lettre d'aujourd'hui. Vous ajouterez à l'amertume d'une perte de plusieurs centaines de louis, par des reproches sans cesse répétés que votre plan de saisie dans la forêt par le shérif d'Ottawa aurait été mieux. Oui, sans doute, la seule

objection, c'est 1° que pas un avocat ne voulait y aller ni s'en charger; 2° que les frais, qui dans cette juridiction et en amenant le bois au plus cher et avantageux marché, vont néanmoins absorber peut-être la moitié de la valeur de ce bois; vous l'aurait laissé *in toto* et sans valeur, à pourrir dans la forêt, avec la consolation additionnelle de payer en sus de notre poche la totalité des énormes frais qui, dans ma thèse, seront au moins payés par les pilleurs. Il m'est absolument impossible de voir autrement que je n'ai vu.

Maintenant s'il fallait perdre le tout, faute de six hommes dans tout votre domaine assez capables et assez fiables pour suivre une cage pendant une couple de semaines, alors il faudrait autant renoncer à toute votre propriété et l'abandonner au premier vagabond venu à qui il plairait de vous piller. Dites à Thivierge (s'il le faut) qu'il est dans cette affaire plus intéressé encore que moi, qu'il y est témoin, et sa gang plus compétents que tous autres, et que s'il manque à la parole qu'il m'a donnée, il y a déjà longtemps et plusieurs fois, longtemps avant son contrat de sciage à Terrebonne, qu'il se rappelle que son contrat avec moi est le premier et le plus essentiel; et que s'il me fait défaut aujourd'hui, je ne lui ferai pas défaut, moi, et qu'il aura à me rendre compte de suite de son bail et de son moulin! Que ce ne sera pas une vaine menace. C'est par trop absurde et ridicule!

On dit que le *Lady Simpson* marchera demain. Le lac est-il libre? Je ne le saurai que demain. J'étais malade hier; en remède aujourd'hui, et je n'ai pu aller à la ville.

De Carillon, mes gens pourront me télégraphier par l'entremise de M. Montmarquet qui, sur un mot de vous, se prêterait probablement à nous aider.

Nous avons du bien mauvais temps depuis une quinzaine. Néanmoins, ce temps froid et sombre vaut mieux que de la chaleur et de la sécheresse qui feraient partir la végétation prématurément. J'ai demandé des arbres fruitiers, poires surtout, de Plattsburgh, qui sont en retard.

Une grive (*robin*) qui nous charmait de son chant, l'an dernier, nous est revenue depuis deux jours. Et nous avons cru apercevoir des hirondelles. Si ces dernières arrivent, nous n'aurons plus de gelées.

Bourassa a veillé avec nous vendredi. Et s'est rendu à Saint-Hyacinthe hier pour y passer le dimanche en famille.

Votre locataire Émond fait des merveilles à la maison Bonsecours. Sa femme même y travaille. Tout est peinturé et tapissé à neuf, hors le grand salon dont il ne changera pas le papier comme de raison. Je crois que nous serons contents de lui.

M. et M^{me} Westcott sont allés à Boston, via New York, faire visite à M^{me} Cushing qui va quitter l'Athènes américaine au printemps, pour venir demeurer avec sa sœur à Saratoga.

Nous avons signé des pétitions aux trois branches et, en protestant contre les résolutions Cartier, en avons profité pour demander d'être remis dans le droit naturel et constitutionnel d'en appeler des commissaires législatifs aux tribunaux ordinaires, la Cour de la reine (*Queen's Bench*). J'ai signé sans voir les seigneurs, qui s'étaient réunis au bureau de Laflamme, mais j'étais en Cour.

Je voudrais trouver un moment de loisir pour écrire aux dames Porter. Je ne sais si je le pourrai.

Ella et Papineau sont très bien, assez bons, prenant leurs leçons d'écriture, lecture, peinture, broderie. Tout ce que fait sœur, le frère est tenu de l'essayer. Adieu, chers parents. Au plaisir de vous revoir. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 24 avril 1859

Cher papa,

Je reçois simultanément ce matin vos deux lettres du 22 et du 23, incluant celles de MacKay et Taylor, Gareau et Auguste. Je ne puis que répéter en hâte et instance de n'avoir pas un mot d'écriture ni de compromis (pas même pourparlers) avec ces fripons, qui, tout en se montrant de leurs consultes d'avocats, sentent évidemment que le jour de comptabilité arrive après s'en être moqués tout l'hiver. Sans entrer dans d'inutiles et compromettantes discussions avec eux, où vous vous emporterez les uns et les autres à des querelles et injures, ou à des admissions dangereuses, dites-leur (devant deux témoins) péremptoirement que vous n'avez rien à leur dire, qu'ils aillent trouver le propriétaire qui seul se réserve de régler cette affaire. Cela les décidera le plus tôt à descendre à Montréal, avec leur cage, où je les attends.

Après saisie, et sommation à ces fripons devant la Cour supérieure, il sera temps et opportun de régler, et de faire des compromis ou de poursuivre à outrance suivant les circonstances. Je serai alors maître de la situation.

Vos arrangements semblent maintenant complets et judicieux. Deux canaux, trois hommes dans chacun. Surveillance continue. Le plus tôt ils descendront, le mieux. Les guetterons toujours à la Pointe du fort Senneville, à Sainte-Anne et à Sainte-Geneviève, suivant les circonstances. Que Trépanier s'en tienne à ses instructions pour rencontrer le député shérif. Au premier point d'abord.

Votre lettre du 18, arrivée et timbrée à Montréal le 19, avait été jetée de côté puis retimbrée à Montréal et à moi livrée que le 22. J'ai de nouveau menacé l'habile maître de poste Meilleur et employés, de poursuites légales pour leurs négligences. C'en est dégoûtant et dangereux en ce moment pour nous. En cas d'erreur, ôtez-leur toute excuse, en omettant les mots «Bellerive» de l'adresse de vos lettres.

Ella, enchantée de la lettre de sa tante, l'en remercie et se réjouit à la pensée de la revoir bientôt avec son cher pépé, puis sa chère mémé.

On dit que le bill Cartier va passer même dans le Sénat, et par conséquent il n'y aura pas de capital à toucher de longtemps. Bien heureux si les semestres d'intérêts ne viennent pas à faillir plus tard! La Province devenant banqueroute, après la décharge absolue des censitaires, l'on vous payerait avec les assignats!

M. et M^{me} Wescott à Boston.

Auguste, après tout, est correct dans son avis à Gareau. C'est la loi, et les tribunaux sont très stricts dans les questions de dommages et saisies. Gareau doit, comme dit Auguste, s'en rapporter au résultat de mon procès.

Affreux nord-est hier. Calme aujourd'hui, et les nuages se brisant. Je comprends que la malle journalière est rétablie? J'envoie ceci par le retour du cocher qui va chercher Marie à l'église. Adieu, chers parents. À notre prochaine réunion. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



L'hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.

Bellerive, jeudi soir 28 avril 1859

Cher papa,

Reçue votre lettre d'hier, annonçant le départ probable pour samedi. C'est ce qu'a dit Taylor. N'est-ce pas une ruse, pour nous jeter hors vos gardes, et partir demain, vendredi? Guettez jour et nuit maintenant. Et écrivez tous les jours.

Mes gens ici seront aux aguets, et même s'ils cherchaient à traverser notre district pendant le saint jour du dimanche (soupçon qui me frappe), nous serons prêts pour cette éventualité même.

Un jour ou deux après leur départ, vous prendrez le vôtre avec chère Ézilda. Que nous avons hâte de vous voir tous trois!

Ayez la bonté de m'apporter un panier à champagne de cette charmante mousse à bordures (*rock plant*) que Carroll vous avait portée et qui, me dit-il, n'est plus nulle part à Montréal; que j'admire immensément et dont je voudrais garnir toutes mes bordures, outre celle de l'avenue que j'ai garnie l'an dernier. Carroll aura votre buis prêt pour la semaine prochaine.

Adieu, chers parents. Vous embrassons tendrement. Au revoir. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À Calixte Dupras⁸⁵
rue Sainte-Marie
Montréal

Bellerive, mercredi 4 mai 1859

Monsieur,

Je vous notifie qu'un arpenteur juré, M. Regnaud, sera sur les lieux demain matin à neuf heures et demie, pour chaîner et marquer la ligne entre votre terrain et le mien.

Votre serviteur.

L.J.A. Papineau



The birds have fled, carrying away my nest. It would be quicker for me to follow to l'Original, and issue process there at once. But I repose more faith upon my Montreal advice, in Messrs Lewis and Pinhey and Ottawa procedure, than in local barristers and local influences. Pray therefore enter into immediate personal communication with those gentlemen to issue replevin or whatever other safest and most expeditious process the laws of Upper Canada allow for justice. I take it that the common law of Lower Canada will govern the case, as the right of action arose in the lower province, altho the procedure and pleadings will be governed by those of Upper Canada where the seizure is to take place. Explain to them, however, how far there may be a color of title in one of the defendants, thus : three years ago, my father as my agent gave a slip of paper in his own handwriting and signature to Alex Taylor, in almost these words : «Mr. Alex Taylor has permission to cut square pine timber on the eastern half of the unconceded lands of the franc-allevu Papineau, at the rate of ten dollars per thousand feet stumpage. Dated, etc.». Notice : that this informal permit was personal to Taylor, not transferable therefore; was not exclusive of others; and was unlimited as to duration (*De là tout le trouble*). Well understood, however, between Taylor and both father and me, that it was for the next winter only : so well indeed, that it was thus annually, verbally renewed on Taylor own personal application to us both. When same application was made last september, it was peremptorily refused by father (in paying stumpage in the spring he had promised not to renew it!). Taylor then came to Montreal to make it to me directly; was again peremptorily refused. Then he turns round going and says : «Your father's permit of three years ago, I will have registered, and it will be good for 20 years. I can smock you both.» And thus he went and began immediate shanty.

On hearing which, I dispatched Notary Public MacKay, who duly notified the foreman of the shanty (Taylor absent), Thomas dit Tranchemontagne, to desist. You understand well that by Lower Canada laws, that protest would, and did, put an effective stop to the permit, supposing even that such permit could hold for more than one lumbering season. Thus is Taylor's case disposed of.

His brother in law, George Cross, who is supposed to be with someting the other resting, who never had the least connection with either father nor myself, but who for reason to them best known has assumed *de facto* Taylor's permit, has throughout been the real and ostensible *exploitateur* (operator). The shanty operations were all in his name, he hired the men, he imported and furnished all the provisions and cattle of the shanty, he paid the men, and all the timber is stamped with his initials «G.C.». He and all his servants and *employés* are clearly trespassers, without a shadow of title.

The reason of our refusal last year to allow Taylor the renewal of his permit, was his cutting much more timber than he originally had represented to us were his intentions, and principally because he quarrelled with and annoyed the other lumbers, and millwrights to whom I had given analogous permits. Messrs L. et P. will understand that my franc-allevu is an absolute fee simple in my hands, and that I have therefore the absolute disposal of the soil and its produce. And that whatever may be the rules or custom with regard to govern out

timber limits (which I ignore but which may have misled Taylor, Cross and al., as to their rights), those rules and custom can have no application to my private lands, of which I am the absolute owner, even more so than former seigneurial lands, and at liberty to dispose of absolutely, under the laws of Lower Canada and those that govern the free Allodium Tenure in all countries. There was not the shadow of lease of territory, as there is in Government limits where lumberers pay a trifling ground rent besides the stumpage.

And now, as to the procedure (anglice practices), I am totally in the dark. And must trust to your respectable barristers Messrs Lewis and Pinhey. The greatest difficulty seems to me to get up this heavy bond here. I suppose it could be done in Montreal, if absolutely required. Let me know immediately. It can be done within a few days, but it is very hard where process requires to issue in so many hours instead of days. Again as to the laws of replevin, how long and thro how many hands and *bona fide* purchasers can I follow my moveable property (a timber raft or parts of it)? No limits, in Lower Canada, as long as I can follow and identify the same. But how is it in Upper Canada? Let me know as soon as you have conferred with the gentlemen. By extraordinary exertions this next night (!) you may convey me their and your opinions and directions by tomorrow morning's boat *Phoenix* addressed to me in duplicate, here at Montreal in either place I may be tomorrow evening, as circumstances will develop this day. For there is a possibility as yet of their being overhauled before passing into Upper Canada, or of their having taken the Montreal channel and being caught there also. We stand on a tremendous tripod, and the enigma is as mysterious to me as those fables were to the virgins who stood a similar ordeal.



À Marie Westcott

Montebello, Monday noon May 9th 1859

Dearest Marie,

On reaching here, we found the raft gone as reported on Thursday, but (hélas!) stopped at the wharf at L'Original ever since to remain there until they can sell it or wait for my action. I am thus driven to a third suit, and this latter in Upper Canada where I am ignorant of law and practice both. I fortunately met the sheriff Treadwell and spoke to him, and he said he would speak to a lawyer to meet me this afternoon. I sent my Aylmer bailiff on to L'Original and, after visiting mother and dining, I am now going to start in a canoe with three men to hurry down to L'Original and have the raft seized there. Mother will hear from me this evening or tomorrow morning, perhaps, and add a few words before mailing this tomorrow morning!

Keep to enclosed drafts of letters that you will give me when I reach Montreal.



Communicate daily with my attorneys MacKay and A., and let them write care of to sheriff Treadwell, L'Original, anything they wish to communicate to my barristers, whoever they may be.



To [] Treadwell⁸⁶ Esq.
L'Original

Montebello, May 9th 1859

My dear Sir,

Will you allow me to trouble you with the request to hand over to my attornies, Messrs [], the enclosed authentic copy of my protest against Taylor & al., and my notification to them to desist from their trespass, as far back as last autumn.

Yours truly.

L.J.A. Papineau



À Marie Westcott

L'Original, Tuesday May 10th 1859

Chère Marie,

Left mother about 2 p.m., in large canoe and quick, with Landreville, Leroux (Rousson jr) and Denis. Met the *Phoenix* coming up with Aimond, who has left Aylmer officer Hodges here, with my two bark canoes and men. I reached here about 4 o'clock, found all my people, saw the raft ensconced comfortably in the bay of L'Original, close to shore, with 2 white tents thereon, and a few men watching my approach. It has been thus anchored since Friday morning. Landed not very far from it, «ascended to the Capitol», nay, the Court House, found there Mr. Hodges busily engaged with an attorney (Mr. O'Brian) he has retained, preparing the papers for another seizure. In about an hour, we proceeded to the beach, sheriff Treadwell, his deputies, myself and rest of my crews, in two canoes. On reaching the raft, found the guide and foreman Groulx, and the cook. Taylor «no where», Cross gone to Montreal, either to see and arrange with me, or to seek advice at laywers! Rather late for either operation. The sheriff displayed the Queen's writ, took the raft from Taylor & Cross' men, and gave it to me who immediately took possession thereof and put my own men on it for the night. Groulx and cook remaining on their own hook, «mean to stick by the raft till paid of their wages».

You see the difference between our process and theirs here. In Lower Canada, sheriff would have kept the prize until the Court adjudged it, either to them or to me. Here, on my giving the sheriff the heavy bond of 12 000 \$ to reproduce the raft, if adjudged to them, I am put into its immediate possession, with liberty to sell or keep it, or do what I please with it, under the action and writ of replevin. I am then put very much in the enviable position of the man who bought an elephant at auction!

Now I must wait for Taylor and Cross to deign to reappear, to put them my ultimatum of settling on my terms, which, if not agreed to, I must then either sell the raft here, or in Quebec, or wait patiently the judgment of Court of Queen's Bench of Upper Canada next October. This settlement may detain me another day or two. Show all this to my attornies MacKay and Austin at once. And let them recall Martin or other and suspend proceedings below (not discontinue them) forthwith. Forward the enclosed thro Cherrier (Adolphe).

I am going to write to mother, in case Cross' return this afternoon from Montreal detains me here another night. If he does not return, I will jump on the boat, and go and sleep at Montebello. There I will of course find letters from Montreal. You all should write daily, and call daily at P.O. @ ½ past 6 p.m. to 7. Love to all.

Yours ever.

u+7:1
C



À sa mère

Madame L.-J. Papineau
Montebello
Ottawa Co., C.E.

L'Original, mardi après-midi 10 mai 1859

Chère mère,

En arrivant ici, avons trouvé la cage, mais ni Taylor ni Cross. Le premier, chez lui à Grenville, nous a-t-on dit. Cross, parti du matin pour Montréal, soit pour m'y voir, soit pour se consulter. Avec le shérif Treadwell, avons de suite procédé à la saisie de la cage, que le shérif m'a remise en mains, et sur laquelle j'ai placé trois de mes hommes. Je voudrais bien renvoyer tout ce monde, mais je suis obligé de les retenir jusqu'à ce que j'aie vu mes défenseurs, et arrangé l'affaire avec eux ou avec la justice.

J'écris à Montréal ce matin. Faites-le de votre côté tous les jours.

Je crains de ne pouvoir partir pour Montréal avant jeudi. Adieu, chère mère, tout va bien. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello, C.E.

Bellerive, 16 mai 1859

Chers parents,

J'ai regretté beaucoup votre départ précipité avant mon retour. Avions tant à dire en échange, que les lettres ne peuvent remplir. Vous avez oublié les plants du Chicot, les graines de légumes, les pamphlets du *New England Farmer*, les oranges, etc.

Je vais, demain matin à 10 h, visiter les maisons Larose. Il demande beaucoup pour : 7000 \$ (!), et combien peu donnera-t-il pour votre terrain? Quant à acheter, c'est pourtant un projet favorable, s'il ne vous attrape pas sur les prix.

J'ai payé tout le monde pour le temps occupé à guetter et saisir ma cage; ainsi, qu'ils ne vous tourmentent pas à cet égard. Il y a exception pour Landreville, à qui je n'ai donné que le prix de tous les autres, 1 \$ par jour (quoiqu'il réclamât et dît que vous lui donniez 5/6 *per diem*).

Landreville, Lévis et Leroux (Rousson), 3½ jours. Taillefer jeune et Éthier, 10 jours. Thivierge et Hamel, 6 jours (ces deux, non payés; c'est à déduire du compte de Thivierge pour loyer du moulin). Stanislas Chalifoux, 7 jours. Trépanier va régler demain, c'est gros.

Aimond vous doit-il beaucoup? Il m'a demandé de lui envoyer un quart de lard.

Comme échantillon de bonne foi et de la confiance à reposer dans tout le monde : en revenant à la ville, Trépanier me dit ce qu'il avait tu, tant que je pouvais y voir et le confronter avec Thivierge. Que le jeudi soir que la cage quitte la Kinongé pour L'Orignal, nuit très obscure, pendant que lui et son canot suivent la cage à pas de loup, Thivierge s'arrêta avec le sien pour dormir (chez Chalifoux?) et n'arriva à L'Orignal que tard le lendemain matin!

Cross me disait, après l'arrangement, qu'il avait entendu dire que Thivierge cherchait à vendre son moulin, découragé de le continuer. Qu'en est-il? N'aviez-vous donné que 6 \$ à Trépanier?

Je tombe de sommeil sur ma feuille, qu'il faut envoyer pour la malle de demain matin. J'ai taillé et arrêté et attaché beaucoup de vignes aujourd'hui. Je suis très fatigué et je vais me coucher. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

En Cour, 19 mai 1859

Chers parents,

J'ai devant moi votre lettre du 17. L'engagé de Thivierge est aussi simple que lui, de n'avoir pas su demander les noms et domiciles des trois envahisseurs qui l'ont chassé. Cross m'a dit à L'Orignal que les gens qui ouvraient les pelles des digues depuis le départ de la cage, pouvaient être les gens de Grenville dont le lac noyait un peu les terres; ou encore des chasseurs et pêcheurs qui vivaient sur le franc-alleu, parce que les digues et inondations nuisaient à leur gibier. Maintenant, envoyez donc une bonne et forte escouade de braves et forts hommes, entre autres le gros Leroux (Rousson) que j'avais à L'Orignal. Qu'ils aillent, armés de plus de cordes que de fusils, qu'ils s'emparent de quiconque ils rencontreront qui refusera de donner son nom et sa résidence, ou qui prétendra ne pas se retirer de suite des limites du franc-alleu, sur sommation de le faire *instantier*. L'Acte d'agriculture comme l'Acte des municipalités autorisent pleinement le propriétaire, en personne ou par les engagés (même en ville, à plus forte raison dans la forêt), en l'absence d'officiers de police, de s'emparer de tout *trespasser* et de l'emmener devant un juge de paix. Devant le juge de paix, il est sommairement jugé, condamné à l'amende,

et, à défaut de payer l'amende, envoyé à la prison du district. Voyez ces deux actes et agissez de suite et énergiquement. Il faut apprendre à tout ce monde qu'il y a loi sur le franc-alleu.

Il y a chez les Tranchemontagne, comme dans les gens de Taylor et Cross et autres de Grenville, un désir, je soupçonne, de dégoûter Thivierge et de lui faire abandonner son entreprise. Dites à Thivierge et à tout le monde qu'il n'a pas le droit de sous-louer, et que je ne le permettrai pas à quiconque de près ou de loin [que] je soupçonnerai d'une pareille conspiration.

Larose me presse pour une réponse. Je lui dis que vous ne pouvez rien décider avant que mère n'ait vu et approuvé ses maisons. Une objection sérieuse, c'est la nécessité de passer d'une cour à travers l'autre. Il estime ses maisons trop haut, votre terrain trop bas. Je ne voudrais pas donner plus de 6000 \$ pour ses maisons, ne pas prendre moins de 4000 \$ pour le terrain. J'ignore si la nouvelle loi seigneuriale impose lods et ventes sur les échanges aussi bien qu'elle le fait sur les héritages! Il y a aussi un petit constitut sur ces maisons, qu'il faut mettre en ligne de compte.

Voilà de la pluie qui va faire un bien immense. J'espère que le gouvernement va faire justice de Gibeau et tout le mauvais gibier de Saint-André.

Chère Marie se hâte de finir son bredas pour vous recevoir la semaine prochaine. Sommes tous bien, les rhumes en convalescence. Mère trouvera les lilas en fleurs.

Chaque bourgeon de mes vignes, tant sous verres qu'en plein air, montre une grappe de raisin. Il y en aura à pleins minots. Comme tout verdit! J'ai déjà fauché mon gazon. Faites-en autant. C'est essentiel, tous les 15 jours, pour tenir l'herbe fine, touffue et toujours verte.

Bourassa passe la journée à son atelier. J'aurais voulu qu'il eût retouché votre portrait pendant que vous êtes à Montréal.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 5 juin 1859

Chers parents,

J'ai été avec M. Dubuc visiter sa maison. Il promet y mettre une chambre pour les filles, dans le grenier; une armoire à coulisses dans la chambre, derrière salle à manger; dans le soubassement, poser une bouilloire en cuivre et tuyau, mais point de poêle, ni fourneau : le diviser en une cuisine et une grande chambre à côté pour laver, repasser; sur l'arrière et sur le devant en quatre pièces : un garde-manger, une cave à vins, une cave à légumes et une chambre à coucher pour l'homme. Dans l'écurie, trois ou quatre stalles à votre choix.

À ces conditions d'améliorations, il demande 80 £ et cotisations en sus, et le bail à courir du 1^{er} juillet prochain! Il insiste, et c'est à peine qu'il me donne trois ou quatre jours pour votre réponse immédiate, ne s'engageant pas à refuser une offre qui se présenterait d'ici à mercredi. J'attends donc votre réponse définitive mardi soir. Si la maison et ces conditions vous plaisent,

je crois que vous ferez mieux de ne pas hésiter, puisque c'est le seul quartier de la ville qui vous convienne.

Gareau est venu me voir, m'a surpris en me disant que père lui avait donné une permission verbale de faire du bois cet hiver au-delà de ses limites, au sud, entre les côtes Amédée et Azélie! ce dont père ne m'a jamais dit mot. Puis, plus surpris encore, en me disant que sa cage flottait vers Québec sans avoir été mesurée ni comptée par Benjamin ou autre, pour moi, avant de quitter la rivière Petite-Nation! en contravention expresse et essentielle de son contrat. Il m'a produit un affidavit devant Leduc (qui ne peut être qualifié le juge de paix?) d'un nommé Pierre Whissel (dont j'ai pris copie) qui dit avoir fait pour M. Gareau 365 morceaux pin blanc, viz «132 p^{ces} in Mr. Papineau's seigniory, and 233 p^{ces} in the same seigniory between Cotes Azélie and Saint-Amédée.» (*sic*). Je lui ai dit qu'il avait eu bien tort, que je lirais son contrat et verrais à quelle pénalité il s'exposait. Il dit qu'il m'allouerait la plus forte mesure de bois possible d'après l'état des colleurs⁸⁷ à Québec. Tout cela est blague, et ne me garantit nullement la quantité qu'il a pu faire chez moi, de celle qu'il a faite chez le gouvernement et les habitants de Rippon, Hartwell, etc., qui font que sa cage dépasse, me dit-il, 1000 (!) morceaux! J'ai grande envie de couper court à son contrat pour l'hiver prochain et le punir. Dans tous les cas, à son retour de Québec, que père insiste pour qu'il paie au plus haut taux de 70 pieds par morceau : 513,80 \$ (aulnage du gouvernement) sur le ridicule nombre de 365, qui me paraît au-dessous de toute probabilité. Whissel jure qu'il a fait cette quantité de bois chez M. Papineau; il ne dit pas qu'il n'en a pas fait davantage. Je pense que c'est encore une fraude. Dans tous les cas, que père le menace de ma part de voir son contrat annulé pour violation de cette condition essentielle, en attendant que j'y songe et y voie plus à loisir.

Le contrat est long. Je l'ai en ce moment devant moi. Je vous réfère à l'original chez MacKay, et particulièrement aux clauses n° 1 (en vertu de laquelle il va me payer cette année au taux de 12 \$ par 1000 pieds cubes, 2 cents par pied), puis aux clauses n°s 2, 3, 8 auxquelles je vais insister qu'il se conforme dès son retour de Québec. C'est une flouerie. La clause 2 dit positivement qu'il ne quittera pas la rivière sans avoir fait mesurer par mon agent. Il doit être puni.

Marie m'enlève cette lettre, elle part. Je n'ai pas le temps de finir.

Adieu. J'écirai ces jours-ci. Répondez de suite à Dubuc!



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 12 juin 1859

Chers parents,

Merci des deux dernières longues lettres de papa, qui a profité de sa maladie pour m'en dire long. Les bons conseils de la première, j'en profiterai. Je dois pourtant lui observer que quant aux dîners du soir, ils sont d'abord de nécessité forcée pour les hommes d'affaires; et ensuite, qu'heureusement l'habitude en corrige les inconvénients. A-t-il oublié comme il les aimait pendant son séjour à Paris! et comme tous les peuples civilisés, des Romains aux

Parisiens, s'en sont toujours délectés! Mes dîners du soir sont plus faciles à digérer que l'affaire Gareau – que je ne sais trop par quel bout prendre.

J'ai découvert, depuis, qu'il a fait plus de 800 morceaux sur la seigneurie, prétendant que les 2/3 viennent des terres concédées de trois ou quatre individus! C'est impossible. Je voudrais bien que vous verriez Alanson Cooke à ce sujet. Par lui, on doit pouvoir apprendre l'étendue et les localités d'exploitation de Gareau l'hiver dernier. J'ai écrit à Gareau à Québec de ne pas repasser sans me donner certificat détaillé du mesurage des colleurs du gouvernement, à ses risques et périls. Il ne faut, dans aucun cas, que vous lui donniez de reçu absolu et inconditionnel. Ne recevez d'argent de lui en mon nom qu'« en acompte ou sauf à vérifier, réservant tous mes droits par suite de sa sortie des bois sans mesurage préalable, suivant nos conventions ». S'il a voulu me frauder de la moitié de sa coupe, il faut qu'il soit puni comme les Taylor et Cross. Et s'il ne l'est pas cette année, il le sera l'an prochain. Signez votre reçu en ajoutant le mot « Agent du propriétaire » à votre signature. Par les clauses de mon contrat, je puis et je saurai le forcer à me rendre un compte fidèle. Il y a eu faute chez Benjamin de « ne pas insister », et de n'avoir pas été, à la sortie du chantier, vérifier l'état de la coupe!

Voilà Montebello en Italie deux fois illustré par la gloire française, cette deuxième fois, en outre, par le patriotisme et la liberté combattant contre le despotisme et la conquête étrangère. Ce lustre rejaillit sur le Montebello de l'Outaouais, et justifie et consacre le choix de nom que vous en aviez fait. Reste à voir si nos habiles employés des Postes canadiennes, dans leurs abstractions géographiques, vont diriger vos lettres vers l'Italie ou vers vos forêts du Nouveau Monde!

Merrill m'a donné le mémoire contre mère, qu'il dit que père a oublié sur son comptoir! Comme j'y vois de nouveaux ajoutés après l'acompte payé, et que je n'y comprends rien à ces trois mémoires, je vous les envoie aujourd'hui tous trois, vous priant de marquer d'une croix ou signe quelconque, en marge et vis-à-vis chaque item, ceux qui sont corrects. Puis vous me les renverrez, et je ne payerai que ceux marqués corrects. Je dois dire que je suis surpris que vous ayez fait des comptes chez les Merrill, après vos expériences et la mienne, que personne n'est plus incorrect qu'eux dans leur tenue de livres, et que nous avons toujours eu des difficultés à les débrouiller.

M. Westcott dans sa dernière annonçait qu'il allait accompagner M. et M^{me} North dans une expédition de 12 à 15 jours jusqu'à Chicago et le Mississipi, nous invitant à le joindre! La Cour et les bambins nous enchaînent. Il n'avait pas encore reçu de réponse définitive du président Wayland, quoiqu'il fût évident qu'il et sa dame désirent venir au Canada cet été. Je vous prie d'écrire à M. Westcott de les inviter à aller jusqu'à Montebello.

J'ai enfin pu rencontrer M. Dubuc, et lui faire promettre de mettre deux, au lieu d'une, chambres dans le grenier. Il m'a l'air serré et serrant. Il m'a dit qu'il avait maintenant trois hommes à travailler, pour tout finir dans ce mois, et que je pouvais faire dresser le bail par Émery ou Casimir. Je les verrai. Il ajouta qu'il y mettrait peut-être une fournaise.

Je vous ai expédié le harnais double, magnifique! Aimond me dit vous avoir envoyé bière et cidre. Oui, Dubuc (non *buque*!) prétend économiser le poêle de cuisine! Vous l'achèterez tout percé, dit-il, et le connecterez (joindrez) à sa bouilloire de cuivre. Et lorsque vous quitterez,

vous pourrez l'enlever, ou peut-être fera-t-il alors comme M. Grenier a fait avec Boudreau, vous l'achètera-t-il!

Oncle Pierre revenu de Trois-Rivières me disait, il y a deux jours, qu'oncle Joseph Robitaille tirait à sa fin. Jambes enflées, noires, avaient été lancées et coulaient. Il s'affaiblissait rapidement.

M^{me} Judah languit toujours dans extrême faiblesse aussi. Marie et moi avons été voir M^{me} Bourret, elle était sortie.

Avons des froids extraordinaires pour le mois de juin. Il doit geler chez vous la nuit. Les gelées ont fait de grands ravages au Haut-Canada et dans les États-Unis. Si les récoltes sont mauvaises cette année, il y aura une banqueroute générale et famine, qui vaudront à l'Amérique la guerre européenne. Réjouissons-nous en attendant de l'espoir et des bonnes apparences que les Autrichiens vont être chassés d'Italie, et que Napoléon sera forcé de compter avec les républicains et les nationalités, ou de perdre ses chances de dynastie. M. Wescott se confesse converti à la guerre! et à l'expulsion des Autrichiens. C'est de même à Londres, voire même à St-Petersburg! Le monde entier crie haro à l'Autriche et à son horrible despotisme. Il n'y a que des loyaux Canucks, et leurs sales gazettes (voir *Le Courrier* et *L'Ordre*) qui sympathisent avec les faiseurs de concordats et les fesseurs de femmes.

N'avez-vous pas de nouvelles de Thivierge à me donner?

Père a oublié ici son savon et sa savonnette à barbe. En a-t-il d'autres, ou veut-il que je lui envoie celle-ci par la malle?

Le *Weiglia rosea* est en fleur, c'est un arbuste magnifique! Il vous en faut avoir au printemps prochain. Le petit arbuste à fleurs blanches dont j'ai un double et que vous avez remarqué, est le *Deutzia gracilis*. Le tamarac est toujours en fleur. Toutes les fleurs me semblent précoces cette année et, de plus, durer plus longtemps que de coutume! C'est le cas du marronnier, des pivoines, etc. Cooper a une magnifique collection d'œillets. Ses bizarres surtout surpassent mes idées de cette fleur. J'en veux acheter. Sa vignerie chauffée n'est guère plus avancée que la mienne froide! Ces chaleurs artificielles, je crois, ne conviennent à la vigne que sous le ciel brumeux d'Angleterre. Nos soleils brillants d'Amérique lui vont mieux que la chaleur souterraine. Beaucoup de soleil, beaucoup d'eau : atmosphère tropicale.

Adieu, chers parents. Nous vous embrassons tous tendrement. Ella entre dans sa huitième (!) ce soir. Elle soupire pour un pique-nique demain. Le vent tourne au sud. Espérons de pouvoir gratifier cette excellente enfant. Caroline Dessaulles est en ville et fêtera avec elle, ainsi que Louis-Joseph. Adieu, tous.



À son père et sa mère

L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 29 juin (la Saint-Pierre) 1859

Chers parents,

J'arrive ce matin de Trois-Rivières, où j'étais descendu lundi soir avec M^{lle} Céline Doucet en apprenant le décès, dimanche matin le 26, de notre vénérable oncle Joseph Robitaille⁸⁸. Nous sommes les deux seuls de la famille qui aient eu le loisir ou aient été avertis à temps pour lui rendre les derniers hommages. Débarquée à une heure après minuit du vapeur *Québec*, elle fut accueillie au quai par M. et M^{lle} Dumoulin dont le père, que vous avez bien connu avocat et représentant au Parlement, est mort il y a un ou deux ans⁸⁹.

J'entrai dans un grand hôtel tout neuf sur le quai. Lendemain, mardi, funérailles à 8½ h. Service modeste, suivant ses désirs. Inhumation au milieu de la famille Kimber, dans leur lot grillé et monumenté, dans le cimetière voisin de l'antique église paroissiale. (La cathédrale, neuve et belle, est située à l'autre bout de la ville).

Après le service et l'acte d'inhumation, j'allai avec son exécuteur testamentaire et M^{lle} Doucet en pèlerinage à son modeste logement, au rez-de-chaussée du Palais de justice, où je trouvai tout dans l'état laissé au moment où il ferma ses yeux à la lumière de ce monde pour les rouvrir à celle bien plus brillante d'un monde meilleur. Je ramassai sur sa table une lettre de Robert Robitaille, datée du territoire du Kansas le 8 du courant, à laquelle je réplique ce matin pour remplir un des vœux exprimés par ce pauvre oncle, qu'après son décès les membres de la famille continueront sa correspondance avec ce neveu favori. Son exécuteur, un jeune marchand, bienveillant, poli et intelligent, m'a fait et donné une copie du testament olographe que je vous transmets aujourd'hui, persuadé que cela vous fera plaisir, et que vous serez touché comme moi des sentiments si caractéristiques de son vénérable auteur. Son extrême et minutieuse prévoyance, sa délicatesse, son humilité, son abnégation, sa charité, sa résignation chrétienne, cette modestie et cette timidité de cœur, qui le distinguaient si éminemment. Ses « pauvres honteux »! Sur une lisière de papier en codicille, il ordonne de transmettre « 5 £ à M^{me} veuve Planté née Amiot dans une lettre sans signature », restitution d'un prêt qu'elle lui aura refusé de reprendre.

J'allai ensuite remercier plusieurs dames qui l'entouraient de soins et de douceurs pendant sa maladie. L'une d'elles, pauvre M^{me} Barnard (le protonotaire) a le chagrin d'avoir vu repartir dernièrement son mari pour une maison de santé aux États-Unis. Une autre, M^{me} Dumoulin, veuve depuis une couple d'années, a insisté pour que je dînasse avec eux. C'était maigre et jeune. Nous n'eûmes qu'un saumon, énorme, de trois pieds de long, vins et desserts à l'avenant.

Deux parents de Céline, un M. Doucet et un M. Caron, vinrent ensuite nous prendre en voiture et nous montrer la cathédrale, édifice presque aussi beau, et dans le genre, des églises Saint-Pierre, et Saint-Jacques, de Montréal; puis toutes les rues de la ville et la campagne environnante. Nous allâmes souper chez le père de ce jeune Doucet, respectable cultivateur, a une lieue et quart de la ville, seul frère survivant de feu notre M. Doucet de Montréal, et chez qui je trouvai une grande ressemblance de traits et de voix avec feu son frère. Ses sœurs sont

les épouses des MM. Prince, de Saint-Grégoire, frères de l'évêque, qui me donnèrent asile dans leurs maisons en 1837, en route pour la terre d'exil et d'asile. Parenté que j'ignorais. Proximité que j'ignorais aussi, et qui m'étonna lorsque du perron de M. Doucet, dans la banlieue de Trois-Rivières, j'aperçus et demandai quels étaient ces deux clochers que j'apercevais de l'autre côté du fleuve, dans la direction sud-ouest? Saint-Grégoire-le-Grand. J'ignorais avoir passé, dans ma fuite, si près de Trois-Rivières. Tous ces rapprochements et circonstances, et l'occasion de mon voyage d'aujourd'hui, prêtent à bien des réflexions. Ils me ramenèrent à la brunante pour m'embarquer à 11 h à bord du même vapeur *Québec*.

Je pensais presque trouver M. Westcott à Bellerive, mais nous n'avons pas même de lettre de lui. Dans l'incertitude des mouvements de nos amis américains, il nous est impossible de fixer le temps de notre départ pour Montebello. Tout en vous remerciant de tout cœur, comme Marie et moi le faisons, pour vos pressantes invitations d'y arriver au plus vite.

Voilà l'été qui arrive comme tout droit des tropiques. Depuis trois jours la chaleur est extrême, jour et nuit. Un peu de brise fraîche la tempère. Mais ce vent pur de votre nord-ouest va bientôt se réchauffer aussi et nous brûler comme le sirocco du désert. Après les grandes pluies qui l'avaient précédé, la végétation en profite d'une manière étonnante, et le maïs par exemple, qui était si pâle et languissant, pousse à vue d'œil, d'un soleil à l'autre, et son vert est foncé noir. Les blés et orges, les foins sont magnifiques partout où j'ai passé.

Quelques petites reliques de dévotion laissées dans la chambre de pauvre oncle, tels que le chapelets et crucifix, M. Godin enverra à M^{me} Doucet pour être distribuées parmi les dames de la famille.

MM. Doucet, père et fils, m'ont assuré que les miracles sont fréquents à Sainte-Anne de Machiche, 5 ou 6 lieues en haut de Trois-Rivières, et qu'ils [en] ont eux-mêmes été témoins oculaires dernièrement. En mars, une fille de 25 ans qu'ils ont connue pour paralytique depuis quatre ans de tout un côté, bras et jambes raides, desséchés, tellement insensibles qu'on y plantait épingles et aiguilles sans douleurs, mais sainte, priant et jeûnant sans cesse, passa un jour de la fin mars à leur maison, en route pour Sainte-Anne, où elle allait être guérie, disait-elle, assurée par un pressentiment céleste, une foi absolue et énergique. Deux jours après, elle repassa chez eux et leur raconta comme elle fut portée à la table sainte, qu'en communiant elle sentit une chaleur extrême et un picotement douloureux dans ses membres perclus, qu'elle se leva seule et sans béquille de la communion pour marcher droit à son banc. Puis, chez MM. Doucet elle exhibait sa main redevenue flexible, chaude, vivante, active, agile, déboutonnant ses hardes, filant à la quenouille. Je leur dis :

– Et cela n'est pas constaté par un document officiel, notarié, public, gouvernemental, attesté de tous les médecins, prêtres, évêques, de 10, de 100 témoins oculaires, puis publié à son de trompe, et mieux encore à cent mille exemplaires de la presse?

– Oh! non, cela arrive trop souvent, c'est rien d'extraordinaire. Il y a des centaines de béquilles en ex-voto déposées dans cette église de Sainte-Anne de Machiche.

M. Doucet père m'a l'air d'un homme sensé, et a l'expérience d'une vie de 70 ans. M. Doucet fils est journaliste et avocat.

2 h p.m., thermomètre 86° à l'intérieur de notre villa de pierre : trop chaud pour tenir la plume davantage. La sueur ruisselle.

Une lettre de M. Westcott à l'instant. Encore à Springfield, Otsego Co., N.Y.; arrive à Saratoga hier ou aujourd'hui; viendra cette semaine, j'espère, à Montréal.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Montréal, 1^{er} juillet 1859

Chers parents,

Lorsque que je vous écrivais mercredi, à mon arrivée de Trois-Rivières, les détails de la mort et des funérailles de pauvre oncle Joseph Robitaille, j'ignorais que sa nièce l'avait suivi de 24 heures, qu'elle était décédée le lundi, qu'elle serait inhumée le lendemain matin⁹⁰. Je ne recevais mon invitation qu'à 8 h le soir (elle s'était égarée jusqu'à Lis Carol), et Marie n'avait pas été à la ville de deux jours, et les journaux ne lui étaient point parvenus du greffe.

Nous avons en effet suivi les restes mortels de cette excellente femme, d'un esprit si distingué, hier matin, jusqu'à l'église Notre-Dame de toutes grâces à Monkland, dans les voûtes de laquelle elle a été inhumée à son propre désir. Elle aurait sans doute préféré le grand jour, le soleil, les arbres et fleurs, le chant des oiseaux, une pierre monumentale, la visite des amis, au milieu d'un cimetière rural et orné avec le goût exquis qui l'a distinguée toute sa vie; mais une crainte invincible que les médecins voudraient étudier ses maladies compliquées par l'autopsie, lui a fait demander avec instance de la cacher dans ce souterrain humide et glacé, où l'eau abonde et suinte toute l'année; où il n'est pas permis d'ériger une simple croix de bois, où les survivants vous oublieront presque aussitôt.

Kimber, monté de Québec, suivait avec Judah. Grand concours. Du logis directement à Monkland. Service solennel auquel assistaient une centaine d'amis de la ville et tout le pensionnat de Monkland.

M. Wescott, revenu de mardi seulement à Saratoga, n'a pas encore fixé le jour de sa venue; craint pourtant de ne pouvoir célébrer le 4 avec nous. Ses amis renoncent tous, pour le moment du moins, à l'accompagner, pour maladies ou autres causes, les uns et les autres remettent à l'automne. M. Westcott amènera peut-être son frère le docteur et sa dame, de Springfield; encore, c'est douteux. Nous le regrettons. Bellerive est glorieux de verdure, et un peu aussi de fleurs.

Je ne reçois pas de réponse de Gareau à ma demande péremptoire de me faire parvenir, de Québec, une copie certifiée et authentique de son mesurage par les colleurs du gouvernement, ce qui dénote mauvaise foi. Je serai obligé de le poursuivre. Dès que j'irai chez vous, j'y verrai.

J'ai hâte que le moment du départ arrive. Vous avez reçu plusieurs effets depuis ma dernière. Accusez réception à fur et mesure.

Sommes en parfaite santé, mangeant force fraises, grosses comme des prunes. Faites tous aussi bien à Montebello.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Il faut affranchir toutes vos lettres d'avance, ou payer dorénavant 7 au lieu de 5 centimes. Si Major n'a pas d'estampilles à vendre, il faut que je vous en envoie d'ici.



À Sévère Dumoulin

Sévère Dumoulin, écuyer

Trois-Rivières

Montréal, 3 juillet 1859

Mon cher monsieur,

À mon retour de Trois-Rivières, j'ai été parler à l'honorable M. Chauveau et à M. le principal de l'École normale, des conditions d'admission pour les élèves. Je vous transmets, pour l'information de madame votre mère, le prospectus et les formules à remplir.

Ces messieurs m'ont dit qu'il était bien vrai que dans le commencement ils avaient admis quelques élèves qui n'avaient pas l'intention de se dévouer à l'instruction publique, mais que maintenant que les classes étaient bien organisées et qu'il y avait toujours plus de candidats que de logement, ils n'aimeraient point à admettre ceux qui ne pourraient pas consciencieusement signer l'engagement que vous trouverez dans la formule que je vous envoie. Ce serait à M. votre frère à décider s'il peut signer ce document, en entrant dans la pensée qu'il pourrait peut-être en effet se dévouer à cette carrière si honorable, et qui promet d'être plus rémunérative dans l'avenir que par le passé! S'il changeait de résolution plus tard, il en serait quitte pour son amende. La rentrée n'a lieu qu'au 1^{er} septembre.

Toutes autres informations ou services que je pourrais rendre à madame votre mère et à sa respectable famille, je m'empresse de vous les offrir; et, reconnaissant de votre gracieuse hospitalité de l'autre jour, je vous prie d'accepter mes saluts respectueux.

Votre serviteur.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Palais de justice, mercredi 13 juillet 1859

J'ai votre lettre du 11. Goyette ni moi n'avons reçu la lettre annoncée qu'il devait lui indiquer la (ou les) couleur qu'Ézilda veut faire donner à son *sleigh*. Goyette attend cette lettre.

Adams, l'encadreur, me demande 12 \$ pour chaque des deux cadres des portraits de pépé et mémé. Est-ce le prix convenu avec vous? Dites-moi-le vite. Le catawba est introuvable, même à New York, du moins par Lamothe; et je ne puis y aller moi-même. Je cherche du lunel : il n'y en a pas à New York. Je vous porterai du xérès.

Le D^r Westcott et M. Westcott, arrivés vendredi, sont partis hier soir pour Québec. Ils auront essuyé la tempête sur le lac Saint-Pierre, ce qui nous inquiète un peu. Elle a été terrible. Je n'ai jamais tant vu d'éclairs. Elles⁹¹ étaient incessantes pendant plus d'une heure, et de formes multiples. Peu de tonnerre pour le nombre d'éclairs. La pluie, torrentielle, n'a pas duré longtemps. En avions grand besoin contre la sécheresse qui commençait à montrer ses effets sur le gazon et même sur le feuillage des arbres! Thermomètre a atteint 100° hier à l'ombre. Très chaud aujourd'hui, mais tempéré par brise de nord-est. Journée superbe.

Nous verrons à persuader à M^{me} Bourret à monter avec nous. M. Westcott vous a apporté un *Dielytra spectabilis* dans un pot. Quand monterons-nous? Ne le savons encore. Sommes retenus par les charmes de Bellerive, la difficulté de les abandonner aux domestiques pendant longtemps, et nos visites des États-Unis.

Je vais choisir aujourd'hui une devanture de cheminée pour la maison Dubuc⁹². La fournaise est toute placée. Genre de Pagnuelo, perfectionnée. Il va poser le gaz, les sonnettes, etc.

Santé parfaite ici, qu'elle le soit chez vous.

Au revoir. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 16 juillet 1859

Cher papa,

Votre billet du 14 ne me parvenant qu'hier, samedi, le plâtre que j'ai aussitôt ordonné chez Hudon fils & cie, 133, rue Saint-Paul, ne pourra partir que demain lundi. Étrange que votre ingénieur de moulin ait oublié un item aussi essentiel lorsqu'il est venu exprès à la ville pour y chercher toutes ses fournitures! Quant au gypse cru (pour agric.), il n'était pas nécessaire de le mettre à l'eau pour s'apercevoir qu'il n'avait pas été calciné!

J'attends toujours, pour payer le pauvre encadreur Adams, que vous m'ayez dit le prix convenu pour les cadres de pépé et mémé.

M. Dubuc vous fait dire que tout l'espace disponible dans la remise pour écurie est de 12 x 17 pieds anglais. Maintenant, comparez avec les compartiments de vos écuries manoriales de

Montebello, et décidez si vous aurez ici trois moyennes, ou quatre petites stalles à la rue Saint-Hubert. Il attend aussi votre réponse. Je vous ai écrit qu'il avait posé fournaise, et gaz partout?

Votre raisin en serre a-t-il, comme le mien, atteint les deux tiers de sa grosseur? Je tiens mes vignes dans une atmosphère toujours chaude (arrosant soir et matin) et toujours humide jusqu'à ce que le raisin devienne transparent. Alors on diminue les arrosages. Quatre en première quinzaine, puis un par semaine pendant un mois, puis un en quinze jours pendant les mois d'octobre et novembre. Jugeant d'après un seul rang cette année ce que feront trois rangs dans deux ans, je calcule sur 450 à 500 lb de raisin par année, lorsque toutes mes vignes auront atteint leur majorité. 250 \$ par an au minimum : 100/100 de dividende.

Marie, son père et son oncle partent pour leur église et emportent cette note.

Tous vous embrassent tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Grandes chaleurs, commencement de sécheresse.



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 4 septembre 1859

Chers parents,

J'ai reçu hier une lettre de Benjamin, me rendant compte de sa visite à Barnabé Whissel, l'agent de Gareau, qui a fait les 347 morceaux chez les censitaires de Saint-Pierre. Cet état, qui répartit le montant entre 15 habitants, semble assez plausible; en sorte que je ne sais plus par quel bout prendre mon homme. Je crains qu'il ne faille perdre, s'il y a eu fraude. C'est avis de s'y mieux prendre l'hiver prochain, et de ne plus renouveler son bail qui expire avec cette saison.

Je suis chagrin d'apprendre par cette lettre que la gelée a fait beaucoup de dommages aux avoines et sarrasins dans Saint-André-Avellin. J'espère qu'Ézilda et Azélie y auront échappé. Ici à Montréal, comme de raison, nous n'attendons point de gelée de deux mois encore! Je n'ai qu'un reproche à faire à mon raisin, c'est d'avoir mûri trop vite!

Fidèle à ma promesse, (j'espère que vous ne l'avez pas été moins à la vôtre : combien de rayons de vos livres portent votre griffe depuis mon départ?), je vous transmets la liste des volumes que j'ai empruntés :

Dupuis, <i>Origine de tous les cultes</i>	1
<i>Le bouddhisme</i> , ouvrage récent	1
Zoroastre, Confucius et Mahomet	1
Potter, <i>Histoire du christianisme</i> (1 ^{er} vol. seulement)	1
<i>Critique de la réforme, d'Aubigné</i> , par de Rémusat	1
<i>What is Truth</i> (par Rankin?)	1
<i>Tablettes chronologiques</i>	1
<i>Égypte ancienne</i> , par Champollion-Figeac	1

<i>Voyages d'Anacharsis en Grèce</i>	1
<i>Antiquités romaines</i>	2

11 volumes en tout, qui seront bien soignés et bien étudiés.

Je trouve sur ma table *Histoire de ma vie*, 7^e-10^e séries, 4 vol., par George Sand, que Fabre & Gravel m'ont envoyés pour vous pendant mon absence.

J'ai été voir votre maison Dubuc. C'est presque fini. Reste la boîte aux avoines, et la grille devant la maison. Cette dernière est assez mesquine et trop basse. J'insisterai pour qu'il la corrige. La bouilloire n'y est pas encore non plus. Les sonnettes, l'eau, la grille du salon, les armoires, le *dumb-waiter*, lavabos, bain, la fournaise, tout le reste paraît achevé. Ce fera, je crois, un joli petit logement, amplement suffisant et commode.

Je n'ai pas oublié de demander à Goyette de faire timon à deux chevaux et robes de bison, pour le *sleigh* d'Ézilda. Ce sera parfait, sous la surveillance de son frère.

Je n'ai encore vu que Dessaulles, des parents et amis qui vous ont visités cet été. Il n'y a rien de neuf à Montréal. Depuis trois semaines, M. Monk a eu la goutte. Il se traîne au bureau avec difficulté. Le plus fort de la Cour d'enquête, commencée le 1^{er}, retombe donc sur moi.

Nous attendons demain, de Saratoga, M^{me} Westcott et M^{me} veuve Cushing. Elles resteront probablement une dizaine de jours, pour nous enlever ensuite M. Westcott.

Portez-vous bien tous, comme nous. Et évitez l'humidité froide de l'automne, père surtout. Avons hâte de vous voir tous à la ville. Nous vous embrassons tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, jeudi 22 septembre 1859

Cher papa,

Voilà une tempête de nord-est d'ancienne façon, qui dure depuis trois jours, avec des torrents de pluie incessante et qui n'a pas encore l'air de vouloir s'épuiser. La conséquence est que le bagage de mère est encore au dépôt de la rue Bonaventure, quoiqu'elle et Léocadie soient confortablement à l'abri sous mon toit. Malgré la pluie, mère et Marie me sont venues prendre au sortir de la Cour, et avons déjà acheté la moitié du matériel de la cuisine. Nous recommencerons demain, et de jour en jour au plus vite que me permettront le greffe, les séances journalières des Cours et tous mes propres petits approvisionnements d'hiver qu'il presse de faire.

J'ai acheté aujourd'hui une quinzaine de cordes d'érable, qui vont manger à peu près la balance de ce qui me reste en main de vos fonds. Il est donc urgent d'en envoyer d'en haut, quoique j'achète presque tous vos effets exprès dans des maisons qui vous donneront les crédits ordinaires de 3 à 6 mois. Hagar, Wright, Abbott, etc.

La boîte à avoine (de grandeur bien inusitée pourtant) ne saurait tenir plus d'une cinquantaine de minots. Il faudra échafauder le reste en quarts, sur des trépieds, à l'abri des

rats. Avant de vous décider à l'envoyer, avez-vous arrêté avec la compagnie le prix du fret? Vous coûtera-t-elle plus que de l'acheter ici? La meilleure va se vendre ici @ 40 sous. Elle est déjà tombée à 45. Il y a amplement pour le bois de corde, et pour le foin. Tout le reste est logement de ville, un peu moins grand que la villa de Bellerive, c'est-à-dire *minus* notre tour.

Pour l'affaire du moulin Thivierge, devons-nous conclure avec M. Tucker, qui serait un excellent locataire, honnête et responsable, avant d'avoir vu M. Alanson Cooke sur les lieux, qui est en marché de conclure avec moi et pour des billots et pour bois carré? Il m'a promis d'y aller voir en octobre. Mais c'est moins défini, et, dès lors, moins sûr que les propositions de M. Tucker. Sans rien conclure de final avec ce dernier, ne serait-il pas bon de l'engager à aller ou envoyer voir les lieux en lui disant que nous sommes enclins à lui louer à ses conditions, de 5 centimes pour billots de pruche et d'épinette blanche, et 10 centièmes pour pin blanc, et 20 centimes pour bois franc et épinette rouge (tamarac), avec la faculté de résiliation mutuelle du bail à 6 (six) mois ou un an d'avis? Laisser savoir en même temps à Alanson Cooke que M. Tucker est en négociations. Si l'on faisait bail à M. Tucker, il faudrait que la première clause en fût l'intervention à l'acte par Thivierge, pour son abandon en échange de deux années de loyer dus et *stumpage* de son moulin, habitation, billots faits, bail et privilèges, et tous droits et réclamations quelconques. Puis aux clauses du présent bail à Thivierge, ajouter une clause très spéciale, de réserve, quant au droit à nous d'ériger moulin à farine, avec tous ses accessoires, sans aucune indemnité ni de dédommagement quelconque à M. Tucker. J'y veux ajouter une clause spéciale, que ni directement ni indirectement il ne donnera d'emploi ni profit quelconque, dans son exploitation, à Taylor ni à Cross ou leurs employés, agents ou associés, ni leur entrée sur ce territoire sous quelque prétexte ou forme que ce soit. Cette clause serait encore plus de rigueur si je conclusais avec M. Cooke, et à cause de la parenté de son père avec Taylor (qui, je sais, brûle d'y rentrer), j'avoue que je me sens de la préférence pour M. Tucker. Et qu'après avoir dûment averti M. Cooke (que j'ai pressé d'entrer avec moi en négociations), je serais enclin à lui préférer M. Tucker, si vous vous entendez avec lui. Que Thivierge engage donc M. Tucker à y aller ou envoyer de suite examinateurs. Que la substance de ceci soit communiquée verbalement à Thivierge par vous, me semble préférable à une réponse écrite de ma part à sa lettre du 17 (écriture de Taillefer, son créancier comme moi, après moi) qui est sur ma table.

Adieu, cher père et chères sœurs et frère Bourassa. Rejoignons-nous bientôt. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

À mon crédit

1859

Janvier

assur. du manoir, 8 £

à John Carroll, balance du prix de sa terre 36,17 £

à Guill. St-Jacques, semestre constitut LeCavelier, 30 £

74,17,0 £

à Azélie 20 £

saucissons 3/9

poche 1/3

dattes 5/ poste 3/	20,10,3
Février	
Hutchison pr épicerie 47,6,1 £	
à Azélie Bourassa 20 £	
prêt, le 15, à L.-J.A.P. 250 £ avec intérêt	317.6.1
Lyman Savage & Co, apothic. 7,10,8	
et graines de s. 1,1,4	
Hill et M. tapisser votre grand salon 3 £	
<i>Courrier des États-Unis</i> 4,15	
graines 11/6	16,18,6
Mars	
à Azélie B. 20 £	
et pour son piano 3,15 £	
et pr sa bonne 10/	
taxes à la Corp. 16,4 £	
Azélie 2/6	
birdseed /3	40,11,9
Avril	
plombier à maison Bonsecours 11/5	
bird seed by mail 1/10½	
graines de fleur 7/	
à Azélie B. 20 £	
et pour son piano 1,5 £	
<i>Le Pays</i> et ann. 1,10,7 £	23,15,10½
poste pour graines 1/3	
lettre de change sur Londres 49,2,2½ £	
poste 1/8	
cab 2/6	
votre traite en faveur de M. Côme Cherrier 10 £	59,7,7½
Mai	
Ézilda 5/	
poste 9/	
lunette pour mère 6/3	
Lyman & cie 1,2,10½ £	
essences 3/1½	
poste 2/1	
panier à linge et fruits 15/9	

café, etc. 1,12,4 £	
Childs, cash à mère 10/	
graines 4/	
	5,2,2
figues et indigo 6/	
Julien, harnais double 10,3,1½ £	
poste /3	
Laberge, terre sur lods Saint-Denis 3 £	
Merrill, balance 2,0,1 £	
Rolland 6 /	
lampires /10	
sardines 2/6	
	15,18,19½
Juin	
Hibbard & Co, pour moulin 1,4 £	
Hibbard, éclairage 2,13,1½ £	
poste /9	
journaliers aux lots Saint-Denis 6/3	
P.O. stamps 10/	
July 4, à Guill. St-Jacques	
	4,14,1½
Juillet	
semestre const. LeCavelier 30 £	
fret <i>slée</i> d'Ézilda 17/6	
achat pour mère 1/6	
assur. maison Bons 13,4 £	
lunel 7/6	
	44,10,6
carte du C. 7/6	
Hudon fils & cie, ciment à meules 4/8	
Boyer, saindoux 3,6,1½ £	
Robillard, champagne 3,7,6 £	
confit. d'ananas 11/6	
Adams, cadres 7,16,3 £	
	15,13,6¼
gilt paper 3/	
fruits par Dessaulles 19/	
Galibert ⁹³ , vins 2,5 £	
fromage, etc. 13/7	
voyage M ^{me} Bourret à Montebello 1,15 £	
express pour Azélie 5/7	
P.O. stamps 11/	
	6,12,2

Août	
porté à vous-même 25 £ à Montebello	
monnaie laissée à Ézilda en partant 5/7½	
Wilson 1,6,10½ £	
à la Banque du peuple,	
billet protesté d'Appleton 50,12,6 £	
	77,5,0
Septembre	
lettre de change sur Londres 60 £	
(il y a des arrérages de dus à Lyon,	
<i>ergo</i> 60 £ au lieu de 50 £)	
	60,00
	783,3,7½ £
À mon débit	
1859	
Balance rapportée de 1858	
	21,7,2½ £
Janvier	
par 2 coupons du Havre échus le 5,	
payables à la Banque de la Cité	
	38,2,6
des commissaires seigneuriaux,	
balance des intérêts ou revenus des lods et ventes	
depuis 3½ ans	
(au taux de 262,18,8 £ = 1 051,73 \$)	
	385,6,9
Février	
5 coupons de 6/100, bons du NY Central RR	
échus nov. dernier (oubliés!)	
vendus aujourd'hui	
	30,0,0
de vous, par la malle	
traite de Stephen Tucker	
sur J.S. Mackenzie & Co.	
	49,8,5
Mai	
de vous, argent comptant, à Bellerive	
	5,0,0
de Teavill Appleton,	
son billet à 3 mois, a/c d'arrérages de constituts	
	50,0,0
5 coupons N.Y.C.R.R. échus 1 ^{er} du courant	
	30,0,0

Juillet	
des commissaires seigneuriaux,	
semestre des lods et ventes (525,86 \$)	
	131,9,3½
2 coupons du havre de Montréal	
	38,2,6
Août	
de L.J.A. Papineau, semestre d'intérêts	
	7,10,0
Septembre	
d'Appleton, a/c de son billet	
du 18 mai protesté	
	32,10,0
	818,16,8 £



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 16 octobre 1859

Cher papa,

Il y a ce matin une ligne d'épaisseur de glace sur ma fontaine, et le jardin vert et fleurissant hier encore, est mort aujourd'hui. C'est bien l'automne enfin, et les feuilles jonchent le sol. Hâtez-vous de nous rejoindre.

Les Cours m'ont tenu très affairé, à part les petites affaires de chère mère et de son ménage. Vos lettres s'accumulent, et je vais tâcher d'y répondre *seriatim*. D'abord, M. Roy. Il a agi bien étrangement. Il y a 15 jours à peu près (pour la première fois), il m'a fait présenter, par son associé Ernest Bruneau (dont l'étourderie et les manières désagréables je ne veux pas qualifier ici), un mémoire d'apothicaire dont tous les items, tant de vos instances que des miennes depuis 1855, étaient jetés pêle-mêle, avec des clauses de retenues jamais demandées, et sans un seul mémoire de frais taxé. Pour exemple, il y fait entrer en ligne votre procès contre Ricard en mai 1855, quoiqu'à la page suivante il reconnaisse en avoir reçu tout le montant de ses frais, *viz* : 19,1,11 £. Bruneau m'apporte cela en pleine Cour tenante, et insiste pour que je lui dise de suite que je le trouvais correct! Je lui dis de revenir le lendemain ou dans quelques jours. Le lendemain, il arrive à mon banc en Cour, et est étonné de ce que je ne lui avoue pas avoir tout examiné et approuvé le compte. Je lui dis :

– Écoute mon cher, si Roy et toi êtes si pressés, hâtez-vous de me présenter à l'appui de ce long mémoire, les mémoires de frais taxés régulièrement et légalement pour chacun de ces items, et vous serez de suite payés. Jusqu'alors ne viens plus m'en tourmenter ni m'en parler ainsi, Cour tenante et de jour en jour.

Roy ne m'en a pas soufflé mot tout ce temps, et Bruneau m'en a parlé ainsi, je crois, trois jours de suite. Depuis lors, mot à moi. Mais plaintes écrites à mon père par M. « mon ami »

Roy sans m'en dire gare! C'est fort gentil, et amical. « Malgré les démarches multipliées » est donc une fausseté! Maintenant, remarquez qu'il faut fouiller parmi tous mes papiers pour trouver tous ses quittances et reçus. Il reconnaît dans ce compte avoir reçu de moi 41,11,11 £. C'est déjà quelque chose, à l'encontre de sa demande de 77,18,4 £ dont grande partie sont des extorsions sous forme de retenues qu'il ne peut légalement recouvrer.

Maintenant, remarquez encore que dans cette affaire Rohland, où il vous demande tous ses frais quoiqu'il sache que vous avez perdu plus de 300 \$ de loyer, les frais sont doublés par deux actions qu'il institua à mon insu, où une seule suffisait et aurait dû être adoptée. C'est 9,6,3 £ qu'il vous a fait gaspiller par inadvertance ou, pis encore, par calcul, puisque l'action en expulsion aurait inclus la saga s'il n'avait d'abord inutilement pris celle-ci. C'est ainsi qu'il appert, par son mémoire même, qu'il me fit perdre une action contre M^{me} Connolly, et qu'il l'a si bien senti qu'il m'y fait remise de ses frais! Le dernier paragraphe de sa lettre, l'item de 16/1 (portant intérêt!) est le digne couronnement de toute cette affaire! Je n'ai pas voulu lui parler avant d'avoir déchiffré tout son mémoire, et j'ignore encore par conséquent ce que veut dire ce 16/1.

Dickenson, tout correct d'ailleurs, me demande 8 ¢ en lieu de 4 ¢ par minot pour les patates. Il s'en tient à son marché quant à l'avoine, *viz* 4 ¢ par minot.

Je vous avais demandé de payer l'huissier Hillman, après qu'il aurait fait taxer mon mémoire par le greffier de la Cour de circuit, M. Samuel MacKay. Comme vous ne l'avez pas fait, cet huissier s'amuse à me faire payer 7 ¢ par semaine pour des lettres impertinentes, dans la dernière lesquelles il me demande si j'entends qu'il travaille pour moi gratis. Dites-lui, s'il vous plaît, que sa politesse envers un des premiers et plus riches avocats de Montréal, M. John Jay Day, à qui il a répondu il y a quelques jours qu'il n'exécuterait un ordre que lorsqu'il recevrait de lui ses honoraires d'avance, va être cause que cet avocat et d'autres vont tâcher de faire nommer un autre huissier dans votre seigneurie. Je me joindrai volontiers à M. Day. Je vous inclus aujourd'hui son mémoire. Demandez-lui-en un nouveau, dûment taxé par le greffier, et que vous comparerez avec celui-ci, sans lui montrer ce dernier. C'est à qui pillera!

M. Roméo Stephens, ami de Guillaume Lamothe, studieux, a vu dans la dernière édition de Garneau allusion à et citation d'un mémoire que vous auriez rapporté de France. Il vous demande de le lui prêter pour le lire. Je soupçonne qu'il est parmi ceux que vous avez remis au gouvernement et à la Bibliothèque du Parlement. « Mémoire sur l'état présent du Canada adressé en 1715 à son Altesse royale le duc d'Orléans, régent de France dans le Conseil de Marine. Copie sans nom d'auteur, apportée de Paris par M. Papineau »; Garneau, *Histoire du Canada*.

Pendant que Thivierge négociait avec M. Tucker et M. David, vous m'écriviez le 11 courant : « Mais il me semble que tu ne peux guère conclure avec M. Cooke, sans fournir sujet de plainte à Thivierge. Celui-ci, me dit Taillefer, espère en venir à des arrangements plus favorables avec M. David, du Sault-au-Récollet... homme très solvable, ayant terres et plusieurs maisons. » Maintenant que ni Tucker ni David n'en veulent, il me semble que nous devons de beaucoup préférer Alanson Cooke à ce nommé Brady, encore un habitant du Haut-Canada et qui, s'il est associé « à un homme ayant scierie au canal Lachine », doit faire connaître cet

homme. Or, il est un homme de cette description, nommé Cross, cousin de mon Cross de Vankleek Hill. Serait-ce cela?

Pensez-y bien! Je vous prierais d'envoyer Thivierge à Cooke, avec ma lettre d'« excuse pour moi à M. Cooke, lui expliquant que si je ne lui ai pas encore répondu, c'est que contre mon attente Thivierge ne m'avait pas remis le moulin mais était au contraire en négociations pour le céder lui-même à un M. David d'en bas », et priant M. Cooke de faire quelque arrangement satisfaisant avec Thivierge. Quant à mes comptes contre ce dernier, il y a, outre les deux années de loyer (200 \$), mon billet pour 10 \$ prêtés à lui, et le nombre de billots qu'il a faits dans ses deux années, d'après son compte et son affidavit du 13 août dernier : 517 billots, pin blanc.

D'autre côté, il faut lui allouer 12 \$ pour son voyage et ses gens, à L'Original, pour saisie de la cage Taylor-Cross, le prix de 300 morceaux de palissade pour vous qu'il estime @ 5 \$ le 100 (cental), et que vous m'avez dit estimer @ 4 \$ le 100 (cental). Le cental, adopté aujourd'hui en France, Angleterre et États-Unis, lettre pour lettre, pour 100 lb, comme l'on disait jadis quintal pour les 112 lb. L'on ne se sert plus de cette dernière mesure.

Gareau recommence-t-il son chantier chez moi? ou s'en tient-il à son projet d'exploitation sur le Saint-Maurice? Dieu m'en délivre.

Je sympathise bien avec l'isolement dans lequel la famille va vous laisser si longtemps avant l'hiver. C'était peut-être nécessaire, cette première année, à cause de l'emménagement et ameublement à faire avec les froids. Mais à l'avenir, l'on devrait partager l'année par la moitié au moins. J'espère que la vieille Marguerite aura bien soin de vous. Évitez le froid et l'humidité. S'il vous faut sortir, habillez-vous chaudement, surtout bien, bien chaussé toujours.

Une clause suffisamment sévère et sûre contre la rentrée des Cross et Taylor, et tout homme de ces noms, leurs agents, associés ou parents, ou serviteurs ou engagés, sous quelque forme ou prétexte que ce soit, « à peine de résiliation immédiate et *ipso facto* du bail et d'un forfait ou pénalité absolu et liquide de 500 \$, en outre de la résiliation ».

Je presserais Thivierge et Cooke de s'arranger. S'ils ne le font pas de suite, je me tournerais alors vers ce Brady avec toutes les clauses et conditions que j'y mets et que vous y mettez de votre côté par votre lettre du 14 courant, *viz* : que Brady résidera au moulin, qu'il paiera comptant les 25 £ premier loyer, les autres, etc. Restreindre la jouissance des 4 arpents au sud de la rivière, avec la clause pour notre moulin à farine, etc.

M. et M^{me} Bourassa, Ézilda, Augustine, tous arrivés hier soir sains et saufs. Je suis trop occupé au vignoble et aux préparatifs d'hivernement pour les aller voir aujourd'hui. Je leur envoie à l'instant Papineau qui va rejoindre sa mère et sa sœur à leur église, pour de là aller tous trois ensemble à la rue Saint-Hubert embrasser les arrivants. Je veux en même temps faire jeter celle-ci à la poste.

Adieu donc, cher père. Rejoignez-nous le plus tôt que vous pourrez. Ah! si je pouvais aller vous surprendre entre aujourd'hui et la Toussaint! Hélas, peu probable!

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

En Cour, vendredi 21 octobre 1859

Cher père,

Auguste vient de me remettre votre lettre d'hier. J'avais écrit hier à Alanson Cooke, en réponse à une troisième lettre que je venais de recevoir de lui me disant que la saison avancée pressait une décision. Je lui répondis rapidement que Thivierge, au lieu de me laisser mes coudées franches en m'abandonnant purement et absolument son bail, cherchait à sous-louer et que c'est pourquoi je ne lui avais pas encore répondu, que je le ferais dès que j'aurais terminé avec Thivierge ou ses représentants. Votre lettre à Cooke par Thivierge et la mienne ne se contredisent donc pas. Tant mieux. Maintenant, il va sans dire que si Cooke n'accepte pas les bonnes conditions que vous venez d'arrêter avec Brady, que celui-ci devra avoir la préférence. C'est à vous à décider sur les lieux et par les circonstances. Vous ferez certainement pour le mieux.

M. Brush est prêt à recevoir les augets de fonte au même taux de 1 \$ que le reste des ferrements. Chargez-les au plus vite, consignez-les à M. Brush qui ira les recevoir et les chercher lui-même sur le quai de Dickenson ici.

Vendez bien vite vos bouteilles à Beaudry @ 2/ : 40 ¢. Vous n'en n'auriez que 30 ¢ ici, dont il faudrait encore déduire le fret!

Marie et moi étions hier en soirée américaine chez un M. Brewster, et hier matin assistions aux noces, avec grande compagnie, chez M. le juge Mondelet. Un lieutenant Dearing, bel homme du 2^e régiment d'artillerie, armée des États-Unis, fils du major Dearing, petit-fils du colonel Dearing de la Révolution; du côté maternel, neveu du baron de Trobriand, rédacteur littéraire du *Courrier des États-Unis*, petit-fils du général St. Clair; son beau-frère (Pickering) est ambassadeur en ce moment à Saint-Petersbourg. Il épousa la 3^e, M^{lle} Frances, qui à notre goût est la crème de la famille. La 2^e (M^{lle} Elizabeth) épousera dans quinzaine M. Branchaud, excellent garçon qui, avocat à Beauharnois, a toute la clientèle de la seigneurie, ce qui lui donne, dit-on, 6 à 700 £ par année.

M. et M^{me} Dearing sont partis pour passer l'hiver à Savannah, pendant que les tourbillons de neige nous aveuglent ici. Comme toute la compagnie enviait hier leur sort! Puisse leur bonheur durer toujours! Honorable Wilson et dame vont y aller aussi passer l'hiver.

L'hiver nous menace grand froid, grosse gelée, 2 à 3 pouces de neige, vent furieux depuis hier matin. Hâtez-vous de venir vous réfugier à l'abri de notre montagne de Montréal

Adieu, cher père. En hâte. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 6 novembre 1859

Cher papa,

L'hiver semble vouloir nous envahir si tôt, que tous les moments que je puis m'échapper de la justice, je les consacre à mon jardin, à mon vignoble. La lecture en souffre, la correspondance encore plus.

Où en est votre moulin de Papineauville? Fonctionne-t-il aussi bien que vous (ou plutôt vos habiles ingénieurs) l'anticipiez de vos fortes réparations? Je me rappelle, ou plutôt je retrouve une note dans laquelle ces messieurs recommandaient de remplacer votre bluteau n° 7 par un n° 9, et d'employer ce n° 7 à la place du petit bluteau qui est trop vieux et presque usé. Désirez-vous que je vous envoie ce n° 9?

Quant à mon moulin à scie, je suis fâché de ces contretemps, plus encore pour Thivierge que pour nous, car s'il y a si peu de pin de reste, il n'y a pas de presse de le vendre. Il vaut autant le garder. Je regrette encore davantage de n'avoir pas fait mon voyage d'exploration cet automne; mais c'était impossible.

Je suis aussi content d'être débarrassé de Gareau que des Cross et Taylor. Tout ce monde est suspect. Mais dans l'intérêt de la colonisation, exploitation sur lieu de ce qui reste de bois est désirable. Je chercherais dans un remplaçant à Thivierge, s'il s'en présente.

M. Brush a reçu vos feronneries.

Combien avez-vous payé le beurre que vous m'avez envoyé?

Émond vous a tellement surchargé les prix dans son compte d'épicerie, outre le talent qu'il a eu de vous soutirer encore 8 \$ pour réparations, lorsqu'il s'était engagé à les faire toutes à ses frais en considération d'un loyer si modique qu'il n'est que de moitié de la valeur qu'il devrait porter, qu'il ne me reste que bien peu à retirer sur ses deux premiers quartiers. Il a ajouté, cet automne, des remises et entre-deux à chevaux, ce qui, joint à ses autres grosses réparations précédentes, et aux grands profits que je ne sais qu'il fait parce que l'établissement est très bien achalandé, que je suis certain qu'il est content et désire continuer le bail. Mais cela ne n'empêche pas de vouloir me jouer, en me menaçant de quitter au printemps. Il vous fera le même compte cet hiver pour vous faire saigner. Laissez-moi faire, et ne vous laissez plus prendre. C'est un fin maquignon, qui spéculé sur tout et en tout.

Je vais payer M. Dubuc, sans faire des emprunts à la banque, chose dont j'ai toujours horreur. J'aime mieux vous avancer moi-même un peu dans nos comptes courants, quand je le puis faire. Je vais d'ailleurs toucher 30 £ de coupons du N.Y.C.R.R., ce qui n'empêche pas que vous me devez encore, malgré le détournement de 80 \$ des 100 \$ derniers envoyés à mère, etc. Tout cela n'empêche pas que mère et moi pouvons faire face à tout, si vous envoyez 200 \$ par mois. Il n'y a pas d'inquiétudes ni de tourments à se donner. J'ai payé tous les tapis. Et je choisis toujours entre les dettes pressées et celles qui peuvent attendre.

L'immense récolte qui surchargeait mes vignes en plein air et que les gelées prématurées m'ont toute gâtée me décide à tout mettre vignoble sous abri l'an prochain. Après l'emploi de tout ce que j'ai de verre, je me ferai pendant l'hiver des panneaux en grosse toile de coton, enduite d'huile de lin crue. Ces panneaux, avec des planches et piquets bruts, me feront des

vigneriers économiques, qui m'assureront fruits et vins en surcroît et surabondance. J'aurai l'an prochain 420 pieds de longueur d'espaliers! Tout sous verre ou toile! Combien de grappes? Combien de lb?

Un petit poirier Seckel, haut de 2 pieds et planté l'an dernier, m'a donné 11 poires dont 3 très grosses et très excellentes. L'hiver si terrible de l'an dernier n'a pas tué un seul de mes poiriers.

Le séminaire réclame de moi, comme acquéreur à la faillite Roger McGill, du morceau que je rachetais alors comme votre agent, 18 £ de lods et ventes. Nouvelle complication dans cet imbroglio déjà indéchiffrable. Je m'assurais aujourd'hui à l'Hôtel de ville, que les deux lots en arrière sont assurément portés aux livres de la Corporation comme appartenant à dame Donegani! Nous en conférerons lorsque vous serez ici.

Vous ne m'avez pas dit si vous aviez écrit à Roy en réponse à sa lettre. Je n'ai pas eu de mémoires taxés depuis, ni aucune communication de sa part!

J'ai comme de raison employé Papin de nouveau pour la nouvelle défense contre la Fabrique. Il plaidera « chose jugée », pour les empêcher de recommencer leur preuve avec des mémoires de témoins rafraîchies, outre toutes les prescriptions imaginables. Ils lui ont payé les frais de l'action déboutée, avant de recommencer de nouveau.

Plus leur puissance semble menacée et s'affaiblir à Rome, plus ces messieurs sont exigeants aux extrémités. Ces dernières semblent se galvaniser. L'évêque de Montréal n'a pas voulu faire observer le jour d'Actions de grâce du 3 novembre, parce que la proclamation du gouvernement, adressée à tout le pays, ne lui suffisait pas. Le gouverneur aurait dû adresser une supplique spéciale et directe à Sa Grandeur. Une autre Grandeur, celle de l'évêque anglican, n'a pas été aussi exigeante. En sorte que nous avons eu l'anomalie de la proclamation contresignée de notre ministre d'État si bon catholique, Geo. E. Cartier, observée avec déférence par tous les juifs et par tous les protestants, ignorée et non avenue aux yeux de tous les catholiques.

À Bellerive, sans nous inquiéter de ces dissidences religieuses, nous avons pris le côté joyeux et social de la fête, et avons tous dîné en famille : tous les parents de la rue Saint-Hubert s'y sont rendus, sans en excepter belle et bonne fillette Augustine, qui s'est donné grands éclats et grandes danses avec son cousin et sa cousine.

Que dites-vous du nouveau programme à l'opposition? Subdiviser les Canadas en quatre ou cinq provinces, sous l'ombre d'une fédération, c'est flatter l'orgueil britannique qui y voit un contrepoids à la fédération républicaine, une rivale; puis c'est détruire ici l'influence toute-puissante du gouverneur anglais, en la brisant et la fractionnant. Puis ces quatre ou cinq provinces vont de suite prendre chacune son chemin en sens divers : une extrémité vers l'annexion aux États-Unis; l'autre extrémité vers Rome, Saint-Pétersbourg, Paris, ces modèles de gouvernements paternels. C'est ainsi que les plus Rouges voient le projet.

Pouvez-vous nous faire faire une poche (2 minots) de fine fleur de sarrasin bien mûr? Nous la partagerions entre Saint-Hubert et Bellerive.

Adieu, cher papa. Tous vous embrassent et vous appellent. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Se présente-t-il de nouveaux colons cet automne pour les côtes Azélie et Ézilda?

À son père

Bellerive, dimanche 13 novembre 1859

Cher papa,

Votre lettre du 9 par Taillefer fut laissée à mon greffe, et je m'empressai (Cour tenante) de chercher le bluteau n° 11. Mais hélas! nous sommes gens de progrès à Montréal, où il ne se vend plus de bluteaux à chemises. Il n'y a que des conservateurs comme les Québécois et les Ottawas qui connaissent cela et s'en servent. Les bluteaux de toute la province de Montréal (nouveau style constitutionnel et fédéral) sont faits de toile qui s'achète en pièces, à la verge, et un bluteau se compose de plusieurs de ces toiles, de n^{os} divers, afin de séparer et assortir les trois ou quatre qualités diverses de la farine dans son parcours d'un bout du bluteau jusqu'à l'autre. De ces toiles il n'y a pas de n° 11; n° 10 est le plus élevé. Maintenant qu'allez-vous faire? Entrer dans la voie du progrès? ou m'écrire de m'adresser aux Québécois pour une de leurs vieilleries? L'on pense ici que cette antiquité se trouverait peut-être dans les voûtes poussiéreuses de la maison Chinic Simard & Méthot, dans l'ancienne capitale. J'attends vos ordres.

Nous étions hier en hiver : forte gelée, trois pouces de neige et traîneaux. Aujourd'hui, vent chaud du sud et pluie à verse. Ce n'est pas de trois mois que nous avons eu trois journées de suite de soleil. Notre *Indian Summer* ou été de la Saint-Martin a duré juste la journée du 8 courant. Nous avons pourtant besoin, à Bellerive, de beau temps pour amuser et faire promener une cousine qui nous est arrivée cette semaine du fond de la Pennsylvanie, une D^{lle} Ella Slocum, nièce de M. Pitkin que vous avez connu à Saratoga, ancien associé de M. Westcott. D'ici, elle ira à Saratoga, puis passera une grande partie de l'hiver à New York.

Vous avons-nous écrit que la cousine Kate se sacrifiait à la fin, et quitterait M. et M^{me} Westcott en janvier pour épouser un de ses nombreux adorateurs? Oui, elle s'en va bien loin dans l'Ouest, et sera M^{me} North (Edward), et belle-sœur de notre M. North, secrétaire du chemin de fer de l'Hudson, qui est marié à M^{lle} Mary Wayland. Ces noces empêcheront M. Westcott de passer les fêtes de Noël à Bellerive. Il ne viendra qu'à la fin janvier. C'est dommage, nous anticipions joie complète de la réunion de toute la famille à Montréal pour ces jours de fête.

J'ai été si tard en Cour, tous les jours de cette semaine, que je n'ai vu personne de la rue Saint-Hubert, que par ma députée et meilleure moitié, Marie. Ils sont tous bien. Papineau a eu le rhume un peu. Ce qui m'alarmait, en apprenant l'affreux malheur qui frappe ces pauvres MacKay. Comme je sympathise bien vivement avec eux, exprimez-le-leur. C'est une horrible chose que ce croup et toutes les affections de poitrine et inflammations auxquelles les enfants sont si sujets et si susceptibles dans notre climat. Je crois, plus que je ne faisais jadis, qu'il vaut mieux excès de prudence, et un peu trop de délicatesse et de soins, dans les premières années, que d'exposer les enfants à tant de danger sous le prétexte de « les endurcir et de les fortifier ». Je crois plus que jamais que le secret d'une santé forte et d'une vie prolongée jusqu'à vieillesse, tient à éviter toute maladie pendant la première dizaine ou quinzaine d'années de l'enfance. Toute lésion des organes, si délicats dans l'enfance, demeure permanentement empreinte et raccourcit la carrière d'autant d'années, et d'une manière irrémédiable.

J'ai obtenu de M. Pangman des sarments du véritable chasselas Fontainebleau que vous aviez apporté de France en 1823, et que M. Lacroix avait transplanté de la maison Bonsecours

à Mascouche avant la destruction de cette vigne magnifique. Je les partagerai avec vous au printemps. Des États-Unis, j'ai reçu les célèbres (!) Anna, Rebecca, Diana et Delaware. J'aimais déjà les Concord, Isabella, Catawba. J'inventerai de nouveau le nectar des dieux par la combinaison de mon vin de Bellerive des jus divins de l'Europe et de l'Amérique!

Adieu, cher papa, en attendant que je vous en fasse boire, venez boire avec nous les eaux combinées de l'Ottawa et du Saint-Laurent, qui valent mieux que celle de l'Ottawa toute seule. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 27 novembre 1859

Cher papa,

Je vous ai envoyé par le *Lady Simpson*, il y a quatre ou cinq jours, le bluteau à chemise n° 9, le seul et dernier qu'il y eût en ville. Je n'ai pas réussi à me faire comprendre, que cette forme de bluteau ne s'importe plus. Ce qui n'empêche pas qu'avec les toiles de Hollande, de toute finesse et à beaucoup meilleur marché, vous ne puissiez vous coudre et confectionner des bluteaux à chemise (en chemise) simples (d'une seule toile) ou composés (de plusieurs qualités ou degrés de finesse). Je me conforme à vos ordres néanmoins en ayant acheté hier, et vous adressant demain par la malle, 3 verges de toile, suivant l'échantillon reçu; c'est le n° 7. Avec cet échantillon, j'ai aussi reçu vos 128 \$ dont je vais payer 100 \$ à M. Brush, a/c. Ceci me laisse toujours dans l'impossibilité de payer des taxes et autres mémoires au montant d'une centaine de louis, pour lesquels je finirai par emprunter s'il y a trop de pression. Il m'a fallu acheter encore une dizaine de cordes de bois la semaine dernière. Mère craignait d'en manquer. J'ai payé le loyer de Dubuc, 26 £, et n'ai reçu que 8 £ de deux quartiers de la maison Bonsecours, le reste en est passé en épicerie. Ces 8 £ mêmes étaient payés d'avance à la Compagnie d'assurance!

Avons tous soupé en famille à la rue Saint-Hubert mardi dernier, outre la famille de M. Côme Cherrier qui s'est réunie à nous. Lundi, Marie et moi dînions chez l'honorable M. Holton, avec deux réfugiés abolitionnistes distingués de Boston, le Dr Howe, célèbre par l'éducation qu'il donna à l'aveugle et sourde-muette, née Laura Bridgeman, et par les institutions philanthropiques qu'il a fondées à la suite de ce premier succès, et un M. Stearnes que les autorités de la Virginie voulaient appeler comme témoins dans le procès John Brown, pour les livrer à la merci de la populace furieuse et ameutée en ce moment. Les dissidences vont toujours croissantes entre les États du Nord et du Sud, et les élections de cet automne semblent indiquer que la grande élection présidentielle de 1860 va ranger tous les États du Nord en opposition à tous les États du Sud, et que le président élu sera un républicain décidé. Ces apparences irritent profondément le Sud, qui se relance sans honte et sans hésitation dans la traite des Nègres dont plusieurs cargaisons d'Afrique sont arrivées ou en route! C'est un triste problème à résoudre, mais dont la solution se précipite.

Quelles affreuses tempêtes nous avons eues, sur nos côtes comme sur celles d'Angleterre, voire même sur notre grand fleuve. Depuis deux jours un des vapeurs traversiers du Grand Tronc est échoué sur la côte rocheuse de l'île Ronde, en face même de Bellerive. Il y a été jeté par l'ouragan à 11 h du soir et tous les efforts d'autres vapeurs n'ont encore pu le remuer. Je crains qu'il ne puisse flotter avant la crue des eaux à l'approche des glaces. Le naufrage de notre *steamer* l'*Indian*, sur la côte de la Nouvelle-Écosse, a entraîné la mort de 200 personnes! Tous les progrès de la science et les améliorations et la puissance de la vapeur, ne peuvent encore dompter la nature lorsque, entrant en furie, elle veut bien déployer ses forces. Elle maîtrise encore ce nain présomptueux, l'homme, qui se vante trop de son génie, témoin le *Great Eastern*⁹⁴.

Ces changements extrêmes de température sont malsains. Tout le monde se plaint. Il y a force rhumes et rhumatismes. Ella a pris du froid en carriole, et la fièvre l'a retenue au lit hier et aujourd'hui. Elle est mieux ce matin. La cousine Ella Slocum est fort gentille. Comme notre Ella, elle fut ainsi nommée en souvenir de la mère de Marie, qui s'appelait Eleanor Ellis.

Un événement à noter, c'est la complétion du pont Victoria qu'une locomotive et un train de chars ont parcouru dans toute sa longueur le 24 du courant. Cet ouvrage gigantesque est ainsi parachevé en quatre années.

Faites-vous couper 60 cordes d'érable, à pas plus de 2 \$, rendues sur votre quai, pour faire descendre au printemps et pour partager entre rue Saint-Hubert et Bellerive? Ça ne vaudrait pas la peine pour un seul. C'est peut-être un bon projet quand il faut approvisionner deux maisons. Qu'en dites-vous?

Adieu, cher père. Tous vous embrassent et vous appellent. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 4 décembre 1859

Cher papa,

Voilà bien l'hiver, ce semble. Quatre pouces de neige avant-hier. Hier, aujourd'hui, froid atroce. Glaçons commencent à flotter sur le fleuve. Mère a reçu vendredi votre lettre annonçant la prochaine visite de Cooke avec 170 £. Il est ardemment attendu. Mais que veut dire sa vente ou louage aux Gilmour? qu'il est gêné et forcé? ou qu'il voit le bois épuisé sur sa limite, et veut échapper à un mauvais marché? ou enfin, 3^o, qu'il croit faire une bonne spéculation d'ailleurs? Dites-moi ce que vous en pensez ou savez.

Je crois comme vous qu'il vaut mieux peut-être se réserver le bois de la Kinongé, soit pour le moulin Thivierge, soit pour augmentation de valeur *in futuro*.

J'espère que ce froid va nous amener de bons chemins d'hiver, et que vous serez certain alors de nous arriver pour les fêtes de Noël. Elles seraient toutes gâtées, si notre cercle de famille n'y était pas au complet. Faites-y bien attention, et décision d'avance. Nous sommes tous d'accord sur ce point. Commencez déjà vos préparatifs.

Ella a pris une attaque de jaunisse, mais nous la trouvons déjà mieux et pensons que ce ne sera rien. Elle semble hériter du tempérament bilieux de son père et de sa mémé. Papineau, au contraire, aura, je crois, le tempérament de sa mère. Pauvre maman, en se dévouant à visiter M^{me} Thibaudeau malade, est atteinte d'influenza, qui court ainsi que les rhumatismes. En appliquant de suite mon grand remède hydropathique, elle va détourner le mal. Je l'ai vue hier sous l'heureuse influence de l'embaumement à l'eau froide. Tous les autres de la famille sont bien.

Dessaulles, l'incrédule, proclame à grands cris un miracle à Saint-Hyacinthe. Un charlatan canadien, trop modeste pour permettre que l'on publie ses bonnes œuvres, vient de « guérir radicalement, en trois jours et par trois bains d'écorce de merisier blanc », le pauvre Jules Lamothe criblé et torturé depuis dix ans par le mal et par toute la Faculté. Dessaulles croit, en même temps, que Beauregard le meurtrier devrait être pendu par la société, et qu'on devrait abolir l'institution du jury qui permet à tant d'autres meurtriers d'échapper à la potence. Ces derniers dires me font douter un peu du miracle auquel il a foi.

Un brave ex-curé de Lachine, M. Duranceau, un ancien et un homme, s'il me souvient, remarqué comme des plus éclairés de son étoffe, entre au greffe hier matin et me demande communication d'un registre de l'état civil « avec plume et papier pour en prendre des notes ». Un employé les lui livre, sort un instant, rentre, entend jouer du canif, regarde et voit monsieur qui biffait et raturait un acte de baptême, pour convertir en garçon une fille qu'il avait baptisée! L'employé s'écrie.

– Oh, ce n'est qu'une erreur cléricale et d'orthographe que je corrige.

– Mais, Monsieur, savez-vous ce que vous avez fait?

– Oh, ce n'est rien, Monseigneur l'évêque m'a dit que je pouvais venir faire ce léger changement, pour faire cadrer votre registre avec celui de la paroisse.

Est-ce grosse bonne foi? ignorance crasse? folie? infamie? quoi? Je brûle de savoir si l'évêque Bourget a pu lui donner un avis aussi bête. Et je tâcherai de le savoir.

Votre évêque envoie son candidat au comté de Russell pour continuer la dynastie Fellowes⁹⁵ et appuyer l'administration orthodoxe.

Ces messieurs n'y vont pas petit jeu. Ils ont l'air de croire à l'ouragan qui menace de balayer le monde, et ils semblent certains de le maîtriser « avec la grâce de Dieu ». Tout ou rien semble leur mot d'ordre. Nous verrons ce que la Providence en décrètera. En attendant, l'Europe paraît s'armer de toutes parts, et sur une échelle plus gigantesque que jamais. Que veut Napoléon? Ce me semble encore une énigme. Veut-il libérer ou asservir l'Italie? Ou ce chapitre est-il clos pour lui, et va-t-il enfin arriver au grand drame de venger Waterloo et Sainte-Hélène? Ou n'est-il plus le maître, mais le jouet de ses gardes prétoriennes, des circonstances, du hasard qu'amène chaque matin? Je commence à croire à cette dernière alternative, à laquelle tout homme, quelque géant de volonté et de génie qu'il puisse être, doit toujours finir par succomber et se soumettre. Un Dieu seul pourrait saisir et s'asservir tous les fils, toutes les forces de l'humanité.

[John] Brown est mort avant-hier en Virginie, comme un héros et martyr pour la liberté, avec un dévouement plus que patriotique, celui d'une abnégation absolue de soi-même. Son sang, justement forfait en un sens limité, n'en fructifiera pas moins pour la cause de l'émancipation graduelle et pacifique de cette race infortunée qui commence à donner le cauchemar à ses maîtres et tyrans. Ces derniers ne sont plus républicains et démocratiques que

de nom; ils perdent même les attributs d'un peuple civilisé et gravitent vers la barbarie. Il faut que la République se purge de l'esclavage, ou que l'esclavage tue la République. Le problème sera résolu avant la fin de ce triste et mystérieux siècle, le XIX^e.

Côme Cherrier, un modèle de sagesse, de prudence, de conservatisme, s'écrie en entendant le jugement de notre Cour suprême des appels, dans la cause des seigneurs contre le Grand Tronc de fer (cette chaîne matérielle et morale, financière et politique du pauvre Canada), qu'il va croire avec Rabelais que la justice serait aussi bonne et bien moins coûteuse avec un cornet et un dé qu'avec tous les chapeaux à trois cornes qui siègent en tant de palais! Non ces gens du Grand Tronc n'ont pas eu l'esprit de ménager une voie sur le tube. Les locomotives s'engouffreront toutes fumantes dans ce long boyau de deux milles, sans ventilation pour la peine. Les passagers en sortiront à l'autre bout, asphyxiés ou tout au moins jambons.

Dimanche p.m. La tempête continue. Un pied de neige.

Avez-vous reçu les deux bluteaux?



À son père

En Cour d'enquête, mercredi 7 décembre 1859

Cher papa,

J'ai reçu hier (6) votre lettre du 1^{er}. J'allais blâmer Casimir. La vôtre à mère, d'avant-hier, que j'ouvre à l'instant m'explique que c'est vous qui l'aviez antidatée. À propos, lorsque surtout la veille de fête que je n'aurais pas communication d'une lettre à mère de deux jours, ou que j'ai à vous écrire à l'instant, je prends la liberté de l'ouvrir et de la lire avant de l'envoyer à la rue Saint-Hubert. Ainsi donc, avis général : lorsque vous aurez quelque chose à dire que vous ne voudrez pas que je voie, ayez la bonté de marquer « privée » sur l'extérieur de l'enveloppe.

Je m'empresse de vous écrire aujourd'hui pour vous ôter toute inquiétude, que j'avais cherché dans mes lettres à adoucir pour vous, quoique ce fût un si lourd fardeau pour moi, la maladie d'Ella. Elle a eu une forte attaque de jaunisse, voire même une éruption à la suite, qui me faisait trembler que ce fût rougeole, scarlatine, etc. Ce n'était qu'un incident d'humeurs, suite de la jaunisse. Elle est debout aujourd'hui, en convalescence. L'appétit revient. La petite sauvagesse, presque négresse, tant elle est jaune-brun, va reblanchir, chère petite.

Le bœuf se vend aux gelées et la moitié de l'hiver, 6 à 7 sous (5 à 6 centimes) seulement la livre, en l'achetant des habitants sur le marché, par quartier ou moitié.

Tous bien les autres, à Saint-Hubert et Bellerive. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Pas l'ombre de Cooke encore!

Prix du bluteau-chemise 9,50 \$. L'autre, j'oublie; le dirai dans la prochaine.



À son père

Bellerive, dimanche 11 décembre 1859

Cher papa,

Reçue hier votre lettre du 8, à laquelle je réponds de suite avant de la passer à mère. Elle semble tout à fait rétablie. Le D^r Macdonnell nous recommande pourtant de lui donner une goutte de vin, à son dîner, pour donner du ton à l'estomac. M. Lester nous fait dire par M. Westcott que ses enfants eurent une jaunisse semblable l'an dernier, qui n'eut pas de suites.

Je sympathise avec les embarras de Cooke d'avoir affaire à Gilmour; je dois sympathiser encore plus avec nous-mêmes. Je ne m'inquiète pourtant pas. Je remets les créanciers de semaine en semaine. Si vous me donniez 200 \$ de Tucker, Ézilda se trouverait à l'abri de tourments, et je payerais en outre une couple des créanciers, les plus pressés. Nous pourrions ensuite attendre les recettes de janvier, et le paiement de Cooke, tout en paix.

Étant allé montrer le musée géologique à M^{lle} Slocum cette semaine, sir William Logan s'empressa de me montrer le plan et relevé parfait qu'il a fait, au mois d'octobre, de notre lac Papineau, et dont il m'a promis copie. Ne saviez-vous pas qu'il était là à cette époque, précisément celle où je voulais moi-même [m']y transporter? ce que je n'aurais pas manqué de faire à tout prix, à travers tout obstacle, si j'avais su y rencontrer sir William. Le lac a 7 milles de long sur 2 milles, de plus grande largeur, a plus de 60 îles; les deux extrémités sont hors la seigneurie. Il s'étend presque nord et sud. Sir William nous annonce l'excellente nouvelle que ce pays montagneux de la Kinongé est précisément le plus fertile territoire que nous ayons! Tous les bords du lac indiquent le carbonate de chaux blanche, qui constitue dans Grenville, son augmentation, chez nous dans plusieurs des *townships* de l'intérieur, le sol agricole le plus fertile et le plus permanent qu'il soit possible de trouver au monde! Sir William trouve ce même sol et chaux, à l'entrée de la Kinongé, et pense que très probablement (juguant par les formations dans Grenville) une veine en suit la Kinongé jusqu'au fleuve. Partout ces veines ouvrent des défilés et plateaux à travers les montagnes et indiquent les routes à ouvrir, les bases de concessions à établir. Fait important pour nous et que les habitants de Grenville ont déjà instinctivement suivi dans leurs chemins de montée. Je réserve donc tout d'abord, dans l'île Commandant et la grande presqu'île adjacente, un magnifique domaine de 2 à 3000 arpents facile à clôturer, puis je persiste avec plus d'ardeur que jamais à pousser de suite les établissements en prolongation de la côte Azélie, et d'ouvrir la côte Gustave; ou mieux peut-être de suivre la vallée de la Kinongé jusqu'au lac, presque certain que cette vallée suit la veine de la chaux. Au reste, sir William m'assure qu'il complétera cette exploitation l'an prochain et nous donnera le plan de la Kinongé et le site des veines de carbonate. Voilà de bonnes et d'intéressantes nouvelles, n'est-ce pas?

Vous n'avez pas oublié que les seigneurs dont les propriétés sont traversées par le Grand Tronc, ont demandé à cette compagnie l'indemnité de mort-main en vertu du droit commun. Cartier, l'avocat du Grand Tronc en même temps que le maître législateur, a cherché par clause rétroactive de dépouiller les seigneurs de ce droit acquis! Les tribunaux ne semblent pas s'être arrêtés fort à cette clause inique. Ils n'en arrivent pas moins à se contredire et à ne pas s'entendre. Et dans le dernier jugement de la Cour d'appel, ces messieurs sont convenus de se diviser en

trois catégories d'opinions, qui n'amènent point de jugement définitif, mais ils ont en même temps exprimé la ridicule opinion qu'ils étaient enclins à refuser l'indemnité de mainmorte pour donner aux seigneurs l'indemnité, bien moins forte mais parfaitement absurde, d'un lods et ventes (lods et ventes à l'acquisition en mainmorte par une Corporation!). Voilà l'affaire, qui bouleverse l'entendement de M. Cherrier, de M. Dorion et d'autres jurisconsultes qui ne sont pas des juges, des grands juges. Digne pendant du jugement de la fameuse Cour seigneuriale.

M. Westcott viendra la semaine prochaine pour rester jusqu'à fin de janvier. Oh! tâchez de faire aussi bien que lui.

Tous bien, excepté chère mère qui souffre encore un peu de son rhume. Très froid aujourd'hui.

Je reçois invitation complémentaire à la célébration le 22 du débarquement des Pèlerins de la Nouvelle-Angleterre.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 18 décembre 1859

Cher papa,

Votre lettre du 15, j'ai reçue hier, avec 113 \$, et non pas 119 \$ comme le comporte votre note. Au lieu de 10 billets de 2 \$, je n'en ai trouvé que 7. Et comme l'enveloppe est bien collée et scellée, j'en ai conclu que vous vous étiez trompé en les comptant. J'en ai de suite servi pour boucher les trous les plus pressés, bien entendu que la grande ménagère Ézilda en a eu sa part. Avec cela j'espère bien atteindre l'année nouvelle et les étrennes seigneuriales de lods et ventes qu'elle m'apportera. Je suis donc parfaitement satisfait qu'il n'est pas nécessaire de sacrifier du capital, surtout de ceux qui rapportent argent sonnante, et à 7 et 8 d'intérêts, pour payer des dettes courantes. Quand je serai trop pressé (ce que je n'anticipe plus), j'emprunterai à la banque.

Entre autres paiements, j'ai fait charrier 400 verges de terres sur les lots Saint-Denis, qu'un voisin sur la rue Sanguinet tirait d'une excavation pour bâtisse. Ceci nous garantirait, je crois, d'inondations futures de ces lots et des criailleries de la Corporation et des voisins.

M. Westcott nous est heureusement arrivé vendredi par voie de Rouses Point, Moers Junction et Lachine, car les vapeurs traversiers se sont réfugiés à leurs quartiers d'hiver le 13 du courant, le fleuve charriant beaucoup de glaçons depuis ce jour.

Hier a été inauguré par les constructeurs et une partie des notables de la ville, ce grand œuvre à la fin accompli, le pont Victoria! Et à partir de demain matin (lundi 19 décembre 1859, date mémorable), le grand fleuve se verra quotidiennement et vaincu et passant sous le joug du génie de l'homme, qui le traversera à toute vapeur et en toute sûreté. Ils ont fait la dépense énorme et bien inutile, ce me semble, de mettre à ce pont une toiture en fer-blanc dans toute sa vaste étendue! Le dessus du tube était déjà peinturé! Et je ne doute pas qu'avant longtemps ils ne veuillent déchirer tout ce fer-blanc pour y tracer une voie pour les piétons, sinon pour

les voitures à chevaux; ou tout au moins pour ventilateurs et *échappoirs* de la fumée qui va les étouffer à l'intérieur.

Vendredi a vu ici l'exécution de Beauregard; à Charlestown, Virginie, l'exécution de quatre autres des insurgés de Harper's Ferry. L'échafaud me semble toujours un horrible contresens dans nos sociétés démocratiques et constitutionnelles. Il n'y a que Dieu (et ses théocraties si tant est qu'il en fût jamais sur ce globe), qui aient droit de vie ou de mort. Les gouvernements délégués et représentatifs ne peuvent se l'arroger, et l'individu à qui vous refusez le droit de suicide et à qui vous prêchez la sainteté et l'inviolabilité de la vie humaine, n'a jamais pu vous déléguer un droit inaliénable comme celui-là, et dont il ne peut pas lui-même disposer. Les Républicains et Démocrates des États-Unis, après avoir abjuré toute foi et toute allégeance au droit divin des gouvernements, s'en vont fouiller le code barbare et sanguinaire de la théocratie hébraïque, révoqué par leur code chrétien, pour y trouver leur justification des meurtres juridiques qu'ils sanctionnent!

Et nous, Anglais constitutionnels, sommes-nous plus justifiables qu'eux? Pour ma part, je proteste à la mort de chaque victime et m'en lave les mains; profondément convaincu que je suis de ma solidarité morale comme membre de la société où je vis. Cette fin de non-recevoir est pour moi un argument conclusif. Je n'ai pas besoin d'entrer dans les considérations d'expédience, d'influences sociales de l'exemple, que l'on débat pour et contre la peine de mort. Mais jamais la société n'a été aussi illogique qu'à notre époque dans les détails de son application. Par exemple : le monstre, paria et mannequin, qu'elle appelle bourreau, qu'elle achète et salarie, qu'elle emploie pour son œuvre horrible et qu'elle honnit et conspue au même instant, qui sous son enveloppe lugubre et monstrueuse renferme un cœur d'homme et une âme de chrétien; c'est bien à mes yeux le noir fantôme qui dénonce son crime au ciel comme à l'humanité, c'est bien le symbole du remords de cette société qui assassine et qui se masque, honteuse et craintive, au moment de son crime. Il n'y avait, au pied de l'échafaud, à l'intérieur de la prison, que l'élite de cette société intelligente et éclairée (des hommes de professions légales et médicales et leurs élèves); et pourtant une douzaine de voix s'échappèrent en huées au passage du bourreau.

– Tut! tut! tut! messieurs, je ne pus m'empêcher de leur dire, ce n'est pas lui qui pend; c'est vous, c'est moi, c'est nous tous, messieurs. Nous sommes le bourreau. Ce mannequin n'est que notre agent, l'auguste agent de notre justice humaine.

Dieu fasse que l'humanité progresse! Que de chemin à faire encore! En attendant je me replonge au fond des civilisations égyptiennes. Étudions et ne perdons ni la foi ni l'espérance!



En Cour, lundi 26 décembre 1859

Cher papa,

Je passai ce matin à l'étude des cousins Papineau pour demander l'endossement de l'un d'eux à un billet de 500 \$ que j'allais déposer à la banque pour escompte. J'étais poussé au pied du mur. Les meubliers Abbott m'avaient fait promettre de leur payer leur mémoire cette semaine. L'heureuse paresse des cousins qui n'étaient pas encore parvenus à l'étude à 10 h a. m. me servit bien. De chez eux, je me rendis à la poste, et là, je retirai votre bienvenue missive du 22, avec son précieux contenu de 400 dollars! Je déchirai mon projet de billet promissoire, et je courus m'acquitter auprès des MM. Abbott, qui reçurent leur «Christmas Box» avec mille remerciements. Vous avez donc fait des heureux en ce grand jour de Noël, que les protestants fêtent généralement (toutes leurs boutiques fermées), et que les catholiques observèrent en [ce] dimanche. À Bellerive, où nous sommes cosmopolites, et bons catholiques et bons protestants, nous avons fêté la Noël et samedi et hier, et encore aujourd'hui.

Samedi soir, étions tous réunis autour de l'arbre de Noël et dînions joyeusement ensemble. Augustine, à côté de ses cousin et cousine, tous, excepté le cher pépé que tous regrettaient tant de voir absent et dont nous bûmes la santé en même temps que celle de M^{me} Westcott, de M. et M^{me} Bourassa père et mère. Autour de l'arbre symbolique se groupaient cinq ou six tables et tabourets surchargés d'innombrables présents qui s'échangeaient admirablement. Vous y étiez parfaitement représenté par la surabondance de présents apportés de la rue Saint-Hubert.

Et vous complétez la joie du jour, par l'annonce que vous vous rendez enfin à la raison et à nos prières, et que vous allez arriver pour le grand jour de l'An. C'est parfait.

J'espère qu'Aimond et surtout son cher garçon se seront rendus sans fatigue et sans souffrir du froid. Ce n'était pas bien prudent d'exposer l'enfant, mais il a tant joui de la vue de la grande cité que le père se trouve excusé.

Vous vous inquiétiez de trouver des acheteurs pour vos trois bœufs et un gros porc. Vous vous défiez des appétits des citadins. Sans broncher, les deux cuisines de Saint-Hubert et de Bellerive ont englouti tout votre envoi et se font fort de tout dévorer avant que le dégel du printemps puisse atteindre et corrompre les succulentes provisions. Ella, pour une, dont la maladie a activé les facultés, promet d'en manger une grande part.

Mère vous a écrit qu'elle avait laissé à mains et soins de la vieille Marguerite vos fourrures et chaussures pour le voyage. J'espère que les chutes quotidiennes de neige que nous avons n'auront pas trop gâté les chemins pour vous rendre le voyage fatigant. Prenez deux bons chevaux et un bon cocher. Nous vous attendons donc d'un jour à l'autre.

Au revoir. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



James R. Westcott
Saratoga Springs, N.Y.

Bellerive, April 14th 1860

My dear Sir,

I hasten to acknowledge the receipt (yesterday) Saturday, of yours of the 11th, with the welcome inclosure of the five hundred dollars draft as a most opportune loan. I thought I had at the time (thro Mary or in one of her letters) acknowledged also the one hundred dollars being the installment of principal falling due on the 1st of May next on the purchase of Bellerive, which, however, the heirs Richardson (thro Mr. Anderson I have willingly accepted in advance, being on the 1st of March last. I cannot too often repeat to you my heartfelt gratitude for your kindnesses to us in money as well as in all other matters, of which you have given so many occasions.

Another proof of them is again offered this very day, by the arrival of the trees. Altho they have not yet reached Bellerive, I saw them actually in the Express wagon starting from their Offices this afternoon. Just at the inopportune moment I came passing in our wagon on the way to the Post Office, Hagar's Market, etc. The Express driver hailed me and said he was just going down with them three to your house. Very well, said I, go on; I am going all over town, and loaded besides; otherwise I would take them with me. Well, would you believe they have probably been immediately carried back into their Office! To wait there till I go for them. We are entirely at the mercy of those gentry as they have the monopoly of the Express business throughout the Canadas. I suppose that in the States there are rival Companies, which account for your conveniences, of their sending to and fro in even a small place like Saratoga. I will send Dan for them Monday morning. As there is no Court on that day, I will not fail to plant the all at once, on such a most opportune vacation day. We are «laboring» hard in garden vineries, but under «difficulties» I assure you. As the Spring is most remarkably backward. We had but one half day of warm genial weather. Continual rain, boisterous rains, high winds and severe frosts. At this instance, 11 P.M., the wind blowing furiously N.N.W. Every pane of glass frozen in my dressing room, furnace in full blast. And the grapes budding in vinery No 1. For I now, since 4 o'clock this afternoon, boast at vineries Nos 2, 3, 4, 5. The espaliers being now as completed enclosed (boards and glass and canvas) as the original No 1. Cooper the gardener insists that we cannot ripen grapes in Canada without a cold vinery at least. I must confess I have become a convert to his doctrine. I boast of having discovered the cheap board-canvas drapery. I believe I will prove a more successful horticulturist than a dealer in horse flesh. I have not yet realized the value of poor Harry and Charley. An enterprising Yankee, from your State, has during the week tendered me Alloway the Great modern Fathersalls of Montreal, Dan the great groom of Bellerive, Edmond (of Bonsecours House) the great race-course-proprietor of Mile End, kindly offered «to my soul the flattering unction» of perhaps realizing 120 \$ to 130 \$, at the great Spring Auction Sale, coming off about 1st of May. Uncle Doctor has kindly sent me cuttings of the true cherry-currant and also of very fine whites which I prefer being sweeter than the reds. They are all planted. I must write to him for tomorrow.

I hope you will see translated in American newspaper the formula of high excommunication published by the *Siècle* of Paris. We have it in the Montreal *Pays* of today.

It is a most curious mediæval (you would naturally suppose ante-deluvian) production of the Monks. As everything is permanent in the eternal City, the stony immobility of St. Peter's Rock being the *nec plus ultra* type of perfection and conservatism, it is probably the formula adopted by the saintly Pio Nono in the thunderbolts he has just launched at Victor Emmanuel. The latter and his millions of catholic Italians will probably stand the fire like mere mortal heroes.

As to Napoleon III, I will reluctantly grant you at least that he is a great man, but... a good? Of course not... much of an enigma yet, that time alone may solve. This generation cannot be his judges, nor hardly the next. Humbolt, the great and truly great, the good Democrat tho a courtier so many years of his wonderful life, and his confidential letters just published, confirms the bastardy of this Napoleon, and probably had as good opportunities as any man of ascertaining that he is really the son of the Dutch admiral. So much for the chapter of blood. The other chapter of the other blood, so freely split on the Paris boulevards on one December day, will never be as difficult to decypher and read! That day of terror, of cold-blooded wello-pondered forecast butchery, got-up-to-order drama, that one day terrorism the concentrated rival of all the terrorism of the 18th century, and presidential oath and constitution violated, would damn a thousand Napoleon Bonapartes, from the first to the last all included! Success and grandeur and heroism and conquest and power the globe over, and genius besides will never purge nor errace that page of History. Could it be otherwise, might despair of Humanity. But the light of History is a divine revelation, and the God of Humanity never allows that light to be quenched nor even obscured.

We are looking forward with joyous anticipation to the time of your arrival with Mrs. Westcott at Bellerive. We dare not urge too much for fear of over tiring you and interfering too much with house closing arrangements, but we do hope that we may be surprised by an earlier arrival than the middle of May. I suppose Mrs. Guild will arrange beforehand, to be ready to start at telegraphic notice *en cas d'accident*, in case of accelerated events and miscalculation on our part. Dear Mary is too courageous and enterprising, I fear, sometimes, devoting so much energy as she does to house-cleaning, and the care and education of her children besides all at once. I hope we will soon be thro this house fixing. There has been a great deal of white washing this week, and carcoets have some of them been spread again, etc.

My parents and sisters wish to be remembered to you and mother, and please accept for her and you our most affectionate love and respect from the Bellerive covey. Come soon.

L.J.A. Papineau

Could you bring a couple of thick bushy bur or pitch pines, that grow so abundantly around Saratoga (not over 2 feet high); a sassafras bush, sweet-scented fern, sheep laurel or rododendhrum and mandrake, which all grow near the village, except perhaps the mandrake that I used to see on the hills around or near the lake, if I remember right. They may succeed in our warm, dry soil, at Bellerive. Common at Saratoga would be rare and precious here; I like them very much. I have renounced for this year my intended order of pears and shrubs from Rochester. Could you add a few roots or Mr. Lester's perennial double *concolvulus*?



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 13 mai 1860

Chers parents,

Avons été heureux d'apprendre que votre voyage s'était fait sans accidents et sans mécomptes. Vous aviez tant de bagage que je pensais qu'il s'en perdrait ou briserait une partie. Les vitres que vous demandez (et qui seules manquent pour que la vignerie de Montebello égale la mienne!) devront vous arriver demain soir par le *Phoenix*.

Quels immenses progrès la végétation a faits en trois jours, après la pluie de jeudi qui pourtant a été bien insuffisante! Bellerive est déjà pleine d'ombres d'érables et marronniers. Le lilas fleurira sous huit jours. La fontaine joue, les poissons d'or de la Chine s'y réjouissent de leur liberté, échappés du sombre réservoir de l'hiver. La chaleur d'aujourd'hui est tropicale. C'est ainsi qu'au Canada nous sautons toujours de l'hiver à l'été, sans transition, sans printemps.

M. et M^{me} Westcott sont définitivement attendus mardi. Vous concevez la vive attente et tous les préparatifs qui se font. Chère Marie persévère jusqu'au bout, à l'église ce matin, à son école ce soir. C'est trop d'héroïsme. Elle a passé deux jours de cette semaine dernière à vernir je ne sais combien de meubles, corniches, etc. J'ai payé M. Dubuc le lendemain de votre départ, je crois. Je n'ai pas eu le temps d'aller avec lui faire l'inspection. Seul, néanmoins, j'ai donné la dernière main à vos arrangements. Ainsi, par exemple, j'ai fermé la boîte à avoine que, malgré mes fortes recommandations, M. Groulx avait laissée grande ouverte; porté à l'intérieur la hache et autres effets qui pourraient servir d'armes à des briseurs de maisons. Montréal a peu de ces gens-là, excepté en temps d'élections ou autres crises politiques. J'ai trouvé une armoire garnie de vins et comestibles, qui me sera très commode dans mes visites hebdomadaires.

M. Henry Judah nous a offert, au protonotaire, le dépôt de 150 volumes du cadastre seigneurial, qui se trouverait ainsi à peu près terminé. Nous nous hâtons de préparer une voûte spéciale et des tablettes pour les recevoir. La première loi seigneuriale ordonnait qu'une copie du cadastre serait déposée chez chaque seigneur, ce qui n'était que le juste équivalent de leurs livres-terriers. Une loi d'amendement confie ce dépôt aux protonotaires et, dans votre cas, vous tombez dans la juridiction de Montréal, et c'est ici, non à Aylmer, que vous aurez à venir chercher des extraits de cadastre pour chacune de vos poursuites et actions, à moins, peut-être – je n'ai pas la loi sous la main – il n'est permis par exception aux seigneurs de se procurer à leurs propres frais et dépens une copie certifiée par le greffier ou par les commissaires, copie qui deviendrait alors authentique et formerait double, et à leur usage particulier. Avez-vous la loi devant vous?

Si Major est descendu, je ne l'ai pas vu, et ne sais s'il veut donner une cage de cèdres. Voulez-vous lui en parler? Vous n'oubliez pas non plus la demande à Hillman, s'il a servi une seconde fois (en forme de règle absolue) le jugement sur *mandamus* que j'obtins contre la Corporation Saint-André-Avellin?

Soyez tous en santé et jouissance de votre paradis de Montebello, que tant de monde vous envie. Et écrivez-nous souvent. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Je n'oublie pas Ézilda : aussitôt mon terme fini.

Vous mettez toujours le mot «Free» sur vos adresses de lettres. Il n'y a que des ministres et autres grands dignitaires de l'État qui ont droit à ce privilège! Vous vous adressez sans doute à Major, et c'est le mot «Prepaid» que vous voulez dire. À corriger.



À son père et sa mère

Bellerive, vendredi soir 18 mai 1860

Chers parents,

Nous sommes des gens de progrès, qui précipitons les temps; avons en conséquence, dès que grand-pa et grand-ma étaient rendus, refusé d'attendre plus longtemps M^{me} Guild et l'almanach.

Chère Marie, en faisant sa toilette hier après-midi, pour aller à la ville avec sa mère, s'est sentie prise de faiblesse soudaine et, au lieu du tour de voiture, se jeta sur son lit. À 1 h, ce matin, elle me réveilla pour envoyer chercher le D^r Macdonnell. Elle avait eu la précaution de faire venir M^{me} Willard pour passer la nuit auprès d'elle. Le D^r Macdonnell arriva vers 2 h du matin et ne la quitta qu'à 2 h cette après-midi, lorsqu'après ces longues et douloureuses épreuves elle nous eut donné, à 1 h 5 minutes, une grosse et grasse fillette qui, de dire commun, est le portrait vivant de son pépé, ou de sa tante Dessaulles. Le nez aquilin des Papineau est trop bien caractérisé. Elle a une chevelure respectable, crie très fort, a une large poitrine, des membres bien proportionnés. Elle est née chantant fort et les yeux grands ouverts. Elle pèsera 9 à 10 lb. Quelle joie pour Ella et Papineau, qui sont allés passer la journée chez leur cousine Caroline Dessaulles! Une dépêche télégraphique expédiée et sa réponse, nous fait attendre M^{me} Guild demain matin.

J'écrirai demain encore, à moins que tout n'aille pas comme nous l'espérons pour le mieux. Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Tous nous vous embrassons tendrement. M^{lle} Marie-Louise ne manque pas de se joindre à nous.

C'est mardi matin que M. et M^{me} Westcott sont arrivés par voie de Plattsburgh et Lachine.



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 20 mai 1860

Chers parents,

Nous voilà à la fin du second jour accompli, et mère et enfant sont on ne peut mieux. Le docteur en est surpris. Pas encore signe de fièvre, malgré tant de meurtrissures. Lait abondant : fillette très forte pour le tirer. Elle mange et dort, et n'a pas le temps par conséquent de pleurer. M^{me} Guild nous est arrivée à minuit hier soir. M^{me} Willard nous a quittés ce matin. Avons pesé M^{lle} Marie-Louise, qui atteint le même poids qu'Ella et Louis-Joseph à leurs naissances, tous trois juste 8 lb. Le docteur semble plus affecté que ses malades, par l'affreux changement de température. Neige et froid! Menace de gelée pour ce soir, qui tuera tous les fruits, gros et menus, car ils sont tous en pleine floraison : pommes, poires, prunes, cerises, gadelles et fraises. Gros vent de nord-ouest. Le lilas était tricolore, ce matin.

Malgré les événements à Bellerive, malgré une indigestion d'ananas, malgré la cour siégeante, j'ai encore pu courir de çà et de là hier pour commissions diverses. Expédié des vins et liqueurs de chez Lamothe & McGregor, du cidre de la rue Saint-Jacques, des épiceries d'Hutchison, peinture et huile d'Atwater. Était-il possible de voir au vignoble après tout cela? Eh bien oui, il le fallait bien!

M^{me} Westcott est fort encourageante, elle disait à Marie : Que ce soit bien la dernière fois, je ne reviendrais plus t'entendre souffrir comme cela! M. Westcott dit que s'il était femme il n'aurait jamais d'enfant! C'est la doctrine moderne des femmes fortes aux États-Unis, qui se réunissent en conventions dites «of Women's Rights». Marie seule est brave et rit de l'aventure. Elle crayonne en ce moment dans son carnet d'école-catéchiste, que je lui arrache, l'imprudente. Heureusement que M^{me} Guild est là pour la surveiller et contrôler. Mais qui contrôlera le tapage de Papineau, qui s'échappe et s'oublie de temps en temps, malgré la meilleure volonté qu'il ait de ne pas troubler «his dear mama and his dear little baby. God sent me that baby; God sends me bread and meat and every thing to me, God do.»

Que chère sœur Azélie fasse aussi bien à son tour, et même mieux, en donnant un fils à son mari. C'est pour elle un garçon, cette fois.

Continuons à nous écrire mutuellement très souvent. Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, 27 mai 1860

Chers parents,

Nous avons reçu vos bonnes lettres, chère Marie et moi. Toute parfaite qu'elle soit de santé et de courage, elle n'a pas encore la force de vous répondre directement. C'est donc à moi à le faire pour elle et pour moi.

Nous sommes véritablement très fortunés dans l'heureuse convalescence qu'elle éprouve, n'ayant pas eu un instant de fièvre, ni de malaise. Son nourrisson a tous les repas qu'elle demande et, née grasse, elle semble engraisser encore à vue d'œil. Elle est forte et dort bien. Aujourd'hui, la chère malade se lève pour nous tenir tête quelques instants et lamper le champagne avec nous en son honneur et en l'honneur de M^{lle} Marie-Louise. Ce nom va bien, n'est-ce pas? Il est déjà consacré dans la famille : la sœur de pépé Papineau le portait. Il convenait de le perpétuer. Puis c'est les noms réunis du père et de la mère. Puis c'est harmonieux à l'oreille et l'une des meilleures combinaisons de sons dans les noms de baptême.

Dessaulles est parti vendredi pour New York, où il veut chercher à établir une agence pour la vente de sa chaux. Il verra les Porter et les invitera à venir voir le prince de Galles. Vous pourriez leur écrire vous-même dans ce sens.

Je n'ai pas manqué de vous expédier les épiceries, dès qu'il y en a eu de fraîches d'importées. Vous les avez maintenant déballées. Hutchison vous en a-t-il envoyé le mémoire, et s'accorde-t-il avec les articles reçus? S'il y avait erreur d'items ou de qualité, ne manquez pas de m'en informer aussitôt. J'inclus dans la présente la valeur d'un dollar d'estampilles de poste.

J'ai reçu des Lyman, rue Saint-Paul, un mémoire d'une douzaine de \$ (12,80 \$), portant date le 3 mai courant. Est-ce correct? et à payer?

Ci-suit ma reddition de comptes pour septembre-décembre 1859.

Avoir

1859

septembre 6

Wilson, confiseur 1,6,10½ £

à la Bque du peuple,

montant du billet d'Appleton protesté 50,12,6 £

chaises à l'encan 1,1,3 £

lettre de change sur Londres 61,7,10 £ (50 £ st.)

et poste 2/1

fût et cartage de Montebello 16,10½

cordage et sciage de bois 12/

et charriage 1,4 £

bureau pour vous 2,10 £

paille 1,1,3 £

érable, 12 cordes 12,10 £

foin 1,6,3 £

cab 1/3

marché 7/10½

beurre 1/3

P.O. stamps 5/

seidlitz 1/3

octobre 3

mère, éventail de nocces à M^{me} Sénécal 1,10 £

biscuit et sucre 5/4

marché 3/9

sciage et cordage 12/
 marché 10/10
 panier à marché 5/
 Wistar's 5/
 foin 1,6,1 £
 banc-lit 16/3
 poste /4
 marché 4/6
 4 lb gélatine 15/

 octobre 11
 cash à mère 1 £
 vin 2/6
 sciage et cordage 10/
 cash à mère 2,10 £
 huîtres 2 q. 1,16,10½ £
 Charles Hagar & Co., service à dîner 8,8,10 £
 Pariseau, meubles 4,17,6 £
 Léveillé, meubles de cuisine 1,6 £
 pommes 3/
 fameuse 1 qt. et cartage 17/3
 Baylis, tapis du salon 20,7 £
 Peacock, pendule 10/
 balance due à Lavallée 2/
 porte-chapeaux...

 octobre 31
 ...en fer 1,15/
 Galibert, vins 2,13 £
 Campbell & Co., tapis 9,7 £
 Cooper, ognons⁹⁶ 12/6
 cash à mère 5 £
 à Marie pour du damas pour mère 6/8
 Roy, avocat, dans des poursuites *vs* Rohland 19,10,3 £
 poste 2/7
plea vs la Fabrique 5/
 Émond, épicerie 41,7,7 £
 poste 1/2½
 Dubuc, loyer à 1^{er} novembre 26,13,4 £
 dindes et poulets 4/

 bois...

 novembre
 ...11,19,4½ £
 bluteau n° 9 : 2,5 £
 Hudon fils & cie, toile à bluteau et plâtre 2,18,2 £
 poste 1/3

Brush a/c 25 £
Dickenson fret 4,15 £
fromage 1/9
McGarvey, meubles a/c 10 £
Benjamin (bâtisse de la Congrégation)
surtout de domestique 2 £
Quenneville, 400 voyages de terre sur les
lots Saint-Denis 2 £...

décembre 17
...à Lavallée, pour les étendre 10/
à Ézilda cash 6,5 £
à Ézilda cash (le 25 déc.) 2,10 £
bonbons 4/6
poste pour...

décembre 26
...Francis /4
cash à mère 2,10 £
Abbott & Co., meubles 35,7,3½ £
gal. 2 vin muscat 1 £
McGarvey, balance de meubles 7 £
Wright, vaisselle 7,18,6 £
Lavallée, travail aux lots Saint-Denis 8/9

Devoir

1859

septembre 19
d'Appleton, a/c de son billet du 18 mai protesté
et que j'ai payé par Casimir Papineau 32,10,0

septembre 27
de vous-même, par la malle 25,0,0

octobre 11
de Vogeli (par saisie et vente)
a/c de loyer l'hiver dernier 1,5,3

octobre 13
par 11 minots de patates @ 2/ 1,3,0
par 85 lb beurre (pas très bon @ 7½d) 2,13,2

octobre 29
par argent, dans une lettre à mère 25,0,0

novembre 7
5 coupons des 6/100 N.Y.C.R.R.
Échus 1^{er} du courant 30,0,0

novembre 14	
de Teavill, Appleton, balance	
de son billet du 18 mai	18,2,6
novembre 18	
de J. Bte Émond, 2 q. de loyer	
à 1 ^{er} novembre courant	50,0,0
novembre 25	
de vous-même, par la poste	32,0,0
décembre 17	
dto	28,5,0
décembre 26	
dto	100,0,0
Balance contre moi, à reporter à 1860 :	43,16 £



À son père

Bellerive, dimanche 10 juin 1860

Cher père,

Si je n'ai pas répondu à la partie de votre lettre qui référait au fonds seigneurial et à M. Judah, c'est que je n'avais pu le rencontrer, quoique j'y fusse passé deux fois déjà. Encore hier, on m'a dit qu'il était allé à Québec. Je ne vois pas qu'il y ait eu de loi spéciale de passée à cet effet à cette dernière session, mais Pangman, que je rencontrai et à qui j'en parlai, est sous l'impression qu'avec l'emprunt que M. Galt a effectué en Angleterre, tous les seigneurs seraient probablement payés cette année une fraction pro rata de ce qu'il revient à un chacun de capital des lods et ventes. Mais ce serait en vertu de la loi existante déjà, et n'est rien de définitif ni d'arrêté, qu'il sache. Quant à des placements dans Bytown, il ne faut pas s'exagérer l'accroissement de population et d'industries probables qui devront suivre le gouvernement. L'on s'imagine d'avance toujours plus que la réalité n'amène. Les petites villes et villages que les législatures locales aux États-Unis ont choisis pour capitales, d'après le même principe qui fait choisir Ottawa (leur centralité, indépendamment d'accroissement de population, commerce ou industrie) sont généralement demeurés à peu près ce qu'elles étaient avant; et c'est précisément un des grands arguments que tous les hommes d'État et politiques américains proclament en leur faveur, que les gouvernements s'y trouvent isolés et éloignés de l'influence locale des grandes villes.

Ensuite, avec l'idée contraire, qui prévaut beaucoup ici, qu'Ottawa va s'accroître beaucoup et rapidement de la présence du gouvernement, il s'ensuit que les prix doivent déjà y être très avancés, qu'il y aura beaucoup de compétiteurs à la vente de M. Aimond, et que les capitalistes et spéculateurs qui y rivaliseront avec vous vous feront payer pleine valeur, et en sus pour tout ce que vous achèteriez. Avec l'expérience et l'étude des fluctuations de la propriété mobilière,

je suis beaucoup revenu à votre opinion, que les placements sur biens-fonds sont préférables, mais c'est sous forme de prêts à hypothèques et non de loyers. Ces derniers nécessitent une administration beaucoup trop suivie et de près, ont beaucoup trop de risques par mauvais locataires et par dilapidations et réparations continuelles, pour être désirables, surtout à distance. Et même à ces prêts hypothécaires qui donnent aujourd'hui 8/100, clairs et nets et sans risques, je préférerais toujours (pour vous, pour moi et autres comme nous) les 6/100 d'un bon gouvernement comme celui des États-Unis, voire même celui du Canada, tant qu'il voudra bien garder votre capital des lods et ventes et ne pas le racheter.

Marie et moi et tous sommes très sensibles aux pressantes invitations que vous nous faites de nous réunir tous à vous pour le 4 de juillet à Montebello. Mais forte et bien et courageuse comme Marie est, elle ne l'est pas encore assez pour se risquer en route avec une bambinette de 6 semaines. Elle se résigne à passer tout l'été à Bellerive. Mais M. et M^{me} Westcott nous représenteront dignement, j'espère, et ils vous mèneront «Dicky Dilva», comme l'appelle son grand-pa, [et] M^{lle} Ella.

Nous avons vendu chevaux et vache et renvoyé Daniel. Il me sera impossible de quitter Bellerive cet été, je crains bien, dont je serai le gardien seul. Puis outre le jardin et les vignes, j'aurai le quai à réparer. Puis viendra le prince (les princes, si le Napoléon vient aussi bien que celui de Galles). Mais tous, M. Westcott vous ramènera à Bellerive, pour voir ces fêtes de la royauté, qui vont tant enjouer «notre bon peuple».

Major m'est venu voir. Avons discuté le quai malade et calculé un peu. Depuis, l'on m'effraie en disant que le pin ne durerait pas longtemps, et qu'il faudrait du cèdre. Major dit que le cèdre serait difficile à trouver à cette saison. Avertissez-le, de peur qu'il n'aille de suite couper du pin. Il faut attendre que je me consulte davantage sur l'espèce de bois à employer.

Tous les seigneurs qui en ont appelé (une douzaine ou quinzaine, je crois) vont devant la Cour des commissaires, peu confiants, et ont tous l'air d'y plaider *pro forma*, s'attendant à des jugements adverses et songeant qu'il leur faudra toujours aller au Conseil privé en Angleterre. C'est l'impression de ceux que j'ai rencontrés.

Dessaullles a fait un court voyage à New York et à Boston et Portland, et dit y avoir fait beaucoup en y choisissant de bonnes et fortes agences pour la vente de sa chaux. Il est de retour à temps pour son appel aux Commissaires seigneuriaux. Je n'ai échangé qu'un mot avec []



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 17 juin 1860

Chers parents,

Celle-ci va être plus courte que jamais. Une principale raison, c'est pour faire place aux ci-incluses. Le général Brown, pauvre et réfugié en 1837 à la Floride, y rencontre une jeune belle et riche demoiselle. Ils s'emmourachent l'un et l'autre; mais disparités d'âges, fortunes, etc., empêchent l'alliance de se consommer. L'on se rencontre de nouveau en 1859 à New York. Elle, veuve avec un garçon; lui, veuf avec la belle grande fille que vous connaissez. En 1860, veuf et veuve se marient⁹⁷. Voilà le général Brown en romance.

Je puis m'excuser aussi d'écrire parce que personne de vous ne l'a fait cette semaine, et que voilà plus de huit jours que nous n'avons mot de vous, à une époque aussi intéressante où nous attendons tous les jours des nouvelles de chère Azélie. Je ne l'ai pas oubliée et je lui inclus les épingles qu'elle demandait. De son côté, chère Marie semble tout à fait rétablie, tant elle a été sage et prudente. Cette après-midi, pour la première fois, elle a fait le tour du jardin, et pour la première fois elle est descendue à table, à souper. Marie-Louise commence à quitter le pourpre pour une peau qui promet d'être blanche. Elle souffre moins des vents, ce nous semble, depuis que la mère avale un grand gobelet de bière amère à son dîner, que M^{me} Guild lui avait recommandé de boire.

Vous n'avez jamais accusé réception de cidre en bouteille! Combien de douzaines avez-vous reçues? Empaillées dans un quart ou boucaut?

Le *Herald* hebdomadaire vous donne-t-il les listes des souscripteurs pour la réception du prince? Les Franco-Canadiens y paraissent à peine et ne sont représentés au comité de direction que par deux officiels, Delisle et Coursol. Je n'ai pas voulu souscrire. Bien des raisons, que j'aimerais à consigner à loisir : grandes chaleurs, sécheresse affreuse qui commence à brûler ma pelouse. Maison illuminée au gaz, mais privée d'eau pendant 8 jours, au milieu de cette sécheresse, parce que l'on change les tuyaux d'aqueduc dans la rue.

Santé de tous ici parfaite, vous la souhaitant autant et vous embrassant tous de tout cœur. Écrivez, écrivez. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 21 juin 1860

Chers parents,

Le jour que je vous reprochais de ne pas écrire, je recevais les bonnes nouvelles que nous attendions, la naissance heureuse d'un petit-neveu. En l'apportant à Bellerive, je trouvai des préparatifs extra pour le dîner. Chère Marie allait pour la première fois s'y joindre à nous, ainsi que M^{lle} Marie-Louise, qui vint aussi s'asseoir à table. Ce fut donc double fête, et le champagne célébra les bienvenues de Marie et sa fillette à table, et de M. François-Joseph-Gustave Bourassa à la lumière du soleil, prédisant qu'avant un mois il s'assoira aussi à table à côté de sa maman. Et que lui dit ou ne dit donc pas sa sœur Tiny? Avons hâte de voir tout ce petit monde ensemble, les cinq cousins et cousines. M. et M^{me} Westcott, Marie et moi, tous offrons aux père et mère, grands-pères et grands-mères, nos félicitations et heureux souhaits. Les gazettes le proclament au pays.

Vous avez l'air de traiter un peu cavalièrement mes mines d'or. Philosophe pratique, presque autant que théorique, vous faites foin de mes richesses. Moi, plus nécessiteux et moins

sage peut-être, je me demande : Non, ce n'est pas de l'or (et pourtant un M. de Léry trouve de l'or sur les bords de la Chaudière d'en bas, pourquoi n'en trouverais-je pas, peut-être sur les bords de la petite Chaudière de l'Ottawa?). Mais, au moins, pourquoi ne serait-ce pas du cuivre? L'on en trouve tant sur le versant opposé de la grande vallée du Saint-Laurent, à Upton, Kingsey, etc., près Saint-Hyacinthe? Et le cuivre vaut l'or et s'échange facilement pour de l'or. Allons, je vois clair, c'est un piège que vous avez voulu tendre à ma cupidité. L'ingrat ne veut pas nous venir voir cet été; nous allons l'appâter avec de l'or! J'attends impatiemment de plus amples détails, un échantillon surtout dans ma lettre (j'en payerai volontiers le double et triple port), pour dès ensuite expédier sur les lieux le savant géologue, sir William Logan, et un corps entier de savants exploitateurs. Je ne dis pas que je ne les suivrai pas, s'ils me promettent plus de richesses de mes mines que de mon vignoble. Anticipant sur la fortune, j'achète force ballons, pétards, fusées et fumée, pour célébrer du sommet de ma tour (en jetant l'or aux vents) la Saint-Jean-Baptiste, le 24, la naissance de Papineau, le 26, la grande fête du 4 juillet. Je crains qu'après tout ce jeu pyrotechnique il ne me reste plus rien pour l'arrivée triomphale du prince de Galles!

Quelle bonne pluie ces deux jours derniers! Ma pelouse devenait rouge comme au mois d'août et tout se desséchait. Mais après le vent furieux de nord-est d'hier, il fait un peu froid aujourd'hui.

Vive Garibaldi et les Siciliens! Ne font-ils pas bravement? La réponse de Napoléon [III] aux supplications du jeune Bomba⁹⁸, qui a la lâcheté de demander des secours, dans son extrémité, aux puissances dont il a méprisé les conseils depuis deux ans, est excellente de verve. Vous demandez notre intervention; mais cela ne se prête et ne se donne qu'entre puissances; et ce sont vos sujets que vous combattez en Sicile! Si vous voulez que nous intervenions, reconnaissez d'abord l'indépendance de la Sicile, puis nous verrons.

Tous à Bellerive vous embrassons tous tendrement, souhaitant prompt rétablissement à la forte maman. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 29 juin 1860

Cher père,

Grâces à Saint-Pierre et Saint-Paul, si je vous écris aujourd'hui. Non seulement, ils nous ferment le Palais de justice, mais, en nous envoyant la pluie de rigueur le jour de leur fête, ils me forcent de retraiter du jardin dans la maison et de prendre la plume. J'admire toujours et me délecte des longues épîtres que vous m'adressez si souvent, surtout lorsque, comme les dernières, elles ne me grondent pas trop.

Vous voulez une nouvelle vignerie. Soit. Faites. Mais ne doublez pas les frais en défaisant celle qui existe déjà et qui est très bien située, et bonne pour le site on ne peut mieux. Ce qu'il lui faut, c'est force fumier, terreau, bouillon de fumier; et, avant et par-dessus tout, la taille.

D'ailleurs, ces vignes bien établies déjà ne pourraient supporter la transplantation. C'est l'expérience qui me l'a prouvé conclusivement ici. La plupart mouraient sans retour, et celles qui survivaient languissaient trois ou quatre ans avant de reproduire. Ne dérangez pas, je vous prie, cette vieille vignerie. Et songez, en en faisant une neuve, qu'elle ne rapportera qu'après trois ans, en la supposant perfection de construction et de plantation. Attendez-moi au moins avant de commencer. Je puis, en attendant, vous vanter ma propre vignerie, où je compte plus de 600 grappes, dont les grains de plusieurs ont atteint moitié déjà de leur grosseur. Toutes, jeunes et vieilles, auront cet automne atteint le sommet de la bâtisse, 20 pieds de tige. Fruit des cinq grandes règles : force taille, force fumage, force ventilation, force humidité et force chaleur. La science est de les bien combiner.

Je persiste (avec l'approbation de la plupart des bons Canadiens, les Franco surtout) à me moquer un peu des courtisans de royauté, parmi lesquels je ne songeais pas de jamais voir figurer mon père. S'il avait vu et parcouru la liste de souscription, et compris les termes humiliants d'invitations au bal de cette royauté en embryon, il n'aurait jamais songé à m'y jeter. Dieu merci, pas un Papineau n'y figure.

M. Westcott, au lieu de se rendre à Montebello pour le 4, songe à courir voir les Japonais et le *Great Eastern* à New York, ce qui retarderait de quelques jours son voyage de l'Ottawa. Chère Ella, sa compagne, souffre d'un panaris ou épine près de l'ongle qui aboutit. Les autres sont bien dans la santé la plus parfaite. M^{lle} Marie-Louise laisse aujourd'hui (dimanche) sa mère passer trois longues heures à la prêche sans un seul cri de plainte pendant tout ce long temps! Voilà de la perfection, bien jeune n'est-ce pas? Nous nous réjouissons qu'il en soit aussi bien à Montebello, et que chère Azélie soit si forte et bonne mère, et son fils un petit homme presque, fort et sage.

Votre clôture de 12 pieds ne protégera pas vos chevreuils contre leurs paniques. Effrayés de la vue d'un chien, ou d'un bruit soudain, ils sauteront par-dessus. C'est 18 pieds qu'il faut. Oncle Benjamin me l'a dit d'après sa propre expérience. Que le poulailler soit tour ronde à toiture plate formant terrasse à balustrade pour promenade. Du milieu de cette promenade, qu'il s'élève une tourelle élancée, à toiture pointue et débordante, pour pigeonier au 1^{er}, et hirondelière sous le débordage de sa toiture. Ah! que n'y suis-je pour vous tracer tout cela! Mais que le beau-frère artiste y pourvoie et crayonne pour l'architecte Aimond. Que la boiserie de tout cela ait l'air solide des vieux chênes, au lieu d'un lattage de pin mou; de fortes saillies et massives. Voilà l'Idée! Idéal!



Vous aurez reçu le vin de Xérès le lendemain de votre demande. Les liqueurs fines, choisies, vous seront expédiées par occasion plus sûre. Il y a peut-être eu malentendu pour une caisse de 3 douzaines champagne, qui devait d'abord venir ici pour être partagée, et qui vous aura peut-être été expédiée en même temps que le xérès.

Ce dernier terme de la Cour a été fatigant par l'extrême chaleur. Heureusement, la vacance commence.

Adieu, chers parents, que nous embrassons de tout notre cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Aimond a-t-il peinturé la statue de la Vierge au fronton de l'église, verni la porte de notre chapelle? L'entretien, l'entretien avant tout : la seule et véritable économie.



To the Editor
Of the *Evening Post*
City of New York

Quebec, July 4th 1860

Messrs. Editors,

Altho the Roman Catholic is so much of an established Church in Lower Canada, that on its holidays all Banks, Post Offices, Courts of Justice and Government Offices are closed by law, and that its clergy are allowed to gather titles from all lands held by catholics, yet such a statute as the one I am going to quote was enacted by a catholic Legislature in the year 1796, and is still in full force, and it was but the continuation of the legislation of old catholic France ordinances of his most christian Majesties of 1667 and 1736.

The 4th Chapter of the 35th year of George III runs thus : «Whereas the keeping of uniform and authentic Registers of the baptisms, marriages and burials in this Province will tend to secure the peace of families, and to ascertain various civil rights of His Majesty's subjects therein. Be it therefore enacted, that in each parish church of the Roman Catholic communion, and also in each of the protestant churches or congregations within this Province, there shall be kept by the rector, curate, vicar or other priest or minister doing the parochial.»

Sections II, III, IV and V prescribe minutely the form of registers, their indexes, alphabetical, and how they are to contain the names and surnames, residences, occupations or professions and trades of the parties, and of their witnesses and parents or relatives present, with signatures.

No priest, no bishop not even an Archbishop, ever demurred or dared disobey that law, which is most strict and universally observed.

We are a little surprised therefore and considerably scandalized up here to see the Archbishop of New York, who has the reputation of being one of the most brilliant lights of our Church in the enlightened United States, a profound scholar and jurist as well as theologian, ignore or affect to ignore that in all civilized catholic, as well as protestant countries (with the exception of Rome itself of course, where the theocracy reigns supreme absolute unchecked) the Churches and their priests and ministers are subjects of and amenable to the political and civil laws of the State; and are particularly so when they become themselves the officers of the law and the delegates of the State by accepting and performing the solemn functions which establish at birth, at marriage and at death, the standing or estate, *l'état, status*, of each individual citizen.

Harper's Weekly of the 30th ult. has well discussed the point. I would illustrate this dependency of the Church to the State by an appropriate example, which occurred within a

few years in Canada. A young parish priest, lately installed into office, and over zealous, refused to administer and register baptism to the new born child of catholic parents, on some futile pretext or other of moral delinquency. The father brought his complaint before the Court of Queen's Bench; held at that term by one of the most eminent and learned of the Judges that Canada ever possessed, and a French Catholic. The Judge ordered that the child should be baptized and a certificate of the registration of such baptism returned into Court before his honor within a month. In the delivery of this judgment, the co-relations and full bearing of the civil and the ecclesiastical laws were fully discussed and laid down. There was no appeal taken from that Judgment, jealous as our hierarchy are of their rights and privileges; and the judgment was duly executed.

Messrs Editors, in this connection, and since the opportunity occurs, allow me to state that the temporalities, all churches and parsonage houses, in Canada, are and have always been vested in Trustees of Vestrymen (*marguilliers*), elected by the laity and do not belong to the bishops nor clergy but to the parishioners. As the other religious denominations in the United States, the Catholic laity held their church property in the hands of Trustees elected by themselves, as late as about the year 1850, I believe, when the first general Council of Baltimore boldly assumed that all such property should and did belong to the bishops, and to them exclusively. It was a frightful usurpation : one that no catholic laity but the poor Irish would have submitted to; and that no catholic government would have tolerated. And yet the protestant governments of the United States, so often calumniated abroad as intolerant to catholicism, seem to have allowed it to pass unrebuked. They may despise a small and comparatively weak hierarchy, but let them beware of the insidiousness of this jesuistical wedge, this corner stone of a church establishment.

The hierarchy of people of Ireland have been compared to the foreign and mercenary body-guards of the Bourbons who were at last more royalist than the King himself, and they have been called in consequence the Swiss Guard of the Pope. They are mainly the representatives of catholicism in the United States; and by them the American people will be apt to judge of the church and its tenents and tendencies. They often complain of prejudices being entertained and fomented against them, which they declare unworthy of a free and tolerant nation. Now, in all deference, I would ask if such eccentric flights as the one lately exhibited by Archbishop Hughes, who in one sentence heroically flourishes the prison and the scaffold, and begs in another breath a penny to perform his duty to the State; if such performances are likely to remove prejudices, the shed lustre and respect upon our Church, and to spread its influence and increase its adepts among the Americans; or if it may not rather have a totally opposite and contrary influence, and justify in a measure the Orangeman who denounced the Irish Catholics as Jesuits who believe in the supremacy of the Church over the State, and who are bent upon transplanting into all new and free countries in which they immigrate, the despotic theocracy that is now tottering and may soon disappear from Rome. Let the Archbishop of New York ponder the question.

Your correspondent, Messrs Editors, is neither a Jesuit nor an Ultramontane, but
A Gallican Catholic

For your own private information and justification and reference, Messrs Editors, your correspondent is one of the Prothonotaries of the Superior Court of Lower Canada, resides at Montreal, and signs

L.-J.A.P.



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 15 juillet 1860

Chers parents,

Après une lutte des plus pénibles dans mon esprit et mon cœur, je n'ai pu résister à la tentation trop forte, et je pars demain matin avec la foule des badauds qui courent à vil prix à New York pour y voir le *Great Eastern*, cette dernière merveille du monde. Tirailé par l'anxiété de laisser la femme, les enfants, la maison, seuls, je reviendrai jeudi, ne restant qu'une journée à New York, quelques heures à Saratoga. Les Donegani, Berthelet, Larocque, mon voisin M. Pos⁹⁹, en sont aussi. Quelle cohue!

Mon quai est terminé d'hier soir, et j'ai congédié les ouvriers, quatre que j'ai eus presque toute la semaine. Quel débarras!

J'ai payé M. Brush. Obligé de relever le billet d'Appleton (200 \$) qu'il n'a pu racheter à son échéance.

M. Judah ne m'a donné que les lods et ventes, 525 \$, n'allouant pas d'arrérages de banalité, qui ne court que pour l'avenir, toujours en vertu de notre législation exceptionnelle! Il ne sait pas quand le capital sera payé, quoiqu'il croie qu'une partie le sera. J'inclus le compte de Merrill.

Je n'ai pas encore eu le temps de faire faire clôture rue Saint-Denis. J'y verrai à mon retour. Avez-vous reçu de Bruneau & Dufresne 3 jambons et un fromage, bons j. de Cincinnati?

Avons deux lettres de M. Westcott, les embrassons ainsi que vous tous. Il dit combien Ella s'amuse et comme sont beaux et forts les enfants d'Azélie.

La sécheresse recommence! Arrosons nuit et jour.

Adieu, chers parents, tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 27 juillet 1860

Cher père,

J'ai passé toute la journée au lit, après vomissement et diarrhée qui me faisaient craindre le choléra. M. Coffin est à Saint-Léon, M. Honey à Québec, M. Monk à Saint-Charles. Je me traînerai donc au greffe demain matin, et jusqu'à la banque pour y prendre les 30 £ que

j'inclurai dans la présente. Je me sens beaucoup mieux ce soir, quoique faible. Je ne sais à quoi attribuer cette indisposition, si ce n'est aux changements de température : nuits froides et patates nouvelles, n'en pouvant plus trouver de vieilles.

Si je ne trouve pas de paons (ce n'est guère qu'au printemps qu'on les trouve), je vous enverrai les miens. Je cherche des pigeons jacobins et éventails. Ce sont les plus jolis.

Je vais chercher une cheminée en tuile, vous ne m'en aviez pas encore parlé.

Les trois jambons et un fromage, enveloppés dans un sac ou poche, furent déposés à la rue Bonaventure le 3 du courant. Ils ont bien eu le temps de se perdre et d'être mangés. Il faudrait demander au capitaine du *Phœnix*; de mon côté, je vais écrire à Lachine.

Mère qui se plaignait du compte de Merrill, aurait pu voir que la robe de soie noire, chargée dans le corps du compte, lui est ensuite créditée à la fin, comme ayant été payée.

[François-Xavier] Loisel, marchand de hardes, rue Notre-Dame encoignure McGill, vous demande 10,50 \$ en avril dernier. Est-ce correct? Raglan, pantalon et gilet?

Bien difficile de deviner la grosseur à donner à la colombe-girouette. Calculez bien cela, tous ensemble, afin que je l'ordonne; et vous ne le pourrez que lorsque [la] tour sera parachevée.

Tous individuellement et collectivement vous embrassons. Nous vous souhaitons santé, que père risque sans cesse en « partant à la pluie pour Papineauville et Saint-André. » C'est très mal. La saison est mauvaise et il faut être très prudent.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 18 août 1860

Cher papa,

J'ai trouvé de *belle* érable, dont j'ai fait provision ces deux jours-ci, 25 cordes à la rue Saint-Hubert pour vous, et 12 cordes pour moi. Un peu chère, 450 \$, mais très longue et sèche. Bois d'en haut.

Chère mère s'est décidée, après purgation, à aller à Verchères pour y faire sa visite, afin d'être de retour pour l'arrivée du prince. Partie vendredi, elle reviendra mardi ou jeudi. Il est parfaitement entendu et arrêté entre elle et moi qu'Ézilda descendra avec Bourassa pour voir les fêtes royales. Azélie et Marguerite seront très capables d'entretenir la table et le salon pour la compagnie des dames Delagrave et Planté. Leur avons envoyé un panier de fruits hier; et à vous-même un panier du plus haut des fraisiers (le Wilson Seedling d'Albany), pour lequel M. Tainsh avait préparé une plate-bande.

Mangez-vous du chasselas doré et du chasselas Fontainebleau, et du chasselas musqué de votre vignerie? Est-ce vous qui triomphez maintenant, ou moi? J'avoue pourtant que Cooper a encore mieux fait que moi. C'est admirablement beau de voir ses 1500 grappes de raisin mûr, pesant 1000 lb!

Laframboise et Casimir Dessaulles et leurs familles vont occuper la maison de la rue

Saint-Hubert pendant la semaine de gala, amenant serviteurs et voitures. Les préparatifs sont très considérables à Montréal. Mais je ne crois pas qu'il y vienne plus de 10 000 étrangers; les ardents en attendent 50 000. Les grands hôtels qui ont la folie de demander 4 \$ par jour, vont empêcher bien des gens de venir. Les milliers des campagnes environnantes viendront le matin, pour retourner coucher chez eux.

Le capitaine du *Lady Simpson* a écrit à Bruneau & Dufresne qu'il allait payer les jambons et fromage, puisque sa ligne les avait perdus. Mais vous n'avez pas dit si vous vouliez que je les remplaçasse par d'autres.

Qu'allez-vous faire pour la remise à bois? Ne pas la remplacer, j'espère, par une aussi coûteuse construction. Un simple apprentis en planches, ou croûtes même, pour protéger les bûches contre la pluie, est tout ce qu'il fallait. Le magasin avec dessus de la remise à voiture ne sera jamais rempli de grains. Il n'y aurait que pour Bourassa qu'il faudrait peut-être un atelier à part.

Quant au bois de chauffage, voilà le meilleur moment de l'année de le bûcher dans la forêt, quoique cela se fasse d'ordinaire au mouvement de la sève, à [la] fin de l'hiver. Le bois est bien plus dur et sain, coupé à l'automne.

Si ce pauvre Émond y a perdu ses outils, le chagrin et le choc auront dû nuire beaucoup à son rétablissement. Espérons qu'il reviendra de cette grave maladie. Il vous est bien précieux.

M. Westcott, après avoir laissé M^{me} Westcott chez M^{me} North, à Spuyten Duyvil¹⁰⁰, est revenu à Montréal mercredi. Il dit que tous considèrent l'élection de Lincoln et le triomphe du Parti républicain comme certains, au-delà de tout doute. Les démocrates continuent à se déchirer entre factions, sans savoir laquelle est orthodoxe et forme leur majorité.

À Bellerive, la santé la plus parfaite continue à régner, surtout chez les enfants. M^{lle} Marie-Louise pesait aujourd'hui, à 3 mois, 13½ lb. Ella, 55 lb; Papineau, 36. Il a beaucoup maigri et souffre de cette irritation du sang ou de peau, que le docteur dit ne devoir céder qu'au temps et à l'âge.

Adieu, chers père et sœurs. Tous vous embrassent tendrement. Quel jour descendront Ézilda et Bourassa? Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, 2 septembre 1860

Chers parents,

Avec la vacance ont en même temps cessé toutes les folies et les dissipations de la visite du prince de Galles. Montréal reprend son assiette. Les étrangers nous ont quittés et par contraste nos rues semblent désertes et d'une tranquillité de village. Tout y sera remis au parfait, lorsque les *soulots* de la flottille, qui courent en cabs d'auberge en auberge, depuis Griffintown jusqu'au ruisseau Migeon, auront repris la mer. Tout le monde semble rassasié des fêtes, et même les plus romanesquement loyaux, surtout les jeunes filles et femmes qui adoraient « le charmant

petit prince ». Ses guides et ses aviseurs, le gouverneur général, sir Head en tête, si entêté, ont tant fait de sottises et de bévues par chaque jour et à chaque pas, qu'ils ont semé partout des mécontentements, froissé mille susceptibilités, en sorte que tout le monarchisme et loyalisme qu'aurait pu semer cette visite sont étouffés dans leur germe et ne verront jamais la lumière du ciel. 5 000 adultes et enfants de Tempérance grossièrement insultés, foulés presque par les chevaux du prince lancés au galop, pour courir voir de faux Indiens jouer la comédie d'une danse de guerre! Tous les calvinistes en masse, des deux provinces, insultés au lever royal dans la personne de leur modérateur (chef) qui, au lieu de donner son adresse, la remettait dans sa poche sous le nez même du prince et se retirait fièrement! La législature en masse, au nom de laquelle on avait invité le prince au Canada, que l'on traîne à pied sur les quais aux débarcadères du prince, et à qui l'on n'offre pas une voiture pendant que les carrosses des ministres et des officiers municipaux éclaboussent nos piétons de sénateurs; puis que l'on relègue ensuite dans les antichambres et dans des trains de chars et des vapeurs autres que ceux réservés pour le prince et les ministres! Aussi, pas dix représentants ne suivaient le prince à Montréal. Combien en aviez-vous à la pose de la première pierre du nouveau capitole à Ottawa? Puis voilà que l'on entre au Haut-Canada. Aussitôt s'élèvent des arches et des bandes adverses d'orangistes et de papistes, qui se menacent assez d'avance pour faire craindre des rixes et des luttes sanglantes! Le gouverneur général tremblait de s'y aventurer et voulait retourner à Québec. Il fallut que les ministres le menaçassent d'une résignation en masse pour l'engager à poursuivre son chemin!

Voilà pour les mécomptes généraux et des corps et des classes; mais s'il faillit énumérer les mille petits désappointements individuels et petites jalousies fomentées de toutes parts! Les masculins qui n'ont pas été *sirés*¹⁰¹ et qui s'attendaient à l'être, qui n'ont pas même dîné ou lunché avec Son Altesse! Et les féminins qui « avaient bien droit » de danser avec « ce joli petit prince » et qui se sont vues préférer telle et telle! C'est à remplir des liasses de pétitions en griefs!

Ces messieurs d'outre-mer quittent le Canada en en secouant la poussière et la fange qui s'attachent à leurs semences, et parfaitement dégoûtés de nous et fatigués de cette ovation de cinq semaines. Notre bon peuple aura vu, senti, touché, goûté la royauté de près; et aucun de nous ne rêvera plus d'une vice-royauté entourée d'une petite noblaille de bas étage. La fédération même pâlit et s'éloigne. Les notables des provinces inférieures qui sont venus jusqu'à Montréal nous ont dit confidentiellement que notre petite dette de 60 millions de dollars leur faisait peur, «that we were too fast for them to enter into partnership with us.» C'est excellent. Cette visite, que j'avais tant redoutée, porte partout son contrepoison, et a jeté [].



À son père

[Bellerive], 9 septembre 1860

Extrait de ma lettre à père du 9 septembre 1860.

Faut-il encore parler du prince? Quand je vois les farces des orangistes dans le Haut-Canada, il me semble que les rôles sont étrangement intervertis. Votre chaleureuse loyauté vous a attiré les éloges et les remerciements du prince et de M. Cartier. Le correspondant du *Montreal Gazette*, qui était à bord du *Phoenix*, vous raconte comme suit :

But perhaps one of the most pleasant incidents was the demonstration at Montebello, the residence of the Hon. L.-J. Papineau. Here flags were flying, and other decorations displayed, and as we passed the landing, the venerable leader of the people appeared, with his tenants and neighbors clustered about him, his grand grey head looming up proudly among them as he uncovered, and himself led the cheering. It was a most gratifying sight, and duly appreciated by the party on board. In the cabin of the *Phoenix* also was a beautiful bouquet, sent on board for the Prince by the mistress of the mansion. Happier times these than twenty three years ago when the great Canadian orator, and the present Canadian premier (who looked out gladly and in sympathy towards his old chieftain's home), stood arrayed against the sovereignty of the Prince's house, which one now serves in the highest position of the state, the other salutes with such cordial demonstrations of welcome. Happier times for them and for their country.

Embaumez ça, avec la lettre du général Bruce, dont vous me devez bien une copie en échange de cet extrait de la *Gazette*.

Dans mes observations, je me réjouis à la pensée que tout ce cortège royal va retourner en Angleterre, profondément rassasié de sa visite et bien résolu de nous abandonner au statu quo et à notre propre *Self Government*, sans songer davantage à s'immiscer dans nos affreuses jalousies et querelles de races et de religions. Il ne sera plus question de confédérations, de vice-royautés, de noblailles, et de multiplication des budgets. L'Angleterre, plus éclairée que jamais, va s'écrier : Let these half barbarous Canadians of all hues and colors work out (if they ever can) their own salvation. As for ourselves, we cut clear of that hornets nest. Et moi, de m'écrier : Grand merci, mes grands messieurs et milords, que vos rêves se soient dissipés à notre contact si plébéien.



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 23 septembre 1860

Chers parents,

Depuis le départ de papa, nous n'avons pas eu un mot de vos nouvelles! Sachant qu'il avait reçu des lettres de Lactance, je pensais qu'il m'avait envoyé sa réponse pour que je l'expédie en même temps que la lettre de change qui, achetée il y a huit jours, attend pour partir que je reçoive cette lettre de père.

Il a dû être un peu désappointé de sa caisse de pigeons, qui contenait moins que la liste que je lui donnai de ceux que j'avais achetés. Le vendeur ne m'avait pas compris. Il n'a donc emporté que trois paires d'éventails blancs, trois paires de jacobins, blancs et café, et deux paires de culbuteurs à becs courts et petits, plumage varié. Le vendeur oublia les communs et prolifiques, tout à fait. C'est à plus tard.

N'ai pu rencontrer Dubuc, ni vu ses ouvriers qui ont pourtant commencé l'arche, trous de tuyau-fournaise. Le mauvais temps aurait empêché le contrat de la clôture rue Saint-Denis. Je n'ai pas reçu non plus l'acte du Séminaire.

J'ai enfin vu et acheté sur le marché la fameuse pomme de neige, qui par sa rareté est devenue presque fabuleuse et traditionnelle. Je cherche à découvrir le verger qui la produit, pour m'en procurer arbres ou greffes. Elle est à sa maturité, plus blanche encore que la fameuse à l'intérieur, et du même goût. L'extérieur, belle couleur de cire blanche avec une petite tache carmin sur une joue, ressemblant à la reinette.

Vous avez oublié les graines de *Bladder Senna*¹⁰² dont j'inclus quelques-unes. Semer de suite, exposition chaude.

Mère a probablement raison d'attribuer sa dernière indisposition à la mauvaise qualité du pain que vous mangez : rien de plus mauvais pour l'estomac. J'aimerais mieux du gruau et de la bouillie que du pain mal cuit, ou même du biscuit. N'en pouvez-vous pas avoir de Grenville ou de L'Original?

Je vous adresse un *Evening Post* qui vous donnera des détails surprenants sur l'architecture, population, etc., de Chicago et Cincinnati. Le baron Renfrew et sa suite pourront comparer le Canada et les États-Unis à grand profit, pour eux-mêmes et pour nous.

Si vous me faisiez dire dans le cours d'octobre qu'il y a en toute vérité abondance de chevreuil sur les bords de l'Ottawa, je serais tenté d'aller les tuer.

Marie part pour l'église. Je ferme en hâte. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Vaccine de Marie-Louise parfaite; j'en garderai pour Bourassa fils.



À son père et sa mère

En Cour, mercredi 3 octobre 1860

Chers parents,

Je m'empresse de vous répondre un mot à votre lettre d'hier, pour vous prévenir que M. Dubuc agit bien étrangement de me remettre les clés en me disant qu'il ne veut plus rien faire des réparations convenues, jusqu'à ce que vous placiez dans la maison une personne responsable comme gardienne de la maison, pendant que les ouvriers y travailleraient. Il n'a rien fait que de poser l'arche entre le petit salon et salle à manger. Tous les planchers sont couverts de mortier et poussière. Il a toute cette nouvelle boiserie à peindre; la fournaise est toute défectueuse et laissée là. Son tapissier Gauthier (qui trompe toujours de plusieurs semaines tous ceux qui l'emploient) n'est pas encore revenu de Saint-Hyacinthe. Rien de fait (si faisable,

dit-il) pour le gaz. Enfin, la maison dans un horrible état; et ne sera certainement pas prête de longtemps à ce jour.

Si j'étais père, je protesterais M. Dubuc et le lui en ferais payer les dommages. Je ne sais trop que vous conseiller. Dans tous les cas, vous êtes les bienvenus à Bellerive dès que vous voudrez descendre.

Tous bien d'ailleurs. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

J'écrirais, si j'étais père, une lettre menaçante de suite à M. Dubuc, qui a eu tout l'été pour faire ses réparations et a choisi de les ajourner jusqu'à ce jour.



À son père

Bellerive, dimanche 21 octobre 1860

Cher papa,

Avons tous été si occupés depuis quelques jours, moi en Cour et au jardin, les dames de la rue Saint-Hubert à s'installer tant bien que mal au milieu des ouvriers qui ne se pressent pas de les quitter, que nous vous avons un peu négligé.

Les mouvements et les déboires de l'élection sénatoriale de votre district vous auront occupé assez pour vous ôter l'ennui, sans vous ôter le chagrin. Il est fort triste en effet de voir nos pauvres Canadiens comprendre si peu les intérêts majeurs et généraux de leur province, et les sacrifier volontiers à de misérables petites jalousies ou rancunes de localités, ou pis encore à une faiblesse morale qui leur permet de se vendre, votes et consciences, à de vils prix au premier aventurier, étranger et ennemi, qui leur offrira un peu d'or. La grande question de la prééminence du Haut ou du Bas-Canada dans la législature unie, et celle encore si importante pour le comté d'Ottawa, de la location du chemin de fer au nord plutôt qu'au sud du fleuve, sont sacrifiées honteusement et stupidement par nos propres électeurs. Le sens moral et l'intelligence manquent à ce peuple, et il ne les acquerra qu'avec une instruction beaucoup plus générale et mieux administrée que celle qu'on lui octroie. Avant qu'elle ne puisse se donner et porter ses fruits, le pays sera ruiné par les agioteurs et filous, et la population décimée par la misère et l'émigration.

Réfugions-nous de ce chaos politique dans la contemplation encore préférable des commotions de la nature. Avez-vous bien éprouvé le tremblement de terre du 17? Décrivez-nous ce que vous en avez eu à divers endroits de la seigneurie. Nous sommes surpris de n'en rien apprendre du sud au-delà de Burlington et Portland. De son intensité ici et à Québec, nous pensions que les secousses se seraient prolongées sur tout le littoral de l'Atlantique jusqu'au golfe. Plusieurs pierres de cheminées et corniches sont tombées dans Montréal, des sonnettes ont vibré, de la vaisselle a tombé. À Sherbrooke, des poêles se sont affaissés. À Portland, des lits (mal joints probablement) ont été renversés. À Bellerive, le voisinage du fleuve et de sa côte escarpée nous ont valu bonne sensation. Marie, moi et la nourrice fûmes éveillés, tant

nos lits secouaient et oscillaient pendant une minute, avec craquements. Je sautai à terre et courus en haut, voir l'heure à ma montre. 5¾ précises. Nous pensions que c'était la bouilloire de notre calorifère qui éclatait et secouait ainsi toute la maison. Les filles dans les mansardes entendirent un bruit qu'elles prirent pour un gros coup de vent, et au même instant sentirent les ébranlements et entendirent craquer la toiture de la maison, comme si l'ouragan l'enlevait. Ce n'est qu'à déjeuner que nous leur fîmes comprendre que c'était un tremblement de terre qu'elles avaient éprouvé¹⁰³.

Un rustre m'est venu voir hier pour obtenir permission de couper du pin autour d'un lac qui se décharge dans la rivière Kinongé. C'est le troisième cet automne qui vient solliciter l'entrée de cet Eldorado, que Major, je crains, n'apprécie peut-être pas assez lorsque tant d'autres l'envient. Je les lui renvoie en leur disant qu'il a la concession et monopole de toutes ces richesses. Avertissez-le de nouveau.

Bien à regret, j'ai renoncé au plaisir d'aller vous voir, surtout et par contrecoup de massacrer une douzaine de chevreuils. Mais ces tempêtes continuelles depuis deux mois (comme le nord-est et pluie torrentielle d'aujourd'hui) sont un obstacle à tout voyage. Hâtez-vous, vous-même, de venir nous rejoindre à la ville.

J'attends depuis huit jours des arbres et arbustes de Rochester, qui devront à peu près compléter mes plantations à Bellerive.

La santé de tous est parfaite ici, à rue Saint-Hubert et Bellerive. Marie-Louise se pique d'émulation depuis qu'elle entend tant parler du poids de son cousin Gustave, et la voilà qui s'engraisse à vue d'œil. Vendredi, à 5 mois, elle a pesé 15 lb. Gustave en pèse, je parie, 25.

Adieu, cher papa. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

J'ai remis à mère votre dernière, avec 30 \$.

Le dernier envoi (beurre, etc.) reçu hier.



À son père

Bellerive, dimanche 11 novembre 1860

Cher papa,

Voilà près de 15 jours que je vous ai écrit, et vous ne m'avez pas encore répondu. Je me flattais, d'après ce que rapporta Auguste, que nous vous verrions réuni à nous cette semaine prochaine; mais votre dernière à Azélie n'en souffle mot, ni rien qui nous indique que vous devriez descendre aussi tôt que nous vous désirons. Et pourtant, l'automne est bien avancé et doit être bien triste et bien froid, et bien malcommode pour vous là-bas, encore plus qu'il n'est ici à la ville pour nous, où les chemins sont déjà assez coupés qu'il n'y a presque point de communication ni visites entre Bellerive et rue Saint-Hubert. C'est une couple de fois par semaine tout au plus que je passe par là, ou que Francis vient à cheval s'informer si nous sommes morts ou vifs. Ce nord-est froid et venteux semble nous annoncer enfin l'approche

de l'hiver. N'attendez pas que le froid vif et soudain vous surprenne et vous fasse manquer le vapeur, pour descendre et vous emprisonner ensuite jusqu'à Noël et les glaces. Venez bien plutôt de suite.

Malgré ce ciel toujours noir et pluvieux, la saison a son bon côté : l'humidité empêche les gelées, et nous n'en avons pas eu une seule depuis plus d'un mois. Les arbres fruitiers refleurissent, ainsi que beaucoup de plantes. Un pommier à la montagne a des fruits gros comme des prunes. La mignonette, les giroflées parfument l'air comme en août. Le temps est très favorable aux plantations que j'ai faites de beaucoup d'arbres et arbustes rares, que j'ai fait venir de Rochester, entre autres le pin de Californie, le Pawlonia du Japon, le magnolia de Pennsylvanie, le noyer d'Angleterre, bon nombre de poiriers et cerisiers. Je taille mes vignes, et nous en cueillons encore du raisin.

Pendant que je recueille ici mes beaux fruits de mes travaux agricoles, mon parti politique en recueille-t-il de beaux fruits politiques aux États-Unis! Est-elle glorieuse et complète la victoire des Républicains! Quelles écrasantes majorités dans tous les États libres, à l'exception d'un seul peut-être, le New Jersey. Le verdict du peuple est si emphatique que les boutefeux des Carolines, Géorgie, Alabama, vont sentir toute leur impuissance et faiblesse, et, malgré leurs rodomontades et leurs criaileries de quelques semaines encore, seront forcés humblement de baisser pavillon et de se résigner à n'avoir à l'avenir et dans l'Union, que la force et l'influence qui peut revenir à une infime minorité de maîtres (cruels et avarés) des pauvres esclaves. Au besoin, Lincoln sera pour les émeutiers de Charleston un nouveau Jackson, et il lui suffira d'une proclamation énergique et catégorique pour les pacifier.

Plût au ciel que notre horizon politique, au nord de la 45°, fût aussi serein et rassuré que celui de la République modèle! Mais vous voyez par le *Times* de Londres que la compagnie du Grand Tronc a bien en effet demandé aide et secours nouveaux à notre gouvernement, et que celui-ci a promis une commission d'enquête et soumission au Parlement de nouveaux projets. Puis un gouverneur nouveau va nous venir pour perfectionner le système Durham? nous livrer à une Confédération? à quel nouvel essai? nouvelles dettes? nouvelles démoralisations?

Un M. O'Brien, de L'Original, a-t-il été vous parler d'acheter terres pour chantiers sur la rivière Kinongé? C'est, je crois, l'avocat que j'employai dans l'affaire de saisie contre Cross et Taylor. Je lui répondis que je ne pouvais pas laisser de compétiteurs exploiter contre Major. Mais que je pouvais vendre des terres (*bona fide*) avec le bois debout à ceux qui me payeraient la valeur réelle des lots et avec l'intention d'y défricher ou faire défricher et bâtir, cultiver, etc. Il voulait éluder mon contrat avec Major en achetant un millier ou plus d'arpents qu'il avait dépouillés de pins, et qu'il m'aurait ensuite recédés et abandonnés! Mais il dit, comme deux ou trois autres appliquants de cet été et automne, que les rapports sont qu'il y a encore beaucoup de beau bois dans cette vallée de la Kinongé. Ces rapports viennent probablement de Taylor. Major aura-t-il l'industrie et l'énergie d'explorer et d'exploiter cet hiver?

M. [Joseph-Hilarion] Jobin, notaire, et Émery me disent que vous empêchez une vente favorable d'un lopin sur la rue Saint-Denis, en ne répondant pas à [la] lettre du premier, écrite il y a plus d'un mois. J'ai voulu y suppléer par mon écriture, dans laquelle je me portais garant pour vous, que vous (et mère pour son douaire) purgeriez l'hypothèque, et que vous aviez été payé du prix de vente que vous en aviez fait à Cajetan-Leblanc. Ce vieux vilain de marchand,

l'acquéreur, n'a pas voulu conclure sans votre réponse directe et décharge d'hypothèques. Je leur ai dit que vous ne répondiez pas probablement parce que vous pensiez être ici avant ce temps-ci. Voyez, si vous ne venez pas cette semaine, s'il ne vaudrait pas mieux écrire à M. Jobin.

Reçues hier bien des lettres de Lyon. Toujours même état, moral et physique. Ils ont souffert du froid tout l'été!

La santé est parfaite à rue Saint-Hubert et à Bellerive. Je vous fais provisions d'huîtres et de sardines : venez les manger. Adieu, cher père. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 9 mai 1861

Chers parents,

Je profite de ce jour de fête et de répit pour prendre médecine entre deux termes de Cour et vous écrire quelques mots. M. Monk avait la goutte depuis un mois; voilà mon autre collègue sur le dos depuis deux jours : pour lui, c'est le rhumatisme dans l'estomac. Je crains que ce ne soit répétition de sa longue maladie à la même époque l'an dernier. Il y a donc pour moi surcroît de besognes au Palais. Je vous envie votre paix et votre indépendance. Il me semble que Montebello est un vrai paradis pour qui saurait l'apprécier. Vous y êtes entourés plus que de coutume de belles nappes d'eau. Sa crue a augmenté le long de mes quais.

Appleton est venu ce matin examiner le quai Richardson et le mien. Il est presque aussi effrayé que moi du dégât, et sommes à songer à un remède, qui semble fort difficile et coûteux, quel qu'il soit. Il fait plus beau, ces deux jours-ci, comme si le printemps allait enfin nous arriver. Les arbres forestiers et les lilas, groseilliers, bourgeonnent un peu. Sommes une grande quinzaine en arrière de l'an dernier.

Azélie a manqué son voyage à Verchères une couple de fois; je ne sais pas si elle pourra le reprendre. Ils sont très bien, sont allés dîner en ville aujourd'hui, après les services divins. Leur gros garçon est très gai, et, tous ensemble, cousins et cousines, semblent se bien accorder et amuser.

M. Westcott nous a fait parvenir hier un quart de patates de choix, avant-courrier de sa propre venue avec M^{me} Westcott : les attendons la semaine prochaine. L'ardeur et l'enthousiasme militaires et patriotiques ne se ralentissent pas. Un cousin, jeune Stone âgé de 14 ans, a déserté deux fois de son école à Saratoga pour s'enrôler volontaire. La police l'a ramené une première fois d'Albany, une seconde fois de Boston! Saratoga a fourni deux compagnies pour sa part, près de 200 hommes. Le général Dix (démocrate) vient d'être nommé brigadier général des régiments de l'État de N.Y. par le gouverneur Morgan (républicain). Général B.F. Butler (candidat démocrate pour gouverneur du Massachusetts l'automne dernier) a

été nommé brigadier général des forces du Massachusetts par son adversaire, le gouverneur (républicain) Andrews. Le gouverneur (démocrate) Sprague, du Rhode Island, équipe à ses propres frais l'un des deux régiments de ce petit État et les commande tous deux, nommé brigadier général par le président républicain.

Voilà quelques-uns de ces faits patents entre mille autres, qui prouvent l'unité de sentiments de tout le Nord, et en même temps des exemples de patriotisme et d'abnégation d'esprit de parti tels que l'histoire d'aucun autre pays ancien ou moderne n'a encore produits. La République éclairée de l'Amérique pouvait seule enfanter ces prodiges.

Je vous ai expédié pour maman 6 lb de graines de franc-foin¹⁰⁴ dans un sac de coton, par Lachine. J'espère que ce paquet vous est parvenu, ainsi que les épicerie McGibbon, expédiées le jour même de votre départ de Montréal.

La porte de la chapelle n'a-t-elle pas besoin d'être vernie? Et la statue de la Vierge au fronton de l'église n'a-t-elle pas besoin d'être peinte? Ce n'est pas à négliger d'une saison à l'autre. Car le dégât de pluie et soleil pourrait devenir irréparable. Mangez-vous des asperges? Les nôtres, que l'an dernier nous mangions au 30 d'avril, n'ont pas encore pointé du tout. J'ai déjà semé des pois, bettes et maïs; demain, des haricots. Pas de meilleur légume d'été que de jeunes bettes d'un pouce à deux de diamètre.

J'espère réparer par Azélie l'envoi de quelques arbustes de mon jardin et d'un beau coq polonais. Major ou autre peut-il s'engager à me couper et descendre une cage de beaux cèdres, bien droits? Il n'y a plus de droits de péage ou passage dans les canaux; et il me semble que, coupés sur le franc-alleu, descendus flottés à cette crue des eaux par la Kinongé, encagés à son embouchure en cribes longs et étroits pour le passage dans les canaux, le tout pourrait arriver, à ma grève, à 2 ou 3 sous du pied tout au plus, au lieu de 6 ou 7 qu'il me faudra payer à l'acheter ici. C'est une immense différence de dépense, une économie de 100 \$ à 200 \$ à gagner. Car il est évident qu'il me faut ce printemps (fin de juin ou juillet) une énorme réparation au quai, de 400 à 500 \$. Je vous prie donc de voir Major ou autre de suite et de faire un marché à cet effet. Il ne m'en faut pas moins de 5 500 pieds de longueur. Pièces de 20 pieds et de 36 pieds.

Les actes du franc-alleu, *filés* dans mes procès à Aylmer, ne doivent pas être entre les mains des avocats mais du greffier. C'est donc à ce dernier qu'Auguste doit, pendant qu'il est à Aylmer ou même chez vous, les demander à M. Driscoll fils, député-protonotaire. Au reste, j'en pourrai toujours avoir une copie du notaire, lorsque vous commencerez poursuites. Que cela ne vous arrête point; qu'Auguste voie de suite le débiteur de l'île Rosalie. Il ne faut pas se laisser prescrire un droit si positif.

Je n'ai pas revu M. Dubuc. Lui avez-vous payé le dernier quartier de loyer en partant? ou les taxes? Les juges semblent enclins à laisser à la charge des propriétaires (non des locataires) la taxe extraordinaire de l'an dernier. Je ne la lui payerais donc qu'après la question décidément et prochainement réglée par nos juges. Personne n'a revu la maison après votre départ. M^{me} Bourret en a fait enlever le bois, je crois.

Votre vache fait merveille et nous donne tout le lait qu'il nous faut, n'en achetons plus. Son lait est très riche. Grand merci.

Sommes tous en bonne santé. Tâchons tous de conserver ce plus précieux des biens. Ce qui n'empêche pas qu'il faille aussitôt ménager les autres biens, qui s'échappent bien plus facilement qu'ils ne s'accumulent. Je serai ruiné par Dessaulles et par Bellerive, si je n'y prends garde.

Vos enfants affectionnés vous embrassent.

L.J.A. Papineau

Incluse, reddition de comptes jusqu'à ce jour.



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 26 mai 1861

Chers parents,

Quelle délicieuse température nous avons eue toute cette semaine! et comme la végétation s'est développée à sa chaude influence! Notre jardin est aujourd'hui tout tapissé, émaillé de tulipes de toutes couleurs, que j'ai multipliées de tous côtés. Les lilas montrent leurs grappes, tout autant que mes vignes dans la vignerie, qui ont des pousses d'un pied et plus. Jusqu'à la colorisation du raisin, il faut force chaleur, mais en même temps force humidité, arrosant abondamment, le feuillage surtout, soir et matin, et ne ventilant que par les châssis du haut, jamais par les portes. Il faut pendant la fleuraison néanmoins n'humecter que le sol, et secouer les tiges à la main tous les jours (matinée), pour répandre le pollen. Lorsque le raisin commence à colorer, ne plus arroser que le matin, et peu, pendant deux ou trois semaines au plus. Puis ne plus arroser du tout jusqu'à l'hiver, à moins que le feuillage ne fane par trop de sécheresse. Lorsque l'on cesse ainsi les arrosements, l'on donne plus d'air le jour, ouvrant les ventilateurs du bas, aussi bien que ceux du haut. Cette sécheresse, qui ne peut affecter le raisin qu'en lui donnant plus de sucre, est essentielle au perfectionnement des bourgeons et à la maturité des caunes, et sans cette maturité du bois, vous ne pouvez vous attendre à de bonnes récoltes subséquentes, ni à la vigueur et durée de vos vignes. Voilà des règles essentielles que la théorie de M. Chorlton¹⁰⁵ et autres m'avait enseignées et que mon expérience a trop complètement vérifiées, pour que je ne y mette pas confiance absolue, que je désire faire profiter à d'autres.

Je n'ai attaché mes vignes, non plus, que lorsque les bourgeons inférieurs jusqu'à un pied du sol ont été aussi avancés et poussés que ceux du haut de chaque vigne : seul moyen d'égaliser la sève et de la répartir, ainsi que le fruit, sur tout le long de la tige. Je viens de planter une quatrième rangée de vignes dans ma vignerie, et toute de *Black Hamburg*, l'espèce la plus prolifique et qui se prête le plus à la culture sous verre froide : le fruit se garde parfaitement, à l'arbre ou dans la maison, pendant deux à trois mois après qu'il est mûr. Trois ou quatre assiettées de soufre tenues constamment dans la vignerie préviennent toute rouille, insectes mêmes, oïdium, etc., par les vapeurs qui s'en dégagent continuellement, quoique peu à peu; mieux que les fumigations violentes et passagères. Mais il faut pourtant les fumigations de tabac contre l'araignée rouge et le *thrip*, petite sauterelle très destructive des feuilles, deux insectes presque microscopiques.

Mercredi est l'anniversaire de naissance de M^{lle} Ella, qui insiste à donner un grand party. Les invitations sortent demain, bon gré mal gré. Nous lui avons proposé d'ajourner à huit jours, pour donner des fraises à toutes ses amies. Elle insiste que ce ne serait plus sa fête.

Tous en parfaite santé, ici, vous souhaitons autant de bonheur là-haut. Vous pouvez maintenant jouir de la campagne, qui vous paraît en ce moment dans toute sa perfection. Marie prie chère mère de l'excuser de ne pas lui avoir répondu plus tôt. La visite de ses parents, l'enfant, le breda, etc., l'ont fait remettre jusqu'à ce jour.

Avez-vous fait poser une couche de peinture-fini à la statue au fronton de l'église, et fait venir la porte de notre chapelle? Deux essentiels de chaque année. Avons hâte de vous aller voir, sans oser trop promettre d'avance. Vous embrassons tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Conservez bien tous les journaux américains que M. Westcott vous envoie.



À son père et sa mère

Bellerive, 23 juin 1861

Chers parents,

En recevant la dernière de cher papa, je courus chez M. Woodward, à qui je payai les 16 \$ pour François Leroux, et qui me donna la quittance que je vous inclus aujourd'hui. C'est un taux et un système d'emprunt ruineux pour toute classe, mais surtout pour celle de cultivateur, 8 % payable semi-annuellement et d'avance. C'est plus de 10 % pour la compagnie. Le cultivateur a ses retours au bout de l'année, à 4 ou 5 %. Il mange donc son capital à de tels emprunts.

M. Woodward me dit en même temps que Romuald Racicot, un autre débiteur de sa compagnie, n'avait pas payé ses intérêts. Il serait bon de l'avertir que l'on est strict et sans merci dans ces affaires.

Nous avons été peïnés d'apprendre que la maladie vous ait tant éprouvés tous. Il y a eu bien mauvaise fortune, aidée, je crains, d'écarts de régime et petits soins. L'on ne peut être trop prudent, ni trop soigneux dans une saison aussi versatile que la présente, et dans laquelle les pluies et les nuits froides sont si fréquentes. Nous-mêmes, qui nous croyons si parfaitement soigneux, n'avons pu y échapper entièrement. Ella et Papineau ont des rhumes, légers, il est vrai. Chère fillette Marie-Louise profite, elle, de ce temps frais pour pousser ses dents vite et sans le moindre malaise. Elle ne parle pas, elle ne marche pas, mais très peu s'en faut. Cela peut arriver d'un jour à l'autre.

J'ai communiqué à Doutre le passage de votre lettre qui se rapportait à lui. Votre allusion à Cavour, au moment où la nouvelle de sa mort nous parvenait¹⁰⁶. C'est une grande perte pour l'indépendance de l'Italie, encore mal assise. Cet habile patriote tenait en échec autant Napoléon et la politique française que la diplomatie et la force autrichiennes. La pauvre Italie a presque autant à craindre des uns que des autres, et a besoin d'être bien forte et bien unitaire et unie pour se conserver et se protéger entre ces deux rivalités. Que Dieu protège son bon droit;

Il ne faut pas que ce thème favori absorbe tout mon papier. Je vous fais donc grâce du greffage, taillage, que je pratique aussi quotidiennement.

Notre havre ferait honneur, cette année, à ceux de Québec ou Boston. Il y a en ce moment près de 100 gros navires échelonnés tout le long des quais anciens et nouveaux, de l'embouchure du canal jusqu'à ceux d'Hochelaga. C'est le pendant de notre recensement de 100 000 âmes. Et l'on dit que les gens de « l'ancienne capitale » (ces libéraux et ces éclairés) en crèvent de dépit. Montréal sera un des premiers ports de mer d'Amérique; il l'est déjà! Les $\frac{3}{4}$ viennent allèges, pour remporter les blés et farines de Chicago, voire même le coton du Mississippi et de la Louisiane. C'est ainsi que le Canada va sauver les États-Unis du Gargantua de John Bull, qui menace de les avaler s'ils interceptent son coton! En voilà bien une autre complication, que rêvent ces bons Anglais! Charleston et Mobile et Orléans bloqués, donc plus de coton, donc 5 millions de nos loyaux sujets jetés en grève et mourant de faim, donc nécessité de violer le blocus, donc la guerre contre l'Amérique. Quelle logique précipitée; et quelle ignorance qui n'a d'égale que son arrogance! Quoi! vous respecteriez le blocus d'un port neutre, étranger et ennemi; et vous ne permettriez pas à un gouvernement traîtreusement assailli par ses sujets révoltés de fermer ses propres ports et de déclarer qu'ils ne sont plus ports d'entrée pour les vaisseaux étrangers! Mais le droit des gens? Qu'en faites-vous donc? Ah! ces nobles additions du Traité de Paris, qui déclaraient notre civilisation si avancée que dorénavant il n'y aurait plus de corsaires, c'était donc une blague et un piège tendu au seul pays commercial et maritime, trop sage pour bâtir et armer une grande marine en temps de paix. Bien, vous êtes compris. Et nous allons régler cette petite affaire d'intérieur d'abord; et lorsque nos rebelles seront rentrés au logis, nous réglerons cette insulte avec vous, les deux géants d'outre-mer.

Un homme éminent me disait ces jours derniers : soyez-en sûr, M. Papineau, cette révolte aux États-Unis va bouleverser tout le continent. En attendant, je dis : l'ignorance ou le mauvais vouloir (et tous deux peut-être) de l'Angleterre n'auront pas de prétexte de guerre. Le coton passera par les États du Nord et le Canada, pour se rendre à Manchester et ne coûtera pas plus cher à l'aimable John Bull.

En attendant, aussi, nous avons conquis le Maryland et le Missouri, et allons conquérir la Virginie. Le Kentucky vient de décréter, à 11 de majorité dans la législature, que tous ses citoyens et miliciens aient à prêter de suite le serment d'allégeance aux États-Unis! Et le Tennessee est aussi assuré. La rébellion aura passé au domaine de l'histoire avant l'année 1862. En cette année, l'Union américaine []



À son père et sa mère

Bellerive, 9 juin 1861

Chers parents,

Vous ne vouliez pas reconnaître l'été que je vous prédisais dans ma dernière; mais les 80° d'hier et d'aujourd'hui vous auront convaincus que la voilà enfin bien certainement, cette saison tropicale qui se fait tant attendre et désirer et qui dure si peu de semaines dans ce froid pays!

Vous avez reçu par la malle le pamphlet de M. Rameau sur la colonisation du Détroit que vous m'aviez demandé. Ses dernières pages le montrent petit esprit, plein de préjugés nationaux qui se traduisent en banalités. Mais il est adepte d'un système qui se trahit par les mêmes idées et les mêmes sentences, chez le voyageur anglais comme chez le voyageur français, le prêtre comme le laïc. C'est la vieille Europe envieuse et jalouse de la jeune Amérique, et qui s'étonne que celle-ci cherche à ne pas recopier sa vieille histoire.

Nos jeunes gens, plus ou moins patriotiques, sont dans les angoisses électorales. Je dois m'acquitter (pour conscience) d'un mot répété à plusieurs reprises de Doutre pour vous :

– M. Papineau consentirait-il à se laisser élire au Parlement pour une des divisions de la ville de Montréal?

– Grand merci! que je lui réponds.

– Mais j'insiste, dit-il, écrivez à votre père, s'il vous plaît.

Soit. J'écris. Ma commission est accomplie. Je sais que c'est une idée du parti bien biscornue, ce me semble.

Je rencontrais M. Judah, ces jours derniers. Il me dit :

– Je suis chagrin d'apprendre que monsieur votre père se soit plaint de ce que je n'avais alloué que 1,10 \$ pour son blé, et qu'il croyait que M^{me} de Montenach, entre autres, recevait plus. Non, c'est le taux uniforme.

– Mais, lui dis-je, le blé a toujours valu plus sur l'Ottawa que dans la vallée du Saint-Laurent.

– Peut-être, mais je n'en savais rien. Monsieur votre père vit ce taux porté au cadastre dès le principe, et il ne s'en est plaint que trop tard, lorsque les cadastres étaient clos.

M. Dubuc me demande toujours ses trois clés de fer pour ses trois chambres du soubassement que vous ne lui avez pas remises. Il ne demande pas la taxe extraordinaire qu'il a payée à la Corporation. Glorieuse habitude de la loi, ou plutôt de ses interprètes! Au mérite et au fond, les juges Badgley et Monk ont décidé, sans s'occuper des termes ou paroles des baux : l'un, que cette taxe était une charge municipale que le locataire était tenu de payer, comme toute autre « taxe ou cotisation »; l'autre juge, que cette taxe, quoique imposée par et pour la ville, allait enfin se fondre dans le trésor provincial et, dès lors, n'était pas une « cotisation » dans le sens des baux usuels en cette ville! Il faut donc attendre qu'un troisième juge ait prononcé. En attendant, chacun (locataires et locateurs) se retranche dans sa proposition favorite, et personne ne paie ou ne rembourse.

Je vous inclus deux dollars d'estampilles de poste.

M^{lle} Marie-Louise a hier, en compagnie de mère, grand-ma et grand-pa, et frère et sœur, fait son premier tour de carrosse de par la ville. En commençant, le bruit des voitures et leur proximité l'alarmait. À la fin, elle ne voulait plus quitter sa voiture. Elle est très bien, malgré sa dentition. Elle passe grande partie de la journée dehors, ainsi que les deux autres. Le jardin est dans toute sa gloire et beauté. Les lilas, les tulipes, les juliennes, les pivoinés, les cerisiers embaument l'air. Le gazon pousse trop vite et dru pour le faucheur. Les fraisiers sont un lit de neige. Si la sécheresse ne prend pas d'ici à une dizaine de jours, nous aurons des fraises à jeter.

elle le mérite autant par son dévouement et son courage d'aujourd'hui que par son martyre de tant de siècles. Je n'argumente plus pour vous convertir à la bonne cause en Amérique : je laisse cette tâche à la logique des événements qui marchent assez rapidement, quoique moins vite que les désirs ardents des bons républicains. La concentration des deux armées, néanmoins, et leur rapprochement semblent indiquer une grande bataille générale (décisive peut-être) pour ces jours-ci. Il y aura eu conflit sérieux avant le 4 juillet, ce grand jour qui verra le Congrès s'ouvrir à Washington.

Dans notre petit Canada, l'on patauge dans les élections générales. Notre quartier Sainte-Marie a l'insigne honneur de voir ses suffrages brigüés par les deux grands chefs du Bas-Canada, les honorables Cartier et Dorion. Officier de justice, je suis exclu de l'arène. Mais j'ai bien ma petite opinion intime que le ministre l'emportera sur son adversaire : c'est dans le droit constitutionnel. Et dans votre comté d'Ottawa, quel est l'heureux mortel qui va hériter des dépouilles de ce pauvre Émery? Est-ce votre sénateur Hamilton qui va choisir votre élu? Ou est-ce Votre Grandeur Monseigneur qui va vous l'indiquer? Et votre Petitesse-Seigneuriale-de-Petite-Nation a-t-elle même un souhait quelconque de formé à cet égard? Votre comté doit avoir, dans tous les cas, démangeaison de singer Terrebonne, afin de faire passer l'éponge ministérielle sur cette petite *débuture* de 32 000 £. Émery n'a pas même pu faire constater pendant ses quatre années l'analogie et l'anomalie, tout à la fois, de ces deux comtés antipodes. Un bon député ministériel vous arrangerait cette petite affaire. Bienheureuse province, qui jouit de la paix, qui n'a pas de révolutions ni de guerres civiles, et qui a de gros budgets et de généreuses Providences pour la gouverner et la guider vers le bonheur dans ce monde et dans l'autre!

À Bellerive, nous mangeons aujourd'hui nos premières fraises (des Wilson). Chacune d'elles vous fait une grosse bouchée. Ma vignerie est toute en fleur, hors l'Isabel et le Concord, qui portent racines gros comme des pois. Mangerons des asperges jusqu'au 4 juillet inclusivement.

Pendant l'élection de Montréal, Dessaulles est allé coucher chez le curé de Verchères, pour s'adresser le lendemain aux électeurs à la porte de l'église. Le curé lui rendit le compliment en prêchant en chaire que ses paroissiens devaient voter pour le candidat du gouvernement et se considérer toujours comme les enfants de ce bon père, et que comme tels ils devaient toujours respecter et obéir ce père, fût-il même un peu fauteur, etc. C'est la doctrine théocratique et orthodoxe.

J'ai entendu des « Rouges » dire que « les lectures sur l'annexion », citées et commentées pendant cette élection, avaient fait mal à Kierzkowski! Jugez par là combien « notre bon peuple » fait de progrès et combien est malheureux ce pauvre Dessaulles! Ses spéculations publiques tourneraient-elles comme ses affaires privées? Cette fois, il y aurait mauvaise justice, j'en jurerais. Mais à propos, ne pourriez-vous pas m'avancer une couple de 100 \$ pour faire face à ces billets de Dessaulles, qu'il faut que j'acquitte définitivement à la fin de juillet? Je pourrais de mon fonds payer les 300 \$ autres. Je crains bien que Dessaulles ne m'en donne rien de longtemps. Je ne puis taxer M. Westcott davantage, qui m'avance 1000 \$ par année pour le capital de Bellerive. Et mon quai emporté va me manger cet été une cinquantaine de £, peut-être plus. Ce qui va me jeter dans l'embarras. Ajoutez qu'à l'exemple du gouvernement central

notre petit gouvernement municipal porte mes taxes de 70 \$ à 110 \$ à peu près. Toujours progrès!

Mille amitiés et embrassements. Économisons pour « ces bons pères », nous et nos enfants; et leurs Providences nous béniront. Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Marie, les enfants, M. et M^{me} Westcott se joignent à moi.



À son père et sa mère

Bellerive, 1^{er} juillet 1861

Marie me laisse ce petit coin¹⁰⁷ pour vous dire que j'ai reçu la lettre de père, avec compte de McG¹⁰⁸ et liste de livres à acheter. J'y verrai au premier jour. Les élections commencent ce matin. Impossible de dire qui triomphera. Je crois pourtant que Rose et Cartier triompheront sur Holmes et Dorion. Nous verrons. Solliciteur général Morin battu à Terrebonne par Labrèche-Viger¹⁰⁹.

Sommes tous en parfaite santé, et toutes nos prières sont pour le prompt rétablissement de vos santés là-haut. Nous vous embrassons tous.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, 7 juillet 1861

Chers parents,

Voilà bien le climat de la zone torride! Je vous écris comme si j'étais en étuve, la sueur ruisselant de tous les pores, dans le coin le plus frais et le plus obscur de la maison. Comme je soupire après le froid de 30° sous zéro, avec notre calorifère à vapeur! Pour 2,50 \$, l'on se procure, chez un opticien de Londres, qui vient d'ouvrir boutique à Montréal, un petit tube gros comme le pouce, fixé sur la tablette à côté d'un thermomètre, contenant un liquide (de l'eau?) qui contient des cristaux de je ne sais quel sel. Ces cristaux indiquent aussi sûrement qu'une colonne de mercure les changements de température. Hier et aujourd'hui, malgré les nuages et les éclairs, qui semblaient prédire pluie ou orage, les cristaux se serrant de plus en plus au fond du tube nous assurent que nous allons avoir sécheresse. La grosse pluie nord-est de mardi, mercredi, les cristaux l'avaient annoncée, pendant deux jours de ciel serein et délicieusement frais, en s'élevant sous forme d'élégantes petites feuilles, comme celles que la gelée dessine sur les vitres.

Les élections à Montréal se sont terminées comme je l'avais prédit; j'avais pourtant donné 200 de majorité à Cartier : il en a eu 25. Il est pénible de voir un homme honnête et respectable

et intelligent à un aussi haut degré que Dorion, repoussé par ses concitoyens français, ameutés par les préjugés religieux! C'est à désespérer de la race. Sur 4 000 électeurs, un millier refusèrent obstinément de voter. De l'argent en aurait amené les $\frac{3}{4}$ aux polls! Les pauvres Irlandais sont aujourd'hui moins serviles et moins démoralisés que les nôtres!

Le *Great Eastern* est arrivé à Québec hier. Qui de vous tous irez le voir? Il y aura foule d'excursions par eau et par rails. Descendez à Bellerive, d'où vous choisirez le mode de transport à Québec. Je cherche à y pousser M. et M^{me} Westcott et Marie. Marie-Louise peut-elle faire le trajet? Mère dit que non. Ces chaleurs la fatiguent un peu.

Vous aurez le message du président mardi. Il demande au Congrès 400 000 hommes et 400 000 000 \$. Le Congrès va le lui donner à l'unanimité. La rébellion est déjà aux abois. Il faut qu'elle soit terminée au mois d'octobre, afin d'enlever à l'Angleterre et à la France, coalisées, tout prétexte d'intervention. Lisez bien impartialement ce message.

Les honnêtes gens sont trop rares dans notre gouvernement pour que ceux qui y peuvent entrer doivent hésiter. Je regrette que Bourassa s'efface pour laisser élire un aventurier que l'on vous amène d'aussi loin que Trois-Rivières! Les femmes patriotes ne devaient pas s'y opposer.

Je n'ai pu trouver à Montréal les ouvrages que vous demandiez. J'ai donc envoyé votre liste à New York.

Dans vos arguments contre le Nord, vous oubliez que c'est le Sud qui est l'agresseur et qui commence la guerre trois à quatre mois avant que le gouvernement n'ait dit un mot ni levé un soldat. Que c'est le Sud qui, pendant six mois de préparatifs de rébellion, a obstinément refusé de se soumettre à la voie constitutionnelle et pacifique d'une convention nationale pour amender la constitution s'il y en avait besoin. La révolution à main armée (y eut-il des griefs sérieux, ce qui n'est pas le cas ici) n'est jamais justifiable sous une constitution républicaine, où la voix du peuple par le suffrage universel peut s'exprimer souverainement tous les ans. Les révolutions ne sont légales que contre les despotismes. Le grand orateur Everett¹¹⁰, qui a fait oration à New York le 4 juillet, a bien établi cet argument, lui le candidat pour la vice-présidence en novembre dernier contre Lincoln et Hamlin¹¹¹. Vous aurez peine à résister à la logique et aux arguments légaux du président et d'Everett, le premier dans son message, le second dans cette oration du 4.

Vendredi le 11. J'attendais que les deux fillettes, malades de l'extrême chaleur, fussent mieux avant de clore. Elles le sont mieux. Révolution de bile chez pauvre Ella, qui va hériter du tempérament de mémé. Dentition chez Marie-Louise. Dieu merci, le temps frais revient avec le nord-est. [Thermomètre] Far. marquait trois jours de suite 94°, 96°, 98°. L'ouragan d'hier m'a brisé arbres et des vitres.

Adieu, chers parents.



À son père et sa mère

L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 25 juillet 1861

Chers parents,

Je vous aurais écrit plus tôt, si nous ne vous avions pas attendus toute la semaine, persuadés que vous alliez descendre pour voir le *Great Eastern*. Tous tant de vous qui le pouvez, devriez venir¹¹². C'est à ne pas manquer, dans l'incertitude si ce miracle d'architecture navale reviendra jamais au Canada. Heureusement que la meilleure de toutes les occasions annoncées est encore à venir. L'affiche que je vous inclus ici, publiée ce matin dans le *Herald*, vous expliquera les détails. Outre le spectacle si beau du paysage de jour, entre Trois-Rivières et Québec, vous auriez l'avantage de voir marcher le *Leviathan* et de l'accompagner peut-être au-delà de l'île d'Orléans. Marie et moi sommes très tentés de nous y joindre; le seul obstacle serait la bambinette Marie-Louise. Dans tous les cas, M. Westcott est certain de vous accompagner, car il sera de retour au commencement de la semaine. Venez passer ces quelques jours d'avance à Bellerive, avant le voyage à Québec le 5.

Sous l'impression que vous seriez ici cette semaine, j'avais commencé des achats pour vous, que vous auriez remportés, entre autres deux douzaines de bon sauternes. Les fruits, je n[] les achèterais que la veille de votre retour.

Je vais aller demain matin voir M. [Joseph] Levy et m'assurer de deux *state rooms* à tout événement; pour vous et M. Westcott, et les dames de Montebello, quitte à en trouver deux autres plus tard, si Marie, les enfants et leur bonne vous accompagnent.

La plante magnifique dont vous me parlez, j'en ai en effet rapporté la graine à M. Tainsh des bords de la Kinongé, sans penser à une grande ciguë, que j'ignore, mais sous l'impression que la belle angélique croissait sauvage en ce pays, sur de tels sites; et guidé par l'odeur très prononcée et agréable d'angélique. Faites de suite expérience *in corpore vilo*¹¹³ de chien, chat, ou cochonnet plutôt (cette analogie physiologique du roi de la création, l'Homme!), afin de confirmer les tiges succulentes avant qu'elles ne durcissent et sèchent, si, l'expérience d'empoisonnement de cochonnet manquant, vous restez convaincu que c'est bien bonne et belle angélique dont je vous ai doté. Les plantes que je vis aux bords humides de la Kinongé avaient bien 9 à 12 pieds (!) de haut, mais c'était l'automne, elles étaient déjà sèches et dépourvues de leurs feuilles; restaient quelques graines en ombelles au haut des tiges.

Je vous donne ici, pour M. Tainsh, une recette contre tous les insectes qui ravagent les plantes de serre, vignerie, surtout les pucerons des rosiers, qui est fortement recommandée et qui me paraît très rationnelle. Dissoudre une lb de *saleratus*¹¹⁴ dans quinze pintes (*anglice* quarts) d'eau et arroser avec seringue sur les insectes dévastateurs. Dans ma perfection de vignerie, les insectes n'osent pas mettre le nez : je n'ai donc pas encore eu occasion d'en faire l'essai.

J'ai reçu de New York, je crois, tous les ouvrages demandés. Ayant envoyé votre liste sans garder copie, je n'en suis néanmoins pas certain. Ils ne me semblaient pas des ouvrages d'ordre à valoir reliure. Vous en jugerez mieux vous-même en les voyant.

Je n'ai pas besoin de vous dire que tous vos ordres de paiements ont été remplis, avec cette variante néanmoins qu'avant de payer *in toto* le compte de McGibbon de cet été même, j'ai acquitté la balance du compte ancien d'Hutchison, pour ne donner à McGibbon que moitié du sien, dont il est très satisfait. J'ai payé à M. Globenski les 30 \$ que je devais payer à M. Masson. Je n'ai pas voulu déranger ce dernier, pendant que ses enfants étaient si malades. Peu de jours après, il les enterrait tous deux, sa petite fille et son petit garçon, le même jour! Jamais la mort n'a décimé les enfants avec plus de rigueur que cet été à Montréal, hors des saisons de choléra ou autre épidémie¹¹⁵. C'est affreux et nous tient continuellement dans la terreur pour notre petite poupée, qui a l'air si forte et pourtant si délicate en même temps. Elle reprend bien des forces et de l'embonpoint depuis sa maladie, et semble prête à courir sans la moindre aide. Outre les diarrhées et dentitions ordinaires si fatales aux petits enfants, cette autre nouvelle affreuse maladie, *diphtheria* (angine gangréneuse ou typhoïde) se montre obstinément çà et là. Elle s'est attaquée à la famille de mon propriétaire, M. Andrews, qui occupe la maison de M. Cartier, vis-à-vis l'hôtel Donegana (site qui semblerait devoir être bien sain). Une de ses deux enfants, filles, est convalescente mais très faible; et maintenant le mal, très contagieux, s'est attaché à la mère, et lui, Andrews, dans la rue m'a dit :

– Oh! I fear we must all catch it. I even now feel the symptoms reaching me.

Je ne doute pas que c'en était un commencement, l'hiver dernier, chez Papineau et la petite.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui politique américaine. C'est un thème trop pénible où il n'y a pas accord parfait d'idées et de sympathie. Mais c'est bien la crise la plus terrible, et décisive peut-être, de l'humanité et de la civilisation moderne qui est en jeu. La Révolution de 1776, que j'ai tant de fois désiré avoir vue, va devenir un épisode insignifiant et ridicule de l'histoire, ou son complément de nos jours va la grandir encore et la confirmer à toujours. Oh! que le grand et juste Dieu protège le Droit! Je puis m'abuser, mais je crois apprécier avec justesse et justice ce drame grandiose. Notre siècle va donc enfin, en Amérique comme en Europe, éclipser son grand prédécesseur. Oh! cher père, observez donc soigneusement chaque monument de l'Angleterre et de la France, et des autres puissances européennes, sur cette question américaine. Ce sont des éléments d'appréciation bien essentiels.

Veuillez me rapporter tous les journaux des États-Unis que nous vous avons envoyés. Je veux les conserver soigneusement en files et les faire relier même à la fin de l'année. Ce sont de grandes pages d'histoire.

Au Canada, nos intérêts commerciaux et industriels se ressentent déjà de la perturbation. Et notre politique, qui a bien sa petite crise locale assez importante en ce moment, pourrait se compliquer immensément bientôt par ses rapports avec les États-Unis. La presse tory semble vouloir prendre une position, dessiner une politique : ce n'est peut-être encore qu'un vain écho instructif des criaileries de la presse d'Angleterre; mais ce peut être aussi un mot d'ordre donné. C'est une forte tâche que j'ai, de dévorer tous les jours quatre ou cinq journaux volumineux qui m'arrivent des États-Unis. Il faut négliger bien d'autres choses, pour se tenir parfaitement au courant de tous les événements, incidents mêmes, et de toutes les opinions. Il est impossible de bien juger sans toutes ces données.

Le Dr Macdonnell m'a dit tant de bien de notre nouveau député, Dawson¹¹⁶, comme homme honnête et intelligent et instruit, que j'ai promis de vous le répéter. Il devra faire

beaucoup pour le développement agricole et colonisateur, et sans doute passera de plus l'éponge sur nos 32 000 \$ de *débentures*. Il a été commissaire des frontières entre le Canada et le Nouveau-Brunswick, favorise les *game laws* et va préserver le domaine autant que le franc-alleu; géologue, va déterrer nos mines d'or et de plomb et de fer, va nous donner le Grand Tronc de fer Central, de Montréal au lac Huron, via la capitale Ottawa, etc. N'avez-vous pas voté pour lui?

Il est 2 h a.m.; j'aperçois presque l'aurore, me permettez-vous de couper court ici et d'aller dormir couché au lieu de debout? Je puis mieux et plus parler qu'écrire. Hâtez-vous d'arriver à Bellerive, nous aurons tant à se dire.

Nous vous embrassons tous de tout cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 4 août 1861

Chers parents,

Nous voilà enfin décidés et très occupés aujourd'hui à emballer. Nous partons demain matin à 7 h à bord du vapeur *Napoléon* pour Québec. La chère petite Marie-Louise n'est pas bien du tout. Elle est très pâle et maigre, et le docteur a été obligé de lui lancer une dent avant-hier; et je crois qu'il va lui en lancer une autre aujourd'hui. Nous avons plus d'espérance dans le changement d'air que dans les remèdes. De petites doses de calomel ont diminué la diarrhée et les vomissements, qui devenaient alarmants par leur fréquente répétition. Si le temps est beau et que la petite se trouve mieux du trajet jusqu'à Québec, nous pousserons, mardi matin, jusqu'à Rivière-du-Loup et le Saguenay, pour revenir vendredi à Québec. Si le temps est mauvais, de Québec nous irons peut-être de préférence à Portland, où l'air n'est jamais si vif qu'au Saguenay.

M. Côme Cherrier et toute sa famille, revenus hier de Cacouna où ils ont séjourné trois semaines, nous en font une si horrible description (confirmée par foule d'autres amis) que nous n'oserions jamais descendre à terre, ni à Cacouna, ni à Rivière-du-Loup¹⁷. Froid, pluie et vents pénètrent dans les cabanes qu'on décore du nom d'hôtels et qui foisonnent de vermine et de malpropreté! Si l'enfant se trouve mieux du changement d'air, il est possible que nous revenions d'en bas à Montebello, ou Saratoga? Montréal est un cloaque et un cimetière en ce moment. C'est incroyable que la mortalité y soit si grande sans cause apparente aussi grave qu'il ne paraît. Il y a picotte (7 décès, semaine dernière), *diphtheria*, rougeole, coqueluche et diarrhées de toutes sortes. Tous les enfants d'Émery et de Casimir ont la coqueluche.

Vous avons envoyé par le vapeur d'hier matin un panier-champagne contenant des remèdes et prescriptions pour cette pauvre Azélie. Si le mal s'aggrave ou continue, il faudra qu'elle vienne à Bellerive se mettre sous les soins du D^r Macdonnell. Des crayons pour Bourassa, des fruits pour tous; 4 bouteilles de sauternes.

J'ai dit à M. et M^{me} Côme Cherrier, tous deux malades, d'aller la semaine prochaine se guérir chez vous. Ils ont presque dit oui.

Nous nous sommes flattés jusqu'au dernier moment, hier soir, de voir arriver papa pour se joindre à nous, ainsi qu'Ézilda; mais peut-être valait-il mieux soigner les pauvres malades de là-haut. C'est une mauvaise saison. Soyez aussi prudents que possible.

Nous voudrions bien recevoir de vos nouvelles pendant notre voyage. Mais la route est si indéterminée que vous ne sauriez où adresser. Nous écrirons de Québec ou ailleurs, si nous avons le temps ou qu'il n'y eut pas de mieux, ce que je n'anticipe point.

Dans la nuit de vendredi à samedi, Laframboise a failli succomber à une attaque combinée d'épilepsie et d'apoplexie! D^{rs} Malhiot, Turcotte et Bouthillier l'ont trouvé mieux dans la matinée, et Casimir Dessaulles est venu chercher son père qui a dû s'y rendre hier soir.

Adieu, chers parents tous. Au revoir. Votre fils affectionné. Vous embrassons tous bien tendrement.

L.J.A. Papineau

Dimanche soir. Le docteur est en effet venu cette après-midi et a coupé la gencive sur l'autre dent. Elle est mieux ce soir. Ce sont deux grosses dents, et non pas encore les œillères. Partons décidément demain matin. Le docteur nous a donné une petite pharmacie complète, et grand-pa a de plus des *phioles* homéopathiques; moi, des *blue pills*, enfin chacun sa boutique, puis force flanelles, parapluies, caoutchoucs, voire même provisions de sucre, gâteaux, cognac, thé, etc.



À son père et sa mère

Palais de justice à Montréal, lundi 12 août 1861

Chers parents,

Nous voilà de retour depuis hier matin d'un court voyage de long cours qui, grâce à la vapeur, nous a permis en six jours de voir ce qui aurait pris un mois de la vie de nos grands-pères. De jour, le beau paysage de Trois-Rivières à Québec; 1 h de l'après-midi à bord du *Great Eastern*. À 4 h du matin, il partait pour l'Angleterre. Aussitôt, le *Napoléon*, à bord duquel nous couchions, chauffait sa machine et nous emportait en compagnie du *Léviathan*¹¹⁸, que nous ne quittâmes que vis-à-vis l'île d'Orléans, après l'avoir vu mettre lentement en mouvement d'abord son appareil à hélice, puis longtemps après, ses roues latérales. Toutes ses fournaises étaient allumées à midi de la veille, et ses ancres s'enlevaient par trois cabestans et 300 hommes, au moment où nous le visitions, neuf heures avant que le monstre ne quittât rade. Temps magnifique toute la semaine.

À 8 h p.m., mardi, nous touchions au long quai dont M. Baby a doté Rivière-du-Loup, et y croisions dans le crépuscule Olivier Berthelet et sa famille.

À 6 h a.m., le mercredi, nous touchions à Tadoussac et entrions dans le Saguenay. À midi, nous débarquions à la Baie des Ha! Ha! À 5 h, repassions devant Tadoussac. (En relisant, je vois que je ne dis rien de la fameuse rivière : c'est à reprendre). À 10 h, trouvions bon logis à

l'hôtel Paquet, au site le plus élevé près l'église de Rivière-du-Loup. Le jeudi matin, admirions la belle chute de cette rivière, à un mille seulement du village. Dans l'après-midi, faisons visite au célèbre Cacouna et ses bains. Les premiers amis que nous rencontrons sur sa grève furent M. et M^{me} Henry Masson, puis les Baby, juge Meredith, les Lindsay, etc. Tout le beau monde du Canada y foisonne. Pas un trou de logement à y trouver. Sommes bien mieux logés et nourris à Rivière-du-Loup, d'où l'on peut venir à toute heure, en une heure, à Cacouna.

Vendredi, nous revisitions la chute avec les enfants, pour admirer longtemps cette belle cascade. Dans l'après-midi, nous pêchions force petites morues (loche en langue de ce pays-là) au quai Baby. Puis la mer unie comme une glace, pas un souffle de vent, nous plongeons tous et toutes dans les flots, tous excepté la chère Marie-Louise, trop jeune et convalescente encore pour ce bain froid. Pendant deux heures, à demi-mille de nous et dans un cercle de deux ou trois arpents, un troupeau de vingtaine de marsouins blancs se donnèrent en spectacle, soufflant l'air et l'eau avec le son absolument semblable d'un vapeur à haute pression (*puffer*), que vous entendez à demi-lieu de Montebello. Toute la nuit, vent s'élève nord-est et pluie.

La peur nous prend, à 9 h, samedi matin, nous nous jetions, à la faveur d'une éclaircie des nuages, dans les chars du Grand Tronc à son *ultima Thule*, et à 2 h p.m., apercevions de Pointe-Lévy la citadelle de Québec, ayant renoncé au *Magnet*¹¹⁹ et aux terreurs de la mer courroucée; puis la journée, au lieu de tempête, ne fut qu'une succession d'agréables orages de tonnerre, faisant place tour à tour à de brillants coups de soleil. La pluie avait abattu la poussière. Les chars n'étaient qu'à moitié occupés, chacun avait double siège. Chemin uni, course rapide, quoique les arrêts se fissent fréquemment de village en village. Cette tempête manquée nous faisait connaître un pays magnifique, très remarquable par sa conformation géologique et qui me raconte enfin ces places et ces noms célèbres dans notre petite histoire de famille, dont la chère mémé, la chère maman, les oncles et tantes m'avaient si souvent parlé, les Saint-Paschal, les Saint-Thomas, les Sainte-Anne, les Rivière-Ouelle, etc.

À 2½, le bateau-traversier nous déposait sur le quai de l'artillerie, au-dessous de la fameuse citadelle, et d'un pas nous étions à bord du *Cultivateur*, qui partirait à 4 h pour Montréal. Que faire du quart d'heure? Pas le temps de grimper à la haute ville. Allons voir ces deux marchés de la basse ville, l'ancien et le nouveau. Le génie conservateur de Québec n'a rien pu inventer dans le nouveau, qui recopie plus en grand toute l'obscurité de l'ancien! Mais après, il me reste encore 20 minutes. Oh! voilà un clocher bien neuf et à fer-blanc bien luisant, mais il recouvre une antiquité que je n'ai jamais encore vue dans mes nombreuses visites à Québec, la chapelle Notre-Dame-des-Victoires. J'y cours. Elle porte bien en effet sa date au fronton : 1688; puis son intérieur conserve sa toilette primitive. Et n'est-ce pas sur sa place qu'habitait grand-père Bruneau? Oh oui, la voilà sa maison : « Hôtel Blanchet », trois grands étages en pierre, quatre ouvertures de front, trois grandes lucarnes à plein cintre, toit fer-blanc – hôtel princier il y a cinquante ans. Puis voilà le parvis Notre-Dame et, pour bien caractériser le type européen de notre « ancienne capitale », le parvis est couvert d'une douzaine de boutiques ambulantes, de tentes nomades recouvertes de toiles peintes et blanches, où le petit négoce étale ses pains d'épice, ses merceries et bimboleries, ses jouets. Puis en tournant à droite, à gauche, dans tous ces carrefours qui fourmillent à toutes les croisées ouvertes de femmes, d'enfants, de lingerie étalées au grand jour, j'enfile par une arcade trouée à travers tout un pâté de maisons, et je

débouche en face d'une vraie maison française, avec rez-de-chaussée, deux grands étages et le plus véridique entresol de 6 pieds que l'on pût désirer! Glorieux, vénérable Québec! Je t'aime cent fois plus que je ne le savais faire avant ce dernier voyage!

Tous, petite chérie surtout, ont acquis force couleur, appétit, étonnamment, de cette course. Je ne trouve pas de lettres à la poste. Les Globenski, à qui je porte des nouvelles de leur fille, me lisent la lettre d'Azélie qu'ils ont reçue samedi : Dieu merci qu'elle est mieux! Ils pensent trouver maison facilement, servante difficilement. Écrivez-nous bientôt. Adieu tous, chers parents. La feuille est remplie, je la porte à la poste.



À son père et sa mère

Bellerive, 28 août 1861

Chers parents,

Me voilà dans la plus affreuse solitude : la joie et la vie de Bellerive ont disparu avec la femme et les enfants, qui sont rendus à Saratoga depuis samedi. Une lettre de chère Marie et de M. Westcott, reçue mardi, m'apprend qu'ils avaient eu un trajet délicieux, un beau clair de lune et un lac parfaitement calme. Puis, aussitôt rendus, la diarrhée de Marie-Louise avait cessé! Ella, partie malade, se rétablissait.

Pour ajouter à l'horreur de ce grand vide, aussitôt leur arrivée, la tempête éclata sur Montréal. La grêle brisait 300 vitres de ma vignerie et jonchait le sol de fleurs, fruits et feuillage même des arbres. Je ramassai beaucoup de grêlons, gros comme des balles de fusil, les plus petits comme des noisettes. Le sol en était couvert d'un à deux pouces d'épaisseur. Elle tomba pendant plus de cinq minutes, puis tonnerre, vents, torrents de pluie, froid : tout au pire! Voilà trois jours que les vitriers sont échafaudés sur la vignerie. Cooper, dont le raisin est mûr, est bien plus broyé que le mien, encore ferme. C'est chose inouïe que deux tempêtes de grêle dans la même saison.

Je n'oublie aucune de vos commissions, je crois, quoiqu'elles ne puissent s'exécuter que peu à peu et tour à tour.

J'ai rencontré M. Miville-Deschênes à l'hôtel Donegana et lui ai payé son mémoire. Il s'excuse sur un employé, de la phraséologie cavalière de sa première réquisition. M. Rice vous fera autant de verges en longueur que vous voudrez d'une toile de fil de fer qui ne laissera échapper aucun grain, large d'un pied, pour clouer entre deux madriers, au taux de 20 centimes du pied, soit 60 ¢ la verge. Combien vous en faut-il de verges?

Un plombier est à confectionner le jet d'eau.

J'ai rencontré oncle Toussaint au marché Bonsecours. Il me dit qu'il va quitter cure et ménage au mois d'octobre, l'évêque lui accordant pension de retraite. Il offre donc à ma mère une douzaine de fauteuils venant de mémé Papineau, qu'il a entendu dire qu'elle désirait ravoir. Combien lui donnerai-je pour? Il doit me les adresser ici, d'où ils vous seront ensuite transmis.

Pauvre Émery a perdu son dernier enfant, de la coqueluche qui a attaqué tous ses enfants, ainsi que ceux de Casimir, son frère.

À bord du vapeur au Saguenay, étaient deux prêtres intelligents et instruits, l'un professeur à l'Université Laval, et l'autre amateur de botanique. Ce dernier, curé de Saint-Joachim. Leurs noms, si je me rappelle bien : Provancher¹²⁰ et Brunet¹²¹. M^{lle} Amable, nièce du président D^r Nott, de Schenectady, sœur de M^{me} Darey, avec qui, je crois, vous avez dîné chez nous, et qui nous accompagnait, et qui est à la tête d'un Séminaire de demoiselles à Philadelphie, est botaniste enthousiaste. Les prêtres et elle botanisèrent ensemble à Rivière-du-Loup, à Tadoussac, à Baie Ha! Ha! Ici, ils nous quittèrent pour continuer leur course botanique jusqu'au-delà du lac Saint-Jean. Ils avaient boîtes, cartons, presses, tout l'appareil nécessaire. J'en profitai humblement pour faire connaissance de la *Linnaea borealis*, *Empetrum nigrum*, etc. La flore du golfe est riche et très intéressante, et bien différente de celles de Montréal et de Philadelphie. Je fus étonné néanmoins de trouver sur les ardoises de Cacouna et Rivière-du-Loup le genévrier rampant, qui croît à Bytown et sur l'Hudson, et qui ne veut pas croître sur la chaux de Montréal. Ce n'est donc pas notre climat mais notre sol qui le fait fuir vers le nord autant que vers le sud. Les curieux varex que j'apportai des grèves salées, et qui ont bien vite pourri dans l'eau douce de ma fontaine. Il y avait aussi à bord un beau gros curé de Beauport, M. Tremblay¹²², qui laissait la science et la gravité à ses confrères, pour faire l'aimable auprès des dames et leur jouer le piano. Il y avait de toutes espèces de monde à bord. Des ministres anglicans qui désirent une aristocratie pour le Canada, et la rupture définitive entre les États du Nord et du Sud. M^{lle} Amable et la belle Havanaise, sa pupille, qui veut l'Union américaine *in perpetuum* et, de plus, l'annexion de Cuba, comme moi l'annexion en sus du Canada, eurent bientôt dans notre triple alliance démolie l'argumentation de ce brave ministre anglais, à la joie et gratification de plusieurs Irlandais et Américains unionistes, qui semblaient plus nombreux à bord que les *Seceders*, quoiqu'il y eût aussi des représentants de cette dernière classe. Puis, il y avait des employés des bureaux civils et militaires du gouvernement canadien, et des Canucks, enfin un congrès cosmopolitain.

Avez-vous avec Auguste sommé votre vis-à-vis de se reconnaître votre féal pour l'île Rosalie?

M. et M^{me} Westcott répètent leurs regrets que mère et Ézilda n'aient pas voulu se rendre à leur invitation. Je médite d'aller vous consoler au moment où le départ de Bourassa, sa femme et ses enfants, vous aura laissés à l'approche de l'hiver dans le deuil et l'isolement. N'est-ce bien choisir mon époque?

En attendant, voilà les Cours qui vont se rouvrir; et j'emmagasine mon bois, mon charbon; je fais réparer mon quai; je guette et mets la dernière touche à la maturité de mon raisin. À propos de quai, c'est résolu, par les commissaires du havre, par leur habile et honnête ingénieur, Forsyth, par M. Cartier enfin : avant cinq ans, il y aura devant chez moi et jusqu'à Hochelaga, rue, deux voies ferrées et quai. Bellerive double et triple de valeur! Je ne fais donc que badigeonner cet automne.

Vous avez promis vos figuiers à Carroll. Envoyez-les-lui cet automne, il vous enverra des fleurs et plantes en échange.

Adieu, chers parents. Portez-vous bien. Et écrivez-moi souvent, surtout pendant mon isolement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Votre locataire Émond a pris une pleurésie à servir l'élection de M. Cartier. Il a failli mourir, est encore très faible. Je lui dis que l'on est toujours puni de ses péchés.

La fraîcheur de votre cave sous magasin gâtera vos grains.

Les machines à gazon viennent toutes d'Angleterre et coûtent 40 \$ à 50 \$, et ne peuvent fonctionner sur une pelouse aussi inégale que la vôtre, pas même sur la mienne. Un bon faucheur, comme celui que j'emploie cette année, est encore ce qu'il y a de mieux et moins cher.



À son père et sa mère

L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

En Cour d'enquête, 3 septembre 1861

Chers parents,

Reçue ce matin la vôtre d'hier. Le panier et le tuyau sont déjà emballés (ce dernier, demandé il y a huit jours). Il n'y a donc pas lieu de gronder. Les nouvelles demandes sont nombreuses, les loisirs rares avec la rentrée des Cours et les travaux à mon quai; j'y verrai pourtant un peu tous les jours.

« Les Auteurs latins de l'Empire romain », ce n'est pas un ouvrage, une histoire ou leur critique. Ce sont les auteurs mêmes, les livres ordinaires des écoles.

La toile de fer va se fabriquer incessamment chez Rice, de la qualité et quantité voulues. Un toit chinois ajoute à la grosse dépense, par qualité de la tôle, et retiendrait l'eau qui ferait pourrir la tôle plus tôt. Que l'eau s'en écoule le plus rapidement et directement possible.

Laframboise s'en va seul, c'est-à-dire sans sa femme, aux eaux de Ste. Catherine, avec ses cousins Jules et Arthur Lamothe, et prend la voie la plus directe des lacs. Je viens de le voir.

J'ai pressé tous vos amis d'aller vous voir. S'ils n'y vont pas, ce n'est pas ma faute.

Je vois à l'instant Major qui amène son fils au Collège de Montréal. Il voudrait payer moitié de la valeur de son bail de la Kinongé. Je lui persuade qu'il a tort et qu'il se trompe. Je lui conseille de mettre une cabane et un gardien à sa digue du lac Papineau, que des malfaiteurs détruisent pour se donner le plaisir de pêcher à eaux basses. Qu'il les attrape et les mène au banc criminel.

Bourassa sera le bienvenu dès qu'il lui plaira arriver à Bellerive. Je l'attendais plus tôt.

Mieux que des assiettes, que les mauvais voisins sauraient bien franchir, sont des entre-deux de planchettes, hautes au moins de 6 pouces entre les nids de vos pigeons, comme ceux entre vos poules.

Les enfants, en arrivant à Saratoga, y ont recouvré santé, couleur, appétit, et l'embonpoint va s'ensuivre. Mère et eux sont très heureux dans ce lieu charmant. Papineau admire beaucoup les évolutions d'un régiment de petits zouaves de 10 à 15 ans!

J'inclus les estampilles de poste, au montant d'un dollar.

Nous avons si souvent vu les mauvais vases et statuettes d'albâtre et stalactites des Vetì & Vetì et autres marbriers de New York et Philadelphie, que j'en ai conclu que c'était la farce

accoutumée, et n'ai pas cherché à voir ni entendre parler de « la vente des marbres italiens ». J'en aurais su quelque chose s'ils avaient valu la peine.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 22 septembre 1861

Chers parents,

Avez-vous eu à Montebello une aussi violente tempête que celle que nous venons d'éprouver? J'en doute, car c'était du nord-est. Une pluie à torrents et un vent furieux, qui brisait tout et qui poussait des vagues de 30 et 40 pieds de longueur jusqu'au pied de mon quai. Quelques vapeurs n'osèrent se risquer à cette mer, et le traversier de Longueuil y perdit sa cheminée. Ma grève se trouve aujourd'hui exhaussée de six pouces à un pied.

Je n'ai pas de nouvelles de huit jours, ni de vous ni de Saratoga. Il n'y a donc pas que moi de paresseux. Encore, suis-je très occupé en Cour, et avec tous mes ouvriers au quai, qui va être un ouvrage d'une force à toute épreuve.

Notre rue Sainte-Marie est bouleversée jusque dans ses fondations. Mais il y a sujet de s'en réjouir, puisqu'on y pose les lisses du premier chemin de fer municipal et que, d'ici à un mois, nous pourrons nous rendre de la traverse à la Place d'Armes pour 5 centimes. Le travail s'y fait avec beaucoup d'hommes et très rapidement.

Que dites-vous de notre réception du prince Napoléon? tant à Québec qu'à Montréal? Que pensez-vous de notre adresse de l'Institut?

Partout la politique semble en expectative et incertaine des événements : en Italie, en Angleterre, aux États-Unis, au Canada, il y a arrêt et incertitude sur le prochain chapitre d'histoire. Notre nouveau gouverneur Monk nous apporte-t-il la paix ou la guerre? En nous envoyant des troupes, l'Angleterre, par sa presse, semble nous inviter à ne les considérer que comme un noyau autour duquel nous serons appelés à grouper nos miliciens et à *vuid*er nos trésors pour endosser les querelles que l'Angleterre peut désirer avec nos voisins! La polémique s'est déjà bien engagée entre le *Globe* et le *Leader* à Toronto, le *Herald* et la *Gazette* à Montréal. C'est de belle perspective!

Vous ai-je écrit que Major m'avait demandé des modifications à son bail de la Kinongé, que je lui ai refusées? Mais pour le consoler, je lui ai promis qu'il n'aurait pas de compétition à craindre à moins que ce ne fût de moi-même, si nous décidions à bâtir moulin à farine. Mais que personne n'exploiterait de bois sur la moitié Est du franc-alleu; et Gareau, qu'il redoute moins que tout autre, parce qu'il m'avait trompé la dernière année de sa licence, et enlevé tout son bois sans le faire mesurer. Il dit (Major) qu'il désire rebâtir son moulin à scie au coût de 2000 \$!

Vous n'avez pas accusé réception des 14 fauteuils et du grenetier, d'un panier de livres et vins, et des 6 douzaines de pots à fleurs : tous effets que vous avez dû recevoir il y a longtemps.

Et la tôle même (8 boîtes) qui, après avoir été peinte sur les deux faces, a dû partir jeudi dernier. La toile de fer de chez Rice n'est pas encore prête; il m'a trompé et remis de semaine à la suivante. J'ai cherché de la brique blanche partout, mais il a été impossible d'en trouver à Montréal; et sa fabrication à Toronto a été discontinuée depuis quelques mois. Un architecte m'a dit qu'il allait s'en établir une nouvelle fabrique à Hamilton. Mais quand?

Lorsque la tôle sera posée, il faudra lui faire appliquer de suite une seconde couche, parce que le pliage en la posant expose le fer et le fend souvent et, sans cette deuxième couche, elle rouillerait de suite dans tous ses joints. Ne leur laisser employer que de l'huile crue, et non de bouillie, dans cette peinture.

Bourassa s'est choisi une maison qu'il dit commode, mais bien éloignée de Bellerive; et ce me semble aussi des clients, s'il y met son atelier, comme il se propose. C'est près du Collège des Jésuites, mais dans une rue de derrière.

À Saratoga, l'air et les eaux sont des merveilles pour la santé de tous. La fillette y court partout, traînant sa petite voiture et ouvrant les portes elle-même lorsqu'on ne s'empresse pas assez vite devant elle. Elle a plus du caractère et de la vivacité de Papineau que d'Ella la sage.

Bourassa m'a dit que cher père descendra en visite cet automne. J'espère bien qu'il viendra et qu'il amènera mère avec lui. Une petite visite avant de se renfermer pour l'hiver leur fera du bien à tous deux, et encore plus à nous tous ici.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Comment fonctionne le jet d'eau?



À son père et sa mère

L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 6 octobre 1861

Chers parents,

Bourassa et moi venons de fumer le calumet de paix à mon foyer (il sort d'ici); mais j'étais avant très fâché contre lui et contre sa femme d'être allés se réfugier pendant huit jours chez M^{me} Fabre avec deux enfants et une bonne, au lieu de descendre de suite à Bellerive. Ils vont quitter M^{me} Fabre demain, mais pour s'aller camper fort mal à l'aise dans leur maison à moitié finie et remplie encore d'odeurs d'huile et vernis. Je proteste qu'ils doivent venir ici, à cause des enfants surtout. Ils prétendent que c'est trop loin, qu'ils ne pourraient surveiller l'emménagement. C'est bien vrai jusqu'à certain point, mais le confort et la santé des enfants doivent primer ceux des parents. Ceux-ci peuvent prendre voiture ou marcher le matin, pour ne rentrer ici que le soir. Leur bonne et deux de mes filles amuseraient et soigneraient leurs petits pendant la journée. Bourassa m'a promis d'en parler sérieusement à Azélie. Je leur ai acheté du bois d'érable qui revient à 7,50 \$ la corde. Deux cordes = 15 \$ = 6,50 \$ de charbon,

que Bonacina et d'autres brûlent dans tous poêles, même ceux de cuisine, avec complète satisfaction. Pour ma part, je n'achèterai pas une autre bûche de bois; et je cherche à convaincre Bourassa. Irons ensemble voir la cuisine de Bonacina. Je ne puis pas leur aider comme j'aimerais à faire, si je n'avais pas la Cour tous les jours, et dans les intervalles mes interminables ouvriers de quai, qui vont mal quand je n'y suis pas, et que l'eau va bientôt atteindre si elle continue à monter comme elle fait depuis huit jours. N'est-ce pas un signe d'hiver? Quel temps désagréable! J'espère que nous aurons du beau pour notre voyage, que nous projetons toujours, Dessaulles et moi. Voire même Guillaume Lamothe, qui parle de nous accompagner pour tuer des canards à l'île Roussin pendant que le grave sénateur Dessaulles ira inspecter et critiquer l'Hôtel du Parlement à Ottawa. Ah! quelle nouvelle tempête, cette capitale va voir se soulever à l'intérieur de ses murs d'abord, puis, par contrecoups, jusqu'aux extrémités de la province! « Plus d'argent! et nous respectons trop la constitution », disent les ministres, pour en prendre sans un nouveau vote. Puis des méchants, sur ce vote, veulent remettre toute la question du siège en question.

Lettre de chère Marie, cette semaine, déclare qu'elle ne reviendra pas à Bellerive pour m'en voir partir et s'y ennuyer pendant mes huit jours d'absence : son retour dépend donc du mien. D'ailleurs, les enfants y sont au parfait, et tous sont fortifiés par le bon air et les eaux. Marie-Louise a sa 13^e dent qui est sa 1^{re} œillère.

Votre lettre a une belle page de philosophie, en contraste avec de la religion comme on en fait de par le monde. Mais la sagesse n'est pas donnée à tous, quoique tous doivent s'efforcer d'en acquérir une petite portion qui suffise à un chacun pour se créer un monde tolérable autour de soi. J'ai vu oncle curé Bruneau qui, après les avoir mariés à L'Assomption, a suivi les nouveaux époux jusqu'à Montréal. Il est bien, je l'ai pressé de monter vous voir. Il dit que les Malhiot et Chagnon sont très bien, ainsi que l'oncle Pierre. Le petit Chagnon est un Rouge vif de perruque, qui doit nous faire pronostiquer que ses principes politiques ne seront pas ceux du grand oncle.

Le fer-blanc aurait coûté 50 \$ pour 30 \$ de tôle. Et du fer-blanc qui ne rouille pas avant dix années de service ne se trouve plus dans l'honnête négoce que l'on nous fait en ce siècle de corruption.

Je vous prie de me faire de suite une lettre pour ce pauvre Lactance, à qui il faut envoyer cette semaine, sans faute, son semestre de pension. Je suis déjà en retard. Que votre lettre me parvienne mercredi soir, pour que je la mette jeudi à la poste.

Ryan arrive de New York où il a vu Robert Nelson, qui va aux malades lorsque ceux-ci l'en supplient. Il lui resterait 30 000 \$ de sauvés de sa fortune. Sa femme est morte. Son fils arrive d'Europe où il a fait de brillantes études universitaires. Il ne veut pas parler ni penser du Canada. Ryan dit que le Nord est unanime et que «the South must be crushed». Il n'y a plus que le chancelier de démocrate dans tout Saratoga. Le juge [John] Willard vient de publier un manifeste anti-rebelle. Pat. Cowen est recruteur pour le gouvernement de Washington. Les élections du 6 novembre vont être presque unanimes dans l'Empire State. Les armées rebelles se replient sur Richmond, et les flottes fédérales vont attaquer les grandes villes maritimes du Sud pour en exporter le coton qui les attend. Si 1862 voyait la Confédération du Sud morte et enterrée, comme l'Angleterre s'arracherait les cheveux!

Je vous porterai, j'espère, l'ouvrage de M. Montalembert; ce fameux sauternes, l'état de nos comptes, des huîtres peut-être. Du raisin? Bah! « ce serait porter du charbon à Newcastle! »

Adieu, chers parents. À notre prochaine réunion. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 13 octobre 1861

Chers parents,

Vous voyez que toutes mes pensées sont concentrées sur Montebello, au point que j'en datais ma présente¹²³. Oui, j'espère bien vous y embrasser, mercredi soir le 16 du courant. Mon terme finit le 15 et je pars le lendemain matin. Je dis *je*, car voilà que Dessaulles hésite aujourd'hui à tenir sa promesse et parle d'être obligé d'accompagner sa dame à Saint-Hyacinthe. Puis je suppose qu'au dernier moment Lamothe pourrait aussi nous faire défaut. J'espère encore que non.

J'ai vu Bourassa et sa famille hier à la rue Saint-Simon, ainsi que leurs jolis enfants : tous dans la plus grande confusion de tapis, meubles, pêle-mêle par toutes les places avec les *ripes* et les pailles; mais enfin, tous les poêles montés et chauffés, portes et croisées fermées, et l'atmosphère très confortable, et les enfants sans rhumes, joyeux, rougeauds et rebondis. La pauvre sœur n'a pas de cuisinière encore, ou plutôt en a eu une qui est restée une couple d'heures, puis s'est enfuie d'ennui (!); mais cela ne lui a rien ôté de son courage. Enfin, ils ont leur apprentissage à faire, et ils apprendront comme bien d'autres. Je leur avais donné par écrit l'adresse d'une cuisinière : l'écrit s'est perdu entre les mains du mari ou de la femme, ne sont pas certains duquel des deux! Ils ont l'air heureux et assez satisfaits, c'est le principal.

Je vous ai expédié hier soir, par la ligne Dickenson, un quart de caraquettes très fraîches. J'espère qu'elles ne languiront pas en route : guettez-les.

Une lettre d'oncle Toussaint me dit qu'il est rendu « à Saint-Hyacinthe avec armes et bagages », et se sent comme un prince qui a volontairement abdiqué sa couronne. Il n'y attend plus que mon raisin et mes huîtres pour compléter son bonheur. Si vous venez à Montréal, il espère que vous ne manquerez pas d'aller le voir, « que Saint-Hyacinthe n'est pas si éloigné que Saint-Barthélemy. »

Lettre de chère Marie, vendredi, dit que tous continuent en parfaite santé et joie à Saratoga, mais s'ennuient pourtant de Bellerive où ils reviendront dès qu'à mon retour de Montebello j'irai les rencontrer à Rouses Point. Ce sera donc la semaine prochaine.

Vous et Ézilda serez en même temps prêts à descendre avec moi à leur rencontre. Tout va s'arranger du mieux du monde.

Je me suis allégé par le renvoi de mes ouvriers du quai, qui défonçaient ma bourse à chaque coup de pic et de pelle qui exhaussait ma terrasse. J'espère que les blocs cyclopéens que j'y ai entassés vont en faire un ouvrage permanent et indestructible.

Votre bonne lettre à pauvre Lactance, avec des fonds, est partie d'hier.

Adieu, chers parents. À notre revoir. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

À l'hon. L.-J. Papineau

Montebello

Bellerive, dimanche 10 novembre 1861

Chers parents,

Il nous semble un siècle depuis notre séparation, n'ayant pas eu mot de vous depuis. La visite de papa et d'Ézilda, quoique si courte, nous a pourtant donné bien du plaisir : elle eût été parfaite, si chère maman les avait accompagnés.

Il a fait aujourd'hui une journée magnifique, après la vive gelée de la nuit dernière. Marie et Ella en ont profité pour aller à l'église et ensuite pour visiter Azélie. Elles ont trouvé toute la maisonnée de la rue Saint-Simon en bonne santé, avec une nouvelle cuisinière et la bonne encore absente en promenade; Bourassa à vous écrire, je me pique d'émulation.

J'ai été très occupé, malgré le mauvais temps qu'il a fait presque tous les jours, à tailler [le] vignoble, faire des transplantations et mettre en caveau. Puis un peu à la ville et en Cour. Le gros terme de Circuit commence demain, qui est toujours un surcroît pour la semaine.

Je n'ai encore pu recevoir de Notman¹²⁴ les 15 derniers portraits de père. Il paraît que l'on n'imprime pas facilement, à moins d'un soleil brillant qui nous fait toujours défaut. Dion¹²⁵, encore moins heureux, n'a pu reproduire du tout les daguerréotypes du château, mais il m'a montré deux des photographies de père, qui sont excellentes. Il se propose d'en grandir une pour en faire une belle tête sur une plus grande échelle. Les expressions de physionomie sont bonnes, meilleures qu'aucune de celles que nous avons obtenues précédemment.

J'ai donné l'argent indiqué à Azélie. Ils sont encore à débattre la quantité de tapis avec Bayley, qui sera payé dès que réglé. J'ai acheté des vins chez Pirotte & frères¹²⁶, que je vous expédierai prochainement.

Je vous recommande la lecture dans le *World Herald* de la dernière lettre de Russell, où il admet enfin la vérité et expose en très peu de mots, très bien groupés, toute la question américaine, et prend en quelque sorte le contrepied de ses premières correspondances. Que va dire John Bull là lorsque proclamant jadis : «Democracy is on its trial, and has signally failed», lorsque son correspondant dit aujourd'hui : «There is no fear of the failure of Republican institutions, except in their power to govern and keep together one vast Confederation. The Americans could not be otherwise than Republicans, if they desired it. The stuff out of which an Aristocracy could be formed does not exist to any extent. The idea of the Union is, in plain

English, the idea of one sole dominion power in the whole continent of North America, and if I were a native of the United States of North America, I would fight for that idea»! La République continentale et la démocratie purifiée de l'esclavage d'aucune race humaine! Voilà le programme, et qui va bientôt s'accomplir de tous points!

Avez-vous reçu les St-Simon et sont-elles bonnes? Aimond, après avoir fait dresser par les cousins Papineau le bail de sous-louage de la maison Bonsecours, a rompu juste à temps pour ne pas tomber dans les filets d'un coquin, me dit-il. J'en aurai des explications d'Émery ou Casimir.

J'inclus une photographie d'Ézilda et Augustine. Je ferai encadrement de Bellerive pour vous. Envoyez-moi une liste des parents et amis à qui vous désirez que je distribue vos photographies.

J'espère que la diphtérie n'aura pas étendu ses ravages et qu'avec les remèdes envoyés, prudemment administrés, à doses plus faibles d'abord, pour augmenter suivant l'intensité du mal (que les habiles deux médecins de Montebello savent peser et mesurer), que les cas déjà déclarés auront cédé facilement.

Je suppose que père aura été très occupé depuis son retour à hâter l'achèvement de ses travaux avant les froids et grosses gelées. Carroll m'a donné des graines de fleurs pour lui et pour moi : des phlox nains et des salpiglossis qui ont remporté les prix à l'exposition, en multiples variétés. Il a goûté à mon Lisbonne et mon chasselas rose et en demande des boutures. Ce chasselas rose, je vais multiplier en plein air. C'est le plus précoce, le plus beau de couleur et le plus délicieux de saveur des chasselas d'Europe.

Soyez tous en santé, chers parents, et très prudents avec ces températures changeantes d'automne avancé.

Écrivez-nous souvent. J'enverrai des gazettes à chère mère.

Votre fils affectueux.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, 24 novembre 1861

Chers parents,

La veille de la Sainte-Catherine, *ergo* 3 pouces de neige pour couvrir le sol et faire courir les traîneaux. Le dernier navire n'a quitté notre port que le 22. C'est bien tard pour échapper du golfe et à l'hiver. Il est entré dans notre havre cette année 502 vaisseaux d'outremer (245 562 tonneaux). En 1860 : 240 vaisseaux (118 216 tonneaux).

Vous parlez d'avoir reçu une lettre de Marie par M^{me} Leman. Il n'en est rien, c'est par la malle que vous l'avez reçue. Suivant la coutume invariable de la branche cadette de la famille, nous ne sommes jamais avertis lorsqu'il y a occasion. J'en aurais bien profité pour vous envoyer une des photographies de Bellerive. Quant à celles de Montebello, j'ai passé chez Dion encore hier, et rien n'en est encore fait.

Quant aux vins, il y a eu contretemps et malentendus infinis. Mais les difficultés doivent être toutes expliquées, je pense, par la dernière lettre de Rolland. C'était du vin de 4 \$ la douzaine qu'il vous avait expédié, et que vous garderez par conséquent. Son commis l'avait chargé au gallon 4 \$, au lieu de 4 \$ à la douzaine. De mon côté, je n'ai envoyé que le quart de xérès, 34 gallons, de chez Pirotte. Puis la gelée soudaine et continue, et l'interruption de la ligne Dickenson, m'a fait dire et résoudre : les 4 douzaines de Rolland, avec ce qu'ils avaient déjà, suffisent pour l'hiver; gardons dans ma cave, où ils se bonifieront tout l'hiver, les sauternes 3 douzaines, et les Saint-Julien 2 douzaines, que j'ai eus de Pirotte et qu'ils dégusteront bien meilleurs pendant les chaleurs de l'été prochain, qu'ils ne feraient pendant les frimas de cet hiver.

Hagar me fait dire que le fourneau qu'il vous a monté ne ferait pas pour bois mais seulement pour charbon, et de passer chez lui en voir un autre meilleur pour bois. J'y passerai demain matin; mais j'avais compris pourtant que vous lui aviez donné les mesures exactes. J'y verrai qu'elles soient les mêmes.

Je n'ai pu voir M. Chauveau et échanger vos *photographs*, parce qu'il est à Québec.

Plantations à force d'ormes et sapins! Passe pour les ormes, c'est la saison. Mais les sapins ne se transplantent à vie qu'au printemps, lorsqu'ils commencent à bourgeonner. Travaux perdus pour ces sapins à mort.

Je hâte l'enterrement de mon vignoble et je cueille mes dernières grappes dans la vignerie pour en tailler les vignes. Carroll va me faire pousser à sa façon merveilleuse des crossettes que je lui donne.

Je continue à adresser l'*Evening Post* à chère mère qui avec Ézilda savent apprécier et goûter la lutte sublime de la République.

Mason & Glidell sont transférés à Boston, ce qui veut dire que le gouvernement américain ne les lâchera sous aucun prétexte. Le gouvernement anglais ne pourra se dire offensé qu'en autant qu'il cherchera un prétexte de querelle, puisque cette saisie a la sanction des principes et de la pratique réitérée de l'amirauté anglaise. Il n'y aura pas guerre immédiate et par suite de cette saisie à bord du *Trent*. Elle viendra, mais plus tard; et je ne crois pas que ce soit l'Angleterre qui la commence. Le 19^e siècle va voir de plus grandes révolutions sur les deux continents que n'en a vu le 18^e. Et, il y a si peu d'années, tout le monde se croyait assis sur des bases politiques inébranlables! L'Humanité se constitue de plus en plus et sa civilisation se développe. Et en dépit d'anomalies apparentes, c'est le même esprit de liberté qui ébranle et l'Europe et l'Amérique, et qui ne s'arrêtera que lorsqu'il aura triomphé complètement partout. Et vous me conseillez au même instant d'être plus Canuck que je ne suis! Dieu m'en garde, je veux être Homme et Homme Libre.

Adieu, chers parents. Tous bien portants. Vous embrassant tous de tout notre cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



James R. Westcott
Saratoga Springs

Bellerive, Dec. 12, 1861
Thursday evening

Dear father,

I certainly can do nothing better than to join wife and daughter¹²⁷ in urging both you and mother to come to us for Christmas, and I do it most cordially and pressingly. We would endeavour to make it pleasant for you, and we wish you could feel perfectly at home. It seems to me that it would be much more agreeable for us all to cling together in these sad times.

I think that Old Buck's¹²⁸ lost ought to sink him to the very depths if he was not there long already. What do you think of Mr. Chase's Report¹²⁹? Is it acceptable generally, and considered as the best plans, or as a matter of necessity? Of course, the consequences of the policy adopted by Congress in July must have been well weighed then; and there is no backing out now; nor should there be ever, I most emphatically declare. For it is a life or death struggle for the Nation and its institutions. But it may cost treasures of gold; and worse, of blood, precious blood. May Providence give wisdom and fortitude to all your good men, and all your good men devote themselves to their country! All mankind and civilization are interested in the struggle. And therefore I have faith that Providence will guide and rule.

Ever your devoted son.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère
L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 29 décembre 1861

Chers parents,

Nous voilà à la saison des fêtes, où tout devrait être paix, réjouissances et bonheur. Hélas! que les passions et la folie des hommes en fassent une saison d'inquiétudes et de terreurs! L'Angleterre veut-elle la guerre? Voyant les rebelles aux abois, désire-t-elle intervenir? Ceux-ci lui offriront plus que le libre-échange, tout, jusqu'au protectorat (!), pour résister à la puissance du Nord. Elle est forte dans sa marine et dans ses jalousies commerciales et dans ses préjugés aristocratiques; elle croit les États-Unis impuissants contre elle pendant cette lutte contre la rébellion; et elle croit qu'elle n'a qu'à lever la main pour rouvrir tous les ports du Sud et en laisser écouler le coton. Voilà de fortes tentations à la guerre! Mais si la France se déclare neutre? (C'est rupture *ipso facto* de l'alliance de Crimée, d'Italie, du Mexique). Si elle offre sa médiation? Si, pendant que l'Angleterre envoie ses flottes et ses armées en Amérique, la France passait le Rhin, aborderait à Venise ou débarquait au canal de Suez? Et la Russie? Si elle en profitait pour visiter Constantinople, et mettait un embargo sur ses blés, tout en ajournant

un peu son émancipation des serfs? Voilà bien des inquiétudes à laisser derrière soi pendant que l'on bataillerait sur les bords du Saint-Laurent, sans parler de l'embargo des céréales d'Amérique et de ses corsaires, et de la perte du meilleur de ses marchés pour la vente de ses manufactures; par suite, famines en Irlande et en Angleterre même. Voilà le budget de l'Angleterre. Mais celui du Canada? Qui peut le tracer, le concevoir! Ne serait-il pas le champ de bataille où se rencontreraient non plus des centaines de héros, comme à Lundy's Lane et Châteauguay, mais des milliers de combattants et de pillards! Combien de milliers de ses fils seraient égorgés! Et son commerce, ses manufactures naissantes, son traité de réciprocité qui lui a été assez favorable, il paraît, pour détourner d'outremer plus de moitié de son commerce en si peu d'années? Et la colonisation que l'on allait inaugurer sous la présidence de l'honorable M. Loranger, ne va-t-elle pas se changer en une épouvantable émigration en même temps que ce président s'inscrit comme « le premier volontaire franco-canadien »! Interpellés, les journaux ministériels n'ont pas encore dit si cette levée de 40 000 miliciens est ordonnée à la réquisition du gouvernement impérial, ou si c'est l'initiative du gouvernement canadien. Dans ce dernier cas, n'est-ce pas assumer une immense responsabilité que les ministres auraient dû vouloir partager avec la législature, en convoquant de suite et d'abord les Chambres, pour les consulter. N'est-ce pas engager la province pour des dizaines de millions qui vont doubler, tripler peut-être notre dette déjà si onéreuse. Si les Chambres réunies avaient voté des résolutions protestant de leur loyauté et fidélité aux devoirs qu'impose l'état de dépendance coloniale, mais protestant en même temps que les intérêts les plus vitaux du Canada demandent la paix, et suppliant l'Angleterre d'épuiser tous les moyens, sauf l'honneur, pour éviter la guerre : cette position noble et respectueuse et sensée n'aurait-elle pas infiniment plus de chances de nous garantir du fléau de la guerre que l'empressement de taire tout argument, toute délibération, et de se jeter tête baissée dans un armement soudain et immense qui équivaut au pied de guerre et que nos ombrageux voisins ne peuvent considérer que comme une menace de guerre. Pas une nation, située comme le sont les États-Unis en ce moment, n'aurait la folie de songer à attaquer l'Angleterre ou ses colonies. Pas une nation qui ne vit menace d'intervention contre elle dans un pareil déploiement de 100 000 hommes sur ses frontières du Nord pendant que toutes ses forces sont concentrées sur ses frontières du Sud, pour faire face à une rébellion de 8 000 000. Et cependant, tous les chefs populaires, hommes d'État aussi bien que politiciens, de tous les partis et factions, des Canadas, semblent approuver et appuyer ce déploiement de forces, qu'ils appellent une mesure de précaution « contre l'invasion seule, dont nous sommes menacés », et la seule mesure qui va nous assurer la paix en effrayant les projeteurs d'invasion! L'Angleterre attend peut-être l'expression de l'opinion publique des Canadas pour prendre son parti. Cette opinion est un élément important dans la balance de sa décision. Cette¹³⁰ offre spontanée et enthousiaste de 40 000 volontaires, que l'on dit pouvoir grossir jusqu'à 200 000 auxiliaires, va peut-être décider du sort de l'Angleterre, du sort du Canada, et nous assurer la guerre! La supplique de la législature dont je parle plus haut nous aurait peut-être assuré la paix. C'est une page immense de l'histoire que nous griffonnons en ce moment terrible. Je supplie la Providence de veiller sur nous tous, pauvres mortels!

Les pauvres enfants n'ont pas les tourments et les responsabilités de leurs aînés. Les nôtres ont eu leur *Christmas Tree* avec leurs cousin et cousine Gustave et Augustine, la veille de Noël,

après le dîner en famille. Puis le matin de Noël, ils ont accompagné leur maman à l'école d'Hochelaga, d'où ils sont partis tous, en cinq traîneaux, pour faire le tour de la montagne. La première voiture, traînée par quatre grands chevaux, portait une trentaine de maîtres et d'élèves (c'était l'offrande de M^{me} Papineau). La dernière, traînée par deux petits ponies gros comme des chiens Terre-Neuve, qui dépassaient souvent les grands chevaux dans leur course, appartenait aux enfants de M. Darling, qui firent à Ella et Papineau la politesse et la joie immense de les prendre pour passagers. Oh! si vous étiez ici, chers parents, ainsi que M. et M^{me} Westcott, renfermés tous ensemble dans notre intérieur de Bellerive, nous tâcherions d'oublier le monde et y serions heureux pendant ces fêtes du Dieu de paix naissant à Bethléem. Votre solitude de Montebello, attristée par le deuil et l'indisposition du moment, sera pour tous néanmoins une oasis et un refuge si le fléau de la guerre s'appesantit sur notre malheureuse patrie. En attendant, nous persistons à vous inviter à venir passer avec nous le reste de l'hiver : descendez tous trois, chers père, mère et sœur, dès que les chemins de neige vous le permettront.

Quelle étrange température nous avons eue tout ce mois de décembre! Pas un glaçon n'avait flotté sur le fleuve avant le 22, et ce n'est que ce jour-là que les vapeurs traversiers de Saint-Lambert et de Longueuil nous ont quittés pour leurs quartiers d'hiver. Depuis, nous avons alternatives journalières de froid extrême et de dégel pluvieux. Pas plus de 3 ou 4 pouces de neige. À Saratoga, ils en ont 16 pouces.

Adieu, mes très chers parents. En vous souhaitant tous les meilleurs souhaits possibles de la saison, nous vous supplions de nous donner, à vos enfants et petits-enfants, vos bénédictions paternelles, que Dieu ne manque jamais de confirmer. Et, tous ensemble, supplions sa miséricorde pour notre chère et malheureuse patrie dans ces jours d'épreuve.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Recevez-vous régulièrement le *New York Post* que je vous adresse toujours?



À son père et sa mère

Bellerive, Jan. 3rd 1862¹³¹

J'entre tout grelottant, après avoir fait à peu près tous vos achats. Votre voiturier m'arrivait aussi vite presque [que] votre lettre !

Je n'ai pas oublié, comme de raison, les affaires importantes. Toutes les oppositions sont donc faites de la part du demandeur Saint-Charles et de la Compagnie de prêt. Mais vos shérif et registrateur d'Ottawa sont tous deux si négligents ou ignorants que le rapport du premier est défectueux et que le second n'en fait pas du tout! En conséquence, le jugement de distribution ne peut se dresser. On leur a écrit à tous deux.

J'envoie :

- 2 sacs fleur de sarrasin, 25 lb;
- 25 lb farine d'avoine;

- 6 bouteilles d’huile transvidées dans une cruche, contre le froid atroce;
- 6 boîtes sardines (il n’y en a pas de salées);
- 25 lb seulement de café Java (il est à 36 sous au lieu de 24);
- 1½ minot petite morue (tout ce qu’il y en avait dans le marché, et chère. C’est encore trop à bonne heure);
- 43 *hadocs*, 150 lb (pesez-les);
- substitué 1 vol. de Fabre & Gravel; celui des Arabes était vendu;
- le collier de cheval, changé.

J’espère que vous saurez répondre à l’insolence de Beaudry & cie, s’il vous envoie lettre en sus de leurs beaux faits et gestes.

Bien des remerciements de vos envois. Le vin est chez Azélie : j’y verrai. C’est une mauvaise affaire. L’homme s’excusera de ne pas le reprendre, sous le prétexte très plausible qu’un voyage de 40 lieues par un pareil froid gâterait n’importe quel vin!

Je suis malade du froid pris dans ces affreuses visites du jour de l’An, que j’ai quittées inachevées. La glace et l’eau sont montées presque autant qu’au printemps!

Sauriol repart de suite, samedi soir le 4 janvier 62.



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 19 janvier 1862

Chers parents,

Nous avons été réjouis de recevoir enfin une lettre de chère maman à Marie, vendredi dernier, après quinze jours de silence. Silence que cher père n’a pas encore rompu depuis ma longue lettre de la veille du jour de l’An, à laquelle j’attendais impatiemment une réponse; et j’ignore encore s’il l’a reçue, ou si des mouchards l’auraient interceptée! à une date qui réveillait les souvenirs lugubres de 1838!

Mère fait allusion à une lettre de Marie; est-ce celle que j’envoyai par Sauriol dans un livre acheté chez Fabre? N’avons pas de nouvelles du retour de celui-ci. Il se trouve que McGibbon a oublié les sardines à l’huile que je lui avais commandées. Et malheureusement, il n’y en avait pas de salées. Ces dernières ne viennent que l’été, et sont si mal emballées, dans des tinettes qui laissent couler la saumure, qu’elles ne se conservent point et se vendent pour la consommation immédiate. Un signe (entre mille autres) du manque d’industrie éclairée de notre peuple, qui ne sait pas exploiter ses grandes ressources des pêcheries, qu’il se voit enlever par les étrangers venant de loin, anglais, français, américains, espagnols, etc. Il devient pourtant de plus en plus urgent, pour le Bas-Canada surtout, de chercher la richesse dans l’établissement et le développement des manufactures, des pêcheries et du commerce. Voilà que notre seule source actuelle de richesses, les forêts, disparaît; et il faut en ouvrir de nouvelles et prendre des leçons de ces misérables Yankees de la Nouvelle-Angleterre qui, avec un sol et un climat analogues aux nôtres, savent s’y créer et accumuler plus de richesses qu’aucune autre portion du continent beaucoup favorisée de la nature.

Recevant *L'Ordre* et *Le Pays*, vous y voyez la jolie polémique qui s'y fait sous le *fulmen* de M. Montalembert. Combien de forces vives sont ainsi gaspillées tous les jours dans nos jalousies et dissensions intestines, qui devraient être toutes concentrées à la défense commune et au développement harmonieux de cette fameuse utopie de Nationalité que tous prétendent rêver dans un avenir et sous des formes plus ou moins définies, plus ou moins éloignées! *Divide et regna*. Toutes nos Puissances s'y entendent à merveille; et il est difficile de créer chez 2½ millions de concitoyens plus de diversités et de divergences d'idées, de principes et de modes d'existence. Une vraie Babel! Montréal seul est doté d'une douzaine de clubs littéraires et de salles de lecture, où un seul devrait concentrer toutes les sympathies et tous les efforts pour se créer une bibliothèque et un lycée respectables, où tous pourraient puiser librement chacun suivant ses goûts et ses préjugés, goûts et préjugés qui se développeraient harmonieusement et libéralement au contact et froissement les uns des autres, au lieu de s'éloigner de plus en plus pour se détester de plus en plus à l'infini, comme nous voyons les choses marcher aujourd'hui, dans l'ignorance et dans le fanatisme en toutes choses, politique, religion, races. Quand débrouillerez-vous une nationalité, une civilisation, hors de ce chaos?

Des États-Unis l'on attend d'un jour à l'autre, de grandes nouvelles du premier grand effort combiné des fédéraux pour écraser la rébellion. Ils doivent être prêts et capables de cerner et frapper simultanément sur dix points différents des États insurgés, et ils n'ont plus que deux mois pour accomplir la campagne avant que le printemps et les chaleurs les obligent de rentrer chez eux. Il y aura danger imminent d'intervention européenne, si cette campagne n'est pas victorieuse. Et de nouvelles complications bien plus sérieuses en seraient la suite presque inévitable.

Le cher M. Westcott nous est arrivé vendredi soir, un peu fatigué, et souffrant encore aujourd'hui un peu de froid et rhume pris. Il n'a jamais eu l'ardeur de la jeunesse dans cette lutte suprême de la République et n'est pas par conséquent trop certain du succès. Il espère, et ne prononce pas beaucoup. Il a laissé M^{me} Westcott en bonne santé. Nous aurons demain (les enfants le veulent absolument) une nouvelle édition de notre *Christmas Tree*, pour y présenter nos étrennes à grand-pa. Et mercredi une petite soirée de famille, une trentaine de personnes.

Ce n'est que vendredi que j'ai eu une réponse définitive de MM. Pirotte & cie pour le vin gâté; et ils ont dû hier, sur un ordre écrit que je leur donnai, l'aller reprendre chez Bourassa. Ils ont compris que ce n'était pas notre faute. Ils attribuent le mal à une ou plusieurs douves de frêne qui se trouveraient dans le tonneau, qui est la pièce dans laquelle ils ont eux-mêmes importé le vin. Ils vous en donneront d'autre, de même ou autre espèce, dès que vous le voudrez faire venir.

Nous sommes toujours en santé à Bellerive, mieux qu'à aucun autre hiver passé. La petite Augustine nous a donné un peu d'inquiétude par une attaque violente de fièvre et mal de gorge la semaine dernière, mais cela n'a pas eu de suite. Le D^r Macdonnell leur a donné un gargarisme, et le lendemain elle était mieux. Les chutes de neige, orage, etc., empêchent Azélie et Marie de se rencontrer aussi facilement qu'elles le désirent, et leurs visites de l'An traînent en longueur.

Nous espérons que vous êtes maintenant tous parfaitement rétablis, et que vous n'aurez plus de maladie de l'hiver. Voilà nos froids secs et atmosphère pure qui doivent nous donner

plus de santé que l'humidité du premier hiver. M^{me} Sénécal est mieux et s'est casée dans leur nouvelle maison. M^{me} Doucet a une petite fille dont Azélie est marraine. Les de Saint-Ours sont en ville; ont pris logement dans la «Terrasse canadienne» le Dorion, près la rue Sherbrooke. Des cancons et petites nouvelles, Azélie qui apprend tout ce qui se passe doit vous en envoyer un chapitre chaque semaine. Pour ma part, vous savez que je n'en sais rien. Je suis en ces jours-ci plongé dans l'étude de la civilisation égyptienne, telle que rapportée par la Commission scientifique française du général Bonaparte. Ce sont de beaux trésors que le prince Napoléon nous a envoyés!

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Adieu, chers parents. Écrivez-nous.



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 2 février 1862

Chers parents,

Nous sommes heureux d'être rassurés sur le bon état rétabli de votre santé, par vos dernières lettres. La saison est si mauvaise, qu'il faut être soigneux et prudent plus que d'ordinaire encore. Ce pauvre M. Westcott a presque toujours été indisposé depuis son arrivée, ce qui doit gêner beaucoup sa visite : d'abord un gros rhume en arrivant, puis une indigestion, et diarrhée depuis. Il me semble d'ailleurs profondément affecté et chagriné de la rébellion, et inquiet sur ses résultats possibles. Ce qui peut, à son âge, agir sur sa santé. Il ne peut pas avoir l'énergie et l'espérance de la jeunesse, qui voit toujours le triomphe inévitable du juste et du droit.

Nous avons reçu une lettre de cousine Ella Slocum, qui nous dit qu'ils sont si près de la frontière de la Virginie dans leur coin de Brownsville, qu'ils y ont bien de la tristesse et du tourment, et peu des joies de *Christmas*. Ils n'y ont pas d'hiver. Température douce et pluvieuse, plus que de coutume.

Cher père semble surpris que je ne lui aie pas envoyé des photographies. Il ne peut pas l'être plus que moi, d'avoir été joué par ces Dion. Mais depuis des semaines de sollicitations souvent réitérées, souvent réitérées tant par Bourassa que par moi, le tout n'aboutit qu'il y a trois ou quatre jours que Bourassa a pu leur arracher les deux daguerréotypes du manoir, sans qu'ils aient pu réussir le moins du monde à les photographier. Et quant à vos deux portraits, certes, l'un en pied et l'autre assis (qui sont bons, meilleurs, je trouve, que celui de Notman), quoique exposés dans leur vitrine, en vente, flanqués de ceux de La Fontaine et de Chauveau, nous n'avons pas eu l'offre d'une seule copie de leur part! et nous aurons à en aller acheter! De ceux de Notman, j'en ai distribué un grand nombre, à la plupart des personnes que vous m'avez indiquées, et je vous en ai envoyé deux ou trois, je crois. En voulez-vous encore pour Montebello? Ce n'est que ces jours derniers que j'ai rencontré M. Kierzkowski, à qui j'en ai donné un et qui m'a promis de m'envoyer le sien en échange. Je n'ai pu encore rencontrer Chauveau, quoique j'aie été exprès à son bureau.

Quant à l'affaire Saint-Charles, elle est encore en suspens. Fabre & cie, avocats de Saint-Charles, ont eu longue correspondance avec votre registrateur, puis eu plaintes contre lui au procureur général, puis réponse de celui-ci, puis nouvelles lettres audit registrateur, lui indiquant ses devoirs sous la nouvelle loi d'enregistrement et d'exécution. Et le tout n'a pas encore abouti à son rapport indispensable et certificat au shérif de toutes les hypothèques existant dans son comté contre l'immeuble en question! Par conséquent, point de rapport du shérif, mécontentement des avocats ici; point de jugement de distribution possible par vos serviteurs M. C. et P!! Voilà la justice du jour. Quant à l'opp. de la comp. du T. & Loan, je vous inclus son état, tel que *filé* à notre greffe :

Amount of mortgage	2 100,00 \$
Interest from 1 st of May	96,88
to 28 th Nov. 1861	
Insurance	13,00
	2 209,88 \$

Le cours de Bourassa a été annoncé, quoique modestement et brièvement. Et il est commencé et se poursuit régulièrement¹³². Il a quelques élèves du dehors et un bon noyau à l'intérieur de l'École normale. J'espère qu'il réussira à s'y fonder une chaire respectable et *rémunérative*. Vous a-t-il confié son secret d'un petit chef-d'œuvre, portrait aux crayons du plus beau et vif coloris, et de la plus parfaite ressemblance, d'un très joli minois : M^{lle} Globenski? Je l'ai vu aujourd'hui, complété et encadré. C'est charmant et mieux que peinture à l'huile.

Le carnaval est long, mais n'est pas encore très gai. Les soirées sont rares. En avons eu une toute petite la semaine dernière, qui a réussi plus ou moins, je ne sais trop comment. Nous croyons modestement qu'elle était un peu manquée. C'était surtout pour la famille et en famille. Nous pensions y avoir la belle D^{lle} Clarke, de Brownsville. Puis, juste la veille, elle était allée au bal à Burlington. Elle en est revenue depuis. La rattraperons peut-être, une autre fois. M^{me} Starnes nous invite dès hier pour mercredi prochain. C'est donc grande soirée, puis il s'est donné des soupers fins. On dit que M^{me} Coursol aura une soirée aussi, vendredi ou samedi. J'espère que ça va commencer.

C'est toujours bon de s'amuser un peu, quoique ce genre d'amusement fatigue et dégoûte bien tôt.

Les chemins à la campagne sont mauvais, et retiennent les denrées. Nous avons manqué le dégel et les pluies de janvier, qui auraient affermi les chemins. La neige est comme du sable, sèche et mouvante.

Le mouvement qui anime notre métropole canadienne, c'est l'arrivée, de jour en jour, des divers corps militaires que l'Angleterre débarque sur nos côtes gelées et repoussantes. Un pauvre soldat en a perdu la tête et s'est coupé le cou! Un premier détachement des Gardes sont entrés hier. Il n'y aura pas moins de quatre ou cinq régiments à Montréal! L'on ne voit que soldats par les rues, et ces messieurs occupent une large portion des trottoirs. Mais tout cela va s'arrêter là-bas. Il y a réaction évidente et profonde, dans l'opinion des gouvernants et des gouvernés. L'on semble très réjoui du dénouement de l'affaire Trent, et plus que jamais décidé à la neutralité véritable, cette fois.

Relisez la correspondance Russell-Seward avec la dernière missive Russell. C'est fort intéressant. Puis l'article du *Times* du 11 janvier : quelle cruelle trahison que ce coup de pied de l'âne! Et tu brûles! Comparer ses protégés à «Two miserable Negroes»! Quelle plus cruelle insulte était-il possible d'offrir à deux aristocrates esclavagistes, que pareille comparaison! Tout le Sud va en bondir d'horreur! puis de désespoir en perdant l'*ignus fatuus* d'une intervention à laquelle l'Angleterre renonce évidemment.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Tous en parfaite santé.

Ella avait party de jeunesse hier après-midi. Augustine en était. Et très raisonnable en nous quittant, son petit cœur gros mais sans verser de larmes bruyantes. Elle emporta une poupée que M. Westcott lui donnait.

Êtes-vous toujours en bons termes avec le shérif Treadwell?



À son père et sa mère

Dimanche 2 mars 1862

Chers parents,

Avons eu Bourassa et femme hier soir à Bellerive. Sont très bien, ainsi que leurs enfants. Nous-mêmes, avons tous eu des rhumes, plus ou moins, et Papineau un mal d'oreille en sus. Les tempêtes qui se sont succédé toute la semaine ont tellement interrompu tous les chemins et les trains, que M. Westcott a dû remettre à huitaine son départ pour Saratoga.

Les glorieuses nouvelles se succèdent de jour en jour, et les armées fédérales s'avancent, et chaque étape est une victoire. Elles seront à la Nouvelle-Orléans avant la fin du mois. La rébellion tire à sa fin.

Bourassa m'a demandé hier 100 \$, que je lui ai donnés; outre 50 \$ à mi-février pour son loyer.

Le pauvre Papin bien enterré, on produit des lettres « qu'il n'a pas pu signer », mais dictées à son confesseur, par lesquelles il abjure la franc-maçonnerie, et, ce qui est pis encore, l'Institut Canadien! Au même instant, l'évêque Bourget adresse sept mortelles longues lettres au *Pays*, avec injonction de les publier, dénonçant l'Institut, *Le Pays* et tous ses souscripteurs, et tous les ennemis du pouvoir temporel du pape, et tous ceux qui feraient une opposition factieuse au gouvernement responsable et aux ministres sous lesquels nous avons le bonheur de vivre! En voilà une salade pour le carême qui commence mercredi de la semaine prochaine! Humiliez-vous et baisez la terre! La fameuse épître de Montalembert n'était donc qu'un ballon d'essai après tout, et voilà les gros canons qui vont maintenant nous battre en brèche. Dieu nous prenne en garde! Il y a grande commotion et conclave parmi les proscrits, et discussion sérieuse sur la tactique de défense à adopter. J'opine pour les grands moyens et la guerre offensive

aussi bien que défensive. Nous verrons qui donnera les meilleurs coups. Tout le monde veut guerroyer : c'est la maladie du genre humain, depuis le fameux coup d'état de 1852.



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 16 mars 1862

Chers parents,

J'ai devant moi vos bonnes lettres, de mère du 5, et de père du 11. Nous avons eu bien des sensations depuis ma dernière; la plupart tristes sous le rapport social ou domestique, bien vives et bien glorieuses sous le rapport politique. Que d'événements depuis une quinzaine! Les morts soudaines de deux anciens citoyens marquants, de la même maladie aussi dangereuse et fréquente chez les vieillards que chez les enfants, congestion des poumons, M. Laframboise et le shérif Boston. Le premier, saisi de froid dans les églises humides et glacées à cette saison; le second, en revenant de sa seigneurie. Puis, cette pauvre M^{me} Bourret a perdu (c'est un chagrin mais un bonheur) son pauvre petit malheureux martyr. Nous avons ensuite tous eu des rhumes affreux, grands et petits, qui nous ont beaucoup inquiétés, car les enfants (Marie-Louise surtout) ont certainement été très malades! Et la fatigue autant que son rhume laissent Marie faible. Ce n'était pas la diphtérie mais une influenza évidemment contagieuse. Il a fallu les soins du D^r Macdonnell. Puis, j'ai été très occupé tous les jours en Cour. Il était 7 h passées lorsque j'en sortis hier soir! J'espère avoir un instant demain pour aller voir une liste de graines qu'Azélie m'écrit qu'elle a (au lieu de me l'envoyer de suite) pour acheter et envoyer par M. Bourassa père. J'espère qu'il est encore à L'Acadie et n'en partira pas par l'affreuse tempête et poudrière qu'il fait depuis deux jours. Puis avons eu le chagrin de voir M. Westcott nous quitter mardi dernier. Heureusement qu'il a pu faire le trajet par un temps doux et superbe, entre deux tempêtes, de 3 h mardi p.m. à 8 a.m. le lendemain, mercredi. A trouvé M^{me} Westcott bien portante; mais avec la triste nouvelle d'un décès affligeant dans la famille : la mort d'une cousine jeune, M^{me} Charles Wayland, de New York, après accouchement; belle et aimable Anglaise, qui laisse deux enfants après trois années de mariage. M^{me} Bonar apprend en même temps que son beau-frère, riche marchand du Détroit, y périt par l'explosion d'une usine de ce nouvel agent si destructeur! l'huile minérale, qu'il venait d'établir!

C'est la mort de tous côtés qui frappe dans la vie civile avec autant d'acharnement que de coutume, sans tenir compte des hécatombes de victimes qu'elle entasse sur les champs de bataille de la rébellion. Encore si la mort fonctionnait dans son ordre naturel et providentiel, nous devrions nous y soumettre philosophiquement; mais il faut encore que les méchants y portent l'outrage et le mensonge en la rendant solidaire et complice de leurs supercheries. Ainsi, pour un exemple, le pauvre Papin, qui, dit-on, conserva l'usage de la raison et la force intellectuelle jusqu'à la fin et qui tenait fermement un verre d'eau et l'avalait sans secours, un quart d'heure avant sa mort, n'est pas plutôt déposé dans sa tombe que son curé adresse en son nom, au président de notre Institut, un acte de résignation et de répudiation « qu'il était trop faible pour signer », mais qu'il enjoignait à son curé de nous transmettre! Cela nous arrivait en même temps que les sept longues épîtres d'anathèmes que l'évêque Bourget adressait au Pays

avec réquisition à ce journal de les publier tout au long, et qui se terminaient par un appel à tous les souscripteurs catholiques de ce mauvais journal de le renvoyer sous peine de censure réelle et de ne point faire leurs pâques en cette année de grâce 1862. J'aurais voulu, comme Dessaulles, voir ces sept lettres transmises à la postérité, embaumées avec commentaires dans les colonnes du *Pays*. La direction a eu peur et, en grand conclave, a décidé de renvoyer les lettres à l'écrivain, mais a accompagné ce renvoi d'une lettre que l'évêque semble bien se garder de publier. Elle était fort digne et rédigée par Daoust. L'évêque avait passé un mois renfermé jour et nuit dans son cabinet, où on lui apportait tous ses repas et où il dormait, mais très peu, pour y composer « avec l'Esprit Saint » ces sept lettres et un mandement que vous avez le bonheur de savourer dans *La Minerve*, *L'Ordre* et autres « journaux aux bons principes » sur le denier de Saint-Pierre. Ce mandement vous donne la mesure des sept Lettres au *Pays* dans lesquelles il dénonçait *Le Pays*, l'Institut, les révolutionnaires européens, surtout ceux d'Italie, et le système même d'opposition constitutionnelle parlementaire qui nous est garanti par nos lois politiques anglaises! En un mot, ce brave et candide prélat nous y enseignait pour le Canada le système de despotisme politique qu'il admire tant à Rome. C'est franchement logique, mais c'est l'effronterie d'un maniaque. Il s'en va à Rome, et je ne serais pas surpris qu'on l'y retînt encore trois ans comme on le fit jadis. Mais je regrette que la direction du *Pays* ait laissé échapper la publication d'un document aussi franc et aussi compromettant pour le système qui tue le progrès et la vie politique de notre malheureux Canada. Ce n'est pas souvent que ce système découvre aussi effrontément ses principes et ses rouages : l'occasion était trop belle pour la laisser échapper. J'ai oublié de demander à Dessaulles s'il avait gardé copies.

Vous vouliez me faire trop d'honneur en m'attribuant un article sur les affaires américaines, qui n'est pas de moi. Non, je n'ai pas le loisir d'écrire. Le peu de loisirs que j'ai est tout absorbé à dévorer et digérer les meilleures publications d'autrui sur la grande Révolution qui (en divers chapitres et sur divers points du globe) entraîne l'Humanité dans la voie du progrès vers la Fraternité et la Liberté universelles. *Le Pays* d'hier, « le Libéralisme et la Presse réactionnaire », résume bien cette proposition en quelques traits rapides et énergiques. La vieille Allemagne elle-même qui s'ébranle! Comme les deux principes, le Bien et le Mal, le Peuple et les Tyrans, Démocratie et Despotisme, sont bien face à face et en lutte partout, en tous pays, et partout les mêmes sympathies et antipathies les font reconnaître de leurs adeptes respectifs. Chacun aperçoit son drapeau et se range sous son égide. Le résultat de la lutte ne peut être douteux. Partout le Bien triomphe, triomphera!

Dessaulles, dans *Le Pays*, a bien du mérite avec un format aussi étroit et un auditoire aussi ingrat, un champ aussi stérile, de lutter aussi bien contre tant de journaux « à bons principes » et tant d'obstacles et d'ennemis dans les hiérarchies civiles et cléricales coalisées. Mais il n'est pas besoin de lui et sa feuille pour éclairer l'opinion en Europe lorsque vous voyez des écrits comme ceux de Bright et de Mill, deux savants et penseurs tories, de l'historien tory Alison et du professeur d'histoire à Oxford. Avec cette lettre, je vous adresse le *Post* du 11, et dans ce *Post*, un extra de notre *Montreal Daily Witness* avec un délicieux morceau de Mill dans le *Frazer's Magazine* que je vous prie de bien lire, puis de me bien conserver précieusement. Vous verrez que cette affaire du Trent a électrisé l'Europe, les a réveillés de leur torpeur et de leur ignorance; qu'ils se sont mis sérieusement à l'étude et que les voilà qui comprennent et apprécient enfin

la question dans tous ses détails et plus, dans ses tendances futures. Les lettres du professeur Smith et de l'historien Alison ont une haute signification et portée, lorsqu'ils tombent d'accord, eux savants et penseurs toriens, avec les radicaux Bright et Cobden pour reconnaître que la rébellion va consolider et raffermir la République et lui donner de plus une force militaire et un esprit agressif qu'il faut anticiper, car il serait absurde d'y résister. C'est donc l'émancipation nationale du Canada que ces braves hommes proclament, pour au moins sauver l'honneur de l'Angleterre puisqu'il est évident que la prépondérance est perdue en Amérique et que les colonies vont nous échapper ou par la conquête ou leur propre révolution. Ne courons-nous pas moralement comme la télégraphie électrique plutôt que comme les chars et navires à vapeur, lorsque, 1870 ou avant, nous verrons l'Angleterre contraindre les Canadas, malgré leurs supplications loyales à genoux, d'accepter leur Indépendance? 1837-1870!

Non, vous direz tristement, l'Angleterre court, mais mon pays, hébété et corrompu par les agioteurs et les oligarques religieux et politiques, se cramponne au passé et voudrait se traîner en arrière. Est-ce un rêve affreux, un cauchemar que tout cela? Les rôles sont-ils presque intervertis? Un quart de siècle de « gouvernement responsable » a-t-il suffi pour bouleverser toutes nos idées, tous nos principes, toutes les tendances et les aspirations? Ou bien ne faut-il pas se flatter que le cœur et la tête surtout du peuple sont encore sains; et que c'est l'accident temporaire du manque de chefs éclairés et fermes, honnêtes et ardents, qui seul empêche que ce peuple relève son drapeau et se remette en marche. Oh! qu'il y en aurait long à dire sur tout cela! J'ai hâte de vous parler.

Beaudry n'a été élu « que pour chasser Rodier, et le sera à son tour l'an prochain ». J'ai encore bien à dire; je tâcherai d'écrire cette semaine.

Adieu, chers parents. Votre fils affectionné.



À James Randall Westcott¹³³

Bellerive, Monday 30th March 1862

My dear Sir,

Since the receipt of yours of the 20th, I have made enquiries and have noted from day to day the quotations of exchange in our newspapers; and I ascertain that I could not draw upon you and sell my draft here short of 2 or 2½ discount on New York City. Mr. Bancroft of the Express Co., was advising me to procure gold of Lower Canada Bank notes in New York, (which he thought would not be over 1½ premium) and the express would bring 1000 \$ of such from New York to Montreal for 1 \$ only. As the payment to the heirs R. is not due till 1st of May, had you not better postpone for a fortnight yet in hopes that the rate may abate a little in the meantime, which would be the case undoubtedly should your banks resume their payments an allusion thereto has indeed been lately made in New York papers.

I am sorry you should have so much trouble about this, but of course I care not about paying the discount if it cannot be avoided. I must add it to my rent. I only fear you are putting yourself to much inconvenience for our sake, and that is painful to us. I will make further enquiry about the rate and let you know next week.

What delicious weather we have had lately. Bright sunny and thawing days, and light frosts at nights, so that the making of the maple sugar is enormous, they say. Dear Ézilda is manufacturing some for all of us, and promises a share for Saratoga as well as Montreal. Papineau walked over with me to the Round Isle on the beautiful smooth crust this morning, so hard as not to show our tracks, Dick performing immense evolutions around us.

The vinery is in full operation, being all uncovered, spaded and watered, since yesterday. Vines look first rate, not a mouse found among them, tomatoes started in pots. Dear Mary at Sunday School. The children well and lively making up in feat and roses for the long fit of illness. We hope that mother and yourself have also by this time got over your colds. It is too bad you should have been so much annoyed by them so long.

With our best love to all, I remain, my dear Sir, your devoted and affectionate son.

L.J.A. Papineau



À James Randall Westcott

In Court, April 2nd 1862

My dear Sir,

You can buy Lower Canada Bank Notes in New York for 1½ per cent discount to par, and the Express will charge 1 \$ to deliver me 1000 \$ to them here. This would be the cheapest mode, but more trouble to get at those notes than at gold. The Express charge 1,50 \$ for 1000 \$ to bring me gold.

I may today draw upon you in New York and sell my draft at the Banks here for 89½ (1½ discount). This rate is not likely to increase within a fortnight; and it may fall to 1 discount, say 10 \$ on the 1000 \$ if we hear soon of a couple of brilliant Federal Victories, say the taking of New Orleans (and No 10).

We are all very well, except for a little wakefulness at night of Marie-Louise from another big tooth. She is as lively and full of fun and frolic and appetite all day, as if she had slept all night. That shows how strong she is, a good deal of spunk and stamina, or vital force.

What a delicious spring day at last! Mild days we have had for a month now; but this day is warm. Ice good yet, but must soon give way to this sun. Vinery smoking with damp vapors : will soon swell its buds. Fine prospect. First hotbed made today, rosignol singing.

All love to you and mother from your affectionate children all. Yours devotedly.

L.J.A. Papineau

Mary has been house-cleaning!



Chers parents,

Au brillant soleil de vendredi et à la fonte rapide de la neige sous son influence, à la glace même du fleuve qui cédaît sous les pas des chevaux, nous nous disions tous que nous allions bientôt vous accueillir, et nous hâtons le grand remue-ménage du printemps. Puis le samedi nous rejette en 24 heures au 1^{er} de février! Vent furieux, grosse gelée, poudrierie et 6 pouces de neige nouvelle! Quel climat! Je tremble pour mes couches chaudes et pour ma vignerie où je repousse la gelée par l'arrosage et l'eau bouillante en cuvettes.

Je vous expédie en même temps que cette lettre par la poste un gros paquet de graines (près d'une livre), tant fleurs que légumes; n'oubliant pas la quantité voulue de pois d'odeur et de mignonnette. Trois papiers de céleri pour qu'il y ait ample récolte de ce délicieux légume, non seulement pour Montebello mais aussi pour la rue Saint-Simon et Bellerive. Vous avez dans le terreau *savaneux*, au nord du cap, précisément le sol qui produit le meilleur céleri que j'aie jamais mangé, bien supérieur à tout ce que nous achetons sur le marché de Montréal. Il y en a trois espèces dans les trois papiers que je vous envoie : le blanc, le plus tendre; le rouge, le plus aromatique, et le céleri-craie [céleri-rave] dont la grosse racine en navet est le meilleur pour faire bouillir. Il nous en faut au moins 75 bons pieds pour chacune des trois maisonnières. Les choux-fleurs achetés de M. Shepherd, qui a toujours la meilleure graine de Paris, doivent, me dit-il, être semés sur couches chaudes, un tiers de suite, un autre tiers à dix jours d'intervalle, et le dernier tiers à encore dix jours d'intervalle, pour être certain de succession et de bonne production. Les fleurs grimpantes dont je vous envoie plusieurs belles et nouvelles, doivent être semées en petits pots sur les couches chaudes. Le *cypress vine* demande à être ébouillanté pour bien germer. Et aime même, dans les grandes chaleurs d'été, à être arrosé d'eau chaude au pied. M. Shepherd vous promet les pommiers. Quant aux poiriers, il est décourageant et doute d'en trouver qui aient résisté aux hivers précédents. Je lui ai dit les difficultés que présente le sol nouveau, mal égoutté et plein de tanin de votre verger. Il dit qu'il faut absolument l'amender avec chaux. Vous avez le matériel à la main, le plus excellent du monde, dans la chaux et cendres mêlées que Major rejette de sa potasserie tout vis-à-vis. Faites charrier et mélanger, à fortes proportions, avec le sol de chaque trou où vous voulez planter. Puis, à cause de l'eau qui imbibe le sable gris et compact, à trois pieds de la surface, il recommande de ponter avec des croûtes ou de vieilles planches de pin le fond de chaque trou, afin que les racines de vos arbres courent à la surface et ne puissent s'enfoncer dans le sol humide où elles sont certaines de pourrir et de mourir. Lui et M. McGinn¹³⁴, le géolier, en ont fait l'expérience. Je vous donnerai les vignes pour votre hangar. Je n'y mettrais que des vignes qui seront bien plus certaines de réussir que des poiriers et bien plus prolifiques. Malgré l'excellence de mon terrain et tous les soins et l'abri que je leur donne, mes poiriers n'ont encore rien produit et souffrent chaque hiver beaucoup de la gelée. La vigne ne vous fait jamais défaut.

Mes affaires financières ne sont pas aussi prospères que je le désirerais. Les endossements pour Dessaulles, les grosses réparations réitérées au quai, une diminution dans les contingents (non le salaire) du greffe m'ont, malgré un surcroît pendant toute l'année dernière d'économies

dans toutes les dépenses du ménage, laissé dans l'embarras et rejeté en arrière. M. Westcott m'envoie 1000 \$ pour payer l'*instalment* annuel du capital de Bellerive dans ce mois, et je ne puis lui demander davantage, et pourtant il me faudrait encore pour rencontrer les arrérages et les gros intérêts. Je vous prierais donc de me prêter une couple de cent louis dont je vous paierai intérêt. Je me suis bercé tout l'hiver de l'espoir (promis!) que les affaires Dessaulles s'arrangeraient, et l'espoir aussi que mon salaire serait rectifié; d'autant plus que la maladie devient de plus en plus fréquente chez M. Monk dont je crois avoir rempli les fonctions pour près de six mois sur les douze derniers! Voilà M. Cartier en session et qui semble s'affermir au pouvoir. Il n'est pas facile de le tourmenter en ce moment. Mais le nouveau tarif depuis 9 mois comble les déficits dans les recettes des greffes et devra le décider à me donner enfin l'augmentation qui m'est si légitimement due depuis si longtemps. Il nous semble à Marie et moi que nous avons retranché tout ce qu'il était possible de luxe, d'habillement, voitures, etc., et malgré cela, l'établissement lui-même nous a tant coûté à restaurer que c'est une source de grandes jouissances, mais d'inquiétudes et d'embarras aussi graves.

Je ne vous parlerai pas de politique aujourd'hui, mais il y a une chose très à remarquer en ce moment, et qui pourrait avoir de vastes conséquences.

Un système général de taxes directes très considérables et très générales pour rencontrer les frais de la guerre est devenu indispensable et d'une application immédiate. Et voilà qu'en l'élaborant, le Congrès se trouve tout à fait arrêté par l'existence de notre Traité de réciprocité. Ils ne peuvent prélever les taxes intérieures indispensables sans le rappel de ce traité, et ce traité les lie pour encore six années. Ils vont dire à l'Angleterre qu'il faut qu'elle consente à l'abroger de suite. Un orateur vient de caractériser exactement le traité, en disant « qu'il avait virtuellement fait des Canadiens des citoyens américains avec tous les avantages de l'annexion, sans qu'ils eussent à remplir aucun des devoirs ni des charges de citoyens de l'Union. » Nouvelle complication des plus intéressantes! qui arrive en même temps que le peuple anglais parle d'émancipation coloniale, pour ne plus avoir à se taxer pour protéger des colons très capables de le faire eux-mêmes. Ne voilà-t-il pas le Canada bien placé entre sa métropole et sa voisine! Va-t-on bientôt lui faire faire le jeu du volant (*shuttlecock*)?

En attendant, nos grands hommes d'État débattent à Québec la question « théorique » de « *Rep by Pop*¹³⁵ » et celle plus « pratique » d'un ministre pendant trois années non seulement sans constituants mais rejeté des constituants. Cette dernière étant « pratique » est de suite résolue à la façon de notre « gouvernement responsable », c'est-à-dire sans responsabilité quelconque! Pendant que nous théorisons sur ces bagatelles relatives, la révolution marche autour de nous. Tout comme en Europe, pendant que le pape et les évêques décrètent de l'Immaculée Conception et des martyrs du Japon, la révolution les emporte! Les deux hémisphères ont leur contrepartie du grand drame tragi-comique.

Hâtez-vous de venir vous faire tous soigner et choyer. Annexons Montebello, Saint-Simon et Bellerive. Cette confédération en vaudra bien d'autres. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Jas. R. Westcott, Esq.
Saratoga Springs

Bellerive, April 14th 1862

My dear Father,

Your good letter of the 10th duly received Saturday, with its enclosed draft of one thousand dollars for the purchase money of this delightful spot and of 45 \$ for Mary's account. For both of which we tender you our most grateful thanks.

What splendid weather we have had for the last fortnight. Such bright skies and suns. Not a cloud. The night frosts have been a little too severe for comfort, and frightened me about the vinery and bottles a little. But on the whole, the weather is favourable and the 2 feet of snow yet on the ground are a great protection to tender plants. The sun and the beautiful moon this week have broken open the ice in front of Bellerive, and cut the ferry. The grand shove is expected every hour now. The swallows have come! I saw them perching and twittering on your weather-cock and on their cot yesterday morning. These beautiful moonlights that look so calm and peaceful around us here are shining on the sentries, pickets, scouts, spies, and on the dead and wounded, over than one battle field of our Fair America at this very moment! You have noticed that altho this horrible Rebellion the commanders have availed themselves of the moonlight for an increased activity and more decisive movements.

The taking of Yorktown, Norfolk and Richmond will be good news, but easy comparatively and give me no anxiety. But the position of the Western armies appear to me very critical, so far away from the base and supplies! They are bound to succeed in every battle, over and over again, till they drive the rebels thro Louisiana and Texas into Mexico, or take them prisoners. And upon one serious check or defeat, they would see Tennessee and Kentucky rise behind them and cut them off from the North!

I am most impatient to hear of them, for the battle of Pittsburgh is what I feared, a drawn battle, nothing decisive, and Corinth is not taken. That position is fortified by nature and by rebel art, and may yet prove a serious obstacle. *The Post* thinks that McLennan has the lion's share of men and guns, and more than sufficient for his needs, and that more troops ought to be dispatched from Virginia to Burnside, to Port Royal and Savannah and to Tennessee.

Very soon now we will have the good folks from Montebello, and when they return, we expect to have them replaced at once by the good folks of Saratoga. Let mother make up her mind to gratify us so much as to come with you to pass therefore part of summer at Bellerive, and when we go up to Montebello you will both accompany us there for a while, let it be so, we pray.

You are very kind to offer the potatoes, but the freights are so heavy, and besides we have bought lately some very good ones, that I would not trouble you about them. A farmer brought a lot of good wood to Longueuil on the cars, from the townships, and seeing the ice about breaking, had it carried over into this side. He offered it to me at 4,20 \$ and 4 \$ at the ferry wharf. I therefore took ten cords of it. It sold for 5 \$ and 6 \$ all winter. Your coal way cheap at 7 \$.

After promoting the Repeal of the Reciprocity Treaty all winter by our sympathies for the Rebels, and at this moment threatening the U.S. with a levy of 50 000 men of our militia

to be armed equipped and drilled for five years, our U.P.P.'s are protesting of their devotion to the Treaty and of their desire to see it, not curtailed, but enlarged! What to think of such candor?

We are all perfectly well, and send many kisses and all our love to you and mother. Children getting rosy again and fatter.

Your devoted son.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, dimanche 11 mai 1862

Chers parents,

J'ai attendu toute la semaine avec impatience une autre lettre de chère maman, qui nous aurait rassurés sur l'indisposition de cher papa. J'espère que ce n'aura pas eu de suite ni tournure de rhumatisme; tout au plus un lumbago; mais c'est encore une leçon pour lui de ne pas s'exposer tout à coup à de la fatigue ou à de l'humidité, au dehors à cette saison si dangereuse par ses variations, après être demeuré renfermé tout l'hiver dans la maison. C'est bien imprudent de sa part.

Attendant toujours les occasions et n'en trouvant pas, j'ai enfin expédié deux paquets de pois précoces et sucrés, et un paquet de maïs de choix, par la poste aux paquets. J'espère qu'ils seront arrivés en bon ordre. Les arbres de Shepherd sont aussi partis : 12 fameuse, 6 grise, 6 bourassa. Les trous et terrain étaient comme de raison tout prêts, et ils auront été plantés à la surface, le collet de la racine au niveau du sol.

J'ai reçu cette semaine une gazette de New York à votre adresse contenant l'annonce de la mort de M^{me} Bidwell¹³⁶. Je vous prie donc d'écrire à ce brave émigré qui ne vous a pas oublié, pas plus que ses principes. Si nous avions eu plus d'hommes de sa trempe en 1837, le pays aurait eu d'autres destinées.

Chère Ézilda, qui a plus de loisirs que moi et qui voit plus de monde probablement, va vous écrire souvent et vous donnera toutes les petites nouvelles. Les grandes qui se développent avec tant de grandeur et de rapidité, je vous les transmets bien amplement dans l'*Evening Post* qui me semble toujours le mieux rédigé et le plus intéressant des journaux de New York. Notre politique canadienne devient bien pygmée et insignifiante en présence du grand drame dans la République voisine. Comme nos salons se débattent à Québec et traitent la question « des milices »!

Le printemps si froid et si langoureux semble enfin céder un peu à l'approche de l'été, et la végétation semble s'activer. Les arbres bourgeonnent, le gazon reverdit et si nous avions le bonheur de deux ou trois jours de pluie chaude, tout irait bien. Mes vignes ont tant tardé à bourgeonner dans la vignerie que j'ai tremblé pendant 15 jours de les avoir laissées geler par trop peu de foin dessus pendant l'hiver. Depuis huit jours, les bourgeons s'ouvrent et quelques feuilles même se développent. Il faut seringuer¹³⁷ beaucoup matin et soir.

J'ai reçu une lettre de M^{me} Planté qui me dit qu'elle a chez elle quelques objets (je ne sais quoi) qu'en réponse à une lettre que vous lui auriez écrite, elle promet de m'adresser ici à Montréal. Je ne les ai pas encore reçus.

Avez-vous reçu vos jalousies de M. Ostell? Il m'envoie un compte qui me semble excessif, à moins que ce ne soit le prix convenu et qu'elles soient peintes. Quatre jalousies avec leurs têtes en ogive : 42 \$! Nous avons remarqué dans le bel et bon sucre de chère Ézilda l'arôme très prononcé de vanille que vous y avez découvert. C'est en effet une singularité que l'extrême chaleur des tropiques et le froid extrême de notre climat produisent un même et semblable arôme dans le suc de deux végétaux si différents. Vous avez remarqué le même arôme dans la giroflée, l'œillet, la violette, un chèvrefeuille et la muscade, etc., ou analogue.

Chère Ézilda partage sa bonne visite deux fois la semaine entre Bellerive et rue Saint-Simon et avale courageusement les mauvaises médecines que le D^r Macdonnell lui prodigue. Elle est déjà mieux et guérira promptement, j'espère. Que n'avez-vous arrangé pour descendre tous ensemble et nous donner ainsi une visite parfaite?

Chère Marie-Louise, qui a été très malade pendant huit jours de ses grosses dents, tenant bonne et mère debout toutes les nuits, est beaucoup mieux et, avec la gaieté, est revenu l'appétit et la force. Pauvre petite, elle est si bonne, si affectionnée et si intelligente! pleine d'espièglerie, avec une mémoire étonnante. Et commence à parler français et anglais!

N'est-ce pas vous, cher papa, qui m'aviez recommandé un talus de gros cailloux, au lieu de quai en bois, pour protéger les côtes de Bellerive contre les terribles assauts de la glace? Quelqu'un d'âge et d'expérience m'avait dit cela il y a quatre ans. Puis, j'ai craint la dépense trop forte que ce mode entraînerait; des ouvriers m'ont persuadé que leurs charpentes seraient inébranlables. Mais la glace les broie comme tondre. Elle ne saurait broyer les rocs, elle ne pourrait que les dégrader un peu chaque année, et des manœuvres les rentasseraient facilement; puis ces rocs resteraient à perpétuité. Quelqu'un (un M. Trudeau, de Longueuil) me dit que des cailloux ne coûteraient pas plus que le bois. Il pense que 4 \$ la toise serait le coût total de pierre et travail. Combien de toises faudrait-il? Je n'ose calculer! Mais je perds 5 pieds de largeur ce printemps, et mon belvédère est miné et menace de tomber! J'ai hâte de vous avoir ici, M. Westcott et vous, pour me conseiller. C'est un si charmant site d'ailleurs! Comme le jardin est beau ce printemps! Comme les arbres et arbustes s'y enracinent et grandissent! J'ai ajouté cinq fameuse la semaine dernière. J'aperçois quelques pointes d'asperges aujourd'hui! Il y a cinq semaines que nous les mangions l'an dernier.

La mort du D^r Murray est une perte, car l'influence morale de savoir un médecin à portée était grande et toujours une consolation. À moins de lui trouver un remplaçant, il est impossible que vous passiez les hivers là-haut. Ézilda dit qu'il était question d'un D^r Séguin, de Rigaud, médecin d'un certain âge, qui dit avoir de l'expérience.

Je ne comprends pas qu'il vous faille plus de 6 à 7 mois de l'année pour régler tous les comptes et recevoir toutes les recettes seigneuriales et que vous ne puissiez passer 5 mois de tranquillité et de récréation en famille dans une ville un peu civilisée. Ce me semble le seul parti à prendre pour l'avenir. M^{me} Westcott déclare ne pouvoir quitter sa maison parce qu'elle perd ce printemps ses deux servantes canadiennes et qu'elle est trop casanière. Elle ne nous promet donc point de visite; M. Westcott viendrait seul, ce qui raccourcira notre plaisir et sa durée, je

crains. Il voudrait vous entraîner à Washington pour y voir rentrer les armées triomphantes rapportant au sein du Capitole la soumission et les nouveaux serments d'allégeance des rebelles repentants. Pouvoir dire à ses petits-enfants et écrire à ses arrière-neveux que l'on a vu ce grand spectacle historique est une grande tentation, même pour un gueux comme moi, dût-il s'y traîner en pèlerin et sur ses pieds.

À votre revoir le plus tôt possible. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Jas Randall Westcott, Esqr
Saratoga Springs

Bellerive, May 22nd [1862]¹³⁸

Dear father,

We are now fairly into Summer, enjoying the shade of our trees, while we were in Winter and in snow not two weeks since! One day, we had a thunder storm and a man killed by the lighting at the toll gate. The next day, frost. The next, therm. at 20° Fahrenheit in the shade, the next day therm. 86°, the next 89°, the next 45°! No rain, but one slight shower in four weeks time, since the snow melted away. Yesterday, the first Spring rain, enough to do good. The three hot days developped the foliage and blossoms with a rapidity that I never had seen. In 1860, we eat our first asparagus on the 30th of April. This year, on the 20th of May only. I have been tying up my grapes in vinery yesterday and today. Wonderful growth, some a foot long, and twice as many fruit buds as last year. I am inclined to allow full bearing this, their 5th year.

There is an awful pause before Richmond and Corinth! I tremble to see the same feint of resistance at R. that delayed McClellan¹³⁹ a month before Yorktown, and that the army of Johnson and Lee are the while shipping off to Corinth, and will there join Beauregard and overwhelm Halleck¹⁴⁰ before McClellan walks up again. Jeff¹⁴¹ is quite witty about it, when he promises McClellan to fight him for «20 years more (à la Rip Van Winkle!) on the soil of Virginia.» Halleck and McClennan should both strike immediately.

Turn around to «this Canada» for great tho bloodless victories! The Ministry Cartier-Macdonald (urged à *outrance* they say by the Governor and his Imperial institutions) insist on a militia war footing of 50 000 men. The Canocks (the French by 2 to 1) vote that they will not get up a war, with yankeedom on their own hook, without knowing how much and how far John Bull is willing to back them. The solemn vote is given in silence, not a speech, not a word spoken, and they stand 61 to 54. The Ministry adjourn, resign, Governor accepts the opposition are called in, and we stand in the midst of a «Ministerial Crisis»! Some say a Revolution! The British Government disgusted (pretends to be) at such cowardice and want of patriotism, recall their regular army, and cut us adrift, bankrupt and ruined by 20 years of «Responsible Government», with a deficit of 21 000 000 \$ in six years, and a debt total of 100 000 000 \$. Most wonderful changes are going the world over. The Pope running from Rome, Napoléon in and out of Mexico, slavery out of the United States... out of America?

John Bull himself! better far to emancipate the Canadas now, than to have to quarrel about them with the United States by and bye.

Come and console us in all these revolutionary phases. You and I are too wise to quarrel with the decrees of Fate and Providence, and can enjoy Bellerive and Montebello in peace while our planet physical and moral is moving around.

We expect you very soon, and hope you can still prevail on mother to accompany you.

Your devoted son.

L.J.A. Papineau



À son père et sa mère

Bellerive, 6 juillet 1862

Chers parents,

Les fêtes du gouverneur général et la visite de ces dames (M^{me} Westcott Joseph, et sa fille Annie, et M^{lle} Fannie Marvin) me tiennent hors d'haleine de 6 a.m. à minuit par cette température brûlante de 80° à 90°! J'ai pourtant été voir M. Atcheson qui m'a dit être surpris et peiné que vous ayez oublié la conversation qu'il et un M. McDonald, avocat, à Kingston, de la Compagnie de prêt, avaient eue avec vous, chez moi, où il vous avait dit de faire ce que vous voudriez, ce qui vous serait le plus agréable et le plus commode à propos de cet argent, de le garder ou de le remettre a/c du capital. Que c'est vous-même qui lui aviez suggéré de vous adresser une procuration pour retirer cet argent du shérif, pour vous ensuite les remettre à la compagnie ou les garder à votre choix et commodité. Que vous avez assez vu et connu M. Judah pour savoir qu'il est excentrique et peut fort bien oublier ses amis et leurs lettres, et qu'il ne sait pas pourquoi vous vous adressiez à M. Judah, l'avocat, au lieu de lui, votre ami, M. Atcheson, qui est le directeur et qui ne ferait rien pour blesser un homme qu'il aime et estime comme vous pour gagner une fraction d'intérêts à cette compagnie; qu'il est vraiment peiné que vous ayez l'air de défiance envers lui, après la conversation ci-haut mentionnée. Je lui ai dit enfin tout ce qu'il fallait pour vous justifier et qu'il y avait oubli ou malentendu quelconque, etc. Nous nous sommes séparés bons amis.

Je vous inclus la copie authentique du jugement de distribution.

McClennan a évidemment éprouvé un échec sérieux qui l'a rejeté de 8 qu'il était, à 30 qu'il est, milles de Richmond! Je n'en suis pas surpris. Je l'ai toujours dit, vous le savez, que ce général « démocrate » était un traître ou un imbécile. Je crois que les événements prouveront mes tristes prévisions. La guerre est prolongée de 3 mois au moins. Et le président demande 300 000 volontaires nouveaux!

Lettre de chère mère et la vôtre nous laissent parfaitement incertains si M^{me} Bourret est montée avec elle ou si elle est encore ici!

Soirée musicale à Bellerive demain soir. M^{me} Bourassa y sera, j'espère, quoiqu'elle brûle de monter. Elle a encore été malade à Saint-Hyacinthe de vertiges et attaques nerveuses par suite de sa chute (et, je crois aussi, de s'être confiée à un charlatan de dentiste). C'est inquiétant. Elle

aurait dû avoir le chirurgien aussitôt après sa chute!

Partie du bois est rendue pour mon quai. Les travaux commencent demain. Tourment de plusieurs semaines.

Le juge en chef, sir La Fontaine, qui tourmentait Aylwin le lendemain de sa chute pour le faire résigner, est frappé avant-hier de la même maladie (paralysie) et a la figure contorsionnée et la langue impuissante.

Le discours du gouverneur, au dîner public des citoyens, discours qu'il leur dit être officieux et non officiel, dans une occasion aussi publique, et assis entre ses deux Premiers ministres et procureurs généraux, fait immense sensation. Et la presse parlera bientôt. Ce n'est pas de sitôt que s'oublieront ces paroles mémorables : « Je puis à tout événement vous assurer d'une chose. C'est que si l'Angleterre vous donne son appui d'armes et d'argent, elle n'a pas un homme à vous donner. Vous donnerez les hommes. » Puis il déclare les Américains nos ennemis naturels, les seuls à craindre, contre qui la défiance doit être en permanence et les armements défensifs incessants!

C'est d'une toute autre portée par les circonstances et la question, que le fameux mot de « race inférieure » de son prédécesseur, sir Edmond Head, dans l'occasion analogue de son premier dîner public après son arrivée.

Euclide Roy répondit à ces conseils contre un aussi terrible danger, que ce pouvait être lâcheté et poltronnerie chez lui, mais qu'il était forcé d'avouer que si les dames américaines envahissaient jamais le Canada, pour un lui se rendrait à discrétion. Cette réponse et le silence de Sicotte furent les seuls échos de ce discours du représentant de la métropole. Mais ce discours, c'est la pensée des écrivains, de la presse, de l'opinion publique et du gouvernement, donc enfin d'Angleterre. Et l'Angleterre va bientôt nous émanciper et nous abandonner pour ne pas avoir à lutter contre la « Manifest Destiny » des États-Unis. Aurons-nous peur de l'Indépendance? Sommes-nous si faibles et imbéciles que nous n'osions sortir de nos langes et devenir une Nation!

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À Louis-Antoine Dessaulles¹⁴²

Montréal, 28 juillet 1862

Mon cher Dessaulles,

À l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement vraiment libéral et réformiste et avant tout, j'espère, dispensateur de justice égale pour tous ses féaux, à la place d'un gouvernement « libéral-conservateur » qui songeait surtout à ses partisans et flatteurs, je crois devoir réclamer un acte de simple justice et de réhabilitation. On dit que le nouveau ministère veut l'économie et la réforme partout. Soit. Dieu sait qu'il y en a besoin! Mais à toute règle, exception. En examinant ma cause, il sera frappé de l'anomalie tout exceptionnelle de ma position. Elle est unique, je crois, depuis que l'injustice révolta Barthe et qu'il résigna le salaire de 300 £ qu'on lui jetait

comme à moi, et qu'on augmentait pour son successeur le lendemain. C'était une mesquine vengeance politique que l'on exerçait là où l'on n'osait adopter le principe de l'expulsion pure et simple, sans cause justifiable, d'anciens adversaires politiques que l'on trouva casés, en arrivant au pouvoir. Ceci se passait en 1850.

Il est bon de remarquer qu'à l'époque de ma nomination en 1844, lorsque j'acceptai sans l'avoir sollicité et sans y avoir même songé, l'office de protonotaire que l'on m'offrait spontanément, j'acceptais une carrière qui avait donné jusqu'à 1200 £ et 1500 £ par année, non de salaire mais en forme d'honoraires qui appartenaient en pleine propriété à cette charge. L'on était loin de prévoir qu'en 1850 cette propriété (telle elle a toujours été considérée en Angleterre) serait en quelque sorte confisquée et convertie en des salaires fixes moindres, de moitié et plus, que les revenus antérieurs. L'on ne devait pas du moins s'attendre que cette innovation pourrait affecter les personnes alors en charge, et qui étaient entrées dans cette carrière officielle et à vie, qu'une sécurité inamovible avait en quelque sorte consacrée et que ce changement n'aurait été appliqué qu'à nos successeurs. C'est le principe que le gouvernement impérial maintint plus tard à la Nouvelle-Écosse. Quoi qu'il en soit, nos intérêts individuels furent, en 1850, sacrifiés à l'intérêt public et d'une manière à nous froisser outre toute mesure : à tel point qu'en 1855 il n'y eut qu'une voix dans l'opinion publique, dans la presse, dans le gouvernement, dans les Chambres, pour dire que les salaires alloués, tant aux chefs qu'aux subalternes, étaient tout à fait insuffisants et mesquins, et qu'il fallait les augmenter. M. Drummond, alors procureur général, introduisit une loi à cet effet et lui donna rétroactivité jusqu'au janvier précédent. C'est sous cette loi de 1855 que les salaires actuels furent fixés. Dans leur distribution, quoique M. Monk eût demandé 900 £, que M. Coffin eût demandé 800 £, et que moi j'eusse humblement demandé (sans spécifier de montant) « un salaire égal à celui que le gouvernement donnerait à mes collègues. » Le salaire des cinq protonotaires des grands districts, Montréal et Québec, fut fixé à 750 £ pour chacun, excepté moi, malheureux, qui restai sous le coup, relativement, de 1850 et à qui l'on n'alloua que 450 £.

Depuis cette époque, que le système judiciaire a été si bouleversé et que les codes de procédure se sont tant multipliés et ont tant varié, nos fonctions sont devenues de plus en plus onéreuses, nos responsabilités plus graves. Tous les attributs ministériels des juges nous sont dévolus. Les termes, de trois à quatre par année, sont devenus en quelque sorte permanents ou journaliers. Ils se succèdent sans interruption autre que la longue vacance d'été. La Cour supérieure est subdivisée, et nous siégeons tous trois à la fois dans trois salles différentes. Mais outre que je suis la Cour d'enquête de la Cour supérieure pour plus de moitié avec M. Monk, seule la 2^e division de la Cour supérieure (M. Monk dans la 1^{re}; M. Coffin dans la 3^e, qui dure peu de temps), je tiens en sus de mes collègues, et à moi seul, toute la Cour de circuit, dont un seul terme est beaucoup plus fatigant et plus long que trois termes de la Cour supérieure. Dans le fait, je remplis plus de la moitié de nos fonctions, et je n'en reçois qu'un cinquième du salaire!

La commission, la charge, les fonctions, la responsabilité, le rang social et judiciaire, l'obligation du séjour à la ville (de plus en plus coûteux, surtout pour les loyers et les taxes), les frais d'éducation d'une famille, la défense de suivre d'autre profession, tout enfin est égal pour moi comme pour chacun de mes quatre collègues des grandes villes; et pourquoi donc, en vérité et justice, le salaire ne serait-il pas le même?

On aurait pu prétexter que j'avais été adjoint à MM. Monk et Coffin après bien des années de service de leur part (services déjà payés de 1000 £ à 1500 £ par an), si ce principe avait jamais été admis dans la pratique du gouvernement; et se justifier par la clause *ex post facto* et rétroactive (on la disait vraiment faite tout exprès pour mon humble individualité) de l'Acte 13 et 14 Vict., ch. 37.

Mais voilà au contraire M. Fiset père, qui était mon junior de commission de trois ans et plus, qui fut adjoint à M. Burroughs père, à Québec, et qui reçut de suite le même salaire que lui, quoique son junior de 25 à 30 ans. Mais il y a mieux encore, me dit-on. MM. Burroughs et Fiset pères ont résigné en faveur de messieurs leurs fils. Ces fils, mes juniors de dix-huit années, seraient-ils restreints par hasard à 450 £ chacun? Nommés d'hier, ont-ils le privilège de jouir du salaire que leur rang judiciaire et leurs fonctions et leurs responsabilités leur assurent à Québec tout comme aux anciens à Montréal qui ont le bonheur de ne pas s'appeler Papineau? L'anomalie de ma position est donc si frappante et si injustifiable, que je suis convaincu qu'en la présentant à MM. Sicotte, Dorion et leurs collègues, cette administration s'empressera de me rendre justice. Personne ne peut mieux le faire que toi. Je t'ai dit d'autres motifs, etc.

Je t'ai dit que mon salaire ne suffisait pas à mes justes dépenses, avec pourtant la plus stricte économie. L'augmentation toujours croissante des loyers, des taxes, des denrées, des domestiques, rend le séjour de la ville de plus en plus onéreux. (Entre nous :) je me suis défait de mes chevaux et j'ai retranché sur toutes les choses. Et malgré cela, mes dettes s'accumulent.

M'étant dévoué à une carrière publique qui s'était offerte avec tant de garanties assurées et permanentes de gros revenus, supérieurs même au salaire de 750 £, je suis bien en droit, du moins autant que mes collègues, à ce même salaire; et suffisamment pour l'acquit de mes dettes et l'éducation de ma famille, sans m'obérer de charges et de misère pour l'avenir.

Fais valoir toutes ces bonnes raisons auprès de l'administration et tu me sauveras de bien du mal.

Je vais te remettre ma requête au gouverneur, qui est à peu près la même que celle présentée en avril 1858, et qui est restée « sous la considération de Son Excellence » (lettre de M. Parent, assistant-secrétaire, Toronto, le 20 d'avril 1858). Après avoir vu ces messieurs, tu pourras la remettre officiellement au secrétaire provincial.

Ton cousin affectionné.

L.-J.A Papineau



To his Excellency
The Right Honorable the Viscount Monck
Governor General of British North America
(*sous enveloppe à l'honorable A.A. Dorion*)
Secrétaire Provincial

Montreal July 29th 1862¹⁴³

The Petition of Louis Joseph Amedée Papineau Esquire, Joint-Prothonotary of the Superior Count of Lower Canada at Montreal, Respectfully sheweth :

That your Petitioner was appointed a Prothonotary of the Superior Court as far back as 1844, and has held that office and performed its duties ever since.

That he entered it under the old system of Fees, when the remuneration was surely higher and increasing yearly with the increase of business in the Courts.

That it was in 1850, that in view of the public good, their Fees were taken away from these Judiciary officers and fixed annual salaries substituted thereto : which greatly reduced the income of such officers; and to such an extent, that after some time, it was agreed unanimously by the Legislature that such salaries were insufficient and ought to be reviewed and increased. They were accordingly, in 1855, assessed anew. That altho the official rank and commission, the social station, the duties, responsibilities and services of office, as well as the cost of living in the cities of Quebec and Montreal were the same for the five Prothonotaries of the first class, in those two cities, the salary of your Petitioner was nevertheless limited to four hundred and fifty pounds, while seven hundred and fifty pounds were allowed to each of the four others. This distinction, without a precedent, might have been justified perhaps retroactive by a clause in the Act funding the Fees on the plea of the appointments to office of your Petitioner after subsequently to his colleagues, Mssrs Monk and Coffin, if the rule had been applied equally at Quebec, where on the contrary Mr. Fiset senior, altho commissioned three years after your Petitioner, received at once the same salary as his colleague, Mr. Burroughs senior, who was appointed as long ago as either Mr. Monk or Mr. Coffin.

That, since that period, under many successive changes in the judication laws and the procedure of the tribunals, the duties and responsibilities of the office have been much increased, and at the same time the cost of living, particularly in taxes and rents has steadily risen, year after year, in the cities where these officers are required to reside : so that the salary of your Petitioner has become totally insufficient to support himself and family, and provide for the education of the latter.

Your Petitioner therefore, as fully confident of the justice of Government as he is conscious that the equality of rank, duty, responsibility and services, should entitle him to an equality of salary and compensation; and considering the now lengthy period of his services under that inferior and inadequate compensation, most respectfully solicits from Your Excellency's Government that his salary as Prothonotary be raised to the sum of Seven Hundred and fifty pounds *per annum*.

And your Petitioner, in duty bound, will ever pray.

L.J.A. Papineau

À son père et ses sœurs

Bellerive, 17 septembre 1862

Mon cher père, mes chères sœurs,

Je n'ai pas eu le loisir de vous écrire depuis notre retour. Et chaque soir du terme, la Cour a siégé jusqu'à 6 h et, avec ma faiblesse, j'arrivais tout épuisé pour le coucher de suite après dîner. Le dernier jour, à midi, l'on vint nous annoncer le décès de l'honorable M. de Bleury, le doyen du barreau, et le tribunal s'ajourna. Je restai en Cour jusqu'à 2 h pour disposer des causes nouvelles et des jugements par défaut. J'y étais lorsque M. Cherrier vint me demander au greffe. M. Monk, sous l'impression que la Cour était tout à fait levée, lui dit qu'il me croyait sorti. Lorsque je vins au greffe, M. Monk me dit cela. J'allai au bureau de M. Cherrier. Ses *clerks* me dirent qu'il le croyait parti pour l'île Bizard.

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'apprends qu'il est monté avec M. Quesnel pour vous aller voir. C'est une visite qui, j'en suis sûr, va vous faire du bien à tous. Vous avez reçu juste à temps pour ces convives une petite valise de poires et pêches; plus deux tinettes vides et leurs couvercles, que je vous prie de faire parvenir de suite à M. Cole, à Papineauville, pour accomplir ma promesse. Le beurre est cher ici : de 22 à 24 sous. Le mien, avec fret, me revient à 19 sous. Il faudrait donc vous intéresser à en faire une provision pour la rue Saint-Simon et pour Bellerive. En cherchant bien, vous en trouveriez du bon (excellent) même à moins de 18 sous probablement dans la seigneurie. Il m'en faudrait encore une centaine de livres, à part la petite tinette que Madsem m'a presque promise.

M. Guenette m'a montré que son bluteau était presque fini, tout *rapisté*, et me donna un échantillon pour lui en acheter un. Mais, comme je le prévoyais, lors du dernier achat il y a deux ans, c'était bien le dernier des derniers bluteaux à sac que je lui achetais alors à force de recherches. Il ne s'en importe plus du tout et c'est une relique qu'il possède. On y a substitué des toiles et des formes toutes différentes dans tous les moulins. Au lieu de laine-toile de Hollande, c'est de la soie, de France et de Suisse, que l'on emploie. MM. Hudon ont fait venir l'ancien et habile meunier qui préside à leur manufacture de moulanges, pour m'expliquer les changements à faire à notre bluteau. La farine passe tout différemment à travers ces toiles de soie, et il faut modifier considérablement la charpente du bluteau. Il faut donner à cette charpente-carosse dix pieds de longueur sur très peu, moins de trois pieds de diamètre, avec seulement 3 ou 4 pouces de pente ou inclinaison, avec un mouvement de rotation beaucoup plus lent que dans l'ancienne forme. Je lui enverrais ensuite trois verges de chacun des numéros 5, 6 et 7 de ces soies, à être cousues les unes à côté des autres, dans l'ordre : n° 5 au bout d'entrée du bluteau, n° 7 au milieu, et n° 6 à l'autre bout, le bout de sortie de la farine. Comme ces étoffes ont 40 pouces de largeur, les trois largeurs réunies formeront les 10 pieds de longueur, plus deux lisières, de toile ou coton, à coudre dans leurs deux bouts pour les attacher ou clouer à la carcasse du bluteau. Ces toiles ne coûteront pas moins de 6,1,6 £ au lieu de 2 £ ou 2,5 £ que coûtaient les anciens bluteaux-sacs. Pour compensation, on m'assure que ces toiles, de soies très fines et très fortes, durent beaucoup plus longtemps. Communiquez de suite avec M. Guenette pour qu'il ne soit pas pris au dépourvu.

Je vous envoie 150 lb d'ocre jaune foncé et 20 gallons d'huile pour que M. Patrice mette deux couches (sinon trois) sur tous les ornements, corniches, cadres, balcon et portiques du cottage du jardinier, au plus tôt pour que cela sèche bien avant les pluies d'octobre et novembre. S'il lui en reste, qu'il l'applique (une couche) à la couverture de notre chapelle funéraire.

Marie a reçu hier la lettre d'Azélie et promet de remplir ses commissions aussitôt qu'elle ira dans les boutiques. Les purgations et vomissements d'Ézilda vont probablement lui faire du bien et décharger beaucoup d'humeurs. J'ai rencontré le D^r Macdonnell dans la rue, qui s'est informé avec sympathie de père et de vous tous. J'irai le voir dès qu'Ézilda demandera remèdes additionnels.

Avons trouvé le jardin en ordre parfait, la pelouse veloutée à souhait. Point de gelée du tout à Montréal. Abondance de maïs, tomates. Beaucoup du raisin de la vignerie mûr. Celui d'espalier mûrira aussi, je crois. Pauvre M. Westcott s'ennuie beaucoup. Il se réveille la nuit, croyant entendre les voix des enfants. Il est fort affligé des nouvelles de guerre : annonce, tué en bataille, un cousin de M^{me} Papineau, fils unique qui, après de brillantes études en Allemagne, faisait son tour d'Europe lorsque la nouvelle de la rébellion lui parvint. Il revint de suite en Amérique s'enrôler parmi les défenseurs de la République, malgré les supplications de sa mère qui pressentait son malheur. Le jeune Hardin, élève de West Point, fils de M^{me} Walworth, est mourant de ses blessures chez le chancelier. M. Westcott ajoute qu'il n'y aura bientôt plus de famille dans le pays qui ne soit en deuil.

McClennan ayant écarté Pope, son rival, se décide à reprendre campagne! Il se vante d'une victoire le 15, pendant que sur ses derrières les rebelles s'emparaient de la clé du Maryland, Harper's Ferry. Il y a imbécillité et trahison si bien mêlées dans les armées du Nord qu'il est impossible de voir laquelle prédomine. Il faudra, je crains, une contre-révolution pour sortir du borbier et sauver la république.

Je demande à Bourassa s'il me cède vraiment son charbon à 6 \$, et combien il en a, car il faut absolument faire cette provision dans ce mois. Il faudra chauffer bientôt, tant les nuits sont froides. Les ouvriers de Mitchell sont à me poser aujourd'hui un radiateur additionnel dans la chambre du bain.

Ceux de la commission du havre sont à construire à côté de chez moi, à la traverse de Longueuil, un quai magnifique de 50 pieds de large sur 250 de longueur. Qu'ils relieront sans doute avant cinq ans au quai de la Place Papineau, en le prolongeant sur toute la devanture de Bellerive.

Cher père, chères sœurs, nous vous attendons tous impatiemment. Hâtez vos préparatifs et resserrons nos rangs le plus tôt possible. En attendant, nous vous embrassons de nos cœurs saignants. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

J'hésite d'annoncer notre perte à ce pauvre Lactance. Quel est votre avis?



À James Randall Westcott

Montebello, Sept. 19th 1862

My dear father,

I gratefully acknowledge the handsome donation of the hundred dollars you made in your last letter, towards the expenses of repairs of the wharf at Bellerive. A most welcome gift, if in these hard times you do not thereby entail yourself. Which I would be sorry to see you do. I send you on another page a receipt for the installment of last Spring of the purchase money to the heirs Richardson, which I was under the impression that I had sent to you at the time, with my apologies for my mistake and oversight in not doing it formally at the time instead of a mere letter acknowledgement.

We have been a little relieved this week to hear of the better accounts from McClennan's army and that the awakened Border Free States seem now ready for the Rebel Invaders.

You seem lonesome of your little children. I assure you, father and Grand-ma is just as much missed by us all. Come back to us early this winter. Your devoted son.

L.J.A. Papineau



À Antoine-Aimé Dorion

L'Hon. A.A. Dorion

Québec

(privée et confidentielle¹⁴⁴)

Montréal, 23 septembre 1862

Mon cher Monsieur,

C'est avec un profond regret que je vous vois prêt à sacrifier votre position dans le ministère à un sentiment de dignité et de convenance et à un devoir que vous jugez impérieux. J'ose me compter parmi ceux de vos amis qui auraient aimé à voir votre résignation ajournée pour un temps, dans l'espoir (j'ose ajouter, chez moi, la conviction) que l'opinion publique et le cours des événements, que la Providence contrôle plus en ce moment que les hommes, auraient disposé de la question du chemin de fer d'Halifax sans la nécessité de sacrifier le chef et le représentant du parti démocratique dans le cabinet¹⁴⁵.

Au milieu des préoccupations de cette crise et d'affaires publiques qui doivent absorber tout votre temps, il y a peut-être trop de présomption chez moi de vous tourmenter de mes griefs particuliers. Le sentiment d'injustices passées, de simple justice à demander aujourd'hui, et de confiance que le moment opportun peut m'échapper avec votre sortie du pouvoir; et les démarches que mes collègues font en ce moment même auprès du gouvernement, me forcent à solliciter un instant votre attention.

Quoique avertis de ma requête au gouvernement pour que mon salaire fût porté à l'égalité de celui des autres protonotaires de Montréal et de Québec, qui n'ont ni plus ni moins de droits, de devoirs, ni de responsabilités que moi, ces Messieurs qui n'ont rien à dire ni contre

ni à l'appui de ma réclamation, trouvent à propos néanmoins, et sans mon assentiment, de s'adresser au gouvernement pour demander l'augmentation du personnel du greffe, en y introduisant un fils de M. Coffin avec un salaire de cent louis. Je dois à M. Monk de dire qu'il semble avoir cédé aux sollicitations réitérées de M. Coffin, plutôt qu'à son propre sens.

M. Coffin, qui reçoit déjà 750 £ pendant que je n'en reçois que 450 £, n'hésite pas à demander au gouvernement de porter son salaire à 850 £ au moment où il sait que je réclame moi-même contre une injuste répartition de notre salaire de protonotaire qui pèse sur moi depuis douze ans. Ce me semble peu généreux. Je me suis, ce me semble, montré plus généreux envers lui, en lui faisant dire, par l'entremise de M. Monk, et aussi de M. Honey : quoique je ne voie pas la nécessité absolue d'augmenter le personnel du greffe de Circuit d'un tiers, pour une augmentation d'un sixième d'affaires dans les cinq dernières années, cependant pour montrer à M. Coffin que je suis prêt à l'obliger sans surcharge sur le gouvernement, je propose que dès que mon salaire aura été augmenté, nous nous cotisions tous trois, MM. Monk, Coffin et Papineau, pour payer cent louis à M. Coffin fils, qui aura alors son entrée au greffe sans qu'il en coûte rien au public. J'avais cru comprendre de M. Monk que M. Coffin était satisfait de cette proposition, et qu'il renonçait pour un temps à son projet. À peine huit jours écoulés qu'il insiste de nouveau auprès de M. Monk; et ces Messieurs, sur mon refus de signer la lettre sous notre nom collectif de greffiers, l'ont fait, me dit-on, sous leurs signatures privées et l'ont expédiée lundi dernier à votre adresse comme secrétaire provincial. Ils y parlent des services gratuits de M. Coffin fils depuis un an. C'est de peu de conséquence, mais je regrette de dire que M. Coffin fils s'est installé, ou l'a été par son père, dans notre bureau, sans un mot d'avis, bien moins de permission demandée ou accordée par les collègues de M. Coffin. Personnellement, j'attache peu d'importance à de petits manques d'égards ou de délicatesse, mais ils vous sautent aux yeux lorsqu'ils tombent en rapport avec de plus graves démarches.

Mon cher Monsieur, je vous demande pardon de nouveau de vous ennuyer de mes intérêts, mais je vous demande justice; que vous me l'obteniez du gouvernement pendant que vous en êtes encore membre; et que cette application de mon collègue M. Coffin ne nuise pas du moins à mes droits préalables. Les honnêtes gens et les fonctionnaires publics indépendants et libéraux, en même temps qu'assez respectueux de la loi pour ne pas prostituer leurs votes à tous les pouvoirs tour à tour, sont assez rares pour qu'on doive s'empresse de leur rendre justice lorsqu'ils réclament contre une sorte de proscriptions et contre une répartition aussi étrange que celle des salaires des cinq protonotaires de Québec et de Montréal.

Je suis, cher et honorable Monsieur, votre tout dévoué serviteur.

L.J.A. Papineau



Bellerive, mercredi 1^{er} octobre 1862

Cher papa,

En recevant la lettre d'Azélie du 27, je suis allé trouver le D^r Macdonnell qui m'a donné la prescription pour Ézilda que j'inclus ici. Deux poudres à prendre à deux jours d'intervalle pour agir sur la bile et les glaires. Puis, il l'exhorte à venir au plus tôt possible se faire soigner ici sans se décourager ou s'inquiéter dans l'intervalle. Qu'il la guérira bientôt après son arrivée.

Si le froid et gelée qui nous frappent depuis deux jours continuent, vous devrez hâter votre départ et nous arriver dans ce mois-ci plutôt que le commencement de l'autre. Puisque vous remettez à quelque temps la confection du nouveau bluteau, il faudrait mettre ma lettre à part, parmi les comptes du moulin, pour en retrouver toutes les directions que j'oublierai bientôt. Je crois que vos *rapicetages* vont vous faire de la mauvaise farine cet hiver, et que dès le printemps, il faudra enfin en venir au nouveau plan. Gardez bien ma lettre dans tous les cas, ou plutôt apportez-la-moi, car lorsque nous ferons de nouveau application aux MM. Hudon, j'aimerais à comparer leurs directions d'aujourd'hui avec celles d'alors.

Référez à la loi seigneuriale (dans les Statuts refondus) et voyez ce qui a rapport aux créanciers des seigneurs et à leurs oppositions lors du dépôt des cadastres. Les héritiers LeCavelier (par l'agent Guillaume St-Jacques) ont chargé MM. Dorion (pour m'en parler) de dresser et *filer* leur opposition contre la seigneurie la Petite-Nation. Il n'y a pas de mal actuellement et c'est essentiel peut-être à la conservation de leurs droits. Mais la loi nous oblige (le protonotaire) de dresser au bout de six mois un jugement de collocation en règle, comme dans les cas de décrets et des ventes par shérif. Et sur ce jugement, le gouvernement cesse d'être débiteur du seigneur pour devenir débiteur du créancier qui, dès lors, touche les intérêts semestriels des lods et ventes, et (?) acquiert le droit au capital dès que le gouvernement sera prêt à le payer. Or, votre dette est un constitut. Le gouvernement (qui, je crois, n'est lié à rien par la loi seigneuriale? *Vide*) voudra-t-il payer le total de ce capital constitué, ou seulement au taux courant des constituts, c'est-à-dire à un escompte de 20 ou 25 pour cent? Voilà la question importante à résoudre. J'ai prié M. Dorion jeune de ne pas *filer* l'opposition avant que je n'eusse conféré avec vous. Maintenant, ne vaudrait-il pas mieux peut-être racheter nous-mêmes ce constitut directement des héritiers, au taux courant, avant d'en laisser passer le transport aux mains du gouvernement? Lisez, consultez-vous avec MacKay et Auguste, et écrivez-moi le plus tôt possible le résultat.

Qu'Ézilda me rapporte la petite valise qui vous a porté en dernier lieu du crêpe et des fruits. Le beurre, que j'ai acheté de Cole, ne se garde pas bien. Il n'en faudrait pas acheter du même, ni à moins d'être bien sûr qu'il est bon, et bien le goûter. Vous êtes bons juges à Montebello, ayant eu tout l'été de si excellent beurre de Madsem.

Question pressée à répondre. Le foin est déjà à 12 \$ et 13 \$ à Montréal. Dès les mauvais chemins de ce mois et de novembre, il va monter à 20 \$. Il faut acheter d'ici à dizaine de jours. Il faut donc m'écrire si Ézilda descend ses poires.

Cher papa, chères sœurs, ayez grand soin de vous tous et des enfants, dans ces changements subits de température! Vous avez, comme de raison, monté les poêles. Vous surtout, cher père,

n'allez pas vous exposer dehors sans fortes chaussures et redingotes chaudes avec flanelles. C'est la saison dangereuse.

M. Westcott est en pèlerinage au tombeau de son père, de son frère le docteur, qu'il vient de perdre, qui est mort subitement et le même jour, comme notre chère maman. Que de deuils autour de nous cet automne!

Sommes assez bien à Bellerive, à part un peu de rhume de temps en temps. Faisons les préparatifs d'hiver. La fournaise réparée est prête à flamber, dès que chère Ézilda nous arrivera. Qu'Azélie lui laisse amener Augustine pour la quinzaine qu'elle sera ici sans vous et sans sa sœur.

Adieu, les chers habitants de Montebello. Arrivez-nous le plus tôt possible. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Marie va faire les commissions d'Azélie.



L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, dimanche 26 octobre 1862

Cher papa,

Voilà enfin la dernière semaine de notre séparation. Dimanche prochain nous trouvera tous en famille. Chères Ézilda et Augustine sont restées avec nous jusqu'à hier, pauvre Azélie s'étant trouvée sans servante aucune. À grand peine, avec femmes de journées, elle a pu monter poêles et tapis, laver partout et ne se voir hors du plus grand trouble qu'hier, par l'entrée d'une cuisinière irlandaise qu'elle se flatte déjà d'aimer. Sa bonne ne reviendra de la campagne que demain... pour certain.

Les apparences d'hiver se multiplient vite. Les gelées presque chaque nuit, le vent, le froid augmentant. Aujourd'hui, c'est un gros nord-est. Il tombe peu de pluie néanmoins. Nous hâtons les travaux de bêchage, fumage, dans le jardin, la cueille des légumes. M. Tainsh ferait bien de nous envoyer le céleri avant de plus grosses gelées qui pourraient l'endommager. Ézilda me dit que vous voulez refaire votre terrier cet hiver pour le mettre à ma portée, en le réduisant au cours nouveau de la monnaie décimale. Je m'en réjouis et, en arrivant, vous trouverez votre chambre toute préparée pour vos papiers, livres et tout le confort que nous pourrions y procurer, cher papa. Ce sera votre *sanctum* où nulle main profane n'entrera pour rien déranger. Je vous prie d'apporter en conséquence les blancs de tenue de livres qu'Émery avait copiés pour vous, pris sur les meilleurs terriers des seigneuries qu'il a visités, et qu'il a même perfectionnés et que je vous ai remis il y a 4 ou 5 ans déjà, je crois.

Depuis une dizaine de jours, nous avons double châssis et feu quotidien dans la fournaise, comme si l'hiver était bien et dûment commencé. Les gazons et les lilas sont pourtant très verts et frais encore. Mon raisin en plein air, exposé aux gelées, n'en souffre pas; c'est singulier que ce fruit soit si robuste une fois qu'il a atteint sa maturité.

J'ai prié M. Dorian de ne pas *filer* l'opposition des héritiers LeCavelier avant votre arrivée. Et, comme vous le dites, nous pourrions aviser à racheter ce constitut à notre avantage d'escompte, car le gouvernement, lui, le payerait intégralement à notre détriment de 25 pour cent. C'est ce que l'on fait entendre aux créanciers. Mais de notre côté, nous pouvons leur faire comprendre que le gouvernement ne peut guère leur payer le capital d'ici à longtemps, et alors même en *debentures* qui seront bien dépréciés du pair en commun avec toutes les finances et les fonds américaines et américains. Que ce soit au nord ou au sud du Saint-Laurent, en-deçà ou au-delà du Mississippi, jusqu'à l'isthme du Panama inclusivement!

Nos tories sont de nouveau tout en émoi sur un discours de Gladstone qui dit que le Sud (après 18 mois de révolte) est une nation bien décidément fondée et indépendante, que les nations européennes et civilisées doivent s'empresse de reconnaître! Jonathan n'est pas encore de cet avis, et m'est soupçon qu'il le prouvera à l'Europe avant longtemps! Je disais à un de ces messieurs, hier, qu'ils auraient à travailler nuits et jours à leur chemin Intercolonial, s'ils voulaient le compléter à temps pour coopérer avec les chevaliers du Sud. M. Sicotte a dû s'embarquer hier pour l'Angleterre pour y poser les bases de cette grande entreprise dont le complètement logique, dans la pensée et les plans politiques de l'Angleterre, et de son « plus brillant joyau », cette nouvelle fidèle de colonie est la grandissime Confédération britanno-américaine! Empire!

Plus nous vieillissons et plus nous rétrogradons et radotons! Quelles idées et quels rêves – si toutefois nous pensons!

J'espère qu'en venant, jeudi, vous aurez plus de chance que les sœurs et trouverez le vapeur *Prince de Galles*. Elles furent obligées de descendre à bord de l'*Atlas*, vapeur-toueur, parce que l'autre était en réparations.

M. Tainsh aura mis dans un quart ou longue boîte un pied de chaque espèce de dahlia et un Dogwood¹⁴⁶, et une érable marbrée ou bois d'original, Mountain Dwarf Maple¹⁴⁷, et une érable à bouquet et un frêne à aviron.

Cher papa, je suis obligé de clore abruptement pour envoyer ma lettre à la poste par Giroux, le charretier. Votre fils affectonné.

L.J.A. Papineau



Jas. R. Westcott, Esq.
Saratoga Springs

Bellerive, Sunday Nov. 23rd 1862

My dear father,

We are overwhelmed with the good things from you and breakfast dinner and tea have been loaded with the delicacies that Montreal cannot produce, and which you seem to have a peculiar talent in discovering and gathering. The sausages are pronounced the best we ever ate. And what a Fameuse! We could not believe it was one, until it was tasted, so monstrously large! And the pears were delicious. And the fat white oysters. And the beautiful album and

photographs. And the Hook Apple, with as rich a flavor as a pear or peach! And such bloom potatoes. And the 80 lb of buckwheat. And the hams. We will hasten to make the cakes. We have break breakfasted for a long time on caraquet oysters. But they are all gone. But buckwheat cakes will come very opportunately. I only wish you were with us, and father to enjoy them with us. Father and the children and Mary and I, still flatter ourselves that mother will consent to come with you, and that our Christmas, which will be clouded by the memory of the gone, will console us by the presence of all our surviving family. Let us all gather together who can, this winter, for the New Year. We will condole and console each other and feel that, secluded from the world, we need a closer communion among ourselves.

I wish more than ever that I could, as you can, by moving into New York, Philadelphia, Boston and Washington, and other centres of opinion, pierce thro the shams and obsurances of outward appearances as reflected in the press, and ascertain the true pulse of public Opinion and the national heart. It is shocking to me, and a mystery, how the Democratic party could reorganize on anti-war principles, and then carry such majorities in so many Northern States! Do they really mean to patch up a disgraceful peace with the Rebels, and perpetrate slavery after the Institution has become forfeited and is half destroyed by the masters themselves! I am very anxious to know. But I say, such monstrous Perfidy and treachery, instead of discouraging the Patriots and Republicans, ought to arouse them to renewed and unbounded efforts and devotion. This glorious American System of Government cannot be given up. Let half of this generation perish rather, if it prove unworthy and incapable of appreciating the treasure which it has inherited from fathers, not for itself, but for Humanity at large. If you do not thoroughly conquer this Rebellion, and that soon, you must sink into the debased and anarchical and despotic state of Mexico and South America. There is absolutely no other possible alternative.

I beg to enclose 5 coupons of N.Y.C., which is useless to offer it. They are father's. Will you please accept them, and credit them on the back of my Notes to you. They will sell at par in Saratoga or New York. 120 \$. I am sorry the stock should have receeded from 109 to 103, when you wanted to sell some. I hope it will rise again soon.

The children are anticipating, for the last month, a world of enjoyment in a bazar to come off Thursday of this week, Thanksgiving Day. The proceeds to succor the patriotic soldiers wounded in the service of Liberty. Did Mary tell you how the Military authorities in Canada understand the Neutrality Proclamation of their Queen, by marching their troops (Regulars) thro the streets of Montreal, the Bands playing and the soldiers singing in chorus, the rebel song of Dixie? They have mounted a heavy siege Battery at the North end of St. Helen's, and practice often at a target set up in the water. More troops have come to Canada with large quantities of arms, guns and ammunition. They are assuming a war, footing, as if preparing in earnest for Intervention? Or for Invasion? The animus and tendencies are exemplified by the aforesaid performance of Dixie!

The weather has been mild and damp for two or three weeks, generally, with the exception of one bad night when therm. at 20°, my grapes froze even in the vinery. Today is very cold again, and promises a heavy snow storm, which is generally expected about the St. Catherine Day, the 25th.

We are all well at Bellerive and *rue* St. Simon. The children asking Grand-pa and Grand-ma to come soon, as well as their elders. All join me in offering love and good wishes.

Your devoted son.

L.J.A. Papineau



Au directeur [Hospice-Nicolas Hippert¹⁴⁸]
des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu
à Lyon

Montréal, 1^{er} décembre 1862

Monsieur le directeur,

Je vous transmets sous ce pli une lettre de change sur Londres de 50 £ sterling pour mon cher frère Lactance. Depuis ma dernière, nous avons éprouvé une perte cruelle et d'autant plus poignante que la maladie n'a pas eu une heure de durée. Notre chère mère est décédée le 18 août, et je connais trop l'extrême sensibilité de mon cher Lactance pour le lui annoncer directement. Nous devons laisser à votre discrétion et à votre charitable sollicitude, M. le directeur, de le lui révéler en temps opportun; ou de le lui taire, selon que vous jugerez à propos et le plus prudent pour sa santé. Je vous transmets en même temps un exemplaire de *L'Ordre*, journal qui vous donnera les détails de notre malheur.

Je vous offre de la part de toute la famille nos remerciements les plus vifs pour les soins que vous prodiguez à notre cher malade.

Je me souscris, Monsieur le directeur, votre tout dévoué serviteur.

L.J.A. Papineau



À M. et M^{me} Westcott¹⁴⁹

Bellerive, 21st December 1862

Dear parents,

«Papo» has led and done so well that we determined all to follow him and make up a common Christmas letter, a family-party epistle. We all regret exceedingly that you should not be with us at Christmas; we anticipated much consolation from your presence at this anniversary, which is going to be mixed up with so much sorrow and joy together. It has never presented itself to us in such a dire aspect. The uncertainty of the grand issues maturing and impending on the Rappahannock¹⁵⁰ and the Southern coasts, other private bereavements threatened in a letter from Lyon¹⁵¹; public and private sorrows cast a painful gloom on our holidays. We miss your consolations and support. Bring them to us as early as you can.

Ever your devoted son.

L.J.A. Papineau

Monsieur
Monsieur le directeur [Hospice-Nicolas Hippert]
des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu
à Lyon

Montréal, 16 février 1863

Monsieur le directeur,

Sur réflexion faite, mon père craignant que la balance en sa faveur de 611 francs, que vous m'accusiez dans votre lettre du 19 décembre, ne suffise pas à l'achat du terrain à perpétuité et de la pierre tumulaire sur la fosse de mon pauvre frère Lactance, il m'enjoint de vous transmettre la somme additionnelle de trente livres sterling (30 £) que je vous inclus sous ce pli en forme de lettre de change sur Londres. Nous nous flattons que ces deux sommes réunies suffiront amplement à l'achat du terrain, à l'exhumation et à la *réhumation*, à la pierre tumulaire et son inscription, et à la plantation de l'orme d'Amérique sur le milieu de la tombe, tel qu'il vous l'a demandé.

Vous aurez la bonté de nous transmettre les actes officiels des inhumations et celui de l'achat du tombeau à perpétuité. S'il vous restait une balance à la suite, veuillez bien l'appliquer aux pauvres de votre maison.

Recevez, M. le directeur, avec nos remerciements réitérés, l'assurance de nos respects les plus profonds.

Votre très humble serviteur.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche soir, 10 mai 1863

Cher papa,

La semaine nous a paru bien longue et pleine d'ennui, depuis que chers grand-pa et pépé nous ont quittés, tous deux en même temps. La maison semble bien grande! Nous nous distrayons, mère, servantes, enfants, par le grand bredas de printemps : moi, par le jardinage. Soir, Ella a persuadé à sa maman de remplacer les cartes par des leçons d'échecs, qu'elle dévore avec la même ardeur que les premières.

Que d'événements politiques depuis la dizaine! Révolution à Québec! Révolution à Richmond! Qu'en dites-vous? Marie rapporte ce soir de son école, que son cousin le brigadier général Peck, parti de Yorktown pendant que Lee semblait repousser l'armée de Hooker à Fredericksburg, serait entré droit dans Richmond hier matin. Et Lee, cerné dans Fredericksburg, toutes ses communications coupées avec le Sud, n'aurait plus qu'à se rendre avec toute son armée à Hooker qui, renforcé de l'armée de Washington sous Heiselman, aurait retraversé le Rappahamook! Si la nouvelle se confirme demain matin, il y aura des drapeaux sur les tours de Bellerive, du tapage et des feux à la nuit tombante! Ce serait en effet la fin finale de

cette monstrueuse rébellion des États esclavagistes.

J'ai réglé avec Aimond, qui a résisté aux conseils de ses avocats d'en appeler, et qui se soumet. Je lui donne un peu de répit pour payer, et MM. Laramée et Pepin ont commencé hier à réparer la glacière pour qu'il l'emplisse de la glace qui encombre encore les quais comme des montagnes. Ils ne travailleront au jeu de quilles, etc., qu'en juin.

J'ai aussi loué avant-hier le lot vacant de la rue Saint-Denis pour 30 \$, dont un quartier payé d'avance, ce qui remboursera du moins les taxes, avec réserve de reprise sous 15 jours d'avis en cas de vente. C'est pour y déposer du bois de construction pendant l'été par un homme qui va se bâtir dans le voisinage. Puis je surveille les Tate, qui semblent prendre toutes les précautions par étais, etc., pour ne pas endommager le pignon de la maison Bonsecours.

Bourassa et Augustine sont venus hier au soir faire provision d'arbustes pour planter à la maison de la rue Saint-Simon, au milieu et autour d'un gazon, renonçant aux herbacées à fleurs qui attirent trop les convoitises des passants.

Voilà enfin le sort rompu, la sécheresse du mois passé suspendue, une pluie ardemment désirée tombe enfin ce soir et va nous sauver d'une disette de foin, qui aurait été effroyable, vu que le fourrage est déjà rendu à 20 \$ pour le foin, 10 \$ pour la paille, et que les viandes n'ont jamais été aussi chères et aussi rares qu'en ce moment. Avril s'est comporté comme son frère de 1862, et nous menaçait des mêmes résultats désastreux pour l'agriculture. Persuadez donc à vos censitaires, qui manquent de semences de céréales, de préparer quelques arpents chacun de panais et choux, sur les terres de glaise; de bettes et carottes, sur les terres de sable, et de faucher tout le foin de grève à l'été et automne. Prêchez avec les curés, en chaire et aux portes des églises, de dimanche en dimanche et en toute occasion!

Je m'aperçois que le commis de Bourassa a eu la sottise de me donner deux ou trois doubles des fleurs que je lui avais tant recommandé de tenir en deux pots, pour vous et pour moi. Je vous en envoie donc deux doubles aujourd'hui. Vous en avez aussi trouvé dans les vôtres; veuillez donc me rendre le complément en me les expédiant.

La chère Ézilda ne se fatiguera pas trop, j'espère, et fera son bredas peu à peu, rien ne la presse.

J'ai découvert d'excellent cidre-champagne de Rochester qu'un Canadien, Christin dit St-Amour, charge de gaz ici, et qu'il vend 1,50 \$ la douzaine. Je lui ai dit de vous en expédier deux douzaines cette semaine. Il dit qu'il en fournit tout l'été chez MM. Cherrier et Sénécal et beaucoup de familles canadiennes, et n'en offre jamais en gros chez les épiciers, le détaillant tout lui-même, avec son soda water et la limonade gazeuse. Celle-ci aussi est bonne. Mettez sur la glace, les bouteilles couchées. Et accusez-m'en la réception pour que je le paie ensuite.

McGibbon m'a dit qu'il ne vous enverrait les effets de votre mémoire qu'au fur et à mesure qu'il en recevrait de frais et neufs.

Écrivez-nous souvent, cher papa, chère Ézilda. Nous en ferons autant. Portez-vous bien. Soyez très prudents tous deux. Adieu. Nous vous embrassons tous tendrement. Marie-Louise n'oublie pas *her dear Pépé*. Les aînés se joignent à elle. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 14 mai 1863

Cher papa,

Il n'y a pas sujet à s'inquiéter de l'affaire Saint-André. Ces messieurs semblent vouloir rentrer dans la modération et la légalité, et il faut leur en tenir compte. Il n'y a, comme vous dites, que l'item « réserves de pouvoirs d'eau sur la rivière Petite-Nation, 300 £ », qui soit injustifiable et à réviser. J'ai passé la soirée et la nuit, jusqu'à 2 h, à étudier l'Acte des municipalités avec ses amendements de 1860 et 61-62. Les amendements de 61 sont assez nombreux et je les ai tous portés en marges de mon exemplaire des Statuts Consolidés (de 1860). L'extrait que vous me donnez comme de Leduc n'est pas entre guillemets et n'explique pas si la révision annoncée pour le premier lundi de juin sera par le Conseil local ou par celui du comté. J'aime à présumer par le premier, à qui je vais adresser réclame sous forme de lettre, que je vous prie de transmettre par la poste, dûment enregistrée, à M. Leduc, secrétaire-trésorier, de qui vous demanderez accusation de réception.

Ne laissez pas traîner la présente, tenez-la toujours sous clé, dans laquelle je vais vous expliquer mes moyens de nullité et de nullification, au cas où les arguments de ma lettre au Conseil ne les convaincront pas et qu'ils voudraient passer outre et maintenir cet item de 300 £. Il n'y a nul doute que par le jugement de la Cour seigneuriale, les eaux courantes des rivières navigables et flottables sont devenues propriété publique et commune, avec la seule restriction que les propriétaires riverains ont le privilège de détourner à leur profit particulier une portion de ces eaux pour moulins et usines de toutes espèces. Un pouvoir d'eau, une fois détourné et utilisé de la sorte, devient bien à la vérité propriété particulière, immeuble et cotisable. Mais sa valeur intrinsèque minime se perd et se confond dans l'immeuble, sol et bâtisses et mécaniques, qui absorbent et emploient ce filet ou pouvoir d'eau. Ce que la municipalité pourrait donc taxer aujourd'hui contre moi ne serait que le sol seul riverain qui se compose d'un grand nombre de petits lots de 2 ou 3 arpents chacun, qui ne peut être cotisé qu'en en spécifiant l'étendue, la situation et les aboutissants et voisins pour tous et un chacun de ces petits lots (voyez les cédules B.B., D.D., K.K. et sections 56 et suivantes). S'ils ne révisent point d'eux-mêmes après la lettre que je leur adresse, je ne ferai pas la dépense et le trouble d'appel au Conseil du comté au coût d'une centaine \$ inutilement, je resterai tranquille. Qu'ils annoncent donc pour vente en décembre et janvier prochains : « Réserves et pouvoirs d'eau sur la rivière Petite-Nation! » Qu'ils en donnent bon titre à un acquéreur quelconque qui osera acheter en bloc! Quoi? les pouvoirs d'eau? les terrains riverains inconnus, *indésignés*? (voyez section 61). Dans 2 ans, ou dans 10, je prendrais mon *mandamus* et mes actions en dommages et en *trespass*; et contre la municipalité et contre chacun de ces doctes officiers; et contre les audacieux acquéreurs! Nul danger, laissez-les amender; ou laissez-les faire.

Quant à des exemptions de terres seigneuriales en distinction de terres en franc-alleu ou en terres en commun soccage [Pourquoi payez-vous taxes à la municipalité de Bonsecours et pour votre domaine?], si vous n'avez pas encore assez lu les Actes seigneurial et municipal, je n'ai (entre nous) qu'à vous référer au chapitre 29, sections 23-29 de 1861, pour vous éclairer complètement! Ce que le bon sens et la fermeté de caractère de ma chère mère (dont la mémoire

doit nous être à jamais si sacrée!), joints à mon *modicum*, aidés des lumières et du dévouement au Conseil législatif de M. Quesnel, ont fait : a été d'assurer à la famille les deux tiers de votre seigneurie, qui eussent indubitablement été confisqués par M. Drummond au bénéfice de la couronne pour indemniser le fonds seigneurial d'autant; sans l'acte de M. Christie de 1845, nos transactions notariées et leur sanction par M. Quesnel dans l'Acte seigneurial même qui a aboli votre tenure favorite!

Il y a une phrase de votre lettre, répétée déjà plusieurs fois déjà, qui couvre je ne sais quelle pensée trop pénible ou trop injurieuse pour que je m'y arrête ou cherche à l'approfondir. Mais il me suffit, une fois pour toutes, de déclarer que si j'étais jamais coupable de fraude ou d'injustice envers personne, ma famille du moins a reçu de mon propre mouvement (*ex proprio motu*) des garanties et cautionnements légaux pour plus du double de la valeur de tous les biens que je puis jamais être appelé à administrer. *Quantum sufficit!*

Ce soir, il pleut à verse. Quelle bonne pluie! Comme l'herbe et le feuillage se développent enfin! Nous n'avons, nous, mangé qu'un petit plat d'asperges encore. Je crois mes lits trop vieux et épuisés, et je tâcherai à l'automne de les renouveler. Je vous inclus encore un double de graines Bowman¹⁵² et des graines de jolie gourde des pèlerins¹⁵³, pour attacher à faire grimper. J'ai eu de Cooper deux vignes d'un nom fameux et qu'il recommande fortement comme précoces et excellentes pour vignerie : Bowood muscat. Mes pauvres poiriers tant calomniés ont ce printemps beaucoup de boutons à fruits qui s'ouvriront dans la semaine! J'espère encore vous en faire manger cette année. J'ai eu des alisiers de M. Théodore Hart; il en a une douzaine hauts de 10 pieds, couverts de boutons. La feuille ressemble beaucoup au thé ou Camellia, fleurs abondantes en ombelles, fruit doux et bon, et qui échappant aux gourmands, forme baie d'ornement tout l'hiver. Je connais peu d'arbuste d'ornement supérieur à ce modeste natif canadien.

Il faut toujours lutter et faire face de tous les côtés. C'est M. Dubuc¹⁵⁴ qui demande la taxe spéciale pour la maison Saint-Hubert et qui, en son autre aimable qualité d'inspecteur du feu, me signifie de planter mon toit de Bellerive de laides échelles pour le plaisir des ramoneurs¹⁵⁵. Puis c'est M. l'inspecteur de la cité qui à son tour vient mettre le nez à la rue Bonsecours; et soit à l'instigation d'Émond? soit par ignorance des droits de voisinage et de mitoyenneté, s'adresse à vous au lieu de s'adresser aux Tate qui creusent à côté, pour vous signifier de démolir « cette mesure » sous huit jours, que vous appelez l'hôtel de l'Empire, ou « de la réparer ». Que veut-il dire? J'irai aux explications demain et parlerai à Roy qui se trouve avocat en même temps de cette bonne Corporation. Laramée et Pepin ont eu peur dans votre glacière et ont cru que la maison s'y abîmerait et les écraserait; il m'a fallu les encourager contre les soufflées de M. Émond, et je n'ai respiré qu'hier soir en voyant la trappe posée et les cloisons alentour. C'était, il est vrai, très pourri. Pepin dit que pour le jeu de quilles, c'est autre affaire; qu'il n'est pas inquiet! C'est un excellent ouvrier, d'aveu général. Faut le croire.

Ma foi n'est pas ébranlée parce qu'elle est fondée sur les principes immuables de la justice, de l'humanité, de la liberté, et que le Droit et la Vérité doivent toujours finir par triompher. Mais je m'avoue profondément dégoûté pour le quart d'heure des agents mortels de ce Droit et de cette Vérité qui figurent en ce moment à Washington! et surtout des mensonges et contre-mensonges qu'ils laissent courir sur les fils télégraphiques du matin au soir et du soir au matin.

Est-ce mieux à Québec? Où l'on s'accuse mutuellement de vouloir des coups d'État d'un côté et d'en faire de l'autre! Bien du monde est surpris de la dissolution du Parlement. Pourquoi surpris? Que l'on soit donc plutôt surpris qu'un pareil système et qu'une pareille constitution aient pu fonctionner plus ou moins pendant plus de vingt ans! Nous arrivons néanmoins aux Parlements biannuels. Les annuels viendront plus tard. Les ministères seront semestriels. Le pillage se fera à la course et à l'heure.

Marie vous offre et à la chère Ézilda ses vifs remerciements pour tous vos bons souhaits et les sentiments que vous exprimez pour nous tous, et promet écrire à Ézilda très prochainement. J'ai rencontré Bourassa hier. Ils sont tous bien à la rue Saint-Simon.

Ma lettre à la corporation Saint-André est à peu près arrêtée. Mais il n'y a pas tant presse que j'aime mieux aviser et réfléchir jusqu'à dimanche avant de vous l'expédier. Je ferai le compte de mon procès; c'est tout simple : centaine \$ payés à eux sous protêt, centaine \$ aux avocats, cinquantaine \$ aux greffiers, shérifs; et cinquantaine \$, frais de voyages à Aylmer, Saint-André. Intérêts depuis. Je l'enverrai tout détaillé. Il servira de compensation pendant quelques années. Adieu, cher père. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Lettre et appel au Conseil municipal
de la paroisse de Saint-André-Avellin

Édouard Leduc, écr
secrétaire-trésorier
du Conseil municipal
de la paroisse Saint-André-Avellin
Comté d'Ottawa

Montréal, 18 mai 1863

Monsieur,

Je suis informé par mon père que la municipalité Saint-André-Avellin vient de procéder à un nouveau rôle d'évaluation, et que mes propriétés y sont portées pour un montant de 781 £. Je suis heureux de voir que de meilleurs conseils président aujourd'hui à ses délibérations et que ses officiers actuels ramènent dans les bornes de la légalité et semblent désirer se restreindre dans les limites de leur juridiction et rendre justice à tous leurs contribuables, les riches comme les pauvres, les absents tout comme les présents. De mon côté, j'ai assez montré à cette municipalité et à ses administrations précédentes, dont j'aurais pu prendre chacun des membres individuellement à partie, que ce n'est que par un sentiment de droit et de justice que j'ai résisté à des procédés illégaux et pour protéger l'héritage de mes enfants, qui est tout autant celui de leurs enfants. Nos intérêts sont communs et mutuels et nous ne devrions jamais l'oublier.

J'aurais pu presser le recouvrement sommaire du jugement que j'ai obtenu contre cette municipalité, outre des actions en dommages que j'aurais pu instituer contre elle et contre tous

ses officiers participants. Je désire pour l'avenir, comme par le passé, m'entendre à l'amiable et porter simplement ma créance à l'acquit des taxes et contributions qui tomberont à ma part, d'année en année, à l'avenir. Dans le cours de cet été, je me propose d'aller rencontrer le Conseil de Saint-André et ses officiers, et de régler et fixer avec eux le montant de ma créance.

En attendant, je dois vous faire remarquer qu'il y a un item porté dans votre compte qui me semble erroné, et je vais vous en donner les raisons.

C'est « 300 £ pour réserves et pouvoirs d'eau sur la rivière Petite-Nation. » Quel qu'ait été le droit ancien, et tout explicites et précis que fussent les titres originaux de la concession de la seigneurie, il n'en est pas moins vrai que le jugement de la Cour seigneuriale a décrété que non seulement les rivières navigables, mais même les rivières et cours d'eau flottables étaient propriétés publiques et appartenaient en commun à tous les citoyens. Elle n'a établi en faveur des propriétaires riverains que le droit de s'approprier une portion des eaux courantes pour l'usage de moulins et d'autres usines. Tant qu'il n'y a pas de digues et de machines d'érigées pour détourner ces eaux au profit de l'individu, il est donc évident qu'il n'y a que propriété commune. De fait, l'eau courante, ou rapide, ou tombante d'un fleuve n'est pas un pouvoir d'eau ni une propriété tangible et appréciable, tant qu'elle n'est pas utilisée par la mécanique. Du moment qu'un riverain s'en approprie une fraction, un filet, et conduit ce filet dans son usine, cette portion d'eau devient sa propriété particulière, appréciable à une certaine valeur et cotisable pour autant. Mais ce qui forme alors la masse de cette valeur, ce n'est plus l'eau seulement, mais c'est surtout et beaucoup la plus grande proportion, les bâtisses, les digues, machines et appareils qui emploient et utilisent ce filet d'eau. Le tout devient alors une propriété tangible, réelle et cotisable; et alors seulement, et pas avant.

Sous ce décret de la Cour seigneuriale, je n'ai donc point de propriété réalisée dans les eaux de la rivière Petite-Nation, qui est une rivière flottable dans les limites de Saint-André-Avellin.

Je vous prie donc, M. le secrétaire-trésorier, d'être mon organe auprès du Conseil de votre municipalité et, le premier lundi de juin prochain (puisque ce jour a été fixé pour la révision du rôle d'évaluation), de présenter cet argument à la considération du Conseil, auquel j'en appelle par les présentes de l'état de ses évaluateurs; sollicitant respectueusement ledit Conseil municipal de la paroisse Saint-André-Avellin, à sa réunion ou assemblée du premier lundi de juin prochain, de réviser et corriger ledit rôle d'évaluation, en rayant et biffant dudit rôle sous les termes suivants, d'après l'état ou extrait que vous, M. le secrétaire-trésorier, en avez donné par lettre à mon père, savoir : « Réserves et pouvoirs d'eau sur la rivière Petite-Nation, 300 £ (trois cents louis). »

En recevant la présente, M. le secrétaire-trésorier, ayez la bonté de m'en accorder réception et de la communiquer et de la lire au Conseil, à son assemblée du premier lundi de juin prochain.

J'ai l'honneur de me souscrire, Monsieur, votre très humble serviteur.

L.J.A. Papineau



À l'honorable George-Étienne Cartier
Montréal

Montréal, 2 juin 1863

Mon cher Monsieur,

La Minerve de ce matin, dans son compte rendu de votre discours à vos amis, à votre retour de chez vous de la nomination d'hier, rapporte : « En terminant, M. Cartier rappela que des menaces avaient été faites aux employés publics dont les sympathies sont suspectes au gouvernement actuel. Et cependant, ajouta-t-il, qu'avons-nous vu aujourd'hui? M. le protonotaire Papineau à côté de M. Dorion, prenant une part active dans l'élection. Après avoir vu cela, dit-il, si un employé est destitué pour avoir voté en ma faveur, son remplaçant pourra s'attendre à être destitué à son tour et bientôt. » *La Gazette* de ce matin dit à peu près la même chose, en ces termes : « Mr. Cartier concluded by reflecting in strong terms on Mr. Dorion's order to force Government employés to vote for the Government candidates, or abstain from the exercise of the franchise, and remarked that it was not Mr. Amédée Papineau, the prothonotary's place to appear on the hustings in support of Mr. Dorion. »

En lisant des rapports aussi erronés et aussi contraires à tous mes antécédents, je m'empresse de vous demander si vraiment ces journaux donnent la substance de vos remarques à mon égard, et dans le cas affirmatif, sur quels faits et quelles informations vous avez pu les baser?

Avant même de recevoir votre réponse, permettez-moi de vous donner dès aujourd'hui, en peu de mots, la vérité et la justification de ma présence et de ma conduite à cette nomination.

Dès le matin, je me rendis au Palais de justice où je savais que j'avais à assister à la Cour d'enquête. Et ce n'est qu'à midi, lorsque plaideurs et avocats quittèrent le Palais pour les hustings, et que la Cour fut levée, que je sortis devant le Palais pour écouter pendant quelque temps M. Rose¹⁵⁶, et que la pensée et le désir me vinrent alors de descendre à la nomination à la division Est; et avec un ami, je sautai dans un char qui passait. En arrivant sur la place¹⁵⁷, je me mêlai à la foule, à quelques pas en avant du husting. J'évitai avec soin toute démonstration de sympathie, par geste ou parole, avec quelque parti ou orateur que ce fût; et au moment de la division des voix, j'eus le soin tout particulier de me placer précisément au milieu, entre les deux partis, pour ne me prononcer ni pour l'un ni pour l'autre. Curieux, attiré par le désir d'entendre une lutte oratoire entre les deux chefs bas-canadiens des deux grands partis politiques, personne ne me niera, je pense, le droit comme simple citoyen, sinon comme électeur, de me rendre sur ce terrain neutre de la nomination officielle des candidats. Je pensais m'être rendu à une assemblée légale et loyale où les citoyens allaient exercer paisiblement et franchement leur plus noble attribut d'hommes libres. Si j'avais pu prévoir une rixe ignoble, je n'y aurais pas été.

Témoin impassible et impartial, je pus suivre pas à pas toutes les péripéties du drame et apprécier froidement tous les événements. Immédiatement à ma droite, et sur les confins des deux partis, deux individus se prirent de querelle et pendant plusieurs minutes s'insultèrent mutuellement. Plusieurs de leurs voisins les supplièrent de cesser et cherchèrent à les éloigner l'un de l'autre. Après bien des injures, ils finirent par se jeter l'un sur l'autre; et instantanément,

comme un coup de foudre, la contagion du mauvais exemple de ces deux hommes s'empara de tous, vingt coups de poings s'échangèrent, une grêle de pierres tomba dans toutes les directions, et l'assemblée se scinda en deux corps ennemis rangés l'un contre l'autre, des deux côtés de la place. Un grand vide se fit à l'instant autour du husting, et je me trouvai presque seul au milieu de cette foule de combattants qui, se croyant tous attaqués, devenaient tous agresseurs, tout en se pensant sur la défensive. Telle est la funeste erreur des masses publiques entraînées par la panique. Telle est mon appréciation de cette mauvaise querelle et de sa cause immédiate.

Lorsque l'émeute¹⁵⁸ éclata, il n'était plus temps de s'éloigner. Mon devoir de citoyen me commandait de ne pas fuir devant elle, mon devoir d'homme me commandait de m'interposer entre les combattants, et de les supplier de se respecter et de respecter la paix. C'est alors que commença ma mission active de pacificateur. Et qu'il y ait eu des témoins du fait ou non, peu m'importe, mais j'ai la conviction et la consolation de me dire qu'en restant comme je fis pendant toute la lutte, entre les combattants, m'adressant à tous les plus avancés et les plus acharnés, tour à tour, des deux côtés, je fis mon devoir, et que j'en ramenai plusieurs à la modération et fis vider plus d'une main remplie de cailloux. Lorsqu'après un quart d'heure de lutte à coups de pierres, une trentaine d'hommes parurent tout à coup sur la scène avec des manches de hache et que la police se rallia pour les désarmer, j'eus encore le sentiment d'encourager les gardes municipaux à faire leur devoir et à écarter ce nouvel instrument plus meurtrier.

Ce ne fut que lorsque le tumulte fut apaisé, que l'officier rapporteur eut clos les procédés et que vous et vos amis étiez au moment de descendre de la plate-forme, que j'y montai avec l'intention et la pensée, comme ami personnel des deux candidats et nullement comme électeur, de leur parler à tous deux et à leur entourage, et de leur expliquer l'origine de tout ce vacarme. Je n'ai pas besoin de vous rappeler ici comment je fus apostrophé par vous au moment où je mettais le pied sur la plate-forme. Suffit de dire que je n'eus pas la chance d'un seul mot de réponse à vous donner, d'un seul instant d'explication possible. Vous avez presque aussitôt appelé vos amis à vous suivre et vous êtes descendu du husting. Je me suis dit : évidemment il se méprend, nous verrons plus tard. Je dois vous déclarer ici : que je n'avais pas encore alors échangé un seul mot avec M. Dorion depuis sa rentrée au ministère; que lorsque votre parti eut quitté la place, ainsi que la plus grande partie de la foule, je rencontrai pour la première fois M. Dorion près de l'auberge de Rivière, à l'encoignure nord de la place, et que je lui demandai s'il avait une voiture à sa disposition pour se retirer. Il me répondit : oui. Et c'est la seule phrase que j'ai échangée avec lui depuis, directement ou indirectement.

Après cette franche explication de ma part, Monsieur, je n'hésite pas à attendre et à espérer de votre loyauté que vous me rendrez justice en publiant ma défense à la première occasion aussi publique que votre discours d'hier, et en engageant les deux journaux que j'ai cités plus haut à l'expliquer aussi dans leurs colonnes. Je tiens d'autant plus à revendiquer mon caractère de neutralité politique que pendant que tant d'employés publics ont si souvent exercé, *nolens, volens*, leur droit strictement légal d'électeurs, je suis un, du petit nombre, des officiers publics qui s'est invariablement, depuis près de vingt ans, abstenu de voter et que j'ai porté le scrupule consciencieux et honorable, ce me semble, au point d'éviter de jamais influencer, même de la manière la plus indirecte, le vote d'un seul de mes employés dans les greffes. Je puis en appeler

hardiment au témoignage de ces messieurs. L'accusation portée contre moi aujourd'hui m'est donc d'autant plus sensible qu'elle me paraît le moins méritée.

J'ai l'honneur de me souscrire, Monsieur, votre très obéissant serviteur.

L.J.A. Papineau

À Damase D. Bondy¹⁵⁹

avocat

Montréal

Montréal, 3 juin 1863

Mon cher Monsieur,

Vous étiez à côté de moi à la nomination de la division Est avant-hier. Auriez-vous la bonté de me certifier ma position sur la Place Papineau, et ma conduite pendant les discours, la nomination des candidats et la levée des mains et la division des partis; ainsi que pendant l'émeute qui survint à la suite. En ce faisant, vous m'obligerez, vu que l'on m'a accusé d'être sur la plate-forme du hustings, et d'avoir supporté la candidature de l'honorable M. Dorion.

J'ai l'honneur de me souscrire, cher Monsieur, votre très obéissant serviteur.

L.J.A. Papineau

L'hon. L.-J. Papineau

Montebello

De chez Dessaulles, mercredi p.m. 10 juin 1863

Cher papa,

Je veux vous donner des nouvelles certaines, à la source même. Je sais que le rapport des journaux de ce matin vous effrayera. Je trouve donc ce pauvre Dessaulles sévèrement battu, à coups de poings et de pieds, mais les blessures ne sont pas graves ni dangereuses. Quel attentat effronté, en pleine rue Notre-Dame, à 4 h p.m., en sortant de l'hôtel Donegana¹⁶⁰ où il était entré voir le consul français, baron Gaultrée-Boileau. Ils étaient une bande d'une dizaine dont deux l'attendaient à la grille, à sa sortie!

Je ne vous dirai rien des élections. Les gazettes vous donneront tous les détails. Les vainqueurs sont surpris d'un triomphe si écrasant; les vaincus le sont naturellement davantage!

Tous bien et tranquilles à Bellerive. Vous embrassant tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

À l'honorable George-Étienne Cartier
Montréal

Montréal, [après le 11] juin 1863

Mon cher Monsieur,

J'ai préféré rester pendant [] jours aux yeux du public sous le poids de fausses impressions à mon égard, plutôt que de faire aucune démarche qui pût avoir la moindre influence sur le résultat de votre élection; mais à présent que cette élection est finie¹⁶¹, je me sens forcé, en justice pour moi-même, de demander avec regret à l'opinion si, après une exposition entière, pleine, si franche et si candide que celle que je m'étais empressé de vous offrir de mes motifs et de ma conduite à l'occasion de votre nomination. Votre note du 3 juin courant et votre silence en public depuis sont les seules admission et réparation qu'un concitoyen et un gentleman, pour ne pas dire un ami, avait le droit d'attendre de vous.

Je le répète : je crois remplir un pénible devoir en étant obligé de demander moi-même aux journaux qui ont publié vos assertions sur mon compte, de donner aujourd'hui leur rectification, en publiant notre correspondance.

J'ai l'honneur de me soucrire, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 7 juillet 1863

Cher papa,

Je suis tout honteux que vous m'ayez devancé dans la bonne résolution que j'avais prise de vous écrire sans faute définitivement dimanche dernier; résolution qui m'avait coûté tant d'efforts. Mais je me dis : si je fonds sous la chaleur, que le thermomètre indique, depuis huit jours, de 80° à 90°, cher père a à lutter, lui, et contre la même chaleur et contre sa doublure, les maringouins! Fi de ma lâcheté! Je cherchais alors à m'excuser en me disant : mais il néglige sa vigne, moi je m'y morfonds. Puis il ne lit que *Le Courrier*, affaire d'un quart d'heure; moi le *Post*, affaire de deux heures. Mais la meilleure raison peut-être, c'est que je suis faible, que vous êtes fort; que je suis paresseux et que vous ne l'êtes pas.

J'ai été bien tracassé aussi tous les jours des affaires Émond qui s'embrouillent plutôt que de s'éclaircir. Les ouvriers ont traîné et languï. Une réparation en a entraîné d'autres. Ses 200 \$ de contribution, *per judicium*, sont depuis longtemps épuisés. Il a fallu continuer pourtant. 200 \$ autres sont peut-être engloutis. Puis, lorsque le jeu de quilles est tout redressé, étançonné, replâtré, recouvert à neuf et semble tout neuf, et que je veux le forcer de vider les 2 pieds d'ordures accumulées dans sa cave en lui disant : ouvrez le canal magnifique en brique que la Corporation nous a fait faire, il y a quinzaine d'années, pour égouts et latrines, il bouleverse tout le sol de la cour et ne trouve pas de canal! et, furieux, croit que je le joue. J'ai souvenir parfait que M. Louis Viger ou moi avons payé pour un tel canal à cette époque. Il est

impossible que latrines et égouts aient servi pendant 15 ans sans déborder de 10 pieds, au lieu de 2 seulement, s'il n'y a pas de canal. Enfin, je veux gronder à mon tour M. Laramée et tout le monde de n'avoir pas creusé assez avant. Faut-il recommencer ces fouilles? faut-il dépenser une centaine \$ pour vider tout cela à seaux et à main? Avez-vous un souvenir de ce canal? Que faire? Tout le monde, des ouvriers et aubergistes surtout, a tripoté dans les élections pendant un mois et cela a beaucoup retardé les travaux. Il fait trop chaud pour entrer en débats de comptes avec eux. Je remets la partie après la vacance.

Pauvre petite Marie-Louise maigrit toujours, ne mange ni ne dort; et, fatigué et faible moi-même et la mère, et la bonne, nous voulons tous nous sauver dès la fin de la semaine prochaine, et courir aux eaux chaudes de la mer du Connecticut pour chercher soulagement et santé. M. Westcott, certainement, M^{me} Wescott, j'espère, nous accompagneront.

Tous et chacun ont leurs épreuves. Pauvre Casimir vient d'échapper à un grand danger de perdre sa femme. M. Globensky père, que j'ai rencontré, me dit que la convalescence de M^{me} Garneau continue favorablement, mais sera probablement longue. J'ai couru (figurativement, therm. 91° chez Dorion, épiciers-libraires. M. Dorion m'a dit qu'il vous avait écrit samedi pour l'affaire Kiernan. McGibbon écrira demain à New York pour le rhum blanc, aussi rare à Montréal que le fameux merle blanc.

Demain, vous recevrez les livres des prix d'écoles, avec jambons et un claret supérieur. Le cidre ne vient pas de McG. C'était un présent d'un de vos locataires qui me payait bien, Christin dit Saint-Amour. J'en enverrai encore, que je lui payerai cette fois. Je vais aussi payer les autres comptes, ceux surtout que vous mentionnez.

Vous avez appris la mort de pauvre dame Delagrave, la mère, à Saint-Jean, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, à 78 ans.

Je ne vous parlerai pas des États-Unis et des nouvelles, puisque *Le Courrier des États-Unis* vous les donne quotidiennement. Je crois que les choses tirent à leur fin, à moins que Napoléon ne se hâte d'arriver à la course. Mais la Russie! la Pologne! Avec son opposition parlementaire, il lui siéra mieux se tourner contre le czar que contre la République! Va-t-il égaler son oncle après tout, ce « Napoléon-le-Petit »? Et le singera-t-il si bien qu'il succombera à peu près dans la même phase que son modèle? Tout marche vers de grands dénouements. Et la génération présente qui enviait les précédentes d'avoir vu les grandes révolutions du XVIII^e siècle, en voit aujourd'hui de plus grandes sans s'émouvoir; parce qu'elle ne les comprend pas bien encore?

Mon raisin est gros comme de gros pois, je le crois donc sauvé, puisque l'*oïdium*¹⁶² l'avait saisi l'an dernier pendant sa floraison. J'ai coupé et jeté bien loin trois ou quatre belles grandes grappes de l'alexandrin qui témoignait du *fungus*. J'y ai déjà saupoudré 15 lb de soufre, et je continuerai de 15 en 15 jours, tout l'été, car je crains surtout que les germes n'y soient déposés depuis l'an dernier. Et j'arrose moins, et j'ouvre davantage. L'apparence jusqu'à présent est très belle. Les poiriers nains, le vignoble, les cerisiers et tous les menus fruits abondent de promesses. La sécheresse brûlait le gazon avant les orages à torrents de cette dernière semaine.

Vous ne m'avez pas envoyé la quittance de Jodoin pour les avocats Lafrenaie et Armstrong. Que chère Ézilda ne mange pas une bouchée de mauvais pain, qu'elle y substitue du biscuit plutôt, de la bouillie même. Rien de pire pour un estomac faible. Je l'ai éprouvé à plusieurs reprises.

J'espère que vous êtes tous forts et bien portants. M. et M^{me} Bourassa, père et fils, et les enfants, et vous-même, cher papa, soyez tous prudents, ne vous exposant pas à cette température tropicale, pas trop d'efforts. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Un vrai général américain, cousin de M^{me} Papineau, est venu nous faire visite cette semaine, nous étions malheureusement sortis.

Je crois, chère Ézilda, que tu peux cette fois arborer le drapeau étoilé et le jeter fièrement au vent du ciel.



L'honorable L.-J. Papineau
Montebello

Saratoga Springs, 17 juillet 1863

Cher papa,

Nous voilà tous rendus sains et saufs dans ce charmant endroit; avons eu un temps parfaitement beau pour le voyage. Ciel à demi couvert, mais serein et laissant voir le paysage. La pluie abondante des jours précédents avait abattu toute poussière, ce qui rendait les trajets des chars tolérables. Les vapeurs du lac Champlain ne voyagent plus le jour qu'entre Burlington et Whitehall, et il fallut venir en char de Rouses Point à Burlington par conséquent. Je ne le regrette pourtant pas, car les chars sont confortables, les lisses unies, la course rapide et les collines et vallons charmants, avec de magnifiques vistas du lac et de ses îles de temps à autre.

Puis nous pûmes traverser Alburgh, Swanton, St. Albans surtout, que j'avais vus de si petits villages il y a 25 ans, et qui sont aujourd'hui de gros bourgs manufacturiers. Le fort Montgomery à Rouses Point est presque achevé et peut monter 40 à 50 canons. À toutes les stations, nous apercevions quelques soldats en congé ou des recrues partant pour la guerre, quelquefois un officier dans les chars ou sur le vapeur. Le drapeau national déployé sur les hôtels, stations, fabriques, etc. Au milieu d'une si grande révolution et au moment où tant de victoires éclatantes arrivent coup sur coup, Gettysburg, Vicksburg, Port Hudson, Chattanooga, Charleston, que plus de 80 000 prisonniers, un immense matériel de guerre tombent au pouvoir de la nation, je pensais voir quelques démonstrations de joie ou au moins d'excitation, de rassemblements, de conversations animées. Non, partout le flegme imperturbable et le silence si caractéristique de ce peuple réfléchi. Je crus même voir plus de réserve et de réticence que de coutume dans les conversations, mais au fond cherchez la pensée secrète et vous trouvez partout et chez tous la résolution et la conviction inébranlable qui se résume dans l'axiome : *The Union must and shall be preserved.*

Ce peuple est capable de passion ou d'enthousiasme, mais il a cette foi et cette ténacité de résolution qu'il hérite de sa race anglo-saxonne. Ce n'est pas beau et pittoresque et théâtral, comme à Paris ou à Milan, mais c'est inexorable comme le Destin, comme la force créatrice. Ça ne passe pas en fumée pyrotechnique, comme une démocratie parisienne, mais ça rassure

sur le sort inévitable de la démocratie et de l'Unité continentale. Vous en avez l'expression entière et absolue dans l'ordre du provost maréchal général Fry : *The conscription is to be enforced*, malgré tous les émeutiers de New York et du monde, et dans la proclamation du président Grant, le 6 août, jour d'Action de grâces, mais surtout jour de prières. Il n'y est point question de feux d'artifices, de fleurs, d'ovations, de bâtons de maréchaux, d'autographes royales de condoléances, de centaines de coups de canons aux Invalides. Plus il y a d'échecs, plus l'on s'obstine; et pas à pas, sans fanfares, sans bulletins à la Grande Armée, l'on avance, l'on marche, l'on conquiert une ville, une frontière, un État, la moitié même des « États confédérés », puis l'on marche encore, l'on marche toujours jusqu'à ce qu'il ne reste pas un pouce de terrain rebelle à conquérir.

Les enfants sont enchantés. Je m'ennuie déjà. J'ai hâte d'aller à la mer, d'y pêcher et manger la marée. Saratoga est charmant, mais on y a tout vu dans une heure. Marie-Louise n'est guère mieux encore. J'espère que les bains de mer et l'air salé lui feront du bien. Espérons nous y rendre dès lundi prochain.

Dimanche 20 juillet. Papineau et moi sortons de la messe. Y avons eu un excellent sermon par un prêtre de Providence, de la musique vocale et instrumentale délicieuse et un ordre péremptoire du curé à la fin : « John, lock those doors, and do not let one person out until after the collection. » La bourse ou la vie! Une philippique contre tous ces étrangers (il y avait une cinquantaine d'Espagnols et Espagnoles, Cubains plutôt – ils ne veulent pas s'appeler Espagnols) qui viennent demander des sièges le dimanche, attirés par la belle musique qu'on leur prodigue, et qui ne contribuent que 50 s le dimanche précédent, pour l'entretien de ce temple magnifique et des Sœurs de Charité que le curé vient de fonder. Dimanche prochain, il y aura bedeau à la porte pour faire payer d'avance, et en entrant, ceux qui demanderont des places! Je n'en serai, pour le sûr, pas! Ça va sans dire que M. le curé est de pur sang celte, une perruque à l'O'Connell ou à la McGee fortement frisée.

M^{me} Cushing nous a fait faire une promenade délicieuse en voiture hier soir, à Marie et moi, après avoir eu les enfants à dîner chez elle, au lac et ses environs. Il y a un petit vapeur qui fait le trajet sur le lac plusieurs fois par jour. Il y avait une trentaine d'équipages privés avec livrées. C'est la promenade *fashionable* du soir, après le dîner de 3 h. D'année en année, le nombre de Cubains qui viennent passer l'été à Saratoga augmente. Il y en a plus d'une centaine en ce moment. Il y a plusieurs officiers malades ou invalides, les uns marchant avec des béquilles, d'autres se roulant dans des fauteuils mécaniques. Que de victimes cette guerre va léguer!

La timidité de M. Westcott nous fait remettre le départ pour New Haven jusqu'à mercredi, voire même qu'il préférerait que nous évitions la voie de New York où, dit-on, l'émeute peut éclater de nouveau à tout moment. Je n'en crois rien. La garnison y est aujourd'hui assez nombreuse pour étouffer toute velléité de désordre.

M^{lle} Anna Wayland, qui est menacée de perdre la vue, très affaiblie, est arrivée hier soir de New York avec la petite Winnie North. M. North dont le bureau (secrétariat du chemin de fer de l'Hudson) fut menacé, est gardé par les troupes, y est resté à faire la patrouille civique.

Je vais écrire à Leman d'ici; j'aurais aimé à l'aller voir et à visiter avec lui le champ de bataille de Gettysburg! Si j'avais plus de monnaie! Écrivez-nous, cher père et chères sœurs.

Adressez-nous ici. Si nous sommes à la mer, vos lettres nous seront transmises. Tous vous embrassent de tout cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

On dévore pourtant les journaux et les télégrammes.



À son père

Saratoga Springs, 8 août 1863¹⁶³

Cher papa,

Nous voilà de retour à Saratoga après une quinzaine passée au bord de la mer où les bains d'eau salée nous ont donné, je crois, et plaisir et santé. Nous ne sommes pas aussi bien que nous espérons; mais ma dyspepsie est soulagée. Marie-Louise, avec peu d'appétit encore, a gagné le sommeil pourtant, ce qui la fortifie; elle se réveille très peu la nuit depuis une dizaine de jours, et nous nous flattons que l'appétit viendra à la suite. Chère Marie, Ella, Papineau ont tous joui beaucoup de la promenade, des bains, des courses en bateau, des repas de poissons.



Après avoir été tâtonnant comme des aveugles, nous trouvâmes à 9 milles à l'est de New Haven, à Branford Point, sur la partie la plus large du Sound d'où nous apercevions à peine à l'horizon une ligne étroite qui indiquait la côte nord du Long Island, un site charmant, un hôtel qui peut loger une centaine au plus, à la tête d'une petite baie d'environ un demi-mille de diamètre, ouvrant en fer à cheval sur le Sound, avec un charmant bocage de grands pins, chênes, érables, noyers sassafras, et foule d'arbustes et fleurs, et rochers et vignes sauvages, immédiatement à côté de la maison, avec de longs et larges *vérandahs* couverts et, à cent pas de nos chambres à coucher, des grèves variées de sable ou de rochers plats, où deux fois par jour les pensionnaires se plongeaient dans une eau limpide et un peu plus froide que l'atmosphère, qui variait de 65° à 75°, avec une brise continuelle venant de l'océan. Bonne table. Les seuls désagréments : manque suffisant de serviteurs et les maringoins, aussi nombreux qu'à Montebello, mais d'une espèce moins active et moins venimeuse. La pension n'y est en temps de paix que de 7 \$ par semaine; dans ces malheureux temps de guerre, l'on nous chargea 10 \$ par adulte, enfants moitié prix. Si notre pauvre compatriote et ami, Couillard, était venu là, au lieu de s'aller plonger dans les flots glacés de Cacouna, nous n'aurions peut-être pas à déplorer sa mort aujourd'hui.

Nous n'avons été qu'une journée à New York, une journée à New Haven, passant à la course avec tant d'enfants et tant de bagage et de dépenses, qui retombent toutes sur la générosité de l'excellent M. Westcott. Nous avons pourtant pu voir le Central Park et ses embellissements doublés depuis deux ans et qui emploie encore 1000 des 3000 ouvriers et architectes décorateurs qui y travaillaient avant la guerre. Toute l'ambition des enfants à New York se concentrait sur le musée Barnum où, malheureusement, la fleur ou la crème manquait : les fameux nains Tom Pouce et sa nouvelle épouse.

Ils eurent un instant de délice à Branford Point en y voyant arriver une grande grosse femme, sœur de Tom Thump, qui venait, dit-on, y annoncer l'arrivée pour le lendemain de son frère et de sa belle-sœur. Mais ces derniers qui y passèrent une partie de l'été dernier n'y vinrent pas durant notre visite.

Je vis de la famille Porter, M^{me} Beach seule, qui est restée courageuse et tremblante tout à la fois, gardienne du logis pendant toutes les émeutes terribles, et qui y reste anticipant de nouveaux troubles. M^{me} Porter, M^{me} Allen et sa petite sont à Skaneateles, chez leur frère James. Ce dernier a rendu à notre cousin Casimir Thompson l'insigne service de lui procurer la place de premier teneur de livres chez son ami, un M. Davis, grand importateur de fleurs françaises, au n° 404 Broadway, au premier. Thompson est très reconnaissant à cette famille qui ne cesse ainsi de nous combler de bons offices. J'ai pressé M^{me} Beach de venir tous nous faire une longue visite à Montebello et à Bellerive. Elle dit que c'est impossible pour cette année, mais elle la promet bien pour l'année prochaine. Elle regrette que papa ne lui écrive pas aussi souvent que jadis. Elle se flatte toujours de publier son poème espagnol; et de recouvrer des dommages de la compagnie de vapeurs qui fit périr son mari. Je la crois à la charge de sa mère et de ses frères qui n'ont peut-être que peu eux-mêmes. Je ne pus rencontrer son frère William, qui est commis dans un bureau du Revenu fédéral, cherchant toujours à améliorer sa position et espérant devenir, en ce moment premier maître d'armée.

Armées, j'en ai vu de pénibles échantillons à New York, un régiment d'artillerie campé sur la Batterie; un régiment d'infanterie du New Hampshire arrivant de Gettysburg et montant Broadway. Ce dernier régiment ne comptait plus que 2 ou 300 hommes en route pour leurs Montagnes de granite, sans même tambours ni trompettes; que des officiers à pieds; noirs, basanés, sales, débraillés, affaîssés et courbés sous le poids de leurs armes et d'énormes paquets mal fermés, mal attachés sur leurs épaules, que l'on pourrait appeler à la rigueur des havresacs, mais qui ressemblaient plutôt aux lourds paquets de nos voyageurs en portages. Quel triste contraste avec les régiments nouveaux qui partent pour la guerre et la gloire! qui portent des habits neufs, pas légers, drapeaux déployés, musique bruyante à leur tête! Les couleurs sombres et sales de l'uniforme américain, laides dès le principe et toutes neuves, deviennent horribles après six mois de poussière, de boue, de pluie, de sang. La discipline n'a pas su vaincre l'indépendance individuelle pour faire tondre la chevelure et la barbe du soldat, qui tombent longues, sales et négligées à un degré barbaresque. Les rebelles, s'ils n'étaient pas eux-mêmes encore plus sales et plus échevelés, pourraient bien croire que ce sont, en effet, comme le disent leurs chefs, des Huns, des Goths et des Vandales modernes, sauvages du Nord qui envahissent leur sol sacré et leurs savanes embaumées. Je vis de très belles choses et de très riches, en bronzes et marbres et bijouteries, dans les boutiques de Broadway, les perles, les diamants, les coraux, plus de richesses dans une seule de ces boutiques probablement que dans toutes celles réunies des Canadas, la belle dotation d'un citoyen, le Cooper Institute, son cabinet de lecture, sa bibliothèque, ses salles de cours et d'enseignement, sa galerie de peinture et sculpture, le tout gratis au public toute l'année, des copies colorées des fresques du Vatican, don de l'archevêque Hughes; parmi les peintures, presque toutes dépouilles des églises européennes, de vieux et curieux échantillons de l'École byzantine et de l'École flamande. De cette magnifique dotation Cooper, je voulus avec Thompson aller voir la bibliothèque Astor : elle était malheureusement

fermée pour quelques jours pour réparations. À l'Exposition annuelle des peintres américains, je vis un immense et magnifique tableau de Lamartine à l'Hôtel de Ville, monté sur un fauteuil sur le perron de l'Hôtel, entouré du gouvernement provisoire, d'une multitude de soldats, d'ouvriers, d'étudiants, de femmes, de gamins défendant le drapeau tricolore contre une amazone à cheval, coiffée du bonnet rouge et qui agite le drapeau rouge d'une main, un glaive de l'autre, et que les sans-culottes socialistes entourent et applaudissent. C'est une superbe composition. Vis-à-vis les quatre tableaux de la Vie humaine par Cole, décédé à la fleur de l'âge et du génie, plusieurs scènes historiques de la vie de Washington et de la trahison d'Arnold, par Rossiter. Un seul tableau de la guerre actuelle! La prise de l'isle et des forts de Roanoke, embrassant à vol d'oiseau beaucoup trop de terrain et de personnages diminutifs pour faire un bon effet. Le temps n'est pas encore d'écrire ou de peindre cette terrible épopée et dont je me sens heureux d'avoir aperçu quelques traits! Oh! comme j'aurais voulu pouvoir pousser jusqu'à Washington et au champ de Gettysburg et jusqu'au camp de Meade et pouvoir dire plus tard que je suis témoin oculaire de cette terrible révolution.

La conscription est commencée d'hier dans ce district congressionnel dont Schenectady est le chef-lieu. Les émeutes à New York ont démontré la futilité d'une opposition illégale à ce triage, et presque partout le sort va recruter sans incidents. Partout où il y a danger de résistances, les troupes du gouvernement se portent en force et les récalcitrants sont intimidés. Des 300 000 demandes, 200 000 seront enrôlés et marcheront. Si la rébellion ne succombe pas cet automne après la prise prochaine de Charleston et de Mobile, une nouvelle conscription sera décrétée pour l'hiver. Il n'y a plus autant d'enthousiasme et de démonstrations qu'il y a deux ans, mais il y a plus de détermination et de résignation que jamais. Que la guerre doit durer jusqu'à l'absolue conquête et dispersion des rebelles! En attendant, ces derniers meurent dans leurs lits au lieu d'attendre que la potence ou l'exil les atteignent. Davis¹⁶⁴ est toujours malade. Yancey¹⁶⁵ (le plus éloquent de leurs orateurs) vient de mourir. Floyd¹⁶⁶, le grand voleur d'arsenaux, est mourant chez sa mère.

À New Haven, je vis enfin les vénérables bâtisses vastes et vermoulues, au milieu d'un parc vaste et magnifique ombragé des ormes séculaires de l'Elm City de l'Université de Yale. Ici encore, les vacances commencées de quelques jours, je trouvai les portes de bibliothèque fermées.

Cher papa, je me sépare à regret de ma famille pour plusieurs semaines : mais je cours vous embrasser et, dans le recueillement et la solitude de Montebello, je vais joindre mes larmes et mes prières aux vôtres et à celles de mes chères sœurs sur la tombe de la meilleure et de la plus chérie des bonnes mères.

Je serai avec vous tous très peu de jours. Je n'arrêterai à Montréal que pour voir que Bellerive est debout, et je passerai de suite. Tous ici vous embrassent. Votre fils affectionné

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 30 août 1863

Cher papa,

J'ai été si occupé depuis mon retour au logis, tant au greffe qu'au jardin, vignerie, vignoble, que je n'ai pas encore eu le temps de vous écrire. Mais j'ai rempli plusieurs des commissions. Je regrette que McGibbon n'ait pas envoyé le fromage de gruyère après m'avoir promis d'en chercher par toute la ville. Il devrait pourtant s'en trouver. J'espère vous envoyer ces jours-ci des pêches (elles ont été petites et très chères et en petite quantité), mais elles vont commencer. Des poires, il n'y a pas! Pommes en abondance, mais vous les aimez peu, si je me rappelle. Je ferai pourtant un panier demain ou après-demain.

Ce n'est qu'hier matin, aux funérailles de cette pauvre D^{lle} Charlotte Lennox que j'ai appris, par M. Sénecal, que M. Cherrier était chez vous depuis huit jours. Je n'ai vu que peu de monde. J'ai appris dans la rue par M^{me} Globensky que son mari avait été malade pendant plusieurs jours d'une sorte de choléra.

M. Laramée a non seulement fait avec empressement et plaisir les réparations, mais d'autres encore de son propre mouvement. Il attend M. et M^{me} Bourassa avec hâte et se flatte qu'ils seront contents de leur logement. Je lui ai payé le loyer et 200 \$ pour la maison Bonsecours. J'ai payé une dizaine £ un Séminaire, qui tourmentait pour intérêts sur la commutation de la rue Saint-Denis. Vous voyez combien est précaire la tenure de Rouges au ministère! Pourront-ils se maintenir? Ce me semble bien incertain. J'attends encore un peu avant de presser mes justes réclamations.

Je reçois une lettre hebdomadaire de chère Marie à qui je réponds aussitôt. Ils continuent tous à jouir beaucoup de Saratoga et de ses dissipations. Et surtout, la chère petite Marie-Louise continue à acquérir appétit et sommeil, et semble même engraisser. On la soigne un peu homéopathiquement. C'est la médecine de plus en plus à la mode. Cette demoiselle s'y prête tout naturellement.

J'ai trouvé deux lettres sur mon bureau à l'adresse de Monsieur le Président de l'Union catholique. Je ne sais si elles demandent l'urgence d'être mises à la poste. Que Bourassa décide et me le dise.

J'inclus une note de Saratoga pour Ann. Le frère de notre Mary-Ann a passé par trois grosses batailles et des escarmouches, et la prise de Port Hudson sans une égratignure. Son compagnon tomba à ses pieds, la tête percée d'une balle. Il est maintenant de retour à la Nouvelle-Orléans et semble ignorer encore s'il est engagé pour 9 mois ou pour 3 ans! Il envoie 20 \$ de sa paie à sa sœur.

Mon raisin colore rapidement dans la vignerie et figurera peut-être à la grande Exposition de la mi-septembre, à côté de mes poires.

M. Coffin est revenu cette semaine de son séjour d'un mois à Portland. Il se trouve mieux. Ayant perdu sa route en chemin et couru sur une ligne latérale pendant un bon nombre de milles, il revient indigné ou dégoûté de ces infâmes Yankees qui enlèvent ainsi les voyageurs sur leurs lignes de chemin de fer, à toute vapeur, pour les flouer et escamoter la paie de deux trajets au lieu d'un seul! Je disais à un autre brave Canadien qu'il y avait 12 à 15 000 désœuvrés

qui s’amusaient à Saratoga.

– Quoi! au milieu de cette horrible guerre! Mais il y a très peu d’hommes, n’est-ce pas? Ce sont surtout des dames, des enfants?

J’eus peine à le convaincre qu’il restât encore des hommes en dehors des camps et des casernes! Après cela, pourquoi Darcy McGee et le leader n’effrayeraient-ils pas toutes nos perruques avec des contes et le fantôme de l’invasion des Yankees? Nous allons jouer à la comédie plus que jamais, d’ici à quelques années, et, comme dit la *Tribune* de New York : «The poor innocent Canadians are mighty frightened at being turned *volens, nolens* into démocraties», se croyant peut-être ingénument de la pâte à monarchisme et noblesse.

En attendant l’avenir, messieurs les artilleurs royaux me font faire le saut à 6 h tous les matins, lézardant mes murs, et vont briser mes vitres, avec d’horribles détonations de grosses pièces de siège braquées sur leur île Sainte-Hélène, et semblent prendre plaisir à effrayer nos bateliers canadiens qui remontent le fleuve, en lançant leurs gros boulets au milieu de leurs petites flottilles de barges à bois.

Adieu, cher papa, et invoquons la Providence du Bon Dieu qui sait régler toutes choses selon le bien et le droit. Je vous embrasse tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 9 septembre 1863

Cher père,

Nos lettres se croisaient : la vôtre m’arrivait par Bourassa, la mienne vous parvenait par la poste. Nous nous anticipions et répondions simultanément à plusieurs questions. Croiriez-vous que depuis le lendemain de leur arrivée je dînai avec eux chez M^{me} Laframboise, je ne les ai pas revus! L’enquête m’a tenu en Cour tous les jours et, les courts intervalles, il m’a fallu donner aux ouvriers à qui je fais radoub et renhausser mon vieux quai, pour que la glace ne l’emporte pas tout à fait. Je n’y fais rien de neuf, dans l’espoir que les commissaires du havre y bâtiront un quai l’an prochain, ou que j’aurai enfin obtenu avec justice du gouvernement les moyens d’y dépenser un peu plus. Je crois en être quitte cet automne pour quelques dollars seulement.

Je vais aujourd’hui (congé) aller dîner chez Bourassa. Demain, la grosse besogne du mois, la Cour de circuit, jusqu’au 15. Je crois le ministère raffermi par la retraite de Sicotte, l’élection certaine à sa place de Kierzkowski ou d’Auguste. Je vous prie donc d’écrire de suite une lettre pressante à M. Dorion pour qu’il me rende justice de suite et fasse cesser l’anomalie et l’injustice des douze dernières années qui m’ont donné 450 £ pendant que les quatre autres protonotaires de Québec et de Montréal, avec ni plus ni moins des mêmes devoirs, responsabilités, rang et nécessités de la vie dans ces deux villes coûteuses, ont reçu chacun 750 £. La mauvaise raison, et la seule donnée dans le temps par La Fontaine : qu’il fallait donner plus aux anciens (parce qu’ils avaient reçu pendant 20 à 25 ans 1500 £ chacun par année!) est démentie par ce même

salaire de 750 £ donné l'an dernier à deux jeunes et nouveaux protonotaires à Québec, les deux Burroughs et Fiset fils, nommés 20 ans après moi et plus jeunes que moi. La besogne et les recettes à Québec sont de plus d'un tiers moins qu'au greffe de Montréal.

Recettes et dépenses de mai à septembre :

Devoir

2 mai	
Cash de vous-même	37,10,0
8 mai	
de Joseph Sipling	
un Q. (d'avance) des lots Saint-Denis	1,17,6
16 mai	
du protonotaire	
dépôt par Jean-Bte Emond	
pendant procès	73,10,0
3 juillet	
des Commissaires seigneuriaux	
semestre des lods et ventes	146,9,4
6 juillet	
par 2 coupons du havre	
échus ce jour	38,2,6
	297,9,4
Ajoutez pour coupons	
du C.R.R.N.Y. laissés	
ès mains de M. Westcott	30,0,0

Crédit

1 ^{er} Mai	
cash à vous-même 50 £	
valise 12/6	
graines 5/	
papier ½/6	
Mann et son tailleur 7 £	
poste /9	58,17,9
12 mai	
Dauphin 7/6	
Bourassa, le 26, 25 £	
juin 1, Bourassa pour	

vous-même 12,10
pour Jodoin 14,5 £
poste 1/3

39,13,9

6 juillet
Constitut LeCavelier 30 £
Hagar 26,15,5
Atwater 9,5,7
cartage 3/9
vin de Californie 2,2,6 £
Dorion 7,8,2

75,13,5

19 juillet
Assurances maison Bonsecours 10,18,7 £
intérêts des É.-U. sur coupons 1,16 £
Laramée pour loyer de Bourassa...

12,4,9

... août, 17,10 £
Laramée et Pepin
a/c réparations maison Bonsecours 50 £
photogr. 2/6
Séminaire, intérêts sur commutation 9,13,9 £

77,6,3

Vous demandez le prix du fer-blanc employé sur le jeu de quilles. Il n'y a pas de fer-blanc du tout. C'est tout en gravois sur cette allonge, comme sur la maison. Malheureusement, la résine est à tels prix pendant cette rébellion des esclavagistes qu'il n'y a pas à songer à réparer les couvertures du manoir. Je vous en prie, cher père, faites le moins de dépenses possibles sur un établissement qui a déjà tant englouti de capital qu'il ne peut que rester improductif, et qui a tant fait de peine à mes chères sœurs.



Pour la couverture de votre tour, il faut la garantir contre tout danger d'humidité, surtout si vous songez à y laisser vos livres pendant l'hiver. Je vous conseillerais de faire poser une simple charpente sur la toiture actuelle, à pente aiguë, et de la faire recouvrir simplement en planches brutes, posées de haut en bas, avec tringles larges (ou planches mêmes) sur les joints.

Ainsi, en croupe sur les quatre faces. Cela ne peut coûter que très peu et sera aussi effectif que quoi que ce soit.

Je vais tâcher de vous envoyer un panier de fruits aujourd'hui ou demain. J'espère que vous ne vous ennuyez pas trop après le départ de toute votre compagnie; mais que chère Ézilda vous persuadera, cher père, de descendre de bonne heure et très peu de temps après elle, sinon en même temps qu'elle. Nous vous attendrons avec impatience à Bellerive où j'espère que nous pourrons vous rendre l'hiver tolérable. Nous y mettrons dans tous les cas notre meilleure volonté. Chère Marie et les chers enfants dont je m'ennuie beaucoup, m'écrivent très régulièrement, mais ne semblent pas pressés de quitter Saratoga, tant qu'ils s'y amusent si

bien et que leur santé, surtout, s'y améliore beaucoup. Ces considérations me font porter ma solitude en patience.

Adieu, cher père et chère sœur. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Décrivez-moi la statuette qui manque à la chapelle. Est-ce l'ange de l'adoration avec encensoir? ou l'ange de la pureté avec une branche de lys? J'avais par mégarde commandé un Saint-Michel avec longue épée, mais j'ai vu, à mon voyage, que ces quatre anges gardiens des tombeaux sont au complet.

Le maçon a-t-il tiré les joints autour des châssis du cottage?



To his Excellency
The Right Honorable the Viscount Monck
Governor General of British North America
(sous enveloppe à) l'honorable A.J. Ferguson Blair
Provincial Secretary

Montreal, Sept. 22nd 1863¹⁶⁷

The Petition of Louis Joseph Amédée Papineau, Esquire, Joint-Prothonotary of the Superior Court for Lower and joint-clerk of the Circuit Court at Montreal, respectfully sheweth :

That your Petitioner was appointed a Prothonotary of the Superior Court as far back as 1844, and has held that office and performed its duties ever since.

That he entered it under the old system of Fees, when the remuneration was surely higher and increasing yearly with the increase of business in the Courts.

That it was in 1850, their Fees were taken away from the Judiciary officers and annual salaries substituted thereto : which greatly reduced the income of such officers.

That the last appointment of those salaries, with regard to your petitioner, took place in the year 1855.

That altho the official rank and commission, the social station, the duties, as well as the steadily increasing cost of living in the cities of Quebec and Montreal where the law requires them to reside were the same for the five Prothonotaries of the first class, in those two cities, the salary of your Petitioner was nevertheless limited to four hundred and fifty pounds, while seven hundred and fifty pounds were allowed to each of the four others. This distinction, without a precedent, might have been justified perhaps retroactive by a clause in the Act funding the Fees, on the plea of the appointment to office of your Petitioner long subsequently to his colleagues, Mssrs Monk and Coffin, altho commissioned three years after your Petitioner, received at once the same salary as his colleague, Mr. Burroughs senior, who was appointed as long ago as either Mr. Monk or Mr. Coffin.

A still more recent instance of this rule having been applied only as against your Petitioner, is shown in the nomination about a year ago of two new Prothonotaries in Quebec, in the

place of Messrs Burroughs and Fiset seniors; their sons and successors, juniors in office to your Petitioner by nineteen years old, receiving at once the same salary of seven hundred and fifty pounds as his colleagues Messrs Monk and Coffin.

Your Petitioner therefore, as fully confident in the justice of Your Excellency's Government as he is conscious that the equality of rank, duty, responsibility and services, should entitle him to an equality of salary and compensation; and considering the now lengthy period of his services under that inferior and inadequate compensation, most respectfully solicits from Your Excellency's Government that his salary as Prothonotary be raised to the sum of Seven Hundred and fifty pounds *per annum*.

And your Petitioner, in duty bound, will ever pray.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 25 septembre 1863

Cher père,

Je ne vous ai pas écrit, parce que j'avais chargé Ézilda de toutes les réponses essentielles et parce que les Cours et la correspondance avec Saratoga et Québec ont absorbé tous mes instants.

Le fer-blanc et clous ont dû partir, il y a huit jours, de chez Hogar. J'ai vu M. Dorion deux fois pour l'affaire Kiernan. Mais comme ordre de Cour a dû être signifié à Kiernan père d'être ici présent en personne demain le 26 (la cause était inscrite pour aujourd'hui même), ma lettre était de surrogation quant à cette affaire.

Mes collègues viennent de montrer le même égoïsme et la même mauvaise volonté de m'obliger, qu'ils ont toujours fait depuis le commencement. J'ai moins d'égards à avoir envers eux. J'ai donc, sur avis de Québec, dressé et adressé nouvelle requête au gouverneur en Conseil qui s'y présentera en même temps que la demande d'un an de congé de la part de M. Coffin. Je n'ai pas découvert le secret si M. Monk appuyait la demande de M. Coffin, mais après s'être entendus pour me demander de faire la besogne sans l'offre de la moindre compensation; et avoir fait semblant, M. Monk, d'acquiescer, M. Coffin, de réfléchir à mon offre d'entreprendre la part de M. Coffin, si tous deux voulaient écrire au gouvernement pour recommander que mon salaire fût élevé à l'égal de celui des quatre autres protonotaires; et m'avoir laissé pendant deux jours dans l'incertitude et sans réponse, ils me déclarèrent bien froidement (alors seulement qu'il me fallut aller leur demander réponse à ma proposition) : oh! que M. Coffin avait envoyé aujourd'hui demande de congé pour un an, appuyé de plusieurs certificats de médecins, et que M. Monk siégeait à la place de M. Coffin!

Je crois que le gouvernement va enfin me rendre justice. Si c'était un peu aux dépens de mes collègues, ils l'auraient bien gagné.

L'élection d'Auguste va être très chaudement contestée de part et d'autre : elle est si importante pour la balance du pouvoir entre les deux partis. Tous deux se flattent de la victoire.

J'ai mes craintes. Le Grand Tronc n'y épargnera pas ses écus ou ceux de la province *in futuro*.

Marie et les enfants (je jouis sous mes yeux de leurs *photographs* parfaits reçus cette semaine) seront ici mercredi. J'irai les rencontrer à Rouses Point. M. et M^{me} Wescott nous donnaient un instant l'espoir de les voir à la fin d'octobre. Ils y renoncent pour jusqu'à Noël.

Il y a eu une gelée blanche sur mon trottoir de la rue Sainte-Marie. Elle n'a pas franchi ma haute clôture et mes haies de sapins. Mon jardin n'a pas souffert du tout! J'en suis si content pour Marie qui va le trouver tout tapissé de fleurs.

Vous ne m'avez pas dit quelle statuette a été brisée dans la chapelle? Ange à encensoir? ou à branche de lys? Mon M. Catelli attend votre réponse pour m'en façonner un remplaçant¹⁶⁸.

Je voulais écrire à Leduc, savoir l'action de sa municipalité en réponse à ma réclamation. J'attends encore un peu à le faire.

N'ai pu trouver la *Vie de Victor Hugo* pour envoyer par Ézilda. Il n'y a encore qu'un 1^{er} vol. de sorti¹⁶⁹.

Je n'ai pu voir la pauvre Ézilda qu'un instant. Elle n'a pu me venir voir, ni mon jardin, ni ma vignerie. Je le regrette. Hâtez-vous tous deux de nous revenir. Cette tempête équinoxiale, qui me glace, doit vous avertir que l'hiver approche, de fuir la campagne pour le foyer plus chaud de la capitale (eh! non! de la métropole.) Je ne veux pas ravir son titre à votre Ottawa! Adieu, cher père, chère sœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Caprice de femme (de la mienne) d'avoir demandé un *photograph* aussi rébarbatif et bourru que celui que j'inclus.



À son père

Montréal, lundi p.m. 28 septembre 1863

Mon cher papa,

Je suis au milieu d'une crise quasi-ministérielle, c'est-à-dire dans notre petit ministère du greffe! Et la position est délicate. Je voudrais bien que vous fussiez ici pour m'aviser. Laframboise est à l'élection d'Auguste et je ne puis correspondre avec lui, ni Dessaulles et autres, comme je le voudrais pendant ces deux ou trois jours. Dans l'intervalle, M. Coffin reçoit une lettre de Québec dont je vous envoie copie. Je suis dans le doute de savoir à quel point de ma correspondance, cette lettre est émanée : *inde* tout mon embarras pour former ma décision, et même pour apprécier pleinement le penchant et la direction de cette lettre officielle. En même temps, l'on semble au greffe désirer ma réponse un peu vite. Je ne vous écris donc ce soir que pour vous prévenir que vous pourriez bien recevoir une lettre de M. Coffin (ou de son ami M. Côme Cherrier) aussi promptement que vous recevrez la mienne; et vous avertir de n'y pas répondre sans avis ultérieur de ma part. Nos réponses devront s'accorder; et ne le peuvent jusqu'à nouvel avis de Québec. Je vous écrirai encore demain. Répondez-moi de malle en malle exactement : ce va nécessiter une double et triple correspondance difficile à coordonner et à mener tout de front.

J'ai dit à M. Coffin et à M. Cherrier que je demandais quelques jours avant de leur donner réponse. J'attends chère Marie et les enfants demain. Adieu, cher père. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Au Palais, mardi matin 29 septembre 1863

Cher papa,

J'ai reçu une lettre de Québec, ce matin, qui m'a rassuré. Ma requête n'aurait pas été présentée au gouverneur en Conseil (comme elle l'a été), si elle n'avait pas eu l'approbation de mes amis dans le ministère (M. Dorion inclus). Je suis porté, en conséquence, à croire que la réponse à M. Coffin a été expédiée avant que toutes mes lettres fussent parvenues à Québec. M. Cherrier qui, cette année, comme l'an dernier, lorsqu'il s'agit de faire entrer M. Coffin fils au greffe à 100 £, à l'instant où l'on apprend que je demandais une augmentation pour moi-même, me vient encore deux fois dans la journée d'hier solliciter en faveur de son ami M. Coffin et semble croire absurde que je puisse jamais prétendre détourner un sou du salaire de M. Coffin pendant son congé d'un an (!). Il lui reste à persuader à son ami M. Coffin d'écrire au gouverneur, recommandant que mon salaire soit augmenté, ajoutant (s'il le veut ou l'ose) « sans toucher au sien ». Je demandais à M. Coffin : mais quelle objection pouvez-vous, et M. Monk, avoir à écrire une telle lettre au gouverneur?

– Oh! mon cher petit Monsieur, comment pourrais-je m'immiscer dans une affaire qui ne me regarde pas? (*sic*, textuel)

Je saurai plus au juste les intentions et la marche du gouverneur lorsque j'aurai vu Laframboise, qui, j'espère, passera par Montréal demain après l'élection de Saint-Hyacinthe. J'espère encore qu'ils augmenteront mon salaire sans toucher à ceux de mes collègues, et qu'ils ne rejeteront pas sur vous et sur moi seuls la responsabilité d'*extorcer* à la générosité! de M. Coffin, une couple de cent louis de son salaire pour l'ajouter au mien. Si c'est là l'alternative, je n'hésiterai pas à le faire; mais il me semble que le gouvernement lui-même devrait alors décréter ce déplacement de salaire de l'un à l'autre au lieu de m'en laisser seul l'initiative. Dans tous les cas, mes amis me disent qu'il serait absurde et ridicule pour moi de consentir à rester plus longtemps sous le poids des injustices des dernières douze années. N'est-ce pas votre avis?

Je pars à 4 h ce soir pour Rouses Point d'où je ramènerai Marie et les enfants à 9 h ce soir. Demain matin, je serai à la ville pour recevoir votre première réponse, et pour rencontrer Dessaulles et Laframboise, j'espère.

L'élection d'Auguste me paraît perdue; mais le ministère se vante qu'il est maintenant inébranlable et peut se maintenir indépendamment de cette défaite. L'on m'assure que dix témoins ont vu MM. Cartier et Brydges arriver le dimanche à minuit dans Saint-Hyacinthe par un train spécial avec des sacs de numéraire que de ces témoins ont touchés et ont suivis jusque chez M. Raymond! Si vrai, l'élection de M. Raymond sera annulée. N'est-il pas temps

d'assurer aux électeurs le vote au scrutin secret?

Je vous écrirai de jour en jour; faites-en autant. Adieu, cher père. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

2 h p.m. Je suis chez M. Laframboise que je rencontre heureusement, arrivé de Saint-Hyacinthe ce matin. L'élection est perdue. Je lui montre la lettre du gouverneur, accusant réception de ma requête. Il m'assure que Dorion et lui sont bien déterminés à augmenter mon salaire et à me rendre pleine justice, et qu'en arrivant à Québec ce soir, il poussera la chose.

Bourassa entre en même temps et me dit qu'Azélie est assez bien, qu'ils ont reçu tous vos effets, et la fille Lucy par-dessus le marché. Adieu, cher père. À demain.



À son père

Montréal, mercredi 30 septembre 1863

Cher papa,

Rien de neuf aujourd'hui à vous annoncer. Si je vous écris, ce n'est donc que pour remplir ma promesse de vous écrire de jour en jour; et pour vous dire que je n'ai pas reçu de réponse à ma première qui aurait dû pourtant descendre hier et se trouver à la poste ce matin. Je vous ai écrit lundi, hier et aujourd'hui. Je ne le ferai pas demain, à moins de nouvelles à vous donner. Je crains toujours les interceptions de lettres; et c'est pourquoi je vous avertis de remarquer et d'accuser la réception de toutes et chacune de mes missives.

Par un clair de lune magnifique et une température de juillet, j'ai ramené tout mon monde sain et sauf au logis hier soir à 11½ h. Inutile d'ajouter que nous sommes tous enchantés les uns des autres. Ont laissé M. et M^{me} Westcott en parfaite santé.

Vous a-t-on écrit de Montréal? Il ne s'échange rien aujourd'hui que des saluts : pas une proposition ni pour parler quelconque, de quelque part que ce soit. Le statu quo expectatif. J'espère recevoir des nouvelles de Québec demain.

Le ministère ne se croit pas en danger par l'élection de M. Raymond, et qu'il sera encore en majorité malgré cette défaite. Toute ma procédure, je vous avertis, est secrète; et je n'ai pas voulu m'ouvrir à M. Cherrier ni autres. Parlez-en donc peu, jusqu'à nouvel avis. Je ne doute pas que l'on s'intrigue beaucoup d'autre part. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

En Cour, 3 h p.m., 1^{er} octobre 1863

Cher père,

Je reçois une offre du commissariat à l'instant à qui je promets votre réponse par la malle de samedi, pour louer la maison Bonsecours. Ils sont prêts à en prendre possession immédiate (qu'Émond consent à nous céder), et loueront pour jusqu'au 1^{er} mai 1865, à 200 £ par année et les cotisations en outre, et clause que le gouvernement la remettra en ordre parfait de réparations à fin de bail. Le commissariat n'a pas permission de louer pour plus d'un an à la fois. Tout est parfait jusque-là. Mais c'est pour loger des femmes et enfants de soldats, attendus d'Angleterre par le prochain *steamer*!

Si vous approuvez ce projet de bail, répondez-moi sans faute samedi matin. J'irai à 6 h à la poste la retirer.

Rien de neuf aujourd'hui de mon affaire du greffe. Le gouvernement a encore eu un assaut décisif à 2 h ce matin. Il a, malgré l'effet moral de la défaite à Saint-Hyacinthe, conservé sa majorité de 3 : 56 contre 53. Je ne perds donc ni courage ni espérance.

Merci de votre lettre encourageante et approbatrice d'hier. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Azélie et Bourassa sont venus saluer Marie hier soir. Quel temps délicieux!



À son père

Montréal, mercredi 7 octobre 1863

Cher père,

Anticipant ce qui est arrivé de Québec, lorsque je reçus la vôtre à M. Coffin, je l'ai retenu afin de négocier à l'amiable avant de me rejeter sur mes droits absolus et sur la position où le gouvernement aime mieux me placer que de donner toute justice. Ils ne se sentent pas la force de demander à la législature de porter mon salaire à l'égal des quatre autres protonotaires, tout en admettant la justice de ma réclamation. Et ils me laissent à *extorcer* la justice partielle et temporaire d'une couple de 100 £ de M. Coffin pendant son absence, lui refusant son congé à moins d'un arrangement semblable avec moi. M. Cherrier pour M. Coffin m'offre 150 £ comme un bonus énorme. Personne ne veut demander à M. Monk d'y contribuer. M. Monk aurait donc 750 £, je n'aurais que 650 £ pour faire les 2/3; et M. Coffin aurait 550 £ pour ne rien faire pendant un an, c'est-à-dire encore 100 £ de plus que je n'ai eu depuis 12 ans, pour faire la moitié de notre besoin! Et M. Cherrier trouve ma prétention exagérée, déraisonnable, et voudrait me faire croire que vous penseriez comme lui s'il pouvait seulement vous parler! Je les presse depuis deux jours d'en finir, ils remettent encore à demain : est-ce pour voir tomber le ministère ce soir sous la motion Galt? Est-ce pour écrire de nouveau à M. Dorion? ou quelque autre intrigue? Je chercherais à isoler M. Monk de la question et à ne m'adresser qu'à M. Coffin,

qui est l'homme malade qui a besoin de mes services, et qui devrait les payer libéralement. Il a en sus le 100 £ de salaire de son fils, employé au greffe.

Je suis profondément harassé. Je ne regarderais pas encore tant à ces 50 £ de différence si ce n'était pas un mauvais précédent pour la fin de l'année prochaine, lorsque probablement (comme il le dit lui-même) M. Coffin ne pourra pas plus revenir qu'aujourd'hui et qu'il se trouvera peut-être alors dans le cas de résigner ès main d'un autre ministère! Au pis-aller, demain, je serai peut-être obligé de dire à M. Coffin : Eh bien par un reste d'égards, j'hésitais à vous remettre la lettre de mon père; mais vous êtes si déraisonnable et si tenace, il n'y a pas moyen de s'entendre, la voilà. Faites de votre pire. Le gouvernement devra m'appuyer et m'approuver. Et il lui est valable de distribuer, du moins comme bon lui semble, le total porté dans la loi actuelle, les 1950 £. Mais ce que j'aurais aimé à éviter, sous la circonstance, c'est votre blâme simultané des deux collègues quoique autant mérité par l'un que par l'autre. J'aurais pourtant mieux aimé éviter querelle avec le père d'un juge! Le gouvernement aurait dû trancher le nœud franchement eux-mêmes, en redistribuant officiellement les 1950 £. C'est une lâcheté qui rejette tout le fardeau sur mes épaules. Et pourtant l'on croit que le ministère est certain jusqu'au bout de sa majorité de 3!

Autre affaire qui me tourmente tout à la fois et en même jour, c'est le bail de la maison Bonsecours, qui semblait assuré avant-hier. Mais voyant qu'ils voulaient acheter le bail d'Émond et de me donner augmentation de loyer qu'à partir de mai, au lieu de la Saint-Michel, j'ai cru devoir leur dire que vous considériez la valeur 1000 \$ et que je la leur laisserais pour 900 \$ du 1^{er} mai, puisqu'ils ne voulaient me donner que 300 \$ pour les six mois de cet hiver. Ils ont eu l'air d'acquiescer puis ne sont plus revenus hier ni aujourd'hui. Émond a interposé et voulu se faire payer 160 \$ pour se loger ailleurs cet hiver : cela les aura effrayés. Je ne sais. C'est peut-être manqué. J'espère encore néanmoins. La maison leur plaisait tant.

Vous concevez si la bile et la migraine me mangent depuis deux jours! Et cette température maussade et noire! Que d'embarras et de doutes par cette négociation et correspondance à trois coins, Montebello, Montréal et Québec!

Avons tous dîné avant-hier soir chez la chère Azélie. Elle est gaie et pleine de courage depuis qu'elle s'est confiée au D^r Macdonnell. C'est excellent. M^{me} Leman a dîné à Bellerive hier soir.

Adieu, très cher père. Comme je vous souhaite auprès de moi! Descendez le plus prochainement possible. Je vous embrasse et la chère Ézilda. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



L'honorable Antoine-Aimé Dorion¹⁷⁰
Québec
confidentielle

Montréal, 8 octobre 1863

Mon cher Monsieur,

Je comprends qu'en vue de sa position critique et de l'esprit qui anime l'opposition, votre gouvernement ne puisse pour le moment s'adresser à la législature pour m'obtenir pleine et entière justice. Mais dans les limites de ses attributions, le Conseil était pleinement dans le droit d'après la clause 5 «... assign from time to time... the Governor may modify from time to time...» et le cas se présentait précisément de son applicabilité, lorsque l'un des collègues se déclarait incapable de remplir plus longtemps ses fonctions pour cause de maladie. La question ainsi décidée par le Conseil aurait eu plus de poids et aurait moins répugné à mes collègues.

Mais puisqu'il est laissé à mon père et à moi la tâche plus difficile et beaucoup plus désagréable d'arracher un consentement à un arrangement particulier, pour une justice imparfaite et temporaire, nous comptons du moins sur l'appui définitif du gouvernement dans la position que nous sommes forcés de prendre. En ne demandant que 200 £ de plus à mon salaire, j'aurai encore 100 £ de moins que M. Monk pour faire plus que lui, et M. Coffin aura encore 100 £ de plus pour ne rien faire, que je n'ai reçu depuis 1855, pour faire la moitié de notre besogne! Et pourtant, l'on hésite encore et l'on remet de jour en jour à me donner une décision! Auriez-vous donc la bonté d'adresser un mot direct à mes collègues pour leur faire comprendre que c'est par délicatesse pour eux que le gouvernement s'abstient de trancher lui-même la question en laissant à leur initiative de m'accorder la part équitable que je leur demande des 1950 £.

En vue des éventualités (dont Dieu nous préserve) d'un autre ministère que le vôtre, à l'époque du retour de M. Coffin, je vous prie de me faire parvenir une réponse officielle à ma requête qui exprimerait que le gouvernement, convaincu de la justice de ma réclamation à être traité comme tous les autres protonotaires de Québec et de Montréal, regrette que l'Acte de 1855 et les circonstances actuelles ne lui aient pas permis de se rendre à ma prière.

Je demeure, mon cher Monsieur, votre tout dévoué serviteur et ami.

L.J.A. Papineau



Amédée envoie une copie de la lettre qu'il a reçue d'Antoine-Aimé Dorion, datée de Québec le 5 octobre 1863; une copie de sa réponse à Dorion du 8 octobre, avec l'ajout suivant, qui lui est adressé.

À son père

Jeudi 8 octobre 1863

Écrivez-moi, je vous prie, une lettre à M. Coffin seul, à peu près dans le sens de votre dernière, que je lui remettrai avec son projet de cautionnement.

L'agent du commissariat est revenu me trouver hier soir en disant que le commissariat romprait à moins que je ne laissasse la maison à 800 \$. J'y consens à regret dans une lettre ce matin.

Adieu, mon cher père, je vous tiendrai au courant. Votre fils affectueux.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 18 octobre 1863

Cher papa,

Voilà la session finie et il y a trop d'intrigues sur pied contre moi pour que nous devions hésiter ou remettre d'un jour à les contrecarrer. Il vaut mieux que vous écriviez maintenant de suite à M. Dorion que d'attendre qu'il vienne à Montréal ou que vous y descendiez, pour lui parler de vive voix. Ces pourparlers feront bien plus tard, mais n'auront pas le poids et l'effet d'une lettre, et surtout d'une lettre immédiate au moment précis où en sont les choses. Car enfin, vous avez vu que M. Coffin, qui a été trois semaines à solliciter son congé et à me presser de prendre sa place, n'a pris que 24 heures pour délibérer lorsqu'il s'est vu sérieusement placé par le gouvernement dans l'alternative de partager son salaire avec moi ou de renoncer à son congé! Mourant d'après son dire et les certificats de plusieurs médecins, et obligé à tout prix de s'en aller, il ressuscite tout à coup en apprenant qu'il faut sérieusement compter avec moi, son collègue, et avec vous, sa caution; et sa décision est de suite faite. Il m'offre *pro forma* 150 £ un jour, je lui en demande 200 £ et, le lendemain matin, avant mon arrivée au greffe, il a publié aux employés qu'il a renoncé à son congé, et à moi, il a ajouté :

– Vous n'avez pas voulu accepter 150 £, je reste; si je meurs, ce sera votre faute. Je m'abandonne à la Providence.

C'est-à-dire qu'il tient plus à 200 £ par année qu'à sa vie si précieuse. Ou plutôt, la vérité, c'est que l'hypocrisie est plus forte encore et qu'il voulait son congé et ne plus rien faire, à condition de garder ses 750 £ et de me faire faire la besogne gratis. Mais où en sommes-nous aujourd'hui? Le mois est révolu. Hier, 17, a recommencé la Cour supérieure, et M. Monk se coalisant de nouveau, comme toujours, contre moi, laisse M. Coffin dans son cabinet à ne rien faire malgré sa prétendue renonciation à son congé, et il va, lui, M. Monk, accompagné de M. Pyke, qu'il enlève à sa préparation des jugements, prendre le siège de M. Coffin à la troisième division. Honey et un autre employé me demandent si je vais prendre la première division.

– Non, dis-je, est-ce que M. Monk ne prend pas sa division? Moi, je vais prendre, comme toujours, la même, la deuxième.

Honey réplique :

– Oh! M. Monk est allé prendre celle de M. Coffin.

– Mais qui va donc prendre celle de M. Monk? je demande

– Je vais être obligé de la prendre, moi, dit le député¹⁷¹ à tout crin, Honey!

Ainsi, vous voyez, Coffin ne céderait pas un sou de son salaire, renoncerait nominalement

à son congé, ne ferait rien néanmoins. M. Monk négligerait sa division pour prendre la place de M. Coffin et ils enlèveraient Honey et Pyke qui ont déjà plus qu'ils ne peuvent bien faire dans leurs départements, pour leur faire remplir en Cour des fonctions que M. Coffin devrait remplir ou se retirer, ou me payer, moi, pour remplir, qui consentirais volontiers pour ma part légitime du salaire à remplir.

Voilà où en sont les choses et où en est la coalition de ces aimables collègues contre moi. Et c'est précisément le moment de protester de nouveau auprès du gouverneur avant que ces arrangements frauduleux contre moi ne passent à l'état chronique.

Là où Dorion a manqué d'aperçu ou d'énergie, c'est de n'avoir pas de suite tranché la question par l'application de la section 5^e de l'Acte des salaires judiciaires en disant : M. Coffin, vous ne pourrez plus fonctionner, le gouvernement, le Conseil, est appelé par le cas précisément prévu par cette clause à une nouvelle distribution du salaire de 1950 £ alloué par la loi au protonotaire et greffier de Montréal. Vous aurez dorénavant, chacun, 650 £. Il doit le faire maintenant de suite, lorsque vous lui écrirez que M. Coffin, malgré son semblant de renoncer au congé, ne fonctionne pas et que M. Monk se joint à lui pour me frustrer et détourner deux employés de leurs fonctions particulières.

Représentez-lui un peu fortement que mes collègues ont forcé les employés à voter pour ses prédécesseurs contre lui, Dorion et son parti, en opposition, et qu'il ne doit certainement pas de faveurs à ces gens-là. Qu'il serait bien plus juste et bien moins désagréable pour moi, dans mes rapports avec mes collègues, et un juge père de l'un d'eux, de m'allouer les 750 £ qu'ont chacun des quatre autres protonotaires. Que si nous sommes trois ici contre deux à Québec, que nous avons beaucoup plus d'un tiers d'affaires de plus qu'à Québec; que tant qu'on alloue 750 £ à ces deux juniors à Québec, il est injuste de me les refuser à Montréal; et que nous persistons à lui demander ces 750 £ pour la prochaine session. Mais qu'au pis-aller et de suite, nous lui demandons en tout droit et justice l'application de la Section 5^e du chapitre 93 des Statuts consolidés. Que ce sera un acte de justice pour vous-même, à qui je vous deviens de nécessité à charge et à qui la Province doit depuis 25 ans un arriéré de 1000 £ de salaire comme orateur, dette honteuse pour le pays, que vous avez trop de fierté pour demander pendant qu'on se soumet à laisser les jobbeurs et spéculateurs étrangers piller le pays au montant de tant de millions.

Quelques phrases un peu énergiques, dans ce sens, écrites de suite à Dorion à Québec, avant qu'il ne vienne à Montréal tomber sous l'influence et les obsessions des collègues et de notre ami Côte Cherrier (autre jésuite comme Coffin), m'obtiendront sans doute la justice de 650 £ avec lesquels je pourrai peu à peu combler mes dettes sans mettre un sou de côté. Sans cette justice même partielle, je ne sais vraiment pas jour à quoi devenir.

Je vous écris *currente calamo*¹⁷² et, sous cette forme, j'écris plus vite (sinon plus lisiblement) que dans mon écriture ordinaire.

Tout au statu quo à la rue Saint-Simon où je suis allé hier à midi et où Ézilda et les enfants sont retournés, désespérant du fameux événement qui semble ajourné *sine die*!

Mettez le mot (*private*) et sans les mots « procureur général » sur votre adresse et l'hon. A.-A. Dorion, pour que votre lettre lui soit remise en mains propres, sans passer par son bureau officiel.

Le commissariat signera, je crois. C'est mille détours et lenteurs de *red tape* qui font traîner. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Tous vous embrassons. Venez manger des caraquettes.



L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Du Palais, mercredi 21 octobre 1863

Cher papa,

Votre lettre du 19, lundi, à moi et à Marie, qui n'était pas dans ma boîte de poste de toute la journée d'hier, quoique timbrée ici le 20, et que j'y trouve aujourd'hui le 21 mercredi! me surprend en indiquant que vous auriez reçu une lettre de Honey! Est-ce qu'il s'en mêlerait lui aussi? C'est la première intimation que j'en aie!

Mes lettres de samedi et dimanche vous ont expliqué la position qu'assumaient mes collègues au retour du terme de la Cour supérieure le 17, positions assumées par eux et notre député Honey, sans un mot de parole ou d'écrit à moi adressé, et sans que je sache s'ils sont ou ont été en communication avec le gouvernement!

M. Dorion est à Montréal. Votre lettre à lui, passant par mes mains, lui serait donc remise ici au lieu d'être acheminée à Québec. Malheureusement, je ne doute pas qu'il ne soit déjà sous la pression de toutes sortes d'intrigues de mes collègues, de Côme Cherrier, etc. Je vous indiquais qu'il fallait surtout insister sur le droit au même salaire que les quatre autres protonotaires, tant à Québec qu'à Montréal. Puis, au pis-aller, se rabattre sur le partage avec M. Coffin invalidé pour un temps certain d'une année (pour toujours peut-être) de remplir ses fonctions. Vous sentez bien qu'on ne peut diminuer du salaire de M. Monk pour me le donner, tant que M. Monk remplit sa part des devoirs¹⁷³.

Comme de raison, la traite Jourron fut payée de suite à Ézilda en présence de Bourassa à qui elle en remit le montant. Je croyais vous l'avoir écrit. Tous bien à Saint-Simon et à Bellerive. En hâte. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Votre dernière, comme votre deuxième, ainsi que le projet de cautionnement, tout remis de suite à M. Coffin. Il n'y eut que votre première qui incluait M. Monk, qui fut supprimée.



À la suite de l'entrevue du 7 novembre 1863 avec A.-A. Dorion, Amédée écrivit ces quelques lignes.

7-25 novembre 1863

Entrevue du 7 novembre : il me proposa d'accepter 600 £ pour en laisser 600 £ à M. Coffin. Mais au lieu d'un arrangement temporaire pour la durée du congé d'un an que demande M. Coffin, M. Dorion allait faire agréer à M. Coffin cet arrangement comme une pension de retraite permanente pour M. Coffin.

Je lui dis « qu'à regret si mon ami M. Dorion m'assurait que le procureur général ne pouvait pas faire plus pour moi que de m'obtenir cette justice partielle, il me fallait bien y consentir. » Il m'assura qu'il espérait arranger l'affaire sur ces termes, et qu'il me reverrait avant son départ de Montréal.

25 novembre. Depuis le 7, il est allé à Québec, à Ottawa, et aujourd'hui je reçois sa réponse (étrange et courte) datée de Montréal aujourd'hui.



Monsieur
Monsieur le directeur [Hospice-Nicolas Hippert]
des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu
à Lyon (Rhône)
France

Montréal, 15 décembre 1863

Monsieur le directeur,

Il y a longtemps que nous attendons lettre de vous. Vous devriez avoir terminé votre mission depuis plusieurs mois. Nous vous prions donc de nous transmettre, sous le plus court délai possible, le rapport de cette mission de charité chrétienne, avec les actes de l'état civil et des autorités impériales ou autres suivants :

1. l'acte d'inhumation du corps de mon pauvre frère Lactance dans la fosse commune;
2. l'acte d'acquisition d'un terrain privé à perpétuité dans le cimetière;
3. l'acte ou les actes d'exhumation de la fosse commune puis de l'inhumation dans ce terrain particulier;
4. les mémoires et certificats du coût du monument et sa description, élevé sur cette tombe particulière.

En ce faisant, vous combleriez nos anxieux désirs et l'œuvre sainte que vous aviez si dignement et noblement commencée.

Je demeure, vénérable Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 8 mai 1864

Cher papa,

Nous avons été heureux d'apprendre que votre voyage ait été aussi heureux. Nous étions très inquiets du gros mauvais temps qui vous poursuivait et de votre gros rhume qui aurait pu être augmenté. Depuis votre départ, il n'y a que moi dont la santé se soit améliorée, mon rhume étant presque guéri. Mais celui de Marie n'est pas beaucoup mieux et les trois enfants en sont atteints simultanément. C'est évidemment une épidémie et un concert fort triste à entendre nuit et jour. Le docteur n'y peut rien de plus que nous : des palliatifs et adoucissants jusqu'à ce que nature guérisse.

J'ai été porter hier à Bourassa les 150 \$ du commissariat et les ai trouvés contents et courageux quoiqu'avec une seule servante, espérant en avoir une seconde cette semaine. Les enfants avaient aussi le rhume, mais mieux; les aînés, s'entend. M^{lle} Adine, elle, ne songe qu'à boire et à grossir. Elle sera fort jolie, je crois, et semble vouloir garder ses yeux bleus. Elle veut faire honneur à son parrain.

Les pluies continuelles ont fait du bien à l'herbe et au bourgeonnement des arbres; mais il ne faudrait pas qu'elles continuassent encore beaucoup, sans quoi elles retarderaient les semences. Il faudrait du soleil surtout et de la chaleur.

Nous sommes sur le qui-vive : les deux grandes campagnes sont commencées : celle *in petto* à Québec et la grande, grande, en Virginie. La première me paraît la plus douteuse des deux! Encore huit jours et le drame historique comptera de nouvelles pages irrévocables. L'aveu des organes de Jeff Davis à Richmond que « c'est la dernière année de la guerre » est précieux. Le Nord est loin encore d'une semblable confession : le patriotisme y semble au contraire *crescendo*.

Voilà les dames qui proclament l'embargo sur le luxe et les étoffes importées, et qui s'offrent à remplacer les hommes dans les comptoirs et les magasins, pour fournir de nouveaux soldats aux armées.

J'ai cédé aux instances de Marie et me suis fait vacciner par le D^r Macdonnell. Il est déménagé comme tant d'autres, ce printemps, est allé occuper l'ancienne maison d'Ostell qu'a aussi occupée l'évêque anglican, à Beaver Hall.

Avant de recevoir la présente, vous aurez reçu par la voie Dickinson une caisse de plantes et arbustes de mon jardin, 2 caisses de pots à fleurs, et 5 tinettes dont l'une manque de couvercle; ces 5 tinettes liées ensemble par de la corde.

Je vous inclus les comptes demandés et une lettre trouvée au bureau de l'express Larin. *Le Courrier des États-Unis* s'obstine (en vrai *copperhead*¹⁷⁴) à se glisser dans ma boîte à poste, et je persiste à vous l'expédier de jour en jour. Est-ce la faute de Gravel? de l'administration à New York ou du bureau si maussade de la poste à Montréal? Je ne sais. Les autres journaux ne font pas de ces folies!

Adieu, cher papa et chère Ézilda. Soignez-vous bien, ménagez-vous, soyez bien, bien sages tous les deux et donnez-nous-en des garanties par des lettres fréquentes. Nous tâcherons de suivre de loin vos bons exemples. Parlez-nous de Montebello et de tous ses charmes. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

À son père

Saratoga Springs, mercredi 25 mai 1864

Cher papa,

Je veux réparer d'ici, ce lieu charmant de repos et de bonnes résolutions, ma négligence à vous écrire. J'étais si préoccupé de Cour, de jardin, de la maladie de tous que je n'avais pu trouver un moment, ce me semble.

Partis lundi soir, 4 h, de Montréal, nous rencontrâmes à Rouses Point le *Canada*, le meilleur, le plus grand, riche et confortable des vapeurs du lac Champlain, à bord duquel nous eûmes une bonne grande chambre double. La nuit passa tolérablement. Il y eut une pluie chaude, mais peu de vent. À 7 h le lendemain matin, nous étions à déjeuner chez M. Wescott. M^{me} Wescott était partie samedi pour New York, pour visiter sa belle-sœur, M^{me} Wayland, mourante. Elle reviendra samedi. M. Wescott vous fait, et à Ézilda, mille amitiés. C'est pauvre Marie qui est la plus souffrante. Les enfants ont plus de vigueur et semblent résister mieux aux paroxysmes. Marie est faible et souffre de grandes douleurs, points de côté, etc. Les médecins disent que c'est l'effort musculaire de la toux et que cela n'affecte point les poumons. La contraction du larynx est très pénible sensation d'étouffement, et laisse affaiblissement et prostration nerveuse après chaque crise. C'est le *garotisme*¹⁷⁵ éprouvé.

Les hôtels, qui s'ouvriront le 1^{er} juin, sont à faire leur grande toilette : des allonges et ailes additionnelles, peinture et, là où la peinture de l'an dernier est assez bonne pour ne pas être répétée, on la lave, les grands pans extérieurs comme les vitres et l'intérieur.

Je suis surpris de voir bon nombre de soldats et d'officiers dans les rues de Saratoga, pendant que l'on a tant besoin de tous à la frontière. On les excuse en disant que ce sont des blessés et des invalides. Je n'ai vu qu'une paire de béquilles; tous les autres m'ont l'air de flâneurs.

Les nouvelles d'hier soir : qu'Hancock¹⁷⁶ en tête, et toute l'armée de Meade¹⁷⁷ ensuite, ont tourné l'aile droite des rebelles et obligé Lee¹⁷⁸ d'évacuer son camp fortifié sur le Pô¹⁷⁹, prouvent que Grant est aussi bon *stratégiste* que Lee, et fortifient l'espoir qu'il atteindra bientôt Richmond. Le mouvement le plus important et qui rencontre le moins d'opposition sérieuse, c'est la marche de Sherman¹⁸⁰ sur Atlanta. Atlanta, le cœur de la rébellion où se concentrent tous les chemins de fer du Mississippi, de l'Alabama, de la Géorgie, des Carolines et de la Virginie; et où sont tous les principaux arsenaux et ateliers militaires des rebelles. Sa prise, qui semble prochaine et inévitable, sera beaucoup plus importante et utile que celle de Richmond où il n'y a rien à prendre que le prestige moral, aux yeux de l'Europe, de capitale. Tout comme la prise de Washington (qui aurait tant de retentissement en Europe) n'affaiblirait pas le Nord et sa puissance militaire, comme la prise de Philadelphie, de New York ou de Pittsburgh.

Ici comme à Montréal, il y a pluies continuelles depuis un mois. Mais en sus, tonnerre avant-hier, tonnerre la nuit dernière : la foudre a frappé cette nuit une maison dans le village et un pin sur l'avenue du lac. À part la fatigue du voyage, je ne vois pas que la coqueluche ait augmenté chez nos malades et je ne doute pas que le séjour de Saratoga et l'air pur et plus sec ne les guérissent rapidement. Je me flatte que dans deux ou trois semaines, Marie et les enfants guéris, nous ramènerons M. et M^{me} Wescott, et que tous ensemble, nous pourrions accepter votre bonne invitation de Montebello pour le mois des vacances, juillet.

Marie vous remercie beaucoup de votre lettre et de votre invitation de se rendre de suite chez vous. L'objection que vous n'aviez pas de médecin là-haut était conclusive en faveur de Saratoga où il y a médecins et apothicaires. Le D^r Macdonnell leur a recommandé de plus l'usage des eaux ferrugineuses, l'Hamilton, Columbian et Washington.

La végétation est de huit jours plus avancée ici qu'à Montréal. Les lilas et pommiers, à peine en boutons à Bellerive, sont en pleines fleurs ici. Nous n'avions en fleurs que les poiriers, cerisiers et pommiers. Grande apparence de fruits. Hier était fête de la Reine, demain Fête-Dieu. Je partirai d'ici demain soir. Vendredi matin, je marcherai du débarcadère de Saint-Lambert au Palais de justice où à 11 h, je figurerai en robe et rabat comme si je n'avais été absent qu'aujourd'hui. L'on s'apercevra à peine de mon long voyage. Le gouvernement d'ailleurs s'est montré trop gracieux : je leur demandai deux jours d'absence; ils me répondirent par un congé de deux semaines, «a forthright leave of absence».

Adieu cher père, chère sœur. Tous, nous vous embrassons de tout cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

D^r O'Callaghan, venu à l'encan de La Fontaine, voulait monter vous voir. Il a été indisposé par l'air et s'est trouvé pressé de retourner de suite à Albany. Il est venu la veille au soir faire ses adieux à M^{me} Papineau.



À son père

Montréal, 31 mai 1864

Mon cher papa,

J'attendais jusqu'à ce matin à vous écrire, certain que j'aurais deux bonnes lettres à répondre et à communiquer mutuellement; partant hier à la même heure presque de Saratoga et de Montebello, venant des êtres que je chéris le plus au monde et convergeant pour m'arriver à Montréal à la même heure aujourd'hui. Les nouvelles de Saratoga sont bonnes, à l'exception de la chère petite Marie-Louise qui tousse encore beaucoup et péniblement. Chères Marie et Ella sont décidément mieux et la crise semble passée pour elles. Je suis toujours très inquiet pour notre chère petite ange si fragile. Nous avons pourtant à Saratoga toutes les combinaisons possibles de soins et remèdes. L'air, les eaux ferrugineuses, les médicaments du D^r Macdonnell, les empressements de Marie, de grand-pa, de grand-ma. Papineau, si vraiment il a la coqueluche, l'a si légère qu'on ne peut la distinguer d'un rhume ordinaire.

Fidèle au devoir et à ma promesse, je m'arrachai à regret de la famille malade et du charmant Saratoga jeudi soir, pour entrer en Cour au même instant que le juge à 11 h précises vendredi matin. Bien m'en prit puisque le dernier représentant valide de notre trinité, le député Honey, était malade de rhume et de la gorge! Jamais nos greffes n'ont été si malades qu'en ces jours néfastes. M. Coffin part ou est parti pour les sources de Saint-Léon. M. Monk, qui l'a vu, me dit qu'il le trouve très mal et dépérissant rapidement.

Sur la voie ferrée, à quelques arpents en-deçà de Saint-Rémi, je remarquai une lisière

d'arbustes aux fleurs nombreuses du violet le plus éclatant et du port le plus gracieux. Je m'écriai que je venais de découvrir une *azalea* canadienne et de la baptiser *Azalea canadensis Sancti Remi*, d'en réclamer des pieds d'un passager de l'endroit, de les recevoir hier, de courir montrer ma trouvaille à Shepherd fils qui n'en connaît rien. Mais un vieil aide écossais à son jardin en face l'École normale, de détruire mon illusion en me disant : «*Rhodora canadensis* grows in swamps at New Glasgow», derrière Terrebonne. Un avocat au palais, M. Nagle¹⁸¹ :

– Oh! yes, a beautiful plant, grows abundantly in a swamp at the quarry of St. Dominique, near St. Hyacinthe. *Rhodora*, si vous voulez, mais très bel arbuste aussi beau qu'un *azalea* dont il y a plusieurs espèces dans la Nouvelle-Angleterre. Breck, le meilleur ouvrage élémentaire de jardinage pour notre zone, publié à Boston, m'indique, en effet, avec grands éloges cette *Rhodora Canadensis* et dit qu'il la cultive à Boston, dans les jardins, en terre de bruyère et à l'ombre. Mon essai ne réussira pas parce que mon rustre de Saint-Rémi m'a arraché ça à poignées, comme il arrache ses mauvaises herbes, et ne m'a donné que des tronçons brisés de racines.

M^{me} Wescott n'est arrivée à Saratoga qu'après mon départ. A laissé M^{me} Charles Wayland à Brooklyn, souffrant le martyre et appelant la mort, d'un cancer au sein. J'espère que dans une quinzaine, tous mes chers malades guéris me ramèneront M. et M^{me} Wescott. Nous jouirons un peu ensemble de Bellerive et nous irons ensuite tous vous voir à Montebello.

Je crois avoir fait à peu près toutes vos commissions. Le cidre entre autres, ordonné avant mon voyage à Saratoga, aurait dû vous être parvenu déjà. Tout le monde est très négligent. Ainsi votre cher neveu, Casimir-Fidèle Papineau, qui a l'acte de mitoyenneté Tate depuis 4 ou 5 mois dans son portefeuille, ne l'a pas encore terminé, malgré mes demandes semi-quotidiennes et ses promesses aussi fréquentes. L'honorable Cartier à qui j'avais fait présenter l'état du mesurage et compte pour sa mitoyenneté, y a renoncé et s'est décidé à construire un mur en brique chez lui exclusivement. Reste une demande à faire contre M. Comte, votre voisin au sud, qui, à l'époque probablement de la construction de la rangée (il y a vingtaine) sur le jardin Forsyth, a nivelé son terrain au point de déchausser complètement les fondations de votre mur qui est aujourd'hui crevassé et menace ruine. Quelle voie adopter?

Je n'ai pas vu M^{me} Q. encore; quoique l'heure soit passée. Je crains pour elle, quoique nous n'ayons rien pu trouver qu'une action pendante, il y a 15 ou 18 ans. Les titres font foi et peuvent appuyer une nouvelle instance. Si M. Tucker est un peu aux faits des demandes respectives de cette époque, son témoignage pourra valoir pour cette pauvre femme. Je lui avais dit que ce qu'elle avait de mieux à faire était le silence, pendant que la prescription courait en sa faveur. Elle est sans cesse occupée à réveiller chat dormant. Quant à du grès, le sien est bon pour maçonnerie; il n'est pas assez lisse pour pavé, et c'est pour pavés que nous en demandons à Montréal. Il nous vient parfait du lac Champlain.

La Corporation menace de vous poursuivre parce qu'il y a de l'eau (il pleut incessamment depuis six semaines!) sur les lots de la rue Saint-Denis. Vous ne pouvez égoutter sur cette rue parce que leur canal n'y est pas assez profond. Un canal que vous aviez conduit de l'arrière des lots jusqu'à la rue Sanguinet, il y a une dizaine d'années, a été bouché par les voisins, voire même, m'a-t-on dit, par les ouvriers de la Corporation (!), et ils prétendent que vous êtes obligé de combler vos lots pour les élever au niveau nouveau qu'il leur a plu donner à la rue Saint-Denis. Cette prétention qui m'a l'air absurde, est fondée, me dit-on, sur une de leurs

ordonnances. Je leur ai dit que s'ils poursuivaient, nous ferions éprouver cette ordonnance au creuset du droit commun devant la Cour supérieure par *certiorari* ou autrement. J'attends leur foudre. Avisez-moi.

Je vous inclus les estampilles de postes demandées. Les pluies continuelles et qui semblent ne devoir jamais cesser, tombant tous les jours, font beaucoup de mal aux terres basses et glaiseuses de notre vallée du Saint-Laurent. L'on n'y peut ni labourer, ni semer, ni herser. Il n'y aura que du foin si cela continue encore une quinzaine.

À Bellerive, le jardin est dans toute sa gloire. Gazon fauché deux fois déjà est prêt pour une troisième. Lilas, pommiers, tulipes, pensées, marronniers, dyalitras, groseillier du Missouri, muguet, en font un tapis de fleurs et embaument l'atmosphère. Une centaine d'oiseaux chantant, d'une dizaine d'espèces. Et dire que je suis seul à admirer et savourer ces délices!

Adieu, cher père et chère sœur, je vous embrasse tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, 8 juin 1864

Cher papa,

Je vous inclus deux lettres. L'une de Marie, qui m'annonce son prochain retour pour le commencement de la semaine prochaine, tant nos malades vont mieux, la convalescence étant très prononcée; l'autre de votre ancien collègue et coréfugé de 1837 que vous ne pouvez avoir oublié et qui est avocat¹⁸². Son excuse de votre méprise est si polie qu'elle lui mérite bien un second autographe¹⁸³ en réplique de votre part.

J'ai été poursuivi par la Corporation. Je me défends et plaide que je ne suis pas le propriétaire. En attendant, Bourassa va s'ingérer pour effacer la « nuisance » autant qu'il est possible dans un canal d'égout. Ils sont tous bien, à la rue Saint-Simon. Sont-ils aussi accablés d'occupations que je le suis, que je ne puis trouver un moment pour la lecture même des journaux. La vignerie et le vignoble m'arrachent le sommeil et les repos; la Cour absorbe le reste.

Depuis la chute de Dorion, l'accession de Cartier, M. Monk ne paraît plus en Cour. Tout me retombe sur le dos. Est-ce complot? accident? maladie? je ne sais trop.

J'en suis très fatigué. Je me purge ce soir, car après-demain commence le terme de circuit, si fatigant.

Adieu, cher papa, chère Ézilda. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 19 juin 1864

Cher papa,

Marie et les enfants me sont revenus presque guéris. Il est étonnant que cette maladie ait ainsi cédé à ce simple remède de « changement d'air ». Il est rare de les entendre tousser maintenant. Il m'a fallu aller au-devant d'eux jusqu'à Rouses Point, parce que quelques affaires pour M. Wescott et le besoin de fermer sa maison elle-même pour M^{me} Wescott, les ont retenus une semaine de plus. Ils nous arriveront tous deux mardi ou mercredi. Les enfants sont enchantés de leur voyage, qui semble leur avoir bien profité sous tous les rapports. Saratoga est dans toute sa gloire et sa beauté.

Nous avons eu depuis, tour à tour, les visites de M. et M^{me} Bourassa. Le manque de filles ne leur permet pas de venir en même temps. Le D^r Macdonnell a dit qu'il valait mieux que leurs enfants n'approchent point des nôtres pour encore quelque temps.

Pendant que je suis poursuivi par la Corporation et me défends à outrance, Bourassa et M. Laramée interviennent pour vous, et, sans que j'aie l'air d'en rien savoir, ils ont vu à faire disparaître toute raison de plainte de la part de voisins mécontents. Le tout ne coûtera pas le dixième de ce qu'un puits et autres travaux hydrauliques, dont vous parliez et que nous ne pouvons apprécier ou comprendre (!), pourraient coûter, fussent-ils exécutables! Cette brave Corporation va profiter de la sécheresse et des chaleurs qui nous font sécher sur pieds, hommes, bêtes et végétaux, pour suspendre l'aqueduc et son alimentation pendant huit jours et plus peut-être! S'ils ont quelque réparation à faire à ce coûteux appareil, tout le monde le remarque, c'est toujours un temps de sécheresse et la canicule que ces édiles choisissent! Comment soutenez-vous ces ardeurs tropicales, vous qui avez en sus les feux des maringouins à essuyer? Même à Montréal, nous nous plaignons de cette peste, cette année, plus que de coutume. Il y en a beaucoup dans le jardin, le soir. Les chenilles et de nouvelles espèces détruisent les gadelliers, groseilliers, arbres fruitiers et même la forêt sur la montagne. Nous luttons avec assez de succès à Bellerive parce que nous n'avons pas de vergers ni jardins voisins.

Y a-t-il mandements, prières, objurations, sermons, ce matin, sur l'Ottawa comme sur le Saint-Laurent à l'horrible nouvelle qui nous vient de Québec : que les défenseurs de la religion et de la nationalité sont en négociations avec l'Antéchrist, George Brown, en vue de se coaliser et de fraterniser avec lui? Voilà du merveilleux à faire crouler les voûtes des églises! Puis ce n'est pas tout : si l'on s'entend avec ce monstre pour former un ministère canadien, ce n'est que provisoirement et en vue de former une nouvelle constitution et fédération de toutes les provinces britanniques de l'Amérique! Ce qui, à coup sûr et final, noyerait l'Église, l'autel, nos institutions et nos lois, enfin tout! au-delà de toute rédemption à jamais possible! À quel désespoir n'est-on pas poussé par les craintes et les angoisses du moment!

En vérité, nous allons avoir de drôles de choses d'ici à quelques jours, et cette dernière « crise ministérielle » promet beaucoup, plus de farces que de coutume. L'anarchie semble s'emparer de plus en plus de l'esprit de tous nos grands hommes : les voilà qui jettent des regards furtifs vers de grands changements constitutionnels! Leur adviendra-t-il jamais de perdre foi dans leur admirable « gouvernement responsable »? Va-t-il perdre ses attraits avec la

certitude de l'instabilité des dynasties ministérielles? Chassez-les tous les six mois et envoyez-les tous les ans devant leurs électeurs, et ces Solons¹⁸⁴ finiront par voir creux dans le ballon du « gouvernement responsable ».

Je rencontre déjà bon nombre d'hommes d'éducation, de talents, des hommes de loi distingués qui s'écrient : « Oh! donnez-nous un gouvernement paternel, un despotisme d'un seul ou d'une douzaine d'hommes, un Conseil spécial ». Voilà comme le Canada marche! N'est-il pas temps en effet de le mettre en tutelle? Pour ma part, je demande une tutelle démocratique. Chacun son goût.

J'ai été de nouveau demander à M. Christin pourquoi il ne vous avait pas envoyé 3 douzaines de cidre.

- Mais il y a plus de 15 jours que je les ai envoyées! Avez-vous pris connaissance?
 - Non!
 - Eh bien! votre cidre est coulé!
 - Envoyez-en d'autre. J'irai voir à l'embarcadère aujourd'hui même.
 - Allez-y donc!
- C'est un homme fort négligent.

Vous avez appris la mort de cette pauvre sœur Marie-Rose. Les jours de gelées des 10 et 11 courants, l'ont tuée. Un malentendu dans l'heure des invitations (avancée pour permettre aux oncles et tantes de Verchères de retourner à bonne heure) nous ont fait manquer à Bourassa, Cherrier et moi, les funérailles à Longueuil. Pauvre oncle Pierre n'a pas eu la force d'y venir. Il est très affligé. Tante Bruneau et M^{me} Bourret devaient aller hier le voir à Verchères. Il aura peine à survivre à ce dernier coup, qui le laisse seul sur cette pauvre terre.

Marie remercie pépé et *aunt*y pour leurs bonnes lettres. Elle écrira bientôt. Elle est fatiguée du voyage, de la chaleur, du grand breda qu'il lui faut faire pour recevoir ses parents. Les enfants sautent de joie à la pensée du petit chevreuil! Il faut pourtant laisser passer les maringouins avant de s'aventurer même à Montebello, pour ne pas dire le lac Papineau en sus!

Adieu, cher papa et chère sœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

J'envoie à l'infirmière-chirurgienne Ézilda un petit bijou pour son apothicairerie, du nitrate d'argent utile à la campagne surtout pour morsures de chiens, plaies, etc.

L'impératrice Eugénie¹⁸⁵, Espagnole de Grenade, apprécie mieux que vous le *Pelayo*. Elle a envoyé son portrait et médaille d'or à Madame l'auteur¹⁸⁶. Vous le lirez tout d'un trait maintenant, après ce trait d'appréciation savante.



À son père

Bellerive, 31 juillet 1864

Cher papa,

Avez-vous eu les chaleurs extrêmes depuis deux mois que nous avons eues jours et nuits, au point que nous voilà mous et paresseux comme des lazzaroni, prêts à nous abandonner au farniente qui est en effet si *dolce* lorsque l'on cesse de se mouvoir et même de penser. Le peu d'énergie que j'ai pu recruter dans les 24 heures, s'est dépensé au petit jour avec la vignerie et le vignoble qui, en récompense, promettent une récolte extraordinaire! qui mûrira le hampourg même en plein air. J'ai aussi voulu suivre, mais en traînant, la marche de la politique américaine. Celle d'Europe, bien à la grosse. Celle du Canada, point du tout. À propos, en avons-nous l'ombre d'une politique ou d'une opinion en ce saint Canada? Témoin, l'élection de McDougall¹⁸⁷! Les grands hommes, faiseurs de coups d'État, nous annoncent pourtant qu'ils vont se réunir à l'Îlot du Prince-Édouard pour de là proclamer leur nouvelle *Magna Charta*! Notre bon peuple, à l'exemple de ses bons devanciers du Moyen Âge, regarde et attend patiemment ce qu'il plaira bon à nos Messeigneurs et Messires!

Profitant d'un vapeur qui allait à Verchères le dimanche, M. Wescott, Papineau et moi nous y rendîmes pour voir oncle Pierre Bruneau qu'on nous disait très malade. En frappant à la porte du presbytère, le crêpe fatal nous annonça que nous étions venus trop tard. On l'enterrait le lendemain, retiré à Saint-Denis auprès de sa femme.

Avez-vous écrit aux Porter, les invitant à venir vous voir? Vous devriez le faire pour qu'ils arrivent à Montréal vers le 10, afin de monter avec nous qui nous proposons de le faire vers le 15 août. Avons eu un pique-nique cette semaine au bout de l'Île et avons traversé les paroisses du Sault, de Rivière-des-Prairies, Pointe-aux-Trembles et Longue-Pointe. Partout l'on faisait les foins, et l'orge mûrissait; et partout, la récolte est la plus magnifique, la plus abondante que l'on puisse désirer. C'est à grand tort que l'on se plaint toujours de la Providence et des saisons. Une saison chaude et sèche est toujours favorable dans le Bas-Canada, où l'été est si court.

M. le juge Bruneau m'a donné les *photographes* ci-incluses pour vous les transmettre. J'avais été chez Arnton et il m'y a fallu aller bon 10 fois avant de le rencontrer, et alors il m'a dit que ce n'était que 12/ au lieu de 15/ et que je lui ai payés. Vous avez oublié que je vous avais donné un compte corrigé avant votre départ, et vous devriez le trouver dans votre cahier de comptes, où je rectifiais les erreurs des paiements d'Émond. Il m'a depuis donné un premier, sur le montant du jugement et payera le tout, ainsi qu'il est convenu. Je vous apporterai mon compte depuis lors jusqu'au jour de mon départ pour Montebello.

Avez-vous fait de nouveaux achats chez Atwater à votre dernier voyage? Je leur avais demandé leur mémoire qu'ils ne m'ont pas encore envoyé. Vous ai-je écrit que les deux vases que vous aviez vus et choisis chez Hagar étaient déjà vendus à un autre sans que le commis le sût, lorsqu'il vous les montra? Il en pourrait faire venir d'autres semblables.

N'avons pas eu un mot de lettres des paresseux Napoléon et sa femme depuis leur départ. J'ai vu deux fois leur maison en allant voir M. Laramée pour des travaux qui languissaient à Bellerive. Leur maison m'a l'air intacte. Comment M^{lle} Azélie se trouve-t-elle de sa dernière bonne? Toutes ses horribles prévisions se seront dissipées, j'espère?

Comment est la chère Ézilda, et supporte-t-elle le trouble du ménage? Nous répétons notre offre de lui mener une cuisinière pour le temps que nous la tourmenterons de toute notre bande. La nôtre nous quitte la semaine prochaine, définitivement, pour se marier. Nous songeons donc à fermer tout à fait le logis pendant notre visite à Montebello.

Si vous avez quelques commissions que je puisse accomplir avant notre montée, hâtez-vous de me les transmettre. M., M^{me} Wescott, Marie, les enfants, tous se joignent à moi pour vous embrasser tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père
privée et confidentielle

Bellerive, samedi 1^{er} octobre 1864

Cher père,

Oh! notez bien le jour, le jour mémorable où s'inaugura pour la première fois sur le sol de notre patrie canadienne, notre sol vierge d'Amérique, cette belle institution européenne de la taxe timbrée en matières judiciaires. Quelle journée de confusion et de *red tapisme* et de collage et de griffonnage et de biffage! Mirobolante institution! J'entrai aux greffes à 9 h; je n'en sortis qu'à 6. Je n'eus pas une minute pour luncher. M. Monk en perdit la tête dans la première demi-heure et courut se réfugier en Cour d'enquête en me disant :

– Oh! dam it, Mr. Papineau, you see to it all. I can't understand a dam about it!

Tous les employés ce soir étaient sur les dents ou sur le dos. Je biffai 5 ou 600 estampilles, 1000 peut-être, moyennant nos initiales «M. C. & P.» et la date : «1 Oct. 64» sur toutes et une chacune d'elles! C'est battre monnaie chiffonnière à grand marteau. Ajoutez à cet énorme surcroît de besogne – car je signais des centaines de documents en sus, j'expliquais et interprétais la loi à toute minute à chaque employé et à messieurs les avocats; je jugeais une tutelle contestée et réconciliais par un débat d'une demi-heure une mère éplorée à un oncle impitoyable; je parlais autant que je griffonnais, une Babel enfin des mieux conditionnées! Ajoutez la douce pensée que pour créer la charge nouvelle de vendeur d'estampilles et former le fonds du salaire dudit vendeur, le gouvernement et la loi avaient rogné un 50 £ à M. Papineau, un 50 £ à M. Monk, un 100 £ (!) à M. shérif Bouthillier, greffier Dessaulles et autres malotrus, pour donner cette charge nouvelle à M. le député Honey et à M. le pensionnaire D^r Meilleur, ex-ministre de l'Instruction publique, ex-maître de Poste, ex-etc. À chacun de ces deux favoris de 1200 \$ à 2000 \$ *per annum*! M. Honey qui passera la moitié ou plus peut-être de son temps à sa boutique de vendeur, retient néanmoins sa charge de député-protonotaire et le salaire d'icelle, 1400 \$! Total pour M. Honey, mon subalterne : de 600 £ à 900 £. Moi, 450 £. Aussi, M. Honey rencontrant le juge Smith ce matin, le juge Smith le pria d'échanger place et salaire avec lui. Et en voilà d'une.

Tournons au chapitre 2, s.v.p. Faut-il d'abord vous confier (oh! très en secret! au sérieux) que M. Honey, appelé pendant cinq semaines durant auprès du procureur général Cartier, en

vacances, et une semaine à fin de septembre, pour organiser le fonctionnement de cette belle loi, avait eu la charmante petite précaution d'emporter dans sa poche la résignation écrite de M. le protonotaire Coffin en faveur de... votre fils?... oh! non, de lui M. le député Honey! Ce charmant petit complot étouffe tout le monde... personne ne peut l'avaler... pas même M. Cartier... L'on craignait sans doute une indigestion constitutionnelle. L'affaire manquée, il fallait au moins une compensation quelconque à ce pauvre M. Honey, l'organisateur de la loi du timbre. Tiens, dit M. Cartier, voilà : pension pour ce pauvre M. Meilleur, compensation pour ce pauvre Honey. Allez, mes enfants.

Honey revient : me prend par la boutonnière et me souffle ingénument et confidentiellement à l'oreille toute l'histoire du complot manqué, puis ajoute :

– Maintenant que me voilà compensé et satisfait, je me dois à mes amis. À vous, mon cher M. Papineau, je sors de chez M. Coffin et je lui fais vous donner 400 \$ de son salaire. 800 \$ en outre de son salaire il me donne à distribuer parmi vos employés en petits bonus de 5 £, de 10 £, de 20 £. Oh! en effet, M. Coffin avait bien mis 200 \$ pour ma part; je vous les cède généreusement (il eût dû ajouter royalement à mon bon sujet et protégé). Vous aurez donc 600 \$. J'avoue que ça vous est dû. Oh! oui vraiment; on vous a un peu maltraité, et je tiens, moi, à rectifier tout cela un peu...

Moi, je ris bien un peu sous cape de toute cette farce et de toutes ces impertinences, et j'attends. Le lendemain matin, le bon jésuite, en vrai Protée païen, glissait entre les doigts, pourtant habiles, de M. Honey une pension de 2000 \$ seulement pour M. Coffin, l'invalidé! Ah! fi!

Pourquoi M. Papineau ne se contenterait-il pas de 560 \$? Et pourquoi vouloir commencer cet arrangement avec le quartier datant du 1^{er} octobre, au lieu de commencer avec la Noël, ou bien l'Épiphanie, ces grands anniversaires religieux et chrétiens? Il est vrai que le grand surcroît de besogne pour M. Papineau va commencer à la Saint-Michel; mais Saint-Michel n'est pas Noël, et puis il est vrai que mon congé d'un an expire à la fin de douze mois. Mais mon cautionnement ne date toujours que de décembre, trois mois après le commencement de mon congé. Puis, je dois me consulter avec mes amis; enfin, je vous en prie, M. Honey, attendons quelques jours.

Honey me revient conter cela. Je ne puis que hausser les épaules. Admirable vieillard! Le lendemain, l'on s'est abouché avec M. Olivier Berthelet, beau-frère; avec M. Côme Cherrier, ami sincère et dévoué. Je n'ai pas soulevé le voile de la pudeur. Mais aujourd'hui je rencontre M. Cherrier dans la rue, qui m'arrête et me fait parler. Je lui dis bien des choses sans perdre un iota de ma froide philosophie (qui commence vraiment, ce me semble, à prendre un épiderme de rhinocéros!), et bref, M. Cherrier me quitte en me disant :

– Eh bien! je crois que lundi M. Coffin souscrira à tous tes termes.

– Oh! Pardon, M. Cherrier, je ne demande rien à M. Coffin. Notre bon et mutuel ami, M. Honey, veut le pensionner et me doter, moi, d'une petite douceur. À lui toute la responsabilité! Bons et excellents amis! Qu'ils soient bénis!

Et voilà, cher père, où en est, à l'heure qu'il est, cette crise *protonotarielle*. Je vous écrirai le dénouement lorsqu'il arrivera.

Avons gardé plusieurs jours la chère Augustine, qui ne voulait plus nous quitter lorsque ses parents et son frère sont venus nous l'arracher. Ils ont tous dîné à Bellerive avant-hier.

Sommes tous en santé, aux deux logis. Avons hâte de vous voir, cher père et chère Ézilda, arriver à la maisonnette de la rue Dorchester. Chère sœur, avec ses poires, fera la point d'union entre rue Saint-Simon, rue Dorchester, Bellerive.

Le raisin mûrit et dans le vignoble et dans la vignerie. Apportez-nous force céleri pour en relever le goût.

M. Honey avait posé une grande affiche sur sa porte : « Bureau des Timbres ». Une heure après, un malin d'avocat qui passait, prit son crayon et mit un gros accent aigu sur le dernier e.

Dimanche matin. Je voulais jouir du jardin aujourd'hui. À 7 h, la pluie commença à tomber, grosse, de nord-est.

Adieu, cher père, chère sœur. Nous vous embrassons tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

N.B. Rapportez-moi cette lettre.



L'honorable sir E.P. Taché¹⁸⁸

Chevalier, etc.

Québec

Montréal, 10 avril 1865

Honorable Monsieur,

Je ne doute pas que c'est à vos bons et bienveillants offices que je dois le détournement d'une odieuse injustice qui me menaçait. Je ne peux donc assez vous exprimer tout ce que j'en éprouve de reconnaissance et de gratitude pour vous. Le souvenir ne s'en effacera jamais et je souhaite que l'occasion me permette de vous donner des preuves de tout mon dévouement.

Mon père se joint à moi pour vous témoigner nos remerciements communs.

Permettez-moi, Monsieur le chevalier, de me souscrire votre très dévoué et très reconnaissant serviteur.

L.J.A. Papineau



M. Demers¹⁸⁹

Rue Sainte-Marie

Vis-à-vis College Molson

Lundi 10 avril 1865

Envoyez-moi une demi-corde de votre érable, la plus sèche que vous ayez. Mais ne m'envoyez pas vos scieurs et fendeurs, qui m'ont laissé plus d'une corde de bûches ni sciées ni fendues. Demain matin vers 8 heures.

[D'une autre main :] Reçu payment¹⁹⁰. P. Gravel.



L'honorable H.L. Langevin¹⁹¹
Solliciteur général
Québec

Montréal, 26 avril 1865

Honorable Monsieur,

Permettez-moi de solliciter pour M. Théod Limoges, votre parent et le mien. Il est employé depuis plusieurs mois dans nos greffes comme substitut du capitaine Drolet, des Volontaires, qui revenant au 1^{er} mai de la frontière, devra reprendre sa place.

M. Limoges, qui nous avait aussi aidé précédemment dans les voûtes, s'est montré très capable et surtout très dévoué et très assidu. Je n'hésite pas à le considérer comme un de nos plus fidèles commis. Il est surchargé d'une nombreuse famille et sans ressources. Ce serait une calamité que de le renvoyer. Je vous prie donc instamment de vouloir bien nous donner permission de l'employer à partir du 1^{er} mai dans notre greffe de la Cour supérieure, au salaire de nos employés de dernière classe comme nouveau, *viz* 7/6 par jour. De l'assentiment de mes collègues.

J'ai l'honneur de me souscrire votre très obéissant serviteur.

L.J.A. Papineau



À son père et sa sœur

10 mai 1865

Cher papa, chère Ézilda,

Pas un signe des Bourassa, que je n'ai pas un instant pour aller voir, mais qui me feraient dire si leurs convalescences ne continuaient pas à bien aller. Je suis excessivement occupé au Palais, et soir et matin dans le jardin, ouvriers, etc.

De Saratoga, deux lettres par semaine. Marie n'est pas bien, maux de tête, d'yeux, faiblesse, obstination à ne pas voir le médecin que je vais faire venir malgré elle. Je voudrais bien être là pour juger par moi-même. Je suis cloué ici. Elle m'écrit pourtant depuis huit jours et j'espère plus du temps, le grand médecin, que des remèdes matériels¹⁹². Néanmoins, ceux-ci aident aux autres.

Il n'y a rien de neuf. Vous voyez les journaux qui vous en disent plus que je ne saurais. Lorsque tante Benjamin et le reste de la famille se seront bien réjouis de la lettre de Leman, et nous la renverront, je verrai à en faire publier extraits dans le *Herald* pour proclamer la gloire de notre lauréat. C'est très beau.

Vous voyez les nouvelles d'Europe. Et que tout le monde civilisé s'entend pour pleurer le martyr du président Lincoln et pour l'immortaliser.

Écrivez-moi, cher père, chère sœur, aussitôt que le grand bredas de l'arrivée sera passé. Que M. Todd m'envoie au plus tôt les plantes demandées. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

McGibbon vous a-t-il envoyé la caisse de champagne que je lui avais confiée?

À son père

Bellerive, 19 mai 1865

Cher papa,

J'ai reçu votre bonne lettre hier et son excellence rachète son long retard. Comme elle est si pleine de bons conseils pour chère Marie, je la lui ai transmise hier, après l'avoir lue à chère Azélie et son mari. J'ai toujours été si occupé (non pas à lire les gazettes que je lis moitié moins depuis que la rébellion est finie), mais au jardin et surtout au greffe et en Cour, que je n'ai pu les aller voir que deux fois; et, cette dernière fois, ma surprise et ma peine ont été extrêmes de voir l'état de la chère petite Adine. Les pauvres parents m'ont l'air de se flatter qu'elle est mieux. Mais je vous assure qu'elle me paraît bien en danger, tant elle est faible et pâle et amaigrie, avec de la toux et une diarrhée obstinée. Le D^r Macdonnell lui donne beaucoup d'huile de foie de morue et de vin de porto qu'ils lui font prendre fréquemment. Elle est trop faible pour sortir et il fait toujours si horriblement froid et pluvieux. Le changement d'air serait peut-être essentiel. Mais comment se réfugier à Montebello où vous n'avez pas de médecin? Il est impossible de l'enlever aux soins du D^r Macdonnell. Je tremble pour la chère Azélie et je voudrais bien vous voir tous deux auprès d'elle. Le danger est-il prochain? Ou languira-t-elle longtemps? Je ne sais. Il me semble bien difficile qu'elle en revienne, la chère petite, si forte et si gaie, et si jolie qu'elle était, promettant beaucoup. Elle me fait bien de la peine.

Vous avez parfaitement raison, cher papa, d'admirer votre beau séjour et le magnifique paysage de Montebello. Mais il faut avouer que c'est un peu sauvage pour des dames qui ne sont pas philosophes comme vous et moi, pouvant jouir absolument en communion avec la nature et une bonne bibliothèque. Aux femmes, il faut un peu de babil, de cancans, de petites nouvelles, de compagnie enfin. Chère Ézilda est bien bonne et bien raisonnable; mais c'est un moment d'épreuve d'être seule avec du mauvais temps, point de promenades en voiture. J'espère que ce sera de courte durée et que sa sœur et son frère pourront bientôt aller lui tenir compagnie. En attendant, que tante Benjamin ou quelques-unes des cousines d'en haut viennent à la maison.

De Saratoga, j'ai de mon côté mes inquiétudes. Marie n'est pas bien. Et il y a eu des fièvres typhoïdes qui ont tué 18 enfants dans le village! Il a fallu administrer à tous de la quinine, que le D^r Macdonnell me dit être le meilleur préventif de ces fièvres. L'épidémie a couru surtout dans l'ancien village, près de chez le chancelier. Je me décide à courir passer quatre ou cinq jours à la fin de ce mois. Il y a deux fêtes et un dimanche qui se suivent de près; et le gouvernement me donne mon congé. Je verrai par moi-même les médecins de l'endroit et forcerai Marie à les voir et à sortir en voiture.

Il faut très prochainement que vous écriviez de nouveau aux Porter pour qu'ils fixent l'époque certaine de leur visite. Pour eux comme pour vous, elles devraient venir avant la fin de juin, passer tout le mois de juillet et une partie d'août. Ménagez bien votre pauvre jardinier. Il est désolant de le voir mourir. Que prend-il pour son rhume? Il ne faut pas le laisser travailler trop fort durant ce printemps froid et humide, et lui donner de l'aide. Qu'il ne s'expose pas du tout à la pluie. Ne m'envoyez maintenant mes plantes qu'au 1^{er} juin, à mon retour de Saratoga.

Donegani a voulu faire défense à votre locataire Saucisse de vous payer loyer, « réclamant

la moitié de votre terrain : il est fou, je crois », m'a dit Saucisse. Je l'ai rassuré sur votre droit. Mais je suppose que des difficultés pourraient survenir plus tard. J'ai payé la rente au séminaire, et fait promettre à Saucisse de payer 60 \$ (au lieu de 40 \$) cette année. Il songe à faire un canal d'égout jusqu'à la rue Saint-Denis. Et alors, je lui aiderais à le payer. Il y a encore de l'eau, un peu, ce printemps. Et la Corporation et les citoyens, qui ont peur de l'épidémie russe vont crier : Vilaine engeance que cette municipalité, dont l'aqueduc est sans cesse brisé, et qui nous prive d'eau.

Adieu, cher père, chère sœur. Je vous embrasse de tout mon cœur. Écrivez souvent. J'écris deux longues lettres par semaine à Saratoga. Votre fils affectionné.



L'hon. H.L. Langevin
Solliciteur général
Québec

Montréal, 2 juin 1865

Honorable Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir mes doubles remerciements. D'abord de l'attention et de la bonté que vous avez eues de me prévenir par le télégraphe que vous m'accordiez le congé que je demandais pour aller voir M^{me} Papineau, sans le retard de la réponse officielle reçue depuis par la poste. Et en second lieu, d'avoir procuré à notre parent, M. Limoges, une situation dans notre greffe dont il s'acquitte avec un rare dévouement; ce qui me fait espérer que vous daignerez persuader l'honorable M. Cartier, à son retour, de l'avantage pour le public de lui conserver sa place permanentement.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre tout dévoué serviteur.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, jeudi (Fête-Dieu) 15 juin 1865

Cher papa,

Votre bonne lettre du 12 me fait honte; et en même temps que je l'envoie à chère Marie dans la lettre que je lui écris aujourd'hui, je me pique d'y répondre. Je n'ai pas eu une minute de loisir depuis mon dernier voyage de Saratoga. Mes vignes, etc., m'ont fait lever à 4 et 5 h, chaque matin. Travaillé tard le soir. En Cour toute la journée. Couché en[tre] 8 et 9 h chaque soir, tout à fait épuisé. Pas la force d'écrire plus des deux lettres de rigueur, chaque semaine, pour pauvre Marie, qui en a tant besoin. Elle dit que mes lettres lui font du bien. Elle est au désespoir si elles retardent d'un jour.

Les plantes me sont arrivées le soir même que votre lettre me parvenait. Venues en bon ordre par l'express des vapeurs d'Ottawa qui ont enfin ouvert leur bureau de messageries dans

la ville (ce qu'ils auraient dû faire il y a déjà bien des années). Ce sera fort commode pour nous. Les dépôts se font Grande rue Saint-Jacques, porte voisine de l'église américaine que l'on est à démolir. J'ai trouvé les dahlias bien petits : ils auront peine à fleurir avant les gelées. Les miens sont dix fois gros comme eux! Allons, je vous bats en tout cette année.

J'espère que l'atmosphère va restaurer ma chère petite Adine. Il me faisait peine de la voir si faible et si sérieuse surtout. Pauvre petite! Mes sœurs doivent avoir honte de ne pas admirer d'aussi bonnes photographies que celles que je vous ai envoyées. La mienne est parfaite. C'est la seule qui ait jamais réussi. Marie-Louise est à croquer. Elle a maigri; et la coupe de ses cheveux la change beaucoup. Papineau était fatigué à ce moment-là : ses yeux et sa pose le montrent; mais nous en avons plusieurs autres de lui, déjà excellentes. Je suis bien aise que pépé en soit satisfait. J'ai commandé le volume de l'abbé Fayan¹⁹³ chez les Rolland, qui ont dû vous l'expédier hier par l'express d'Ottawa. Je verrai au compte, à 1^{er} juillet.

Vous verrez par les gazettes que les ouvriers de la Corporation ont découvert le cercueil du pauvre Amury Girod, que les volontaires, dans leur férocité loyale, avaient enterré à l'embranchement des rues Sherbrooke et Saint-Laurent pour le faire fouler aux pieds des passants, pour avoir, par le suicide, frustré la Royauté du luxe et du plaisir de le pendre et de jeter ses membres aux quatre vents. Je me suis de suite abouché avec les membres du comité des victimes de 37-38 et avons délégué deux d'entre nous, Doutre et Perrault, pour faire enterrer ces reliques dans le cimetière protestant de Mount Royal. « Jean-Paul laboureur », le Tom Payne ou pamphlétaire de notre révolution canadienne doit reposer en paix dans le sol de sa patrie adoptive.

J'ai reçu une lettre de M^{me} Beach, m'envoyant une relique du martyr-président : quelques feuilles d'une rose blanche qu'elle alla cueillir sur sa poitrine pendant son exposition à l'Hôtel de Ville de New York.

Que dites-vous de la querelle si bien accentuée entre les deux cousins Napoléons? Ne se posent-ils pas bien comme les types de la lutte suprême entre les deux principes que la révolution américaine vient d'évoquer, et qui vont incessamment se disputer l'empire du vieux monde? Le sort du nouveau est confirmé, et bien rassuré. Il faut que la vieille Europe se régénère au modèle de l'Amérique, ou qu'elle tombe dans l'anarchie du despotisme et bientôt dans la décadence; tout ce qu'il y aura de vie, d'intelligence, de capitaux chez ses enfants la fuiront et viendront se réfugier dans le nouveau monde. Il marche toujours, ce pauvre monde tant calomnié, tant tourmenté. Il progresse, en dépit de tous les réactionnaires.

Entre nous, le congé de M. Coffin expirait le 12; il est venu hier m'offrir et à Honey de nous céder partie de son salaire, si nous voulions continuer à faire sa besogne. Il nous demande 600 £ de pension! 500 £ serait libéral. Je céderais les 600 £ si Honey et Cartier y consentent. J'espère que cela va se régler de suite. Je vous en informerai. N'en parlez à personne.

Je regrette d'apprendre que tante Benjamin n'est pas bien cet été. Je n'ai pas vu son fils Benjamin. Est-il retourné chez lui?

Chère Marie est mieux. Ce sera un long deuil. Ses forces ne reviendront que lentement. Les enfants sont bien, mais pas trop gras. Ils grandissent, il est vrai. D^{lle} O'Kelfe est venue enterrer son frère à Montréal pour retourner ensuite à Saratoga.

Faites bien mes amitiés à toute la famille dans la seigneurie. Je vous embrasse tous

tendrement, les hôtes du manoir. Le bois est à 5,50 \$ et 6,50 \$. Il ne baisse point. Pourriez-vous envoyer une barge pleine de *grosse érable* pour les trois maisons? Répondez de suite. Autrement, il me faut acheter à ces prix monstrueux avant mon départ pour Saratoga.

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 2 juillet 1865

Cher papa,

Je ne voudrais pas partir pour Saratoga sans vous écrire au moins quelques lignes. J'ai été si incessamment occupé avec la Cour, le jardin, les ouvriers, que je n'ai que le temps d'écrire deux longues lettres par semaine à Marie, et que mes gazettes favorites ne se déplient plus! Quel sacrifice! Heureusement que la révolution est finie et que je puis dormir sur nos lauriers et surtout sur le triomphe assuré de la Liberté pour tous.

Je vous inclus une lettre de M^{me} Beach. Tous, ils semblent renoncer à leur visite au Canada. J'en suis fâché. Ils s'attendent que vous irez les voir cet automne. M^{me} Beach a écrit à Dessaulles, lui envoyant comme à moi des reliques du président Lincoln.

Je veux vous gronder, cher père, de votre incroyable imprudence du jour de la Fête-Dieu, de vous être exposé à un coup de soleil pour suivre une procession que votre âge et votre tête chauve vous excusaient de suivre. Beaucoup de personnes en ont été malades à Montréal, et cela devrait se faire après les Vêpres lorsque le thermomètre est à 90°. Cela frise un peu la mode du Jaggernaut des païens.

Vous m'avez laissé sans réponse pour le bois de chauffage. Pressé d'aller rejoindre Marie et les enfants, il m'a fallu acheter à 5 \$ du bois qui en vaut 3,50 \$. Je vais payer Hagar, McGibbon, Rolland, suivant vos directions. Mon quai s'achève dans une couple de jours : un formidable rempart à la glace et à toute invasion possible de voleurs, assassins, voire même de Yankees.

M. Cartier est au moment de débarquer. Que va-t-il faire de M. Coffin? M. Honey est chargé de cette mission délicate. Il croit que M. Coffin devrait se contenter de 500 £ et nous donner le résidu de son salaire pour faire sa besogne le reste de ses jours.

Je suis enchanté d'avoir par la bonne longue lettre d'Azélie de si bonnes nouvelles de ma chère petite filleule. J'espère que la voilà maintenant sauvée. Et qu'à l'automne, je la retrouverai grasse et joffflue, vive et riante, comme jadis.

Le cher Bourassa va nous donner un roman qui éclipsera le *Guérin* de M. Chauveau et tout ce qu'ont encore produit les lettrés du Canada. Je lui souhaite un plein succès.

Marie et les enfants sont assez bien. Je crois que Marie a du mieux peu à peu. Je vais la mener, bon gré mal gré, aux bains de mer. Elle n'a pas l'air de s'en soucier. Ils ont eu une terrible épreuve par l'incendie de l'United States Hotel, ayant vidé la maison de tout son ameublement. M. Lester a depuis doublé les assurances sur les deux maisons et sur les meubles. Le village a acheté un engin à vapeur pour 4000 \$. Et il y a gardes jour et nuit. L'on s'est imaginé que

c'était l'œuvre d'incendiaires qui en voulaient à Marvin, le représentant au Congrès de ce district. Cette dévastation va gâter l'aspect de Saratoga pour plusieurs années. Ils firent sauter l'imprimerie de M. Davison pour arrêter les flammes qui menaçaient de détruire tout le village. Il y a grand manque d'eau, et les bâtisses sont si hautes et si combustibles.

Qui allez-vous avoir pour visiteurs dans ces beaux mois de juillet et août, après la disparition des maringouins? Je voudrais bien pouvoir vous en donner quelques jours. Ce ne sera qu'à l'automne, ou l'an prochain plutôt.

Conservez-vous bien tous en santé. Et tâchez de nous écrire à Saratoga. Vous avez plus de loisirs. J'en aurai là. Écrivons de part et d'autre.

Adieu, cher papa, chères sœurs, beau-frère et les petits enfants tous trois. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Montréal, 7 juillet 1865

(Copie)

L'hon. L.-J. Papineau à Marcien Bertrand, barge *St. George*, de Rigaud et Montréal, Dr Pour transport de Montebello à Montréal de trente-cinq cordes et demie de bois de chauffage :

érable et hêtre @ huit chelins

(1,60 \$ par corde)

56,00 \$

1. reçu acompte de l'hon. L.-J.P.

à Montebello 4,00 \$

2. reçu acompte par L.J.A. Papineau

passage du canal Lachine 1,54

3. reçu acompte par L.J.A. Papineau

touage dans le port 2,00

4. reçu acompte par L.J.A. Papineau

au gardien des quais 1,50

5. reçu acompte par L.J.A. Papineau

par charretier Giroux (pour juin) 1,00

10,04

45,96

6. reçu par L.-J.-A.P., le 7 juillet la balance, savoir, quarante-cinq dollars et quatre-vingt-seize cents. Mais le dit Bertrand réclame de l'hon. L.-J. Papineau les items trois et quatre (touage dans le port et la paie du *wharfinger*, qu'il dit lui avoir été promis à Montebello. (Signé, sa marque) Martien Bertrand, E. Mercier, témoin. (vraie copie)

Ce Bertrand est un ivrogne qui est arrivé ivre à mon greffe mercredi matin et qui n'a jamais voulu bouger du canal, avant que je n'eusse payé la taxe du canal depuis Lachine, ensuite le touage du canal au quai, ensuite le droit du port au quai. Après deux jours et demi de décharge de sa barge par 4 ou 5 charretiers, il est venu se faire payer hier soir (vendredi), doux et aimable comme un mouton, ne réclamant plus que les items 3 et 4 qu'il assure que vous lui avez promis. Il faut toujours un mot d'écrit dans les engagements pour fret, transport, etc. Au reste, mes informations ici sont que ces deux charges sont ordinairement payées par le vaisseau et son capitaine, et non par le consignataire. C'est le droit commun, comme la coutume et le bon sens. Mais il y a eu promesse spéciale!

Ce bois est beau, le hêtre vaut 4,00 \$ ou 4,50 \$. L'érable (il n'y a que 4½ cordes d'érable) vaut 5,50 \$. Ils ne nous coûtent, rendus au débarcadère, que 3,10 \$ le hêtre, que 3,60 \$ l'érable; il vaudrait donc la peine de faire descendre le reste du lot et que Bourassa parte aussitôt la barge chargée et vienne le recevoir et le vendre à des amis qui en donneront volontiers 4 \$ pour hêtre et 5 \$ érable, ou même la pleine valeur, 4,50 \$ et 5,50 \$. Il y a beaucoup d'érable comme celle-là qui se vend aujourd'hui 6 \$ et se vendra 7 \$ dans un mois.

Quant à nous, il y a 18 cordes chez Bourassa, assez pour son hiver et pour le vôtre, à la rue Dorchester. Il y a 17½ chez moi, assez pour mon année.

Dans la certitude de mon départ pour Saratoga (retardé par cet envoi un peu tardif!) et dans l'incertitude de l'industrie et du courage de Bourassa de descendre disposer du second chargement, j'ai averti Bertrand que je l'exempterais de remonter.

— Ça n'y fait rien, me dit-il, je remonte parce que Jodoin, votre huissier, m'a dit qu'un Anglais à Montebello avait 300 cordes à faire descendre; ainsi, si M. Papineau, votre père, ne me donne pas le reste de son bois à descendre, j'en aurai toujours d'autre.

Il est donc probablement reparti pour Montebello. Bourassa n'aura pas la moindre difficulté avec l'aide de Pierre Giroux, charretier, et Larouche, cordeur, à recevoir et à livrer cette seconde cargaison, à un profit net de 45 \$ s'il en reste 30 cordes. Il faudrait contracter de suite pour 100 cordes au moins d'érable, de la meilleure qualité, de 3½ pieds de long, pour le printemps prochain. Les profits sont diminués trop par le fret sur les bois inférieurs, puisqu'il est le même pour des demi-valeurs que pour l'érable.

Je vous écris à la hâte. Je termine l'essentiel de mon quai et je pars. Je brûle d'impatience et de contrariétés depuis huit jours. Le 4 juillet s'est passé à Saratoga sans nouvel incendie que la panique assurait tout le monde aurait lieu.

Je vous embrasse tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Ce Bertrand a loué cette barge pour l'été pour en faire son profit. Elle appartient à un M. Skead ou Skit, de Montréal.



À son père

Saratoga Springs, dimanche 16 juillet 1865

Cher papa,

J'ai enfin pu m'échapper de Montréal mardi soir. En arrivant ici, mercredi matin le 12, j'y ai trouvé tout mon monde réjoui de me revoir; les enfants en parfaite santé. Chère Marie et M^{me} Wescott, toujours affligées, mais mieux de leurs santé. L'incendie de l'United States Hotel laisse un vide affreux au milieu du village et semble affecter le concours des visiteurs, qui est moindre que de coutume un peu. La perte irréparable pour bien des années, c'est celle des grands ormes de l'intérieur et de l'extérieur. L'hôtel lui-même va renaître plus vaste et plus beau que l'ancien. L'Union Hall, que les nouveaux propriétaires ont le mauvais goût de rebaptiser Union Hotel, est enrichi de vastes additions et d'un Opéra qui n'a encore donné que de la comédie. La salle de danse se trouve au 2^e de la longue aile sur la rue Washington, en face de nos fenêtres, d'où nous voyons les danseurs tous les soirs et nous endormons au son d'une des meilleures bandes des États-Unis. Ce qui serait un avantage et une jouissance sous d'autres circonstances n'est qu'une aggravation de chagrins en ce moment.

Au milieu de la semaine, j'enlèverai Marie, qui y consent, sous la raison d'aller à Greenwood et à New York choisir un monument pour son père, et je la mènerai au bord de la mer et aux bains. Quelques affaires de la succession nous entraîneront jusqu'à Boston, de New York. Je crois que ce voyage d'une quinzaine lui fera beaucoup de bien ainsi qu'à Marie-Louise qui est la seule que nous emmènerons avec nous. Nous laisserons Ella et Papineau avec leur bonne et leur gouvernante. M^{me} Wescott ne peut pas se décider à nous accompagner. Elle ira plus tard visiter les Wayland et les North, près de New York, lorsque que nous aurons quitté Saratoga.

À mon retour de ce petit voyage, je me mettrai de suite aux affaires pour faire inventaire, partage de l'ameublement, arrangements pour l'hiver. M^{me} Westcott veut pensionner chez oncle et tante Cooke, puis chez M. Lester. Les Lester sont bien. Je n'ai vu le chancelier que de loin; j'irai le saluer avant de partir pour New York.

À Montréal, j'ai vu M. Cartier qui m'a gracieusement accordé mon congé, tout en renouvelant celui de M. Coffin (sans compensation pour ses collègues), pour un temps que j'ignore encore, six mois ou un an. Il me dit que je pouvais partir de suite et qu'à son retour à Québec, il m'enverrait le congé officiel par lettre. Je l'attends ici, où Honey ou le maître de poste doit me l'expédier. Marie s'attendait que je resterais avec elle toute la vacance, jusqu'au 1^{er} septembre. Mais j'aimerais, si les affaires sont terminées, retourner à la mi-août pour donner une quinzaine au moins de vacance à Honey. Il n'en mérite guère pourtant, puisqu'il m'a promis l'employer à éclaircir nos comptes de l'ancienne Société Monk Coffin et Papineau qui, à son su et à mon insu, ont été embrouillés, m'avoue-t-il, depuis qu'il est lui-même protonotaire, par M. Monk qui était dans l'habitude de tirer et d'employer de nos deniers officiels, pour ses propres affaires particulières. Honey m'a promis de régler ces comptes et d'en faire payer la balance au juge Monk avant la fin des vacances! Tous nos chèques officiels sont maintenant signés et par moi et par Honey, et j'aurai à contrôler tous les comptes et les livres toutes les semaines. Ceci est entre nous. N'en parlerons qu'à bon escient et en cas de besoin.

J'ai rencontré deux prêtres de Montréal, au lac de Saratoga hier, M. Valois, fils du richard

d'Hochelaga, et un jeune sulpicien. Ils sont en vacances et s'amuse. M. Valois aime les États-Unis où il vient une ou deux fois chaque année; il était ici, il y a un mois.

Avons eu des nuits fraîches depuis mon arrivée. Pas plus chaud qu'à Montréal. Je crois les grandes chaleurs passées. Je me réjouis du rétablissement graduel de la chère petite Adine. J'espère qu'il sera absolu et permanent. Soyez tous en bonne santé. Écrivez-moi de suite. Avons hâte de nouvelles de Montebello et de Montréal. Je vois que Bourassa est affiché sur la liste éclatante des nouvellistes à la bourse, depuis Alexandre Dumas à Georges de Boucherville!

Adieu, cher papa, chères sœurs, cher frère, chers neveu et nièces. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Saratoga Springs, dimanche 6 août 1865

Cher papa,

Nous voilà de retour à Saratoga après une quinzaine de courses incessantes, Marie, Bitsi¹⁹⁴ et moi. Ce voyage nous a fait un grand bien moral, et je ne doute pas qu'il ne soit aussi avantageux au physique lorsque nous aurons reposé de la fatigue. Marie-Louise a déjà plus d'appétit et mange quelques bouchées de viande. Il y a rage et fureur de voyager qui fait que tous les vapeurs, tous les chars et tous les hôtels sont encombrés de touristes, qui se nuisent énormément et dans ces chaleurs extrêmes de 85° à 95° s'achalant et s'écrasent mutuellement. Il y a toujours foule de malheureux qui, à bord, ne trouvent point de lit et couchent sur le parquet ou dans les fauteuils. Ce fut notre sort l'une des nuits de trajets. Il faut faire queue pendant une ou deux heures pour arriver au bureau et payer son passage, ou obtenir les contremarques du bagage. Somme toute, avons pris la sage et définitive résolution de ne plus jamais quitter le confort du logis pendant les jours enragés, les mois de juillet et d'août. Avons couru bien du pays, vu ce fameux Newport où l'art et la nature sont combinés pour éclipser notre Saratoga lui-même. Avons été à New York et à Boston, à Cohasset et à Watch Hill, ces deux derniers deux charmants bains de mer. Je recommande Watch Hill par-dessus tout : à 5 milles de Stonington, eau douce et chaude et mer en furie; le *sound* et l'Océan, bains d'enfants et bains de hardis marins qui n'ont peur ni des vagues ni des requins. Grève de sable blanc, polie et ferme comme un marbre et longue de deux lieues, centaines de voiles sans cesse passant et repassant, hôtel à larges *vérandahs* couverts et ouverts à tous les points de l'horizon. À Boston, je montai deux fois au Capitole, seul la première, avec Marie et Bitsi la deuxième. Quelle noble avenue, la Commune, ombragée d'ormes séculaires, de gazons, de fontaines, puis au sommet de cette longue rampe, le fronton du Capitole, sa colonnade corinthienne, son grand dôme doré, sa triple série d'escaliers de cent marches chacun, de granite et de grès rouge, chaque marche de 100 pieds de largeur; d'un côté la statue en bronze de Webster, d'autre côté la statue en bronze d'Horace Mann, découverte le 4 juillet dernier. Digne avenue et entrée au temple législatif de l'État-Modèle, l'État-Père de la République, l'État des Puritains, l'État colonisateur, animateur et modeleur du continent. Quelle noble et touchante simplicité dans l'ameublement et les

décorations de la salle des Représentants et dans celle du Sénat! Des bancs de pin, un coussin de vieille serge verte, en amphithéâtre. Simple peinture blanche partout. La seule dorure : celle du motto dans le bec d'un aigle de bronze au-dessus du fauteuil de l'orateur : «God Save the Commonwealth of Massachusetts». Quelques faisceaux d'armes et tambours de la Révolution de 1776. Dans un vaste vestibule ou halle, sous le dôme, au premier étage en entrant au Capitole, le visiteur s'avance entre une avenue de vingt colonnes vers le sanctuaire éclairé du dôme où se dresse la statue colossale du Père de la Patrie; à ses pieds, le monument funéraire de la famille Washington, copie du tombeau en Angleterre et les armoiries (3 étoiles et barres) qui ont servi de modèle à l'écusson de la République. Ces colonnes étaient cannelées jusqu'aux 2/3 de leurs bases. Chaque cannelure supporte aujourd'hui l'un des 300 drapeaux en lambeaux, couverts de sang et de poudre, décorés des noms d'autant et plus de victoires, non pas les drapeaux pris sur des frères en rébellion, mais leurs propres drapeaux triomphants que les Fils du Massachusetts sont venus déposer au pied de la Patrie avant de se débâter pour rentrer dans leurs foyers. Au milieu des vives émotions de tout ce spectacle, le gardien me présenta la plume pour inscrire mon nom sur le registre des visiteurs. J'hésitai et je me sentis alors comme un intrus dans ce sanctuaire. Je lui dis :

– Je suis Canadien. Sommes-nous dignes de fouler au pied ce sol consacré?

Je sentis le besoin d'une apologie; j'écrivis : «L.J.A. Papineau, a friendly Canadian, Montreal.»

Je venais de voir devant le nouvel Hôtel de Ville (façade qui éclipse celle du fameux édifice de Paris et lui ressemble) la statue de Franklin, érigée au site où il jouait, écolier, en face de l'atelier d'imprimerie où il travailla. Et sa visite au Canada me revenait sans cesse à la pensée comme un remords.

Vous parlerai-je de ce magnifique édifice en marbre et bronze et aux 100 000 volumes où tout habitant de Boston a le libre droit d'entrer et d'emporter un volume pour huit jours? Que de choses belles et grandes et nobles, vues et à décrire. En parlerons plus tard. Avons traversé New York à la course. Bitsi a pourtant vogué en nacelle sur le lac du Central Park et nourri un troupeau de cygnes de sa propre petite main. Avons surtout visité les cimetières. Avons trouvé des modèles à Greenwood et à Mount Auburn. Avons presque arrêté choix et contrat pour un obélisque en granite dont je ferai poser la fondation avant mon départ d'ici.

Nous retrouvons Saratoga encombré comme tout le reste du pays. Les hôtels refluent. Les équipages particuliers et à livrées deviennent aussi multipliés à Saratoga qu'à Newport. Les diamants et les perles éblouissent autant dans les rues et aux sources que dans les salons. Les millionnaires du Shoddy et du Petroleum foisonnent et s'amusent. Les fortunes ne doivent point s'exagérer lorsqu'il s'agit d'en payer la dîme au collecteur de l'État. Et c'est dans le rapport officiel du fisc, que les gazettes nous étalent tous les jours, que l'on trouve des revenus annuels de 2 à 300 000 \$! Notre ami Tracey, d'Albany, pauvre épicier il y a 30 ans, se déclare aujourd'hui riche d'un revenu net de 150 000 \$; M. Corning père, plus de 300 000 \$ et son fils près de 100 000 \$. Les villages veulent singer les villes. Et bientôt tous les millionnaires seront connus. Combien de millionnaires avons-nous dans tous les Canadas?

Je me suis mis aux affaires. Ai commencé l'inventaire. Vais tout faire pour retourner à la mi-août donner un peu de congé à Honey.

Sommes très reconnaissants à Azélie de ses deux lettres. En attendons de papa. Excusons Ézilda qui a ses hôtes à servir et entretenir. Nous nous réjouissons d'apprendre par Azélie qu'elle a la santé et la force, cet été, pour y suffire. Je ne reçois point de nouvelles directes du Canada. À ma surprise et regrets, j'apprends par les journaux de New York que le juge Berthelot a perdu ses deux plus jeunes enfants, et la mort de Sir Étienne Taché. Nous en sommes très chagrins. J'estime beaucoup le juge Berthelot, et M. Taché est une grande perte pour ses amis. Et vous étiez du nombre.

Nos hommes estimables sont trop rares pour que leurs pertes ne soient sensibles et ne laissent de larges vides. Notre Parlement est réuni. Que vont-ils faire? Après la terrible lutte que la République vient de traverser, tout le monde s'y repose et respire. Pas un mot de politique n'échappe des lèvres de personne. Les gazettes seules font leur métier et encore assez froidement. C'est très remarquable, l'état de quiétude de l'opinion. C'est naturel d'ailleurs. Les idées sont arrêtées, l'opinion unanime, l'avenir assuré. Tout le monde est en congé. Tout le monde est confiant et certain de l'avenir.

Ella fait des fleurs en cire. Papineau court la ville sur un vélo. Marie-Louise a « toujours soin de sa maman et amuse son petit frère »; elle crispe même les poings et promet de combattre pour son papa si des méchants l'attaquaient. Ses dictons et ses pensées sont toujours bien au-delà de son âge. Au Mount Auburn, elle aperçoit un agneau en marbre sur la tombe d'une petite fille :

– Dear Papa, when I die, I want just such a lamb over my grave.

Elle recherche toujours les mots et les phrases les plus longs et les plus difficiles. Les deux aînés, bons enfants, sont restés résolument à leurs études pendant notre voyage. Et en profitent bien, dit M^{lle} O'Kelfe. Nous allons la perdre. Elle s'engage en septembre chez M^{me} Desbarats comme gouvernante et demoiselle de compagnie dans la famille. Elle nous promet à sa place sa sœur, qu'elle fait revenir d'Irlande et qui donnerait des leçons pendant quelques heures de la journée.

Avons eu le plaisir de voir M^{me} Cowen la mère, ici. Le chancelier et sa famille sont bien portants, ainsi que les autres amis. Pauvre M^{me} Wescott se lamente toujours, jour et nuit. Elle ira pensionner en septembre chez *Uncle and Aunt Cooke*, vis-à-vis chez M. Lester. Nous fermerons la maison que Marie gardera pour l'occuper pendant les vacances d'été. Elle ne se louerait pas assez cher pour en compenser les détériorations de locataires.

Écrivez-nous, cher papa et chères sœurs. Bon frère Bourassa est en Acadie, n'a pas le temps de penser écrire aux exilés de nos jours. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Bellerive existe-t-il encore? Parlez-en, et de Montebello.



L'hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, samedi soir, 2 septembre 1865

Cher papa,

D^r O'Callaghan, sa dame et une nièce sont arrivés cette nuit chez M^{me} Fabre. Ils partiront mardi matin pour Montebello, accompagnés de M^{me} Lévesque. Je vous en préviens donc par la présente.

M^{lle} O'Kelfe arrivée de Saratoga me remet une lettre de 24 heures après mon départ. On le regrette, ce qui me flatte mais ne diminue pas mon ennui. J'espère que nous serons tous réunis dans la quinzaine.

Je reçois une autre épître aujourd'hui du « maître de toutes les casernes » qui me somme de réparer la toiture de la maison Bonsecours! Je vais répondre péremptoirement lundi que je les réfère à leur bail et, pour son entendement, à leurs avocats, *legal advisers*, que la toiture a été mise à neuf il y a deux ans, lorsqu'ils sont entrés en possession, et qu'ils sont tenus à toutes réparations, grosses et petites. Ce sont des imbéciles et des impertinents.

Vous ne poussez point des fleurs comme celles que j'inclus pour embaumer et parfumer la présente.

J'ai lu *Jacques et Marie*. Bravo! le frère!

Je vous embrasse tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

P.-S. Je suis certain que vous allez admirer mon griffonnage. Il me surpasse, n'est-ce pas?

Un autre débonnaire, c'est le propriétaire de Bourassa qui, me dit-on, se plaint de l'embaras du bois de corde déposé en juillet dans sa cour. Que les gens sont difficiles à contenter! de nos jours du moins.



À son père

Bellerive, dimanche 1^{er} octobre 1865

Cher papa,

Nous voilà enfin tous réunis de nouveau, après notre longue dispersion. Mardi soir, je suis allé à Rouses Point, au-devant de chère Marie. Je l'ai ramenée à minuit à notre Bellerive, avec les trois enfants et une petite cousine qui est orpheline de père et à qui elle veut donner l'éducation parce que c'était l'intention de son père de le faire lui-même. Une petite fille d'oncle Sylvester que vous avez rencontré ce printemps à Saratoga et dont le père, Johnson, était Anglais.

Ils sont tous revenus amaigris par les persécutions et morsures incessantes pendant le dernier mois de nuages de maringouins qui se sont abattus pour la première fois à cette saison sur les habitants de Saratoga. Leur sang était devenu si enflammé, empoisonné que le docteur a été obligé de lancer les oreilles de Papineau quatre fois! pour des abcès venus à la suite.

Bellerive et le beau temps frais vont sans doute les renforcer. Le séjour de Marie a été prolongé de quinzaine, ses plaies de cœur rouvertes par la calamité de la perte de sa tante unique et chérie, la « tante Dessaulles » de la famille. Pauvre M^{me} Cooke, seule sœur de M. Wescott, qui, étant partie joyeuse avec son mari pour visiter une de leurs filles mariée au Wisconsin, y a succombé en quelques jours de ce qu'on appelle « Western dysentery ». C'est une perte cruelle surtout pour M^{me} Wescott qui allait se réfugier auprès d'elle, qui aurait servi de vieille compagne à ses vieux jours. Elle aidera ce pauvre M. Cooke et ses jeunes filles. Ce sont des fatalités pénibles.

Nous sommes réjouis du retour des Bourassa que nous verrons souvent, j'espère. Azélie a trouvé une cuisinière cette semaine. Quel heureux rétablissement de leur chère petite Adine! Je ne m'y attendais pas.

Bourassa me dit qu'il vous a fait demander un nouvel envoi de bois. Je vous avais laissé 18 cordes que je supposais suffisantes pour votre hiver aux deux maisons. Ils ont calculé qu'il en faudrait davantage. Je suppose que vous profiterez de cette barge pour m'envoyer du céleri et des légumes à vos maisons. Je fais, cette année, venir mes patates de Trois-Rivières, où, poussées dans le sable, on les dit excellentes et se conservant très bien toute l'année. La sécheresse a détruit presque toutes nos fleurs et même des arbustes. Et pourtant l'exposition a étalé de fort belles fleurs, poussées je ne sais comment. MM. les *expositeurs* donnent probablement des soins tout particuliers à quelques pots de fleurs choisis exprès. Il en est de même des fruits, du raisin surtout. Les grappes à exposition sont de 4 ou 5 réservées sur une vigne, les autres détruites. C'est un des *humbugs* modernes. La compétition, l'examen et les prix devraient tous se faire *intra* et *in extenso* sur les lieux mêmes de la production et inclure l'ensemble de la production.

Vous me demandez un plan de porte d'entrée pour près la loge du jardinier. Le n° de septembre de l'*Horticulturist* est venu à point pour m'offrir juste la chose désirée. Il faudrait pour cela faire abattre cet automne trois gros cèdres qui n'auraient pas moins d'un pied de diamètre à 20 pieds de la souche, et très droits. Il en faudrait trois ou quatre moins gros et conserver à tous leurs écorces intactes. Au printemps, ils nous serviraient à la principale charpente d'une charmante construction, très pittoresque et appropriée au paysage et aux alentours. Nous dessinerons les plans cet hiver d'après le modèle du journal. Je me flattais toujours d'aller vous voir. Je le trouve impossible. Je suis en Cour tous les jours et le bureau demande toute mon attention, malgré l'injustice criante de 600 £ au lieu des 750 £ auxquels j'avais droit depuis 15 ans; le salaire d'aujourd'hui (abstraction faite du passé) exige tous mes efforts et mes loisirs. Chère Marie a besoin de mes consolations journalières. Les souvenirs de l'hiver dernier sont ravivés. Et le chagrin est profond.

Quand chère Ézilda et vous-même viendrez-vous ajouter vos consolations et vos courages aux miens? Elle en a besoin de tous.

Envoyez-moi donc de suite dans une lettre des graines de purs melons verts, promises à des amis aux États-Unis.

Excellent instrument de blanchissage du céleri : des tuiles à drainage circulaires que vous pouvez vous procurer (une cinquantaine) du shérif Treadwell.

MM. Quesnel et Charrier parlaient d'aller vous voir cette semaine. Je les encourageais à le faire. Dès que les gelées prendront, vous fermerez la maison et viendrez vous réfugier au soleil de Montréal. Nous vous y attendons tous avec impatience. Adieu, cher père et chère sœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Si vous trouviez une bonne vache fraîchement vélée qui ne donnerait pas moins de 10 pintes de lait pour une vingtaine \$, envoyez-[la-]moi par la barge à bois. Répondez dans tous les cas au plus tôt.

Je vous ai rendu compte la dernière fois le 5 janvier. Je recommence néanmoins avec l'année de 1865.

4 janvier
par semestre des lods et ventes
échus le 1^{er} du courant 146,9,4 £

5 janvier
par deux coupons du havre
échus ce Jour 38,2,6

2 février
du commissariat quartier de
loyer de la maison Bonsecours
échu d'hier 50,0,0

15 février
semestre d'intérêts
sur prêt de 1000 \$ à L.-J.A.P. 7,10,0
5 coupons N.Y.C.R.R. du 1^{er} nov.
(114 \$, après déduction de la taxe aux États-Unis)
(trouvés en mai dans les livres de M. Wescott) 28,10,0

24 avril
intérêts de la Banque de la Cité
à ce jour 11,18,10

1^{er} mai
du commissariat quartier
du loyer de la maison Bonsecours
échu ce jour 50,0,0

9 mai
de Frs Saucisse, loyers
des lots Saint-Denis et Sainte-Julie
pr quartier expirant le 30 avril dernier 2,10,0
de Terrill Appleton, escompte de billet
à Bq du peuple (98,20 \$, less 5 ¢ stamps) 24,10,9

25 mai
5 coupons N.Y.C.R.R. du 1^{er} courant
(120 \$ less taxe 114 \$) à Pap. & Lester
exécuteurs testamentaires à Saratoga ce jour 28,10,0

1^{er} juillet
 du commissaire seigneurial
 semestre des lods et ventes échu ce jour 146,9,4
 3 juillet
 de la Banque de la Cité
 intérêts à ce jour d'hui 6,14,3
 6 juillet
 par 4½ c. d'érable @ 2 \$ = 9 \$
 par 13 c. hêtre @ 7/6 = 19,50 \$
 7,2,6
 3 août
 du commissariat quartier
 de loyer échu le 1^{er} du courant 50,0,0
 15 août
 semestre d'intérêts
 prêt de 1000 \$ à L.-J.A.P. 7, 10,0
 2 septembre
 d'Ad. Lippé, de Philadelphie
 traite sur N.Y. vendue à la Bq du peuple (29,85 \$) 7,9,3
 CR
 5 janvier
 ass. du Manoir 10 £
 cash à vous-même 100 £
 McG. épicié 53,7 £
 Guill. Cheval dit St-Jacques
 constitut LeC. 30 £
 à Dessaulles pour Ulric 1,5 £
 194,12,0
 2 février
 à vous-même cash 50 £
 poste 5/9
 seeds by post 1/9
 24 mars à vous-même cash 25 £
 Arrig. à l'aq. 12,5 £
 Life of G. 1,1,3 £
 poste 2/8
 c. champagne...
 88,18,8
 29 avril
 ...3,10 £
 Giroux 10/
 3 mai Bourassa 17,10 £
 à M. Laramée 17,10 £

Larivière loyer 15 £
 courtage bail maison Bonsecours 5 £
 Cornell pots 10/
 au séminaire...

59,10,0

10 mai
 2 ans d'intérêts
 sur com. lots Saint-Denis
 et Sainte-Julie 7,10 £
 poste 3/4
 juin à Bourassa 15 £
 gaz 1,4,5 £
 21 juin ass. maison Bonsecours
 à 19 July 1866 10,2,3 £

34,0,0

30 juin
 à Gareau 7,10 £
 1^{er} juillet Hagar 72,7,11 £
 Rolland 7,10 £
 Bertrand, barge,
 fret de 18 c. chez Bowman 6,4 £
 charriage 2,14 £
 cordage 10/
 Pierre Giroux extra 1/10½

96,17,9½

10 juillet
 const. LeC. 30 £
 3 août Laramée pr B. 17,10 £
 Larivière loyer 15 £
 fruits 10/2

63,0,9



L'hon. L.-J. Papineau
 Montebello

Bellerive, 9 mai 1866

Cher papa,

La vôtre du 7 reçue hier. Je commençais à m'étonner de n'en pas avoir reçu de vous plus tôt, et vous excusais en pensant à tout le trouble de l'emménagement; et à combien vous ayez à voir au jardin, à la bibliothèque, au bureau de la seigneurie. Me voilà bien inquiet pour le bois. Demain commence la Cour de circuit; et son dernier jour, le 15 ou le 16, je voudrais partir pour Saratoga, la seule époque à laquelle j'y puisse aller ce printemps et avant l'invasion du choléra.

Il faudra confier sa réception à d'autres moins soigneux s'il arrivait pendant mon absence. S'il ne descend pas cette semaine, pouvez-vous l'ajourner à la fin du mois? Mais alors, y aura-t-il assez d'eau pour le chargement? J'attends impatiemment l'avis que vous m'en enverrez! Qu'il y en ait assez pour 30 à 40 cordes pour ma part. Combien en entasserai-je de cordes pour vous qui n'en brûlerez guère que dans le poêle de cuisine, car la fournaise nécessite le charbon à vapeur.

M. Laramée et ses experts portent le mémoire des dommages et réparations de la maison Bonsecours à 492 \$! C'est fort à exiger de gens qui n'ont fait que détériorer pendant 2½ ans, sans remettre un clou, une vitre. Il y a trois jours que ce mémoire est au commissariat, et mot je n'en reçois. L'affiche *À louer* est dans les gazettes comme sur les portes. Mais personne n'y mord encore.

Une pluie délicieuse, du sud, la nuit dernière, et première température douce vont enfin lancer la végétation si stationnaire depuis un mois. N'auriez-vous rien payé à compte à McGibbon depuis 18 mois? Le dernier paiement par moi, que je trouve dans mes livres, est de janvier 1865. Vos *pass-books* ne sont pas additionnés et ne contiennent rien de l'envoi de mai 1865, dont la somme pour son compte serait de 251,49 \$! Avez-vous moyen de vérifier cet item grandiose? Vous devez en avoir l'envoi (*invoice*) parmi vos papiers. Le total de sa réclamation contre vous serait aujourd'hui de 468,28 \$! Vérifiez l'item 251,49 \$ le plus tôt que vous pourrez pour me le dire. Je règle les comptes de Bourassa au fur et à mesure qu'ils se présentent. J'avais cru comprendre que vous aviez payé Larivière, votre propriétaire, son dernier quartier. Il est venu le réclamer; je l'ai payé ainsi que le dernier de M. Laramée. Le transport des Richardson m'a été signifié le 6, et le 7 a été signée et enregistrée l'obligation et hypothèque 2^e de 2000 \$. La dette Newcomb est rachetée et par conséquent l'hypothèque sur la maison Bonsecours éteinte. Les assurances anglaises ayant haussé leurs taux du quart et même du tiers, je fais comme beaucoup d'autres, je les quitte et passe à l'Assurance Mutuelle, ce qui coûte moitié des autres. J'ai commencé par Bellerive. J'en ferai autant pour vous plus tard. C'est la malpropreté, mauvaise nourriture et surtout la non-ventilation de leurs cabanes qui engendrent, à la fin de nos longs hivers, toutes ces fièvres malignes qui déciment nos gens des campagnes au printemps et qui disparaissent du moment qu'ils en sortent et qu'ils laissent leurs portes et fenêtres ouvertes. Prêchez donc cela. Je verrai à vos livres.

Nous sommes tous assez bien et nous vous embrassons tous tendrement. Nous nous réjouissons grandement, tout surpris de la force et du bonheur de chère Azélie et des enfants, de n'avoir pas souffert de leurs efforts et voyages.

Écrivez-nous souvent, chers père, frère et sœurs. Nous serons absents une dizaine de jours. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

En Cour, Montréal, mardi 12 juin 1866

Cher papa,

J'en conclus de vos deux lettres de samedi et d'hier que le marché est conclu avec la barge de Rigaud et que le chargement est commencé. Soit. J'ai donc écrit ce matin à MM. Dickenson & Co. de suspendre l'envoi de la barge que j'avais engagé samedi de ces messieurs. Si toutefois elle était partie et en route, et qu'elle arrivait chez vous, chargez-la de bois et envoyez-moi-la avec du bois de Major ou d'autres, que je revendrai à mes risques et périls. Cela coûtera moins que le dédit de notre marché. Ce sera plus de trouble pour moi, mais j'en tirerai encore profit, je crois.

Je ne vous écrivais pas parce que je suis trop occupé pour écrire pendant que je cherchais à faire le marché que je n'ai pu compléter que samedi. Aussitôt fait, je vous en avisais dimanche. C'est la mauvaise semaine du mois (celle de la Cour de circuit) que m'arrivent ces embarras! C'est la fête de naissance de notre Ella qui atteint aujourd'hui sa 14^e. Je n'ai pas pu aller avec eux tous au pique-nique qu'elle se donne au Sault-au-Récollet.

Qu'Azélie soit bien prudente, et beaucoup de patience à se guérir. Nous vous embrassons tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Hon. L.-J. Papineau
Montebello

Bellerive, vendredi soir
dimanche le 24 juin 1866
La Saint-Jean-Baptiste

Cher papa,

À cet anniversaire de la fête nationale, je suis heureux de vous annoncer que tous les tourments de la provision de bois sont terminés! Je vous ai annoncé déjà l'arrivée de la barge au quai. Je craignais qu'il n'y eût eu mélange de votre cargaison avec celle prise à Rigaud pour obliger le fournisseur de l'endroit, qui avait fait des avances à Deguire pour la construction de son chaland. Il n'en fut rien. Au contraire, votre bois a poussé dans son long trajet de huit jours et a compté à Montréal pour 51½ cordes bonnes et serrées, dont 15¼ déposées promptement et sans encombre dans votre cour, 25¼ dans ma cour et 11 que j'ai données en présent à Adolphe Cherrier mais dont je demeure votre débiteur. Le premier morceau quitta la barge à Bonsecours à 10 h du matin de jeudi, et le dernier morceau entra chez Cherrier à Longueuil vendredi soir! Il le fit enlever du quai de Bellerive par toutes les charrettes à foin retournant à Longueuil, après la vente de leur foin, moyennant le prix de la traversée, qu'il leur acquitta 20 centimes par charrette. Combien vous a coûté ce bois, la corde?

J'ai ordonné deux bonnes douzaines de porters de chez Perrault pour Azélie.

Je suis toujours très occupé en Cour : il y a beaucoup d'affaires. J'ai des ouvriers à Bellerive aussi; il y a toujours des réparations. Le jardin est magnifique sous les pluies abondantes qui conviennent à mon sol graveleux.

Pauvre M. Quesnel s'en va. La paralysie partielle, d'un côté, va lui épargner les douleurs du cancer de l'estomac; il s'éteindra probablement sans grandes souffrances. Côme Cherrier est atterré et tout défait. Je l'ai vu ce matin (j'écris samedi soir, comme de demain dimanche!) à une assemblée de tutelle à notre greffe.

Voilà les chaleurs qui commencent mais nos tribunaux siègent et la justice fond sur les bancs. Nous soupirons après la vacance. Il en sera de même probablement des législateurs à Ottawa, ce qui raccourcira la session. Serons-nous à temps pour les y voir avant l'ajournement? je ne sais encore.

Avons hâte de vous aller rejoindre. En attendant, nous vous embrassons de tout notre cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 8 juillet 1866

Cher papa,

Les chaleurs et l'humidité vraiment tropicales qui nous écrasent depuis une quinzaine ne m'ont pas empêché, vous savez, de remplir vos commissions, mais avec les affaires de Cour, elles m'ont trop absorbé pour me permettre de vous écrire. Il faut un grand courage pour tenir une plume lorsque les gouttelettes de sueur tombent incessamment sur votre papier et l'imbibent presque! Nous souffrons beaucoup. Chacun de nous a son lit séparé, et chacun sa chambre séparée, et le sommeil fait encore défaut.

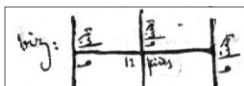
En compensation, nous cueillons des fraises de 3 et 4 pouces de circonférence, et les fleurs sont de grandeur et fraîcheur extraordinaires. Les citadins étouffent, mais les campagnards se réjouissent de voir de si heureux auspices pour leurs récoltes.

Demain, les tribunaux vont clore leurs travaux annuels par une longue liste de jugements qui plairont plus aux avocats qu'aux clients, et le lendemain commenceront nos vacances.

Vous nous appelez et nous souhaitez auprès de vous; nous le désirons aussi ardemment que vous-même, mais... le protonotaire qui n'est plus volé de son salaire, comme il le fut pendant quinze années, doit se dévouer à son bureau et se contenter cette année d'un tiers seulement de la vacance, disons trois semaines. Et sa bonne femme et ses bons enfants ne veulent pas qu'il s'ennuie seul à Bellerive, comme il le fit pendant 5 à 6 mois de l'an dernier; ils veulent donc ne quitter qu'en même temps que lui, au commencement d'août. Je vous porterai alors matériaux et ouvriers pour la toiture de votre maison.

Vous avez reçu par la poste mon numéro de *l'Horticulturist* contenant le joli plan de barrière rustique, et nous passerons sous son arche en entrant au manoir dans un mois. Que les fondations en soient très profondes et très *arquebutées*, pas moins de 6 pieds, contre tous les

efforts de la gelée et des vents qui auront beaucoup de prise sur une charpente aussi élevée et aussi massive dans sa toiture. Il faut ce qu'on appelle « corps-morts » en tous sens, à 6 pieds sous terre, *viz* :



Car cette construction peut durer 50 ans, si elle est bien faite; se fausser, pencher et tomber en moins de dix années, si elle n'est pas bien assise. Sa toiture ne doit pas avoir moins de 4 pieds de largeur, ni moins de 16 pieds de longueur si la barrière a 12 pieds entre ses deux montants, c'est-à-dire que la toiture déborde de 2 pieds en dehors des poteaux ou montants. N'oubliez pas le siège hospitalier pour le voyageur et le passant, en dehors et de chaque côté de la barrière. Que tout le bois conserve son écorce. Et plantez de suite une vigne vierge (*American Ivy*) au pied de chacun des deux montants. Même vigne au pignon nord du cottage du jardinier; chasselas blancs au pignon sud. Ce cottage n'a jamais encore été convenablement tapissé de vignes, qui sont essentielles à son architecture. Que notre artiste-poète-romancier¹⁹⁵ vienne donc en aide au jardinier!

Tombant du paradis de Montebello au pavé vulgaire de la ville, je vous annonce que le charbon est acheté pour la remise du N° 1 Place Pratt, à 8 \$, pas encore livré, et que la maison Bonsecours est toujours sous les verrous, avec une devanture de poussière et de fils d'araignées. Comme c'est laid ce tableau, en contraste avec celui que je rêve là-haut, et que j'ai tant hâte d'aller voir. En attendant, notre paradis de Bellerive n'est pas à dédaigner; et il nous semble plus beau d'année en année.

J'espère que l'ère des injustices est close pour moi, qui en ai eu ma bonne part. Non, la commission *ded. potest* se donne à chaque nouveau nommé. La mienne date de 1844.

Il n'est pas étonnant que la maison Bonsecours ne trouve pas locataire. Les trois magasins neufs et voisins des Tate sont fermés, voire même la belle maison de M. Cartier, voisine de celle qu'occupe sa famille, et qui était louée à Andrews. Il y aurait donc folie de démolir et de rebâtir d'ici à ce que la mesure tombe d'elle-même, ou que la Confédération du moins (sinon l'annexion) n'ait doublé (ou décuplé) les valeurs dans Montréal et tout le pays. Qu'il est long le chapitre politique à dérouler depuis un mois! Que nous aurons à en babiller pendant la vacance d'août! L'Europe et l'Amérique! Tout le monde ébranlé! Nous voilà spectateurs d'une des grandes épopées de l'humanité. Napoléon III singeant son oncle jusqu'au bout, arrivé à son apogée, se croyant l'arbitre de l'Europe, voulant la remodeler en entier. Les rois commencent le drame, les peuples pourraient peut-être le clore. L'Amérique a grandi (combien de siècles?) depuis 1800! Elle compte aujourd'hui dans ce drame.

Au commissariat, l'on croyait à l'envoi d'une armée à notre rescousse contre les Féniciens. L'on ne songeait pas assez aux entêtés d'Allemands. Vous m'aviez dit d'être coulant avec eux, plutôt que d'avoir un procès. J'ai cru devoir sacrifier une soixantaine de \$. Laramée est trop occupé et tourmenté de la maison nouvelle du juge Berthelot, pour songer à nos réparations; c'est aussi bien, jusqu'à trouvaille d'un locataire quelconque.

Recevez-vous le *Journal de Lévis*¹⁹⁶? Il ne faudrait pas le renvoyer : c'est le gagne-pain de ce pauvre Barthe, que j'ai rencontré il y a quelque temps dans la rue, et qui vous saluait toujours avec le même dévouement.

Je payerai le constitut et les épiciers. Il n'y a rien à demander cette année à la veuve et aux orphelins d'Appleton. Je leur aide à conclure un emprunt qui leur donnera la jouissance

pendant quelques années encore, jusqu'à ce que les enfants puissent se gagner éducation et travail. Puis les hypothèques les chasseront, et la vôtre étant la première, votre créance est assurée. Appleton, ouvrier lui-même, pouvait entretenir ces maisons à bas prix. Les réparations en ruineront sa veuve : les locataires et les usuriers sont déjà à harceler leur proie. Que de misères, cher père, dans ce monde, si attristé par les vices et la méchanceté des hommes! Hier soir, Marie habillait une petite orpheline intelligente et qui sait lire, mais qui n'avait pas de hardes à mettre pour aller à l'école. Ce matin, elle envoyait à l'hôpital limonade et oranges à un autre petit orphelin de 6 ans; et un de ses écoliers du dimanche qui, sautant de l'avant des chars urbains, a eu un pied coupé et l'autre jambe coupée par les roues, et qui a depuis subi deux fois l'amputation!

Chère Ella nous a quittés jeudi après-midi avec sa tante Laframboise pour passer quelques jours avec ses cousines à Saint-Hyacinthe. Nous nous en ennuyons follement. Il nous semble un siècle qu'elle est partie. Nous attendons l'accueillir au débarcadère demain matin.

Dessaulles qui est en congé de deux mois pour voir à ses brevets d'inventions, parle de vous mener sa femme et sa fille la semaine prochaine.

Invitez-vous le chancelier dans ce mois-ci, ou attendrez-vous que nous soyons à Montebello pour le recevoir avec vous? J'aimerais qu'il viendrait au moment de notre départ, car nous pourrions lui montrer d'abord Montréal, puis l'emmener avec nous à Montebello. N'avons point de nouvelles de Saratoga depuis une quinzaine. M. Lester est, je crois, au bord de la mer. Saratoga est plein; le choléra, anticipé ou existant (l'on ne peut savoir au juste) vide la métropole new-yorkaise, qui déverse ses habitants sur tous les points du pays. Le prix de l'or les empêche néanmoins d'arriver jusqu'au Saint-Laurent. Il y a peu d'Américains ici. L'incendie du Congress Hall a ruiné le cousin Joseph Westcott qui y avait, cet hiver seulement, versé tout son avoir! Que d'incendies ce 4 juillet! Portland est en ruines! Montréal va s'assembler pour leur venir en aide.

Gonzalve Doutre avait bien voulu se charger d'effets pour vous. M^{lle} Taillefer l'a anticipé. J'espère que tout est reçu en bon ordre.

Chère Marie, les enfants, moi-même, nous vous embrassons tous tendrement. Avons tous hâte de nous voir réunis. Si vous avez plus de loisirs que nous, écrivez-nous plus souvent. En attendant le revoir. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 1^{er} octobre 1866

Cher papa,

Vous voilà comme moi, bien seul, bien isolé. Nous devons sympathiser l'un pour l'autre et nous consoler par l'espoir de nous voir bientôt réunis de nouveau tous à Montréal.

J'ai eu hier après-midi une courte visite de Bourassa, d'Azélie, et des trois enfants aînés. Ma pauvre petite Adine, un peu fatiguée d'avoir marché partie du chemin. Il faisait un temps délicieux, journée d'été. Comme nous apprécions ces derniers jours de septembre après les

deux mois de déluge que nous avons eus! Puisse ce beau temps durer tout ce mois et permettre le sauvetage d'un reste de récoltes!

Je redoute une crise financière pour le pays. Le gouvernement empruntant des banques, ces dernières, ne pouvant plus escompter aux individus, leur arrachent des taux fabuleux pour des bribes d'escompte (on parle d'usure par les banques de 10 à 20 pour 100!). Mauvaise récolte. Le commerce surchargé de marchandises pas payées et qui n'auront point d'acheteurs. L'année prochaine nous verra dans de graves embarras peut-être. Espérons que les Féniciens ne viendront pas combler la mesure de nos misères. Pour ma part, je redoute plus la banqueroute que la guerre, et crois la première plus probable que la seconde.

Je crois que je vais louer la maison Bonsecours quoique à moindre taux. Deux aubergistes se la disputent. Je n'espère plus louer aux troupes qui se dirigent toutes vers le Haut-Canada.

La couverture du manoir est si vaste que le mesurage dépasse tous mes calculs. J'avais eu l'estimé de Patrice pour 3600 pieds; il s'en est trouvé 4700 et quelques. Au lieu de soixantaine £ c'est plus de 100 £. J'ai fait vérifier le compte et mesurage par Coursolle. J'ai donc payé un acompte de 50 £ et paierai le reste prochainement. Que Patrice se hâte de compléter le goudronnage de la plate-forme pendant ce beau temps et pour que l'on puisse vérifier si toute la toiture est bien étanche avant de leur payer davantage. Il m'avait donné un mémoire de ce qu'il fallait de peinture et d'huile pour cet automne, je ne le trouve plus. Il faudrait absolument retoucher les galeries et quelques cadres de fenêtres à l'extérieur. Et cela doit se faire après les grandes chaleurs et avant les gelées.

Je reçois deux fois par semaine de longues lettres de chère Marie et des chers enfants. Et il faut que j'y réponde. Cela prend beaucoup de mes soirées. Ils sont tous en bonne santé et contents de leur séjour. M^{me} Wescott est venue se loger auprès d'eux. Leur dernière m'a appris la perte d'une de nos excellentes vieilles connaissances, amis qui nous ont témoigné tant d'amitié et d'hospitalité à l'époque de l'exil. Pauvre M^{me} juge Cowen qui est décédée le 23 septembre, chez son fils de premier lit, l'honorable M. Rogers, à Sandy Hill. Elle avait près de 86. On l'a apportée à Saratoga pour l'inhumer à côté de son mari Esek Cowen¹⁹⁷.

L'on est à reconstruire le Congress Hall sur une beaucoup plus grande échelle et un plan magnifique, avec pavillons et tours et toits à mansardes, style français. Ils veulent l'avoir prêt pour le mois de juin prochain.

Vous voyez que le parti du président fait fiasco avant même que le scrutin électoral ne soit ouvert. Raymond du *Times* et Bennett du *Herald* abandonnent ouvertement la partie et recommandent au président et au Sud de se hâter d'adopter les amendements constitutionnels proposés par le dernier Congrès. Car, disent-ils, le prochain Congrès sera plus radical et fera encore plus mauvaises conditions au Sud. Tout cet effort n'aura abouti qu'à placer notre ami Dix dans l'ambassade de Paris après avoir donné le choléra et presque la mort à Seward. Cette révolution n'aboutira pas à une restauration. Elle sera radicale. Et toute l'organisation sociale basée sur l'esclavage va disparaître avec lui. Sans cela, l'Union ne resterait qu'un vain mot, qu'une déception. Sans homogénéité sociale et politique, la nation périrait par luttes intestines.

Les pluies abondantes de septembre nous ont préservés des gelées équinoxiales. Nous aurons donc maintenant six semaines de fleurs et de beautés dans les jardins. Rien n'a souffert le moins du monde ici. J'espère qu'il en est de même chez vous.

Chère Ézilda a reçu sa voiture, ses chevaux, samedi. Elle est occupée à son ménage. Je médite la trahison de l'enlever et de l'emmener avec moi à Saratoga. Je n'en parle pas encore. J'espère que les deux sœurs auront l'esprit de se bien tolérer pendant l'hiver. Azélie le promet toujours à condition d'avoir son logis séparé au printemps prochain.

Je vous ai envoyé la douzaine de vitres demandées. J'espère partir prochainement pour Saratoga d'où je ramènerai tout mon monde. J'ai hâte de vous revoir tous. En attendant, cher papa, ayez bien soin de vous-même et écrivez-nous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 14 octobre 1866

Cher papa,

Le terme de Circuit me retient jusqu'à mardi. Mais j'espère bien ce jour-là m'élancer vers Saratoga où l'on semble désirer mon arrivée et où l'on dit que l'on s'ennuie sans le mari et le papa; où l'on ne veut plus retourner sans lui.

Chère Marie a écrit à Ézilda pour l'inviter à m'accompagner. Cette pauvre enfant est tellement attachée à son ménage et s'inquiète de tous les malheurs imaginables qui peuvent lui arriver si elle le quitte même pour huit jours, qu'elle hésite à accepter notre invitation. J'espère encore qu'elle s'y décidera. Azélie et ses deux *babies* sont à Saint-Hyacinthe, chez Casimir Dessaulles : cette promenade leur fera du bien. Bourassa que M. Taché, commissaire à la grande exposition de Paris, a chargé de cartonner en grand son Apothéose de Colomb a loué un des magasins vacants, [d'un de] vos voisins de la maison Bonsecours et [] plus de 300 pieds de papier sur ses murs et a commencé à crayonner ce travail. J'espère qu'il lui fera honneur et à son pays. C'est un grand théâtre que celui où il figurera! J'emporte avec moi quelques exemplaires de son historique *Jacques et Marie*, pour distribuer en présents à quelques amis américains. Je lui ai dit d'en adresser un au poète Longfellow. J'emporte aussi une copie de notre Code civil pour donner au chancelier. M^{me} Papineau m'écrit qu'il est faible et vieilli, avec gros rhume. Il est malheureusement plus conservateur que jamais, se rangeant parmi les quelques partisans du président Johnson, qui deviennent odieux aux populations du Nord. Vous voyez que les élections, aussi animées que celles pour la présidence de Lincoln sinon même plus, renvoient au Congrès des hommes plus radicaux que leurs prédécesseurs et en plus grand nombre. Je ne serais pas surpris de voir Johnson mis en accusation en décembre prochain et décapité, comme de vrais et sages républicains savent punir les chefs pervers d'une nation moderne et éclairée, moralement non corporellement, comme on a fait du pauvre misérable Buch[anan], laissant aux tourbes esclaves de l'Europe la hache et la guillotine, et le poignard même, qui tuent les rois.

Vous avez eu une belle semaine pour compléter les récoltes ainsi que la couverture et les peinturages. Quant à ces derniers, je crois qu'ils sont toujours meilleurs et plus durables, faits à l'automne. Le printemps, vous avez les maringouins et les moucheron de toutes espèces, suivis d'intenses chaleurs, et la peinture est gâtée. Quelques semaines avant les neiges, la peinture se

durcit lentement et s'attache fortement au bois. Il est encore temps pour que vous écriviez un mot à MM. Atwater de vous l'envoyer de suite par l'express; Patrice sait combien il en faut. Ce serait une véritable économie. On estime tellement l'ardoise à Montréal qu'on en recouvre en ce moment les casernes de la Place Dalhousie, quoique le fer-blanc parût encore bon, bien meilleur que celui sur la plupart des maisons neuves de la ville. Ils appliquent cette ardoise par-dessus le fer-blanc qu'ils ont laissé.

Cher papa, je vous assure que nous, vos enfants, avons tous regretté beaucoup de n'être pas autour de vous lorsque vous êtes entré dans la 81^e année de votre belle et glorieuse vieillesse, le 7 du courant. Nous vous souhaitons bien et supplions la Providence que vous atteigniez [la centaine]. Bien constitué comme vous êtes et sage comme vous l'avez toujours été, la chose n'est pas impossible, pourvu que vous ne soyez pas moins sage dans l'avenir et que vous n'abusiez pas de vos forces, qui demandent plus de ménagements et même [plus] de petits soins continuels qu'à 20 ou même 50 ans.

J'avais écrit au secrétaire provincial à Ottawa la lettre banale pour mon congé d'absence. Comme toute la correspondance, je suppose, elle fut renvoyée à Montréal à M. Cartier qui me fit demander. Il me reçut très cordialement et me dit qu'il ne m'était pas nécessaire d'attendre la réponse officielle si j'étais pressé, qu'il m'accordait le congé de suite. Je voulus lui rappeler ma lettre avec le protêt de juin contre Monk, Honey etc. Il eut l'air de l'avoir oubliée ou de n'en avoir jamais rien su! et me dit :

– Je suis très pressé aujourd'hui, je pars pour Québec, écrivez-moi, écrivez-moi, laissez-moi une note, j'y verrai, j'y verrai.

Je ne crois pas qu'il veuille toucher à cette sale et difficile affaire, avant son voyage d'Angleterre. Dans tous les cas, le gouvernement a été averti sans délais de ma part, ils ont accusé réception de ma lettre et protêt, j'ai en ma possession les contre-lettres du gouvernement, et [mes] collègues me déchargent de toute responsabilité pour le [] de la Cour supérieure. Ils ne pourront jamais ni [] s'en prendre à moi.

Adieu, mon cher papa, et à notre prochaine réunion tous en famille. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 19 mai 1867

Cher papa,

J'ai reçu votre lettre vendredi. Nous attendions impatiemment des nouvelles de votre voyage avant de vous écrire. Et vous n'en dites pourtant pas grand-chose. Il a dû être désagréable, pluie affreuse. Quel printemps! Aujourd'hui pourtant, on peut dire qu'il a fait beau, le soleil perçant les nuages presque toute la journée! Les cultivateurs n'ont encore rien semé dans le sol graveleux et léger de l'île de Montréal; qu'est-ce donc dans la plaine argileuse! Les arbres bourgeonnent à peine. Mais les fruitiers promettent beaucoup et, comme les gelées ne sont plus à redouter, il est probable que nous aurons beaucoup de fruits.

Hier était la naissance de Marie-Louise, sept années accomplies. Ce fut grande fête : présents (entre autres un petit chat blanc), et toute la famille Bourassa passa la journée et dîna avec nous. Ils sont tous bien. Mon Adine est toute ronde de graisse et d'embonpoint.

M. Pratt, je n'ai pu [le] trouver, il est à Québec. Je le paierai dès son retour. J'ai payé M. Leblanc 8 \$, bien malgré lui, parce que Leman lui avait dit qu'il payerait lui-même la voiture. Ces mariés ne sont pas encore de retour quoiqu'ils fussent un peu attendus hier.

Vous n'avez pas averti pour *Le Courrier des États-Unis* qui m'arrive encore, quoique je leur aie donné directions à la poste. Désirez-vous le *Paris-Guide* qu'il annonce et qui va paraître ce mois-ci. Fabre & Gravel sont agents de l'ouvrage. Pas un mot de Montebello et de l'état où vous le trouvez, ce qui nous intéresserait beaucoup. Comment s'est comportée la couverture d'ardoise et de résine sous la neige et les glaces? Et la serre? Et les chevreuils? Et tout l'établissement? Et le village? Et la pépinière? Il n'y a pas de doute que l'administration n'en demande beaucoup de soins pendant la grande partie de l'année. Et c'est pourquoi il est si essentiel que vous y formiez Bourassa qui n'a de meilleure carrière à suivre. Un peu d'énergie de sa part, il s'y ferait une belle position et très lucrative. Il est certain que le franc-allevé est aussi profitable à exploiter dorénavant pour ses bois qu'à faire brûler et dévaster par de pauvres colons. Il y tombe et pourrait chaque année des milliers de dollars que nous devrions utiliser en les amenant au marché. Scierie de pin sur la Kinongé et bois de chauffage. Bourassa peut s'y faire facilement un revenu de 4000 \$ par an. Il faut l'y pousser. Parlez-en donc de suite à son vieux père, homme pratique et énergique. Cette exploitation de bois ne nuirait pas le moins du monde aux ventes subséquentes à tous les demandants de terres à cultiver.

Quant à la recette « en produits », oui en partie où l'argent est rare, moins « en travail », le moins possible, à moins de travaux « utiles et reproductifs ». Il y en a beaucoup d'improductifs lorsqu'ils sont perdus dans le domaine, en pure ornementation. La capitalisation d'arrérages vaut mieux, qui grossirait les recettes.

Quelle quantité de bois avez-vous pour Montréal? Et quand la descendre? Vous ai-je dit avant votre départ que les Richardson ont vendu le magasin et terrain qui leur restait à un troisième Canadien, M. Payette, de Longueuil, père du géôlier de Montréal qui se bâtit une grande maison d'habitation à côté du magasin. Je cherche maintenant à racheter de lui la lisière de 19 pieds qui fait angle si laid sur mon terrain au pignon sud de ce magasin.

Pour la fête de Marie-Louise, nous y avons élevé la balançoire automate apportée de New York, entre le gros frêne et le sycomore d'Europe. Ils en ont joui hier entre les orages qui se sont fréquemment succédé toute la journée.

M. Dorion a reçu votre lettre et m'a dit qu'il vous répondait.

Nous regrettons l'absence de cher pépé à notre dîner d'hier. Tous l'embrassent tendrement, ainsi que bonne tante Ézilda. Écrivez-nous souvent. Les journaux vous diront tous les grands faits et beaucoup d'incidents. Vous recevez, je suppose, le *Herald* semi-hebdomadaire. Souscrivez-vous à *L'Événement* d'Hector Fabre? Bourassa songe à le faire pour lui-même.

Adieu, cher papa et chère sœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



Cher papa et chère sœur,

Votre bonne lettre du 23 reçue; je n'ai pas manqué de la communiquer à M. et M^{me} Bourassa. Il m'a fallu le mettre en garde pourtant contre le paragraphe qui a rapport à l'utilisation de ses forces industrielles, car vous ne m'aviez pas bien compris si vous êtes sous l'impression que c'est la grande exploitation des bois de construction que je conseille, celle que fait si avantageusement M. Tucker et tant d'autres. Je me contenterais, pour un commençant, de celle, beaucoup plus élémentaire et facile, du bois de chauffage. Tout le franc-alieu est ouvert à cette industrie : il contient peut-être aujourd'hui plus de bois propre au chauffage qu'aux bâtisses. Il s'en perd tous les ans d'immenses quantités par l'âge et quelquefois par les feux courants. L'abord en est facile de Montebello. Ce serait l'affaire de quelques semaines, à l'automne, pour le couper, quelques semaines au commencement de l'hiver pour le tirer de la forêt et le corder sur les rives de l'Ottawa, à deux ou trois points commodes du rivage. Et, au printemps, il le ferait charger sur des chalands, loués ou achetés suivant l'occasion la plus avantageuse, et il serait vendu d'avance à assez d'amis et connaissances à Montréal, qui s'empresseraient d'acheter, à une légère différence de prix, un excellent article sans fraude ni détournement de qualité ou quantité. Le meilleur bois coûterait, rendu ici, 3 \$ et se vendrait toujours de 4 \$ à 5 \$, profit net 2 à 3000 \$ par année, pour un peu de trouble et de travail de la part d'un homme qui n'a rien de mieux à faire et qui donnerait par là de l'indépendance et de l'aisance à sa famille. Azélie laisse percer l'idée d'avoir une maison à elle à Montréal avec petit jardin pour ses enfants, où elle resterait toute l'année. Qu'ils s'assurent donc d'abord le capital d'achat ou construction; puis des revenus pour vivre comme rentiers. Ce serait un grand malheur pour la famille s'il fallait que la seigneurie et le franc-alieu fussent abandonnés aux soins d'étrangers et d'agents qui nous voleraient et mangeraient la moitié des revenus, quand le malheur, auquel je ne veux pas penser, quoique vous y fassiez trop souvent allusion, cher papa, nous aura privés du meilleur des pères et amis.

Vous devrez néanmoins engager Bourassa de se former (ce qui nécessitera plusieurs années) à l'exploitation industrielle aussi bien qu'administrative d'une propriété qui peut occuper tous les loisirs d'un homme de talent et d'énergie. Pour cette exploitation de bois, il aurait aujourd'hui les conseils et l'aide de son vieux père, qui peut si bien lui servir de maître. Son art n'est pas un gagne-pain. Et il pourra le continuer durant les vacances de six mois, comme récréation et délassement. Mais un travail sérieux et profitable à sa famille, vous devriez [le] lui conseiller fortement.

Le sort (momentané du moins) du cousin Bruneau est arrêté avant réception de votre lettre, par son engagement chez un agronome distingué, M. Laviolette, au sud de La Prairie.

J'ai payé le compte de M. Gareau¹⁹⁸, tailleur, 37,50 \$, la balance des 40 \$ va aux Bourassa.

Il fait très beau depuis deux jours; puisse la belle saison commencer enfin. Le feuillage se développe et les pauvres cultivateurs vont enfin pouvoir confier leurs semences à notre sol glacial et ingrat. Bellerive promet beaucoup de fruits, de lilas et de tulipes. Le gazon s'y fauche pour la deuxième fois. Le patinoire s'élargit, se peinture et décore, et se transforme pour

l'été en salon et jeu de quilles. Une nouvelle terrasse se développe au second plan du quai, le belvédère se trouvera à deux étages. Sur cette nouvelle terrasse, je plante 20 pommiers. Quand descendront votre bois de chauffage et mes cèdres de décoration?

Tous, vous embrassons de tout notre cœur le plus aimant. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 7 juillet 1867

Cher papa,

J'ai reçu votre bonne lettre du 1^{er}, nous récitant le voyage d'Ottawa avec le chancelier, les politesses hospitalières de Kimber, le plaisir réciproque que vous avez tous éprouvé de la visite (première et dernière peut-être) de notre excellent et vénérable ami le chancelier.

Je pensais que nous serions à Portland pour célébrer le 4, mais l'accident survenu à Ella nous retient encore. Elle est beaucoup mieux et la décision du docteur que ce n'a été qu'une détorse du genou et rien d'organique, nous rassure. Il pense que nous pourrions partir mardi, mais qu'elle devra prendre beaucoup de ménagements pendant quelques semaines, ne pas marcher beaucoup et le faire posément et avec précautions pour n'avoir pas de rechutes. Cela nous a beaucoup inquiétés d'abord. La chère enfant se désennuie sur son lit ou son sofa par force lecture et par ses premiers efforts et premières notes sur la guitare qu'elle veut, avec son ardeur accoutumée, apprendre à pincer comme faisait sa maman.

Nous ne savons pas encore au juste le local que nous choisirons sur la plage de Portland : il y a tant d'îles et îlots, tous vantés, dans les environs. Nous reviendrons à Montréal avant de nous rendre ensuite à Saratoga.

Azélie est partie à l'improviste. Elle me disait à 4 h du soir qu'elle ne savait pas quand elle partirait. Et, le lendemain matin, la maison était fermée. Plus tard dans la journée, j'y vis un ouvrier, employé par M. Pratt, posant de fortes barres de fer aux fenêtres du soubassement : bonne précaution contre les voleurs.

Vous avez bonne compagnie, M. et M^{me} Lévesque, M^{me} Bourret. Je voulais vous envoyer des fruits pour ces amis. Mais il n'y a pas *une* ananas en ville depuis quinze jours. Plus d'oranges. Il n'y a que des fraises, et vos prairies vous en donnent.

MacKay demandait des directions sur les titres nouveaux pour procédure depuis le 1^{er}. Je lui ai répondu le lendemain par la poste. Je confirme mon opinion d'alors qui se trouve conforme à celle du maître, que l'on conservera l'usage autant que l'on voudra, surtout en matières judiciaires, des mots Bas-Canada, Haut-Canada, au lieu de Québec et Ontario. Ce sera toujours la Cour supérieure du Bas-Canada, code civil et code de procédure du Bas-Canada, etc. À Québec, l'on ne nous donnera probablement que du Québec!

Je n'ai pas le temps de vous parler politique. Il y aurait pourtant bien des choses à se dire! Je crois que les déceptions ont déjà commencé pour tout le monde, chacun en a sa part. Le

système de centralisation qui dominait dans la pensée de l'Angleterre et des écrivains de la constitution sera bientôt renversé. Et tous les colons, les tories autant que les libéraux, vont s'empresse à qui mieux mieux de donner en pratique le démenti le plus formel à l'esprit comme à la lettre de la nouvelle charte; et chaque province va s'emparer du plus de puissance qu'elle pourra arracher au gouvernement central, malgré son veto. Le mot Confédération que l'on voulait oublier, il y a quelques semaines, revient à tout instant, maintenant, sous la plume et à la bouche. Quant aux factions qui vont, aux élections prochaines, se disputer les dépouilles et le Trésor public, j'en fais petit cas. Leurs programmes respectifs sont assez chétifs pour faire hausser les épaules des impartiaux, ou plutôt il n'y en a pas, ou ils sont cachés. Les tiraillements vont recommencer de plus belle, multipliés par quatre¹⁹⁹, et la mère patrie, qui n'obtiendra ni des uns ni des autres, l'appui moral et les forces militaires qu'elle a rêvés, aura bien du dégoût de ses loyaux avant que beaucoup de mois se soient écoulés. Arrivera sur ces entrefaites la démocratie après les nouvelles élections : les Gladstone, les Bright, les Smith et les Mills; et l'émancipation de l'Amérique s'accomplira dans toute son intégrité absolue : les deux civilisations de l'Ancien et Nouveau Mondes, tout à fait dégagées l'une de l'autre, s'assoieront libres dans leurs nouvelles carrières d'émulation fraternelle. À qui la suprématie? dans 50 ans? dans 100 ans? À la jeune Amérique!

Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Adolphe Cherrier s'offre pour l'exploitation du bois, à défaut du beau-frère.

Prix de l'épinette, 4 \$; bois franc, 6 \$ aujourd'hui à Montréal! Le vôtre reviendrait à 3 \$ ici! Calculez, vous et Bourassa. Et agissez donc!



À son père

9 juillet 1867

Cher papa,

Un M. Norman Dewar, anciennement de Vankleek Hill, près L'Orignal, plus récemment de Boston, Massachusetts, agent pour les spéculateurs yankees, a découvert une veine d'*asbestos* dans Saint-André-Avellin sur la route de Grand Lac. Il doit y aller en chercher un échantillon de cinquante livres qu'il vous montrera avant de l'enlever de la seigneurie, avec lequel ils veulent expérimenter pour confection de feutre pour chapeaux et habits de pompiers, le tout incombustible, comme vous savez.

Il me promet de vous indiquer les numéros des lots sur lesquels est la veine et la valeur commerciale de l'*asbestos*. Je lui dis que lorsqu'ils seront prêts à en faire l'exploitation pratique, nous fixerons le pourcentage de notre droit comme seigneurs et propriétaires. Que ce sera peu, mais plus ou moins suivant la valeur de leur découverte.

Il me réfère pour son caractère à MM. Lyman, Clare & Co., de Montréal, que je n'ai pas le temps de voir avant de partir. Partons ce soir ou demain pour Saratoga. Ella n'est pas assez

bien pour courir sur les grèves ou en pays inconnu. Allons donc d'abord à Saratoga directement d'ici.

Nous vous embrassons tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Écrivez-moi de suite à Saratoga.



À son père

Saratoga Springs, dimanche 14 juillet 1867

Mon cher papa,

L'accident d'Ella nous ayant fait renoncer aux grèves raboteuses de Portland et à ses bains de mer, il nous a fallu venir directement à Saratoga d'abord. C'est toujours un endroit charmant pour ceux qui cherchent une combinaison de bon air, de plaisir, de santé, dans ses eaux merveilleuses, de solitude même, tour à tour. C'était pour nous un paradis après lequel nous soupirions toujours ardemment.

Je suis aujourd'hui obligé de vous avouer que je ne peux pas résister moi-même au sentiment qui domine chez la chère Marie, qu'il s'y trouve dorénavant pour nous un vide trop grand, trop profond pour se combler jamais. Le deuil nous y domine et nous y poursuit, à chaque pas et à toute heure. C'est un poids que nous ne pouvons secouer, malgré tous nos efforts. Au lieu d'une retraite champêtre pour les plaisirs des vacances, il nous semble que ce ne pourra plus jamais être qu'un temple consacré au pèlerinage de l'amour filial, pour Marie et pour moi du moins. Nos enfants y retrouveront-ils le berceau de leur mère? S'y attacheront-ils par de doux souvenirs? C'est le mystère de l'avenir. Avenir que l'on perçoit avidement de ses regards, que l'on appelle pour hâter son développement trop lent, lorsqu'on est jeune et plein d'impatience de boire à la coupe de la Vie. Avenir qui nous fait trembler déjà, nous qui touchons au méridien de notre course éphémère. Ce n'est plus un plaisir pour moi, c'est un pénible devoir, cette visite aux tombeaux. La bruyante musique des danseurs tous les soirs sous nos fenêtres ne peut s'harmoniser avec nos pensées de tristesse. J'aimerais à fuir vers quelque grève si j'en connaissais de tranquille et solitaire à cette saison. Mais c'est partout au sud le même tourbillon pendant ce mois de juillet. À Portland, je pense que nous aurions été bien. Nous n'y pouvons plus aller d'ici. Ella me tourmente pour la laisser marcher ce jour jusqu'à la source du Congrès. Je tâche de l'en dissuader pour une couple de jours encore. Je redoute surtout les rechutes.

Nous avons loué un piano et avons amené M^{me} Millette qui va leur donner des leçons de piano et d'italien. L'école doit commencer demain. Il sera difficile pourtant de les y astreindre beaucoup, tant il y a de dissipations pour les distraire. Ils ont trouvé tant de jeunes amis de leur âge pour les amuser. Le chancelier et son fils Mansfield sont encore ici. Mais ce dernier doit partir demain pour le Kentucky. Le chancelier, comme plusieurs autres citoyens, a trouvé un si bon loyer pour sa maison garnie pendant les trois mois de la saison, qu'il l'a louée et se trouve simple pensionnaire chez lui. Il passe pour riche mais en même temps pour plus

économe que jadis. Je ne comprends pas que les prix puissent s'élever et se maintenir, surtout jusqu'au point où ils sont rendus. Les vivres seuls ont un peu baissé mais ils sont encore le double des prix du Canada. Tout le monde cherche à rejeter le coût des taxes sur son voisin. Et c'est le consommateur, en fin de compte, qui doit payer. Il n'y a pas de changement à attendre au profit de la présente génération. Reste à voir si les Canadiens sauront profiter de l'exemple imposé ici par la nécessité; ou si, par pur plaisir et pur choix, ils vont se lancer dans le luxe de gouvernements chers et de taxes onéreuses pour alimenter une armée de *politiqueurs* ambitieux et intrigants. Il n'y a pas chez nous la dure nécessité d'une guerre civile qui menaçait l'existence même de la Nation et qui pût justifier la création d'une dette aussi énorme. La nôtre est de surérogation et signe de folie consommée.

Au moment de mon départ, j'ai reçu votre lettre parlant de la santé d'Azélie. Je n'ai pas vu Bourassa. Était-il remonté ou non? Je ne pus l'apprendre. Si vous et lui croyez qu'un voyage ici lui ferait du bien, parlez-lui-en. Marie voudrait bien inviter aussi ses enfants mais la chose est impossible. Elle a déjà bien du trouble pour le service avec les deux seules filles qu'elle a amenées de Montréal et qui, nouvelles, n'ont pas l'attachement et le dévouement qu'avaient celles restées de longues années avec nous. Mais si Azélie peut faire le voyage seule ou profiter de l'occasion de quelque voyageur venant au sud, nous serons heureux de l'accueillir, si surtout ce peut servir à sa santé. Comme de raison, ceci est strictement entre vous et moi, sans qu'Azélie en doive rien savoir. Délibérez avec son mari.

Je ne serai pas tout à fait sevré du Canada d'où je recevrai le semi-weekly *Herald*. Mais écrivez-moi en sus. Au moment de mon départ, la nouvelle était que l'ancienne lutte recommençait au Bas-Canada entre les deux villes rivales, Montréal et Québec, à qui aurait la prépondérance dans le Conseil local de sept ministres. Il ne faut pas douter que nous aurons bientôt toutes les antipathies et les intérêts divers de nos différentes époques historiques à répéter, à discuter et à réconcilier si possible. À ces luttes fratricides nous nous amuserons pendant qu'Albion rira de son triomphe et de la prolongation par là même de notre servitude coloniale, de notre idiotisme infantin. Elle veut encore conserver son pied à terre en Amérique. Sa vanité l'y retiendra follement jusqu'au jour de son déshonneur, qui viendra tôt ou tard, où l'Amérique lui signifiera péremptoirement de plier bagage.

L'Europe devrait pourtant profiter des dernières leçons que lui offrent nos annales du Nouveau-Monde.

Vous avouerez que mon conseil, pour cette année du moins puisque j'ai ma provision de bois, est désintéressé et sans préjugés. Je répète donc que Bourassa s'exerce cet automne à s'assurer un revenu d'au moins 2000 \$ par la coupe de bonne érable et de bon merisier sur le franc-alieu en arrivant à l'est du village, qui assurera une provision pour nous tous l'an prochain. Vous allez payer 6 \$ pour le bois que vous achèterez à Montréal cet automne, peut-être davantage.

Adieu, cher papa, chères sœurs, bon frère et tous les petits enfants, que les nôtres et nous embrassons. Tous les parents ici sont en bonne santé et vous saluent. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Sources de Saratoga, dimanche 29 juillet 1867

Mon cher papa,

J'ai enfin reçu votre bonne lettre du 24 que j'attendais impatiemment depuis plusieurs jours. Le temps me semble long, bien long depuis que je suis ici : c'est l'effet ordinaire de voyager, la nouveauté et la multiplicité des petits incidents journaliers.

Marie et moi avons lu et relu votre lettre, avec peine sous plus d'un rapport. Nous avons décidé que l'idée de rester à Montebello, durant l'hiver, pour vous et Ézilda, est tout à fait inadmissible. Qu'il n'y faut pas songer un instant. La compagnie des recluses d'Ottawa serait pour Ézilda une pauvre compensation de sa promenade quotidienne dans les rues de Montréal. Et quant à vous-même, nous ne pouvons pas consentir à vous sacrifier et voir vos jours raccourcis et mis en danger par une *séclusion* de toute l'année, là où il n'y a pas de médecin, ni secours, ni rapports prompts avec nous en cas de maladie. C'est rouvrir une question longtemps disputée et pesée il y a déjà plusieurs années, et résolue définitivement alors. S'il fallait des sacrifices sérieux, pour rencontrer les désirs d'Azélie, ce ne serait pas celui de son père et de sa sœur qu'il faudrait chercher. Toutes considérations pécuniaires doivent céder devant la santé et la vie des uns et des autres. Je répète que Bourassa, avec un peu plus de cœur et d'énergie, pourrait se faire et à sa famille une meilleure et plus utile position; et que vous ne devez pas l'encourager à ne rien faire, à s'amuser exclusivement dans un art qui n'est pas un gagne-pain. Mais dût-il ne contribuer pour rien au support de sa famille, il faudrait encore leur aider de tout votre pouvoir, dans des bornes raisonnables. Il faut gratifier la vanité et les caprices d'Azélie tant que vous le pouvez, dans des limites raisonnables. Nous lui avons tous promis que si elle ne pouvait s'accorder avec sa sœur, l'hiver dernier, et profiter de l'avantage qu'envierait toute personne raisonnable d'avoir son chez-soi et son ménage tenu par une aussi bonne sœur qu'Ézilda et son père, elle aurait la liberté de s'en choisir un pour elle seule cet automne. Cette promesse est modérée, sous les circonstances particulières de son tempérament et de son caractère et de son état de santé. Il ne s'ensuit pas qu'elle doive avoir château et parc sur la rue Sherbrooke, qui rivalise avec ceux que son frère a su se gagner sur les bords du fleuve, et son père sur le cap de Montebello. La maison Bonsecours est maintenant louée et contribuera, je pense, à vos revenus. S'il le fallait absolument, vous pourriez épargner une centaine de louis en renvoyant le jardinier et vendant les plantes de serre. Et Azélie pourrait par là avoir un logis respectable mais convenablement modeste, à peu près comme celui de la rue Saint-Georges quant au prix, mais qu'elle choisirait, j'espère, avec plus de discrétion et de bon goût quant à la localité. Le voisinage des enfants Lamothe et Laframboise ne pourrait pas nuire aux siens, car les premiers m'ont toujours paru au moins aussi bien élevés et appris que les siens. Mais ce sont là de ces caprices, plus ou moins raisonnés et contrôlables, auxquels nous devons obéir pour éviter de plus grands maux. Fallut-il vous endetter et la seigneurie, qu'il faudrait encore des sacrifices pécuniaires pour éviter d'horribles sacrifices moraux qui ne pourraient jamais, eux, nous offrir de compensations.

Ainsi ne parlons pas de sacrifier notre père ni notre sœur Ézilda aux caprices d'Azélie. Gêmons-nous, d'un autre côté, pour lui donner le plaisir de son logis à part et de maîtriser ses

serviteurs à son gré, en les changeant aussi souvent que ses caprices. Dites-lui qu'elle viendra à la fin d'août ou commencement de septembre se louer une maison « pour elle toute seule » partout où elle voudra, dans la ville ou faubourg, pourvu que ce ne soit pas une des villas de la rue Sherbrooke et du quartier de l'aristocratie à longues bourses. Il y a chez elle un singulier mélange de malice et de vanité, avec une maladie incontrôlable! Il faut soigner avec toute la délicatesse possible cette dernière, résister habilement aux premières. C'est ce à quoi il faut songer toujours et se dévouer. Mais pas de sacrifices impossibles.

Faites comprendre ce programme à Azélie et surtout à Bourassa, qui à son tour influence sur sa femme.

Le chancelier m'a remis la lettre de son fils Mansfield, publiée dans le *Home Journal* où il décrit l'Ottawa et Montebello. Je vous la porterai. J'irai vous voir quelque jour cet automne, durant ou après la vacance.

Chaleur extrême : 94° à midi; 86° à 8 h du soir. Tous en parfaite santé. Nous vous embrassons tous de tout notre cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 18 août 1867

Mon cher papa,

En arrivant mardi à Montréal, je mis à la poste une lettre de Marie à Azélie, et je me flattais qu'elle ou vous m'auriez écrit de suite et que j'aurais votre lettre devant moi aujourd'hui, pour rompre un peu l'ennui qui m'obsède. Je suis absolument seul au logis, M^{lle} Poulin et sa vieille mère profitant de ma première journée à la maison pour aller voir la ville et leurs amis. Je n'ai vu de la famille que Casimir Papineau qui m'a dit que vous étiez tous bien. Tous les autres, Emery, Dessaulles, etc., semblent être en campagne.

Azélie va-t-elle à Saratoga? Il n'y a pas de temps à perdre, car je tourmenterai Marie de revenir avec les enfants au 1^{er} septembre. Après avoir eu leur compagnie continue pendant un mois (sans passer les journées en Cour ou au greffe), l'ennui va être terrible dans la solitude de Bellerive. Et j'y suis cloué, parce qu'il faut rester au greffe et donner un peu de vacances aux deux collègues. Je tâcherai d'aller vous saluer un instant entre les termes de septembre, ou en octobre j'irai vous chercher et vous ramener.

Vous n'avez pas répondu à mes dernières. C'est que mon argument était conclusif et sans réplique. Qui ne dit mot consent. Quant à Bourassa, voilà un Chauveau tout-puissant dans le Bas-Canada : ne pourrait-il pas faire quelque chose pour lui s'il tient à la vie publique ou administrative de préférence à l'industrie et à la gestion seigneuriale?

Mes journaux me sont venus si irrégulièrement à Saratoga qu'en arrivant ici, je me trouve en pays étranger et tout novice en nouvelles politiques. Le comté d'Ottawa n'élirait pas Bourassa? Va-t-il encore s'aller chercher un représentant à l'autre bout du pays?

En mon absence, Cherrier Adolphe a reçu et fait placer votre charbon. Le mien m'est aussi venu, quoique je désirasse le recevoir moi-même au retour.

En quatre semaines à Saratoga, je voyais s'élever quatre étages de l'immense nouveau Congress Hotel. Dans le même espace de temps, les propriétaires de la rue Notre-Dame élevaient un étage, quelques-uns en sont encore à la démolition de leurs vieilles bâtisses ou aux fondations des nouvelles. Un exemple de plus du contraste d'activité industrielle des Yankees et des Canucks.

J'ai vu O'Callaghan et sa dame; ont soupé chez Marie. Avons récapitulé 1837, Saint-Denis, et la retraite de Sainte-Marie à Alburgh. J'ai pris des notes.

Écrivez donc, je vous en prie, tous vos souvenirs de cette époque. L'histoire nous échappe, et toujours la même négligence à noter de génération en génération. Vos souvenirs biographiques de pépé aussi?

Écrivez-moi, cher papa. Je vous embrasse tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Montréal, au greffe, midi 20 août 1867

Mon cher père,

Je vous écris un mot à la hâte pour vous dire que M. Bidwell est au Canada! Il m'a laissé sa carte à Bellerive hier après-midi. On ne me l'a donnée qu'à 8 h du soir. J'ai couru au St. Lawrence Hall à 8 h ce matin; il en était parti hier soir pour Québec. Je le guetterai à son retour, probablement demain matin. S'il exprime le désir de vous voir beaucoup, je le presserai d'aller à Montebello jeudi. Soyez au débarcadère pour accueillir ce vieil ami, ce patriote comme il n'en pousse plus au Canada.

Dessaulles va vous écrire. Il songe sérieusement à écrire l'histoire de notre pays. Je l'y encourage; personne ne le peut mieux que lui. Et il est temps qu'elle le soit au point de vue libéral. Il vous prie de prendre le dernier volume de Garneau pour votre canevas, et de l'annoter et commenter. Je vous le demande aussi, et à grands cris et supplications : la biographie privée et publique de votre illustre père. Vous seul le pouvez et le devez, ce me semble. Sans retard.

Je reçois une lettre d'Azélie. Je vois qu'elle désire que son mari trouve place au Département d'Éducation. Cela s'accorde avec ma suggestion dans ma dernière à vous. M. Chauveau est dans le cas et la position de le satisfaire. Profitez-en. Très en hâte. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 25 août 1867

Mon cher papa,

Votre bonne lettre de jeudi m'a enfin tiré du chagrin et de l'inquiétude où j'étais de ne pas recevoir de nouvelles directes de vous. J'ai depuis guetté tous les soirs l'arrivée de Bourassa et d'Azélie. Qui les a retenus? Dites à Azélie que je lui aurais répondu de suite si je ne m'attendais pas à la voir tous les jours. Qu'ils descendent à Bellerive pour ne prendre le vapeur de Québec que le lendemain. J'ai aussi guetté le retour de Québec de M. Bidwell qui aura pris une autre direction et dont le nom n'a plus reparu sur le registre du St. Lawrence Hall. J'en suis mortifié. Et je vais lui écrire à New York.

Le temps magnifique que nous avons et qui va mûrir les grains et faire un bien infini aux campagnes, nous donne en même temps trop de chaleur pour ramener de la campagne à la ville ceux qui sont encore en courses. J'écris donc aujourd'hui à Marie de ne pas succomber à la tentation des retards, mais de commencer à emballer pour m'arriver sans faute dans la première semaine de septembre. Ce sera juste à temps pour voir l'élection à Montréal où tous les candidats et leurs amis sont tous si certains de la victoire qu'il est impossible, au petit nombre de sages qui se tiennent à l'écart, de deviner qui seront les vainqueurs. Nous le saurons pour sûr après la votation.

7 h p.m. M. Bidwell sort d'ici. Il a passé la semaine à Québec et au Saguenay. Il a ses deux demoiselles avec lui. J'irai leur présenter mes respects demain, et pourrai peut-être les persuader. Mais le père est inexorable et déclare que son temps est limité, qu'il est obligé de partir demain pour New York, et de vous exprimer avec ses remerciements ses regrets de ne pouvoir vous aller voir. Il n'a pas encore 70, ce qui m'a surpris, et il a pourtant l'air plus âgé que vous. Il dit que M^{me} Porter s'affaiblit. Il l'a vue dernièrement ainsi que le gouverneur Throop. M. Bidwell, à l'église presbytérienne, s'est trouvé assis dans le banc de M^{me} Papineau qui, étant vacant et l'un des mieux bourrés, est offert aux étrangers. Il ne pense pas que le régime nouveau dure longtemps. Il croit que Howe de la Nouvelle-Écosse va naturellement prendre la tête et le premier rang dans la Chambre des communes. Il le dit un homme très supérieur et encore dans la force de l'âge.

Si je ne vais pas vous chercher bientôt, je vous enverrai l'état de comptes. Votre locataire Lambert est exemplaire. Il vient de lui-même m'apporter son loyer. Il dit qu'il fait bien. J'ai payé la plus grande partie des ouvriers. Il leur reste de petites balances. Poursuivrai-je le commissariat pour se rembourser de ces frais?

Quoi qu'il arrive du choix d'Azélie, il est absolument de rigueur que vous et Ézilda descendiez passer les hivers à Montréal. Tout autre arrangement est impossible.

Je n'accepte pas l'excuse que vous donnez pour ne pas écrire quelques pages de biographie de votre père. Et le volume de Garneau aussi est facile à annoter. Mais l'autre d'abord.

Donnez-moi aussi vos souvenirs de 1837. Ce n'est que quelques lignes que je demande; je pourrai les compléter de mes propres notes. Je m'amusais à Saratoga à comparer le ton politique d'alors avec celui d'aujourd'hui. Il me semble que nous rapetissons.

Aux États, il n'est plus question que de la manière de se débarrasser de Johnson; pour qu'il

ne préside pas à l'élection de son successeur dont l'on commence à asseoir les bases. Quant à la convention du New York, la politique nationale prédomine tellement qu'on y fait peu d'attention et que la convention elle-même n'ose plus innover beaucoup sur l'ordre actuel. Ils n'ont pas encore osé aborder la question judiciaire, quoique tous désirent remettre le choix des juges aux mains de l'exécutif et du sénat, au lieu de l'élection populaire qui donne de si tristes choix dans la Sodome de New York (ville).

J'ai pourtant encore foi au progrès. La révolution en Angleterre va se développer après des élections générales. Et nous verrons si ce peuple peut se gouverner.

Adieu, cher papa, et tous. Votre fils affectionné.

L.-J.A.P.



À son père

4 h p.m., Palais de justice
vendredi 30 août 1867

Mon cher papa,

Bourassa sort d'ici. Il a mené Azélie voir le D^r Macdonnell cette après-midi qui lui a donné des remèdes et prescriptions. Et ils partent ce soir pour Québec, le vapeur de jour ayant cessé ses trajets ainsi que les vapeurs du Saguenay. Il fait déjà trop froid pour que les touristes s'y aventurent. Ils n'iront donc pas plus loin que Québec. J'ai trouvé Azélie pâle, amaigrie et triste, mais calme et résignée. Sa toux est mieux. J'espère que voyager lui fera beaucoup de bien.

Je vous ai envoyé un panier de pommes, poires et prunes aujourd'hui que vous devrez recevoir demain samedi. Il n'y a pas de pêches mangeables.

Une lettre de Saratoga, reçue aujourd'hui. Marie et les enfants bien, disent qu'ils ne peuvent revenir avant la fin de la semaine prochaine.

Tout en hâte. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 1^{er} septembre 1867

Mon cher papa,

Voilà bien l'automne, déjà! Et il commence bien naturellement par une pluie battante qui me renferme au logis et m'empêche de parcourir et flâner dans le jardin comme j'aime tant à le faire le dimanche. Mais comme, Dieu merci, il y a toujours des compensations dans ce bas monde, pour le sage qui sait les découvrir et en profiter, j'ai pris médecine, le sel et le séné à défaut d'huile, afin d'être frais et dispos pour la Cour qui s'ouvre demain. Les vacances sont finies et j'ai écrit à Marie et aux enfants de s'en rappeler et de me revenir cette semaine. L'ennui

commence à me gagner, et j'espère qu'il en est un peu de même pour eux quoiqu'il en coûte de quitter Saratoga.

Bourassa et Azélie m'ont quitté vendredi soir pour Québec par le vapeur *Québec*, après avoir vu le D^r Macdonnell dans l'après-midi. Je suis allé hier matin apprendre du docteur ce qu'il pensait d'Azélie. Il me dit que je pouvais vous écrire d'espérer guérison, quoiqu'il y ait cette fatale tendance constitutionnelle dont la science ne peut jamais prévoir les écarts; que son état présent vient de la pauvreté de son sang; qu'il y a lésion de la matrice et des pertes excessives et irrégulières; que c'est là qu'il faut d'abord appliquer remède et qu'il lui faudra un traitement suivi. Il le commencera dès son retour de Québec. Il lui a donné quelque médecine pour le voyage en attendant. Si elle se trouve aussi faible à son retour et en même temps aussi calme ou apathique qu'elle m'a paru, se résignera-t-elle à se loger pour l'hiver, avec et chez vous, à la maison Pratt? ou demandera-t-elle un logis séparé et tout son trouble et sa fatigue? Je ne sais. Je n'ai pas voulu lui en parler. Elle n'en a rien dit. J'ai eu longue conversation avec Bourassa seul. Il m'a paru bien raisonnable et résolu d'entreprendre un travail utile et *rémunératif* si la maladie d'Azélie le lui permet, et s'il ne trouve pas un emploi lucratif sous la protection de Chauveau. Je ne crois pas moi-même que Chauveau, avec la meilleure volonté du monde, puisse faire autant pour lui qu'il peut faire pour lui-même sur la seigneurie et le franc-alleu. Je lui aiderais et nous lui ferions un bon revenu de ressources, aujourd'hui négligées et perdues.

Augustine est chez M. Beaudry d'où elle ira au couvent dans quelques jours. Ma chère Ézilda a le soin des autres chers petits neveux et nièces. Qu'elle se ménage, et sa santé pour eux. Elle les ramènera tantôt à leurs parents. Et je me flatte que vous pourrez tous ensemble vous loger confortablement et en famille bien unie, bien aimante, bien raisonnable, à la rue du Champ-de-Mars pour les mois d'hiver qui s'approchent. Il faut que ces deux sœurs se cèdent et s'entraident beaucoup mutuellement; la moins malade surtout à la plus malade. Et vous, cher papa, vous serez là le mentor et le modérateur suprême. Nous ne pourrions nous résigner, à Bellerive, à ne pas vous y voir au moins une fois la semaine. Si ce plan ne vous convenait pas, il y a encore celui que je vous ai déjà offert et qui nous ferait tant plaisir, à chère Marie et à moi, de vous accueillir, Ézilda et vous, à Bellerive où nous avons certainement deux bonnes chambres à votre disposition et la plus absolue liberté d'y être chez vous. Dans ce cas, vous abandonneriez la maison Pratt à Azélie. Bourassa m'a remis le loyer pour ce monsieur. Il n'y en [a] pas besoin. Je l'avais déjà payé moi-même.

Que n'écrivez-vous un mot (seulement) à l'éditeur de cette guenille, *Le Public Canadien*, à New York, que j'ai renvoyé d'ici plusieurs fois mais qui s'adresse depuis à Notre-Dame de Bonsecours, comté d'Ottawa, comme je le découvre par un numéro trouvé dans le panier de perdrix et de mûres d'Ézilda? Je la remercie de ce bon plat. Qu'elle me fasse quelques verres ou pots de confitures de ce fruit favori et sans pareil; et mes remerciements ne cesseront jamais. Nous avons ici une grande abondance de bleuets, qui nous viennent du Saguenay, gros et sucrés cette année plus que de coutume. L'État du Maine aussi en envoie dans tous les États-Unis.

Je vous tiendrai au courant de la santé d'Azélie. Je suppose qu'ils écriront de Québec. Écrivez-moi souvent, cher papa. Je ne vous parle pas politique, car elle me répugne. Attendons l'avenir. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et Ézilda. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Vous avez dû recevoir par le *Victoria*, hier, un panier de pommes, poires et prunes. Il n'y a pas encore de pêches mangeables. Y en aura-t-il? Avez-vous reçu un quart de résine, envoyé après la visite du chancelier?



À son père

Bellerive, dimanche 8 septembre 1867

Cher papa,

Votre bonne lettre du 6 m'est arrivée hier. J'étais inquiet d'Azélie dont je n'avais pas eu mot. S'il ne fait pas trop froid à Rivière-du-Loup et qu'elle se contente d'y rester une quinzaine de jours, je crois qu'elle s'en trouvera bien. Le changement d'air est si prononcé. C'est dommage qu'elle n'y soit pas descendue pendant les chaleurs.

Chère Marie et les enfants me sont revenus vendredi soir, ou plutôt samedi matin, puisque, retardés par le vapeur sur le lac Champlain, je les attendis au dépôt de la rue Bonaventure depuis 10 h du soir jusqu'à 1½ du matin samedi. Il y avait vendredi une foire agricole à Burlington. Des centaines de personnes étaient assises sur des estrades; celles-ci s'affaissèrent et il y eut plusieurs de tués et grand nombre de blessés. Le vapeur abordant à la ville peu de temps après la catastrophe, on l'y retint pour mettre des blessés à son bord. Et il fallut ensuite que le vaisseau s'arrêtât à plusieurs ports inaccoutumés pour y débarquer ces malheureuses victimes.

La veille de leur départ, le chancelier Walworth vint les voir et leur faire ses adieux. Il dit à Marie qu'il ne pensait pas que nous ne le reverrions jamais! Il est frappé et bien faible aussi. Sa maladie fait des progrès. Et, ce qui est triste surtout, c'est que sa femme est au Kentucky et qu'il est seul dans sa maison qu'il a louée et où il n'est plus que pensionnaire.

Vous voyez par le résultat des élections que j'avais raison, l'hiver dernier, et que mes prédictions sont vérifiées. Les Rouges n'ont réussi qu'à constater aux yeux du monde leur infime minorité et à sanctionner par leur concours tout ce qu'on a fait depuis un an pour changer les constitutions et restreindre les libertés populaires. Ce parti disparaît aujourd'hui dans l'ignominie de son imbécillité. Il n'avait point d'autre programme que l'ambition de parvenir au pouvoir pour y faire acte de possession pendant 24 heures, que l'Angleterre l'y aurait toléré comme deux fois jadis. Ce sont des joueurs qu'un bon coup de dé allèche et attire fatalement, pour cent autres coups mauvais qui les perdent. Attendons d'une autre époque et d'une autre génération des Hommes et des Patriotes qui aient des principes et l'ambition de doter leur patrie d'émancipation, et d'indépendance et de liberté. Nous n'avons aujourd'hui que des conservateurs anglais d'un côté, des crétins chercheurs de places de l'autre.

M. Cherrier devait monter cette semaine, et je voulais lui confier Ella qui brûle de vous aller voir. M. Cherrier remet encore son départ. Je serai peut-être obligé de confier Ella aux soins des capitaines, en la menant à bord à Lachine. Trouverai-je quatre ou cinq jours après le 15 pour vous mener Marie? Ce n'est pas certain. Nos Cours se succèdent sans presque d'interruptions. Elle répète avec moi qu'il n'y a pas à songer à un hivernage à Montebello; nous

protestons contre, de toutes nos forces. Ce serait un sacrifice absurde. Nous n'irons vous voir qu'à la condition de vous ramener.

En attendant, Marie, les enfants et moi embrassons de tout notre cœur chère tante Ézilda et cher pépé. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Palais de justice, 11 septembre 1867

Mon cher papa,

J'arrive de Lachine où j'ai confié mon Ella au capitaine Shepherd qui ne manquera pas de vous la remettre au quai de Major à 3 h cette après-midi. Le capitaine Saint-Louis et sa dame montant à Ottawa m'ont aussi promis d'en avoir soin. M. Cherrier qui ira vous voir la semaine prochaine nous la ramènera.

En passant à la poste, j'y trouve une lettre de Bourassa datée de Québec, hier. Les nouvelles en sont trop bonnes pour que je ne vous les transmette pas de suite. Il dit :

Azélie se trouve beaucoup mieux. L'air du golfe et les beautés de toutes sortes disséminées le long du fleuve lui ont fait un grand bien. Nous sommes à Québec depuis quelques jours et je tiens à y rester encore un jour pour elle, malgré le temps que cela me vole. Je vois que la bonne société de M^{me} Hamel et des excellentes personnes d'ici lui font infiniment de bien; les idées sombres de découragement disparaissent; elle se sent pleine de bonnes résolutions et de courage; j'espère qu'elle n'en sera que mieux disposée à accepter tous les devoirs de la vie. Elle ne songe pas du tout à se séparer de sa sœur pour cet hiver; elle paraît s'y résoudre avec plaisir d'elle-même. Je vous écris très à la hâte, on nous fait promener; il faut faire des visites; le moment passe sans qu'on s'en aperçoive. Santé et bonheur à tous. J'espère que vous êtes réunis en famille.

Ella et sa maman se sont décidées à se séparer si tard hier soir que je n'ai pas pu aller au marché emplier un panier de fruits comme je me l'étais proposé. Ce sera pour un autre jour.

Vous embrassons tous tendrement. J'ai reçu votre lettre de vendredi et j'ai répondu hier. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

Je suis en pleine Cour de circuit.

Reçu votre lettre à Azélie hier, que je lui remettrai à son arrivée, probablement demain.



À son père

Montréal, 17 septembre 1867

Cher papa,

M. Cherrier, oncle Toussaint et Azélie montent demain. Je les charge d'un panier de fruits et des armes que vous demandez; ces dernières, une carabine et un revolver des meilleurs avec leur *ammunition*, ne vous coûtent que 39 \$. J'espère que vous n'aurez aucunement occasion de les tirer, même au-dessus des têtes des émeutiers, mais qu'elles serviront à Bourassa et à moi à tuer des chevreuils au mois d'octobre.

Sommes tous bien, espérant que l'habileté de Coursol aura intimidé les plus coupables, et ses témoins et les vôtres, convaincu les moins méchants que la violence ne donne jamais raison. Il faut tâcher de concilier tout ce monde après les avoir intimidés. Se défier des rancuneux et être toujours sur ses gardes. Je voudrais être auprès de vous dans cette crise; je suis cloué ici.

Ella nous reviendra avec les oncles. Je vous inclus description des armes et leur usage, qui sont d'ailleurs très simples et faciles; aussi la petite clé du cadenas de la carabine. Ne la perdez pas, tenez toujours votre *ammunition* sous clé. Les capsules ou cartouches tirées une première fois servent ensuite de nouveau en les rechargeant, suivant la méthode imprimée. Mais cela n'est que pour mémoire afin qu'elles ne soient point jetées après leur premier feu, mais gardées pour plus tard que je les arrangerais.

Azélie vous contera notre visite au pauvre vieil oncle curé Bruneau. J'espère qu'il va se rétablir.

Adieu, cher papa et chère sœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 29 septembre 1867

Cher papa,

Après deux jours d'un temps superbe qui a permis à la maman et aux enfants de jouir de leurs chevaux neufs pour de longues courses au Sault-au-Récollet, autour de la montagne, à Longue-Pointe, etc., et encore hier soir d'aller voir les Japonais au théâtre, il fait aujourd'hui une tempête affreuse de nord-est qui nous renferme tous au logis.

Je prends donc la plume pour vous remercier d'abord de tout le plaisir que pépé et ma tante ont prodigué à mon Ella qui est revenue enchantée de sa promenade, et pour vous demander ensuite des nouvelles de vos troubles et de votre petite guerre. Si occupé que je suis en Cour tous les jours, je n'ai pas le temps de répondre quelquefois *instanter* en recevant vos lettres. Mais je tâche du moins d'en remplir les réquisitions et demandes sans délais. Ainsi ma première (et meilleure probablement) réponse à votre dernière, a été l'arrivée de renforts de police. Comme de raison, personne que vous là-bas ne doit soupçonner qu'il y a en outre des espions et des agents secrets qui réussiront, j'espère, à découvrir les principaux coupables. Une fois découverts, ils devront être punis. Mais, n'oubliez pas, je vous en prie, et c'est là le sérieux

de l'affaire, que cette guerre, comme toutes les autres, doit se terminer par la paix et des traités de réconciliation. Il ne faut pas que les rancunes se perpétuent pour se faire jour par de lâches vengeances, comme celles d'incendiats, qui pourraient se produire des mois et des années après ces troubles, si vous n'en faites pas disparaître les causes originaires par un compromis quelconque et des satisfactions réciproques. Je ne connais rien de toutes ces difficultés, mais un peu par-ci par-là que j'ai entendu, montre qu'il y a deux côtés, qu'il y a eu des contradictions ou vacillations au bureau de l'Instruction qui ont trompé les gens de l'école, que le curé est un peu bref et absolu dans ses volontés, et peut-être plus encore dans ses manières, que la division du village de la paroisse n'a eu lieu qu'afin de soustraire de la paroisse en doublant les autorités et augmentant les dépenses, que tout ce monde est pauvre, est ignorant et vaniteux, et dès lors préjugé; et a de la passion tout comme les gens d'esprit et les gens d'Église. Il ne s'agit que de quelques centaines de dollars. N'allons pas en sacrifier des milliers par trop d'exigences de formes ou même de lois rigoureuses. Trouvez un terme moyen ou un détour pour concilier tout ce mauvais monde qui est plus à redouter pour vous dans votre position isolée. À la grande ville, on peut faire une guerre à mort aux méchants. À la campagne, ils sont un peu plus maîtres et plus difficiles à découvrir et à punir.

Jeudi prochain est le mariage de Rosalie Laframboise. La cérémonie religieuse sera toute privée et à très bonne heure. Mais à midi, les deux familles se réuniront à déjeuner. Puis à 4 h, M. et M^{me} Loranger partiront pour New York et Niagara.

La propriété de mon feu collègue Monk a été vendue pour 20 000 \$. Et les créanciers au montant de plus de 50 000 \$ se disputent aujourd'hui la proie. J'ai réussi à grand peine à faire intervenir le gouvernement comme réclamant, mais pas encore de faire à exonérer complètement les héritiers Coffin²⁰⁰, comme ils le devraient. Quant à moi-même, je crois toujours avoir des exceptions concluantes contre toute réclamation possible²⁰¹. Mais c'est toujours désirable de voir tout danger écarté, même le plus problématique. Toute la semaine a été prise en consultations, oppositions, etc. Le gouvernement hésite à assumer la responsabilité de défalcatons de 40 000 \$ effectuées pendant 50 années de protonotariat par ce brave homme qui a eu, seul de tous les juges, magistrats et juriconsultes éminents du pays, l'honneur de voir son portrait suspendu dans la bibliothèque du barreau de Montréal²⁰²! C'est ainsi que l'on récompense le mérite dans ce brave pays du Canada : les honnêtes gens sont persécutés et la canaille triomphante est couronnée.

Je ne sais plus que vous dire par rapport à votre hivernement lorsque vous réaffirmez que les deux sœurs ne peuvent plus vivre sous le même toit, et lorsque je songe à votre anarchie de village. À qui pouvez-vous confier la garde du manoir et de ses granges, si votre Patrice est contre vous? Il faudrait les protéger contre l'incendiat. Si vos affaires de couvent et d'école ne se règlent pas avant l'hiver, je ne puis vous donner que le conseil général d'un compromis honnête qui, sans blesser trop de susceptibilités, puisse encore à peu près satisfaire le plus grand nombre.

Marie et les enfants vous embrassent tendrement ainsi que le fait votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père²⁰³

Bellerive, 13 octobre 1867

Lettre «in which he speaks of the defalcations in the Prothonotary's office of which he might be held responsible legally, and that therefore he has resolved to divest himself of every property, and suggests to his father to make an holograph will of which he sends him a form, in order that his father should transmit to L.J.A. Papineau's children all the property which he intended to give to him, the said L.J.A. Papineau, and to give to the latter only the enjoyment of same. He says that by other deeds, he sells Bellerive, and that dear Mary becomes the tenant of the new purchaser of Bellerive.»



À son père

Bellerive, mercredi 16 octobre 1867

Cher papa,

Votre lettre d'hier, reçue avec la procuration. Tout est correct et fini maintenant à l'exception du testament. Émery vous enverra la phrase voulue par rapport à la bibliothèque. Le principal, c'était la célérité qu'il fallait. L'enregistrement est forcément reculé de quelques jours, et rien n'est assuré tant qu'il n'a pas eu lieu. D'Aylmer, l'acte vous reviendra à Montebello. Il n'y a pas de phraséologie spéciale de reprise pour l'olographe, pourvu que l'intention soit clairement exprimée.

Vous voyez qu'il faut par conséquent garder le secret. Au reste, il n'y aura pas lieu à donner de publicité en dehors du Bureau d'enregistrement.

Nous nous réjouissons de votre détermination de revenir à la ville. C'est indispensable.

Adieu, cher papa. En hâte. Votre fils affectueux.

L.J.A. Papineau



À son père

Montréal, Bellerive, dimanche 27 octobre 1867

Cher papa,

Depuis votre lettre du 15 et ma courte réponse, j'ai passé trois jours dans la métropole, New York. J'y étais appelé par les affaires de Marie et j'y suis filé entre Cour de circuit et Cour de révision. J'y ai vu les Porter qui m'ont chargé de toutes amitiés pour vous tous. Il y a fait chaleurs d'été. Quel délicieux séjour le voisinage du Parc Central serait pour les mois d'octobre et novembre, mars et avril! Puis décembre à Washington; janvier et février à la Floride et à La Havane ou Panama. Qui aurait des ailes et moins d'entraves!

Je suis si occupé en Cour que je n'ai pu encore compléter mes actes et arrangements. Je voudrais que tout se reliât et s'enchaînât bien, avant de rien publier. J'attends le procureur

général depuis huit jours. Il est encore à Québec pour jusqu'à jeudi ou vendredi. Je l'attendais demain et j'aurais alors pu me précipiter vers Montebello pour y passer la Toussaint et le dimanche suivant avec vous. Sera-ce maintenant possible? J'en doute. Je ferai des efforts surhumains, si votre lettre de mardi (en réponse à la présente) m'assure que ma visite est essentielle à vos arrangements. Autrement, je vous attendrai ici la semaine suivante. Je vous inclus la question que vous me posiez dans votre dernière, et la réponse d'Émery, par rapport à bibliothèque. Je ne vois pas de moyens d'échapper aux dangers mentionnés, à moins des procédés que j'ai proposés. Le gouvernement, eût-il la volonté empressée qu'il devrait avoir, se meurt trop lentement pour ne pas me laisser atteindre par les demandes qu'il devrait prévenir de lui-même et de suite. C'est une fâcheuse affaire qui me donnera bien des soucis que je n'ai nullement mérités. Les vrais coupables sont morts ou récompensés par les promotions subséquentes à leurs méfaits. Lorsque ma retraite sera assurée, je montrerai les dents et dirai des vérités tout haut que j'ai trop longtemps retenues peut-être. Je viens de recevoir d'Ottawa les pièces officielles confirmant en 1850 par La Fontaine et mes collègues les arrangements de 1844, m'excluant des profits et des responsabilités de la Cour supérieure. Leurs persécutions pendant 16 ans doivent me sauver aujourd'hui, et le public en sera la victime à son tour.

Ella a eu, Marie-Louise a maintenant, une toux spasmodique extraordinaire qui ressemble beaucoup à une seconde attaque de coqueluche! Est-ce possible? Elles l'avaient eue, il y a deux ou trois ans, ainsi que leur maman. C'est inexplicable.

Dites à Bourassa que j'ai vu M. Dickinson. Il ne peut pas fixer tant à l'avance un prix certain pour le transport du bois. Il a dit 2 \$, mais est convenu que s'il n'y avait pas encombrement de commerce au printemps, il pourrait peut-être le porter à un peu moins pour une quantité de 1000 cordes. Je suppose que depuis Bourassa s'est assuré combien il pourrait tirer d'érable du bas de la seigneurie et de la rivière Kinongé? Il est très cher à Montréal, de 6 à 7 \$. Et ce me semble une exploitation profitable à faire plutôt que de laisser tant de bois pourrir ou passer aux feux courants.

Marie a reçu une lettre d'Azélie. Elle et ses enfants doivent venir cette semaine : ils seront les bienvenus à Bellerive où nous les attendons. Marie n'a pas pu aller voir Augustine cette semaine comme elle se l'était proposé. Mais par M^{me} Émery Papineau qui l'avait vue, elle a su qu'elle était bien portante et satisfaite.

Je suis obligé de couper court ici, parce que Marie partant pour son église emporte ma lettre pour qu'elle vous parvienne demain lundi. Vous y répondrez mardi. Adieu, cher papa, chère sœur. J'ai hâte de vous revoir tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 10 mai 1868

Cher papa,

La vôtre du 5 reçue. Nous l'attendions impatiemment quoique nous eussions eu de vos nouvelles par M. Hubert, de retour avant sa réception. Vous devez être très occupés à vous installer, vous et Ézilda, et à diriger les travaux du printemps. La saison, à tout prendre, est favorable aux cultivateurs. La sécheresse a permis de faire labours et semis à bonne heure. Et le temps frais depuis prépare les prairies à donner beaucoup de foin quoiqu'un peu plus tard que de coutume.

J'ai eu des lettres de Bourassa, et sa visite en personne hier. Il est arrivé le matin et reparti le soir. Il dit qu'Azélie et les enfants ont l'air contents de leur pension et satisfaits du tout ensemble. Je suis en correspondance à New York où il paraît que sa sœur, M^{me} Ranger, aurait hérité d'une ancienne connaissance, un M. Kinnelly. Mais je n'y vois pas encore très clair. J'espère qu'elle en retirera quelque chose de valeur.

Croiriez-vous que je n'ai pas encore vu Dessaulles, pas plus depuis qu'avant son voyage!

Le bois se maintient à 8 \$ la corde. Je regrette que Bourassa ne l'ait pas vendu ici plutôt que là-bas.

Le Courrier des États-Unis continue à venir à Montréal; vous devriez écrire directement à l'éditeur à New York de vous l'adresser à Montebello.

Depuis votre départ, j'ai payé pour vous : loyer à M. Pratt du 1^{er} mai 21,5,0 £; à Atwater, le compte de l'an dernier 5,7,3; à la compagnie du gaz, un quartier, 2,11,11. [Total :] 29,4,2 £.

Mon jardin bourgeonne enfin. L'herbe est prête à recevoir son premier fauchage.

Cherrier, Côte, est venu me dire que l'on avait envoyé au gouvernement à Ottawa des copies des actes de vente que j'avais faits, copiés au Bureau d'enregistrement.

– Qui? lui dis-je.

– Oh, je n'aime pas à te répéter des noms, ça prête souvent à des récriminations. N'en suis pas certain, mais j'ai lieu de croire, etc.

Je lui dis quelques vérités un peu dures, à l'adresse surtout des Coffin dont il est conseil testamentaire! Qui n'ont pas voulu remuer le doigt depuis deux ans que je les en interpelle.

Au fait, Hubert m'a dit à son retour que Pominville (l'associé de sir Cartier) avait porté ces copies d'actes à Ottawa, « tout indigné » que je n'aie pas laissé mes biens comme ma personne à la merci des créanciers de l'honnête M. Monk! Vont-ils hésiter devant les conseils de sir Cartier, ou vont-ils dès ce prochain terme, le 17, commencer des procédés? Je l'ignore. Mais je me tiens prêt à faire face à tout et à tous. Je ne crois pas qu'une aussi odieuse conspiration puisse obtenir la sanction de tous les tribunaux de mon pays.

D^r Lemay me dit que sa belle-mère s'affaiblit rapidement et qu'à moins de changement de température prochain, il craint qu'elle ne survive pas longtemps.

Demain commence mon terme de Circuit pour la semaine.

Nous sommes tous en bonne santé à Bellerive, grâce aux pilules préservatives de belladone? prises soir et matin à doses homéopathiques.

Nous vous embrassons de tout notre cœur. Votre fils affectueux.

L.J.A. Papineau

À son père

[fin mai 1868]

Cher papa,

Je vous remercie infiniment de vos deux bonnes lettres. Elles me feront beaucoup de bien. Vous voyez cependant qu'il m'a fallu rectifier beaucoup de celle-ci. Telle que je l'ai corrigée, je vous prie de la recopier et de me la renvoyer. Elle arrivera juste à temps²⁰⁴. M. Chauveau, que je n'ai pu rencontrer à son passage, revient ici à la fin de la semaine. Je le verrai alors, je lui parlerai longuement, lui présenterai une requête et lui ferai parvenir en même temps votre lettre.

J'espère encore me justifier devant les tribunaux, mais si ceux-ci se trouvaient liés par la lettre des lois, l'équité de ma position devra me faire indemniser par le Parlement sous la pression de l'opinion générale. Le malheur, c'est d'avoir à lutter toute ma vie des fausses positions où le sort m'aura jeté, aidé un peu d'amis peu prévoyants et de collègues, l'un inapte, l'autre fripon.

Sommes tous en santé. Chagrins de votre indisposition, dont je suis doublement chagrin pour y avoir contribué peut-être en vous faisant partager (à regret) mes inquiétudes et mes déboires.



Requête à Son Excellence
Narcisse-Fortunat Belleau
chevalier, lieutenant-gouverneur
de la province de Québec

L'hon. P.J.O. Chauveau
Secrétaire provincial
Québec

Montréal, 1^{er} juin 1868

L'humble requête de Louis-Joseph-Amédée Papineau, ci-devant protonotaire et greffier à Montréal avec les feus Messieurs Samuel Wentworth Monk et William Craigie Holmes Coffin, expose respectueusement à Son Excellence et à son gouvernement que la fortune et la liberté même du requérant sont aujourd'hui menacées par le procédé rigoureux et sommaire de la contrainte par corps, pour des fautes et des crimes dont il est complètement innocent, et qui furent commis par des personnes sur lesquelles il n'avait aucun contrôle; et le requérant appelle l'intervention et la protection du gouvernement de Son Excellence; et demande la permission d'énumérer brièvement les faits et les raisons qu'il croit suffisants pour justifier son appel à cette intervention et à cette protection.

En 1844, MM. Monk, Coffin et Papineau furent nommés « conjointement protonotaires et greffiers » de la Cour du banc de la reine (juridiction civile). Cette Cour avait deux sections très distinctes qui en faisaient virtuellement deux tribunaux, l'un le « terme supérieur », l'autre le « terme inférieur ». À la commission nommant ces trois messieurs « protonotaire et greffier », le gouvernement mit des conditions et des restrictions qui devenaient obligatoires pour eux et pour tous ceux qui auraient des rapports officiels avec eux. Ce fut une lettre portant la

même date que la commission, et reçue en même temps qu'elle, 4-5 juillet 1844, où il était dit : «You will understand it to be His Excellency's intention that the business of the Superior Term should be conducted, and the emoluments according from it divided by yourself (Mr. Monk and Mr. Coffin), and that Mr. Papineau should conduct the business and receive the emoluments of the Inferior Term.»

Cette contre-lettre, à laquelle ils s'attendaient, fut acceptée par les trois collègues comme la condition essentielle de la nomination et la limitation de leurs droits, devoirs et responsabilités respectifs.

Un Acte passé le 13 mars 1845 devant M^e George Weekes et son confrère, notaires, entre MM. Monk et Coffin d'une part, et M. Papineau d'autre part, vint confirmer et ratifier cette contre-lettre du gouvernement, au cas qu'il en fût besoin.

En conséquence de ces arrangements, que le gouvernement avait sans doute le droit d'imposer, les devoirs et les charges des offices furent remplis, les émoluments de toutes sortes recueillis et appropriés, les dépôts et consignations d'argents reçus et payés, respectivement, par MM. Monk et Coffin dans le terme supérieur, et par M. Papineau dans le terme inférieur, jusqu'à l'année 1849. Les émoluments de MM. Monk et Coffin leur donnaient une moyenne de 1500 £ par année à chacun; ceux de M. Papineau lui donnaient une moyenne de 700 £.

En 1849 et 1850, il survint de grands changements dans les lois de judicature et dans le mode de rémunération des officiers judiciaires. Parmi ces nombreux changements, il n'est besoin de mentionner que les quelques-uns qui suivent en ce qu'ils affectèrent surtout le protonotaire à Montréal. Le terme supérieur du banc de la reine fut remplacé par la nouvelle Cour supérieure; et le terme inférieur, par la nouvelle Cour de circuit. La Cour supérieure fut subdivisée en trois branches qui devaient siéger simultanément dans trois salles séparées, et furent nommées la 1^e, la 2^e et la 3^e divisions. Cette dernière désignée souvent comme la Cour de procédure; les deux autres, destinées aux auditions au fonds ou au mérite. La juridiction de la Cour de circuit fut en même temps augmentée de 100 \$ à 200 \$. M. Papineau étant maintenant obligé, par ces dispositions nouvelles de la loi, de venir en aide à ses collègues à la Cour supérieure, prenant toute la 2^e division et les trois quarts des séances d'enquêtes, outre les causes appelables de la Cour de circuit, réclama de ses collègues et du gouvernement une nouvelle distribution des émoluments. Ses collègues consentirent d'abord à partager également, par tiers; mais ce ne fut qu'un arrangement verbal, et, comme il n'y en eut point d'écrit, M. Papineau se trouva privé de son bénéfice et resta sans recours contre eux et leur promesse.

Sur ces entrefaites, la loi fut passée, appropriant au gouvernement « tous les salaires, honoraires, émoluments et profits pécuniaires » de toutes les offices et charges judiciaires, des différents districts, et les jetant dans un fonds spécial et commun dont le gouvernement aurait la disposition et le contrôle, pour le répartir ensuite en salaires fixes et annuels à chaque protonotaire, greffier, shérif, et à leurs députés et employés. Les protonotaires et autres officiers devinrent des agents du fisc et des collecteurs et commis du gouvernement, tant pour ce nouveau fonds commun et général des honoraires que pour ceux des taxes et revenus des Palais de justice, des prisons et du timbre. Le gouvernement donna en même temps à ces divers officiers des formules de livres et de rapports, et des méthodes de tenue pour ces livres, et d'états mensuels et trimestriels (dont plusieurs sous serments), pour l'uniformité et le meilleur

contrôle de ces fonds divers. Des changements si considérables dans la nature et le mode de rémunération des officiers judiciaires, et dans les méthodes de comptabilité et de contrôle nécessiterent l'emploi dans les greffes de Montréal d'un agent qui servirait de lien commun et d'intermédiaire entre les collègues, MM. Monk, Coffin et Papineau, dans leurs rapports pécuniaires entre eux, et avec eux et le gouvernement. D'un commun accord, M. Honey, ancien employé, et qui tenait depuis longtemps les livres de MM. Monk et Coffin, député-protonotaire et député-greffier (pour les deux Cours), devint cet agent confidentiel, caissier, teneur des livres et auditeur. Dorénavant, tout fut mis entre ses mains : les livres, les comptes, les argents d'émoluments, les consignations et dépôts, tant de la Cour de circuit que de la Cour supérieure. M. Monk et lui transigèrent toutes les affaires d'argent et de comptabilité, tant avec le gouvernement qu'avec le public.

En même temps, se présentait la question de la répartition d'indemnité entre les trois collègues d'après la nouvelle loi. MM. Monk et Coffin réclamèrent, en vertu de la nomination en 1844, pour eux seuls, la totalité du salaire alloué au protonotaire, quoique M. Papineau continuât à remplir une grande part de leurs devoirs comme tel, sans aucune aide de leur part à la Cour de circuit. M. Papineau prétendait, de son côté, que les salaires des deux Cours devraient dorénavant être partagés également, par tiers. La question, référée au gouvernement, fut finalement décidée par un ordre en Conseil du 22-26 novembre 1850, et par une lettre du secrétaire provincial à MM. Monk, Coffin et Papineau du 2 décembre 1850, maintenant et réaffirmant les conditions du 4 juillet 1844 et les positions respectives des trois collègues. À MM. Monk et Coffin fut allouée la totalité du salaire du protonotaire (600 £ chacun); et à M. Papineau, la totalité du salaire de la Cour de circuit (250 £), plus 50 £ pour le Département ministériel, tutelles et notariat, etc., considéré par le gouvernement en 1850, comme en 1844, comme n'appartenant particulièrement ni à la Cour supérieure ni à la Cour inférieure. La seule compensation laissée par ses collègues à M. Papineau, pour avoir fait une grande part de leur ouvrage à la Cour supérieure pendant quinze années, fut sa part des intérêts alloués par la banque sur les dépôts, @ 4/100 par an; et cela même ne fut qu'une faible et précaire indemnité, puisque ces dépôts semblent avoir été habituellement retirés par M. Monk et appropriés à son propre usage et à ses propres affaires et à ceux de sa famille, et cela à l'insu de ses collègues, qui n'en pouvaient avoir soupçon, abusant à cet effet de leur signature officielle de Monk, Coffin et Papineau, et cela pendant une longue série d'années jusqu'au jour de sa mort en mars 1865; et, à sa mort, ne laissant rien en banque au crédit du protonotaire, mais au contraire un déficit considérable, tant de l'argent du gouvernement que de l'argent du public. Le député, l'agent confidentiel, le caissier, le teneur des livres, auditeur, M. John Sleep Honey, ne donna à M. Papineau les premiers soupçons et les premiers indices de ces méfaits que plusieurs semaines après la mort de M. Monk, et après avoir été lui-même agrégé au protonotariat conjointement avec MM. Coffin et Papineau. Aux remontrances que lui fit M. Papineau, M. Honey répondit qu'il n'avait jamais songé à en avertir M. Papineau, parce qu'il considérait qu'il n'avait rien à voir ni à faire à la Cour supérieure. M. Papineau somma M. Honey d'établir les comptes et un état exact et complet des affaires de M. Monk avec les greffes, sous le plus court délai possible. Par le surcroît de ses nouvelles fonctions de protonotaire et la multiplicité et confusion des comptes, qui semblent n'avoir jamais été balancés pendant un si grand nombre

d'années, ce ne fut que le 8 de juin 1866 que M. Honey donna à M. Papineau sa reddition de comptes, en forme de plusieurs cahiers volumineux, établissant de grands déficits par feu M. Monk. M. Papineau fit aussitôt ficeler et sceller tous les livres et pièces justificatives que M. Honey avait gardés en sa possession depuis le décès de M. Monk, en présence de leur nouveau collègue, M. Hubert, et de George H. Kernick²⁰⁵, ancien employé confidentiel, qui en dressa procès-verbal; et le tout fut déposé sous clés dans une voûte du Palais de justice.

M. Papineau fit dresser par M^e Louis N. Dumouchel et confrère, notaires, le 19 juin 1866, un protêt²⁰⁶ et des sommations aux représentants de feus MM. Monk et Coffin, à leurs cautions les honorables Samuel Cornwallis Monk et John Pangman, et à M. John Sleep Honey, pour leur dénoncer les faits autant que connus dudit Papineau, et les mettre en demeure de venir régler de comptes à l'amiable avec lui, et de payer de suite au gouvernement ce qui lui était déjà dû, et par la suite ce qui deviendrait dû au public; et qu'à défaut de leur part de s'y conformer, il les dénoncerait au gouvernement. N'ayant reçu aucune réponse à ces sommations, M. Papineau écrivit au gouvernement à Ottawa et lui transmit une copie authentique de son protêt du 19 juin 1866.

Voilà près de deux ans que M. Papineau attend, en vain, de la part des représentants de MM. Monk et Coffin, de leurs cautions et de M. Honey, tels réponses, pas et démarches qu'il avait et qu'il a le droit d'en attendre, pour le protéger contre leurs faits, et pour par eux assumer leurs parts respectives de responsabilités légales et morales. Le public dont les droits ont été violés et l'argent dissipé, demande justice. Des plaideurs, à qui des deniers sont adjugés par le tribunal, les réclament. Quelques-uns s'adressent aujourd'hui à M. Papineau et voudraient le prendre à partie. Ce sera aux tribunaux à décider quelle part de responsabilité légale lui revient.

Mais il y a le côté moral, équitable et administratif, qui se présente en même temps; et c'est sous ce rapport que le requérant ose en appeler aujourd'hui au gouvernement de Son Excellence.

Pendant que votre requérant n'aurait que le remède très lent et très coûteux d'actions en reddition de comptes et en garanties, et très incertain en vue de successions comme celle de M. Monk, qui semble insolvable, des créanciers pourraient soudainement réduire votre requérant à la misère et au déshonneur par l'emprisonnement. Votre gouvernement a des pouvoirs et des moyens d'action administratifs qui lui appartiennent pour l'intérêt public, et qu'il peut exercer dans cet intérêt mais qu'il ne délègue point. Votre gouvernement a un cautionnement de 8000 \$ dûment enregistré, pour le bénéfice des créanciers de Monk, Coffin et Papineau, d'après ses termes mêmes, dont ces créanciers ne peuvent néanmoins profiter sans l'intervention et le consentement de la Couronne, et dont une partie qui pourrait être obtenue du principal coupable semble en danger d'échapper à ces créanciers pour passer à d'autres. Les salaires des officiers publics sont insaisissables et échappent à leurs créanciers par la voie directe. Mais votre gouvernement a des pouvoirs administratifs de contraindre au remboursement des fonctionnaires malhonnêtes et défalcataires.

Il n'appartient pas à votre requérant d'offrir des suggestions à Son Excellence et à son gouvernement. Il ne peut que demander justice, supplier que l'on fasse enquête, que l'on établisse qui furent coupables et qui furent innocents, et que l'on protège et indemnise ces derniers contre les méfaits des autres.

Si votre requérant avait depuis 1844 partagé les responsabilités et les profits de sa charge également avec ses collègues, il y aurait probablement apporté le contrôle quotidien qu'il y donne depuis 1865, et il y aurait certainement fait des économies qu'il se croirait en honneur tenu de dépenser aujourd'hui pour combler les déficits de M. Monk. Mais le salaire qu'il a reçu de 1850 à 1865 n'a jamais suffi aux dépenses de sa maison; et pendant cette longue période, il lui a fallu emprunter sans cesse de son père et de son beau-père pour faire vivre sa famille.

Votre requérant croit que le gouvernement est en possession de tous les actes et documents mentionnés et cités plus haut, à laquelle il demanderait de suppléer s'il en manquait.

En conclusion, votre requérant soumet humblement sa pétition à la considération favorable de Son Excellence et de son gouvernement; et, plein de confiance dans leur sagesse, leur équité et leur bienveillance, il ne cessera de prier.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, dimanche 14 juin 1868

Cher papa,

C'est parce que je n'ai pas un moment de loisir après les fatigues de chaque jour que je vous écris si rarement, et parce que je ne puis dire grand-chose par lettres d'affaires si compliquées que celles qui m'obsèdent. Vous n'y pouvez grand-chose que de vous en tourmenter. J'espère que votre lettre à Chauveau m'aidera. Mon mémoire est très circonstancié et, à mes yeux, concluant. Mais quand les deux gouvernements ne peuvent s'entendre sur le choix d'un ami commun, à qui donner les impressions de Québec, et qu'ils débattent cette question pendant quinzaine, comment s'attendre qu'ils rendront justice à un fonctionnaire innocent qui n'a jamais été partisan politique et qui est persécuté pour les vols d'individus qu'on lui a toujours préférés? Et, lorsqu'en rendant cette justice, il faudrait que le gouvernement lui-même assumât une dette considérable dont il est plus facile de se décharger aux dépens de l'innocent? Je n'ai guère d'espoir que dans l'intelligence et l'impartialité des juges, s'ils veulent voir dans mon cas une exception à la règle; que²⁰⁷ les fonctionnaires d'une même charge ou office sont solidaires et cautions les uns des autres! Cette exception, c'est la contre-lettre du gouvernement, confirmée par l'acte notarié des trois collègues. Les tribunaux renverront-ils les créanciers à la garantie du gouvernement? Ou me diront-ils : payez et le gouvernement et vos collègues vous rembourseront? Cette dernière alternative serait nugatoire pour moi. Les avocats sont naturellement préjugés et intéressés en faveur de la règle générale. Il n'y a que des juges qui pourraient admettre l'exception. Vous voyez les difficultés. La dette ne peut être moindre de 10 000 \$. Elle peut atteindre 12 à 13 000 \$. Les Monk n'ont rien que l'on puisse savoir. Je les soupçonne d'avoir bien caché de fortes sommes. Les Coffin me payeraient la moitié ou les deux tiers du déficit. Mais ne feront rien sans que je les poursuive. Ils ne veulent point se remuer quoique leur défense devrait appuyer la mienne quant à l'innocence morale de leur père. Ils ont administrateur immobile dans la personne de Pierre Lamothe. Côme Cherrier, qui est leur

conseil testamentaire, les favorisera plutôt que moi. Il m'a fait parler beaucoup; je ne lui ai dit que ce que j'ai voulu. Il m'a dit qu'il allait descendre à Québec, qu'il verrait Chauveau et qu'il lui parlerait en faveur des Coffin et de moi. *Cum grano*, etc.

Le 17, l'on va demander une nouvelle règle pour contrainte. J'espère la faire ajourner à septembre après la vacance. Je sais que M. Cartier approuve ces procédés et s'est prononcé pour ma responsabilité. M. Cartier, c'est le Dieu de toute la machine. Rien ne se fait ni ne peut se faire, disent ses intimes, sans ses conseils et sa supervision. Les membres québécois²⁰⁸ du gouvernement local cherchent à s'émanciper. La lutte est déjà bien engagée; le résultat, douteux.

J'aurais besoin de toute ma vacance d'un mois pour aller vous voir, et à Saratoga, aux affaires de Marie; et pour me reposer un peu de toutes mes fatigues physiques et morales. Et néanmoins, je ne reçois pas un mot de Bourassa quant à nos provisions de bois. Pour ne pas empiéter sur cette courte vacance, il faudrait que tout ce bois me vînt la semaine prochaine et fût tout entré en cours et cordé avant le 1^{er} juillet! sous quinze jours! Y pouvez-vous quelque chose?

M. Henry Kavanagh²⁰⁹, caution d'un nommé Horan, votre débiteur, m'a montré le compte que vous réclamiez de lui, à commencer par 1862 inclusivement. Il m'a en même temps produit votre reçu pour cette année 62, et un de MacKay pour 63. Je lui ai dit que je vous en écrirais. Il est prêt à vous payer la balance, quelle qu'elle soit, mais remarque qu'il n'a acheté que pour sauver son parent Horan d'autres créanciers, et qu'il n'en sera lui-même jamais payé. Il a quitté la ville pour deux ou trois semaines.

M. Heartt et sa fille Louise (cousine d'Ella) sont avec nous. Les avons menés au pique-nique de famille au Sault-au-Récollet. Hier soir, l'opéra au Victoria Rink. En ce moment, la procession à Notre-Dame.

Dites à sœur Ézilda comme nous sommes bons et dévots à Bellerive. La nouvelle paroisse Saint-Vincent, rue Fullum, a élevé son reposoir pour la procession de cette après-midi, sur notre terrasse, à mi-distance entre la maison et la rue Sainte-Marie. Encouragé ou excusé par l'exemple dès hier soir du Séminaire Saint-Sulpice, j'ai placé mon grand drapeau étoilé près de l'autel en compagnie des Anglais et des Français.

Je voudrais vendre nos chevaux, c'est difficile à cette saison. Offerts à un encan vendredi pendant qu'il me fallait quitter la Cour, pour assister aux funérailles de la petite Caroline Laframboise, la vente a manqué par mon absence. Rentré au logis avec les chevaux, mon cocher va s'amuser en gymnastique avec câble près la balançoire, tomba de 8 à 10 pieds à terre, se brisa l'épaule et se trouve à l'hôpital pour un mois au moins. Si je ne peux les vendre, je vous les mènerai peut-être pour économiser pendant l'été d'autant.

Il n'y a encore que 2000 \$ de réclamés immédiatement de l'ex-protonotaire, mais d'autres attendent la décision pour se présenter. Il me faudra peut-être de grands sacrifices. J'aurais eu une charge toute ma vie au lieu d'une office lucrative. Le tout est un beau chapitre bien illustratif du « gouvernement responsable » en action.

Depuis deux ou trois jours, chaleurs tropicales. L'été enfin après l'hiver. Portez-vous bien, c'est la première richesse. Nous vous embrassons tous tendrement. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

[juin 1868]

Cher papa,

Si je ne vous écris pas, c'est que vraiment je n'ai pas un moment de répit. Les Cours incessantes, puis cette grosse affaire de Monk qui m'oblige d'écrire sans cesse et de courir après les avocats, ministres, etc. Une longue requête ou mémoire que j'avais envoyé à Québec a dû être examiné par le Conseil à leur assemblée de vendredi ou hier. Votre lettre à M. Chauveau le suivit de près. La première règle demandée contre moi a été rejetée par le juge Berthelot sur un léger défaut de forme qui montre que ce serait à regret qu'il accorderait pareil procédé. Mais cela recommencera probablement le 17. Mon mémoire est si long que j'hésite à vous en faire et envoyer une copie, quoique je désirerais beaucoup vous le montrer. Il me faut maintenant le traduire en anglais.

Mon jardin, qui a souffert énormément de l'hiver tuant beaucoup d'arbustes et plantes délicates, voire même des poiriers et pruniers, souffre d'un nouveau jardinier que je n'ai pas le temps d'aider et surveiller. Ce jardin est pourtant au moment de sa gloire. Tulipes, lilas et pommiers en pleine floraison. Nous attendons les premiers amis des États-Unis demain soir ou mardi, puis une succession qui vont remplir la maison pour le reste du mois. Puis la vacance arrivera pour tout le monde, à mon exception et exclusion peut-être. Il m'est impossible d'y rien voir clair et arrêté d'avance.

Je n'ai pas la moindre nouvelle de mon bois et du vôtre. Il faudrait qu'il m'arriverait de suite pour le pouvoir recevoir et faire corder et placer. Pendant le terme supérieur et les affaires Monk, il me sera impossible d'y voir. Et faudra-t-il l'attendre ici pendant la vacance! Il est essentiel que j'aie voir aux affaires de Marie à Saratoga et New York. Me le permettront-ils? Tout est incertitude et embarras, plus que je n'en ai jamais encore eu. J'inclus une lettre reçue d'O'Callaghan, à votre adresse. Ils nous font peur des Fenians de nouveau. Si ces gens arrivaient à la fin de juin, ce serait encore un grave dérangement des vacances. Tout conspire pour nous embarrasser et tourmenter.

O'Callaghan vous a aussi envoyé le *Manuel de l'État du New York* que je vous porterai si j'ai des vacances, ou vous l'enverrai si je n'en ai point. Bourassa vous a-t-il écrit ou à son frère le curé, par rapport à l'envoi de nos provisions de bois? Je l'attendais cette semaine, mais il n'est pas venu. Azélie qui est ici avec petite Adine n'en sait rien. Cela m'inquiète beaucoup.

Azélie est allée voir Augustine²¹⁰. Je lui laisse un petit espace pour son retour.

Adieu, cher Papa, ne vous inquiétez pas de mon sort. Et ayez bien soin de votre santé. Votre fils affectionné.



À son père

Bellerive, 28 juin 1868

Cher papa,

Depuis votre dernière, il s'est passé plusieurs phases importantes dans mes affaires. La seconde règle pour contrainte a été accordée. Mais lorsqu'il a fallu y plaider hier, j'ai obtenu du juge Berthelot délai jusqu'au 17 septembre pour y répondre. D'ici là, j'espère avoir un rapport qui m'aidera beaucoup. Car, enfin, le gouvernement de Québec a répondu à mon mémoire par la nomination de M. Defoy, commissaire, sous le chapitre 83 des Statuts consolidés du Canada; et sa Cour d'enquête siège à Montréal depuis huit jours. J'y ai donné ma déposition préliminaire, et, depuis trois jours, c'est au tour de M. Honey qui est sur la sellette, et qui devrait sous serment expliquer toute sa tenue des livres et toutes les défalcations de M. Monk pendant 20 ans. Il y aura ensuite une audition de tous les livres et comptes pour contrôler les dépositions de M. Honey. Le commissaire entendra aussi, je suppose, les héritiers Monk et Coffin. Cette enquête et la publicité de son rapport obligera le gouvernement à faire payer les coupables et, s'ils n'ont rien, à m'indemniser moi-même des condamnations des Cours, s'il y en a. Ce dernier point est douteux. Il y a préjugé dans notre jurisprudence contre tous les officiers publics dépositaires, qu'il est difficile d'ébranler, même lorsqu'il y a preuve, comme dans ma cause, d'une exception bien voulue et bien entendue, de la part du gouvernement qui nous donna notre commission, de faire un partage inégal des salaires et de la responsabilité qui s'ensuit.

Vous allez avoir maison pleine dès cette semaine prochaine et succession de visiteurs. Ella veut profiter de la première volée pour s'y joindre. Elle nous quittera mardi matin avec M. et M^{me} Loranger, etc. Je ne sais vraiment pas quand Marie et moi et les enfants pourrons les suivre. Je ne puis m'éloigner tant que durera cette enquête – deux ou trois semaines encore.

Je n'ai aucune réponse satisfaisante de Bourassa pour le bois. Il paraît en avoir vendu plus qu'il n'aurait dû, ne réservant que 20 cordes pour moi qui lui en avais demandé 35, dont 10 pour Adolphe Cherrier. Et maintenant, il me renvoie à négocier moi-même avec son acheteur Allen, même pour ces 20 cordes. Il est venu deux fois à la ville depuis, sans me voir.

On me dit que le curé Bourassa est passé à la ville, nous ne l'avons point vu. Je vous reporterai la lettre de M. Chauveau.

Je n'ai pas revu Kavanagh : je le suppose encore en voyage. Je lui écrirai avant de monter. Je serai obligé de poursuivre Saucisse qui n'est pas venu à mes appels. Le locataire Patenaude, rue Bonsecours, promet payer cette semaine. Il dit qu'il ne fait pas grand-chose. Mais les voyageurs vont commencer, je pense; il manque, je crois, d'ameublement.

Ayez bien soin de mon Ella. Sa maman craint les promenades sur l'eau. Ma petite chaloupe est trop dangereuse pour que personne ne s'en serve que moi-même. Elle peut à peine porter deux personnes légères. Elle emporte sa selle pour promener à cheval avec tante Ézilda. Nous avons de grandes chaleurs. La belle saison des roses est commencée. Et les fraises.

Je suis très fatigué des Cours et du surcroît de tracasseries qui les accompagnent pour moi cette année. Et cependant, mes vacances paraissent problématiques. Je voudrais aller vous voir. Il faut que je voie, à Saratoga et New York, aux affaires de Marie. Et je me sens en même temps enchaîné ici.

J'envoie ceci à la ville pour qu'elle parte demain matin et vous prévienne de la venue des visiteurs. Adieu, cher papa et chère sœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père
(privée)

Bellerive, dimanche 5 juillet 1868

Cher papa,

Votre dernière contenait votre réponse à M. Chauveau, mais pas la sienne vous annonçant la commission. J'aimerais à la voir. Depuis 10 jours, M. Honey est en examen. Il paraît inquiet et travaille toutes les nuits à refaire ou à expliquer ses comptes qu'il avait mis 15 mois à préparer avant de me les livrer, il y a deux ans. Il est obligé aujourd'hui d'avouer, ce qu'il n'avait pas fait à moi, qu'il a lui-même emprunté de M. Monk de l'argent de consignations à de forts montants, mais qu'il prétend avoir remboursés à M. Monk avant sa mort, laissant tout le déficit à la charge du défunt. Il en dit autant des prêts au juge Monk. Celui-ci les aurait remboursés à son père! L'enquête sera suivie d'une audition de la part du gouvernement, qui fera ressortir la lumière en dépit de tous les comptes possibles.

En attendant, l'on s'empresse à Ottawa de promouvoir le juge Monk (à grande injustice à son aîné, le juge Mondelet) à la Cour d'appel pendant cette enquête même; de même qu'on en faisait un juge permanent de la Cour supérieure, de simple assistant, amovible qu'il était, quatre mois après la réception de mon protêt dénonçant les méfaits en 1866! Un de ses fils est très assidu auprès des D^{lles} Cartier. Le monde en parle. Il (le père) est donc en très bonne odeur à Ottawa! Peu m'importe que ce vilain échappe au châtiment (je le considère plus coupable que le bonhomme), pourvu que le gouvernement assume leurs dettes et ne me les laisse pas payer; résultat qui me semble devoir découler inévitablement de cette enquête.

J'espère que mes embarras n'auront en rien contribué à vos indispositions. Ella vous a trouvé changé. Je crains que vous ne vous fatigiez à courir, mal chaussé ou mal vêtu, au jardin et aux travailleurs. Soyez donc très prudent; l'ennui peut-être aussi. Mais vous allez maintenant avoir force compagnie pour vous distraire. Augustine, sortie du couvent les bras pleins de prix et d'accessits – jeudi soir –, est à Bellerive depuis lors. Sa maman arrivera à Saint-Hyacinthe demain lundi, et ils partiront, je suppose, mercredi pour Montebello. Bourassa viendra aussi demain à Montréal. Mais je ne sais pas pour combien de temps. Tout mon charbon est entré. Je verrai au vôtre. J'espère que Bourassa va s'occuper du bois à ce voyage-ci. L'érable qu'il a vendu 3,25 \$ et qu'il pouvait descendre pour 1,50 \$, vaut aujourd'hui comme en juin 7 \$. Vous pouvez calculer tout ce qu'il a perdu de profit sur son exploitation! Si je suis condamné cet automne, je ferai couper à mon propre compte 2000 cordes que je descendrai moi-même l'an prochain et je payerai les jugements à même la forêt. Ces terres sont dorénavant plus précieuses que les concessions.

Quelles chaleurs tropicales! Quelle sécheresse! au-delà de 90° Far. depuis huit jours. Nous

ne dormons plus. À 4 h, je me lève, ouvre toutes les portes et fenêtres. Et, avec rien qu'une chemise et des pantoufles, je flâne dans le jardin et les bosquets jusqu'à 7 h que je fais toilette pour déjeuner. À 8 h, toute la maison se ferme jusqu'à 7 h du soir. Les nuits, il n'y a pas une goutte de rosée.

Une cane toute blanche est sortie hier d'un buisson avec 12 petits cannetons blancs qui sont allés avec la mère se plonger aussitôt dans la fontaine. Imaginez la joie des enfants!

Depuis 11 h, le vent du sud, le sirocco de toute la semaine, est remplacé par un souffle de nord-est qui, cette fois du moins, réjouit tous les cœurs. Nous pourrions probablement respirer demain.

On se plaint pour les grains dans la plaine glaiseuse de nos environs. La terre est cuite comme de la brique, et les plantes se dessèchent.

Le semestre des lods et ventes est distribué selon vos ordres entre la banque d'Épargne et autres. Je vous porterai mes comptes. Nous avons tous hâte d'aller vous rejoindre. L'enquête nous retarde.

Nous vous embrassons tous tendrement, n'oubliant pas d'inclure notre chère Ella. Nous aurons une lettre d'elle et de vous peut-être demain. Adieu, cher papa. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Au Palais, 4 h p.m. lundi 18 juillet²¹¹ 1868

Le mystère n'est pas encore résolu à cette heure. Votre barge, partie dans la nuit de jeudi à vendredi, n'est pas encore arrivée. Notre capitaine Deguire se sera-t-il trouvé en face de son logis à Rigaud, assez tard samedi, pour désirer y reposer tout le dimanche? Ou a-t-il fait naufrage? Ou a-t-il trouvé son chaland surchargé et échoué sur le fond du ruisseau que l'on décore du nom pompeux de canal Grenville ou canal du Long-Sault? Hypothèses provocantes, qu'il faut supporter avec patience jusqu'au dénouement.

J'ai touché, aujourd'hui, les dommages accordés par le commissariat pour la maison Bonsecours, moins nouvelle et injuste déduction d'une soixantaine \$. Les commis m'ont dit :

– Acceptez en attendant, vous pourrez réclamer la balance si elle se trouve reprise par les réparations que vous ferez effectivement. Puis, nous attendons 10 à 15 000 hommes d'Angleterre et le commissariat sera très probablement dans le cas de reprendre votre maison, si vous êtes coulant sur cette affaire.

J'inclus deux dollars d'estampilles de poste. Votre maître de poste est passible d'amende s'il ne tient pas sans cesse un assortiment d'estampilles à vendre dans son bureau. Lisez-lui la loi.

Vous avez reçu des remèdes pour Azélie par l'express. Très en hâte. Vous embrassant cordialement. Votre fils dévoué.

L.J.A. Papineau



À son père

Palais de justice, 22 juillet 1868

Cher papa,

J'ai déposé, à votre crédit ce matin, à la banque d'Épargne 91 \$, viz 30 \$ de M. Kavanagh et 61 \$ d'un M. Henry que par acte notarié j'ai subrogé au jugement que vous avez obtenu en mars contre un nommé Léon Larue, sur avis de M. Laframboise, sauf tous vos droits pour autres créances sur la terre dudit Larue. Il paraît que ce Henry est parent de Larue et a voulu payer à son acquit. Lamontagne, notaire. M. Kavanagh m'a montré de nouveau ses reçus, l'un de MacKay pour les 50 arpents acquis par Horan de Tremblay père, sur partie du n° 3 Est chemin Papineau. J'ai dû repousser, puisque votre compte ne portait pas sur ces 50 arpents, pas plus que le reçu de MacKay. Mais le reçu de votre propre main (dont ci-joint copie) reconnaît paiement de 4,90 \$ pour (d'avance) 1862 sur le lot 7 Ouest. Or, cette année 1862 est incluse dans le compte que vous lui avez donné et dont vous demandez paiement. Je lui ai donc donné reçu pour 30 \$ a/c, sauf vérification de mémoire et de quittance. Je vous porterai votre lettre du 17 juin contenant le compte au long du lot Tremblay pour que vous confirmiez et régliez le tout.

Je confie celle-ci à chère Marie qui montera demain avec les enfants. Je les accompagnerai jusqu'à Sainte-Anne où j'irai faire visite à Abbott et visiterai avec lui les mines (pour la première fois) de son fort Senneville. Je reviendrai à la ville par le vapeur de l'après-midi. J'irai vous rejoindre au 1^{er} d'août, commencement de ma vacance. M. Hubert et M. Pike sont à prendre la leur. Honey et moi la prendrons en août.

La lettre d'Ella reçue hier nous a appris les tristes nouvelles de la maladie de Sauriol et de la noyade du jeune jardinier. Ces accidents ont dû jeter trop de deuil sur votre villégiature et vos visiteuses. L'on ne peut pas prendre trop de précautions de toutes espèces dans des saisons extraordinaires comme la présente. Il y a autant de noyades presque que de coups de soleil. C'est comme une épidémie.

Horan n'est pas gendre, mais beau-frère de Kavanagh.

Il n'y a pas de cerises. Marie vous porte quelques oranges et citrons, des derniers et très chers. Les fruits tropicaux sont finis et les nôtres d'automne ne viendront pas. La sécheresse détruit tout. La seule ressource, c'est la forêt et ses richesses, framboises, bleuets, mûres.

À notre prochaine réunion, que j'attends avec impatience, cher papa. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père et sa sœur

Saratoga, mardi soir, 18 août 1868

Cher papa et chère sœur,

Nous voici sains et saufs, après deux journées admirables de beau temps pour le voyage, sans aucun encombre ni accident d'aucune espèce, si ce n'est l'oubli stupide des matelots du *Queen Victoria* de laisser un de nos sacs sur le quai Major. Mais, acheminé à Montréal

aujourd'hui par le capitaine Boivin, il nous arrivera ici dans une couple de jours par l'express de Montréal que j'ai chargé de le retirer du dépôt de la compagnie de navigation de l'Ottawa, Place Victoria.

Nous n'avons pu voir M^{me} ni M. Bourassa sortis à 7 p.m. à notre arrivée à Montréal, mais j'ai remis Augustine et le trésor entre les mains de M^{me} Ranger qui était à la maison avec une vieille journalière. Ils ont dû vous écrire aujourd'hui. Je le ferai plus longuement moi-même dans une couple de jours. Sommes un peu fatigués d'être levés ce matin à 3 h! départ à 5 précises. Il y a foule immense à Saratoga. C'est au milieu de la « saison ».

Vous voyez qu'il n'y a pas encore d'encre au logis. Mais M^{lle} Cooke, télégraphiée du lac Champlain, était à la maison pour nous recevoir et avait fait des provisions pour le souper, que nous venons de dévorer (après libations toutefois aux sources Congrès et Columbia).

Adieu, cher père, chère sœur. Mille baisers affectueux. Ouvrez mes lettres et réexpédiez celles qui auront quelque importance ou actualité à l'adresse ici de M^{me} Papineau.

Votre fils dévoué et affectionné. Écrivez-nous de suite.



À son père

Bellerive, dimanche 27 septembre 1868

Cher papa,

Votre bonne lettre du 18 reçue. Depuis sa réception, j'ai été très occupé en Cour et au logis à recevoir la femme et les enfants, et à babiller et à se déballer et caser un peu pour l'hivernage! Les fillettes et les deux servantes sont arrivées le matin de mercredi; chère Marie et Papineau, que le soir. Chère femme s'étant arrêtée sur le lac Champlain pour faire visite à une ancienne amie d'école, invalide, qu'elle n'avait pas vue depuis bien des années. Ils ont eu très mauvais temps pour le trajet et, depuis leur retour, les vents et les pluies et le froid n'ont point cessé. Marie et moi en avons été indisposés. Il n'y a qu'aujourd'hui que nous avons pu mettre le nez dans le jardin, et sur le haut du jour seulement. Nous avons encore des melons et des tomates quoique la gelée les ait un peu touchés. Mais rien autre chose n'a souffert. Nous avons beaucoup de fleurs encore. De fruits, point. Quelques pommes et poires par-ci par-là ont été volées. Il y a beaucoup de raisins au dehors qui n'ont pas encore mûri. Mûriront-ils? problème. Dans la vignerie, pas 50 lb. Décadence prononcée. Je l'attribue cette année à l'extrême froid de l'hiver dernier. Il y a deux ans c'était les mulots. Enfin, toujours quelque chose. Depuis trois ans que je n'ai plus le temps de m'y dévouer en personne, il y a signe évident de décadence. J'aurais cru qu'avec un été si chaud et si sec, le raisin aurait mûri parfaitement en plein air. Est-ce mon sol, terrain, qui est en faute? Je ne vois pas pourquoi.

L'on se fait à tout même à être grillé. J'ai donc moins d'anxiété qu'il y a quelques mois passés sur les affaires Monk. Et je ne vois pas pourtant qu'elles soient plus rapprochées d'un dénouement favorable. Le 17, mon avocat Béthune a *filé* mes défenses qui m'ont (ou plutôt m'avaient) l'air conclusives. Hier, 26, M. Belle a *filé* sa réplique qui m'a l'air forte aussi.

L'argument n'aura lieu qu'en octobre, peut-être plus tard, en droit. Il y aura délibéré, jugement en novembre, appel en révision en décembre. Vacance en janvier. Argument en février, jugement en mars. Examen ou décharge en avril (poisson d'avril). Dans l'intervalle, il y aura eu session du Parlement à Québec. Le gouvernement aura-t-il, outre la conscience, le courage d'assurer cette dette et de m'en indemniser? Il faudra employer habiles et actifs avocats à Québec pour y obtenir un résultat aussi favorable. Si mes défenses réussissaient devant les tribunaux, ce ne serait plus moi, ce serait les créanciers qui auraient à solliciter le gouvernement et la législature à Québec. M. Ouimet m'avait promis un rapport pour le 17, mais son commissaire, M. Defoy, est allé faire une autre enquête de même genre à Rimouski; cette fois, contre un shérif. Bonne raison de ne pas juger ici. Comme vous le prévoyiez, je n'ai pu rencontrer M. Chauveau lors de la visite du gouverneur à Montréal, pour pouvoir lui en parler. M. Cherrier m'avait promis; comme je ne l'ai pas revu depuis, il n'en aura pas eu non plus l'occasion. Je n'ai pu échanger avec M. Chauveau et M. Dunkin que de grands saluts qui m'ont paru cordiaux de leur part. Austin m'a promis d'en souffler quelque chose à M. Chauveau, lors du mariage, 1^{er} octobre, de M. Gustave Fabre avec la jeune et jolie veuve de Lusignan.

Je vous remercie infiniment pour les cèdres, les morts et les vivaces. Ces derniers ont profité des pluies pour arriver très frais et bien conditionnés. Il y en a eu juste assez pour faire une très belle haie très touffue tout le long de notre grille sur la rue Sainte-Marie. Les morts, assez secs pour ne pas souffrir des pluies, feront de jolies rusticités au printemps prochain.

Devez-vous au *Pays* 6500 étiquettes de livres pour lesquelles ils demandent 5 \$. Bourassa et ses entrepreneurs s'accordent à me dire que sa maison sera très complète pour occupation au 1^{er} novembre. Ce me semble impossible et dangereux pour Azélie et son *baby* à cette époque. Y a-t-il moyen de les pousser davantage? Je ne sais. Il y a plaintes générales de la paucité d'ouvriers (des bons, je suppose). Il ne manque pas de fainéants de par toutes les rues. Si le mauvais temps continue, il nous donnera la consolation de nous revoir plus tôt. Il vous chassera de la campagne, vous forcera à chercher refuge à la ville où il semble faire moins froid par le voisinage d'amis et parents. Hâtez notre réunion.

Chère Marie et les enfants se joignent à moi pour vous embrasser, et chère Ézilda, de tout cœur. Votre fils affectionné.



À son père

Montréal, 27 octobre 1868

Cher papa,

Je viens de recevoir une lettre d'Ézilda qui nous annonce qu'elle a commencé à emballer pour descendre le 3 novembre. C'est parfaitement dans nos désirs ardents à tous de vous revoir au plus tôt possible. Mais la pauvre Azélie crie grâce pour encore quelques jours, et je lui avais promis dès hier de vous en écrire. Il y a eu grande négligence au printemps et l'été, de la part des Bourassa, de ne pas presser davantage ses ouvriers et

surtout de n'avoir pas fixé au 20 ou 25 d'octobre comme limite extrême de la livraison par son entrepreneur. Mais le mal est fait depuis longtemps, comme je l'ai prévu et vous l'ai dit en juillet. Aujourd'hui, il s'agit d'éviter trop grand trouble et fatigue et misère à Azélie, et à son *baby*. Ajournez votre départ de 6 ou 8 jours, et les ouvriers seront sortis, sa maison un peu débarbouillée, et la vôtre libre pour l'installation absolue et indépendante d'Ézilda. Le 3 novembre, elle y trouvera encore Azélie, seule avec une enfant pour toute servante, et dans un état nerveux pénible à augmenter.

Les créanciers Guy²¹² de Monk, Coffin & Papineau me pressent d'ouvrir une enquête la semaine prochaine sur la règle qu'ils ont obtenue contre moi. J'ai donc écrit dimanche une lettre un peu énergique que j'ai remise, ce matin même, à l'honorable M. Chauveau en mains propres, les pressant de rendre justice en protégeant les innocents contre les coupables. Comme je sortais de chez lui, les ministres Ouimet, Dunkin y entraient pour se constituer en Conseil délibérant. Il a donc pu, s'il a voulu, leur soumettre incontinent mon placet. Ils ont bonne volonté, je pense, mais tous les gouvernements sont lents et préfèrent toujours les ajournements aux décisions rapides.

Le céleri a enfin atteint mon caveau après avoir fait le tour des écoliers, parce qu'il était adressé à « A. Papineau » tout court, et qu'Antoine Papineau, marchand, à l'autre bout de la ville, a reçu d'abord consignation et boîtes.

Je corresponds de ce temps-ci avec les curés qui persistent, poussés par l'évêque Bourget, à nous présenter pour attestation des registres de l'état civil pour des paroisses canoniques que l'on persiste à ériger, en dépit et sans le concours de l'autorité civile. Au reste, il n'y a rien dans tout le Bas-Canada d'aussi anarchiquement constitué et conduit que vos trois paroisses de la seigneurie de la Petite-Nation, où vous avez aboli, de par votre évêque seul, la loi des dîmes, et où vos registres sont peut-être aussi peu authentiques que ceux qu'établit notre évêque, sans parler surtout de notre démembrement provincial même (un diocèse à cheval sur deux provinces dont il est si important de distinguer l'autonomie). Ce semble être un système d'essais d'émanciper le clergé de tout contrôle civil et de supplanter nos libertés gallicanes par les canons de Rome et des Jésuites.

Vous embrassant tendrement, nous vous disons au revoir! Tous bien à Bellerive et rue Champ-de-Mars. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau

M'apporterez-vous quelques lis du Japon? Il serait encore temps de les planter.



Jos. A. Defoy²¹³, écr
Québec

Montréal, 27 novembre 1868

Mon cher monsieur,

Nous avons expédié une commission rogatoire au protonotaire à Québec, pour vous demander votre témoignage en ma faveur dans une poursuite où l'on voudrait me faire payer

les vilénies de feu M. Monk. Vous êtes assez au fait de la question pour pouvoir me rendre justice et satisfaire le tribunal, que ni culpabilité ni responsabilité ne peuvent s'attacher à moi.

J'ai cru devoir vous prévenir, au cas où le protonotaire n'en prendrait pas l'initiative.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

L.J.A. Papineau



À son père

Bellerive, 3 mai 1869

Cher papa,

Je suis profondément désappointé et chagrin de n'avoir pu monter auprès de vous ce matin. J'étais si malade hier (rhume, dérangement bilieux, diarrhée) que j'écrivis à Bourassa, le priant de remettre notre départ à mercredi. Il vint me dire que c'était impossible, que toute la paroisse était invitée pour aujourd'hui et se trouverait au débarcadère ce soir, et qu'il ne pouvait ajourner. Je lui dis alors que je ferais tout mon possible pour le rejoindre ce matin. Mais je n'en ai pas eu vraiment la force. Je suis trop indisposé pour me risquer à ce voyage, au milieu d'une si affreuse tempête. Je suis peiné on ne peut plus. Il me semble qu'il aurait pu attendre.

Au moment de la vente de ses meubles, samedi, pour payer votre loyer, votre locataire a fait intervenir son syndic Sauvageau pour arrêter vos procédés par opposition. Et il va falloir maintenant l'action d'expulsion contre le syndic lui-même, à moins que je ne réussisse à m'entendre avec ce syndic à l'amiable, ce que j'espère faire par l'entremise de votre avocat, les Loranger.

J'écris à Casimir Dessaulles pour lui conseiller d'offrir sa propriété de Bellerive en vente. Je ne sais pas s'il réussirait à s'en défaire dans un moment de prostration commerciale comme celle qui sévit. Il faut espérer néanmoins qu'il y a quelques richards qui échappent au naufrage général et qui seraient tentés de spéculer. N'en parlons pas encore; c'est à vous seul que je le mentionne.

C'est vers la fin du mois que va s'arguer enfin mon procès. Je ne puis croire à une condamnation. Si toutefois elle était contre moi, j'aurais encore plusieurs mois de répit par la voie des appels. Je voudrais bien que vous écriviez un mot à Chauveau, un peu fort, pour faire honte à son gouvernement de laisser peser sur moi des menaces qui devraient s'adresser au juge Monk et à Honey, les coupables, et qui sont tous deux sous le contrôle du gouvernement, mais qu'il laisse en paix profonde. Adieu, cher papa et chère sœur. Votre fils affectionné.

Marie, Ella, Papineau, Marie-Louise, tous vous embrassant tendrement.



À son père

Bellerive, 5 mai 1869

Cher papa,

Je vous écris quelques mots pour faire jeter à la poste. Je me suis purgé ces deux derniers jours, et je garde encore le logis et, quoique j'aie encore des douleurs bilieuses, je me crois mieux. Cette température contribue au malaise. Comme c'est fête demain, j'espère compléter ma guérison. Nous avons gardé Gustave jusqu'à ce matin qu'il a insisté à retourner à son école, espérant aussi (je pense) retrouver son papa de retour au logis. Comme nous n'en avons pas eu nouvelles, je pense qu'il ne vous aura quitté que ce matin et qu'il n'arrivera que ce soir.

Soyez très prudent pendant les pluies froides du printemps. Vous habiller chaudement avec flanelles, chaussons de laine. Ne jamais entrer dans votre tour de bibliothèque (si froide et si humide) sans que le feu y ait été allumé longtemps avant. Maison fermée tout l'hiver doit être humide et malsaine tout à fait. Qu'Ézilda et vous preniez bien des précautions.

J'espère que tout se sera passé pour le mieux au milieu de l'affreuse tempête, et que pauvre Azélie repose dans sa cellule du repos éternel, du corps comme de l'âme. Il m'a fait bien de la peine de ne pouvoir la suivre jusque-là.

Adieu, cher papa, chère sœur Ézilda, chers petits orphelins. Les habitants de Bellerive vous embrassent tous de tout leur cœur. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



MAISON À VENDRE²¹⁴

Montréal, 29 mai 1869

[Texte paru dans *La Minerve* :] À vendre. Une belle résidence, située sur le fleuve Saint-Laurent, dans les limites de la cité de Montréal et sur le parcours des chars urbains, de 386 pieds de front sur la rue Sainte-Marie et 420 pieds de front sur le fleuve, par 200 pieds de profondeur, avec une maison en pierre à deux étages, contenant un appareil de chauffage à la vapeur, en parfait ordre, ainsi que toutes les autres améliorations modernes, jardin et verger, arbres fruitiers et arbustes de toutes espèces, vignes et vignoble, écuries, remises à voitures, à bois et à charbon, glacière, caveaux, etc.

Titre incontestable, termes de paiements très faciles.

S'adresser à MM. Laframboise & Lamothe, n° 34 Petite rue Saint-Jacques.

[Le manuscrit d'Amédée continue. Mais cette partie n'a pas été publiée dans les journaux :] Le propriétaire et vendeur est Georges-Casimir Dessaulles, écrivain de Saint-Hyacinthe²¹⁵. Cette propriété est bornée sur un front par la rue Sainte-Marie, sur l'autre front par le fleuve Saint-Laurent, d'un côté au nord-est, par Louis Payette et Calixte Dupras, et de l'autre côté au sud-ouest par F.X. Archambault.

Front sur la rue Sainte-Marie, 385 pieds, 6 pouces; sur le fleuve, environ 420 pieds; de profondeur, de 190 à 200 pieds, suivant le cours du fleuve. Mesures françaises. Contenance : deux arpents et demi.

À l'extrémité nord-est, le cottage et une partie des bâtiments, 50 x 194, pourraient se vendre en un lot, pour disons 3000 \$. La villa, écurie en pierre et autre partie des remises, 100 x 196, 9000 \$. Le reste (jardin), 236 de front sur la rue Sainte-Marie, 266 de front sur le fleuve, sur profondeur moyenne de 196, formerait sept lots à bâtir, à double front, valant bien 7000 \$ (chaque lot permettant deux maisons de front). [Total :] 19 000 \$²¹⁶.

Une déduction de 1000 à 2000 \$ pourrait se faire à qui acquerrait le tout en bloc : arrangement préférable pour le vendeur aussi.

Un quart (ou cinquième) payable comptant. Balance en 3, 4 ou 6 paiements? Avec intérêt @ 8/100.



À son père

Bellerive, 30 mai 1869

Cher papa,

J'ai été si occupé en Cour et au jardin que je n'ai pas eu le temps d'écrire récemment. C'est parce que toutes mes requêtes et lettres répétées sont restées sans effet auprès de Chauveau et son gouvernement, que je vous demandais de lui écrire une lettre précisément dans le sens du projet que vous m'avez envoyé et qui aurait eu beaucoup d'à-propos (et d'effet probablement) dans votre bouche, mais que, dans ma dépendance de serviteur public maltraité, je ne pouvais pas, moi, adresser à mes supérieurs. Vous me laissez sans l'aide que votre position et le poids de vos paroles pourraient avoir. Ma cause, poussée aux derniers délais, devait être arguée devant le juge Berthelot. Au moment final, il a prétexté « fatigue » et « fin du terme » pour ne pas l'entendre et la renvoyer au terme de juin. Il n'aimerait pas à me condamner et semble craindre d'avoir à le faire. Nous avions précédemment récusé Beaudry qui avait exprimé, avant d'être juge, l'opinion que je devais être condamné. En juin, nous aurons peut-être MacKay ou Torrance!

J'inclus une lettre et poème reçus de Chicago pour et à votre adresse. Je suppose que vous êtes si occupé de jardinage et fermage que vous ne lisez plus les gazettes. L'Angleterre travaille, de son or, la presse (non pas américaine) mais des États-Unis, de New York surtout, où les intérêts du commerce anglais sont assez forts pour acheter de grands journaux qui se prétendent très indépendants des partis et des hommes d'Amérique, mais qui crieront en faveur de concessions à la métropole dès que celle-ci l'exige! Cette presse de New York n'a plus d'influence aucune sur l'administration ou le Congrès à Washington.

Marie a été indisposée une couple de jours cette semaine, et gardé le lit, mais la voilà bien rétablie. Nous vous embrassons tous. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Ottawa House Cushing's Island
Portland [Maine], dimanche 11 juillet 1869

Cher papa,

Nous voilà en extase depuis trois jours. Tantôt du sommet de la coupole, au 6^e d'un vaste hôtel construit sur le point culminant de cette île, embrassant le plus charmant coup d'œil qui se puisse voir probablement sur les côtes de l'Atlantique, toute cette baie de Casco avec une vingtaine d'îles et îlots, les uns roches arides blanchies par la vague écumante, les autres couvertes d'habitations blanches, de belles prairies et de sombres forêts et bosquets de sapinettes, quelques ormes, saules et peupliers, deux ou trois phares élançés, quatre ou cinq forteresses et batteries formidables, une centaine de voiles entrant et sortant incessamment du port, moitié de pêcheurs laborieux qui nous apportent leurs riches proies à savourer, autre moitié d'amateurs qui courent faire leur promenade sur l'eau, comme les équipages des sybarites au Central Park de New York. Tout l'horizon de l'ouest bordé des coteaux qui portent la ville ressuscitée de ses cendres et de villages. Tout l'horizon de l'est, la vaste mer dont la ligne se confond sans cesse avec le brouillard, que ne peuvent percer nos meilleures lunettes.

Sans pouvoir nous rassasier de la contemplation de ce vaste et pittoresque panorama, nous descendons aux rochers qui opposent leur barrière hérissée aux assauts incessants de la marée et des vents d'est et nord-est. Assis sur leurs crêtes, abrités par quelques sapins, nous écoutons les sifflements du vent, les détonations des vagues qui frappent la plage, et l'écume lancée en jets vient nous surprendre et nous mouiller quelquefois comme une averse. Derrière nous, un concert continu de grives, corbeaux, chèvres, agneaux, bétail. Toute l'île, qui peut avoir un mille de diamètre, n'a qu'une métairie et l'hôtel, et appartient en entier à votre voisin, M. Lemuel Cushing, de Chatham. Je le croyais yankee, écarté comme M. Tucker, sur les bords de notre Outaouais. Son fils, qui est ici teneur des livres, me dit qu'il est né à Trois-Rivières et que son père était Anglais. Ce n'est qu'à la suite d'une promenade à Portland qu'il fut charmé de l'aspect de l'île et l'acheta. Il bâtit cet hôtel où il vient passer les étés avec sa famille. Un autre fils est avocat à Montréal, un autre en Angleterre. Il y a une plage de sable blanc, pur et dur, au fond d'une anse, à 5 arpents de l'hôtel, où nous allons baigner tous les matins, dans une onde pure et salée. Nous ne barbotons pas comme les pauvres Canucks dans l'eau saumâtre et sale de Cacouna! Enfin, Portland surpasse de beaucoup nos rêves et espérances. Nous n'y pourrions rester que quelques jours, pressés de voir les Montagnes Blanches en passant et de reprendre la route de Saratoga. Ma vacance est si courte! À part les êtres précieux de Montebello, je chasse de mes pensées tout le Canada, le quai de Bellerive, le Palais de justice (?) surtout! Je m'abandonne tout entier à la paresse, le farniente et la contemplation rêveuse de la belle et étrange nature qui m'entoure ici.

On calomnie le Grand Tronc. Le char-dortoir qui nous apporta ici était très propre et confortable, pas à moitié occupé, sur des ressorts excellents, les lisses en bon ordre; et la ponctualité aux heures et stations, admirable. Partis à 2 h p.m. de Montréal, nous descendions sur le quai de Portland à 8 h le lendemain matin. Pour les repas, les stations sont longues, le service net et les mets bons. Le paysage de la vallée de la rivière Saint-François que nous côtoyons

depuis Richmond jusqu'au-delà de Lennoxville, est charmant. Nous y voyons toutes les races à mélange à peu près égal, mais l'architecture et le mode de culture sont déjà *yankifiés*. Quel contraste étonnant à deux heures d'intervalle! entre Saint-Hilaire et Richmond! C'est comme le paysage de la Manche entre la France et l'Angleterre. À Saint-Hyacinthe, pendant les 10 minutes de station, nous fûmes entourés de toute la famille. M^{me} Laframboise et ses enfants, M^{me} Leman (car D. était à Chambly remplissant une honorable mission de donner une hypothèque à un créancier qui n'en avait pas) et M. et M^{me} Auguste Papineau, les Lamothe, etc.

Je vous répète avec Marie : ne travaillez plus fort pendant les chaleurs. Remettez les travailleurs à l'automne. Adieu, cher père; adieu, chère sœur. Embrassez les petits enfants pour nous. Amitiés à Bourassa. Votre fils affectionné.

L.J.A. Papineau



À son père

Saratoga Springs, 25 juillet 1869

Cher papa,

Nous voilà enfin installés aux fontaines de Jouvence. Il a fallu plusieurs jours pour y faire le remue-ménage. Je crois que le dernier item vient d'entrer, c'est le piano loué pour « la saison ». Tout est à la saison ici, et comme les gens n'ont que la saison pour toute leur récolte annuelle, les prix sont concentrés, et leur essence distillée dans ces deux mois : les taux en sont fabuleux. Ce me paraît mauvais calcul au fond, car ce doit détourner toutes les petites fortunes de visiter un local si dispendieux. Le nouveau Congress Hall à lui seul a réalisé un profit net de 40 000 \$ dans leurs six semaines de 1868! Cet été a été si frais et si humide, qu'il n'y a pas encore autant de foule que de coutume à cette époque, et peut-être l'année sera-t-elle mauvaise.

La sensation de la semaine a été la visite du fameux 7^e régiment de milice de la cité de New York, le régiment par excellence. Tout Américain natif, négociants et leurs commis et employés, qui dans toutes les émeutes où se distinguait surtout l'élément étranger, a servi de point d'appui et de ralliement aux amis de l'ordre et de la loi. Il passa en grande revue devant le gouverneur Hoffman, en face du Congress Hall. J'étais à quelques pas de l'estrade, de manière à bien voir le gouverneur et son nombreux et brillant état-major, où figuraient plusieurs des généraux de la guerre. Ce Hoffman est aujourd'hui l'espoir du parti « démocratique » (soi-disant), pour la succession présidentielle de Grant. C'est un avocat distingué et un fort bel homme, grand et majestueux, qui affecte une moustache à la Louis-Napoléon.

Malgré mon indifférence pour chevaux et voitures à Montréal, ici où la fainéantise m'ennuie, je me distrais par deux longues courses journalières avec le phaéton, dont l'une est toujours dirigée vers le lac, le rendez-vous *fashionable* et indispensable de tout le monde. Ella ou Papineau suit la voiture à dos du poney. Il y a trop d'amis de Saratoga qui n'y vivent plus que dans nos souvenirs et le passé, pour que son séjour ne soit pas une mélancolie continuelle. Marie et moi n'y venons plus que par un sentiment de pèlerinage sacré et indispensable, mais rempli de tristesse et de regrets. Nous ne connaissons que peu des vivants et survivants.

Chaque jour, nous dirigeons nos pas avec plus de satisfaction vers la colline de Woodridge que vers les bords du lac. Nous cherchons à associer nos chers enfants à nos souvenirs, en même temps que nous sentons la nécessité de les suivre dans leurs joies et leurs récréations. Je regrette le paysage de Portland, les vagues de l'Atlantique, la pêche de la morue. L'eau, les vagues, c'est ce qui manque à Saratoga.

La nouvelle source, découverte par le propriétaire du Congress Hall et portant son nom, Hathorn, nous rappelle le Congress de 1837, par son sel et son gaz si abondant. Nous la croyons la meilleure de toutes les anciennes et nouvelles. Elles se multiplient sans cesse et leur variété n'a pas de bornes. Une eau sulfureuse, abondante, fournit maintenant des bains, à un mille au-delà du village, au nord-est. Il y a donc maintenant remèdes pour tous les maux. Et pourtant, il semble y avoir beaucoup plus de gens bien portants que d'invalides dans la cohue qui joue, mange et danse, jours et nuits.

Je me désespérais d'être huit jours sans nouvelles du Canada lorsqu'un *Herald* m'est arrivé ce matin. De lettres, point. Mais je n'ai de reproches à offrir à personne, je veux être paresseux à outrance pendant cette vacance. Je flâne et contemple, et me laisse traîner en phaéton comme un vrai dieu, et j'oublie ou néglige tout le reste que j'abandonne à ma Providence ou au hasard, comme l'on voudra; c'est une existence divine. Je plane au-delà des niaiseries mondaines. Je cherche par ce traitement à calmer mes nerfs et à me préparer aux tracasseries et égratignures incessantes d'une nouvelle année judiciaire. Adieu, cher papa, chère Ézilda. Nous vous embrassons et les petits enfants de tout cœur. Votre fils affectionné.

Avant mon départ, j'ai rempli la plupart de vos commissions et paiements. Le reste se fera à mon retour.



[Deuxième] requête à Narcisse-Fortunat Belleau

À Son Excellence

Sir Narcisse-Fortunat Belleau

Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec

Montréal, 28 octobre 1869

L'humble requête de Louis-Joseph-Amédée Papineau, ancien protonotaire à Montréal avec les défunts Samuel Wentworth Monk et William Craigie Holmes Coffin, expose respectueusement qu'une sentence de contrainte par corps vient d'être décrétée contre votre requérant, qui se voit obligé d'en appeler de nouveau à l'intervention de votre gouvernement.

Pendant que les coupables échappent par la mort à leurs créanciers et à la vindicte des lois, ou qu'ils jouissent en paix des fruits de défalcations et sont comblés de nouveaux honneurs, l'innocent seul est persécuté : on fait retomber sur lui le fardeau par une stricte interprétation de la lettre de la loi; on le prive en même temps de tout le bénéfice d'une position forcée que le gouvernement et ses collègues lui ont fait prendre et qui est telle qu'aujourd'hui encore il ne peut légalement mettre personne en cause ni en garantie des engagements dictés par la lettre du secrétaire provincial du 4 juillet 1844, et par l'acte notarié du 13 mars 1845. Pendant que le cours rigoureux de la procédure et la forme expéditive d'une règle de Cour précipitent

l'innocent vers les cachots, il se trouve les mains liées par les documents auxquels il vient de référer et dans l'impossibilité de trouver un remède même partiel dans la poursuite des coupables et de leurs représentants et cautions. Il n'y a que le gouvernement qui puisse les atteindre.

Un homme aurait été protonotaire pendant 50 ans, avec des émoluments qui se sont élevés jusqu'à 8000 \$ par année, qui n'ont jamais été moins de 4000 \$ par année; cet homme se serait pendant plus de 20 années de cette carrière, si amplement rémunérée, systématiquement et habituellement approprié pour lui et pour ses proches les deniers publics confiés à sa garde, à un montant de près de 40 000 \$; cet homme qui ne fut jamais distingué par ses qualités intellectuelles ou morales, ou ses connaissances légales, aurait eu l'honneur insigne et extraordinaire de voir son portrait figurer dans le Palais de la justice, dans la bibliothèque des avocats, le seul portrait ainsi honoré dans le barreau de Montréal, qui a produit tant de jurisconsultes éminents, demeurés sans pareille apothéose, et lorsque les défalcatons de cet homme sont devenues notoires, ce portrait resterait encore suspendu à ces lambris.

Un autre homme, collègue de ce premier, plein d'âge et d'expérience, probe et vertueux, qui partageait avec lui également le salaire et la responsabilité de leur charge, quoique averti plusieurs mois avant sa mort qu'il devrait contrôler et faire examiner enfin ces comptes devenus suspects, n'en fit cependant rien; et ses héritiers et représentants jouissent aujourd'hui paisiblement de sa fortune, sans vouloir intervenir pour protéger l'innocent et assumer leur juste part de ses déboires.

Un troisième collègue, jeune en 1844, arrivant d'exil, accepte la charge qu'on lui offre et qu'il n'aurait jamais sollicitée; il l'accepte loyalement, plein de bonne foi, avec tous ses avantages et ses désavantages, telle que le gouvernement la forme et la constitue, avec salaire minime, parce que la responsabilité est limitée par ce gouvernement; gouvernement nouveau, responsable et constitutionnel; parce qu'on lui ôte cette responsabilité en même temps que tout contrôle sur ses collègues et sur les deniers déposés à leur garde. Lorsque, plus tard, par suite de l'augmentation des affaires, de quelques changements législatifs dans la procédure et des infirmités et maladies fréquentes de ses collègues, il est obligé de les aider dans leurs fonctions comme une façon de député, et qu'il sollicite en conséquence d'eux et du gouvernement une augmentation de son salaire, on le refuse toujours par la raison péremptoire des conditions originaires, lettre du gouvernement du 4 juillet 1844, acte du 13 mars 1845. Il n'a jamais touché que le salaire de la Cour inférieure ou de Circuit. N'a reçu d'abord que 2000 à 2500 \$ par an; de 1849 à 1854, n'a reçu en moyenne que 200 louis par année; de 1855 jusqu'à la mort de ses collègues en 1865, il n'a reçu que 450 louis de salaire par année. N'ayant jamais touché le salaire de la Cour supérieure, ayant emprunté tous les ans de ses parents pour subvenir à l'entretien et aux besoins de sa famille, il serait néanmoins appelé maintenant à combler un déficit de près de 20 000 \$ créé par ce collègue malhonnête, sur lequel il n'avait aucun contrôle parce que le gouvernement le lui avait enlevé en même temps que sa part du salaire; et contrôle que le gouvernement lui-même ne semble jamais avoir exercé à l'égard de cet homme pendant ses 50 années de protonotariat.

Fier d'un nom honorable, qu'il a voulu porter pur et sans tache comme l'ont fait ses pères avant lui, votre requérant s'est étudié à remplir toujours, depuis vingt-cinq ans, ses

fonctions publiques avec la plus stricte intégrité et la plus fidèle impartialité envers tous; et sa récompense aujourd'hui serait la ruine et le déshonneur. On l'arracherait à sa famille, de la société des honnêtes gens, pour le jeter sous les verrous et dans la compagnie des malfaiteurs; et comme son salaire insuffisant ne lui a jamais permis d'économies et qu'il est trop pauvre pour pouvoir jamais satisfaire les créanciers de feu Samuel Wentworth Monk, il devra passer dans les cachots les quelques années que la Providence lui a laissées de survie sur les deux collègues appelés déjà devant le tribunal suprême.

Le contraste entre le sort de ces trois hommes serait un affront pour une société qui se pique de sa moralité. Mais la chose n'est vraiment pas possible sous un régime libre et constitutionnel, et par conséquent éminemment juste et équitable comme celui dont nous jouissons. Votre gouvernement ne peut tarder à s'en occuper. Si les pouvoirs administratifs ne sont pas suffisants pour y apporter un remède, votre gouvernement fera sans doute appel à la législature qui sera prochainement convoquée. Et votre requérant sera enfin protégé, indemnisé.

Votre requérant prend la liberté de joindre aux présentes une copie de la sentence du 30 septembre dernier, ordonnant la contrainte par corps; et une copie des paroles que le juge prononça à l'occasion de cette sentence, et que son honneur le juge a bien voulu communiquer à votre requérant, pour permettre à celui-ci de les transmettre à votre gouvernement.

Son honneur dit : «Is not the Government of the country morally bound to indemnify him for the defalcations of an associate who took the money of the suitors and gave rise to the present controversy? A scandal is now made known to the world. Unfortunately such lamentable occurrences are not novelties. In England in the last hundred years, the public have had to make good to the amount of many thousands of pounds the deficiencies of officials intrusted with the money of suitors under a system similar to the system regulating our own Courts in this matter.»

Votre requérant ose ajouter que cette question posée par l'honorable juge Torrance semble recevoir l'assentiment général dans l'affirmative tant au barreau qu'au dehors.

Plein de confiance dans la justice et l'équité de votre gouvernement, votre requérant ne cessera humblement de prier.

L.J.A. Papineau



L'Honorable Gédéon Ouimet
Procureur général
Québec

Montréal, 8 décembre 1869

Mon cher Monsieur,

J'espère que vous ne me trouverez pas indiscret dans la demande que je prends aujourd'hui la liberté de faire pour savoir si votre gouvernement a eu le temps de s'occuper de ma requête du 28 octobre dernier à Son Excellence le lieutenant-gouverneur, et s'il en est venu à une décision.

L'inscription que j'ai été obligé de faire en révision amènera probablement la cause devant les juges à ce prochain terme, le 22. D'après le juge Torrance, je n'aurais pas de défense valable devant les tribunaux, et je serais donc entièrement à la merci du sens de justice et d'équité du gouvernement.

Je ne peux pas croire que celui-ci me ferait défaut. Mais je dois en même temps supplier le gouvernement d'intervenir et de régler cette affaire sans me laisser plus longtemps sous le fardeau trop lourd de l'incertitude des angoisses et des dépenses onéreuses, beaucoup plus grandes que la dette, et inutiles peut-être d'une plaidoirie qui ne pourrait réussir.

Plein de confiance dans vos collègues et vous-même, j'attendrai votre réponse favorable.

J'ai l'honneur d'être, honorable Monsieur, votre très obéissant serviteur.

L.J.A. Papineau



À l'Institut Canadien

Montréal, 24 avril 1870

Je vous présente la Vierge de la Liberté. Qu'elle préside à toutes nos réunions, à nos délibérations, à nos études.

D'une main puissante elle broie les tronçons des emblèmes d'esclavage, des tyrannies et des superstitions, qu'elle a renversés; et elle est prête à les rejeter avec dédain.

L'autre main, appuyée sur la Bible, épitomé chez les chrétiens de la vérité morale et religieuse, présente aux peuples émancipés la branche d'olivier, emblème de la paix et de la fraternité universelle.

La couronne et sa gloire, c'est le bonnet de l'égalité. Égalité qui est l'apanage de toutes les têtes humaines. Dans les degrés d'intelligence et de fortune, les variations sont infinies. Mais tout homme a un droit égal à atteindre par le travail et la vertu, la première place dans l'estime de ses concitoyens et les plus hautes fonctions dans l'administration de son pays.

Quelle majestueuse beauté, quelle noble fierté, quelle grandeur et quelle pureté dans ces traits et ce regard! Ce n'est point l'orgueil altier et blessant du mortel qui se croit plus ou moins identifié avec la divinité et fait d'autre limon que ses frères; c'est encore moins l'extase du mysticisme; ou la servile humilité de l'âme pétrie dans l'abnégation. C'est l'Homme et la Femme, tels que Dieu les créa, avec toutes leurs facultés corporelles, intellectuelles et morales, à la charge suprême de les cultiver et de les développer jusqu'à leurs plus extrêmes limites, toutes ces facultés corporelles, intellectuelles et morales, sans entraves, sans restrictions, sans abdications d'aucune fonction. Chaque individu est responsable de cette sublime mission à son créateur; et il ne peut partager sa responsabilité avec qui que ce soit. Elle lui incombe en tout, en entier, et à toujours et à lui seul.

Son sein, pur et sans tache, n'est point couvert des oripeaux, des castes et des privilèges; ne se cache point sous le voile de l'hypocrisie. C'est le péché qui a inventé la pudeur, et le vice qui a fait que l'homme a rougi des chefs-d'œuvre de son créateur.

Cette noble Vierge est entourée des emblèmes de l'industrie et de l'abondance; l'agriculture, les arts, le commerce, les sciences sont les produits de son règne. Que son empire devienne

universel, et l'ignorance et la pauvreté disparaissent du globe. N'étaient les tristes restants des ambitions jalouses des dynasties qui conquièrent sur les aborigènes le continent découvert par Colomb, l'Amérique du Nord n'aurait bientôt pas un douanier, pas un soldat. Le commerce serait libre de toute entrave, entre les États-Unis d'une part, et l'Angleterre, la France, l'Espagne d'autre part. La prospérité pour tous qui s'ensuivrait, prendrait un développement si grand et si rapide qu'elle ferait l'étonnement et l'envie du monde entier. Les autres nations s'empresseraient de suivre l'exemple.

Votre mission spéciale, mes frères de l'Institut, c'est de sauvegarder la Liberté. C'est ici son temple, son arche sainte. Vous êtes ses prêtres, ses disciples, ses soldats, ses défenseurs; tout à la fois vous êtes peu par le nombre; vous êtes légion par la foi et par l'intelligence. Vous vivez au milieu d'une population dont beaucoup ignorent, ou dédaignent, la liberté. Vous avez même à lutter en ce moment contre une caste qui vous nie au Canada la liberté de l'enseignement mutuel; pendant que la même caste demande à grands cris « la liberté de l'enseignement » dans d'autres contrées comme en Europe et dans la République voisine, et que ces cris qui nous parviennent d'outremer semblent n'être que l'écho des nôtres. Elle ment. Ce n'est pas « la liberté » de l'enseignement qu'elle veut. C'est le monopole de l'enseignement qu'elle veut, et qu'elle veut pour elle seule. Et elle l'étoufferait dans ses embrassements, tant elle l'aime, la marâtre, si on l'abandonnait entièrement à ses caresses.

Oh! sauvez-la, mes frères, sauvez la liberté de l'enseignement! Sauvez et gardez la Liberté tout entière. Prêchez-la. Aimez-la. Faites-la aimer de tous.

La liberté d'étudier, de penser, de raisonner. La liberté de la parole, de l'écriture et de la presse. La liberté de l'individu. La liberté civile, sociale, politique et religieuse. La liberté pour tous les hommes, pour tous les peuples, pour l'Humanité entière. La première et la dernière des libertés, surtout la liberté suprême de rechercher la Vérité! La vérité absolue, qui est Dieu et sa création, l'homme individuel et collectif est tenu de la chercher sans cesse, et il ne pourra jamais la connaître ni l'atteindre sans la liberté absolue.

Un Fils de la Liberté

Mes adieux à l'Institut, en partant pour l'Europe et peut-être pour l'Autre Monde.



*Écrit sur une enveloppe*²¹⁷

Avril 1870

À n'être ouverte qu'après que la mort de Marie et la mienne auront été parfaitement constatées. Avril 1870.

(À être remise à Marie à son retour, si elle me survit.)

L.-J.A.P.

Ouverte par moi-même à mon retour d'Europe en juillet 1871; en retire mon testament olographe.



À son père

[Mai] 1870²¹⁸

Mon très cher et excellent père,

Vous et moi sommes philosophes. Il ne faut pas l'être en théories et en paroles seulement. Croyant au seul Dieu, Être parfait de Sagesse et de Bonté, nous sommes toujours prêts à rencontrer le sort que les Lois immuables de sa Parfaite Création répartissent à chacun des êtres animés ou inanimés. Nous passons comme un souffle, en un instant, atomes sur cet atome de la Terre. *Fiat voluntas Dei*²¹⁹ ! Sans peur, sans regrets, dévoués et soumis au jugement du Créateur, l'ayant aimé et adoré dans la mesure de notre faible intelligence, présentons-nous humblement devant lui. Courage, excellent père, nous nous reverrons bientôt.

Si mes enfants nous survivent, que les filles soient élevées dans la religion de leur mère, dans sa nationalité si c'est possible. Mon cher fils, qu'il suive les principes et les exemples de ses pères, les trois qui l'ont précédé : en religion, en moralité, en politique. Il y a là une vraie noblesse de famille, des traditions à respecter, une gloire à transmettre. Soyez son mentor, mon cher père; et choisissez-lui votre successeur.

Marie (chère et excellente épouse et mère) et moi, nous vous avons nommé notre exécuteur testamentaire, avec des parents jeunes et vertueux : Casimir et Auguste Papineau, et Casimir Dessaulles. Acceptez tous, nous vous prions, ce ministère pour nos orphelins.

Sur un dépôt par Marie, entre les mains de son caissier, de 20 500 \$ en bons des États-Unis, la Banque du peuple m'a prêté 6000 \$ pour seize mois et demi (à 30 août 1871) qu'elle a transmis à mon crédit à Londres, chez ses correspondants Glyn, Mills, Currie & Co., banquiers²²⁰. La banque nous transmettra par lettres de change l'intérêt de ces bons, en même temps que ma part restante de salaire de protonotaire. La banque rendra ces bons à Marie lorsque le billet promissoire (un seul billet) qu'elle donne à la banque pour les 6000 \$ sera racheté. Il y a un seul billet pour ce seul prêt de 6000 \$. Payer ce billet à son échéance, 30 août 1871, par la vente de ceux de ces bons des États-Unis qui seraient à la plus grande prime, mais à défaut seulement de fonds de revenus, à New York entre les mains de Duncan, Sherman & Co. À New York, Duncan, Sherman & Co., banquiers, Nassau Street, chargés de 14 procurations de Marie et de coupons en sus, recueilleront presque tous ses revenus aux États-Unis; et, d'Europe, nous tirerons sur eux en vertu de leur lettre circulaire de crédit, ou notes circulaires, au fur et à mesure que les revenus de Marie arriveront en leurs mains. Pour les garantir que nous ne tirerons pas indûment sur ce crédit de 8000 \$ qu'ils nous donnent, Marie leur dépose, en gage et comme garantie collatérale seulement, 13 bons du Central Pacific Rail Road, 13 000 \$ valeur d'or. Ils les lui rendront lors de son retour et règlement de comptes.

Marie a dans la voûte de la «Commercial National Bank», à Saratoga Springs, sous enveloppe à son adresse, un petit paquet de grande valeur que vous seul, cher père, ou Bourassa mon frère, devrez retirer par l'entremise de son cousin Joseph G. Cooke²²¹, l'un des directeurs de cette banque. Ils serviront à régler pour Bellerive et ameublement. Voyez feuillet additionnel.

Retirez les deux valises des voûtes de la Banque du peuple et les trois valises de l'armoire de la voûte du Palais, et la valise adressée à Marie dans la même voûte du Palais, et ouvrez-les en présence des autres exécuteurs : Auguste et Casimir Papineau et Casimir Dessaulles. Vous

y trouverez nos testaments, inventaires de propriétés, titres, reliques de famille, documents historiques, etc. Faites-en inventaires des procès-verbaux, etc.

Si le gouvernement ne règle pas les affaires de feu Monk, mes exécuteurs devront s'emparer de la grande valise noire et du gros coffre de bois de pin non peinturé; tous deux sous mon scellé, dans la grande voûte de la Cour supérieure, à côté de celle adressée à Marie et mentionnée ci-haut, voire même par voie de saisie-revendication entre les mains du protonotaire actuel; et réclamer aussi du gouvernement provincial à Québec et du commissaire Defoy, ceux des livres et papiers de l'ex-protonotaire Monk, Coffin & Papineau qu'ils ont gardés. Se servir de tous ces livres et documents pour faire punir légalement et moralement les coupables survivants, Corwallis Monk et John Sleep Honey, si ma succession souffre de leurs méfaits communs avec le feu Samuel Wentworth Monk. Vous pourrez vérifier par le procès-verbal du scellé, de George H. Kernick, premier employé du greffe, chef du bureau, (dont copie dans le procès *ex-parte* Corporation et les Guy) ceux des livres et documents qui m'ont été remis et ceux que Defoy a gardés. Important d'obtenir copie de mon témoignage et de celui de Honey devant ce commissaire Defoy; et les obtenir de lui par compulsion des tribunaux lorsqu'il y sera amené comme témoin *duces tecum*, voire même à son défaut le procureur général et les autres officiers de son bureau. Honey a voulu me compromettre dans son témoignage, en disant à plusieurs reprises que j'avais gardé de l'argent du greffe de circuit. J'aurais dû les garder tous, comme j'en avais pleinement le droit. Il en est resté en ma possession à peu près 180 \$. Au fur et à mesure que je les payais aux plaideurs de la petite Cour, j'en déposais les commissions de 1 % au gouvernement (quelques dollars en tout) aux livres du greffe tenus par Himsworth²²². Ces livres en font foi.

Je jure (en comparaissant devant le juge suprême) que je n'ai jamais détourné un seul sou des deniers publics confiés à ma garde! Il fallait l'infamie d'un Honey pour chercher à l'insinuer, lui le complice systématique de Monk pendant 30 ans et participant avec lui en 3000 dollars pour sa part, pour son propre compte, comme il l'a avoué devant le commissaire Defoy; avoué qu'il croit encore sans doute que j'ignore et qu'il ne m'a jamais fait à moi. Vous trouverez toute ma correspondance avec les gouvernements successifs pendant 25 ans de passe-droits et d'injustices que l'on n'a cessé de me faire, et les preuves. Et aussi ces comptes précieux de Honey (six cahiers) à moi (qu'il faut contrôler par ceux qu'il a rendus au commissaire Defoy et aux gouvernements) et dont vous devrez toujours garder les originaux. Forcer Honey lui-même d'en produire le double qu'il a, et le gouvernement le triple qu'ils en ont, en tous procès futurs.

1870-1871 : voir Amédée Papineau, *Lettres d'un voyageur, d'Édimbourg à Naples en 1870-1871*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.

À son père

Montréal, 27 juillet 1871

Cher papa,

J'ai reçu votre bonne lettre du 23 et je vous en remercie. Je vous remercie surtout des bons conseils qu'elle contient. Il est certain que nous avons joui beaucoup de notre voyage. Nous devons aussi en avoir profité beaucoup si nous savons nous résigner au travail, à la vie de famille, aux études nouvelles et plus ardemment suivies que jamais et plus faciles et plus intelligentes à la lumière acquise par le voyage. À l'aide de nos lettres et journaux et de la collection des photographies, nous reverrons souvent les pays et les lieux que nous avons visités. Ces voyages rétrospectifs, nous les ferons avec vous dans les longues soirées d'hiver. Je vous prie en attendant d'indiquer à Marie et aux enfants ceux des livres de votre bibliothèque qu'ils doivent dévorer pendant cette longue et paisible vacance. Ceux qui me seraient aussi très utiles à lire ici, ayez la bonté de les apporter avec vous lorsque vous reviendrez à l'automne.

J'ai vu M. Laramée au greffe, qui me dit vous avoir promis d'aller vous voir à Montebello cet été. Il vous sera très utile pour indications des réparations nécessaires au manoir. Il en est pourtant quelques-unes si urgentes qu'elles ne permettent point de délais. La pluie ravage les plafonds toutes les fois qu'elle tombe. Vous devriez de suite employer Patrice à poser sous le bord de la plate-forme les quelques planches embouvetées que je vous conseillais et qui auraient l'effet de rejeter l'eau de pluie et d'empêcher le vent de la pousser dans le grenier, à la jonction de cette plate-forme avec le toit d'ardoises. Plusieurs endroits de la galerie et notamment de sa balustrade si coûteuse, pourrissent rapidement faute de peinture. Peinture aussi sur l'écoutille de la plate-forme et le dessus de sa balustrade. Vernis à la porte de la chapelle a dû être appliqué le lendemain de mon départ. Il faudrait aussi voir si les ornements si légers et si coûteux du cottage du jardinier n'ont pas besoin d'une couche de peinture pour les conserver. Une année sans la protection de la peinture suffirait pour les pourrir irrémédiablement. Vous parlez d'améliorations continues et coûteuses au domaine qui devront bénéficier exclusivement [à] mes enfants. Je vous ai déjà supplié de les restreindre autant que possible, vu la grande dépense qu'exigera toujours le simple entretien des édifices si vastes et du jardin et parc déjà établis. Vous avez déjà un vaste champ d'entreprise et d'amusement pour vous-même dans cette culture et cet entretien. Quant aux intérêts et soins de mes chers petits neveux et nièces, je puis vous assurer en toute âme et conscience qu'en consultant mon cœur et ma raison, je crois que je ne faillirais jamais à leur donner autant d'affection, d'intérêt et de justice qu'à mes propres enfants. Et que s'il est un sentiment et un principe bien fixe et bien arrêté chez moi, c'est celui de la plus absolue impartialité et honnêteté envers tous.

Je ferai le compte détaillé des affaires dès que j'aurai l'accès de tous mes papiers éparés, les uns à la banque, d'autres en malles à Bellerive. Quant à ce que je vous dois, vous pourrez en disposer dès que vous voudrez. Les intérêts sur hypothèque de Bellerive et le produit des coupons de N.Y. Central.

Je n'ai point vu St-Jacques. S'il se présentait, je lui paierais le semestre. Où en est votre locataire de la rue Bonsecours? Et combien doit-il vous payer? Le lui demanderai-je, son loyer? M. Belle, l'agent des bois (qui a des soupçons), demande si Gareau a eu permission de couper du bois chez vous l'été dernier? Et cette année? Me dire ce qui en est. Je réitère ardemment

ma prière que vous ne concédiez pas un pouce de terrain sur le domaine, surtout la partie ferme des Grant, d'où il nous coûta tant d'en éloigner les Grant d'abord et le bedeau de la paroisse ensuite. La plus jolie partie du parc et qui est si essentielle à la beauté et à la vue des concessionnaires du côté nord du chemin, ni de l'église, presbytère aussi bien qu'au manoir lui-même. J'espère toujours que vos Yankees viendront vous voir et que vous pourrez leur vendre le bois du franc-alleu. Gardez-en bien le sol pour vos petits-enfants.

Adieu, très cher papa. Votre fils affectionné.



À Augustin-Médard Bourassa

Révérend Messire Bourassa
Montebello

Montebello, 27 septembre 1871

Mon cher Monsieur le curé,

Je crois avoir bien compris que vous avez rempli dignement auprès de mon cher père la mission délicate que vous imposaient vos croyances religieuses, vos fonctions sacerdotales, les liens de l'amitié et votre alliance à la famille. Vous n'avez pas dû être surpris, d'autre part, quelque affligé que vous puissiez l'être, que mon père, avec la dignité et la droiture de caractère qui l'ont toujours distingué, n'ait pas voulu en mourant professer hypocritement et par des considérations de convenance, des croyances qu'il n'avait pas partagées depuis de nombreuses années; et qu'il ne devait pas se présenter devant le juge suprême avec un mensonge sur les lèvres, mais au contraire devait y paraître avec la somme d'opinions plus ou moins vraies ou fausses que sa conscience et son intelligence lui avaient imposées. Votre mission de prêtre et de curé, auprès de lui, est donc terminée.

Il ne me reste plus qu'à vous informer, en votre seule qualité d'officier de l'état civil, que les restes mortels de mon père seront déposés jeudi, le vingt-huit de septembre courant, à neuf heures de la matinée, dans le caveau funéraire de sa famille, sur son domaine seigneurial de Montebello, et de vous inviter et prier, en votre dite qualité d'officier de l'état civil, d'être présent à cette inhumation et d'en dresser et insérer le procès-verbal ou acte au registre de l'état civil de la paroisse Notre-Dame-de-Bonsecours, domicile du défunt.

Je prends la liberté d'ajouter à la présente, une formule de procès-verbal qui, je l'espère, vous conviendra, comme je crois qu'elle agréerait à la famille, et qui pourrait être préparée d'avance, vu que plusieurs des signataires voudront partir aussitôt après.

Je me soustris, mon cher Monsieur, avec la plus haute considération et avec respect sincère, votre dévoué serviteur.

L.J.A. Papineau

Jeudi le vingt-huit septembre de l'année mil huit cent soixante et dix, a été inhumé dans le caveau funéraire de sa famille, sur son domaine seigneurial de Montebello, dans la paroisse Notre-Dame-de-Bonsecours, le corps de feu l'honorable Louis-Joseph Papineau, seigneur

de la seigneurie la Petite-Nation, propriétaire du franc-alleu Papineau, ancien président de l'Assemblée législative du Bas-Canada, décédé en son manoir de Montebello samedi le vingt-troisième jour de septembre courant, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. En présence de l'officier de l'état civil, soussigné, et de parents et amis dont plusieurs ont signé avec nous.

(signé) M. Bourassa
en ma qualité d'officier de l'état civil



ÉLOGE FUNÈBRE DE LOUIS-JOSEPH PAPINEAU²²³.

[Montebello, 28 septembre 1871]

Messieurs,

Vous êtes venus, de près et de loin; et vous êtes réunis autour de nous, la famille affligée, pour rendre les derniers hommages à un homme que beaucoup ont estimé, que beaucoup ont aimé. Nous vous en remercions du fond de tous nos cœurs lacérés.

Il n'est pas d'usage, dans notre pays, d'élever la voix autour des cercueils, à la porte des tombeaux. Le silence n'est d'ordinaire interrompu que par les chants et les prières du culte auquel appartenait le défunt. Mais dans cette occasion, vous remarquez l'absence de tout symbole religieux. C'est cette circonstance inusitée qui m'impose, en ce moment, le pénible devoir de vous adresser ces quelques paroles.

Mon père, né et élevé pendant son enfance dans la foi catholique, dut naturellement y croire et y adhérer longtemps. Passionné pour l'étude et le savoir, il s'y livra de bonne heure et très ardemment. Il voulut naturellement aussi raisonner sa foi comme toutes les autres sciences et connaissances qu'il sut maîtriser. Dès qu'un doute se présentait à son esprit, il dut chercher à l'éclaircir. Son intelligence forte et vigoureuse, son amour ardent de la justice, la fermeté et la droiture inébranlables de son caractère, lui imposaient l'obligation de rechercher la vérité, et il s'y dévoua pendant toute sa vie.

La collection des livres de sa bibliothèque témoigne des études comparatives qu'il a faites de l'histoire et de tous les systèmes politiques, religieux, philosophiques des nations, tant anciennes que modernes.

Le résultat de ces connaissances et de ses méditations fut de le convaincre, depuis un grand nombre d'années, qu'au milieu de beaucoup de belles et de nobles maximes et dogmes, enseignés par toutes les religions, il s'était introduit beaucoup d'erreurs qui leur enlevaient l'attribut de révélations de la vérité absolue, que toutes ont réclamé avoir reçue directement de la divinité.

La conséquence logique et inévitable de cette conviction chez lui fut de lui imposer un grand respect pour toutes les religions, une tolérance pour toutes, qu'il réussit à faire inscrire dans la législation de son pays tant aimé; et en même temps, de l'empêcher de croire lui-même consciencieusement à aucune d'elles.

Son fils, confient de ses dernières pensées, de ses derniers désirs, je crois l'interpréter avec fidélité en vous disant : après une longue carrière d'un dévouement sans bornes, toujours

désintéressé et toujours consistant, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, à ce qu'il concevait être le devoir, dans la promotion des intérêts de son pays, de ses concitoyens, de ses amis, de sa famille, il ne pouvait au dernier jour de cette carrière intègre et honorable, sacrifier cette consistance et ce devoir à des motifs d'expédience ou de convenances, qui l'auraient flétri à ses propres yeux comme aux vôtres. Mais avant tout, et par-dessus toutes considérations humaines, il n'aurait pas osé paraître au tribunal du juge suprême qui l'appelait à lui, avec des actes ou des professions hypocrites, avec des paroles mensongères sur les lèvres, que ni son jugement, ni son cœur n'auraient sanctionnées. Il a donc dû mourir avec les convictions qu'il s'était mûrement formées pendant la vie.

Ce n'est plus aux hommes à le juger. Il est en présence de son créateur, qu'il reconnaissait être la vérité et la justice, comme la bonté et la miséricorde absolues et infaillibles. Ce qu'il a droit de demander, c'est que l'on respecte ses opinions et ses croyances, toutes franches et sincères, comme il a, pendant toute sa vie, respecté celles des autres hommes.

Je n'ai plus qu'à ajouter : que pendant les quelques jours de la maladie qui nous l'a enlevé si inopinément, il n'a cessé de nous charmer et de nous étonner par sa bonté, sa douceur, sa patience, son amour, sa fermeté, son énergie, son courage. Toujours souriant et remerciant pour les moindres services rendus. Et nous rappelant de temps à autre que la mort n'a point de terreurs pour celui qui n'a jamais fait de mal à personne et qui a fait tout le bien qu'il a pu. Pensant à tout et à tous. Dictant ses dernières volontés avec calme et sang-froid, dans les plus petits détails d'affaires, comme pour ses funérailles. Écrivant même de sa propre main ces caractères fermes et nets, comme ceux qu'il traçait à vingt ans, et remarquables pour n'avoir jamais varié dans leurs formes, comme un symbole en quelque sorte de son esprit inébranlable dans sa consistance et sa persévérance.

Permettez, en finissant, que je vous répète quelques-unes de ses dernières paroles, prononcées dans les deux derniers jours.

– Quelle belle journée! Que la Nature est belle! Laissez-moi voir le soleil... Mettez mon fauteuil au soleil... Ces beaux arbres! Cet arbre de corail. Mon jardin, que je ne verrai plus²²⁴!

– Mes enfants, soyez toujours unis, toujours bons les uns pour les autres. Soyez bons pour tout le monde.

– Soyez toujours justes; et lorsque votre tâche sera finie, vous serez contents et résignés. Soyez toujours doux aux censitaires.

Deux de mes enfants venaient de l'embrasser et pleuraient. Il dit à leur mère :

– Ces enfants sont jeunes pour voir la lutte acharnée entre la vie et la mort; c'est pénible pour eux, mais c'est une bonne leçon d'apprendre de bonne heure à envisager la mort avec courage et avec résignation.

À son médecin, un quart d'heure avant sa mort :

– Every thing that science, the kindest attentions and care could do for me, has been done, but of no use. Adieu, my dear doctor.

Après ces paroles, que puis-je vous dire de plus? Vous avez la mesure de son âme, sereine et héroïque jusqu'à la fin.



D.E. Papineau, écr, N.P.
Papineauville

Montréal, 5 septembre 1872

Mon cher Émery,

M. A.M. Dole m'est venu voir et [m'a] montré ses titres à la presqu'île et l'île à l'extrémité ouest de la seigneurie, avec des comptes de rentes pendant plusieurs années dûment quittancés par oncle Auguste, père, etc., avec les notes d'arpentage de Newman, qui manquent de conclure à la superficie incluse dans ses lignes. Une présomption en sa faveur (Dole) est la longue possession (depuis 1837) et les comptes d'après une certaine superficie supposée. Il y a eu tort de notre part de ne pas avoir eu un arpentage complet avant ce jour. Il faudrait avoir égard à cela.

Maintenant, il va passer l'hiver au Sud, pour santé (rhumatisme). Il passera ici, à Montréal, dans une huitaine de jours, et me demandera une réponse avant de vous aller revoir. Je lui ai dit que vous feriez (MacKay, Auguste et toi) de suite un calcul de la superficie, d'après l'arpentage de Newcomb, si la chose est possible, appelant à votre aide au besoin M. Leduc ou Gilmour²²⁵. Et si vous croyez ce calcul impossible, ou l'arpentage Newcomb erroné, que vous feriez arrangements avec lui, M. Dole, pour un arpentage nouvel et complet à premier hiver. Je lui dis que nous désirions concorde et absolue justice à tous censitaires, et que nous voulions régler à l'amiable, tant que possible. Que nous ne pouvons avoir partage entre les héritiers sans un inventaire parfait et règlement avec tous les habitants.

Il me dit qu'il craignait M. MacKay préjugé contre lui à cause de son frère. Je lui répondis que M. MacKay ne mettrait pas de ses préjugés (s'il en avait) dans l'administration de nos affaires; que tous lui rendrions pleine justice.

Je vous prie donc maintenant d'y voir de suite, s'il est possible, vu sa nécessité de partir du pays prochainement. Calcul de superficie d'après l'arpentage Newcomb, ou nouvel arpentage, et règlement de comptes. Il serait juste de faire des déductions et remises pour le passé, vu nos propres taches (pour me servir d'un anglicisme très expressif), notre négligence.

Mes amitiés à toute la famille. Ton cousin affectionné.

L.J.A. Papineau



Au comte de Dufferin²²⁶

À Son Excellence le comte de Dufferin
Gouverneur général du Canada
To His Excellency the Earl of Dufferin
Governor General of Canada

[c1873]

May it please Your Excellency,

The members of the Canadian Institute of Montreal are thankful for the honor bestowed upon them, and are happy to welcome Your Excellency to this sanctuary of Letters.

The distinctive feature of our institution, and one upon which we pride ourselves, is that it

is founded upon the broadest spirit of tolerance and liberality in the pursuit of knowledge; that its portals are wide open to the free admission of all the youth, so well prepared at first by our schools and universities to the further prosecution of literary and scientific studies, when they leave those schools to enter upon the active professional duties of life; and that coming from all nationalities and tongues and creeds, the members of our Institute here join and unite in a common, ardent and devoted pursuit of knowledge and of truth untrammelled by any sectarian prejudices or censorship.

[En marge] : We desire to contribute to the utmost of our efforts and abilities in the attainment of that great prize.

The young societies of this new world have heretofore had to contend with aboriginal barbarism, a wilderness of dense forest or desert prairies, and uncongenial climates, to secure first the elements of life and sustenance, and next those modest comforts and all their energies have, during a couple of centuries of colonization, been mainly devoted in the laying the foundation of a society. With the rapid accumulation of wealth, and even of leisure for many, must now arise a passion and the opportunity for a much larger cultivation of the mind, the intellect and estetic taste, which culture is indispensable to our civilization, to make it the equal in all of our European mother countries. That noble work of the higher civilization is fast developping in the present country; and our seats of learning, our libraries, our scientific and literary corporations, our museums, our galleries of art, our industrial exhibitions, will soon reveal, we hope, their admirable prototypes to the other hemisphere.

We beg to offer our best respects and highest regards to your esteemable consort the Countess of Dufferin²²⁷, and to reiterate our thanks for your kindly visit.

We recognize in Your Excellency's cordial sympathy and interest shown for all the religious, charitable and scientific institutions of our land, and to all classes of its inhabitants, the worthy representation of our most Excellent and gracious Queen.

Louis J.A. Papineau, president
F. Kay, vice president
A.E. Forget²²⁸, secretary



À propos d'Henriette Brown-Guibord²²⁹

[Mars 1873]

Henriette Brown, veuve de Joseph Guibord, mort il y a près de trois ans²³⁰, membre de l'Institut Canadien et, comme tel, excommunié et privé de sépulture, et dont l'inhumation est poursuivie depuis lors devant les tribunaux, est morte le 24 mars 1873 à l'Hôtel-Dieu de Montréal, après quelques jours de maladie (inflammation interne par suite de chute et coup sur le côté). Après avoir reçu les visites assidues du curé Rousselot et même de l'évêque Bourget.

Elle ne paraît pas avoir laissé d'écrit entre leurs mains. Mais cependant le curé, en la recommandant aux prières le 25 (jour de l'Annonciation), crut devoir annoncer aux fidèles « qu'avant de mourir elle avait exprimé les plus vifs regrets et actes de contrition d'avoir donné le scandale de persécuter l'Église et la Fabrique depuis plusieurs années ».

Le mot est gentil! « Persécuter l'Église et Fabrique », pour en obtenir pour son mari des funérailles décentes comme homme et comme chrétien. Tandis que ces saints voulaient le jeter à la voirie, « parmi les criminels exécutés, les pauvres et les noyés et autres inconnus »! Elle fut décemment inhumée aux frais de l'Institut, le 27 mars, dans ce cimetière catholique de la Côte-des-Neiges. Son testament authentique, fait il y a deux ans, établit l'Institut Canadien son légataire universel. Nous acceptons, sous bénéfice d'inventaire toutefois, et allons presser l'appel, qui est devant le Conseil privé en Angleterre, pour que le malheureux Guibord puisse enfin aller reposer à côté de son épouse, « en terre sainte ».



À Robert Robitaille

Montreal, 3rd April 1873

To Robert Robitaille, a good Patriot when living in Canada, and better now an American Republican, this Biography and excellent likeness of the Father of Canadian Democracy, Louis-Joseph Papineau.

From his cousin and friend.

Louis J.A. Papineau

Amédée ajoute cette notice biographique de son lointain cousin Robert Robitaille :

Robert Robitaille, brother of Dr. James Robitaille, of St. Jacques de L'Achigan, first cousin of my mother Julie Bruneau, and who married a Miss Bernard²³¹ about 1830-33, was born in Michigan in 1808²³², and when five years old lost his father, and was taken by his uncle priest [Pierre] Robitaille, curé at St. Charles, Rivière Chambly, and with his brother James brought to Canada to be educated. In 1837, he left during the Insurrection, and returned to his native land and settled in Kansas, where he has remained ever since, as farmer and merchant; and returned this month to pay a last visit to his brother D^r James. He is the oldest, but much stronger than his younger brother James, who has become crippled almost by rheumatisms.

He called to see me last evening, at our residence, 4 Prince of Wales Terrace (893 Sherbrooke Street), and we had long stories to exchange of our mutual lives and those of so many relatives, gone since he and I parted in 1837. His wife died years ago. He had a son killed by a kick from a horse. His only remaining son was a patriot soldier fighting the slaveholders' Rebellion, and is now married and with two children. He has also two daughters, both married and with children.

He left me his photograph, and in exchange I carried to him today, 4th April 1873, a number of the *Dominion Monthly Magazine*, with my dear Father's Biography and portrait. He will return in a few days to his home in Kansas, which he pictures as a Paradise. He is stopping at his niece's, daughter of D^r [James] Robitaille, and wife of Professor Archambault, of the Catholic Academy on Ontario Street²³³.



À Alexandre-Maurice Delisle

Montréal, 4 avril 1873

Reçu du défendeur en cette cause²³⁴, par les mains de M. Shiller, la somme de deux mille dollars en extinction de la créance réclamée en cette cause, et transportée à l'Institut Canadien.

Louis J.A. Papineau
président Inst. Can.
Alf. Brunet
trés. I.C.



À l'honorable Hector Langevin, C.B.
Confidentielle

Montréal, 14 juillet 1873

Honorable Monsieur,

Je prends la liberté de remplir aujourd'hui, auprès de vous, un impérieux devoir public en même temps qu'une très légitime vengeance privée. C'est de vous mettre en garde contre les intrigues d'un homme éhonté qui pendant de nombreuses années, de concert avec son père (naturel) a systématiquement défalqué le public au montant de cinquante mille dollars. Quoique la chose fût bien connue du gouvernement, cet homme fut promu de la Cour supérieure à la Cour d'appel²³⁵; et les collègues de son père, innocents et ignorants de ces vols, laissés à la persécution du public, outragés par ces détournements odieux. Tout le dossier est entre les mains du gouvernement de Québec, et je pense qu'une bonne partie peut se trouver aux archives de l'ancien Canada à Ottawa. Ces infamies de notre histoire devront être complètement dévoilées un jour. M. Cartier a pu favoriser ainsi ce juge du Grand Tronc et d'autres; mais cet homme ne pourrait aujourd'hui atteindre le poste suprême de juge en chef.

Beaucoup d'avocats français, et tous les Anglais, disent que le juge [William Collis] Meredith est le plus digne juge en chef de la Cour d'appel que vous puissiez nommer, éminemment qualifié sous tous les rapports.

Je me flatte toujours que les rumeurs de la nomination de mon ami Rouër Roy²³⁶ sont fondées. C'est la probité même, ferme et inébranlable; impartiale et juste; première qualité essentielle pour la magistrature.

J'ai l'honneur d'être, honorable Monsieur, avec profond estime et respect, votre très humble serviteur.

Louis J.A. Papineau



John Roche²³⁷, Esq.
Quebec

Montréal, Sept. 12 1873

Dear Sir,

With reference to your letter to me of 6th inst., and that previously sent to Mr. MacKay, I must say that you are more likely than ourselves to calculate the probabilities of prices of timber for next Spring, but as the prices then current must determine our charges to you under the Marion contract, it is entirely premature to discuss now the question.

As to obtaining a new contract (or its equivalent in a variation from that Marion contract), to enable you to cut other species of woods, than those enumerated in said contract, the thing is impossible.

It was only on your plea of having overlooked the terms of your contract that we refrained from confiscation last Spring of wood unlawfully cut, and its repetition would certainly entail much trouble upon you.

I remain yours &c.

L.J.A. Papineau



John A. Cameron²³⁸ & Co.
North Nation Mills
Ottawa Co., P.Q.

Montreal, Dec. 1st 1873

Gentleman,

I acknowledge the reception of your letter of Nov. 27th, asking for a renewal of the contract for cutting timber on the unconceded lands of our seigniory.

You speak of your right to cut square and flatted tamarac this last year of your contract, besides pine and spruce logs. By reference to the deed of said contract of 4th Nov. 1870, before MacKay, notary, I see no such right to tamarac or any square timber. If you have such a privilege, you will please to send me an authentic copy of it, at once, before I can consider the question of a renewal.

If you are mistaken in your statement, you had better stop immediately any cutting of tamarac or any other wood not warranted by your contract.

In expecting of an early answer, I remain yours truly.

Louis J.A. Papineau



Charles-Ovide Perrault²³⁹, écrivain
Montréal

[17 février 1874]²⁴⁰

Mon cher Monsieur,

Je vous transmets un autographe²⁴¹ de mon cher père pour M^{lle} Holyoke.

Ils nous sont très précieux, vous concevez, d'autant plus qu'ils se trouvent presque tous sur des lettres écrites au revers.

J'espère en publier un jour une collection. Il excellait surtout dans le genre épistolaire.

La meilleure biographie qui ait été publiée est la notice de Thomas Storrow Brown (qui aurait dû être traduite et imprimée en français) dans le *Dominion Monthly* des Dougall²⁴² de janvier 1872, avec le seul bon portrait qui ait été imprimé.

Il doit en être resté des exemplaires au bureau du *Witness*, et vous pourriez vous en procurer un pour M^{lle} Holyoke.

Pouvez-vous me donner de plus amples détails sur cette « charmante jeune fille » et sa famille?

Je me souscris votre ami sincère et dévoué.

L.J.A. Papineau



Dr. Benjamin Davies²⁴³
London, England

Montreal, May 20th 1875

My dear Sir,

I am happy on this auspicious day, the anniversary of my own wedding – thirty years ago – to request your presence and your participation on the wedding day of your son with my dear Eleanor.

We are led more and more to esteem John Davies as we see more of him. And Eleanor and he seem so united in heart and spirit, that we confidently anticipate a future of happiness for the both.

If you can favor us with your company at Montebello in September, you will make the festival complete in the mutual joy of us all. Your absence would be a source of regret.

In hopes of welcoming you on the occasion, I remain, my dear Dr. Davies, yours most sincerely.

Louis J.A. Papineau



John Tempest²⁴⁴, Esq.
City

Montreal, 20th May 1875

My dear Sir,

Mrs Papineau having sold her property of Bellerive, and having promised to redeem the mortgages, I pray you to have a notarial acquittal prepared and annexed to a copy of the obligation in capital and interest occurred.

Yours truly,

L.J.A. Papineau



Reçu

Montréal, 20 mai 1875

8000 \$

Reçu de MM. Charles Desmarteau, Calixte Duprat, Charles Lamoureux, Godefroi G. Gaucher, Louis W. Telmosse, Louis B. Durocher, Félix Lauzon et Arthur Desjardins, mille dollars chacun, formant une somme totale de huit mille dollars, en acompte sur le prix de vente de la propriété « Bellerive », n° 1593 du quartier Sainte-Marie en la cité de Montréal, contrat de vente de laquelle propriété je m'engage de leur passer et consentir à demande, la livraison étant par les présentes effectuée. Le tout aux conditions mentionnées en l'adjudication demeurée entre les mains de John J. Arnton²⁴⁵, encanteur.

M.E. Westcott Papineau

dûment autorisée par moi, son mari

L.J.A. Papineau

Deposited in La Banque du peuple, 20th May 1875 :

Paid cap, 50 c.

Chèque 36

25 x 100 = 2500

5 x 50 = 250

9 x 20 = 180

36 x 10 = 360

100 x 10 = 1000

100 x 10 = 1000

116 x 5 = 580

100 x 10 = 1000

100 x 10 = 1000

21 x 4 = 84

5 x 2 = 10

8000



Montreal, Sunday Nov. 7 1875

My poor dear Mary,

My poor dear John, *mea culpa*. I must begin by confession and deep apology. For it was very stupid – aye – cruel! not to have had answered on Thursday and at once your first telegram to Dr. Macdonnell, of that terrible morning the 4th. But I was – well no, no excuse valid to make – I was bewildered and could not collect my thoughts and senses sufficiently to perform that evident duty. Friday morning I rode down to Telegraph Office, not knowing exactly what to say, and while I was writing it off, Dr. Macdonnell was leaving at my house your second telegram to him. Your answer to mine, I received that same evening (Friday) at 7 o'clock here.

And now I hardly know yet what to think, and what advice to offer! I wrote to you by Friday evening's mail (per Canadian Steamer of yesterday), and you will receive that letter (No 10) three or four days before I can receive your letter shipped tomorrow Monday, as you say in your last Telegram to me. Will our views coincide at all? or in the main?

It is almost impossible at present for any of us to judge correctly, under the awful confusion of ideas and thoughts that press upon us in this dire calamity! Our tortured feelings would prompt resolutions which reason might later disallow. We can never forget the Treasure we have lost! But others remain – two precious ones – still more to be treasured on account of their broken number. And to them and their interests and future chances of life and happiness, we must devote ourselves still more earnestly than ever.

We must struggle and live for them. You and I, dearest Mary, are tried and to be tried, thro the rest of this our earthly career. We have been much in the past, but you see and you know, that such is poor human terrestrial life! And that the longer we remain, the more trials must accumulate for us. But it is our mission and duty to stand up, and to perform all duties, as long as God leaves them to us. And to look to Him for our reward and compensation and the great hereafter. I know that you are no less strong in and by your religious convictions than I am myself by my philosophical faith, my very dear and very good Mary, and God helping, we will stand courageously to that mission. Will we not? Yes, my own dearest helpmate. Pray and then be strong!

You may have thought it was ambition, mean worldly ambition, that prompted me to look to Q. No, dearest, at this solemn moment in our life, I can most truthfully declare that my only motive is a sense of duty I owed to the memory of my two illustrious sires, who, I believe, have more perhaps than any two other Canadians obtained thro their unremunerated labors and sacrifices or over half a century, obtained for their country and countrymen the Liberties they now enjoy, and that their earthly reward (if such a thing can now be agreeable to their immortal souls) would be that position bestowed on their son.

Personally, I do declare, on this solemn occasion and in the presence of the blessed soul of the last departed Treasure, that I would rather be spared that exile. I am much more inclined to another exile, from this land of my birth and patriotic affections for which I suffered six long years of proscription and exile between 1837 and 1843 in the prime of my youth, to roam disconsolate with you and dear Papineau and dear Marie-Louise several years in Europe, Asia,

America, thro the wide, wide world, seeking knowledge for those two precious children, and moments of forgetfulness of our sorrows for you and me.

If the office is tendered to me, I am inclined now to publish my thanks for the offer as an acknowledgment and vendication of the eminent patriotism and public services of my grandfather and of my father, and to respectfully decline as I prefer for myself to perpetuate an honorable name in private life, devoted to family and friends. What say you?

Even if accepted, I would have proven my disinterestedness, that it was a duty to that sacred memory (and nothing else) that actuated me, by not appropriating to my personal use and benefit a single cent of the salary of that office. I would, then, arrange all affairs here for a prolonged absence of several years, and join you in a few weeks. I cannot obtain from Provincial Ministry the appointment of a relative nor friend of mine as my successor, tho fully entitled to that favor, after my thirty years of public service so badly paid. They wish to give it to some vile partizan of theirs. As to a Senatorship, I could not ask it nor keep it, if absent more than one year, more than one session. I am more than desirous, for I think it a duty as well, for you and for me, to be present at the Centennial Celebration of the Independence of your Great Country next summer.

It is very essential that Papineau should continue his studies, a couple of years in England, next a year in Germany, and then another year in France. But we never can be far away from him! Pondering all these things, could you, dearest Mary, remain a few weeks more near Papineau, with dear Marie-Louise? And I would join you about Christmastime? And we could leave Papineau for a few days at a time, and visit Paris, and even a little of the South, and revisit him from time to time? And next Spring, or during his Summer vacation, we could all come to the Centennial, and then return to Europe. Papineau to his school, and you and I with Marie-Louise travel around. I feel like roaming, a poor wandering Jew, the rest of my days, living only for those two dear children, and to prepare for a better world than this. We can leave this house in care of William and his wife, for a few months at a time. Our children may wish to return to it some of these days.

It would be their duty – Papineau's duty certainly – to return to his country and Montebello, and fulfil his share of life here, mainly. Such is the scheme which I suppose would be acceptable to you, my dear Mary.

A slight modification which would flatter me more, would be the acceptance of that office, to prove by acts better still than by words, the truth of my motives in seeking it. I would resign after a year or so, and show besides that I had not appropriate any of its salary. And then would begin my wary pilgrimage. With that title, I would visit the Centennial, doing proper homage at that sacred shrine in the meantime.

You had a last sad sacrifice to make. You had to give the precious relics to poor John, to consign them to the companionship of those of his mother, sister and father, and where his own will be added to them by and bye. And now, you and I have another duty to perform towards him, not painful : it is to restore the generous gifts of his devoted heart. Poor dear John would give all his worldly goods to our and his dearly Beloved. I will have Émery draw all the proper deeds and papers to reconvey to our dear son John (I hope he will still allow us to call him so) all the property he bestowed upon her. Oh! tell [].

À ses collègues et employés
au protonotariat

Montréal, 31 décembre 1875

Messieurs,

Je ne saurais vous exprimer combien je suis sensible à cette démarche de votre part²⁴⁶.

Depuis plus de trente ans que je suis dans ce greffe, j'ai cherché à y remplir mes devoirs avec justice, bonne conscience et impartialité.

Mais sans vous, Messieurs, sans votre aide, votre concours intelligent, votre dévouement de tous les jours, la tâche m'eût été impossible.

Vous êtes pour moi, Messieurs, vous surtout les anciens (quelques-uns mes aînés même au Palais) plus que des collaborateurs, vous êtes des amis que je quitte avec chagrin et froissement de cœur.

La vie me semble aujourd'hui bien triste et bien précaire, mais je me flatte cependant de l'espérance de vous revoir tous à mon retour au pays.

Puissiez-vous, vous et vos familles, jouir de la santé, de quelque bonheur, et recevoir de justes indemnités pour le travail toujours croissant, souvent pénible, quelquefois tracassier, qui vous incombe.

Je vous remercie de nouveau de tout mon cœur.

Et permettez-moi de vous serrer la main à tous, en vous disant non adieu, mais au revoir.



Glyn, Mills, Currie & Co., bankers
67 Lombard St.
London

Paris, 11 April 1876
N° 4, avenue de Friedland

Gentlemen,

With reference to yours of 17th ult., acknowledging 149,10,9 £ to my credit, will you please to send me by registered post 140 £ in your circular notes of 20 £ each. And oblige yours, very truly.

L.J.A. Papineau



Auguste C. Papineau, écr, avocat
Montréal
Canada

Paris, 15 avril 1876

Mon cher Auguste,

Je suis fâché d'apprendre que l'affaire de Bellerive n'est pas terminée, « que rien n'a été fait depuis ». Est-ce depuis mon départ? Ou le tien? Je n'y peux croire. Tu dois trop comprendre toute l'importance pour nous de cette affaire, pour la laisser languir! Le 20 de mai écherront un paiement annuel de 4000 \$ et six mois d'intérêts à 7 % pour lesquels il faudrait *filer* de « nouvelles conclusions », dans le cas où le jugement n'aurait pas encore été prononcé.

Mon pauvre Davies²⁴⁷ doit être en mer maintenant, revenant nous rejoindre. Dès son retour, nous quitterons Paris avec lui pour notre tour du nord, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Russie (c'est-à-dire St-Petersburg), la Pologne, le nord de l'Allemagne, pour descendre ou plutôt monter en Suisse. Dès que nous serons installés dans ce plus beau comme ce plus libre des pays de l'Europe, j'y quitterai ma famille pour le Canada et le centenaire. J'arriverai en Amérique probablement au courant de juillet.

À l'automne, je reviendrai rejoindre la famille en Suisse et nous passerons l'hiver en Italie, Sicile, Algérie ou Égypte, fuyant le froid (notre terreur à tous), dont nous avons souffert beaucoup trop à Paris tout cet hiver, quoique le thermomètre ne soit jamais tombé à moins de 25° de Fahrenheit et qu'il n'y ait jamais eu plus de 2 ou 3 pouces de neige. Nous apprenons avec horreur que vous êtes enfouis sous 8, 10, 12 et 15 pieds de neige en divers endroits du Bas-Canada, et cela à la fin de mars! Aussi, je répète presque quotidiennement mon grand serment de ne jamais passer un autre hiver au Canada! J'aime bien, j'aime trop mon cher pays natal, et je m'en ennuie, mais son climat m'effraie et je suis tout réjoui à la pensée que ma liberté entière m'est acquise; et que je pourrai le revoir quand je voudrai chaque année, mais jamais n'y serai emprisonné pendant ses horribles hivers.

J'ai eu le plaisir de voir hier un compatriote F.X. Archambault²⁴⁸ qui est venu en Angleterre pour plaider devant le Conseil privé, et qui a profité de la vacance des tribunaux pendant la Pâques pour visiter Paris. C'est son premier voyage et il va sans dire qu'il en est enchanté. Tout ce que notre deuil nous a permis de voir de ce Paris sans égal, nous l'avons vu et nous le quittons convaincus de le connaître et d'en avoir vu toutes les merveilles accessibles à notre état : les musées, les monuments, les parcs, les églises, les étalages. Archambault a pu me donner des nouvelles et des détails que mes paresseux de correspondants ni les gazettes ne me donnent. Des nouvelles de famille qui nous intéresseraient tant, point ne viennent! Ni toi ni Bourassa, personne n'écrit! Allons, tâchez de vous corriger les uns et les autres. En attendant, nous vous envoyons à tous saluts et amitiés très sincères.

Pauvre chère Marie reprend peu à peu courage et résignation. Ayant loué une voiture au mois, elle se promène tous les jours (au Bois de Boulogne surtout), ce qui la distrait et la fortifie. Adieu, mon cher Auguste.

Ton cousin affectionné.

Louis J.A. Papineau

Monsieur Gustave Bossange²⁴⁹
16, rue du Quatre-Septembre
[Paris]

Paris, [18]²⁵⁰ avril 1876

Mon cher Monsieur Bossange,

Auriez-vous la bonté d'envoyer chercher lundi matin (24 courant) les deux malles et le sac-tapis dont je vous ai parlé, et de les garder dans vos magasins jusqu'aux époques que je vous indiquerai plus tard par lettre, lorsque je vous prierai de les expédier, l'une sur Genève, et les deux autres sur Liverpool. Ce sera probablement vers la fin de juin. Les étiquettes que je leur attache indiquent leurs destinataires.

J'ai l'honneur de vous présenter mes meilleurs saluts.

Louis J.A. Papineau



Avis de nomination
de Camille Papineau
comme agent seigneurial²⁵¹

[Août] 1876

Public Notice is hereby given, by the heirs of the late Hon. Louis-Joseph Papineau, in his lifetime Seignior of the Seignior La Petite-Nation and Proprietor of the franc-allevu Papineau, that from the [] day of [August] 1876, the sole agent and attorney authorized to represent them and to act for them and that Estate in the County of Ottawa, is Monsieur Camille Papineau : to whom alone application should be made for all affairs concerning the said property and Estate.

Louis J.A. Papineau
M.R. Ez. Papineau
N. Bourassa



Napoléon Bourassa, écr
90, rue St-Denis
Montréal

Vernayaz, canton Valais, Suisse
5 octobre 1876

Mon cher frère,

J'ai reçu votre lettre du 15 septembre. Je vous en remercie.

Je me réjouis de la résolution de chère Ézilda de se mettre en pension; et de se débarrasser par là de tout le trouble et la fatigue de tenir ménage sans domestiques. Sa santé en souffrait déraisonnablement.

Vous avez loué à bon locataire, Auguste, aux termes les plus avantageux, je suppose, que vous avez pu obtenir. J'aurais insisté pour qu'il prît le tout, dont il aurait joui à la seule condition de payer les taxes. Rejeter sur nous les cotisations du jardin, c'est diminuer de près du quart le modique loyer de 400 \$. Il ne reste plus qu'à utiliser ce grand lot de notre mieux. Je vous conseille de l'offrir à louer (pour cour à bois, à charbon ou à pierre), et, après que vous en aurez trouvé un locataire, de le faire clôturer du côté d'Auguste. Quant à vendre ou bâtir, il n'y faut pas songer. Ce n'est pas à une époque où la propriété foncière est si dépréciée et où les loyers sont si tombés, et même beaucoup sont inoccupés, qu'il serait bon ou sage de vendre, encore moins de bâtir. Contentons-nous de bien conserver et administrer les capitaux que mon cher père a laissés à nos enfants, sans courir le risque de spéculations qui pourraient tourner à leur détriment.

La vallée du Rhône est si belle dans ce voisinage et le grand hôtel des Gorges du Trient est si confortable et bien tenu sous tous les rapports, que la famille y aura passé six semaines, et que nous nous promettons bien d'y revenir pour une partie de l'été prochain. Cette gorge du Trient, tout en face, est une merveille presque souterraine. Et la chute de Sallanches (Pissevache dans la langue vulgaire) qui tombe d'un bond de 200 pieds sans toucher le roc, après être descendue 2000 pieds par cascades. Et les vignobles et jardins, qui nous donnent raisins et figues. Et les sommets glacés du Vélau-Saint-Bernard (12 000 pieds) et du grand Combin (14 000 pieds) sont sans cesse sous nos yeux, de nos croisées et de notre balcon.

Mais les sites les plus charmants ne peuvent fixer nos pieds vagabonds. Et dans huit jours, nous aurons franchi le Simplon et nous serons en extase devant le Dôme de Milan.

Que n'êtes-vous tous avec nous, au lieu de geler dans ce cher Canada! Et pourtant nous ne pouvons l'oublier, nous l'aimons toujours et les bons parents que nous y avons quittés; et nous espérons bien y terminer nos vieux jours.

Nos amitiés à toute la famille. Votre frère et dévoué²⁵².

Louis J.A. Papineau



À John Temple Leader
14 Piazza Pitti

Florence, March 30th 1877

When Mr. Papineau visited Fiesole and Vincigliata, and heard that the latter castle belonged to a Mr. Leader, a late member of the British Parliament, it occurred to him at once that he was brought near to an old and distinguished friend of colonial Liberties, and he sought to present him his homage, remembering well the noble and successful efforts in favor of Canada of such liberal statesman as the Humes, the Broughams, the Molesworths, the Roebucks, the Leaders.

He regrets exceedingly that he has not succeeded in meeting the honorable Mr. Leader before leaving Florence.

Mr. Papineau thanks Mr. Leader for the two very precious volumes he had the kindness to send him, and which illustrate vividly the splendid and very skilful restoration of that most interesting mediaeval fortress due to the munificence and good taste of its present proprietor.

Send with my card p.p.c.
14 Piazza Pitti



TESTAMENT OLOGRAPHE

Genève, 21 mai 1877

Au cas de mon décès, que mon corps soit déposé dans un cercueil métallique et envoyé via Montréal (Canada) à Montebello, pour y être inhumé civilement (car je ne veux faire aucune « confession » de « religion », quoique mes convictions et ma foi religieuses soient fortes et décidées, mais n'ont point d'étiquette officielle) dans ma chapelle seigneuriale, à côté des corps de mes parents (dans le coin sud-ouest du caveau).

Adieux à ma famille bien-aimée, ma femme et mes enfants. Je leur dis : Au revoir, dans un Monde meilleur! où la Vérité et la Justice, absolues, seront révélées à tous!

Fait à Genève, en Suisse, le 21 mai 1877.

Louis J.A. Papineau

P.-S. Si ma mort était soudaine (sans accident) : autopsie. Si le cercueil métallique était inaccessible ou trop incommode : crémation, et mes cendres, mises dans une urne, déposées dans ma chapelle de Montebello.

L.-J.A.P.

Télégraphiez à :
Joseph G. Cooke
Saratoga Springs
État du New York
États-Unis d'Amérique

et à John Try Davies
Montréal, Canada
ou à Napoléon Bourassa
Montréal, Canada
ou à Papineau & Durand
Montréal, Canada



À l'honorable R. Laflamme
À Ottawa

Montréal, 13 juillet 1877

Mon cher Monsieur,

Qui nommerez-vous au Sénat pour successeur à Wilson? Je demande la place pour moi.

Comme je ne passe au pays que peu de temps, ayez la bonté de me répondre, soit ici (bureau de Papineau & Durand) jusqu'à mardi [17 juillet], ou à Montebello où je me rends la semaine prochaine²⁵³.

Tout à vous.

L.J.A. Papineau



Alger, Hôtel d'Orient – BNF
Amédée y passe l'hiver 1878 avec sa famille



Joseph-Godfroy Papineau²⁵⁴
Montréal

[Alger] 10 janvier 1878

Montigné (département Deux-Sèvres), commune de 446 habitants. Sur la rivière Belle, à 90 mètres d'altitude. Arrondissement de malle-poste à Celles, à 6 km. Situé à 22 km²⁵⁵ sud-est de Niort. Productions : chanvre, céréales.

Montigny en Poitou (département des Deux-Sèvres), commune de 599 habitants, à 188 m. d'altitude; arrondissement de Bressuire à 15 km, canton et poste de Cerizay à 4 km. Situé à 61 km nord-nord-ouest de Niort. Granite, céréales, lin. Une tuilerie, 7 métiers à toile et droguets. Près de la rivière la Sèvre nantaise.

La province de Poitou (l'une des plus grandes de France) contient aujourd'hui les départements (est) de Vienne, inclus Poitiers, l'ancienne capitale. Deux-Sèvres au centre; et Vendée (ouest) jusqu'à la mer.

Samuel Papineau « de Montigny en Poitou » a dû s'embarquer pour la Nouvelle-France au port de Nantes, ou plutôt à celui de La Rochelle. Il était soldat : était-il huguenot?

Pour aller à ce Montigny, suivre les chemins de fer de Bordeaux à Angoulême, Cognac, Rochefort, La Rochelle, Niort, Bressuire, Cerizay (diligence à Montigny), Angers, Tours. Puis, de Tours à Poitiers ou Angoulême, rejoindre la famille, si elle ne m'accompagne pas jusqu'à Montigny.

Il y a en France : 5 Montigné; 17 Montigny et 37 Montigny avec connexes ou composés tels que Montigny sur Aube, Montigny sur Meuse, Montigny sous Crécy, Montigny en Morvan, Montigny le Franc, Montigny le Roy, etc. Il n'y a dans tout le Poitou que le Montigné et le Montigny des Deux-Sèvres ci-haut énumérés. Il n'y a donc point de doute que Samuel Papineau est venu de Montigny près Cerizay. J'y vais chercher les descendants ou collatéraux. Si je pouvais mettre le pied sous le chaume même qui l'a vu naître, sur le champ qu'il cultivait!

Ces Papineau du Poitou étaient évidemment des Gallo-Romains. Papineau est dérivé directement de *Papineus*. À la Villa Borghèse à Rome, près la Porta del Popolo, il y a pavé-mosaïque de plusieurs chasseurs à la poursuite de gibier, avec javelots et flèches, et leurs noms inscrits au-dessus d'un chacun, et parmi eux un « Papineus ». Les Italiens modernes l'écriraient *Papineo*. Il y a des Papini à Florence.

Il y a aussi des Papineau à Londres, descendants d'Huguenots réfugiés. En 1823, mon père y vit un « Joseph Papineau, *stationer* », et ses fils y sont aujourd'hui (1877) de grands fabricants de produits chimiques.

(Copie de ces notes envoyée par lettre à Godfroy Papineau, à Montréal, le 10 janvier 1878).

M. B. Ledain²⁵⁶, membre Société d'archéologie à Poitiers et à Parthenay, auteur de *l'Histoire de la Ville et baronnie de Bressuire*.

Bibliothèque du Protestantisme en France, 17 Place Vendôme. M. Schilker, pasteur.

M. L. Clouzot²⁵⁷, libraire et bibliophile à Niort.

M. Lièvre²⁵⁸, pasteur à Angoulême, *Histoire des Protestants du Poitou*.

M. Fred. Chesserond, négociant de vins à Cerizay, me conduit à Montigny.

M. Rabouame²⁵⁹, du Château Le Plessis Batard, est-nord-est, 2 km de Montigny, maire de Montigny.

M. Triquot²⁶⁰, l'adjoint, à sa ferme Le Preux, 1 km nord-ouest de Montigny-bourg.



Montigny, 19 avril 1878

Il y a deux cents ans, un Samuel Papineau, laboureur et soldat, quitta son pays, la commune de « Montigny en Poitou » (aujourd'hui département des Deux-Sèvres) et s'embarqua pour le Canada (la Nouvelle-France). Après y avoir combattu bravement les sauvages, les aborigènes, il reçut une concession de terre près de Montréal, qu'il cultiva. Il s'y maria et fit souche d'une nombreuse famille. Il fut le seul Papineau qui émigra au Canada.

Son fils, Joseph, fut cultivateur et propriétaire.

Son petit-fils, Joseph, seigneur de la Petite-Nation des Algonquins, seigneurie de vingt lieues carrées qu'il colonisa le premier après la disparition des aborigènes. Il fut notaire et l'un des principaux promoteurs et fondateurs du régime constitutionnel ou représentatif, qu'ils obtinrent après une trentaine d'années de tyrannie et d'état de siège qui suivirent la conquête par les Anglais en 1759. Il fut membre du premier Parlement et des suivants pendant vingt ans.

Son arrière-petit-fils, Louis-Joseph Papineau, seigneur de la Petite-Nation, avocat, fut membre du Parlement pendant 40 ans, et président de l'Assemblée législative pendant 23 ans.

Le fils de ce dernier, Louis-Joseph-Amédée Papineau, seigneur de Montebello, avocat, protonotaire pendant 32 ans du Banc de la reine et de la Cour supérieure du Bas-Canada à Montréal, charge qu'il résigna en 1875 pour voyager depuis en Europe, vient ce 19 avril (Vendredi saint) de l'an 1878, voir et visiter la commune d'où émigra son trisaïeul Samuel Papineau, fouler le sol qu'il laboura, chercher sa chaumière, prier dans l'église où prièrent ses ancêtres, y laisser une obole pour les pauvres.

Un autre descendant de Samuel (branche cadette), Auguste Papineau, jurisconsulte distingué, vient d'être nommé juge au tribunal supérieur, à Montréal. Plusieurs autres sont des notaires éminents. Il y a des négociants, ingénieurs, etc.

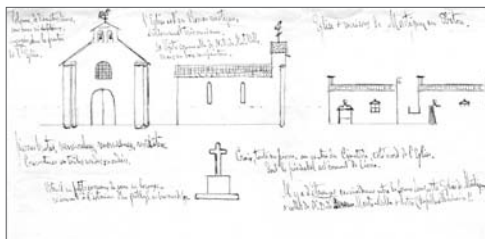
Cette famille Papineau au Canada, par sa probité, ses talents, son travail, ses services publics, s'est élevée au premier rang de la société canadienne. La Vertu est donc quelquefois récompensée, même dans ce monde. Mais lors même qu'elle y est malheureuse, ce qui arrive trop souvent, elle sait du moins qu'elle sera récompensée au centuple dans le Monde à venir.

Louis J.A. Papineau arrive de l'Algérie, cette magnifique colonie nouvelle de la France. Il fait des vœux ardents pour qu'elle ne lui soit jamais enlevée comme le fut la Nouvelle-France²⁶¹.

Copié de mémoire de l'original laissé aux mains de M. l'adjoint de la commune de Montigny, M. Triquot, à sa ferme de Le Peux, à un kilomètre nord-ouest du bourg de Montigny.

Le maire, M. Rabouame, du château Le Plessis-Bâtard, à 2 km est-nord-est de Montigny, est momentanément à Paris²⁶².

M. Frédéric Chesserond, négociant de vins, de Cerizay, me mène et ramène de la gare dans son cabriolet, tiré par une grosse jument baie, forte et vive. Le voyage nous prend de 7½ à 9 heures. Il me descend à l'hôtel Michot²⁶³ où je me sèche à un gros feu de cheminée, et [prends] un bon déjeuner à prix très minime.



Dessin fait par Amédée à Montigny, France
BAnQ-Q,P417/7;9.3.2



John Try Davies
Montréal

Chartres, 28 avril 1878

Mon cher John,

Votre numéro 18, du 4 avril, nous reçûmes à Nantes, immédiatement après y avoir mis à la poste une lettre pour vous de Marie-Louise.

Depuis notre rentrée en France, nous avons voyagé avec tant de vitesse et en même temps tant d'arrêts en des lieux pittoresques et historiques, que nous sommes remplis (la tête farcie) de merveilles que nous avons peine à digérer et à inscrire dans nos cahiers et journaux. Et la correspondance en souffre nécessairement. Il me faudrait bien des pages pour vous décrire Bayonne, Bordeaux, Angoulême, Poitiers, La Rochelle, Niort, Bressuire, Cerizay, Montigny en Poitou, Nantes, Angers, Saumur, Tours, Amboise, Blois, Orléans, Chartres, les bords de la Garonne et de la Loire, les forêts, les plaines de blés, les coteaux de vignobles, les châteaux féodaux; et repasser les souvenirs historiques de ces 300 années de luttes entre les Français et les Anglais pour la possession de ces beaux pays, et les horreurs des luttes entre les rois et l'aristocratie, et les guerres de religion et celles de la Révolution de 89 et 93; et les magnifiques cathédrales dues au zèle, uni au génie, de l'époque dite gothique et qui, dévastées plusieurs fois, sont aujourd'hui objets d'admiration universelle; et en réparation et restauration aux frais de l'État.

Le point le plus intéressant pour moi de ce voyage fut la modeste commune de Montigny, département de Deux-Sèvres, près la rivière Sèvres nantaise, d'où émigra au Canada vers 1680 le Samuel Papineau dont tous les Papineau sont les descendants. J'ai recherché le nom dans toutes ces villes de l'ouest de la France et n'ai trouvé qu'un juge Papineau, à Barbezieux. En arrivant à Paris, j'écirai à ce juge Papineau pour lui demander s'il connaît les origines de sa famille.

À la gare de Cerizay, à trois lieues de Bressuire et sur la route de La Roche-sur-Yon et de Nantes, je pris un cabriolet (et seul, à cause de la pluie qui empêcha les dames de m'accompagner, à leur grand regret), et dans une demi-heure, sur beau chemin macadamisé, comme le sont tous ceux de l'Europe, à 4 km (ou 3 milles ou une lieue) de Cerizay, j'atteignis

le but tant désiré. Petit village d'une douzaine de maisons dont trois ou quatre à portes et croisées gothiques sont évidemment de plusieurs siècles, ainsi que la modeste église romane qui date sans doute du 10^e ou 11^e siècle. Mes ancêtres ont donc évidemment vu ces maisons, les ont peut-être habitées, ont certainement prié dans cette église. Leurs cendres reposent dans le cimetière.

Moi aussi, très ému, j'ai prié dans cette église et, au pied de la grande croix de pierre, au milieu du cimetière, j'ai recueilli du lierre croissant sur cette croix, des fleurs de tous les points du champ de repos. J'ai déposé une obole dans le tronc des pauvres, très peu nombreux, me dit-on, chez cette population laborieuse et sur ce sol fertile. Tout le voisinage, comme tout le Poitou, est d'un terrain onduleux, planté de haies vives et de beaucoup d'arbres: chênes, noyers, châtaigniers, qui donnent à toute la contrée une ressemblance frappante aux *hills and dales* de l'Angleterre. Le ciel sombre et pluvieux, qui ne nous quitte point depuis trois semaines, complétait l'illusion. Mais un vignoble de-ci de-là nous rappelait bientôt que nous étions dans la belle France et non dans la Grande-Bretagne.

À Paris, j'aurai plus longue description de mes recherches, des fruits de mon pèlerinage, et plans et rues à tracer pour Godfroy et le juge Papineau, de Montréal, et autres membres de la famille. En attendant, communiquez-leur ces primeurs, si vous les rencontrez. Tous vous embrassent tendrement. Votre père.

L.-J.A.P.



À Augustin-Cyrille Papineau

L'hon. M. le juge Papineau
Montréal, Canada

Paris, 20 rue des Bassins, 5 mai 1878

Mon cher Auguste,

Nous voilà donc enfin rendus à bon port dans ce glorieux Paris vers lequel nous tendions avec impatience, depuis deux mois, arrêtés et retenus à chaque pas par les villes merveilleuses de l'Andalousie et des Castilles, et le littoral de la France, et le pèlerinage du Poitou; et ces villes et châteaux de Bordeaux, Angoulême, Poitiers, Niort, La Rochelle, Nantes, Angers, Montigny, Tours, Amboise, Blois, Orléans, Chartres! Tant de miracles d'architecture, tant de souvenirs historiques ont passé dans nos yeux que nous en sommes encore éblouis et étourdis, avons peine à les classer et coordonner dans notre mémoire et nos journaux.

Mais je veux tout d'abord te remercier de tes deux dernières et t'exprimer tout le chagrin que j'éprouverais à la pensée que tu pus[ses] prendre pour toi-même la moindre fraction des reproches que je me crois en droit d'avoir adressés à tous, hors toi et Davies, puisque vous êtes les deux seuls (Godfroy fait quelquefois exception) qui m'avez écrit fréquemment. Je vous en suis d'autant plus reconnaissant que, toi surtout, vous avez moins de loisir ou d'intérêt à me donner des nouvelles d'affaires.

Je veux aujourd'hui m'acquitter envers la famille (par ton entremise) du rapport de ma

mission généalogique du berceau d'où émigra notre ancêtre Samuel. Tu le communiqueras à ceux qui pourraient s'y intéresser. J'en connais deux: ton frère Benjamin, ton neveu Godfroy, Ézilda peut-être. Ton fils aura, j'espère, comme le mien a, l'amour et la vénération des ancêtres.

Dès ma rentrée en France, je recherchai le nom dans tous les *directoires* de chaque ville traversée. Je n'ai trouvé qu'un juge Papineau, Boucherie-Papineau, au tribunal civil (1^{re} justice) de Barbezieux, près d'Angoulême, et je vais lui écrire pour demander s'il connaît les origines de sa famille. Il y a bien des Popinot, Paupinot, et, lorsque j'aurai fait plus de recherches ici à Paris, je te parlerai de Marie May, veuve de Samuel Poupinot, forcément convertie à Montigny (après les dragonnades) « à la foi catholique, apostolique et romaine », ainsi que constaté au registre de l'évêché de Poitou, dont il n'existe plus que trois exemplaires (dont j'ai vu un), qui contient plus de 30 000 noms, hommes, femmes et enfants. Les actes de l'état civil, comme les terriers, furent généralement détruits pendant les guerres de religion et celle de la Vendée. Ainsi, il est évident que nous ne trouverons probablement pas la lignée.

Mais je tenais surtout à visiter la commune de Montigny et à y trouver les maisons vues et habitées par nos ancêtres. Ici, j'eus plus de succès. Évidemment l'église et trois ou quatre maisons dont je t'envoie des croquis d'à peu près, sont très anciennes, de plusieurs siècles, et ont été vues et fréquentées de plusieurs générations de nos ancêtres. L'église est romane; et son clocher et sa voûte m'ont frappé par leur ressemblance avec nos constructions religieuses de Montebello, comme si dans celles-ci il y avait eu un instinct traditionnel de goût et d'esprit imitatif! La voûte en bois brut est celle de Notre-Dame et le clocher, celui de la chapelle funéraire!

De Niort à Bressuire, le chemin de fer nous porta et traversa la chaîne de collines granitiques et schisteuses, sur l'une desquelles est assis le bourg de Montigny, d'où le nom origine²⁶⁴. À Niort et Bressuire, je me procurai des cartes détaillées du département des Deux-Sèvres, et par conséquent de Montigny. Le lendemain, comme il pleuvait à verse, les dames durent renoncer (à leur vif regret) à m'accompagner. Et je partis seul, à 5 h du matin, de Bressuire par chemin de fer, pour la première station vers l'ouest, Cerizay, à 12 km, 3 lieues. J'y fus plus d'une heure avant d'y [trouver] une voiture, mais à la fin un marchand de vins, qui se montra très poli et rempli de savoir local, vint me prendre à la station dans son propre cabriolet, avec une grosse jument baie, excellente roulière, et nous roulâmes rapidement sur la voie macadamisée qui, malgré des pluies continuelles depuis trois semaines, était ferme et unie comme le sont presque toutes les routes de la France et de l'Europe. Nous traversâmes un pays de collines et de vallons ondoyants et verts, sillonnés en tous sens de haies vives et de beaucoup d'arbres forestiers dans les haies, tels que chênes, noyers, châtaigniers, peupliers, et les champs de blés sous des arbres fruitiers, tels que pommiers, poiriers, cerisiers, qui donnent à tout le Poitou l'apparence d'un paysage d'Angleterre. Un vignoble de loin en loin nous rappelle néanmoins que nous sommes en France. À 3 km au sud-est de Cerizay, nous arrê tâmes à la ferme Le Preux, occupée par un brave cultivateur qui a grandes maisons et granges et qui joue dans la commune de Montigny le rôle de notre secrétaire trésorier de Montebello (Jérémie Taillefer). C'est monsieur l'adjoint qui a la garde des archives municipales et qui en rédige tous les actes et procédures. Le maire, M. Raboïam, « un millionnaire », qui occupe à 2 milles à l'est-nord-est du bourg Montigny, le château le Plessis-Bastard, est à Paris où il passe souvent

son temps, surtout l'hiver. J'expliquai ma mission à M. l'adjoint et il me pria d'en laisser note pour M. le maire et pour les archives de la commune. Je traçai à peu près les lignes suivantes. Comme je te les transcris de mémoire, il peut y avoir quelques légères variantes²⁶⁵.

De la ferme Le Preux, tournâmes vers le sud pour le village, un km. Au coin du chemin, une croix de pierre et une demi-douzaine d'hommes et de femmes agenouillés devant elle. Après courte prière, ils s'acheminèrent vers l'église. En y arrivant, je vis le même spectacle pieux : hommes, femmes et enfants entrant au cimetière, s'y agenouillant auprès de la croix ou sur les fosses de leurs proches, dans l'herbe mouillée par la pluie, tête nue, avant de défiler dans l'église. Je fis comme toutes ces braves gens. Mais je ne pus rester au service divin qui commença bientôt. Après avoir glissé quelques pièces d'or dans le tronc, près la porte dans l'église, avoir contemplé son humble intérieur, sa chapelle expiatoire, je retournai au cimetière, m'agenouillai, très ému, au pied de la grande croix de pierre, cueillis du lierre qui tapisse sa base, cueillis des fleurs de tous côtés dans la pensée et l'espoir qu'elles croissaient des cendres des aïeux, et remontai dans ma voiture.

Il fallait atteindre à Cerizay le train qui allait y amener mes dames. Je suivis les deux ou trois rues du hameau, notai les anciennes maisons à fenêtres et portes gothiques et coupai des branches et fleurs dans les haies les plus voisines. Ces reliques, je distribuerai dans la famille à ma visite de cet été.

Le croquis de l'église est assez fidèle, celui des maisons n'est que typique. Ainsi, une maison avait la porte ogivale; une autre, la croisée ogivale. Combien souvent je regrette la capacité du dessinateur! C'est un art que l'on devrait enseigner à tous les enfants. C'est en voyageant que l'on en regrette la non-possession.

J'espère rester à Paris, dans ce charmant petit logement, ou plutôt maison, puisque nous l'occupons seuls (elle est vraiment trop grande pour nous (4 étages) jusqu'en juillet. Lorsque Papineau viendra, à ses vacances, rejoindre sa mère et sa sœur, je les lui confierai pour ma visite annuelle au Canada, puisqu'on m'y entraîne encore cette année. J'espérais qu'un voyage bisannuel aurait suffi.

Nous avons deux chambres à coucher disponibles où nous serions enchantés d'accueillir de bons parents qui nous viendraient du Canada visiter l'Exposition. Ils n'auraient que leur pension à payer à nos fournisseurs. Voilà une offre tentante. Qui de vous tous aura l'esprit de l'accepter? Nous payons chacun 2 \$ (10 francs) de pension par jour. C'est toute la dépense qu'auraient nos conviés, plus un franc par jour d'entrée à l'Exposition. C'est très modéré. À Philadelphie, il fallait payer un écu chaque fois. Je dois dire, très à regret et au reproche de la France et du Canada, que les bâtisses, les terrassements, les déballages, les jardins sont encore incomplets et ne seront parfaits qu'en juin, dit-on. Ce fameux trophée canadien, qui n'a rien de typique ou caractéristique du Canada dans son architecture que le matériel (bois), est tout inachevé. Les charpentiers sont à le monter et varloper. Cher pays, qui se distingua si fort à Philadelphie, va faire triste figure. Croirais-tu qu'il n'y a pas une fourrure dans ses vitrines? Je me brouille, pas trop pourtant, avec les autorités ni les concitoyens en général en me citant pour ce rapport. Je n'ai pas reçu la commission honoraire. Je devrai donc me considérer dorénavant comme un proscrit! Proscrit par ma patrie, que j'aime tant, ou simplement par ses ministres, libéraux de faux aloi? Drolet me disait hier, à l'exposition, la nouvelle télégraphique du

triomphe (inattendu?) du Ministère suisse, l'hon. Joly. Si c'est vrai, je m'en réjouis sincèrement, tout proscrit que je suis. M. Keefer²⁶⁶, commissaire en chef, m'est venu faire visite hier. Un autre blessé, c'est Gustave Bossange, ex-agent d'immigration canadienne, qui avait figuré aux deux autres expositions générales et qui est complètement [absent] à celle-ci. Est-ce que son cousin, le sénateur Fabre, n'aurait pas pu lui épargner cet outrage?

Dis à mon ami Roy que je l'attends, rue des Bassins. Dis à mon cher frère Bourassa, autre victime, aussi digne que qui que ce soit à être envoyé du Canada à cette Exposition, où il aurait su, mieux que personne, recueillir des fruits utiles à la patrie. Dites donc mes paroles, amères mais vraies, à Laflamme et à Laurier.

Et toi, mon cher Auguste, ou ton fils, ou sa mère, ne pourrait pas nous venir? Allons, un bon effort! Enfin, mon invitation est là. Deux bonnes chambres : que l'on vienne les occuper et nous réjouir! Godfroy? Casimir et sa dame? Tous, vous êtes invités et y serez les bienvenus.

Je ne t'ennuierai pas d'affaires aujourd'hui. Si la maison Bonsecours est louée, Godfroy s'empressera de me le dire. J'attends patiemment le jugement de la Cour d'appel. Il faut toujours se raidir contre les contretemps et l'adversité, et s'armer de philosophie. Celle-ci est ma déesse. Et je lui ai toujours voué un culte sincère. Elle en vaut bien d'autres. Je vais faire préparer une procuration spéciale pour la Cour des banqueroutes pour faire toutes réclamations nécessaires contre les acquéreurs de Bellerive qui se sont mis en faillite.

Fais comme le juge MacKay, qui vient passer tous les ans sa vacance en Europe. Demande congé, et viens voir l'Exposition. En attendant que nous nous revoyions, nous vous envoyons à ta dame, toi, tes enfants, nos plus sincères amitiés.

Ton cousin affectionné.

Louis J.A. Papineau



Monsieur
Monsieur le juge Boucherie-Papineau²⁶⁷
Président &c.
Barbezieux
Dépt. de la Charente

Paris, 20, rue des Bassins
22 mai 1878

Monsieur,

Ma famille, originaire de France, est établie au Canada depuis près de deux siècles. Elle y est devenue illustre. Mon grand-père fut l'un des fondateurs du régime constitutionnel. Mon père fut chef politique pendant 40 ans et président de l'Assemblée législative pendant 23 ans. Depuis que je voyage en Europe, je prends telles informations que je puis trouver sur les Papineau. Il y en a une branche à Londres, descendants d'Huguenots réfugiés. En compulsant les adresses dans diverses villes, j'ai trouvé votre nom. Il m'a frappé, d'autant plus qu'un de nos cousins germains est aussi « juge Papineau » au tribunal de Montréal, province de Québec.

Je prends en conséquence la liberté de vous demander si vous connaissez les origines de votre famille, quelles provinces elle a occupées dans le passé; quels départements elle habite aujourd'hui. Tous détails que vous auriez la bonté de me communiquer m'obligeraient beaucoup et je vous en serais très reconnaissant.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous présenter mes salutations respectueuses.

Louis J.A. Papineau



Monsieur le curé Grellier²⁶⁸
Montigny
Département des Deux-Sèvres

Paris, 20, rue des Bassins, 13 juin 1878

Monsieur le curé,

Je reçois de Londres votre faveur du 8 courant. Je vous remercie du renseignement que vous me donnez sur la métairie La Papinière, qu'en référant à la carte très détaillée du département que je me procurai à Niort, je découvre en effet. Je regrette beaucoup de ne pas l'avoir remarquée lors de ma visite à Montigny, car j'aurais poussé ma course jusqu'à cette ferme. Permettez-moi de vous demander si ses bâtiments sont modernes ou très anciens; et si ces Pineau qui viennent de la quitter l'avaient eue de longue main et d'héritage.

Je fus vivement impressionné en voyant votre église et quelques maisons du village, à la pensée qu'elles existaient avant l'émigration de mon ancêtre et qu'il les avait vues et fréquentées, et que les cendres de ses pères reposent dans votre cimetière²⁶⁹.

Je ne manquerai pas de retourner quelque jour à des sites aussi attrayants pour moi, et j'espère que j'aurai alors l'honneur et le plaisir d'y faire votre connaissance.

La seule donnée que j'aie sur ma famille en France est l'acte de mariage de Samuel Papineau au Canada, dans lequel il est désigné comme « de Montigny en Poitou²⁷⁰ ».

Je suis en rapport, depuis, avec une famille de Beauvoir-sur-Niort, descendant d'un de nos gouverneurs français, M. de Lauzon, qui sont aussi à la recherche de leurs parentés, mais en sens inverse de la mienne, puisqu'ils me demandent de leur trouver des collatéraux au Canada. Je m'en occupe.

Je resterai à Paris jusqu'à mi-juillet. Après cette date, je recommencerai mes courses vagabondes aux bords de la mer, en Suisse, en Allemagne et en Italie peut-être. Mais mon adresse permanente est à Londres, chez les banquiers Glyn & cie.

Espérant une lettre de votre bonté, avant mon départ de Paris, j'ai l'honneur, Monsieur le curé, de me souscrire votre très obéissant et obligé serviteur.

Louis J.A. Papineau



À John Try Davies
(extraits²⁷¹)

Toulouse, 10th Jany 1879

My dear John,

I have just now received yours of 23rd Dec. (2 cents stamp, I pay here therefore 10), and I telegraphed immediately to you : «Transact with Government alone. Instructions mailed. Papineau.»

The matter is too serious and too pressing to be left to letters alone, and should have telegraphed on 13th Dec. instead of merely writing. And you should see Joly and other ministers personally, you on our behalf, and not leave the matter to such rogues as those purchasers of ours (when you know how they have pleaded with such bad faith for 4 years and when I complained of the Lorangers so much for their sympathies – not for their clients but for those same purchasers (their political friends and allies).

In answer to yours of 13th Dec., I have mailed full and ample and explicit instructions to you, to show to judge Papineau, Papineau & Durand and for you to manage and bargain directly with Government Joly and others. To mistrust and keep clear as much as possible of the Loranger and our late purchasers.

I therefore beg you again (if not too late) to go to Quebec and see and manage directly with Joly and Government. You must not spare time or money in such an important matter. And of course we will indemnify you.



Monsieur
Monsieur le marquis de Saffray de Mézy²⁷²
Aux soins de M. Gustave Bossange
Rue du Quatre-Septembre, n° 16
Paris

Hôtel Tivollier, Toulouse, 14 janvier 1879

Monsieur le marquis,

Permettez à un Canadien qui, heureux de la prospérité et de la quasi-indépendance dont jouit aujourd'hui son pays sous la suzeraineté de l'Angleterre, est néanmoins resté fidèle aux souvenirs glorieux de la Nouvelle-France sous son ancienne mère patrie; de vous adresser quelques mots à propos de l'article qu'il trouve dans un journal du Canada et qu'il vous transmet sous ce pli.

Il est parfaitement vrai qu'il y eut souvent, et longtemps, des dissentiments entre les autorités civiles et les autorités ecclésiastiques de la Nouvelle-France. Et cela tenait inévitablement aux différents motifs et systèmes des uns et des autres. Pendant que les missionnaires, les jésuites surtout, n'avaient en vue que l'évangélisation des indigènes et songeaient à créer une république chrétienne à l'instar de celle où leurs confrères avaient assujetti les Indiens du Paraguay; rêve impossible à réaliser chez nos belliqueux et démocratiques Algonquins, mais au succès duquel il était essentiel d'isoler les aborigènes du contact avec les aventuriers d'Europe :

le but et la haute politique du gouvernement français, et par conséquent de ses gouverneurs, intendants, généraux, négociants et colons, était tout autre. Il s'agissait de conquérir tout un monde nouveau et d'en faire une Nouvelle-France, qui aurait rempli le continent entier d'une population européenne, copie et image de la France; sans s'inquiéter du sort de quelques milliers de sauvages qui, ne pouvant s'assimiler à la civilisation, devaient disparaître devant elle.

Ces vastes projets faillirent se réaliser; et l'épopée est grande et glorieuse qui raconte le développement de cette chaîne continue de colonisation et de forteresses qui, remontant jusqu'à leurs sources les longs fleuves du Saint-Laurent et du Mississippi, formèrent bientôt une ceinture de fer au centre du continent, qui devait d'un côté maîtriser les aborigènes et, de l'autre, repousser vers le littoral de l'Atlantique et jusque dans ses flots, les colons de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie. À ces nobles projets, dans ces héroïques efforts, votre ancêtre le gouverneur a pris sa juste part.

Garneau qui, le premier, a osé et voulu dire à peu près la vérité sur l'histoire du Canada, dans sa première édition, a dû succomber dans la seconde, sous la pression ecclésiastique. Les ecclésiastiques comme l'abbé Ferland font des histoires qui ne sont que des panégyriques de leur hiérarchie. Nous avons heureusement, aujourd'hui, dans la personne d'un savant américain, M. Parkman, de Boston, un historien véritable, aussi impartial que judicieux, qui sait rendre justice à tout le monde. Je vous recommande ses œuvres, si vous tenez à connaître la vérité sur l'histoire du Canada. Ses volumes doivent être trouvés à Paris facilement ou à Londres.

Il y a d'autres descendants, en France, de nos anciens gouverneurs, tels que le marquis de Montcalm et vous. Il y a la famille de Lauzon, avec lesquels j'ai eu quelques rapports à Paris le printemps dernier.

Ne sachant quelle partie de la France vous habitez, je vous adresse par l'entremise d'un de mes correspondants à Paris, M. Bossange, qui est allié à une famille canadienne, et j'espère que ma lettre vous parviendra. Je serai heureux si ces quelques mots peuvent vous être utiles dans vos recherches historiques sur mon pays et sur votre illustre ancêtre.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le marquis, votre très humble serviteur.

Louis J.A. Papineau
Seigneur de Papineau au Canada
Voyageant en Europe

À John Try Davies

Toulouse, 23rd Jany 1879

My dear John,

It was well that the good news about Bellerive came to us last week. For we would have fallen in total despair on received news indirectly today that our two Saratoga Banks have failed! The directors, our cousins the Marnings, Lesters Cookes, have not given us the least news of such a disaster²⁷³.

À l'honorable
Monsieur le juge [Augustin-Cyrille] Papineau
Montréal
Canada
Amérique du Nord
Voie d'Angleterre



Toulouse, 24 janvier 1879²⁷⁴

Mon cher Auguste,

Je te remercie de ta bonne lettre du 25 décembre, si cordiale, si sympathique, des nouvelles que tu me donnes de la famille, des souhaits que vous faites pour nous à la nouvelle année, et qu'à notre tour nous faisons pour vous tous du profond de notre cœur.

Je voudrais bien que les rapports de santé fussent plus favorables. Nous sympathisons vivement aux souffrances prolongées de M^{me} Laframboise, de M^{me} Casimir²⁷⁵. Quelles fâcheuses maladies ! Gronde bien Ézilda pour moi, car si elle est malade, c'est dû surtout à son mauvais régime : j'ai pu l'apprécier dans ma visite de cet été et lui ai donné alors de bons conseils, qu'elle aurait dû suivre. Mais je te reproche de ne pas me parler assez en détail et nommément des membres de ta propre famille. Il n'est point de nos parents que nous estimions davantage, et dont la carrière nous soit plus intéressante.

Tu nous félicites de l'achat de Bellerive par le Gouvernement. C'est en effet un résultat fort heureux. Et qui est venu très à propos, pour soutenir notre courage contre des déboires qui se présentent dans d'autres directions. De vagues rumeurs nous parviennent de désastres à Saratoga, où deux banques auraient failli; et nous sommes actionnaires dans les deux. J'ai télégraphié hier à Davies de s'y rendre et de sauver pour nous ce qu'il pourra des épaves.

Un autre sujet bien grave d'inquiétudes, c'est la nouvelle que me donnait Camille qu'à l'exemple réussi de Saint-André-Avellin, les gens de Montebello ou Bonsecours voulaient se faire agréger, à leur paroisse et à leur municipalité, tout mon franc-alleu, c'est-à-dire toutes nos terres *non concédées*, pour les charger des taxes que cette municipalité prélève sur elle-même. Avec la compétition ruineuse que nous fait le Gouvernement *en donnant* ses terres dans les *townships* avoisinants pour le prix nominal (souvent incollecté) de 40 à 60 c de l'arpent, il nous est impossible de *vendre* les nôtres à un prix raisonnable, et si dans l'intervalle ces terres incultes et improductives deviennent chaque année chargées de contribution, elles nous seront évidemment bientôt mangées. J'ai écrit à Joseph Doutre d'étudier la question et d'adopter tous les moyens légaux (et même législatifs au besoin) pour neutraliser de pareils projets, qui seraient une véritable spoliation déguisée sous des formes légales.

Si je te savais si occupé, je te prierais d'y jeter quelques pensées ou suggestions, qui pourraient m'être utiles et que tu pourrais communiquer à Camille, à Émery, à Doutré peut-être.

Nous avons en Europe un hiver exceptionnellement rigoureux. Les neiges sont tombées en telle abondance jusqu'au centre même de la France et au-delà de la Loire, que les chemins de fer ont été interrompus plusieurs jours. Il y a eu gelées et neiges jusqu'à Naples. Toulouse n'a pas eu de neige, et trois ou quatre jours seulement de gelées. Mais en revanche, il y pleut presque tous les jours, et nous adorons presque le soleil lorsqu'il perce les nuages pendant quelques minutes, de loin en loin. Nos dames, dégoûtées des rues boueuses et mal pavées, sont allées se réfugier sur le plateau sablonneux de Pau, dont le beau parc ressemblant aux Cascines²⁷⁶ de Florence leur sert de promenade journalière, préférable de beaucoup à la plaine glaiseuse et dénudée de Toulouse. Mais elles nous y laissent pour suivre, Papineau et moi, les cours de droit à cette école ancienne et célèbre. Celui de ces cours qui nous intéresse le plus est celui des origines gauloises, romaines, burgondes, visigothes, francs-saliennes et ripuaires, féodales et coutumières du droit moderne de la France. Au logis, étudions ensemble le Code civil du Bas-Canada, l'économie politique, le droit public et des gens, *l'escrime*. Traduisons un traité élémentaire des Institutions des États-Unis pour publication en France. Et Papineau prend, seul, des leçons de piano et de chant. Pour récréations, avons deux théâtres et opéras, un *Skating Rink* à roulettes, des concerts, un cirque. Papineau a en outre son équitation qui le passionne. Le temps passe donc rapidement.

Nos santés sont bonnes, malgré ces températures humides qui nous font redouter sans cesse les rhumes et les rhumatismes.

Ne ris pas trop de *notre* blason. C'est une des faiblesses, des folies de la mère et du fils. C'est au fond celui de ce Giles Papineau, maître des requêtes je ne sais quoi, qui fut jadis à Montigny en Poitou, et qui *a pu* être *l'un* de nos ancêtres; direct ou collatéral, Dieu le sait. J'ai dû, voyant leur persistance, chercher à le *démocratiser* un peu. J'y ai donc ajouté ma devise et, pour cimier, la tête de cet aigle romain, républicain, qui indique notre origine romaine sur le bouclier ou écu français de l'époque féodale. Ce sont des enfantillages, qui peuvent peut-être s'excuser *en ce qu'ils rompent sans façon le monopole* que s'en faisaient jusqu'en 1789 les aristocraties européennes. Les parvenus du XIX^e siècle s'en affublent sans dire merci. Il en sera bientôt des blasons comme des couronnes, des sceptres, des tiaras et des mitres, momeries qui s'en vont avec les institutions qu'ils symbolisent. Nos professeurs, comme nos juges, ici, sont couverts d'*hermine* et de robes noires et rouges. Le juge Papineau n'a, comme jadis le protonotaire Papineau, qu'une robe noire. Aux États-Unis, les juges n'ont qu'un habit ou redingote de drap noir. Je crois qu'avec la diffusion des Lumières, nous rejetterons de plus en plus les uniformes, pour ne voir que l'Homme, honnête et savant, digne et respecté par ses actes, ses paroles, ses écrits, enfin par sa vertu et son intelligence seules, sans plumage artificiel.

Nos saluts et amitiés à tous, à ta propre famille surtout.

Ton cousin affectionné.

Louis J.A. Papineau



À Marie Westcott
[Hôtel Gassion
Pau, Pyrénées-Atlantiques]

[Toulouse,] 23 février 1879

Extrait de lettre à Marie.

The «billetes» on the Papineau Blason puzzled me. So I had the curiosity to lose two hours in researches at the City Library (next to the Lycée) yesterday. I was surprised to find such an extensive, quiet and well warmed establishment, open freely to the public from 10 a.m. to 3 p.m., and again every evening, and most polite, obliging attendants.

I found three or four Armorial works and made a few notes, which I tell of below. And in a large Alphabetical Index of *Le Grand Armorial général de la France*, publié à Paris par Charles d'Hozier par ordre de Louis XIV dans son Édit de 1696, in more than 30 large folio volumes, and as many volumes of plates. Deposited in the Bibliothèque Nationale, rue Richelieu, Paris, I found : « Papineau, Province de Poitou, page 1252. » It is no doubt of this Giles P, maître des Requêtes, our ancestor²⁷⁷. And the «billetes» are the emblem of law, or legal nobility. They figure alone in the escutcheon of Beaumanoir, the most celebrated and ancient juriconsult of the 13th Century, a Bailly of St. Louis and his son, Louis Le Hardi, viz « Beaumanoir : d'azur à onze billetes d'argent. »

« Billetes : pièces de bois carrées, un peu plus longues que larges, et posées à plat sur l'écu : c'est le hiéroglyphe de l'homme de bien qui se montre toujours le même sous toutes ses faces. »

« Cimier : tête d'animal que les Égyptiens, Grecs, Romains, les plus anciens peuples, plaçaient sur leurs casques de guerre. » I chose the Roman Eagle, denoting our origin and some qualities.

« L'écu ou bouclier : origine des écussons, sa base, considéré comme la partie noble de l'armure. » Its shape varies in each nation. Ours has the French shape, and shows our passage from Rome to Gaul and France.

« Couleurs : noir (sable, arabic). Deuil. Tristesse. Humilité. Prudence. » Small, obscured stars, on that black field, denote well the humble nobility of magistrates (noblesse de robe) black gowns. Prudence, and quality or virtue of all the Papineaus I knew. And how appropriate, the sky and stars of that *petite noblesse* obscured by the persecutions against the Huguenots, driven by the dragonades of Louis XIV, to seek refuge in England, Canada and elsewhere perhaps; eclipsed, forgotten in France. Then the skies brighten in la Nouvelle-France; and three big golden stars, like new creations start forth conspicuous, grouped in the triangle pyramidal form of Immortality and universality, three generations of good and notable men, blazoning forth the family name, giving it a new relief and lustre.

« Devise : la devise héréditaire, qui se confond avec le cri de guerre, se place toujours au-dessus des armoiries. » Our family being a civilian one, and not conspicuous in the Crusades or as warriors, there was no devise for banner.

« Devise, autre que l'héréditaire : espèce de proverbe, fait connaître la noblesse ou les actions mémorables d'une famille. La devise comprend les rébus, etc. Elle se place ordinairement dans un listel (une banderolle) au bas de l'écusson. Le listel porte les couleurs, et les lettres sont en

métal. Lorsque la devise n'est pas héréditaire, chaque génération peut la changer et choisir la sienne. »

Now, what are the great virtues, aspirations, « les actions mémorables », the causes served by the three stars, the three generations of the Canadian Papineaus? *Libertas, Patria, Humanitas*²⁷⁸. Liberty, civil, religious, political. Country, who ever loved it better? Sacrificed to and for it? As they sacrificed to Liberty in France and in Canada? Humanity : loving all men, cosmopolitan, calling all brethren; wishing, praying for liberty and happiness to all mankind. The Papineu must have their devise in latin, to show their oldest origin known.

The colors are those of modern revived Italia, as well as of our glorious Insurrection of 1837-40, which secured Self Government, responsible government, autonomy, quasi-Independence, to Canada.

« Couleurs : vert (sinople, arabic) : espérance, joie, courtoisie. Blanc (argent) : innocence, beauté, franchise. Rouge (gueule, arabic. En turc, une rose) : courage, vaillance. »

Thus, almost by intuition and before deciphering this art of blasonery, I had made most appropriate selections.

Now, when I go next to Paris, I will hunt up at the Bibliothèque Nationale, this blason of the Papineau du Poitou. The librarian here, who was very polite and invited me to call often, told me I had the right to the particle *de* before my name.

I would really be ashamed of this graving and printing, if it could not be justified. For these armorial distinctions are really passing away. They have little meaning in our democratic, levelling age, when each generation and each individual man or woman is expected to stand forth on its own individual merit. Is it wise tho to destroy all the solidarity (for good at least) of the generations of a family? A doubt here arises for the first time in my mind. But the converse? Are the children to be hold responsible for and solidaires of the faults of their parents? Our civilized Humanity answers in the negative.

J'ajoute : our family gives another instance of hereditary selection and propensities. It was ennobled in France for legal lore. The two first generations in Canada, isolated, deprived of all family traditions, could not influence knowingly the following ones in their choice of careers. But suddenly, the Darwinian Law of Nature resumes its sway : Joseph Papineau, a profound jurist, the first notary of Canada, and one of the first constitutionalists and legislators. Louis-Joseph, legist, orator, legislator. Denis-Benjamin, legist, legislator, author of our *système municipal*. Augustin, notary. André, notary. Louis Viger, lawyer, Jos Trudeau, notary, Émery, Casimir, Godfroy, notaries. Auguste, Justice personified. L.-J.A., prothonotary. And all of them that are still living will acknowledge with me the queer vein of religious, as well as political and social independence of character, although conspicuous in Joseph, in Louis-Joseph and in several of the present generation, which I cannot help ascribing to the hereditary influence of Huguenot period, that period which so sorely «tried men's souls».

L.-J. emancipated the Jews and dissidents (calvinists *alias* huguenots) in Canada, long before they were freed in England.



Joseph-Émery Robidoux²⁷⁹, écr, avocat
Commissaire gouvernemental
Montréal, Canada

Toulouse, France, 6 mars 1879

Monsieur,

J'apprends que vous avez été nommé par le gouvernement de Québec, commissaire pour faire enquête au Palais de justice de Montréal. J'ignore jusqu'où peuvent s'étendre vos pouvoirs, mais dans le cas où vous pourriez me faire rendre justice, je vous en devrais des remerciements bien sincères.

Dès décembre 1875, sous le coup d'un grand malheur domestique²⁸⁰, j'offris ma démission de protonotaire. Elle ne fut pas acceptée alors, et ce n'est qu'en juillet 1876 qu'Hubert, Papineau & Honey furent remplacés (et sans m'en dire mot) par Hubert, Honey & Gendron. Je réclamai par requête au gouverneur en Conseil (Administration de M. de Boucherville) mes six mois de salaire, plus le bonus de trois mois toujours précédemment accordés aux protonotaires mourant ou résignant. J'ai répété cette requête sous l'administration présente. Vous pourriez en obtenir copies, soit du Secrétariat ou du procureur général.

Ce salaire fut payé pendant plusieurs des six mois de 1876, un ou deux versés à mon crédit en banque, par M. Hubert, *tel qu'il en était convenu avec moi, puis ensuite retenu par lui et remis, me dit-il, au trésorier provincial à la réquisition de ce dernier, par l'entremise de M. Honey, faisant toujours les fonctions de caissier du protonotariat.* Je fus très étonné de tous ces procédés : je réclamai, comme je dis ci-dessus, mais en vain jusqu'à ce jour.

Je vous prie donc, si cela tombe dans vos attributions, de me faire toucher cette créance.

J'ai l'honneur de me souscrire, Monsieur, votre très humble serviteur.

Louis J. A. Papineau
ex-protonotaire et ex-greffier

Avec et dans une note à John Try Davies, que je prie de la faire remettre à M. Robidoux.



Rév. A.M. Bourassa
curé de Notre-Dame-de-Bonsecours
Montebello, Canada

Biarritz, 26 mai 1879

Mon cher curé,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi, comme me le prouve votre bonne lettre du 7 du courant.

J'accepte volontiers la généreuse donation que la paroisse veut bien me faire (moyennant 38 \$, trente-huit dollars) de la vieille cloche de Notre-Dame que mon père et ma mère leur avaient donnée en pur don (c'est-à-dire à leurs pères) en 1818 ou 1819. Cela va de pair avec la rente du banc seigneurial. La famille a toujours fait si peu pour ces bons paroissiens.

Veillez bien, mon cher curé, la faire déposer provisoirement dans ma chapelle, près d'un mur pour que son poids ne fatigue point le plancher. Je vous demanderai si le clocher de cette chapelle serait de force à supporter cette cloche²⁸¹.

Si vous le préféreriez, elle pourrait être déposée au rez-de-chaussée de la tour des escaliers au manoir.

Je vous inclus un ordre sur mon agent, M. Camille Papineau, pour le prix de cette cloche, que j'estime comme une relique précieuse. Je lui envoie copie de la présente.

Les nouvelles que vous me donnez de ma sœur et de mon frère me font peine. Je leur écris, les priant d'aller recruter leur santé cet été au bon air de Montebello, mettant de grand cœur le manoir à leur disposition. Appuyez auprès d'eux mon invitation et les y pressez.

J'espère que toute votre famille, d'ailleurs, est en bonne santé.

Nous vous remercions, M^{me} Papineau et moi, de vos bons souhaits et du désir que vous exprimez de nous revoir bientôt à Montebello. Je ne le désire pas moins, et mon plus doux espoir est d'y ramener toute ma famille pour y jouir des derniers jours paisibles de la vie.

Croyez-moi, mon cher curé, votre bien dévoué et ami.

Louis J.A. Papineau



M. A.S.C. Papineau²⁸², écr
Agent seigneurial
Papineauville

Montebello²⁸³, 1^{er} juin 1879

38 \$.

Payez à l'ordre de M. le curé Bourassa, pour la Fabrique de Notre-Dame-de-Bonsecours à Montebello, la somme de trente-huit dollars, prix auquel ladite Fabrique me cède l'ancienne cloche de cette église.

L.J.A. Papineau
seigneur de Papineau



INTERROGATOIRE DE JOSEPH GARIÉPY COMME TÉMOIN

[1880?]

Lorsque M. Papineau s'est plaint qu'il ne recevait plus d'eau du tout de l'aqueduc, ne lui avez-vous pas dit que c'était parce que vous aviez été obligé de couper le tuyau parce qu'un tuyau étant crevé sous le chemin de fer, l'eau endommagerait la chaussée de ce chemin de fer, si vous ne l'aviez pas coupé?

N'avez-vous pas ajouté et promis à M. Papineau que vous rétabliriez l'aqueduc au printemps? mais que vous ne pouviez pas le faire pendant l'hiver, vu que l'eau était gelée dans le parcours de ces tuyaux?

N'avez-vous pas dit à plusieurs personnes que depuis que vous aviez découvert une autre source sur le terrain des Sœurs, pour alimenter votre aqueduc, que vous alliez abandonner l'aqueduc de M. Papineau?

Sans cette nouvelle source, ne seriez-vous pas encore obligé de vous servir du ruisseau et du domaine de M. Papineau pour l'aqueduc et fournir de l'eau au village?

N'est-il pas vrai que pendant plusieurs années M. Papineau était fort content de vous et de votre aqueduc, et qu'il vous a montré que votre eau montait par ses tuyaux jusque sur la couverture, le toit de sa maison?

Vous êtes un juge compétent; combien ont pu coûter à M. Papineau ses tuyaux de fontaines, de jets d'eau, du réservoir dans son grenier, de ses bains, de l'appareil pour eau chaude du réservoir dans le grenier, et dans le poêle de cuisine, pour chauffer l'eau, des évier dans trois étages, enfin de tout le plombage et appareils posés dans sa maison pour se servir de l'eau de votre aqueduc?

N'est-il pas vrai que depuis plus de deux ans, M. Papineau s'est plaint à vous très souvent, qu'il manquait d'eau et pendant plusieurs jours de suite? Que l'été l'eau sentait mauvais et semblait remplie de mousses ou végétaux?

Que lorsqu'il vous faisait dire que quelque tuyau était crevé et empêchait l'eau d'arriver chez lui, vous étiez plusieurs jours avant de venir réparer ces tuyaux?

N'est-il pas vrai qu'il vous a souvent menacé, depuis deux ans et plus, de vous poursuivre pour vous contraindre d'entretenir votre aqueduc, et de lui donner la même abondance que dans les premières années; et de remplacer vos tuyaux crevés aussitôt qu'ils crevaient?

À quelle date, à quelle époque avez-vous fait un embranchement au nord et au-delà de la chaussée du chemin de fer, embranchement que vous avez fait passer sous le pont du dit chemin de fer, du ruisseau du domaine jusqu'au côté sud de la chaussée du dit chemin et auquel vous avez là fixé un tuyau de fer de trois pouces pour conduire l'eau du domaine jusqu'à la station du chemin de fer, pour l'usage de cette station et des locomotives?

Est-ce en vertu de votre contrat avec M. Papineau que vous avez fait cet embranchement pour le chemin de fer?

N'était-ce pas en contravention directe avec ce contrat, qui ne vous permettait que deux embranchements sur le chemin public près la cabane dite St-Germain, l'un de deux pouces pour le village, et l'autre de deux pouces aussi pour le manoir?

Pourquoi avez-vous coupé l'aqueduc au sud et non au nord de la chaussée?

Pourquoi avez-vous bouché l'entrée de l'eau dans l'aqueduc?

Pourquoi avoir percé une vingtaine de trous de tarière dans les premiers tuyaux de l'aqueduc près de son entrée?

Pourquoi avez-vous détourné toute l'eau du ruisseau dans la cascade, en sorte que pas une goutte ne puisse entrer dans l'aqueduc?

Pourquoi n'avez-vous pas profité de l'embranchement du village pour envoyer de l'eau chez M. Papineau?



Codicille à mon testament olographe²⁸⁴
fait à Toulouse le 1^{er} janvier 1879

1^{er} juillet 1880

Revenu dans ma patrie, avec la pensée et l'espoir d'y finir mes jours, je demande que l'on dépose mon corps dans un cercueil métallique, vu la difficulté encore existante de crémation en Amérique.

Mais je maintiens et répète tout le reste du susdit testament, répudiant toutes les sectes religieuses que la faible humanité a su, par millions, se créer dans ses aberrations et pour se tourmenter. Demandant funérailles civiles et dépôt de mes restes mortels dans le coin sud-ouest de ma chapelle à Montebello.

Quant à mon âme, je la renvoie avec confiance au jugement de son créateur et dispensateur.

Je désire, encore, que le susdit testament et le présent codicille soient publiés dans les journaux, pour l'édification des intelligences et pour venger la tolérance universelle, cette vertu si précieuse et si rare.

Ainsi fait, relevant d'une grave indisposition, à mon manoir de Montebello, ce 1^{er} jour de juillet 1880.

L.J.A. Papineau



Monsieur l'abbé Tanguay²⁸⁵
Ottawa

Manoir de Montebello, 9 août 1880

Cher Monsieur,

Votre éditeur à Montréal m'a dit que votre second volume du *Dictionnaire généalogique* serait bientôt imprimé. Tous les amis du pays doivent vous en féliciter.

En attendant sa publication, pourriez-vous me donner la faveur d'un extrait de ce qu'il contiendra sur la famille Papineau et ses alliances, dont j'aurais besoin en ce moment pour compléter un arbre généalogique.

En m'accordant ma prière, si vous ne la trouvez pas exagérée, vous m'obligeriez infiniment.

J'ai l'honneur de me souscrire, Monsieur l'abbé, votre serviteur, admirateur sincère du travail ardu et précieux que vous avez entrepris.

Louis J.A. Papineau



Napoléon Bourassa, écr
Montréal

Montréal, 19 août 1880

Mon cher frère,

Je vous annonce, ainsi qu'à ma chère sœur Ézilda, le mariage prochain de Papineau avec D^{lle} Carrie [Caroline] Rogers, de Philadelphie, que vous avez rencontrée à Montebello il y a quelques années.

Ils doivent se marier le 24 du courant et s'embarquer pour l'Europe le 28. J'avais eu l'intention d'y retourner avec eux, mais j'ai renoncé depuis à ce long voyage. Je reviens me fixer définitivement au Canada.

Votre frère.

Louis J.A. Papineau



Rouër Roy, c.r.
Avocat de la Corporation
De Montréal

Manoir de Montebello, 26 septembre 1880

Mon bon et vieil ami,

Encore un foyer de lumières qui s'éteint, et Dieu sait combien il y en a peu sur la surface de notre obscure petite planète.

Il paraît qu'à toi, mon cher Rouër, incombe aujourd'hui le pouvoir et la responsabilité de laisser étouffer ce feu sacré, ou de le raviver et de le conserver.

L'on t'a remis la décision du pouvoir de la Corporation de Montréal d'accepter un don aussi précieux que l'hôtel et la bibliothèque de l'Institut Canadien, vaste édifice dont les magasins ont donné dans les bonnes années de gros revenus, et les donneront de nouveau incessamment : bibliothèque de 10 000 volumes dont beaucoup (dons de l'empereur et du prince Napoléon) sont uniques au Canada et d'une grande valeur, statues et autres œuvres, le tout pour la bagatelle de 17 000 \$ seulement, le montant de la dette de l'Institut.

Beaucoup de municipalités en Europe et en Amérique sont devenues, de simples machines de police et de taxation qu'elles étaient, des bienfaiteurs publics et dispensateurs des sciences et des beaux-arts, en fondant ou en achetant de pareils établissements.

S'il y avait des doutes sur les pouvoirs de la Corporation d'acquiescer ainsi, un amendement parmi d'autres à sa charte, à la prochaine session de la législature, aplanirait tout obstacle. Que la Corporation accepte provisoirement et même sans conditions ou restrictions, de la part de l'Institut.

J'en appelle avec confiance à tes goûts intellectuels et à ton sens patriotique.

Toujours ton ami le plus sincère et le plus dévoué.

Louis J.A. Papineau

À Edmond-Éloi Chagnon

E. Chagnon, écr, N.P.
Verchères

Manoir de Montebello, 26 septembre 1880

Mon cher Monsieur,

Ce n'est que cette semaine, de ma sœur à Montréal, que j'ai appris la mort de mon oncle Malhiot²⁸⁶. Je m'étais proposé de l'aller saluer cet automne, depuis que je suis revenu au pays pour y demeurer définitivement.

Je voulais lui demander la faveur pour laquelle je m'adresse aujourd'hui à vous. Je désire avoir copies des portraits de mes grand-père et grand-mère Bruneau pour la galerie que j'ai formée des portraits de famille.

Auriez-vous la bonté de les envoyer, sous leurs cadres et ficelés dans du papier fort ou carton, par les soins du capitaine ou second du vapeur *Terrebonne*, à M. Boisseau, artiste peintre, salles de l'Institut Canadien, rue Notre-Dame, tout auprès de l'Hôtel de Ville de Montréal, qui en aurait grands soins, les copierait pour moi et vous les renverrait bientôt (sous un mois) par la même voie sûre qu'il les aurait reçus. Il en est prévenu et toujours là dans la matinée surtout, au second étage. En ce faisant, vous m'obligeriez beaucoup.

Encore : il y avait au salon du presbytère, du temps de mon cher oncle le curé, une longue horloge à pied, qui lui appartenait ou à ma grand-mère. Qui en a hérité? Où est-elle? Pour quel prix me la céderait-on? J'aimerais à la placer religieusement dans ma collection de vieux meubles dont plusieurs viennent de nos familles.

Votre réponse prochaine sera bienvenue.

Votre parent.

Louis J.A. Papineau



À Marie-Joseph-Edmond Chevigny²⁸⁷

Revd Messire Chevigny
Curé à la Pointe-Claire
Près Montréal

Manoir de Montebello, 1^{er} octobre 1880

Monsieur,

En m'adressant à un parent à Verchères, pour savoir ce qu'était devenue une horloge à pied, ou longue caisse, qui avait appartenu à mon oncle Bruneau, ancien curé à Verchères, et précédemment à mes grands-parents maternels, j'ai appris qu'elle était passée entre vos mains et que vous l'auriez acquise de votre prédécesseur dans la cure de Verchères, le révérend M. Séguin.

Je désirerais beaucoup ce meuble de famille pour l'ajouter à ma collection d'objets de ce genre. Me la céderiez-vous? et à quelles conditions?

Une réponse, surtout si elle était affirmative, m'obligerait beaucoup.
J'ai l'honneur d'être, révérend monsieur, votre humble serviteur.

Louis J.A. Papineau



Monsieur
Gustave Bourassa²⁸⁸
92, rue Saint-Denis
Montréal

Manoir de Montebello, 17 octobre 1880

Mon cher Gustave,

Ta lettre du 13 courant et ton portrait sont devant moi. Lorsqu'en septembre nous eûmes une petite discussion sur la liberté de la presse, l'opinion, les Jésuites, etc., je croyais m'adresser à un homme de ce monde, prêt à entrer à l'École de Droit et à qui je devais, à l'occasion, inculquer des principes conformes à l'état qu'il allait embrasser. La nouvelle que me donne ta lettre m'explique le zèle et la chaleur de ton argumentation d'alors.

Mon cher neveu, tu as bien fait de consulter ton cœur, ta raison, ta conscience, dans le choix de ta carrière. Ton pépé Papineau, qui a vécu et qui est mort philosophe, te dirait aujourd'hui comme je te dis : Tu crois que ta vocation est religieuse, que tu dois être prêtre, voire même jésuite. Tu fais bien de t'y dévouer. Rien n'est plus respectable, n'est plus sacré que le dévouement à ce qu'on croit être son devoir et la Vérité. L'on doit s'y donner franchement, honnêtement, avec intention ferme et sincère. Il y a de nombreux jésuites qui sont des hommes de bien et de grand mérite : tous ceux qui se dévouent à l'enseignement et à l'évangélisation purs et simples, sont dignes d'admiration et de respect. Tu seras de ce nombre. Mais les philosophes et les philanthropes ne peuvent oublier les origines ni l'histoire de l'Ordre. Fondée à l'époque si triste et si désastreuse où le christianisme, scindé par la Réformation, oubliait les maximes et l'exemple de Jésus-Christ pour devenir plus féroce, plus sanguinaire que les bêtes carnassières, où le zèle religieux fanatisé poussait tous les chrétiens des diverses sectes à l'entr'égorgement, torturer, exterminer. La milice du pape, comme elle s'est souvent appelée, se dévoua à l'extirpation des hérésies, des impiétés, de toutes les autres religions que la sienne. On sait quels furent les moyens employés en Europe pour ramener l'unité des croyances. Nous n'oublions pas les saints, les confesseurs, les martyrs qui s'élancèrent sur tous les points de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique, pour remplacer par de nouveaux croyants ceux que la Réformation et la philosophie faisaient perdre à l'Église dans le vieux monde. Nous admirons, nous vénérons tous ces hommes bons et saints. Mais les philosophes et les philanthropes ne peuvent fermer les yeux et ne pas voir la politique de ce même Ordre : voulant ramener l'unité, l'uniformité du Moyen Âge avec toute la puissance, la temporelle comme la spirituelle, entre les mains et sous le contrôle de la papauté; lui soumettre les rois et les peuples; combattant partout la liberté, les idées et les institutions populaires ou constitutionnelles, ennemi surtout de la République, cette dernière expression de la société moderne. Lorsque tu serais devenu Provincial ou Général, tu serais initié aux secrets de l'Ordre et à sa politique. Ces secrets, on

se garde bien de les dévoiler aux novices et même à ceux des agrégés chez qui l'on découvre la simplicité, l'humilité, l'abnégation, la charité, l'amour et la tolérance, du divin fondateur, Jésus-Christ. Comme tu cultiveras et posséderas toutes les vertus d'un vrai disciple de Jésus-Christ, tu n'arriveras jamais au grand Conseil et aux dignités élevées de l'Ordre, ce qui sera un grand bonheur pour toi.

Lorsque les chrétiens se furent décimés pendant plusieurs générations dans leurs guerres religieuses, et que leurs forces meurtrières se furent à peu près égalisées et balancées, las et épuisés, ils commencèrent à écouter non plus leurs prêtres et ministres, mais les philosophes des XVII^e et XVIII^e siècles. Et ces derniers, ce monstre de Voltaire par-dessus tous autres, prêchèrent et firent prévaloir la tolérance religieuse qui, en dépit des croyants dont le zèle dégénère trop souvent en fanatisme, est devenue la maxime de tous les pays civilisés. C'est à cet esprit et à cette loi de la tolérance religieuse, la plus absolue, qu'est due en grande partie la puissance comme la gloire de l'Angleterre, qui consolide ses conquêtes sur tous les points du globe en y reconnaissant et protégeant, également, le catholicisme et le protestantisme, le mahométisme et le paganisme, et toutes leurs sectes et nuances infinies. C'est aussi la conquête et la gloire suprêmes de la philosophie moderne.

Mon cher enfant, tu as préféré l'adoration à la chicane²⁸⁹. Je t'en félicite.

Je crois vraiment qu'il y a plus d'hommes bons chez les religieux que chez les avocats. Ainsi, tu n'auras pas de difficulté à conclure que j'aurai toujours grand plaisir à te revoir « jésuite en os et en chair », autant de plaisir à t'accueillir au manoir de Montebello sous ta tunique religieuse que sous la robe de soie d'un juge comme notre Auguste cousin. En attendant cette visite de toi l'an prochain, s'il t'est permis d'être photographié en habit de jésuite, ne manque pas de m'envoyer une copie. Je lui donnerai place d'honneur dans ma collection.

Crois-moi, bien sincèrement, mon cher Gustave, ton oncle très affectueux et tout dévoué.

Louis J.A. Papineau



Amédée Cherrier²⁹⁰

Montréal

Manoir de Montebello, 17 octobre 1880

Mon cher filleul,

J'ai reçu ta lettre du 12 courant me demandant de t'aider à te procurer des vêtements et les frais de voyage pour atteindre une bonne situation que l'on te promet aux États-Unis²⁹¹.

Je suis heureux de pouvoir t'aider un peu à cet effet. Je t'inclus donc une traite sur la Banque du peuple pour cinquante, que tu me rendras en espèces lorsque tu seras devenu millionnaire, ou en prières si tu demeures pauvre.

Je te souhaite santé et succès. Avec santé, courage, bonne conduite, persévérance, je ne doute pas de ton avenir.

Ton parrain.

Louis J.A. Papineau

H. Beaugrand, écr
Montréal
confidentielle

Manoir de Montebello, 13 juin 1881

Mon cher monsieur,

Votre courage égale votre patriotisme, lorsque vous parlez de faire des souscriptions pour élever un monument à la mémoire de mon père. Aussitôt après son décès, des journaux parlèrent d'une souscription nationale à cet effet, dont chaque montant limité à une très faible somme devait y faire contribuer la masse de nos compatriotes. Le projet mourut presque aussitôt.

Plus tard, [un] modèle de statue de Maisonneuve fut sculpté, exhibé; de nombreuses souscriptions obtenues. Où en est ce monument aujourd'hui?

Il y a longtemps déjà que l'on a pu élever une statue à un amiral anglais (Nelson) qui battit nos frères les Français; une autre, de notre digne et bonne reine – Victoria –, celle-ci du moins, agréable à tout le monde. Mais Jacques Cartier, Samuel de Champlain, Maisonneuve, Frontenac, les fondateurs. Mais les grands tribuns, les grands légistes, les grands patriotes, qui combattirent pour nos libertés, sont encore sans honneurs posthumes.

Salaberry est le premier Canadien qui revive par la statuaire et l'hommage de ses concitoyens. Et après tout, qu'était-il? Un officier anglais, un héros si vous voulez, qui repoussait des armées libératrices qui nous auraient donné l'Indépendance avec la Liberté trente ans avant l'époque où nous sûmes les conquérir sur les champs de bataille de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Eustache. Car, je l'ai toujours proclamé, sans notre insurrection nous n'aurions jamais obtenu le gouvernement responsable et constitutionnel que nos tribuns demandaient avec tant d'instance, d'éloquence et de dévouement depuis 1780 à 1835-1837, mais en vain. Que d'efforts, que de souffrances pendant cette longue période et celle, pire encore, de la Conquête et du gouvernement militaire depuis 1759 à 1775! Quand saurons-nous honorer tous ces confesseurs et martyrs du patriotisme véritable et de nos luttes libératrices?

Depuis longtemps je demande à M. Bourassa, qui a si bien réussi dans son buste de mon père, qui l'a si bien connu, qui pourrait mieux que personne dessiner sa stature tout entière, d'en entreprendre le modelé. Ses nombreuses occupations l'en ont jusqu'à présent empêché.

Il devrait être représenté dans sa robe de président, debout, dans la position de l'orateur, tendant la main droite vers son auditoire, la gauche appuyée sur le parchemin déployé, inscrit 92 *Résolutions*, ce résumé de nos griefs semi-centenaires, écrit en plus grande partie par lui; ce document supporté par la base d'une colonne toscane : emblème de son caractère comme de son origine romaine.

Si vous et vos amis pensez pouvoir y réussir, il me va sans dire que vous auriez et ma vive approbation et mon humble secours. Mais je voudrais voir l'œuvre prendre des proportions toutes nationales, indépendantes de tout esprit de parti, rallier tous bons Canadiens, de quelque origine ou de quelque faction qu'ils pussent être. Car, vous le savez, mon noble père avait toute son ambition et ses désirs concentrés vers l'établissement de la nation canadienne, libre et indépendante, et composée de tous nos concitoyens de toutes religions et de toutes races, fraternellement liés par un patriotisme commun.

Sous ces conditions et sous les auspices des bons patriotes, j'espère voir cette statue érigée dans sa ville natale, sur une place comme celle de la Puissance²⁹², où reposent les cendres de plusieurs de ses pères, avant l'année, ou au plus tard l'année centenaire de sa naissance, 1886.

Avec mes remerciements les plus sincères et la plus haute considération, je demeure votre très humble et obéissant serviteur.

Louis J.A. Papineau



Reçu

Montebello, 6 octobre 1881

Reçu de Monsieur Papineau, cinquante dollars a/c d'eau fournie par l'aqueduc²⁹³.

Joseph Gariepy



Monsieur l'abbé [Léon] Provancher²⁹⁴

Botaniste

Québec

Manoir de Montebello, 15 octobre 1881

Cher Monsieur,

Auriez-vous la bonté d'identifier l'arbuste dont je vous inclus un échantillon, et que je ne puis trouver dans votre *Flore canadienne*?

Il croît ici dans nos champs. Des Anglais l'appellent *Canadian Holly*, pour le port de ses jolies baies sur les branches mais [il] n'a pas la feuille du houx. Ces baies persisteraient tout l'hiver probablement, si les oiseaux-neige ne venaient les manger en janvier.

Ayez la bonté de m'indiquer les noms scientifiques et les vulgaires²⁹⁵.

Pardonnez mon envoi et mes questions, fondés sur votre réputation d'amateur autant que de savant.

Votre serviteur.

Louis J.A. Papineau



Édouard Leduc, arpenteur

Saint-André-Avellin

Manoir de Montebello, 28 novembre 1881

Mon cher Monsieur,

Je regrette d'avoir été absent lors de votre visite. J'aurais aimé à avoir des détails des opérations.

Je vous renvoie vos deux minutes dûment signées. Vous voyez les corrections qu'il m'a fallu y faire. La nouvelle seigneurie Papineau n'est pas la partie Est de l'ancienne. Elle en occupe tout le front sur la rivière Ottawa, et un tiers environ de la profondeur.

L'arpentage s'est fait à la réquisition de nous deux; et les résultats prouvent d'assez fortes empiétations de sa part pour qu'il doive m'en payer une moitié au moins du coût. Ayez la bonté de m'envoyer de suite votre compte total, avec les copies certifiées de ces deux minutes.

Les chaîneurs m'ont dit que vous n'aviez pas tiré sa ligne de profondeur, vu qu'elle se trouve sur un rocher tout à fait dénudé par le feu et improductif, incultivable. Est-ce ainsi?

[Gilbert] Cardinal me promet de rectifier de suite ses clôtures cet automne.

Je demeure votre serviteur obligé.

Louis J.A. Papineau



À l'honorable
Monsieur J.A. Chapleau²⁹⁶, président
Ministre des Travaux publics, &c.
À Québec

Manoir de Montebello, 3 décembre 1881

Mon cher Monsieur,

J'ai compris que ma lettre officielle du 15 novembre soit restée sans réponse pendant la tourmente électorale. Maintenant que la crise est passée, je me flatte que votre gouvernement va s'occuper de ses pauvres créanciers.

Je vous prie de me faire parvenir ici une traite sur Montréal pour le montant des intérêts échus le 20 novembre dernier sur la propriété Bellerive.

Et vous obligerez votre très humble et ob^t serviteur.

Louis J.A. Papineau

Le 14 décembre, j'écris aussi au trésorier, l'honorable Joseph G. Robertson²⁹⁷, supposant que ma lettre ci-dessus à M. Chapleau n'est arrivée à Québec qu'après son départ pour New York. (*Private* sur l'enveloppe).



Casimir F. Papineau, écr, notaire
72, rue Berri
Montréal

Manoir de Montebello, 1^{er} janvier 1882

Mon cher Casimir,

Nous avons appris avec surprise et chagrin la mort de ton excellente femme²⁹⁸.

Quelle triste fin d'année! On nous avait dit qu'elle était mieux depuis quelques jours, et nous espérions que cette longue maladie pourrait céder enfin.

Les dames et mon fils se joignent à moi pour t'offrir à toi et à tes chères enfants²⁹⁹ nos plus vives sympathies et condoléances.

Je regrette de ne pouvoir assister demain matin aux obsèques. C'est un ange de plus qui nous attend dans un monde meilleur où nous devons espérer rejoindre, à notre tour, tant d'âmes d'élite que nous avons tant chéries sur cette terre et qui sont prêtes à nous accueillir dans cette vie future, qui sera toute de joie et de bonheur.

Ton cousin affectionné.

Louis J.A. Papineau



W.D. LeSueur³⁰⁰, écr
Ottawa

Manoir de Montebello, 27 janvier 1882

Monsieur,

Quoique je n'aie pas l'honneur de votre connaissance personnelle, permettez-moi de vous offrir mes compliments pour le bel et bon article que vous avez publié dans le *Canadian Monthly* sur la loyauté que tout Canadien doit à son pays natal ou d'adoption, avant tout autre.

Il est bien temps que les hommes intelligents et patriotes cessent de se quereller simplement pour la possession du pouvoir et pour l'administration industrielle de leur pays, et songent à l'élever au rang des nations indépendantes, maîtresses absolues de leur existence et de leur sort.

Nous devrions rougir d'être restés la seule colonie des deux continents américains, lorsque nous pouvons obtenir, du bon gré et du consentement de la métropole, une séparation amiable qui a coûté tant de sang et de sacrifices à toutes les autres colonies.

J'espère que tous les hommes d'état que nous possédons dans – ou au besoin en dehors – des Partis conservateur et libéral s'entendront bientôt pour faire sortir le Canada de la position humiliante qu'il occupe encore.

Si M. LeSueur avait pendant ses vacances un moment à sacrifier, je serais très heureux de recevoir sa visite à Montebello.

J'ai l'honneur de me souscrire son admirateur et son compatriote reconnaissant pour son œuvre patriotique.

Louis J.A. Papineau



A. Branchaud³⁰¹, écr, avocat
Montréal

Manoir de Montebello, 1^{er} février 1882

Cher monsieur,

Je vois que vous êtes syndic pour les faillis McGauvran³⁰² & Co.

Vous avez sans doute par-devers vous tous leurs titres et états. Les ruines de la scierie et ses dépendances (une couple de maisons et hangars) sont situées sur l'île Rosalie, une partie de mon domaine en face du manoir; qu'ils se sont appropriés pour y ériger ces constructions en la liant par une chaussée à leur terrain dans Alfred, rive d'Ontario. Je les ai déjà notifiés dans une faillite précédente qu'ils n'étaient que des *squatters* et sans titres à cette île, et qu'ils eussent à l'abandonner. Ils n'ont pas daigné me répondre. Je dois profiter de la présente occasion pour leur faire exhiber leurs titres.

Ayez la bonté, Monsieur Branchaud, de m'informer de leurs prétentions sur cette île et des titres qu'ils y auraient présentés, et de noter en même temps ma réclamation sur icelle.

Attendant votre réponse, je demeure votre serviteur, &c.

Louis J.A. Papineau



A. Branchaud, écr, avocat
À Montréal

Manoir de Montebello, 28 août 1882

Mon cher monsieur,

Depuis ma lettre du 1^{er} février et votre réponse du 3, je n'ai reçu aucune nouvelle de la faillite McGauvran & cie. Je vous prie de me dire où en est cette affaire.

Je réclamaï ma propriété, l'île Rosalie sur laquelle ils avaient construit leur scierie à vapeur, brûlée, et dont il n'y a que les ruines, outre deux ou trois maisons adjacentes.

Ils n'y ont aucun titre. Et je voudrais savoir quels procédés ont eu lieu depuis février dernier.

Votre réponse obligera votre serviteur.

Louis J.A. Papineau



À un ami

Manoir de Montebello, 18 octobre 1882

Mon cher,

Il est tout naturel que tu te croies une mission, un apostolat auprès d'un vieillard qui n'a que peu de jours à rester dans cette vie présente, et qui se croit tout confirmé dans sa philosophie.

À ton âge, j'étais encore plongé dans mes études théologiques, et bien des années plus tard encore, et il m'a fallu beaucoup de recherches et de réflexions pour en arriver enfin à quelque système où l'âme pût se reposer et se croire assez éclairée pour ne se plus tourmenter de ces problèmes insolubles qui se présentent inévitablement, tôt ou tard, à tout homme intelligent et consciencieux.

Malheureusement, ce qui rend ce travail si difficile et si ardu, c'est que la pauvre cervelle si plastique n'a pas plutôt échappé aux vagissements du bébé que des parents, des mères surtout, bien pétris eux-mêmes d'opinions sucées avec le lait et acceptées d'emblée comme des vérités absolues et indiscutables, que cette cervelle à demi formée et très impressionnable, reçoit des doctrines qu'elle ne peut comprendre et que par la bouche elle répète comme un perroquet, jusqu'à ce qu'elle en soit parfaitement timbrée et irrévocablement dévoyée. Plus tard, si elle se développe un peu normalement et suivant sa nature, en dépit de tout ce travail enfantin, il lui faut des années de luttes et d'anxiété pour se débarrasser de ces préoccupations anormales avant de pouvoir raisonner et étudier impartialement le grand problème de l'âme et de la vie future, autant que de la vie terrestre. Ce travail gigantesque, sois bien assuré, mon cher, qu'il a duré pour moi plus longtemps que le nombre de tes années; et qu'il m'a fallu des efforts énormes et longtemps soutenus, pour soulever le fardeau de l'instruction maternelle et collégiale! J'en suis venu à bout grâce à ma soif ardente de vérité. Grâce aussi, j'ose le dire, à la parole d'un vieil abbé, l'un de mes professeurs, qui ne cessait de nous dire : « Raisonnez, mes enfants, raisonnez. N'acceptez aucune opinion, aucune doctrine, qu'elle ne soit patente à votre esprit et à votre conscience. »

Avec le doute vint l'examen, la réflexion opiniâtre et l'étude de tous les systèmes anciens et modernes. Cherchez la vérité, toujours et toujours, et surtout sans crainte et sans préjugés. Faites-le en dehors de toute dictature extérieure ou antérieure, et vous finirez par la trouver, dans les limites du moins de la capacité bornée de l'intelligence humaine.

Mon cher ami, depuis que l'homme existe sur la terre (pour ne pas te scandaliser en disant depuis qu'il est évolué du singe, de l'oiseau, du poisson, des monades) – le plus civilisé comme le plus sauvage, il n'a cessé de rêver et de faire des systèmes, tant sur son identité, sur son origine et sa fin que sur son créateur. De là l'innombrable succession de théologies et de religions, multipliées à l'infini, dans le passé comme dans le présent. Et, ce qu'il y a de plus absurde peut-être dans tout ce chaos, c'est qu'il n'y en a pas une qui n'ait prétendu à une révélation directe de la divinité et qui n'ait prétendu qu'elle possédait seule la vérité absolue, à l'exclusion de toutes les autres, qu'elle n'a jamais manqué de stigmatiser comme fausses et menant leurs adeptes à une perdition et à des punitions et souffrances éternelles! Quel joli parti faire à l'immense majorité de ses semblables, de ses ancêtres et de ses descendants! Quel pitoyable spectacle!

Combien il nous prouve qu'il faudra d'évolutions encore à cette chétive humanité, avant qu'elle sache répudier des opinions aussi absurdes, aussi égoïstes, aussi méchantes à l'égard de ses frères et de ses enfants!

Quel être abominable que celui qui croit rendre hommage au Bon Dieu, au créateur et conservateur de l'univers, en proclamant ainsi anathème contre l'infini majorité de son espèce!

Il n'en faudrait pas davantage pour convaincre un homme, tant soit peu raisonnable et raisonnant, qu'il doit répudier toutes ces croyances monstrueuses. C'est ce que pour un j'ai pu et su faire. C'est que, pour un entre mille, j'ai le courage d'avouer et de proclamer comme un simple devoir : tandis que 999 qui pensent comme moi se taisent et ont l'hypocrisie de se traîner dans la cohue, la foule routinière, pour éviter les désagréments de toutes sortes qui ne manquent jamais de se produire charitablement contre tout dissident qui ose sortir de l'ornière. Aussi, le nombre des faux croyants excède de beaucoup celui des vrais convaincus. Quel admirable manteau que la religion pour mes milliers de fourbes qui exploitent des millions d'imbéciles. La sagesse humaine entraîne beaucoup d'hommes éclairés à marcher avec la foule parce qu'ils ne se croient pas obligés de confesser leurs vraies opinions à l'encontre des déboires et persécutions. Quant à moi, j'ai toujours voulu me montrer à mes semblables franc et honnête. Il n'y a rien de plus méprisable à mes yeux que l'hypocrisie. Et combien j'en ai connu des hypocrites!

Lorsque j'étais catholique, je faisais le bedeau, le sacristain, l'acolyte, le catéchiste, le marguillier, pour les pauvres au milieu d'une population protestante qui les méprisait! Plus tard, j'adorai le créateur, l'Être suprême dans le temple unitarien, dans l'assemblée des Quakers. Plus tard, je l'adorai avec la même ferveur dans la synagogue, dans la mosquée, dans le temple luthérien, dans le temple calviniste, dans le Mid-Rab de Cordova, dans le Duomo di Milano, dans la basilica di San Pietro, comme je l'adore encore au tombeau de mes pères, et tous les jours sous la voûte des cieux. Si j'allais au Japon, en Chine, à l'Indoustan, je ne manquerais pas d'aller l'adorer dans les temples de Confucius et de Buddha. Car tous les hommes sont mes frères : et tous sont mes coreligionnaires en tant qu'ils croient adorer la divinité.

Longtemps avant toi, mon cher, la fin de ma carrière terrestre arrivera. Je crois, sans le savoir pour certain, qu'à cette époque je paraîtrai (c'est-à-dire mon âme) devant le tribunal de l'Être suprême, le créateur, le conservateur, le dispensateur, le juge infailible et le seul infailible, pour y être récompensé ou puni selon la valeur de mes actes et mes œuvres, dans une vie ou existence ultérieure. Ce jour-là (*Dies illa, dies non irae*), la vérité absolue me sera révélée; et alors seulement. Je l'attends humblement, patiemment, sans peur, avec confiance, soumis absolument aux lois immuables de mon être imparfait.

Voilà ma confession, mon cher. *Requiesco in pace.* Ton ami sincère et franc.

Louis J.A. Papineau

Cette lettre devra être imprimée et publiée à la suite de mes testaments et codicilles funéraires.

L.-J.A.P.



À Camille Papineau

Manoir de Montebello, 29 octobre 1882

Mon cher Camille,

Je mesurais le terrain dont nous parlions sur le plan hier. Je fixais la ligne vers le nord par un point sur la frontière de Grenville, à 35 arpents de la profondeur ou trait carré des terres du front, c'est-à-dire au milieu du n° 9 de la côte Gustave. De ce point je tirais une ligne droite jusqu'à la fourche de la rivière Kinongé. De ce point (à la fourche), je mesurais 44 arpents au trait carré des lots 16 et 17 du front à leurs points de contact. Je trouvais dans cette enclave 3276 arpents. Dans l'espace entre cette dernière ligne et la courbe de la rive gauche de la Kinongé, je calculais 308 arpents. Total : 3584. J'ajoute 1000 pour les penchants des montagnes, ce qui fait 4584 arpents en total.

Madame P. (les femmes ont quelquefois plus d'esprit que les hommes) me presse d'en demander 4 \$ de l'arpent, quitte à se rabattre sur 3,50 \$ pour finir. Je dois dire encore à M. Owens que je ne tiens nullement à vendre, et que mon fils dit que le bois est magnifique, touffu et très gros tout le long de la Kinongé, rive gauche beaucoup plus que sur la rive droite, dévastée par le feu.

En somme, tous croient que je devrais aller voir bien le terrain avant de conclure avec M. Owens. S'il faisait beau et pas trop froid mardi? Y pourrais-tu venir de grand matin et nous y irions tous, toi, Papineau, moi, Legris et le Charlebois dont tu parlais?

Prix et quantité de moulée?

Tout à toi. Ton cousin.

Louis J.A. Papineau



À l'honorable J.S.C. Würtele³⁰³

Trésorier de la Province de Québec

Manoir de Montebello, 13 novembre 1882

Mon cher monsieur,

Je vous prie de me faire parvenir ici une traite sur Montréal pour le montant des intérêts qui écherront le 20 du courant sur la balance du prix d'achat de la propriété Bellerive à Montréal, viz : 1575 \$, au nom de dame Mary Eleanor Westcott-Papineau.

Je prends la liberté de vous en écrire d'avance, vu quelque retard lors du dernier semestre, et vu l'absence de l'honorable M. Chapleau qui présidait au département des chemins de fer. Je ne sais qui l'a remplacé dans ce département.

J'ai l'honneur de me souscrire votre très humble serviteur.

Louis J.A. Papineau



L'honorable P.J.O. Chauveau
Montréal

Manoir de Montebello, 30 novembre 1882

Cher Monsieur,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 27 courant, et je suis heureux de pouvoir vous donner les renseignements que vous me demandez.

Dès qu'il eut passé la frontière, en décembre 1837, mon père s'aboucha avec les principaux réfugiés et quelques amis américains éminents qui montrèrent de suite une vive sympathie pour les Patriotes. Vous vous rappelez avec quels cris de fureur et de rage nos ennemis le cherchèrent longtemps sur toute l'étendue du pays et jusque dans les couvents, proclamant dans leurs journaux que dès que l'on aurait trouvé l'archi-traitre, le procès des rebelles qui encombraient par centaines les prisons se ferait promptement, et qu'on les pendrait tous. Il fut convenu en conséquence, chez les réfugiés et leurs sympathiseurs américains, qu'il fallait cacher l'asile de mon père pour laisser se calmer l'excitation des tories dans leur chasse furibonde. Il lui serait d'ailleurs plus facile de rencontrer ses concitoyens réfugiés et les autorités américaines, si les espions anglais ignoraient sa présence aux États-Unis. Il resta quelques semaines à Albany, chez un ami dévoué, l'honorable James Porter, à Philadelphie chez un ami de collège, le Dr Nancrède, d'origine française; visita Washington, etc. Pour la généralité des personnes qu'il rencontrait, il était «Mr. Lewis», voyageur étranger. À Philadelphie, il allait souvent à la fameuse bibliothèque fondée par [Benjamin] Franklin. Le bibliothécaire, homme distingué, qui était dans le secret, lui dit un jour :

– Ah! M. Papineau, si vous étiez entré il y a cinq minutes, vous vous seriez trouvé face à face avec lord Gosford, qui sort d'ici. Je l'ai fait parler un peu du Canada et de vous; et il m'a dit que s'il avait suivi les conseils de M. Papineau au lieu de suivre ceux de M. DeBartzch, il n'y aurait pas eu de rébellion, ni tous les malheurs qui vont s'ensuivre.

Ces paroles de lord Gosford ont leur confirmation dans une lettre qu'il écrivait le 7 décembre 1845 au Canada; probablement à M. Daly (qui fut toujours ami dévoué de mon père), qui en aurait fourni copie à mon oncle Denis-Benjamin Papineau, laquelle a été trouvée chez ce dernier. Je vous en donne extraits :

I am very glad Mr. Papineau has returned to Canada and enjoys such good health. I do not think there was much, if any difference in our opinions as to our general views as regarded Canada. He dwelt on some points which I had not the power to grant; though in some instances I would gladly have done so.

I wish he had remained in Quebec. I always looked on his going to Montreal as an unfortunate step, where faction and violence reigned; had he remained in Quebec, what sorrows and heartburnings might have been avoided. I call to mind with much satisfaction the conversations I have had with Mr. Papineau, in which I heard sentiments and opinions from him which reflected the highest credit on his heart and head. If you should see him, pray present to him my best compliments and kind remembrance, if you think they will be acceptable to him...

There is a particular friend of mine who is a great collector of autographs of eminent men, and he is very anxious to get a letter or note of Mr. Papineau : perhaps you can assist me in

getting one. If you could do so without much inconvenience, you would much oblige me. If it had any allusion to events in Canada, it would be of course more acceptable. I had not heard of Mr. Papineau being in Ireland until after he had left it; or I should have made an effort to have the pleasure of seeing him here.

Oui, je suis heureux de voir l'église de Bonsecours sauvée des vandales. Vous y avez plus effectivement contribué que moi, qui ai pourtant mis mon petit mot dans la presse anglaise.

Je pleure avec vous la perte des hommes publics qui ont, comme Drummond, bien servi la Patrie. Faites, cher Monsieur Chauveau, comme M. Cherrier³⁰⁴. Il est le dernier représentant du peuple de l'époque héroïque, de celle «which tried men's soul», quoique sur un champ moins étendu que celui du Congrès continental. Faites comme lui : soyez le dernier des représentants de 1844; vous en êtes digne. Je lisais avec enthousiasme, il n'y a pas encore longtemps, votre magnifique *Oration* sur la plaine de Sainte-Foy. Mon sang bouillait de nouveau comme en 1837. Et je me disais : Tant que nous aurons des patriotes et des orateurs comme Chauveau, notre nationalité grandira et elle atteindra enfin sa pleine majorité, son émancipation et sa place au rang des peuples indépendants et maîtres d'eux-mêmes.

Qui, mieux que vous aujourd'hui, peut écrire notre histoire? Soyez l'émule des Garneau, des Bancroft, des Parkman. Vous avez l'amour du sol natal, la tête, le cœur, la plume de l'écrivain qui sait s'immortaliser en illustrant sa patrie.

Je n'ai pas reçu le catalogue d'O'Callaghan. Est-ce que sa bibliothèque est en vente? et quand? Sa collection doit être rare et précieuse. Nos bibliothèques d'Ottawa et de Québec devraient en profiter.

Mon cher père qui m'a légué la sienne, l'avait placée dans une tour de pierre fort solide, et isolée; mais dont la toiture en bois l'exposait encore à la destruction par le feu. Je l'ai fait voûter en brique et en fer, et toutes ses ouvertures garnies de tôle; en sorte que je la crois tout à fait incombustible. Vous savez qu'elle est pauvre en littérature légère, mais riche en classiques anciens et modernes, en histoire, philosophie et mémoires. Je n'y ajoute plus guère que les publications canadiennes et sur le Canada; et je les recherche toutes. Aimeriez-vous à la revoir? Auriez-vous un moment de loisir, pendant la courte vacance de Noël ou celle d'été, de nous venir voir?

J'ai l'honneur, cher Monsieur, d'être votre tout dévoué.

Louis J.A. Papineau

Pourriez-vous entraîner M. Cherrier à venir avec vous? M^{me} Papineau vous fait dire qu'elle serait comme moi enchantée de vous voir ici tous deux.



À Édouard Leduc, arpenteur

1^{er} janvier 1883

Son dernier compte, 24,20 \$. J'envoie à Camille et le prie d'en payer la moitié, 12,10 \$. [G.] Cardinal doit lui en payer l'autre moitié.



Joseph-Godfroy Papineau, écr
Montréal
confidentielle

Manoir de Montebello, 8 janvier 1883

Mon cher Godfroy,

Je te communiquai l'an dernier une lettre de mon père que tu voulais passer à Sulte pour lui aider à sa biographie de père. Cela ne t'autorise pas à la livrer en entier à l'impression, aujourd'hui, dans un journal de Montréal, *La Tribune*.

Lorsque le temps sera venu, je verrai à une publication entière et non tronquée de la correspondance de mon père.

C'est un abus; et l'on croira que cette publication vient peut-être directement de moi. Ce qui est dit dans l'intimité n'est pas toujours à imprimer, en temps inopportun surtout. Ce qui est dit de M. Viger blessera M. Cherrier sans nécessité.

Je dois donc désavouer cette impression inopportune, et je vais le faire. Ton cousin.

L.J.A. Papineau



À Laurent-Olivier David
L.O. David, écr
Rédacteur à *La Tribune*
Montréal

Manoir de Montebello, 8 janvier 1883

Cher Monsieur,

J'ai vu avec surprise dans votre numéro du 5 janvier la publication d'une lettre intime que mon père m'adressait de Paris en 1844.

Lorsque j'en communiquai des extraits à quelque ami, ce n'était pas dans le but de la voir imprimer sans ma permission.

Lorsque le temps sera venu de publier tout ce que je pourrai réunir de la correspondance de mon père, elle le sera dans son entier et dans tous ses rapports divers; et sous la garantie de sa famille. Personne n'a autorité pour le faire à son insu.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le rédacteur, votre très humble etc.

Louis J.A. Papineau

L.O. David, écr
Rédacteur de *La Tribune*
Montréal

Manoir de Montebello, 30 janvier 1883

Mon cher Monsieur,

Il y a eu quelque malentendu entre M. Godfroy Papineau et moi, à propos d'une lettre de mon père que vous avez publiée dernièrement. Des explications échangées, je dois dire qu'il se croyait autorisé à cette publication, et que je ne l'en blâme pas. D'ailleurs, son honorabilité et sa probité si connues étaient une garantie suffisante. Son zèle le portait à repousser une calomnie contre son oncle. Heureusement que la réputation et la mémoire de Louis-Joseph Papineau ne peuvent souffrir de ce qu'ont publié quelques pamphlétaires, ses ennemis personnels. Il suffit qu'il ait été pendant quarante années reconnu le chef politique des neuf dixièmes de ses compatriotes, respecté de tous ses contemporains, même de ses adversaires publics, aussi estimé et honoré qu'aucun homme d'État ne l'a été dans son pays.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le rédacteur, votre très humble serviteur.

Louis. J.A. Papineau



Télégramme à Napoléon Bourassa

Montebello, 1^{er} mars 1883, 4¼ p.m.

Ayez la bonté d'[y] aller vous-même³⁰⁵, avec mes pleins pouvoirs.

L.J.A. Papineau



Télégramme à B. Globensky

Montebello, 2 mars 1883

To B. Globensky, advocate, Quebec. Votre reçue présentement. Bourassa doit descendre. Vous avez mes deux lettres et pleins pouvoirs. Je suis à vos ordres toutefois.

L.J.A. Papineau



Télégramme à B. Globensky

B. Globensky, advocate
Québec.

Vendredi 2 mars 1883, 3 p.m.

Meet me at Russells Hotel tomorrow morning, Saturday³⁰⁶.

L.J.A. Papineau

Septembre 1883

An agreement between Louis-Joseph-Amédée Papineau and Owens Brothers represented by their partner William Owens, both of Montebello in the Province of Quebec, for the sale of certain kinds of cord wood here below enumerated, as follows :

The said Papineau allows Owens Brothers to cut fuel or cord wood on that portion of his franc-allevé, bounded on the east by the Kinongé or Salmon River, on the south by the conceded lands of the front range (concession du front) of the Papineau seigniory, and on the west by a straight line running from between lots twenty two and twenty three (22 and 23) of the said front range, along the eastern line of côte Sainte-Angelle in a northerly direction. For the space of three winters next following the date of this agreement; that is to say during the winters of 1883, 1884 and 1885. And allows for the purpose of such cutting and for the drawing out of such wood, the said Owens Brothers to open and make such shanty huts and shanty roads as may be required for the purpose. The said Owens Brothers agree to cut only maple, birch, beach, red oak, iron or Lance wood, white birch (bouleau) and red or soft maple (plane); and nmo trees of four inches or less in diameter; and to cut as well those trees that thro age or fire or casualties are partly affected, provided they be marketable and such sound marketable portions only to be drawn.

The said Owens Brothers consent that said Papineau should employ his own men to cut such wood for himself or the above described and bounded terrortiry, as he may choose to, provided they do not interfere with Owens Brothers' own shanties or locations, allowing also the said Papineau and his men to use Owens Brothers' snow or winter roads, provided said Papineau contributes to the keeping such snow roads in good condition in proportion of what wood he draws on them compared to the quantity drawn on the same roads by Owens Brothers.

Owens Brothers further agree to pay to said Papineau one dollar for each cord of sound split maple, birch (merisier) beach, and iron wood, and fifty cents for each cord of white birch (bouleau), red oak and red or soft maple (plane), cut on the above described portion of his franc-allevé. All said wood to be piled for measurement on the banks of the Ottawa River, either on lot 17 (seventeen) of front range belonging to said Owens Brothers, or on lot twenty nine of said front range, or on their lot and warf in the village of Montebello, separate and distinct from any wood bought from other parties than the said Papineau.

Owens Brothers further agree to cut and to draw out all the branches of the trees they cut, large enough for what is known as *rondins*, and as such merchantable for local use : but for such *rondins* or round sticks, Owens Brothers are to pay only ten cents per cord to said Papineau.

All the wood thus cut, drawn and piled, as above stipulated, to be measured on the breaking up of the winter eoads and before the piles (*bûchers*) are more or less overturned by the melting of the snow. The three different classes having been kept distinct and separate. And according to such measurement Owens Brothers agree to pay the amount accruing for said weed unto the said Papineau before any of it is sold or carried away by said Owens Brothers, and in any case the whole amount to be paid to said Papineau before the first day of July of each of the three years.

Owens Brothers agree to do all their cutting and drawing out of the wood carefully and

with as little damage as possible to the forest and trees left to grow, and to be particularly careful against fire.

Thus done and signed in duplicate, at the village of Montebello, this [] day of September, one thousand eight hundred and eighty three.

L. Papineau
Owens Bros
Pr W.O.



À Louis-Honoré Fréchette³⁰⁷

15 décembre 1883

Bravo Fréchette!

Vous venez de ressusciter cinq morts³⁰⁸ dignes de votre muse. Il vous reste à immortaliser leurs noms dans vos vers.

Les prêtres, soudoyés par l'Anglais, maudissaient les Patriotes en 1775 comme en 1837, comme on le fait à Rome des Patriotes irlandais en 1883. Toujours les mêmes! à toutes les époques, s'alliant aux tyrans contre les peuples qui revendiquent leurs droits et demandent la Liberté!

Lorsque cette nation sera devenue tout à fait libre, indépendante, et qu'elle aura érigé son Panthéon, elle retirera ces ossements enfouis dans « le cimetière des enfants morts sans baptême » et les enchâssera dans son temple. Ces reliques sont plus précieuses qu'une foule de celles offertes à la vénération des fidèles comme productives de miracles. Que ces reliques de Patriotes, confesseurs, ou martyrs, reçoivent le culte de tous ceux qui aiment la Patrie : cette religion de la Patrie en vaut bien d'autres, quoique souvent négligée, et elle a aussi parfois fait des miracles.

Que la fosse de ces cinq corps « réunis en un seul cercueil » soit donc sûrement marqués d'une pierre monumentale suffisante pour en fixer le site jusqu'au jour de la délivrance. J'y souscrirai volontiers.

Un Fils de la Liberté



À Ézilda Papineau

Manoir de Montebello, 20 janvier 1884

Ma chère sœur,

J'ai reçu ta lettre. À mon prochain voyage, j'irai te voir et nous tâcherons de nous entendre. C'est précisément parce que mon père voulait que le partage fût égal, et qu'il ne l'est pas, que je voudrais qu'il fût arrangé à l'amiable, s'il est possible. En y regardant bien, je crois que cela pourra se régler sans difficultés.

Ton frère affectionné.

Louis. J.A. Papineau

Monsieur W. Chapman
Montréal

Manoir de Montebello, 27 février 1884

Monsieur,

Permettez-moi de vous suggérer une modification dans la belle pièce de poésie que je lis aujourd'hui sur *La Patrie*.

Ne pourriez-vous pas changer la seconde ligne comme suit :

*L'immortel Papineau de sa bouche éloquente*³⁰⁹.

Je ne sache pas que mon père fût « enragé » : physiquement du moins, quoique ses détracteurs l'aient souvent appelé, figurativement, « un enragé démocrate ».

Votre admirateur quoique critique.

Louis J.A. Papineau



T.S. Brown, Esquire
856 Sherbrooke Street
Montreal

Manor of Montebello, 27th February 1884

My dear Sir,

In writing my memoirs I am now in the midst of the agitation of the Summer of 1837. And your celebrated and powerful Letters of L.M.N. to the *Daily Express* of New York strike me as too valuable to be lost in the folds of the newspapers of that period. And too long to be quoted at length in my book, it occurs to me to press you to have them reprinted in shape of a book for our libraries.

They had much influence in creating in the States that spirit of sympathy for our cause which brought so much annoyance to the enemy in 1838-39-40.

I hope my prayers may induce you to undertake that publication.

Your Brother-«Son of Liberty» and your ever devoted friend.

Louis J.A. Papineau



To the Editor of *The Free Press*
Ottawa

2nd March 1884

Sir,

Your correspondent *Scientiae Amicus* says : «It is true that the date assigned by Moses for the creation of man is about 6000 years ago, or 2400 later than the date at which geology proves organized life to have been in existence, but according to the Mosaic account, living

organisms were created nearly two whole days before man, and surely *Free-Thinker* does not need to be told that the word day as used in the first chapter of Genesis is not to be understood as meaning a period of 24 hours, but a period of perhaps many thousands of years. In this opinion, I think all Biblical scholars agree.»

I answer *Amicus* thus : «Remember the sabbath-day to keep it holy. Six days shalt thou labor, and do all the work. But the seventh day is the sabbath of the Lord My God; in it thou shalt not do any work, thou, nor thy son, nor thy daughter, thy man-servant, nor thy maid-servant, nor thy cattle, nor the stranger that is within thy gates. For in six days the Lord made heaven and earth, the sea and all that in them is, and rested the seventh day : wherefore the Lord blessed the sabbath day, and hallowed it.» *Exodus*, ch. 20.

The Jews and the Christians of all sects have all and always taken the creation to have thus been produced by the fiat of God in the space of six days of 24 hours each; and decreed to this day innumerable laws and regulations to enforce the resting on that seventh day upon which the Lord rested.

It never occurred to any Jesuitical commentator to attempt to stretch those seven days into long and indefinite periods of hundreds or thousands of years, until geology and astronomy and mathematics and chemistry and various other such new fangled human sciences had proven the absurdity of the anciently received version of the creation of the Universe.

There is no getting out of the dilemma. Make your choice with what amount of intelligence and candor and good faith and love of truth you may possess.

Another Free-Thinker



John Charles Dent, Esq.
Toronto

Manor of Montebello, 12th July 1884

Sir,

I am possessor of your work, *The Last Forty Years of Canada*³¹⁰. Your strictures on Louis-Joseph Papineau denote sufficient levity and ignorance of the man, of his character, motives, &c. He was not a «practical and versatile» politician, so common nowadays, like La Fontaine for instance to whom you compare him, who, after following and even urging forward Papineau to republicanism and independence, became wise enough to repudiate his leader, to supplant him and to accept a petty title of aristocracy from the British Government as his reward for his volte-face. Neither treats nor cajoleries, which were for thirty years tried upon Papineau by a corrupt and tyrannical Government, could ever influence him to betray the cause of Freedom. He was honest, consistent, persistent and incorruptible throughout his entire public career. As to his intellectual powers and acquirements, it is ludicrous to see you ignore them. He was probably of all his contemporaries in Canada the most learned in all branches of human knowledge, and all who knew him would testify. He was more popular and more warmly and steadily beloved by nine tenths of his countrymen, during his long career, than any other

public man then or since. And that infatuation of his countrymen, you, like other liberal and enlightened minds, can attribute to their ignorance. All that is of little consequence.

But I wish to tell you that after abusing the man and his abilities and conduct, you had no right to add the further insult of publishing a caricatured and odious portrait of him. It would have been easy for you to apply to his family for a good photograph to copy from. There have been many taken, besides the oil paintings in their possession. His likeness is in the gallery of the Parliament building at Ottawa, and an authorized likeness – a very good one – was some years ago published by the *Montreal Witness* in their Monthly Magazine, January 1872. You have therefore no excuse for your libelling, by pencil as well as pen.

I have the honor to be the son of that man.

Louis J.A. Papineau

À Laurent-Olivier David

Manoir de Montebello, 18 juillet 1884

Mon cher Monsieur David,

Je viens de baigner de mes larmes les dernières pages de votre beau livre.

L'héroïsme de Chénier, les lettres sublimes, les dernières paroles de nos martyrs, la touchante offrande à la veuve et aux enfants de l'immortel de Lorimier, votre conclusion enfin, tout m'y semble parfaitement coordonné et écrit. Je n'ai qu'à vous remercier au nom de la Patrie et des Patriotes, mes contemporains et confrères.

Je vous laisse le change que contenait ma lettre. Dévouez-le à la bonne cause, dont le triomphe final sera couronné par l'indépendance du Canada, dans un avenir plus ou moins rapproché, mais indubitable, inévitable.

Votre dévoué.

Louis J.A. Papineau

To *The Montreal Witness*

September 20, 1884

Mr. Editor,

After publishing the thoughts of several eminent men under your heading of Symposium, you say: «The question of the future of Canada is now open to any who may have distinct ideas that have not yet been expressed.» Presuming upon that permission, I humbly beg to say my say.

We were lately startled by the news of a Convention in London of statesmen of «all political parties», waiting to favor the place of a grand Confederation of the British Empire with all its colonies. Much was there said of the glories of such a scheme, but its bases and conditions were in no wise indicated. All that was left in a beautiful and poetical halo.

I can conceive how desirable it might be for England in view of certain emergencies that may in a near future arise and press upon her, from the approaches of Russia towards India, from the complications of a protectorate over Egypt in spite of the jealousies and interests of such nations as France, Italy, Austria, Germany, Greece, and even the sick man of Turkey, from the new ambition of the new powerful German Empire as well as of France for the acquisition of colonies in Asia and Africa, to look around to her own colonial possessions for help and succour under the circumstances, she might condescend to admit to the House of Commons, aye, even into the sanctuary of the House of Lords, a few representatives from each group of her Dominions, say half a dozen or ten from Canada, nearly as many from Australia; a lesser merchant from her West India Inlands among whom should I figure a descendant of their negro slaves; a few pale or yellow nababs from Indoustan, one celestial at least, from Hong Kong, and perhaps one from British Columbia. The nobility and seat in the House of Lords would of course be bestowed to the colonial knights who, by their patriotic and disinterested efforts, had persuaded their inferior fellow colonists to admire the grand scheme and to consent to it, after its full achievement and promulgation had taken place. The colonies thus federated with the British Empire might have perhaps, by a liberal allowance on the part of the Home Government, a representation approaching in members the present one of Ireland in the Commons, something like one sixth or one fifth of the entire Federated Parliament. This respectable colonial animosity, as motley and discordant may be, would have the high privilege of discussing and voting upon all the matters of Free Trade or protection of peace or war, of alliances offensive and defensive of commercial treaties, that it would please the Home Government with its Home majority to propound and to decree. On the other hand, their presence and cooperation would of course sanction any amount of taxation and any amount of volunteer warriors that it would please the paramount Home majority to require from the colonies as their quota for the glorification or extension or maintenance of the Empire upon which the sun never does or never should set. This would be one phase of the new Roman Empire, to let us ponder well all phases of the ancient Roman Empire! I would say no more on this [] shall echo the words of one of the few statesmen that Canada still possesses, Sir Francis Hincks: «Of all these schemes the most impracticable is Imperial Federation, although it has received the support of the present leader of the opposition. It would deprive the representatives of the Canadian people of the regulation of their own fiscal policy, and would involve Canada in the disputes in which Great Britain is almost incessantly engaged, not only in Europe, but in the other divisions of the globe. It would add largely to the public burthens, as it is the main feature of the scheme that the Imperial Federal authority should not only determine the mode of raising the common revenue, but likewise the military, naval and diplomatic expenditure.»

That grand and glorious scheme disposed of, what is to be the future of Canada?

I would divide the question. What is our near future? And what is our ultimate future? I would say, in the first place: if you can obtain from the United States a Zollverein treaty or Free Trade in all mutual productions with an agreement as to the percentage of customs revenue to be received by the States and by Canada respectively: maintain the present political *statu quo*. Let Canada enjoy all the benefits of commercial annexation without changing its political constitution. The United States care not a farthing for our political power or agencies, but like

to get our lumber and minerals, and we need their boundless market. And as to England, let her be content with the prestige of her suzerainty, the nominal glory of calling us her Dominion, while she leaves us the substance of our own national policy and the freedom of our self internal government. Those rights and liberties which have required a century of efforts and struggles to secure, can never [] and lost. We will soon be forced, by our necessities of trade and financial, to obtain a very full reciprocity Treaty from the United States or to ask from Great Britain permission to set up as a new and independent Nation, whom we would obtain that American free trade refused us as a British possession; and other treaties besides with all other nations, who would welcome us to their community of Free States. Are we growing to national life and aspirations, discarding differences and antipathies of origin? And all calling ourselves Canadians? And proud of the name? I think that self confidence and public opinion will soon bear upon our politicians, those at least who have patriotic and statesman like principes and motives not were ambitious for power and self aggrandizement; to urge them to enlarge our liberties and to raise us to the rank, importance and prosperity of a separate national existence.

The great bulk of emigrants from all countries, even from Great Britain, shun us as colonists and seek the personal importance of full citizenship in the United States which they possessed already in their native lands, and which they look to exchange for a colonial subjection. This greatly impedes our growth.

Many Canadians of all origins, but more particularly perhaps those born in Great Britain, have a dislike and many prejudices against Americans and their republic; but none I believe would object much to a Canadian Nation, Independent of both England and the United States. And I think that such is to be our near future. And that state could be maintained just as long as we pleased. No fear of our big neighbor playing the ogre and swallowing at once poor little Tom Thumb. Uncle Sam is not such a hungry monster as our nursery governess would sometime persuade us that he is.

Should I not stop here, Mr. Editor, and spare you for the present the exposition of what I consider the ultimate and distant future of Canada? I would speak of that another time.

A True Canadian



À *La Patrie*

ÉVITONS LES BARBARISMES

26 janvier 1885

Monsieur le rédacteur,

Lorsque notre législature adopta le système décimal pour la monnaie, il y eut sans doute grands débats et savantes discussions philosophiques parmi les grands hommes et leurs aides, les traducteurs aux Chambres. Dès que le *bill* parut, je m'empressai d'écrire dans un journal pour protester contre les mots *piastre* et *centin*. À quelques jours de là, je rencontrai M. Cartier à qui je mentionnai ma critique.

– Ah! c’est vous. Eh bien, vous avez peut-être raison. J’y penserai.

Il n’en fut pas moins décrété que nous dirions en français canadien : *piastre* pour dollar, et *centin* pour cent; traduction de l’anglais des États-Unis, dont nous adoptons le système monétaire.

À quelque temps de là, Joseph-Ubalde Beaudry montait sur le banc judiciaire à Montréal. J’étais protonotaire et greffier à cette époque et depuis longtemps; et dès que nos brefs et autres documents mentionnèrent le nouveau cours, je ne manquai jamais de dire, surtout au prononcé des jugements, *dollars* et *centimes*. Un jour que l’honorable juge Beaudry était seul sur le banc, je vis que mon style ne lui plaisait pas. Il ne m’interrompit cependant pas; mais dès que j’eus fini la déclaration de toutes les sentences, il me dit avec pétulance qu’il fallait dire *piastre* et *centin*, et qu’il me mettrait à l’amende si je récidivais. J’avais enfin découvert l’auteur du barbarisme! Car en effet, M. Beaudry était le principal, sinon le seul, des rédacteurs des *bills* de M. Cartier. Je n’en persistai pas moins à dire toujours dollar et centime; et pas un autre juge ne m’en fit jamais reproche.

L’exemple des États-Unis a été suivi par la plupart des autres nations. Chacune a adopté une certaine unité monétaire, qui varie de quantité ou valeur d’un peuple à l’autre, mais toujours divisible par centièmes. Les États-Unis, le dollar; la France, le franc; l’Espagne, la peseta; l’Italie, la lira; l’Allemagne, le mark; l’Autriche et la Hollande, le florin; la Grèce, la drachme; la Russie, le rouble; la Suède et le Danemark, le krone. L’Angleterre seule, des peuples civilisés, persiste dans son triste système de *pounds*, *shillings*, *penny* et *farthings*. Ces unités sont de valeurs diverses, mais tous ces peuples ont donné aux fractions décimales de leurs unités respectives, des termes qui exprimaient grammaticalement dans leurs idiomes propres, la dixième, la centième ou la millième partie ou fraction de l’unité qu’elles adoptaient. Les Espagnols, les Italiens, disent *centesimo*, la centième. Les Français, toujours les plus particuliers et les plus exacts philologues, ne voulaient point dire *centième*, terme déjà connu et trop général qui pouvait s’appliquer à toutes sortes de choses, centième de taxes, de contributions, de marchandises, d’objets quelconques. À la division par centièmes de l’unité monétaire ils donnèrent donc le nom nouveau et exclusif de centime : terminaison tout à fait dans l’esprit et l’origine étymologique latine de la langue. Parlant ou écrivant français, l’on doit dire *centime*, à quelque unité monétaire décimale qu’on veuille l’appliquer. Je dirais un centime de florin, de lira, de krone, de mark, comme de franc.

Quant au mot *piastre* appliqué à dollar, il est plus absurde encore, puisque l’ancienne piastre espagnole et mexicaine, la seule que nous connaissions, nos pères du moins, se subdivisait par *sols* ou *sous* en cent et vingt parties, et valait un cinquième de plus que le dollar. La peseta espagnole moderne est de la valeur et l’équivalent du franc de France. La seule *piastre* connue et ayant cours aujourd’hui, est la piastre turque, égyptienne, arabique, le cours de tout ce qu’on appelle ordinairement l’Orient, les Échelles d’Orient, et dont la valeur est de cinq centièmes seulement de notre dollar!

Monsieur le rédacteur, je vous livre mon ultimatum, et à vous les critiques.

L.-J.A.P.

À Joseph Doutre

28 janvier 1885³¹¹

Mon cher monsieur Doutre,

Malgré cette tempête si intempestive, je suis venu deux fois dans l'espoir de vous rencontrer. Hélas! mais en vain!

Auriez-vous la bonté de me renvoyer par la poste la dernière (et je crois la plus petite) des deux enveloppes que j'ai confiées à votre bonne garde pour dépôt dans votre coffre-fort. Et, ce faisant, vous obligerez votre dévoué.

Louis J.A. Papineau

[Ajouté par Amédée après le décès de Joseph Doutre, survenu le 3 février 1886] Hélas! j'avais confié un testament à Joseph Doutre, mon cadet qui aurait dû me survivre; et qui nous quitte à l'âge de 61 ans.



À Godfroy Papineau³¹²

2 avril 1885

Mon cher Godfroy,

Je t'envoie les extraits des actes de Bellerive que tu me demandais.

Aie la bonté de m'envoyer un fac-similé de la lisière que tu m'as montrée l'autre jour à propos de cette Bellerive.

J'ai vu Camille et j'ai cherché de nouveau à l'intéresser pour toi. Il m'a dit que Tétreault fait rapport en ta faveur en appelant les Owens & Sons, autres voisins, à entretenir le chemin avec toi.

Tout à toi. Ton cousin.

Louis J.A. Papineau



À Napoléon Bourassa

Manoir de Montebello, 11 avril 1885

Mon cher beau-frère,

Je fais écho à la vôtre d'aujourd'hui (que Camille m'a remise) en disant : vu qu'il s'est élevé des doutes sur l'exactitude de la ligne tirée par Lebel et du chemin de colonisation qui doit servir de division entre la seigneurie la Petite-Nation et la seigneurie Papineau, et que d'après Leclair elle tendrait trop vers l'ouest et enlèverait 2000 arpents à la Petite-Nation, nous soussignés, Napoléon Bourassa et Louis-Joseph-Amédée Papineau, ès qualités respectives, convenons de nous transporter sur les lieux, avant le 10 juin prochain (1885) avec des témoins experts, que nous suivrons la ligne Leduc, qui part du front de la côte Azélie et celle tirée par

Lebel qui part du trait-carré Est de la même côte Azélie, et constaterons avec l'aide de leurs procès-verbaux et de leurs bornes, l'endroit qu'elles touchent sur la ligne seigneuriale nord ou de profondeur, et que si après telle vérification nous constatons que l'erreur signalée par M. Leclair est fondée et ses calculs exacts, ledit Papineau donnera à titre de compensation aux enfants dudit Bourassa, par acte notarié, pour le territoire à lui donné en trop par Lebel, en sus de sa moitié de franc-alleu, autant de lots sur le côté Est de la côte Sainte-Marie, à partir du numéro premier de cette côte, qu'il en faudra pour équilibrer l'étendue de terre qui manquerait auxdits enfants Bourassa, le chemin de colonisation devant toujours en général former la limite ou frontière des deux dites seigneuries entre elles.

Ainsi fait et convenu à l'amiable entre lesdits représentants soussignés, à Montebello, en double, ce [] jour d'avril 1885.



Joseph-Guillaume Barthe, écr
Montréal

Manoir de Montebello, 20 avril 1885

Mon cher Monsieur,

Je vous remercie de votre volume³¹³ avec votre précieux autographe, que j'aurais voulu voir tracé à la plume, au lieu du crayon qui peut s'effacer. J'en dévore les pages, si brûlantes du feu sacré du patriotisme. Cette œuvre est très opportune, au moment où la nouvelle oligarchie, qui ne vaut pas mieux que l'ancienne mais qui est plus dangereuse et plus puissante parce qu'elle a su persuader à beaucoup de nos frères qu'elle était canadienne, intrigue fortement et nous prépare des liens plus étroits avec la marâtre d'outremer que ceux que nous avons réussi à rompre de 1837 à 1845. Vous voyez plus de 4000 pensionnaires de l'Angleterre répandus sur toute la surface de la Puissance, se faufilant dans la presse, dans les milices, dans les Chambres, dans tous les ministères et bureaux publics et, de tous ces postes et remparts, se disant canadiens et parlant au nom des Canadiens, pour sacrifier tous nos droits et nos intérêts à ceux de la métropole, qui est pour eux la seule Patrie. Ce que l'Angleterre n'a jamais osé demander avant ce jour à ses anciennes colonies et à celles qu'elle possède encore, elle va peut-être l'obtenir de nos traîtres, de ses *sirés* par la voie et les suffrages de ces mêmes pensionnaires qui aujourd'hui entraînent nos bons Canayens à aller égorger leurs frères de sang et de croyance, au Nord-Ouest, et qui demain les entraîneront, avec nos trésors déjà si amoindris, à des croisades aux quatre coins du monde où la métropole aura ses intérêts commerciaux ou ses jalousies ambitieuses à maintenir. Présentement contre les Arabes et les Russes; demain contre la France peut-être. Sommes-nous assez avilis, assez *avachés* comme cela? La réaction vers l'esclavage colonial est-elle assez avancée, assez triomphante?

Pour vous et moi, qui savons ce qu'ont souffert nos pères et ce qu'ils avaient d'espérance de Liberté et d'émancipation pour un avenir promis après les triomphes du gouvernement responsable, n'est-ce pas un spectacle cruel de nous voir retomber dans un pareil cloaque de servilisme? Quand et comment en sortirons-nous est un problème difficile à prévoir; vous

et moi ne le verrons pas, mais l'histoire nous éclaire : il est certain que notre malheureuse patrie sortira de l'esclavage pour monter au sort commun à toutes les contrées des Amériques, l'Indépendance absolue des pouvoirs européens. Elle n'est pas comme la pauvre Érin, sous le talon du despote : elle en est trop éloignée; sa chaîne est trop longue pour qu'elle ne se rompe pas un jour comme de son propre poids. Le Canada, seul comme le Mexique, ou plus probablement comme le Mexique dans la Constellation continentale, jouira pleinement de la Liberté et de la nationalité, pendant que l'Angleterre resserrée de plus en plus dans son îlot, verra grandir et l'éclipser l'Allemagne, la Russie et surtout les États-Unis d'Amérique, la plus grande puissance qu'aura jamais vue l'Humanité. Malgré ses efforts convulsifs, l'Angleterre ne peut échapper à sa destinée naturelle, qui est celle de tous ses prédécesseurs – pouvoirs mercantiles – Tyr, Carthage, Gênes, Venise, le Portugal, l'Espagne, la Hollande. Petits territoires avec des marines suprêmes et des comptoirs disséminés sur tous les points du globe. Accumulation rapide et énorme de richesses, puis décadence inévitable, presque aussi rapide. Aux grands empires il faut des continents : c'est la Perse, la Chine, l'Hindoustan, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud. L'Hindoustan, l'Angleterre achève de l'épuiser : elle l'abandonnera forcément à un nouveau conquérant comme le Russe, ou volontairement à ses propres habitants, lorsqu'elle n'en pourra plus rien pressurer. Je le répète : elle restera dans son îlot. Elle aura eu sa part de gloire et d'opprobres. Elle aura bien et mal mérité de l'Humanité. Hélas, qu'il en soit des nations comme des hommes individuels : qu'il ne puisse jamais s'y trouver le bien sans un affreux mélange de mal!

Je vous salue cordialement. Votre compatriote³¹⁴.

Louis J.A. Papineau



À *La Patrie*

23 avril 1885

M. le rédacteur,

Vous rapportez des paroles attribuées au général Middleton³¹⁵ qui seraient bien étonnantes. Il aurait dit : « Mes ordres sont d'écraser la rébellion et de pendre les meurtriers et les chefs responsables. Et c'est ce que je vais faire. »

Vous ajoutez : « Ce sont là les instructions que le général a reçues d'Ottawa. Nous n'avons aucun commentaire à faire. »

En bien! Monsieur le rédacteur, il me semble au contraire qu'il est de votre devoir d'en faire beaucoup de commentaires, et qu'il serait temps que « l'organe des libéraux », que vous vantez d'être, élevât la voix et une voix énergique et tonnante contre le fanatisme et la soif de sang qu'affichent certains journaux et certains hommes. Si le général Middleton doit devenir l'émule de sir John Colborne et des volontaires de 1837, non seulement d'écraser les rebelles sur les champs de bataille, mais de les assassiner après la victoire, il me semble que ce n'est pas à vous à jouer le rôle de Weir et des Thom de jadis, des Rambau et des Marconnay de cette époque, et d'approuver ces forfaits ou de les laisser faire sans protester énergiquement.

Imitez plutôt votre confrère du *Star*, qui dénonçait un banquier, un négociant et un évêque même, présumé chrétien, qui voulaient, ces braves âmes, que l'on mît à prix la tête de Riel, mort ou vivant, et celles de ses lieutenants. Le *Star* protesta noblement contre ces assassins de cœur et d'intention. Et vous pourriez en faire autant sans craindre de manquer à votre devoir de bon citoyen et de bon patriote.

Avant de lancer nos citoyens contre leurs concitoyens, d'inaugurer une guerre civile, il était du devoir d'un bon gouvernement d'écouter les plaintes des habitants du Nord-Ouest et de leur rendre justice. La Commission tardive devait précéder ses armées et non pas suivre leurs bagages. Il n'y aurait pas eu alors d'insurrection.

Je ne suis pas homme de parti, vous le savez, et je rougis de voir le droit et la justice sacrifiés aujourd'hui à cet infernal esprit de parti, qui fait la ruine comme la honte de notre patrie commune et qui menace d'ajouter une page sanglante et bien humiliante à notre histoire.

Un Canadien



À Augustin-Médard Bourassa

Manoir de Montebello, 7 mai 1885

Mon cher Monsieur le curé,

À mon retour de Montréal je trouve votre lettre.

Je regrette que vous n'ayez pas pris sur vous de présumer de mon bon vouloir et que vous n'ayez pas « volé en toute bonne conscience ».

Reprenez la fête des arbres : il n'est pas encore trop tard. Choisissez dans mon domaine, au nord du chemin de fer, tous les jeunes arbres qui vous conviendront.

Tout à vous.

Louis J.A. Papineau



James Innes³¹⁶, Esq. M.P.
Ottawa

Manor of Montebello, 12th July 1885

Dear Sir,

You visited Montebello some time since, and I regret that I was absent. As you seem to sympathize with the memory of my father, I would be most happy to see you repeat your visit before returning, from the session, to your home at Guelph.

Yours truly,

Louis J.A. Papineau



Monsieur
Louis H. Fréchette
1515, rue Ontario
Montréal

Manoir de Montebello, 22 juillet 1885

Cher Monsieur Fréchette,

Nous vous remercions tous du charmant sonnet que vous avez adressé à M^{lle} Marie-Louise.

Elle croit ne devoir répondre à notre poète national que dans le langage des Muses, et le fera dès qu'elle s'en sentira la force. Je prie le maître d'être indulgent et de ne pas classer son effort parmi les maquignonnages.

Avec l'espoir de jouir de nouveau cet été de votre bonne compagnie, je demeure votre admirateur et ami sincère.

Louis J.A. Papineau

Amédée transcrit ensuite le sonnet composé par Fréchette et dédié à Marie-Louise Papineau.

Monte Bello
sonnet³¹⁷
à M^{lle} Marie-Louise Papineau

Pittoresque manoir, retraite hospitalière,
Où Cicéron³¹⁸ vaincu coula ses derniers jours,
J'aime tes verts bosquets³¹⁹, ta terrasse, tes tours
Secouant au soleil leur panache de lierre.

Qui suit de tes sentiers la courbe irrégulière,
Perdu sous tes massifs³²⁰, s' imagine toujours
Voir, dans le calme ombreux de leurs secrets détours,
Glisser du grand tribun l' image familière.

Car il vit tout entier ici – dans chaque objet :
Il aimait ce fauteuil, cet arbre l' ombrageait;
Tout nous parle de lui, tout redit sa mémoire³²¹.

Et, pour suprême attrait, sur ce seuil enchanté,
Le cœur tout grand ouvert, la Grâce et la Beauté
Ajoutent leur prestige aux souvenirs de gloire!

Louis Fréchette
17 juillet 1885



Joseph-Godfroy Papineau
Papineauville

Manoir de Montebello, 26 juillet 1885

Mon cher,

Je t'ai répété que je ne pouvais sans me gêner moi-même te donner d'argent d'ici à quelque temps. Tu persistes tant que tu me forces à t'inclure dans la présente une traite pour cent dollars, que tu auras la bonté d'accuser.

Ton cousin.

Louis J.A. Papineau



À Napoléon Bourassa

Manoir de Montebello, 11 octobre 1885

Mon cher frère,

J'ai votre note du 9 courant. Je ne suis pas moins surpris que vous-même que vous ne puissiez discuter nos intérêts mutuels sans vous emporter. Et c'est pourtant plus facile d'entrer dans tous les détails et considérations par conversation que par écrits. Vous m'avez paru, en deux ou trois occasions, trahir de la passion ou des préjugés contre moi, qui se donne le certificat consciencieux de ne vous avoir jamais voulu, à vous et à tous les vôtres, que de la bienveillance autant qu'une exacte justice. Il me semble que si quelqu'un a à se plaindre et à se croire lésé, c'est moi plutôt que d'autres. L'intention de père, par son testament, était de partager également [à] tous ses enfants. De droit commun, ma naissance me donnait la moitié de la seigneurie. C'est avec mon assentiment cordial néanmoins de son vivant même et longtemps avant sa mort, que je savais qu'il ne me laisserait pour préciput que le manoir et le domaine. Je pensais que ce dernier m'écherrait en entier; et je le considérais comme essentiel au chauffage du manoir seigneurial et à l'entretien de ses édifices. La plus grande partie s'en trouvant distraite par le testament, je dus la racheter. Mais ce rachat, fait en mon absence, a été porté à un taux excessif et tout à fait injuste. Ézilda en était convenue et vous aussi. Et elle m'avait dit qu'elle considérait que 6 \$ de l'arpent seraient suffisants. Elle en a exigé depuis les intérêts au taux de 8 \$ l'arpent. Plus de la moitié sont des rochers dénudés de bois qui ne valent pas 1 \$ l'arpent. Et néanmoins mes enfants auraient plus tard à en allouer le capital à vos enfants dans le partage définitif. L'on ne me tient nullement compte de cette réclamation équitable, qui pourrait plus tard entraîner des difficultés entre nos enfants.

L'on ne m'a nullement tenu compte du fait que depuis l'âge de vingt ans je me suis suffi à moi-même et n'ai jamais plus été à charge à mon père. Tandis que mes sœurs, depuis 1840 jusqu'à 1871, ont vécu à ses dépens et ont reçu peut-être autant par là que ma part subséquente de sa succession. C'était un bel avancement d'hoirie. L'on ne m'a pas tenu compte non plus de la gestion que j'ai faite de ses affaires pendant vingt années, pour laquelle je n'ai pas reçu un dollar de commission. Mais j'ai reconnu, à l'inventaire, moi, 4000 \$ que j'avais empruntés pour mon achat de Bellerive, que j'aurais pu compenser par cette commission pour gestion.

La partie concédée de la seigneurie devait se partager en deux parts égales quant aux revenus des rentes. Il me semble (et vous pourrez le vérifier vous-même), par la comparaison de plusieurs années passées, que ma portion me donne moins de rentes que la vôtre. Il est bien entendu par le testament et par les conventions du partage que le franc alleu aussi devait être partagé également. Il s'est fait encore un examen ex-parte, pendant mon absence en Europe, qui nous a attribué ces terres incultes par moitié de superficie : tant d'arpents-empiétement qu'on les devait partager « en nature, comme de valeurs égales ». Vous découvrez aujourd'hui que votre portion (comme l'ancienne paroisse Saint-André-Avellin) est plus fertile, plus unie, plus susceptible d'établissements et de culture agricole que ma portion, qui est beaucoup plus montagneuse et plus inaccessible, et qui a une vingtaine de lacs d'une superficie de près de dix mille arpents. De tout ce terrain perdu, quoique exclu par le partage, il n'a été tenu compte que du lac Papineau, ces lacs n'étant pas même connus ni indiqués aux plans seigneuriaux.

Venons-en maintenant à cette ligne de division et, malheureusement, d'achoppement. Après cette dernière scène désagréable où vous ne voulûtes pas me prêter, encore pour 24 heures de réflexion, votre rapport Leduc, plans, etc., que je n'avais pas vus depuis deux mois, je m'empressai dès le lendemain d'aller voir pour la première fois un pays et des terrains en litige, que vous, vous semblez avoir parcourus et étudiés à loisir et à plusieurs reprises. J'emmenai des témoins et guides (Camille et Jos. Thomas) que vous admettez volontiers devoir être préjugés plutôt que vous, qui les employez beaucoup plus que je le fais. C'est d'après cet examen en commun que j'en suis venu à la conclusion qu'il peut y avoir eu déviation considérable vers l'ouest de la part de Lebel (l'arpenteur de votre choix), comme il peut y en avoir de la part de votre autre arpenteur, Leclair³²². Ce dernier semble avoir exagéré la déviation. Ainsi, d'après son plan, nous avons trouvé l'intersection des lignes Lebel et Leduc aux n^{os} 25 ou 26. Ne l'avons trouvé qu'au n^o 32. Et presque aussitôt le nouveau chemin quitte la ligne Lebel pour se diriger n.-e. jusqu'au cordon seigneurial, sur le n^o 37 et dernier de la côte Sainte-Marie. Cinq ou six fois dans cet espace, lorsque les piquets Lebel et le chemin de colonisation se déployaient identiques sur plusieurs arpents, nous fixions notre boussole, et je fus étonné de conclure que cette ligne Lebel déviait des 19° Est du pôle magnétique. J'ai tracé, depuis, une ligne directe, sur le plan, partant du point n.-e. d'Azélie (point de départ commun et vérifié sur les lieux) et qui, coupant l'intersection des lignes Lebel et Leduc au n^o 32, va tomber au cordon seigneurial à 4 ou 5 arpents à l'Est de la déviation telle que signalée par Leclair.

En somme, combien vous manquerait-il d'arpents, d'après même M. Leclair? 1000? 1200? 1500? Tout ce que vous voudrez. Je n'ai trouvé que montagnes rocheuses et savanes impraticables dans tout ce trajet. Vendez, que je vende, tant que nous pourrions obtenir. Mais je ne crois pas que cela vaille 1 \$ l'arpent. Il n'y a plus de pin commercial. Il n'y a que des pruches et merisiers assez grands, et quelques épinettes (*spruce*), hêtres, érables. Ces grands arbres sont clairsemés. Peu de jeunes pousses. Le sol sablonneux ou graveleux, d'un bout à l'autre lorsqu'il y en a entre les roches. Le terrain végétal qui recouvre ce sable est d'une couche très mince.

On me dit ce Mathieu très habile dans les arpentages forestiers, et marchant toujours avec son associé, arpenteur aussi. C'est très bien. Maintenant, que nous coûteraient ces messieurs? Autant peut-être que la valeur de cette lisière fatale? Nous étions convenus de prendre ce chemin de colonisation pour ligne de division entre nous. Pourquoi pas nous en tenir là? Ce

qui vous manque à gauche, prenez-le à droite, où vous voudrez. Dites, du n° 1 vers n° 16, site de votre village (où nous avons campé deux nuits³²³). La déviation du chemin au nord-est, à partir du n° 32, vous donne déjà un certain nombre d'arpents en compensation. Calculez, choisissez, faites justice mutuelle, au moindre coût possible. Et qu'il y ait toujours paix et concorde entre nous et nos enfants. C'est mon vœu et héritage solennel, que nous a légué, avant tout autre droit, le meilleur des pères et le plus honorable et juste des hommes. Vous m'écrirez ce que vous en pensez. Tout à vous et sincèrement.

Louis J.A. Papineau

Si vous n'avez pas place pour céleri, je le mettrai dans mon caveau, d'où vous en pourrez tirer toutes les fois qu'il vous plaira l'envoyer quérir. Faites le mémoire d'Ézilda; je m'acquitterai aussitôt possible. Vous avez déjà retenu ma quote-part des lods et ventes de janvier et de juillet derniers.

Quelle garantie ont mes enfants de la part de capitaux de la succession qu'a touchée Ézilda et qu'elle doit leur faire parvenir à son décès? N'en devrait-elle pas établir le compte avec eux de son vivant? C'est une question assez sérieuse à débattre et qu'il ne faut pas perdre de vue.



L'honorable P.J.O. Chauveau
Montréal

Manoir de Montebello, 18 octobre 1885

Cher Monsieur,

Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de penser à moi en m'envoyant votre magnifique discours devant l'Université. Je dois vous en remercier sous le double rapport de patriote et ami de l'instruction, qui doit sauver et protéger la nationalité, et sous celui de parent de l'excellent M. Cherrier que vous avez su apprécier avec tant de justesse et de talent.

Chaque fois que je lis vos productions, je sens de plus en plus le besoin que votre plume se fasse l'interprète de notre histoire, à la suite et en continuation de l'œuvre de Garneau.

Quel autre homme avons-nous aussi capable de remplir cette noble et glorieuse mission? Vous plaidez, je sais, votre professorat, et maintenant le surcroît du doyenné³²⁴ auquel vous étiez si digne de succéder après M. Cherrier, mais cela ne suffira pas pour vous exonérer aux yeux de la postérité qui lira votre biographie de Garneau. Écrivez aux moments de loisirs. Si vous redoutez le biais de l'actualité de votre vie parlementaire et ministérielle, et les amours-propres de survivants, écrivez une œuvre posthume, écrivez d'« outre-tombe ». Et soyons certains, dans tous les cas, que vous n'y manquerez pas à la première vertu de l'historien : l'amour suprême de la vérité et de l'impartialité.

Enfin, je ne cesserai de prier, comme finissent toutes les supplications aux pouvoirs supérieurs. Je demeure, cher Monsieur, votre admirateur et très dévoué serviteur.

Louis J.A. Papineau



To the *Mitchell Recorder*
Mitchell, Ont.

Manor of Montebello, Prov. of Que.
6th Nov. 1885

Dear Sir,

I read that you have noticed the shameful neglect of the tomb of Dr. Rolph³²⁵, a Patriot of 1837 and a member of our Parliaments before and since that memorable epoch of our Canadian History at which were conquered our Political and Religious Liberties, to which conquest Mr. Rolph very materially contributed. And if a subscription is started to remedy that neglect of his remains, please have me set down for five dollars on the list.

Yours respectfully.

Louis J.A. Papineau
A Son of Liberty and a Rebel
in 1837-38

Let me hear from you thro a number of your paper on the prospect of such a subscription.



À *La Patrie*

29 novembre 1885

Alerte, concitoyens!

La conspiration se dévoile. Nos petits Catilina n'ont point reculé devant le crime³²⁶ et ils y persistent, malgré les supplications de leurs amis les plus dévoués. Pourquoi? Parce qu'ils se sont dit : Si nos compatriotes insultés, froissés dans tous leurs sentiments d'honneur, d'humanité, de générosité, de pitié pour leurs frères du Nord-Ouest, qui ont été massacrés, pillés, brûlés, chargés du boulet des galériens, conspués par nos sbires et geôliers, et traînés enfin à l'échafaud, martyrs de leur patriotisme à défendre leurs propriétés envahies, leurs femmes et leurs enfants mourant de faim; si ces infamies, que nous commandaient la haine orangiste et l'avidité des spéculateurs qui veulent partager avec nous ces vastes et fertiles contrées, révoltent les Canadiens et leur font pousser un cri d'horreur et d'indignation, une protestation quelconque : nous avons des moyens infaillibles et solides d'étouffer bientôt leurs voix et de les ramener à la soumission et à l'apathie où nous les tenons engourdis depuis vingt ans. En même temps que nous jouissons du pouvoir et de la richesse que nous donnent nos ministères; des honneurs, des décorations, des flatteries que nous prodigue l'Angleterre pour enrayer les progrès du Canada vers l'indépendance; nous avons su diviser nos compatriotes, les Français surtout, en deux et trois factions ennemies et acharnées les unes contre les autres, s'accablant tous les jours d'insultes et de calomnies réciproques, et de noms ridicules autant qu'odieux, tels que bleus, rouges, castors, impies, ultramontains, etc. Avec ce système, vieux comme la tyrannie mais toujours effectif, de diviser les peuples pour les dominer, système si habilement pratiqué par le machiavélisme anglais, surtout dans sa colonie du Canada, où il n'a

cessé d'ameuter les races et les religions diverses, nous sommes devenus d'habiles adeptes et d'experts élèves; nous saurons bien triompher.

Gardons nos portefeuilles et à l'œuvre! À chacun son rôle, suivant ses aptitudes. Toi, sire Langevin³²⁷, maître des Travaux publics et du Trésor, sudoie les journaux, donne-leur de grosses piles d'impressions; appelle tous les cormorans d'entrepreneurs et donne-leur de bons jobs, qu'ils y fassent 50 ou 100 pour 100 de profits, qu'ils partageront entre eux-mêmes et notre fonds électoral, en même temps qu'ils donneront de l'ouvrage tout l'hiver prochain à ce pauvre peuple qui souffre de la peste et du manque de travail : il ne manquera pas de vous en être reconnaissant. Il est vrai que ce n'est pas de ta poche que sortiront ces largesses, mais des taxes de ces mêmes travailleurs, à qui nous savons donner ouvertement d'une main, tandis que notre autre main, bien gantée par les manufacturiers, sait retirer de ces mêmes travailleurs tous leurs profits par l'habile système protecteur que nous avons décoré du nom populaire de Politique Nationale. Ah! ce mot *national* fait toujours vibrer les cœurs. Nous l'avons bien exploité. Nous te donnons là, Langevin, la plus fructueuse de nos missions, celle qui s'accorde le mieux avec tes instincts et tes habitudes.

Quant à toi, Chapleau, le plébéen, qui n'as pas encore été *siré*, fais le tribun en attendant que tu le sois. Tu es notre grand orateur. Tu as l'éloquence même. Nous avons déjà fait dire par nos confidents : « Attendons les explications des ministres, ils pourront peut-être se justifier. » Eh bien, oui, fais venir d'abord le Club Lafontaine, d'Ottawa, en députation, te sommer de donner ces explications. Tu les as données, ces explications, en quelques paroles sonores et sophistiquées; et ces braves se sont retirés « parfaitement satisfaits », disent nos journaux. Va maintenant à Montréal, à Québec, dans ton comté de Terrebonne, vois d'abord nos amis récalcitrants dans de charmants petits tête-à-tête, des entrevues touchantes et vicieuses où tes belles phrases, des cajoleries, des larmes mêmes, s'il en faut, sauront toucher ces cœurs rebelles et les ramener à leurs vieux sentiments de loyauté à leur parti, ce Parti conservateur qui nous a si bien conservés et servis pendant tant d'années.

Ces deux engins puissants, l'or et la parole, auront bientôt fait rentrer sous notre fêrule toutes ces velléités d'indépendance et de dignité outragée, de figures souffletées, de sang éclaboussé, et nos moutons se rangeront de nouveau sous la houlette ministérielle.

Mais il est toujours des têtes dures, des cœurs ardents et sincères, des consciences honnêtes, même parmi nos amis, surtout parmi ces impies de sans-culottes qui ne cessent de parler de droits humains, sociaux, politiques, nationaux, tas de bêtises auxquelles ils ont même la folie de croire, obstinément. Ah! quant à ceux-là, des Girouard, des Coursol, des Bergeron, un Desjardins, un Trudel, un Beaubien, un Jean-Louis Beaudry, qui fut jadis vice-président des Fils de la Liberté, des Mercier, des Langelier, des Laurier, et tant d'autres hommes qui ont des principes, des croyances, nous avons un autre argument à faire valoir. Ah! messieurs les rebelles, attendez un peu! Holà! vous autres, là-haut, nos bons alliés les Orangistes de Toronto, en avant! Découvrez vos batteries! Chargez à mitraille! Vous, rédacteurs du *Mail*, notre organe mais surtout celui de notre chef et maître, sir John A. Macdonald, faites sommation à ces rebelles et cri de héraut : Bas toute résistance! Mercier! Nous vous assurons, vous et tous vos amis, que nous les conservateurs du Haut-Canada, nous ne craignons rien. Mais si par impossible vous renversiez le présent cabinet et donniez par là la prépondérance aux Français,

nous, Bretons, nous vous déclarons que la Conquête se répétera, et nous en assurons les Bas-Canadiens : il n'y aura pas ensuite de Traité de 1763. Les vainqueurs ne capituleront pas une seconde fois.

Bien parlé, nos maîtres! « À quatre pattes, les Canayens! » Ah! vous osez ressentir l'insulte, vous osez vous plaindre, vous allez jusqu'à protester, vous parlez même de venir au Parlement pour nous renverser par un vote légal et constitutionnel de non-confiance. Nous allons en recevoir des votes de non-confiance de toute cette vile canaille. Oser nous arracher nos précieux portefeuilles! Nous descendre du trône pour nous rejeter parmi la foule des affamés et du vulgaire. Quel audacieux attentat! Mais osez donc! Notre vaillant Adolphe, ce dernier des *sirés*, qui est allé boire à un festin orangiste à Winnipeg, le jour même que nous avions d'abord fixé pour la pendaison de Riel, et où il but une coupe de champagne rosé à la Mort des Traîtres, ce charmant Adolphe qui fait les délices des salons de notre aristocratie, saura bien devenir alors notre Achille et, ministre de la Guerre, se mettre à la tête de ses milices orangistes pour vous écraser et répéter la Conquête. Notre sire et maître n'en a-t-il pas tout récemment lâché le mot dans une lettre à son fils?

M. le rédacteur, voilà où nous en sommes rendus! Voilà jusqu'où le long exercice d'un pouvoir presque absolu et qu'on croyait inébranlable, a pu détraquer ces têtes orgueilleuses. Ce trio de traîtres est prêt à tout pour se cramponner au banc de la Trésorerie. Corruption, achat des consciences, flatteries, menaces, ruses, de toutes façons et au besoin même la violence; la guerre civile, la violation de toutes les lois, de la constitution elle-même. Périssent la Patrie et la Liberté, plutôt que nos jouissances et notre suprématie!

Si vous renversez notre cabinet, notre monopole du gouvernement, alors nous tirerons sur vous et nous déchirerons les capital-actions de Québec, de Montréal, le traité solennel de cession de 1763, toutes ces chartes et garanties, que votre bravoure, persévérance et vos combats héroïques de cinq années sur les champs de Carillon, d'Abraham et de Sainte-Foy avaient arrachées à vos vainqueurs, nous, les Orangistes, nouveaux bleus, nous les déchirerons et nous vous écraserons comme nos patrons Cromwell et Guillaume, de glorieuse mémoire, surent écraser ces vils papistes, les Celtes irlandais. Nous sommes ici pour répéter ces hauts faits d'armes, que nous ne manquerons pas de célébrer tous les ans sur ce sol canadien, pour narguer vos combattants irlandais et pour servir d'avertissement aux Franco-Canadiens catholiques. Nos loges sont nos forteresses qui dominent tout votre peuple, comme les donjons dominaient les serfs en Europe. La Conquête sera à la manière des barbares. Vos lois civiles, vos échappatoires religieuses et vos temples, votre langue maudite, tout disparaîtra devant notre fureur. Vous ne serez plus que des ilotes que nous attacherons à la glèbe. Vils esclaves, vous aurez eu un instant de bonheur dans la punition que vous avez infligée à nos chefs en les chassant du ministère, mais notre vengeance vous atteindra presque aussitôt. Elle anéantira toutes vos franchises, toutes vos libertés, toutes vos propriétés.

M. le rédacteur, cette atroce menace de l'organe ministériel à Toronto, qui trahit la haine invétérée et permanente de la secte fanatique, et en même temps le paroxysme de la rage que fait naître le réveil de l'opinion publique, et de la terreur de voir tomber son maître sir John et ses collègues sous l'arrêt de cette réprobation nationale, ne doit pas passer dans l'oubli. Que toute la presse canadienne la reproduise en majuscules, en tête de ses colonnes, le texte anglais

et sa traduction fidèle, de jour en jour, tant que la question n'aura pas été vidée et réglée, soit par le triomphe du droit et de la justice, soit par celui des bourreaux.

Pendant que le chef des Orangistes et Premier ministre fuit vers l'Angleterre, passant de nuit et par des voies détournées pour se jeter inopinément à bord du vaisseau à Rimouski, sans être vu dans la province de Québec qu'il outrage, un autre grand homme nous revient d'Angleterre, où dans un discours devant Gladstone et l'élite des libéraux écossais, il leur a cité le Canada comme un pays qui pourrait enseigner le progrès et des réformes nombreuses accomplies ici, qui sont encore là-bas débattues et à l'étude. Ce grand homme, savant légiste, à connaissances aussi étendues que classiques, orateur au moins aussi éloquent que M. Chapleau, fils du représentant qui faisait voter en 1849 l'indemnité aux victimes de Colborne et de la soldatesque, pendant que John A. Macdonald, à la tête des Orangistes, insultait le gouverneur lord Elgin et brûlait l'Hôtel du Parlement à Montréal, parce que ce Parlement et ce gouverneur avaient donné cette indemnité. Cet homme vraiment noble et grand nous arrive pour rallier tous les bons Anglais, les bons Irlandais, les bons Écossais de toutes les provinces de la Puissance, à la cause des Métis et des Franco-Canadiens pour, tous ensemble, punir les vrais coupables, les persécuteurs qui ont jeté nos frères du Nord-Ouest dans le désespoir et la révolte par leurs cruautés et leurs spoliations. Oui, les pendards sont les vrais coupables et ils seront punis, non par l'échafaud, mais par ce qui les touchera davantage : la perte du pouvoir dont ils ont tant abusé. Ils vivront comme Caïn, marqués au front du sang de leur frère, Riel, et iront cacher leur honte dans l'obscurité. Leurs ruses, leurs corruptions, leurs menaces, rien ne les sauvera. Leur conspiration est éventée. Que le peuple sache en faire justice.

*Fiat justitia*³²⁸



À l'honorable E.J. Flynn³²⁹, écr
Commissaire, &c.
Québec

Manoir de Montebello, 4 décembre 1885

Monsieur,

Madame Papineau est en Floride où elle passe l'hiver. Mais je puis répondre pour elle à vos lettres du 16 novembre dernier, en vous renvoyant à ma lettre du 24 novembre 1884, que je vous prie de relire. J'ai consulté des avocats éminents, qui n'ont point de doutes sur la question.

Le gouvernement de Québec a fait un emprunt de quarante-cinq mille dollars, rachetable le 25 avril 1894, dont les intérêts se montant à 1575 \$ par semestre sont payables le 20 de mai et le 20 de novembre de chaque année, en vertu de l'acte notarié du 25 avril 1879 devant M^e Brault³³⁰, N.P.

Pourquoi le gouvernement demanderait-il de nouvelles conventions et de nouvelles garanties? Nous devons nous en tenir aux contrats originaux. Quel motif peut avoir le gouvernement d'en agir autrement?

Nous avons heureusement dans ce pays des tribunaux indépendants et pleins de lumières, qui garantissent à tous les citoyens leurs droits et la justice. J'espère que l'on ne voudrait pas

nous forcer à demander leur protection.

En attendant, je ne vois pas ce qui pourrait autoriser le trésorier de la Province à retenir plus longtemps le paiement des intérêts dus et échus depuis le 20 de novembre dernier.

J'ai l'honneur d'être, honorable monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Louis J.A. Papineau



À Pierre Rousseau³³¹

Révérénd M. Rousseau
Prêtre de Saint-Sulpice
Montréal

Manoir de Montebello, 18 janvier 1886

Monsieur,

Je termine aujourd'hui la lecture de votre intéressant volume, *La Vie de M. de Maisonneuve*.

À la page 78, je lis ce passage remarquable : « Depuis deux cent quarante ans que cet exploit, comparable aux plus beaux de l'histoire, a illustré le berceau de Ville-Marie, son fondateur n'a pas encore une statue sur une de nos places publiques; le seul monument de ce genre dans notre riche cité, à nous Français, ne nous rappelle qu'une défaite. Quand donc nous aussi aurons-nous un monument qui nous rappelle une de nos gloires les plus pures et les plus brillantes? »

En effet, Monsieur, pendant que l'oligarchie qui nous tyrannisait alors élevait pour nous narguer cette belle colonne et statue au héros de Trafalgar et du Nil³³², nous, Canadiens, n'avions pas encore, ni même aujourd'hui, de statues à Maisonneuve, fondateur héroïque de Montréal; ni à Champlain, fondateur de Québec. C'est honteux pour nous.

Il y a une dizaine d'années, une souscription fut ouverte pour un monument à Maisonneuve, et je me rappelle d'y avoir donné et payé une cinquantaine \$, et que mon beau-frère, M. Bourassa, fit un modèle de statue. Qu'est devenu ce fonds de souscription? et ce modèle?

Je crois que votre publication vient à propos pour réveiller notre patriotisme et hâter l'accomplissement d'un devoir impérieux envers le héros chrétien Paul de Chomedey.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre serviteur.

Louis J.A. Papineau



Manoir de Montebello, 24 janvier 1886

Mon cher Gustave,

Je te remercie de ta bonne lettre du Nouvel An, qu'il m'a été très agréable de recevoir après un long silence. J'espère que tu continueras à penser à moi de temps à autre. Adine m'a aussi montré une lettre délicieuse d'Augustine, longue de vingt pages, mais toutes brillantes d'esprit et d'intérêt.

La tienne, pour être plus sérieuse et touchant aux graves questions qui te préoccupent, surtout dans la carrière que tu as choisie, n'en est pas moins bien écrite et aussi très intéressante.

Il est tout naturel que tu te croies une mission et un apostolat à faire valoir, même auprès d'un vieil oncle tout confirmé dans sa philosophie. À ton âge, j'étais encore plongé dans mes études théologiques, et bien des années plus tard encore, et il m'a fallu beaucoup de recherches et de réflexions pour en arriver enfin à quelque système où l'âme pût se reposer et se croire assez éclairée pour ne se plus tourmenter de ces problèmes insolubles qui se présentent inévitablement, tôt ou tard, à tout homme intelligent et consciencieux.

Malheureusement, ce qui rend ce travail si difficile et si ardu, c'est que la pauvre cervelle si plastique n'a pas plutôt échappé aux vagissements du bébé que des parents, des mères surtout, bien pétris eux-mêmes d'opinions sucées avec le lait et acceptées d'emblée comme des vérités absolues et indiscutables, que cette cervelle à demi formée et très impressionnable reçoit des doctrines qu'elle ne peut comprendre et que, par la bouche, elle répète comme un perroquet jusqu'à ce qu'elle en soit parfaitement timbrée et irrévocablement dévoyée.

Plus tard, si elle se développe un peu normalement et suivant sa nature, en dépit de tout ce travail enfantin, il lui faut des années de luttes et d'anxiétés pour se débarrasser de ces préoccupations anormales, avant de pouvoir raisonner et étudier impartialement le grand problème de l'âme et de la vie future, autant que de la vie terrestre. Ce travail gigantesque, sois bien assuré, mon cher neveu, qu'il a duré pour moi plus longtemps que le nombre de tes années, et qu'il m'a fallu des efforts énormes et longtemps soutenus pour soulever le fardeau de l'instruction maternelle et collégiale! J'en suis venu à bout grâce à ma soif ardente de vérité. Grâce aussi, j'ose le dire, à la parole d'un vieil abbé, l'un de mes professeurs, qui ne cessait de nous dire : « Raisonnez, mes enfants, raisonnez! N'acceptez aucune opinion, aucune doctrine, qu'elle ne soit patente à votre esprit et à votre conscience. » Avec le doute vint l'examen, la réflexion opiniâtre, et l'étude de tous les systèmes anciens et modernes. Cherchez la Vérité, toujours et toujours, et surtout sans crainte et sans préjugés. Faites-le en dehors de toute dictature extérieure ou antérieure et vous finirez par la trouver; dans les limites, du moins, de la capacité bornée de l'intelligence humaine.

Mon cher Gustave, depuis que l'Homme existe sur la terre (pour ne pas te scandaliser en disant depuis qu'il est évolué du singe, de l'oiseau, du poisson, du microbe), le plus civilisé comme le plus sauvage, il n'a cessé de rêver et de se faire des systèmes; tant sur son identité, sur son origine et sa fin, que sur son créateur. De là l'innombrable succession de théologies et de religions, multipliées à l'infini, dans le passé comme dans le présent. Et ce qu'il y a de

plus absurde peut-être dans tout ce chaos, c'est qu'il n'y en a pas une qui n'ait prétendu à une révélation directe de la divinité et qui n'ait prétendu qu'elle possédait seule la vérité absolue, à l'exclusion de toutes les autres, qu'elle n'a jamais manqué de stigmatiser comme fausses et menant leurs adeptes à une perdition et à des punitions et souffrances éternelles! Quel joli parti faire à l'immense majorité de ses semblables, de ses ancêtres et de ses descendants. Quel pitoyable spectacle! Combien il faudra d'évolutions encore à l'humanité avant qu'elle sache répudier des opinions aussi absurdes, aussi égoïstes, aussi méchantes à l'égard de ses frères et de ses enfants! Quel être abominable que celui qui croit rendre hommage au Bon Dieu, au Créateur et conservateur de l'Univers, en proclamant ainsi anathème contre l'infinie majorité de son espèce! Il n'en faudrait pas davantage pour convaincre un homme, tant soit peu raisonnable et raisonnant, qu'il doit répudier toutes ces croyances monstrueuses. C'est ce que pour un j'ai pu et su faire. C'est ce que pour un entre mille j'ai le courage d'avouer et de proclamer comme un simple devoir, tandis que 999 qui pensent comme moi se taisent et ont l'hypocrisie de se traîner dans la cohue, la foule routinière, pour éviter les désagréments de toutes sortes qui ne manquent jamais charitablement de se produire contre tout dissident qui ose sortir de l'ornière. Aussi, le nombre des faux croyants excède de beaucoup celui des vrais convaincus. Quel admirable et utile manteau que la religion pour des milliers de fourbes qui exploitent des millions d'imbéciles. La sagesse humaine» entraîne beaucoup d'hommes éclairés à marcher avec la foule, parce qu'ils ne se croient pas obligés de confesser leurs vraies opinions.

Quant à moi, j'ai toujours voulu me montrer à mes semblables franc et honnête dans mes actes, mes paroles, mes écrits. Il n'est rien de plus méprisable à mes yeux que l'hypocrisie. Et combien j'en connais d'hypocrites! Lorsque j'étais catholique, je faisais le bedeau, le sacristain, l'acolyte, le catéchiste, le marguillier, au milieu d'une population protestante qui nous prenait en pitié. Plus tard, j'adorai le Créateur, l'Être suprême dans le temple unitarien, dans l'assemblée des Quakers. Plus tard, je l'adorai également dans la synagogue, dans la mosquée, dans le temple luthérien, dans le temple calviniste, dans le Mihrab de Cordoba, dans le Duomo de Milano, dans la basilica de San Pedro, comme je l'adore encore au tombeau de mes pères et, tous les jours, sous la voûte des cieux. Si j'allais au Japon, en Chine, à l'Hindoustan, je ne manquerais pas d'aller l'adorer dans les temples de Confucius et de Bouddha.

Tous les hommes sont mes frères et mes coreligionnaires, en tant qu'ils croient adorer la Divinité. Longtemps avant toi, mon cher neveu, la fin de ma carrière terrestre arrivera. Je crois, sans le savoir pour certain, qu'à cette époque je paraîtrai (mon âme) devant le tribunal de l'Être suprême, le Créateur, le conservateur, le dispensateur, le juge infailible, et le seul infailible, pour y être récompensé ou puni, selon la valeur de mes actes, dans une vie ou existence ultérieure. Ce jour-là, *dies illa, non dies irae*, la Vérité absolue me sera révélée, et alors seulement. Je l'attends, humblement, patiemment, sans peur, avec confiance, soumis absolument aux lois immuables de mon être imparfait, voilà ma confession, mon cher. *Requiesca in pace.*

Ton oncle bien affectionné.

Louis J.A. Papineau



À un ami

Manoir de Montebello, [24]³³³ janvier 1886

Mon cher ami,

Je te remercie de l'intérêt que tu prends au « salut de mon âme ».
À 20 ans, j'étais déjà plongé dans mes études théologiques...³³⁴



[À Louis-Frédéric Colin³³⁵]

M. le Supérieur
du Séminaire de Saint-Sulpice
Montréal

Manoir de Montebello, 28 janvier 1886

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser quelques mots à l'égard de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours.

La mode est aux changements. Et le seul monument qui nous restait de l'époque de la fondation de Ville-Marie disparaît. On le recouvre de pierre taillée qui n'aura jamais le charme des cailloux roulés qu'elle dérobe à notre vue. Le vieux clocher, avec son coq gaulois et le monogramme de la Vierge est remplacé par un trio de clochetons qui ne le valent point. Vaut-on aussi nous enlever sa cloche argentine, dont le son tinte toujours à mes oreilles depuis l'heure de ma naissance?

De plus, on dit que l'intérieur sera tout décoré de fresques. Le badigeonnage est encore de mode nouvelle. La simplicité, la pureté, la candeur de nos anciennes voûtes blanches, recouvertes de sculptures dorées vont disparaître!

Dès 1672, l'église paroissiale existait sur la Place d'Armes, et d'habiles sculpteurs en bois, Français, y élevaient au-dessus de l'autel, un baldaquin riche et de bon goût, et, à sa voûte, des symboles de l'Ancienne et de la Nouvelle Loïs. Lorsque l'on remplaça l'ancienne église paroissiale par la présente Notre-Dame, on eut le bon goût et le respect des choses sanctifiées en transportant ces belles sculptures à la chapelle de Notre-Dame-de-Bonsecours.

Combien de générations de nos pères les ont contemplées à chaque fois qu'elles élevaient leurs yeux vers le ciel pendant leurs prières! Je suis l'un du petit nombre de survivants qui ai vu ces emblèmes à la voûte de l'ancienne église, puis à Bonsecours. Je me rappelle l'arche sainte et ses chérubins, les Tables de Moïse, le monogramme de l'Ave Maria et autres.

Voici la prière que j'ose vous adresser. Si ces sculptures ne sont pas destinées à quelque autre chapelle à Montréal, de grâce qu'on ne les détruise point. Nous avons ici, à Montebello, une Notre-Dame-de-Bonsecours, fille de celle de Montréal, et je serais trop heureux de pouvoir lui acquérir, pour sa voûte, ces symboles sacrés et que l'on rejette aujourd'hui de la chapelle mère.

Je vous demande, et par votre entremise et aux autres autorités compétentes, la permission d'acheter ces reliques, religieuses et historiques, pour les conserver.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le supérieur, votre très humble et obéissant serviteur.

Louis J.A. Papineau



Au directeur de *La Justice*³³⁶
Québec

Manoir de Montebello, 8 février 1886

Monsieur,

Je suis surpris de voir sur votre feuille du 3 du courant la publication d'une lettre de feu l'honorable Louis-Joseph Papineau à son épouse, Julie Bruneau, du 27 février 1821, intitulée « document historique » et même enregistrée au bureau du ministre de l'Agriculture en 1886.

Je sais qu'après le départ précipité de la famille en 1837, les messieurs du Doric Club et les policiers d'un gouvernement tyrannique envahirent la maison Bonsecours et la pillèrent de livres et de papiers. Cette lettre a dû disparaître à cette époque.

« Ce gueux d'Amédée » qui à dix-sept mois fatiguait sa bonne maman par sa dentition, c'est moi³³⁷. Et je suis le seul héritier et possesseur légitime de la bibliothèque, des papiers et de la correspondance de feu l'honorable Louis-Joseph Papineau, surtout de sa correspondance intime avec sa femme et ses enfants.

Je collectionne tout ce que j'en peux retrouver, en vue d'en faire un choix convenable à sa publication. Cette œuvre m'appartient.

J'ai toujours cru à telle chose que la propriété littéraire, et je dois protester contre sa violation.

J'ai l'honneur d'être votre très obéissant serviteur.

Louis J.A. Papineau



Au révérend Théodore Lafleur³³⁸
Montréal

Manoir de Montebello, 11 février 1886

Mon cher Monsieur,

En référant aux certificats d'inhumation des honorables Pierre de Boucherville et Louis-Joseph Papineau, je vois que les curés eurent le soin de spécifier dans le corps même des actes qu'ils y agissaient exclusivement en leurs qualités d'« officiers de l'état civil », tout en ajoutant le mot « prêtre » à leur signature au bas de l'acte. Ceci est correct, puisque dans les cas exceptionnels d'enterrements civils, c'est le seul moyen de les désigner, de les distinguer de la masse des croyants orthodoxes. Sans cette qualification, la signature comporte que l'enterrement s'est fait, comme d'ordinaire, par un ministre chrétien.

Il peut se faire que M. Doutre vous ait autorisé à le considérer et à l'enterrer comme protestant, quoique d'après mes renseignements il voulût mourir libre penseur, philosophe, « infidèle », tout surpris que vous voudrez l'appeler autre que chrétien. Si tel était son désir, sa volonté, j'espère qu'il en aura laissé un écrit authentique pour prévenir toute ambiguïté. Mais dans tous les cas, l'acte de ses funérailles qui ont eu lieu sans aucune cérémonie religieuse, devait en donner acte et constatation. La présomption historique découlera de votre registre qu'il est mort protestant, enterré par un « pasteur » protestant, dans un cimetière protestant. En pareil cas, l'on doit regretter les équivoques³³⁹.

Passons maintenant à une autre phase. C'est monseigneur l'évêque qui monte en chaire, pour stigmatiser l'honnête homme qui a cru pouvoir entrer dans le sein de Dieu sans le passeport de Sa Grandeur ou de ses vicaires, et sans les clés de Saint-Pierre. Il est charmant de voir ce bon évêque faire la leçon au millier de catholiques éclairés, éminents par leur science et leur position sociale, qui ont eu la convenance et la charité qu'il n'a pas d'assister à ce convoi funèbre, pour témoigner de leur estime pour l'un des plus honnêtes, des plus charitables, des plus honorables et consciencieux de leurs concitoyens. Tant de fiel entre-t-il donc encore et toujours dans l'âme des dévots? Que ne laissent-ils au Bon Dieu à nous juger! Son tribunal doit suffire et primer le leur. En attendant, qui va relever le gant? Nul ne le peut mieux que vous, Monsieur Lafleur.

Vous me tiendrez compte de ma franchise, n'est-ce pas? C'est que mon cœur comme ma tête sait vous apprécier.

Votre tout dévoué.

Louis J.A. Papineau



L'honorable L.O. Loranger³⁴⁰
Montréal

Manoir de Montebello, 14 février 1886

Bravo! Monsieur le juge!

Votre réponse est parfaite, à l'impertinence de ce petit monseigneur qui veut régenter toute la magistrature et nos citoyens les plus instruits et les plus éclairés, comme s'il s'adressait à ses petits écoliers ou au troupeau de brebis qui croient que tous les évêques et les prêtres partagent entre eux l'infaillibilité du pape et qu'ils sont leurs maîtres absolus, en tout et partout³⁴¹. L'outrecuidance semble croître avec la décroissance du pouvoir et du prestige.

De quel droit monte-t-on en chaire pour stigmatiser les morts qui, de leur vivant, ont jugé à propos de s'émanciper de leur domination? Ne pouvant plus contraindre les croyances par les tortures et les bûchers, pourquoi montrer sa haine impotente et son manque de la première vertu chrétienne, la charité, en insultant la mémoire et le cadavre? vouloir le jeter sans témoins à la voirie? Pourquoi ne pas laisser la pauvre âme, fût-elle égarée, à la merci du grand juge, infaillible pour certain, celui-là, et qui n'a pas besoin d'adjoints mortels dans ses fonctions suprêmes?

Quel esprit antisocial de vouloir, dans une société mixte comme la nôtre, en face d'une majorité protestante, proscrire tous rapports mutuels de bienveillance et de tolérance, entre ces races et ces religions diverses, isoler ses ouailles et les poser en antagonisme, en horreur comme de la lèpre, aux concitoyens qui ne partagent pas nos opinions religieuses!

À quoi peut aboutir, en définitive, un pareil fanatisme?

Tout à vous, mon cher Monsieur.

Louis J.A. Papineau



Roswell Corse Lyman³⁴²
Montreal

Manor of Montebello, Que, 5/10/86 [10 mai 1886]

Dear Sir,

According to your desired information regarding the «Bonsecours House», I enclose the family seal – sable, billets d'argent, étoile d'or – and a permit to visit any part of the house you may desire.

The family immigrated to Canada in 1668 from Montigny, Poitou, France. One member came over as one of the «100 Associates», another as soldier in the Regiment « Carignan-Salières ».

This family with the exception of a judge of the Supreme Court of Poitiers, is not known to be extant in France.

Samuel Papineau, sieur de la Papinière, of Montigny, is the first settler of whom we have authentic record and whose «in memoriam» is placed by the side of his descendants in the family chapel here.

The Bonsecours House was built in 1720 by Joseph Papineau, and his son reconstructed it. In 1793, it was at its height of popularity and opulence and resembled then somewhat the old Governors residence now opposite the new City Hall.

Its present state dates from 1855. It was never until 1849 occupied by other than the family. In this year, it was rented for the requirements of an inn and has served as such since.

The interior has undergone many changes. The family resided always in Montreal and upon this seigniorship since 1812.

Trusting you may feel no compunction in asking further information, if it may aid your task, and wishing you success, I remain, Sir, yours truly.

L.-J. Papineau³⁴³



Frs S. MacKay, écrivain N.P.
Papineauville

Montebello, 20 mai 1886³⁴⁴

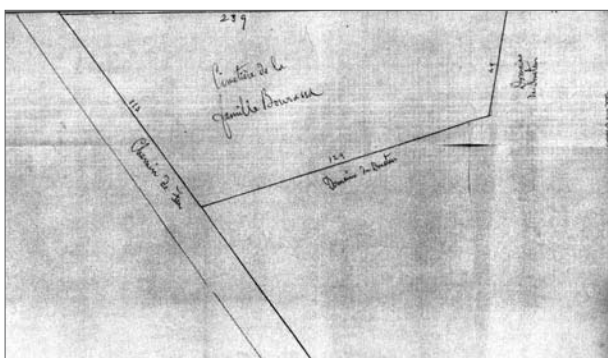
Cher Monsieur MacKay,

Je vous prie de dresser l'acte, dont ci-dessus est le brouillon; et de me le renvoyer ou rapporter avec ce brouillon pour nos signatures.

Le plan pourra rester annexé à votre minute³⁴⁵.

Votre serviteur.

L.J.A. Papineau



Rev. J. Douglas Borthwick³⁴⁶
Montreal

Manor of Montebello, 20th May 1886

Dear Sir,

I have run over your interesting volume, *History of the Montreal Prison*. It seems written with fairness and impartiality, and is full of statistical facts that were generally unknown, and which must have cost you much care and researches. It is a precious collection to add to our historical records.

The tables at page 269 show that morality has improved in our population, notwithstanding the great increase of our inhabitants, or rather perhaps that our criminal legislation has become more humane without thereby encouraging crime, but on the contrary tending to its eradication.

A french edition ought to have an extensive sale. The record of 1837-38 is particularly precious.

I remain yours very truly.

L.J.A. Papineau



Louis Fréchette
Nicolet, Qué.

Manoir de Montebello, 15 juin 1886

Mon cher Monsieur,

Le 3 septembre 1783, l'Angleterre qui avait en 1760 dépouillé la France de ses possessions, vint à son tour s'humilier à Paris et y signer, sous l'égide de la France, l'émancipation de ses propres colonies. La France était vengée. Mais pas encore assez. Pourquoi, en créant les États-Unis, ne leur donnait-elle pas en même temps sa Nouvelle-France? Le grand Napoléon, plus tard, complétait presque cette œuvre en leur livrant la Louisiane et toute la vallée du Mississippi.

Pourquoi laisser à l'avenir la solution de cette anomalie?

Il m'a toujours paru incroyable, inexplicable, que nos ancêtres, si peu d'années après la Conquête anglaise, pressurés sous le talon du régime militaire, ayant souvenir vivace des combats de Carillon, d'Abraham, de Sainte-Foy; des dévastations de la soldatesque sur les bords du Saint-Laurent, pleurant à la pensée de leur mère patrie, ne se soient pas soulevés en masse dès que l'occasion se présentait de chasser leurs conquérants! Pourquoi rester sourds aux appels du philosophe Franklin, du prêtre Carroll? Pourquoi assassiner ce noble Irlandais d'origine française, Montgomery, lorsqu'il leur présente le drapeau de la liberté? Pourquoi ne pas se soulever enfin, lorsqu'ils voient arriver sur les rives d'Amérique les flottes et les armées de leur France chérie, venant aider les Américains à chasser les Anglais? Pourquoi ne pas se rallier à la voix des La Fayette, des Rochambeau, dignes successeurs des Montcalm, des Lévis? Cet incroyable aveuglement, je l'attribue aux préjugés de ce qui nous resta de la noblesse et du clergé. Les plus français de cœur nous avaient quittés pour rentrer au sein de la mère patrie. Avec le plus de cœur, le plus d'intelligence peut-être, le plus de courage, nos restants se crurent liés par la cession, par le serment d'allégeance nouvelle. Les noblets, par ce sentiment disciplinaire que leur épée appartient toujours au souverain régnant, au général commandant. Les prêtres, ah! les prêtres, les guides les plus autorisés du peuple à cette époque, les plus autorisés à toutes les époques de deuil et de défaillance, les prêtres toujours penchant vers le pouvoir, quel que soit son mérite existant, et croyant aussi à ce serment d'allégeance forcée qu'imposait la Conquête; le clergé repoussa le prêtre Carroll et fit des mandements contre la révolution. Faut-il lui accorder un bon motif, dans la crainte que le Canada presque exclusivement catholique perdrait sa religion dans la masse plus nombreuse du protestantisme de la Nouvelle-Angleterre, de la Virginie, des Carolines? Les antipathies religieuses étaient encore si fortes, si vives à cette époque! Et le sentiment religieux domine toujours le patriotisme chez les prêtres.

Malgré ses chefs, le peuple, avec son gros bon sens, sut, en plusieurs endroits et notamment dans la vallée du Richelieu, accueillir comme des frères et libérateurs l'invasion yankee.

Quoi qu'il en soit des causes de notre isolation continentale à cette époque critique, qui allait fixer pour longtemps le sort du continent, il me semble que la génération présente des Canadiens doit sympathiser avec la démonstration qui va se produire à New York, le troisième jour de septembre prochain, lorsque les dix républiques sœurs vont s'y donner la main pour cimenter de nouveau leur alliance séculaire et y consacrer le monument colossal de la Liberté éclairant le monde. Moi pour un, petit-fils du porteur des dépêches de Howe à Carleton, fils

du jeune député qui endossa un peu malgré lui la livrée anglaise en 1812, quoique tous deux aient, depuis, racheté par leurs luttes pour la liberté leurs entraînements de jeunesse; je me crois tenu d'aller y faire amende honorable et m'y associer aux Français de l'outre-mer et de la Nouvelle-France, et à tous les Français d'Amérique qui s'y réuniront et se grouperont autour de cet autel symbolique.

Je voudrais y suivre notre poète national; je voudrais y entendre sa lyre réveiller tous les meilleurs sentiments, les souvenirs, les regrets, les aspirations patriotiques de ses compatriotes. Prophète, il nous dirait que les vœux du passé se réaliseront dans un avenir plus ou moins prochain, mais inévitable. Que le destin de l'Amérique, prédit, indiqué par toute son histoire, est d'atteindre l'Unité continentale qu'assumait déjà le Congrès de 1774. Quel rôle digne de vous se présente à cette occasion! J'ose espérer que vous le remplirez et ajouterez une page immortelle à vos œuvres immortelles.

Aidez-moi à rassembler une délégation honorable de nos compatriotes pour ce pèlerinage de la Liberté, qui en vaut bien autant que d'autres.

Votre tout dévoué.

Louis J.A. Papineau



Au *Star*

19th June 1886

The *Star* of June 16th, speaking of the Secession triumph in Nova Scotia, says : «The sooner the people who are always fretting about their Provincial rights understand that the secession of a province can only be obtained after defeating the Imperial forces in war, the better.»

This is strong language for an independent journal, who boasts often of its neutrality between our contending political factions; and that prides itself on its 25 000 daily purchasers of all sects and opinions. This sentence savors of absolutism.

What becomes of the freedom and autonomy of Canada? What of its «Independence», the very word used by England's greatest statesman, Gladstone³⁴⁷, the other day, in the British Parliament? What of «Responsible Government», «Self Government», «National Policy», and all the other catch words of our political jargon : in the instant a province, like Nova Scotia, tricked and betrayed into our Confederation, finds it onerous and even disastrous to its interests and feelings and constitutionally expresses at the free ballot box a desire to withdraw from the unnatural alliance, it must be forthwith threatened with the Imperial forces in war?

The *Star* should have been constant to muster the forces of the Dominion, the Volunteers who have gained experience (and laurels?) in the war against the handful of Metis in the North West, but surely the Imperial forces could never be called upon to uphold our glorious constitution as exercised in our blessed Canada. No, no! Whenever the People of this Canada shall decide to modify, change, alter, or transform even completely their present constitution and fundamental laws, they will have the right and the power to do so, without any despotic

interference of military forces, either Colonial or Imperial, to thwart their decision. This present constitution and confederation is no more eternal than the half a dozen ones we have had already, and which proved so ineffectual to secure our happiness and prosperity.

A True Canadian



[À F.S. MacKay]

[Juillet 1886]

Me donner quittance de 600 \$, balance de soulte à ses enfants; et des 83 \$, mon tiers en capital de commutation au Séminaire en lods et ventes sur son terrain de la rue Saint-Denis, que je lui ai payé en juin 1886.

Cela est fait en juillet 1886, F.S. MacKay³⁴⁸, N.P.



À Joseph-Godfroy Papineau

Manoir de Montebello, 15 juillet 1886

Mon cher Godfroy,

Pourquoi me demander des renseignements que tu sembles posséder autant et aussi bien que moi? Oui, tu cites bien nos titres à la seigneurie, non seulement 5 lieues de terre en profondeur et en largeur, mais en outre toute la largeur du fleuve et toutes ses battures, îles et îlots.

Mon père a concédé la presqu'île entre terre ferme, Baie Noire et le fleuve, à William McDole (capitaine Dole), plus la partie de la petite île la plus rapprochée du Haut-Canada qui se trouvait à l'est de la ligne seigneuriale qui coupait cette petite île. Entre la presqu'île et cette petite île concédée, il y en a une plus grande qui n'a jamais été concédée, et qui m'appartient encore comme partie intégrante de la seigneurie Papineau. Les prétentions du gouvernement (s'il en a, ce qui m'est tout à fait inconnu même) seraient absurdes.

Tout à toi. Ton cousin.

Louis J.A. Papineau

M. Berlinguette, successeur de Dole, a-t-il été tourmenté, inquiété par des agents du gouvernement³⁴⁹? Dis-le-moi.



To the Editor of *The Witness*

PAPINEAU'S GIFT
INTERESTING NOTE BY THE PATRIOT'S GRANDSON

Manor of Montebello, [3 Aug. 1886³⁵⁰]

Sir,

Allow me some additions and corrections to your article on the Parks and Squares of Montreal, published last Saturday, the 24th July. At the beginning of the century my grandfather, Joseph Papineau, made a free gift to the city of a large square and of a road over a mile in length, which, naturally, were called after the donor, Papineau Square and Papineau Road. After the defeat of the Patriots in 1837 and the closing of the City Hall, the Loyalist magistracy sought vengeance on the son of the donor by substituting for his name those of Queen Square and Victoria Road. As soon as responsible government was secured and the citizens were allowed to elect and send their representatives to the City Hall, the names of the donor were, of course, immediately restored by the people's representatives.

On the south side of St. Denis street are two small squares, omitted in your notice, one opposite Viger Square, the other opposite St. James Catholic Church. Both were the free gifts to the city of my father, Louis-Joseph Papineau, who owned all that side of St. Denis street, as far as what is now Ontario street, while his cousin, Denis-Benjamin Viger, owned all the other side, even beyond what is now Sherbrooke street continued.

Louis J.A. Papineau



Editor of the *Ottawa Free Press*

Manor of Montebello, 15th August 1886

Please accept my contribution to the Gladstone Memorial.

One of the greatest of England's statesmen, the most liberal Premier she ever had; the friend and promoter of Liberty all over the world, he deserves the admiration and thanks of all her devotees.

5 \$.

Louis J.A. Papineau



Louis Fréchette, écr
Nicolet

Manoir de Montebello, 1^{er} octobre 1886

Mon cher poète,

Le 28 octobre courant semble définitivement fixé pour l'inauguration de la statue.

Votre ode à la Liberté, pouvez-vous l'y venir déclamer vous-même? Quel honneur pour nous tous, ses fidèles adeptes!

Si vous ne le pouvez faire en personne, aurai-je l'honneur d'être votre humble interprète en cette mémorable occasion?

J'espère que Beaugrand, l'ex-consul français Perrault et autres sympathiseurs pourront y représenter dignement les Français du Canada, et s'adjoindront aux Franco-Canadiens des États-Unis.

Nous maintiendrons ainsi la tradition des alliés de Montgomery en 1775.

J'espère aussi que nous y irons le cœur joyeux, après le triomphe du 14 courant, auquel nous avons foi, n'est-ce pas? malgré votre évêque!

Votre compatriote et ami.

Louis J.A. Papineau



H. Beaugrand, écr
Montréal
confidentielle

Manoir de Montebello, 2 octobre 1886

Mon cher Monsieur,

Le 28 octobre courant est le jour fixé pour l'inauguration de la Statue de la Liberté à New York.

Ne vous semble-t-il pas plus que convenable, indispensable, que le Canada français y soit dignement représenté? Qu'il s'y joigne aux Franco-Canadiens qui habitent la glorieuse République et aux délégués de la mère Patrie qui vont y venir consacrer de nouveau l'alliance centenaire et indissoluble des deux grandes Républiques sœurs.

J'y serai. Mais je voudrais m'y voir associé de bons patriotes comme vous et Fréchette, David, les Perrault (Charles-Ovide et Joseph-Xavier), etc.

Vous connaissez le major Malette, président des Sociétés Saint-Jean-Baptiste des États-Unis, et le rédacteur du *Courrier des États-Unis*, ceux d'autres journaux français : vous pourriez leur écrire et leur demander de nous faire reconnaître comme députation canadienne auprès du Comité du monument, pour participer à cette inauguration.

Rappelons-nous que plusieurs régiments canadiens se rallièrent aux armées d'Arnold et de Montgomery en 1775, pour venger la Conquête de 1760 (minorité hélas! grâce aux prêtres!), et les suivirent à leur sortie du Canada.

J'ai connu un de ces vieux patriotes, pensionné du gouvernement américain; qui, après la bataille de Saratoga, se fixa près du lac, et qui vint en 1838 sympathiser avec les réfugiés, mon père et moi, sur ce champ de bataille.

Dans l'espoir que mon plan vous agréera, j'attendrai votre réponse prochaine.
Votre compatriote.

Louis J.A. Papineau



À Napoléon Bourassa
et Ézilda Papineau

Montebello, [octobre 1886]

M. Bourassa,
M^{lle} Papineau,

Si la patrie ingrate oublie le centenaire de Louis-Joseph Papineau, le plus éloquent, le plus énergique, le plus désintéressé et le plus pur de ses défenseurs, il me semble que ses enfants au moins doivent se grouper autour de son tombeau, pour le célébrer dans l'intimité et commémorer ce grand Canadien.

J'invite donc mon frère, ma sœur, mes nièces, à venir passer l'après-midi, et le dîner en famille avec nous, jeudi le 7 octobre 1886.

L.J.A. Papineau



Edmond Malette
Président des Sociétés Saint-Jean-Baptiste
Des États-Unis
Washington

Manoir de Montebello, Qué, 17 octobre 1886

Monsieur,

Je n'ai pas l'honneur de votre connaissance personnelle; mais je sais que vous êtes bon Canadien et bon Américain. Je présume donc que vous faites les préparatifs nécessaires pour que notre nationalité – ce trait d'union entre les deux Républiques sœurs – soit dignement représentée aux fêtes de l'inauguration de la statue de la Liberté éclairant le monde entier, le 28 du courant.

Fils moi-même d'un des plus illustres défenseurs au Canada et en Amérique des principes de Liberté et de Republicanisme, feu l'honorable Louis-Joseph Papineau, je désire assister à cette grande et noble démonstration; et j'espère y entraîner quelques-uns de nos meilleurs patriotes du Canada.

Mon désir est qu'il nous soit permis d'y figurer comme délégation et représentants de cette nationalité, de cette Nouvelle-France du Canada. Car si la majorité de nos pères, retenus

sous le drapeau du conquérant de la vieille par la timidité ou les préjugés de leurs prêtres, refusèrent la liberté et l'indépendance en 1775 que leur offrait le Congrès Continental par ses ambassadeurs, le philosophe Benjamin Franklin et le bon prêtre patriote Carroll, il n'en est pas moins vrai que plusieurs régiments de miliciens canadiens se groupèrent autour d'Arnold et de Montgomery et quittèrent la patrie pour se réfugier dans la république, lorsqu'il fallut abandonner à l'esclavage colonial cette belle vallée du Saint-Laurent. La même retraite et migration eut lieu après les désastres de 1837-38 et n'a cessé depuis de grossir et d'enrichir les rangs des Républicains. Reconnaissants de l'hospitalité que leur prodigua la République, 40 000 Canadiens combattirent de 1860 à 1865 pour soutenir le drapeau étoilé et le faire triompher de ses ennemis combinés, les maîtres d'esclaves, le tyran de la France Napoléon le Petit, et l'aristocratie britannique.

Cette nationalité canadienne a donc bon droit de demander sa place autour du monument à la Liberté qu'élèvent et que vont consacrer les deux grandes Républiques-sœurs, la France et les États-Unis d'Amérique. Vous y serez à la tête des Sociétés Saint-Jean-Baptiste. Faites, je vous prie, que quelques fidèles du Canada nous y soyons à vos côtés. Mettez-nous en rapport avec le comité d'inauguration, avec les représentants de la France, avec nos compatriotes Franco-Américains. Et vous aurez contribué à glorifier tous ensemble la plus belle et la meilleure des causes.

J'ai l'honneur de me souscrire votre très dévoué compatriote.

Louis J.A. Papineau



L'honorable Wilfrid Laurier
Arthabaskaville

Manoir de Montebello, 7 novembre 1886

Cher Monsieur,

Ne voyant pas encore de comité affiché à Montréal, je m'adresse à vous comme notre chef au Fédéral pour la Province de Québec.

Nous venons de perdre l'élection dans notre comté d'Ottawa par la force de la corruption. Rochon a pourtant fait une lutte désespérée, et nous sommes battus par une beaucoup plus faible majorité que précédemment.

Notre comté, aux trois quarts français et catholique, devrait pourtant nous être acquis en opposition à sir John et à ses orangistes.

Malheureusement, je ne vois qu'un seul candidat possible parmi ses habitants : ce serait James McLaren, président de la Banque d'Ottawa, résidant à Buckingham. Il est très riche, dit-on, et s'est toujours dit libéral. Mais il a déjà plus d'une fois refusé d'entrer dans la vie parlementaire. Il faudrait aujourd'hui faire des efforts pour l'engager à devenir notre candidat.

Le représentant actuel, Alonzo Wright, proteste qu'il n'en veut plus, mais il a fait cette singerie à chaque élection. Vous savez comme il est populaire et généreux de ses deniers et avec tout le monde. On me dit qu'au contraire McLaren, quoique si riche, n'est pas prodigue.

Je suis bien honteux de voir mon comté si misérable en politique. On y est très vénal et avec peu d'instruction politique. Les marchands de bois, propriétaires de scieries, y entraînent leurs nombreux clients et engagés à voter machinalement « pour le gouvernement ».

Les patriotes et anti-pondards, nous sommes prêts à recommencer la lutte. Mais je vous prie de nous trouver un candidat éligible. Vous pourrez en conférer avec Mitchell et McIntyre, du *Free Press* d'Ottawa, qui sont zélés et très habiles dans la rédaction de ce journal.

J'ai l'honneur de me souscrire votre dévoué compatriote.

Louis J.A. Papineau

Je fais enregistrer ma lettre, car notre poste est suspecte.



M. Adolphe Ouimet, président, etc.
et MM. du Comité national
pour l'assemblée du 26 novembre courant

Manoir de Montebello, 18 novembre 1886

À votre assemblée préliminaire du 17, l'honorable M. Mercier a dit que vous invitiez tout le peuple de la province à y assister et que vos rangs se recruteraient de patriotes pour remplacer les déserteurs.

Permettez-moi d'être du nombre de ces recrues et d'aller y prendre la place d'un des lâches déserteurs de la plus sainte des causes, celle de la Patrie outragée et qui n'est pas encore suffisamment vengée.

J'ai l'honneur d'être votre compatriote.

Louis J.A. Papineau

[Note d'Amédée ajoutée au verso de son manuscrit :] Cette lettre fut publiée dans les journaux *nationaux*. J'assistai en effet à cette assemblée³⁵¹, où ma présence indiquée par Mercier dans son discours, lorsqu'il attribua le triomphe de nos libertés à mon père et à William Lyon Mackenzie, fut couverte d'applaudissements.



To the Honorable Senator Ingalls³⁵²
Washington

[7 janvier 1887]

Dear Sir,

It is reported that you have received many letters from Canada, «all anonymous, vituperative, vindictive and insolent to the last degree.» Allow me to make an exception and, altho anonymous, to speak fairly and truthfully to you as well informed as I am. You struck the proper key and note, when you proclaimed your faith in the Continental Republic. It was the cry of your revolutionary Fathers in 1776. They summoned the Continental Congress; and fought manfully for that Continental Unity which is the manifest destiny of America. A mere

question of time, but as certain as any evolution of human history and progress.

The great British statesman John Bright³⁵³, so clear-sighted and calm observer, just writes, alike an echo from across the Ocean. All the jingo cry of a Federation of the British Empire, scattered as it is all over the globe, appears to that political philosopher, «founded on ignorance alike of history and geography.» It is just so. Our newspapers, mostly written by natives of Britain, speak dogmatically in the name of Canadians as if they were Canadians, while all their thoughts and sympathies are of the old country of their birth. But most Canadians born in Canada entertain more and more a warm feeling of patriotism and of a desire to become a Nation and one independent of all connexion with European countries. It was the main spring that induced them to accept the present Confederation, as likely to hasten their emancipation from all colonial thralldom.

Once independent, like Mexico and the Central American States, Canada will gradually and naturally gravitate without violence whatever around that compact, geographical and grander Union of the whole continent of North America, which will become thereby the most powerful, the most free and the most prosperous, and the most peaceable Empire that Human civilization will ever have exhibited.

As a sample of colonial-bred ignorance and fatuity, let me quote the sayings of a «Dominion Minister» who has just enunciated the following wonder : «I have come to the conclusion that the American legislators having gone so far will never yield to consent to the appointment of a commission. The Gloucester fishermen will not venture into our waters again in force, and next April will witness the first startling falling off in their trade. Two years hence the splendid Yankee fleet will be a thing of the past. Let them resort to retaliation if they will, and the result will be that the game will work both ways. Portland, now the winter port of Canada, will decline while Halifax, under the new order of things, will flourish. Again, civil war between the Eastern and Western States would follow the adoption of a retaliatory bill.» That Dominion Minister, whether Foster or the Walpolian chief himself, ought not to hide his candle under the bushel, but sign his brilliant ideas.

What the great majority of Canadians want and wish, is amicable and free commercial intercourse with their nearest and most indispensable neighbors and customers; and the advent to power of the Liberal Party, which seems imminent, may secure them such a boon. As to sacrificing their dearly bought autonomy and Self Government, and sending their monies and their young men, at the bidding of the Imperial Government, to fight the quarrels of England with all the world beyond their borders, is what they will never consent to do. That gingo dream is rejected by Tories as well as by Liberals in all Canada.

The destinies of this Continent are beyond the reach of politicians, and in the guidance of that almighty and benevolent Ruler who will not allow on its virgin soil a repetition of European dynasties, jealousies and wars.

Here is the New Humanity gathering in the brotherhood of all nations and races under the aegis of Liberty.

A Man



À Joseph Perrault³⁵⁴

Manoir de Montebello, 16 janvier 1887

Mon cher Monsieur Perrault,

Je vous remercie de votre lettre et du souvenir que vous donnez à la mémoire d'un homme qui m'est si cher. Je vous avoue que j'ai été froissé de voir passer son centenaire aussi inobservé. Quelques amis avaient parlé d'une statue de bronze sur une place publique, etc.

Votre projet vaut mieux que rien du tout. J'aurais contribué au bronze; je veux bien contribuer au plâtre ou ciment.

Je serai à Montréal vers le 1^{er} février et je vous prie de m'y donner audience pour que nous puissions en conférer ensemble.

L'œuvre est difficile, à moins d'avoir un artiste comme Hébert, qui a si bien réussi avec Cartier, La Fontaine, Taché et même, je crois, Salaberry. Il y allait *con amore*; serait-il aussi sympathique pour « l'archi-traître de 1837 »?

Il y aurait beaucoup à dire sur le modèle à former. En attendant le plaisir de vous rencontrer, je demeure, cher Monsieur, votre dévoué.

Louis J.A. Papineau



À un ami

Manor of Montebello, 24th January 1887

My dear friend,

I thank you for your good letter of the new year, the reception of which was very gratifying after your long silence. I hope you will continue to think of me, occasionally... At your present age, I was still deeply engaged in my theological studies...³⁵⁵



Monsieur
L.P. Hébert
N° 34, rue Labelle
Montréal

Manoir de Montebello, 11 février 1887

Mon cher Monsieur Hébert,

Je vous prie de faire une statuette de mon père, suivant les inspirations de votre génie, et telle que vous sembliez si bien la concevoir, depuis l'entrevue que nous avons eue ensemble, hier, avec M. Joseph Perrault.

Je vous promets, pour ma part, ma souscription de deux cents dollars.

Inscriptions que je vous suggérerais : sur les feuillets : Les 92 *Résolutions*, 21 février 1834.

Sur le socle toscan : L'Orateur Louis-Joseph Papineau, 1809-1837³⁵⁶.

*Il fut toute une époque, et longtemps notre race,
N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse*³⁵⁷.

Je demeure, avec la plus haute considération, cher Monsieur, votre compatriote.

Louis J.A. Papineau



À Louis-Philippe Hébert

Manoir de Montebello, 17 février 1887

Mon cher Monsieur Hébert,

Que diriez-vous de mes réflexions faites depuis ma dernière à vous, et que j'ose vous soumettre :

Au lieu de la main gauche derrière le dos, l'appuyer fortement, les doigts étendus, sur les feuillets des 92 *Résolutions*, comme les montrant; le bras droit sur la poitrine, la main crispée sur la région du cœur, le corps et la tête bien rejetés en arrière, comme vous disiez, la figure un peu tournée à droite, les lèvres entrouvertes. Le tout référant aux 92 et jetant le défi aux adversaires et à l'ennemi.

Je le vois encore dans un de ses grands élans oratoires, au bas de son fauteuil de président qu'il vient de quitter, en Comité général de la Chambre, énumérant les nombreux griefs sous lesquels son peuple gémissait depuis le jour de la Conquête de 1759; et qu'il venait de formuler dans ces 92 *Résolutions* qu'il soumettait à l'adoption de la Chambre. Hélas! ni rapporteurs ni sténographes avant 1840. Que d'éloquence perdue pour l'histoire durant la longue période depuis 1791 à 1837! Quelques fragments recueillis de mémoire, quelques souvenirs chez la poignée des anciens qui reste encore debout! Ce n'est déjà plus qu'une tradition, une légende.

Avec cette pose dans la stature, les vers de Fréchette cadreraient admirablement :

*Il fut toute une époque, et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse.*

Père, à cette époque, 50 ans, mesurait 5 pieds 10 pouces, taille parfaitement proportionnée, démarche ferme et gracieuse en même temps. Belle figure, pleine de mobilité, exprimant toutes les sensations. Voix claire et harmonieuse, qui se prêtait à toutes les modulations, gestes pleins de dignité et de grâce. Aussi parfait de cœur que d'intelligence et de savoir. Je ne lui connus aucun défaut. Tempérant quoique sociable et hospitalier. Aussi chéri dans l'intimité qu'aimé et admiré du public. Ses adversaires, qu'il foudroyait de la tribune ou dans le forum, le respectaient toujours, tels que les Sewell, les Richardson, les Stuart, les Gagy, les Christie. Pendant son exil, en France comme aux États-Unis, les hommes les plus éminents qui le connurent disaient souvent : « Oh! que M. Papineau n'est-il né sur un théâtre plus vaste et plus digne de lui! Il eût été grand à Washington, à Londres, à Paris. »

Son épitaphe parle de « ses vues prophétiques ». Dans un débat animé où un député vantait les institutions monarchiques et nous promettait un petit Roi pour le Canada, père s'écria :

« Il n'y a que des institutions démocratiques qui puissent convenir à notre état social; et je vous prédis, moi, qu'au lieu d'en recevoir des Rois, l'Amérique donnera bientôt des Républiques à l'Europe. » Cette prophétie s'est réalisée. Il en a fait d'autres, qui le seront aussi. Sans miracle, il avait la prévision du philosophe et de l'homme d'État qui a beaucoup étudié l'histoire et l'humanité.

En voilà assez, mon cher Monsieur Hébert, je vous dérange de vos préparatifs de départ. Je ne peux mieux terminer qu'en vous souhaitant un heureux voyage et, pour nous, un encore plus heureux retour. Comme vous allez jouir de ces trésors d'art et de goût qui fourmillent en Europe et dont nous n'avons encore que des prémices dans nos pays nouveaux! Mais vous aurez l'honneur d'être compté parmi nos premiers maîtres, avec cette admiration et cette vénération que l'on accorde là-bas aux Vinci, Giotto, Dürer, aux premiers restaurateurs des beaux-arts. Bon voyage!

Votre serviteur.

Louis J.A. Papineau



Thomas Storrow Brown, Esq.
856 Sherbrooke Street
Montreal

Manor of Montebello, 25th March 1887

My dear old Friend,

I hasten to answer your request, by mailing to you three copies of your excellent biographical sketch of my dear father³⁵⁸, which I had reprinted in Philadelphia a few years ago and which I distributed to many Public Libraries of States and Universities.

You seem to think that the French Canadians hold their own; so they do as far as multiplying, like the Irish. But do they show as much cohesion and patriotism as the latter, as much unity of purpose and love of progress? As much cooperation of priests and laity?

You are younger than I am, for I feel despondent, when I consider that we are thrown back fifty years, and that we have again at Quebec a Legislative Council to thwart the Popular Assembly and that we must renew the cry of 1834-37. *À bas les vieillards malfaisants! Donnez-nous un Conseil électif!* What is «Responsible Government» today? Father predicted that it would prove «a deception and a fraud». Is it not so? *Mais à qui la faute?* I leave the answer to others. Hincks, like many, deserved his fate. But institutions often make and control men.

Conservez-vous bien, my dear friend, too see canadian emancipation! I will hope for the redemption to my last day. For manifest destiny must triumph, sooner or later.

Yours ever.

L.-J.A.P



Télégramme à T.M. Rogers

T.M. Rogers
3915 Spruce Street
Philadelphia

Montebello, 21nd April 1887

Where and how is Madame Papineau? Last at Baltimore Railway Station³⁵⁹.

Louis J.A. Papineau



D.E. Cameron³⁶⁰, écr
Lucknow, Ont.

Manoir de Montebello, 19 juillet 1887

Cher Monsieur,

Je suis fier et joyeux de voir votre proposition noble et patriotique de célébrer le jubilé du gouvernement responsable et de toutes les immunités que nous avons conquises par nos insurrections de 1837.

Je crois qu'il ne reste plus en vie une demi-douzaine des Fils de la Liberté. J'en connais deux : Thomas Storrow Brown, aveugle aujourd'hui par suite des coups assassins sous lesquels il tomba le 6 novembre 1837, et moi-même.

Je ne manquerais pas de porter mes sympathies et mes souvenirs à une convention comme celle que vous suggérez, en y assistant.

Je demeure à toujours fidèle à la cause sacrée de la Liberté. Votre dévoué compatriote.

Louis J.A. Papineau



À Louis-Philippe Hébert
Monsieur Philippe Hébert
83, rue Berri
Montréal

Manoir de Montebello, 18 août 1887

Cher Monsieur,

En réponse à la vôtre du 15, je crois que vous feriez bien de venir me voir et d'amener avec vous un photographe de votre choix, habile à copier portraits de tableaux.

Il ne faudrait pas commettre l'anachronisme de représenter – comme je l'ai fait au Palais législatif d'Ottawa – le président de 1837 sous les traits du vieillard de 1865. Il faudrait que vous vissiez le portrait par Plamondon de 1836, qui est installé ici, et unique puisque son double a été brisé et incendié par les toriers lors du sac du Parlement à Montréal en 1849. Ce

portrait est parfait de ressemblance, et il est de l'époque culminante de sa beauté, de sa force oratoire, de sa popularité et influence sur le sort de la Patrie.

Quelque jour qu'il vous plaise de venir, vous serez le bienvenu. Vous pouvez, par le train du Pacifique de 4½ p.m., arriver ici à 7½. En repartir – si vous ne pouvez rester plus longtemps – le lendemain à 10 a.m., ce qui donnerait temps au photographe d'opérer et de copier les deux meilleurs portraits que nous avons. Quant au profil, je n'ai que le buste de Bourassa en bronze et en plâtre, mais pris sur le masque après la mort. Ce masque précieux, je [le] possède et vous [le] montrerai. Si vous aviez le loisir d'arriver le samedi soir et de rester jusqu'au lundi matin, vous me feriez grand plaisir, et pourriez jouir un peu du bon air et de la belle campagne. Je demeure votre dévoué.

Louis J.A. Papineau



T.S. Brown, Esquire
Iroquois House
St Hilaire de Rouville, Qué

Manor of Montebello, 21st August 1887

My dear Friend,

It is not for veterans, like you and I, to organize the jubilee of our glorious struggle of 1837. We should be rather the honored guests of the celebration. But our young men seem engrossed with the petty politics of the day, gathering the fruits, regardless, thoughtless, of the toilers who sowed their crop.

Our Canadian civilization is a little behind that of the old world and even that of our Republican neighbors. While they study the minutest details of their national records and celebrate all memorable anniversaries, and raise statues to all their eminent men; we, of Canada, are content with the gifts from others of a statue of admiral Nelson, who destroyed Danish, French and Spanish navies, of a statue of good Queen Victoria, who reigns over us these fifty years; of a savage of the name of Brant, who is conspicuous for the scalping and murdering of men, women and children of the Patriots struggling for the Independence of America : while the great Discoverers, Founders, Colonisers, Defenders, like Jacques Cartier, Champlain, Maisonneuve, Frontenac, Montcalm and their successors in the no less arduous struggles for liberty civil and religious, for constitutional and Self Government, are nigh forgotten; their statues left for future ages to erect.

However it may be, you and the few survivors of that noble epoch of 1837-38 should, even if solitary and alone, direct our steps over the fields of St. Denis, St. Charles, St. Eustache, Grand Brûlé, some time before the frosts of next winter.

Georges de Boucherville should be there. Lusignan, the elegant *littérateur*, whose grandfather was killed, whose father was wounded, at the heroic defense of St. Denis; my venerable elder, cousin André Papineau of St. Martin and St. Eustache; Badeaux, another veteran, and Campbell, of the Court House of Montreal, all Sons of Liberty, even Lusignan by right of geniture.

Help my memory in recollecting any other survivor there may be.
Let us perform our duty to that glorious epoch. Let me hear from you again.
Ever your devoted compatriot.

Louis J.A. Papineau



To the Honorable
The Minister of Marine and Fisheries
[George E. Foster³⁶¹]
(Dept. Inland fisheries)
Ottawa

Manor of Montebello, 22 Nov. 1887

Sir,

I am informed that one Laroque, living opposite Papineauville, under cover of a license from your Department, sets nets in the Bay of Portage. The whole circumference of that bay belongs to George Miller and to myself, and no one has the right to fish therein.

That bay and those of Pentecote and *la Baie Noire*, along the front of my seigniory, are the only places where fish can spawn now on the Ottawa, between the Capital and the Long-Sault, protected from the sawdust that is rapidly killing off all fish in this river; and no one should be allowed to set nets in them.

Two or three years ago, I obtained a license from your Department, not to use it myself but to prevent other from netting in these bays. I beg you to give me such an exclusive license for next year, that I may drive away all poachers.

I have the honor to be your most ob^t. serv^t.

Louis J.A. Papineau



À l'honorable Monsieur Mercier
Premier ministre, &c.
Québec

Manoir de Montebello, 25 novembre 1887

Cher Monsieur,

J'ai appris votre maladie avec le chagrin que tout bon patriote a éprouvé, surtout sachant qu'elle est due en grande partie aux travaux herculéens que vous avez accomplis depuis une couple d'années.

Je ne doute pas que la Conférence de Québec, composée comme elle était d'hommes d'État aussi habiles qu'énergiques, aura pris toutes les mesures pour assurer le succès et l'application de ses résolutions. Il en est une surtout qui équivaldrait à une révolution, si nous pouvions l'obtenir : le libre-échange avec les États-Unis, l'abolition du double cordon d'entraves qui

sépare, de l'Atlantique au Pacifique, contre toutes les lois naturelles et géographiques, deux peuples qui désirent fraterniser et dont le commerce devrait être aussi facile, et même plus, que celui entre les provinces de la Puissance.

À moins que vous n'ayez adopté quelque moyen indirect et secret, et peut-être aussi sûr et effectif, de présenter cette résolution aux commissaires dits des pêcheries et au gouvernement américain, il me semble que la présence à Washington, en ce moment, des premiers ministres des provinces, ou tout au moins de MM. Mowat³⁶² et Mercier pourrait faire grand bien et nous assurer ce libre-échange si avantageux et si désiré.

L'atmosphère morale et physique de Washington est tout aussi libre et pas moins tonique que celle de la vieille capitale Québec; et je crois que le voyage que vous y feriez aujourd'hui, sous le prétexte de votre santé, ne manquerait pas de vous profiter et de profiter à la bonne cause.

Pardonnez à mon zèle patriotique la liberté que j'ai prise de vous adresser ces lignes. Je demeure votre dévoué serviteur et compatriote.

Louis J.A. Papineau



Erastus Wiman³⁶³, Esq.
New York

Manor of Montebello, 25th Nov. 1887

Dear Sir,

A Canadian Patriot, son and grand-son of Patriots, I take the liberty of addressing you tho I have not the pleasure of your personal acquaintance.

As the foremost apostle of Free Trade between Canada and the United States, and admiring the zeal and devotion you bestow on that project which would bring such immense prosperity and riches to Canada, I dare suggest the propriety of your urging the Prime ministers of our Provinces to go to Washington, there to support the resolution of the Quebec Conference and to press it upon the consideration of the American Government and of the Fishery commissioners.

I hope the labors of these negociators will be prolonged until after the meeting of Congress, so they may see and consult all the leading statesmen of the Union.

In warm sympathy with your true and international patriotism, I subscribe myself your most obedient and faithful.

Louis J.A. Papineau



Mr. Editor,

Toryism is decrepit; it feels its approaching doom; that makes it desperate. It would throw the world a century backward if it could thereby save itself, as reckless as Faust in his bargain with Mephistopheles. While its leaders in England would perpetuate against the poor Irish people the conquest of Cromwell and of William the Third, and under the euphonious cry of «Fair Trade», would starve anew the toiling millions of Britain by dear bread to uphold their decreasing next roofs : their congeners in Canada would more than revert to the period before 1837-38 when we conquered Responsible Government, our autonomy as far as to all internal concerns and legislation, further than 1775, when the Imperial Parliament renounced the pretention of taxing the colonies for its own benefit and purposes; further still than was ever attempted by the Metropolis upon any of its colonies, to levy armies in those colonies to go beyond their own frontiers to fight the battles of England in all parts of the world, in Afghanistan for instance, or in Egypt, or in Zululand, China, France perhaps, wherever and whenever she may chance to quarrel, or is smitten with the ambition of conquering another quarter of the globe.

What is it that thus galvanizes some of our extreme Tories in Canada? Is it our growth and prosperity? The aspirations of all towards Nationality? The feeling common to Tories and Liberals that we are tending rapidly towards Independence? That Canada first, Canada for the Canadians, Canada a great and free Country, free from Europe, free even from the great Republic next to us, is the consolation, the hope, the faith of all native Canadians, and particularly of the young men who shall soon be the Representatives and leaders of their People?

I would ask how many native Canadians are members of this league of Imperial Federation? How many office holders imposed to fill our civil and military service to the exclusion of the natives? How many professors, priests, sent to dissipate our ignorance and save our souls? How many merchants, agents of banking institutions, of Insurance companies, of manufactory conceivers, engineers and contractors, financiers of all sorts, come to Canada to gather their piles with the determined purpose and continual thought, «of returning home», as they say, to enjoy in the more congenial atmosphere (altho murky) of the modern Babylone, the wealth acquired among those miserable and despised colonists?

What more should they exact from us than the million or two of dollars that we spend yearly for what they call our army and navy. Why did England withdraw her garrisons? Why should we garrison her forts and navy yards? Why military schools and academy to educate at our expense recruits for her Indian army? All we need is a regiment or two of armed police, to help the constable and bailiff in cases of riot. If ever we were threatened by a foreign foe, England might then send us again her Household Guards to protect us. But where is that foreign enemy? There is only one Nation in the world that could attack us, one also that could crush and swallow us promptly if it chose, but a nation that has less than any other the ambition and purpose of military conquest against whom the best military engineers that the English Government could send to measure the capacity for defense of our frontiers, returned

astonished and satisfied that there was no chance against her power. And in consequence the British garrisons evacuated Canada, about the same time that the French were politely invited to evacuate Mexico. Napoleon the Little shamefully and hastily abandoned his mock Emperor³⁶⁴ to be shot by the Mexican Patriots.

The United States had then a million of veterans under arms. They were content to see military threats on their northern and southern boundaries vanish, and they at once disbanded their overpowering hosts, and turned their swords and bayonets into plough shares and machinery.

We have more territory than we can occupy and settle in a century, more heterogeneous races of immigrants than we can digest and assimilate in many years. The slaves of Europe, driven to our shores by military conscription, by oppressive taxes, by the insolence and tyranny of kings and aristocrats, by the extortions of landlords, we have to clothe, to feed, to educate, to make men and freemen of; and that noble work is all sufficient for this generation of American Republicans. As to our immediate neighbors the Canadians, they seem very much like ourselves: we like them well enough, are quite willing to trade with them and be on friendly terms, but are not afraid of them, and therefore are quite indifferent as to their joining our Union or building up a Union of their own. Let them try to do better, if they can, than we have done in this one century. They began about the same time we did, is it not. They are five million; we are sixty five million. We will not hurt their feelings, by any further comparisons. We cannot help remarking however that we obtained our Independence in 1776, and grow rapidly to be the richest nation on earth; while they remained willing colonists and seem willing still. We have nothing to envy them. Be it so. *À chacun son goût*. Let them totter as baby colonists, let them hold on to the aprons strings of their mama as long as they don't feel strong enough to walk alone. We can pity, but not envy them surely.

I here express faithfully the common sentiments of our neighbors in regard to Canada.

Now, would our Tory friends ask more, and make us the laughing stock of all nations, by begging the mama to take our pocket money and our play things, and to throw them to her enemies in Asia, Africa, Polynesia and even Europe. Even more monstrous still to decimate our babies to take our very blood and to offer it a sacrifice to her military glory, and to her mercantile greed. The thing is preposterous. A few of our great men, who have exhausted all the honors and salaries we could give them, may have the ambitions to figure in the Commons, and even among the Lords of the British Parliament. What prevents them. Let them follow the example of one of our former Ministers of Finance. Sir John Rose, Baronet, is a fine model for them. Let them follow him. Let them go, and seek all the honors they can wish over there, not content with mere Knighthoods, the highest degree of nobility that their mother country can afford to cast upon mere colonists. Let them go, but not drag after them our hard earned treasures, nor our plebeian youths to be shot abroad for the glory of the Empire.

I cannot close these remarks, Mr. Editor, without one word more about an absurd boast, that is so often paraded in Canada that it has no doubt been believed in the old world. The President of the Dominion League of Imperial Federation, and one of our own prominent M.P., is reported to have said a few days ago : «We should consider the ultimate destiny of the people of one half – and that the larger half – of the American continent». Now this is

too absurd a boast to be allowed to become an article of faith, a falsehood that should not be palmed upon the ignorance and credulity of the present mother country and all its inhabitants. A Canadian M.P. at least, if not the common people, should know geography and study the isothermal lines and find out that habitable and cultivable Canada does not, and never will, extend east of Lake Winnipeg beyond the fiftieth latitude, between Lake Winnipeg and the Rocky Mountains beyond the fifty fifth latitude, and beyond the Rockies to the Pacific coast beyond the sixtieth latitude. All that «larger half» north of those limits is the country of the fox and the beaver, of the reindeer and the Esquimaux, and more than half of this again the kingdom of perpetual ice.

Let us be truthful first, and then as proud of what there is of this Canada of ours as we can; and such as it is let us build it up into an Independent and Free Nation, as patriotic and self contained and self confident as we can make it, friendly to all our original mother countries, France, England, Scotland, Ireland, Germany, Scandinavia, and now little Iceland even, but no entangling and dangerous alliances with any one of them.

Thus saith.

A Real and a True Canadian

Your correspondent, the undersigned, son and grandson of two eminent and popular leaders of Canada, a Son of Liberty himself in 1837, an ardent lover of his native land, ambitious and trustful of its manifest destiny, cannot bear patiently the vagaries of those Tory plotters. You know I am one of your subscribers and daily reader, I assure you. Address me a couple of extra copies of this article. I mean to try to pull off the fence, the *Montreal Star*, that «Independent paper» which boasts of its 26 000 purchasers and yet has not the courage to discuss such momentous questions as Imperial Federation, Free Trade with the United States, Canadian Independence, &c.

Louis J.A. Papineau



L.O. David, écr
M.P.P.
Montréal

Manoir de Montebello, 30 novembre 1887

Bravo! *Vir nobile*³⁶⁵! Vrai patriote, vrai libéral, toujours!

La Justice (quelle justice!) d'hier a un article ignoble, comparant ces pauvres femmes folles aux prostituées et vagabondes³⁶⁶ en invoquant contre elles et citant au long la section 8, chapitre 157 des Statuts révisés!

« Journal national » : belle nationalité qu'il nous fonderait, de fanatiques catholiques et orangistes sans cesse prêts à s'entre-égorger.

Nous ne cessons de protester contre les paroles des *Mail*, *News*, *Anglo-Saxon* et autres éditeurs forcenés; et nous approuverions les coups de bâtons et de pierres de fanatiques d'une autre croyance contre des sectaires qui adorent Dieu à leur façon, et qui vont prêchant dans

les rues et les carrefours à l'exemple, croient-ils, de leur divin maître, et appelant les pêcheurs à se convertir.

Une petite bannière grande comme un mouchoir et quelques tambourins, c'est leur culte extérieur. J'en connais de plus bruyants à l'occasion.

Mais enfin, Dieu merci! toutes religions et croyances sont libres et égales aux yeux de la loi civile et politique dans notre pays et notre siècle; et tout fanatisme, de quelque part qu'il se produise, doit être honni et étouffé.

Encore une fois, je vous remercie, champion de la Liberté!

Un Fils de la Liberté



À Monsieur le curé Rochon
A Papineauville

16 décembre 1887

Mon cher curé,

Votre lettre d'hier³⁶⁷ et cette liste, me donnent l'occasion de vous dire ma pensée, toute ma pensée, sur ce qui se passa lors de la Saint-Jean-Baptiste à Papineauville.

Monsieur le curé vint chez « Monsieur le seigneur » qui lui donna volontiers et de bon cœur vingt-cinq dollars, je crois, pour cette fête nationale. Quelques jours avant le 24 juin, « Monsieur le seigneur » reçut une invitation et une belle cocarde d'« Invité ». Il se rendit à Papineauville. Il ne vit aucune réception aux invités. Il se rendit au champ à la suite de la procession. Là, personne du comité de vit « Monsieur le seigneur ». Il vit de longs tréteaux entourés de gens qui, debout, se bouscullaient pour arracher une bouchée de vivres ou de rafraîchissements. Il en conclut que ce n'était pas la table des « Invités ». Il vit une belle tente et, par la portière entrouverte, une table de festin. Il demanda à un cerbère qui gardait cette portière si c'était là la tente des « Invités ».

– Non, dit-il, il n'y a que le clergé d'admis ici.

Bon, se dit « Monsieur le seigneur », il faut pourtant manger un peu. « Monsieur le seigneur » força la consigne, entra, et aussitôt présenta une pièce de monnaie à un échanton ou bouteiller, qui la prit et la mit dans sa poche; et grâce à un curé qui sembla le reconnaître, « Monsieur le seigneur » put se glisser avec peine entre deux de ces messieurs les prêtres qui lui furent dès lors très polis, l'aidant à se servir à manger. Il se trouva à peu près le seul laïc à cette table, et comme un intrus à peu près.

De là, on se rendit autour de l'estrade des orateurs. Cette estrade, assez ample pour contenir et asseoir une vingtaine au moins d'« Invités », n'avait qu'un siège sur un côté pour cinq ou six personnes. Après avoir entendu pendant près d'une demi-heure, confondu dans la foule, l'éloquence rhétoricienne d'un grand politique, « Monsieur le seigneur » fut aperçu par M. Charles B. Major (l'un du comité, je présume) qui insista pour le faire monter sur l'estrade. Il s'y tint debout, écoutant les flots d'éloquence, pendant plus d'une heure, je crois. Sur ce petit banc d'estrade, étaient Sa Grandeur monseigneur l'archevêque et un ou deux prêtres de sa suite dignes d'y figurer. Mais deux de ces six places étaient occupées par deux petites soutanes

fort jeunes qui me parurent des élèves du grand séminaire, et qui ne songèrent jamais à offrir leurs sièges à « Monsieur le seigneur » et à une demi-douzaine d'autres vieillards, citoyens distingués, à qui l'on aurait dû offrir des sièges. L'on importa les orateurs, pour l'occasion, de comtés ou de villes éloignés. Pas un citoyen de notre comté ne fut invité à parler.

Quand cette belle fête fut terminée, « Monsieur le seigneur » rentra chez lui. Et il se promit de rester chez lui à pareille occasion à l'avenir. Il doit en justice à M. le curé Rochon de lui dire qu'il ne le vit ni rencontra de toute cette journée.

Voilà quelques petites vérités que vous m'avez donné l'occasion aujourd'hui de vous dévoiler. Sans rancune, mon cher curé, je demeure votre très humble.

Louis J.A. Papineau



William Owens³⁶⁸, Esq., M.P.P.
944 Dorchester Street
Montreal

Manor of Montebello, 19th Dec. 1887

Dear Sir,

I am sorry you should not have understood me, when at our last interview I told you what my terms of sale could be, and that they could not be altered.

I am not at all anxious to sell, but think rather that I can wait for better terms, which I can get later.

I remain yours truly.

Louis J.A. Papineau



Philippe Hébert³⁶⁹
Montréal

Manoir de Montebello, 23 décembre 1887

Mon cher Monsieur Hébert,

La statuette m'est arrivée ce matin. Quelle bonne compagnie pour mon Noël!

Un petit accident, facile à remédier, est la fracture du pendentif de la manche gauche de la robe.

Les deux emblèmes ajoutés au piédestal, le drapeau et les feuilles d'érable sont de bon goût. Permettez cependant une critique pour arriver pleinement à la vérité historique. Le drapeau national de 1834-37-38 était aux trois couleurs, verte, blanche et rouge, en trois bandes horizontales. C'est le drapeau qui figurait dans nos fêtes Saint-Jean-Baptiste de 1834-35-36-37; dans toutes nos assemblées d'agitation, d'indignation, en 1837, aux champs de bataille de Saint-Denis, Saint-Charles, Saint-Eustache, Toronto, Moore's Corner, Navy Island, Windmill, Amherstburg, Napierville, etc., en 1837-38.

Lorsque l'association Saint-Jean-Baptiste se réorganisa en 1844, la question du drapeau national revint sur le tapis. Des têtes chaudes comme Bouchette, Cartier, votre serviteur et d'autres, voulaient relever le drapeau de 1834. La majorité crut plus prudent d'en choisir un autre. Quel sera-t-il? Le drapeau anglais? Un cri unanime : « Non! jamais! »

Eh bien, choisissons le drapeau tricolore de la France, en attendant que nous puissions déployer plus tard un drapeau canadien. Et ce drapeau français fut adopté. Le seul drapeau étranger qui ait été déployé par les Patriotes avant 1844 fut le drapeau des États-Unis, de temps à autre, dans nos assemblées les plus tumultueuses.

Il vous est facile de faire cette correction au drapeau de la statuette, en traçant les raies sur l'autre sens.

Maintenant, je vous prie d'en envoyer une à l'Institut Fraser pour et en mon nom, dont je vous inclus le prix, 10 \$.

Je crois que Dawson Brothers³⁷⁰, libraires sur la rue Saint-Jacques, vous permettraient de bon cœur d'en exhiber une dans leur vitrine. Je vous en souhaite un abondant et profitable débit. Et je demeure votre très obligé serviteur et ami.

Louis J.A. Papineau



Monsieur Antoine Plamondon
Artiste
Pointe-aux-Trembles de Québec

Manoir de Montebello, 18 mars 1888

Mon cher Monsieur,

La fête du centenaire Franchère à laquelle vous avez si bien contribué et que les journaux nous ont racontée, m'a fait découvrir votre retraite et votre âge vénérable. Je me souviens de l'éminent artiste canadien qui en 1836 donnait dans la maison Bonsecours, à Montréal, le dernier fini au meilleur portrait que nous possédons de mon auguste père, Louis-Joseph Papineau. L'original de ce portrait occupe la place d'honneur dans ma salle d'entrée. Je viens de le faire photographier pour l'Encyclopédie biographique américaine que les Appleton publient à New York en ce moment. Je prends la liberté de vous en offrir aujourd'hui une copie, que j'inclus dans ma présente. Le double que vous aviez peint de ce portrait pour la Chambre d'assemblée du Bas-Canada, après avoir figuré aux Palais de Québec, de Kingston, de Toronto et de Montréal, fut brisé et foulé aux pieds par les tories enragés de 1849, lorsqu'ils incendièrent le Parlement dans cette dernière ville.

Mon cher Monsieur Plamondon, je me réjouis d'apprendre que vous conservez bien une verte vieillesse, et je vous en souhaite la prolongation jusqu'à l'âge de votre ami et coparoissien, M. Franchère.

Croyez-moi votre très dévoué compatriote.

Louis J.A. Papineau



Editor of *The Post*³⁷¹
Montreal
Private, not à la Sackville, but truly
Private and confidential

Manor of Montebello, 10th Nov. 1888

«For Gov., Liberty and Country!»
For Canada and Ireland!

Do not fail to mark and to address your Editorial of Thursday and Friday, 8th and 9th inst. to the great men : Harrison, Morton³⁷², Blaine, Sherman, Blair, Wiman and all leading friends of what you so forcibly and eloquently call «Americanism» and Republicanism. What a page of history, of America and of the world, they could make if they chose, if they are the statesmen and patriots that I presume them to be.

Let me give you a State secret : President H., the grandfather, was pledged to Canadian Independence.

A Son of Liberty
L.-J.A.P.

What a disgrace our Canada newspapers, both Liberals and Tories, are in all their ignorance and vagaries on foreign politics, particularly on those of their continent!

Montreal Herald, sorry for Cleveland! And *The Star*! and *The Witness*! And the silent french press! Pueh!



À *La Justice*
[Québec]

19 novembre 1888

M. le rédacteur de *La Justice*,

Permettez-moi quelques réflexions sur les anomalies et les excentricités du jour et sur l'aspect général de la politique.

Lorsque Downing Street nous choisit et nous envoie un gouverneur général qui ne nous est nullement responsable mais très responsable à Downing Street, il est devenu d'usage à son arrivée de lui présenter de toutes parts des adresses banales de bienvenue. L'acceptant comme représentant de notre Reine, comme arbitre neutre et comme conciliateur de toutes nos nuances d'opinions si diverses, de toutes nos factions sociales, politiques et religieuses si divisées, nous lui devons remerciements lorsqu'il nous prêche la paix et la concorde entre tous ces éléments disparates. Mais il ne doit pas perdre de vue cette fonction légitime et suffisante. Il ne doit pas profiter de l'Adresse de la Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa pour nous faire un discours politique, pour nous mettre en garde contre l'annexion aux États-Unis, pour nous vanter notre Confédération et le système monarchique, pour les contraster avec le système américain, pour s'apitoyer sur le sort malheureux de ces sots républicains qui, tous les quatre ans, se donnent

tout le trouble, la dépense et l'oubli de leurs petites affaires et petits profits industriels, pour se choisir le chef de la Nation et l'exécutif fédéral responsable au suffrage universel; sots républicains qui pourraient s'éviter tous ces inconvénients en demandant à Downing Street de leur envoyer un président tout fait, tout comme on nous envoie un gouverneur général, à qui l'on nous fait payer de nos propres deniers à nous, cinq millions de colonistes, un salaire aussi élevé que celui du président de soixante millions de citoyens libres qui l'ont élu.

Je vous tiens à votre tour responsable, M. de *La Justice*, comme votre confrère de *L'Électeur*, d'avoir suscité les alarmes de lord Stanley, en reproduisant le terrible manifeste annexionniste de 1849. *La Patrie*, plus sage, n'a pas encore osé commettre ce forfait. Et que dire de l'imprudence des *Young Men's Liberal Club* de Toronto, qui répondent de suite à lord Stanley en votant 24 pour l'Indépendance du Canada, 19 pour l'Annexion, et un seul (*the most cruel cut of all*) pour la Fédération impériale, et pas une seule voix pour la grande Dominion! Si l'on se rappelle qu'on nous disait, lors de sa nomination, que lord Stanley était un des partisans anglais de ce beau rêve. Lord Stanley, en nous montrant combien il valait mieux pour une nation d'accepter un chef de droit divin que de se donner le trouble de l'élire, aurait dû pousser sa logique un peu plus loin; et nous dire que nous, Canadiens, ne devons plus tourmenter notre autocrate Premier ministre et ses collègues et créatures, en les exposant aux risques périodiques d'élections générales; que nous pourrions épargner beaucoup de trouble et de dépenses et de dérangement des affaires, en supprimant la Chambre des communes et en laissant toute administration et législation au Sénat de sir John Macdonald. Ce serait le régime monarchique dans sa perfection. Lorsqu'il dit « nous », comme s'il était des nôtres, et qu'il dit que « la constitution monarchique nous assure notre complète autonomie », il se moque de nous. C'est la pilule dorée que n'ont cessé de nous faire avaler tous les gouverneurs depuis la Confédération de 1867, pour nous déguiser le vasselage colonial. Ils nous chantent autonomie et nationalité pour que nous les aidions à river nos chaînes! Le *Post* de Montréal, de son côté, a l'audace de dire que lord Stanley est neuf au Canada, qu'il a beaucoup à apprendre, qu'il n'a pas encore approfondi le courant de l'opinion, que lorsqu'il aura étudié la question, il en conclura même au point de vue d'un Anglais éclairé, que le Canada a tout à gagner et n'a rien à perdre par l'annexion aux États-Unis.

Il y a un journal indépendant, qui affiche tous les jours le nombre de 28 000 abonnés, catholiques et protestants, conservateurs et libéraux, et qui vante sa neutralité. Vraiment neutre et impartial, reflétant chaque jour les opinions vraies et sérieuses des diverses nuances de l'opinion publique, véritable éclectisme, il serait le plus précieux et utile de tous nos journaux. Dans la réalité, c'est le plus lâche et le plus hypocrite des journaux tories. Son torysme perce tous les jours comme malgré lui, malgré ses professions de neutralité. Il n'a pas manqué si belle occasion de préjuger la question, en courant chez quelques survivants du Manifeste de 1849 pour arracher des aveux de repentir de s'être oubliés à cette époque. Je n'ai pas à commenter ces réponses aujourd'hui : nous pourrions y revenir.

Il y a présentement une question bien plus grave à traiter. Un membre libéral, radical même, disait-on, abandonne son chef Gladstone, parce que celui-ci veut rendre justice à l'Irlande, et se range derrière le ministère tory. Salisbury³⁷³ l'en récompense en l'envoyant négocier un traité à Washington pour régler les pêcheries. Le choix ne pouvait manquer de blesser les citoyens

irlandais, qui sont si nombreux et qui ont tant d'influence aux États-Unis. Le traité est bâclé. Sans attendre l'opinion du grand Congrès, l'Angleterre s'empresse de ratifier ce traité et de le faire ratifier par le gouvernement de sa colonie dite La Puissance. Ceci éveille l'attention des Américains, et l'étude du traité dans le Sénat. L'on voit en même temps les sympathies des Anglais et de leur presse en Angleterre et dans la colonie, se manifester de plus en plus en faveur de la réélection du Président Cleveland. L'on finit par croire qu'il a trahi les intérêts de son pays. L'on est bientôt confirmé dans cette croyance, par la lettre de l'ambassadeur britannique à Washington, qui recommande aux citoyens d'origine anglaise de voter pour Cleveland! Esclandre impardonnable. Aucune nation qui se respecte ne peut permettre à un ambassadeur d'intriguer et de s'immiscer dans ses affaires intérieures. Le Président demande au gouvernement anglais de rappeler lord Sackville. Lord Salisbury cherche à gagner du temps et demande des explications, des détails. Alors le Président, qui ne veut pas que cet incident embarrasse l'élection, envoie ses passeports à monsieur l'ambassadeur. Il a l'approbation de tout le monde. Eh bien, l'élection a lieu : Harrison est élu président, et Salisbury de s'en réjouir, de déverser le sarcasme contre le malheureux Cleveland et contre le mode électoral de la république. *Vae Victis!* est un cri aussi familier aux Romains modernes qu'aux anciens. Et toute la presse tory d'Angleterre et du Canada de lui faire écho. Puis la farce doit s'y mêler : la dame du Président, the First Lady of the Land, entre dans une boutique de Washington et, apercevant Miss West, la fille de l'ex-ambassadeur, elle la salue et lui présente la main. Miss West a l'exquise politesse de lui tourner le dos! Et voilà! Comme c'est gentil et bien élevé! L'on sait quels rôles les femmes ont toujours joué dans les cours du vieux monde; mais l'on ne s'attendait pas à les voir figurer dans le nouveau. Et maintenant, c'est au tour du gouverneur général du Canada à leur dire son petit secret, à ces vilains républicains, à se moquer de leur constitution et à leur présenter pour modèle celle de la Puissance. Et dans quelques jours, lord Sackville, étant parent de lord Stanley, va venir le visiter à Ottawa. Nos ultra-loyaux vont-ils en profiter pour lui présenter une adresse de condoléance dans laquelle ils inséreront quelques injures à l'adresse du Président et du peuple américains? Ce serait la finale de ce beau concert.

Je me demande si c'est pour faciliter des négociations nouvelles sur les pêcheries, pour prévenir des *rétailliations*, des blocus, des embargos sur notre industrie et notre commerce, que l'on se permet toutes ces amabilités. On est à l'antipathie et la haine de l'aristocratie anglaise qui a tant aidé et fomenté la guerre esclavagiste de 1860 qui entraîne de passion le gouvernement tory d'aujourd'hui à risquer la paix entre l'Angleterre et les États-Unis.

Est-ce que le jingoïsme³⁷⁴ va se tourner contre l'Amérique? Il me semble pourtant qu'il a déjà assez à faire à garnisonner sa victime, l'Irlande, et à guetter la Grande Ourse qui s'avance fatalement vers les frontières de l'Hindoustan et vers les portes du canal de Suez. Ce qu'il faudrait à l'Angleterre aujourd'hui, c'est un Dufferin à Washington; un autre Dufferin à Ottawa, et le grand Old Man à la place de Salisbury. Celui-ci la compromet de plus en plus. Dans tous les cas, si l'Angleterre et les États-Unis en venaient aux mains, sous quelque prétexte que ce fût, nous, pauvres Canucks, serions le vil métal, chauffé à rouge et battu entre enclume et marteau. Quel joli rôle nous ferions là!

J'ose suggérer, Monsieur le rédacteur, un plan d'échappatoire aux dangers qu'un avenir prochain peut voir surgir. L'administration du Président Harrison ne sera pas moins

tenace que celle de Cleveland, de l'honneur et des intérêts de son pays. Elle insistera sur ses prétentions aux pêcheries et au transport de son poisson en transit sur notre territoire. Si nos protecteurs tories s'obstinent à défendre la lettre du Traité de 1818 qui n'a pas d'application aux circonstances modernes du commerce; traité qui ne pouvait prévoir les vaisseaux à vapeur et les chemins de fer; ni les rapports de plus en plus multipliés des échanges entre les deux pays; la nouvelle administration pourrait fort bien rétablir en abolissant *in toto* le transit et les échanges. Ce serait un embargo qui aurait bientôt ruiné le Canada sans autoriser la rupture de la paix par l'Angleterre. C'est une faveur exceptionnelle et en dehors du droit des gens qui a permis au Canada d'importer et d'exporter en franchise, dans les ports des États-Unis et à travers leur territoire, nos marchandises et produits. Si l'on nous retirait ces privilèges exceptionnels, ni l'Angleterre ni nous-mêmes n'aurions de droits à réclamation. C'est un immense danger qui nous menace. Nous sied-il donc de le provoquer par l'échauffourée Sackville à Washington, le discours moqueur de Salisbury au banquet du lord maire, la réponse dogmatique de milord Stanley aux Franco-Canadiens d'Ottawa; sans parler de Miss West?

Avant que les difficultés deviennent plus sérieuses, et les complications plus difficiles à résoudre; avant que les esprits s'aigrissent et que l'honneur des deux nations ne soit en jeu, il me semble que ce serait pour nous, Canadiens, de demander notre émancipation à la mère patrie; ce serait pour elle de nous donner, avec sa bénédiction, notre entière Indépendance et de nous reconnaître et admettre au nombre des nations libres et souveraines. Alors nous pourrions négocier avec les États-Unis et régler nos rapports avec eux, dans nos intérêts mutuels et sans blesser les susceptibilités de personne. L'ambition générale des Canadiens pour une nationalité à eux, propre, que professent les conservateurs comme les libéraux, se trouverait pleinement satisfaite. Les annexionnistes remettraient à un avenir éloigné et peut-être problématique, la fusion dans la République Continentale. Les protectionnistes auraient le tarif américain encore plus élevé que le nôtre. Les libre-échangistes auraient le marché de 70 millions pour favoriser leurs prédilections. Les Anglais parmi nous qui sont plus attachés à leur Home d'outremer qu'à leur pays d'adoption, se soumettraient loyalement à la décision de leur mère patrie par dévouement à sa volonté et pour lui épargner une guerre désastreuse avec les États-Unis. L'Angleterre elle-même trouverait dorénavant dans les Américains ses meilleurs amis et alliés, comme ils sont ses meilleurs chalands, au lieu d'antipathies et d'achoppements continuels.

Je ne vois qu'une poignée de gens qui seraient assez mécontents pour nous quitter et s'aller réfugier au-delà des mers : ce serait quelques chefs orangistes, quelques commis militaires ou civils que la métropole nous envoie pour nous surveiller et nous exploiter, un gouverneur général, un général en chef, quelques *sirés*, embryons d'une aristocratie future et mort-née, qui encore? Je ne vois vraiment que cette poignée. La nation entière se réjouirait et serait fière de n'être plus les seuls colons des deux Amériques. Oui, les Noirs mêmes de Saint-Domingue sont depuis longtemps émancipés et maîtres de leurs destinées. Le seul Canada est demeuré vassal d'un pouvoir européen, et cache sa honte sous le voile percé d'une « autonomie » mensongère et sous le masque pompeux de « Puissance » : comédie que jouent depuis vingt ans la métropole et ses créatures parmi nous.

Franc Parleur

Confidentiel : Monsieur de *La Justice*, votre correspondant est Louis-Joseph-A. Papineau, du manoir de Montebello. À 18 ans, Fils de la Liberté en 1837, Franc-Chasseur³⁷⁵ en 1838, il n'a cessé de croire à l'Indépendance de sa patrie. À 70 ans, il lui semble apercevoir l'aube. Il supplie la Providence de lui accorder de voir l'aurore, le soleil même du grand jour de l'émancipation, fidèle jusqu'à la mort à cette patrie tant éprouvée dans le passé.

Ayez la bonté de soigner les épreuves et de les corriger; de me garder quelques copies extra du journal pour donner à mes amis. Je vous en tiendrai compte et paiement.

Votre serviteur et abonné.

Louis J.A. Papineau



À *La Patrie*³⁷⁶

Nous recevons d'un correspondant distingué la lettre suivante que nous nous empressons de publier :

INDÉPENDANCE

[Montebello, 19 décembre 1888]

Monsieur le rédacteur de *La Patrie*,

J'admire le zèle ardent, l'ambition patriotique, l'empressement des jeunes gens du *Club National*, qui « tout en admettant qu'il est de l'intérêt du pays de maintenir notre système de gouvernement pour un certain nombre d'années » encore, osent diriger le peuple canadien vers l'idée de l'indépendance. Grands dieux, avec cette audace dans tout le feu de la jeunesse, ces patriotes à trente ans seront de bons conservateurs; ils auront atteint le pouvoir, et son influence délétère en fera de bons partisans du *statu quo*. Un excellent patriote, parlant ces jours derniers dans vos colonnes, des Français de la Louisiane, sous la fausse impression, je crois, que leur esprit de nationalité a pu s'affaiblir sous leur climat énervant, cause de leur torpeur, me suggère la pensée que notre climat glacé a peut-être aussi sur les Canadiens le penchant à la torpeur de nos ours et de nos tortues, qui hibernent six mois de chaque année. Certainement que notre course n'est pas violente, ni longtemps soutenue.

Les Français de la Louisiane, échappés aux dangers des despotismes anglais et espagnol, entrés citoyens libres de la plus libre des Républiques, traités de suite en frères et non en conquis par les Américains, n'eurent point à lutter contre la persécution ni à s'inquiéter de leur nationalité. La République reconnut de suite leurs droits à leur langue, à leur religion, à leurs lois. Elle leur envoya l'un de ses jurisconsultes les plus distingués (représentant au Congrès, secrétaire d'État, ambassadeur en France) Edward Livingston, pour codifier leurs lois, et le Code civil de la Louisiane fut l'admirable ordonnance qui y est toujours en vigueur.

Combien fut différent, et l'est encore, le sort des Français d'Acadie et du Canada! Conquis par la force des armes, par le plus puissant, le plus égoïste, le plus assimilant des conquérants modernes, ce petit peuple héroïque mais faible eut à lutter incessamment, pour conserver tout ce qu'il possédait de territoire, de foi, de mœurs, de droits, de lois. La force le plus souvent, le plus longtemps, fut l'arme des conquérants. La ruse et la duplicité, la flatterie, à chaque époque

critique pour sa domination – 1775, 1812, 1865. Le danger passé. Recrudescence d'abus et d'oppressions. Enfin, la Grande Crise : les 92 *Résolutions*; refus des subsides, remède légal et constitutionnel; vol du trésor provincial par le Parlement Impérial; protestations légales et constitutionnelles par requêtes et par assemblées publiques, auxquelles les tyrans répondent par destitutions et par fausses accusations de haute trahison et par emprisonnements arbitraires.

Quelques braves, de désespoir, s'insurgent enfin, encore en droit constitutionnel anglais et en droit humain, la Force armée et brutale, la loi martiale proclamée par un Général en dépit du Parlement qui veut en vain s'assembler, en dépit des juges que l'on supprime, a bientôt écrasé et massacré les insurgents. On les tue, on les emprisonne, on les pend, on les exile, on pille et l'on incendie. Bref, la nouvelle conquête fut plus féroce que la première. Mais l'éveil est donné. Le monde entier en demande compte à l'Angleterre. Et celle-ci est forcée, par la voix même de son Haut-Commissaire et délégué, lord Durham, de reconnaître la justice des opprimés, la honte des oppresseurs; de dire que depuis 1791 que l'on croyait que les Canadiens jouissaient des garanties et des libertés de la Constitution anglaise; la pratique des gouverneurs et leurs conseillers en avait été la négation absolue – et qu'il fallait enfin accorder la responsabilité gouvernementale. Mais les plus habiles et les plus ardents des patriotes colonistes avaient été les Français du Bas-Canada. En cédant aux colonies parlementaires les libertés des sujets anglais, il fallait au moins s'en venger sur ces Français éclairés. Il fallait encore abolir l'usage de leur langue, leur donner une moindre proportion de la représentation, et leur faire payer cinq millions des dettes de la province voisine. Il fallait les unir à cette province supérieure qui, toute anglaise, finirait par dominer et contrôler ces misérables Français. *Those d... Frenchmen.*

On sait comment la fermeté de nos chefs déjoua encore ces trames odieuses, et finit par établir l'égalité des langues et de races. Mais que vit-on bientôt? Malgré l'Union, ces Français ne disparaissaient pas et restaient les égaux des Anglais. Alors, on se dit qu'il fallait une nouvelle constitution, encore une révolution, et l'on bâcla par les moyens que l'on sait, et sans plus consulter le peuple, la fameuse Confédération de 1867. Notre jeunesse d'aujourd'hui peut la voir à l'œuvre, et comprendre son mécanisme. Les conflits de races sont-ils apaisés, les préjugés religieux éteints, l'harmonie des intérêts et des provinces parfaite? Au contraire : lutte incessante de centralisation du pouvoir à Ottawa, mais des provinces de leur côté pour conserver leurs autonomies particulières. Mais tous, oui tous, on peut le dire sans contradictoire, sont mécontents du régime actuel; tous sentent que cette confédération est factice et sans vitalité, qu'elle n'est que nominale, qu'elle est un effort doctrinaire contre toutes les lois géographiques, contre toutes les tendances commerciales et industrielles de régions disparates qui n'ont qu'une cohésion forcée et contre nature. Ce vaste territoire que l'on veut appeler le Canada, qui s'étend d'un océan à l'autre, a mille lieues de longueur sur une largeur habitable de seulement cent lieues; encore cette largeur coupée par tronçons qui séparent et isolent les États du Maine et du Michigan; ce long territoire n'a presque point de rapports naturels entre ces fragments; qui tous se dirigent vers le Sud et y trouvent leurs meilleurs marchés, malgré une double armée de douaniers échelonnés sur cette immense frontière arbitraire et artificielle pour entraver le cours normal des échanges. Un pareil système politique ne saurait durer longtemps, puisqu'il est contre les forces naturelles qui le minent et qui le contrecarreront toujours de plus en plus.

Où en sommes-nous aujourd'hui? Tous mécontents et tous songeant à quelque nouvelle combinaison.

Les uns voudraient nous replonger dans la dépendance et le despotisme de Downing Street et du Parlement Impérial; bien pis, sous prétexte d'une représentation minime et impuissante dans la Chambre des communes anglaises, nous imposer ce qu'elle n'a encore jamais fait dans aucune colonie, la Taxe du Sang et de nos Trésors pour la plus grande gloire de l'Angleterre dans ses luttes incessantes sur tous les points du globe où son ambition conquérante et mercantile a porté ses soldats et ce drapeau rouge tant rougi dans le sang de toutes les peuplades conquises et à conquérir. Grand merci, nos Seigneurs et Maîtres! *None of that mad and suicidal project!*

D'autres, craignant que nous ne succombions tôt ou tard, à cet abominable projet, comme malgré une lutte plus que séculaire nous avons succombé successivement à l'union des deux provinces, puis à la Confédération des sept, sont prêts à demander, non pas dans un avenir indéfini, mais de suite, oui de suite, l'émancipation absolue, l'indépendance souveraine du Canada. Celle-ci nous donnerait le temps de respirer en paix et en sûreté, et d'essayer si nous pouvons développer assez d'homogénéité pour créer avec le temps une nouvelle nation au nord des États-Unis. Du temps, il en faudrait beaucoup. Mais qui sait? si nous étions maîtres du temps et du destin, et de nos ambitieux voisins; si nous n'étions pas stationnaires pendant qu'ils avancent si rapidement.

D'autres, plus sérieux, plus studieux, sans préjugés et faisant abstraction d'accidents momentanés; impressionnés par l'histoire entière de l'Amérique depuis sa première découverte, jusqu'à nos jours, voyant tous les efforts abortifs des nations rivales de l'Europe pour s'y tailler des empires à leur propre image : Espagnols, Français, Anglais, Scandinaves, Allemands, Hollandais, Russes, comme tous y ont failli, comme tous ont travaillé et semé pour une nationalité nouvelle indépendante d'eux tous. Voyant encore en philosophes l'évolution des peuples civilisés de l'ancien monde, sortis des tribus sauvages qui envahirent et détruisirent les civilisations et les empires grecs et romains, passer par la féodalité et ses donjons de chaque commune pour s'agglomérer d'abord en petites principautés, puis en petits royaumes, puis en grands royaumes, pour aboutir de nos jours à cinq ou six grandes puissances qui dominent toutes les autres et qui font prévoir par leurs congrès diplomatiques la confédération prochaine des États-Unis d'Europe. Ils en déduisent que la destinée manifeste, inévitable, providentielle de toute l'Amérique du Nord est de ne former qu'une seule République Continentale du pôle arctique à l'isthme de Panama. *Nolens, volens*, l'évolution s'accomplira.

Ces philosophes se disent alors : Puisqu'il en doit être ainsi, pourquoi lutter inutilement contre ce destin, pourquoi languir quelques années de plus dans ce vasselage colonial qui nous endort et nous paralyse, qui nous laisse cinq millions en désarroi et en petites querelles de clochers en face de cette grande et puissante et prospère et harmonieuse nationalité de soixante-cinq millions; qui attire chaque année un demi-million d'immigrants de toutes races et de tous pays, qui évitent le Canada, colonie et sujet, pour devenir citoyens libres de la République cosmopolite; qui attire hélas non seulement les Européens, mais plus d'un million, deux millions peut-être, de nos propres compatriotes canadiens, compatriotes bien accueillis de suite, en frères comme le furent jadis les Louisianais, et que ce peuple généreux et sympathique honore de ses fonctions publiques dès qu'ils ont atteint leur naturalisation.

M. le rédacteur, je ne veux pas aujourd'hui faire mon propre choix, ni surcharger vos

colonnes, mais je prie mes jeunes amis du *Club National*, ainsi que toute la jeunesse éclairée du Canada, de se procurer et d'étudier la constitution fédérale et celles de chacun des États-Unis; et nous pourrions dans une autre occasion prochaine les comparer avec les constitutions que nous a imposées la conférence de Londres.

Un Patriote³⁷⁷



À dame veuve Samuel Charlebois³⁷⁸

Montebello, 21 décembre 1888

Reçu de dame veuve Samuel Charlebois [des mains de Louis-Joseph-Amédée] Papineau, vingt-deux 75/100 dollars, montant dû à la fabrique de cette paroisse pour funérailles, service, &c., de son défunt époux, et aussi la somme de sept 70/100 dollars due au curé de cette paroisse³⁷⁹.



À l'honorable Monsieur Mercier
Premier ministre

Manoir de Montebello, 30 décembre 1888

Mon cher Monsieur,

Avec votre si bon savoir-faire, l'offrande de cette couronne sur le cercueil d'un grand patriote comme Brown était digne d'un bon Canadien comme vous. C'était bien pour nous tous, vos compatriotes, que vous la présentiez, n'est-ce pas? et personne plus que vous n'était digne de nous représenter.

En vous offrant ma carte du jour de l'An, voulez-vous me permettre de vous faire des souhaits? C'est que le chef habile, éloquent, énergique qui nous a conquis la Citadelle de Québec, puisse bientôt nous guider à l'assaut et à la prise triomphale de la Citadelle d'Ottawa.

Eh! bien mieux encore, je vous souhaite d'être le premier sénateur que l'État émancipé de Québec, ou de Montréal, enverra au Sénat de Washington. Sénateur américain de la République continentale toute-puissante, sera un titre bien autrement noble et enviable que le fut jadis celui de *Senator Romanus*. Cette république de Rome fut par sa position contrainte de conquérir le monde par la violence et la force des armes. La République d'Amérique s'assimilera tout le continent par la fraternité humanitaire et pacifique. Pendant que le militarisme et le despotisme tueront l'Europe, la Liberté fera du Nouveau Monde le plus vaste, le plus puissant, le plus heureux et le plus civilisé des Empires qui auront jamais existé.

J'ai l'honneur de me souscrire, honorable Monsieur, votre tout dévoué compatriote.

Louis J.A. Papineau



Après le décès de T.S. Brown

IN MEMORIAM

[30 décembre 1888]

Le doyen des Patriotes de 1837 vient de nous quitter. Et nous devons consigner ici quelques souvenirs à sa mémoire, un tribut à son dévouement pour son pays.

Divide et regna. Le machiavélisme de nos oppresseurs, métropole là-bas, *Family Compact* dans le Haut-Canada, Bureaucratie dans le Bas-Canada, avait su tellement amener les préjugés de races parmi les Canadiens pour les désunir et empêcher que tous ensemble, ils pussent revendiquer leurs droits constitutionnels que la masse des Anglo-Canadiens ne voyaient plus chez les Franco-Canadiens que des monstres semblables aux terroristes de 1793, et après la bataille de Saint-Denis la panique les saisit et ils crurent au mensonge atroce de leurs journaux qui leur racontèrent que la tête du lieutenant Weir avait été promenée en triomphe par tout le village sur la pointe d'une pique, les sans-culottes dansant la carmagnole autour de ce trophée sanglant. On portait leur haine au paroxysme de la fureur. Il n'y avait pas alors dans cette province-ci un seul Anglo-Canadien. Les Français seuls étaient des Canadiens, et c'était un terme de reproche, un signe d'infériorité pour tous les autres.

Comme l'a si bien dit David, il fallait alors de l'héroïsme chez ces généreux Anglais qui avaient le courage de se séparer de leurs compatriotes, de sacrifier leurs intérêts personnels et leurs affections les plus puissantes, pour une idée, un principe. Tels les Neilson, les Stuart, les DeWitt, les Joseph, les deux Nelson, les Hart, les Lyman, les Brown.

La constitution des Fils de la Liberté voulait qu'ils tinssent une assemblée générale le premier lundi de chaque mois. Dimanche le 5 novembre, les magistrats demandèrent à nos chefs de ne pas s'assembler, pour éviter un conflit avec le *Doric Club* qui avait décrété qu'il ne permettrait pas notre assemblée. Nous répondîmes aux magistrats que pour éviter toute provocation, nous renoncions à nos processions avec drapeaux, insignes et bandes de musique, mais que nous ne pouvions abandonner nos droits constitutionnels d'assemblées, de pétitions, de protestations.

Lundi le 6 novembre 1837, nous étions donc réunis, non sur une place publique, comme nous avions d'abord décidé, mais à l'intérieur d'un hôtel et dans sa cour, situé entre les rues Notre-Dame et Saint-Jacques, tout près la rue McGill. Pendant que nous écoutions les harangues chaleureuses des Rodier, des Brown, des Girod, des Pelletier et autres orateurs, des pierres lancées de la rue Saint-Jacques et des cours voisines, tombaient parmi nous; et les vociférations dans la rue et les coups redoublés dans nos portes étouffaient souvent la voix de nos tribuns. Cette séance orageuse dura près de deux heures. Discours finis, résolutions votées et adoptées, nous dûmes nous occuper maintenant de nos assiégeants. En un instant, les rôles sont changés. Notre président André Ouimet quitte le fauteuil. L'orateur Brown devient le commandant et donne ses ordres. Nos chefs de sections pacifiques deviennent des colonels. Les sections sont des bataillons, les portes s'ouvrent, les barrières s'abaissent. Et tous, au cri de notre devise : « En avant ! En avant ! » s'élancent dans les deux rues. Capitaine de la 1^{re} compagnie, 6^e bataillon (Cité), colonel Rodolphe DesRivières, j'étais au premier rang. Une grêle de pierres, quelques coups de bâtons et de pistolets, et en moins de dix minutes, nous avons balayé toute la rue Saint-Jacques et la Place d'Armes jusqu'à l'encoignure de la rue

Saint-Lambert. Arrêtés en face de la maison de La Fontaine, nous ne voyions plus un ennemi.

Le général Brown, à la tête de deux bataillons, était sorti par la porte de l'hôtel sur la rue Notre-Dame; et, après une lutte un peu plus acharnée et prolongée, avait fini par disperser ses adversaires jusqu'à la Place d'Armes. Il ne nous restait plus qu'à rentrer chacun chez soi. Brown descendait seul la rue Saint-François-Xavier, se dirigeant vers son logis de la rue Saint-Paul, lorsque trois ou quatre forcenés sortent d'une maison et le frappent par derrière à coups de bâtons, l'assommèrent et le laissèrent pour mort sur le pavé. Quelques passants le ramenèrent et le portèrent dans une maison voisine, où il languit pendant huit jours entre mort et vie. Son œil droit était détruit. L'autre devait s'éteindre quelques années après. Un quart d'heure plus tard, toute la garnison, infanterie, cavalerie, artillerie, quittaient les casernes de Bonsecours et accouraient au corps de garde en face de la colonne Nelson et sur le Champ de Mars. Peu s'en fallut qu'on ne vît une nouvelle fusillade à la 21 mai 1832. Nos braves *Dorics* qui avaient fui jusqu'aux casernes, ralliés derrière les troupes, s'amusèrent maintenant sans obstacles à briser les portes et fenêtres de Papineau sur la rue Bonsecours, de Nelson à côté de l'église protestante St. Gabriel, de Fabre et de Perrault sur la rue Saint-Vincent, les presses du *Vindicator* et à jeter tous les caractères d'imprimerie dans la boue de la rue Sainte-Thérèse. Ce dégât dura près d'une heure. Plusieurs fois invités à protéger ces propriétés, les militaires qui voyaient et entendaient, refusaient de bouger. Toute la nuit, la ville fut en proie à l'anarchie. Après la cité, les faubourgs furent dévastés.

Une semaine après, l'Exécutif à Québec lançait ses fausses accusations de « Haute Trahison » et les mandats d'arrestation se portaient de tous côtés. Ceux des Patriotes dans Montréal qui purent échapper à l'emprisonnement s'enfuirent dans les campagnes. Brown, à Varennes d'abord, puis à Saint-Charles. Apprenant que l'armée se mettait en campagne pour exécuter ces arrestations illégales, que le gouvernement enfin commençait la guerre contre les citoyens au lieu de les protéger et de respecter leurs droits, Nelson à Saint-Denis, Brown à Saint-Charles, Chénier à Saint-Eustache, se retranchèrent pour défendre leurs foyers. *Every Englishman to and in his Castle !* Défensive triomphante à Saint-Denis. Défensive écrasée à Saint-Charles. Défensive massacrée et brûlée à Saint-Eustache. Les Patriotes, dispersés, s'enfonçant dans les forêts, dans les savanes, souffrant du froid, de la faim, de toutes les misères de la saison la plus rigoureuse. Ceux qui tombent épuisés sont saisis et portés aux prisons. Ceux qui peuvent se traîner jusqu'aux frontières y sont accueillis à bras ouverts par les nombreux sympathiseurs. Qui les a faits, qui les a préparés, ces sympathiseurs, qui les a si bien instruits de la question canadienne? C'est Brown. C'est lui qui, depuis six mois, dans ses longues correspondances dans le *New York Daily Express*, sous la signature *L.M.N.*, a mis les Américains parfaitement au fait de nos griefs et de nos justes demandes de réforme.

Ces sympathiseurs nous permirent d'organiser ce système de guérillas, sur toute la frontière depuis le Maine jusqu'au Michigan, qui tourmenta l'Angleterre pendant plus de deux ans et qui lui fit dépenser tant de millions sterling et *garnisonner* ses colonies par plus de 15 000 hommes de ses meilleures troupes et de sa garde.

Le Président Van Buren, sollicité par l'Angleterre et s'appuyant sur les États du Sud, échelonna toute l'armée américaine sur les frontières pour contrecarrer nos efforts. Nos sympathiseurs s'en vengèrent en 1840 en lui enlevant tous les États limitrophes des colonies,

son propre État, le New York, et élisant à la présidence l'aïeul du Benjamin Harrison qui vient d'être à son tour élu Président.

Brown, après plusieurs années de séjour en Floride, revint à Montréal. Il n'avait rien perdu de son énergie, de son zèle patriotique, de sa philanthropie; et sa plume facile et infatigable remplit les journaux de ses communications intéressantes sur tous les sujets. La charité et la tempérance surtout, les réformes sociales furent ses thèmes favoris.

À Montebello, le 28 septembre 1871, T.S. Brown et l'honorable A. Dorion prononçaient éloquemment l'oraison funèbre de Louis-Joseph Papineau. Celui-ci n'eut jamais d'amis plus fidèles et dévoués dans la bonne et la mauvaise fortune, qu'Édouard-Raymond Fabre, *Edmond Burke O'Callaghan*³⁸⁰ et Thomas Storrow Brown. Ce dernier publia sa notice biographique dans le *Dominion Monthly*. Plus tard, elle fut réimprimée aux États-Unis.

Singulières coïncidences : Brown meurt au même âge que Louis-Joseph Papineau, 85. Il meurt d'une chute qui lui brise la hanche. Joseph, le père de son ami, mourut à 90 ans d'une chute qui lui brisa la hanche.

Aveugle depuis une quinzaine d'années, des suites de l'assaut brutal du 6 novembre, ce nouveau malheur ne put refroidir son zèle et son ardeur. Avec l'aide de secrétaires à qui il dictait rapidement, il n'a cessé d'écrire jusqu'à la fin; et il laisse des mémoires sur son époque qui, il faut espérer, verront bientôt le jour.

À la dernière grande célébration de la Saint-Jean-Baptiste, il eut un triomphe éclatant. Assis à la droite du maire, dans son carrosse; ce maire, Jean-Louis Beaudry, vice-président des Fils de la Liberté, le vieux général Brown aveugle ne pouvait voir les drapeaux anglais, français, américain, qui flottaient autour de lui, mais il entendait les bruyantes salutations qui l'acclamaient à chaque pas de cette longue procession. Sa figure mâle et épanouie, son sourire exprimaient bien la fierté et l'orgueil et la joie de son cœur palpitant de ce triomphe patriotique.

Ce dernier jour de Noël, sa fille et sa petite-fille auprès de son lit, il le passa doucement en conversations intimes, amicales et sereines. Il finit par leur dire qu'il voulait leur faire part de sa croyance religieuse. Ayant toujours aimé les hommes et cherché à leur faire du bien, jamais de mal, il avait confiance que son Créateur l'accueillerait à une vie meilleure. Il désira que ses funérailles soient sans ostentation, point de porteurs de poêle. Au cimetière, vous élèverez sur ma tombe un simple bloc de granite. Vous y ferez graver mon nom, mon âge, la date de ma mort et, au-dessous, un seul mot d'éloge : « A Patriot ».

Jeudi, toujours patient et résigné, ne se plaignant pas de sa douleur, avec peu de fièvre, affaïssement graduel, il ferma les yeux et s'endormit du long sommeil.

À deux heures et demie, hier après-midi³⁸¹, nous quittions la maison mortuaire, n° 856, rue Sherbrooke. Sur son cercueil, sur son cœur, l'honorable Monsieur Mercier avait déposé l'hommage de ses compatriotes, l'offrande d'une guirlande des fleurs les plus rares avec l'inscription : « Le Premier ministre de la Province de Québec ».

Hélas ! pas un fils, pas un parent [ne] suivait pour conduire le deuil de ce vénérable patriarche. Deux de ses amis intimes, un Écossais et conservateur, un Français libéral et vétéran de 37, en tête du cortège, symbolisaient comme d'ailleurs toute l'assemblée nombreuse qui suivait, la fusion des races, la tolérance des opinions, les sympathies fraternelles, tous fruits d'un état social et politique amélioré.

Après le service à l'église d'après le rite anglican, solennel dans son calme et sa simplicité, nous reprîmes le chemin du champ de repos.

L'âme de notre ami semblait planer sur nous et nous dire les paroles de cette saison sacrée : *Glory to God in the Highest, and on Earth Peace and Good Will among Men.*

Un Fils de la Liberté

To the Messrs Badgley
Sons of the late Honorable William Badgley³⁸²
64 McGill College Avenue
Montreal

Manor of Montebello, 31st Dec. 1888

Gentlemen,

I wish to offer you my sorrow at the loss of your excellent father, and to express my regrets at the impossibility of attending his funeral as I desired and intended to have done.

I can never forget a trait of your father's character well exemplified on a trying occasion : when the Parliament House (situated where is now Ste. Ann's Market) was invaded and burnt in 1849, your father crossed the floor over to my father and said to him : «Mr. Papineau, come with me» and, taking his arm they passed together thro the surging mob; and they came up to my home, then at N° 2 Beaver Hall Terrace.

Altho political opponents, they were always friends and had much of mutual regard and esteem. His masonic religion taught him Love to all men. When on the Bench, and I prothonotary, your father was always kind and friendly to me.

He was a good, a very good man.

And I felt bound to thus testify my feelings to his bereaved family. Please consider me yours truly.

L.J.A. Papineau

Au Witness

WOODEN PAVEMENTS

[1888]

Mr. Editor,

Your correspondent «Curbstone» is very sensible in trying to enlighten our «City Fathers» by the experience of New York, but I would ask you if all those «Fathers» are Babies, and if none of them have lived in Montreal as far back as the year 1850. Is it possible that there is not now living another citizen of Montreal but myself, to remember that the whole of Notre-Dame Street and Little St. James Street, and Great St. James Street, and other streets were paved with wooden blocks, and that after two or three years, the wear and tear of horses, of

vehicles, and of the unfortunate human bodies that the latter carried were so great that the public were almost in revolt against that fatal improvement on macadam. And then the City Treasury was so empty that it happened well the public had to be tortured for several years before the «City Fathers» would revert to the macadam as an old friend and blessing.

Now, for months past, we have a new cry in favor of wooden pavements !

Is there not common sense enough among city folks, even if [] of woodcraft and forest productions, to know that it is impossible to find and to carve two blocks of wood, even of the hardest species, not to speak of spruce, pine or cedar, of a sufficiently equal density to resist more than a few months to the pressure and unequal abrasive of hoofs and jolts. And therefore that wood is the most inappropriate of all materials for a roadway ?

Let the records of the Road Committees be scanded, and show how long the wooden pavements lasted, and what they cost, and how unanimously they were condemned by the Citizen and even by the «City Fathers» of that period. The experience of European cities, age of the old Roman civilization that carried its routes from the eternal city to the confines of Gaul, Germany and even Britain; roads still good and sound to this day; prove that granit blocks will last for many centuries, and are the very best material to employ.

The modern experiment of asphaltum may, or may not, last as well and as long as macadam. *Nous verrons*. I doubt its for this climate.

An Old Montrealer



À Rebecca A. Blake
[fille de T.S. Brown]

Manor of Montebello, 4th January 1889

Dear Mrs. Blake,

Immediately on my return home, I hastened to perform a sacred duty to my dear old friend, by an obituary for *La Patrie* newspaper.

I ordered a copy to be sent to you from the printers. I hope it reached you.

And I trust it will prove satisfactory to you as showing my feelings, however poorly expressed, at our common loss of such a worthy man.

Believe me, dear Madam, yours most devoted and true servant.

Louis J.A. Papineau



À Ernest Pacaud³⁸³ et al.
À Québec

Manoir de Montebello, 24 janvier 1889

Messieurs de la presse libérale,

L'article sur la « Fédération Impériale³⁸⁴ » du 22 courant me suggère quelques réflexions.

Ne vous trompez pas. Ne vous flattez pas. Vous pouvez qualifier cet infâme projet « d'impraticable, utopie, haute fantaisie, pas réalisable avant vingt-cinq ans », etc. Mais prenez garde! Pendant que quelques voix patriotiques s'élèvent çà et là de temps en temps, l'œuvre marche. Elle s'organise, elle a sa presse toute spéciale, elle se ramifie tant en Angleterre que dans les colonies, et tous les jours. Elle vous montre que ses loges sont doublées en nombre depuis un an; et au Canada, vous avez à sa tête ou cœur (n'en doutez pas) votre gouverneur général et votre Premier ministre fédéral. Ce dernier vous l'a dit formellement : « Le Canada est prêt à sacrifier son dernier soldat, et son dernier denier, pour la gloire et la défense de la mère patrie. » La conspiration est en pleine activité. Et avant qu'une opposition effective soit organisée (elle le sera peut-être après coup), le coup d'État sera accompli, et vous serez vendus et liés comme vous l'avez été pour l'Union de 1840, et depuis pour la Confédération de 1867.

Terre-Neuve ne vient-elle pas de l'échapper bel?

Pensez-vous qu'un Mowat, chef des grits d'Ontario, qui en présence de sir John, à la fin d'un festin anglais, s'écrit : « J'aime mieux être Premier de ma province que d'être gouverneur de New York, oui, que d'être même Président des États-Unis, cette nation ennemie du Canada! », pensez-vous que cet homme soit bien éloigné de jouer le rôle que joua George Brown dans la conspiration et révolution de 1867?

Maintenant touchons à l'autre question, qui est bien « immédiate », celle-là. Ce sont les programmes des deux grands partis qui, avant un an peut-être, deux ans au plus, se présenteront devant l'électorat de toute la Puissance. Macdonald vous a déclaré le sien : Haine aux Américains, le moins de commerce possible avec eux, tarif protecteur à outrance. Quel est le programme proclamé par le parti libéral-national-grit, tout ce que vous voudrez d'opposition au despotisme d'Ottawa, à l'oligarchie et faction qui nous domine en toute réalité aujourd'hui à Ottawa et depuis longtemps? Réciprocité de commerce et d'échange avec les États-Unis, mais point d'annexion politique! Oh! non. Toute la presse libérale, je crois, sans exception, et son chef libéral Laurier, s'empressent de le crier bien hautement à l'envi du parti tory (par peur du cri de déloyauté que ce parti tory – plus habile, hélas! – n'a pas manqué de lancer pour nous effrayer et pour rallier le fanatisme orangiste et anglomane).

Eh bien! si les électeurs vous demandent : Pourquoi voter en faveur de ce libre commerce avec les États-Unis avant de savoir si le Congrès américain consentira à nous l'accorder ce libre-échange? Est-ce sur une pareille incertitude que nous devons sacrifier notre N.P. et tout ce système que vous-mêmes, messieurs les libéraux, avez accepté en fin de compte? Quelle réplique aurez-vous à leur offrir?

J'ajoute, moi, humble observateur, calme au fond de ma retraite : Prenez garde! Je crois que les plus habiles, et les plus influents des hommes d'État qui arrivent au pouvoir avec le président Harrison³⁸⁵, sont sous l'impression que nous accorder la réciprocité, c'est nous donner tous les avantages de citoyens américains et conserver toutes nos sympathies pour le

système colonial, pour les liens à l'Angleterre, pour les institutions bâtarde, dites constitutions anglaises, qui sont antipathiques à leurs institutions démocratiques comme à notre propre état social. Leur accorder la réciprocité, se diront-ils, ce serait aider l'Angleterre à fonder et grandir une puissance hostile sur toute l'étendue de nos frontières septentrionales.

Nous avons pu les tolérer tant qu'elles ont été de faibles colonies, qui tout naturellement devaient un jour, dès qu'elles auraient assez de population et de richesses, s'émanciper et devenir comme tout le reste des deux Amériques, des nations souveraines indépendantes de l'Europe, mais aujourd'hui que nous voyons percer les projets gigantesques de la métropole, de fortifier ces colonies, d'y créer des écoles militaires et des armées, d'y construire des chemins de fer, des câbles télégraphiques, des lignes de *steamers*, pour relier ses colonies d'Amérique avec celles d'Australie, et finalement de se les incorporer toutes comme parties intégrales de l'Empire britannique, et que tous les partis au Canada s'entendent pour repousser l'idée de s'annexer jamais à nous, nous ouvrons enfin les yeux, et nous voyons que c'est en Amérique et comme chez nous-mêmes que l'Angleterre veut établir sa rivalité militaire autant que commerciale. Holà, nous ne saurions y aider et contribuer!

Que les Canadiens deviennent volontairement et librement nos concitoyens, sur un pied parfait d'égalité avec les anciens États – ou qu'ils travaillent à river leurs fers coloniaux – c'est à eux le choix. Mais nous ne commettrons pas la folie de leur aider à perpétuer leur dépendance coloniale à nos dépens, ni à fortifier l'Angleterre contre nous!

Voilà, Messieurs, la réponse que je prévois que nous recevrons de Washington, même au cas où les électeurs enverraient nos chefs trôner à Ottawa. Que ferons-nous alors?

Je le répète avec instance, avec conviction : il faut des programmes francs, logiques, pratiques.

Pour éviter la Fédération Britannique; pour obtenir le libre-échange continental, il faut arborer le drapeau de l'émancipation, l'Indépendance Absolue du Canada.

Il le faut fièrement, hardiment, sans délai et avec tous les efforts réunis de tous les bons Canadiens, de toutes races, de toutes croyances; dans la presse, le forum, les parlements. Et le premier pas, c'est l'organisation : c'est la Ligue Nationale et Patriotique³⁸⁶ en opposition à la Ligue Fédérative Britannique³⁸⁷.

Sans ceci, vous n'aurez pas la réciprocité commerciale avec les États-Unis, et vous aurez un régime colonial cent fois pis que l'ancien.

[L.-J.A.P.]³⁸⁸

[Un ajout par Amédée dans la copie manuscrite, non publié dans le journal :] Confiez (bien confidentiellement) ces quelques remarques à des hommes comme Laurier, Mercier et les autres, les plus habiles et les plus discrets de nos chefs.

Votre dévoué compatriote.

Louis J.A. Papineau



À Jean-Baptiste Doutre
Par la poste du 25 janvier 1889

Montebello, 24 janvier 1889

J'autorise J.B. Doutre, écr, avocat, à s'entendre avec l'assurance (Union) pour le feu au magasin n° 1515, rue Notre-Dame, d'hier soir³⁸⁹.

Louis J.A. Papineau



D. Appleton & Co., Publishers
New York

Manor of Montebello, 27th January 1889

Gentlemen,

When in February 1888 you or your agents wrote to me from N° 63 Bleeker Street, that you would like to insert an article on my father, the late Hon. Louis-Joseph Papineau, in your *Cyclopaedia of American Biography*, I readily complied and sent you a photograph, an autograph and pamphlets, to enable you to do justice to the man. I presumed that such an extensive, comprehensive work, from an American house of your standing, would be truthful, impartial and really American in feeling and sympathies.

I was astonished to find on its publication, that so far as Canada at least was concerned, it was a partisan work of the narrowest and most prejudiced partisanship. The articles evidently written by a Tory, or copied from some violent pamphleteer of that school.

While every politician, of more or less standing in Canada, is pronounced a «Statesman», such as a Chapleau for instance, Louis-Joseph Papineau is nothing but an «Agitator», chief of «Young French Canada». You insult and calumniate him. «He ran away from Robert Nelson», and on his return from exile «accepted from Government a large sum of money», as much as to insinuate that he sold himself to remain quiet «at his retreat of Montebello.»

Louis-Joseph Papineau was the most learned, unprejudiced, liberal, eloquent, honest and pure and able of all the statesmen that Canada has yet produced. And thus he was considered and judged by his contemporaries of three generations. He was known and admired and appreciated in England, France, the United States, as well as Canada. From 1810 to 1855, he was in public life, in Parliaments, successful delegated to England in 1823, speaker of the Assembly from 1815 to 1840³⁹⁰. And that speakership was then equivalent to the Premiership under the system now in force of Responsible Government. That Responsible Government was his conquest; and in that struggle and conquest, he had the sympathies and support not merely of «Young French Canada», but of nine tenths of all Canadians of all origins; as many friends and supporters in the English colonies of Upper Canada and Nova Scotia, as in Lower Canada. He had in the last Parliament at Quebec, before the Rebellion, eighty members both English and French to vote with him against Her Majesty's opposition of eight members. His leadership and principles are exemplified in the legislation of Lower Canada for nearly thirty years, from 1810 to 1837. See those Statutes. It was he who emancipated – in a country more

than three fourths Catholics – the dissidents and the Jews, long before they were in England. He introduced the very first bill for voting by ballot. His principles and aims, as well as the grievances under which we suffered, are fully set forth in the famous 92 *Resolutions* of 1834, which he drafted. He early naturalized foreigners. Once, in Parliament, preaching tolerance, he said : «The Freedom of thought and of its expression, that the civilized world now enjoys is due largely to Luther and his Reformation.» In another Parliamentary debate, taunted for his democracy : «Yes, he said, Democracy shall triumph, and America will give republics to Europe.» That prophecy is now well exemplified in France. Other republics will follow in that old continent.

His warmest friends and supporters were among the English, Irish and Scotch Canadians as much as the French Canadians. He had no prejudices of race or religion, and labored all his life to destroy prejudices and to harmonize those diversities of belief and origins, which are the bane of Canada to this day.

He was a thoro democrat, republican and believer in the ultimate consolidation of the whole of this continent into one cosmopolitan Republic. *Inde irae!* From this come all the hatred and calumnies that the fanatical partisans of colonial vasselage and British connexion have always heaped on his head, and even now on his memory. An American publication like yours was the last quarter in which I would have expected to find such an echo of his bitterest enemies. Your work, in this instance at least, of which I am a fully competent judge, is a disgrace to the American Press.

The 4500 £ pounds he received, did not ask, from the Government of his country after eight years of unlawful, tyrannical proscription and exile, was not a bribe, but a tardy and partial restitution. And nothing more honorable to him occurred in all his career. It was his policy and influence that decreed the supreme remedy of the Commons refusing subsidies to the Crown to obtain justice for the people, a thoroughly English constitutional remedy, that deprived himself of his salary of speaker for several years, while the Governor authorized by the Imperial Government was robbing the Provincial Treasury to pay all the public officers and functionaries in Canada. Every year the warrant was offered to him for his salary, and spurned and returned by him.

I do not know what kind of apology and rectification you can give me, but I trust to your conscience and honor to correct the shameful article of your *Cyclopoedia* on Louis-Joseph Papineau.

I would like to know the writer whom you trusted. I had procured to your agent his printed biography by T.S. Brown; with his own printed political testament, with an appreciation of him by the *Democratic Review* of Washington. Your editor or compiler had ample opportunity to do him justice.

I have the honor to be, &c.

Louis J.A. Papineau

I reserve the right of publishing this letter when I judge it opportune. In the meantime, I would like to hear from you.



Ernest Pacaud, écrivain
Québec
Privée et confidentielle
Et non pour l'impression

Manoir de Montebello, 29 janvier 1889

Cher Monsieur,

C'est une trahison que vous avez commise de publier au journal ma « lettre confidentielle », Je ne voudrais pas blâmer publiquement nos chefs, ni donner prise à nos ennemis. Je vous priais de la communiquer privément « aux plus discrets » de nos chefs et je nommais « MM. Laurier et Mercier ». Je ne peux que blâmer cette publication et la regretter dans l'intérêt non de la Vérité mais de l'opportunité.

J'ose néanmoins me souscrire encore votre compatriote.

Louis J.A. Papineau

Il y a aussi une faute grossière d'impression en me faisant dire « l'Union de 1830 » pour 1840.



Au révérend Monsieur Cruchet³⁹¹, pasteur
1263, rue Dorchester
Montréal

Manoir de Montebello, 25 février 1889

Cher Monsieur,

Je m'empresse de répondre à la vôtre du 22 courant.

Je ne puis que sympathiser avec tout mouvement qui peut avoir pour but de réveiller les intelligences dans notre cher Canada. C'était là le noble but de l'Institut. Aussi celui d'y réunir toutes les origines et toutes les croyances pour leur enseigner la tolérance et la fraternité de tous les hommes et la recherche de la Vérité sous toutes ses formes.

Votre Société littéraire semble avoir le même but, les mêmes moyens. Vous vous réunirez au milieu de la bibliothèque de l'Institut. Vous le remplacerez dans sa bonne œuvre.

Vous voyez une recrudescence de fanatisme se produire en ce moment, surtout chez nos frères d'Ontario, que les bons et les sages doivent chercher à apaiser. Nos jésuites, dont beaucoup sont enfants du Canada, ne sont pas aussi dangereux que ceux de jadis en Europe. Quel mal peuvent-ils faire dans ce pays de majorité protestante et d'institutions démocratiques? Ils sont moins dangereux à la paix et à la concorde qui doivent régner parmi nous que les loges orangistes, que votre M. Wild qui se croit en droit de les assassiner dans nos rues. Tâchons de calmer les passions et les préjugés. Vous savez combien ce pauvre saint Ignace Bourget avait su amener les saints contre l'Institut. Il est mieux, il me semble, de ne pas ajouter un nouveau brandon de discorde en ce moment, par la parade de ce nom excommunié. Je serai toujours fier de mon titre de président de l'Institut Canadien de Montréal. Je tiens à conserver sa charte. Je crois que le jour viendra où nous pourrons relever son drapeau, et qu'une population

émancipée, libre, éclairée, se ralliera en masse autour de ce drapeau de lumière et de fraternité humanitaire. En attendant, que votre Société littéraire et musicale remplisse la même mission sous l'égide de l'Institut Fraser.

J'ai l'honneur de me souscrire votre dévoué serviteur.

Louis J.A. Papineau



J.M. LeMoine, écr
Spencer Grange
Québec

Manoir de Montebello, 13 octobre 1889

Mon cher Monsieur LeMoine,

J'ai la plupart de vos publications. Je viens de recevoir les *Explorations de Jonathan Oldbuck*³⁹². Votre style vif et sympathique dénote cette bonté de l'âme qui fait tant le charme des écrits de Washington Irving. De tous nos écrivains canadiens, vous me rappelez le plus cet auteur éminent et génial.

Je vous remercie de ce que vous dites de mon cher et auguste père. Malgré les calomnies et les injures de quelques ennemis, qui ne l'ont pas connu, de déballés d'hier qui se permettent de préjuger notre Histoire, je suis certain que de tous nos hommes d'État, personne ne dépassera en puissance, en noblesse, en pureté, la grande figure de Louis-Joseph Papineau.

Il sut apprécier la constitution anglaise en la contrastant avec le despotisme de nos rois français, et ce fut précisément pour nous assurer la plénitude de ces libertés britanniques qu'il lutta durant toute sa longue carrière politique contre les abus de nos gouvernants et la nullification de ces libertés par notre bureaucratie. Il n'employa que les remèdes constitutionnels, sanctionnés par toute l'histoire d'Angleterre, pour nous assurer ces libertés et pour neutraliser les abus du pouvoir. Nos griefs, si nombreux, ne les a-t-il pas clairement et pleinement exposés dans ses 92 *Résolutions*. Le refus des subsides, si légitime comme seul remède qui nous restât après tant d'années de pétitions en vain portées au pied du trône, n'eut finalement pour réponse péremptoire que la violation ouverte et tyrannique de la constitution par le Parlement anglais, qui autorisa le vol par le gouverneur des deniers publics refusés par l'Assemblée, par ce gouverneur qui voulut prohiber les réunions et les résolutions et les pétitions des hommes libres, derniers droits sacrés des sujets britanniques; par ce gouverneur qui décréta de haute trahison les chefs de ces réunions et pétitions, qui suspendit enfin le droit commun en proclamant la loi martiale, en mettant à prix les têtes des chefs populaires, en refusant enfin à La Fontaine et autres députés de convoquer le Parlement provincial. Du moment que ces forfaits furent décrétés, les sujets se trouvaient pleinement absous de toute allégeance, et l'insurrection devenait non seulement un droit mais un devoir. Et les Patriotes, à Saint-Denis, à Saint-Charles, à Saint-Eustache n'étaient pas des rebelles, mais de justes et vrais citoyens anglais qui défendaient la constitution britannique violée et tous leurs droits civils et politiques attaqués par la soldatesque; qui défendaient leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants, contre l'invasion des brigands assassins et incendiaires. Les rebelles, c'étaient lord

Russell et son Parlement à Londres, le gouverneur Gosford et ses conseillers à Québec. C'est eux qui violaient la constitution; les Patriotes qui la défendaient.

Mais en fin de compte : cette insurrection, cette sublime folie d'un peuple faible qui ose résister à un despote tout-puissant, réveilla le monde civilisé et le peuple anglais. Et lord Durham, haut-commissaire de l'Angleterre, vint justifier la rébellion, condamner son propre gouvernement et forcer l'Angleterre à nous accorder enfin le gouvernement responsable et la plénitude de ces libertés si longtemps demandées et si longtemps refusées. Ce gouvernement responsable, cette autonomie, nous les devons aux Patriotes de 1837-1838. Sans cette insurrection, nous serions encore à pétitionner le trône (c'est-à-dire Downing Street); et le *Family Compact* dans le Haut-Canada, la bureaucratie dans le Bas-Canada nous exploiteraient encore. Les Patriotes de 1837-1838 conquièrent toutes les libertés dont nous jouissons et les donnèrent à toutes les autres colonies qui en jouissent aujourd'hui. Ces triomphes, les tories ne nous les pardonnent jamais et continueront à nous calomnier et à nous injurier. Mais l'Histoire et la Postérité sauront bien nous rendre pleine et entière justice. L'avenir est à la Liberté. Le privilège, le monopole, le despotisme, toutes les tyrannies disparaîtront.

Mon cher Monsieur, vous êtes une de ces lumières qui honorez notre cher Canada, qui lui préparez un avenir encore plus brillant que son passé. Je vous en félicite et vous en remercie.

Votre très humble admirateur.

Louis J.A. Papineau



John Gillis & Co.
Carleton Place, Ont.

Manor of Montebello, 14 October 1889

Gentlemen,

After enjoying your launch, n° 2, all summer, I can now testify to its merits.

Cleanliness; no noise nor smoke; steaming six miles an hour, no engineer required. In a ruff water, with ten people on board, it rode graceful, easy and buoyant as a swan. I can recommend such to any tourist who prefers a smooth way of locomotion to the dart, mud and joltings of a land carriage.

Yours truly,

Louis J.A. Papineau



H. Beaugrand, écr
Directeur-propriétaire de *La Patrie*

Manoir de Montebello, 26 novembre 1889

Mon cher Monsieur,

Je me réjouis de vous voir relever le drapeau libéral, pas mal traînant depuis un certain temps. Je vous en félicite. Depuis vingt ans que nous avons ce qu'on est convenu d'appeler un gouvernement responsable, quel progrès dans les idées, dans les aspirations patriotiques, avons-nous faits ? Les chefs semblent avoir accepté un système comme un but final et accompli : la jouissance du pouvoir, du patronage administratif, passant d'une faction à une autre, alternativement, semble être la somme des ambitions.

Nous avons vu s'accumuler des dettes monstrueuses, tant provinciales que fédérales; nous avons construit des chemins de fer, surchargé le peuple d'impôts, entravé le développement de la richesse individuelle, chassé des milliers de Canadiens du sol natal, qui ne pouvaient plus suffire à leurs besoins les plus élémentaires de bien-être. Et puis, nous sommes restés colonie, évitée par les millions d'émigrés qui se jettent dans les pays libres et souverains des deux Amériques, mais qui sont trop sensés pour se porter vers un peuple en maillot qui se contente de végéter sous la tutelle d'une métropole européenne qui nous méprise, et qui se contente, elle, de nous exploiter par ses délégués, gouverneur général et par ses financiers et prêteurs de deniers.

Votre rédaction semble vouloir réveiller notre apathie, et donner à ce peuple endormi des notions d'indépendance, des aspirations plus nobles que le simple patronage officiel; le désir d'émancipation; de devenir des hommes enfin, des patriotes qui aient une patrie à eux et l'orgueil de prendre un rang respectable et respecté parmi les nations viriles et civilisées.

Nous sommes tellement abâtardis, avachis, aujourd'hui, que nous n'avons même pas où nous présenter à l'exposition de Paris, parce que les royautés et les aristocraties d'Europe nous ont donné l'exemple – à nous, société jeune et très démocratique – de bouder le glorieux anniversaire de 1789. Ce tremblement populaire qui, après et à l'exemple des États-Unis d'Amérique, sut renverser et détruire les Bastilles, emblèmes des abus et des tyrannies qui écrasaient le peuple depuis tant de siècles passés.

Oh! oui! Réveillez de nobles sentiments et de grandes aspirations chez le peuple canadien, pour qu'il sorte des jalousies et des querelles de races et de religion qui le souillent aujourd'hui et qui menacent d'éterniser son vasselage colonial.

Un Fils de la Liberté



[février] 1890

Encore un vétéran de nos luttes patriotiques qui vient de mourir.

André-Benjamin Papineau, fils d'André et de Marie-Anne Roussel, âgé de 80 ans et 2 mois. Cousin germain de Louis-Joseph, il fut le dernier survivant de cette génération des Papineau.

Notaire et cultivateur, il représentait en 1837 le comté de Terrebonne³⁹³ à l'Assemblée législative.

Fils de la Liberté, il était à la bataille de Saint-Eustache, avec ses amis, Hubert, Pelletier, de Lorimier. Après le combat, ils se rendirent à Saint-Benoît (*Le Grand Brûlé*); de là, il rentra chez lui à une demi-lieue du village de Saint-Martin de l'Île-Jésus. Il s'y cacha quelques jours, mais fut bientôt conduit à la prison de Montréal.

Chasseur en 1838, il s'employa pendant l'été à recruter et à construire des canons de bois cerclés de fer, qu'après la défaite du président Robert Nelson et des patriotes à Napierville, il eut à enfouir dans ses champs. Il rentra dans la même prison de Montréal.

Il fut contraint, avec tous ses coprisonniers, à regarder des fenêtres barrées, nos martyrs monter sur l'échafaud, et y être assassinés par l'ukase de Colborne. *Assassinés*, car les décisions du juge Bédard à Québec, du juge Vallières à Trois-Rivières, furent confirmées par la Cour du banc de la reine à Londres, qui libéra une douzaine de patriotes du Haut-Canada qui étaient en route pour Botany Bay. Ces tribunaux, intègres et indépendants, décidaient qu'aux parlements seuls, tant provinciaux qu'impérial, appartenait le droit de suspendre la constitution, de proclamer la loi martiale, d'établir des Cours militaires. Ce sanguinaire et incendiaire Colborne, que le bon peuple appela le *Vieux-Brûlot* après ses exploits et ceux de ses satellites au Canada, lorsqu'il retourna en Angleterre, n'en fut pas moins créé lord Seaton : *Satan*, dirent aussitôt les bons Canadiens.

M. André Papineau avait épousé Hermine Provencher, une nièce de l'évêque Provencher. Il en eut un fils, qui devint prêtre, et professeur au Séminaire de Québec, où il mourut jeune³⁹⁴. Par ses sœurs, mariées, il était allié aux Prévost, aux Bouthillier, aux Trudel et aux Benoît.

Trop âgé pour continuer la culture de sa terre paternelle, il s'était retiré au village de Saint-Martin, où il remplissait depuis plusieurs années les fonctions de secrétaire-trésorier de sa municipalité. Il y fut inhumé le 9 du courant³⁹⁵.

R.I.P³⁹⁶.



À Jules Verne

Manoir de Montebello
Comté d'Ottawa, Province de Québec
9 février 1890

Monsieur Jules Verne,

Je viens de finir la lecture de la *Famille sans nom*.

Fils aîné, héritier, de ce Louis-Joseph Papineau que vous signalez dans votre œuvre, qui fut président de l'Assemblée législative de 1815 à 1840, comme aussi chef pendant quarante ans du Parti libéral réclamant les franchises constitutionnelles que l'on niait à son pays, je prends la liberté de vous offrir mes remerciements, qui seront sans doute aussi ceux de tous mes compatriotes.

Personne ne pouvait mieux que Jules Verne populariser et consacrer, chez nos frères de la vieille mère patrie, les légendes de ces dignes rejetons, les fils de la Nouvelle-France, de cette lutte plus que centenaire pour la conservation des lois civiles, des croyances religieuses, de la belle langue de leurs ancêtres. Aussi, le triomphe, la perpétuité en sont-ils assurés désormais. Bien plus, le lien nominal qui retient encore le Canada à l'Angleterre, tout léger qu'il soit, se rompra d'un commun accord avant longtemps. L'autonomie se couronnera de l'Indépendance. Une nation nouvelle prendra sa place au milieu des peuples souverains.

Fils de la Liberté, combattant pour elle à 18 ans, je ne verrai peut-être pas moi-même son triomphe absolu et définitif, mais j'ai foi que ce XIX^e siècle ne finira point avant cette évolution de ma patrie.

Si vous deviez publier une nouvelle édition, je vous suggérerais quelques légères erreurs à corriger. Elles passeront inaperçues en France : ici, elles seront remarquées et donneraient prise aux critiques malveillantes des Argall, des Rip & Co., car la race des traîtres et des bureaucrates n'est pas tout éteinte.

Encore une fois, Monsieur, mille remerciements. J'ai l'honneur d'être votre très humble et reconnaissant serviteur.

Louis J.A. Papineau

N'ayant pas votre adresse précise, j'envoie chez vos éditeurs Hetzel & cie.



À Onésime Marin, notaire

Manoir de Montebello, [avril 1890]³⁹⁷

M. St-Jean³⁹⁸, peu après son emprunt de moi, demanda changement d'hypothèque et le demande encore. Il m'offre une moindre garantie. Et cependant, ce monsieur ne rencontre point ses échéances d'intérêts, et voilà deux fois qu'il m'a fallu le confier aux mains de ses confrères avant qu'il me paie les intérêts échus et mon capital et frais. Et je serai heureux de prêter à d'autres.

Votre serviteur.

L.-J.A.P.

À Aurélie Papineau
Mme F. Sam. MacKay³⁹⁹
Papineauville

Manoir de Montebello, 14 octobre 1890

Il y a des centaines de plantes qui vont périr de gelée et rester en terre, dont vous pouvez avoir autant que vous voudrez, vous et vos amis.

Tout à vous.

Louis J.A. Papineau



W.R. Stewart⁴⁰⁰, Esq
Ottawa
Private

Manor of Montebello, 19th October 1890

Annexation, the Destiny; Independence, the Policy.

Dear Sir,

I read with much interest your well written letter to *The Free Press*. Oh! yes. Annexation of Canada and Mexico and Central Gulf States, to the Continental Republic the United States, is unavoidable, a most certain evolution. No student of History, ancient or modern, and particularly of that of America, since its first colonization, can doubt it. It will come in due time, a few years perhaps, within a century, to a certainty.

But we, of this generation, young and old, must think and ponder what is the best policy to follow presently. I don't know whether you are a native Canadian, or a sensible immigrant from the old Country. From your letter I should presume you were at least a thoro Canadian. But it is not so with very many of our people : descendants of refugees from the Revolution of 1776, or officials, agents of mercantile houses or banks, professors in our colleges; all come to better their conditions amongst us, but with all their ties and affections kept and nurtured for the old land, for their mother-country, their Home as they fondly call Great Britain. Here, they put on the mask of Canadians, hypocritically and falsely assume to speak for Canada, and swear for it a perpetual allegiance and vasselage of the colony to the metropolis. There are some natives of British origin in Canada who really feel as Canadians, and the French to a man do so. This is the mass of our population, but not always the most outspoken and active in their national aspirations.

The former, new comers, have besides a sort of hereditary horror and hatred of the States, of their Democratic institutions, which superadded to their worship for their mother country, unfit them completely to reasoning and to contemplate annexation as a possibility.

We must humor their blind prejudices. And seek a mode of transition from our present stagnant state of colonial vasselage, towards emancipation and national manhood.

I would, as in 1837-38, proclaim and preach Independence. The great men of the Liberal Party dare not as yet touch such a platform. Too timorous and too broken to colonial habits

of subserviency, dare not even ask the appointment of Canadians to the Governor generalship and to the command of our own Militia ! They ask the next best thing, reciprocity of exchanges, free trade with the States.

It is the program of the hour. Let all good Canadians rally around it. A few years of that regimen, infusion of American capital and energy, greater commercial and social intercourse, community of interests would work wonders even on Tory minds. And we could soon then bring almost unanimity among our people to ask England to grant us absolute autonomy and the permission to set up a new independent nation on this continent. The pride and self-respect of England could never allow her to accede to our annexation to the United States, but she might feel towards young Canada as a son of hers old enough to be emancipated and a worthy scion of her creation.

When all political liens between England and Canada have been totally severed for a few years, and most of our commerce absorbed by our neighbors, Canada will be left alone and totally free, to choose between its new fledged nationality, more or less vigorous, its alliance with the Continental Republic.

Thus I understand the proper and natural evolution of Canada's political destiny, without violence and with the utmost unanimity of its worthy and free citizens.

You are comparatively to me a young man. Allow these vagaries of an old man, whose career like that of his ancestors has been much devoted to the story of his country's welfare and futurity.

Your most obt.

Louis J.A. Papineau



T.P. Gorman⁴⁰¹, Esq.
Ottawa
Private

Manor of Montebello, 19th October 1890

Dear Sir,

I hear of your article on the Confederation in *The Arena*, only by its criticism by the Hon. W. McDougall. Why don't you reproduce it in *The Free Press* ? If not, would you have the kindness to send me a copy of it, which I would return after perusal. Allow me to quote here what my father wrote about it in his political testament, before the Canadian Institute of Montreal in 1867 :

« Ceux qui ont le plus crié : L'Union nous a sauvés, sont, dès qu'ils se trouvent engagés dans quelque embarras personnel, les premiers à se sauver hors de l'Union.

« Ils ont été demander une neuvième combinaison politique à la même autorité dont ils ont blâmé les huit combinaisons politiques antérieures.

« Ils n'avaient pas mission de la demander. Ils étaient élus pour conserver la huitième combinaison, pour faire des lois ne dépassant pas les limites de l'autorité qu'elle leur conférait.

« Ils n'étaient pas un corps constituant.

« S'il y avait eu quelque patriotisme chez eux et qu'ils eussent cru les changements qu'ils ont obtenus utiles à leurs commettants, les plus intéressés dans la solution des questions qui doivent régler leur état social, ils se seraient fixés à la décision des intéressés.

« Ils n'avaient pas les moyens de soumettre leurs projets à la décision des intéressés, diront-ils.

« Soit : ils ne pouvaient pas les réunir en convention; encore moins le voulaient-ils. Ils étaient trop certains que leur plan serait rejeté dans trois au moins des provinces aujourd'hui confédérées !

« Ils devaient au plus préparer leurs résolutions et demander au Parlement d'autoriser l'assemblée de conventions provinciales pour décider si elles seraient adoptées ou rejetées. Ils auraient été des mandataires fidèles au lieu d'être des usurpateurs.

« Ou s'ils redoutent le mot de *convention* parce qu'il est trop américain, comme s'il était sensé de repousser une proposition éminemment raisonnable parce que les Américains l'ont consacrée par une heureuse expérience de plus de quatre-vingts ans, ils devaient au moins dire : Nous qui ne pouvons altérer l'acte en vertu duquel nous siégeons, nous qui ne pouvons fouler aux pieds les conditions d'après lesquelles nous avons été élus, nous annonçons pour une autre année des élections générales, qui auront pour objet de donner au peuple l'occasion de se prononcer sur le mérite ou le démerite du travail que nous avons préparé pour lui et dans son intérêt, et non pour nous et dans nos intérêts. »

Another question :

In publishing the letter of Mr. Stewart on annexation, you vindicate your title of *Free Press*. But why a sort of apology for such audacity ? The loyal furor of a Col. Dennison and of all such fanatics, should frighten no Canadian freeman, unless debased by our colonial thralldom. I am sorry that you should echo that Tory cry that the United States must some day break up and cease to be united. That perpetual cry, heard in 1776, 1812, 1860, should have been for ever silenced by the abolition of slavery and the terrible ordeal of that Civil War. The consolidation, convented in the blood of the nation so freely shed, is now perpetual. Not one other nation in the world presents at this day such solid foundations, such unity, such strength, such industry, such wealth, such rapid progression in population and power. And all that and the lessons of History, ancient and modern, and particularly that of America, since its first colonization, teach us where the star of Empire is rising, how Europe is suiciding, how this Northern continent is to be one vast Republic, *nolens volens*. In fifty years at most will the manifest destiny be accomplished. In the mean time, to smoothe the prejudice, the pride, the vanity of British men at home and in this colony, let us create a true Canadian Spirit ambitious of setting up an Independent nation in this Dominion. Let us ask free trade with the States, since our great men dare not yet speak of Independence. That free trade would in a few years infuse American Spirit and self reliance into the mass of our Canucks, both English and French; and they would soon beg England to emancipate the baby. This course is policy, but not destiny. It will do as a transition and proper evolution.

I have the honor to be your most ob^{dt}&c.

Louis J.A. Papineau

À Honoré Beaugrand

Nous donnerons d'abord la lettre qui nous est venue hier de M. Louis J.A. Papineau, le fils du grand patriote, du Canadien que l'Histoire considère comme le père de nos libertés politiques.

Manoir de Montebello, 22 octobre 1890

Mon cher Monsieur Beaugrand,

Ayez la bonté d'ajouter mon nom à la liste⁴⁰² de ceux qui savent protester contre une réception officielle et empressée au Comte de Paris, à ce prétendant qui n'a pas eu honte de se servir de Boulanger⁴⁰³ et d'autres semblables pour renverser la République que le peuple français a si bien fondée en 1870, et qu'il a si souvent confirmée depuis par les élections du suffrage universel. Jamais la France n'a été aussi libre qu'elle l'est aujourd'hui.

L'action des zouaves pontificaux ne me surprend pas. Mais que fait là la Société Saint-Jean-Baptiste?

Il n'appartient pas à des Canadiens, anglais ou français, à des citoyens jouissant d'institutions représentatives, à une société toute démocratique comme la nôtre, d'aller faire hommage à un homme qui représente la négation de la Liberté et de la volonté d'un peuple aussi noble que le peuple de notre ancienne mère patrie.

Vive la France!

Vive la République!

Louis J.A. Papineau



Thomas P. Gorman, Esquire
Ottawa

Manor of Montebello, 24 Oct. 1890

Dear Sir,

As soon as received, your precious manuscript was earnestly read by me. Its lucid and terse and complete exposition of the frauds by which a pact of selfish politicians, sacrificing their self respect and all their professed principles to retain office; and by a most profligate and corrupt coalition, did carry their conspiracy to success; and robbed their fellow citizens of their constitutional rights, and by their *coup d'état* violated the charter they were sworn to protect and substituted a new one of their own unauthorized creation; if such a true and forcible history that it should receive the widest publicity. We hear more in Canada, it seems to me, of the New York publications; and I do not see *The Arena*, tho emanating from the «Athens of America». But I am writing to its editors to procure me a copy of it, to treasure in the Bibliotheca Americana that my father left to me. It is why I would again beg you to publish it in your *Free Press* or at least in pamphlet form to disseminate extensively thro Canada. It is a most important contribution to our Annals, giving in a succinct form the true account of that momentous phase of our Canadian evolution, which, as my illustrious father said, was like the several constitutions previously imposed upon Canada, a shameful usurpation against the

freedom of his countrymen and the rights of British subjects.

How feable the defense published the other day by one of the surviving conspirators and usurpers! What a record for the Historian of Canada after its emancipation! What a tableau our colonial period will exhibit to the eyes and mind of the Free Citizens of a Free Republic; who will have promulgated their own constitution after it has passed thro all the phases of legislatures and plebiscits, as is done with all other accordent charters of and by the peoples!

I return your ms with my warmest thanks for its loan. I remain yours very truly.

Louis J.A. Papineau

À Marie Westcott

Dimanche, 26 octobre 1890

You must have hard emotions with all the commotions of the Comte de Paris' arrival at your hotel, with a howling mob of unruly stridents at the doors! Fail not to see my letter à *La Patrie* of Friday. What a scandal this visit of the conspiring pretender to Canada.

All the Tories, monarchists, ultramontanes, among the French Canadians, hurrying and hourraing for him, and insulting him. The Liberals and Republicans had a course to protest, when they saw the delusion; and that we were to get up the name and reputation of Reactionnaires acclaiming *le droit divin des Rois* to ignore the Popular Will and to subjugate their fellow citizens to the old absolutism of the Bourbons. We are doing it by thousands in a Message of Apology to the President of the French Republic.

But this episode reveals the fruits of the Jesuitical education our youth are imbibing in our priestly colleges and schools. The students! So intelligent and liberal in France, *qui ont tant d'esprit*, even in their pranks. And here behaving in streets, theatres and everywhere, like savages; and playing the flankies and body guard to such a contemptible Pretender. France, which has been of late years showing so much interest and sympathies to «the brethren beyond the sea», will now be disgusted with us.

The dinner! These public *mangeailles* and *buvailles* are always got up and attended by a lot of *viveurs*, who seem as starving at their own boards and who always flock like vultures, and collect to drink champagne and eat *pâtés de foie* at the expense of the subscribers and caterers. I would like to name some, but you know them. They never fail of a pretext to get up a public feast, no matter who the hero may be.

And then the Church opens wide her temples, illuminates and decorates and hosannas the Son of Droit Divin, who would destroy Liberty and the Nation's Will in Italy, as well as in France, and restore the temporal power of the Pope. It is why the pack of young innocent adventurers who were sent by the Jesuits to combat the Liberation of Italy, the Pontifical Zouaves (who you and I saw crawling back thro the Alps in 1870, in rags and sorefoot after the entry of the Italians in Rome, when the rich Pope and Cardinals should at least have bought railway tickets for them) are now grouped around this miserable Pretender.

I thought our Canucks ripe for Independence and a pure Republic, but I think them ripe now for a kingdom; a caricature of the Past. They should at once proclaim the Comte de Paris and have him annointed by the Cardinal Taschereau in our Montreal Basilica of St. Peter.

Then we would enjoy all the beauties of Church and State united, and ruling in true mediaeval fashion. Since the Comte can never be King of France, he had better be content with a small throne in La Nouvelle-France.



Télégramme⁴⁰⁴ à Marie-Louise Papineau, sa fille

Montebello Village, Nov. 8th 1890

Am coming by six o'clock train⁴⁰⁵.

L.J.A. Papineau



To *The Montreal Daily Witness*

March 18, 1891

«RESPONSIBLE GOVERNMENT» ILLUSTRATED

A Son of Liberty sees Breakers Ahead
(To the Editor of the *Witness*)

Sir,

This poor Canada of ours has a multitude of zealous politicians anxious to serve themselves first and then to save the country. But how many statemen have we like Edward Blake⁴⁰⁶ and Goldwin Smith⁴⁰⁷, who, by their genious, deep studies, comprehensive knowledge and high, conscientious independence, can master the problems of the present and of the future, of Canada and of all America.

After struggling, during half a century in the legislative halls, and even at last on the fields of battle, to wrench from England Self Government under the title of «Responsible Government», we fancied about the year 1850 that our victory was complete and that our liberties could never again be endangered. Alas! We did not reckon upon the perversity of self-seeking men who soon know how to restore the old order of oligarchical government. Crafty and unscrupulous, they sap the temple of freedom.

The old «family compact» was no worse than the new. We have now two Macdonalds⁴⁰⁸ and three Tupper⁴⁰⁹, and they will multiply. The old had a limited patronage and treasury, and had to divide with the imported satellites of the Governors. Our new has an army of employees, immense public works, to distribute among its adherents; canals, docks, railways, public buildings, to a swarm of contractors; a vast territory and wilderness to give the best to its friends and parliamentary supporters and the residue to the poor immigrants and settlers. It has, also, a few petty aristocratic titles (the lowest known in Great Britain) to give to a few high-born colonists, the *creme de la creme*.

To complete the analogy between the old and the new regimes : This select oligarchy are always ready, in critical moments, to entrench themselves behind «the prerogative of the Crown», and from thence to sally forth upon the rabble of common folks when they think the

moment opportune to surprise the electors and snatch from them a hurried and bewildered verdict, a renewed lease of power.

A Governor-General imported from England, to whom five million of poor colonists pay annually \$87,000, sometimes more, while a free and rich nation of sixty-three million close by, pay \$50,000 to their President – if not an absolute King Log and Stool to our autocrat Premier, should have protected our constitution, which decrees that our Parliaments should last five years, and not allow that Premier by a premature dissolution to disfranchise more than one hundred thousand electors who had a right to judge their Government, and to cast their votes on this occasion.

But this was not enough to illustrate the fiction of our «responsible government». The dictation, to the «free and independent electors» by the manufacturers to their workmen, assuring the latter that they would close their factories at once and starve them if they did not vote for the present ministry, and the dictation by a railway president, a renegade American citizen⁴¹⁰, who could and tried to control the votes of many thousands of employees; a railway which has received one hundred million from the people of Canada of all political parties, and which expects more still from our oligarchy. Add the corruption funds, and the whiskey, and behold the result !

But the crowning of the humbug is the telegrams from across the ocean. Before our conquest of «responsible government», we used to protest against the Colonial Secretary in Downing Street and his interference in our internal affairs. Being now a big colony of five million instead of one, the honor of the interference now comes from the Premier of the Empire, the noble Lord Salisbury. *Evohe*⁴¹¹ !

A true Canadian, a pure and honest patriot and of prophetic foresight, who said that monarchical institutions could not take root on American soil, but that, on the contrary, America would give republics to Europe, said also : «I fear that your “responsible government” may prove a delusion and a snare⁴¹².»

Beware, my fellow-citizens, beware! Eternal vigilance is the essential safeguard of freedom! Yours is in danger !

A Son of Liberty⁴¹³

The salary of the Governor-General is \$50,000, like that of the President of the United States. Both have other perquisites. Our constitution does not decree that Parliament shall last not more than five years⁴¹⁴. Real power in the hands of a governor would be, perhaps, the most dangerous instrument which an oligarchy could use⁴¹⁵.



Montebello, 18th of March 1891

Order of publication
& printing of my
Religious will and its codicils :

N^o 1. Will made at Toulouse 1st January 1879, and Montebello 17 November 1890.

N^o 2. First codicil dated at Montebello 1st of July 1880.

N^o 3. Second codicil dated at Montebello 11th June 1885.

N^o 4. Letter to a friend dated Montebello January 1886.

All are in French and English, and to be published in French and in English newspapers, soon after my funeral.

I change my estate with the costs of publication and printing, and my relatives and friends with compliance with these my last wishes. I intended to add a denonciation of priesthood and priestcraft as the perpetual enemies of Liberty and of the progress of mankind. But I leave it to other philosophers to perform that task.

Publish this note also.

Louis J.A. Papineau



DISCOURS PATRIOTIQUE PRONONCÉ
AU CIMETIÈRE NOTRE-DAME-DES-NEIGES
MONTRÉAL

Montréal, 21 juin 1891

Citoyens,

Vous m'appellez à vous adresser la parole. Je ne peux vous dire que quelques mots, à cette heure avancée; et la pluie menace de vous priver de voix plus éloquentes. Mais je ne peux laisser fausser l'histoire, la vérité et la justice⁴¹⁶, sans protester.

Vous me voyez le seul vétéran sur cette tribune, le seul survivant peut-être, à l'exception de mon ami et collègue Georges de Boucherville, qu'on me dit très malade, de cette société des Fils de la Liberté et de cette génération qui sut revendiquer les droits les plus essentiels et les plus sacrés de cette constitution de 1791 que les Canadiens obtinrent du gouvernement anglais, après plus de trente années de despotisme à la suite de la Conquête, et grâce à la révolution américaine qui fit comprendre à l'Angleterre qu'il fallait enfin donner à ceux qui demeuraient ses fidèles sujets après sa lutte avec les anciennes colonies, les droits politiques des sujets anglais de la métropole. C'était le moins qu'elle pût faire, puisqu'ils renonçaient à l'indépendance et à l'entière liberté qu'avaient su conquérir les treize colonies révoltées. J'ai vu et connu personnellement trois de ces bons qui figurèrent dans ce premier parlement constitutionnel du Canada : Bourdages, John Neilson, Joseph Papineau, mon aïeul, qui avaient tant contribué à l'obtenir.

Combien des chefs populaires des Canadiens j'ai aussi connus depuis, surtout la plupart de ceux qui figurèrent si noblement, si héroïquement, tant du Haut que du Bas-Canada, dans les luttes qui ne cessèrent presque jamais sous les Craig, les Dalhousie, les Aylmer, les Francis

Head, les Gosford, les Colborne, ces gouverneurs qui pour la plupart n'étaient que des soldats disciplinaires que le Bureau colonial de Downing Street nous envoyait pour gouverner sans contrôle, sans conseil responsable et sans savoir légal, un peuple jouissant d'une constitution copiée, disait-on, sur celle d'Angleterre, mais qui n'était en pratique, sous ces gouverneurs, que le simulacre et une parodie outrageante.

Sous les règnes de ces satrapes, les abus, les persécutions, les emprisonnements, les fusillades d'électeurs furent fréquents. Je n'avais que 7 ans, lorsqu'on me fit entrer dans les cachots de la vieille prison de Montréal, en face de la colonne Nelson, pour me montrer plusieurs citoyens marquants emprisonnés « pour cause de sédition » et m'apprendre à détester la tyrannie et les tyrans.

Après tant d'années de vaines supplications portées aux pieds du trône et du Parlement impérial, l'Assemblée du Bas-Canada adopta, le 21 février 1834, les fameuses 92 *Résolutions* qui énuméraient les nombreux abus dont le pays souffrait et les réformes qu'il fallait obtenir pour jouir pleinement des libertés constitutionnelles, l'élection par le peuple du Conseil législatif, et la responsabilité du Conseil exécutif. Voyant ces nouvelles requêtes ignorées et méprisées, l'Assemblée résolut enfin d'appliquer le grand remède du refus des subsides; remède suprême, sanctionné par toute l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne : le contrôle par les représentants du peuple sur le gouvernement lorsque celui-ci devient oppresseur. La *Magna Carta* du Roi Jean, la *Petition of Rights* sous Charles I^{er}, le chapitre 2 de la 2^e de Guillaume III et Mary ont fixé le droit de contrôle absolu du peuple sur la couronne, lorsque celle-ci viole les droits du peuple.

Aussi, que voit-on chaque année, lorsque la Chambre des communes à Ottawa, comme à Londres, a voté le budget? La Couronne descendre de son donjon ou de son palais, se rendre au milieu des représentants du peuple et les remercier de leur *bénévolence*, de lui avoir volontairement, de leur plein gré et pouvoir, accordé de quoi payer sa cour, ses fonctionnaires civils et militaires, son armée et sa marine, son corps diplomatique. En bien! quel scandale et quelle usurpation ne vit-on pas au Canada, lorsque le gouverneur, encouragé et approuvé par le Bureau colonial, à Londres, puisa dans le coffre public, par lui violé et défoncé, et s'en appropriâ le contenu! Et quel scandale additionnel, qui donna la mesure de la corruption et de l'audace de la bureaucratie du Canada, et de son mépris pour le peuple, pour ses représentants et pour la constitution, lorsque tous les officiers publics, tous à l'exception d'un seul, le président de l'Assemblée, Louis-Joseph Papineau, acceptèrent les fonds volés et se les partagèrent sans vergogne.

Un autre droit essentiel et fondamental de la constitution anglaise et de tous les citoyens anglais, est celui de pétition, d'assemblées publiques et de protestations contre les abus et les violations commises par leur gouvernement.

Lorsque le peuple canadien vit ainsi la constitution violée et le seul remède efficace qu'avait appliqué l'Assemblée rendu nul par l'arbitraire du gouvernement, il devint de son devoir à son tour de s'assembler et de protester, de tarir les sources du revenu public dilapidé, en s'abstenant d'achat et de consommation des marchandises importées qui par les douanes emplissaient le coffre public. Résultat : en quelques mois d'habits d'étoffe grise, de tuques bleues et rouges, de souliers de bœuf, rouges, de jolis jupons de droguet et de chapeaux de paille, tous produits domestiques, un déficit de 60 000 louis (240 000 \$) dans les recettes de la douane.

Que fait alors le gouverneur? Après avoir si effrontément passé outre du refus des subsides, et s'être mis hors la loi et au-dessus de la constitution, il n'hésita pas à proclamer la défense au peuple de s'assembler, la défense de pétition, la défense de protestation contre ses violations de la constitution. Et comme le peuple se moqua de sa proclamation et continua à s'assembler et à protester, paisiblement et loyalement, ce gouverneur Gosford s'amusa, après chaque assemblée à destituer de leurs fonctions tous les juges de paix et officiers de la milice qui avaient, en qualité de citoyens anglais libres, assisté à ces assemblées. Qu'elles furent belles et nombreuses, ces assemblées, que de chaleureux discours, que de nobles résolutions, que de dignes réponses faites par les destitués au despote du château Saint-Louis!

Enfin, dans le paroxysme de la rage, poussé par le fanatisme de la bureaucratie et de ses conseillers officieux et irresponsables comme lui, il osa émaner, sous la sanction équivoque de son Conseil exécutif, l'accusation de haute trahison – rien moins – contre le président et plusieurs membres de l'Assemblée, des membres du Conseil législatif, et de beaucoup d'autres citoyens distingués. Des ordres d'arrestation sont lancés de tous côtés et, comme honteux de leur forfait, les sbires de cette usurpation vont saisir les citoyens dans leurs lits, au milieu des ténèbres. Les prisons furent bientôt encombrées.

Ceux qui échappèrent d'abord à cette razzia de brigands, s'enfuirent dans les campagnes, se réfugiant chez des parents, des amis. Les chefs se consultèrent, et toujours fidèles aux conseils de mon père, le plus influent de ces chefs à cette époque, il fut résolu que nous devions épuiser tous les moyens paisibles et légaux et ne résister par la force armée que lorsqu'elle nous attaquerait et nous pousserait à la dernière extrémité. D'après ce programme poussé à ses dernières conséquences, Wolfred Nelson se retrancha chez lui, *in suo domo, in an Englishman's Castle*, asile sacré contre tout violateur de la loi. Drolet, les Duvert en firent autant à Saint-Charles, rejoints par des amis réfugiés à Montréal; Chénier, Scott, à Saint-Eustache; Dumouchel, Girouard, à Saint-Benoît.

Chacun chez soi. Chacun fort de la constitution de la loi, devait s'y retrancher contre les arrestations illégales. Ils croyaient voir répéter chacun chez eux la razzia des connétables à Montréal. Mais le 23 novembre 1837, Nelson vit approcher de son village toute une armée, fantassins et artillerie. Et la première et la seule sommation qu'il reçut fut un boulet de canon et une décharge d'infanterie. Selon le mot d'ordre, il répondit alors à la force par la force. Et, le soir, les brigands s'enfuyaient.

Même tactique à Saint-Charles, à Saint-Eustache. À l'ennemi envahisseur, réponse à son feu. Les défenseurs de Saint-Charles entendent le canon, mais ne vont pas au secours de Saint-Denis. Le 25 novembre, Saint-Denis entend le canon, mais ne vient pas au secours de Saint-Charles. Saint-Eustache se défend seul. Saint-Benoît reste sous les armes jusqu'à sa reddition au massacreur Brûlot Colborne, devenu un an plus tard le bourreau. Ce soldat viole la capitulation de Saint-Benoît, et incendie ce village et son église, isolée de plusieurs arpents, et la maison où il a reçu l'hospitalité et la soumission la plus absolue, comme il avait incendié, la veille, Saint-Eustache, après le massacre de ses braves défenseurs.

Oui, jusqu'à la fin de cette tragédie, le peuple eut l'héroïsme de se laisser massacrer à son poste, à ce mot d'ordre fatal de résistance passive jusqu'à la mort! Oh! quel peuple que ce peuple canadien de 1837!

M. La Fontaine, membre de l'Assemblée, ayant échappé aux premières arrestations, se rendit aussitôt à Québec et, de concert avec plusieurs autres représentants, alla demander au gouverneur Gosford de convoquer le Parlement. Ce gouverneur lui avoua que la chose était impossible puisqu'il venait de proclamer la loi martiale, et qu'il résignait ses fonctions entre les mains du général commandant la force armée. Ce fut en vain que La Fontaine et ses collègues protestèrent, déclarant au gouverneur que seul le Parlement avait le droit et le pouvoir de proclamer l'état de siège. Cette opinion fut maintenue par des juges aussi éminents que Bédard et Vallières qui, sur des brefs d'*Habeas corpus*, libérèrent des prisonniers illégalement arrêtés. Cette opinion fut confirmée, quelques mois plus tard, par les juges du banc de la reine à Londres, lorsqu'ils ordonnèrent l'élargissement de douze patriotes du Haut-Canada condamnés à la déportation par la Cour martiale, et passant par Londres pour se rendre à la colonie pénale de l'Australie. Aussi nos exilés de 1838-1839 furent-ils dirigés en ligne droite de Québec à Botany Bay, de peur chez leurs tyrans qu'ils ne vinssent à tomber en Angleterre sous l'égide de la justice, qui n'est jamais prostituée dans la Grande-Bretagne comme elle l'a souvent été dans les colonies et surtout au Canada. Le Parlement anglais lui-même, par un vote solennel, déclara nul et illégal l'ukase de lord Durham qui envoya huit de nos chefs à la Bermude et qui proscrivait une autre dizaine de nos chefs sous peine de mort s'ils osaient rentrer dans leur pays.

Oui, génération nouvelle, ô mes compatriotes qui jouissez aujourd'hui des libertés constitutionnelles dont la Conquête a coûté tant d'efforts, de sacrifices, de sang, d'exil, jusqu'à l'ignominie de l'échafaud, les pillages, les massacres, les incendies, la dispersion, les confiscations, la mort civile et politique de tout un peuple, rendez au moins justice à la génération qui vous a sauvés!

Et ne permettez pas aux descendants du petit nombre de traîtres, qui se firent alors les sycophantes des tyrans et des usurpateurs, leurs vils instruments pour écraser leurs frères, de venir encore, et aujourd'hui même, jeter l'injure à la mémoire des patriotes et des victimes du despotisme d'alors. Oui, compatriotes d'aujourd'hui, étudiez bien l'histoire de votre Canada, de cette patrie que tous vous chérissez tant, particulièrement à l'époque de 1830 à 1837 et 1840, et vous direz avec moi :

« Nous étions les défenseurs de la constitution anglaise et canadienne, et de toutes les franchises et libertés des citoyens anglais, tandis que les gouverneurs, leurs conseillers, leurs partisans dans la Province, et le Bureau colonial à Downing Street, étaient les rebelles et les révolutionnaires. »

Et j'ajouterai qu'à leur tyrannie, toute la jurisprudence parlementaire et tous les précédents de l'histoire britannique, autorisaient la résistance morale, légale et jusqu'à la force armée – à laquelle nous n'eûmes recours qu'à la dernière extrémité et à corps défendant contre le brigandage de la soldatesque lancée illégalement contre de paisibles citoyens.

Nous n'étions pas des rebelles, des révoltés, mais l'eussions-nous été, nous étions dans le droit de l'être. Droit naturel; droit des gens; droit surtout positif et explicite, des sujets anglais, chez qui l'insurrection devient parfois le plus sacré des devoirs.

Je sais qu'il y a une école parmi nous, plus faible par le nombre de ses adeptes que par la dignité de ses docteurs et professeurs, qui croit au droit divin des rois de traiter les peuples en esclaves, et qui ignore toute science de gouvernement civil et politique; qui prêche, à toute

époque critique dans la vie des peuples, l'obéissance passive aux tyrans, que ce soit un Louis XIV, un Louis XV, un Charles I^{er} ou un Jacques Stuart, un tzar de Russie, un Tibère, un Néron, un Napoléon I^{er} après le Concordat, un Président parjure qui se proclame Napoléon III; voire même nos petits despotes et usurpateurs de 1837. Cette école et ses professeurs sont des intrus sous la domination de l'Empire britannique, indigne de jouir des libertés constitutionnelles qui les protègent et qui tolèrent leurs enseignements néfastes. Ils ramèneraient le monde à la barbarie et à l'absolutisme du Moyen Âge, s'il leur était possible d'entraver la marche irrésistible de la civilisation moderne. Cette école décrédite la religion; elle effraie parmi nous les populations protestantes et les hommes éclairés dont les pères ont su conquérir le gouvernement responsable et l'autonomie dont nous jouissons maintenant et qu'elle met en question et en danger aux moments les plus inopportuns⁴¹⁷.

Compatriotes! veillez sans cesse à la conservation de toutes vos libertés!



Gustave Bourassa
Église St-Joseph
No 306, rue Richmond
Montréal

Montebello, 15 juillet 1891

Mon cher neveu Gustave Bourassa,

En réponse à ta lettre du 12 courant⁴¹⁸, je t'envoie la biographie – auto – que tu me demandes.

Écrite *currente calamo*, je n'ai pas le temps de la copier.

Votre oncle.

L.J.A. Papineau

As-tu lu mon discours du 21 juin dans *La Patrie*? En es-tu édifié ou scandalisé? Dis-le-moi⁴¹⁹.



Silas E. Gregory⁴²⁰, Esq.
Agricultural Department
Ottawa

Manor of Montebello, [Aug. 8, 91]⁴²¹

Dear Sir,

Your letter reached here while I was in Montreal. I have not forgotten you, my able collaborateur of the census of 1844. I will be happy to receive you and your friends what day you may please to choose.

Yours truly.

Louis J.A. Papineau

[À Silas E. Gregory]

[1891 – S.d.]

My dear Sir,

In returning the papers you had the kindness to lend me, I must congratulate you on having such a talented daughter, the first to become an A Master of Art in Canada; and I thank you also for the pleasure your visit gave me.

I remain yours truly, an old friend.

Louis J.A. Papineau

I have an absolute faith in the future of Canada to be its annexation to the entire continent of North America into the one Federal Confederation of the United States. Manifest and unavoidable destiny, mere matter of time, *nolens, volens*.

Nature, natural, geographical Laws are supreme and the petty efforts of puny Man cannot long oppose, retard, thwart those natural Laws. Surely the history of the continent since its first European Colonists landed, to this day, ought to convince our statesmen.



John Burroughs
509, rue St-Jean
Québec

[Août 1891]

Cher Monsieur,

Votre lettre du 10 m'a surpris, car j'étais sous l'impression que je possédais déjà ce tableau⁴²² que vous mentionnez. Le vôtre porte-t-il la signature de Plamondon? Quel prix en demandez-vous? Est-ce que Plamondon en aurait fait plusieurs copies?

Je vous suis obligé de m'en avoir fait la première offre.

Votre obligé.

Louis J.A. Papineau



John Burroughs
509, rue St-Jean
Québec

16 août 1891

J'ai toujours présumé que la copie du Titien que je possède était de M. Plamondon. Je devrai donc m'en contenter. Je vous remercie de l'offre⁴²³ que vous avez eu la bonté de me faire. Et croyez-moi votre dévoué serviteur.

Louis J.A. Papineau

L.-J. Demers⁴²⁴, arpenteur
1598 Notre-Dame
Montréal

Manoir de Montebello, Qué
18 décembre 1891

Monsieur,

Vous savez que je ne vous dois pas le montant que vous m'arrachez par une poursuite judiciaire, car vous n'avez pas suivi mes instructions positives qui étaient de revenir de suite, si vous ne pouviez pas maintenir à peu près la ligne de M. Leclair, parce que mon contrat me donnait toute « la presqu'île qui s'avance dans le lac » (et non pas la moitié).

Je ne vous dois que les frais de voyage et trois ou quatre jours au plus de travail. En honnête homme, votre conscience vous tiendra à restitution.

J'ai reçu de vous deux comptes, l'un de 95 \$, l'autre de 103 \$. Je vous envoie sous ce pli cette dernière somme de 103 \$, dont vous m'accuserez réception.

Votre serviteur.

Louis. J.A. Papineau



Louis Fréchette, écr
Montréal

Manoir de Montebello, Qué., 12 janvier 1892

Mon cher lauréat,

Beaugrand annonce une biographie de notre regretté Lusignan par votre plume d'or. Vous savez que le grand-père fut tué et le père blessé à la bataille de Saint-Denis. Ce baptême de sang ajoute à la gloire du fils.

Encore : oserais-je vous offrir un conseil? Notre pauvre ami Barthe s'attira la vengeance de La Fontaine, qui le chassa du greffe des Appels. Dans votre position, ne montrez pas vos sympathies pour Mercier, qui défend nos libertés constitutionnelles contre les coups d'état d'Angers, ce successeur des Haldimand, des Craig, des Dalhousie, des Gosford. Dans son testament politique, devant l'Institut Canadien, mon père, après avoir stigmatisé les traîtres et conspirateurs de Londres qui nous enlevaient sans mandat et sans plébiscite, la constitution de 1791 et celle de 1840, qui nous garantissaient mieux notre autonomie que celle de 1867 qui nous tue, il prédisait que leur « gouvernement responsable », non en principe mais tel qu'ils le feraient fonctionner, ne serait « qu'un leurre et une déception. »

Il était prophète, Louis-Joseph Papineau, encore, lorsqu'à l'appui des 92 *Résolutions* en 1834 il s'écriait : « La monarchie et l'aristocratie ne prendront point racine sur le sol du Nouveau Monde; mais au contraire, l'Amérique donnera des républiques à l'Europe. » Il était prophète lorsqu'il disait que la Doctrine Monroe finirait par chasser les Anglais de toute l'Amérique.

Puis, je dois vous gronder. N'avais-je pas votre promesse de venir ici, chez moi, avant la

chute des feuilles, avant les frimas de l'hiver? Avant que je ne meure, après la terrible crise historique que nous traversons, oh! venez au printemps à Montebello, y revoir avec moi l'ombre du grand Patriote que vous avez si noblement chanté.

Je suis tout à vous, mon grand poète national.

Louis J.A. Papineau



À Joseph-Xavier Perrault

Manoir de Montebello, Qué., 16 janvier 1892

Mon cher Perrault,

Vous l'avez dit et bien dit : « Race inférieure ».

Au Canada, les Anglais avec leurs « vieux drapeaux », les Français avec leurs coups d'état deviennent la risée des nations, et leur mépris nous est acquis.

Pataugeons dans notre borborygme. Que nos gouvernants, à tous les degrés, vivent de corruption. Qu'ils achètent l'électorat, s'enrichissent eux-mêmes et surchargent le peuple de taxes oppressives. Le peuple les fuit et va chercher travail, liberté et prospérité aux États-Unis.

Oh! quand aurons-nous des Hommes d'État, des Patriotes. Un seul suffirait, pour nous arracher au joug colonial et créer une nation nouvelle. Nous pourrions alors nous régénérer. Mon père leur avait bien prédit : « Votre prétendu gouvernement responsable ne sera qu'un leurre et une déception ». Comme il doit gémir aujourd'hui s'il peut jeter un regard sur sa malheureuse patrie!

Votre compatriote.

Louis J.A. Papineau



Au Rév. M. Sincennes⁴²⁵
Angers

Manoir de Montebello, Qué., 12 février 1892

Mon cher Monsieur,

Vous nous laissez à moitié mariés!

Au sérieux, les entrées doivent être simultanées dans le registre civil et dans le registre ecclésiastique; ainsi que les signatures des mariés et des témoins.

Vous en courez de grands risques en ne complétant pas ces entrées.

Supposez que l'un de nous mourait dans l'intervalle illégal que vous avez commis, votre responsabilité serait grande.

Je vous prie donc de réparer au plus tôt possible votre omission d[e n]'avoir apporté qu'un seul des deux registres requis par la loi.

Votre dévoué serviteur.

Louis J.A. Papineau

The Honorable Mrs. Lambart⁴²⁶
« née Westcott »
Vine Lynn
New Edinburgh
Ottawa

Manor of Montebello, Que, 21st Feb. 1892

Madam,

I have received some papers containing the obituary of the Countess of Cavan⁴²⁷. I presume I should thank you for being the sender.

I can well sympathize with your Ladyship and your husband and family about the bereavement, as it was thus my own dear wife left us suddenly by heart failure, in less than five minutes of illness!

Such good people ought to be spared longer to their friends, and to the many whom they benefit by their charitable labors.

Most respectfully yours.

Louis J.A. Papineau



Auguste MacKay⁴²⁸, écr, avocat
Papineauville

Manoir de Montebello, Qué., 6 avril 1892

J'ai payé leurs frais en révision parce qu'ils m'ont produit l'original du mémoire taxé par M. Vernick.

Faites-en autant pour la signature du protonotaire Driscoll, et je vous payerai sans autres frais, à vous comme à Fleury et Major.

Votre serviteur.

Louis J.A. Papineau



The Honorable Sir John Caldwell Abbott
Premier &c.
Ottawa

Manor of Montebello, Que., 17th July 1892

Dear Sir,

I believe you would, if you could, have done the justice to the first French as it has been done to the first English colonist of this our county, Philemon Wright in 1804, and Joseph Papineau in 1805. Two men who each sank a fortune and immense labor and exertions to settle this Ottawa Valley.

My uncle Benjamin, my father continued those labors. Our seignior (contents of 4

townships) cost the family large outlet's expenditure in roads, churches, schools, mills, when there were but few settlers. The seignior gave hardly any return until 1840. English, Scotch, Irish thought it very appropriate that all this should be rewarded by the names of the founders, Wright and Papineau (who, by and bye, as neighbors, were always warm friends. I remember well visits of Philemon to my grandfather and to my father at the Bonsecours house in Montreal.

It was left to your French colleagues to commit this injustice and this insult. But a Chapleau, a Caron, a Ouimet can never eclipse nor obliterate that name of Papineau. Great and good, men bore it, who were always devoted to country and liberty. No renegates of that name.

Another subject: you ask me about french books for the Fraser Library. It presently occurs to me as very devisable the latest edition of Larousse's *Dictionary*, a real and very valuable Encyclopedia.

What was the amount in cash given by the Can. Inst. to your Fraser?

I remain truly your devoted and very obedient servant.

L.-J.A.P.



Silas E. Gregory, Esq.
care of Hon. Georges de Boucherville
Quebec

Manor of Montebello, Que, 14 August 1892

Dear Sir,

You ask if there was a Declaration of Independence in 1837. No. In 1837, our struggle for the redress of grievances and Responsible Government was entirely constitutional and within the Law. It was the feeble Governor Gosford, admired by traitors and an irresponsible set of self-appointed Counsellors who proclaimed Martial Law without the assent of Parliament, and set the soldiery to massacre the citizens and to burn their properties. They stood on the defensive in protecting home, wives and children, until crushed, and imprisoned or driven into exile. See *La Patrie* of 1st and 2nd July 1891, where I gave a succinct but perfectly true version of that epoch of 1837⁴²⁹.

When the Refugees could meet and gather together in the asylum of the United States, they thus, and not till then, met in convention and decided that Great Britain had forfeited all allegiance from the Canadians, and that we should henceforth do all we could to attain and secure our Independence. Father and others were delegated to seek sympathy and help from the Americans and their Government, and from France and its King Louis-Philippe. We came very near involving the United States into interference, and the «Sympathizers» flocked to our standards. But father and some others, when they lost hopes of such efficient help as they were led to expect from governments, determined to give up a useless struggle. Many, in Canada and out of Canada, listened to their just resentment of the horrors committed against us, and organized an insurrection that was to take place on the 4th of November 1838. The

British Government had sent over 15 000 of the Guards and the best regiments of the Regular Army, besides thousands of organized Volunteers in Canada. It was madness to rise against such forces. And father and other cooler heads protested. Then arose the bitter feuds between the Patriots à *outrance* and the wiser ones who could see but misery from a rising under such unfavorable circumstances. Robert Nelson was chosen President of Lower Canada, and did issue a Declaration of Independence and a Proclamation to the People. «The Chasseurs» had many lodges in and out of Canada. And then began a guerilla warfare of two or three years, which annoyed very much both governments and cost Great Britain millions of money and half of New Brunswick thro Maine. The U.S. government, who would not interfere militarily, nevertheless impressed the British government, that government à *la Russe* could not be tolerated on this Continent and that they could not keep their small army any longer on their frontiers to help a military despotism north of the 45th latitude.

Then came Sydenham and Bagot to inaugurate the Autonomy of Canada, checked a moment by Metcalfe, carried thoroughly by 1844. And Canada had henceforth its autonomy! And how has she used it?

I will not express my present thoughts and opinions on this momentous question.

But I will say what I always said: Canada owed to American (U.S.) Democracy and Revolution the evolution from Military Despotism to the Constitutions of 1774 and 1791, and partly to them, but mostly to our struggle of 1837-38-40-44-45, all the liberties we now enjoy.

Ask my good friend, Georges, if I am not correct in these opinions of mine.

Remember me to him and ask him if he is writing his souvenirs of all the eventful career he has had. Let him tell of his most worthy father, another Patriot.

I remain, dear Sir, yours truly.

Louis J.A. Papineau



À l'honorable M. le juge Baby⁴³⁰
Président de la Société des antiquaires
Montréal

Manoir de Montebello, Qué, 21 novembre 1892

Monsieur,

Je vois par les journaux que des ignorants, qui ne connaissent rien et ne respectent rien de l'histoire de notre vieille ville de Montréal, voudraient effacer « la rue de la Friponne » qui conserve encore la fameuse bâtisse où les Bigot & cie savaient exploiter les provisions publiques pour s'y enrichir. Sous l'influence de Jacques Viger, cet infatigable chercheur qui a tant fait pour nous conserver l'histoire et ses monuments, le nom populaire fut attribué à cette petite rue, entre Saint-Paul et Bord de l'eau. Je suggère à votre Société de faire clouer une plaque de marbre sur le vieux magasin qui existe encore presque intact, avec cette inscription : Ici Bigot affamait le pauvre. Ou telle autre que vous jugerez plus convenable.

J'ai déjà protesté plusieurs fois dans la presse contre ce vandalisme qui a voulu effacer le souvenir de la distinction presque unique sur le continent, que Montréal comme Québec, Mexico, St. Augustin de la Floride, fut jadis une cité fortifiée et séparée par ses murailles de ses faubourgs (*suburbs, sub urbe*); et ses rues ont été prolongées par d'ignorants édiles au-delà de son enceinte. Ses faubourgs ont perdu leurs noms historiques : Sainte-Marie ou de Québec, Saint-Joseph, Bonaventure, du Collège (l'Alma Mater de tant de nous); Saint-Pierre a failli effacer le nom héroïque de De Bleury. Quels attentats viendront encore?

Il appartient bien à votre Société d'enrayer ces mouvements iconoclastes et barbares.

Qu'est devenu le baldaquin de Notre-Dame de Bonsecours? Cet admirable échantillon de sculpture canadienne. J'ai pu sauver de la démolition l'Arche d'alliance des Hébreux, l'une des décorations de la voûte, et ses fragments sont maintenant dans mon musée. Plus d'un an après ce sauvetage, je découvris que toutes ces riches découpures et dorures qui avaient jadis orné l'ancienne église paroissiale de Notre-Dame étaient l'œuvre d'un Quevillon, petit-neveu de cette Quevillon, mère des Papineau. Elle qui, enlevée par les Iroquois lors du massacre de sa famille à la Rivière des Prairies, était revenue, à la paix, pour épouser à 12 ans un soldat tué six mois après, qui, l'année suivante, épousait Samuel Papineau, en eut dix à douze enfants pendant un mariage de 30 ans. Épousa en troisièmes noces. Épousa encore en quatrièmes noces; à 70 ans. Et ne mourut qu'après 90, je crois, et après ses quatre maris. Quelle femme! Elle fut mère de tous les Papineau du Canada.

J'ai l'honneur, Monsieur, d'être votre très dévoué.

Louis J.A. Papineau



Joaquin Miller⁴³¹
The Poet and Patriot
Oakland, California

Manor of Montebello
in the Province of Quebec
in the future State of Ottawa
1st January 1893

I have before me Frank Leslie's for this month, and her Almanac⁴³²; your noble verses and your noble profile.

Simultaneously, you under the pics of the Sierra Nevada, I under the snows of the Laurentide range, proclaimed the Manifest Destiny of our America. «Maple leaf and cactus of Darien» must figure on the escutcheon of the greatest Empire that History will ever record. It is the study of our Continent's evolutions since the day Columbus discovered it, that points to a Providential Decree and Guidance towards its Unity, towards the revocation of the legend of Babel, to a new Eden where all races and creeds of Men are flocking, gathering, assimilating, to found the Brotherhood of all Mankind, under the aegis of the most perfect Democratic and Fraternal Constitutions and Laws, unbounded development of intellect, education, industry, liberty and peace perpetual. Europe is to die as did the mighty empires of old, thro militarism

and corruption. And a new Civilization arise on this continent to save Humanity, and to give it a new progressive life.

A Son of Liberty in 1837-1838-1840 (when we came near achieving our Independence), an old man now, I cannot expect to see the Promised Land, but my children will see and enjoy it.

In sympathy, your fellow-citizen.

Louis J.A. Papineau

Sent off 3rd Jan. 93, with my slip from *The Star*⁴³³ of 14th Dec. 92.



Sent to *The Free Press*
of Ottawa

THE BRITISH CONSTITUTION IN THIS CANADA

Ottawa, 14 janvier 1893⁴³⁴

After the pranks of Lieutenant Governors such as Letellier and Angers, we have now a treat from the Governor General, whom they call the representative of the Queen. Think of Her Majesty touring around the country, talking for or against Home Rule for Salisbury or for Gladstone!

Here is our lord Stanley, praising Mowat and Mills, and warning us, poor colonists, against any yearning towards Independence.

But I forget that he is only in reality the nominee of the defunct Salisbury ministry, and is soon to be replaced by a creature of Gladstone. *Mais, de grâce*, if we, miserable Canucks, have no choice in his appointment, and have only the privilege of bleeding our exchequer to pay him as high a salary as the Americans pay to the President of seventy million of Freemen: we might expect, at least, the observance of the fiction that he is our Constitutional King, with no public sentiments nor expressions, but thro his Cabinet. The latter, I believe, still pretend to be responsible to this Canadian People.

Is the danger so imminent that they wish to stand behind the King as their screen and buckler.

A Son of Liberty



À M. le prêtre Lacasse⁴³⁵, o.m.i.

LA PATRIE VENGÉE⁴³⁶

Montebello, 22 février 1893

Mon titre est plus vrai que celui de votre opuscule *Le prêtre vengé*. Ne cherchez pas à faire mentir l'Histoire. Lorsque vous dites : « Papineau et ses acolytes poussèrent le peuple à se révolter... Les moyens violents dont voulait se servir Papineau... Papineau a jeté le deuil dans toutes les familles qui l'ont suivi. » Je réponds : autant de mensonges.

Ce n'est pas dans les souvenirs de votre M. Courtemanche que vous devez chercher vos preuves et autorités. Le programme de Papineau, il l'a consigné en 1834 dans ses 92 *Résolutions* que les neuf dixièmes de la représentation législative approuvèrent et adoptèrent, et que le peuple sanctionna dans toutes ses assemblées pendant quatre années de lutte constitutionnelle qui suivirent ce manifeste. Son programme, il le fit imprimer dans son discours au comté de Montréal en mai 1837. Son programme, vous le trouverez dans les minutes des parlements du Bas-Canada depuis 1815 qu'il devint président de l'Assemblée jusque dans la dernière session du Parlement à Québec.

Dans toute la campagne de revendication de l'été de 1837, de comté en comté où la voix du peuple l'appela et où souvent je l'accompagnai, il ne dévia de ce programme; à l'assemblée des Six Comtés, à Saint-Charles, comme dans une de ses dernières lettres saisie dans les papiers de Wolfred Nelson après la seconde attaque sur Saint-Denis. Vous le trouverez aussi dans son testament politique de 1867. Lutte constitutionnelle dans et hors le Parlement. Pas un pas, pas un mot qui n'eût la sanction des lois et de la constitution.

Pétitions, protestations, *usque ad nauseam*. Depuis le jour de la Conquête en 1759 jusqu'à 1837, une succession continuelle et systématique d'efforts et d'attentats de la part des conquérants pour nier aux Canadiens les droits de sujets anglais : droits civils, droits politiques, droits religieux n'ont cessé d'être attaqués et violés. Louis-Joseph Papineau, comme son père Joseph avant lui, secondés par tous les hommes éclairés et patriotes, n'ont cessé pendant plus d'un demi-siècle de supplier et de pétitionner pour justice. Las de vains efforts, si longtemps prolongés en vain, l'Assemblée de Québec finit par se servir du moyen constitutionnel sanctionné par l'histoire de l'Angleterre, de refuser les subsides à l'exécutif. L'exécutif passe outre et pille le trésor pour payer ses fonctionnaires publics, ses créatures nommées par lui et son Conseil exécutif irresponsable, aussi nommé par lui. Louis-Joseph Papineau, de tous ces fonctionnaires seul refuse son salaire d'orateur ou président, et vit pendant dix ans dans la gêne.

Le peuple, presque unanime, approuve ses représentants et proteste par de nouvelles pétitions et de nouvelles assemblées publiques, exerçant un droit sacré de la constitution anglaise. Que fait le gouverneur Gosford et son entourage irresponsable? Il défend par proclamation au peuple de se réunir et de protester. Il destitue tous les juges de paix et tous les officiers de milice qui ont assisté à ces assemblées. Les assemblées et les protestations continuent. Que font alors le gouverneur et ses conseillers irresponsables? Il refuse de convoquer le Parlement, décrète d'arrestation des centaines de citoyens, les entasse dans les prisons, met à prix les têtes des principaux chefs, envoie des soldats pour dévaster le pays et saisir ses chefs, abdique ses fonctions légitimes entre les mains d'un général d'armée, Colborne (le brûlot et le bourreau), proclame la loi martiale que le Parlement seul pouvait sanctionner, et s'enfuit en Angleterre.

Le pacte social était rompu; toute garantie légale et constitutionnelle anéantie; le citoyen attaqué par une force brutale dans sa liberté, son domicile, s'y retranche et y défend son toit et sa famille. À Saint-Denis, à Saint-Charles, à Saint-Eustache, quelques chefs entourés de leurs amis et voisins, offrent une résistance spontanée, héroïque mais désespérée. Ce sont les martyrs de la Liberté.

Lord Durham, dans son fameux Rapport et sa correspondance, a justifié « les rebelles ».

Le Parlement impérial a passé des bills d'indemnité pour couvrir les forfaits des Gosford, des Francis Head, des Colborne et des Cours martiales qui assassinèrent de Lorimier et tant d'autres patriotes dans les deux Canadas. Lorsqu'une quinzaine de patriotes haut-canadiens, condamnés à mort et à déportation à l'Australie, passèrent par l'Angleterre, ils y furent élargis sur *habeas corpus*, la Cour du banc de la reine déclarant leurs procès irréguliers et nuls. Et il se trouve encore aujourd'hui de prétendus Canadiens pour blâmer les patriotes et les tenir responsables des crimes de leurs tyrans. Les traîtres à la constitution de 1791 et les rebelles furent le gouverneur, son Conseil et la bureaucratie !

Mais, M. Lacasse, et à d'autres comme vous, puisque vous voulez parler politique et cherchez à fausser l'Histoire, je vais vous en donner à mon tour une leçon d'Histoire. C'est fort à propos. Je dirai d'abord que la masse du clergé n'est pas en cause. La plupart des prêtres sont bons et bienfaisants. Nous respectons les missionnaires qui s'enfoncent dans la forêt pour policer les mœurs des sauvages et pour visiter nos braves bûcherons isolés pendant neuf mois dans les chantiers. Nous respectons les bons curés qui se dévouent à leur ministère. Nous admirons ces saintes femmes qui se sacrifient aux soins des malades, des infirmes, des orphelins; et celles qui enseignent aux petits enfants dans la mesure de leur savoir. Toutes ces victimes de leurs vœux de sacrifice et d'obéissance passive, nous nous inclinons devant elles. Mais nous relevons la tête devant ces maîtres altiers, qui se disent les pasteurs du troupeau et qui voudraient, de tous les laïcs et des hommes libres, la même obéissance passive qu'ils imposent aux congrégations; devant ces mitrés qui veulent dominer dans le forum comme dans le temple et dans la sacristie. À ceux-là nous résistons et nous dénonçons leurs empiétations et leurs méfaits.

L'épiscopat canadien est antinational, tyrannique aux faibles, servile aux puissants, âpre au gain et aux richesses. Chaque fois que le peuple a eu des aspirations vers la liberté ou des chances de l'acquérir, de prendre rang parmi les nations, les évêques l'en ont découragé, l'ont dénoncé, condamné. Pendant qu'il luttait avec l'ennemi, les évêques l'attaquaient par derrière en effrayant les fidèles et les timides, les entraînant à la désertion et suspendant leurs foudres sur la tête des combattants.

En 1774-75, les colonistes se révoltent et veulent chasser l'Angleterre du continent, comme peu d'années avant l'Angleterre en avait chassé la France. Le Congrès continental envoie deux ambassadeurs au Canada, le prêtre Carroll et le philosophe Franklin. Ils nous disent : Nous vous apportons la branche d'olivier. Pendant un siècle, deux monarchies européennes et despotiques nous ont fait combattre, nous colonistes, les uns contre les autres, pour leur assurer la prépondérance et l'empire sur ce vaste continent. Vous comme nous, n'avons été que les instruments et les victimes de leurs ambitions. Débarrassons-nous de toutes ces entraves à la paix, à la prospérité de nos populations, et faisons cause commune dans la lutte puisque nos intérêts sont identiques. Nous fondons une République où le peuple sera souverain et qui proclame, comme il l'exerce déjà, la tolérance la plus absolue en matière de religion et d'origines de races. Nous les Quakers de la Pennsylvanie, nous les catholiques du Maryland, nous les puritains de la Nouvelle-Angleterre, nous proclamons la liberté absolue des cultes, l'indépendance absolue de l'État et des Églises dans leurs sphères propres et distinctives. Tandis que vous voyez l'Église et l'État intimement liés là-bas, pour persécuter vos frères les catholiques d'Irlande. Ils furent repoussés par le clergé, c'est-à-dire l'évêque. Et vous ne

manquez pas de nous rappeler que vous aviez alors tout le peuple entre vos mains et sous votre contrôle. Tous les fonctionnaires, l'armée, beaucoup des seigneurs et des négociants et hommes de profession étaient retournés en France. Les cultivateurs, les artisans restaient sur le sol dévasté, tremblant sous les baïonnettes des conquérants, sous le régime militaire, et agenouillé aux pieds des prêtres qui leur promettaient de les sauver. Oui, vous étiez bien les maîtres alors, les seuls maîtres à qui en appelait le peuple, ses seuls confidents et conseillers.

Eh bien, Arnold et Montgomery arrivèrent avec une armée libératrice. Ils furent bientôt en possession de tout le pays, hors la citadelle de Québec. Il y eut des levées d'auxiliaires canadiens dans beaucoup de campagnes, le long de la rivière Chambly, à Trois-Rivières comme à Montréal, mais surtout chez ces malheureux dont l'armée de Wolfe avait pillé et brûlé tous les établissements le long du fleuve, en bas de Québec⁴³⁷. L'évêque n'avait qu'un mot à dire à ses curés et le Canada devenait indépendant et partie intégrale de la nation américaine. L'évêque s'associa au pouvoir des conquérants, aux puissants et, après la retraite des Américains, il fulmina l'excommunication contre ceux qui s'étaient rappelés qu'ils étaient français quinze ans avant cette époque, et qui voulaient se venger et la France, leur mère patrie, contre la conquête féroce de 1760 et contre le règne militaire qui n'avait cessé de les opprimer depuis. Oui, les restes de ces Patriotes libérateurs sont encore aujourd'hui enfouis dans les champs où l'évêque ordonna leur sépulture comme punition infamante. Quand la France se déclara pour les États-Unis et leur envoya secours d'argent, d'armée et de flotte, Rochambeau et La Fayette, il se fit de nouveaux efforts pour s'agréger le Canada. La Fayette, « le Patriote et le Héros de deux mondes », devait commander une nouvelle armée d'invasion. On fit sonder les dispositions des Canadiens. L'évêque y fit sentinelle pour les Anglais. Et l'immortel La Fayette s'écria : « Pauvres Canadiens ! Puisque vous aimez vos chaînes et voulez de l'esclavage, restez esclaves ! » Quel stigmaté !

Nous devons à la Révolution américaine l'Acte de 1774 et un simulacre de gouvernement libre. Mais les abus et les intrigues contre la religion catholique, contre la langue française, contre les lois civiles, n'en continuent pas moins. Après que l'Angleterre eut été forcée de reconnaître l'Indépendance des États-Unis en 1783, et que cette glorieuse révolution et ces admirables constitutions républicaines eurent impressionné l'Europe et amené la Révolution française de 1789, nos populations se relevèrent un peu, et commença une agitation chez les nouveaux colons anglais comme chez les anciens colons français, qui aboutirent à la constitution de 1791, où le peuple eut enfin une part au gouvernement par l'Assemblée législative. Que fit l'évêque dans cette évolution ? Qu'on nous en donne le récit. Je l'attribue aux laïcs qui s'étaient recrutés par le négoce, par l'étude des professions. Joseph Papineau y contribua beaucoup et fut le premier député de Montréal jusqu'à 1810.

Je ne m'arrête pas à la longue série d'abus et d'efforts des gouverneurs, des deux Conseils exécutif et législatif, choisis et nommés par le gouverneur, et le Bureau colonial à Downing Street, pour contrecarrer et nullifier autant que possible l'action et les pouvoirs de la branche populaire. Je ne parlerai pas des règnes tyranniques des Haldimand et des Craig. Je dois m'en tenir au rôle de l'épiscopat. Pendant tous ces temps d'angoisses et de persécutions, que fit-il pour secourir ses ouailles opprimées ?

Venons-en à la guerre de 1812, encore une grande époque critique pour la liberté et la

nationalité. À peine sortis des cachots de Craig, nos bons Canadiens sont invités par un bon gouverneur nouveau, sir George Prevost, et par des mandements de l'évêque, d'oublier tous leurs griefs, de se jeter à la frontière pour la défendre contre ces infâmes Yankees envahisseurs. Tous les griefs, toutes les persécutions sont aussitôt oubliés, et l'on chante la vaillance des ancêtres, le dévouement à la patrie en danger, l'on organise les milices, on leur donne pour chef un officier anglais qui a combattu toute sa vie pour l'Angleterre même contre la France, mais qui a nom canadien, de Salaberry, le héros de Châteauguay. Et la gloire militaire fait oublier l'esclavage politique, aidée surtout des mandements de l'évêque et des *Te Deum* qu'il commande. Encore une fois, l'épiscopat nous retient dans les liens coloniaux, nous empêche d'arriver à l'émancipation, l'indépendance, la nationalité. Pendant qu'ils nous poussent aux frontières et chantent des Hosannah au dieu des armées, ces gardiens de la religion et de la morale ne nous disent pas les causes et les mérites de cette guerre : l'Angleterre, combattant la France et le grand Napoléon, détruisait en même temps toutes les marines continentales espagnole, française, hollandaise, danoise, pour demeurer seule souveraine des mers. Et que pour recruter ses flottes, ses corsaires depuis des années attaquaient tous les vaisseaux marchands américains qu'ils rencontraient et leur enlevaient leurs équipages. Après maintes remontrances, les États-Unis durent lui déclarer la guerre. À la paix, l'Angleterre reconnut ses torts, renonça à « son droit de cherche », promit de respecter le pavillon des neutres et rentra dans le droit commun des gens.

Il va sans dire que la paix assurée, il n'y eut plus d'éloges pour « ces bons et loyaux Canadiens », mais que les abus et les persécutions recommencèrent. Le héros de Châteauguay, rentré enfin dans ses foyers de famille à Chambly, eut bientôt à voter dans l'Assemblée avec les Papineau, les Bourdages, les Bédard et tous les autres Patriotes, pour revendiquer les droits populaires. Alors se produisit le premier projet d'Union des deux Canadas en 1822, que Louis-Joseph Papineau et John Neilson, les délégués à Londres, firent échouer.

Le règne de Dalhousie est aussi connu et odieux que ceux de Haldimand et de Craig. Arrivons à 1837 et retrouvons encore l'épiscopat à son rôle de servilisme envers nos maîtres et d'anathèmes pour le peuple et ses chefs. Lartigue, cousin germain de Denis-Benjamin Viger et de Louis-Joseph Papineau, qui avaient tous deux tant fait pour lui : donné terrains, cathédrale, palais épiscopal, école – il les dénonce avant qu'il y eut un coup de fusil tiré, et les nargue après la défaite :

– Je vous l'avais bien dit.

Ses mandements firent plus pour décourager et effrayer le peuple que les cours et les baïonnettes des soldats. Il fallut que les cadavres des Patriotes restassent deux à trois jours sur le terrain, avant que les ordres de l'évêque pussent atteindre les curés de les enterrer en dehors des cimetières, comme des réprouvés. Lartigue mourut bientôt sous le poids de ses remords.

Il y a le grand épisode de l'Institut Canadien et du procès Guibord. C'est trop long pour aujourd'hui, mais nous y reviendrons plus tard. C'est ma page trop instructive de l'absolutisme clérical et de l'œuvre antinationale.

Un mot sur le héros de Saint-Eustache, le martyr Chénier. Tombé et percé de balles dans le cimetière, son corps est porté dans une auberge et jeté sur le comptoir de la buvette. Des chirurgiens, tant réguliers que volontaires, lui font subir l'opprobre féodal des traîtres,

lui fendent la poitrine en quatre et en enlèvent le cœur. Plus tard, ils en eurent honte et dirent que l'autopsie avait eu lieu pour constater les blessures et les trajets des balles! Quelle stupide et lugubre excuse! Il fut, comme les autres martyrs de leur patriotisme, jeté à la voirie. Cinquante ans après, des Patriotes, qui n'oublient rien, organisent une grande fête et se proposent de porter ces reliques sacrées de Saint-Eustache à Montréal, pour les déposer à côté de celles de ses émules et compagnons que recouvre le monument de la Côte-des-Neiges. Un jour, l'archevêque en donne la permission; le lendemain, il la retire. Et Chénier reste isolé. L'anathème pèse encore sur lui. Je tais le nom de famille de cet archevêque, par respect pour la mémoire de son illustre père, qui a dû frémir de honte et d'indignation à cet acte de son fils.

Venons enfin à la dernière évolution politique que nous ont fait subir nos conquérants. Après les horreurs de 1837-40, le gouvernement impérial, sur le rapport si volumineux et si instructif de lord Durham, réunit enfin le Haut et le Bas-Canada en une seule province, dans le but avoué d'y obtenir une majorité d'origine britannique, y abolit la langue française, etc., les libéraux des deux Canadas, la terreur apaisée (qui fut si terrible pour ceux qui la subissent ou qui en furent témoins) se rallièrent et surent neutraliser le projet machiavélique. En dépit des efforts de la tyrannie, la responsabilité des ministères à l'Assemblée fut consacrée, l'amnistie votée, l'indemnité aux victimes du vandalisme qui avait pillé et brûlé nos villages et nos campagnes, les exilés ramenés de l'Australie, législation séparée pour chaque province, rétablissement de la langue française, etc. Mais les hommes d'état qui firent ces prodiges de réaction salubre passèrent bientôt, et leurs successeurs faiblirent. John Macdonald, qu'on accuse d'avoir aidé à l'incendie du Parlement à Montréal en 1849, et George Brown, deux fanatiques Orangistes pour le Haut-Canada, voyant que cette race française ne voulait pas mourir, qu'elle résistait à tous les moyens d'absorption et de destruction, se dirent qu'il fallait s'adjoindre les autres colonies anglaises, Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick et Prince-Édouard. Leurs conspirations furent ourdies avec tant de secret, à Londres comme dans toutes les provinces, que bientôt ils y eurent entraîné les chefs de Québec et en firent leurs dupes. Le peuple du Canada ne fut pas consulté, mais le Parlement impérial nous imposa une nouvelle constitution. C'était la cinquième en un siècle depuis la conquête!

Elle enlevait aux provinces les revenus des douanes et de l'accise pour les donner au gouvernement fédéral, qui les distribuerait ensuite par bribes à chaque province; elle nous enlevait la nomination des juges mais nous laissait le paiement de leurs salaires. Elle nous ôtait les codes et l'administration criminels. Elle réservait au pouvoir impérial un veto absolu sur toute législation fédérale et donnait au ministère fédéral un veto absolu sur toute législation provinciale. Les lieutenants-gouverneurs, dans toute la fiction et la pompe de représentants de la Reine, furent nommés par le ministère fédéral, et devenaient ses créatures et partisans. Tout à l'inverse des institutions américaines, où le pouvoir central est la création et délégation des États individuels qui, eux, sont parfaitement autonomes et souverains, au Canada le pouvoir fédéral était suprême, et les provinces devenaient ses feudataires et presque à sa merci. Et cependant, ces chefs provinciaux furent gagnés à ce sacrifice. On nous dit : vous aurez, au lieu de Bas-Canada, vous aurez la « vieille Province de Québec »; vous avez un gouvernement français à Québec, vous aurez comme jadis un Parlement à Québec, vous serez presque indépendants et chez vous. Aux conseillers législatifs, élus enfin par le peuple, on dit : Nous vous nommons,

tous les libéraux comme les conservateurs, nous vous faisons des sénateurs, et surtout à vie. Puis l'on appliqua la grande maxime de Durham : « Donnez aux chefs des Canadiens des titres nobiliaires et honorifiques, multipliez les fonctionnaires et leurs rétributions, et vous ferez ce que vous voudrez de ce peuple docile. » Cartier fut fait baronnet, parce qu'il n'avait pas d'enfants mâles; et ceux qui en avaient, on en fit de simples chevaliers, mais non pas chevaliers des nobles ordres anglais. On créa, pour les sujets des sujets, pour ces misérables colonistes, un ordre nouveau et inférieur; mais par compensation un peu, on lui donna deux fameux guerriers pour patrons : Saint George et Saint Michel. Puis un gouverneur général envoyé d'Angleterre nous félicita officiellement : « Vous voilà nation. » Et quelqu'un dessina une ménagerie héraldique sur le drapeau britannique et déclara : Voici le drapeau canadien! Il flottera sur les mers comme sur terre!

Tout le monde semblait content et réjoui. Tous avaient leur récompense. Et pourtant, ce parti intransigeant et brouillon, qui avait Dorion pour guide, osa murmurer, puis protester.

– Taisez-vous, dirent les conspirateurs triomphants.

Ne voulant pas se taire, l'on fit parler l'épiscopat à son tour :

– Taisez-vous, soumettez-vous, ou nous excommunions.

L'on se tut. Tout rentra dans l'ordre et dans l'obéissance au fait accompli. C'est toujours concluant, le fait accompli. Et la grande Puissance du Canada se mit en fonctions. Dominion de la métropole sur sa conquête. Nous la connaissons tous à ses œuvres, cette fameuse Puissance. La sympathie pour la rébellion des esclavagistes, et toujours petite guerre sourde à nos voisins. Deux rébellions chez elle-même. Encore l'échafaud politique. Une dette accumulée de deux cent cinquante millions au Fédéral, sans parler de la dette de la Province de Québec, vingt-cinq millions. Achats des provinces mécontentes, par des subsides subséquents et des chemins de fer. Surcroît toujours croissant des taxes, pour alimenter les privilégiés qui maintiennent toujours les mêmes partisans au pouvoir. Corruption électorale sans vergogne. Richesses pour quelques millionnaires. Pauvreté toujours croissant pour la masse du peuple. Celui-ci, découragé, fuit sa patrie. Il va, un million d'Anglais, un autre million de Français, chercher paix, liberté et travail rémunéré, dans cette République, que nos gouvernants civils et religieux ont toujours dénoncés à nos terreurs.

Qu'a fait pour l'épiscopat cette fameuse Confédération du Canada qu'il a si puissamment approuvée dans son ineptie politique? Il devait prévoir que les catholiques, n'y comptant que pour un tiers, les Français que pour un cinquième, les protestants et les Anglais avec leur ruineuse prépondérance numérique feraient bientôt bon marché de prétendues autonomies, et de vagues garanties écrites dans les chartes. Vous avez remplacé le protestant Abbott par votre méthodiste converti. Il s'associe aussitôt au ministère, le grand maître des Orangistes et un autre Frère des plus zélés. Puis il se moque de nous. Un seul mot de lui vous conservait au Manitoba la langue française et les écoles séparées. Il se moque de vous et vous promène de Cour en Cour, de tribunal en tribunal, de Pilate à Caïphe. M. Lacasse se propose un remède drastique. Il va faire signer des requêtes et pétitions pour tous les catholiques de la Puissance, et les fera endosser par tous les ministres et tous les députés catholiques; et si cette formidable fanfare ne fait pas tomber de suite les murs de Jéricho, alors tous les ministres et tous les députés catholiques abandonnent la capitale et... est-ce la fin du monde? Ou du moins de la

Confédération? Oh non! Les protestants vous jetteront pour adieux des hourras frénétiques; ils auront encore un quorum dans les Chambres et ils n'en feront que de plus belles.

D'ailleurs, M. Lacasse, votre note au bas de la page 34 indique des doutes sur votre remède. Vous dites : « Il y en a qui ne regardent pas plus loin que la crèche. Il y en a toujours un de ces gens-là. Y en a-t-il encore? La question des écoles du Manitoba nous le dira. » Eh bien, oui, elle vous le dira! Moi, je vous dis : Désabusez-vous. N'attendez pas le moindre sacrifice de la tourbe nombreuse, se multipliant sans cesse, qui mange si goulûment à la crèche de tous nos gouvernements. Nos temps héroïques sont passés. Vous n'avez plus que des politiciens qui font métier du service public, et qui ne songent qu'à s'y vautrer pour s'y enrichir. La démoralisation est profonde et générale. Vos écoles séparées au Manitoba sont perdues. Et le jour n'est peut-être pas éloigné où celles d'Ontario seront attaquées à leur tour.

L'on se demande toujours : Comment se fait-il que les pasteurs aient, à toutes les époques critiques, favorisé et soutenu les conquérants contre leurs brebis, sacrifié toutes les chances d'émancipation qui se sont présentées. Quelles prouesses individuelles? Quels dons secrets? Quels moyens diplomatiques? Le gouvernement impérial a donné mille livres sterling à l'évêque de Québec anciennement. Cette pension est-elle encore payée chaque année? On sait que le Séminaire de Montréal, qui prêta à Colborne les fonds pour armer ses volontaires, en fut récompensé par la confirmation de ses titres seigneuriaux, longtemps contestés. Après le dévouement des évêques en 1837, on créa les corporations épiscopales : la gouverne de l'évêque seul, sans même le contrôle des chapitres; avec limite de 5000 \$ ou 5000 £ (je n'ai pas le statut sous la main) de revenu annuel, probablement décuplé aujourd'hui; parce qu'au lieu de tenir Séminaire et évêque à une comptabilité régulière et annuelle, comme toutes les autres corporations, la loi leur dit de [ne] rendre compte que lorsque le gouvernement le leur demande. Ce qui n'a jamais été fait. Quel est le gouvernement de Québec qui oserait jamais leur faire pareille demande! Sacrilège!

Je m'arrête pour le présent. Dans une lettre subséquente, je devrai rappeler la question de l'Institut Canadien, l'affaire Guibord et le rôle que l'épiscopat peut être appelé avant longtemps à jouer lorsque la Puissance se disloque et que le peuple, réveillé, demandera son émancipation à la métropole britannique et voudra prendre rang parmi les nations libres et souveraines.

Louis J.A. Papineau



À Auguste MacKay⁴³⁸

24 mars 1893

Le 24 mars j'envoie 50 \$ au juge Papineau⁴³⁹, pour lui [Auguste MacKay]. Prêt.



M. le rédacteur,

Un de vos correspondants, favorable aux États-Unis, nous disait l'autre jour que le gouvernement fédéral y avait l'administration de la justice. Il faut bien s'entendre.

Le gouvernement central a partout ses tribunaux, Cours de districts, Cours de circuit, Cour supérieure, pour tout ce qui concerne ses attributions propres, comme les douanes, les rapports avec l'étranger, les postes, les procès entre États, l'*excise*, etc. Mais les États, souverains et autonomes, pour tout ce qu'ils n'ont pas cédé et délégué au pouvoir central, ont juridiction absolue sur leurs propres citoyens et leur état civil, leurs codes civils et criminels, et élisent leurs propres juges, à tous les degrés, soit par votes des législatures ou par des élections populaires.

En vue de notre destinée manifeste et inévitable, dans un avenir prochain, je conseille à mes compatriotes l'étude des constitutions américaines, aux anciens comme aux jeunes, à la jeunesse surtout, appelée à une si vaste et si glorieuse carrière. Il y a deux ouvrages récents, très remarquables et très complets, que tous devraient étudier. L'un, *The American Commonwealth*, par le professeur Bryce⁴⁴¹, membre aujourd'hui du ministère Gladstone. Il est pour l'Amérique ce que fut jadis le célèbre de Tocqueville : l'observateur le plus impartial et le plus perspicace, saisissant l'ensemble et les détails de toutes les constitutions locales et fédérale, leurs rapports multiples, leur fonctionnement harmonieux. L'autre ouvrage, du professeur Douglas Campbell⁴⁴², un Américain : *The Puritan in Holland, England and America*, prouve que les États-Unis sont cosmopolites et non seulement de nom, joints par l'immigration incessante de toutes les races, mais dès leurs origines par leurs premières colonisations espagnoles, françaises, hollandaises, anglaises, *scandinaviennes*, allemandes, écossaises; à l'encontre de l'assertion fautive et gratuite que les Américains sont des Anglo-Saxons, pour la seule raison que la langue anglaise est la prépondérante, la plus généralement parlée. Autant vaudrait dire que les Celtes d'Irlande sont des Anglo-Saxons parce qu'ils ont adopté la langue de leurs conquérants après des siècles d'occupation étrangère.

Ce dernier auteur prouve encore que les libertés et les institutions municipales et politiques, l'égalité et la tolérance des religions, dont ils jouissent, ont été recueillies dans la République hollandaise et non sous le despotisme royal et aristocratique qui opprimait alors l'Angleterre.

Voilà des œuvres que tous nous devrions nous procurer. Adressez-vous à vos libraires de Montréal.

Un Fils de la Liberté



25 juin 1893

Messieurs les rédacteurs,

Vous me demandez les origines de la société Saint-Jean-Baptiste, son drapeau, ses évolutions, etc.

On en parlait dès 1830. Elle fut fondée définitivement en 1834, à la suite de l'adoption des 92 *Résolutions* par l'Assemblée à Québec, et trouva un écho enthousiaste chez les populations des deux Canadas, voire même dans les provinces maritimes. Tous les griefs accumulés depuis la conquête amenaient la conviction chez les colonistes qu'il fallait des réformes radicales pour assurer au peuple et à ses représentants le contrôle de ses gouvernements et de tous ses employés – la responsabilité de l'Exécutif aux Parlements – et l'autonomie autant que le permettait l'allégeance à l'Angleterre.

Nos chefs de cette époque, à vues larges et progressives, libéraux en tout et envers tous, comprirent qu'il fallait l'union et la coopération de toutes nos forces sociales pour arriver à cette émancipation, à cette autonomie des colonies qu'ils désiraient ardemment.

Ils se dirent qu'il fallait organiser une association qui se recruterait de tous les colons de bonne volonté qui désireraient cette émancipation; de tous ceux qui voudraient être Canadiens avant tout, indépendamment de leur origine, race ou croyances.

Ils sentaient qu'il faudrait l'union de toutes nos forces pour obtenir ces grands résultats. Ils voulurent absorber ces sociétés qui perpétuaient ces distinctions d'origines; sous le patronage des saints Georges, Patrick, André. Les Franco-Canadiens abandonnaient leur patron premier, saint Joseph. Et *tous les Canadiens* se groupaient sous un nouveau patron, saint Jean-Baptiste, que tous pouvaient reconnaître sous leurs croyances diverses. *C'était le précurseur d'une révélation nouvelle, d'une nationalité nouvelle.* Ils voulurent aussi donner un drapeau nouveau et unique à ce *peuple nouveau*. Il fut composé de trois couleurs, verte, blanche et rouge, en trois bandes horizontales : le vert pour les Irlandais, le blanc pour les Français, le rouge pour les *British*, c'est-à-dire Anglais et Écossais, natifs de la Grande-Bretagne. C'était la pensée dominante : politique et sociale.

Pour les chrétiens, ce drapeau représentait aussi les vertus théologiques, la Foi, l'Espérance, la Charité.

Pour les Républicains, il signifiait aussi : Liberté, Égalité, Fraternité.

Il fut solennellement inauguré à la première réunion, le 24 juin 1834, à un dîner champêtre suivi de grands discours, au jardin de John MacDonell, faubourg St-Antoine, sous la présidence de l'honorable Denis-Benjamin Viger, qui fut le premier auteur de l'œuvre, secondé par le maire Jacques Viger (qui inventa à la même époque l'écu ou l'armoirie de la cité), Ludger Duvernay, du journal *La Minerve*, et une foule d'autres ardents patriotes. Ce John MacDonell, avocat, descendait, par sa mère, d'une famille de héros, les Picoté de Bellestre, combattait lui-même en 1838, et fut prisonnier.

Mêmes célébrations en 1835, en 1836, en 1837; non seulement à Montréal, mais à Québec et en beaucoup d'endroits des deux Canadas. Je me rappelle bien celle de 1837, et du banquet

dans la grande salle de l'hôtel Saint-Nicolas (aujourd'hui Riendeau) au 3^e étage, où j'étais assis à côté de mon vieil ami Rouër Roy. Nous avions tous deux parcouru la ville avant le festin, avec de grosses cocardes vertes, blanches et rouges à nos boutonnieres pour narguer les *Bureaucrates*. Cet hôtel appartenait au vénérable Joseph Roy, l'homme intègre et le patriote dévoué qui représentait au Parlement la moitié Est de Montréal avec ce digne Écossais James Leslie.

Ce drapeau pavaisait les rues et les maisons, était porté en tête de toutes les processions, des marches triomphales, sur les estrades des orateurs, pendant l'agitation et les nombreuses conventions de 1836-37.

Il fut le point de ralliement dans toutes les batailles de St-Denis, de St-Charles, de Toronto, de St-Eustache; il domina près d'un mois sur l'île de la Marine (Navy Island) au-dessus des chutes du Niagara, où s'était bravement campé et retranché William Lyon Mackenzie. Il reparut en 1838, aux nombreuses invasions sur toutes les frontières, où *Réfugiés* et *Sympathiseurs* cherchaient rentrées et vengeance. Quel défi, au sommet du Moulin de Prescott, où le brave Polonais von Schoultz se sacrifiait, martyr d'une nouvelle Pologne, comme aussi à Beauharnois; à Napierville où fut saisi ce brave sympathiseur français, le jeune Hindenlang, qui périt sur l'échafaud de Montréal en 1839.

Il faut remarquer ici qu'au premier jour des combats deux étoiles d'or apparurent sur le blanc de ce drapeau. Une troisième devait venir d'Halifax, mais elle s'éclipsa avant la date fatale. Car, l'histoire le prouvera; il y avait bien des ententes secrètes entre les patriotes de toutes les provinces : comme il y eut beaucoup de défaillances pour ne pas dire de trahisons aux jours d'épreuves. Trois hommes éminents, Howe, Bidwell, Papineau, les grands chefs des trois colonies, qui voulaient la révolution, mais qui la voulaient paisible et par des voies constitutionnelles, correspondaient ensemble et marchaient d'accord. Après les horreurs, les boucheries, les dévastations, les incendies, les proscriptions de 1837, il n'y avait plus d'allégeance possible, de moyens pacifiques à invoquer. Tout lien politique était rompu, et par le fait des gouvernants, le peuple absous par la force brutale qui l'attaquait.

Association et drapeau, tout disparut dans la tourmente. Le règne de la terreur fut terrible. Ceux qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui ne peuvent l'oublier.

Mais le droit et la justice ne périssent point. Les peuples ne périssent point. La liberté finit toujours par triompher. Et elle relève les peuples opprimés.

Après la lutte des La Fontaine et Baldwin, pour assurer la responsabilité ministérielle, et leur succès, la réaction se fit. Le peuple se redressa et voulut redevenir le maître de ses destinées. C'est alors, en 1845, que les fidèles voulurent relever l'Association St Jean-Baptiste. Hélas! que de créations nouvelles et hétérogènes sur les ruines de la patrie – que de combinaisons étranges – que de haines mal asservies – que de méfiances habilement semées – que de divisions entre les anciens coadjuteurs – que d'éléments nouveaux avaient envahi le sol!

Les exilés, en rentrant, voient que les Jésuites, les orangistes, les calvinistes de la Suisse, étaient entrés avant eux. La zizanie partout. La paix, l'unité, la fraternité, qu'ils avaient rêvées dans une NATIONALITÉ forte et harmonieuse, tout avait disparu. *Divide et regna* : cette devise suprême des tyrans, si bien exposée et préconisée par les Durham et les Metcalfe dans le domaine politique, se retrouvait dans le domaine religieux par une recrudescence de zèle sectaire.

Il y eut une assemblée de patriotes dans les salles Larocque et Bernard, rue St Paul, où

souvent l'on s'était réuni avant 1837. Les victimes, ceux qui avaient le plus souffert, les proscrits et les réfugiés, voulurent relever le drapeau de 1834 et les idées qu'il symbolisait.

Je me rappelle que Bouchette le blessé, qui mourut collecteur des douanes à Québec, Georges de Boucherville jadis encore greffier du Conseil législatif, Cartier, ce me semble, et moi certainement, votèrent pour le drapeau de 1834. Les épeurés n'y voyaient que les champs de bataille qu'il avait décorés.

– Eh bien! Prenez donc le drapeau anglais, tout trempé encore du sang de nos compatriotes.

– Que voulez-vous donc? dit la brave minorité.

– Nous prendrons les couleurs de la Sainte Vierge : bleu et blanc, dit la majorité.

Et pendant deux années, ce fut le drapeau de la nouvelle St Jean. Et de cette date, la société célébra le jour par une grand-messe solennelle à Notre-Dame avec sermon de circonstance, suivie d'une procession par les rues et de quelques paroles à la fin.

La Société, de *Nationale et Canadienne*, devenait *Catholique et Française*. Elle abdiquait ses origines et devenait semblable, quoique plus nombreuse peut-être, aux sectaires sous les vocables de St George, St Patrick, St André, Guillaume d'Orange, St Ignace de Loyola et Jean Calvin.

À la suite de Marshal T. Bidwell, l'éminent jurisconsulte et le président de l'Assemblée législative du Haut-Canada, qui se réfugia permanentement à New York, 15 000 des meilleurs citoyens quittèrent cette belle province pour la république voisine.

Et combien de nos réfugiés du Bas-Canada, qui n'y revinrent plus. J'en ai connu, tels que mon parent Robert Robitaille, les Tavernier, les Brousseau et tant d'autres. Notre émigration n'a jamais cessé depuis.

Deux ou trois ans après le drapeau de la Sainte Vierge, l'on s'avisa d'adopter le drapeau tricolore de la France moderne. Était-ce pour rapprocher les fonctions des *Rouges* et des *Bleus*, qui continuaient fatalement l'œuvre de Durham? Je ne sais. J'étais sorti de ce chaos politique et social, et m'étais réfugié dans les greffes du Palais de justice. *Justice* quelquefois équivoque! Mais qui me plaçait hors d'une arène dégoûtante.

Quelques années plus tard, l'on vit ce drapeau tricolore de la France se hisser au grand mât de tous les navires de la compagnie Allan. Et, un jour de la St Jean – *Oh! Mirabile visu* – je vis, de mes yeux vis, ce drapeau de la *Révolution* française hissé sur les tours du séminaire de St Sulpice; institution qui m'avait tant d'années prêché la légitimité irrévocable des Bourbons et que j'avais vue de mes yeux fêter la visite, *intéressée*, de l'agent accrédité de la duchesse de Berry qui préparait son coup d'état contre son parent l'usurpateur Louis-Philippe!

*Eppur si muove*⁴⁴⁴. Et ainsi va le monde. Mais certaines planètes et des satellites, *très lentement*. Tel le satellite Canada.

Toutefois, l'adoption du drapeau de la France a valu aux Franco-Canadiens de fortes sympathies en France. *So far, so good*.

En voilà plus qu'assez, n'est-ce pas, Messieurs les rédacteurs. Pourquoi aussi réveiller le radotage d'un septuagénaire qui devrait dormir auprès de ses ancêtres et qui s'y verrait volontiers s'il n'apercevait aujourd'hui poindre comme une faible lueur d'aurore à l'horizon, qui semble présager un avenir meilleur pour cette Patrie toujours adorée mais toujours malheureuse.

Louis J.A. Papineau

Mr. Durand
J.D. Edgar⁴⁴⁵, Esq, M.P.
Toronto

Manor of Montebello, Que, 2nd July 1893

Mr. Durand,

I see by the newspapers that you have been one of the most zealous (yourself one of the confessors and victims) in raising a monument to the two Patriots Lount and Matthews, who became martyrs to the sacred cause of Liberty in 1838. I think I met Mr. Lount in 1837 : was he not a tall, thin man, elderly, with a New England puritan type of features ?

We were too closely united, the Patriots of the two Canadas, not to be still united in our souvenirs and sympathies. And I regret that we of the new Province of Quebec were not required to join in this homage to our brethren of Ontario.

What has become of the tomb of another most worthy man, Dr. Rolph ? Some years ago when I heard of a subscription to a monument over his grave, I sent my mite towards it. Was it raised to his memory ?

Where is William Lyon Mackenzie buried, and how is his tomb honored ? I knew him well.

I regret not to have your address, and I presume to send this note to the care of another good man of the present generation, a true grit too, Hon. Mr. Edgar, M.P., to whom I had the honor to be introduced at the Liberal Convention, the other day.

Addressing you both : I would remark that we were more advanced in 1837-38 towards Independence and Free Nationality, than we have ever been since. It seems to me that the Confederation of 1867 has been diverted from the course which its «Liberal» concoctors meant and expected. Their Tory allies proved the stranger of the team (excuse the expression) and neutralized all the good that might have come from it.

A governor general congratulated us by saying that we «were now a Nation», while the Tories thought and meant that it should only rivet the stronger the fetters of Colonial dependence !

Let young Canada awake and rise ! And advance !

Your most devoted co-Liberal.

Louis J.A. Papineau



Au journal *La Liberté*⁴⁴⁶

ANNIVERSAIRE

27 juillet 1893

Saluons un moment le souvenir de Joseph Papineau.

C'est en juillet 1841 que s'éteignait ce grand citoyen qui a joué un rôle éminent dans les premières batailles parlementaires et qui a eu l'honneur d'être le père du puissant tribun qui a porté son nom.

Joseph Papineau, aidé des Bédard, des Panet et autres, a été la plus vigoureuse et la plus patriotique sentinelle qui ait veillé au salut de notre race au lendemain de la cession.

C'est lui qui, par ses efforts et son énergie, nous a obtenu une Chambre d'assemblée, en dépit de la résistance des Anglais de cette province, et qui au commencement du siècle a inauguré les luttes pour l'obtention du gouvernement responsable.

En 1810, il était à son poste au parlement pour tonner contre les infamies du gouverneur Craig qui venait de jeter Bédard dans les fers et pour protester au nom du droit et de la justice contre cet acte d'iniquité et de tyrannie, contre cet attentat à la liberté du citoyen. Joseph Papineau était puissant auprès des masses qui avaient foi en lui, et ceux qui prétendent que nous devons entièrement notre salut national au clergé ferait bien de relire la vie de cet ancien député de Montréal (comté) et celle de ses compagnons de luttes.

Cela permet des comparaisons avec les faits et gestes de Mgr Plessis qui vivait à la même époque.

Pour nous, nous nous inclinons respectueusement devant la mémoire de ce vieux héros de 1776 et nous demandons à nos compatriotes de ne jamais oublier les services rendus par les Papineau à leur pays.

Jourdan⁴⁴⁷



À Sa Grandeur
Monseigneur l'archevêque d'Ottawa
[Joseph-Thomas Duhamel⁴⁴⁸]

Manoir de Montebello, août⁴⁴⁹ 1893

Monseigneur,

Je vous fais savoir et je vous prie de prendre note que j'abjure et renonce à toute allégeance à, et communion avec, l'Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je fus baptisé en naissant, mais dans laquelle je n'ai pas pratiqué et à laquelle je n'ai pas cru depuis l'âge de vingt-cinq ans. Je la respecte, comme je respecte toutes les opinions et toutes les croyances sincères et consciencieuses, mais je crois devoir aujourd'hui m'adjoindre à l'Église presbytérienne calviniste, qui est peut-être la plus rationnelle des sectes nombreuses qui divisent le christianisme, et qui d'ailleurs fut la religion de mon épouse et qui est la religion de mes enfants et de mes petits-enfants⁴⁵⁰.

Louis J.A. Papineau



Au révérend Messire Éphrem Rochon, prêtre
Curé de la paroisse Sainte-Angélique
À Papineauville
Diocèse d'Ottawa
Comté d'Ottawa
Province de Québec, Canada

Manoir de Montebello, 22 août 1893

Monsieur le curé,

Je vous transmets copie d'un document que j'ai déjà signifié à Sa Grâce l'archevêque d'Ottawa et au curé de Notre-Dame de Bonsecours ici. Veuillez en accepter la copie ci-dessous écrite pour votre propre information, et m'en accuser la réception.

Votre serviteur.

Louis J.A. Papineau

Je vous fais savoir et je vous prie de prendre note que j'abjure, etc.



À Charles Chiniquy

Manoir de Montebello, 24 septembre 1893

Mon cher et vénérable Monsieur Chiniquy,

Je vous remercie de votre bonne lettre et des livres qui l'accompagnaient. Il y a longtemps que plusieurs de ces précieux volumes ornaient ma bibliothèque. Ceux que je n'avais pas, je les lirai avec ardeur.

Oui, cher Monsieur, vous qui êtes l'un des premiers comme le plus capable et zélé, le Moïse de la sortie d'un peuple nouveau de serviteurs du vrai Dieu vers la Terre promise et la vie nouvelle, et qui savez ce qu'il en coûte pour résister à toute la tyrannie et au fanatisme des prêtres de Rome, vous savez trop bien que je dois m'attendre à la persécution.

Le *True Witness* de Quinn et *La Vérité* de Tardivel m'en ont déjà donné des échantillons. Mais je reçois beaucoup plus d'éloges et d'encouragements de toutes parts. Les vôtres me sont ceux que j'apprécie le plus.

J'ai toujours à la mémoire les paroles de mon cher père (hier était l'anniversaire de sa mort) prononcées en Parlement après son retour d'exil : « Luther a donné au monde la liberté religieuse, comme les révolutions américaine et française ont donné la liberté politique. »

Laissons la lumière se répandre parmi les hommes, et ils verront de plus en plus la Vérité.

Le progrès de l'Humanité est lent, trop lent, ce nous semble, mais il se fait pourtant. *Eppur si muove*. Et l'Histoire nous encourage à prévoir un meilleur avenir.

C'est un pas immense que font en ce moment la tolérance, la fraternité, dans ce Parlement des religions qui siège à Chicago. C'est comme un miracle, digne de notre siècle et de notre Amérique !

Prions Dieu que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme aux cieux.
Votre humble frère.

Louis J.A. Papineau



Au Révérend Messire Allard, prêtre
curé de la paroisse Notre-Dame
de Bonsecours, dans le comté
d'Ottawa

À PROPOS DE CONSTRUCTION D'ÉGLISE

On nous communique la correspondance suivante avec prière de la publier :

9 octobre 1893⁴⁵¹

Révérend Monsieur,

Me trouvant à l'église le jour de la confirmation, je fus étonné du discours de Monseigneur l'archevêque, lorsque montant en chaire, il nous dit :

« Mes très chers frères, votre église est trop vieille, il vous en faut une nouvelle. J'ai vu vos marguilliers hier à cet effet. Elle ne vous coûtera pas plus de vingt mille piastres. Vous n'aurez à contribuer que dix mille piastres; les autres dix mille piastres, c'est la Fabrique qui les fournira. Elle a déjà en caisse près de mille piastres à cette intention. Je me flatte que vous contribuerez tous de bonne volonté. Mais au cas qu'il y en aurait parmi vous qui ne seraient pas de bonne volonté, nous aurons recours aux lois de cette province de Québec, et nous les y contraindrons. Ainsi, mes très chers frères, faites votre devoir, et montrez-vous bien disposés à cette œuvre. »

Pourquoi cette menace par anticipation? Je n'en avais pas entendu parler, et personne ne semblait s'y attendre. Qui des contribuables avait-on consultés?

J'ai vu en Scandinavie beaucoup de vieilles églises en bois, qui existent depuis des centaines d'années, et que l'on vénère à l'égal des temples de marbre de mosaïques de l'Italie. Partout en Europe l'on conserve avec le plus grand soin, et l'on répare et restore assidûment les monuments civils et religieux; et avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils sont plus anciens. En Amérique, l'on ne songe qu'à détruire. Chaque génération semble prendre plaisir à tout raser ce qu'avaient érigé leurs pères. Au Canada, depuis quelques années, c'est devenu comme une rage de mettre tout à neuf.

Pour nos églises de campagne, il s'était formé comme un type Canadien, un corps de maçonnerie en cailloux, liés d'un mortier aussi dur que ciment; fronton triangulaire; toiture aiguë; portes et fenêtres à pleins cintres, sans saillies ni ornements superflus; couvertures et clochers étincelants au soleil; une longue flèche s'élançant vers le ciel et couronné de la croix et du coq gaulois.

On se hâte de les démolir, pour les remplacer par des constructions monstrueuses, qui ne sont ni gothiques ni classiques, mais un mélange d'incongruités que l'on pourrait appeler *le genre jésuitique*, tel qu'illustré dans les églises de l'Amérique espagnole et quelques églises modernes de l'Europe : un ramassis de pinacles et de calottes qui ne sont ni flèches ni dômes;

d'immenses volutes et rubans de pierre qui ressemblent à des serpents ou à des parchemins roulés, pour frontons. Dont un exemple frappant nous est donné dans la chapelle Notre-Dame de Bonsecours à Montréal : ce temple vénérable, le seul dans cette ville qui nous restât de l'époque de la colonisation. On y a détruit toutes les sculptures dorées qui ornaient jadis la première église paroissiale, de 1645, pour les remplacer par des barbouillages en grisaille. Quelle barbarie! Et ne parlons pas de ces fantastiques dorures extérieures!

Lorsque les cultivateurs des rives du Saint-Laurent, qui vendaient leurs blés 2 \$ le minot, ne payaient pas plus de cinq à dix par cent de taxes sur tous leurs objets de consommation, habits et outils, l'on se contentait des modestes temples, construits à la canadienne, simples et de bon goût. Tels étaient ceux de Longueuil, de Boucherville, de Varennes, que l'on a reconstruits à des prix exorbitants, aux coûts de cinquante à cent mille dollars. Et ceci de nos jours, lorsque les cultivateurs sont écrasés par des taxes municipales, provinciales et fédérales, des droits douaniers dont beaucoup s'élèvent à 50 pour cent, et que les populations appauvries et découragées partent et abandonnent leur terre natale pour se réfugier aux États-Unis. Faut-il que l'église les opprime et y redouble leurs charges?

J'ai appris avec plaisir que les démolisseurs ont éprouvé un échec dans ma bonne vieille paroisse de Verchères. À mon dernier pèlerinage, j'aperçus avec horreur que mon vieux presbytère d'un étage, en cailloux, était remplacé par un palais en pierre taillée et polie, de trois étages, écrasant de son altière stature le modeste temple de Dieu. Le vaste jardin, où j'allais cueillir fleurs et fruits avec une aïeule si aimante et si dévouée, supporte un couvent. Le manoir seigneurial, écrasé d'étages en brique à toiture plate qui le font ressembler à une fabrique de cotonnade, renferme, m'a-t-on dit, un *collège* des Frères. Je remercie les bons habitants de Verchères, s'ils savent conserver leur bonne vieille église. J'espère que la pioche n'ira pas fouiller ses voûtes, et y violer les reliques que j'y vénère.

Rentrons, M. le curé, dans notre vallée de l'Ottawa, qui certes est loin d'être aussi riche que celle du Saint-Laurent et du Richelieu, où il y a une si grande proportion de protestants. Qu'y voyons-nous?

Une vaste église en pierre, construite dans sa petite paroisse de Saint-Thomas d'Alfred. Les murs sont encore nus et bruts à l'intérieur tout comme à l'extérieur. Elle n'est pas payée et reste inachevée depuis dix à quinze ans.

À Saint-André-Avellin, l'on a fait construire une église et aussitôt finie elle a brûlé. Il a fallu la reconstruire de suite, au coût de cinquante mille dollars avec la perte première, faute de ne l'avoir fait assurer.

À Papineauville, le lendemain de sa visite à Montebello, Monseigneur l'archevêque leur a dit, à eux aussi, qu'il fallait rebâtir leur église, construite en briques il n'y a que trente ans. J'apprends, à l'instant, que la majorité *supplie* Monseigneur d'attendre encore trois ans avant d'exiger sa nouvelle église.

Venons-en maintenant, M. le curé, à notre modeste chapelle Notre-Dame de Bonsecours, à Montebello. C'est l'église mère, celle-ci. C'est la première église catholique construite dans toute l'étendue de ce vaste comté d'Ottawa. On devrait la respecter. On devrait tout faire pour la conserver. Elle est jolie, gracieuse dans toutes ses proportions. Elle est du vieux type d'architecture canadienne. Elle mérite tous nos soins. Ainsi l'avait compris un bon vieux curé,

le Père Bourassa, qui, lorsqu'il la trouva trop étroite pour le concours des nouveaux villageois qui devenaient presque aussi nombreux que les habitants cultivateurs des côtes, entreprit de l'agrandir sans la détruire. Il l'allongea; il y mit une galerie sur trois côtés. Charpentier comme saint Joseph, architecte, sculpteur, décorateur, il y mit avec ardeur toute son habileté et tout son travail personnel et nous la donna telle que nous la voyons aujourd'hui.

Elle avait été construite par mon grand-père et par mon père lorsqu'il n'y avait qu'un petit nombre de colons pauvres et sur des terres encore très peu défrichées.

Lorsqu'elle fut agrandie par le curé Bourassa, mon père y contribua libéralement, au-delà même de ses obligations. Quoique je n'y fusse nullement tenu, j'y ajoutai mon obole au montant de plusieurs centaines de dollars.

Lorsque mon père mourut, après avoir poliment refusé les sacrements de l'Église, et en pleine possession de ses facultés mentales avoir dit qu'il «ne voulait faire aucune déclaration quelconque de profession religieuse», et qu'il fut inhumé civilement, l'on prétendit que l'on pouvait enlever à sa famille son banc seigneurial dans l'église. On en supprima d'abord la moitié (car il était double) et depuis 1871 il m'a fallu chaque année disputer cette moitié et la racheter à l'enchère. La Cour d'appel avait pourtant décidé que les seigneurs avaient toujours et encore droit à leurs bancs seigneuriaux depuis 1854 comme bienfaiteurs sinon comme seigneurs. Le gouvernement était tenu d'indemniser les seigneurs de tous leurs droits *réels* ou *calculables en valeur*. Et celui des bancs seigneuriaux ne fut pas stipulé ni aboli.

Examinons notre église, que l'on trouve trop modeste pour les orgueils et les convoitises d'aujourd'hui.

Rien à l'extérieur qui dénote la vétusté. Son solage de pierre semble intact ainsi que ses lambris à l'extérieur et ses enduits intérieurs. La couverture en bardeau semble très saine. Le fer-blanc de son clocher, un peu rouillé. On dit que les lambourdes qui soutiennent son plancher sont pourries. C'est possible, vu le sol humide et argileux, et la négligence de soupiraux qui devraient y laisser circuler l'air. Il serait facile de remplacer les lambourdes pourries et de conserver la couverture par une couche de goudron de terre.

Toutes les réparations nécessaires, ne dépasseraient pas deux mille dollars. Et je répète les offres d'aide faites dès le lendemain du prône de Monseigneur l'archevêque. Pas comme catholique puisque je ne le suis pas depuis longtemps, mais en mes qualités d'antiquaire, de citoyen et de seigneur, je souscrirai de bon cœur cinq cents dollars pour ces réparations qui assureraient l'existence de ce temple précieux pour un demi-siècle au moins.

Je le considère comme l'œuvre de ma famille, il m'est cher comme l'est ma chapelle-mausolée. Son clocher est toujours en vue de ma véranda, par la clairière que j'entretiens tous les ans entre mes grands arbres.

Je m'en rapporte à la réflexion et au bon jugement de vos paroissiens, M. le curé, ainsi qu'aux vôtres.

Quant à la question des croyances religieuses, et de l'abjuration qui a fait trop parler et écrire; qui m'a attiré tant d'injures fanatisées et grossières et même des prières publiques; et d'autres côtés tant de sympathies et d'encouragement; je me réserve de les traiter dans une autre communication prochaine.

En attendant, M. le curé, croyez à ma sincérité et à mon dévouement à la vérité et aux devoirs envers Dieu.

Louis J.A. Papineau



Alain C. Macdonald⁴⁵², Esq.
Secretary
The Numismatic and Antiquarian Society
Montreal

Manor of Montebello, Que, 8th Nov. 1893

Dear Sir,

Yours of 6th inst. informs me that on motion of the Honorable judge Baby, seconded by M. [Euclide] Roy, I was admitted a member of the Numismatic and Antiquarian Society of Montreal.

Present my thanks to your interesting Association. Yours truly,

Louis J.A. Papineau



To the Editor of *The Witness*

THE MONKEYS OF GIBRALTAR

[1893]⁴⁵³

Sir,

A strange article appears in your issue of Saturday last, in which the monkeys of Gibraltar are treated as a myth. The author or authority is not given. All visitors to the Rock can see them when they go to the top, to the Telegraph Station. When I was there I saw more than a dozen of them, young and old, gambolling and jumping from rock to rock, swinging on the branches from tree to tree, on their way to the tanks where they descend to drink once or twice a day.

A Traveller



John [James] M. LeMoine, Esq.
Stanstead
Manor of Montebello, Que

12th April 1894

Dear Sir,

In answer to yours of 10th inst., it was only yesterday that I read from the [] Macpherson and Marin, the dividend⁴⁵⁴ of 1st April, *viz* : it is only 28c per share, or 124 shares = 34,72 \$.

As you owe me for this quarter 90 \$,

-34,72

55,28

It leaves me a balance of 55,28 \$, which please forward to me by your check, and oblige yours truly.

Louis J.A. Papineau



À Willis P. Popenoe⁴⁵⁵

W.P. Popenoe
Nottawa Farm
Berrytown, Shawnee Co.,
Kansas

Manor of Montebello, Co. of Ottawa
Province of Quebec
Dominion of Canada
May 10, 1894

Dear Sir,

I was much interested and pleased with your letter of 3rd May instant.

I have no doubt you belong to the race of Papineaus. Their history is a curious one. Their section in France was La Papinière, town or parish of Montigny, in the province of Poitou, and now the Department of Deux-Sèvres. They were noble and entitled to the prefix of De/de Papineau. They were Huguenots, that is French Calvinists, and persecuted under Louis XIV. Some were killed and others fled, some to England, some to Germany, one to Canada about the year 1686 or 87. All the Papineaus in Canada now, several hundred, are descended from that one, and only one that ever came to Canada where the records of births, marriages and deaths have been kept faithfully ever since the foundation of the colony, say from 1608.

Very likely your ancestor came directly from France to Charleston, South Carolina, with many other Huguenots.

I have visited Montigny in Poitou and La Papinière. I have traced up those in England. I have found the names of widows and orphans left at the mercy of the Bishop of Poitiers and his Dragoons.

The Papineau who came to Canada had to feign conversion to Catholicism or be driven afar to Boston or New York. He had settled on a farm near Montreal and had married and so remained. He had a dozen children and thus multiplied. You can find twenty Papineaus in the Directory of the City of Montreal alone.

My grandfather Joseph and my father Louis-Joseph were very prominent lawyers and politicians for a long period from 1780 to 1850 leading always the Liberal Party, members of Parliament, and my father the speaker of Assembly from 1815 to 1837. Then became «the Great Rebel» and was near achieving the independence of this country. But English bayonets were too strong for us and was then myself a «Son of Liberty» at 18 years of age, and am therefore now 75 years old. My grandfather acquired the seigniorship of Petite-Nation of the Algonquins, 75 square miles on the Ottawa, which we still own. We are the first and oldest branch of the family.

Now, I think you might trace your pedigree from the family of your ancestor at Charleston or Virginia, by means of family files. If you do, let me know what you can learn.

You tell me you have a daughter «that can read and speak French», living in Topeka. Tell her to write to me in French.

I would be glad to find your family history. I stand in the sixth generation from Samuel the Refugee who came to Canada about 1686. If they feigned conversion, they kept up the Biblical names of Joseph, Samuel, Benjamin, etc.

Let me hear from you again.

Yours truly.

Louis J.A. Papineau

I married an American lady and my son married also an American lady. So my 4 grandsons are one fourth french and three fourths english. Myself I am pure french with former generations.



Au révérend Père Bourassa

Manoir de Montebello, 24 mai 1894

Mon cher et bon ancien curé,

Des rapports que j'ai eus récemment avec votre évêque et deux de vos prêtres m'empêchent de concourir directement à la célébration de votre jubilé.

Mais permettez-moi, cher Monsieur Bourassa, qui savez la haute estime que mon père et moi, et toute la famille, [avons] toujours eue pour vous et les bons rapports qui n'ont cessé entre nous, de m'y joindre de tout cœur, pour vous féliciter et pour vous souhaiter de longues années encore de vie, de santé et de bonheur.

Croyez-moi votre tout dévoué serviteur et un fidèle ami.

Louis J.A. Papineau



À Charles Chiniquy

June 1, 1894⁴⁵⁶

Mon Révérend monsieur,

Par la grâce de Dieu, j'en suis venu [à] croire que mon devoir est de rompre ouvertement avec le Romanisme, dans lequel j'ai cessé de croire depuis plus de trente ans. Mais, jusqu'à maintenant, je n'avais pas eu le courage de suivre votre héroïque exemple en abandonnant ouvertement les erreurs du pape pour embrasser la vérité telle qu'elle est révélée dans l'Évangile de Jésus-Christ.

Aujourd'hui, avec l'aide de mon divin Maître, je désire le faire pour être admis dans l'Église presbytérienne; comme je vous considère comme le Luther du Canada, que la lecture de vos ouvrages m'a amené à prendre la résolution présente, je demande la faveur d'être admis parmi vous, dans la grande et noble famille protestante.

Votre ami sincère, votre admirateur.

L.J.A. Papineau



Rév. M. le curé Allard

Manoir de Montebello, 12 juin 1894

L'on m'a apporté aujourd'hui, avec une lettre de vous, une photographie de l'église Notre-Dame-de-Bonsecours, ce vieux monument que vous voulez détruire.

Je vous la renvoie, car je ne saurais accepter un présent de vous, ni avoir aucun rapport, tant que vous n'aurez pas retiré le démenti faux qu'il vous a plu me donner dans les journaux publics, lorsque je publiai les paroles textuelles que l'archevêque nous avait adressées au prône lors de sa visite.

Votre serviteur.

Louis J.A. Papineau



W.P. Popenoe
Nottawa Farm
Kansas

Manor of Montebello, Que., 12th Sept. 1894

Dear Sir,

I received yours of the 6th inst., enclosing the one lost previously and since returned to you.

I can feel with you in the great loss of your son Willis. Those are great trials one has so often to encounter in his earthly career. But we know that a future and happy life awaits us beyond this, when all friends and good people meet again. We all have to lose friends during our life here, and the longer our lives the oftener the sad trials have to be met.

I would have been very glad to have received a visit from Frederick. Why does he, and his sister who writes French, not both write to me?

I now enclose a biographical notice, lately written in Canada, which will tell you more of my father and of myself than I could in a letter.

(The article mentioned appeared in the *Canadian Magazine*, vol. III, No 3, July 1894, from pages 237 to 248, under the title of «Papineau and his Home», by Thomas P. Gorman.)

You do not tell me what efforts you and yours have made, or are making, to trace your own pedigree from the time your French ancestor landed in Carolina or Virginia, to this day. I am anxious to trace you all as relatives, and from a common ancestor, as I know that the Papineaux Gallo-Romeny were early colonists in Poitou. *Papineus* was their latin name and that name is common in Italy to this day.

At the Revocation of the Edict of Nantes, as they were Huguenots, they were scattered far and wide – those who were not killed – in England, in America, Germany also, I believe. I find them to this day in England. And undoubtedly you come from them. Why should you and yours not readjust the original spelling of your name, the present Popenoe evidently a phonetic.

Let me hear from you again.

Yours truly.

Louis J.A. Papineau



Monsieur l'abbé Gustave Bourassa
Université Laval
Montréal

Manoir de Montebello, Qué., 14 octobre 1894

Mon cher neveu,

Je te remercie de ta bonne lettre du 10 courant et de son intéressant contenu. Tu peux en remercier aussi Monseigneur Fabre. C'est un de mes plus vifs souvenirs que ce pèlerinage à Montigny, berceau de la famille Papineau. Mais n'oublie pas, cher neveu, qu'après avoir adoré Dieu sous le nom de Jupiter à Rome, nos ancêtres, colons romains au Poitou, y sont devenus chrétiens, puis catholiques, puis huguenots, et sous cette dernière évolution furent horriblement persécutés, les uns tués, les autres chassés de leur patrie; les uns en Hollande, d'autres en Angleterre, un en Virginie, un autre au Canada, Samuel II^e. J'avais à peu près toutes ces connaissances de nos ancêtres, lors de mon voyage à Montigny. J'y priais le Dieu de l'Humanité entière, au pied de la croix du cimetière, comme ensuite dans l'église catholique qui fut pendant un siècle un temple calviniste. Pour me comprendre, mon cher et bien-aimé neveu, il faut te rappeler ma lettre, pendant que tu faisais tes études théologiques à Rome. Les sentiments de tolérance, d'éclectisme, de fraternité universelle, qui m'animaient alors, ne peuvent se déraciner de mon cœur, ni de ma conscience. Comment le pourraient-ils jamais? J'y suis confirmé par l'admirable, on pourrait dire presque miraculeux et providentiel, concours que l'Amérique libre pouvait seule concevoir et réaliser, « le Parlement des Religions ».

Ce concile œcuménique de tous les enfants de l'Éternel Père céleste, de tous les Frères de l'Humanité entière, réunis à Chicago pendant l'Exposition colombienne.

J'ai devant moi, en deux gros volumes 8°, le Rapport complet de cette immense assemblée qui, réunie pendant 17 jours, à trois séances par jour, s'ouvrit chaque matin par la prière dominicale, la seule que Jésus-Christ nous a laissée, nous a dictée lui-même : « Notre Père qui êtes aux cieux, que Votre nom soit sanctifié, que Votre règne arrive, que Votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux... »

Le premier jour, la première séance fut ouverte et présidée par le cardinal Gibbons, qui entonna l'appel suprême et solennel : Notre Père qui êtes aux cieux, les représentants les plus savants, les plus autorisés de toutes les religions, la répétant après lui, chacun dans son idiome particulier! Quel cénacle! La confusion et dispersion de Babel répudiées, anéanties!

Plus tard, le cardinal Gibbons, l'archevêque Ireland, Monsignor Seton, Monseigneur d'Harlez, le père Elliott, pauliste, l'évêque Keane président de l'Université catholique de Washington, contribuèrent tous à l'exposition de la doctrine catholique romaine.

C'est la première fois au monde que toutes les religions nous sont révélées par leurs propres adeptes, à la face et aux oreilles du monde entier, et non comme ci-devant par leurs ennemis et dénonciateurs. Je le répète, il n'y a qu'aux États-Unis, le seul pays où les constitutions ont depuis plus de cent années, proclamé et appliqué la plus entière tolérance et liberté de tous les cultes, que pareille réunion pouvait avoir lieu, et porter des fruits incalculables pour la paix religieuse, civile et politique de tous les hommes fraternisant dans l'adoration commune du Père éternel. C'est aussi le *motto* de l'œuvre, en tête des volumes : « Have we not all one father? Hath not one God created us? Malachie 2, x. »

Ainsi se sont rassemblés et fraternisés les représentants de toutes les grandes et principales religions du monde, chrétiens de toutes sectes (romains, grecs, anglicans, luthériens, calvinistes, sociniens), hébreux, parsis, hindous, brahmanes, bouddhistes, confucéens, shintoïstes, mahométans, déistes, agnostiques, tous savants et prêtres éminents, nous ont fait connaître enfin leurs véritables croyances. Et tous sont respectueusement, fraternellement, écoutés et goûtés.

Et la conclusion forcée de ce concile universel, c'est que tous croient au Dieu suprême, à la vertu, à l'espoir de l'immortalité dans une vie future meilleure que la vie terrestre et passagère; ce souffle d'un jour pendant lequel tous nous devons songer à nous assurer le bonheur éternel. Toutes nos divergences de formules et de cérémonies sont bien insignifiantes en présence de ces dogmes fondamentaux et essentiels. Tous ces rituels et oripeaux sont amusants ou édifiants, mais ne doivent jamais nous distraire de la contemplation du Père céleste et de nos *Sursum corda* vers le trône éternel.

Oh! mon cher neveu, procure-toi ces admirables volumes! Lis-les, étudie-les et tu ne peux manquer d'en devenir un meilleur croyant. Tu cesseras de croire au salut exclusif pour quelques millions d'hommes seulement, la damnation pour les neuf dixièmes de tes frères. Croire en Dieu, aimer son prochain, pratiquer le bien, fuir le mal : être accueilli à la fin dans le sein de Dieu.

Ton oncle bien affectionné.

Louis J.A. Papineau

La seule voix dissidente et d'abstention fut celle de l'archevêque et primat anglican de Canterbury⁴⁵⁷! Un Anglais!



Robert McIntyre⁴⁵⁸, Esq.
Calumet

Manor of Montebello, Que., 15th Dec. 1894

Dear Sir,

I received yesterday your letter of 13th enclosing copy of one from Owens Lumber Company to you of 11th Dec.

I see by the latter that they summoned you to attend to a survey by this Mr. Ramboth, surveyor, of a line in Cote Ezilda East. It was rather a short notice to you. I have heard nothing from them myself.

That line was drawn by surveyor Leclair, five or six years ago and with their assent. Leclair drew it according to the deed of sale from me to William Owens, Esq., and on the base of Côte Sainte-Angèle surveyed 30 or 40 years before. That line cannot be thus disputed over and over.

One surveyor is a[s] good as another. And Mr. Leclair line should stand until legally set aside. It is not for any one to question it now nor to set it aside *ex parte* or without mutual consent or legal process.

But, after all, how many sticks of wood are there on that line or neighbourhood worth the trouble and expense of a third survey?

Try to come to understanding with the Owens Lumber Company. As to myself, I consider the boundary fixed, and wish not to interfere about it.

Yours truly,

Louis J.A. Papineau



À James Macpherson LeMoine

Manor of Montebello, Que
14 Jan. 1895

Dear Sir,

In answer to your note of 10th inst., the first obligation for 3000 \$ will become due next October; the second oblig. for 3000 \$ more will run till March 1898.

Would you feel inclined to sell that stock ? There is uncertainty about its future, on account of the electric tramways extending all over the Island of Montreal and which shall probably try to extend themselves beyond into Isle Jesus as well.

I remain yours truly,

Louis J.A. Papineau

À Monsieur Calvin E. Amaron⁴⁵⁹

Manoir de Montebello, Qué, 25 février 1895

Mon cher Monsieur,

Je serai trop heureux de recevoir le pique-nique projeté en juin des protestants français, auquel ne manqueraient pas de s'adjoindre, sur mon invitation, les protestants de la seigneurie de toutes origines.

Vous ne manquerez pas d'y amener le vénérable D^r Chiniquy. Et nous aurions service divin dans un des plus beaux temples du Seigneur, sous mes grands pins et chênes.

Vous verriez tous un des beaux paysages du Canada. Et votre présence sanctifierait des lieux qui me sont si chers.

Présentez mes saluts à tous les frères qui peuvent demander de mes nouvelles.

J'ai déjà souscrit, je crois, à l'œuvre de *L'Aurore*. Au besoin, j'y ajouterais.

Croyez-moi votre dévoué, cher M. Amaron.

Louis J.A. Papineau



Rev^d Calvin E. Amaron

Montréal

confidentielle

Manoir de Montebello, Qué, 18 mars 1895

Mon cher Monsieur,

Je vous inclus ma souscription, vingt dollars, en réponse à la vôtre du 14 courant.

Le 24 (ou plutôt 25, mardi) juin, la fête nationale, m'aurait plu beaucoup. Mais quoi que vous décidiez quant à la date, vous serez tous les bienvenus.

Je demeure votre dévoué.

Louis J.A. Papineau



Au journal *Le Monde*⁴⁶⁰

LES LÉGENDES DE PAPINEAU

27 avril 1895

M. le rédacteur du *Monde*,

Il y a quelque temps vous avez publié sous le titre : *Le Grand Papineau* une lettre de ce fameux patriote en date du 5 octobre 1859 dans laquelle il prévoyait déjà le sort de l'Italie – car ses connaissances historiques et ses études profondes, sur toutes les phases anciennes et modernes de la politique lui ouvraient des vues prophétiques – comme lorsqu'en 1834 il s'écriait en Parlement : Ce ne sont pas des monarchies que l'Europe pourra jamais implanter

en Amérique, mais au contraire, l'Amérique donnera des Républiques à l'Europe.

Vous lui donniez des fils et des petits-fils, mais il a aussi quatre arrière-petits-fils de son nom.

L'histoire du tonneau et de la vieille Marguerite est aussi absurde que tant d'autres légendes de son hégire. La vieille Marguerite, qui en effet repose dans le mausolée de la famille, à côté de son élève Gustave, « vieille servante fidèle qui fut bonne des enfants et qui suivit la famille dans son exil aux États-Unis et en France », m'accompagna, moi, dans ma fuite de Montréal jusqu'à Verchères, où je la laissai auprès de ma mère mourante, que les terribles événements qui se précipitaient autour de nous, avaient jetée au lit pour plusieurs mois.

Il y avait déjà huit jours que père et O'Callaghan, avertis du complot infâme qui se tramait à Québec pour exaspérer le peuple à la révolte, et que les *warrants* de haute trahison et les mises à prix des têtes de chefs allaient être promulguées, et loi martiale proclamée, etc., étaient partis un soir en voiture. Cette voiture se brisa dans les boursiers de la rue Sainte-Marie; il fallut la changer. Marc Campbell, jeune Fils de la Liberté, ardent patriote délégué par ceux de la Pointe-aux-Trembles, les conduisit jusqu'à Varennes. De là, ils se rendirent à Saint-Marc, Saint-Ours et Saint-Denis.

Après les batailles, ils durent se réfugier à Saint-Hyacinthe, où je les vis arriver au milieu de la nuit, leurs montures et eux-mêmes tous couverts de boue. Après consultations, ils traversèrent la rivière Yamaska et se réfugièrent chez M. Poulin, l'un des représentants du comté. Puis, quelques jours plus tard, chez M. Fortin, un autre représentant du peuple. Lorsque tout espoir de résistance cessa, ils résolurent de chercher asile aux États-Unis.

Ils n'eurent jamais d'autre déguisement que de voyager durant la nuit.

À Philipsburg, il y avait un pont à traverser. Ici est le miracle. Ils ignoraient qu'il fût gardé par une compagnie de volontaires tories. Ils y arrivaient par un brillant clair de lune. La terre gelée et raboteuse faisait résonner de loin la charrette que conduisait le capitaine Fortin. Au près du pont, était une auberge, dans laquelle les réfugiés purent entendre les voix des braves qui chantaient *God save the Queen* et, dans leurs rasades, juraient mort à tous les traîtres et rebelles.

Les sentinelles, fatiguées d'attendre et grelottantes, s'étaient repliées dans le chaud refuge de l'auberge convertie en corps de garde, et, avant de se faire relever par de nouvelles sentinelles, tous avaient voulu se réchauffer à la santé de la Reine. Cet enthousiasme de loyauté sauva ces deux archi-rebelles.

Dès qu'ils furent rendus sur la presqu'île d'Alburg, les Américains s'empressèrent autour d'eux pour les féliciter. Ils craignaient un enlèvement possible et résolurent de les passer de suite sur la terre ferme à St. Albans. Mais la glace venant de prendre, était mauvaise; il fallait des précautions. Alors ces bons Américains préparèrent un traîneau tiré et poussé par des cordes et des perches et, au point du jour, la traversée fut entreprise. À mi-chemin, la glace se rompit et le traîneau cala. O'Callaghan, plus jeune et plus dispos, sauta sur la glace solide. Mon père fut trempé et retiré avec peine. Il se plaignit toujours depuis d'un rhumatisme aux pieds, qu'il attribuait à ce bain forcé.

À St. Albans, on les mit aux lits, et dès qu'ils furent restaurés, ils s'acheminèrent vers Whitehall, Saratoga et Albany.

Il y avait longtemps qu'ils étaient en sûreté et en rapports avec tant d'hommes éminents

et sympathiques pour le Canada que les mouchards les cherchaient par tout le pays, ardents à la poursuite des primes d'or. Ces chiens fouillaient partout, les presbytères, les collèges, voire même le couvent des bonnes Ursulines à Québec. On les avait vus traverser à Lévis, à Prescott, à Kingston et dans tous les déguisements les plus impossibles.

Voilà peut-être votre légende du tonneau.



L'honorable
Monsieur Joly de Lotbinière
Lotbinière

Manoir de Montebello, Qué., 11 mai 1895

Mon cher Monsieur,

Je suis chargé auprès de vous d'une mission, un peu délicate peut-être.

L'on a commencé par un projet de simple pique-nique. Puis ça s'étend presque à un conventum de tous les protestants français du Canada et des États-Unis. L'on m'y a entraîné, malgré ma modestie et mes habitudes solitaires.

On tient beaucoup à y voir des délégués et des représentants de toutes les Églises protestantes, et naturellement tous les yeux se sont tournés vers vous pour personnifier l'Église anglicane ou épiscopaliennne.

Je leur dis que vous rentrez dans l'arène politique et que votre comté de Portneuf est, je suppose, en grande majorité catholique; que ce pourrait vous embarrasser. Ils insistèrent et dirent : Nous lui devons cette invitation et nous laisserons à sa discrétion d'accepter ou de refuser.

Maintenant, mon cher Monsieur, permettez-moi de vous dire que je serais personnellement très flatté et très réjoui de vous recevoir chez moi. J'ai tant d'attaches et de souvenirs à vous et à votre famille. Tout enfant, je me rappelle du mariage de vos parents : mon père y était un ami et témoin, et je crois que mon grand-père Joseph en dressa le contrat.

À part du grand service que vous m'avez rendu dans l'affaire de Bellerive, j'ai des souvenirs de Paris bien intéressants. Vos bons parents y furent pleins de sympathies et d'hospitalité pour mon père dans son exil. Ce fut dans leur loge, au Grand Opéra, que j'entendis pour la première fois de la grande musique. Mieux encore, votre grand-mère, zélée, huguenote, entreprit la conversion de mon père, et, n'eût-il été un agnostique aussi invétéré, les prières et l'éloquence de cette sainte femme en eussent fait un nouveau prophète pour son pays.

Pendant notre séjour de plusieurs semaines à Toulouse (où entre parenthèses je passai toute une soirée dans la compagnie du général Grant, qui logeait dans le même hôtel que nous), nous fîmes la connaissance d'une de vos tantes, et c'est dans sa maison que nous nous réunissions les dimanches pour le service divin. Elle organisa un bazar pour l'église, et j'y acquis une petite statuette d'un Enfant dormant, œuvre de moulage d'un de vos neveux, jeune homme d'une dizaine d'années et fils, je crois, de votre sœur, la comtesse de [Coux]⁴⁶¹. Cette statuette repose depuis dans ma vitrine de mon musée, et attend toujours que je vous la présente en personne. Notre banquier à Toulouse était aussi huguenot, très hospitalier. Sa dame, grande musicienne, pinçait admirablement la harpe.

Voyez, maintenant, mon cher Monsieur, si je dois désirer ardemment votre visite ici. Vous arriveriez par le train du matin de Montréal le 19 juin, ce qui nous donnerait 24 heures d'intimité avant la foule des pique-niqueurs le 20.

Je fais des vœux pour que nous puissions tous vous y accueillir. En attendant, je demeure votre tout dévoué serviteur.

Louis J.A. Papineau



William Drysdale⁴⁶², Esquire
Montreal

11th May 1895

Dear Sir,

I have received the Letters of Marcus⁴⁶³. Let me keep the volume for my library. I find it moderate and truthful, and it seems to me you should have no hesitations in publishing it, as extensively as you can. If Catholics, who blindly shut their minds and reason at the dictate of the priesthood, would only read such works, candidly they would soon be converted from an idolatrous church to the primitive teachings of Jesus and his Apostles.

I remain yours truly.

Louis J.A. Papineau



DISCOURS AUX HUGUENOTS

[Montebello, 20 juin 1895]

Mes compatriotes d'origine française, mes frères, descendants des Huguenots, ou leurs émules et successeurs, je vous salue. Vous avez voulu choisir Montebello pour le terrain de votre pique-nique. Vous y êtes les bienvenus. Votre concours, vos prières vont consacrer, vont sanctifier ces lieux où la nature a été prodigue de ses bienfaits; lieux auxquels se rattachent de grands efforts de colonisation et des souvenirs patriotiques d'hommes honnêtes, qui furent dévoués pendant un siècle au progrès de leurs concitoyens et à l'obtention de toutes les libertés civiles, politiques et religieuses dont vous jouissez aujourd'hui et qui, j'espère, seront transmises à vos descendants par les vertus et le courage de la présente génération.

À mesure que l'Humanité quitte l'état sauvage pour entrer dans la voie de la civilisation, ses efforts tendent vers l'union et l'Unité. Cette tendance s'accroît de plus en plus à la fin de ce XIX^e siècle. Unité de Dieu, ce type primordial. Les races cherchent à s'agréger, les nationalités homogènes, à se grouper ensemble. Les grandes nations absorbent celles qu'elles peuvent s'associer. L'Unité se proclame et se réalise en Italie, en Allemagne, comme elle s'était réalisée depuis longtemps en France, en Angleterre.

Bientôt ces grandes Unités ne suffiront pas : elles voudront s'agrandir et se fortifier, par la fédération de plusieurs. L'Amérique, qui a tant fait pour l'Humanité dans le court espace

d'un siècle, a donné l'exemple et le type. *E Pluribus Unum*. Un autre continent suivra l'exemple et vous verrez les États-Unis d'Europe.

Combien de sujets britanniques rêvent déjà d'un Empire fédératif de toutes les possessions qui reconnaissent pour leur reine l'auguste et bonne Victoria.

Passant au domaine religieux, bien autrement important puisqu'il s'agit non seulement du séjour passager sur cette terre mais de l'avenir éternel dans un autre monde : nous voyons un immense mouvement et une ardente aspiration vers cette Unité.

Le pape Léon XIII, aussi intelligent que sympathique, fait appel tour à tour à l'Église grecque, à l'Église anglicane. Il voudrait reconstituer l'Unité chrétienne.

Les protestants montrent ces mêmes tendances dans leurs conventions, dans la fraternisation de leurs sectes diverses.

Il y a plus encore : vous avez vu à Chicago, au Congrès de toutes les religions, où se sont réunis des représentants distingués de toutes les croyances, catholiques, protestants, bouddhistes, confucéens, brahmanes, mahométans, parsis, humanistes, agnostiques, quel spectacle imposant et unique dans les annales de l'Humanité, lorsque l'archevêque catholique Gibbons, de Baltimore, ouvrit le Congrès par l'invocation de la Divinité dans la prière sublime qui nous fut enseignée par le Christ Jésus, l'Oraison dominicale; et que tous ces représentants de toutes les religions se levèrent en masse, comme un seul homme, et y répondirent par un *Amen* unanime!

Et, en effet, si nous sommes tous frères, tous enfants d'Adam et Ève, ne devons-nous pas chercher un symbole commun et universel, pour l'adoration de notre Créateur, l'Être suprême?

Quant à nous, protestants, nous devons chercher d'abord cette Unité dans l'union plus intime de toutes nos sectes diverses. Nos vœux, notre ambition, nos efforts doivent tendre à la fusion de nos sectes, à l'abandon de plus en plus de formulaires et de rituels dissidents, pour ne conserver que les principes essentiels de la morale et de l'enseignement de Jésus-Christ, pour pouvoir dans un jour prochain nous connaître et ne nous appeler tous que du seul nom sacré de Chrétiens.

Avant de terminer, compatriotes Franco-Canadiens, permettez-moi d'adresser quelques mots à vos frères de langue anglaise, que je vois réunis parmi vous pour vous montrer leurs sympathies.

Fellow citizens and Christians of English language, allow me to welcome you and to thank you for your presence and for the sympathy you thus express for your French coreligionists.

I was telling them that the tendency of the religions, as well as of the political style of civilization, attained by mankind in these days, was towards Unity and Fraternity. That as we all acknowledge and believe in one Creator, father of all men, all men aspire after one common cult and adoration of that Supreme Being, and that one of the first steps towards that desired boon is for all Protestant denominations to unite and merge into one great Church to be named the Christian Church, and that such are the tendencies of all the Protestant denominations at the present time.

I have spoken too roughly, when so many eminent divines are present, whom you are anxious to hear, to be edified by their words and prayers. They will now address you.

Au Rév. C. Chiniquy
Montréal

Manoir de Montebello, 10 juillet 1895

Mon cher et vénérable ami,

Je m'empresse de vous envoyer ma contribution à la bâtisse de l'église huguenote Saint-Jean.

Ces cinq cents dollars, je les aurais volontiers donnés pour la réparation de notre chapelle primitive de Montebello, que l'orgueil et les convoitises de prêtre et archevêque forcent nos pauvres habitants obérés à démolir.

J'espère que mon offrande sera aussi acceptable à la divinité dans l'un que dans l'autre cas.

Je demeure votre frère dans la foi chrétienne.

Louis J.A. Papineau

À Napoléon Bourassa

Manoir de Montebello, Qué.
14 juillet 1895

Mon cher beau-frère,

Je vous dois des excuses – *bis*.

D'abord, de n'avoir pas été vous voir lorsque vous étiez malade au lit. J'étais moi-même indisposé.

Ensuite, d'une indiscretion de ma fille Marie-Louise. Elle m'avait demandé de convertir notre chapelle en temple protestant. Je l'avais refusé. Elle a profité de mon absence à Montréal pour vous en parler.

Ce mausolée où reposent des catholiques, des protestants, des agnostiques, côte à côte et en paix, n'est qu'un tombeau de famille et ne doit plus jamais servir à un culte religieux quelconque.

Veuillez penser comme moi à ce sujet et me croire, comme toujours, votre parent et ami sincère.

Louis J.A. Papineau

À *La Presse*

LE MONUMENT CHÉNIER

*Une souscription
de cent dollars reçue de
M. Louis J.A. Papineau*

Montebello, 1^{er} août 1895

Le comité du monument Chénier a reçu de M. Louis J.A. Papineau, de Montebello, une souscription de cent dollars accompagnée de la lettre suivante :

Au Comité du monument Chénier à Montréal.

Il était digne de l'oligarchie qui gouverne aujourd'hui le Canada, de faire payer les droits d'entrée à la statue du soldat patriote Chénier, lorsqu'elle venait d'admettre en franchise la statue de son idole sir John Macdonald, le fondateur de cette oligarchie.

Ils profitent des luttes et des sacrifices de 1837-40, par lesquels nous les avons dotés du gouvernement responsable; de cette révolution qu'ils ont si bien pervertie pour leurs fins égoïstes et corruptrices. Cette oligarchie est héritière et l'émule de la Bureaucratie qu'il nous a fallu tant d'efforts et de souffrances pour détruire, à cette époque mémorable de notre histoire.

Il faudra une nouvelle génération de patriotes pour reconquérir la liberté.

Permettez-moi d'offrir ces cent dollars aux mânes de mon ami et compatriote Chénier.

Louis J.A. Papineau



À Napoléon Bourassa

Hôtel Bonsecours, 3 août 1895

Mon cher beau-frère,

Empêchez ces femmes de faire un esclandre avant la fin des vacances. Leur retraite, alors, paraîtrait toute naturelle. Elles ont dit que je les chassais. C'est faux. C'est elles qui me menacent sans cesse de me quitter, si je ne me soumetts à leurs volontés.

Lorsque M.L.⁴⁶⁴ aura choisi un logement à Montréal, s'il n'est pas garni, je lui laisserai prendre volontiers des meubles qu'elle prétend que sa mère lui a donnés en propriété, mais qu'elle m'a laissés en jouissance pendant ma vie par son testament.

Papineau⁴⁶⁵ et ses enfants en ont la propriété et le partage à faire après sa mort.

Qu'elles cessent les insultes et les outrages qu'elles m'ont prodigués journellement, tant qu'elles sont sous l'hospitalité de mon toit. Qu'il y ait trêve au moins durant le reste de sa vacance, et point de scandale et publication de querelles de famille, qui ne devraient jamais paraître au-dehors et *coram populo*⁴⁶⁶.

Votre dévoué.

Louis J.A. Papineau

La *collection* [collecte] de fonds est très difficile.

J'irai vous voir à mon retour mardi. Ne partez pas, je vous prie.



À Miss Marie-Louise Westcott Papineau

Manor of Montebello, Que., 12 August 1895

Dear daughter,

Please tell me what you really want I have given you, as co-executrix, every year a statement in writing of all the capital, increase and expedition of the estate. I tried to show

you all in the books, and explained all the latest changes. I have faithfully performed all the functions of executor and trustee. And I cannot understand why you should revoke the power of attorney you gave me at the death of your mother⁴⁶⁷, unless it be that you suspect me of a wrongful and dishonest administration. If you have another motive, such as my private relations, they do not and cannot interfere with that administration, and you have no right to mix up such totally distinct and different matters. Strangers and outsiders are never allowed to intrude into family affairs and secrets. All families have a certain amount of property which is generally exaggerated in public rumors, and such reports add to the prestige and credit of families. These are not obliged, nor expected to display their affairs and the amount of their wealth to the public eye. If you wish to proceed to the appointment of a notary to make out an inventory such as done in my father case, which cost was not reduced, altho a smaller loss than that of your mother, it would cost a very large sum for lawyers and notaries and their officials, and to no benefit to us nor to the estate and the substitution of the children.

You were wrong in refusing now the reasons of your legal advisers. Such a refusal is wonderful and unlawful. I am ready to confer with them, if you let me know who they are. I suspect Mr. Bethune to be one, as he is an eventual trustee; so is judge Papineau. I will write to both, and find out what they think about the matter. I will write also to Mr. Rogers, the most interested of all as grandfather, as I am myself, to the real heirs. I am always ready to do all that is just by you and others. I have run over all the code says about executors and trustees – *exécuteurs fiduciaires* – and I find nothing wrong about us, you as well as me, unless it be a costly inventory, which we can dispense with, if we agree, taking the one I drew at the time it can be verified.

Reflect about it dispassionately and let me know.

Your father.

Louis J.A. Papineau



Joseph J. Murphy, Esq.
Dept Crown Lands
Toronto, Ont.

Manor of Montebello, Que., 30th August 1895

Dear Sir,

I have refered your letter of 23rd inst. to the immediate relatives of my uncle, late Hon. D.B. Papineau (sons and grand sons), and they tell me there is not, nor ever was, a portrait of that gentleman, which I regret much.

Yours truly.

Louis J.A. Papineau



À Miss Marie-Louise Westcott Papineau
Montreal

Manor of Montebello, Que., 6 September 1895

Dear daughter,

At the same moment that I get your letter of yesterday, comes another peremptory protest⁴⁶⁸ of your lawyers to go to Montreal to begin an inventory before a notary of their choice. I have given my answer to that protest. Ask them to show it to you, as well as my letter of 27th August.

Your unexpected, unannounced and sudden revocation of your procuration⁴⁶⁹ to me was a premature insult, and on the advice no doubt of your lawyers, who in spite of what you say and think, are anxious to make money out of you and me. I did all I could to show you and explain all books and accounts to you while here; you said you could not understand and wished to have an agent. You left me persuaded that you could appoint your successor in the person of Mr. MacLennan. You found since you left me, that you would not appoint him except by your last will and testament. Nevertheless you employ him now as your advocate, to precipitate a crisis and law writ.

I told you, and wrote, that since we could not manage amicably, I would proceed legally, strictly legally. I therefore consulted lawyers and notaries. They are unanimous that a codicil as you call it, a memorandum endorsed : «Not to be published, only for souvenirs» and not signed cannot be probated; purposely not signed, as mother for good reasons did not wish to exhibit it to the public. Between you and I, husband and a daughter, sole executor and executrix, it has its equitable value, and thus it stands,

It would suit mutual lawyers and notaries to drag me from my domicile with all the estate that they might finger it to my exclusion! All such schemes are vain.

The family council is convened to nominate a collector to the succession. The inventory began by Mr. Tétreault the notary. The *reddition de compte* to your (altho made every year) is a long process that will take some time, but will be done if you cannot be satisfied with those given you every year. And where, please, are those sheets? Did you leave them in London, or have you them now with you? Please, answer. You said, repeatedly, that you did not think me dishonest, but you now ask : «What are you trying to hide?» You had only to look at my inventory at date of death, and last year's list; and lists for years before mother's death approved by her, to convince you that nothing was hid! But you would not look, said you could not understand business. If you cannot, you should trust to me, not revoke your procuration, and not try to unload your responsibility upon strangers and against me your co-executor.

The assertion that the will was not registered is false. It was registered both at Montreal and at Aylmer.

I could not proceed to inventory formerly without your presence and co-assistance. You were out of the country (Canada) for nearly five years, ever since the daughter of the testatrix took lately a three years lease of house in London as an indication of your new domicile; under the circumstances, I did not even require your procuration to manage the estate. See the Code. If you wish now to remain permanently in Canada and act under the will, you

must admit that it is not for the elder and capable – not to say father and husband, a excutor, to quit his domicile, and that of the estate to go to the younger and incapable, not to say daughter, executrix. If you cannot live with me, make you a house in the neighborhood, where you can daily administer the estate in cooperation with myself. You are welcome. You have in Mr. Chauvin, an able and honest lawyer, a relative, who can advise you daily as well as any stranger in Montreal. Ask Mr. Bethune and judge Papineau. Reflect well and act accordingly, dispassionately.

Your father.

Louis J.A. Papineau



À J. Émery Robidoux et Jean-Baptiste Doutre⁴⁷⁰
avocats
Montréal

Manoir de Montebello, Qué
dimanche 24 novembre 1895

Chers Messieurs,

À 7 h du soir, vendredi, M^e Doutre vint à mon hôtel et je passai à son bureau où il m'exposa vos derniers avis depuis l'ajournement de l'enquête : que j'apportasse les valeurs courantes dans une voûte à Montréal, à l'épreuve des voleurs, parce qu'elles y étaient exposées dans ma tour. En m'y conformant, leur point essentiel de leur requête leur est gagné, et j'en perdrai probablement les frais. Peu importe! Je m'y conforme, et les descendrai dès que M^e Doutre, après avoir vu grosse et découvert, et choisi, un casier dans une voûte à l'épreuve du feu et des voleurs (*Fire and Bungler Proof Vault*), me l'aura (hier?) choisi et en aura la clé à ma disposition, je les y porterai.

2^e proposition : Que nous commençons de suite instance ou destitution de ma coexécutrice? Ce serait les pousser et justifier à demander séquestration – dès que les exécuteurs ne s'entendent pas (Code civil!).

3^e Au contraire. Je propose de faire ce qu'elle a fait. Une requête sommaire servie sur Francis MacLennan, cousin Auguste, procureur de ma fille, déclarant que j'ai toujours été et que je suis encore toujours prêt à administrer avec elle toutes les fois qu'elle le voudra, par sa présence au Canada; mais que la circulaire envoyée en son nom et probablement sans son consentement par sondit agent à tous les débiteurs et banquiers de la succession, de ne plus reconnaître mes demandes, chèques et réclamations, comme ayant droit d'agir seul pendant son absence, a paralysé et suspendu toute l'administration indûment et toutes mes fonctions d'exécuteur, comme aurait fait un jugement (de tribunal compétent) de séquestration ou de destitution. Que cette circulaire et cette ingérence sont illégales, injurieuses, usurpatrices de mes droits par la coexécutrice, ou plutôt par son agent, et qu'il soit enjoint audit Francis MacLennan de révoquer toutes ces circulaires, et qu'il soit enjoint par le tribunal à tous débiteurs et banquiers de me reconnaître comme seul exécuteur ayant droit d'agir et administrer pendant l'absence de l'autre exécuteur.

4° Mes irrégularités et erreurs sont toutes couvertes et corrigées par l'inventaire et la reddition de comptes. Laissez courir l'enquête jusqu'à ce que le notaire vous les ait produits; puis l'interroger lui-même sur mes balances favorables et sur ma bonne foi, et mon intelligence et capacité, en dépit d'une mémoire imparfaite surtout lorsqu'on le tourmentait pour se rappeler *subito* de transactions datant de 20 à 30 ans passés. Dans l'intervalle, j'aurai mardi ou mercredi déposé les 15 000 \$ de valeurs dans la voûte choisie par Doutre, et vous le prouverez par lui et par les gardiens de cette voûte. Nous serons alors prêts pour l'argument.

Voilà où j'en étais samedi (hier) midi, à mon arrivée chez moi. Mais j'y trouve la lettre ci-incluse, de Bêïque, du 16, annonçant action en destitution! Il l'aura résolu, après avoir vu que vos plaidoyers à la requête de MacLennan en détruisaient l'effet et qu'elle ne pourrait lui être accordée! Ces plaidoyers suggéraient en quelque sorte la demande en destitution. Sur cette nouvelle action, il ne pourrait guère prouver « détournements » ni « imbécillité », mais il produirait « l'immoralité » que je sais que voulait prouver MacLennan, mais que Bêïque l'en a restreint, et ménagé pour la nouvelle instance.

Malgré cette menace, je crois devoir ajourner encore ma demande en destitution, car ces deux demandes simultanées entraîneraient forcément la séquestration dont je ne veux à tout prix!

Que ma fille soit l'agresseur, le persécuteur de son père; que celui-ci se tienne sur la défensive; qu'il se justifie simplement d'avoir pendant toute la vie de son épouse, et depuis sa mort, gardé sa confiance et, par ses conseils, plus que doublé sa fortune; protestant toujours de vouloir agir amicalement et amiablement avec une fille ingrate, qui méconnaît tout ce qu'il a toujours fait pour elle et pour ses autres enfants, et pour ses petits-fils, les héritiers; qui a fait pour le mieux en son pouvoir, et qui ne fait que dans les intérêts de tous en demandant le renvoi de toutes ces demandes malicieuses et vexatoires.

Revenant à la présente requête : Que la circulaire de MacLennan et les lettres de Hatton et MacLennan soient désavouées et mises à néant par le tribunal. Dans cette requête, et à l'encontre, donner pour exemple d'urgence, que les agents Lester Brothers m'écrivent qu'une maison est en démente, prête à s'écrouler et à écraser les passants, qu'il y faut 2000 \$ de réparations immédiates; et que je n'y peux engager d'ouvriers, vu que je n'ai pas un sou aux États-Unis de disponible pour engager et payer ces ouvriers, par cette circulaire induite et le refus persistant de la banque d'Albany de me reconnaître comme seul représentant légal de la succession pendant l'absence de ma coexécutrice, malgré l'avis à elle donné par un avocat éminent américain, le juge Lester, exécuteur du testament de mon beau-père James Westcott, que la loi aux États-Unis est semblable à celle du Canada dans l'espèce.

Votre obéissant serviteur.

Louis J.A. Papineau



À C.H. Catelli:⁴⁷¹
61 à 65, rue Perthuis
Montréal

16 décembre 1895

Cher Monsieur,

Je le regrette, mais je ne puis accepter le remboursement de mon prêt avant son échéance.
Votre serviteur.

Louis J.A. Papineau



À *La Presse*
Montréal

16 décembre 1895

Au rédacteur de *La Presse*,

Je vous remercie, ainsi que votre correspondant, G.A.D., de la publicité donnée à l'Assemblée des 6 comtés en octobre 1837.

Permettez-moi une correction importante.

« Le Président » de l'Association des Fils de la Liberté était André Ouimet, avocat, frère aîné de l'hon. Gédéon Ouimet, ex-ministre de l'Instruction Publique. Le premier vice-président était Jean-Louis Beaudry, ancien maire de Montréal. J'eus l'honneur insigne de proposer et de voir adopter le nom de « Fils de la Liberté », à l'instar des Patriotes de la Nouvelle-Angleterre en 1774-76, dont je dévorais l'histoire dès 1832. Notre organisation civile était doublée de la militaire. De même que Ouimet était le président de l'une, Thomas Storrow Brown était le général de l'autre. Quelques-uns cumulaient les fonctions. Ainsi, Rodolphe DesRivières était chef de la Sixième Section, faubourg Québec ou Ste-Marie, quartier Est, et en même temps colonel du 6^e régiment. J'avais le grade, sous lui, de capitaine de la 1^{re} compagnie. À cette fameuse assemblée, j'étais en face et au pied de l'estrade, à côté du capitaine Jalbert, dont la compagnie, tous en capots gris et tuques rouges et bleues, tirait un feu de joie à la fin de chacun des discours entraînants des orateurs. Nous rêvions bien tous, alors, à l'indépendance prochaine de la patrie, à son entrée glorieuse parmi les nations viriles et libres. Nous sommes, depuis, retombés bien bas au rang de colonistes impotents, et beaucoup d'entre nous s'en glorifient presque.

L.-J.A.P.



Lester Brothers⁴⁷²
Saratoga Springs

Manor of Montebello, 23 Jan. 1896

Gentlemen,

I agree with my new co-executor and trustee, Judge Papineau, to accept the offers made for repairs to corner building, to be limited within the 2000 \$, as you stated. But you should previously secure the lease of the two shops by the Rikey Company.

Remember that I get now 3100 \$ for all that building; and we should get more after all those repairs are made. Why new doors and windows ? Cant the old ones be employed ? Certainly the plate glass are to be preserved, &c.

Yours truly.

Louis J.A. Papineau

At sight of the President's message to Congress, I said : Venezuela is only a screen. Cuba is the prize that England and U.S. have to fight for ! Was I a prophet ? or in the secret of States ?

This note is confidential and private.



Dr. B.S. Stackhouse⁴⁷³, Esq., M.D.
Lachute, Que

Manor of Montebello, Que, 23rd Jan. 1896

Dear Doctor,

Do you remember the conversation we had together in the cars going down to Montreal, at the time of President Cleveland famous message to Congress ?

If you do, please tell me if I report correctly my words to you, there :

«The question is very serious, but I do not yet believe it can result in war. But remember, I can tell you, it is not Venezuela that is at the bottom of it all. It is Cuba ! Yes, it is Cuba. And for its possession, as it is slipping out of the grasp of Spain, England and the United States will fight about its possession or control.»

How well the secret has been kept out of the Press; and confined to diplomacy and security until today ? But the cat is let loose at last. It is jumping from the bag !

See the *Montreal Herald* of this morning and the answer of the Governors of States to the question.

«Would you regard the purchase of Cuba by England an occasion for the assertion of the Monroe Doctrine ?»

An answer from you would oblige yours truly.

Louis J.A. Papineau



Montebello, 30 mars 1896

Ce codicille olographe à mon testament témoigne que je nomme mes exécuteurs testamentaires et fiduciaires (*Executors and Trustees*) tant de mon propre testament que de ceux de mon père feu l'honorable Louis-Joseph Papineau et de feu mon épouse Mary Eleanor Westcott, les personnes suivantes, que je prie de me rendre ces services d'amitié : l'honorable Auguste-C. Papineau, Casimir Dessaulles, Adolphe Cherrier, Arthur Cherrier, Francis Samuel MacKay, Jean-Baptiste Doutre, Victor Morin.

Fait et signé à Montebello, Province de Québec, ce trentième jour de mars mil huit cent quatre-vingt-seize (30 mars 1896).

Louis J.A. Papineau



Témoignage d'Amédée

Avril 1896

Advenant ce [] jour d'avril 1896, a comparu de nouveau Louis-Joseph Amédée Papineau, seigneur de Papineau, domicilié en son manoir de Montebello, dans le comté d'Ottawa, Province de Québec, qui a déclaré comme suit :

Il est toujours resté sous l'impression qu'il était le propriétaire de Bellerive dans la cité de Montréal, pour l'avoir acquise de ses propres deniers de la succession de l'honorable John Richardson pour la somme de neuf mille dollars (9000 \$) et d'y avoir dépensé en améliorations et réparations une somme additionnelle d'au moins six à sept mille dollars (7000 \$). Que lors de l'inventaire fait en novembre dernier (1895) par ledit notaire, il fut produit [de la part de Francis MacKay, agissant au nom de D^{lle} Marie-Louise Papineau⁴⁷⁴] un triplicata de reddition de comptes de la succession de feu James R. Westcott, dans lequel il était fait mention de 10 000 \$ donnés en bonds du New York Central Railroad et du Gouvernement des États-Unis, par son héritier et père de Mary Eleanor Westcott audit Louis-Joseph-Amédée Papineau, pour prix d'achat de ladite propriété de Bellerive, et fut aussi produite une quittance datée du 21 août 1865 et signée par ledit L.J.A. Papineau, par laquelle il reconnaissait avoir reçu les dix mille dollars comme prix d'achat par ladite dame de ladite propriété de Bellerive.

Ledit Papineau aurait perdu de vue depuis cette époque les dits paiements [] et l'impression profonde était restée dans sa mémoire que ladite propriété était vraiment sienne, et que ladite vente à son épouse était simulée, comme celles à Casimir Dessaulles et à Maurice Laframboise, toutes faites en vue de protéger lui et sa famille contre les poursuites pour défalcations contre lui mais non par lui dans la caisse du protonotariat, charge publique à laquelle il avait été nommé conjointement avec MM. Monk et Coffin. À la production de ces preuves apparentes, il ne put les nier et les admit, et fit exprès entrer audit inventaire ces dix mille dollars (10 000 \$) comme appartenant à la succession de sa défunte épouse, ladite dame Mary Eleanor Westcott.

Mais dernièrement, tourmenté de nouveau d'incertitudes, il se demanda, si j'ai vraiment reçu ces dix mille dollars, que sont-ils devenus? Je dois les avoir dans mes biens propres. Où sont-ils? C'est alors que je m'avisai de reprendre l'examen de la reddition de comptes de la succession James R. Westcott, faite en file triplicata à Saratoga le 21 août 1865, signée des trois exécuteurs (*Executors*) Charles S. Lester, Mary Eleanor Westcott Papineau et Louis-Joseph-Amédée Papineau [] De cet examen, il apparaît très évident dans le livre de succession James R. Westcott, fait et écrit de la main même de son héritière M^{me} Papineau, que ces dix mille dollars sont toujours restés en sa possession, comme faisant partie intégrante de sa succession, et ne dit jamais avoir été vraiment payée au dit Papineau. Ceci est parafé, prouvé et vérifié par le notaire soussigné. En référant aux dates d'avril et d'août 1867, de mai et de novembre 1868, et ainsi de suite, de semestre en semestre des années suivantes dans ledit livre de M. Papineau jusqu'à 1890, et depuis jusqu'à 1895, clôture de l'inventaire de ladite succession Mary Eleanor Westcott, et à la mémoration de toutes ces valeurs.

En conséquence de tout ce que dessus, ledit L.-J.A.P. prétend qu'il était bien fondé à se considérer comme le propriétaire véritable et équitable de ladite Bellerive, des 60 000 dollars qu'il en obtint par la vente à un syndic d'abord, puis au Gouvernement de Québec ensuite; vente à ce dernier pour une balance de quarante-cinq mille dollars (45 000 \$), et de tous les fruits et revenus depuis ces ventes et attributions simulées.

Néanmoins, il veut bien restreindre envers ses enfants et petits-enfants (appelés aux successions de son père feu l'honorable Louis-Joseph Papineau et de son épouse feu dame Mary Eleanor Westcott sa demande et ses réclamations à la somme primitive du coût à [] de Bellerive de seize mille dollars et des intérêts accrus sur icelle et dernière somme, depuis que ladite dame M.E.W. et sa succession en ont profité et reçu les intérêts⁴⁷⁵.



À Louis-Joseph Papineau, son fils

Manoir de Montebello, Qué., 21 avril 1896

My dear Papineau,

I have your letter of 19th before me. I will try to answer your many questions, but it is difficult, for the traditions I received from my father and my grandfather are very limited. And I myself have added much they seemed to ignore, or did not communicate to me.

You must consult 1st vol. of *Dict. Généalogique des familles canadiennes* by l'abbé Tanguay. They must have it at Fraser's Library. See much in it about our family.

Samuel Papineau who came to Canada was probably a Huguenot refugee, who to escape being killed enrolled himself as a soldier. When discharged from the Army, he got a farm from the Seigneurs of Montreal (The Seminary of St. Sulpice) at Rivière-des-Prairies or at Côte Saint-Michel of the parish of Montreal. In 1704, he married Catherine Quevillon at Rivière-des-Prairies. This Quevillon, when 8 or 9 years old, was stolen by the Iroquois with a young sister aged 3 years. The latter the Iroquois killed as too young or too weak to carry to their country. After a few years in town of Peau, she was brought back to Maillet by visiting Indians

and [] by hiding until the Iroquois who searched for her in vain, had left. She was born in 1686. She married in 1703 (aged 17 years) one Lacombe St. Amant who was killed soon after. In 1704, she married Samuel Papineau (son of Samuel Papineau and Marie DeLain, of Montigny en Poitou, and lived 38 years with him, and had a doz. children. All the Papineaus of this day are his descendants. In 1742, she married Jacques Daniel (Sault-au-Récollet). She was then 61 years old. At the age of 73, she married her 4th husband, J.B. de Verac. What a woman she must have been! Handsome and courageous! Her great-grand nephew, François Quevillon, was a sculptor in wood who decorated Notre-Dame of Montreal, Bonsecours church, and all the churches around Montreal.

This first Canadian Samuel left 19 children, grand children, who have formed the branches of St. Laurent, Chambly, Beauharnois, St. Césaire, St. Luc, &c. His son Joseph, he made a cooper, who married Marie-Josèphe Beaudry of Pointe-aux-Trembles, and gave him a wooden house on Bonsecours Street. He became more or less rich as cooper for the king (or Fur Company?), had several children and did not think it necessary to have his son Joseph (my grandfather) educated beyond the primary school. But the priests judged better and insisted on taking him to college and educating him. He became one of the most talented and able Canadians. At 20 years, was sent by Seminary with Capt. [] a friend of Mr. Lamothe (of [] Dept.) to carry dispatches of from General Howe to Gen. Carleton, Governor; shut up in Quebec when he was besieged by Arnold and Montgomery Army of []. They carried the dispatches in a hollow cane and went by south shore from presbytere to presbytere. When they reached Pointe-Lévy, they put their shirts outside their coats to pass on the ice unseen thro the American lines and sentries. 1776. They remained in Quebec during all that siege, and served in the Company of Capt. Marcoux, that siege until the withdrawal of the Americans in the Spring. Grandfather became a surveyor and a Notary public, took an active part in petitioning and agitating for representative Government, and obtaining the Constitution of 1791, he was at [] elected to represent the county of Montreal East, all the Island – from 1792 to 1812. Seeing my father Louis-Joseph Papineau elected in 1810 for the County of Chambly (Kent), he retired from the leadership, and surrendered it to my father, who in 1817 was elected Speaker, and remain this Speaker till the end of the Constitution in 1840. Thus my father stood at the head and leadership of nine tenths of Canadians of all creeds and politics for thirty years of continual struggle for «Responsible Government».

The Quevillon woman was born in 1686. Must have been stolen about 1696. 13 years old when she escaped. Married 1. At 17 y; 2. To Samuel Papineau at 18 years. Samuel Papineau died in 1737 at Sault-au-Récollet. They were therefore married for 33 years, and made an extensive *souche*.

Most of my pépés correspondence was burnt at Plaisance in possession of Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau and his son Godfroy. Many of my own father's letters I possess, but many are scattered all over Canada and abroad. Some have from time to time been published in newspapers by those to whom he had addressed them. I have those he wrote to my mother during sittings at Parliaments in Quebec. And all that he ever wrote to me. A most precious collection, which I trust my son and grandsons will treasure most carefully!

You see by these answers how mistaken you were about dates, &c. Samuel was a common

soldier and *habitant*, after his retreat from the Army. All officers got seigneuries, common soldiers a farm, *une terre*. My Pepe bought his seigneurie from Monseigneur Seignior of Quebec in 1805. And ruined by his efforts to settle it, had to sell it to my father in 1817.

I will see you in Montreal next week.



D^{lle} Émilie Papineau⁴⁷⁶
194 rue Berri
Montréal

Manoir de Montebello, Qué., 12 mai 1896

Je vous inclus mon chèque n° 87 sur Bank of Montreal pour 100 \$ (cent dollars)⁴⁷⁷.

Je vous en enverrai de temps en temps.

Votre cousin.

Louis J.A. Papineau



À *La Patrie*⁴⁷⁸

UN SOUVENIR DE 1837

9 août 1896

C'est la saison des pèlerinages. Il y en a pour tous les goûts. Je viens d'en faire un, Patriotique. Il y a bien des années que j'en berçais le projet. J'ai attendu trop longtemps pour y retrouver l'aspect des lieux, des habitations et des hommes contemporains. Quels immenses changements un demi-siècle produit sur ce sol d'Amérique! même sur celui comparativement arriéré du Canada.

Je voulais revoir les sites de mon hégire de décembre 1837.

Par une matinée froide et neigeuse du commencement de décembre arrivait au village de Stanstead un jeune homme de 18 ans, portant le capot d'un collégien, le bleu à rainures blanches – sur un traîneau conduit par un simple habitant – ayant pour bagage un vieux sac de tapis, une poche d'avoine et une botte de paille pour le maigre cheval qui les traînait.

Il n'eut pas plutôt arrêté sa voiture devant la seule auberge du village pour y prendre une bouchée, qu'il se vit entouré par une demi-douzaine d'individus qui lui dirent que des magistrats à l'intérieur désiraient le voir. Il exprima beaucoup de surprise, mais se soumit à la sommation, et entra dans l'auberge en disant à son conducteur d'aller l'attendre sous la remise.

On le fit entrer dans une grande salle, divisée par une porte à arcade de la salle à manger, et trois juges de paix commencèrent un long interrogatoire du suspect. Son nom, sa provenance, sa destination, ses projets? À quoi il répondit bien modestement que le nommé Joseph Parent venait du collège de Québec, d'où ses parents l'envoyaient à Burlington, dans le Vermont, pour apprendre l'anglais; dont il balbutiait quelques mots. Serait-il tout jeune et fluet qu'il était un messager des rebelles allant porter des dépêches aux sympathiques Américains de l'autre côté de la Ligne 45°? Alors on le déshabille, et l'on fouille toutes les doublures de ses hardes.

On vide toutes les nippes de son sac. L'on produit au même moment une grande pancarte que l'on venait de recevoir. Proclamation de lord Gosford offrant 1000 louis pour la tête de Louis-Joseph Papineau, et d'autres sommes moindres pour une douzaine de ses lieutenants. Le jeune écolier qui protestait sans cesse de son innocence, et surtout de son ignorance de tous les événements contemporains, faillit perdre son courage, il sentit le vertige, le sang lui monta à la tête; et il profita de quelques flocons de neige qui commençaient à tomber, pour se tourner et placer à une fenêtre, et leur dire :

– Voilà la neige qui tombe, nous allons avoir une tempête; de grâce, laissez-moi continuer ma route.

Il avait recouvré tout son sang-froid.

Le D^r Marcus Child, représentant libéral au Parlement de Québec, voyant l'arrestation et étant lui-même juge de paix, avait traversé la rue, et plaidé sans doute la cause du pauvre innocent. Enfin, on vint lui dire qu'il pouvait continuer sa route.

– Donnez-moi au moins un passeport, un mot qui me protège contre de nouvelles arrestations!

Et les trois magistrats de s'exécuter de la meilleure grâce du monde : «Allow the bearer, one Joseph Parent, to pass the frontier unmolested.»

L'écolier les remercie, se remet lentement sur sa traîne, et dit à son conducteur de s'acheminer au petit pas vers le village de Derby Line.

Il n'eut pas plutôt traversé un pont qu'il aperçut un grand mât de Liberté (*Liberty Pole*, couronné de l'aigle américaine) et tout auprès une auberge dans laquelle il se précipite et se renferme à clef dans une chambre supérieure.

Il appelle l'aubergiste et apprend avec terreur qu'il ne peut s'enfoncer dans l'intérieur de la République (c'était un samedi midi) avant lundi matin!

Il enlève de la poche d'avoine sa paire de pistolets, et du fond de la traîne sa canne-épée que trois pouces de foin recouvraient à peine; il paya son conducteur et le renvoya dans son cher Canada, ne sachant si lui-même le reverrait jamais.

Malgré la foule qui encombra l'auberge, des avocats et autres citoyens qui lui apportaient livres et journaux, et tous l'assuraient qu'il était sans doute un Patriote réfugié, et qu'il était en parfaite sûreté et protection sous l'égide de l'aigle américaine, l'écolier se renferma à clef dans sa chambre, s'y fit apporter ses repas et n'osa jamais mettre le nez dehors. Enfin il monta (le seul passager) dans un long traîneau à quatre chevaux, le lundi matin à 4 h, longtemps avant le jour, et sans être aperçu d'amis ni d'ennemis.

Lorsqu'il arriva à Burlington, il y fut reçu à bras ouverts et grande joie par le major Papineau, de Saint-Césaire, par le représentant de Saint-Hyacinthe, le D^r Boutillier, et une dizaine d'autres patriotes réfugiés : l'écolier redevint le capitaine Papineau, 1^{re} compagnie, 6^e légion, colonel Rodolphe DesRivières, des Fils de la Liberté.

Le 4 et 5 août courant, dans mon pèlerinage, je trouvai la plaine de Stanstead, déserte en 1837, couverte d'églises, de collèges, d'édifices publics et de nombreuses villas bordant une longue et large avenue plantée d'arbres! Dans Stanstead Hotel, je reconnus la façade, les colonnes et la chambre-prison de 1837. Tout le reste, comme à Derby, est nouveau. Hommes et maisons!

Au Derby Line House, où je couchai, je vis dans le propriétaire le capitaine Foster, un héros de Vicksburg, où une balle lui laboura le crâne. Ils étaient trois frères, qui sont tous trois revenus de la Louisiane blessés mais avec vie sauve. Il me conduisit chez un riche habitant de l'endroit, un M. Holmes, le seul contemporain de mon hégire. Il habitait alors Stanstead, âgé de 14 ans, et a bonne mémoire de cette époque. Le capitaine Foster et M. Holmes me font part d'une légende locale que j'ignorais.

Les Franco-Canadiens étaient peu nombreux à cette époque dans les *Townships*. Il y en avait un à Stanstead qui se disait Patriote. Alors, on lui dit : il faut emprisonner tous les Patriotes. Et ils le mirent dans la geôle du village. N'ayant rien à prouver contre lui, ils lui dirent qu'il pouvait avoir sa liberté à la condition de donner trois hourrahs pour la Reine. Il refuse. On le plonge dans des bains d'eau froide. Il refuse toujours. Néanmoins, après quatre jours d'obstination, il déclare qu'il se soumet à leur sentence. Ils lui ouvrent la porte. Et par trois fois, il lance sa tuque autour de sa tête, en criant de toutes ses forces :

– *Hourra for the Queen! But Papineau always above the Queen!*

Tout le monde de rire, d'admettre son courage, et de le lâcher. Il vécut dès lors en paix et liberté.

Un Fils de la Liberté



Messieurs Rhéaume frères,
75, rue Saint-Laurent
Montréal

Manoir de Montebello, Qué., 26 octobre 1896

Messieurs,

Je vous envoie par express du C.P.R. un portrait de mon père, feu l'honorable L.-J. Papineau.

Je vous prie de lui faire un cadre tout plat, large de 5 à 6 pouces – les angles légèrement arrondis. Sur ce cadre, deux branches d'érable (l'érable à sucre et non la plaine ou érable rouge) croisées à la base, s'étendant sur le cadre plat, sur la base et aux deux tiers de la hauteur des côtés – branches et feuilles diminuant vers leurs extrémités d'après leur croissance naturelle. Ces branches d'érable sont placées très en relief. Et le tout de la meilleure dorure.

Lorsque fini, l'exposer pendant quelques jours dans votre vitrine de la rue Saint-Laurent.

Le faire photographier *chez vous*, par Quéry frères, à une douzaine d'exemplaires, cadre et tableau, grandeur de cabinets. L'exposer pendant quelques jours dans la vitrine de *La Patrie*, puis dans celle du *Star*.

Le rapporter ensuite chez vous, et l'emballer soigneusement en caisse, à l'adresse de l'Orateur de l'Assemblée législative à Québec, par express. Le tout à mes frais. Encadrement, photographies, transports en ville. Express des chemins de fer ou vaisseaux à vapeur.

Je demeure votre serviteur.

Louis J.A. Papineau

Louis-Joseph Papineau à l'âge de 50 ans. Président (orateur) de l'Assemblée du Bas-Canada de 1815 à 1840.

Ce portrait, copié fidèlement par Iona Papineau d'un original par Plamondon, est destiné au Palais législatif de Québec, pour y remplacer celui détruit à Montréal par les incendiaires de 1849.



À Rouër Roy

Manoir de Montebello, Qué., 6 décembre 1896

Mon bon cher vieil ami,

Je n'ai pas encore eu le temps de répondre à ta bonne lettre à propos du portrait de mon père, que la nouvelle m'arrive de la mort soudaine et inattendue de ton frère. Le pauvre Euclide⁴⁷⁹, à mon voyage de la semaine passée, je le rencontrai deux fois dans la rue, et nous échangeâmes deux courtes conversations. Il avait été malade, mais se sentait bien mieux. De quoi est-il donc mort? De chagrin, un peu. Il se plaignait de pauvreté « pour sa belle-mère ».

Il me fait grand peine de voir nos contemporains disparaître autour de nous. Nous sentons les vides se faire autour de nous. Nous devons en resserrer davantage les liens de l'amitié chez les survivants.

Lami Lamothe est mieux, j'espère.

Offre donc mes condoléances à la veuve d'Euclide.

Je ne manquerai pas de t'aller saluer à chacun de mes voyages à la ville.

Où est ton fils? Que fait-il? Enseigne-lui à continuer les rapports des familles ancestrales.

Présente mes respects à M^{me} et aux D^{les} Roy.

Ton tout fidèle ancien ami.

Louis J.A. Papineau



À l'honorable Monsieur Leblanc
Orateur de l'Assemblée législative
de la Province de Québec
Québec

Manoir de Montebello, Qué., 7 décembre 1896

Honorable monsieur,

Un peintre canadien très distingué, Antoine Plamondon, mort très âgé il y a deux ans, fit le portrait de mon père, Louis-Joseph Papineau à l'âge de 50 ans et à l'apogée de son influence politique. En deux originaux : l'un en ma possession, ici; l'autre, au Parlement de Québec jusqu'à 1840, suivit le Parlement à Kingston, Toronto et Montréal. Dans cette dernière ville, il fut détruit par les émeutiers lorsqu'ils incendièrent l'Hôtel du Parlement en 1849.

Je viens de faire faire une copie exacte de mon original, par une jeune artiste de ma famille, afin de remplacer l'autre original détruit.

Je prends la liberté de l'offrir, par votre entremise, à l'Assemblée législative de notre province de Québec. Veuillez l'accepter.

Il vous parviendra prochainement, par express, franc de toutes dépenses.

J'ai l'honneur, honorable monsieur, de me souscrire votre très humble serviteur.

Louis Joseph A. Papineau



John⁴⁸⁰ Macpherson LeMoine, Esq.
Compton, Que.

Manor of Montebello, Que
12 Feb. 1897

Dear Sir,

I answer to yours of 10th instant. I beg to remind you that the sum of 6000 \$ is not redeemable before the 1st day of October next, as [] of Oct. 2nd 1895 before F.S. MacKay⁴⁸¹, Notary.

I remain yours truly.

Louis J.A. Papineau



À Émilie Papineau

14 mai 1897

Avec mes condoléances et mes regrets pour vous tous⁴⁸².

L.-J.A.P.



À James Macpherson LeMoine

Sir James LeMoine
À Québec

Manoir de Montebello, Qué, 18th Oct. 1897

Mon cher Monsieur,

Un voyage à New York et quelques occupations ont retardé cette réponse à votre bienveillante lettre du 1^{er} octobre courant.

Lorsque je visitai, en compagnie de mon père et de son vieil ami John Neilson, le château en question, je recueillis d'eux la tradition que c'était l'intendant Bigot qui l'avait construit, qu'il y faisait des parties de chasse⁴⁸³ et des orgies qu'il n'osait pas exhiber dans son palais de ville.

J'avais quinze ans et fus vivement impressionné par cette visite. Et, rentré au collège, je m'empressai d'en écrire et publier une romance. À part les vieux murs d'un corps de logis assez modeste, à deux étages, et quelques pommiers et lilas sur la pelouse, celle-ci, sillonnée par les carrés et allées de ce qui fut un jardin, tout le reste est de pure fantaisie, le rêve d'un écolier en – pas goguette – en vacances.

Je vous ai déjà invité à venir voir le tombeau de mon père et sa retraite des dernières vingt années de sa vie paisible après tous les travaux et tourments de sa vie publique. La chose vous y serait facile, en route des assemblées de la Société royale.

Quant à votre précieuse collection de Spencer Wood, je suis toujours tenté d'aller vous y saluer. Je me fais vieux et ne quitte le logis que poussé par affaires. Mais j'espère toujours faire votre pèlerinage.

Je demeure votre dévoué serviteur.

Louis J.A. Papineau



M. Godfroy Langlois
Montréal

Manoir de Montebello, 27 mai 1898

Mon cher Monsieur,

Merci de l'exemplaire de votre *Sus au Sénat*⁴⁸⁴ que je viens de parcourir d'un trait. Il y a travail, étude et une modération judicieuse dans une question qui s'impose. Le gouvernement responsable, que nos luttes de 1834 et 37 jusqu'à 1845 nous ont conquis, devient sans la réforme du sénat une farce odieuse.

Votre dévoué.

Louis J.A. Papineau



À Caroline Pitkin Rogers⁴⁸⁵

Manor of Montebello, Que., 1st June 1898

My dear daughter in law,

I enclose you my check for your pension for last month.

I feel a duty I owe to myself and to my grand children to invite them to pass a portion of their coming vacation at their home, the manor of Montebello. Whatever your own individual feelings may be, you have no right to deny them that pleasure, which their grandfather will enjoy heartily with them.

Yours faithfully.

Louis J.A. Papineau



James P. Whitney⁴⁸⁶, Esq. Q.C. and M.P.P.
Toronto

Manor of Montebello, Que, 2nd October 1898

Dear Sir,

I beg for a copy of your photograph. As you are the Leader of the Conservatives of Ontario, I wish to add your portrait to my Collection of Distinguished Canadians.

I hope you will grant my request.

Yours very truly,

Louis J.A. Papineau



Mr. James M. LeMoine
Québec

Manor of Montebello, Que, 17 Nov. 1898

Dear Sir,

In *The Witness* of 12th Nov. instant, I notice an article attributed to you, with the title «Who shot Montgomery?»

I extract these words :

«But the town itself, in accordance with the general order of General R. Montgomery⁴⁸⁷ of Dec. 15, was to be sacked and handed over for pillage to a ruthless soldiery.» Can you prove that assertion against the man who cannot offer us Liberty with Independence ? Was it not one of the many arguments used by the British and the priestly authorities to frighten the Canadians into submission to their late conquerors, as the least of two evils ? Please answer me, as I intend to probe that assertion.

Respectfully yours.

Louis J.A. Papineau



Sir James M. LeMoine
Quebec

Manor of Montebello, Que, 27 November 1898

Dear Sir,

I am thankful for yours of 21st Nov. instant, with Gen. Montgomery general orders of 15th Dec. 1775.

It was a fair warning and summons to surrender, given a fortnight before the assault, a war measure sanctioned by law. He would confiscate the property of the governor, garrison, Bishop, and such authorities, as had been misleading the inhabitants and distressing the friends of Liberty. The goods so seized, were to be sold at auction, and the proceeds to be distributed to

such soldiers as distinguished themselves by their activity and bravery. Such prize money was a quite legitimate enactment and a contribution of war.

How very different from the assertions of November 10th, that the town itself was to be sacked and handed over for pillage to a ruthless soldiery !

My hero is fully vindicated. But the conquerors and their satellites will always be stigmatized by true History and by posterity as oppressors and Tories, traitors to the emancipation of the colony, which was doomed to colonial vasselage down to this very day.

Now that the British acknowledge the rightfulness of the American Revolution, and are to erect a statue of the «Arch waiter» Washington in the heart of London, perhaps our colonists Tories, many of them descendants of the Tories of that Revolution, will allow the friends of Liberty and Democracy triumphant to honor Montgomery at Quebec.

I remain yours truly.

Louis J.A. Papineau

Allow me to publish our correspondence.



Sir James M. LeMoine
Quebec

Manor of Montebello, Que., 5 Dec. 1898

Dear Sir,

In reply to your favor of 30th ultimo, I beg to say that after the protestations against a monument to Montgomery from all the Historical, Archeological U.E. Societies, male and female, it is late to tell the one solitary voice raised in defense of a hero of the American Revolution, that «no time would be less opportune than the present to discuss an historical incident of a dead past, calculated to bring up painful memories, just when Canada is reciprocating warmly the friendly feelings of our neighbors across the boundary.»

It is just so. While our civil government is in conference at Washington, trying to bring peace and friendship with the Great Republic, our Imperial Leaguers and Jingoës in Canada insult the Americans and the War Office in London sends us engineers to fortify our frontiers (not against France or Russia surely), but against our kinsmen across the borders.

The Americans care little for us and think little of us, but a few of their statesmen watch our pranks : and if our personal efforts at Washington should fail, it would be in a great measure due to the obstacles thrown in the path of our negociators by our Tories and the military authorities.

Respectfully, I remain yours truly.

Louis J.A. Papineau



M^{lle} Émilie Papineau
194 rue Berri
Montréal

26 décembre 1898

Avec les meilleurs souhaits de Noël et du jour de l'An⁴⁸⁸.

Louis J.A. Papineau

À Émilie Papineau

[5 avril 1899]

Je me croyais quitte de cette dette que j'ai toujours répudiée.

L.J.A. Papineau

D^{lle} J. Émilie Papineau, exécutrice
194 rue Berri
Montréal

Manoir de Montebello, Qué., 10 avril 1899

Ma chère cousine,

Je croyais avoir payé le montant dû à mon cousin Émery. Vous en réclamez encore. Je vous inclus mon chèque pour 50 \$. Il me faudra relever tous ces comptes.

J'ai regretté beaucoup de ne pouvoir assister à ses funérailles⁴⁸⁹. Mais je suis bien vieux, et n'ai pas quitté mon logis de tout l'hiver, ayant eu la grippe à l'automne. Et je suis renfermé comme les ours, pour éviter des rechutes.

Votre parent.

Louis J.A. Papineau

Au *Spectateur*⁴⁹⁰

JOSEPH PAPINEAU EN 1775

27 mai 1899

« Un officier canadien, M. Joseph Lamothe, avait apporté en Canada des dépêches de lord Howe (sir William Howe, commandant anglais à New York, 1775) au général Carleton; elles étaient adressées au séminaire de Montréal. M. Papineau, alors jeune homme, se joignit à M. Lamothe pour les porter à Québec. Munis de ces lettres, qu'ils avaient cachées dans des bâtons creux, ils se mirent en chemin par la rive droite du fleuve, évitant les troupes révolutionnaires et les Canadiens qui avaient embrassé leur parti, et marchant de presbytère en presbytère. Ils

parvinrent heureusement à Québec, et après avoir délivré leurs dépêches, ils entrèrent dans la compagnie du capitaine Marcoux, en qualité de volontaires, et servirent jusqu'à la levée du siège. » (Garneau, III, 81)

Sanguinet, dans son journal de l'invasion de 1775, note, au commencement de février 1776, que « les sieurs Lamothe et Papineau partirent de Montréal pour Québec, où ils arrivèrent heureusement. Le même annaliste ajoute plus loin : « Dans le mois de mars 1776, les sieurs Lamothe et Papineau partirent de Montréal et se rendirent heureusement dans la ville de Québec, et informèrent le général Guy Carleton de tout ce qui se passait dans cette partie et de la triste situation des Bostonnais. »

M. L.O. David, dans ses *Biographies et Portraits*, page 5, rapporte le fait comme suit : « On était en hiver... M. Lamothe, grand-père de notre estimé concitoyen, M. Lamothe, et M. Joseph Papineau, alors âgé de 25 ans... Le 11 mars, trois semaines après leur départ, ils étaient en face de Québec, sur les hauteurs de Lévis. Mais leurs épreuves n'étaient pas finies... Il fallait traverser le fleuve et les lignes ennemies. Ils eurent recours à un curieux stratagème pour échapper plus facilement à l'observation : ils s'entourèrent la tête avec des mouchoirs blancs et mirent leurs chemises par-dessus leurs vêtements. Arrangés de cette façon, ils s'élancèrent sur le fleuve, au milieu des bancs de neige et de glace accumulés, marchant presque toujours sur les mains et les pieds, profitant de tous les accidents que la glace refoulée leur offrait, et arrivèrent sains et saufs à la citadelle, avec les dépêches. Cet acte de courage fit sensation. »

Le 8 juin 1776, les Américains, retraits de Québec, sont battus aux Trois-Rivières. De Lorimier, dans son *Mémoire*, dit : « Nous reçûmes les nouvelles par le capitaine Lamothe et M. Papineau, qui avaient laissé l'armée en outre des Trois-Rivières, après avoir battu les Américains. Assurés de la vérité, nous décidâmes à marcher pour Lachine pour attaquer l'ennemi. Lamothe et Papineau auraient donc quitté Québec avec l'armée anglaise qui suivait la trace de l'armée américaine en retraite, et, après la bataille du 8 juin, se seraient détachés pour se rendre aux environs de Montréal. En 1777, de Lorimier note que le capitaine Lamothe était sous ses ordres vers le lac Champlain. Les familles Papineau et Lamothe datent de plus de deux siècles dans le pays. » (Sulte).

Lorsque dans l'été de 1838, Joseph Papineau, âgé de 88 ans, vint à Saratoga – pénible voyage – faire ses adieux à son fils partant pour l'exil, j'eus de longues conversations avec ce vénérable ancêtre, sur cette expédition de 1775 comme sur toute cette longue lutte parlementaire pour la revendication de nos droits politiques, si méconnus de 1763 à nos jours. Et il versait des larmes en disant :

– C'en est fini des Canadiens; ils seront encore plus maltraités que par le passé.

Hélas, il ne vécut pas pour voir le triomphe du gouvernement responsable; il mourut en 1841, on peut dire de chagrin.

Louis J.A. Papineau



À Laurent-Olivier David

Manoir de Montebello, Qué., 29 nov. 1899

Cher Monsieur David,

Votre lettre est déplorable. Dans votre adoration de Laurier, vous lâchez le pied devant les enrégés impérialistes.

Au contraire, nous devons rallier toutes nos forces patriotiques contre ces nouveaux attentats de Downing Street. Défendre notre autonomie, conquise à tant de frais et d'efforts, défendre la constitution actuelle, telle quelle, jusqu'au jour où nous pourrions obtenir notre indépendance réelle, entière, et devenir une nation.

Des platitudes comme en griffonne tous les jours *Le Soleil* de Québec, nous avilissent et nous frappent au sceau de race inférieure. C'est toujours la maxime de Durham : Achetez les chefs et le troupeau les suivra.

De grâce, que les hommes sérieux et sincères se comptent et se groupent; et surtout faire face aux fanatiques qui nous menacent de nous forcer à donner hommes et trésors pour toutes les guerres injustes qu'entreprend l'Angleterre sans nous consulter, mais en nous y commandant comme à de vils colons.

L'Angleterre se voit détestée de tous les peuples, et elle aperçoit grandir des géants qui menacent ses possessions et son commerce, surtout la Russie, l'Allemagne, l'Amérique. Et elle cherche à concentrer ses forces et à s'incorporer ses colonies pour se défendre et retarder sa décadence. Plutôt l'indépendance que cette fusion forcée et mal assortie! C'est aux vrais Canadiens de toutes les races à s'opposer à cette fusion. Ce n'est pas aux Chamberlain, Minto, Hutton, à nous dicter et gouverner.

Votre compatriote.

Louis J.A. Papineau



Joseph-Godfroy Papineau, N.P.
Papineauville, Qué

Manoir de Montebello, Qué., [28 mai 1900]⁴⁹¹

Reçu le panier de cotonnier, de morilles, etc. Grands mercis! Mais tout cela ne vaut pas les papiers Lartigue! Tâchez de les trouver!

Tout à vous.

Louis J.A. Papineau



Nous laissons à M. L.J.A. Papineau la responsabilité des idées qu'il exprime dans la correspondance suivante :

Montebello, 21 décembre 1900

M. le rédacteur de *La Patrie*,

Vous avez eu la bonté de donner un résumé de mon entrevue avec M. Drynan, correspondant du *Herald*.

Plein de bienveillance, ce monsieur dans une visite d'une couple d'heures, s'est acquitté assez correctement. Il n'est pas toujours facile aux « intervieweurs » de saisir toute la pensée de la victime.

Ainsi, ce n'est pas à Paris, mais à Frankfort que je vis le baron de Roschund débattre avec Faure⁴⁹² et Bismarck la rançon des milliards que la France payait à l'Allemagne.

Lors des débats sur les 92 *Résolutions*, où mon père contrastait les institutions américaines avec le régime de Downing Street qui nous opprimait, un des chefs de l'opposition lui dit : Un jour viendra qu'un prince royal viendra roi du Canada. Mon père lui répondit :

– Le règne de la démocratie envahit le monde, et loin de recevoir des rois de l'Europe, c'est l'Amérique qui donnera des républiques à l'Europe.

Trois empereurs sont venus échouer en Amérique : Iturbide, Napoléon III et Maximilien⁴⁹³. La République française a son président à l'instar de celui qui « préside » à Washington. Il y aura là-bas d'autres républiques. La démocratie déborde en Angleterre et son règne y arrivera. J'admire le courage et la noble ambition de Laurier, de créer une nation canadienne avec les éléments disparates de la Dominion. Il a dans Ontario les « United Empire loyalists », c'est-à-dire les tories réfugiés de la révolution américaine, renforcés par l'importation de l'orangisme d'Irlande. Dans Québec, la race française et la hiérarchie catholique, aussi tenaces que les factions d'Ontario. Ces dernières sont renforcées de l'intervention de Downing Street, qui nous a laissé en paix croire à notre autonomie depuis 1845, mais qui sous le règne néfaste d'un Chamberlain s'étudie à nous entraîner dans une alliance et participation dans toutes les guerres de la métropole sur laquelle nous n'aurions aucun contrôle, aucune influence.

Il faudrait demander notre émancipation, notre indépendance du joug de l'Angleterre, avant de pouvoir réaliser notre rêve d'une nationalité canadienne. Tant que l'Angleterre nous enverra des gouverneurs, des généraux et mille agents et intrigants, nous resterons misérable colonie, victime de nos dissensions intestines et méprisables.

Quant à l'annexion des États-Unis, je n'ai jamais dit que je la redouterais, au contraire, je la crois certaine et inévitable. Quiconque lit l'histoire des cent cinquante dernières années, en observateur froid et impartial, ne peut fermer les yeux à la fatalité au cours providentiel, des événements qui se succèdent sans déviation.

Les États-Unis ont absorbé les possessions françaises, espagnoles, une grande partie du Mexique; à l'heure voulue ils absorberont le Canada – *volens, nolens* – *E Pluribus Unum*. Ils sont aujourd'hui 76 millions, recrutés chez toutes les nations qu'ils savent si bien s'assimiler. Nous

sommes au Canada 5 à 6 millions de Français, d'Anglais, d'Irlandais, d'Écossais, tenant tous chacun pour son origine. Les capitalistes américains envahissent déjà nos forêts, nos mines d'or, de fer, de charbon. Leurs cultivateurs les suivront lorsque leurs prairies seront toutes occupées, et ils s'empareront de nos vastes solitudes. Prenons-en notre parti. Nos enfants ou petits-fils seront américains. Et leur Puissance s'imposera aux vieilles civilisations usées de l'ancien monde.

Louis J.A. Papineau



À *La Patrie*

25 décembre 1900

Le soir de Noël, après quelques errata à corriger dans ma lettre du 21 décembre, j'ajoutais :

J'en profite pour appeler l'attention de nos hommes d'État sur les efforts de M. Chamberlain⁴⁹⁴ contre les libertés coloniales. Non content de sa guerre atroce et désastreuse contre les républiques de l'Afrique australe, pour s'emparer de leurs mines d'or, il s'attaque à la Jamaïque où la législation est composée d'un certain nombre de députés élus par le peuple et un certain nombre de députés nommés par la couronne, il a fait une fournée additionnelle de députés de la couronne pour étouffer le vote populaire. Aussi ces noirs citoyens anglais de s'en révolter.

Il va ensuite en personne à Malte abolir l'italien, qui est la langue de la population et la langue officielle depuis la conquête par l'Angleterre. Il abolirait le français au Canada s'il le pouvait.

Hier libéral, presque [], le voilà demain tory enragé. Il veut restaurer le despotisme de Downing Street.

Et voilà qu'il nous demande de nouvelles victimes. Ce ne sont plus des soldats, mais des constables ou policiers; ce n'est plus pour un an, mais pour cinq ans. Il leur promet d'en nommer un certain nombre capitaines et lieutenants. Les colonels et majors seront des natifs de la métropole. Allons, que nos Jungos s'empressent de remplacer nos volontaires qui en sont revenus rassasiés.

Le fait est que l'Angleterre est à son apogée. Et, craignant une coalition des peuples du continent qui la jalouse et la détestent, elle veut dorénavant s'agréger ses colonies pour en imposer aux autres et se donner contenance et appui. Elle sent venir deux jeunes géants, la Russie et les États-Unis, qui lui enlèveront le sceptre du monde. C'est l'histoire de tous les empires passés, présents et futurs. Elle ne peut échapper à la destinée universelle⁴⁹⁵.

Louis J.A. Papineau



May 3, 1901

The Sons of the Revolution have, after much opposition from the ultraloyalists, secured from the authorities permission to erect in the City of Quebec a commemorative tablet to General Montgomery, who was killed before the walls of that city in December 1775. One of the most bitter of these opponents, aside from a few of the Canadian newspapers, has been a Mrs. Fessenden, who has assailed the memory of General Montgomery and the forces he commanded with all kinds of contumelious charges, as if they were Russians leading an attack on a community of Chinese, while one of the most earnest supporters of the movement has been a prominent French-Canadian, Louis J.A. Papineau, Seigneur of Montebello. Seigneur Papineau is a son of the famous Louis Papineau who in 1837 was the leader of the French-Canadian rebellion against British rule in Canada, a struggle which resulted in the establishment there of responsible government. Seigneur Papineau denounces the diatribes of Mrs. Fessenden, and protests against the calumnies against the American soldiers in a remarkable letter in which he paints in powerful colors what Canada might have been, had she joined forces with the American Revolutionists and become part and parcel of the great Republic. In part Seigneur Papineau says:

Montgomery, like Benjamin Franklin, and Carroll of Baltimore came to offer us liberty and independence, and they were repulsed by our Bishop and his priests, but the republican armies of the Continental Congress show they were never guilty of the crimes against women which are so fluently attributed in the letter of a lady.

If Canada had joined the revolution instead of remaining a puny colony of six million it would now number over twenty million and the whole trade of the Northern States would have followed the natural course of the St. Lawrence. The double belt of custom houses and obstruction would have had no existence. Toronto would have outstripped Buffalo, and even Chicago; Montreal and Quebec would have eclipsed Boston and New York.

In the seventy-six million of the United States today there are included one million of English Canadians and one million of French Canadians. Why have we not, as many from the United States, filling their places here? Why does the great bulk of the immigrants from Europe land in the United States and so few in Canada? Because we are shunned as colonists. Were we an independent nation, we would soon get a fair share of immigration. Why not independent? In a great measure this is owing to the United Empire loyalists who settled in Ontario – Tory refugees of the American Revolution – an incubus on the progress of Canada.

Although the Quebec authorities are being deluged with petitions to prevent the erection of the proposal tablet to Gen. Montgomery, it is not likely that they will withdraw the permission already given to the Sons of the Revolution.



Joseph-Godfroy Papineau, écr
Notaire
Papineauville, Qué.

Manoir de Montebello, Qué., 20 nov. 1901

J'attends encore les loyers de l'Île Arosen et le paiement de ses taxes. Donnez-moi satisfaction au plus tôt.

Votre serviteur.

Louis J.A. Papineau



Joseph-Godfroy Papineau, écr
Notaire
Papineauville, Qué.

Manoir de Montebello, Qué., 7 mai 1902

Cher Monsieur,

Les papiers que vous demandez sont trop volumineux pour que je les envoie par la malle. Venez les chercher vous-même.

Pourriez-vous payer les frais adjugés à MM. Major et Fortin? Je vous tiendrais quitte du reste.

Votre cousin.

Louis J.A. Papineau



Contrat devant notaire

Montréal, 19 avril 1903

[Amédée Papineau se rend à Montréal chez le notaire Emmanuel L'Archevêque, 1511, rue Notre-Dame, pour prêter 1000 \$ à George Rameh et Naïf Boohanna, marchands importateurs de Montréal. Capital remboursable dans trois ans, avec intérêt annuel de 6 % payable à tous les semestres à compter du 1^{er} août 1903. Minute 2651.]



Editor of *Witness*,

Periodically, some correspondent and yourself talk about a Canadian Flag, and propose a variety of plans and designs.

Very interesting dissertations, like castles in the air, or like a natural rainbow in the sky.

A Nation, independent and sovereign, has alone a right to raise and to flaunt a distinctive and national enseign.

When Canada, the feeble dependency that dare not stand up by itself, but clings timidly to its mother's skirts, comes to feel its manhood, it will rise and take its position among nations. Then, and not till then, has it a right to a Flag.

I therefore, heartily, endorse your correspondent who says : «Canada belongs to Britain. The Union Jack is good enough for me, and signs *One Flag, One Crown.*» That man is a true John Bull, frank and honest. Not one of your hypocrits, calling themselves Canadians, prattling of our Canadian Nationality, *grandeur future*, prosperity, more than half a continent, &c. But in reality British Colonists *ad perpetuam et nauseam*.

When we fought for Independence and a new Nationality in 1837-38, we raised a new flag and had a right to do so, until vanquished.

When England emancipates Canada and lets her go with her blessing, it shall be time then to devise a flag for a people worthy of raising one.

A Son of Liberty



ÉPILOGUE

*Ossa tamen facito parva referantur in urna :
Sic ego non, etiam mortuus, exsul ero⁴⁹⁷.*

CORRESPONDANCE D'AMÉDÉE PAPINEAU

1857-1903

SOURCE DES LETTRES

- 1857 – 04 et 11 janvier – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-1
1857 – 17 janvier – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-2
1857 – 01 février – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-3
1857 – 01 mars – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-5
1857 – 05 mars – à A.T. Millichamp – BAnQ-M,P7/2,21/10-6
1857 – 08 mars – à son père et sa mère – BAC,MG24,K58
1857 – 15 mars – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-7
1857 – 16 mars – à W. Cayley – BAnQ-M,P7/2,21/10-8
1857 – 22 mars – à son père et sa mère – BAC,MG24,K58
1857 – 29 mars – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-9
1857 – 13 avril – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-10
1857 – 19 avril – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-11
1857 – 11 mai – à Ézilda Papineau – BAnQ-M,P7/2,20/10-12
1857 – 17 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-13
1857 – 19 mai – à son père – BAnQ-M,P7/1,6/10-14
1857 – 24 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-15
1857 – 31 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-16
1857 – 04 juin – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-17
1857 – 04 juin – à sa mère – BAnQ-M,P7/1,8/10-18
1857 – 10 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-19
1857 – 15 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-20
1857 – 21 juin – à son père et sa mère – BAC,MG24,K58
1857 – 22 [23] juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-21
1857 – 29 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-22
1857 – 05 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-23
1857 – 07 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-24
1857 – 12 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-25
1857 – 05 août – à Louis-Antoine Dessaulles – McCord,P10,ch9
1857 – 05 août – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-26
1857 – 27 septembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-28
1857 – 04 octobre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-29

1857 – 11 octobre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-30
 1857 – 13 octobre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-31
 1857 – 28 octobre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-32
 1857 – 01 novembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-33
 1857 – 15 novembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-34
 1857 – 19 novembre – à J.B. Homier – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1857 – 27 novembre – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-35
 1857 – 02 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-36
 1857 – 06 décembre – à Georges Boucher de Boucherville – BAnQ-M,P7/2,20/10-37
 1857 – 06 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-38
 1857 – 07 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/2,22/6-168
 1857 – 17 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-40
 1857 – 27 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-41
 1857 – 30 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-42

 1858 – 06 janvier – à son père – BAnQ-M,P7/1,3/10-43
 1858 – 09 février – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,3/10-44
 1858 – 18 mars – à George-Étienne Cartier – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1858 – 19 avril – à George-Étienne Cartier – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 [1858?] s.d. – à George-Étienne Cartier – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1858 – 19 avril – à Edmund Walker Head – BAnQ-Q,P417/10,3.1.7.1
 1858 – 20 avril – à Louis-Antoine Dessaulles⁴⁹⁸ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1858 – 21 avril – à James Randall Westcott – BAC,MG24,K58
 1858 – 05 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-45
 1858 – 15 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-46
 1858 – 26 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-47
 1858 – 06 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-48
 1858 – 14 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-49
 1858 – 20 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-50-51
 1858 – 20 juin – à Marie Westcott et ses enfants – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 24 juin – à Eucline Roy, président de l'Institut Canadien – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1858 – 27 juin – à Marie Westcott et ses enfants – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 04 juillet – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 04 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-52
 1858 – 08 juillet – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 08 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-53
 1858 – 11 juillet – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 11 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-54
 1858 – 18 juillet – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 18 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/1,6/10-55
 1858 – 25 juillet – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3

1858 – 27 juillet – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 01 août – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 01 août – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-56
 1858 – 08 août – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 15 août – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1858 – 01 octobre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-57
 1858 – 21 octobre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/10-58
 1858 – 30 octobre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/10-59
 1858 – 07 novembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-60
 1858 – 26 novembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-62
 1858 – 09 décembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-63 et 61
 1858 – 19 décembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-64
 1858 – 28 décembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-65
 1858 – 31 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/10-66
 1858 – 31 décembre et 1^{er} janvier 1859 – à James Randall Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D5
 1859 – 15 janvier – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-68
 1859 – 22 janvier – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/10-69
 1859 – 30 janvier – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-70
 [1859 – 05 février] – à son père et sa mère (comptes de 1858) – BAnQ-M,P7/2,20/10-67
 1859 – 16 février – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-71
 1859 – [ca20] février – note – BAnQ-Q,P417/2,1.4
 1859 – 27 février – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/10-72
 1859 – 19 mars – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-73
 1859 – 03 avril – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-74
 1859 – 10 avril – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-75
 1859 – 11 avril – à Sébastien Clément-Larivière – BAC, MG24, B2, vol.39; Mic. C-15799
 1859 – 12 avril – à son père, BAnQ-M,P7/I,3/10-76
 1859 – 14 avril – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/10-93
 1859 – 17 avril – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-77
 1859 – 24 avril – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/10-78
 1859 – 28 avril – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/10-79
 1859 – 04 mai – à Calixte Dupras – BAC, MG24, B2, vol. 39; Mic. C-15799
 1859 – 09 mai – à J.R. Fleming – BAnQ-M,P7/2,21/10-80
 1859 – 09 mai – à Marie Westcott – BAnQ-M,P7/2,35/10-81
 1859 – 09 mai – à Charles Platt Treadwell – BAnQ-M,P7/2,21/10-82
 1859 – 10 mai – à Marie Westcott – BAnQ-M,P7/2,21/10-83
 1859 – 10 mai – à sa mère – BAnQ-M,P7/I,8/10-84
 1859 – 16 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-85
 1859 – 19 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/10-86

1859 – 05 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-87
 1859 – 12 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-88
 1859 – 29 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-89
 1859 – 01 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-90
 1859 – 03 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-91
 1859 – 13 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-92
 1859 – 16 juillet – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-94
 1859 – 04 septembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-95
 1859 – 22 septembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-96
 1859 – 16 octobre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-97
 1859 – 21 octobre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-98
 1859 – 06 novembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-99
 1859 – 13 novembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-100
 1859 – 27 novembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-101
 1859 – 04 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-102
 1859 – 07 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-103
 1859 – 11 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-104
 1859 – 18 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-105
 1859 – 26 décembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-106

 1860 – 14 avril – à James Randall Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D4
 1860 – 13 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-107
 1860 – 18 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-108
 1860 – 20 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-109
 1860 – 27 mai – à son père et sa mère – BAnQ-Q,P417/3,2.1.6
 1860 – 10 juin – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-110
 1860 – 17 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-111
 1860 – 21 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-112
 1860 – 29 juin – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-113
 1860 – 04 juillet – à l'*Evening Post* de N.Y. – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1860 – 15 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-Q,P417/3,2.1.6
 1860 – 27 juillet – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-114
 1860 – 18 août – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-115
 1860 – 02 septembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-116
 1860 – 09 septembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-117
 1860 – 23 septembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-118
 1860 – 03 octobre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-120
 1860 – 21 octobre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-119
 1860 – 11 novembre – à son père – BAnQ-M,P7/I,3/I0-121

 1861 – 09 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-122
 1861 – 26 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-123
 1861 – 09 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-124

1861 – 23 juin – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-125
 1861 – 01 juillet – à son père et sa mère – BAC,MG24,K58
 1861 – 07 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-126
 1861 – 25 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-127
 1861 – 04 août – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-128
 1861 – 12 août – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-129
 1861 – 28 août – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-130
 1861 – 03 septembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-131
 1861 – 22 septembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-132
 1861 – 06 octobre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-133
 1861 – 13 octobre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-134
 1861 – 10 novembre – à son père et sa mère – BAC,MG24,B2, vol. 39, dossier 4; Mic. C-15799
 1861 – 24 novembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P7/I,6/I0-135
 1861 – 12 décembre – à James Randall Westcott – BAC,MG24,K58
 1861 – 29 décembre – à son père et sa mère – BAnQ-Q,P417/3,2.1.6; et (brouillon) BAnQ-M,P7/I,6/I0-136

 1862 – 03 janvier – à son père et sa mère – BAC,MG24,K58
 1862 – 19 janvier – à son père et sa mère – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 02 février – à son père et sa mère – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 02 mars – à son père et sa mère – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 16 mars – à son père et sa mère – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 30 mars – à James Randall Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D4
 1862 – 02 avril – à James Randall Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D4
 1862 – 06 avril – à son père et sa mère – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 14 avril – à James Randall Westcott – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 11 mai – à son père et sa mère – BAnQ-M,P28/S3/D5
 [1862] – 22 mai – à James Randall Westcott – BAC,MG24,K58
 1862 – 06 juillet – à son père et sa mère – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 28 juillet – à Louis-Antoine Dessaulles⁴⁹⁹ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1862 – 29 juillet – Pétition à Charles Stanley Monck, gouverneur général – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 17 septembre – à son père et sa mère – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 19 septembre – à James Randall Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D5
 1862 – 23 septembre – à Antoine-Aimé Dorion – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1862 – 01 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 26 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 23 novembre – à James Randall Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D5
 1862 – 01 décembre – au directeur [Hospice-Nicolas Hippert] des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu à Lyon – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1862 – 21 décembre – à James Randall Westcott et sa dame – BAC,Mg24,K58

1863 – 16 février – au directeur [Hospice-Nicolas Hippert] des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu à Lyon – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 10 mai – à son père – BAC, MG24, B2, vol. 39, dossier 4; Mic. C-15799
 1863 – 14 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 18 mai – à Édouard Leduc – BAnQ-Q,P417/8,9.3.4
 1863 – 02 juin – à George-Étienne Cartier – BAC, MG24, B2, vol. 39, dossier 4; Mic. C-15799
 1863 – 03 juin – à Damase D. Bondy – BAC, MG24, B2, vol. 39, dossier 4; Mic. C-15799
 1863 – 10 juin – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – [après le 11] juin – à George-Étienne Cartier – BAC, MG24, B2, vol. 39, dossier 4; Mic. C-15799
 1863 – 07 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 17 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 08 août – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 30 août – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 09 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 22 septembre – à Charles Stanley Monck, gouverneur général – BAnQ-Q,P417/10,3.1.7.1
 1863 – 25 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 28 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 29 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 30 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 01 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 07 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 08 octobre – à Antoine-Aimé Dorion – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 08 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 18 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 21 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 07-25 novembre – commentaires Affaire Monk et A.-A. Dorion (avec lettre d'Antoine-Aimé Dorion du 5 octobre 1863). – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1863 – 15 décembre – au directeur [Hospice-Nicolas Hippert] des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu à Lyon – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1864 – 08 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1864 – 25 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1864 – 31 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1864 – 08 juin – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1864 – 19 juin – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1864 – 31 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1864 – 01 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 10 avril – à Étienne-Paschal Taché – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 10 avril – à Antoine Demers – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4

1865 – 26 avril – à Hector-Louis Langevin – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 10 mai – à son père et à Ézilda Papineau – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 19 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 02 juin – à Hector-Louis Langevin – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 15 juin – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 02 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 07 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 16 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 06 août – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 02 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1865 – 01 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5

 1866 – 09 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1866 – 12 juin – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1866 – 24 juin – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1866 – 08 juillet – à son père – BAC,MG24,K58
 1866 – 01 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1866 – 14 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5

 1867 – 19 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 26 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 07 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 09 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 14 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 29 juillet – à son père⁵⁰⁰ – BAnQ-Q,P417/31,14.2
 1867 – 18 août – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 20 août – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 25 août – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 30 août – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 01 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 08 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 11 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 17 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 29 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 13 octobre – à son père – Minutier Victor Morin, n° 7038, p. 186
 1867 – 16 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1867 – 27 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5

 1868 – 10 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 [1868 – fin mai] – à son père – BAC,MG24,B2, vol. 39, dossier 4; Mic. C-15799
 1868 – 01 juin – requête à Narcisse-Fortunat Belleau – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1868 – 14 juin – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1868 – [juin] – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1868 – 28 juin – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5

1868 – 05 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1868 – 18 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1868 – 22 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1868 – 18 août – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1868 – 27 septembre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1868 – 27 octobre – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1868 – 27 novembre – à Joseph A. Defoy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4

 1869 – 03 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1869 – 05 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1869 – 29 mai – « Propriété à vendre » – BAC,MG24,B2, vol. 39, dossier 4; Mic. C-15799
 1869 – 30 mai – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1869 – 11 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1869 – 25 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1869 – 28 octobre – requête à Narcisse-Fortunat Belleau – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1869 – 08 décembre – à Gédéon Ouimet – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4

 1870 – avril – *Écrit sur une enveloppe* – BAC,R12320, vol. 107-35
 1870 – 24 avril – Adieux à l'Institut Canadien – BAnQ-Q,P417/10,3.1.7.1
 1870 – [mai] – à son père : « Mon très cher et excellent père », sorte de testament, avant de partir en voyage – BAnQ-Q,P417/10,3.1.9

 1870-1871 – Voir Amédée Papineau, *Lettres d'un voyageur, d'Édimbourg à Naples en 1870-1871*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.
 1871 – 27 juillet – à son père – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1871 – 27 septembre – à Augustin-Médard Bourassa – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1871 – [28 septembre] – Discours à l'occasion des obsèques de son père – BAC,MG24,B2, vol. 39, dossier 5; Mic. C-15799

 1872 – 05 septembre – à Denis-Émery Papineau – BAnQ-Q,P417/12,7.1.1
 [c1873] – au comte de Dufferin – BAC-MG24B2, vol. 39, dossier 9, p. 609; Mic. 15799
 [1873 – mars] – à propos de Henriette Brown-Guibord – BAC-MG24B2, vol. 39, dossier 5, p. 466; Mic. C-15799
 1873 – 03 avril – à Robert Robitaille – BAC-MG24B2, vol. 39, dossier 5, p. 468; Mic. C-15799
 1873 – 04 avril – à Alexandre-Maurice Delisle⁵⁰¹ – BAnQ-M,P345/31,P07
 1873 – 14 juillet – à Hector-Louis Langevin – BAnQ-Q,P134/20
 1873 – 12 septembre – à John Roche⁵⁰² – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1873 – 01 décembre – à John Archibald Cameron – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1874 – [17 février]⁵⁰³ – à Charles-Ovide Perrault – BAnQ-M,P7/2,20/1-65B
 1875 – 20 mai – à Benjamin Davies – BAnQ-M,P28,S3,D1

1875 – 20 mai – à John Tempest – BAC,R12320, vol. 107-41
 1875 – 20 mai – Reçu – BAC,R12320, vol. 107-42
 1875 – 07 novembre – à Marie Westcott – BAnQ-M,P28,S3,D3
 1875 – 31 décembre – à ses collègues et employés au protonotariat – *La Minerve*, 4 janvier 1876
 1876 – 11 avril – à Glyn, Mills, Currie & Co⁵⁰⁴ – BAnQ-M,P28,S3,D5
 1876 – 15 avril – à Augustin-Cyrille Papineau – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1876 – [18] avril – à Gustave Bossange⁵⁰⁵ – BAnQ-M,P28,S3,D5
 1876 – [août] – Avis de nomination de Camille Papineau – BAC-MG24B2, vol.39, dossier 5, p. 474; Mic. C-15799
 1876 – 05 octobre – à Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1877 – 30 mars – à John Temple Leader – BAC,MG24,B2,Corr. p. 6808-6809
 1877 – 21 mai – testament olographe – BAnQ-Q,P417/10,3.1.7.4
 1877 – 13 juillet – à Rodolphe Laflamme – APSS-M,C2 :B.16-21
 1878 – 10 janvier – à Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/13,8.6
 1878 – 19 avril – à Triquot, adjoint de la commune de Montigny – BAnQ-Q,P417/13,8.6
 1878 – 28 avril – à John Try Davies – BAC,MG24,B2, vol. 42, pièce 82
 1878 – 05 mai – à Augustin-Cyrille Papineau – BAC,R12320, vol. 42-83
 1878 – 22 mai – au juge Boucherie-Papineau⁵⁰⁶ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1878 – 13 juin – au curé Félix Grellier⁵⁰⁷ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1879 – 10 janvier – à John Try Davies – BAC,R12320, vol. 107-71
 1879 – 14 janvier – au marquis Charles-Gustave de Saffray de Mézy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1879 – 23 janvier – à John Try Davies – BAC,R12320, vol. 107-71
 1879 – 24 janvier – à Augustin-Cyrille Papineau – Collection Marie Léger
 1879 – 23 février – à Marie Westcott (extraits) – BAnQ-Q,P417/11,3.1.12
 1879 – 06 mars – à J. Émery Robidoux – BAnQ-Q,P417/22
 1879 – 26 mai – à Augustin-Médard Bourassa⁵⁰⁸ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1879 – 01 juin – à A.S.C. Papineau⁵⁰⁹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 [1880 ?] – *Interrogatoire de Joseph Gariépy comme témoin* – BAC,R12320, vol. 107-46
 1880 – 01 juillet – Codicille – BAC,R12320, vol. 107-50
 1880 – 09 août – à Cyprien Tanguay – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1880 – 19 août – à Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P417/22
 1880 – 26 septembre – à Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1880 – 26 septembre – à Edmond-Éloi Chagnon, notaire – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1880 – 01 octobre – à Marie-Joseph-Edmond Chevigny, curé à la Pointe-Claire⁵¹⁰ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1880 – 17 octobre – à Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1880 – 17 octobre – à Amédée Cherrier – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1

1881 – 13 juin – à Honoré Beaugrand – DAUM,P0056/A3,0022
 1881 – 06 octobre – Reçu – BAC,R12320, vol. 107-53
 1881 – 15 octobre – à Léon Provancher – ASC,77
 1881 – 28 novembre – à Édouard Leduc – BAC,MG24,B2, vol. 29, dossier 18; Mic. C-15798
 1881 – 03 décembre – à Joseph-Adolphe Chapleau – BAC,R12320, vol. 107-54
 1882 – 01 janvier – à Casimir-Fidèle Papineau – BAnQ-Q,P417/13,7.3.1
 1882 – 27 janvier – à William Dawson LeSueur – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1882 – 01 février – à Athanase Branchaud – BAC,R12320, vol. 107-55
 1882 – 28 août – à Athanase Branchaud – BAC,R12320, vol. 107-55
 1882 – 18 octobre – à un ami – BAC,R12320, vol. 107-59
 1882 – 29 octobre – à Camille Papineau – BAC,R12320, vol. 107-60
 1882 – 13 novembre – à Jonathan Saxton Campbell Würtele – BAC,R12320, vol. 107-62
 1882 – 30 novembre – à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1883 – 01 janvier – à Édouard Leduc – BAC,MG24,B2, vol. 29, dossier 16; Mic. C-15798
 1883 – 08 janvier – à Joseph-Godfroy Papineau⁵¹¹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1883 – 08 janvier – à Laurent-Olivier David⁵¹² – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1883 – 30 janvier – à Laurent-Olivier David⁵¹³ – BAnQ-Q,P417/6,2.1.1
 1883 – 01 mars – Télégramme à Napoléon Bourassa – CPAP,1883
 1883 – 02 mars – Télégramme à B. Globensky – CPAP,1883
 1883 – 02 mars – Télégramme à B. Globensky – CPAP,1883
 1883 – septembre – Entente avec les frères Owens – BAC,R12320, vol. 107-64
 1883 – 15 décembre – à Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1884 – 20 janvier – à Ézilda Papineau – BAnQ-Q,P417/12,6.2.1
 1884 – 27 février – à William Chapman – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1884 – 27 février – à Thomas Storrow Brown – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1884 – 02 mars – à l'éditeur du *Free Press* (Ottawa) – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1884 – 12 juillet – à John Charles Dent – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1884 – 18 juillet – à Laurent-Olivier David – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1884 – 20 septembre – au *Montreal Witness* – «After publishing the thoughts of several eminent men under your heading of Symposium..., (signé) *A true Canadian* – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1885 – 26 janvier – à *La Patrie* – « Évitions les barbarismes » – BAnQ-Q,P418,S3/4
 1885 – 28 janvier – à Joseph Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1885 – 02 avril – à Joseph-Godfroy Papineau – BAC,R12320, vol. 107-72
 1885 – 11 avril – à Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P417/17,9.2.22
 1885 – 20 avril – à Joseph-Guillaume Barthe – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1885 – 23 avril – à *La Patrie* – « Un Canadien » – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1885 – 07 mai – à Augustin-Médard Bourassa – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4

1885 – 12 juillet – à James Innes, M.P.P., Ottawa – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1885 – 22 juillet – à Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1885 – 26 juillet – à Joseph-Godfroy Papineau (copie) – BAnQ-Q,P417/13,8.1
 1885 – 11 octobre – à Napoléon Bourassa – BAC, MG24, B2, vol. 29, dossier 18; Mic. C-15798
 1885 – 18 octobre – à P.J.O. Chauveau – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1885 – 06 novembre – au recorder de Mitchell – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1885 – 29 novembre – à *La Patrie* – «Fiat justitia» – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1885 – 04 décembre – à Edmund James Flynn – BAC, R12320, vol. 107-74
 1886 – 18 janvier – à P. Rousseau – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – 24 janvier – à Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – [24] janvier – à un ami – BAC, R12320, vol. 107-76
 1886 – 28 janvier – au Supérieur du Séminaire St-Sulpice à Montréal – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – 08 février – à *La Justice* (Québec) – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1886 – 11 février – au rév. Théodore Lafleur – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – 14 février – à Louis-Onésime Loranger – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – 10 mai – à Roswell Corse Lyman – BAnQ-M,P345/14,P029
 1886 – 20 mai – à François-Samuel MacKay – BAnQ-Q,P417/17,9.2.22
 1886 – 20 mai – à John Douglas Borthwick – BAnQ-M,P345/14,P029
 1886 – 15 juin – à Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – 19 juin – au *Star* – «A true Canadian» – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 [1886 – juillet – à F.-S. MacKay] – BAC, MG24, B2, vol. 39; Mic. C-15799
 1886 – 15 juillet – à Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/13,8.1
 1886 – 03 août – au *Witness* – «Papineau's Gift» – BAnQ-Q,P417/17,9.2.22
 1886 – 15 août – au *Free Press* (Ottawa) – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1886 – 01 octobre – à Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – 02 octobre – à Honoré Beaugrand – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – octobre – à Napoléon Bourassa et Ézilda Papineau – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/1
 1886 – 17 octobre – au major Edmond Mallet⁵¹⁴ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – 07 novembre – à Wilfrid Laurier – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1886 – 18 novembre – à Adolphe Ouimet – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 07 janvier – à Ingalls – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 16 janvier – à Joseph-Xavier Perrault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 24 janvier – à un ami – BAC, R12320, vol. 107-78
 1887 – 11 février – à Louis-Philippe Hébert – MNBAQ,P010; BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 17 février – à Louis-Philippe Hébert – MNBAQ,P010; BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 25 mars – à Thomas Storrow Brown⁵¹⁵ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1887 – 21 avril – à T.M. Rogers, court télégramme⁵¹⁶ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1887 – 19 juillet – à D.E. Cameron – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 18 août – à Louis-Philippe Hébert – MNBAQ,P010

1887 – 21 août – à Thomas Storrow Brown – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887? – 22 novembre – au ministre de la Marine et des Pêcheries – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 25 novembre – à Erastus Wiman, N.Y. – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 27 novembre – au *Free Press* – «A real and a true Canadian» – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1887 – 27 novembre – à Honoré Mercier – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 30 novembre – à Laurent-Olivier David – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1887 – 16 décembre – à Éphrem Rochon⁵¹⁷, curé – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3 et BAnQ-Q,P417/8,3.1.4 (copie)
 1887 – 19 décembre⁵¹⁸ – à William Owens, M.P.P. – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1887 – 23 décembre – à Louis-Philippe Hébert – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1888 – 18 mars – à Antoine Plamondon – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1888 – 10 novembre – au *Post* de Montréal – *A Son of Liberty* – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1888 – 19 novembre – au rédacteur de *La Justice – Franc-Parleur* – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1888 – 19 décembre – à *La Patrie* [paru le 24 décembre 1888] – « Un Patriote » – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1888 – 21 décembre – à dame veuve Samuel Charlebois – BAC,R12320, vol. 107-89
 1888 – 30 décembre – à Honoré Mercier – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 [1888 – 30 décembre] – «In Memoriam» – JAP,1888
 1888 – 31 décembre – à MM. Badgley – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 [1888] – au *Witness* – «Wooden Pavements», signé *An Old Montrealer* – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1889 – 04 janvier – à Rebecca A. Blake – DAUM,P147
 1889 – 23 janvier – à Ernest Pacaud – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1889 – 24 janvier – à Jean-Baptiste Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1889 – 27 janvier – à MM. D.Appleton & Co. – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1889 – 29 janvier – à Ernest Pacaud – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1889 – 25 février – à A.B. Cruchet – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1889 – 13 octobre – à James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1889 – 14 octobre – à John Gillies & Co. – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1889 – 26 novembre – à Honoré Beaugrand – *La Patrie*, 29 novembre 1889
 1890 – [février] – Nécrologie d'André-Benjamin Papineau – BAnQ-Q,P417/10,3.1.7.1
 1890 – 09 février – à Jules Verne – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1890 – 16 avril – à Onésime Marin – BAC,MG24,B2, vol. 29, dossier 3; Mic. C-15798
 1890 – 14 octobre – à Aurélie Papineau – BAnQ-G,P17,S1,D9
 1890 – 19 octobre – à William R. Stewart – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1890 – 19 octobre – à Thomas P. Gorman – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1890 – 22 octobre – à Honoré Beaugrand – *La Patrie*, 23 octobre 1890; – CPAP,1890
 1890 – 24 octobre – à Thomas P. Gorman – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4

1890 – 26 octobre – à Marie Westcott – JAP, 1890

1890 – 08 novembre – à Marie-Louise Papineau (télégramme) – BAnQ-Q, P417/11,3.1.12

1891 – 18 mars – au *Montreal Daily Witness* – «Responsible Government illustrated», signé *A Son of Liberty* – BAnQ-Q, P417/8,3.1.5

1891 – 18 mars – ordre de publier son testament et codicilles – BAC, R12320, vol. 107-94

1891 – 21 juin – Discours d'Amédée prononcé au cimetière de la Côte-des-Neiges, publié dans *La Patrie*, 1^{er} juillet 1891 et BAnQ-Q, P417/10,3.1.7.1 (copie)

1891 – 15 juillet – à Gustave Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS3/2

1891 – 08 août – à Silas Edward Gregory – BAC, MG27, I, I 10

[1891 – S.d.] – à Silas Edward Gregory – BAC, MG27, I, I 10

1891 – août – à John Burroughs – BAnQ-Q, P417/7,3.1.3

1891 – 16 août – à John Burroughs⁵¹⁹ – BAnQ-Q, P417/7,3.1.3

1891 – 18 décembre – à L.-J. Demers, arpenteur – BAC, MG24, B2, vol. 29, dossier 16; Mic. C-15798

1892 – 12 janvier – à Louis Fréchette – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1892 – 16 janvier – à Joseph-Xavier Perrault – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1892 – 12 février – au Rev. Jean-Baptiste Sincennes, ministre à Angers – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1892 – 21 février – à M^{me} Lambart, née Westcott – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1892 – 06 avril – à Auguste MacKay - BAnQ-G, P17, S1, D9

1892 – 17 juillet – à John Joseph Caldwell Abbott⁵²⁰ – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1892 – 14 août – à Silas Edward Gregory – BAC, MG27, I, I 10

1892 – 21 novembre – au juge Baby – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1893 – 01 janvier – à Joaquin Miller, poète californien – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1893 – 14 janvier – au *Free Press* (Ottawa) – «The British Constitution in this Canada», signé *A Son of Liberty* – BAnQ-Q, P417/8,3.1.5 et CPAP, 1893

1893 – 22 février – à Zacharie Lacasse, o.m.i. – « La Patrie vengée » – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1893 – 24 mars – à Auguste MacKay⁵²¹ – BAnQ-Q, P417/7,3.1.1.

1893 – 24 avril – à *La Patrie* – « L'Union continentale », signé *Un Fils de la Liberté* – BAnQ-Q, P417/8,3.1.5

1893 – 25 juin – à *La Presse* – « La St Jean-Baptiste » – BAnQ-Q, P417/8,3.1.5; *La Presse*, 26 juin 1893

1893 – 02 juillet – à Durand et J.D. Edgar – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1893 – 27 juillet – à *La Liberté* – « Anniversaire; souvenirs de Joseph Papineau », signé *Jourdan* – BAnQ-Q, P417/2, I.4

1893 – août – à Joseph-Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1893 – 22 août – à Éphrem Rochon, curé – BAnQ-Q, P417/8,3.1.4

1893 – 24 septembre – à Charles Chiniquy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1893 – 09 octobre – « À propos de construction d'églises » – *La Patrie*, 9 octobre 1893, p. 3
 1893 – 08 novembre – à Alain Chartier Macdonald⁵²² – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 [1893] – au *Witness* – «The Monkeys of Gibraltar», signé *A Traveller* – CPAP,1893
 1894 – 10 mai – à W.P. Popenoe – Collection Jean-Yves Papineau
 1894 – 24 mai – à Augustin-Médard Bourassa – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1894 – 01 juin – à Charles Chiniquy – *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, II, 1913, p. 117-118; et *Up to the light*, Toronto, 1928, p. 100-101.
 1894 – 12 juin – à Téléphore Allard, curé – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1894 – 12 septembre – à W.P. Popenoe – Collection Jean-Yves Papineau
 1894 – 14 octobre – à Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1894 – 15 décembre – à Robert McIntyre – BAC,R12320, vol. 107-98
 1895 – 14 janvier – à James Macpherson LeMoine – BAC,MG24,B2,Volé 29, dossier 13; Mic. C-15798
 1895 – 25 février – à Calvin Amaron – BAnQ-M,P612
 1895 – 18 mars – à Calvin Amaron – BAnQ-M,P612
 1895 – 27 avril – au *Monde* – « Les légendes de Papineau » – BAnQ-Q,P418,S3/4
 1895 – 11 mai – à Henri-Gustave Joly de Lotbinière – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1895 – 11 mai – à William Drysdale – BAC-R7155-0-7-E (MG27-1173)
 1895 – 20 juin – Discours aux Huguenots – BAnQ-Q,P417/10,3.1.7.1
 1895 – 10 juillet – à Charles Chiniquy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1895 – 14 juillet – à Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1895 – 01 août – à *La Presse* – « Monument Chénier » – *La Presse*, 1^{er} août 1895 et BAnQ-Q,P417/10,3.1.7.1
 1895 – 03 août – à Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1895 – 12 août – à Marie-Louise Papineau, sa fille – BAC,MG24,B2, vol.29, dossier 30; Mic. C-15799
 1895 – 30 août – à Joseph J. Murphy – BAC,MG29,E14; carton 5; lettre 3.
 1895 – 06 septembre – à Marie-Louise Papineau, sa fille – BAC,MG24,B2, vol.29, dossier 30; Mic. C-15799
 1895 – 24 novembre – à J. Émery Robidoux et Jean-Baptiste Doutre – BAC,MG24,B2, vol. 39, dossier 5, p. 514; Mic. C-15799
 1895 – 16 décembre – à Charles-Honoré Catelli – BAC,MG24,B2, vol.29, dossier 24; Mic. C-15799
 1895 – 16 décembre – à *La Presse* – lettre signée L.-J.A.P. traitant de l'Assemblée des six comtés – CPAP,1895
 1896 – 23 janvier – au D^r B.S. Stockhouse, Lachute – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1896 – 23 janvier – à Lester Brothers – CPAP,1896; BAnQ-Q,P417/9
 1896 – 30 mars – codicille – BAC,R12320, vol. 107-101
 1896 – avril – témoignage d'Amédée – BAC,R12320, vol. 107-102

1896 – 21 avril – à Louis-Joseph Papineau, son fils – Coll. Jean-Yves Papineau
 1896 – 12 mai – à Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1896 – 09 août – « Un souvenir de 1837 » – *La Patrie*, 19 août 1896 et BAnQ-Q,P418,S3/4
 1896 – 26 octobre – à MM. Rhéaumes frères – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 17 novembre – à James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1896 – 06 décembre – à Rouër Roy – McCord,C207,M-22076
 1896 – 07 décembre – à Pierre-Évariste Leblanc⁵²³, orateur – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 12 février – à James Macpherson LeMoine – BAC, MG24,B2, vol. 29, dossier 13; Mic. C-15798
 1897 – 14 mai – à Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1897 – 18 octobre – à James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1898 – 27 mai – à Godfroy Langlois – JAP,1898
 1898 – 01 juin – à Caroline Pitkin Rogers – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1898 – 02 octobre – à James Pliny Whitney – APO,F5-1
 1898 – 17 novembre – à James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1898 – 27 novembre – à James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1898 – 05 décembre – à James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1898 – 26 décembre – à Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1899 – 05 avril – à Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1899 – 10 avril – à Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1899 – 27 mai – au *Spectateur* de Hull – « Joseph Papineau en 1775 » – BAnQ-Q,P417/2,1.4
 1899 – 29 novembre – à Laurent-Olivier David – BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1900 – 28 mai – à Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/13,8.1
 1900 – 21 décembre – Tribune libre dans *La Patrie* – BAnQ-Q,P418,S3/4
 1900 – 25 décembre – à *La Patrie* – BAC, MG24,B2, Corr. p. 6815-6817
 1901 – 03 mai – «Why Canada lags behind?» – *Oswego Daily Times*
 1901 – 20 novembre – à Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/13,8.1
 1902 – 07 mai – à Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/13,8.1
 1903 – 19 avril – contrat devant notaire – BAC,R12320, vol. 107-108
 S.d. – au *Witness* – «Much ado about a flag» – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5

AMÉDÉE PAPINEAU

CORRESPONDANCE INÉDITE REÇUE

1857-1903

Seules les lettres inédites sont répertoriées ici. Ainsi, on ne mentionne pas un très grand nombre de lettres reçues par Amédée Papineau de son père et sa mère, et de son frère Lactance. Ces lettres se trouvent dans Louis-Joseph Papineau, *Lettres à ses enfants*, 2 vol., Varia, 2004; Julie Papineau, *Une Femme patriote, correspondance 1823-1862*, Septentrion, 1997. Ces trois volumes sont maintenant disponibles en format numérique aux Éditions du Septentrion. La seule lettre reçue par Amédée, de cette époque, de son frère Lactance, se trouve dans Lactance Papineau, *Correspondance 1831-1857*, Comeau & Nadeau, 2000. Cependant, quelques rares lettres inédites, trouvées après édition, provenant de ces épistoliers, sont répertoriées ici.

- 1857 – 08 janvier – de J.F.Taylor – BAC, Mic. C-15795
- 1857 – 12 janvier – de Moffatt⁵²⁴ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
- 1857 – 05 février – du D^r J.E. Ferté – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
- 1857 – 12 février – de George Moffat – BAC, MG24, B2, Corr. p. 5651
- 1857 – 12 février – du D^r J.E. Ferté – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
- 1857 – 20 février – de Georges-Casimir Dessaulles – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
- 1857 – 21 février – de l'Association pour l'avancement des sciences – BAC, MG24, B2, Corr. p. 5656
- 1857 – 28 mars – de Henri-Maurice Perrault⁵²⁵ – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
- 1857 – 26 avril – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
- 1857 – 26 juin – de Marie Westcott – BAC, MG24, K58
- 1857 – 05 juillet – de Thomas McCord – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
- 1857 – 14 juillet(?) – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
- 1857 – 03 août – de Louis-Antoine Dessaulles – McCord, P10, ch18
- 1857 – 05 août – de Louis-Antoine Dessaulles – McCord, P10, ch18
- 1857 – 07 octobre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
- 1857 – 12 octobre – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
- 1857 – 26 octobre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
- 1857 – 30 octobre – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
- 1857 – 24 novembre – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
- 1858 – 20 janvier – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
- 1858 – 01 février? – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
- 1858 – 19 février – de P.N. Colleret et Louis Lambert, charpentiers – BAC, Mic. C-15799

1858 – 26 mars – de George-Étienne Cartier – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1858 – 28 mars – de James Randall Westcott – BAC, Mic. C-15799
 1858 – 09 avril – de J. de Montigny⁵²⁶ – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1858 – 15 avril (1) – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1858 – 15 avril (2) – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1858 – 20 avril – d'Étienne Parent (Assistant-secrét. prov.) – BAnQ-Q,P417/10,3.1.9
 1858 – 04 mai – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1858 – 11 mai – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1858 – 06 juin? Mercredi – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1858 – 16 juillet – de Denis-Émery Papineau – BAC, MG24, B2, Corr. p. 5754-5756
 1858 – 18 septembre – de William Footner, architecte – BAC, Mic. C-15799
 1858 – 18 septembre – de Robert Mitchell & Co. – BAC, Mic. C-15799
 1858 – 22 octobre – de W.A. Bovey – BAC, MG24, B2, Corr. p. 5766-5767
 1858 – 06 novembre – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1858 – 13 novembre – de l'Institut Canadien⁵²⁷ – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1858 – 27 novembre – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1859 – 13 janvier – de James Randall Westcott – BAC, MG24, K58
 1859 – 15 janvier – de James Randall Westcott – BAC, MG24, K58
 1859 – 06 avril – de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1859 – 11 avril – de Jos Montferrand – BAnQ-Q,P1000,D1461
 1859 – 22 avril – de Casimir-Fidèle Papineau – BAC, MG24, K58
 1859 – 08 mai – de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1859 – 13 juin – de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 [1859 – 22 juin] – d'Azélie Papineau – BAnQ-Q,P417/31,14.2
 1859 – 26 août – de James Randall Westcott – BAC, MG24, K58
 1859 – 24 octobre – de René-Olivier Bruneau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1859 – 19 décembre – de Henri-Maurice Perrault – BAnQ-Q,P417/11,3.11.11
 1860 – 27 février – de ? LETTRE ILLISIBLE – (on présente M. Douglas? à Amédée) – BAC, MG24, B2, Corr. p. 5885
 1860 – 17 mars – de Mitchell, Cockburn & Co. – BAC, Mic. C-15799
 1860 – 21 mars – de Sr Azélie Malhiot⁵²⁸ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1860 – 04 avril – de James Randall Westcott – BAC, MG24, K58
 1860 – juin – de Napoléon Bourassa – MNBAQ, AFB
 1860 – 15 août – d'Ézilda Papineau – Collection Anne Bourassa
 1861 – 05 mars – de Joseh Doutre – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6034
 1861 – 24 mai – d'Arthur Lamothe – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6057
 1861 – 27 octobre – de James Randall Westcott – BAC, MG24, K58
 1861 – 13 décembre – de Georges-Casimir Dessaulles – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1862 – 12 février – de Sarah E. Walworth⁵²⁹ – BAC, MG24, K58
 1862 – 24 février – du Dr Joseph Leman – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6184-6186

1862 – 26 mai – d’Elizabeth Townsend Porter-Beach – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1862 – 20 juin – de Jean-Jacques-Narcisse Robitaille⁵³⁰ (de St-Roch) – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1862 – 01 juillet – du Rev. John Cordner⁵³¹ – BAC,MG24,K58
 1862 – 05 août – d’Étienne Parent – BAnQ-Q,P417/10,3.1.9
 [1862] – 23 septembre – d’Azélie Papineau – MNBAQ
 1862 – 30 septembre – de George Futvoye⁵³² (Crown Law Dept) – BAnQ-Q,P417/10,3.1.9
 1862 – 10 novembre – de William Dickson⁵³³ – BAnQ-M,P28/S3/D5
 1863 – 30 avril – de Maurice Laframboise – BAnQ-M,P7/2,20/1-57
 [1863 – mai] – de Jean-Baptiste Dubuc – BAC,MG24B2, vol. 39, dossier 9, p. 607; Mic. C-15799
 [1863] – 05 mai – de Casimir-F.Thompson⁵³⁴ – BAnQ-M,P7/2,20/1-71
 1863 – 13 mai – du D^r Joseph Leman – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6291-6294
 1863 – 03 juin – de Damase D. Bondy – BAC,MG24,K58
 1863 – 03 juin – de George-Étienne Cartier – BAC,MG24,K58
 1863 – 26 juillet – du D^r Joseph Leman – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6310-6313
 1863 – 05 octobre – d’Antoine-Aimé Dorion⁵³⁵ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1863 – 06 novembre – d’Antoine-Aimé Dorion – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1863 – 01 décembre – du D^r Joseph Leman – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6347-6350
 1864 – 31 janvier – d’Elizabeth Townsend Porter-Beach – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1864 – février – de Casimir F.Thompson – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6354-6358
 1864 – 16 mai – de Casimir F.Thompson – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6376-6382
 1864 – 25 juillet – d’Edmond-Éloi Chagnon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1864 – 20 décembre – de J.-Eugène Davignon – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6403
 1865 – 07 février – de Gustave Drolet – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6410-6411
 1865 – 18 février – de P.D. Brown(?) – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6412
 1865 – 08 avril – de Mary Putnam⁵³⁶ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1865 – 26 mai – de Charles-Ovide Perrault⁵³⁷ – BAnQ-Q,P417/11,3.1.1.1
 1865 – juin – de Marie Westcott – BAC,MG24,K58
 1865 – 05 juin – d’Edmund Bailey O’Callaghan – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6434-6436
 1865 – 14 juin – de ? Archambault⁵³⁸ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1865 – 25 juin – d’Azélie Papineau – MNBAQ
 1865 – 11 septembre⁵³⁹ – d’Edmund Bailey O’Callaghan – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1865 – 29 décembre – d’Elizabeth Townsend Porter-Beach – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1866 – de Sarah I. Cowen – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6463-6464
 1866 – 29 mars – Poème intitulé *Happiness*, écrit par Louis-Joseph Papineau, fils d’Amédée, adressé à ce dernier, et conservé par Amédée Papineau, son père. Contient 6 strophes de 4 vers chacune. BAnQ-Q,P417/3,2.2.2

1866 – 01 octobre – de Charles Smith Lester – BAC, MG24, B2, vol. 39, dossier 4; Mic. C-15799

1866 – 02 octobre – de Charles Smith Lester – BAC, Mic. C-15799

1866 – 14 octobre – de Marie Westcott – BAnQ-G, P17

1867 – 18 août – d’Azélie Papineau – MNBAQ

[ca 1867] – 25 août – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1

1867 – 01 septembre – de Marie Westcott (à Saratoga) – BAnQ-G, P17, 2002-11-002\1, ch.17

[1867] – 10 septembre – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1 – Lettre datée de Québec et commençant par « Azélie se trouve beaucoup mieux, l’air du golfe et les beautés de toutes sortes dissimulées le long du fleuve lui ont fait un grand bien... »

1867 – 06 octobre – de Napoléon Bourassa – MNBAQ, AFB

1867 – 02 décembre – de Mansfield Walworth – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6532-6535

1868 – 02 juin – de Philippe-Jacques Jolicœur – BAnQ-Q, P417/10, 3.1.9

1868 – 10 juillet – de Joseph A. Defoy⁵⁴⁰ – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3

1868 – 23 juillet – de Marie Westcott – BAnQ-G, P17

1868 – 03 août – de Joseph Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3

1868 – 12 août – de Marie Westcott – BAnQ-G, P17

1868 – 21 août – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1

1868 – 01 septembre – de Marie Westcott (à Saratoga) – BAnQ-G, P17, 2002-11-002\1, ch.17

1868 – 11 septembre – de Marie Westcott (à Saratoga) – BAnQ-G, P17, 2002-11-002\1, ch.17

1868 – 13 septembre – de Louis-Joseph Papineau, son fils – BAnQ-G, P17

1868 – 13 septembre – d’Ella Papineau, sa fille – BAnQ-G, P17

1868 – 13 septembre – de Marie Westcott – BAnQ-G, P17

1868 – 26 septembre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3

1869 – 21 juin – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1

1869 – 05 août – de Casimir Thompson – Collection Painchaud

1869 – 08 août – de Marie Westcott (à Saratoga) – BAnQ-G, P17, 2002-11-002\1, ch.17

1869 – [août]⁵⁴¹ – de Fisk & Hatch, banquiers – BAnQ-G, P17

1869 – [ca 20 août]⁵⁴² – de Marie Westcott – BAnQ-G, P17

1869 – 29 août – de Marie Westcott⁵⁴³ – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1

1869 – 1^{er} septembre⁵⁴⁴ – de Marie Westcott – BAnQ-G, P17

1869 – 05 septembre – de Marie Westcott – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1

[1869] – de Marie Westcott (à Orchard Beach) – BAnQ-G, P17, 2002-11-002\1, ch.17

1870 – 23 juillet – de Marie Westcott – BAC, MG24, K58

1870 – 27 août – de Maurice Laframboise – BAnQ-M, P7/2, 20/1-61

1870 – 18 novembre⁵⁴⁵ – de Joseph Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3

1871 – 18 août – de Marie Westcott (à Montebello) – BAC, MG24, K58
 1871 – 30 août – de Marie Westcott (à Montebello) – BAC, MG24, K58
 [1871 – septembre] – d'Adrien Papineau – BAnQ-M, P7/2, 20/2-147
 1871 – 03 septembre – de Marie Westcott (à Montebello) – BAC, MG24, K58
 1871 – 13 septembre – de Marie Westcott (à Montebello) – BAC, MG24, K58
 1871 – 28 septembre – de Marshall Spring Bidwell – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6728-6730
 1871 – 29 septembre – de C.J.S? Lafrance, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1871 – 09 octobre – de Gonzalve Doutre – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1871 – 30 novembre – de Joseph Bouchard (Institut Canadien) – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1871 – 18 décembre – de George Batchelor – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6731-6732
 1872 – 27 février – de Thomas Storrow Brown (à Amédée?) – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6802
 1872 – 16 mars – de François-Samuel MacKay – BAC, MG24B2, vol. 39, dossier 5, p. 458; Mic. C-15799
 1872 – 18 mai – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1872 – 30 mai – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1872 – 08 juillet – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1
 1872 – 26 juillet – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1
 1872 – 15 août – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1
 1872 – 06 septembre – de F. Racaud⁵⁴⁶ – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1872 – 23 décembre – de Pierre Margry (à Amédée?) – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6803-6806
 1873 – 20 mars – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1873 – 20 mai – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.2
 1873 – 05 juin – de Sr Azélie Malhiot – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1873 – 22 juillet – du Dr Joseph Leman – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1873 – 26 août – de Napoléon Bourassa – MNBAQ, AFB
 1873 – 28 août – de François-Samuel MacKay? – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1873 – 06 septembre – de John Roche⁵⁴⁷ et Peter J. Brady – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1873 – 13 octobre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1873 – 18 octobre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1873 – 27 novembre – de John A. Cameron – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1874 – 17 février – de Charles-Ovide Perrault – BAnQ-M, P7/2, 20/1-65
 1874 – 18 février – de Charles-Ovide Perrault – BAnQ-M, P7/2, 20/1-66
 1874 – 22 juin – de Napoléon Bourassa⁵⁴⁸ – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1
 1874 – 10 juillet – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1874 – 03 octobre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1874 – 20 novembre – d'Elizabeth Townsend Porter-Beach – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3

1874 – 01 décembre – de D.A. Cameron – BAnQ-Q,P417/7,3.1.2
 1874 – 05 décembre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1875 – 13 mars – d'Elizabeth Porter-Beach – BAC,MG24,K58
 1875 – 24 avril – de François-Samuel MacKay – BAC,R12320, vol. 107-40
 1875 – 23 mai – de Marie Westcott – BAC,MG24,K58
 1875 – 04 juin – de Benjamin Davies⁵⁴⁹ (de Regent's Park College,London) – BAnQ-M,P28,S3,D1
 1875 – 12 juillet – de John Try Davies – BAC,MG24B2, vol. 39, dossier 5, p. 471; Mic. C-15799
 1875 – 25 juillet – de Marie Westcott (à Montebello) – BAnQ-M,P28,S3,D1
 1875 – 18 août – d'Ella Papineau et John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 19 août – de John Try Davies (à Ottawa) – BAC,MG24,K58
 1875 – 20 août – d'Ella Papineau – BAC,MG24,K58
 1875 – 09 septembre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 29 septembre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1875 – 17 octobre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 17 octobre – de «Bobbie» [Ella Papineau] – BAC,MG24,K58
 1875 – 26 [octobre] – de Marie Westcott – BAC,MG24,K58
 1875 – 04 novembre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 06 novembre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 10 novembre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 17 novembre – de John Try Davies (à Paris) – BAC,MG24,K58
 1875 – 21 novembre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 30 novembre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 07 décembre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 14 décembre – de John Try Davies – BAC,MG24,K58
 1875 – 31 décembre – de ses collègues et employés au protonotariat – *La Minerve*,
 4 janvier 1876
 1876 – 27 janvier – de Jérémie-Léonard Taillefer – BAC, Mic. C-15799
 1876 – 03 mars – de Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1876 – 15 mars – de J.G. Cooke (à Saratoga) – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1876 – 11 avril – de Jérémie-Léonard Taillefer – BAC,MG24B2, vol. 29; Mic. C-15799
 1876 – 04 mai – de Napoléon Bourassa⁵⁵⁰ – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1876 – 18 mai – de Napoléon Bourassa⁵⁵¹ – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 [1876 – juin] – de Marie Westcott – BAnQ-G,P17
 [1876 – juin] – de Louis-Joseph Papineau, son fils – BAnQ-G,P17
 1876 – 26 juin – de John Try Davies – BAnQ-G,P17,2002-11-0021, ch.17
 1876 – 24 juillet – d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAC,MG24B2, vol. 39,
 dossier 5, p. 476; Mic. C-15799
 1876 – 01 août – de François-Samuel MacKay – BAC,MG24B2, vol.39, dossier 5, p.
 479; Mic. C-15799

[1876] – 02 août – d’Augustin-Cyrille Papineau – BAC, MG24B2, vol.39, dossier 9; Mic. C-15799

[1876 – 03 août], jeudi soir – de Napoléon Bourassa – BAC, MG24B2, vol.39, dossier 9; Mic. C-15799

1876 – 04 août – de François-Samuel MacKay – BAC, MG24B2, vol.39, dossier 5, p. 494; Mic. C-15799

1876 – 19 août⁵⁵² – de Robert A. Ramsay, avocat – MNBAQ, AFB

1876 – 08 septembre – d’Augustin-Cyrille Papineau – Coll. Jean-Yves Papineau

1876 – 15 septembre – de Napoléon Bourassa – MNBAQ, AFB

1876 – 24 novembre – de Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q, P417/7,3.1.1

1877 – 04 janvier – d’Augustin-Cyrille Papineau – BAnQ-Q, P417/7,3.1.1

1877 – 23 février – d’Augustin-Cyrille Papineau – BAnQ-Q, P417/7,3.1.1

1877 – 28 mars – de John Temple Leader – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6807

1877 – 07 avril – de Napoléon Bourassa – MNBAQ, AFB

1877 – 31 mai – d’Augustin-Cyrille Papineau⁵⁵³ – BAnQ-Q, P417/7,3.1.1

1877 – 23 juin – de Marie-Louise Papineau – BAC, MG24, K58

1877 – 25 juin – de Marie Westcott – BAC, MG24, K58

1877 – 26 juin – de Marie Westcott – BAC, MG24, K58

[1877] – 29 juin – de Marie Westcott (à Lucerne) – BAC, MG24, K58

1877 – 22 juillet – de Marie Westcott – BAC, MG24, K58

1877 – 25 juillet – de Marie Westcott – BAC, MG24, K58

1877 – 02 août – de François-Samuel MacKay – BAC, MG24B2, vol.39, dossier 5, p. 464; Mic. C-15799

1877 – 08 août – de Louis Fréchette – BAnQ-Q, P417/8,3.1.3

1877 – 08 août – de Denis-Émery Papineau – BAC, R12320, vol. 107-47

1877 – 07 septembre – d’Augustin-Cyrille Papineau – BAC, MG24B2, vol.39, dossier 5, p. 496; Mic. C-15799

1877 – 26 décembre – de Jetté & Béique⁵⁵⁴ – BAnQ-M, P28, S3, D2

1877 – 28 décembre – de Napoléon Bourassa – MNBAQ, AFB

1878 – 11 avril – de Napoléon Bourassa⁵⁵⁵ – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1

1878 – 08 mai – de Joseph-Godfroy Papineau – BAC, MG24B2, vol.39, dossier 5, p. 510; Mic. C-15799

1878 – 24 mai – de Félix Grellier, curé de Montigny⁵⁵⁶, diocèse de Poitiers – BAnQ-Q, P417/7,3.1.1

1878 – 24 mai – d’Augustin-Cyrille Papineau – Coll. Jean-Yves Papineau

1878 – 06 juin – L. Clouzot⁵⁵⁷ (de Niort) – BAnQ-Q, P417/7,3.1.3

1878 – 08 juin – de Félix Grellier, curé de Montigny – BAnQ-Q, P417/8,3.1.3

1878 – 17 juin – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1

1878 – 25 juin – de Roboam DuPlessis⁵⁵⁸ – BAnQ-Q, P417/8,3.1.3

1878 – 27 juin – de Félix Grellier – BAnQ-Q, P417/8,3.1.3

1878 – 13 septembre – de William Annerley – BAC, MG24B2, vol.39, dossier 5, p. 508; Mic. C-15799

1878 – 25 octobre – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1878 – 28 octobre⁵⁵⁹ – de Mallet Frères? – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1878 – 24 novembre – de Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.2
 1879 – 02 janvier – de Henri-Gustave Joly de Lotbinière⁵⁶⁰, premier ministre du Québec – BAnQ-Q,P417/22, Succession Amédée (correspondance)
 1879 – février – du marquis Charles-Gustave de Saffray⁵⁶¹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1879 – 21 février – de Joseph-Godfroy Papineau – BAC,R12320, vol. 107-71
 1879 – 23 février – de Marie Westcott – BAnQ-Q,P417/11, 3.1.12
 1879 – 20 mars – de Joseph Doutre⁵⁶² – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1879 – 07 mai – d'Augustin-Médard Bourassa⁵⁶³ – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1879 - 01 juin - d'A.S.C. Papineau⁵⁶⁴ - BAnQ-Q,P417/8,3.1.4
 1880 – 29 juin – de Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1880 – 18 juillet – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1880 – 03 août – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1880 – 28 septembre⁵⁶⁵ – d'Edmond-Éloi Chagnon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1880 – 29 septembre – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1880 – 07 octobre – de Marie-Joseph-Edmond Chevigny – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1880 – 12 octobre – d'Amédée Cherrier, son filleul – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1880 – 13 octobre – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1880 – 15 octobre – d'Adolphe Cherrier – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1880 – 20 octobre – d'Amédée Cherrier – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1880 – 20 octobre – de Joseph Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1880 – 06 novembre – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1880 – 10 novembre – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1880 – 15 novembre – de Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1880 – 17 novembre – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1880 – 08 décembre – de Napoléon Bourassa⁵⁶⁶ – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1880 – 08 décembre – de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAC,R12320, vol. 107-52
 1881 – 12 février – de Marie Westcott⁵⁶⁷ – BAnQ-M,P28,S3,D1
 1881 – 15 mai – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1881 – 27 mai – de Joseph-Godfroy Papineau⁵⁶⁸ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 [1881] – 05 juin – de Honoré Beaugrand – DAUM,P0056/A3,0004
 1881 – 06 août – de J.-B. Doutre⁵⁶⁹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1881 – 10 août – de Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1881 – 04 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1881 – 22 octobre – de Léon Provancher⁵⁷⁰ – BAnQ-M,PI000,D408;Mic. 2580
 1881 – 17 novembre – de J.J. McLaren⁵⁷¹ (télégramme) – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1881 – 24 décembre – d'Augustin-Médard Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1882 – 05 janvier – compte de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1882 – 26 janvier – de William D. LeSueur – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3

1882 – 01 février – d'Augustin-Cyrille Papineau⁵⁷² – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1882 – 11 février – d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAC,R12320, vol. 107-56
 1882 – 13 février – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/1
 1882 – 14 février – de James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1882 – 26 avril – de Joseph-Benjamin Nicolas Papineau – BAC,R12320, vol. 107-57
 1882 – 06 mai – de Benjamin Sulte – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1882 – 10 mai – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1882 – 18 mai – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1882 – 03 juin – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1882 – 14 juin – d'Adolphe Cherrier – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1882 – 22 août – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1882 – 29 août – d'Athanase Branchaud – BAC,R12320, vol. 107-58
 1882 – 31 octobre – d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAC,R12320, vol. 107-61
 1882 – 21 novembre – d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAC,R12320, vol. 107-63
 1882 – 27 novembre – de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1882 – 01 décembre – de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1883 – 05 janvier – de Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1883 – 09 janvier – de Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1883 – 12 janvier – de Laurent-Olivier David – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1883 – 22 mars – de Charles Smith Lester⁵⁷³ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 02 mai – de J.-B. Doutre⁵⁷⁴ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 07 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 15 septembre – d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAC,R12320, vol. 107-65
 1883 – 19 septembre – d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAC,R12320, vol. 107-66
 1883 – 26 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 20 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 08 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 12 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 15 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 17 novembre – de Marie Westcott⁵⁷⁵ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1883 – 26 novembre – de David Major – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 27 décembre – d'Augustin-Cyrille Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1883 – 27 décembre – de Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1883 – 31 décembre – d'Adolphe Cherrier, cousin – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1884 – 11 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1884 – 18 janvier – d'Ézilda Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1

1884 – 21 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1884 – 24 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1884 – 02 février – de Thomas Storrow Brown – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 29 février – d'Arthur Buies – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 15 mars – de Laurent-Olivier David – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 22 mars – de Joseph Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1884 – 05 mai – de Norbert-B. Archambault⁵⁷⁶ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 09 juin – de J.B? Coursolles⁵⁷⁷ (d'Ottawa) – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 19 juin – d'Ulric Lafontaine⁵⁷⁸ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1884 – 19 juin – de Joseph-Guillaume Barthe⁵⁷⁹ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 27 juin – de Thomas Storrow Brown – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 14 juillet – de Laurent-Olivier David – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 14 juillet – de John Charles Dent (Toronto) – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 22 juillet – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1884 – 09 septembre – de Henry-Marc Ami⁵⁸⁰ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 16 septembre – de Mr. Dougall⁵⁸¹, Witness Office, Mtl. – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 21 octobre – d'Arthur Buies – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1884 – 14 novembre – de Joseph Clétus Robillard – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1884 – 04 décembre – de J. Marceau(?), pro manager de la Banque de Montréal – BAC,R12320, vol. 107-67
 1884 – 12 décembre – de William Ewing⁵⁸² – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1884 – 12 décembre – de Strachan Bethune – BAC,R12320, vol. 107-68
 1884 – 13 décembre – de Jonathan Saxton Campbell Würtele – BAC,R12320, vol. 107-69
 1884 – 22 décembre – d'Edmund James Flynn – BAC,R12320, vol. 107-70
 1885 – 11 février – de Napoléon Bourassa – (photostat)BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1885 – 18 mars – de William McDougall (d'Aylmer) – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 [1885 – 20 mars⁵⁸³] – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1885 – 30 mars – de J.N. MacKay – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1885 – 30 mars – de Joseph-Godfroy Papineau⁵⁸⁴ – BAC,R12320, vol. 107-71
 1885 – 11 avril (1) – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1885 – 11 avril (2) – de Napoléon Bourassa – (photostat)BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I
 1885 – 21 avril – de L.-A.-P. Barthe – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1885 – 03 mai – de L.-A.-P. Barthe – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1885 – 24 juin – de la Société d'aide mutuelle de la St-Jean-Baptiste de Montebello⁵⁸⁵ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1885 – 19 juillet – de Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1885 – 26 octobre – de Napoléon Bourassa – BAC, Mic. C-15799
 1885 – 02 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1885 – 04 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1885 – 16 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3

1885 – 02 décembre – d’Augustin-Séraphin-Camille Papineau⁵⁸⁶ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1885 – 23 décembre – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1886 – 10 janvier – d’Augustin-Médard Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1886 – 19 janvier – de P. Rousseau⁵⁸⁷, S.S.S. – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 24 janvier – de Joseph Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 03 février – de D.S. Leacock⁵⁸⁸ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 09 février – de J.-O. Joseph⁵⁸⁹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 14 février – de Théodore Lafleur – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 14 avril – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1886 – 05 mai – d’Augustin-Médard Bourassa – (photostat) BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1886 – 10 mai – de Jérémie-Léonard Taillefer – BAC, Mic. C-15799
 1886 – 25 juin – de E.J. Barbeau, trésorier⁵⁹⁰ [le monument Maisonneuve a été inauguré en 1895 à Montréal] – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1886 – 29 juin – de E. Taillefer – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 02 juillet – de Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 22 juillet – de François-Édouard Meloche⁵⁹¹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 26 juillet – de François-Édouard Meloche – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 21 septembre – de Mrs. L. Stone⁵⁹² – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 07 octobre – de Henriette Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1886 – 11 octobre – de F.-S. MacKay – BAC, Mic. C-15799
 [1886] – 15 octobre – de Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 18 octobre – de Joseph-Xavier Perrault⁵⁹³ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 19 octobre – de Louis Fréchette – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1886 – 16 novembre – d’Alfred Rochon⁵⁹⁴ – BAnQ-M,P28,S3,D2
 1887 – 12 janvier – de Joseph-Xavier Perrault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1887 – 21 février – de Philippe Hébert⁵⁹⁵ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1887 – 22 mars – de Thomas Storrow Brown⁵⁹⁶ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1887 – 23 mars? – d’Auguste MacKay – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1887 – 12 avril – de Marie-Louise Papineau⁵⁹⁷ (fille d’Amédée) – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1887 – 19 avril – de Marie-Louise Papineau⁵⁹⁸ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1887 – 21 avril – de Marie-Louise Papineau⁵⁹⁹ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1887 – 19 mai – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1887 – 23 mai – de Télesphore Charlebois, inspecteur – BAC, Mic. C-15799
 1887 – 04 août – de Thomas Storrow Brown – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1887 – 15 août – de Philippe Hébert – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1887 – 19 août – d’Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1887 – 20 août – de Philippe Hébert – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1887 – 27 août – d’Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1

1887 – 28 septembre – de François-Samuel MacKay – BAC, R12320, vol. 107-78
 1887 – 30 novembre – de Henri Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS3/2
 1887 – décembre – de James Slocum⁶⁰⁰ – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1887 – 09 décembre – de F.-S. MacKay – BAC, Mic. C-15799
 1887 – 15 décembre – d'Éphrem Rochon, curé – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1887 – 16 décembre – de William Owens, M.P.P. – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1887 – 17 décembre – de F.-S. MacKay – BAC, Mic. C-15799
 1887 – 21 décembre – de Philippe Hébert – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1887 – 27 décembre – de Philippe Hébert – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 [1888] – de dame veuve Samuel Charlebois – BAC, R12320, vol. 107-90
 1888 – 07 janvier – de Henri Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS3/2
 1888 – 20 février – de Joseph Clétus Robillard⁶⁰¹ – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1888 – 21 février – de Neil Macdonald⁶⁰² – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1888 – 01 mars – de Neil Macdonald – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1888 – 30 mars – d'Antoine Plamondon⁶⁰³ – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1888 – 22 novembre – d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau – BAC, R12320, vol. 107-87
 1888 – 18 décembre – de Rosalie-Eugénie Dessaulles-Laframboise – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1889 – 24 janvier – de J.-B. Doutre (télégramme) – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 28 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 18 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 22 février – d'A.-B. Cruchet⁶⁰⁴, pasteur – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1889 – 25 février – de Georges-Casimir Dessaulles – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1889 – 11 mars – de R. Édouard Kimber⁶⁰⁵ – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 03 avril – de Jns Horn – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 01 mai – de J.-P. Bélanger, curé – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1889 – 20 mai – de Jns Horn – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 21 mai – de J.-P. Bélanger, curé – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1889 – 07 juin – de Rebecca A. Blake (fille de T.S. Brown) – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1889 – 24 juin – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 10 septembre – de [E.G. O'Connor] éditeur du *Herald* – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 13 septembre – de Sr Azélie Malhiot – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 25 septembre – de Sr Azélie Malhiot – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – 15 octobre – d'Édouard Poulin – BAC, MG24, B2, vol.29; Mic. C-15799
 1889 – 19 novembre – d'un huissier? (incomplète et non signée⁶⁰⁶) – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1889 – décembre – de Marie Westcott⁶⁰⁷ – BAnQ-Q, P417/31, 3.1.1
 1889 – 31 décembre – de Marie Westcott⁶⁰⁸ – BAnQ-Q, P417/31, 3.1.1
 1890 – 20 mars – de Jean-André Cuoq, p.s.s. – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3

1890 – 16 avril – d'Onésime Marin, notaire – BAC, MG24, B2, vol. 29, dossier 3, Mic. C-5798
 1890 – 20 avril – de Marie Westcott⁶⁰⁹ – BAnQ-Q, P417/31, 3.1.1
 1890 – 29 avril – de Marie Westcott⁶¹⁰ – BAnQ-Q, P417/31, 3.1.1
 1890 – 03 juillet – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1890 – 15 juillet – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS1/1
 1890 – 26 juillet – d'Onésime Marin, notaire – BAC, Mic. C-15799
 1890 – 30 juillet – d'Onésime Marin – BAC, Mic. C-15799
 1890 – 05 août – d'Edouard-Charles Fabre (Mgr) – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1890 – 07 août – de Victor Morin – BAC, Mic. C-15799
 1890 – 04 septembre – de Henri Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS3/2
 1890 – 15 septembre – de F.-S. MacKay fils, notaire – BAC, Mic. C-15799
 1890 – 21 octobre – de Thomas P. Gorman – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1890 – 30 octobre – de Marie Westcott⁶¹¹ – BAnQ-Q, P417/31, 3.1.1
 1890 – 02 novembre – de William R. Stewart (Ottawa) – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1890 – 08 novembre – de Caroline Rogers Papineau⁶¹² – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1890 – 25 novembre – de John Try Davies – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1890 – 03 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1890 – 05 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1891 – 26 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 [1891 – mars] – de Ella Slocum Rogers⁶¹³ – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1891 – 29 avril – de J.B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1891 – 21 mai – de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1891 – 29 mai – de Owens Lumber & Co – BAC, R12320, vol. 107-95
 1891 – 30 mai – de H. Cleavin (de Saratoga) – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1891 – 10 juin – de Laurent-Olivier David – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1891 – 30 juin – de R. Édouard Kimber⁶¹⁴ – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1891 – 12 juillet – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS3/2
 1891 – 16 juillet – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q, P418, S1, SS3/2
 1891 – 10 août – de John Burroughs – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1891 – août – de John Burroughs⁶¹⁵ – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1891 – 01 octobre – de Rouër Roy – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1891 – 08 octobre – de Rouër Roy – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1891 – 31 octobre – de John Douglas Borthwick – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1891 – 14 novembre – de H. Cleavin (de Saratoga) – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.3
 1891 – 27 novembre – de François-Samuel MacKay – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1891 – 29 décembre – de J.C. Metzger⁶¹⁶ & Co. – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1892 – 02 février – de Bitsy-Botsy [surnom de Marie-Louise Papineau], fille d'Amédée⁶¹⁷ – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1
 1892 – 02 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q, P417/8, 3.1.3
 1892 – 18 février – d'A.-A. Cherrier⁶¹⁸, neveu – BAnQ-Q, P417/7, 3.1.1

1892 – 18 mars – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1892 – 30 mars – de G.F.C. Smith⁶¹⁹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1892 – 31 mars – de J.-B. Doutre (télégramme) – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1892 – 31 mai – d'Hector Chauvin, neveu – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1892 – 30 juin – de Charles Ramsay Devlin⁶²⁰ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1892 – 06 juillet – de Charles Ramsay Devlin – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1892 – 13 juillet – de John Joseph Caldwell Abbott⁶²¹ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1892 – 17 juillet – de Joseph-Godfroy Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1892 – 26 juillet – de Joseph Giguère, curé – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1892 – 28 septembre – de Joseph Giguère, curé – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1892 – 26 octobre – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1892 – 09 décembre – d'Aristide Filiatreault⁶²² – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 09 janvier – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 23 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 21 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 23 février – de Rémi Tremblay⁶²³ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 23 mars – d'Auguste MacKay – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1893 – 28 juin – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 29 juin – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1893 – juillet – de Jean-Baptiste Allard, curé – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1893 – 05 juillet – de Henry-Marc Ami⁶²⁴ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1893 – 11 juillet – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 25 juillet – de L. Laframboise – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 20 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 20 septembre – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1893 – 20 septembre – de Charles Chiniquy – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1893 – 28 septembre – de Kinnaird⁶²⁵ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 10 octobre – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 16 octobre – de Télesphore Allard – *La Patrie*, 16 octobre 1893
 1893 – 06 novembre – d'Alain C. Macdonald⁶²⁶ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 06 novembre – de Caroline Pitkin Rogers – CPAP,1893; BAnQ-Q,P417/9
 1893 – 28 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 02 décembre – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 05 décembre – de Jean-Baptiste Allard – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1893 – 06 décembre – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 11 décembre – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1893 – 11 décembre – de Cross & Bernard⁶²⁷ – CPAP,1893; BAnQ-Q,P417/9
 1893 – 20 décembre – s.n. (un cousin qui signe Benjamin) – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1893 – 24 décembre – de Sr Azélie Malhiot – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 15 janvier – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 18 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3

1894 – 29 janvier – d'Edmond-Éloi Chagnon, notaire – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1894 – 21 février – de Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1894 – 21 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 27 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 03 mai – de W.P. Popenoe⁶²⁸ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 07 mai – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 29 mai – d'Augustin-Médard Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1894 – 04 juin – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 09 juin – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 15 juin – de A. Bowie, agent, Queen's Wharf, *The Ottawa River Navigation Co.*
 – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1894 – 20 juin – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 28 juin – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1894 – 13 juillet – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1894 – 25 juillet – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1894 – 26 juillet – adresse de James Randall Westcott Papineau à son grand-père
 Amédée pour son anniversaire – BAnQ-M,P744,S1,D1
 1894 – 26 juillet – adresse de Louis-Joseph Papineau à son grand-père Amédée pour
 son anniversaire – BAnQ-M,P744,S1,D1
 1894 – 26 juillet – adresse de Talbot Mercer Papineau à son grand-père Amédée
 pour son anniversaire – BAnQ-M,P744,S1,D1
 1894 – 02 août – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 14 août – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 19 août – de Sr Azélie Malhiot – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 20 août – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 07 septembre – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 10 octobre – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1894 – 04 décembre – de Joseph Clétus Robillard – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1894 – 26 décembre – d'Onésime Marin – BAC, Mic. C-15799
 1895 – 24 janvier – de W.P. Popenoe – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 04 février – de Joseph Clétus Robillard – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 11 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 27 février – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 11 mars – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 14 mars – de Marion Bowman Popenoe⁶²⁹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 20 mars – de Joseph Clétus Robillard – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 09 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 16 mai – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – [mai] – de Liliat Brady Smith⁶³⁰ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 11 juin – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 17 juin – de Henry-Marc Ami (il signe «Doct. ès Sc») – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1895 – 17 juillet – de Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB

1895 – 30 juillet – de Victor Morin – BAC, Mic. C-15799
 1895 – 01 août – de Louis-Joseph Hérard – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 05 août – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 06 août – de Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1895 – 27 août – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 03 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 09 septembre – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 11 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 19 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 23 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 24 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 27 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – octobre – de J.-B. Doutre, J.-E. Robidoux & al. – BAC, Mic. C-15799
 1895 – 02 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 15 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1895 – 17 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 19 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 25 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 27 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 29 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 31 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 01 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 03 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 05 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 06 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 08 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 09 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 11 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 12 novembre – de J.-B. Doutre – BAC, Mic. C-15799
 1895 – 13 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 14 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 15 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 25 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 02 décembre – d'Aristide Filiatreault⁶³¹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 12 décembre – de C.-H. Catelli⁶³² – BAC, Mic. C-15799
 1895 – 16 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1895 – 28 décembre – de J.-B. Doutre – BAC, Mic. C-15799
 1895 – 30 décembre – d'Ernest Pacaud⁶³³ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 17 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 23 mars – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 25 mars – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 25 mars – de Charles Chiniquy – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3

1896 – 03 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 07 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 09 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 20 avril – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1896 – 15 mai – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1896 – 21 mai – de A. Bowie, capitaine – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1896 – 08 juin – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 12 juin – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 13 juin – d'Évangéline-E. Papineau⁶³⁴, de Webster, Massachusetts – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1896 – 24 juin – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 03 juillet – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 07 août – de Victor Morin (mémoire) – BAC, MG24, B2, Mic. C-15799
 1896 – 01 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 02 novembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 02 décembre – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 09 décembre – de Marle⁶³⁵ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 10 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1896 – 13 décembre – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1896 – 26 décembre – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1897 – 01 janvier – de Talbot Mercer Papineau – BAnQ-M,P744,S1,D1
 1897 – 18 janvier – de Pierre-Évariste Leblanc, orateur – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 09 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 16 mai – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1897 – 30 mai – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 02 juillet – d'Onésime Marin – BAC, Mic. C-15799
 1897 – 28 juillet – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 24 août – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 13 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 17 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 22 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 27 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 01 octobre – de James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 22 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 28 octobre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 15 novembre – de J. Douglas Borthwick – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1897 – 22 novembre – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1897 – 07 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1897 – 19 décembre – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1898 – 08 janvier – de William Boyd⁶³⁶ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1898 – 10 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3

1898 – 10 janvier – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1898 – 12 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 18 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 21 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 21 janvier – de William Boyd – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1898 – 22 janvier – de J.-A. Franchère, député shérif – BAC, Mic. C-15799
 1898 – 24 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 25 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 03 février – de Godfroy Langlois – BAnQ-Q,P417/8,3.1.5
 1898 – 04 février – de Henri Bourassa – BAC, Mic. C-15799
 1898 – 04 février – d'Iona [Jane] Curren – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1898 – 07 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 09 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 12 février – de Godfroy Langlois – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6813
 1898 – 17 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 02 mars – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 14 mars – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1898 – 27 mars – d'Hector Chauvin – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1898 – 27 avril – de J.-B. Doutre (télégramme) – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – [mai ?] – de Godfroy Langlois – BAC, MG24, B2, Corr. p. 6813
 1898 – 18 juin – de Henri Bourassa – BAnQ-Q,P418,SI,SS3/2
 1898 – 29 juin – de Julie-Emma Papineau⁶³⁷ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1898 – 22 juillet – de A.C. Décary & A. Chauret – BAC, MG24B2, vol.39, dossier 5; Mic. C-15799
 1898 – 28 septembre – de Henri Bourassa⁶³⁸ – BAnQ-Q,P418,SI,SS3/2
 1898 – 05 octobre – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1898 – 30 octobre – de Louis-Joseph Papineau⁶³⁹ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1898 – 07 novembre – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1898 – 16 novembre – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1898 – 21 novembre – de James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 26 novembre – de M^{me} A. Lallemant⁶⁴⁰ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 30 novembre – de James Macpherson LeMoine – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 26 décembre – de M^{me} A. Lallemant – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1898 – 29 décembre – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1899 – 18 février – de Geneviève-Jeanne-Émilie Papineau⁶⁴¹ (1859-1931) – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1899 – 21 mars – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 24 mars – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 06 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 11 avril – d'Iona Curren – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1899 – 12 avril – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17

1899 – 03 mai – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 03 mai – de C.-F. Cruchon⁶⁴² – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1899 – 23 juin – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1899 – 02 juillet – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1899 – 03 juillet (reçue) – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1899 – 06 juillet – d'Émilie Papineau – BAnQ-G,P17
 1899 – 21 juillet – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1899 – 30 juillet – de Sr Azélie Malhiot – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 04 août – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1899 – 14 août – d'A.-L. Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1899 – 18 août – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1899 – 20 août – de Jules-Édouard Prévost⁶⁴³ fils – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 01 septembre – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1899 – 15 septembre – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1899 – 18 septembre – de Henri Papineau, de Saint-Vincent de Paul – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1899 – 13 novembre – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 16 novembre – de Henri Papineau, de SVP – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1899 – 22 novembre – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 25 novembre – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 29 novembre – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1899 – 29 décembre – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 03 janvier – de Henri Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1900 – 07 janvier – de Henri-Joseph Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1900 – 20 janvier – de Wilfrid Gascon (Francœur)⁶⁴⁴ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1900 – 12 février – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1900 – 12 mars – de W.P. Popenoe – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1900 – 06 avril – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 20 avril – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 05 mai – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 18 mai – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 01 juin – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 12 juin – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1900 – 05 juillet – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 24 juillet – de Louvigny de Montigny⁶⁴⁵ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1900 – 03 août – de Napoléon Bourassa – MNBAQ,AFB
 1900 – 17 août – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 31 août – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 01 septembre – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 05 septembre – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 18 septembre – de Victor Morin – BAC, Mic. C-15799

1900 – 28 septembre – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 29 septembre – de Henri Bourassa⁶⁴⁶ – « confidentielle » BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1900 – 06 octobre – de Henri Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1900 – 15 novembre – d'Hector Chauvin⁶⁴⁷ – BAC,R12320, vol. 107-106
 1900 – 01 décembre – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 27 décembre – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1900 – 31 décembre – de Godfroy Langlois – BAC,MG24,B2, Corr. p. 6814
 1901 – 15 janvier – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1901 – 17 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 25 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 08 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 19 février – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 19 mars – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 04 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 06 avril – de C.-F. Cruchon – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1901 – 11 avril – d'Aristide Filiatreault – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 13 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 16 avril – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 29 avril – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1901 – 12 juin – de Henri Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1901 – 13 juin(1) – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 13 juin(2) – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 13 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 19 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 27 septembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 29 octobre – de Henry-Marc Ami – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 1901 – 07 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 11 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1901 – 20 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1902 – 04 janvier – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1902 – 25 février – de F.-S. MacKay fils, notaire – BAC, Mic. C-15799
 1902 – 08 mars – d'A.-A. Cherrier, neveu – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 1902 – 28 avril – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1902 – 02 juin – de Gustave Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1902 – 14 octobre – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1902 – 16 décembre – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1902 – 31 décembre – de Henri Bourassa⁶⁴⁸ – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2
 1903 – 14 avril – de Jules-Édouard Prévost – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1903 – 29 mai – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1903 – 20 août – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3

1903 – 27 août – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 1903 – 12 octobre – de Rouër Roy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 S.d. – 21 novembre – de J.-B.-N. Papineau – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 S.d. – 23 août – s.n. (le même cousin qui avait écrit le 20 décembre 1893) – BAnQ-Q,P417/7,3.1.1
 S.d. – de J.-B. Doutre – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 S.d. – de Henry-Marc Ami⁶⁴⁹ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 S.d. – jeudi matin – de Charles-Joseph Coursol – BAnQ-Q,P417/7,3.1.3
 S.d. – de David S. Kennedy – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 S.d. – 22 janvier – de Emily Murphy⁶⁵⁰ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 S.d. 188[] – 19 décembre – de W.A. Weir⁶⁵¹ – BAnQ-Q,P417/8,3.1.3
 S.d. – d’Azélie Papineau⁶⁵² – BAnQ-Q,P417/31,14.2
 S.d. – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I, lettre datée de « mardi matin » et commençant par « Si vous voulez bien me prêter le portrait de votre grand-mère... » Pourrait être de 1884?
 S.d. – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I, lettre datée de « mardi, 2 h, 29 avril » et commençant par « Je pars pour Chambly avec toute la famille... »
 S.d. – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I, lettre commençant par « J’aimerais à expédier demain les 50 piastres dont je vous ai parlé... »
 S.d. – de Napoléon Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS1/I, lettre commençant par « J’ai reçu l’invitation que m’a faite Madame Papineau... » Bourassa décline l’invitation d’aller prendre le thé.
 S.d. – d’Augustine Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/I, lettre remerciant Amédée d’avoir envoyé de l’argent à des religieuses.
 S.d. – [ca1884?] de Henri Bourassa – BAnQ-Q,P418,S1,SS3/2, « Je vous envoie dans ce petit paquet un spécimen d’*Eozoon Canadense*... »
 S.d. – Friday evening, de Montebello – de Marie Westcott – BAnQ- M,P28,S3,D1
 S.d. – de Louis-Joseph Papineau, son fils – BAnQ-G,P17,2002-11-00211,ch.17
 S.d. – de Marie Westcott - BAC,MG24,K58 – Lettre incomplète écrite à l’encre bleue sur papier bleu : «Can Mr. Gilmour get the keys from Mr. MacKay...»
 S.d. – 21 novembre – de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau⁶⁵³ – BAnQ-Q,P417/7,3.1.2

REMERCIEMENTS

Nous remercions Michel Bédard, historien, de Saint-Rédempteur, qui a fait une première transcription des lettres d'Amédée Papineau des années 1857-1859. Nos remerciements les plus sincères vont aussi à Mark Slosek, historien de la ville d'Oswego (NY), à Anne-Élisabeth Vallée, docteure en histoire de l'art, professeure et auteure, spécialiste de Napoléon Bourassa, à Nathalie Thibault, responsable de la gestion documentaire et des archives du Musée national des beaux-arts du Québec et à Jacqueline Papineau, arrière-petite-fille d'Amédée, décédée en 2017 à 94 ans.

NOTES

- 1 De janvier à avril 1857, Amédée Papineau écrit à son père et sa mère qui sont à Philadelphie.
- 2 Cette lettre du 4 janvier 1857 se termine abruptement, Amédée n'ayant pu la compléter en raison de la visite de son avocat Rouër Roy. Au lieu de l'expédier, il la complètera le 11 janvier 1857. Pour cette raison, la lettre du 11 janvier 1857 se trouve sur la même feuille que celle du 4 janvier 1857.
- 3 Marie-Stéphanie Bédard (1818-1890), épouse de Joseph Bourret, ex-maire et maintenant *recorder* (greffier, archiviste, conseil judiciaire) de Montréal, habite au 179, rue Saint-Antoine, dans le prolongement de la rue Craig, à l'ouest de l'intersection de la rue de la Montagne. LMD.
- 4 Elisha Kent Kane (1820-1857), médecin, chirurgien de la Marine américaine, membre de la seconde expédition partie à la recherche de John Franklin mort dans le permafrost canadien. *Arctic explorations: the second Grinnell expedition in search of Sir John Franklin, 1853, '54, '55*, 2 vol., Philadelphie, 1856.
- 5 Ou, mieux, *Sorghum saccharum* : canne à sucre.
- 6 Mot, dans le sens de « pas un mot », en accentuant fortement le t final dans la prononciation (*mott*).
- 7 «Never pay too much for the whistle», phrase qu'aimait à répéter Benjamin Franklin.
- 8 Papillon qui s'attaque aux pommiers : la femelle du bombyx (chenille *bagueuse*) pond ses œufs en « bagues ».
- 9 Calvert Vaux (1824-1895), *Villas and cottages: a series of designs prepared for execution in the United States*, by Calvert Vaux, architect, late Downing & Vaux, Newburgh on the Hudson, New York, Harper & Brothers, 1857, 318 pages.
- 10 Ce « bien-fonds de prix » fut vendu le jeudi 5 mars 1857, au bureau de l'encanteur John Leeming, vis-à-vis l'Échange. Un journal annonçait la veille : « Propriété de prix, située sur La Montagne, près de la rue St. Antoine, appartenant à la succession de feu veuve Henry Blache, ayant un front de 291 pieds anglais sur la rue La Montagne, et une profondeur de 180 pieds, avec une grande et excellente maison en pierre. » *La Minerve*, 4 mars 1857, p. 3.
- 11 William Cayley (1807-1890), avocat, tory, député de Huron (Haut-Canada); inspecteur général depuis 1845. Il avait fait adopter en 1855 la loi « pour assurer l'audition plus efficace des comptes publics. » Deux ans plus tard était généralisé l'emploi de la monnaie décimale. DBC.
- 12 Amédée écrit en latin pour que seul son père comprenne : « Selon l'art de très chère mère Julie Bruneau-Papineau. » La mère d'Amédée était toujours à l'affût d'un médicament pour guérir des maladies.
- 13 Carlo Broschi (1705-1782), surnommé Farinelli, célèbre castrat né à Naples, mort à Bologne, dont Philippe V d'Espagne ne voulut jamais se séparer, parce que la voix du chanteur atténuait sa profonde mélancolie. *Dictionnaire biographique*, Imago Mundi.
- 14 Directoire : dans le sens anglais de *Directory*. Il s'agit ici du bottin ou annuaire Lovell.
- 15 Mardi 23 juin (et non 22) 1857, jour où Amédée assista au concert à l'Institut des

Artisans. Il y eut trois représentations de ce concert : lundi 22, mardi 23 et jeudi 25 juin 1857.

16 Les artistes mentionnés au programme de ce concert étaient Teresa Parodi, Amalia Patti-Strakosch, Signore Nicola, Herr Mollenhauer et Maurice Strakosch (1825-1887), directeur et chef d'orchestre. *La Minerve*, 20 juin 1857.

17 Sigismond Thalberg (1812-1871), compositeur autrichien et pianiste virtuose, considéré comme un rival de Franz Liszt, a interprété une Grande Fantaisie sur des thèmes de *Masaniello*, d'Auber; une Fantaisie sur des thèmes de *Moïse*, de Rossini; Andante et Sérénade de *Don Pasquale*, de Donizetti; et une Fantaisie sur l'*Élixir d'amour*, de Donizetti. *La Minerve*, 20 juin 1857.

18 On vendait les billets 1,50 \$ (siège réservé) et 1 \$.

19 Éphrem Hudon, fils & Co. « À vendre par les soussignés, No 133 et 135, rue St. Paul. Marchandises sèches, épicerie, moulages françaises, pierres à moulages, toiles à bluteaux. » *La Minerve*, 20 juin 1857. Éphrem et Victor Hudon, cousins, sont des marchands importants de Montréal au XIX^e siècle. *DBC*.

20 Le mot Saratoga, en mohawk, aurait plusieurs significations dont celle de « chute d'eau tombant d'une colline ».

21 Amédée écrit invariablement « rougeau ».

22 *To smack* : embrasser avec bruit.

23 Amédée écrit « filials ».

24 Le texte porte : cette exercice journalière... qui est aussi essentielle...

25 « Hadoc », de l'anglais *haddock* : aiglefin.

26 Le registre de l'état civil de la sépulture de Pierre-Amable Boucher de Boucherville, le 3 décembre 1857, précise qu'il « a été inhumé sur le domaine de cette partie de la seigneurie de Boucherville appartenant audit défunt, au lieu où existait autrefois un moulin à vent, à un arpent environ de la première coulée qui traverse ledit domaine et va se décharger dans le petit lac, et aussi à environ un arpent de la ligne de séparation entre le susdit domaine et une portion de terre appartenant à Jean-Baptiste Thomas. » BANQ-Q, P1000, D248.

27 La suite est de la main de Julie. La courte lettre d'Amédée fait partie d'une lettre de Julie à L.-J. Papineau, de la même date. Voir cette lettre de Julie dans *FP*, p. 436.

28 Des notes sur la vie du seigneur Pierre-Amable Boucher de Boucherville ont été envoyées à Amédée. Son testament et codicille; copie de l'acte de sépulture, aussi inhumation de René-Thomas Verchères de Boucherville, époux de Clotilde Proulx (copie de la main d'Amédée Papineau). Tous ces brouillons écrits en décembre 1857, conservés par Amédée, se trouvent maintenant dans un petit fonds privé : BANQ-Q, P1000, D248.

29 Amédée attribue le genre féminin au substantif pleur.

30 Cette adresse a été rayée (par le maître de poste?) et remplacée par : « As. L.J.A. Papineau, Esc., Lis Carol, Montréal. »

31 Edmund Walker Head (1805-1868), administrateur colonial, fut gouverneur général du Canada et lieutenant-gouverneur du Canada-Est, du Canada-Ouest et du Nouveau-Brunswick.

32 Thomas-Jean-Jacques Loranger (1823-1885), avocat, député de La Prairie, membre du ministère Macdonald-Cartier, secrétaire provincial du Canada jusqu'au 1^{er} août 1858. *DPQ*.

33 La date du 20 avril a été rayée. Amédée en reprendra la rédaction quatre ans plus tard en notant : « projet de lettre à Dessaulles », conseiller législatif. La fin contient un « paragraphe intercalé dans ma lettre à Dessaulles du 28 juillet 1862. »

34 À la fin d'une lettre de Marie à son père.

35 L.-J. Papineau a ajouté de sa main : « Et de Lyon, avril 1858, du pauvre L. et de M. [Claude-Marie] Gandet, directeur. »

36 Amédée Papineau vient d'emménager dans sa maison appelée Bellerive, 372, rue St. Mary (prolongement de la rue Notre-Dame vers l'est). Sa maison est près du fleuve, du côté sud de St. Mary [Notre-Dame], angle Dufresne. Il écrit, ce jour-là, sa première lettre de Bellerive. De cette belle maison, un parc seulement subsiste aujourd'hui avec de grands arbres, restes de l'aménagement d'Amédée. Voir LMD, 1858-1864. Il existe un magnifique plan de Bellerive, dessiné par l'arpenteur Henri-Maurice Perrault. Voir «Plan of Property belonging to the late Hon^{ble} John Richardson, situated in the St. Mary's Ward Montreal, showing the portion sold to L.J.A. Papineau, Esq^r, surveyed and drawn by H.M. Perrault, Prov^l Land Surveyor, Montreal, 26 November 1857.» BAnQ-M, CA601, S53, SS1, P288.

37 Pour Amédée, le mot érable est féminin.

38 L'indication « Montebello » est une distraction d'Amédée. Sa lettre a bien été écrite de Bellerive. Elle porte un tampon postal de « Montreal, L.C., JU21 1858 », et un autre de « Montebello, L.C., JU22 1858 ». C'est un manuscrit de 4 pages qui ont été identifiées à tort comme étant deux lettres différentes, l'une du 20 juin, l'autre du 21.

39 Marie-Anne Crispin, veuve de Jean-Baptiste Gohier-Bélisle, de Saint-Jérôme, et Jean-Baptiste Desforges, accusés du meurtre de Catherine Prévost, épouse d'Antoine Desforges, cordonnier de Saint-Jérôme, et frère de Jean-Baptiste Desforges, meurtre survenu le 18 janvier 1858. Les deux accusés ont été reconnus coupables et condamnés à la pendaison au Pied-du-Courant. Voir *Le Pays*, 21 avril 1858, et « Derniers moments de J.-B. Desforges et de la femme Bélisle le 25 juin 1858 » dans *La Minerve*, 26 juin 1858, p. 2.

40 William Allen Butler (1825-1902), avocat et auteur d'un poème satirique intitulé «Nothing to Wear» qui raconte l'histoire de Flora McFlimsey, de Madison Square, femme dépensière et extravagante.

41 Amédée ajoute sur la suscription : « La St Jean-Baptiste. Lue au Mont Rouville. »

42 Amédée Papineau exagère-t-il dans son évaluation de la foule venue assister aux pendaisons? *La Minerve* du 26 juin 1858 précise que « 5000 personnes se pressaient aux abords de l'échafaud et couvraient les rues adjacentes », tandis que *Le Pays* du 30 juin rapporte que la foule « se montait à quinze ou vingt mille personnes. Tous les abords de la prison étaient encombrés; les fenêtres obstruées de spectateurs; les toits plaient sous le poids des curieux. On nous dit que quelques croisées ont été louées jusqu'à cinq piastres. Les femmes, comme toujours, se pressaient pour assister à cet horrible spectacle, et formaient une bonne partie de l'assemblée. » *Le Pays* conclut : « Depuis vingt ans, Montréal n'avait pas assisté au hideux spectacle d'une exécution judiciaire et nous ne sachions pas que, depuis la conquête du Canada par l'Angleterre, une femme ait, dans notre pays, péri sur l'échafaud. »

43 Stephens Harrison (1801-1881), né au Vermont, riche marchand établi à Montréal, se fit construire une maison à trois étages, rue Dorchester, finie en 1857. Aujourd'hui démolie. Photo Notman, Musée McCord.

44 Jane Coombs, née en 1842. «The accomplished and beautiful young American actress.» Gordon Samples, *Lust for Fame, the stage career of John Wilkes Booth*.

45 William Morris (1786-1858), né à Paisley (Écosse), avait été député très conservateur du Haut-Canada; membre actif de l'Église presbytérienne du Canada à Montréal, décédé le 29 juin 1858.

46 Le texte porte : « la violoncelle ». Il s'agit sans doute de la même « basse-viole » mentionnée dans la lettre de L.-J. Papineau du 10 octobre précédent.

47 Autre distraction de Papineau? Il veut parler ici non pas de Julia mais d'Ella, fille aînée d'Amédée et de Marie.

- 48 Papineau, astrologue, se trompe lamentablement : Augustine Bourassa ne s'est jamais mariée.
- 49 Voir Louis-Joseph Papineau, *LSE*, II : 298, lettre 461, 6 juillet 1858.
- 50 *Gazelier* (angl.) : chandelier à gaz.
- 51 À force : vieille expression signifiant avec force, abondamment. « Nature se sourdant [s'échappant] et s'exprimant à force, à l'encontre d'un long usage. » Montaigne, *Essais*, III, 2; 810.
- 52 Voir Louis-Joseph Papineau, *LSE*, II : 302-303, lettre 463, 15 juillet 1858.
- 53 Joseph Chartrand, notaire de 1857 à 1893 dans le district de Montréal.
- 54 Jean-Dominique Bernard, « encanteur ci-devant de la Maison canadienne », est décédé le 23 juillet 1858 à 2 h p.m., âgé de 65 ans. Son local d'encans était situé au 206, rue Saint-Paul; sa résidence au 46, rue Saint-Urbain, non loin de l'intersection La Gauchetière. *La Minerve*, 24 juillet 1858. *LMD*.
- 55 L'eau des sources de Plantagenet était disponible à Montréal au 4. Place d'Armes. Gravure des sources, de l'hôtel et des moulins de Plantagenet dans *Le Pays*, 4 juin 1856, p. 4.
- 56 John Gregory (1724-1773), médecin et moraliste écossais, inventeur des Gregory's Powder et Gregory's Mixture, universellement utilisées pour soulager les maux d'estomac.
- 57 William Street Noad, époux de Rachel Doty Brown (Montréal, Christ Anglican, 1853, f° 5). Les frères William Street et James Street Noad étaient marchands, rue Common, à Montréal.
- 58 Mary Young, fille d'un sénateur, de Ballston, avait épousé (28 mai 1839) John Henry Beach, de Saratoga. Voir *JFL*.
- 59 Jean-Baptiste Dufresne, carrossier, fils de Toussaint Dufresne et de Suzanne Pépin. Il habite au 405 St. Mary (rue Notre-Dame). *LMD*.
- 60 William Ritchie Hibbard, époux de Sarah Cameron (Montréal, église congrégationaliste Zion, 1852, f° 13v.); Hibbard tenait magasin de lampes au 161, rue Saint-Paul, angle Saint-Jean-Baptiste. *LMD*.
- 61 Francis Tumblety (1830-1903), «vegetable medicine depot», 212, rue Notre-Dame. *LMD*. Né en Irlande, pratiqua une médecine de charlatan à Montréal et surtout aux États-Unis, eut souvent des démêlés avec la loi. Décédé à Rochester (NY).
- 62 « Protêt à la réquisition d'Amédée Papineau contre Sébastien Clément dit Larivière, entrepreneur ». Ce dernier, par contrat sous seing privé, s'était engagé à livrer au 1^{er} août 1858 tous les travaux de réparations et autres à sa propriété de Bellerive, située au quartier Sainte-Marie. *HAF*, 12 août 1858, minute 530.
- 63 Amédée parle ici de James Hart Allen (1820-1857), décédé en 1857, époux de Frances (Fanny) Porter (1825-1890), fille cadette de James Porter. Amédée semble confondre cet Allen avec le Dr Richard Lamb Allen (1803-1869), pharmacien et maître de poste, qu'il avait bien connu pendant son exil à Saratoga. Voir en ligne Larry Vredenburg, *Vredenburg and Related Families*.
- 64 S. Compain, restaurant, angle Place d'Armes et Grande rue Saint-Jacques. *LMD*. Il s'agit de Sébastien Compain, né en France vers 1810, associé à Angelo Gianelli dans l'hôtellerie et la restauration à Montréal.
- 65 Amédée écrit dalleau. Certains dictionnaires donnent la graphie ancienne daleau. L'orthographe moderne dalot a fini par s'imposer.
- 66 « M. J. Papin fit la lecture de la lettre de M. Papineau, que M. Bristow traduisit ensuite en anglais. Cent fois leurs voix furent couvertes par des applaudissements frénétiques. M. Papineau est toujours, et c'est avec bonheur que nous le signalons, aussi cher à nos compatriotes qu'aux temps d'éternelle mémoire où il portait si vaillamment, si

efficacement le drapeau du parti progressif. » La lettre de Papineau, lue par Joseph Papin, lors du banquet Brown-Dorion tenu à l'Hôtel de Ville de Montréal le 4 novembre, est qualifiée de « modèle de patriotisme, admirable production d'un cœur magnanime, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour soutenir la cause immortelle de la Liberté. » Le texte de la lettre de Papineau se retrouve dans *Le Pays*, 10 novembre 1858.

67 Notification, réquisition et protêt par Amédée Papineau contre Alexander Taylor, ci-devant de Hawkesbury (Haut-Canada), maintenant de Grenville (district de Terrebonne). Maxime Thivierge a construit un moulin à scie sur la rivière au Saumon; Taylor a engagé Hippolyte Thomas, de la seigneurie, pour ouvrir des routes et couper du bois depuis septembre, sur des terres de la rivière au Saumon. Notification est faite par Amédée à Taylor de quitter son chantier. FSM, 20 octobre 1858, minute 2038.

68 Forme attestée en ancien français pour nid. Voir *TLF*.

69 Cette lettre, cotée BAnQ-M, P7, I0/63, s'arrête ici brusquement; nous la complétons avec une page s.d. cotée /61.

70 Sans doute qu'Amédée a voulu écrire ici « emphatiquement », avec emphase.

71 « Concert de charité au profit des enfants pauvres des écoles, sous le patronage des dames de la Sainte-Enfance, à la salle Bonaventure, mercredi 12 janvier 1859 », annonce-t-on. Sous la direction de J. Brauneis, M^{me} Bourassa (Azélie Papineau), M^{lles} Brauneis, Paré et Benjamin, ce concert mit en évidence Azélie Papineau qui chanta un air de Bellini, exécuta au piano solo *Notturmo* et *Polka* de Henri Herz (1803-1888); Napoléon Bourassa, son épouse et Sénécal qui jouèrent un trio pour piano, violon et violoncelle; Napoléon Bourassa qui chanta un air de Bellini. Y prit part également Guillaume Lamothe, chanteur. *La Minerve*, 12 janvier 1859, p. 3.

72 John Rae (1813-1893), né dans les Orcades (Écosse), membre de la compagnie de la Baie d'Hudson, devint un important explorateur de l'Arctique. Auteur de *Narrative of an expedition to the shores of the Arctic Sea, in 1846 and 1847*, Londres, 1850. DBC.

73 H.T. Lamplough & Robert Campbell, chimistes, pharmaciens, successeurs de A. Savage & cie, 109, rue Notre-Dame. LMD.

74 La Compagnie « Équitable » d'assurance contre le feu, dont le bureau principal situé à Londres, Canon Street West, a des succursales dans l'édifice de la Bourse de Montréal; William Lunn, président, assisté de John Torrance, Alfred LaRocque, Benjamin Holmes, Théodore Hart, etc. *La Minerve*, 8 janvier 1859, p. 4.

75 *Actes relatifs aux pouvoirs, aux devoirs et à la protection des juges de paix dans le Bas-Canada*..., Toronto, S. Derbishire & G. Desbarats, 1858 (première édition 1853).

76 Ici Amédée dessine un rectangle de 6,5 cm x 3 cm, montrant l'exiguïté des billets de banque.

77 Toussaint Cherrier, musicien, organiste, époux de Luce Bruneau, est beau-frère de Julie Bruneau-Papineau. Il est inhumé à Lachine le 18 février 1859, en présence d'Alfred De Couagne, son gendre, de Joseph Aussem et d'Adolphe Cherrier, son fils. L'officiant est Édouard-Charles Fabre, chanoine.

78 La note se lit comme suit : « Joseph Papineau, écri, notaire, né à Montréal le 16 octobre 1752, décédé (à l'âge de 88 ans 8 mois et 22 jours) le 8 juillet 1841, inhumé le 12 du même mois dans le cimetière de la paroisse de Montréal. Il a été attaché au bras du défunt, avec du fil de laiton, une petite fiole bouchée et cachetée en cire dans laquelle a été renfermé un double de la présente note. Z.-J. Trudeau, André Bisailon, Toussaint Cherrier. »

79 Sobriquet donné, pour rire, à sa mère qui prônait la purgation pour guérir toutes les maladies. Voir *FP*. Monsieur Purgon est un personnage du *Malade imaginaire* de Molière.

80 Tempestueux et tempêtueux, du bas latin *tempestuosus*, orageux. Un « vent tempestueux » (Clément Marot). Depuis 1835, le mot s'est transformé en tempétueux. *TLF*.

- 81 Bail par L.-J. Papineau à Jean-Baptiste Émont, marchand-épiciier. En annexe : description des quilles et du système d'éclairage de la maison Bonsecours. Acte rédigé par Amédée Papineau. CFP, 31 mars 1859, minute 2184.
- 82 Sans doute « chamboulures » ou chamboulements, du verbe chambouler : bouleverser, chanceler. Verbe dont l'existence est attestée dès 1807. *TLF*.
- 83 Amédée tient des éphémérides de l'événement. Il note, à la date du samedi 9 avril 1859, p.m. : « Visite du quai avec les témoins, viz : William Footner, architecte, Lavallée, journalier, Richard, journalier et M^{lle} Poulin, jardinière. »
- 84 Amédée utilise la graphie « connection ».
- 85 Calixte Dupras, épiciier, 391, « St. Mary », Montréal, occupait un terrain voisin d'Amédée à Bellerive. *LMD*.
- 86 Charles Platt Treadwell (1802-1873), seigneur de L'Orignal et shérif. Voir BAC, R3453-0-X-E (MG24-150).
- 87 Colleur : « mesureur, trieur, classeur, toiseur, expert qui mesure et trie le bois, rebutant les morceaux qui n'ont pas les dimensions, les qualités voulues. » De l'anglais *culler*. *GPFC*.
- 88 Joseph Robitaille (1775-1859), marchand, oncle de Julie, époux d'Élisabeth Verreau, est inhumé à Trois-Rivières le 28 juin 1859, à l'âge de 84 ans. Amédée signe le registre.
- 89 Pierre-Benjamin Dumoulin (c1799-1856), avocat, député, bâtonnier, maire et juge en chef de la Cour des sessions de Trois-Rivières. Époux de Hermine Rieutord (Trois-Rivières, 2 mai 1825). *DPQ*.
- 90 Paroisse de Notre-Dame-de-Grâce : le 30 juin 1859, a été inhumée Harline Kimber, épouse de Henry Judah, décédée le 27 juin, âgée de 45 ans. Ont signé le registre : les juges Hippolyte Guy et Charles Mondelet, Côme-Séraphin Cherrier, Alexis Laframboise, Alexandre-Maurice Delisle, Frédéric-Auguste Quesnel et Olivier Berthelet.
- 91 Amédée a commencé par écrire « ils » puis a surchargé avec « elles ». Il aurait dû garder son premier choix.
- 92 La famille de L.-J. Papineau ira vivre une partie des hivers à Montréal à la maison Dubuc, rue Saint-Hubert. Le bail a été signé déjà : Bail par Jean-Baptiste Dubuc, de Montréal, en faveur de L.-J. Papineau demeurant à la Petite-Nation. DEP, 5 juillet 1859, minute 3896.
- 93 Galibert Brothers, *wine and leather merchants*, 171, rue Saint-Paul. *LMD*.
- 94 Le *Great Eastern*, vapeur de grande puissance lancé à Londres en 1858. Il pouvait recevoir 4000 passagers. Lourdement endommagé par une explosion survenue le 9 septembre 1859.
- 95 George Byron Lyon-Fellowes (1815–1876), né à Sorel, fils de George Lyon, capitaine de l'armée britannique. Il fit des études en droit; ajouta à son nom le patronyme de sa femme, Mary Matilda Ottley Fellowes; député du comté de Russell (Ontario) à l'Assemblée législative du Canada, de 1848 à 1861, ensuite maire d'Ottawa en 1876. Dave Mullington, *Chain of Office, Biographical Sketches of the Early Mayors of Ottawa (1847-1948)*, Renfrew, Ont., General Store Pub. House, [2005].
- 96 L'édition du *Larousse* 2012 contient la graphie « ognon » au lieu de oignon. Amédée, visionnaire?, l'utilisait déjà en 1860.
- 97 Voir le mariage de Thomas Storrow Brown et Hester Livingstone.
- 98 Ce jeune Bomba est en réalité François II (1836-1894), fils de Ferdinand II (1810-1859), roi des Deux-Siciles, qui s'était mérité le surnom de Re Bomba (roi Bombe) pour avoir réprimé durement un soulèvement populaire à Messine. Le royaume des Deux-Siciles est envahi par l'armée de Garibaldi qui, avec son expédition des Mille, provoque la chute du royaume, annexé à l'Italie.

99 Probablement Charles Posé qui habitait Hochelaga, selon LMD.

100 Dans le Bronx (NY). Les mots sont probablement une corruption du néerlandais *spuit Duyvil*, « en dépit du Diable ». John McNamara, *Vieux Bronx*, Bronx County Historical Society, 1989.

101 *Sirer* : donner le titre honorifique et, pour plusieurs, dérisoire, de *Sir*.

102 *Bladder Senna* : *Coletea arborescens*, baguenaudier, arbrisseau de la famille des Fabacées, à fleurs jaunes en grappes, produisant des fruits (baguenaudes) en gousses brunes.

103 Les journaux rapportent l'événement. « Hier matin, vers 6 h moins 5 minutes, les habitants de Montréal furent éveillés par un tremblement de terre qui a produit deux secousses distinctes qui ont duré 1 ou 2 minutes. » Pendant la journée, *La Minerve* reçoit des télégrammes, mentionnant le fait, en provenance de Belleville, Prescott, Québec, Saint-Thomas, L'Isle-Verte, Burlington et Boston. *La Minerve*, 18 octobre 1860, p. 2.

104 Le mot franc-foin ne semble pas avoir existé. Peut-être s'agit-il de l'*Onobrychis* ou sain-foin (sainfoin), plante semblable à la luzerne, appelée *Healthy hay* et *Herba medica*, dont les vertus médicinales sont connues.

105 William Chorlton, *The American grape grower's Guide*, New York, C.M. Saxton & Co., 1856.

106 Camillo Benso, comte de Cavour (1810-1861), politique, acteur de l'unité italienne, vient de mourir à Turin le 6 juin 1861.

107 Dans une lettre de Marie à Julie.

108 Alexander McGibbon, épicerie, vins et spiritueux, angle Notre-Dame et Saint-Gabriel. LMD. Voir la lettre de Papineau à Amédée, même date. *LSÉ*, II, p. 423.

109 Louis Labrèche-Viger (1823-1872), fils de Louis Labrèche et de Marguerite-Julie Viger. Protégé de Denis-Benjamin Viger, il étudia le droit auprès de Côme-Séraphin Cherrier. Journaliste puis avocat en 1848. Élu député de Terrebonne en 1861. Rouge. *DPQ*. *DBC*.

110 Edward Everett (1794-1865), sénateur du Massachusetts, membre du Constitutional Union Party, pressenti pour la vice-présidence au côté de l'aspirant à la présidence John Bell, du Tennessee.

111 Hannibal Hamlin (1809-1891), sénateur du Maine, ex-démocrate qui joignit le camp républicain et devint vice-président sous Abraham Lincoln. Bernard Vincent, *Lincoln, l'homme qui sauva les États-Unis*, Paris, L'Archipel, 2009.

112 « Excursion à Québec pour visiter le *Great Eastern*. D'aujourd'hui, jusqu'à avis contraire, la compagnie du Richelieu enverra deux vapeurs tous les soirs, laissant le bassin des vapeurs de Québec à 7 heures précises. Prix du passage de Québec et retour, repas et chambre (*state rooms*) compris durant le trajet : 5 \$. Joseph Levy, agent. » Une autre annonce précise que le vapeur *St. Lawrence* partira de son quai au pied de McGill, à Montréal, le vendredi 26 juillet pour revenir à Montréal le 28 à 1 h p.m. *La Minerve*, 23 juillet 1861, p. 3.

113 *Faciamus experimentum in corpore vili* (et non *vilo*) : locution latine employée par les savants qui tentaient une première expérience sur un corps « vil » plutôt que sur un humain.

114 Le *saleratus* (bicarbonate de potasse), remplacé plus tard par la poudre à lever, était utilisé dans la fabrication du pain. « Vinaigre, saumon, cannelle, gingembre, chandelles, savon, saleratus, balais, chapeaux... » annonce l'encanteur J.G. Shipway dans *La Minerve* du 2 octobre 1851.

115 « Le nombre des enterrements, pendant le cours de la semaine dernière, s'élève au chiffre de 100. Presque tous sont des enfants. » *La Minerve*, 23 juillet 1861, p. 2.

116 William McDonell Dawson (1822-1890), né en Écosse, ancien fonctionnaire aux Terres de la couronne, député de Trois-Rivières puis succéda à Denis-Émery Papineau comme député du comté d'Ottawa en 1861. Montebello faisait partie du comté d'Ottawa. *DPQ*.

117 Pourtant les journaux vantaient annuellement Cacouna et ses bains de mer. « L'hôtel Sword est maintenant ouvert pour la réception des pensionnaires pour la saison d'été. Prix de la pension : modéré. La table sera abondamment fournie avec ce que les marchés de Québec et de Montréal peuvent fournir de plus recherché. Des omnibus attendent à l'arrivée et au départ des convois et vapeurs. Cacouna possède des avantages supérieurs sur Portland et autres places pour ses bains de mer, et est préférable sous le rapport du coup d'œil et de ses alentours pittoresques... » Dans *La Minerve* à compter du 28 juin 1861.

118 Surnom du *Great Eastern*, le plus grand navire du monde en ce temps-là. « Un grand cachalot mort à carcasse de fer, / On ne sait quel cadavre à vau-l'eau dans la mer. » « Pleine mer » dans *La Légende des siècles* (V. Hugo).

119 Le *Magnet*, capitaine Thomas Howard, faisait le « voyage de plaisir dans le Bas du Saint-Laurent et la rivière Saguenay, jusqu'à la Baie des Ha! Ha!, arrêtant à La Malbaie, à la Rivière-du-Loup et à Tadoussac. » Dans *Le Canadien*, à partir du 26 juin 1861.

120 Léon Provancher (1820-1892), né à Bécancour, fils de Joseph Provancher et de Geneviève Hébert, ordonné prêtre à Québec en 1844; curé à l'Isle-Verte et à Saint-Joachim-de-Montmorency. Il fonde et rédige *Le Naturaliste canadien*. Précurseur de Marie-Victorin, il publiera une première flore importante : *Flore canadienne ou Description de toutes les plantes des forêts, champs, jardins et eaux du Canada donnant le nom botanique de chacune, ses noms vulgaires français et anglais, indiquant son parcours géographique, les propriétés qui la distinguent, le mode de culture qui lui convient, etc. : accompagnée d'un vocabulaire des termes techniques et de clefs analytiques permettant de rapporter promptement chaque plante à la famille, au genre et à l'espèce qui la déterminent; ornée de plus de quatre cents gravures sur bois*, 2 vol., Québec, Joseph Darveau, 1862 [1863].

121 Louis-Ovide Brunet (1826-1877), né à Québec, fils de Jean-Olivier Brunet et de Cécile Lagueux, ordonné prêtre en 1848, enseigne la botanique au Séminaire de Québec puis à l'Université Laval. Constitue un herbier de plus de 10 000 plantes pour le musée de cette université. Publiera *Éléments de botanique et de physiologie végétale*, Québec, Delisle, 1870.

122 Pierre-Grégoire Tremblay (1820-1885), né à Saint-Roch-des-Aulnaies, fils de Pascal Tremblay et de Louise Ouellette, ordonné prêtre à Québec en 1846. Curé à Beauport de 1858 à 1884. *DC*.

123 Amédée écrit d'abord : « Montebello », mot qu'il rature et change en « Bellerive, dim. 13 oct. 1861 ».

124 William Notman (1826-1891), photographe, 9 et 11, rue Bleury. *LMD*.

125 Charles Dion, daguerréotypiste et photographe, 210, rue Notre-Dame. *LMD*.

126 Pirotte Brothers, marchands de vins et liqueurs, 15, Hospital. *LMD*.

127 Dans une lettre de Marie et Ella à James Randall Westcott.

128 Old Buck : surnom donné à James Buchanan (1791-1868), 15^e président des États-Unis. Il n'est plus président depuis le 4 mars 1861, remplacé par Abraham Lincoln. Buchanan est généralement considéré comme le grand responsable de la guerre de Sécession.

129 Salmon P. Chase (1808-1873), secrétaire d'État au Trésor du cabinet Lincoln. Son rapport de juillet 1861 vise à créer un système bancaire national et l'émission de papier-monnaie.

130 Le texte porte : « Cet offre ».

131 Cette lettre, au début et à la fin, est de l'écriture de Marie Westcott. Est reproduite ici seulement la partie écrite par Amédée.

132 Le *Journal de l'Instruction publique* (décembre 1861 et janvier 1862) et le journal *Le Pays*, 10 décembre 1861, annoncent des cours donnés gratuitement par Napoléon Bourassa à l'École normale Jacques-Cartier (alors au château Ramezay), qui dureront peu de temps. Cependant, il continuera plus tard à donner des cours chez lui. Lire l'annonce de cours pratiques de dessin par N. Bourassa : 11, rue Saint-Simon, prolongation de la rue Saint-Georges, près du Collège des Jésuites. *L'Ordre*, 12 juin 1863.

133 Cette lettre d'Amédée à son beau-père contient aussi un mot de la main de Louis-Joseph Papineau, fils d'Amédée, d'Ella Papineau et de Marie Westcott, que nous ne reproduisons pas.

134 Thomas McGinn, geôlier à la prison du Pied-du-Courant. *LMD*.

135 *Rep by Pop* : Terme utilisé à l'époque du Canada-Uni, désignant la représentation proportionnelle à la population.

136 Clara Willcox, épouse du réformiste Marshall Spring Bidwell (1799-1872) qui avait été orateur de la Chambre d'assemblée du Haut-Canada, est décédée à New York le 23 avril 1862, à l'âge de 62 ans. *NY Evening Post*.

137 Seringuer : « envoyer de l'eau, ou une solution traitante, sur des plantes, avec une seringue ou par un arrosage en pluie fine. » *TLF*.

138 À la fin d'une lettre de Marie à son père.

139 Amédée écrit toujours « McClellan ». Il s'agit de George B. McClellan (1826-1885), général en chef de l'armée de l'Union au cours de la guerre de Sécession. Il commanda la célèbre « armée du Potomac » de novembre 1861 à mars 1862.

140 Henry Wager Halleck (1815-1872) sera en juillet 1862 le commandant général de l'armée des États-Unis.

141 Jefferson Davis (1808-1889), démocrate et seul président des États confédérés d'Amérique, élu le 18 février 1861, pendant la guerre de Sécession. Il sera président de ces États du Sud jusqu'en 1865.

142 Amédée ajoute : « Lettre à Dessaulles, memorandum à l'appui de ma pétition au gouvernement. Pour justice égale, salaire égal. » Dessaulles est alors conseiller législatif. *DPQ*.

143 Voir plus loin la reprise de cette pétition, avec des termes semblables et des variantes, le 22 septembre 1863.

144 « Lettre privée à M. Dorion, à l'appui de ma requête au gouvernement pour justice égale, salaire égal. 23 sept. 1862. » *NAP*.

145 Élu par acclamation dans Hochelaga le 20 juin 1862, A.-A. Dorion devient secrétaire provincial dans le cabinet Macdonald-Sicotte. Peu de temps après, l'entreprise de l'Intercolonial, jugée trop coûteuse pour la province, amène Dorion à rédiger sa lettre de démission qui deviendra effective au printemps de 1863. *DBC*.

146 Dogwood : *Cornus*, cornouiller, arbuste à fleurs.

147 Mountain Dwarf Maple : *Acer glabrum*, érable nain.

148 Hospice-Nicolas Hippert (1818-1885), né à Hettange (Moselle), baptisé du prénom de Nicolas, fils de Jean-Pierre Hippert et d'Élisabeth Keller; novice en 1846, prononce ses vœux en 1847. Prieur à l'hôpital militaire de Nancy, prieur au Centre hospitalier de Lyon de 1862 à 1865; chevalier de la Légion d'honneur en raison de sa conduite pendant la guerre de 1870.

149 Cette lettre collective est écrite de Bellerive par Louis-Joseph Papineau père (inérite), Amédée Papineau, Marie Westcott, Ella et Louis-Joseph fils d'Amédée, *alias* « Papo ». Nous

reproduisons ici seulement la partie écrite par Amédée.

150 La rivière Rappahannock, en Virginie, « séparait » le Nord et le Sud. Au cours de la guerre de Sécession (1861-1865), elle fut une zone de combats intenses. Site des premiers établissements coloniaux de Virginie.

151 La mort de Lactance Papineau (1822-1862) à Lyon, le 4 décembre 1862, à l'asile des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu.

152 Bowman's Root : *Gillenia trifoliata*, spirée trifoliée, vivace à fleurs étoilées, blanches et rouges.

153 *Lagenaria siceraria* : gourde pèlerine ou calebasse. Son fruit est une courge ressemblant à une bouteille ou une amphore.

154 Jean-Baptiste Dubuc, *fire inspector*, 38, rue Saint-Denis. LMD.

155 « Monsieur, votre maison et vos dépendances, No 370, situées sur la rue Ste Marie... n'étant pas pourvues d'échelles nécessaires requises par les Règlements de cette cité, je vous notifie par le présent... » Lettre imprimée signée de Jean-Baptiste Dubuc. Voir BAC-MG24B2, vol.39, dossier 9, p. 607; Mic. 15799.

156 John Rose (1820-1888), réélu dans le quartier Centre en 1863. DPQ.

157 À Place Papineau eut lieu la nomination de Cartier et Antoine-Aimé Dorion, candidats du quartier Est.

158 Selon *La Minerve* de ce jour, c'est un partisan de Dorion nommé Larue qui frappa le premier un opposant. Il s'agit de Léon Larue, marchand de bois.

159 Damase D. Bondy et Pierre-Aimé Fauteux, avocats, 123, rue Craig, Montréal. LMD.

160 L'hôtel Donegana, le plus chic du Canada, situé rue Notre-Dame, angle Bonsecours, du côté sud-est; c'est là que les jeunes mariés Amédée Papineau et Marie Westcott avaient vécu leurs premiers mois de vie commune. L'hôtel fut incendié en août 1849, et reconstruit rue Notre-Dame près du square Dalhousie. C'est devant ce deuxième hôtel Donegana que fut assailli Dessaulles en 1863.

161 « Élections de Montréal, Grande victoire de l'opposition ». Dans la division Est de Montréal, le candidat rouge Antoine-Aimé Dorion (1203 voix) est défait aux mains de George-Étienne Cartier (1879 voix). « Il est facile de voir que la majorité de M. Cartier a beaucoup augmenté dans les trois quartiers de la Division Est et que le règne de la démocratie est fini à Montréal », commente *La Minerve* du 11 juin 1863.

162 *Oidium* ou mildiou, maladie fongique de la vigne.

163 À l'en-tête de cette lettre, un dessin d'un soldat, sabre en main et tenant un drapeau des États-Unis.

164 Jefferson Finis Davis (1808-1889), président des États confédérés (du Sud), en 1861-1865. DAB.

165 William Lowndes Yancey (1814-1863), sénateur des sudistes pour l'Alabama, décédé en fonction le 27 juillet 1863.

166 John Buchanan Floyd (1806-1863), qualifié de « voleur d'arseneaux », car lorsqu'il était ministre de la Guerre (*Secretary of War*) dans le cabinet de James Buchanan, il aurait détourné une grande quantité d'armes au profit des sudistes. Au cours de la Guerre civile, il devint brigadier général de l'armée des États confédérés. Décédé en Virginie, sa terre natale, le 26 août 1863.

167 Amédée Papineau note sur son manuscrit : « Petition to the Governor General in Council for Equal Justice, Equal Salary; Lettre à Dessaulles, même date; Lettre de M. Laframboise et ma réponse. Mémoire et état. » On remarquera la similitude de cette pétition avec celle du 29 juillet 1862.

168 « Statues et ornements. Un ciment patenté à l'épreuve du froid. Charles Catelli, statuaire et plâtrier, 35, rue Notre-Dame. » *La Minerve*, 4 mai 1864. L'annonce a commencé à paraître en décembre 1863.

169 Amédée parle sans doute ici de la « biographie » devenue très célèbre à cette époque, rédigée par Adèle Hugo (1803-1868), épouse de Victor, mais éditée sans nom d'auteur, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, 1863, 2 vol. Louis-Joseph répondra le 2 octobre 1863 : « Je savais bien qu'il n'y avait qu'un premier volume de la *Vie d'Hugo* de sorti. Je souhaitais le lire en attendant le second et le second, en attendant les suivants. » *LSE*, II, p. 508.

170 Antoine-Aimé Dorion (1818-1891), a été élu sans opposition lors d'une élection partielle, en juin 1862, dans le comté d'Hochelaga. Conseiller exécutif et procureur général du Bas-Canada ou Canada Est. *DPQ*.

171 Député est ici un calque de l'anglais *deputy*, assistant, adjoint. John Sleep Honey est en effet assistant protonotaire.

172 *Currente calamo* : « en laissant courir la plume », sans trop réfléchir.

173 « Pourrais-je vous voir un instant demain matin sur les dix heures, au sujet de vos difficultés et de la demande de Coffin pour congé. » Cette lettre de Dorion à Amédée est datée du 6 novembre 1863. *BAnQ-Q*, P417/7,3.1.3

174 *Copperhead* : surnom donné aux habitants des États du Nord qui, pendant la guerre de Sécession, favorisaient le Sud. *ED*.

175 Mot inventé par Amédée, en référence sans doute au garrot ou tourniquet : « morceau de bois que l'on passe dans une corde pour la serrer en tordant. » *TLF*.

176 Winfield Scott Hancock (1824-1886), général de l'armée de l'Union qui s'illustra à Gettysburg (Pennsylvanie) en 1863.

177 George Gordon Meade (1815-1872), général de l'armée de l'Union, considéré comme le vainqueur de Gettysburg. Il commanda l'armée du Potomac.

178 Robert Edward Lee (1807-1870), né en Virginie, commandant en chef et brillant stratège de l'armée des Confédérés.

179 (*sic*). Amédée veut sans doute dire le Potomac.

180 William Tecumseh Sherman (1820-1891), général de l'armée de l'Union, vainqueur à Atlanta en Géorgie.

181 Sarsfield B. Nagle, avocat, 44, Petite rue Saint-Jacques. *LMD*.

182 L.-J. Papineau reçut une lettre de Charles Drolet, avocat, ancien réfugié de 1837. Cette lettre est datée du 5 juin 1864. Mention dans *LDCorr.*, II, p. 412.

183 Amédée donne ici à ce mot le genre féminin.

184 Référence ironique à Solon qui vécut dans la Grèce ancienne, entre -640 et -558, législateur et réformateur politique, au commencement de la démocratie athénienne.

185 Eugénie de Montijo (1826-1920), née à Grenade, épouse de Napoléon III, empereur des Français.

186 Elizabeth T. Porter Beach, *Pelayo : An epic of the golden Moorish Time*, New York, D. Appleton and Company, 1864, 424 pages. Poème en plusieurs chants.

187 William McDougall (1822-1905), né à Toronto, réformiste, membre de la « grande coalition », avec George Brown. Secrétaire de la province du Haut-Canada. Il ne fut pas élu, mais battu le 30 juillet 1864 lors d'une élection complémentaire. *DBC*.

188 Étienne-Paschal Taché (1795-1865), conseiller exécutif et receveur général. *DPQ*.

189 Antoine Demers, boucher au Marché Bonsecours, habite au 347, rue St. Mary [Notre-

Dame], tout près d'Amédée. LMD.

190 « Demers, rue S^{te} Marie, bois de chauffage. 26 avril 1865, reçu 3,75 \$. » NAP.

191 Hector-Louis Langevin (1826-1906), né à Québec, fils de Jean Langevin, marchand, et de Sophie-Scholastique LaForce; étudia le droit auprès de G.-E. Cartier et A.-N. Morin, admis au barreau en 1850. Député bleu de Dorchester, membre du ministère Taché-Macdonald; solliciteur général du Bas-Canada en 1864-1865. DPQ.

192 Marie Westcott est en deuil de son père James Randall Westcott (1792-1865), décédé le 3 avril 1865.

193 Celui qu'Amédée et son père appellent Fayon ou Fagnan est en réalité Étienne-Michel Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, 3 vol., Villemarie, Bibliothèque paroissiale, 1865-1866. Les exemplaires de conservation à BAnQ portent la griffe de L.-J. Papineau.

194 Bitsi, sobriquet désignant Marie-Louise Papineau, fille d'Amédée.

195 Désigne Napoléon Bourassa.

196 *Le Journal de Lévis*, trihebdomadaire fondé par O. Bégin en avril 1865, auquel collaborèrent Louis Fréchette et Joseph-Guillaume Barthe. Le journal cessa de paraître en novembre 1866. JQ.

197 Betsey Berry Rogers (1781-1866), fille de Sidney Berry, colonel de la Révolution, avait épousé Esek Cowen en 1811.

198 Charles Gareau, tailleur, 17, rue Lemoine. LMD.

199 Puisqu'il y a quatre provinces dans cette nouvelle « confédération ».

200 Le 2 janvier 1866, à Montréal est décédé William Craigie Holmes Coffin (1799-1866), le plus ancien protonotaire du district de Montréal. Né aux Trois-Rivières en 1799, il était âgé de 66 ans. Père anglais de naissance, mais sa mère appartenait à la famille distinguée des de Tonnancour. Élevé dans la religion catholique... *La Minerve*, 2 janvier 1866, p. 2.

201 Amédée, pour éviter une saisie de Bellerive sans doute, vendra sa maison à son cousin Georges-Casimir Dessaulles quinze jours après l'écriture de cette lettre. Mais la famille d'Amédée continuera d'y habiter encore pendant deux ans.

202 Le barreau de Montréal « a présenté à M. Samuel Wentworth Monk, protonotaire, un magnifique portrait le représentant, colorié à l'huile, exécuté par M. Notman, comme un témoignage d'estime et de reconnaissance. » Lettres de Strachan Bethune, batonnier, à Monk; et lettre de Monk aux membres du barreau de Montréal : « L'honneur que vous me faites en plaçant mon portrait dans votre magnifique bibliothèque... » *La Minerve*, 5 mai 1863.

203 Lettre non retrouvée écrite par Amédée, de Bellerive, à son père; l'extrait reproduit ici se trouve dans l'inventaire après décès d'Amédée Papineau par le notaire Victor Morin, 19 décembre 1903, minute 7038, p. 186.

204 Amédée parle ici de la lettre que son père envoya à P.-J.-O. Chauveau, premier ministre du Québec, pour tenter de le blanchir de tout blâme dans l'affaire des défalcatons. Voir cette lettre de L.-J. Papineau à Chauveau, publiée dans LSF, p. 763-765, parmi les lettres ou documents retrouvés.

205 George H. Kernick, commis au bureau du protonotaire à Montréal, réside à Longueuil. LMD.

206 Protêt et sommation par Louis-Joseph-Amédée Papineau à l'honorable Samuel Cornwallis Monk, héritier de feu son père Samuel Wentworth Monk; à Pierre Lamothe, notaire à Saint-Hyacinthe, exécuteur testamentaire de défunt William Craigie Holmes Coffin; à l'honorable John Pangman, seigneur de Mascouche, caution de S.W. Monk; à John Sleep Honey, teneur de livres, caissier, agent confidentiel et député de Monk, Coffin & Papineau. Et signification dudit protêt à l'honorable S.C. Monk et John S. Honey. LND, 19

juin 1866, minutes 137 et 138. Ces actes manquent au minutier du notaire, dit-on, mais une copie en a été conservée à BAnQ-Q,P417/11,3.1.9.

207 Le redoublement de la conjonction était fréquent dans la syntaxe des textes anciens.

208 Graphie souvent utilisée pour désigner les gens de la ville de Québec.

209 Henry Kavanagh (Kavanah), inspecteur des douanes, 340, rue La Gauchetière. LMD. Voir aussi lettre de Henry Kavanagh à L.-J. Papineau, 10 juin 1868, BAnQ-Q,P417/2-627.

210 Augustine Bourassa (1858-1941) est alors pensionnaire au couvent du Sault-au-Récollet. Voir sa lettre à son grand-père Louis-Joseph, le 28 décembre 1868, lui annonçant fièrement qu'elle allait faire sa première communion. BAnQ-Q,P418/1, S1, SS2/1.

211 Amédée a d'abord daté cette lettre du 18 juin; correction faite par une autre main sur le manuscrit. La date du 18 juillet est à suppléer au 18 juin. L'inconvénient est que ni le 18 juin ni le 18 juillet ne sont un lundi.

212 Septembre 1869. Jugement de la Cour supérieure (juge Torrance, Jr.) N° 1191, dans la cause du maire Aldermen et les citoyens de la ville de Montréal, pétitionnaires en expropriation, rue Bonaventure, Montréal, et Patrice Guy, dame Catherine-Hélène Guy, Étienne Guy, propriétaires expropriés pétitionnaires. Une somme de 200 \$ est réclamée par les expropriés et n'a jamais été payée par les protonotaires Monk, Coffin et Papineau. « Contrainte par corps » : si Amédée ne paie pas, il risque l'emprisonnement. Copie de ce jugement dans BAnQ-Q,P417/11,3.1.9.

213 Joseph-Adolphe Defoy (1830-1922), avocat à Québec, rue Sainte-Ursule.

214 La maison de Bellerive est mise en vente. L'annonce paraît dans *The Gazette*, *The Montreal Herald* et *La Minerve*. Le texte, rédigé par Amédée le 29 mai 1869, en français et en anglais, est légèrement différent de celui que nous lisons dans *La Minerve*. Le manuscrit d'Amédée ne donne pas les dimensions du terrain et parle de « bâtisses en pierre, avec le gaz, eau chaude et froide. »

215 En effet, la résidence de Bellerive a déjà été vendue depuis un an et demi par Amédée Papineau à Georges-Casimir Dessaulles : Vente par Amédée Papineau à Georges-Casimir Dessaulles. FJD, 14 octobre 1867, minute 2017.

216 Amédée avait acheté Bellerive le 3 juin 1857, au prix de 2250 £, soit environ 9000 \$. Et G.-C. Dessaulles l'acheta en 1867 pour 15 000 \$.

217 L'enveloppe, qui contenait le testament olographe d'Amédée rédigé avant de partir en voyage, a été scellée d'un sceau et déchirée autour de ce sceau en juillet 1871.

218 Le 17 mai 1870, Amédée et sa famille sont à New York et s'apprêtent à partir pour un long voyage de quatorze mois en Europe. Il a rédigé avant ce voyage une sorte de testament qu'il confie à son père.

219 Que la volonté de Dieu soit faite!

220 Glyn, Mills, Currie & Co., importante banque d'Angleterre, fondée en 1753 par Richard Glyn (1712-1773), associé ensuite à Charles Mills, puis Raikes Currie.

221 Du *Daily Saratogian*, 24 mars 1883 : à Washington, décès de Joseph G. Cooke (1834-1883), jadis de Saratoga, propriétaire de l'hôtel Willard à Washington D.C., un grand hôtel où se réunit souvent le gratin politique américain. Fils de Timothy Cooke et d'Elizabeth Westcott, sœur de James R. Westcott, Joseph G. Cooke avait épousé Phoebe Dana Brown. CPAP, 1883.

222 Charles Gordon Himsworth, avocat, 182, rue Saint-Denis. LMD.

223 Ce texte d'Amédée est peut-être resté à l'état de projet et n'aurait pas été prononcé lors de l'inhumation de son père dans le caveau familial. Les journaux rapportent seulement les éloges funèbres prononcés par Antoine-Aimé Dorion et par Thomas Storrow Brown et ne mentionnent pas celui d'Amédée.

224 Ce paragraphe a été raturé dans le manuscrit.

225 Robert Gilmour (1833-1903), arpenteur, né à Glasgow, décédé à Toronto. Exerça sa profession en Ontario, exceptionnellement au Québec. Voir *Description des cantons arpentés et des territoires explorés de la province de Québec*, publié par ordre de la Législature, Québec, 1889, p. 276.

226 Frederick Temple Blackwood, Marquis of Dufferin and Ava (1826-1902), gouverneur général du Canada de 1872 à 1878.

227 Harriet Georgina Rowan-Hamilton, Marchioness of Dufferin and Ava (c1843-1936), tint un journal publié plus tard inspiré de sa correspondance : *My Canadian Journal 1872-78 : extracts from my letters home written while Lord Dufferin was governor-general...*, London, John Murray, 1891, 422 pages. Incidemment, nous lisons à l'entrée du 14 janvier 1873 : «We are going to a ball at a Mons. Papineau's – the first private entertainment I have been to in Canada. His wife must have been handsome, with brown eyes, and white hair powdered. They have a pretty house, and the ball was pleasant.» Lady Dufferin, *Op. cit.*, p. 57.

228 Amédée-Emmanuel Forget (1847-1923), avocat, de l'étude Forget & Roy (Philippe-Honoré), 10, rue Saint-Jacques, Montréal. LMD, DBC.

229 Document de la main d'Amédée Papineau, président de l'Institut canadien de Montréal.

230 Joseph Guibord (1809-1869) est mort le 18 novembre 1869. Le refus par l'évêque Bourget de lui donner une sépulture dans le cimetière catholique engendra un procès qui se termina devant le Conseil privé de Londres. Guibord sera inhumé finalement sous escorte militaire en novembre 1875. Adrien Thério, *Joseph Guibord, victime expiatoire de l'évêque Bourget*, Montréal, XYZ, 2000. Une plaque sera apposée en 1999 près de la tombe du couple Guibord : « Aux membres de l'Institut Canadien de Montréal. Le Mouvement laïque québécois décerne à titre posthume le prix Condorcet 1997 pour leur contribution notoire à la promotion de la laïcité au Québec. »

231 Robert Robitaille (1802-1879) épousa Julie Bernard (Montréal, 26 octobre 1836). Louis-Joseph Papineau était présent à ce mariage.

232 Robert Robitaille, né en 1802, frère de James, né en 1806; tous deux fils de Jacques Robitaille, marchand en Ohio et à Détroit (Michigan), et d'Elizabeth Zanes.

233 Urgel-Eugène Archambault (1834-1904), directeur de l'Académie commerciale catholique, 846, rue Ontario, Montréal, époux d'Azilda Robitaille. LMD. DBC.

234 Le manuscrit contient la mention du numéro de cause : N° 2403, Henry Lacroix, demandeur vs A.-M. Delisle, défendeur.

235 Amédée parle ici de Samuel Cornwallis Monk (1814-1888), juge à la Cour d'appel de 1868 à 1888. Il est fils « naturel » de Samuel Wentwork Monk qui fut protonotaire avec Coffin et Papineau.

236 Rouër Roy (1821-1905), avocat et ami d'Amédée, ne sera pas juge, mais chef du contentieux d'avocats de la ville de Montréal à partir de 1875. DBC

237 John Roche (1834-1893), marchand de bois et constructeur de navires, propriétaire d'un moulin à l'anse au Foulon; époux d'Ellen Georgiana Nowlan (Sillery, 27 octobre 1862). Maire de Sillery de 1866 à 1870. DPQ.

238 John Archibald Cameron (Deux-Montagnes, 23 août 1841 – Thurso, 1904), fils de George William Cameron et de Frances Baldwin. Époux d'Elizabeth Agnes McGee (1842-1930). Marchand de bois à Thurso.

239 Charles-Ovide Perrault, né à Montréal le 19 février 1842, fils de Louis Perrault, libraire et imprimeur, et de Marguerite Roy. Il eut pour parrain Édouard-Raymond Fabre, libraire, et pour marraine, Agathe Perrault, veuve Nowlan. Ses prénoms lui ont été

attribués en souvenir de son oncle Charles-Ovide Perrault tué au combat de Saint-Denis en novembre 1837.

240 Voir les deux lettres de Charles-Ovide Perrault à Amédée Papineau, 17 et 18 février 1874. BAnQ-M, P7/2, 20/1-65-66. Amédée écrit son brouillon sur le manuscrit même de cette dernière, pour en garder copie.

241 Amédée écrit « une autographe ». Nous avons rétabli le genre masculin de ce mot et modifié dans le même sens les accords de la phrase suivante.

242 John Dougall (1810-1888), né à Paisley (Écosse), fondateur du *Montreal Witness*, important journal anglophone de Montréal qui paraîtra de 1845 à 1938. Avec son frère James et son fils, il publie aussi le *New Dominion Monthly* qui vivra de 1867 à 1878.

243 Benjamin Davies est père de John Try Davies qui épousera Ella Papineau. Il ne fut certes pas présent au mariage de son fils John, car le décès de Benjamin Davies, régent de Park College, à Londres, survint le 19 juillet 1875, à l'âge de 63 ans. Il est inhumé au cimetière Dissenters, Frome (Angleterre).

244 John William Tempest, Banque de Montréal, 58, University, Montréal. LMD. Peut-être aussi John Tempest, à la même adresse.

245 John James Arnton Sr (1833-1894) avait ses salles d'encan à Montréal au 79, rue Saint-Jacques.

246 Amédée répond à une adresse présentée par ses collègues et autres employés du protonotariat lors de sa retraite. L'adresse est signée de 23 personnes, dont Charles A. Terroux, Marc Campbell, Charles Bonacina, Adolphe Cherrier. Le texte de cette adresse et la réponse d'Amédée sont reproduits dans *La Minerve*, 4 janvier 1876.

247 John Try Davies est allé porter à Saratoga (NY) le cercueil contenant le corps embaumé d'Ella Papineau, sa femme, décédée à Londres le 4 novembre 1875 après trois mois de mariage.

248 François-Xavier Archambault (1841-1893), avocat en 1863, sera élu député conservateur à Québec pour le comté de Vaudreuil en 1882. DPQ.

249 Gustave Bossange (1836-1900), né à Paris le 2 janvier 1836, le plus jeune fils d'Hector Bossange, libraire, et de Julie Fabre. Il prit la succession de son père, créa l'agence maritime *Gustave Bossange* établie à Bordeaux et au Havre, et fut agent d'émigration du gouvernement canadien et agent de la compagnie de navigation Allan.

250 La date est tirée du journal de voyage d'Amédée : « Expédition par M. Gustave Bossange de trois colis : panoplie, deux casques et deux cuirasses, à Bourassa, par un voilier du Havre. » JAP, 18 avril 1876.

251 Cet avis est signé d'Amédée, sa sœur Marie-Rosalie-Ézilda Papineau et son beau-frère Napoléon Bourassa, tous héritiers des biens laissés par Louis-Joseph Papineau à son décès en 1871.

252 Le verso de cette lettre contient une lettre à Amédée, écrite par R.-A. Ramsay, avocat, 67, rue Saint-François-Xavier, Montréal, datée de Montréal 19 août 1876.

253 Sur la première page : « Rep. 14 juillet 77. »

254 Joseph-Godfroy Papineau (1845-1906), fils aîné de JBN Papineau et de Marie-Clémence Marchessault [Madsem]. On écrivait à peu près invariablement « Godefroy » dans la correspondance de cette époque. Nous adoptons cependant la graphie Godfroy qu'utilisera lui-même Godfroy Papineau dans sa signature.

255 Un kilomètre = ¼ de lieue; 3 miles anglais = une lieue. NAP. Amédée joint à ces notes une carte couvrant la région qu'il visite, sur laquelle apparaissent les noms de Papinière et Montigny. Il ajoute : « La Papinière, commune de Montigny, dépt. des Deux-Sèvres, partie de l'ancienne province de Poitou. »

- 256 Bélisaire Ledain (1832-1897), auteur d'une *Histoire de la ville de Bressuire*.
- 257 Léon Clouzot, libraire et imprimeur à Niort (Deux-Sèvres) : « Librairie poitevine ancienne & moderne, rue des Halles, Niort ».
- 258 Auguste-François Lièvre (1828-1898), *Histoire des protestants et des églises réformées du Poitou*, 3 vol., Paris, Grassart, 1856-1860.
- 259 Joseph-Pierre-Antoine-Ludovic Roboüam du Plessis (c1822-1896), né à Saumur (Maine-et-Loire), fils de Roboüam-Joseph du Plessis et de Louise Boilesve, a épousé Eugénie Pinçon de Valpinçon. Il décéda subitement en son château le 11 août 1896 et sera inhumé dans le cimetière de Montigny deux jours plus tard, en présence de Julien Contant, sacristain, et de Dominique Guillet. AAP, ADDS et ADML.
- 260 Amédée écrit Triquot. Il s'agit de François Tricot (c1799-1889), dont le nom, avec celui de Ludovic Roboüam, apparaît aux *Délibérations du Conseil municipal de Montigny, 1844-1895*. François Tricot est né à La Ronde (Deux-Sèvres), fils de François Tricot et de Marie Talon; il a épousé Hortense Thomazeau et sera inhumé le 30 juillet 1889 dans le cimetière de Montigny en présence de ses fils et de ses gendres. AAP et ADDS.
- 261 C'est en versant des larmes qu'Amédée lut ce texte qu'il laissa à l'adjoint du maire de Montigny. Ce fait est rapporté dans une lettre du curé Grellier à Monseigneur Bourget, du 1^{er} mai 1878 : « Il a cueilli quelques touffes d'arbustes, comme souvenir de son passage dans l'endroit où serait né son trisaïeul... les larmes qu'il a répandues en lisant son écrit remis par lui-même entre les mains d'un des membres de la municipalité... »
- 262 Amédée rendra visite au maire de Montigny à Paris le 26 juin 1878 : « Visite à M. Roboüam du Plessis, maire de Montigny en Poitou, à son hôtel, 9 rue Pasquier. Il me promet des renseignements sur nos origines de famille. » JAP.
- 263 L'hôtel devait porter encore le nom de son propriétaire, malgré le décès en 1869 d'Armand Michot, maître d'hôtel à Cerizay, fils de Victor Michot et de Marguerite Dupuis et époux de Marie Templereau.
- 264 Montigny : du latin *mons ignis*, montagne de feu.
- 265 Ici, Amédée reprend son texte du 19 avril que nous avons intitulé « Notes de voyage à Montigny » (voir à cette date). Puis, il continue ensuite son récit pour le bénéfice de son cousin Auguste.
- 266 Samuel Keefer (1811-1890), ingénieur, constructeur de ponts et des édifices du Parlement du Canada.
- 267 Boucherie-Papineau est président honoraire du tribunal civil de Barbezieux (canton de Baignes), département de la Charente. Voir l'*Almanach impérial pour MDCCCLXVII*, 1867, p. 612.
- 268 Félix Grellier (1845-1939), fils de Charles Grellier et de Marie Larcher, né à La Chapelle Largeau, le 13 mars 1845, prêtre le 19 décembre 1868. Professeur à Rom, vicaire à La-Forêt-sur-Sèvre (1869), curé à Montigny (1872), curé à Cirières (1879), à Saint-Amand-sur-Sèvre (1889), à Saint-Aubin-du Plain (1905), démissionnaire en 1926, décédé le 10 juillet 1939 à Saint-Laurent-sur-Sèvre. AAP.
- 269 Les maisons du village de Montigny (Deux-Sèvres) vues par Amédée en 1878 étaient plutôt récentes, puisque pendant les guerres de Vendée, en 1793, les « colonnes infernales » du général Trureau avaient brûlé et rasé la commune de Montigny et, certes aussi, la Papinière.
- 270 Amédée, apparemment, ne connaissait pas le contrat de mariage de Samuel Papineau et Catherine Quevillon (Pierre Raimbault, 8 juin 1704) et la concession d'une terre par les Sulpiciens de Montréal à Samuel Papineau (Pierre Raimbault, 25 avril 1699).
- 271 Le manuscrit de cette lettre est de la main de Godfroy Papineau et fait partie de la lettre de Godfroy à Amédée, écrite de Plaisance le 30 mars 1885. BAC, R12320, vol. 107-71.

272 Charles-Gustave de Saffray (1827-1897), né à Creully (Calvados) et décédé à Paris, fils de Nestor de Saffray, marquis et châtelain d'Engranville, et de Blanche Dumont. Celle-ci publia plusieurs recueils de poésie sous le nom de Blanche de Saffray. Charles-Gustave de Saffray, descendant de Charles-Augustin de Saffray, sieur de Mésy, gouverneur général de la Nouvelle-France en 1663-1665, fut employé au ministère du Commerce à Paris, pendant le second Empire.

273 Comme la lettre précédente, cette lettre est aussi une copie faite par Godfroy Papineau et fait partie de la lettre de Godfroy à Amédée, écrite de Plaisance le 30 mars 1885. BAC, R12320, vol. 107-71. Le « désastre » financier est annoncé dans une circulaire adressée de Saratoga Springs à Mary Eleanor Westcott Papineau, datée du 27 janvier 1879. John Try Davies ouvrira la circulaire et annoncera la nouvelle à Amédée – qui la connaissait déjà par la lecture des journaux.

274 Cette lettre, écrite de Toulouse, contient des armoiries et la devise : *Libertas, Patria, Humanitas*.

275 Peut-être Mary Louiza MacDonald (1829-1881), épouse de Casimir-Fidèle Papineau, frère d'Augustin-Cyrille.

276 Piazzale delle Cascine, grand parc de la ville de Florence.

277 Cette généalogie d'Amédée est un peu fantaisiste. John Try Davies écrit : «As an old student of Heraldry, I may add that substantially the proof that the arms belong to your family is good.» Mais il ajoute ensuite : «I think too that Mr. Papineau is rather too speculative as to his explanation of the coat of arms.» Lettre de John Try Davies, gendre d'Amédée, à Augustin-Cyrille Papineau, Montréal, 14 mars 1879. *Collection Marie Léger*.

278 Cette devise d'Amédée sera rapportée dans un écrit contemporain d'Amédée : «His motto and watchword is *Libertas, Patria, Humanitas*, and he ardently hopes for the independence and glory of his native land in a near future, and, like Saint Simeon of old, if accomplished, then he shall die in peace.» John Douglas Borthwick (1832-1912), *History and Biographical Gazetteer of Montreal to the Year 1892*, Montreal, John Lovell & Son, 1892, p. 412.

279 Joseph-Éméry Robidoux (1843-1929), admis au barreau en 1866, pratiqua à Montréal et enseigna le droit à l'Université McGill de 1877 à 1890; membre de la Commission d'enquête sur l'administration de la justice à Montréal en 1878. Candidat libéral et élu député de Châteauguay; secrétaire du cabinet Mercier et procureur général. DPQ.

280 La mort subite d'Ella, sa fille aînée.

281 « Ma campanile faite [Amédée féminise le mot], la cloche suspendue, nous sonnons le joyeux carillon. Sons argentins qui partaient depuis 1819 du clocher de N.-D.-de-Bonsecours de la Petite-Nation, jusqu'au jour récent où l'on voulut y en substituer une plus grosse, mais bien moins harmonieuse. La Fabrique m'a cédé la vieille, don de notre famille, et je lui ai consacré une charmante campanile rustique tout auprès du manoir. » JAP, 30 septembre 1880.

282 Augustin-Séraphin-Camille Papineau (1826-1911), cousin d'Amédée, est agent seigneurial à Papineauville. Il est fils du notaire André-Augustin Papineau et de Sophie Lebrodeur.

283 Amédée, toujours en Europe, date cependant son reçu de Montebello. Le texte est écrit sur le même feuillet que la lettre précédente au curé Bourassa.

284 Une version anglaise de ce codicille, de la main d'Amédée, signée à Montebello, porte la date du 17 novembre 1890.

285 Cyprien Tanguay (1819-1902), prêtre, pionnier de la généalogie, auteur d'un *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*. DBC.

286 François-Xavier Malhiot (1806-1880), de Verchères, époux de Rosalie Bruneau (sœur de Julie) et oncle par alliance d'Amédée, est mort le 11 août 1880, « âgé de 74 ans et trois mois, à la suite d'une cruelle maladie des intestins qui l'a fait souffrir sans relâche durant seize mois. Ses deux filles, Sœur Malhiot et Sœur Marie du Sacré-Cœur, étaient à Verchères depuis plusieurs jours et ont assisté à ses derniers moments. » Edmond-Éloi Chagnon à Amédée, 28 septembre 1880. BAnQ-Q, P417/7,3.1.1.

287 Marie-Joseph-Edmond Chevigny (1819-1884), né à L'Assomption, fils de Joseph Chevigny et de Marie-Thérèse Désilets-Manseau, ordonné prêtre en 1846, curé à Verchères de 1873 à 1879 et à Pointe-Claire de 1879 à 1881. DC.

288 Gustave Bourassa (1860-1904), fils de Napoléon Bourassa et d'Azélie Papineau, sera ordonné prêtre à Montréal en 1884, puis entreprendra des études au Collège romain à Rome d'où il sortira docteur en droit canonique. Professeur à l'Université Laval, auteur de *Conférences et Discours*, Beauchemin, 1899.

289 La chicane, c'est-à-dire le droit, avec ses procédures compliquées, subtiles et souvent inutiles. « Il avait étudié la chicane dans l'Étude de son père. » Balzac, *Un Début dans la vie*.

290 Adolphe-Amédée Cherrier, né à Montréal le 2 décembre 1857, fils d'Adolphe Cherrier, employé au protonotariat, et de Françoise-Cécile Marchand. Il eut pour parrain Amédée Papineau, cousin et grand ami d'Adolphe Cherrier, et pour marraine Sarah Ann Woods.

291 Sans doute aux États-Unis dans le Maine, car Amédée Cherrier épouse Odile Thivierge (Biddeford, ME, 24 juillet 1881) devant le « clergyman » P.-E. Dupont. Son deuxième mariage, avec Marie-Louise Morin, surviendra à Montréal, Saint-Pierre-Apôtre, le 29 septembre 1924.

292 Place de la Puissance, c'est-à-dire le Square Dominion à Montréal, près du cimetière où avaient été inhumés les membres de sa famille, avant de joindre le caveau familial de Montebello.

293 Annexée à ce reçu, une facture imprimée montrant qu'Amédée Papineau doit à Joseph Gariépy, propriétaire de l'aqueduc de Montebello, pour « 18 mois d'eau au 1^{er} mars 1882. »

294 Léon Provancher (1820-1892), naturaliste et botaniste québécois. Auteur d'une *Flore canadienne*..., 2 vol., Québec, Darveau, 1862 [1863].

295 L'abbé Provancher répond à Amédée qu'il s'agit de l'apalanche verticillé, *Prunus verticillata*, appelé vulgairement poirier ou « aulne blanche ».

296 Joseph-Adolphe Chapleau (1840-1898), avocat, du Parti conservateur, élu sans opposition en 1881, premier ministre du Québec et ministre des Travaux publics. DPQ.

297 Joseph Gibb Robertson (1820-1899), né en Écosse, député conservateur du comté de Sherbrooke, trésorier de la province de Québec sous le gouvernement Chapleau. DPQ.

298 Marie-Louise Macdonald (1829-1881), épouse de Casimir-Fidèle Papineau, décédée dans sa maison à Montréal, au 72 de la rue Berri, le 29 décembre 1881. Les funérailles auront lieu le matin du 2 janvier 1882 en l'église Saint-Jacques. BAnQ-G, P17, ch.23.

299 Casimir Papineau et sa femme ont eu trois filles : Mercédès, Henriette et Ida.

300 William Dawson LeSueur (1840-1917), né le 19 février 1840 à Québec, fils de Pierre LeSueur et de Barbara Dawson. Commis puis secrétaire en chef du département des Postes à Ottawa. Il écrira une biographie de Louis de Buade de Frontenac. Amédée note dans son journal : Lettre de félicitations à W.D. LeSueur (Département des Postes), Ottawa, pour son excellent article dans le *Canadian Monthly* sur la vraie loyauté, celle que tout Canadien, natif ou d'adoption, doit au Canada avant tout autre pays. JAP, 26 janvier 1882.

301 Athanase Branchaud (1840-1904), né à Beauharnois, fils de Jean-Baptiste Branchaud et de Claire Primeau, époux de Charlotte-Isidora Caine (Huntingdon, 10 octobre 1864), fille

de William Caine et d'Anna Cox. Son bureau d'avocat : Fred Thomas Judah & Branchaud, 3, Place d'Armes, Montréal. LMD.

302 John Wait McGauvran (ca 1827-1884), John Tucker et Cornelius McDonnell, tous trois de Montréal, marchands de bois associés et propriétaires de moulins à scie. Plusieurs de leurs terres à Montréal, au Sault-au-Récollet dans l'île de la Visitation, ont été saisies et vendues par le shérif en mai 1882. Voir la *Gazette officielle de Québec*, n° 23, vol. XIV, p. 1232-1235. John Wait McGauvran avait été échevin au Conseil municipal de Montréal et député conservateur dans Montréal-Ouest. DPQ.

303 Jonathan Saxton Campbell Würtele (1828-1904), avocat en 1850, seigneur de Rivière-David et de Bourg-Marie-Est, trésorier de la province dans les gouvernements Chapleau et Mousseau. DPQ.

304 Côme-Séraphin Cherrier (1798-1885), un des plus brillants et prudents avocats de sa génération, député en 1834, cousin de L.-J. Papineau. DPQ.

305 Bourassa avait d'abord envoyé ce télégramme à Amédée : « Napoléon Bourassa (94, rue Saint-Denis, Montréal) à Amédée Papineau (Montebello) : « 1^{er} mars 1883, Allez-vous à Québec ce soir? Globensky attend; répondez immédiatement. »

306 B. Globensky, avocat à Québec, avait envoyé ce télégramme à Amédée (Montebello) : « 2 mars 1883. Si vous pouvez venir ici aujourd'hui ou demain, vous bénéficierez. Bill viendra devant Conseil lundi ou mardi [5 ou 6 mars]. B. Globensky. »

307 Louis-Honoré Fréchette (1839-1908), né à Lévis, poète national qui, comme Papineau, connut une période d'exil. Un des plus grands admirateurs du père d'Amédée. Auteur de *La Légende d'un peuple*, de contes, de pamphlets et de mémoires. DOLQ, DBC.

308 Cinq réfractaires à l'autorité de Mgr Briand avaient été excommuniés parce qu'ils avaient appuyé l'invasion américaine en 1775. À mesure qu'ils mouraient, ils étaient enterrés dans un champ du quatrième rang de Saint-Michel-de-Bellechasse, d'où ils furent exhumés en 1880. Louis Fréchette écrit un poème sur ce sujet, intitulé « Les Excommuniés », qu'il lut lors d'un grand banquet à Montréal et qu'il publia dans *La Patrie*, 23 octobre 1883, pour l'inclure ensuite à *La Légende d'un peuple*. Amédée venait de lire des détails sur cette affaire qui fit beaucoup de bruit, dans *La Patrie* du 12 décembre 1883, p. 2. DOLQ. Gaston Cadrin, *Les excommuniés de Saint-Michel-de-Bellechasse au XVIII^e siècle*, Québec, Les Éditions GID, 2015, 408 pages.

309 William Chapman (1850-1917) avait publié dans *La Patrie*, 25 février 1884, p. 2, un long poème intitulé [Vi?]rtus, dédié à Wilfrid Laurier, dont les deux premiers vers se lisaient ainsi : « Hélas! en vain toujours debout dans la tourmente, L'immortel Papineau de sa lèvre écumante... »

310 John Charles Dent (1841-1888), *The last forty years : Canada since the union of 1841*, 2 vol., Toronto, 1881. DBC.

311 Le manuscrit d'Amédée Papineau est agrafé à une lettre de J.-O. Joseph à Amédée du 9 février 1886.

312 Manuscrit fait d'une copie par Godfroy de cette lettre d'Amédée à Godfroy. Annexés à ce manuscrit, deux textes, aussi de la main de Godfroy Papineau, traitant de la vente de Bellerive : « Extraits de l'ordre en conseil du 22 mars 1879, stipulant que Mme Westcott-Papineau « a fait proposer de payer de suite 5000 \$ et d'étendre les délais pour le paiement de la balance de 45 250 \$ à une période de quinze ans... » signé de H.G. Joly. Et un acte de conventions, incomplet et non daté, traitant du même sujet.

313 Joseph-Guillaume Barthe (1816-1893), journaliste et patriote, admirateur de L.-J. Papineau, vient d'écrire *Souvenirs d'un demi-siècle ou Mémoires pour servir à l'histoire contemporaine*, Montréal, J. Chapleau & fils, 1885, 482 pages.

314 Barthe répondra : « Depuis le premier instant où j'ai vu L.-J. Papineau, tout jeune que j'étais alors, [j'ai] appris du coup à lui vouer ce culte de patriotisme qui a continué de

s'augmenter depuis, avec la honteuse guerre que lui ont faite ses détracteurs éhontés, et qui n'a eu pour effet que de faire éclater davantage sa supériorité d'âme et d'intelligence. Bénissez Dieu, Monsieur, d'être le fils d'un tel père et l'héritier de tels ancêtres dont vous soutenez si bien le rôle et portez si légitimement la renommée. » J.-G. Barthe à L.-J.-A. Papineau, 21 avril 1885. BAnQ-Q, P4177/3.1.3.

315 Frederick Dobson Middleton (1825-1898), général britannique, chef de la milice canadienne au moment des troubles du Nord-Ouest. « Le général Middleton accuse sir John [A. Macdonald], M. Langevin et M. Caron de lui avoir donné ordre de lyncher Louis Riel et les autres chefs métis. » *La Patrie*, 22 avril 1885.

316 James Innes (1833-1903), né en Écosse, journaliste, homme d'affaires et député. Il siégea aux Communes comme député libéral de Wellington-Sud (Ontario) de 1882 à 1896. Amédée a conservé une coupure de journal donnant une description de la rivière Ottawa et du manoir Papineau, par Innes, M.P. et éditeur du *Guelph Mercury*. Voir CPAP, 1885.

317 Ce sonnet a été édité ensuite avec quelques retouches par Fréchette dans *Les Fleurs boréales, les Oiseaux de neige...*, C.O. Beauchemin & fils, 1886.

318 Cicéron : métaphore désignant ici Louis-Joseph Papineau, orateur. Dans l'édition, Fréchette a changé le nom Cicéron par celui de Papineau.

319 Variante de l'édition : « J'aime à revoir tes murs ».

320 Variante de l'édition : « En s'égarant sous bois ».

321 Variante de l'édition : « Tout garde sa mémoire ».

322 Joseph-Hermyle Leclair (1845-1903), arpenteur à Saint-Jérôme. Le 26 novembre 1883, il dresse un procès-verbal de bornage, à la requête de Napoléon Bourassa, agissant en tant que tuteur et procureur des enfants issus de son mariage avec feu Azélie Papineau, et à la suite du consentement d'Amédée Papineau, pour établir une ligne de division entre les terrains des enfants Bourassa et Papineau. BAnQ-M, CA601, S40, SS2, D33; ce procès-verbal existe aussi à BAC, MG24, B2, vol. 29, dossier 18; Mic. C-15798. Il s'y trouve en outre quelques lettres de l'arpenteur J.-H. Leclair à Amédée Papineau, notamment en juillet-août 1888. BAC, MG24, B2, vol. 29, dossier 16; Mic. C-15798.

323 Amédée Papineau a rédigé quelques pages de notes de son exploration et de son campement en compagnie de Napoléon Bourassa, notes qu'il intitule : « Brouillon de mes notes de voyage d'exploration de la ligne Sainte-Marie, dans le franc alleu Papineau. Sept.-Oct. 1885. » BAC, MG24, B2, vol. 28, dossier 51; Mic. C-15798.

324 Amédée écrit : « de la doyenée à laquelle... ». En 1885, Chauveau, professeur à la faculté de droit de l'université Laval à Montréal, venait d'en être nommé doyen. *DPQ*.

325 John Rolph (1793-1870), médecin, avocat, réformiste du Haut-Canada avec M.S. Bidwell et W.L. Mackenzie. Décédé à Mitchell, Ontario.

326 Le crime de la pendaison de Louis Riel (1844-1885), chef métis, le 16 novembre 1885, entraînera la chute du Parti conservateur à Québec et l'élection d'Honoré Mercier; et, au fédéral, à plus long terme, l'élection de Wilfrid Laurier du Parti libéral.

327 Il y a trois noms « que nous devons apprendre à nos enfants à maudire » pour n'avoir rien fait pour empêcher la mort de Riel, écrit *La Patrie* du 18 novembre 1885, p. 1 : Hector-Louis Langevin, des Travaux publics, Adolphe-Philippe Caron, de la Milice et de la Défense, et Adolphe Chapleau, secrétaire d'État, tous du cabinet de John A. Macdonald. Ironiquement, Amédée accuse à son tour deux de ces ministres : Langevin et Chapleau.

328 *Que justice soit faite*. « *La Patrie* publie presque tous les jours quelques articles de ma plume. Le plus long cette semaine est signé : « Fiat Justitia ». Écrit le 29 novembre 1885, il sera publié dans *La Patrie* du 2 décembre. Voir JAP, 4 décembre 1885.

329 Edmund James Flynn (1847-1927), avocat, député libéral de Gaspé, commissaire des Terres dans le gouvernement Chapleau; puis député conservateur de Gaspé et commissaire

des Chemins de fer et solliciteur général dans les cabinets Ross et Taillon. DPQ.

330 Henri-Abdon-Alexandre Brault, notaire à Montréal, de 1869 à 1920. BAnQ-M, CN601-429.

331 Pierre Rousseau (1827-1912), p.s.s., auteur d'une *Histoire de la vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Villemarie, 1640-1676*, Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, [1886], 290 pages.

332 Amédée parle ici de la colonne Nelson, haute de 19 m, élevée en 1809, Place du Marché Neuf (Place Jacques-Cartier), sous le gouverneur Craig, pour célébrer les victoires d'Horatio Nelson (1758-1805) sur les Français.

333 Le texte de cette lettre est rédigé par Amédée en français et en anglais; le texte en français est daté de janvier 1886 et la version anglaise est datée du 24 janvier 1886. Il s'agit sensiblement du même texte que celui du 18 octobre 1882.

334 Nous ne transcrivons pas la suite de cette lettre qui est, à très peu de mots près, la copie de la lettre du 18 octobre 1882.

335 Louis-Frédéric Colin (1835-1902), né à Lignière (France), décédé à Montréal. Prêtre de Saint-Sulpice, arrivé à Montréal en 1862, vicaire à Notre-Dame de Montréal, professeur et supérieur (1881-1902) du Séminaire Saint-Sulpice.

336 Louis-Philippe Pelletier (1857-1921), avocat, partisan d'Honoré Mercier et de l'Alliance nationale. Un des fondateurs de *La Justice*, journal conservateur, qui commence à paraître en janvier 1886. DBC.

337 Cette lettre du 27 février 1821 se retrouve dans LJ.

338 Théodore Lafleur (1821-1907), natif de L'Acadie, issu de la mission de la Grande Ligne. Missionnaire baptiste, il œuvra à Longueuil et à Montréal.

339 De l'écriture d'Amédée, annexée à cette lettre, une copie du registre d'état civil de l'inhumation de Joseph Doutre : « Je soussigné certifie d'avoir, en ma qualité d'officier de l'état civil, inhumé le corps de feu Joseph Doutre, écuyer, avocat, conseiller de la Reine, décédé à Montréal le 3 de février courant, et ce, dans le cimetière de Mount Royal, ce sixième jour de février 1886, en présence de plusieurs de ses parents et amis qui ont signé avec moi. (signé) Théod. Lafleur, pasteur. »

340 Louis-Onésime Loranger (1837-1917), avocat, juge, frère de Thomas-Jean-Jacques Loranger. Époux de Rosalie Laframboise, petite-fille de Rosalie Papineau-Dessaulles. Juge à la Cour supérieure du district de Trois-Rivières en 1882. Du Parti national et ensuite conservateur. DPQ, DBC.

341 L'évêque Fabre avait demandé aux fidèles de ne pas assister aux funérailles de Joseph Doutre. Plusieurs journaux rapportaient ses paroles, après l'inhumation : « Hier, mes chers frères, a été pour nous une journée de deuil. Un de ceux pour lesquels vous aviez prié, et dont vous aviez espéré le retour à notre sainte religion, jusqu'au dernier moment, avait quitté cette terre sans nous donner cette consolation... C'est donc avec une vive douleur que nous avons appris que tous les catholiques n'avaient pas compris leur devoir et que, cédant à je ne sais quelle convenance mondaine, ils ont préféré sacrifier à l'opinion publique leur réputation de serviteurs fidèles de Jésus-Christ. Pour notre ville de Montréal, c'est une humiliation, pour chacun de vous, un scandale, et pour eux, une faiblesse dont ils rougiront tôt ou tard. » Coupure de journal non identifiée annexée à cette lettre. Le journal *La Minerve* avait écrit que les juges Jetté, Mathieu, Gill et Loranger n'avaient pas assisté aux obsèques de Doutre. La réponse de Loranger ne se fit pas attendre et parut dans *La Minerve* et dans *La Patrie* du 12 février 1886 : « Je me suis fait un devoir de rendre hommage à la mémoire d'un citoyen intègre dans sa vie privée et éminent dans sa carrière professionnelle. »

342 Roswell Corse Lyman (1850-1892), secrétaire de la Société de numismatique et d'archéologie de Montréal en 1883. Associé à William Lyman dans Lyman Sons & Co.,

chimistes et pharmaciens, 382-386, rue Saint-Paul, Montréal. Résidence à Thornhill, 74, McTavish, Montréal. Le décès de Roswell C. Lyman est consigné dans les registres de l'église Emmanuel Congregational, en 1892, f° 2. LMD.

343 Ce manuscrit est de la main de Louis-Joseph Papineau, fils d'Amédée, mais il n'y a pas de doute que le contenu est inspiré d'Amédée.

344 Nous attribuons à cette lettre sans date celle du plan dessiné par Amédée et qui se trouve annexé au contrat rédigé par le notaire MacKay le 4 juin 1886.

345 Donation d'un certain terrain pour cimetière de famille, par Louis-Joseph-Amédée Papineau à Napoléon Bourassa et ses enfants. FSM, 4 juin 1886, minute 7390.

346 John Douglas Borthwick (1832-1912), originaire d'Écosse, pasteur de l'Église d'Angleterre à Montréal, professeur, aumônier à la prison de Montréal; auteur de plusieurs ouvrages dont *History of the Montreal Prison from A.D. 1784 to A.D. 1886*, Montréal, Périard, 1886.

347 William Ewart Gladstone (1809-1898), premier ministre libéral britannique qui connut quatre mandats. Il diminua considérablement les privilèges de l'Église anglicane en Irlande.

348 FSM, 8 juillet 1886, minutes 7403-7404-7405, deux quittances et une commutation.

349 Voir à ce sujet un acte de dépôt par Joseph-Godfroy Papineau de certaines conventions entre lui et divers propriétaires au sujet des droits accordés aux membres du « Club de chasse et de pêche de Plaisance. » DEP, 15 août 1889, minute 5489. S'y trouvent les noms suivants : J.-G. Papineau, Séraphin Charron, Amédée Papineau, Owens Brothers, W. O'Brien, A.-C. Papineau, W.C. Edwards & Co., Hyacinthe *alias* Éméry Lalonde dit Latreille, Jérémie Paquette, Pierre Malo, Théodore Turonne dit St-Pierre, Pierre et Jérémie St-Pierre, Francis St-Pierre, Joseph Desjardins, Dolphis Dumanthet.

350 La date est précisée par Amédée qui en a conservé la coupure de presse.

351 Assemblée tenue à Montréal le soir du 24 novembre 1886 au Marché Bonsecours, pour entendre V. Laurier et H. Mercier. Un compte-rendu en est donné dans *La Patrie* du 25 novembre 1886, rapportant la présence d'Amédée à cette assemblée et les applaudissements nourris lorsque Mercier mentionna son nom.

352 John James Ingalls (1833-1900), né dans le Massachusetts, membre du Parti républicain, sénateur du Kansas. DAB.

353 John Bright (1811-1889), orateur et politicien réformiste de Grande-Bretagne, membre du cabinet Gladstone.

354 Joseph-Xavier Perrault (1836-1905), s'était opposé au projet de Confédération canadienne. Membre de la Société Saint-Jean-Baptiste et vice-président de la Chambre de commerce du district de Montréal. DPQ.

355 Nous ne transcrivons pas la suite de cette lettre qui est, à très peu de mots près, la traduction de la lettre du 24 janvier 1886.

356 Ici, Amédée est très imprécis dans ses dates. Son père est élu député en 1808; il est orateur seulement à partir de 1815 et, comme pour les autres députés de l'époque des insurrections, son mandat se termina en 1838 avec la suspension de la constitution de 1791.

357 Vers de Louis Fréchette, au commencement de la dernière strophe d'un poème intitulé « Papineau », dédié « À son fils M. Amédée Papineau », dans *Pêle-Mêle, fantaisies et souvenirs poétiques*, Montréal, Lovell, 1877; le même poème mais sans dédicace repris dans *Les Fleurs boréales*, Paris, E. Rouveyre et Em. Terquem, 1881.

358 Thomas Storrow Brown (1803-1888), «Brief Sketch of the life and times of the late Hon. Louis Joseph Papineau», dans le *New Dominion Monthly*, janvier 1872. Aussi dans BAC, MG24, B2, Mic. C-15792, p. 6736-6747.

359 Écrit au verso du télégramme de Marie-Louise Papineau envoyé à Amédée, son père : «April 19th 1887, From Union Station, Baltimore, MD. Arrived safely, tired but well. M.L. Papineau.»

360 Donald E. Cameron (1850-1907), fils d'Ewen Cameron et de Harriet Raclift, épouse (Lucknow, 5 août 1885) Mary E. Whitely (1864-1929). Il est alors un banquier âgé de 34 ans. *Bruce County Marriages, 1885. Lucknow, Greenhill Cemetery.* Amédée a conservé une version française et une version anglaise de cette lettre que nous trouvons recto-verso sur la même feuille.

361 George Eulas Foster (1847-1931), du Nouveau-Brunswick, élu en 1882 sous la bannière conservatrice, membre du Cabinet de John A. Macdonald, ministre de la Marine et des Pêcheries en 1885-1888.

362 Oliver Mowat (1820-1903), avocat, un des Pères de la Confédération, premier ministre de l'Ontario de 1872 à 1896, le plus long mandat de toute l'histoire ontarienne. Joindra l'équipe de Wilfrid Laurier en 1896. *DBC.*

363 Erastus Wiman (1834-1904), né à Churchville, Haut-Canada, directeur de journaux et homme d'affaires, établi à New York à partir de 1866. Il fonde la « Compagnie du grand télégraphe du nord-ouest du Canada ». Il est aussi un propagandiste d'une union commerciale canado-américaine. *DBC.*

364 Cet empereur dérisoire est Maximilien I^{er} (1832-1867), envoyé au Mexique par Napoléon III, qui fut fusillé par l'armée de Juarez le 19 juin 1867.

365 *Vir nobile* (lat.) : homme noble!

366 Avec le brouillon de cette lettre, Amédée a conservé la coupure du *Star* de Montréal, du 29 novembre 1887 : «The Salvation Army in Quebec. Mr. L.-O. David, M.P.P., has sent to *L'Électeur* of Québec, a letter to protest against the attacks made upon the Salvation Army. He says that the conduct of the population of Quebec is as much opposed to Christianity as to its own interests and national honor. He believes that the French Canadians ought to show the superiority of their religion by serious works and not by throwing stones at inoffensive people and especially at women.»

367 Le curé Éphrem Rochon demandait à Amédée de fournir des fonds, étant donné «la pauvreté de notre humble fabrique.» Sur la lettre même, Amédée écrit : « Je réponds, avec \$ un, et par la lettre dont copie ci-jointe, le 16 déc. 1887. L.-J.A.P. »

368 Williams Owens (1840-1917), député conservateur du comté d'Argenteuil de 1881 à 1891. Owens voulait acheter d'Amédée une partie des terres non concédées dans la paroisse de Notre-Dame de Bonsecours, contenant environ 51 000 acres, pour le prix de 55 000 \$. Voir la lettre de William Owens à Amédée du 16 décembre 1887.

369 Philippe Hébert (1850-1917), artiste et sculpteur, étudia auprès de Napoléon Bourassa. En 1887, il avait son atelier au 81, rue Berri, et son domicile au 34, rue Labelle. *LMD.*

370 Dawson Brothers, dont Samuel E. Dawson, avaient plusieurs librairies à Montréal; leur plus importante, en 1887, était au 233, rue Saint-Jacques, entre les intersections de Dollard et McGill. *LMD.*

371 *The Post*, fondé en 1878 sous le nom de *The Evening Post*, semble avoir fini ses jours en 1888. *JQ.*

372 Levi P. Morton (1824-1920), banquier, vice-président des États-Unis sous le président Harrison.

373 Robert Cecil, 3^e marquis de Salisbury (1830-1903), conservateur, premier ministre du Royaume-Uni pendant plusieurs mandats, souvent en alternance avec Gladstone, libéral.

374 Référence à Jingo, mot d'origine basque, selon certains, signifiant Dieu. Plutôt une puissance imaginaire voisine d'un dieu. Souvent employé à l'époque par dérision, comme

dans la chanson militaire : «We don't want to fight, but by Jingo if we do, We've got the ship, We've got the men, We've got the money too.» ED.

375 Franc-Chasseur, ou plutôt Frère Chasseur en 1838. Ici, Amédée arrange à son bénéfice la vérité historique. Nous savons que son père l'avait ramené à ses études lors de la seconde insurrection. Un de ses bons amis, Jacques-Guillaume Beaudriau lui reprochait aussi de ne pas avoir participé à la Déclaration d'Indépendance du Bas-Canada en février 1838 : « Pourquoi, dans le mois de février, pourquoi n'êtes-vous pas venu vous mettre à mes côtés, la carabine sur l'épaule, rentrer noblement en Canada? » J.-G. Beaudriau à Amédée, 25 mai 1838. BAnQ-M, P7/2, 17/1-3. Amédée n'a pas non plus pris part aux combats des Patriotes de novembre 1838.

376 Dans *La Patrie* du 24 décembre 1888.

377 À gauche de la signature « Un Patriote », Amédée Papineau a ajouté ses initiales « L.-J.A.P. » sur la coupure de journal conservée.

378 Voir la lettre, incomplète, de dame veuve Samuel Charlebois à Amédée. BAC, R12320, vol. 17-90.

379 Le texte est signé de Joseph-Jérémie Giguères, curé à Montebello de 1887 à 1892. Le reçu a été copié par Amédée Papineau.

380 Les prénoms d'O'Callaghan sont : Edmond Bailey.

381 Cette indication permet d'attribuer la date du 30 décembre au texte non daté d'Amédée, les funérailles de T.S. Brown ayant eu lieu le samedi 29 décembre 1888. La cérémonie des obsèques est rapportée dans *La Patrie*, 31 décembre 1888, p. 4.

382 En 1849, William Badgley (1801-1888) était député de Missisquoi. Il est décédé à Montréal le 24 décembre 1888. DPQ, DBC.

383 Philippe-Ernest Pacaud (1850-1904), fils de Philippe-Napoléon Pacaud, notaire et patriote, et de Clarice Duval, épouse Marie-Louise Turcotte (Trois-Rivières, 23 août 1876), fille de l'honorable Joseph-Édouard Turcotte et de Flore Buteau. Ernest Pacaud, avocat et journaliste, est inhumé à Québec au cimetière Notre-Dame de Belmont le 22 avril 1904. DBC.

384 « La Fédération impériale : où en sont les projets et les espérances des ligueurs? », dans *L'Électeur* du 22 janvier 1889. Amédée a conservé cet article dans son journal. Voir CPAP, 1889.

385 Benjamin Harrison (1833-1901), républicain, élu à la présidence en 1888, défaisant le démocrate Grover Cleveland. Harrison sera le 23^e président des États-Unis, en fonction du 4 mars 1889 au 4 mars 1893. DAB.

386 Amédée, mort en novembre 1903, vit-il son souhait réalisé? En mars de cette année-là, Olivar Asselin, Armand Lavergne, Omer Héroux et autres fondaient la Ligue nationaliste pour s'opposer aux visées impérialistes de Londres. Voir Denis Monière, *Pour la suite de l'histoire : essai sur la conjoncture politique au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1982.

387 *L'Imperial Federation League*, fondée à Londres le 29 juillet 1884, avait des sections canadiennes à Toronto et à Victoria. Le but de cette ligue était de renforcer le lien impérial de toutes les anciennes colonies britanniques et de créer éventuellement un véritable Parlement impérial. Ainsi, le Canada devrait emboîter le pas aux politiques impérialistes de la Grande-Bretagne.

388 La signature *** a été explicitée par l'auteur qui appose ses initiales L.-J.A.P. sur la coupure de journal conservée. Ce journal est *L'Électeur*, publié à Québec, propriété d'Ernest Pacaud. Amédée Papineau écrit lui-même dans son journal personnel : « Lettre confidentielle à Ernest Pacaud, directeur du journal *L'Électeur*, à Québec. » JAP, 23 janvier 1889.

- 389 Amédée reçoit un télégramme le 24 janvier 1889 de J.-B. Doutre : « Feu chez Roy, Beaudoin, hier soir. Venez ou autorisez-moi à prendre arbitre pour régler dommages avec assurance. » Il a gardé copie de sa réponse au verso du télégramme.
- 390 Amédée mentionne 1840 parce que c'est une année de changement constitutionnel. En réalité, L.-J. Papineau fut orateur de la Chambre de 1815 jusqu'au 27 mars 1838, quand la constitution de 1791 fut suspendue par Gosford et remplacée par un Conseil spécial.
- 391 Alfred-Benjamin Cruchet (1854-1915), fils aîné de François-Isaac (Isaïe) Cruchet, originaire de Suisse, et de Marie Forget-Dépaty, qui vivaient à Saint-Félix-de-Valois (Ramesay) lors de leur mariage en 1853. A.-B. Cruchet deviendra pasteur presbytérien, fonction qu'il abandonna en 1890 pour le journalisme.
- 392 James McPherson LeMoine (1825-1912), avocat et écrivain, vivait à Sillery dans la villa Spencer Grange. Auteur de plusieurs ouvrages dont *The Explorations of Jonathan Oldbuck, F.G.S.Q., in Eastern latitudes : Canadian history, legends, scenery, sport*, Québec, L.-J. Demers & frère, éditeurs du *Canadien* et de *L'Événement*, 1889.
- 393 Élu dans le comté de Terrebonne, sans opposition, lors d'une élection partielle, le 18 septembre 1837. DPQ.
- 394 André-Joseph-Adrien Papineau (1845-1880), fils d'André-Benjamin Papineau et d'Hermine Provencher, prêtre en 1871, pendant peu de temps vicaire à L'Islet, mais surtout professeur au Séminaire de Québec. DC. Nous trouvons aux ASQ une correspondance entre André-Benjamin Papineau et son fils Adrien.
- 395 Décédé le 1^{er} février 1890, le notaire André-Benjamin Papineau, qui avait été le premier maire de Saint-Martin, a été inhumé le 3 février 1890 à Saint-Martin, Île-Jésus. Sur sa participation aux insurrections de 1837-1838, voir les *Souvenirs de jeunesse* d'Amédée Papineau (Septentrion, 1998).
- 396 Dans ce journal non identifié, la signature R.I.P. (*Requiescat in pace* – qu'il repose en paix) est complétée par celle de L.-J.A.P., dans la coupure du journal conservée par Amédée lui-même.
- 397 Amédée répond à la lettre d'Onésime Marin, datée de Montréal, le 16 avril 1890. Il en a rédigé son brouillon sur la lettre même du notaire Marin. La lettre de Marin porte en tête : Papineau, Marin & MacKay, 56 St. James St. Montréal, Office of the Notaries of the Corporation of the City of Montréal.
- 398 Edmond-Napoléon Serre dit St-Jean, avocat à Montréal.
- 399 Sur une carte postale où sont imprimés les mots «Canada Post Card» et un timbre de «one cent». M^{me} François-Samuel MacKay est Aurélie Papineau (1830-1926), fille de Denis-Benjamin Papineau et Angelle Cornud et cousine d'Amédée.
- 400 William Robert Stewart (1850-1925), né à Ottawa, fils d'émigrants du nord de l'Irlande, sera élu député libéral aux Communes en 1904.
- 401 Thomas Patrick Gorman (1856-1894), de St. Patrick d'Ottawa, époux de Mary MacDonald. Rédacteur au *Free Press* d'Ottawa; décédé le 19 juillet 1894 : «I write up my diary and a letter of condolence to poor Mrs. T.P. Gorman, left poor probably with 6 young children. I learn his death on my return.» JAP, 22 juillet 1894. Gorman venait d'écrire une esquisse biographique de L.-J. Papineau : «Papineau and his home» dans *The Canadian Magazine*, juillet 1894.
- 402 Le 25 octobre 1890, *La Patrie* publie une longue liste de 922 noms de libéraux qui s'opposent à la réception du comte de Paris à Montréal. La pétition sera envoyée à Sadi Carnot, président de la République française, au Palais de l'Élysée, à Paris. Le nom d'Amédée apparaît au début de la liste, après ceux des honorables Rodolphe Laflamme, Wilfrid Prévost et Eudore Évanturel. Cette liste de noms se termine par « et plusieurs centaines d'autres noms ».

- 403 Georges Boulanger (1837-1891), militaire français, ministre de la Guerre, à l'origine d'une affaire d'espionnage qui mit en danger la III^e République.
- 404 Ce télégramme porte à l'en-tête : Canadian Pacific Railway Company's Telegraph et ce nom dans un cercle entourant une carte de l'Amérique du Nord montrant diverses liaisons télégraphiques. Avec les noms de W.C. Van Horne, President; Chas. R. Hosmer, Man. Telegraph; B.S. Jenkins, Supt., Winnipeg; J. Wilson, Supt., New Westminster, B.C.; Homer Pingle, Supt., Toronto.
- 405 « À 4 h, je recevais deux télégrammes en même temps : "Venez, mère très malade ." " Mère, morte à 2 h et demie." En les dépouillant, j'anticipais accident ou mort d'un des enfants, écrasé par voiture, diphtérie, quoi? L'effroyable vérité me frappa bien profondément. L'on télégraphia de suite à Ottawa et à Montréal pour obtenir l'arrêt à Montebello du train express, qui n'arrête pas d'ordinaire ici. À 6 h, je partais dans ce train pour Montréal. À 8½, j'étais auprès de mon cadavre! Étendue dans sa chambre à coucher, pauvre Marie-Louise accroupie sur le pied du lit, ses yeux fixés sur les restes de cette mère adorée. La pauvre enfant ne pouvait croire à la mort, imaginant défaillance, léthargie, fit télégraphier au D^r Grant de venir de suite par un train spécial, ce qu'il fit, arrivant à minuit. Quelles prières, quelles supplications de l'enfant pour qu'il ressuscitât sa mère! Spectacle poignant! » JAP, 8 novembre 1890.
- 406 Edward Blake (1833-1912), avocat, réformiste, premier ministre libéral d'Ontario en 1871 et chef du Parti libéral du Canada en 1880. DBC.
- 407 Goldwin Smith (1823-1910), né en Angleterre, professeur d'histoire à Oxford, enseigna à Cornell (NY). Libéral et propagandiste convaincu de l'annexion du Canada aux États-Unis. Auteur de «The political relations of Canada to Great Britain and the United States», discours prononcé devant le Nineteenth Century Club de New York le 31 janvier 1890, et aussi de *Canada and the Canadian Question* (1891).
- 408 L'élection fédérale du 5 mars 1891 avait reporté au pouvoir, de justesse, le gouvernement conservateur de John A. Macdonald (1815-1891) avec 117 sièges, contre Wilfrid Laurier (90 sièges). Mais Macdonald mourra trois mois après son élection. L'autre Macdonald est Hugh John Macdonald (1850-1929), fils de John A., élu dans le comté de Winnipeg, Manitoba.
- 409 Three Tupper, dont Charles Tupper (1821-1915) qui avait été ministre des Finances sous Macdonald, sera Premier ministre conservateur du Canada en 1896.
- 410 Amédée parle ici de William Van Horne (1843-1915), né en Illinois, président du Canadien Pacifique.
- 411 *Evohe* : cri des bacchantes invoquant Dionysos. « Euhoe Bacche sonat. » Ovide, *Métamorphoses*, 4-520.
- 412 Amédée répète ici les mots de son père, lors des débats sur les 92 *Résolutions*. Voir, plus loin, le texte d'Amédée paru dans la « Tribune libre » de *La Patrie*, le 21 décembre 1900.
- 413 Sur la coupure du journal conservée, Amédée a apposé ses initiales : L.-J.A.P.
- 414 Ici, Amédée a corrigé la page du *Witness* qui avait imprimé : «shall last five years».
- 415 Amédée, qui prônait l'élection du gouverneur général, ajoute sur la coupure du journal : We should elect him.
- 416 *La Patrie* du 1^{er} juillet 1891, qui publie le discours d'Amédée Papineau, écrit : « fausser l'histoire de la vérité ». Le journal du lendemain, 2 juillet, produit un *errata* qui corrige l'erreur.
- 417 Le mot « opportuns », dans l'impression du 1^{er} juillet, est corrigé et remplacé par « inopportuns » dans l'*errata* du lendemain.

418 Ce billet d'Amédée est pris en note par l'auteur sur la lettre même de Gustave Bourassa qui dit : « Je vous transmets la prière d'un ami des lettres canadiennes que j'ose vous demander de considérer comme vous étant adressée et d'agréer comme telle. Vous n'aimez pas les inexactitudes historiques, surtout celles qui vous concernent et notre famille. Je compte donc sur vous pour les écarter toutes de cette notice biographique où je les ferais entrer toutes. Si vous voulez bien vous occuper de recueillir ces notes, je me ferai un plaisir de les transmettre à M. Valois, à moins que vous ne préfériez les lui adresser vous-même. » Ce Valois est Joseph M. Valois qui écrit à Gustave Bourassa de Montréal, le 4 juillet 1891, demandant une «petite notice biographique» d'une dizaine de lignes d'Amédée Papineau pour le *Répertoire national*. Voir BANQ-Q,P418,S1,SS3/2.

419 Dans sa lettre du 16 juillet 1891, l'abbé Gustave Bourassa répond à la question ironique d'Amédée : « Mon cher oncle, je ne vous dirai ni qu'il m'a édifié, car ce serait faux, ni qu'il m'a scandalisé, ce qui serait fort. J'aime mieux vous laisser croire que je ne partage pas vos sentiments sur la révolution en général et l'insurrection de 37 en particulier. Je crois que c'est une véritable aliénation d'exalter en toute occasion et sans aucune mesure cette échauffourée, qui n'a jamais eu ni avant, ni pendant sa durée, ni après, l'approbation des chefs légitimes, ecclésiastiques ou politiques du pays. Je ne puis m'empêcher de trouver étrange qu'au sein de votre propre famille on glorifie un mouvement qu'on m'a toujours représenté comme tout à fait contraire aux sentiments et aux déclarations publiques de mon grand-père. Si mon grand-père l'approuvait, il n'avait qu'à rester à Saint-Charles au milieu des insurgés qui l'acclamaient, pour monter ensuite sur l'échafaud ou partir aux Bermudes avec des victimes moins responsables que lui de l'acuité de cette crise politique et de ce sanglant dénouement. Je n'excuse son départ que par la conviction qu'il était libre de toute connivence avec un soulèvement qui devait fatalement aboutir à un désastre. Autrement, il aurait manqué de courage et de dignité en échappant aux conséquences de son action et en se soustrayant au sort des chefs secondaires de l'aventure... Vous conservez l'indulgence d'un ancien Fils de la Liberté et vous nous prouvez que l'enthousiasme juvénile ne se refroidit pas avec les années. C'est un bel exemple de longévité qui me laisse espérer que votre longévité sera complète et vous conservera longtemps à l'affection de votre neveu. Que dites-vous, mon cher oncle, de la mort du juge Dorion? En êtes-vous édifié ou scandalisé? » BANQ-Q,P418,S1,SS3/2.

420 Silas Edward Gregory (1822-1911), né à Russeltown [Saint-Jean-Chrysostome, seigneurie de Beauharnois] en août 1822, fils de Silas Gregory, marchand, désigné ensuite comme «médecin» [herboriste], et Julia Aussem. Il est baptisé à Montréal six mois plus tard, le 9 février 1823. Amédée l'avait engagé pour faire le recensement à Montréal en mars 1844. Il a épousé Emma O'Reilly (Hamilton, Ont., 1863). En 1891, il réside à Ottawa et est commis au département de l'Agriculture. Décédé à Vancouver, B.C., le 4 avril 1911; inhumé au cimetière Mountain View.

421 Ce billet non daté est écrit au verso d'une carte postale portant un tampon de Montebello, 8 août 1891.

422 *La Femme au miroir*, tableau d'Antoine Plamondon, copié du Titien (ca1515) au Louvre. Propriété de Louis-Joseph Papineau, remise à Plamondon en 1837 et acheté ensuite par Edward Burroughs, père de John. Ce dernier veut revendre le tableau à Amédée.

423 John Burroughs demandait 300 \$ pour *La Femme au miroir* de Plamondon.

424 Léopold-J. Demers, ingénieur civil et arpenteur, admis à l'Ordre des arpenteurs du Québec le 17 avril 1890; du Bureau de Vincent & Demers à Montréal. BANQ-M,CA601,S76. Les lettres de l'arpenteur Demers à Amédée, du 30 novembre et du 3 décembre 1891, font état d'un arpentage demandé par Amédée dans «l'affaire Papineau-Owens.»

425 Jean-Baptiste Sincennes (1864-1932), pasteur presbytérien à Namur, Angers et Perkins. Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, 2 vol., Montréal, Librairie évangélique, [1913], II, p. 180.

- 426 Hannah Sarah Howard, née à Buffalo (NY), a épousé Octavius Henry Lambart (1855-1919) à Belleville, Ontario, le 15 octobre 1878. Le « née Westcott » d'Amédée est erroné. Octavius Henry Lambart, militaire, fils du 8^e comte de Cavan, habite au 8, rue Pine à Ottawa, maison achetée en 1884 et appelée Vine Lynn du nom du domaine Lambart en Angleterre. Cette riche résidence deviendra le 7, Rideau Gate en 1906.
- 427 Caroline Augusta Littleton (1817-1892), épouse de Frederick John William Lambart, 8^e comte de Cavan, vient de décéder le 18 janvier 1892. Elle était la mère d'Octavius Henry Lambart.
- 428 Auguste-Stephen MacKay (1859-1917), avocat, fils de François-Samuel MacKay, notaire, et d'Aurélie Papineau. Auguste-Stephen est donc fils d'une cousine d'Amédée.
- 429 Il s'agit de son discours du 21 juin 1892, publié dans *La Patrie* du 1^{er} juillet 1892. Voir supra.
- 430 Louis-François-Georges Baby (1832-1906), avocat, juge, collectionneur, président de la Société de numismatique et d'archéologie de Montréal. Sa riche collection de correspondances a été déposée aux Archives de l'Université de Montréal. DBC.
- 431 Joaquin Miller (1837-1913) originaire de l'Indiana, établi en Californie pendant la ruée vers l'or, vécut parmi les Amérindiens. Surnommé le poète des Sierras, il se distingue par son originalité.
- 432 Frank Leslie (1821-1880), né en Angleterre, graveur et imprimeur américain bien connu au cours de la guerre de Sécession, créateur d'almanachs, dont le *Frank Leslie's Illustrated Weekly*.
- 433 Le *Montreal Star* du 14 décembre 1892 ne contient pas de texte signé d'Amédée. Peut-être qu'il fait référence alors à un bref article intitulé «Annexion and Independence», écrit à la suite d'une réunion du Young Men's Liberal Club à Toronto le 13 décembre, au cours de laquelle une proposition fut mise aux voix, rejetant l'annexion, mais prônant l'indépendance comme «the inevitable and most desirable future» pour le Canada.
- 434 On peut dater cet article en consultant JAP, 14 janvier 1893 et CPAP, 1893.
- 435 Zacharie Lacasse (1845-1921), né à Saint-Jacques-de-l'Achigan, fils de Joseph Lacasse, cultivateur, et de Marguerite Mirault. Il étudia au Collège de l'Assomption et au Collège St-Paul à Varennes, ordonné prêtre à Ottawa par Mgr Guigues en 1873. Missionnaire oblat à Betsiamites, au Labrador et au lac Saint-Jean, tout en ayant sa résidence à Saint-Pierre-Apôtre de Montréal. Auteur de plusieurs ouvrages dont *Le prêtre et ses détracteurs, ou Le prêtre vengé : une troisième mine*, édité à Montréal en 1892, repris un siècle plus tard à Saint-Jacques, Éditions du Pot-de-Fer, 1994, 276 pages. Le Père Lacasse eut maille à partir avec la hiérarchie : «Father Lacasse is now being sued for 10 000 \$ in Montreal by Mr. St. Louis, advocate for the *Canada Revue*, in its suit against Bishop Fabre, of Montreal», écrit le *Star* du 30 octobre 1893. Lacasse est poursuivi par Mgr Fabre pour avoir écrit *Dans le camp ennemi*, Librairie St-Joseph, Cadieux & Derome, Montréal, 1893, 220 pages. Voir CPAP, 1893. Voir aussi les attaques de Louis Fréchette contre l'Oblat : « Les bons prêtres vengés, lettres au R.P. Lacasse », publiées dans *La Patrie* de 1894-1895, éditées dans *Satires et polémiques II*, BNM, 1993.
- 436 Cet article percutant, qu'Amédée appelait sa « philippique contre l'épiscopat du Canada » (JAP, 1893), ne semble pas avoir été publié. « Votre article intitulé *La Patrie vengée* frappe tellement juste que nous n'osons, M. J. Beaugrand et moi, prendre sur nous de le publier en l'absence de M. Honorius Beaugrand. Ce dernier sera ici au commencement de mars et il décidera si nous devons braver l'interdiction que l'on serait de taille à lancer contre *La Patrie*. Il est le seul intéressé pécuniairement dans le journal et nous préférons lui laisser la responsabilité de cette décision. En attendant, veuillez accepter l'assurance de ma considération la plus distinguée. » Rémi Tremblay, rédacteur en chef de *La Patrie*, à Amédée, 23 février 1893. P417/8, 3.1.3. Amédée revint à la charge cinq ans plus tard et tenta de faire publier sa « Patrie vengée », quand Godfroy Langlois (1866-1928) devint rédacteur

en chef du journal : sur un feuillet à en-tête de *La Patrie*, se lit la note suivante, de la main de Langlois : « Reçu de M. L.J.A. Papineau 11 feuillets écrits en double, avec titre *La Patrie* vengée, 3 février 1898. BAnQ-Q,P417/8,3.1.5.

437 Voir Gaston Deschênes, *L'Année des Anglais : la Côte-du-Sud à l'heure de la conquête*, nouvelle édition revue et augmentée, Québec, Septentrion, 2009, 158 pages.

438 Auguste Stephen MacKay (1859-1915), avocat, fils de François-Samuel MacKay, notaire, et d'Aurélien Papineau. Il est donc fils d'une cousine d'Amédée. Dans sa lettre du 23 mars à ce dernier, il lui demande un prêt de 50 \$ pour suivre la cure antialcoolique du Père Murphy, à base d'injection de chlorure d'or (*gold chloride*), une invention de Leslie Keeley (1836-1900), médecin américain. Voir aussi « La Gold Cure du Père Murphy », trois témoignages de guérison, dans *La Patrie*, 5 décembre 1892, p. 3. Dans sa lettre à Amédée, Auguste MacKay précise que les injections du Père Murphy « ôtent le goût de l'alcool qui a un goût de savonnage dès le quatrième jour du traitement », mentionnant les guérisons de Carroll Ryan, 50 ans, poète et journaliste, de l'honorable R. Thibodeau, Toussaint Thompson, sténographe, et l'abbé Wentworth Monk. BAnQ-Q,P417/7,3.1.1.

439 Dans sa lettre, Auguste MacKay demande d'envoyer l'argent au juge Augustin-Cyrille Papineau, 160, rue Saint-Denis, où demeure pour quelque temps la mère d'Auguste MacKay.

440 Dans *La Patrie*, 25 avril 1893, p. 1.

441 Viscount James Bryce (1838-1922), *The American Commonwealth*, 3 vol., S.I., Macmillan, 1888.

442 Douglas Campbell (1839-1893), *The Puritan in Holland, England and America. An introduction to American history*, 2 vol., Harper & Bros, New York and London, 1893.

443 Paru dans *La Presse* du 26 juin 1893, p. 2.

444 « Et pourtant elle tourne », mots attribués à Galilée à la suite de son procès intenté par l'Église, le condamnant à nier la rotation terrestre.

445 James David Edgar (1841-1899), journaliste au *Globe*, réformiste, libéral, député d'Ontario West; auteur de *This Canada of ours, and other poems*, Toronto, 1893. DBC.

446 *La Liberté*, journal de Sainte-Scholastique.

447 « Jourdan » ne peut être qu'un pseudonyme d'Amédée Papineau qui a conservé, corrigé et daté de sa main, l'article du journal.

448 Joseph-Thomas Duhamel (1841-1909), deuxième évêque et, depuis 1886, premier archevêque d'Ottawa.

449 Signification à Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, de l'abjuration comme catholique romain d'Amédée Papineau et de son adjonction à l'Église presbytérienne calviniste. JGP, 3 août 1893, minute 1917.

450 Le presbytérianisme est issu du calvinisme et de l'enseignement de John Knox (1514-1572), réformateur écossais. Amédée et sa famille en avaient vu « la statue gigantesque » lors de leur passage à Glasgow en juin 1870. Voir Amédée Papineau, *Lettres d'un voyageur*.

451 Cette lettre d'Amédée paraît dans *La Patrie* du 9 octobre 1893.

452 Alain Chartier Macdonald, fils d'Antoine-Eustache de Bellefeuille Macdonald, épouse une de ses parentes, Anna Macdonald. Ce mariage « catholique » est célébré dans l'Île-du-Prince-Édouard le 29 novembre 1894, au grand scandale de la famille protestante. Il est jeune frère d'Archibald de Lery Macdonald, seigneur de Rigaud.

453 Article conservé par Amédée qui y a apposé ses initiales. Voir CPAP, 1893.

454 Amédée répond à la lettre de James Macpherson LeMoine qui lui demandait combien valaient les dividendes qu'il possédait dans la compagnie «Isle Jesus Turnpike and Bridge».

- 455 Cette lettre a été copiée par Paul Popenoe Jr en octobre 1978, un descendant de Willis P. Popenoe. Crédit attribué à Jean-Yves Papineau pour cette découverte.
- 456 Cette lettre, dont nous n'avons pas trouvé le manuscrit, a été éditée dans Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, II, Montréal, Librairie évangélique, 1913, p. 117-118; reprise dans Raymond Ouimet, *Crimes, mystères et passions oubliées*, Éditions Vents d'Ouest, collection Asticou/Histoire, 2010, p. 77. Elle a été éditée aussi en traduction anglaise, portant la date du 1^{er} juin 1894, dans Paul Villard, *Up to the light, The story of French Protestantism in Canada*, Toronto, Ryerson Press, 1928, p. 100-101.
- 457 Edward White Benson (1829-1896), primat de l'Église d'Angleterre, 94^e archevêque de Cantorbéry (Canterbury) de 1883 à son décès.
- 458 Robert McIntyre, qui réside à Grenville, exploitait en 1885 une scierie dans l'île de Calumet. Site MRC d'Argenteuil.
- 459 Calvin Elijah Amaron (1825-1917), né le 4 septembre 1825, fils de Daniel Amaron et d'Annette Cruchet, originaires du canton de Vaud (Suisse). Ministre presbytérien à Montréal et propriétaire du journal *L'Aurore*, organe du protestantisme francophone d'Amérique. JQ. BANQ-M, P612.
- 460 De son vrai nom *Le Monde canadien*, connu sous le nom de *Nouveau Monde* et plus simplement *Le Monde*, paraît à Montréal de 1867 à 1900. D'abord ultramontain, ce journal est devenu, en 1894, le « journal à nouvelles le plus complet de la province ». JQ.
- 461 Amédée veut parler ici d'Alice Savage, fille de Henry George Savage et d'Amélie Joly, celle-ci étant sœur d'Henri-Gustave Joly. Alice épousa le marquis Aimé de Coudé et vécut en France. Voir Pierre-Gustave Joly de Lotbinière, *Voyage en Orient (1839-1840)*, Québec, PUL, 2010, p. 15-16.
- 462 William Drysdale & Co., né à Montréal en 1847 de parents écossais; libraire, éditeur et agent de périodiques, rues Saint-Jacques et Sainte-Catherine, membre de l'église presbytérienne de Montréal. LMD.
- 463 James M. King [James Marcus] (1839-1907), *Letters, describing romanism in its origin, character and end, addressed to Rev. E.C. Fabre, roman catholic archbishop of Montreal*, by Marcus, Montreal, Wm Drysdale & Co., 1887, 240 pages.
- 464 Désignent sa fille Marie-Louise.
- 465 Papineau : Louis-Joseph Papineau, fils d'Amédée.
- 466 *Coram populo* (lat.) : devant le peuple.
- 467 Montréal, 14 novembre 1890 : « I do hereby appoint Louis Joseph Amédée Papineau, Esquire, my Co-Executor & Trustee, to be my true & lawful Agent & Attorney to act & to administer under the Will & Testament of Dame Mary Eleanor Westcott; & I promise to ratify all his lawful acts in the matter. This power of Attorney given at Montreal this fourteenth day of November 1890. (signed) Marie Louise Papineau, Co-Executrix & Trustee; (signed) Elizabeth Slocum Rogers, C.P. Rogers Papineau, witnesses. » Cette procuration de 1890 est conservée dans JAP, 1893. La lettre contient à l'en-tête une gravure de l'hôtel Windsor, Dominion Square, où est décédée Marie Westcott.
- 468 Protêt à la requête de D^{lle} Marie-Louise Westcott Papineau à L.-J.-A. Papineau; trouble et déplacement; 3 originaux et 8 copies, avis de parents pour curateur? à substitution de feu dame L.-J.-A. Papineau. XT, 5 septembre 1895, minute 3396.
- 469 Révocation de procuration par D^{lle} Marie-Louise Westcott Papineau. XT, 31 août 1895, minute 3386. Signification de révocation de procuration à Louis-Joseph-Amédée Papineau, 31 août 1895, minute 3388. Le notaire Tétreault ajoute une phrase à cette minute dans son répertoire : « Je me suis engagé à M. L.J.A. Papineau pour faire l'inventaire des biens de la succession de sa défunte femme, dame Mary Eleanor Westcott, après entrevue avec lui ledit jour. »

470 Jean-Baptiste Doutre (1846-1929), né à Sainte-Martine de Châteauguay le 1^{er} octobre 1846, fils de Joseph Doutre (1811-1879) et d'Adélaïde Giroux (1811-1876). Il n'est pas frère de l'avocat-écrivain Joseph Doutre. Avocat en 1867 et célibataire, Jean-Baptiste Doutre travailla longtemps pour Amédée Papineau. Il sera engagé en 1896 comme curateur de Louis-Joseph Papineau fils, interdit. Amédée a conservé 138 lettres de l'avocat Jean-Baptiste Doutre, la plupart de courts billets de format carte postale. À son décès, Jean-Baptiste Doutre vivait à Montréal, paroisse Saint-Pierre-Claver; il a été inhumé à Sainte-Martine le 12 janvier 1929.

471 Charles-Honoré [Carlo Onorato] Catelli (1849-1937), né dans le Milanais, fondateur, en 1867, de la première usine de pâtes alimentaires à Montréal. *Cap-aux-Diamants*, N° 82, été 2005. M. Catelli demandait à Amédée dans sa lettre du 12 décembre 1895 de surseoir au remboursement d'un prêt fait par Amédée à A. Archambault, sur une maison de la rue Panthaleon, achetée et hypothéquée par Catelli. Ce dernier avait grand besoin de cet argent, disait-il, « pour sauver de difficulté une pauvre veuve ».

472 «Loans and investments. Real Estate Office of Lester Brothers, Arcade Building, Saratoga Springs, N.Y.» 15 janvier 1896. BAC, MG24, B2, vol. 29, dossier 23; Mic. C-15799.

473 Benjamin Stephen Stackhouse, dentiste à Lachute. Fils de John Stackhouse.

474 Texte raturé, entre crochets.

475 Cet écrit incomplet, de la main d'Amédée, se termine par le mot « Tableau ». Ce tableau n'y est pas.

476 Geneviève-Jane-Émilie Papineau (1859-1931), fille de Denis-Émery Papineau, notaire, et de Charlotte Gordon.

477 Amédée devait payer 951,55 \$ à Denis-Émery selon un jugement rendu le 4 mars 1896 dans une cause de Denis-Émery contre Amédée. Ce dernier liquidera finalement sa dette en juillet 1899, après de nombreux rappels réitérés par Émilie, chargée des affaires de son père malade.

478 Le texte d'Amédée, écrit le 9 août, paraît dans le journal du 19 août 1896.

479 Euclide Roy (1824-1896), fils de Joseph Roy et d'Émilie-Sophie Lusignani; avocat, frère de Rouër Roy, avocat, et ami d'enfance d'Amédée.

480 Amédée lui donne le prénom « John » Macpherson LeMoine; en réalité, il s'agit de James. La réponse d'Amédée a été écrite et conservée en brouillon sur la lettre même de J.M. LeMoine, datée du 10 février 1897.

481 François-Samuel MacKay fils.

482 Amédée joint à ce court billet un chèque de 100 \$ pour payer une partie de sa dette à son cousin Denis-Émery. Émilie venait de lui annoncer la mort de sa belle-sœur Eugénie MacKay (1856-1897), première épouse de Gordon-Benjamin Papineau, frère d'Émilie.

483 Jusqu'ici, le manuscrit semble de la main d'Iona Curren. Le reste de la lettre est de la main d'Amédée.

484 Godfroy Langlois (1866-1928), journaliste, *Sus au Sénat, Pamphlet politique*, Montréal, s.n., 1898, 104 pages. « Notre Sénat est une chambre sans responsabilité publique et ne peut raisonnablement prétendre à la gouverne du pays. Or, à sa séance du 30 mars dernier, il a jugé à propos de substituer son arbitraire au mandat exprès confié par la nation au cabinet Laurier et à la Chambre des communes... »

485 Caroline Pitkin Rogers (1859-1952), fille de Talbot Mercer Rogers, marchand, et de Jane Elizabeth Slocum, a épousé Louis-Joseph Papineau (Philadelphie, 18 août 1880), fils d'Amédée Papineau et de Marie Westcott. Elle aura quatre fils Papineau, dont deux se marieront et auront des descendants.

- 486 James Pliny Whitney (1843-1914), né à Williamsburg, Ontario; avocat, conseil de la Reine en 1890, élu dans Dundas en 1888 sous la bannière des libéraux-conservateurs. Chef de l'Opposition du gouvernement ontarien. Premier ministre en 1908.
- 487 Richard Montgomery (1738-1775), né en Irlande, combattit à Québec du côté américain, lors de l'invasion américaine, décédé au combat le 31 décembre 1775.
- 488 Pour payer une partie de sa dette, Amédée joint un chèque de 100 \$ à son envoi.
- 489 Denis-Éméry Papineau (1819-1899), décédé le 6 janvier 1899 à l'âge de 79 ans. Notaire de la Société Papineau, Morin, MacKay et Fiset. Les funérailles de son cousin Denis-Éméry ont eu lieu le 10 janvier 1899. Le convoi partit de la demeure du défunt, 194 rue Berri, pour se rendre à l'église Saint-Jacques et de là au cimetière de la Côte-des-Neiges. *La Patrie*, 7 janvier 1899, p. 12.
- 490 *Le Spectateur*, journal indépendant publié à Hull à partir de 1889. *JQ*.
- 491 La date est tirée du tampon postal de Montebello.
- 492 Sur la coupure de presse conservée, les noms Roschund et Faure ont été raturés par Amédée, sans être remplacés.
- 493 Amédée veut montrer que les monarchies ou les régimes impériaux n'ont pas d'avenir en Amérique. Agustín de Iturbide (1783-1824), 1^{er} empereur du Mexique, mort assassiné; Maximilien 1^{er} (1832-1867), 2^e empereur du Mexique, envoyé en ce pays par Napoléon III, empereur des Français, mourut aussi fusillé.
- 494 Joseph Chamberlain (1836-1914), politique britannique impérialiste, secrétaire aux colonies, devenu célèbre avec sa phrase : « Les Britanniques sont la meilleure race pour diriger le monde. »
- 495 Cet ajout du 25 décembre 1900 ne sera pas publié dans *La Patrie*. Cette lettre a été supprimée, écrit Amédée, et voilà l'excuse donnée par Godfroy Langlois : « J'ai publié la note ci-jointe dans *La Patrie* de samedi. À mon grand regret, je n'ai pu publier votre correspondance à cause des préventions anglaises contre *La Patrie*. Je vous demande pardon pour ce contretemps. » Godfroy Langlois à Amédée Papineau, 31 décembre 1900. Voir la liste des correspondances reçues par Amédée. Ce dernier ajoute un commentaire sur son manuscrit : « Et voilà le principal organe libéral dans la presse française de ce Canada! »
- 496 Texte paru dans l'*Oswego Daily Times* du 3 mai 1901.
- 497 « Fais cependant que mes os soient rapportés dans une petite urne : ainsi, lorsque je serai mort, je ne serai plus exilé. » Ovide, *Tristes*, III, 3, 65-66.
- 498 Amédée note : projet de lettre à Dessaulles. Il y est question d'une requête au gouverneur en Conseil au sujet de son augmentation de salaire. La fin contient un « paragraphe intercalé dans ma lettre à Dessaulles du 28 juillet 1862. »
- 499 Amédée note : « Mémoire à l'appui de ma pétition au gouverneur; 28 juillet 1862. Pour justice égale, salaire égal. » Voir la lettre du 20 avril 1858.
- 500 La seconde moitié de cette lettre est de la main de Marie Westcott.
- 501 Voir FJD, 13 décembre 1872, minute 4036.
- 502 Sur la lettre reçue de John Roche et Peter J. Brady du 6 septembre 1873.
- 503 Amédée Papineau répond à la lettre de Charles-Ovide Perrault sur le manuscrit même de ce dernier.
- 504 Au verso de la lettre d'Amédée du 15 avril à Augustin-Cyrille Papineau.
- 505 Au verso de la lettre d'Amédée du 15 avril à Augustin-Cyrille Papineau.
- 506 Écrite de Paris, 20, rue des Bassins; classée parmi les lettres reçues. Amédée veut

des renseignements sur ses origines. Le juge Boucherie-Papineau habite Barbezieux, département de la Charente.

507 Écrite de Paris, 20, rue des Bassins.

508 Lettre datée de Biarritz [Pyrénées-Atlantiques].

509 Augustin-Séraphin-Camille Papineau, neveu d'Amédée, est agent seigneurial à Papineauville. Le court billet est au verso de la lettre d'Amédée du 26 mai 1879, au curé Bourassa.

510 Au verso d'une lettre d'Edmond-Éloi Chagnon à Amédée, datée de Verchères 28 septembre 1880.

511 Au verso de la lettre à L.-O. David, même date.

512 Cette lettre a paru dans *La Tribune*, journal de L.-O. David, du samedi 13 janvier 1883, avec le commentaire suivant : « Nous recevons de M. L.J.A. Papineau une lettre qui nous a surpris, mais que nous nous faisons un devoir de publier. Seulement nous devons dire, pour notre justification, que nous ne nous serions pas permis de publier une lettre qui ne nous était pas adressée, si M. Godfroy Papineau, notaire de Montréal en qui nous avons la plus grande confiance, ne nous avait autorisé à le faire en nous disant qu'il avait lui-même cette autorisation de M. L.J.A. Papineau. M. Papineau nous ayant montré un grand nombre d'autres lettres adressées à d'autres personnes, nous ne pouvions avoir de doute sur ses droits et pouvoirs. Dans tous les cas, connaissant, comme tout le monde, l'honorabilité de M. Godfroy Papineau, nous sommes bien sûrs qu'il avait raison de se croire autorisé. » Copie du journal conservée dans BAnQ-Q,P417/6,2.11.

513 Dans *La Tribune* du 24 mars 1883.

514 Edmond Mallet (1842-1907), né à Montréal le 17 novembre 1842. Sa famille s'établit à Oswego (NY), en 1849. Il obtient le grade de major à la guerre de Sécession et est blessé au combat. Défenseur des francophones et des Amérindiens en sol américain.

515 Écrite sur la lettre reçue de T.S. Brown.

516 Au verso d'un télégramme daté de Baltimore, le 19 avril 1887, envoyé à Amédée Papineau par sa fille Marie-Louise.

517 Voir la lettre d'Éphrem Rochon du 15 décembre 1887.

518 Écrite sur la lettre de William Owens à Amédée et datée du 16 décembre 1887.

519 Écrite sur une lettre de John Burroughs et datée d'août 1891.

520 John Joseph Caldwell Abbott (1821-1893), Premier ministre du Canada, libéral-conservateur, du 16 juin 1891 au 24 novembre 1892.

521 La réponse d'Amédée est écrite sur la lettre d'Auguste MacKay à Amédée.

522 Au verso de la lettre d'Alain Chartier Macdonald du 6 novembre 1893.

523 Avec une lettre de Pierre-Évariste Leblanc adressée à Amédée et datée du 18 janvier 1897.

524 Invitation à une réunion à la bibliothèque de la Natural History Society, Petite rue St. Jacques.

525 Henri-Maurice Perrault, architecte et arpenteur, membre de l'Institut canadien, époux de Marie-Louise-Octavie Masson.

526 J. de Montigny, secrétaire du Comité des Inscriptions pour le monument aux victimes de 37-38.

527 « Les membres de l'Institut Canadien sont priés de se rendre à leur Salle, dimanche le 14 du courant à midi et demi, pour se réunir et se rendre en corps au Marché à foin où la

procession s'organisera, et partira à 1 heure P.M. pour se rendre au Cimetière, si le temps le permet. » Inauguration du monument aux patriotes de 37-38.

528 Sœur de la Charité (Sœur Grise), cousine d'Amédée.

529 Traite de l'arrestation de Mansfield Walworth, fils du chancelier.

530 Un de ses fils a étudié le notariat pendant trois ans...

531 Savant ministre unitarien à Montréal qui lui recommande un nommé Montier, natif de France, capable d'enseigner le français et qui pourrait être employé comme traducteur au protonotariat.

532 La lettre est adressée à MM. Monk, Coffin & Papineau.

533 Le texte de cette courte lettre de William Dickson, marchand de bois à Montréal, à Amédée Papineau, apparaît sous le manuscrit écrit par Amédée au directeur des Hospitaliers de Lyon le 1^{er} décembre 1862. Texte de Dickson décrypté : «Yours of 8th came duly to hand. I did not expect according to my understanding with [Andrew] McClintock to be called upon quite so soon, but I will send you a cheque for the amount say about the middle of next week. Respectfully yours. W^m Dickson.»

534 L'année 1863 a été ajoutée d'après le contenu de la lettre, traitant de la bataille de Rappahannock pendant la guerre de Sécession et de la victoire espérée de Hooker.

535 L'affaire Monk. Annexe : un court billet d'Amédée sur ce sujet.

536 De Federal St., Saratoga.

537 Charles-Ovide Perrault est secrétaire archiviste du Monument aux victimes de 1837-38 et demeure au 38 de la rue Saint-Vincent à Montréal. La lettre contient un imprimé représentant le monument.

538 Lettre datée de L'Assomption annonçant la mort de l'épouse du D^r Onésime Bruneau; funérailles à L'Assomption samedi prochain.

539 Écrite de Montebello, elle contient une liste faite par l'auteur, de mémoire, des membres de la Chambre d'assemblée en 1837. Les noms accompagnés d'un X vivent encore. Il demande à Amédée de publier cette liste dans *Le Pays*.

540 Demande copie du testament de feu S.W. Monk.

541 Amédée note sur le manuscrit : « Reçue à Hambourg le 25 mai 1876. » Lettre classée en 1896 dans l'instrument de recherche.

542 Amédée note sur l'enveloppe : recd. Monday 23rd Augt 1869. La lettre est écrite de New York.

543 Contient une courte lettre à en-tête imprimé de Harvey Fisk & A.S. Hatch, Bankers and Dealers in Government Securities, n° 5, Nassau Street, N.Y., à Marie Westcott, datée du 27 août 1869.

544 Amédée écrit sur l'enveloppe : recd Friday 3rd Sept. 1869; answd same day.

545 Contient imprimé à l'en-tête : Doutre, Doutre & Doutre, Solicitors & Baristers, 57, St. Gabriel Street. Il s'agit de J. Doutre, Q.C.; G. Doutre, B.C.L.; J.-B. Doutre, L.L.B.

546 Âgé de 24 ans, venu de France, fils d'un capitaine au long cours de La Rochelle, mort il y a quelques années. Établi à Hamilton, 60, Hughson St., il cherche à y apprendre l'anglais et voudrait du travail.

547 De Québec; question de coupe de bois. Amédée répond sur le même feuillet.

548 Il n'est pas certain que cette lettre soit adressée à Amédée Papineau; elle commence par « Mon cher Monsieur », alors que les autres commencent par « Mon cher frère ».

549 Père de John Try Davies qui épousera Ella Papineau.

- 550 Amédée note sur le manuscrit : « Reçue à Hambourg le 25 mai 1876. » Lettre classée en 1896 dans l'instrument de recherche.
- 551 Amédée a noté sur la dernière page de cette lettre : « Reçue à Copenhague le 3 juin 1876. Répondue le 4 juin, avec procuration pour semestre des lods et ventes du 1^{er} juillet prochain. »
- 552 Au verso d'une lettre d'Amédée à Napoléon Bourassa, 5 octobre 1876.
- 553 Il écrit à Amédée Papineau qui est à Genève; Amédée note qu'il a reçu cette lettre à Stuttgart le 14 juin.
- 554 Louis-Amable Jetté et Frédéric-Liguori Béique, avocats. Suscription : « L.J.A. Papineau, care Glyn, Mills, Currie & Co., London, England ». Amédée a ajouté : « reçue 22 janvier 1878, l'affaire Bellerive. » Voir cette importante lettre révélant les transactions « frauduleuses » faites par Amédée : vente de Bellerive à Georges-Casimir Dessaulles; puis Dessaulles à Marie Westcott, parce qu'il était interdit à un époux de vendre un bien à sa femme... Et « ces deux actes de vente ont ainsi été faits parce que le défendeur Papineau avait à l'époque encouru comme protonotaire de la Cour supérieure du district de Montréal une responsabilité considérable, et pour mettre ledit immeuble à l'abri et hors de l'atteinte des créanciers, et que chacun desdits actes est simulé et frauduleux. » BAnQ-M,P28,S3,D2.
- 555 Amédée ajoute sur le manuscrit : « Répondue le 10 mai 1878. »
- 556 Canton de Cerizay, Deux-Sèvres.
- 557 Librairie poitevine ancienne & moderne, rue des Halles, Niort. Annonces de plusieurs livres en marge. Question d'héraldique. Amédée avait demandé à ce libraire de lui trouver des renseignements sur ses ancêtres Papineau.
- 558 Maire de la commune de Montigny, canton de Cerizay, arrondissement de Bressuire, département des Deux-Sèvres.
- 559 Écrite de Paris, adressée à Amédée, hôtel Tivollier, à Toulouse.
- 560 Traite de la vente de Bellerive devenue effective et du salaire de protonotaire, cette dernière question confiée à David Alexander Ross (1819-1897), procureur général.
- 561 Paris, 67, rue de Clichy, Chaussée d'Antin.
- 562 En-tête : Doutre, Branchaud & McCord, 82, St. François-Xavier Street. Joseph Doutre, Q.C.; Moïse Branchaud; Gonzalve Doutre, D.C.L.; Q.C.; David R. McCord, M.A.; B.C.L.
- 563 Copie de la main d'Amédée.
- 564 Augustin-Séraphin-Camille Papineau, cousin d'Amédée, est agent seigneurial à Papineauville. Le court billet est au verso de la lettre d'Amédée du 26 mai 1879, au curé Bourassa.
- 565 Contient une lettre d'Amédée à Marie-Joseph-Edmond Chevigny, curé de la Pointe-Claire.
- 566 Amédée ajoute sur ce manuscrit : « J.T. Henderson, 139, St. Peter Street, Montréal ».
- 567 Lettre écrite de Florence, hôtel L'Alleauze. Question d'argent.
- 568 La lettre est écrite de l' « Asile de Saint-Jean-de-Dieu ».
- 569 Jean-Baptiste Doutre, avocat, 111, rue Notre-Dame, Montréal.
- 570 Lettre écrite de Cap-Rouge, identifiant une plante.
- 571 De Montréal, il offre à Amédée de poser sa candidature aux élections dans son comté.
- 572 Télégramme annonçant le décès subit du juge Maurice Laframboise.

- 573 Télégramme de Saratoga annonçant des funérailles pour samedi prochain.
- 574 Jean-Baptiste Doutre, avocat, 1511, rue Notre-Dame, Montréal.
- 575 Télégramme annonçant son arrivée cet avant-midi à New York, au Clarendon Hotel.
- 576 Ass.-Sec. Club National et Sec. du comité du dîner. En-tête : F.L. Béique, Arch. McGoun Jr & J.U. Émard, avocats, 19, Place d'Armes. Invitation à un dîner de libéraux.
- 577 Armoiries imprimées de House of Commons.
- 578 Question du Club national.
- 579 En-tête imprimé : «L.A.P. Barthe, Stock broker [courtier en bourse], 10, St. Sacrement (Montréal) », peut-être un fils de Joseph-Guillaume Barthe qui habite à la même adresse. LMD.
- 580 La lettre porte en-tête : Geological & Natural History Survey, Alfred R.C. Lelwyn, LLD, FRL, Director, Museum & Office, Sussex St., Ottawa; et un tampon du Département de l'Intérieur, Ottawa. L'auteur parle de son père, le Rev. Marc Ami, de Genève. Henry-Marc Ami est né à Belle-Rivière, près de Montréal, le 23 novembre 1858. Il fut un éminent paléontologiste pour le Geological Survey du Canada à partir de 1882 et éditait à Ottawa le *Naturalist*.
- 581 Un mot d'Amédée à la fin de cette lettre : «No signature. Anonymous is a good one enough.» Allusion à la lettre parue dans le *Witness* de Montréal, 20 septembre 1884, dont il a gardé copie et initialement LJP. Titre : «A Canadian State». L'article est annexé à cette lettre de Dougall.
- 582 William Ewing & Co, Successors to Ewing Brothers. Seed Merchants, 142 & 144, McGill Street.
- 583 Lettre datée de « vendredi matin » et commençant par : « Nous voici au milieu de mars... »
- 584 Lettre en rapport avec l'affaire Bellerive. Joseph-Godfroy Papineau écrit en surcharge : « Privée et confidentielle; à remettre à J.G. Papineau. »
- 585 Alphonse Gauthier, président; Alphonse Lacroix, secrétaire, remercie Amédée de son aide pour la fête de Saint-Jean-Baptiste.
- 586 A.-S.-C. Papineau (1826-1911) est fils d'André-Augustin Papineau et de Sophie LeBrodeur.
- 587 Lettre datée du Séminaire de Montréal.
- 588 Libraire à l'Institut Fraser. Question du don par Amédée des 70 vol. de Voltaire, édition de 1785. Coupures de journaux annexées et signées d'Amédée.
- 589 En-tête : Doutre, Joseph & Dandurand, Solicitors, Barristers, &c. Joseph Doutre, Q.C.; J.O. Joseph, B.C.L.; R. Dandurand, B.C.L. Cette lettre est attachée à une lettre d'Amédée du 28 janvier 1885, adressée à Doutre.
- 590 Levée de fonds pour un monument à Maisonneuve. En 1879, Amédée avait souscrit 123,32 \$ qui lui sont remis, faute d'appui suffisant.
- 591 En tête : F. ED. Meloche, artiste peintre; résidence : 120 Ste. Élisabeth; atelier : 7, Ste. Julie. François-Édouard Meloche (1855-1914), étudia avec Napoléon Bourassa.
- 592 Datée de Jersey City, avec en-tête rayé de Custom House, New York City, surveyors office. Pourrait avoir été écrite à l'intention de Marie Westcott.
- 593 Alliance Nationale des Sociétés St. Jean-Baptiste d'Amérique. F.-X. Trudel, sénateur; A. Ouimet, Président SSJB de Montréal; B.A.L. de Montigny, chevalier de Pie IX; J.-X. Perrault, chevalier de la Légion d'honneur.

- 594 De A. Rochon & L.-N. Champagne, avocats, rue Principale, Hull [Gatineau]. La lettre traite d'une contestation possible de son élection (il a été défait aux élections provinciales dans le comté d'Ottawa).
- 595 Artiste sculpteur. Résidence : 83, rue Berri; atelier : 34, rue Labelle.
- 596 Le même feuillet contient la réponse d'Amédée à T.S. Brown et datée du 25 mars 1887.
- 597 Télégramme venu de St. Augustine, Floride.
- 598 Télégramme de Baltimore; au verso : court télégramme d'Amédée, du 21 avril 1887, à T.M. Rogers.
- 599 Télégramme venu de Philadelphie.
- 600 Lettre écrite de Brownsville. Père d'Ella Slocum Rogers.
- 601 En-tête : Ovide Robillard, avocat, 1598, rue Notre-Dame, Montréal. Il est fils de Joseph Clétus Robillard.
- 602 En-tête : Office Appletons' Cyclopaedia of American Biography, 63, Bleecker St. New York.
- 603 Datée de Pointe-aux-Trembles de Québec; le remercie de lui avoir envoyé une belle lithographie de L.-J. Papineau. Antoine Plamondon (1804-1895) dit qu'il a « plus de 85 ans ».
- 604 Président de la Société littéraire musicale de Montréal.
- 605 La lettre commence par « Mon cher cousin... »
- 606 Classée à la suite de la lettre de F.-S. MacKay du 29 septembre 1875.
- 607 Écrite d'Hyères, France.
- 608 Écrite de l'hôtel des Anglais, Monte-Carlo.
- 609 Écrite de St. James Hotel, Paris.
- 610 Écrite de l'hôtel Metropole, Londres.
- 611 Écrite de l'hôtel Windsor, Montréal.
- 612 Télégramme : «Come at once, mother very ill». Il s'agit du décès de Marie Westcott, ce jour-là.
- 613 Lettre de Philadelphie, 3915, Spruce St. Annexe : coupure de journal annonçant la mort d'un abolitionniste, James Slocum (1811-1891), le 15 mars 1891, à Brownsville, Fayette Co, Pennsylvanie.
- 614 La lettre porte en en-tête : Au Sénat.
- 615 Contient une brève réponse d'Amédée et datée du 16 août 1891.
- 616 J.C. Metzger & Co., 30, Broadway, N.Y. Universal Express. Agencies and correspondents in all parts of the world. U.S. Customs notary at office...
- 617 Marie-Louise lui annonce son départ. Amédée ajoute : «Tuesday 2nd Feb. 1892. Sails Wend. 3rd F. on Str Majestic of White Star Line, the fastest.»
- 618 A.-A. Cherrier et H. St-Mars, banquiers, 1604, rue Notre-Dame.
- 619 Télégramme de Montréal annonçant que l'inspecteur Spiers quitte Montréal pour Montebello demain matin.
- 620 En-tête des armoiries de House of Commons. Charles Ramsay Devlin (1858-1914), marchand d'Aylmer, journaliste, élu député libéral du comté d'Ottawa aux Communes en 1891. DPQ.

- 621 La lettre porte en en-tête : Privy Council, Ottawa, et est une réponse à la note d'Amédée du 28 juin 1892. Abbott est alors Premier ministre libéral-conservateur du Canada.
- 622 Aristide Filiatreault (1851-1913), né à Sainte-Thérèse-de-Blainville le 21 septembre 1851. Journaliste anticlérical. Auteur de *Ruines cléricales* (1893); directeur gérant de la *Canada-Review*, 312, rue Craig; fils de Paul Filiatreault, notaire à Sainte-Thérèse.
- 623 Rédacteur en chef à *La Patrie*. À propos de l'article d'Amédée intitulé « La Patrie vengée ».
- 624 « ...Madame Ami doit écrire aujourd'hui ou demain à Mademoiselle Papineau au sujet du Dr Burrell de New York... »
- 625 Lettre écrite de l'hôtel Windsor, Montréal; il remercie Amédée de sa chaleureuse hospitalité.
- 626 Secrétaire de The Numismatic and Antiquarian Society of Montreal. Lui annonce qu'il a été élu membre de cette Société.
- 627 Sur papier avec sceau représentant un cheval ailé et devise *Recto cursu* (lat. : par le droit chemin, directement).
- 628 De Berryton, Shawnee Co., Kansas, il se dit apparenté aux Papineau du Canada.
- 629 De 227, Clay Street, Topeka, Kansas.
- 630 Annonce la mort de sa mère et que les funérailles auront lieu le 29 mai 1895 à Alfred Village.
- 631 En-tête : « Le Réveil », Revue politique et littéraire, 22, rue St-Gabriel; Aristide Filiatreault, directeur. »
- 632 Charles-Honoré [Carlo Onorato] Catelli (1849-1937), né dans le Milanais, fondateur, en 1867, de la première usine de pâtes alimentaires à Montréal. *Cap-aux-Diamants*, N° 82, été 2005.
- 633 En-tête : journal *L'Électeur*, Québec.
- 634 Une descendante du major François Papineau, patriote de Saint-Césaire.
- 635 Amédée note : « De Mr Marle, inventeur de [] & procédé de conservation alimentaire : à qui je procure des lettres d'introduction pour New York & St. Louis. »
- 636 Habite à Manchester (Massachusetts). A étudié au Collège de Montréal en 1832 avec un Papineau surnommé alors *Little Wolf*.
- 637 Julie-Emma Papineau (1850-1935) annonce la mort de son père JBN Papineau hier matin à Papineauville.
- 638 La lettre, dactylographiée, porte à l'en-tête : « International Commission, Quebec »; la lettre de Bourassa précise l'endroit où fut placé le portrait de L.-J. Papineau. Note d'Amédée : « À propos du portrait de L.-J. Papineau de Plamondon, copié par Iona et présenté l'année dernière à l'Assemblée législative de Québec. »
- 639 Louis-Joseph Papineau (1881-1971), petit-fils d'Amédée, lui annonce, de Montréal, qu'il a un emploi dans les assurances.
- 640 De Paris, 71, rue Rambuteau. Elle sollicite l'aide d'Amédée et se dit une de ses parentes (sa mère était une Papineau, fille de Joseph).
- 641 Elle lui annonce le décès de Denis-Émery Papineau, son père.
- 642 Missionnaire évangéliste à Montebello.
- 643 En-tête : *L'Avenir du Nord*, journal de Saint-Jérôme, journal libéral hebdomadaire. J.-E. Prévost fils, éditeur et propriétaire.

- 644 En-tête : « Le Temps », seul journal français quotidien publié en Ontario; 114, rue Botellier. F. Moffet, directeur-gérant.
- 645 Directeur du journal *Les Débats*, « journal populaire, ni vendu, ni à vendre à aucune faction politique », paraissant le dimanche, Montréal, 71, rue Saint-Denis.
- 646 Bourassa vient demander un certain soutien financier à son oncle Amédée pour une campagne électorale.
- 647 De Montebello, Hector Chauvin (1862-1922), avocat, annonce à Amédée qu'il a de nouveau obtenu jugement, hier, contre Geo. Miller.
- 648 L'en-tête de la lettre porte une gravure de l'hôtel « Place Viger ».
- 649 Traite de M. Duclos et d'une pétition faite à M.A. Carnegie pour aider les entreprises d'éducation.
- 650 Traite de son père malade; adresse : 836, Dorchester, Montréal.
- 651 Avocat, Barron Block, 162, St. James Street, Montréal.
- 652 Traite d'un paquet à remettre à Fanny Porter par Casimir qui est allé aux États à la fin de l'hiver...
- 653 Lettre écrite avant la mort de Louis-Joseph Papineau.

TABLE DES MATIÈRES

Sigles et abréviations	page 5
Introduction	page 7
Chronologie	page 11
Correspondance	page 23
Épilogue	page 621
Source des lettres	page 623
Amédée Papineau, correspondance inédite reçue	page 638
Remerciements	page 659
Notes	page 661

OUVRAGES DE GEORGES AUBIN

1992

BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote (1837 et 1838)*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Montréal, Guérin Littérature, 1992, 174 pages. Épuisé.

1996

AUBIN, Georges et Réal AUBIN. *Les Lambert-Champagne-Aubin, 800 actes notariés, 1663 - 1799*. Joliette, Éditions Aubin-Lambert, 1996, 787 pages. (Prix Rodolphe-Fournier de la Chambre des notaires du Québec, 1997). – Épuisé.

BLANCHET, Augustin-Magloire. *Journal de l'évêque de Walla-Walla (1847-1851)* - Texte établi et annoté par Georges AUBIN, Dans « Les débuts de l'Église catholique en Orégon ». Rimouski (Québec), Association des familles Blanchet, 1996, p. 147-263.

LEPAILLEUR, François-Maurice. *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)* - Texte établi, avec introduction et notes, par Georges AUBIN, Sillery, Septentrion, 1996, 411 pages.

MARCHESSEAU, Siméon, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*. Introduction et notes par Georges AUBIN, Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 7, 1996, 124 pages.

1998

NELSON, Robert. *Déclaration d'indépendance et autres écrits* - Édition établie et annotée par Georges AUBIN, Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 90 pages.

NELSON, Wolfred. *Écrits d'un patriote (1812-1842)* - Édition préparée par Georges AUBIN, Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 177 pages. – Épuisé; voir l'année 2012.

PAPINEAU, Amédée. *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855* - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, Sillery, Septentrion, 1998, 957 pages. – Épuisé; voir l'année 2010.

PAPINEAU, Amédée. *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837* - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 10, 1998, 134 pages.

1999

AUBIN, Georges. *La rivière Bayonne et ses moulins*. En collaboration avec Denyse COUTU et Louis TRUDEAU, Saint-Cléophas-de-Brandon, Les Éditions de la Bayonne, 1999, 24 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte. *Journal de voyage en Europe, 1837-1838* - Texte présenté et annoté par Georges AUBIN, Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 14, 1999, 153 pages.

PERRAULT, Louis. *Lettres d'un patriote réfugié au Vermont (1837-1839)* - Textes présentés et annotés par Georges AUBIN, Montréal, Éditions du Méridien, collection « Mémoire québécoise », n° 3, 1999, 198 pages.

2000

AUBIN, Georges. *Au Pied-du-Courant. Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839*, Montréal, Marseille, Agone et Comeau & Nadeau, 2000, 457 pages.

DESRIVIÈRES, Adélaré-Isidore et Charles RAPIN. *Mémoires de 1837-1838, suivis de La Quête de l'or en Californie* - Présentés et annotés par Georges AUBIN, Montréal, Éditions du Méridien, collection « Mémoire québécoise », n° 7, 2000, 195 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph. Lettres à Julie - Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE, Sillery, Septentrion et Québec, ANQ, 2000, 812 pages.

2001

PAPINEAU, Louis-Joseph. Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais - Présentation, notes et chronologie par Georges AUBIN, Montréal, Comeau & Nadeau, collection « Mémoire des Amériques », 2001, 82 pages.

PAPINEAU-DESSAULLES, Rosalie. Correspondance 1805-1854 - Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2001, 305 pages.

2002

FRANCHÈRE, Gabriel. Voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique et fondation d'Astoria, 1810-1814 - Introduction, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2002, 205 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte et Robert BALDWIN. Les Ficelles du pouvoir. Correspondance entre Louis-Hippolyte LA FONTAINE et Robert BALDWIN, 1840-1854. Tome I de l'édition critique intégrale de la Correspondance de Louis-Hippolyte LA FONTAINE - Traduite de l'anglais par Nicole PANET-RAYMOND ROY et Suzanne MANSEAU DE GRANDMONT; révisée et annotée par Georges AUBIN; présentation d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2002, 227 pages.

PAPINEAU, Amédée. Lettres d'un voyageur. D'Édimbourg à Naples en 1870-1871 - Texte établi, annoté et présenté par Georges AUBIN, Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.

2003

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier. De Québec à Montréal. Journal de la seconde session, 1846, suivi de Sept jours aux États-Unis, 1850 - Introduction et notes par Georges AUBIN, Québec, Éditions Nota bene, 2003, 148 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte. Au nom de la loi. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1829-1847) - Tome II, correspondance générale - Avant-propos et annotation de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER, Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2003, 466 pages.

PAPINEAU, Lactance. Journal d'un étudiant en médecine à Paris - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2003, 609 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph. Cette fatale Union. Adresses, discours et manifestes (1847-1848) - Introduction et notes de Georges AUBIN, Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2003, 223 pages.

2004

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA. Insurrection. Examens volontaires. Tome I: 1837-1838 - Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2004, 318 pages.

DESSAULLES, Louis-Antoine. Petit bréviaire des vices de notre clergé, suivi de Le Clergé français au bordel, par un auteur anonyme - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 169 pages.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard. De Québec à México (1866-1867) - Édition préparée par Mario BRASSARD et Marilène GILL, avec la collaboration de Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, collection La Saberdache, no 5, 2004, 489 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph. Lettres à ses enfants, 1825-1871, Tome I: 1825-1854 - Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE, Montréal, Les

Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2004, 655 pages. (En format numérique au Septentrion).

PAPINEAU, Louis-Joseph. *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome II: 1855-1871 - Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2004, 753 pages. (En format numérique au Septentrion).

2005

AUBIN, Georges. *Les Blanchet de la vallée du Richelieu*, suivi de *Lettre d'A.-M. Blanchet à Lord Gosford* - Préface de Louis BLANCHETTE, publié par l'Association des familles Blanchet et Blanchette d'Amérique, Québec, 2005, 48 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte. *Mon cher Amable. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1848-1864)*, Tome III, correspondance générale - Annotations de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER; postface d'Éric BÉDARD, Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2005, 490 pages.

2006

OUMET, André. *Journal de prison d'un Fils de la Liberté, 1837-1838* - Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN, Montréal, Typo, 2006, 155 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph. *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*, Tome I: 1810-1845 - Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH; introduction par Yvan LAMONDE, Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2006, 588 pages. (En format numérique au Septentrion).

PAPINEAU, Louis-Joseph. *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*, Tome II: 1846-1871 - Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH; Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2006, 425 pages. (En format numérique au Septentrion).

RHEAULT, Marcel et Georges AUBIN. *Médecins et patriotes, 1837-1838*, Québec, Septentrion, 2006, 350 pages. (Prix Percy-W. -Foy de la Société historique de Montréal, 2007).

SÉGUIN, Robert-Lionel. *Le Dernier des Capots-Gris* (roman) suivi de *Souviens-toi, Méditations sur 1837* - Introduction et notes par Georges AUBIN, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 211 pages.

2007

AUBIN, Georges. *Papineau en exil à Paris*, Tome I, Dictionnaire, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 304 pages.

AUBIN, Georges. *Papineau en exil à Paris*, Tome II, *Lettres reçues, 1839-1845* - texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 599 pages.

AUBIN, Georges. *Papineau en exil à Paris*, Tome III, *Drame rue de Provence*, suivi de *Correspondance de Mme Dowling*, traduite en français par Corinne DURIN, annotée par Georges AUBIN, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 218 pages.

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA. *Insurrection. Examens volontaires. Tome II: 1838-1839*, Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2007, 550 pages.

2009

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET. *Amédée Papineau, correspondance 1831-1841*, Tome I, Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2009, 543 pages.

BLANCHET, Renée et Georges AUBIN. *Lettres de femmes au XIX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2009, 286 pages.

2010

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET. *Amédée Papineau, correspondance 1842-1846*, Tome II, Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2010, 471 pages.

PAPINEAU, Amédée. *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855* - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, avec index, Québec, Septentrion, 2010, 1050 pages.

2011

JOLY, Pierre-Gustave. *Voyage en Orient (1839-1840)*, *Journal d'un voyageur curieux du monde et d'un pionnier de la daguerréotypie*; présentation et mise en contexte par Jacques DESAUTELS; texte du journal établi par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, avec la collaboration de Jacques DESAUTELS, Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2011, 427 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph. *Lettres à sa famille, 1803-1871* - Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE, Québec, Septentrion, 2011, 846 pages. (En format numérique au Septentrion).

2012

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*, nouvelle édition revue et corrigée - Texte établi et présenté par Georges AUBIN, Montréal, Lux Éditeur, 2012, 192 pages.

2013

MERCIER, Honoré. *Dis-moi que tu m'aimes. Lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867* - Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013, 302 pages.

2014

AUBIN, Georges et Yvan LAMONDE. *Gustave Papineau, Une tête forte méconnue*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2014, 297 pages.

JOYER, prêtre. *Lettres d'amour à Mademoiselle de Lavaltrie, 1809-1822* - Texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2014, 235 pages.

2015

AUBIN, Georges et Jonathan LEMIRE. *Ludger Duvernay, Lettres d'exil, 1837-1842*, Montréal, vlb éditeur, 2015, 302 pages.

AUBIN, Georges et Raymond OSTIGUY. *Louis-Joseph Papineau. Les Débuts 1808-1815*, Les Éditions Histoire Québec, Collection Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, 2015, 251 pages.

AUBIN, Georges. *Joseph Papineau à travers les actes notariés*, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2015, 237 pages.

2016

AUBIN, Georges. *Courir le monde, voyages, premiers départs*, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 322 pages.

PAPINEAU, Denis-Benjamin. *De l'Île à Roussin à Papineauville, Correspondance 1809-1853* - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 657 pages.

BLANCHET, François-Norbert. *De Richibouctou à La Willamette, Lettres et journal (1821-1839)* - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 271 pages.

PAPINEAU, Honorine et Aurélie PAPINEAU. *Mille amitiés. Correspondance 1837-1914* - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 303 pages.

TRUDEAU, Romuald. *Mes Tablettes. Journal d'un apothicaire montréalais, 1820-1850* - Texte établi et annoté par Fernande ROY et Georges AUBIN; introduction de Fernande ROY, Montréal, Leméac, 2016, 772 pages. 2017

PAPINEAU, Joseph. *De Montréal à la Petite-Nation, Correspondance (1789-1840)* - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 569 pages.

LE NORMAND, Michelle. *À toi, de tout cœur, Lettres d'amour à Léo-Paul Desrosiers, 1920-1922* - Texte transcrit et annoté par Georges AUBIN; introduction d'Adrien RANNAUD, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 403 pages.

LE NORMAND, Michelle. *Premières amours, Journal 1909-1921*, présenté par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 271 pages.

2018

AUBIN, Georges. *Rhapsodies, Écrits 1988-2018*, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2018, 193 pages.

BLANCHET, François-Norbert. *Missions d'Oregon, 1839-1844* - Avant-propos, notes et postface par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2018, 556 pages.

BLANCHET, François-Norbert. *À bord de L'Étoile du Matin, De Brest à l'Oregon en 1847* - Transcription et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2018, 99 pages.

PAPINEAU, Amédée. *Correspondance, 1847-1856* - Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2018, 627 pages.

Achévé d'imprimer
en août 2018
à l'Imprimerie Deschamps Inc.

